Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS



L'ILLUSTRATION DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Et très-richement illustré par les plus célèbres artistes

PROSPECTUS

Depuis vingt ans, nous avons publié à l'usage de l'enfance et de la jeunesse plus de cinq cents volumes qui sont aujourd'hui dans toutes les mains. Les soins que nous avons pris pour créer cette vaste collection nous ont acquis une nombreuse clientèle, qui souvent nous a encouragés à y joindre un journal où nos jeunes lecteurs trouveraient, après les leçons de la semaine, un passe-temps agréable sans être futile, une lecture instructive sans être aride ou trop sérieuse.

Les ressources spéciales dont notre maison dispose, le grand nombre de collaborateurs distingués avec lesquels elle est en relation, la richesse des matériaux artistiques et littéraires qu'elle peut mettre à profit, nous ont fait espérer que nous pouvions entreprendre cette publication dans les conditions les plus favorables ; nous nous sommes donc décidés à fonder l'*Illustration de la jeunesse*, nouveau recueil hebdomadaire spécialement destiné aux jeunes gens et aux jeunes filles de dix à quinze ans.

Ce recueil formera, chaque semaine, une livraison de seize pages imprimées sur deux colonnes, contenant environ 1200 lignes de texte et de belles gravures d'après nos meilleurs artistes. Il se composera de deux parties : l'une consacrée aux œuvres d'imagination, l'autre à ces mille notions de science, d'art, d'industrie, qu'il est si utile de présenter à la jeunesse.

Dans tous les temps et dans tous les pays, les enfants et les jeunes gens ont montré un goût irrésistible pour les contes, les histoires, les nouvelles, en un mot, les fictions de toute nature. Il faut tenir compte de cette disposition naturelle et ne pas oublier

qu'un des moyens les plus puissants de faire accepter à l'enfance une leçon utile est de la mêler à une fable intéressante. Le patriotisme, les bienfaits du travail, la persévérance dans un noble dessein, le respect de la discipline, l'amour de Dieu, de la famille et de nos semblables, inspireront les récits que nous offrirons à nos jeunes lecteurs. Ils n'y trouveront que de bons exemples; et, après avoir vécu dans un milieu peut-être meilleur que ne le comporte la nature humaine, ils retiendront au moins pour eux-mêmes quelques-unes des vertus des petits héros qu'ils auront aimés.

Nous classerons encore dans cette première partie les voyages, les récits d'aventures imaginaires. Certains ouvrages de ce genre ont obtenu un légitime succès en France et en Angleterre, et, malgré notre prédilection pour les voyages réels, nous n'écarterions pas de notre journal des romans qui, comme *Perdus dans les glaces*, du célèbre explorateur du Pôle (1), présenteraient dans une fable émouvante la description la plus exacte des lieux qui en sont le théâtre. Mais, avant d'accepter une œuvre semblable, nous la soumettrons au contrôle sévère des critiques les plus compétents.

La description des grands phénomènes de la nature, la vulgarisation des merveilles de la science et de l'industrie, des récits historiques et géographiques, des voyages, des variétés littéraires, des causeries sur les arts, des conseils pratiques sur les lectures, sur les jeux, sur la manière de vivre et de se conduire, telles seront les matières qui rempliront la deuxième partie de notre recueil.



Spécimen des gravures.

Voulant éviter jusqu'à l'apparence de l'aridité, nous croyons que nous rendrons attrayants tous nos articles, et que nous les ferons lire avec plaisir, même les plus sérieux, en les consacrant presque toujours aux événements contemporains. Ce seront bien des leçons, à vrai dire, mais sous la forme et avec l'à-propos de l'*actualité*. Nous ne ferons pas un cours d'histoire, de physique, de mécanique ou de chimie *ex professo;* mais qu'il se produise dans l'une de ces sciences un de ces faits qui ont un si grand retentissement, une victoire nouvelle de l'homme sur les éléments, un prodige du travail humain, — le percement des Alpes par exemple, — ce sera le moment que nous saisirons pour en entretenir nos jeunes lecteurs.

Nous nous garderons bien de leur enseigner méthodiquement la géographie; mais, il y a quelques

(1) Le docteur Hayes, auteur de la *Mer libre du Pôle*.

mois, nous leur aurions raconté les projets d'expédition au Pôle Nord, l'éruption du Vésuve, l'incendie de la Pointe-à-Pitre ou celui de Chicago. Ces grandes entreprises ou ces catastrophes auraient été pour eux une occasion de s'instruire.

Nous ne songerons pas davantage à faire un traité de morale; mais la mort d'un homme illustre, une grande œuvre de bienfaisance, un beau trait de dévouement, de courage, de générosité, de patriotisme, nous donneront lieu d'animer ces jeunes cœurs d'une saine et noble ambition.

Nous traiterons de même tous les sujets, histoire



Spécimen des gravures.

ou littérature, beaux-arts ou sciences naturelles : si sérieux que soit au fond l'enseignement, il sera le bienvenu, parce qu'il répondra à la curiosité du moment, parce qu'il viendra donner une explication désirée.

L'*Illustration de la jeunesse* aura donc pour les enfants l'à-propos qu'ont pour nous-mêmes nos journaux et nos revues. Pourquoi les lisons-nous avec plus d'empressement que les livres de notre bibliothèque? La raison en est simple : ces publications du jour stimulent constamment notre attention en nous entretenant des hommes et des choses qui à cette heure même préoccupent nos contemporains; elles nous font participer à la vie générale de notre temps et de notre pays.

Tel est le genre d'attrait que nous croyons pouvoir donner à notre recueil, tout en écartant absolument des questions qui par leur nature échappent à l'enfance, et les débats qui n'appartiennent qu'aux hommes faits. Les enfants prennent au sérieux ce dont on parle autour d'eux. Ils aimeront sans nul doute à recevoir, eux aussi, leur journal, un vrai journal qui sera comme la suite naturelle des conversations de la famille, en y ajoutant des détails et des explications que leurs parents n'ont pas toujours le temps de leur donner.

Avons-nous besoin de dire, en terminant, l'esprit qui présidera à l'exécution de ce programme, au choix des sujets, à la rédaction des articles? Non-seulement nous voulons faire une publication qui instruise et qui amuse, mais nous tenons surtout à faire une œuvre d'éducation. Il ne nous suffit pas que tout y soit sévèrement et scrupuleusement choisi, exempt de reproche et de danger. Notre préoccupation constante sera que cette revue puisse avoir une bonne et saine influence morale, et que de toutes ses pages il s'exhale comme un parfum d'honnêteté. Nous souhaitons que les familles et les maîtres puissent bientôt considérer l'*Illustration de la jeunesse* comme un auxiliaire efficace dans la tâche lourde et difficile qui leur est confiée.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'ILLUSTRATION DE LA JEUNESSE paraîtra le samedi de chaque semaine à partir du 7 décembre 1872. Chaque numéro, imprimé sur deux colonnes par M. Martinet avec le caractère et le papier employés pour ce prospectus, contiendra 16 pages de texte et de gravures, et sera protégé par une couverture. — Le prix du numéro sera de 40 centimes.

Chaque année de la publication formera deux beaux volumes in-8 richement illustrés. Prix de chaque vol. broché : 10 fr.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois, du 1er décembre et du 1er juin

ON S'ABONNE A PARIS

A la Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



1875

DEUXIÈME SEMESTRE



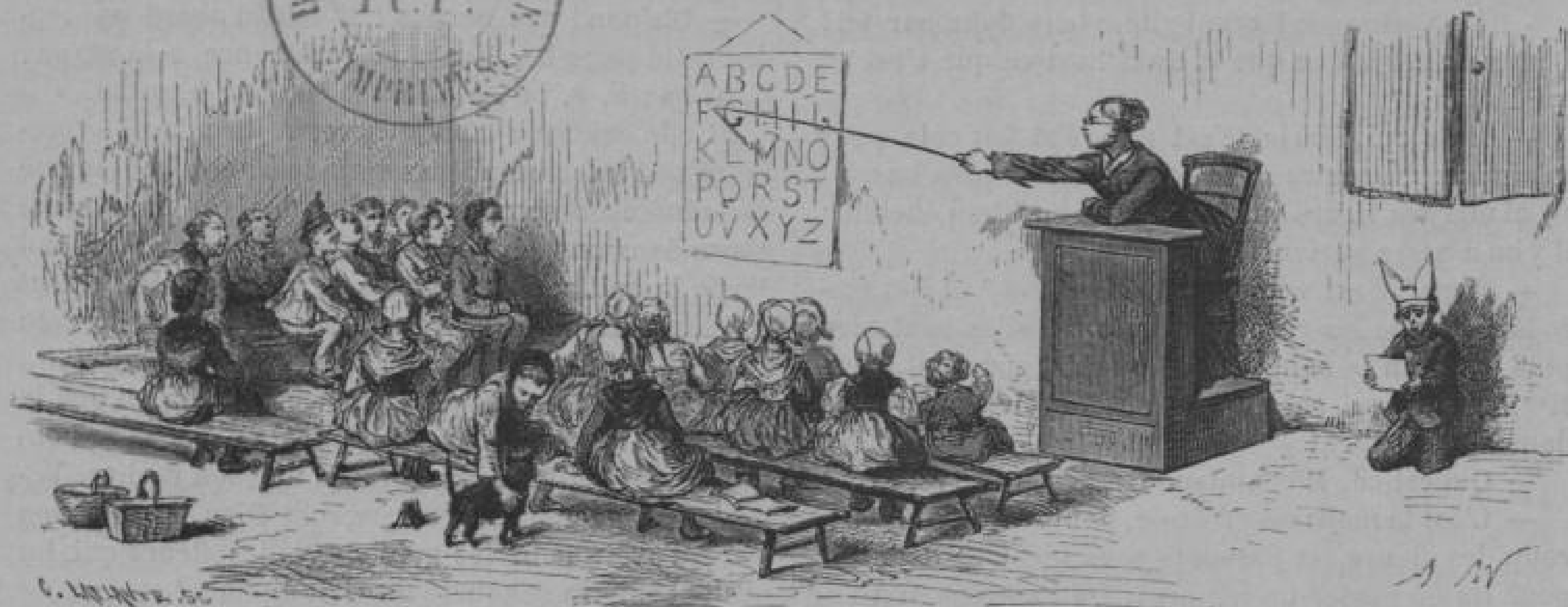
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



La maîtresse tenait une longue baguette. (P. 1, col. 2.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE XVII

Le prix d'un vieil alphabet.

Véronique avait fait à Ambroise une promesse qu'elle ne savait trop comment tenir. La pauvre enfant ne savait pas lire, elle non plus ; et même elle avait beau chercher parmi toutes ses connaissances entre le Furet et Pied-Doré, elle ne trouvait personne qui pût lui enseigner cette science. Il n'y avait pas beaucoup d'écoles en Vendée ; la plus proche était à Mareuil, et bien peu de paysans et de paysannes à deux lieues à la ronde pouvaient se vanter d'y être allés. Enfin elle prit une résolution. Elle se leva dès l'aube pour mener paître son troupeau, et quand elle l'eut ramené dans la petite masure qui lui servait de bergerie, elle partit de son pas le plus leste et prit à travers champs pour gagner Mareuil. Chemin faisant, comme elle avait oublié son tricot et qu'elle n'aimait pas à rester oisive, elle cueillait des brins de jonc, des herbes légères, des fleurettes qui commençaient à s'épanouir ; elle tressait et entrelaçait tout cela, si bien qu'en arrivant à Mareuil elle avait terminé une jolie corbeille verte où se pressaient des fleurs amies, habituées à se trouver ensemble : des violettes au doux parfum, des stellaires blanches se balançant au bout de leur fine tige, des véroniques semblables à des yeux bleus, des primevères jaune pâle, et même quelques orchis empourprés, hâtivement fleuris aux premiers rayons du soleil d'avril. C'était plus joli que bien des jardinières en porcelaine remplies de plantes cultivées en serre avec un poêle pour soleil.

Véronique alla droit à une maison blanche, d'où l'on entendait sortir une rumeur cadencée, quelque chose entre le chant et la parole. C'était l'école, et toutes les petites voix répétaient ensemble la leçon. Il faisait beau temps, et la fenêtre était ouverte. Véronique se glissa sous cette fenêtre, monta sur le banc de pierre, et put voir ce qui se passait dans la classe. Juste en face d'elle, un grand tableau était accroché au mur. La maîtresse tenait une longue baguette et s'en servait pour toucher un à un les caractères tracés en noir sur le tableau de carton blanc. Et les enfants répétaient, comme une psalmodie : A ! B ! C ! D ! jusqu'à la fin de l'alphabet. Certes, aucun des élèves, filles ou garçons, qui étaient rangés sur les bancs de l'école, ne suivait la leçon avec l'attention passionnée qu'y mettait la pauvre petite bergère qui l'écoutait par la fenêtre en se collant au mur pour voir sans être vue. Elle resta là tant que dura la classe ; et quand les enfants se levèrent pour partir avec un grand bruit de sabots et un grand brouhaha de voix, elle s'en alla elle aussi ; mais elle eut soin de se mettre sur leur chemin et de les re-

1. Suite. — Voy. t. I, pages 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401.

garder tous, pour voir si elle n'en reconnaissait pas quelqu'un qui pût l'aider dans ses projets. Une des petites filles l'aperçut et l'appela par son nom : c'était la fille d'un métayer aisé des environs, chez qui la Tessier allait travailler quelquefois.

« Hé ! Véronique ! cria-t-elle, viens donc par ici ! Comme c'est joli ce que tu as là ! est-ce que c'est toi qui l'as fait ?

— Mais oui, Marie, c'est moi. J'ai fait cela pour m'amuser en route, avec des joncs des prés bas, et j'y ai mis des fleurs que je cueillais sur mon chemin ; il y en a assez partout.

— Tiens ! c'est vrai, voilà des *coucous* [1] et des *pentecôtes* [2] ; je ne les reconnaissais pas, elles sont bien plus jolies en bouquet que là où elles poussent. C'est Mme Amiaud qui serait contente d'avoir ce panier-là dans sa chambre !

— Qui est-ce, Mme Amiaud ?

— C'est la maîtresse d'école, donc! Elle aime beaucoup les fleurs, et j'attends mes pivoines à fleurir pour lui en porter un bouquet. On l'aime bien à l'école parce qu'elle est très-bonne. Tiens, voilà un bel alphabet avec des images, qu'elle m'a donné aujourd'hui parce que j'avais bien dit mes lettres ; je n'avais que le vieux de mon grand frère, et vois comme il est sale et déchiré : je vais le jeter sur le fumier.

— Oh ! donne-le-moi plutôt ! s'écria Véronique en étendant les mains pour soustraire le vieil alphabet au sort qui le menaçait.

— Qu'est-ce que tu en feras ? tu ne vas pas à l'école.

— Ça ne fait rien : je m'amuserai à le regarder en menant paître mes ouailles. Donne-le-moi, je te donnerai mon panier de fleurs pour ta maîtresse.

— Ah ! alors je veux bien. Changeons tout de suite. Je vais le porter à Mme Amiaud : attends-moi là, je te montrerai tout à l'heure les images de mon livre neuf. »

Quand Marie revint, Véronique était assise sur un talus, étudiant ses lettres dans le vieux livre ; elle se rangea pour faire une place à sa compagne.

« Mme Amiaud a été très-contente, dit celle-ci ; elle m'a demandé si c'était moi qui avais fait ce joli panier. Je lui ai dit que c'était Véronique ; elle a ri, et m'a répondu : Je ne connais pas Véronique, mais tu peux lui dire qu'elle a beaucoup de goût.

— Je ne sais pas ce que c'est, répondit Véronique, mais je suis bien aise que mon panier lui ait fait plaisir. Est-ce qu'il y a longtemps que tu vas à l'école ?

— Depuis le carnaval : je sais à présent toutes mes lettres sans faute. Tiens, je vais te les dire, dans l'alphabet neuf, et puis dans le vieux ; je les connaîtrais même dans un journal, ou dans un livre de messe. Tu vas voir ! »

Et la petite fille nomma l'une après l'autre toutes les lettres, en les montrant du doigt. Véronique se les disait tout bas, avant que l'autre enfant les eût prononcées, et elle avait le cœur tout gonflé de joie, car elle ne se trompait pas ; elle avait, en deux heures, appris ce que Marie était si fière de savoir au bout de six semaines d'étude. Quand elle fut bien sûre de son alphabet, elle interrompit la liseuse.

— Alors tu sais lire, maintenant ? lui dit-elle.

— Oh non ! pas encore : il faut d'abord apprendre cette page-là : tiens, je commence à la savoir. B, a, ba ; b, e, be ; b, i, bi ; b, o, bo ; b, u, bu. »

Et elle continua laborieusement jusqu'au Z. Véronique ne l'interrompit pas cette fois ; elle la fit même recommencer, sous prétexte de voir si c'était la même chose dans un vieux livre ou dans un neuf. Et quand Marie la quitta, Véronique s'en retourna lentement par les champs qu'embrumaient les approches du soir, relisant son b, a, ba, tant qu'elle y vit clair ; et quand elle ne put plus voir les lettres, et que la cloche de l'*Angelus* envoya à toute la paroisse le bonsoir de la vieille église perchée sur son rocher, Véronique s'agenouilla et remercia Dieu de tout son cœur d'avoir semé les prés des jolies fleurs qui lui avaient valu la conquête du vieil alphabet.



CHAPITRE XVIII

Il se faut s'entr'aider, c'est la loi de nature.

Les jours suivants, il n'y eut certainement pas au monde une créature plus occupée que la petite Véronique. La passion de la lecture la possédait, et elle n'avait plus d'autre désir que de se retirer à l'écart pour ouvrir son cher alphabet ; mais Véronique avait trop de conscience pour dérober à ses devoirs un temps qu'elle s'était habituée à employer pour le soulagement de sa mère et la bonne tenue de leur pauvre ménage. Quelque envie donc qu'elle eût d'apprendre à lire, elle ne négligea aucune de ses occupations ordinaires ; seulement elle se leva plus tôt et ne perdit pas une minute. Elle n'avait plus beaucoup de bas à tricoter, car la saison d'hiver était finie ; mais elle raccommodait ses vêtements et ceux de sa mère, car

1. Primevères.
2. Orchis.

la veuve rentrait souvent de sa journée épuisée de fatigue et n'avait pas la force de se mettre à coudre. Mais dès que Véronique avait fini son ouvrage et rentré son troupeau, elle reprenait le chemin de Mareuil, et, tapie contre la fenêtre de l'école, les yeux fixés sur le tableau de lecture, elle écoutait et regardait, ne perdant pas un mot de la leçon. Elle guettait ensuite Marie à la sortie de l'école, et tâchait d'obtenir d'elle quelques conseils ; mais elle s'aperçut bien vite que Marie n'avait plus rien à lui apprendre. Il fallait arriver à lire des mots entiers, pourtant ! Comment faire? A force d'y songer, elle finit par accueillir une idée bien audacieuse. Elle n'aurait pas mendié un sou, à peine un morceau de pain, et elle se décida à mendier un peu d'instruction ; il lui semblait qu'il n'y avait pas de honte à cela. Elle avait bien vu le visage de Mme Amiaud et lui avait trouvé une physionomie encourageante. Aussi, le dimanche d'après la Quasimodo, elle mit ses vêtements les plus propres, lissa bien ses cheveux sous sa coiffe blanche, et partit pour Mareuil, quoique ce ne fût pas jour d'école. Elle fut longtemps en route ; elle choisissait les joncs les plus verts, les fleurs les plus fraîches ; tout ce qui lui semblait joli, mousses couleur d'émeraude, lichens gris à frange blanche, si gracieusement chiffonnés, baies rouges survivant à l'hiver, feuilles mortes réduites par les insectes à l'état de dentelle, elle le prenait et l'emportait dans son tablier. Quand sa récolte fut assez riche, elle s'assit et tressa une corbeille, bien plus grande, bien plus belle que la première ; elle y plaça tout son butin et sourit. « Elle sera contente ! » se dit-elle.



Elle sera contente! se dit-elle. (P. 3, col. 2.)

Elle arrivait près de l'école, quand elle aperçut la maîtresse qui sortait de chez elle. Véronique tremblait de tous ses membres ; elle eut pourtant le courage de barrer le chemin à Mme Amiaud et de lui présenter sa corbeille en lui disant bien bas : « Madame... c'est moi qui suis Véronique...

— Ah! c'est toi qui es Véronique! répondit la maîtresse d'école. Tu fais de très-jolies corbeilles, mon enfant, et tu y arranges très-bien les fleurs. Celle-ci est encore plus belle que celle de l'autre jour.

— C'est pour vous! dit l'enfant en la lui mettant dans les mains.

— Pour moi! reprit madame Amiaud étonnée. Mais tu ne me connais pas, ma petite! Ah! je vois ce que c'est, Marie t'aura dit que j'avais admiré ton ouvrage, l'autre jour, et tu as voulu me montrer que tu pouvais faire encore mieux. Eh bien, je la prends, ta corbeille. Que veux-tu que je te donne pour ta peine ? »

Véronique rougit jusqu'aux oreilles ; elle mit la main dans la poche de son tablier et en retira le vieil alphabet.

« Si vous vouliez me montrer à lire cette page-là ! » murmura-t-elle en indiquant la page où s'arrêtait la science de Marie.

L'institutrice regarda l'enfant, et les larmes lui vinrent aux yeux.

« Pauvre petite ! tu voudrais donc bien savoir lire ? Pourquoi tes parents ne t'envoient-ils pas à l'école ?

— Oh ! c'est bon pour les riches ; la mère est veuve, elle a bien de la peine à gagner notre vie, il faut que je travaille pour l'aider. Et puis je ne suis pas d'ici ; nous demeurons à Pied-Doré, c'est loin !

— Allons, entre chez moi. Est-ce que tu sais tes lettres ?

— Oui, mes lettres, et puis les deux pages d'après.

— Qui est-ce qui te les a apprises ?

— Je suis venue écouter sous la fenêtre quand vous faisiez l'école... »

Mme Amiaud embrassa l'enfant.

« Tu n'auras plus besoin de rester dehors. Je vais te donner une leçon tout de suite, et je t'en donnerai d'autres toutes les fois que tu auras le temps de venir me voir, le soir, après la classe, après souper, n'importe quand. Tu me payeras en bouquets, puisque tu sais si bien les faire. »



Elle écoutait et regardait, ne perdant pas un mot. (P. 3, col. 1.)

La leçon dura longtemps ; Véronique revint le lendemain, le surlendemain et tous les jours de la semaine. Ambroise était retenu pour des préveils et des noces jusqu'au dimanche suivant, et Véronique voulait, quand il reviendrait le lundi à la grotte, lui dire avec orgueil : « Va chercher ton grand livre ! je saurai lire dedans. »

Ce n'était pas tout à fait vrai, quoiqu'elle eût fait des progrès surprenants ; mais elle en savait déjà assez pour que le petit violoneux fût émerveillé quand elle lui nomma une à une toutes les lettres de son cahier et qu'elle sut même reconnaître un bon nombre de mots. Ambroise se sentit soulagé subitement de la tristesse qui l'écrasait depuis qu'il possédait cette malheureuse méthode de violon dont il ne pouvait profiter. Il se vit au bout de ses peines, et en devint comme fou de joie. Il dansa, chanta, cria ; il embrassa Véronique ; il embrassa Turlure, qui était accouru au bruit pour voir s'il n'arrivait pas de mal à sa petite maîtresse ; il embrassa son violon, et enfin, prenant son archet, il exécuta triomphalement la valse du *Duc de Reichstadt*.

« A présent, dit-il, nous sommes sauvés. Tu vas retourner voir la maîtresse d'école, jusqu'à ce que tu saches lire tout à fait ; tu m'apprendras à mesure ce qu'elle t'aura montré, et nous saurons bientôt lire tous les deux. Alors je comprendrai le grand cahier vert, et je deviendrai le plus fort ménétrier du pays. Je gagnerai beaucoup d'argent ; j'en donnerai à la mère, pour qu'elle laisse le père tranquille, et qu'elle voie que j'en vaux bien un autre, quoique je ne sois pas grand. Et puis je me marierai avec toi ; ta mère demeurera avec nous, elle n'ira plus en journée, et elle bercera nos petits enfants. Tu auras de la dentelle à ta coiffe du dimanche, et tu prendras une bergère pour garder nos ouailles, car nous en aurons beaucoup. Et tous nos enfants apprendront à lire et à jouer du violon...

— En attendant, il faut que je rentre mes bêtes, que je tire de l'eau, que je casse du bois, et que je fasse le souper. Bonsoir, Ambroise !

— Bonsoir, Véronique !... Ah ! mais non ; je vais aller avec toi pour t'aider à faire ton ouvrage ; puisque tu travailles pour moi, je ne peux pas rester là comme un fainéant pendant que tu as toute la peine. J'irai tous les jours te tirer ton eau et te casser ton bois ; ça fait que tu auras plus de temps pour aller chez la maîtresse d'école. »

Grâce à cette petite association de secours mutuels, Véronique sut assez lire au bout d'un mois pour faire comprendre à Ambroise les explications de son livre, qu'il saisit très-vite, et qui le mirent bientôt en état de lire la musique écrite. Quand il rencontrait quelque grande difficulté, il guettait Mlle Léonide quand elle venait chez le docteur, et il allait la prier de jouer son air. Elle s'intéressait au petit violoneux, et lui apprit un peu de musique ; mais pour ce qui était du violon, il était bien obligé de se tirer d'affaire tout seul.

Pendant ce temps, le printemps s'avançait ; Emmanuel était retourné au lycée et Sylvanie à son couvent, et la bonne petite Anne travaillait de son mieux sous la direction de Mlle Léonide, qui venait presque tous les jours. Pélagie avait fini par faire sa paix avec Diablotin, qui n'était pas aussi méchant qu'il en avait l'air, et elle avait grand soin de lui, lui donnait la meilleure place à l'écurie et ne lui ménageait pas l'avoine. Qui m'aime, aime mon chien ; elle était

très-reconnaissante à la maîtresse, et par suite au cheval, de la course qu'ils faisaient pour venir instruire Anne. Ce n'était pas que Pélagie fît grand cas de la science en elle-même ; mais c'était grâce à Mlle Léonide qu'on n'avait pas envoyé Anne en pension, et cela suffisait pour que Pélagie fût disposée à se faire hacher pour elle.

A suivre. Mme COLOMB.



LES OISEAUX GIGANTESQUES

On s'imagine assez volontiers que les animaux d'espèces éteintes, qui ont vécu aux lointaines époques géologiques et dont il ne nous reste plus que des ossements enfouis sous terre, étaient bien supérieurs en taille à ceux qui vivent de nos jours. Il ne faudrait point croire cela d'une façon trop absolue : le mammouth, géant des antiques forêts, n'était pas de beaucoup plus grand que l'éléphant actuel des Indes, et rien ne prouve qu'il ait jamais existé de monstre marin à qui la baleine dût céder le pas.

Ce qui est certain, c'est que les gros animaux, ceux du moins que l'homme n'a pu accommoder à son service, sont devenus et deviennent de jour en jour plus rares sur la terre, et que, fuyant sans cesse devant les progrès de la civilisation, ils sont destinés à disparaître dans un avenir plus ou moins prochain, sans intervention d'aucune sorte de cataclysme, et par le seul effet du développement de l'espèce humaine.

Parmi les animaux disparus, dont les dimensions dépassaient celles de leurs congénères aujourd'hui survivants, il en est un dont la tradition a toujours conservé le souvenir, mais dont l'existence, faute de preuves palpables, était naguère encore révoquée en doute par les savants. C'est cet oiseau prodigieux, ce géant des airs, sur lequel l'Orient nous a transmis tant de fables sous les noms de *Rokh* et de *Simourgh*, et qu'on a quelquefois assimilé au *Griffon*, autre animal fantastique, moitié aigle et moitié lion, spécialement chargé, disait-on, de la garde des trésors.

Qui n'a lu, dans les *Mille et une Nuits*, les surprenantes aventures de Sindbad avec le Rokh, dont l'œuf est gros comme une coupole, et qui submerge les navires sous des blocs de rochers soulevés par ses griffes puissantes ? Chez les conteurs persans, le Simourgh se livre à des hauts faits non moins émouvants et non moins croyables. Parfois il s'avise de parler et donne même, à l'occasion, d'excellents conseils en vers fort bien tournés. Nous aurons de la peine à trouver dans tout cela des renseignements propres à satisfaire le plus accommodant des zoologistes.

Le plus illustre voyageur du moyen âge, Marco Polo, dont les écrits, comme ceux du vieil Hérodote, ont tous reçu depuis pleine confirmation, Marco Polo, qui a porté en Europe, au XIIIe siècle, les premières notions exactes sur l'Inde et la Chine, n'a pas manqué de recueillir ce qu'on disait du fantastique Rokh dans les pays qu'il a visités. « En ces autres îles qui se trouvent plus au midi et où les navires ne vont pas volontiers, » dit-il en son chapitre de « l'isle de Madeigascar », il y a des *griffons*... tout semblables à l'aigle, seulement démesurément grands, et si forts et si puissants qu'ils prennent un éléphant et l'enlèvent de terre, puis le laissent retomber, de sorte que l'éléphant est tout brisé, et alors le griffon fond sur lui et s'en repaît. Ceux qui l'ont vu disent qu'il a trente pas d'envergure et que les plumes de ses ailes sont longues de douze pas... Ceux de cette île l'appellent Roc. »

Dans son *Dictionnaire de la Bible*, publié à la fin du XVIIe siècle, le docteur en théologie Simon rapporte à peu près les mêmes détails sur le griffon, d'après un certain Asdrovandus de Paulo, Vénitien, secrétaire du roi d'Ethiopie (!). Entre nous, il se pourrait que ce prétendu secrétaire du roi d'Éthiope ne fût autre que le susdit Marco Polo, qui était aussi Vénitien, doublé, par quelque singulière confusion, du Bolonais Aldrovandi, auteur d'une Ornithologie en trente volumes in-folio, que vous nous excuserez de n'avoir pas lus.

L'auteur ancien qui, à notre connaissance, ait le plus amplement discouru sur les oiseaux gigantesques, est un écrivain arabe, antérieur de trois cents ans à Marco Polo, non encore traduit en français, mais dont les récits, un peu trop romanesques, ont été tout récemment l'objet d'une communication à l'Académie des sciences (séance du 23 décembre 1872). En voici des échantillons, d'après le manuscrit arabe.

Un navire fit naufrage dans les parages de Sérendib (Ceylan). Quelques passagers ou matelots furent

assez heureux pour se sauver dans la chaloupe, et abordèrent à une île voisine de l'Inde. Ils y vécurent quelque temps misérablement; beaucoup moururent, et leur nombre se trouva réduit à sept. Le désespoir les gagnant, ils s'avisèrent d'un expédient fort hasardeux pour sortir de l'île. Ils avaient vu à diverses reprises un oiseau énorme s'abattre non loin de leur refuge, paître l'herbe quelques instants et puis reprendre son vol et disparaître à leurs yeux. Pourquoi cet oiseau ne serait-il pas l'instrument de leur salut, à tous, l'un après l'autre?

L'un d'eux, le plus hardi sans doute, se cache dans les broussailles, attend la venue de l'oiseau, s'en approche avec précaution, s'attache à ses pattes avec des écorces fibreuses dont les Indiens font des cordages, et est enlevé par le monstrueux oiseau, qui traverse un large bras de mer pour s'abattre, au coucher du soleil, sur le sommet d'une montagne. Là, notre voyageur se délie et reste à terre, demi-mort de lassitude et d'émotions. Survient un berger qui le guide sur le chemin de la ville voisine. Ajoutons seulement, pour abréger, que ses six compagnons le rejoignent successivement au moyen du même véhicule emplumé. C'est tout à fait l'aventure de Sindbad avec le Rokh. Peut-être même est-ce là que l'auteur de ce conte des *Mille et une Nuits* a pris l'idée de son récit.

Dans une autre histoire très-curieuse, d'un naufragé tombé chez des anthropophages, qui nous entraînerait trop loin de notre sujet, si nous voulions la rapporter tout au long, il est question d'oiseaux grands comme des éléphants et des buffles, qui font la guerre aux troupeaux, et contre lesquels les bergers ont grand'peine à défendre leur vie et celle de leurs brebis.

Citons textuellement un passage fort analogue à celui de Marco Polo transcrit plus haut.

« J'ai ouï dire qu'à Sofala, chez les nègres, il y a des oiseaux qui saisissent une bête avec leur bec ou leurs griffes, l'emportent en l'air, ensuite la jettent à terre pour la tuer et la briser, puis descendent sur elle et la dévorent. On dit aussi que dans le pays des nègres il y a un oiseau qui traite de la même façon des tortues gigantesques et en mange jusqu'à cinq ou six le même jour, s'il les trouve. »

Autre histoire, dont tous les marins, dit notre auteur, s'accordent à reconnaître l'entière exactitude.

Un navire parti pour la Chine fit naufrage en pleine mer. Cinq ou six personnes seulement se sauvèrent sur des agrès, et après de longs jours abordèrent dans une île déserte, où ils trouvèrent difficilement à vivre. Un jour qu'ils s'entretenaient de leur triste situation sur le rivage de la mer, ils virent descendre à terre un oiseau gros comme un taureau ou à peu près. « Allons! dirent-ils, attaquons-le tous ensemble. S'il nous tue à coups de griffes et de bec, nous serons délivrés d'une existence insupportable. Si nous parvenons à nous en rendre maîtres, nous le ferons cuire et le mangerons. » Allant donc vers l'oiseau, ils se jetèrent sur lui, les uns s'accrochant aux pieds, d'autres au cou, les autres lui frappant les jambes avec des bâtons, si bien qu'ils l'abattirent. Et l'ayant égorgé à l'aide de pierres tranchantes (car les musulmans ne peuvent manger que des bêtes égorgées), ils le plumèrent, allumèrent un grand feu, le firent cuire et en mangèrent jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés. Ils en firent encore plusieurs repas. Mais voici que le troisième jour, étant allés à la mer pour faire leurs ablutions, à peine avaient-ils commencé à se frotter la figure, que toute leur barbe tomba sans qu'il en restât un seul poil. Mais le plus miraculeux de l'histoire, — et ce trait n'était pas nécessaire pour rendre le récit plus vraisemblable de point en point, — c'est que, peu de jours après, le poil tombé repoussa, et que les vieillards grisonnants se retrouvèrent avec la plus belle barbe noire du monde, barbe qui depuis lors ne reblanchit jamais.

A suivre. L. MARCEL DEVIC.



LA LÉGENDE DE SAINT MÉDARD

Le temps avait été superbe tout le jour: un ciel d'azur, une brise légère, et sur la terrasse, l'ombre des tilleuls, zébrant de noir et d'or le sable fin où j'aimais tant à jouer. — Et cependant, depuis le matin, j'allais d'heure en heure consulter le baromètre, puis je revenais au jardin pour scruter l'horizon.

« Qu'as-tu donc, Victor, me demanda ma grand'mère? Tu ne tiens pas en place aujourd'hui. »

Ce que j'ai! Ne devons-nous pas, si le temps reste beau, partir demain pour passer un grand mois à la campagne de ma tante? Ne dois-je pas retrouver à la Blancharde une nuée de cousins dont la société me promet des plaisirs sans nom? Mais hélas! n'ai-je pas vu ce matin même sur l'almanach que nous sommes au 8 juin, le jour de saint Médard, ce terrible saint qui dispense, dit-on, à son gré les longues averses malencontreuses?

Encore quelques heures et nous serons sauvés!

Mais voilà que tout là-bas, du côté du couchant, le ciel s'assombrit par degrés, le vent s'élève, l'azur fait place à de gros nuages couleur d'ardoise. Un orage se prépare. Nous sommes perdus! Adieu les plaisirs du voyage. O saint Médard, ayez pitié de nous!

Pendant le dîner, tout espoir disparut. Éclairs, grêle, tonnerre, rien n'y manqua.

« Allons, dit ma grand'mère, de ce ton de bonne humeur qui ne l'abandonnait jamais, je vais écrire à la tante qu'elle ne compte pas sur nous. »

Peut-on se consoler si vite? O mes beaux projets perdus! O mes chers petits cousins! Et les grandes allées du parc où l'on fait de si joyeuses parties! Et la ferme avec ses fromages à la crème, et la complaisante ânesse qui nous sert de monture à tour de rôle!

J'avais le cœur bien gros.

« Grand'mère, dis-je, quand je la vis, après avoir quitté la table, s'installer à la fenêtre, pour profiter en tricotant des dernières lueurs du jour, c'est bien ennuyeux!

— Oui, mon pauvre enfant, mais qu'y faire? Le temps est dérangé pour plusieurs semaines sans doute.

— C'est donc vrai ce qu'on dit sur saint Médard?

— Saint Médard n'y est pour rien, je crois, en dépit de la légende, répondit-elle en souriant.

— Ah! il y a donc une légende! »

J'aimais infiniment les légendes que ma grand'mère me racontait avec une complaisance infatigable.

« Il y en a même plus d'une à ce sujet.

— Alors, grand'mère, racontez-la-moi, dis-je en me rapprochant d'elle.

— Oui, si tu me promets de ne pas te chagriner déraisonnablement du contre-temps qui nous arrive. »

Je promis tout ce qu'elle voulut; je grimpai à califourchon sur le bras du vaste fauteuil, j'embrassai ma grand'mère, et elle commença ainsi.

Il y a bien longtemps, vers le milieu du VIe siècle, à l'heure où la cloche d'un monastère voisin sonnait les matines du dimanche, tous les chemins et les sentiers du Vermandois qui conduisaient à la petite place fortifiée de Noyon, étaient couverts de monde: seigneurs Francs, revêtus d'habits précieux avec chevaux et équipages, soldats avec leur framée et leur bouclier, clercs, diacres, moines, couverts du scapulaire et du capuce. Dans la foule, deux hommes, vêtus du grossier sayon de laine des serfs, cheminaient à pas lents: l'un d'eux paraissait embarrassé d'une volumineuse corbeille d'où s'échappaient des cris discordants.

« Tu as bien tort, Nectaire, disait l'un, de t'être chargé ainsi. Notre seigneur Médard vit de grossier pain noir et de racines cuites à l'eau. Que fera-t-il de ce paon au plumage éclatant, digne d'être servi sur la table du roi Clotaire? Passe encore pour les pigeons, les œufs et le fromage! Le saint homme les donnera aux pauvres qui assiégent tous les jours sa demeure, dit-on. Moi, j'ai été mieux avisé, et je lui porte pour son église ce voile de fine laine blanche, brodé pendant les veillées d'hiver par ma femme et l'aînée de mes filles.

— Que veux-tu, Germain! Je n'avais pas cette ressource; et il est si ennuyeux de se présenter les mains vides pour demander quelque chose!

— Oh! je ne suis pas en peine. On dit que sa charité s'étend sur tous, et que Dieu lui a remis entre les mains un pouvoir miraculeux. »

On approchait de Noyon, et déjà l'on distinguait les clochers de la ville et la tour du beffroi où veillait le guetteur. Ce n'étaient qu'armes étincelant au soleil, mules richement caparaçonnées, litières aux rideaux éclatants; tous s'entretenaient du grand événement du jour: la prise de voile de la reine Radégonde, la sainte épouse du roi Clotaire.

« Que voulez-vous, braves gens, demanda le soldat qui gardait la porte principale, à l'homme au paon et à son camarade?

— Parler à notre seigneur Médard, s'il est possible.

— Le jour est mal choisi; si vous pouvez l'approcher, venez m'en donner des nouvelles ce soir. »

Le soir, la foule s'écoula par le même chemin, mais les deux hommes au sayon ne parurent pas. — Comme la nuit venait, le bienheureux Médard, retiré dans son étroite cellule, se reposait en présence de Dieu des fatigues du jour, et de ces pompes du siècle dont il avait été entouré malgré lui. Il commençait à réciter le psautier, lorsqu'un clerc vint le prévenir que deux hommes, à l'apparence assez misérable, demandaient à lui parler.

« Votre charité les excusera de se présenter à pareille heure, dit le clerc aussi compatissant que son supérieur. Ils ont marché toute la nuit précédente pour avoir le bonheur d'entretenir un instant leur évêque, et c'est en vain qu'ils ont erré tout le jour dans les rues de notre cité. A l'heure qu'il est, ils sont sans asile et n'ont pas encore pris le repas du soir.

— Faites-leur donner tout ce qui sera nécessaire, mon fils, et conduisez-les ensuite à mon oratoire où je vais les attendre. »

Nectaire entra le premier près du saint prélat.

« Très-haut seigneur et bienheureux père, dit-il sans se déconcerter, on assure chez nous que tous les misérables sont vos enfants; aussi je suis venu jusque d'auprès de Salencey pour vous demander que la pluie tombe enfin sur nos champs à moitié perdus par deux lunes de sécheresse brûlante: nous vivons du lait de nos brebis et du produit de la laine de nos moutons; si ces pauvres bêtes périssent faute de nourriture, il nous faudra périr aussi, et j'ai huit enfants dont l'aîné n'a pas encore quinze ans.

— Mon frère, répondit l'évêque, sur le visage duquel se lisait cette joie pure que produit la présence de l'Esprit-Saint, je ne suis qu'un pécheur comme vous; néanmoins, prions ensemble, et Celui qui a dit aux premiers jours du monde: *germinet terra!* daignera peut-être encore envoyer sa rosée céleste pour féconder vos champs. »

Tous deux s'agenouillèrent et récitèrent l'oraison dominicale.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, murmurait l'humble serf.

— Donnez-le-lui aujourd'hui et tous les jours de sa vie, en récompense de sa foi, » disait l'évêque, courbant son front chauve.

Comme ils se relevaient, une pluie tiède et fine commença à tomber.

« O bienheureux saint et prophète, s'écria le paysan dans la joie de son âme, que ma femme n'est-elle là, avec les enfants et les brebis, pour vous bénir et vous remercier comme je le fais !

— C'est Dieu seul qu'il faut remercier, mon fils ! mais gardez-vous de raconter ce qui vient de se passer, sous peine de perdre la faveur qui vous est accordée. »

Comme Nectaire venait de se retirer, Germain entra dans l'oratoire :

« Très-bon et compatissant seigneur, dit-il, je viens à vous en toute confiance ; je sais que vous êtes l'ami de Dieu, et l'avocat des hommes devant son tribunal. Soyez donc aujourd'hui mon médiateur. Depuis dix ans bientôt, j'ai reçu le saint baptême avec toute ma famille ; j'observe de mon mieux la loi divine, et cependant rien ne me réussit. La mort a frappé mes deux frères qui étaient veufs tous deux, et il m'a fallu me charger de quatre orphelins, sans parler des six enfants que ma femme m'a donnés. Tantôt mon blé noircit, tantôt les épis sèchent sur pied, tantôt ils promettent merveille, et je les trouve vides au moment de la moisson. Cette année, l'apparence est magnifique, bien qu'ils soient un peu en retard, et si le soleil veut continuer à les regarder encore six semaines, nous serons hors d'affaire, et je pourrai garnir mon grenier pour l'hiver. Mais, hélas ! voici la pluie qui commence, et Dieu sait quand elle voudra s'arrêter ? »

Le saint écoutait en silence. Que faire ? allait-il demander au souverain Dispensateur de toutes choses les chauds rayons de son soleil, après lui avoir demandé de laisser les nuages s'entr'ouvrir ? Et Dieu, malgré sa puissance et sa miséricorde sans bornes, pourrait-il se prêter à ces demandes contradictoires de son serviteur ?

« Et cependant, pensait-il, je ne puis laisser partir cet homme sans quelques paroles de consolation. Je ne dois pas décourager cette confiance naïve, cette foi sincère, mais bien jeune encore. Que faire ? » répéta-t-il pour la seconde fois.

Prier, lui répondit une voix au fond de l'âme. Prier, demander sans relâche pour tous le pain quotidien. C'est à la Providence de s'arranger pour fournir la pâture à chaque travailleur. L'univers est comme une table bien servie devant chaque espèce animale. Dieu fera-t-il moins pour le roi de la création ?

« Mon fils, dit l'évêque à Germain qui attendait dans un respectueux silence, prions tous deux. La rosée du ciel et la graisse de la terre sont promises à la prière fervente, mais, avant tout, disons ensemble : Seigneur, que votre volonté soit premièrement accomplie. »

Et pour la seconde fois ce soir-là, le *Pater*, sorti du cœur du savant évêque et de celui du pauvre serf, fut emporté par les Anges jusqu'au pied du trône de Dieu, comme un parfum d'agréable odeur.

La prière finie, le saint resta prosterné quelques instants sur les dalles de l'oratoire ; puis il se releva. Un céleste sourire entr'ouvrait ses lèvres.

« Mon frère Germain, dit-il, retournez en paix chez vous, et ne redoutez rien de cette pluie. Pendant que le laboureur attend, Dieu veille sur le sillon. A l'heure qu'il est, votre grenier est plein, et la subsistance de vos enfants et des orphelins de vos frères est assurée jusqu'à la moisson prochaine. Que votre foi ne soit point ébranlée ! Dieu qui est le père de tous, et qui dispense ses faveurs à tous, ne peut cependant envoyer à la fois à notre terre l'ondée qui rafraîchit et le chaud rayon qui donne la maturité. Chacun son tour ici-bas. Ce n'est que dans la bienheureuse cité éternelle que nous aurons tous la plénitude de tous les dons. Mais écoutez bien ceci. Tous les ans, à l'été, le temps s'affermira pour six semaines entières dans l'état où l'aura laissé le coucher du soleil du huitième jour de juin. S'il pleut dans cette journée, les prairies seront assurées de rester fraîches et belles, et les bestiaux y trouveront une abondante nourriture ; si, au contraire, le Seigneur envoie son ardent soleil, le blé mûrira sur les guérets. Ne portez donc pas envie sur votre voisin Nectaire ; l'an prochain, vous aurez votre tour de prospérité, parce que notre Seigneur Dieu est le père de tous et qu'il veille avec un soin égal et jaloux sur chacun de ses enfants. »

Ma grand'mère avait fini de parler que j'écoutais encore. Lorsqu'elle eut quitté le salon, j'allai vers la fenêtre ; la pluie tombait toujours ; sous ce bain salutaire, les arbres, poussiéreux depuis longtemps déjà, reprenaient une jeunesse nouvelle ; les fleurs du parterre redressaient leur tête fatiguée, et là-bas, derrière la haie, je voyais le pré des Courtine dont la terre aride et desséchée devait se réjouir sous l'arrosoir céleste.

« Tant mieux pour les vaches de la mère Courtine, pensai-je ; tant mieux pour la famille qui vit du produit de leur lait. J'y perds un mois d'agréables vacances, mais ma grand'mère a raison néanmoins : Dieu est le père de tous, et il partage à tour de rôle ses richesses entre ses nombreux enfants. »

Depuis ce jour, jamais je ne me suis plaint du mauvais temps qui renversait mes projets ; il pouvait profiter à d'autres !

Marie Maréchal.





C'est Dieu seul qu'il faut remercier. (P. 8, col. 1.)

L'HOTEL DES INVALIDES

I

Je me promenais, il y a quelques jours, par une de ces belles matinées que le printemps nous ramène, sur les quais qui longent la rive droite de la Seine au pied du Trocadéro. L'air, d'une délicieuse fraîcheur, était embaumé par les senteurs des jardins et des plantations, rangés des deux côtés du fleuve. J'aspirais avec bonheur ces charmantes émanations printanières, et mes regards se reportaient agréablement sur les mille bourgeons qui, s'épanouissant de toute part, laissaient échapper leurs feuilles délicates et d'un vert tendre.

Je marchais ainsi humant l'air frais et m'arrêtais, tantôt pour suivre de l'œil un de ces petits bateaux à vapeur, chargés de monde, qui sont les omnibus du fleuve, tantôt pour chercher là-bas, à l'horizon, parmi ces forêts, quelque point illustré pendant notre dernière guerre, lorsque j'avisai près de moi un banc, placé au pied d'un beau marronnier dont les branches se couvraient de feuilles.

Le banc avait déjà deux occupants, deux vieillards portant la longue tunique de drap bleu et la casquette ronde des invalides. Point n'était besoin de cette noble livrée pour reconnaître en eux deux vétérans. Tous les deux avaient la moustache blanche en brosse et les petits favoris des vieux grognards; l'un portait sur l'œil un large bandeau noir, et sa jambe droite absente était remplacée par une quille de bois, ronde et soigneusement cirée; l'autre était manchot.

En regardant ces deux vieux soldats, cassés par l'âge et les blessures, nobles débris de nos grandes armées, je pensais combien il devait y avoir en ce moment de pauvres jeunes gens, naguère encore forts, vigoureux, pleins de vie et d'espoir et que la guerre vient de réduire à la condition de ces deux vieillards. Je me disais : « Ceux-ci aussi ont été jeunes, ont été forts, vigoureux; eux aussi, ils ont donné leur sang, leurs membres pour la patrie, et cependant ils vont à travers la foule, oubliés, délaissés par elle, regardés avec indifférence. On leur donne pour récompense de leur sacrifice le pain et la vie du soldat, et l'on se considère comme quitte envers eux. »

Je me rapprochai avec respect des deux invalides, et bientôt nous fûmes en conversation. Après avoir parlé de choses et d'autres, de la pluie et du beau temps, je leur dis :

« Les derniers événements ont dû vous envoyer bien des camarades, et j'ai idée que l'Hôtel des Invalides doit être trop étroit pour contenir toutes les victimes de l'année maudite.

— Il n'en est rien, monsieur, me répondit celui à la jambe de bois, dont la manche portait les galons de sergent. Nous ne sommes plus que des vieux aux Invalides. Les jeunes ont préféré recevoir des pensions et rester dans leurs foyers que de venir s'enfermer avec nous; et ils n'ont peut-être pas eu tort. Nos vieilles habitudes les ont effrayés. Maintenant notre nombre va toujours en diminuant. Chacun de nous en mourant laisse une place, qui ne sera plus occupée. Les dortoirs se vident; les tables du réfectoire se resserrent. Nous sommes de plus en plus éloignés et séparés du monde. On peut dire de nous que nous sommes les derniers invalides.

» Ce ne serait rien, voyez-vous, monsieur, si on nous laissait encore paisibles dans notre solitude; mais on nous menace maintenant de fermer l'Hôtel, de nous renvoyer, de nous jeter de nouveau dans le grand tourbillon de ce monde, qui ne veut plus de nous.

— Vous ne prétendez pas, m'écriai-je, que l'on veuille supprimer les Invalides, une des institutions qui honorent le plus notre pays?

— Hélas oui! monsieur. On a eu cette intention, et rien ne nous assure qu'on ne la reprendra pas. Et ce serait une grande honte, allez, car que veut-on que nous devenions, nous autres pauvres vieux, si l'on nous chasse de notre maison?

» Tenez, moi qui vous parle, Claude Malivet, j'étais canonnier dans le 4ᵉ régiment d'artillerie, quand je perdis ma jambe à Champaubert. Je fus longtemps à me rétablir, car j'avais été amputé sur le champ de bataille et soigné tant bien que mal par des paysans qui m'avaient recueilli.

» Lorsque je fus remis, je vins à Paris pour entrer aux Invalides, comme c'était mon droit. Le gouvernement était changé; l'Empereur était à l'île d'Elbe, et les gens d'alors ne voyaient pas d'un bon œil ceux qui avaient servi avec lui. On me fit courir de bureau en bureau; mais je ne me lassai pas, et enfin je fus admis à l'Hôtel. Je n'avais pas de famille, j'en trouvai une là! Voilà Jérôme, mon camarade, qui avait servi avec moi pendant la campagne de France; je le retrouvai, lui et tant d'autres, qui ont été depuis rejoindre le régiment là-haut!

» Quelques années après mon entrée à l'Hôtel, je fus nommé sergent de la batterie triomphale, vous savez bien, celle qui est rangée devant l'Hôtel. J'en ai tiré depuis ce temps-là des saluts, et pour Charles X et pour Louis-Philippe, et pour celui-là et pour cet autre. Mais que nous faisaient tous ces changements; on nous laissait toujours tranquilles. Bien mieux, chaque nouveau venu nous octroyait quelque nouvelle faveur.

» Quand la guerre est venue, on a employé tous ceux d'entre nous qui pouvaient encore marcher. Chacun a fait ce qu'il a pu; on a travaillé, les uns comme garde-magasins, les autres comme instructeurs. Moi, j'instruisais les petits artilleurs de la mobile qui avaient leur dépôt près de l'Hôtel.

» Enfin chacun a fait son devoir et l'on aurait été jusqu'au bout, on aurait bien fait, comme les vieux

qui allèrent en 1814, avec Moncey, à la barrière Clichy. Mais la capitulation est venue. Puis sont arrivés les bandits de la Commune, qui nous ont pillés, qui nous ont volé notre argenterie, des couverts qui nous avaient été donnés par le grand Napoléon; si ce n'est pas la honte des hontes, voler des vieux comme nous!

» Alors, nous nous sommes dit : Maintenant, il nous est arrivé tout ce qui pouvait nous arriver. Ah bien oui! Voilà qu'un matin Landré, qui a été lancier dans la vieille garde, arrive à la chambrée et nous dit : « Vous ne savez pas, voilà qu'on va nous licencier, voilà qu'on va nous renvoyer dans nos foyers. » Je lui dis : « Voyons, voyons, il ne faut pas plaisanter avec ça; mes foyers, c'est ici, et je n'en sors pas. » Alors il nous montre un journal, où il était dit avec de grandes phrases que les Invalides étaient une institution surannée, inutile, que nous coûtions des mille et des cents et qu'il fallait nous supprimer!

» J'en suffoquais! Ah oui vraiment! Nous coûtons trop cher! Ce n'est pas assez d'avoir été laisser nos membres sur tous les champs de bataille de l'univers; on nous reproche la soupe, le bœuf et un lit d'hôpital! J'en ai pleuré; je ne croyais pas que le monde pût être si ingrat!



Louis XIV décrétant la fondation de l'Hôtel des Invalides.
(P. 13, col. 1.)

» Enfin, on en a parlé chez le gouvernement, parait-il, et l'on a décidé que ceux d'entre nous qui voudraient s'en aller seraient libres de le faire, et qu'on leur donnerait une pension, et que les autres resteraient comme auparavant. Il y en a qui ont accepté de suite cette proposition; quelques-uns avaient de la famille, et ils ont bien fait; mais d'autres, c'était tout simplement parce qu'ils préféraient l'argent à leurs vieux camarades, et ils ont aussi bien fait, car c'est un bon débarras pour nous.

» Mais, c'est égal, voyez-vous; maintenant que les journalistes ont mis ça dans leurs journaux, ils feront tant et si bien qu'on finira par faire ce qu'ils veulent, et on nous mettra à la porte un de ces jours. Ah! les coquins! qu'ils me laissent au moins mourir en paix! »

Tout en parlant, le vétéran s'était levé, et, lorsqu'il vint à parler des journalistes, il se mit à brandir sa canne, comme s'il eût voulu pourfendre ses invisibles ennemis. Et reprit-il, s'animant de plus en plus:

« Je vous le dis; ils feront de grandes et belles phrases, ils parleront d'organisation, d'amélioration, et ils arriveront à leurs fins. Et cependant, il y en a les trois quarts, parmi eux, qui seraient fort embarrassés si on leur demandait ce qu'on fait aux Invalides. Ils n'y ont jamais mis les pieds et ne savent pas plus ce qui s'y passe que je ne sais moi ce qui se passe chez eux! »

J'essayai de calmer le vieux soldat, je voulus lui faire comprendre que si l'on avait eu l'intention de supprimer l'Hôtel des Invalides, cela n'avait été que dans le désir d'améliorer la position des vieux soldats, et que, puisque l'on s'était trompé, on ne reviendrait plus sur ce projet. Mais il était trop surexcité pour entendre raison; et faisant signe à son camarade, il me salua militairement et s'éloigna.

Le dernier reproche du vétéran m'avait touché. Je me rappelais avoir visité l'Hôtel des Invalides alors que j'étais au collége, et depuis je n'y étais jamais entré. Je me promis d'y retourner, de me rendre un peu compte de l'état actuel de cette institution, que l'on a longtemps considérée comme une de nos gloires, et j'ai pensé que vous voudriez bien me suivre dans cette excursion à travers le passé et le présent de l'Hôtel des Invalides.

II

Jusqu'au règne d'Henri IV, la position des soldats blessés ou estropiés à la guerre était des plus pré-

caires. Le plus grand nombre étaient réduits à la dernière détresse et erraient en mendiants à travers le pays. Quelques-uns plus privilégiés, appartenant aux armées royales, étaient envoyés dans des monastères, où ils étaient entretenus aux frais des communautés religieuses.

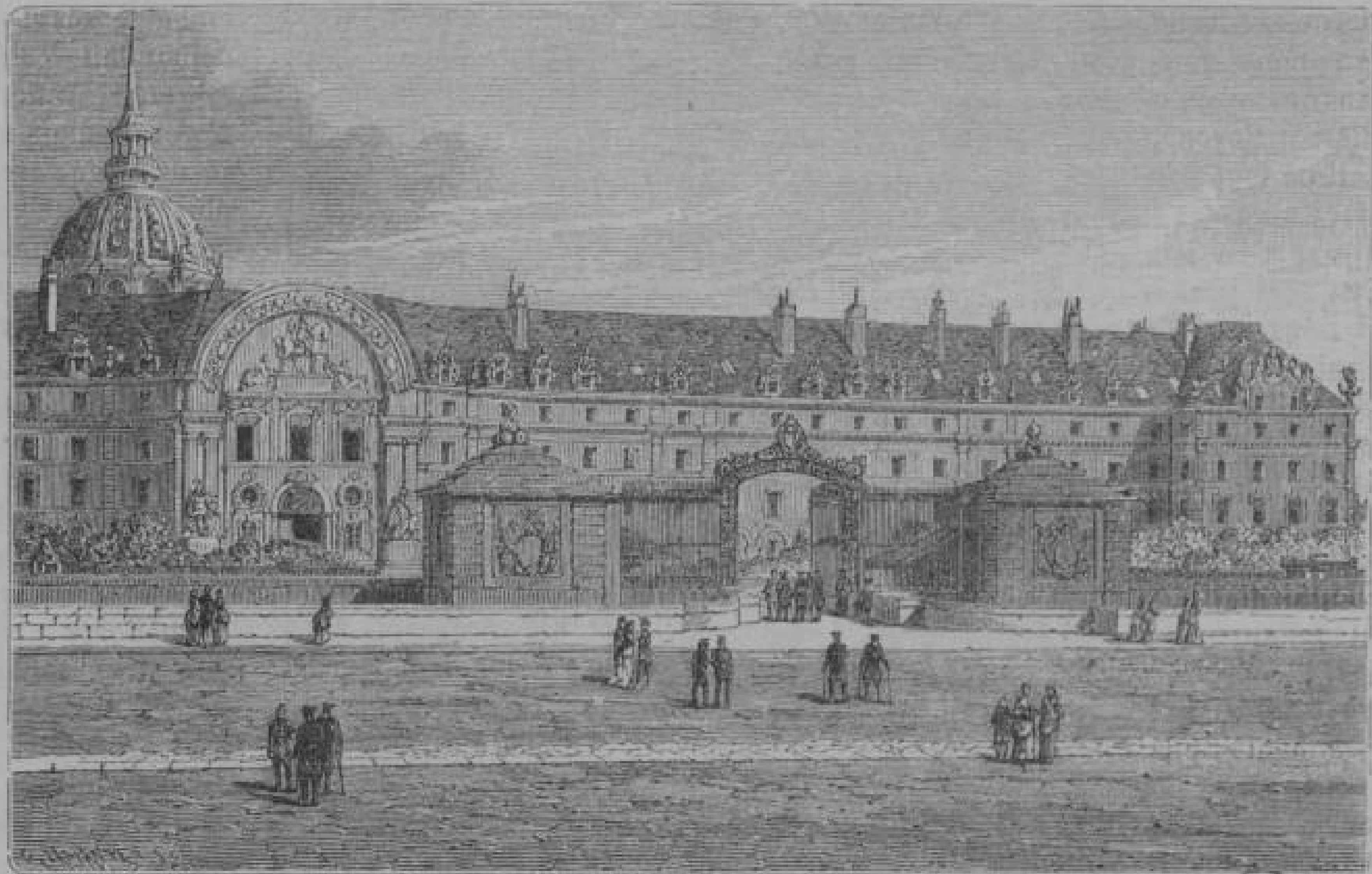
Le roi seul avait le droit de désigner les soldats qui devaient être recueillis par les moines. Ce privilége royal paraît remonter à une haute antiquité. Ainsi, dans la *Vie de Louis XII* par Seissel, il est rapporté que Charlemagne infligea une amende à une abbaye du Languedoc qui avait refusé d'accueillir un oblat ou soldat invalide qu'il y avait envoyé.

Pendant longtemps les abbayes et prieurés avaient eu à fournir, comme les seigneurs, un certain nombre

cet effet une maison située dans le faubourg Saint-Martin, rue de l'Arbalète, et fonda une dotation spéciale pour l'entretien des soldats qui y seraient accueillis.

Par un brevet du mois de mai 1603, le même roi fixait l'uniforme des nouveaux invalides. Les officiers devaient porter un manteau de satin blanc, brodé de bleu, avec un écusson rond de velours bleu brodé de blanc, ayant au centre une fleur de lis de satin orange. Les soldats avaient le même uniforme, mais en drap.

Après la mort d'Henri IV, le conseil d'État supprima l'établissement de la rue de l'Arbalète, et renvoya les invalides dans les monastères. Beaucoup d'entre eux refusèrent de se soumettre à cet ordre; Louis XIII leur accorda une pension de 100 livres.



L'Hôtel des Invalides. (P. 13, col. 1.)

de soldats; ils furent exemptés de cette obligation vers 1273; mais comme il n'était pas juste qu'ils n'eussent à supporter aucun des frais de l'armée entretenue pour la défense commune, ils furent tenus de recevoir et d'entretenir un certain nombre de soldats blessés à la guerre.

On donnait à ces invalides le nom de *religieux lais;* ils ne faisaient pas de vœux et conservaient toutes les prérogatives attachées à la qualité de gens d'armes. Cependant ils se plaignaient d'être astreints au régime des maisons religieuses, et, de leur côté, les moines n'étaient pas toujours satisfaits de la société de ces soldats, dont les mœurs s'écartaient étrangement de la règle de leurs maisons.

Ces plaintes réciproques donnèrent à Henri IV l'idée de fonder un établissement spécial où seraient entretenus les officiers et les soldats invalides. En conséquence, par un édit de l'an 1600, il assigna à

Malheureusement cette mesure eut un effet fâcheux; les soldats dissipaient ou vendaient leur pension, et retombaient dans la misère. Il fallut revenir à l'idée d'Henri IV. Un décret de 1633 institua la Commanderie de Saint-Louis, où tous ceux qui justifiaient d'avoir été estropiés à la guerre étaient reçus et entretenus; les abbayes et prieurés dont le revenu excédait 2000 livres avaient à payer 100 livres à l'établissement. Cette institution n'eut pas plus de durée que la précédente.

Sous le règne de Louis XIV, le grand ministre Louvois reprit l'idée de Henri IV; il proposa, en 1670, au roi la création d'un vaste établissement où seraient réunis tous les invalides des troupes royales. La nécessité s'en faisait du reste vivement sentir; les nombreuses guerres qui avaient marqué la première moitié du siècle avaient tellement accru le nombre des invalides, que les établissements religieux ne

subissaient cette charge qu'en murmurant; d'un autre côté, beaucoup de vieux soldats, gens de mœurs rudes ou dissolues, refusaient de s'astreindre à la vie paisible des monastères, et, après avoir dissipé la faible pension que leur accordait la caisse du roi, erraient en vagabonds à travers les provinces, et allaient grossir les bandes de mendiants et de malfaiteurs qui infestaient le pays à cette époque.

En attendant la construction d'un édifice spécial, les invalides furent installés dans une grande maison de la rue du Cherche-Midi, près du carrefour de la Croix-Rouge, ce qui leur fit donner le nom d'invalides de la Croix-Rouge.

On eut d'abord l'intention de construire le nouvel hôtel des Invalides dans une des villes des environs de Paris: Vincennes, Versailles ou Saint-Germain. Enfin on se décida pour les vastes terrains vagues qui s'étendaient sur la rive gauche de la Seine, en face le Cours-la-Reine. La construction de l'hôtel fut confiée à Vauban, qui traça les plans avec une grandeur digne du Grand Siècle. Nous pourrons étudier rapidement son œuvre lors de notre visite de l'Hôtel. Celui-ci, commencé en 1670, fut achevé en 1674. On proposa d'abord de lui donner le nom d'Hôtel de Mars, mais Louis XIV préféra le titre moins pompeux et plus juste d'Hôtel royal des Invalides.

Quelques années plus tard, Mansart fut chargé d'élever derrière l'Hôtel la belle chapelle de Saint-Louis. Louvois, nommé gouverneur des Invalides, suivait les travaux avec le plus grand intérêt. Vieilli et abattu par la souffrance, on rapporte qu'il répétait constamment à l'illustre architecte : « Hâtez-vous, si vous voulez que je puisse contempler votre chef-d'œuvre. » Il mourut le 16 juin 1691, entouré des regrets de tous les invalides, dont on peut le considérer comme le véritable bienfaiteur.

Ce ne fut que sous la Régence, en 1715, que les artilleurs furent admis à l'Hôtel.

En 1716, le czar Pierre le Grand vint visiter les Invalides, qu'il inspecta avec le plus grand soin. Au moment où il entrait dans le grand réfectoire, les vétérans prenaient leur repas; à sa vue, tous se levèrent et l'acclamèrent. Le czar se découvrit respectueusement, et, prenant un verre sur une des tables, il but à la santé des « compagnons de gloire de Condé et de Turenne! » Le résultat de cette visite fut la création par Pierre le Grand d'un hôtel des Invalides à Saint-Pétersbourg, copié fidèlement sur le nôtre. La plupart des autres nations imitèrent du reste l'exemple donné par la France, et fondèrent des établissements de même genre.



Costume des invalides sous Louis XV. (P. 14, col. 1.)

Louis XV ne fut que médiocrement aimé des invalides. Dans la première visite qu'il leur fit, en 1718, il faillit même être la cause d'une petite révolte. Il était d'usage que, lorsque le roi entrait à l'Hôtel, il abandonnât sa garde au dehors, pour laisser la place à l'escorte que les invalides avaient le privilége de lui fournir. Le jeune roi, malgré les remontrances des gens de sa suite, refusa hautainement de se soumettre à cette coutume; aussi son entrée dans l'Hôtel fut-elle saluée de tels murmures, que, pour apaiser les vétérans indignés, il fallut leur distribuer une gratification et leur promettre le maintien de leurs priviléges.

C'est vers cette époque que l'on donna un uniforme aux invalides, qui avaient jusqu'alors conservé les

costumes particuliers de leurs régiments. Il consistait en un justaucorps de drap bleu de Berry, doublé de rouge et parementé de même couleur, avec une bordure d'argent pour les officiers, de laine pour les soldats, la culotte de peau et les guêtres.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LE CALIFE ET LE POËTE

Le célèbre poëte Saadi se trouvait depuis quelque temps à Bagdad. Le calife Mostander l'ayant appris s'était empressé d'appeler Saadi au palais, et le Prince des Croyants ne manquait jamais d'entraîner, chaque soir, le poëte à la promenade, dans les vastes jardins du sérail, qui s'avançaient jusqu'au bord du Tigre.

Un soir, le monarque et le poëte s'étaient assis sur la terrasse d'un kiosque bâti sur la rive au milieu d'arbres séculaires et de bosquets en fleurs. Bien qu'en venant le calife, par une gracieuse allusion au dernier ouvrage de Saadi, *les Conseils aux rois*, eût dit à celui-ci : « J'ai besoin de tes avis, qui semblent venir du ciel en passant par ta bouche », nos deux personnages restaient muets. Cette nuit était si belle, si fraîche après la chaleur dévorante du jour! Au souffle sulfuré du samyeli avait tout à coup succédé une brise parfumée. Les notes perlées du rossignol s'élançaient des touffes épaisses des jasmins jaunes et des rosiers. La lune argentait les eaux vives du fleuve, en éclairant au loin les panaches des dattiers, les amas d'habitations de la rive occidentale et les vastes solitudes qui s'étendaient au delà. Cet harmonieux silence et ces douces clartés portaient invinciblement à la rêverie; le poëte et le calife en subissaient tous deux le charme.

Tout à coup, Mostander, dont les regards avaient erré longtemps sur les horizons du désert, parut fixer son attention sur une petite barque dirigée, au bord opposé du fleuve, par deux pêcheurs demi-nus, dont les filets avaient, à plusieurs reprises, inutilement plongé dans les ondes avares, et le calife s'écria en soupirant : « Pauvres gens!... »

Saadi, tiré de sa rêverie par cette exclamation, prit la parole à son tour, et dit : « Prince, ces hommes sont pauvres, assurément; mais ne les croyez pas plus malheureux que vous. Ils ont délaissé le sommeil pour venir demander leur subsistance aux flots du Tigre; mais vous, glorieux calife, vous veillez pour chercher dans le silence de la nuit, et, s'il se peut, dans la sagesse douteuse d'un poëte, les moyens de gouverner les hommes et de sauver l'empire. Tandis que leurs yeux scrutaient les profondeurs de l'eau qui coule auprès de leur nacelle, vos regards, tout à l'heure, interrogeaient les profondeurs du désert d'où viennent les barbares mongols, par vous victorieusement chassés naguère, mais qui peuvent encore revenir. De l'attente de ces deux pêcheurs ou de la vôtre, laquelle est la plus anxieuse et la plus pénible? de leurs travaux ou de vos labeurs, lesquels peuvent promettre un résultat plus certain? Croyez-moi, prince, chacun de nous, ici-bas, petit ou grand, a sa part, à peu près équivalente, de soucis et de chagrins.

— Poëte, répondit le calife, la sagesse dicte si souvent tes paroles, que tu peux bien dire vrai cette fois encore. Ces pauvres pêcheurs, s'ils ont leurs peines, ont aussi leurs bons moments de repos et d'insouciante gaieté, et peut-être seraient-ils effectivement heureux s'ils connaissaient leur bonheur. Mais ils n'y croient pas, j'en suis sûr; et de la rive gauche du Tigre où s'entassent leurs masures, ils envient les prétendus heureux de l'autre rive où sont nos palais et nos jardins. J'ai souvent, dans mes courses nocturnes, été le confident inconnu de leurs plaintes amères.

— Vous aussi, ô calife, répliqua Saadi, vous avez parlé comme la vérité. Mais que résulte-t-il de vos paroles? Qu'aucun homme n'est content de son lot. Celui dont le sort est, en apparence, le plus enviable, envie à son tour quelque chose. Le plus riche marchand de vos opulents bazars rêve, en ce moment, à l'argent qu'il pourra gagner demain. L'artiste, le poëte (et j'en sais quelque chose!) ne sont jamais satisfaits de leur œuvre; ils poursuivent sans cesse un idéal qu'ils ne parviennent jamais à réaliser complétement. La misère de leurs sujets, les dangers de l'empire troublent les meilleurs princes, et...

— Pourquoi, interrompit le calife, pourquoi cette inquiétude et ce mécontentement universels? Pourquoi l'âme de tout homme, du plus humble comme du plus élevé, est-elle un abîme de désirs que rien ne saurait combler?

— Pourquoi? murmura Saadi; parce que... » puis, il s'arrêta; et comme recevant tout à coup une inspiration nouvelle, abandonnant la phrase commencée, il raconta cet apologue :

« Dans les dépendances les plus reculées et les plus infimes d'un riche palais d'Ispahan vivait un pauvre esclave attaché aux plus humbles travaux. Bien que son extérieur et ses manières offrissent quelque contraste avec sa condition, il était soumis : et non-seulement il paraissait supporter patiemment son sort, mais il montrait une vive et franche gaieté, dont les saillies amusaient souvent les suivantes de la princesse, noble maîtresse du somptueux domaine.

» Un soir, les plus jeunes favorites imaginèrent de mêler à la boisson de l'esclave un narcotique puissant, qui le plongea dans un profond sommeil. Puis elles en profitèrent pour faire transporter le jeune homme, ainsi endormi, dans la plus magnifique salle du palais. Là le pauvre garçon se réveilla assis sur un trône, entouré d'esclaves, qui s'apprêtaient à le servir le sourire aux lèvres et la coupe en main. On étalait

à ses pieds de riches présents. On exécutait devant lui les danses les plus délicieuses, au son des instruments les plus mélodieux...; mais, bientôt, sous l'influence des liqueurs enivrantes, évidemment préparées à dessein, le jeune homme se rendormit d'un tel sommeil que, sans craindre de le réveiller, on pût le transporter, à nouveau, dans l'écurie d'où on l'avait enlevé la veille.

» Lorsque, le jour venu, l'esclave, enfin sorti de sa léthargie, se retrouva dans son ancien bouge, sur son fumier et dans sa misère d'autrefois, il se prit à douter de la réalité, mêlant en son esprit égaré la mémoire confuse du rêve et les souvenirs troublés de sa vie. Un sombre désespoir s'empara de lui et bannit, pour toujours, l'insouciante gaieté dont la nature l'avait doué jadis.

» Tout homme, ajouta Saadi, est quelque peu semblable à ce pauvre esclave. Nous luttons tous comme pour ressaisir quelque chose de vaguement entrevu, qui fuit sans cesse devant nos étreintes, toujours trompées jusqu'à la mort. »

Le calife reprit mélancoliquement les derniers mots du poëte : « Jusqu'à la mort... Mais, après, mon cher Saadi, poursuivit Mostander, après? chacun de nous reverra-t-il son rêve, et lui sera-t-il donné de connaître enfin la vérité?...

— Question redoutable! » murmura Saadi, et, comme s'il eût tenu en main une guzla imaginaire dont il semblait accompagner sa nouvelle mélopée, il improvisa ce qui suit :

« Par une nuit sombre, la lumière d'un flambeau isolé brillait au fond d'une vallée ombreuse, et des papillons s'en préoccupaient. Ils assemblèrent un conseil, présidé par le grand paon nocturne, et discutèrent sur la nature de la flamme et de la lumière. Le président nomma trois délégués, chargés d'aller examiner de près le phénomène. Ils partirent, s'approchèrent à quelques pieds du flambeau, puis revinrent, s'extasiant devant le conseil sur l'éclat sans pareil de cette merveilleuse lumière.

» Le grand paon dit : C'est bien! mais ils ne connaissent pas l'essence de la flamme. — Et il dépêcha trois nouveaux messagers, pourvus de la même mission. Ceux-ci s'approchèrent davantage du brillant foyer, et si près qu'ils en ressentirent vivement la chaleur; ils revinrent, à leur tour, faire part au conseil de leurs impressions, mélange de ravissements et de terreurs.

» — C'est mieux! dit le grand paon; mais ils ne connaissent pas encore l'essence de la flamme et de la lumière. — Et il fut résolu que d'autres envoyés feraient une troisième et dernière tentative.

» Ceux-ci, poussés par un ardent désir de pénétrer au fond du grand problème, se plongèrent au sein du foyer incandescent; au milieu des éblouissements, des extases et des tortures, ils se confondirent vivants avec la flamme, et leurs corps devinrent rouges, brillants, puis impalpables comme elle.

» Le grand paon dit au conseil, témoin de ce dévouement : — Ceux-là connaissent maintenant l'essence de la lumière; mais eux seuls en ont la connaissance, et voilà tout. »

— Poëte, dit le calife, avec un sourire voilé de tristesse, et tendant la main à Saadi pour le faire lever de son siége et rentrer au palais : donc, voilà tout! est-ce bien là votre dernier mot?

— Non, répliqua Saadi, en se levant, après avoir baisé avec respect la main que lui tendait le prince des croyants; non, le paon de nuit ajouta, en congédiant ses frères : Patience, humilité et confiance dans Allah, le père commun de tous les êtres, lui qui est toute science et toute lumière, et qui, pour la montrer à chacune de ses créatures, sait la mesure et l'heure! »

Et, tous deux, se dirigeant, côte à côte, vers le palais, disparurent derrière les bosquets embaumés du jardin, au moment même où l'aube commençait à nacrer les bords de l'horizon.

Adolphe Bréulier.



LE JARDINAGE DE LA JEUNESSE

JUIN

Arrivé au mois de juin, l'horticulteur n'a plus à commencer aucune espèce d'opération. Toutes sont entreprises, sinon déjà terminées, et il lui suffit bien d'ailleurs d'avoir à maintenir le parterre peuplé, sarclé, arrosé.

Avec des garnitures de paille ou de fumier éteint sur le sol des planches, et de bonnes distributions d'eau soir et matin il est sûr d'avoir de riants et flatteurs résultats.

La succession des repiquages se commande, s'ordonne d'elle-même eu égard à l'âge du plant et à l'époque probable de la floraison. De même qu'il ne convient pas de repiquer des sujets trop jeunes, qui pendant longtemps occuperaient le terrain sans contribuer à l'embellissement du parterre, de même il ne faut pas différer pour la mise en place jusqu'à une époque trop prochaine de la floraison. Un végétal ne donnera franchement et pleinement ses fleurs que s'il a eu le temps de prendre tout à fait racine, et de s'être en quelque sorte acclimaté à sa nouvelle station.

C'est donc ici le lieu de conseiller à nos jeunes lecteurs d'étudier l'ensemble de la charmante population introduite ou à introduire dans leurs plates-bandes, en tant que force des sujets et dates de floraison, pour arriver à ordonner les choses de façon que la succession des plantes les unes aux autres, et l'entremêlement des couleurs assurent au parterre une décoration à peu près régulièrement belle pendant toute la saison.

On peut dire pour le potager ce que nous avons déjà dit pour le jardin fleuriste : semis successifs et repiquages.

Continuation incessante des soins de sarclage pour le sol ; et sur les plantes, opération analogue, qui consiste à enlever les feuilles fanées, les fleurs passées, les branches mortes ; cette toilette est essentielle, notamment sur les rosiers, dont elle favorise la conservation régulière en faisant affluer toute la circulation des sucs végétaux sur les rameaux fleuris.

Pendant que l'on avise à mettre en place beaucoup de plantes qui ne doivent fleurir qu'à l'arrière-saison, voici qu'il faut penser déjà à faire des récoltes de graines pour les semis futurs, et à rentrer les bulbes ou racines tuberculeuses qui ont fourni leur floraison.

Pour récolter les graines, il faut autant que possible choisir les sujets les plus vigoureux, les plus sains, et même sur ces sujets, si l'on tient à avoir de la graine excellente, on ne doit cueillir que celle des fleurs choisies parmi les plus belles. A cet effet, on fera bien de marquer les deux ou trois fleurs les mieux venues, et de les laisser seules à mûrir leurs graines, en supprimant toutes les autres fleurs. De tels soins sont remunérés l'année d'ensuite par un ensemble de beaux sujets. Quand on juge la graine mûre, on la cueille, autant que possible, par un temps sec et au milieu du jour : on la laisse sécher à l'ombre dans un lieu aéré, et on ne l'enveloppe pour l'étiqueter et la conserver que quand on la juge parfaitement sèche. S'il s'agit de plantes à gousses comme les haricots, à capsules comme les pavots, les nigelles, ou à *têtes* ou *capitules* comme les scabieuses, on doit de préférence couper en entier ces *sommités* que l'on fait sécher et que l'on enveloppe sans les égrener. Conservée ainsi, la graine retient beaucoup mieux, dit-on, ses facultés germinatives. Nous ferons observer ici que, s'il est des graines qui conservent leur qualité après un intervalle de plusieurs années, pour le plus grand nombre il est préférable de les semer dans l'année qui en suit la récolte.



Pavot. (P. 16, col. 1.)

La rentrée des bulbes : tulipes, jacinthes, anémones, etc., est une des opérations les plus importantes du mois. Il faut, pour y procéder, choisir une belle journée, quand on voit que les feuilles de ces plantes ont passé du vert au jaune, ce qui indique qu'elles arrivent à leur époque de repos. On enlève donc de terre les oignons et les griffes, que l'on débarrasse avec précaution de la terre qui y adhère, pour les faire sécher à l'ombre, et les conserver dans un lieu sec.

On sépare des oignons les caïeux ou petits oignons qui se sont formés, et que l'on garde si on veut les élever, c'est-à-dire les planter à l'automne en pépinière, pour les retirer en juin pendant deux, trois ou quatre années, au bout desquelles commencera leur floraison.

Notons qu'on est dans la nécessité absolue de remettre les oignons en terre chaque année, car l'époque venue où ils doivent végéter, ils entreraient en végétation sur un rayon ou dans une boîte comme en pleine terre, s'épuiseraient d'eux-mêmes et seraient perdus. Il n'en est pas de même des griffes de renoncules et d'anémones qui peuvent être gardées au repos. La plupart des amateurs n'en plantent même au commencement de l'année que la moitié, qui fleurit en mai, et l'autre moitié en juin, pour fleurir en septembre.

L. Chatenay,

Chef des fleuristes du Jardin des Plantes de Paris.



On saute d'abord en avant, puis en arrière. (P. 17, col. 2.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE XIX

Comment Anne fut cause qu'Emmanuel ne fut pas privé de sortie, et ce qui en résulta pour le petit violoneux.

On était à la semaine qui précède la Pentecôte, et les élèves du lycée où Emmanuel était censé faire ses études se trouvaient, comme il arrive toujours, très-excités par l'approche d'un congé, et par conséquent dans les meilleures dispositions pour s'en faire priver. Ce matin-là, Emmanuel entra en classe à son rang et s'empressa de tirer sa casquette de sa poche pour essuyer sa part de la table; quant au banc, il s'essuyait bien tout seul. Emmanuel installa devant lui son papier, sa plume, son dictionnaire grec, et attendit.

« Messieurs, dit le professeur, je vais vous dicter un texte d'Homère. »

Homère ou un autre, c'était la même chose pour Emmanuel. Il écrivait son texte avec indifférence, lorsque des noms qu'il reconnut frappèrent son oreille. Hector! Andromaque! Il écrivit le reste avec le plus grand soin, et pour la première fois de sa vie il essaya de comprendre quelque chose à ce qu'il avait à faire. Il chercha des mots, il en devina d'autres, et finit par arriver à faire des phrases qui avaient un sens passable; ses souvenirs l'aidaient, il lui semblait entendre la voix de la petite Anne lui lisant les hauts-faits du vaillant Hector et les plaintes d'Andromaque. Le professeur s'étonnait de son application; il vint même une fois regarder par-dessus son épaule ce qui l'occupait si fort, croyant surprendre quelque lecture interdite. Emmanuel ne s'en aperçut pas; il remit sa composition sans y entendre malice. Il fut très-gai le reste de la journée, et passa toute la récréation sans chercher querelle à personne.

Le lendemain, avant la classe, le professeur l'appela et l'interrogea sévèrement pour savoir de quoi il s'était aidé pour faire une composition qui ressemblait si peu à ses devoirs ordinaires. Emmanuel n'avait aucune prétention aux bonnes places, et peu lui importait d'être mis à la queue; il n'inventa point de mensonge et dit tout bonnement les choses comme elles étaient. Le professeur le loua, l'encouragea, et lui promit, s'il essayait de travailler, de le prendre à part pour l'aider à comprendre ce grimoire qui faisait son malheur depuis tant d'années. Grâce à la petite Anne, Emmanuel fut quinzième, — il était ordinairement trentième sur trente, — et il ne fut pas privé de sortie à la Pentecôte. Il n'alla point à Chaillé : son père était absent et sa mère ne tenait pas à le faire venir; mais il fut très-bien reçu par la famille d'un camarade, et jouit de ses congés en toute liberté. Le premier jour, il pêcha à la ligne dans l'Yon, où il y avait encore un peu d'eau; et le second jour, il alla au préveil des Fontenelles.

Le préveil des Fontenelles ne ressemble pas tout à fait aux autres préveils de la Vendée, où l'on ne va que pour danser, manger, boire et se réjouir. Les filles y vont surtout pour sauter le ruisseau qui s'échappe de la fontaine. On le saute d'abord en avant, et puis en arrière, à reculons, le tout à pieds joints; et si l'on y réussit, on ne manque pas de se marier

[1] Suite. — Voy. t. I, pages 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401 et t. II, page 1.

dans l'année. Mais souvent au second saut on retombe lourdement dans le lit du ruisseau, et alors, quels éclats de rire! de celles qui n'ont pas encore sauté, de celles qui ont réussi le saut, et surtout de celles qui ont déjà les pieds mouillés! On en prend vite son parti d'ailleurs, et l'on va danser dans la grande allée de chênes, sur l'herbe fraîchement coupée, avec un dôme de verdure sur la tête : les souliers sont bientôt secs. Pendant ce temps-là, depuis la route poudreuse qui mène à la ville jusqu'à l'Olivière, depuis l'Olivière jusqu'aux ruines des Fontenelles, la foule va, vient, s'agite; les mendiants, aveugles ou boiteux, accroupis au bord des sentiers, disent leur chapelet ou chantent leur complainte; les enfants disparaissent dans les hautes herbes pour y moissonner les marguerites et les myosotis; les hommes, appuyés sur leur bâton de houx, devisent de la prochaine récolte, et les femmes s'en vont rouler leurs petits enfants, pour les préserver de la peur, sur le tombeau de Mme Béatrix.

Le tombeau de Mme Béatrix, comtesse de Talmont, est dans l'église même de l'ancienne abbaye des Fontenelles, qu'elle enrichit pour faire pénitence d'avoir mangé beaucoup de petits enfants. Il y a d'autres pierres tombales dans l'église, et les pas ont à demi effacé les effigies qui y étaient gravées. On distingue encore un peu la crosse d'un abbé, la cuirasse et l'épée d'un chevalier; mais les noms ont disparu, et personne n'en a gardé le souvenir. Seule Mme Béatrix a pour son tombeau une niche profonde, creusée dans le mur à gauche, non loin de l'autel; elle dort sous un arceau de pierre, dans une belle tombe sculptée; sa statue y est couchée en vêtements de comtesse, la tête appuyée sur un oreiller et les pieds sur un chien. Autour du socle du tombeau, des niches contiennent des enfants, mieux conservés que la statue de la châtelaine, sur laquelle tant de gens ont grimpé qu'elle n'a presque plus figure humaine. La vieille église s'effondre de plus en plus; le sol est jonché de pierres tombées des voûtes; et dans la partie restée solide, un tonnelier ajuste ses douves. Il ne reste de l'abbaye que les murs du cloître, entourant une grande cour carrée : un puits est au milieu. Il ne contient plus d'eau, et l'arceau en fer ouvragé qui soutenait la poulie et la corde s'incline de côté, accompagnant la chute d'une partie de la margelle. Les plantes sauvages ornent tout cela, et le lierre fait des rideaux aux fenêtres du cloître.

Emmanuel n'était point amateur d'architecture, et les ruines les plus pittoresques ne l'attiraient pas; il passa donc près de l'abbaye sans y entrer et alla voir sauter le ruisseau; puis il se promena çà et là, faisant des études comparatives sur les gâteaux et les bâtons de sucre de telle ou telle marchande. Il arriva à la grande allée de chênes au moment où une contredanse finissait, et il aperçut Ambroise, rouge et ruisselant, qui descendait de son tonneau. En deux bonds il fut près de lui, et lui tapant sur l'épaule :

« Hé! bonjour, Ambroise! Tu n'as pas besoin de mes poings aujourd'hui? »

Le petit violoneux se retourna étonné.

« Bonjour, monsieur Emmanuel! Merci bien : on ne se bat pas aujourd'hui, et j'aime autant ça. Vous êtes donc venu pour vous promener par ici?

— Mais oui, comme tu vois. Toi, tu n'es pas venu pour te promener, ça se voit aussi. Comme tu as chaud! Viens avec moi; il y a par ici une femme qui a du coco tout frais, tu vas trinquer avec moi. On ne danse pas tout de suite?

— Oh, non! On va attendre un peu que le soleil ait baissé. Il fait chaud comme à la mi-août. »

Les deux jeunes garçons allèrent s'asseoir sur un tertre de gazon, à l'abri d'une haie d'aubépine, en compagnie de deux verres et d'une carafe de coco. Puis le cri : Aux gâteaux de Bournezeau! ayant retenti aux environs, Emmanuel appela la marchande et régala son compagnon de ces gâteaux parsemés de grains d'anis. Ambroise riait, il était fier d'être assis auprès d'un collégien en képi et en tunique.

« J'espère que tu as fait du chemin! lui disait Emmanuel. Te voilà loin de la Sapinière! Et tu cours le pays comme cela tout seul?

— Mais oui : avec mon violon je suis bien reçu partout. Je gagne autant que mon père, plus même, et la mère commence à trouver que je vaux quelque chose. J'apprends des airs nouveaux, que les autres ménétriers ne savent pas : je travaille, allez! Si je peux mettre un peu d'argent de côté, je tâcherai d'aller dans une ville où il y aura un maître de violon et je le payerai pour qu'il m'apprenne.

— Parbleu, mon garçon, tu n'auras pas loin à aller, et tu n'auras pas besoin de payer! dit tout à coup une grosse voix de l'autre côté de la haie. Attends-moi : le temps de trouver l'échalier, et je suis à toi. »

Et celui qui avait parlé se mit à marcher vivement le long de la haie qui le séparait des deux enfants.

« Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là? demanda Ambroise tout ahuri à Emmanuel qui avait ôté respectueusement son képi.

— C'est le maître de musique du lycée : un bien brave homme, mais un fameux original. Il passe sa vie à chercher à faire des artistes, et il se passerait de dîner plutôt que de musique. C'est un Italien : il s'appelle M. Bardio. On lui joue quelquefois des tours au lycée, mais on l'aime tout de même. »

M. Bardio avait trouvé son échalier, et il arrivait à grandes enjambées. C'était un homme d'une cinquantaine d'années; il avait un grand front découvert, des cheveux noirs qui grisonnaient, le regard perçant, l'air vif et bon. Il caressa la tête d'Ambroise comme il eût fait à un épagneul.

« Comme ça, mon garçon, tu comprends que tu n'es pas fort sur le violon, et tu voudrais apprendre ce que tu ne sais pas? C'est bien, cela! Je t'ai écouté tout à l'heure. Tu ne sais rien, je te le répète : mais tu as de quoi apprendre. Qui est-ce qui t'a montré?

— Personne, monsieur ! dit Ambroise tout penaud d'entendre constater qu'il ne savait rien par quelqu'un qui devait s'y connaître.

— Comment, personne ? pas possible ! Voyons, Arnaudeau, puisque vous connaissez ce garçon-là, expliquez-moi un peu ce qu'il veut dire. »

Emmanuel l'expliqua : la petite Anne lui avait communiqué son enthousiasme pour les études solitaires d'Ambroise. Il raconta tout ; et quand il fut arrivé à la bataille, Ambroise reprit la parole pour célébrer la vaillance de « ce bon M. Emmanuel ». M. Bardio écoutait, souriant doucement. Il n'interrompit qu'une seule fois, au récit des efforts de Véronique pour apprendre à lire afin de faire comprendre à Ambroise le grimoire du cahier vert :

« La brave petite fille ! s'écria-t-il. J'aimerais à lui apprendre la musique. »

Quand l'histoire fut finie :

« Bien, mon garçon ; très-bien ! Je me charge de toi. Es-tu ici pour quelque temps ?

— Pour jusqu'à la Saint-Pierre. Je loge à la ville, et je suis engagé pour tous les préveils des environs. Après cela je retournerai au pays ; et puis je reviendrai un peu, quand les moissons seront rentrées, pour faire danser à plusieurs noces qui se feront à ce moment-là : je suis déjà retenu.

— Très-bien ! Voyons ton violon... vieux violon... assez bon instrument... donne un peu ton archet...

— Oh ! comme il a de beaux sons ! murmura Ambroise en écoutant le beau chant large et pénétrant que M. Bardio tirait de son violon.

— Je t'apprendrai à le faire chanter comme cela. Tiens, prends-le... fais-moi cet exercice... comme ceci... les doigts posés comme cela... Vois, tu joues déjà mieux. Allons encore ! »

Et, sans s'inquiéter de la chaleur de midi, ni de la foule qui s'amassait et qui écoutait bouche béante, M. Bardio donna à Ambroise sa première vraie leçon de violon.



CHAPITRE XX

Où chacun suit sa route.

L'été se passa vite pour les quatre petits amis. Je voudrais bien pouvoir dire qu'Emmanuel eut tous les prix de sa classe, qu'Ambroise devint un grand artiste, Anne et Véronique des femmes savantes, et que M. Plisson se consola de la perte de sa femme ; mais les choses ne vont pas si vite en ce monde. Emmanuel n'eut point de prix : on ne répare pas en six mois des années de paresse et d'ignorance ; mais il comprit que le travail, si ennuyeux qu'il puisse être, est encore moins ennuyeux que les punitions. Il apprit donc ses leçons et fit ses devoirs ; il les fit d'abord très-mal, puis un peu moins mal, puis d'une façon passable, eut droit à ses récréations et à ses sorties, et se fit un ami de M. Bardio, qui lui savait gré de s'être battu pour Ambroise, et qui le fit souvent sortir. Il voyait chez lui le petit violoneux, qui travaillait son instrument avec passion, et, de plus en plus ambitieux de science, accablait le collégien de questions auxquelles celui-ci ne savait souvent que répondre. Ambroise s'en étonnait et lui disait timidement : « Je croyais qu'on vous apprenait cela au lycée. » Emmanuel assurait que non ; mais il sentait bien que c'était sa faute si on ne le lui avait pas appris ; et à ses heures de loisir il cherchait dans ses livres de quoi répondre aux questions du petit paysan. Cela lui profitait à lui-même. Après la Saint-Pierre, les deux enfants se séparèrent amis, et Ambroise fut chargé de porter à Anne, de la part d'Emmanuel, deux souris blanches que celui-ci avait pris la peine d'apprivoiser tout exprès pour elle.

Anne fut enchantée des jolies petites bêtes, et plus enchantée encore d'apprendre qu'Emmanuel ne se faisait plus punir. Elle fit entrer Ambroise dans le salon pour lui jouer quatre airs de sa méthode qu'elle savait par cœur, et elle le pria de lui accompagner la valse du *Duc de Reichstadt*. Elle lui raconta qu'elle devenait très-savante ; que papa n'était plus si triste, parce qu'elle lui jouait de jolis airs, et qu'elle lui répétait le soir les belles choses qu'elle avait apprises dans la journée ; et qu'elle espérait devenir un jour pareille à sa maman, qui causait avec lui de musique, de tableaux, de pays qui ne sont pas comme le nôtre, et de tout ce qu'on trouve dans les livres. C'était ainsi qu'il fallait faire pour rendre heureux les hommes d'esprit, et son papa était certainement un homme de beaucoup d'esprit : on le voyait bien quand il causait avec Mlle Léonide. Aussi Anne aurait bien voulu que Mlle Léonide vînt demeurer chez eux, comme son papa le lui proposait souvent quand elle se plaignait des gens du Tablier, qui ne voulaient pas lui permettre d'apprendre à lire à leurs enfants. Elle ne s'y était pas encore décidée, mais Anne espérait bien qu'elle finirait par là. La chère petite était bien plus gaie qu'autrefois : en cherchant le moyen de rendre

son père heureux, elle avait trouvé celui d'être heureuse elle-même.

Quant à Véronique, Ambroise était sûr de la trouver à la grotte : en effet, elle n'avait pas manqué de s'y rendre dès qu'elle l'avait su de retour. Il n'y vint pas le premier jour : sa mère l'accablait des témoignages de sa tendresse et de son orgueil ; elle avait attiré chez elle tous les voisins et toutes les voisines, et il fallut qu'Ambroise fit entendre ses airs nouveaux et subît les admirations de tout ce monde et les embrassades de la Tarnaude. Il en était plus fier que touché; mais il se sentait le cœur tout remué quand, du lit où il était couché, son père disait d'une pauvre voix tremblante de fièvre : « Mon garçon... mon bon garçon... il joue déjà mieux que moi! » La fièvre n'avait pas encore quitté le ménétrier ; mais sa femme ne le tourmentait pas trop, et lui tenait compte de l'argent que gagnait Ambroise. Celui-ci lui avait rapporté une bonne somme, car il gagnait autant et plus que son père, et il ne dépensait rien à boire. Le moins content de la famille était Louis, dont personne ne s'occupait plus, et à qui sa mère reprochait déjà de ne pas apporter à la maison d'argent monnayé, comme son petit frère, qui avait pourtant la tête et les épaules de moins que lui. Il n'accueillit donc pas trop bien Ambroise; mais celui-ci, rendu généreux par son triomphe, se le concilia par le don magnifique d'un beau couteau à quatre lames, avec un manche en corne de cerf.



Elle arriva près de lui, tout essoufflée. (P. 20, col. 1.)

Le lendemain de son arrivée, Ambroise dès l'aube se rendit à la grotte. Il savait bien que Véronique ne pouvait pas y être encore, et qu'il l'aurait vue plus tôt en allant chez elle lui aider à faire le ménage de sa mère. Mais il tenait à la revoir là, dans cette grotte, et à y jouer du violon pour elle ; et il étudia en l'attendant.

Quand elle l'entendit du bout du pré, elle se mit à courir et arriva près de lui, tout essoufflée, les joues et les yeux brillants.

« Te voilà donc! je t'attends depuis deux heures! lui dit Ambroise. Écoute, voilà un air que je n'ai encore joué à personne : je l'ai gardé pour toi, c'est ma manière de te dire bonjour.

— Comme tu as appris depuis que tu es parti! Tu as trouvé quelqu'un qui t'a montré? Mlle Anne me l'a dit : c'est M. Emmanuel qui a écrit cela à son père; j'ai été bien heureuse. Moi, j'ai appris bien des choses aussi. Et puis, tu ne sais pas? je gagne beaucoup d'argent!

— Beaucoup d'argent! à quoi faire?

— A faire des corbeilles et des bouquets. Tu sais bien, Mme Amiaud, la bonne maîtresse d'école? elle a montré à des dames la corbeille que je lui avais faite ; les dames ont voulu en avoir de pareilles, et elles me les ont payées. J'en fais beaucoup à présent, et pour qu'elles soient plus solides, je les fais avec de l'osier, et je mets au fond une écuelle de terre, qui est cachée dans la mousse, et que je remplis d'eau pour conserver les fleurs fraîches. Toutes les dames de Mareuil ont voulu de mes corbeilles, et puis après, beaucoup de dames de Chaillé, de Saint-Florent et des châteaux des environs : et quand les fleurs sont fanées, on me dit d'en cueillir d'autres et de venir les arranger, parce qu'on trouve que je les arrange bien. Tu penses que je suis occupée! Le matin, le ménage ; mes ouailles à mener paître ; pendant qu'elles broutent, je cueille mes osiers et mes fleurs, et je fais mes corbeilles ; quand j'ai rentré mes bêtes, je vais porter ma marchandise dans les maisons ; je retourne à mes bêtes, et le soir je fais mes coutures. Mme Amiaud m'a montré plusieurs espèces de coutures, elle dit que je suis adroite : elle va m'apprendre à broder, et il paraît que je gagnerai plus à broder qu'à tricoter. Je suis bien contente, va! j'ai tout mon argent dans un vieux bas, je le compte tous les dimanches, et j'aurai de quoi acheter une jupe et un juste[1] pour la fête de la mère, qui est à la Saint-Michel. Mme Amiaud m'achètera l'étoffe à la ville, elle me taillera l'ouvrage, et je le coudrai. Pauvre mère! sera-t-elle heureuse! et puis elle aura chaud cet hiver avec une bonne robe neuve. Elle n'en a pas eu depuis que le père est mort!

— Tiens, tu aimes ta mère comme j'aime mon père, lui dit Ambroise en lui serrant les deux mains de toute sa force ; et je t'aime pour cela. Mais j'ai honte de voir combien tu es meilleure que moi ; dans tout ce que j'ai fait de bien, il y a toujours la moitié pour la gloriole, au lieu que toi, c'est seulement pour le bien.

1. Corsage.

— Tu en cherches trop long! Quand les gens se conduisent bien, moi je trouve qu'on ne doit pas leur demander pourquoi.

— On ne doit pas leur demander pourquoi, non; mais eux, ils doivent se le demander. Je tâcherai de devenir aussi bon que toi, si je peux. Mais, dis-moi donc, as-tu continué à lire? Moi je sais lire, à présent. Tout le monde m'a aidé: M. Emmanuel, le bon maître de violon, l'aubergiste chez qui je logeais; je pourrai t'apprendre. »

Véronique prit un petit air mystérieux.

« Il faut que je travaille à mes corbeilles. Reviendras-tu ce soir? j'aurai quelque chose à te montrer.

— Oui oui, je reviendrai. Qu'as-tu donc? est-ce que tu sais lire tout à fait?

— Tu verras! Tiens, épluche-moi mes brins d'osier, j'irai plus vite. »

Et la petite fille se mit à tresser et entrelacer ses brins, entremêlant les blancs, les rouges, les jaunes et les verts; elle nuançait habilement tout cela, arrondissait le fond, allongeait les côtes, recourbait gracieusement les rebords : ses petits doigts maigres et bruns travaillaient avec l'adresse et la prestesse des pattes d'araignée : Ambroise le lui dit en riant.

« Je n'ai jamais vu de corbeille comme celle-là! s'écria-t-il quand elle eut fini. Est-ce Mme Amiaud qui t'a appris à les faire?



Parbleu, mon garçon, tu n'auras pas loin à aller. (P. 18, col. 2.)

— Pas tout à fait : elle m'a donné des dessins de corbeilles, et j'ai tâché de faire pareil; et puis j'ai pris quelquefois le fond de l'une, les rebords de l'autre, l'anse d'une troisième; j'ai aussi inventé des façons qui n'étaient pas dans les dessins. J'en ai tant fait que je pense que tout le monde en a dans le pays, et j'avais peur qu'on n'en voulût plus; mais Mme Amiaud en a donné au voiturier qui les a emportées à la ville et qui les a vendues à une marchande plus cher qu'on ne me les paye ici : ainsi je peux continuer à en faire. Mais voilà le soleil qui est haut : mes ouailles ne trouvent plus d'ombre, il faut que je les rentre. A revoir, Ambroise.

— Je vais te conduire. Il y a longtemps que je ne t'ai tiré de l'eau : tu dois avoir de l'ouvrage à me donner.

— Si tu étais jardinier, je te dirais de me bêcher un carré; le père Maurice m'a promis des salades à repiquer, et il me montrera à les faire blanchir; je les vendrai aux dames de Mareuil. »

Ambroise la regarda avec admiration.

« Tu as une quantité de bonnes idées, toi! tu ne seras jamais dans l'embarras. Je vais te bêcher ta terre : ça n'est pas si difficile que de jouer du violon, peut-être?

— Non, mais c'est plus dur. Enfin, viens toujours; je te montrerai mes fromages qui égouttent.

— Tu fais des fromages à présent?

— Oui, des fromages à la mode d'Italie. J'avais deux brebis qui avaient du lait, et je ne savais qu'en faire. J'ai dit cela l'autre jour chez Mlle Anne, à qui j'allais porter une corbeille, et alors la demoiselle qui lui apprend tant de choses m'a dit que dans un pays où elle a été, et qui s'appelle l'Italie, on faisait de très-bons fromages avec du lait de brebis, et elle m'a expliqué comment on s'y prenait. J'ai essayé, et quand j'ai vu que c'était bon, je lui en ai porté un chez elle. Elle a été très-contente, et elle a voulu me le payer; et comme je ne voulais pas, elle m'a promis de me faire vendre tous ceux que je ferais. Ceux-ci seront prêts demain : cela fera encore quelques sous pour la Saint-Michel. »

Tout en causant, les deux enfants étaient arrivés à la demeure de Véronique. Elle fit rentrer ses bêtes, et mena Ambroise voir ses fromages qui avaient fort bonne mine et qui égouttaient sur des claies qu'elle avait faites elle-même. Puis elle le conduisit au jardin, lui mit la bêche en main, et, ne pouvant rester oisive, elle s'occupa à savonner du linge dans une grande auge de pierre comme il y en a beaucoup en Vendée, et qui était peut-être là depuis cent ans. Quand le terrain fut retourné et le linge lavé et étendu :

« Voilà de l'ouvrage bien fait! dit Véronique en riant. A présent viens à la maison; je vais te donner à boire, et puis... tu verras.

— Qu'est-ce que je verrai?

— Tu verras! quand tu auras bu. Tiens, voilà un pot de cidre et deux verres : à ta santé! — non, tu te portes bien, — à la santé de ton père!

— Ah! oui, c'est cela. Je suis bien aise que tu penses à lui, le pauvre homme, avec sa fièvre.

— Est-ce que le docteur ne peut pas la lui ôter, sa fièvre?

— La mère ne l'a seulement pas fait venir, elle dit que la médecine ne fait rien aux fièvres. Mais je vais aller le chercher, la mère dira ce qu'elle voudra. A propos, qu'est-ce que tu voulais donc me faire voir? »

Véronique sourit et mit un doigt sur sa bouche. Silencieusement, elle alla à la grande armoire, en tira une petite bouteille noirâtre, des plumes et du papier blanc; elle plaça le tout sur la table devant Ambroise, et lui dit d'un air sévère :

« Allons, monsieur, faites votre page d'écriture, et tâchez de vous appliquer : si vos bâtons ne sont pas droits, vous aurez affaire à moi!

— Écrire! dit Ambroise ébahi. Tu sais écrire, toi? Voyons donc ce que tu sais faire! »

Elle tira un autre cahier et le lui montra page par page. C'étaient d'abord des apparences de bâtons, puis des bâtons plus nets, et enfin droits... comme doivent être des bâtons. Puis il y avait des O, dont les uns ressemblaient à une poire et les autres à un petit pain : pour être juste, il faut convenir que les derniers étaient fort satisfaisants. Il y avait aussi des lettres, et enfin le mot *maman* répété deux fois par ligne dans toute la longueur d'une page.

« Tu vas me montrer, dit Ambroise un peu piqué de ce qu'elle en savait plus que lui. Je te rattraperai bientôt, tu peux y compter... »

Il s'arrêta en voyant les yeux de la petite se remplir de larmes.

« Oh! Ambroise! murmura-t-elle doucement, c'est pour toi que j'ai appris!

— Oh! comme je suis méchant! s'écria-t-il en frappant du pied, après un instant de réflexion.

— Tu n'es pas méchant, reprit Véronique sérieusement; mais tu as du chemin à faire pour être bon. Et il faut que tu le fasses.

— Comme tu dis cela! on croirait que c'est facile!

— Qu'est-ce que ça fait que ce ne soit pas facile, puisqu'il le faut? Je t'aiderai, si tu veux, mais c'est que... tu ne m'aides guère à t'aider...

— Ma pauvre Véronique, pardonne-moi. Je deviendrai bon rien qu'à te voir, bien sûr. Veux-tu m'apprendre à faire des bâtons? »

Véronique sourit, lui donna une leçon, et Ambroise, comme il l'avait dit, travailla de façon à la rattraper bientôt. La bonne petite fille s'en réjouit avec lui; et comme le soleil baissait, elle appela Turlure et retourna aux champs avec son troupeau.

A suivre. Mme COLOMB.



LE ROI DES TONNEAUX.

Un tonnelier hongrois expose en ce moment dans les galeries de l'Exposition de Vienne un tonneau gigantesque, dont les prodigieuses proportions laissent bien loin en arrière celles des plus grandes tonnes faites jusqu'à ce jour.

Ce roi des tonneaux, construit en chêne, a les dimensions d'une petite maison. Il peut contenir, dans sa vaste rotondité, 250 000 moss de bière, c'est-à-dire environ 4 250 000 litres.

LE PARAPLUIE

Je me trouvais, vers la fin du mois dernier, dans les environs de Fontainebleau, chez un de mes amis qui possède sur la lisière de la forêt, près d'Avon, une charmante habitation, où il demeure pendant la belle saison avec sa famille.

Quel bonheur pour un Parisien que de se sentir, loin de la boue ou de la poussière des boulevards, au milieu d'une belle et riante nature! Aussi je ne me lassai pas de parcourir, en compagnie de mon hôte, M. Deville, et de Georges et Marie, ses deux enfants, tous les méandres de cette forêt, un des plus splendides joyaux de la verte ceinture de Paris.

Un matin, de bonne heure, tenté par la délicieuse fraîcheur du bois et par les premiers rayons d'un beau soleil de mai qui doraient le feuillage, j'avais laissé mes hôtes encore endormis, et je m'étais enfoncé dans la forêt jusqu'au pied du mont Andart, un de ces pittoresques amoncellements de rochers qui caractérisent si bien Fontainebleau.

Je fus tiré de mes rêveries par un sourd bruissement qui parcourait la ramée, et, levant la tête, je reçus deux ou trois larges gouttes d'eau. Le ciel s'était complétement couvert, et j'eus beau presser le pas, la pluie se mettant à tomber avec violence, je dus chercher un abri sous un chêne. Mais bientôt les feuilles commencèrent à laisser ruisseler sur ma tête de véritables cascades. Il n'y avait pas à hésiter, il fallait prendre la fuite et se laisser tremper.

Par bonheur, à ce moment j'aperçus à travers les arbres, à deux cents mètres de moi, la maison d'un garde. En deux bonds j'eus atteint ce refuge plus sûr. La femme du garde, qui était seule, m'offrit très-cordialement l'hospitalité, et m'informa en même temps qu'en prenant un sentier de traverse je pourrais regagner en moins de vingt minutes la maison de M. Deville. Oui, mais vingt minutes de course sous une pluie battante n'avaient rien de fort engageant. Cependant le ciel, uniformément gris, annonçait que la pluie ne cesserait pas de quelque temps, et l'heure du déjeuner approchait. Mes hôtes allaient être fort inquiets de mon absence.

La brave femme vint heureusement me tirer d'embarras. Elle m'offrait un peu timidement un vieux parapluie qu'elle prétendait bien laid et bien lourd pour un monsieur, mais que j'acceptai avec empressement.

Cinq minutes après, je cheminai à l'abri d'un gigantesque parapluie, qui aurait pu aisément abriter cinq personnes. C'était une vaste coupole en étoffe de coton rouge bordée de noir, surmontée d'un véritable paratonnerre en cuivre guilloché, et supportée par un manche épais, dont le crochet, long et recourbé, ressemblait à quelque arme antique.

L'heure du déjeuner avait sonné, et toute la famille m'attendait sous le péristyle. Aussi mon apparition en compagnie de cet étrange instrument fut-elle saluée par une bordée de joyeux éclats de rire. Tout en faisant mes excuses et en racontant mon aventure, je fermai non sans peine mon monumental parapluie. Georges et Marie l'examinèrent attentivement; le premier finit par déclarer avec emphase que ce meuble avait dû appartenir au bon père Noé, ou tout au moins au roi Pépin.

« Allons déjeuner, mes enfants, dit M. Deville, nous reparlerons ensuite du parapluie si cela vous intéresse; pour le moment, malgré tout le respect que j'ai pour l'érudition de Georges, je suis obligé de mettre en doute la haute antiquité de celui que nous avons là, et de vous rappeler que cet ustensile était encore tout à fait inconnu il y a deux cents ans dans notre pays, bien mieux que son nom lui-même ne date guère de plus d'un siècle. C'est du reste une curieuse histoire que celle des parapluies.

— Tu nous la raconteras, n'est-ce pas, père? » s'écrièrent simultanément les deux enfants.

Après déjeuner, le temps étant toujours mauvais, nous passâmes au salon, et aucun de nous n'oublia de rappeler à M. Deville la promesse qu'il nous avait faite de nous raconter l'histoire du parapluie.

« On pourrait, nous dit-il, faire au sujet du parapluie de longues et curieuses études, et vous seriez peut-être bien étonnés si je vous disais que c'est cet humble ustensile qui a servi de base à tous les styles architectoniques de l'extrême Orient, et qu'il peut revendiquer en partie la paternité et de la haute pagode de l'Inde et de la Chine, et du dôme de la mosquée. Mais je ne veux pas vous faire ici un cours d'architecture au sujet du parapluie : qu'il me suffise de vous dire que les Indiens le connaissaient de toute antiquité. Quand je dis parapluie, je veux aussi bien parler du parasol, car il est évident que dans un pays de soleil, c'est ce dernier titre qui est le plus juste.

» Le plus ancien parasol que l'on connaisse est celui qui surmonte encore aujourd'hui l'autel du temple souterrain de Karli, sur la côte occidentale de l'Inde, près de Bombay. Cet ancêtre de tous nos parapluies, ombrelles, etc., est en bois de teck, un des bois les plus inaltérables, et il occupe authentiquement, depuis au moins 2000 ans, la place où nous le voyons aujourd'hui. Vous avouerez que c'est un bel âge, même pour un parapluie.

» On trouve encore sur de nombreux monuments de l'Inde des représentations de parasols en pierre, qui remontent à plus de 25 siècles.

» Chez les Indiens de nos jours comme chez ceux de l'antiquité, le parasol est resté l'emblème de la royauté ou de la noblesse. Il est donné en récompense pour des actions d'éclat ou des services signalés. Tel général qui a gagné une grande bataille reçoit de son souverain un parapluie rouge ou bleu, et s'en estime aussi fier que s'il avait reçu le grand cordon de l'ordre le plus célèbre.

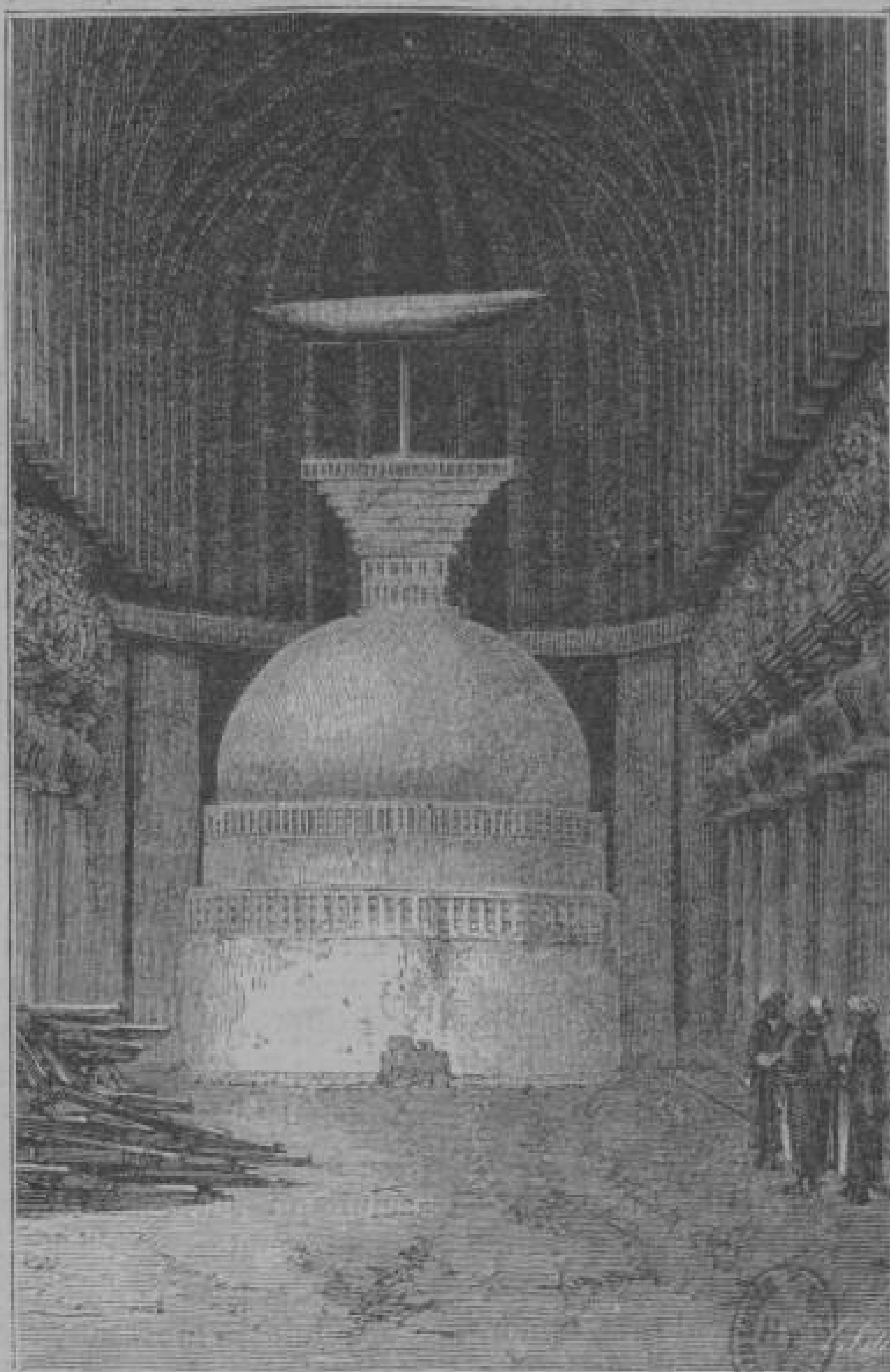
» Les Chinois ont connu le véritable parapluie de

bonne heure, et ils l'ont amené à un tel point de perfection que, même aujourd'hui, nous ne rivalisons que difficilement encore avec eux. Ils ont été les premiers à inventer un parapluie se fermant et s'ouvrant à volonté. L'armature en est entièrement en roseau, et le pavillon en un papier de fabrication spéciale, qui joint à une excessive légèreté la propriété d'être absolument imperméable. Les fabriques de Han-Kao fournissent maintenant tout l'extrême Orient de ces légers et élégants parapluies chinois, d'une durée bien supérieure à celle des nôtres, et d'un bon marché étonnant.

» Si nous revenons vers l'Europe, nous voyons que les anciens Grecs connaissaient le parasol ; ils l'avaient sans doute reçu de l'Inde, et n'en faisaient usage que dans les cérémonies religieuses, principalement dans celles qu'ils avaient sans doute tirées de la religion indienne.

» Aux fêtes de Bacchus, de Cérès et de Minerve, on portait dans les processions des parasols comme insignes de la majesté de ces divinités. Vers le commencement du printemps, on célébrait en l'honneur de Mercure une fête dite *des parasols*.

» Les empereurs romains se faisaient eux-mêmes suivre dans les cérémonies par des esclaves portant de vastes ombrelles richement brodées et ornées de pierreries.



Le grand parasol dans le temple souterrain de Karli.
(P. 23, col. 2.)

» Plus tard, au moyen âge, nous voyons, dans une chronique où est raconté le retour du pape Alexandre III de Venise à Rome, après la paix signée avec Frédéric Barberousse, que les habitants d'Ancône offrirent deux parasols, l'un au pape, l'autre à l'empereur. Alors le pape dit : « Qu'on en apporte un troisième pour le duc de Venise, qui le mérite bien ; car il nous a délivrés des troubles dont nous étions inquiétés, et nous a procuré la paix. En mémoire de quoi, nous voulons que les ducs de Venise se servent toujours de parasols dans les cérémonies publiques. »

» Ces parasols donnèrent naissance aux dais, que l'on portait au-dessus des princes, et dont l'usage s'est perpétué dans nos cérémonies religieuses. Mais ce n'est qu'en 1680 que l'on fit usage pour la première fois en France d'un parasol qui, à l'instar de celui des Chinois, pouvait se fermer et supporter la pluie. Jusqu'alors, comme je l'ai dit, le parasol n'était qu'un lourd et encombrant pavillon, qu'on ne pouvait ployer ni porter soi-même, et qui restait exclusivement réservé aux grands et aux cérémonies.

» Croirait-on que l'introduction de cet ustensile si utile, si commode, ne se fit en Europe qu'avec de grandes difficultés ? Longtemps l'usage n'en fut permis qu'aux femmes, et encore aux femmes de haut rang. Du reste, ne retrouvons-nous pas encore la trace des préjugés qui s'attachaient au port du parapluie, dans le fait qu'il est défendu à nos militaires de s'en servir lorsqu'ils sont en uniforme ? N'est-ce pas aussi à ces préjugés que nous devons tous les sobriquets dont sont baptisés dans notre langue le parapluie et ses adeptes ?

» En Angleterre, l'usage du parapluie se répandit plus rapidement que chez nous, et cela grâce au philanthrope John Hanway, qui, après avoir perfectionné cet ustensile de façon à le mettre, par son bon marché, à la portée de toutes les classes, ne craignit pas d'affronter le ridicule en se montrant tous les jours de pluie dans les rues de Londres avec son parapluie ouvert. Aussi les Anglais, gens pratiques et devenus inséparables compagnons du parapluie, ont-ils rangé Hanway parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

» Le mot *parapluie* ne fut mis en usage qu'en 1728 ; on le composa des mots *pare à pluie*, c'est-à-dire qui abrite de la pluie.

» L'usage du parasol resta réservé aux femmes, et même de nos jours, il est considéré comme peu viril



John Hanway et son parapluie. (P. 24, col. 2.)

de s'abriter du soleil au moyen d'une ombrelle. Cependant, là aussi le préjugé tend à disparaître, et, dans nos villes du Midi, les messieurs ne craignent pas d'arborer le large parasol blanc.

» L'industrie de la fabrication des parapluies se développa bien vite en France. Aujourd'hui, elle est devenue une des branches importantes de notre commerce. Paris fabrique à lui seul, annuellement, pour 8 à 10 millions de parapluies et d'ombrelles. Lyon et plusieurs autres villes de France atteignent ensemble un chiffre presque aussi considérable.

» Vous voyez donc que, si ce modeste et utile instrument, que notre esprit railleur a ridiculisé et baptisé d'innombrables sobriquets, possède une antiquité incontestable, on peut dire qu'il n'est en usage général chez nous que depuis une centaine d'années. »

P. Vincent.

FERMÉ POUR CAUSE DE DÉCÈS

Ce matin-là, je traversais la place du marché, ornée des baraques de la foire. Je l'avais vue la veille, illuminée de toutes les lampes, de tous les lampions, et de toutes les chandelles des théâtres de saltimbanques, des boutiques de joujoux, des loteries en plein vent et des étalages de pain d'épice; j'avais écouté les harangues des charlatans et des montreurs de phénomènes, le concert des grosses caisses, des clarinettes et des fifres, et j'avais admiré, comme les autres badauds, les superbes costumes de velours et d'or des diverses troupes d'acteurs. Mais au matin, quelle différence! Les boutiques s'ouvraient lentement; les chevaux de bois laissaient à peine deviner leurs formes sous la grande tente de toile grise qui les recouvrait; toute musique se taisait et une odeur de soupe à l'oignon et de friture décelait par-ci par-là un fourneau où la directrice des figures de cire ou du grand théâtre de Riquiqui faisait sa cuisine. Assise sur les marches de sa baraque, la jeune première, en jupon noir et caraco de flanelle, raccommodait les dorures de son costume de princesse, et non loin d'elle l'hercule, privé de sa massue, prenait prosaïquement son café au lait.

Une des baraques restait obstinément fermée et silencieuse. Ses habitants n'étaient pas partis cependant; ils jouaient encore la veille, et j'avais remarqué les éclats de rire de la foule aux naïvetés du paillasse, grand garçon à figure niaise qui faisait la parade avec une grosse femme rouge, la maîtresse de l'établissement. Comme je me demandais ce qu'ils avaient pu devenir, la toile s'écarta, et la grosse femme parut, tenant à la main un grand écriteau en lettres noires. Elle se retourna vers le paillasse qui l'avait suivie, et lui tendant l'écriteau :

« Tiens, attache-moi ça là sur le devant et place-le bien, pour qu'on puisse le lire. Et tâche d'en finir un peu vite avec ta désolation : ça fait tort au métier de pleurer. Va-t'en plutôt t'occuper des formalités, et mène les choses rondement, qu'on ne manque pas encore la représentation de demain. »

Elle rentra majestueusement dans sa baraque. Le pauvre paillasse sanglotait. Je m'approchai et lus sur l'écriteau qu'il attachait en tremblant, ces mots fort mal écrits en très-gros caractères : *Fairmé pour coze de dessais.*

Je demeurai tout pensif. On meurt donc et l'on pleure là-dedans, me disais-je, chez ces gens dont le métier est de faire rire? Je regardai le paillasse, et sa figure niaise, ennoblie par la douleur, me parut touchante. Il pleurait toujours. A la fin, se rappelant sans doute la recommandation qu'il avait reçue, il fit quelques pas pour s'éloigner, puis il s'arrêta comme quelqu'un qui ne sait où aller, et regarda autour de lui. Il n'y avait là personne que moi; aussi, ôtant son bonnet, il s'approcha timidement de moi et me dit :

« Monsieur, voulez-vous me dire où est la mairie, et puis l'église, et puis le cimetière » .... A ce mot, il se remit à pleurer plus fort.

« Je vais du côté de la mairie, vous n'avez qu'à me suivre, lui répondis-je. Le pauvre homme m'intéressait.

— Merci, monsieur, dit-il; et il se mit à marcher près de moi.

— Vous avez donc perdu quelqu'un cette nuit? lui demandai-je, au bout d'un instant. Est-ce par accident ? Il me semble que vous avez joué hier soir.

— Il faut bien jouer, pour gagner son pain; et puis la patronne n'entend pas qu'on se repose. Elle a fait son rôle jusqu'à onze heures, et après, elle est allée retrouver la petite. Pauvre agneau! je lui avais bien porté à boire toutes les fois que j'avais pu, et elle me disait : Merci, Arsène! avec sa chère petite voix. Elle avait une fièvre! ça faisait pitié. Après minuit passé, elle n'a plus parlé, elle n'avait plus de force, mais elle vous regardait encore pour vous remercier. Et puis, quand le jour est venu, elle a fermé les yeux, et elle est devenue toute blanche, et au bout d'un instant nous avons vu qu'elle était morte. Pauvre petite chérie!

— Et la grosse femme qui a apporté l'écriteau, c'est sa mère?

— Oui, c'est sa mère. Ce n'est pas une méchante femme, la patronne; mais elle n'a pas le cœur bien tendre, et puis, que voulez-vous? elle a d'autres enfants à nourrir, elle n'a pas le temps de pleurer. Elle veut donner une représentation demain, et il faut qu'on enterre la petite de bonne heure pour que nous soyons libres après. Elle a du courage, elle jouera très-bien, la patronne; mais moi, je ne pourrai pas! Déjà, depuis que la petite était malade, je ne faisais

plus que des bêtises, et je ne trouvais plus rien à dire : à présent, ce sera bien pis! je l'aimais trop, voyez-vous! Elle était toute petite quand je suis entré au service de ses parents; c'était moi qui la soignais, je lui apprenais le métier, j'étais toujours là pour l'empêcher de se faire du mal. Et dire que je n'ai pas pu l'empêcher de prendre froid, un jour qu'elle avait dansé! Elle n'a plus fait que tousser et dépérir depuis ce jour-là! »

Nous étions arrivés à la mairie, j'entrai avec lui. Il avait besoin de moi, le pauvre Arsène : il ne savait pas ce qu'il avait à faire, et je dus lui servir de témoin. A cette question : s'il voulait une concession de terrain? il parut très-étonné. Je dus lui expliquer que pour qu'une tombe restât intacte dans le cimetière il fallait en acheter l'emplacement.

« Et les autres? me demanda-t-il.

— Eh bien, les autres...... au bout de cinq ans on remue le terrain...... »

Il fit une exclamation de désespoir. « Et combien faut-il payer, dit-il, pour qu'on n'y touche pas?

— Pour dix ans, c'est cent francs; pour toujours c'est plus cher.

— Cent francs! »

Le pauvre homme était anéanti. Enfin, levant les yeux vers l'employé qui attendait, sa plume en l'air :

« Non, pas de concession, pas aujourd'hui.... je ne peux pas.... mais dans cinq ans, si j'ai cent francs, on ne touchera pas à la petite, n'est-ce pas?

— Non, sans doute; vous serez toujours à même d'acheter le terrain. »

Nous allâmes ensuite à l'église, où il commanda un service. Le plus simple était encore trop cher, et le chagrin du pauvre paillasse me toucha tellement que je lui glissai dans la main de quoi payer un drap blanc et une couronne de fleurs à sa chère petite morte.

« Ah! monsieur! me dit-il en sortant, si vous avez besoin qu'on se fasse tuer pour vous, vous n'avez qu'à le dire. »

Le lendemain, quand il se retourna après avoir jeté l'eau bénite sur le petit cercueil qu'on venait de descendre dans la fosse, il m'aperçut derrière lui. Cette fois il ne me dit rien, mais il me prit les mains et me les serra à les briser.

Une heure après, je le vis entrer chez moi.

« Je vous ai suivi, monsieur, me dit-il, pour savoir où vous demeuriez. Je voulais vous remercier, et puis... si vous vouliez bien faire encore quelque chose pour moi... Je ne veux plus jouer la comédie, je ne veux pas quitter cette ville; si vous pouviez m'aider à trouver une place de domestique...

— De domestique, mon pauvre garçon! Mais que savez-vous faire?

— Rien, monsieur, c'est vrai; mais je suis très-fort, et j'apprendrai ce qu'on me montrera; ça n'est pas difficile d'obéir, j'en ai pris l'habitude avec la patronne. Elle vous menait rudement, et il y a longtemps que je l'aurais quittée, s'il n'y avait pas eu la petite... Je vous promets que je serai un honnête garçon; je ne bois jamais, et je ferai tout ce qu'on me dira. En cinq ans, je pourrai bien amasser cent francs, n'est-ce pas, pour empêcher qu'on ne dérange la petite? »

Pauvre Arsène! Une idée me vint à l'esprit, et sans réfléchir que je ne savais ni ce qu'il avait fait ni d'où il venait :

« Voulez-vous entrer chez moi? » lui demandai-je.

Il se laissa tomber sur une chaise et resta muet de saisissement et de joie; puis, quand il eut retrouvé la parole :

« Quel bonheur! dit-il, je pourrai parler de la petite! »

Il y a vingt ans de cela : Arsène ne m'a pas quitté, et jamais, même dans le bon vieux temps, époque classique des domestiques dévoués et fidèles, on n'a vu un meilleur domestique. Avec le premier argent que je lui donnai le jour où je le pris à mon service, il acheta une croix de bois noir; depuis, c'est toujours au cimetière que ses gages ont passé, et maintenant sur la fosse où dort l'enfant des saltimbanques s'élève une tombe de pierre entourée d'un joli jardin. Arsène le cultive lui-même : il est devenu jardinier par amour pour le souvenir de sa petite amie, et il ne paraît pas une fleur nouvelle qu'il ne l'achète et ne la porte là.

BLANCHE SURYON.

L'HOTEL DES INVALIDES [1]

—

II (SUITE)

En 1777, l'empereur d'Autriche Joseph II, fils de Marie-Thérèse, visita l'Hôtel. Il voulut voir les vétérans des guerres de Bavière; il leur distribua de l'argent en disant : « Ces Français-là ont donné à ma mère bien des ennuis; s'ils eussent été plus heureux, je ne sais ce que je serais aujourd'hui. Je ne puis trop leur savoir gré de ne pas nous avoir vaincus! »

Le 23 juin 1788, la reine Marie-Antoinette vint visiter les Invalides; elle fut accueillie avec le plus vif enthousiasme par les vétérans, et fut profondément touchée de cette réception. Un an plus tard, le 14 juillet 1789, le peuple se porta sur l'Hôtel des Invalides pour demander les quelques canons qui y étaient déposés. M. de Sombreuil, le gouverneur, essaya de résister, mais la foule eut bientôt franchi le fossé; quelques forcenés menacèrent de mort le vieil officier, mais on put l'arracher de leurs mains. Les hommes du peuple, une fois dans l'Hôtel, se

1. Suite. — Voy. page 10.

conduisirent du reste avec le plus grand ordre, et se contentèrent d'enlever les fusils et les canons.

En 1790, un ordre du jour de M. de la Tour-Dupin enjoignit aux invalides de prêter le serment civique comme les autres citoyens. Quelques jours après, on proposa à l'Assemblée de dissoudre les Invalides et de les remplacer par 83 *hospices de la patrie*, disséminés dans tous les départements; mais ce projet n'eut pas de suite.

Le 12 septembre 1793, le gouverneur, M. de Sombreuil, montait sur l'échafaud; sa fille avait été assez heureuse une première fois pour le sauver de la mort par un acte de dévouement dont la légende s'est emparée en l'exagérant peut-être singulièrement.

Dès ce moment, l'existence des Invalides participa à toutes les agitations de cette sombre époque : les tableaux des rois furent brûlés, les statues brisées, et plusieurs clubs furent installés dans l'Hôtel même.

Le 1er vendémiaire an VII (22 septembre 1797), le Directoire vint célébrer à l'Hôtel l'anniversaire de la fondation de la république. La chapelle avait été transformée en cette occasion en temple de Mars; les sculptures, les autels, les tableaux avaient été enlevés. Des couronnes de laurier furent pompeusement distribuées aux invalides pendant la cérémonie.



Costumes des invalides sous le premier Empire. (P. 28, col 1.)

L'Empire rétablit l'Hôtel des Invalides dans toute son ancienne splendeur. La chapelle, rendue au culte, devint le réceptacle glorieux des trophées de nos victoires.

Le costume des vétérans reçut de considérables modifications; on leur donna l'habit à queue de pie (dénomination officielle), les guêtres noires, la culotte de peau, et le grand tricorne empanaché.

Lors de la prise de Paris par les alliés, en 1814, les invalides prirent vigoureusement part à la défense organisée par le maréchal Moncey à la barrière Clichy.

Puis vinrent pour tous ces vieux soldats, qui avaient versé leur sang sous les drapeaux de Napoléon, de longs jours de deuil. Leur héros, on pourrait dire leur idole, était en exil; le gouvernement de la Restauration, ne comptant guère sur leur sympathie, les délaissa. Le personnel de l'Hôtel avait été changé; le duc de Coigny avait remplacé Sérurier, le populaire gouverneur. Aussi l'Hôtel fut-il le centre d'une sourde opposition pendant la Restauration. Cependant Louis XVIII vint aux Invalides le 10 juin 1822; il se fit apporter le pain et le vin des soldats, en mangea et en but devant eux, puis il leur adressa ces quelques paroles : « Militaires invalides, je suis invalide aussi, et si j'en ai quelques regrets, c'est de ne pas mieux vous voir, c'est de ne pouvoir passer dans vos rangs; mais je n'éprouve pas moins un vrai plaisir à me trouver au milieu de vous. »

Sous le règne de Louis-Philippe, les cendres de Napoléon, ramenées de Sainte-Hélène, furent installées en grande pompe dans la chapelle des Invalides.

Ce fut une bien grande joie pour ces vieux soldats qui avaient suivi le grand capitaine sur les champs de bataille de l'Europe.

Les événements qui se sont succédé depuis cette époque, et qui tous eurent leur contre-coup dans cet asile de nos gloires passées, appartiennent à l'histoire contemporaine, et nous n'avons pas à les rappeler ici.

Nous allons nous diriger maintenant vers l'Hôtel lui-même, le visiter, étudier rapidement son organisation, et voir comment y vivent ses braves et paisibles habitants.

III

Une magnifique esplanade sépare l'Hôtel des Invalides de la rive gauche de la Seine. Lors de la

construction de l'Hôtel, le terrain descendait en pente douce jusqu'à l'eau ; ce n'est que sous le règne de Louis XV que l'on exhaussa toute la place pour la mettre de niveau avec le soubassement de la façade.

Il est deux heures, lorsque je traverse l'esplanade et que je me dirige vers l'Hôtel, dont la longue façade apparaît à l'autre extrémité comme écrasée par la masse du dôme qui la surplombe. C'est l'heure où les jeunes soldats de la garnison de Paris viennent faire l'exercice ; tout autour de moi le clairon, le tambour jettent leurs notes guerrières ; on entend les commandements faits d'une voix brève et sonore ; le bruit des pelotons en marche ébranle sourdement la terre.

Est-ce que l'Hôtel des Invalides serait devenu une caserne? les craintes de mon vieil ami se seraient-elles réalisées? Mais non, j'aperçois sur les bancs qui garnissent les côtés de la place, les redingotes bleues des vétérans. Les vieux soldats sont là, examinant d'un œil attentif et bienveillant leurs jeunes successeurs dans la carrière des armes. Je les vois parfois hocher la tête à la vue de quelque nouvelle manœuvre nécessitée par le maniement du chassepot, et je suis bien sûr qu'ils se disent tout bas que ces beaux petits fusils ne peuvent pas valoir les lourds mousquets à pierre, avec lesquels ils ont combattu autrefois toutes les armées de l'Europe. Le conscrit et l'invalide ! l'alpha et l'oméga de l'art militaire. Ici la jeunesse, la force, l'espoir de la patrie ! là la vieillesse, le devoir accompli, la gloire passée !

Mais me voilà arrivé devant la grille du jardin qui s'étend le long de la façade de l'Hôtel. De chaque côté, un fossé profond sépare l'esplanade du jardin. On aperçoit, rangés sur la crête du mur, les longs tubes de bronze de la batterie triomphale, ces souvenirs glorieux de toutes nos victoires, canons chinois, autrichiens, russes, anglais, canons prussiens aussi, ma foi ! C'est à cette batterie triomphale, manœuvrée par les invalides, que revient l'honneur de saluer les gloires ou les joies de la France : victoires, avénements, naissances, funérailles, proclamations. Depuis deux cents ans, ces belles pièces ont mêlé leur grande voix à toutes les acclamations populaires ; elles sont silencieuses aujourd'hui et attendent patiemment le jour du grand réveil.



Costumes des invalides, officiers et soldats, en 1873. (P. 28, col. 2.)

Je passe devant le corps de garde ; les factionnaires sont assis à la porte, le briquet sur les genoux, fumant paisiblement leur pipe. Au bout d'une belle allée sablée, se dresse la porte monumentale de la façade, un massif arc de triomphe, sur le tympan duquel se détache la statue équestre du grand roi, avec cette inscription : « *Ludovicus magnus, militibus regali munificentia in perpetuum providens, has ædes posuit, an.* 1675. » — « Louis-le-Grand, dans sa royale munificence, a fondé cet Hôtel, en 1675, pour assurer à jamais le sort des soldats. » A droite et à gauche de cette porte, s'étend une longue façade divisée en quatre étages et surmontée d'une rangée de mansardes simulant des armures et des casques empanachés.

Passant sous la statue de Louis XIV, je me trouve dans une belle cour carrée, entourée d'un double étage de galeries à arcades. En face de moi, s'élève le chef-d'œuvre de Mansard, le dôme majestueux tout étincelant de dorures. Au-dessous, dans une niche du premier étage, est placée la statue de bronze de Napoléon dans le costume légendaire du Petit Caporal. Louis XIV et Napoléon, le fondateur et le réorganisateur des Invalides.

La cour est déserte, silencieuse ; je promène mes regards autour de moi, indécis encore sur la voie que je vais suivre. Tout d'un coup, je m'entends interpeller amicalement d'un : « Bonjour, monsieur ! » et me retournant, j'aperçois mon vieil invalide de l'autre

jour, Claude Malivet, qui accourt vers moi aussi vite que peut lui permettre sa jambe de bois.

« Ah! monsieur, me dit-il, que je suis content de vous voir! Figurez-vous que l'autre jour, quand je vous ai eu quitté, je me suis dit ensuite que j'avais été peut-être un peu vif. Si ce monsieur allait être un journaliste? ai-je pensé, eh bien, ça serait bien fait. Mais enfin ça me tenait au cœur, et je suis retourné avec Jérôme sur le quai pour tâcher de vous rencontrer et vous faire mes excuses. Puisque vous voilà, c'est fait maintenant; j'espère que vous ne m'en voulez plus.

— Non, mon brave homme, certainement.

— Et qu'y a-t-il pour votre service aujourd'hui?

— Ma foi! je vous avouerai que votre accusation m'a quelque peu touché; je suis un peu journaliste comme vous le pensiez, et puisque vous nous accusez de parler de l'Hôtel sans le connaître, je suis venu pour le voir. Je ne pouvais trouver un meilleur guide qu'un vieil invalide comme vous, et j'espère que vous voudrez bien m'en faire les honneurs.

— Comment! me dit-il, mais j'en serai trop heureux; venez avec moi, nous allons aller d'abord demander à monsieur l'adjudant de nous accorder l'autorisation. Il doit être à la bibliothèque. »

Et passant devant moi, il se dirige en sautillant vers l'angle de la cour. J'aperçois à travers les arcades les murailles garnies de fresques, représentant des scènes de l'histoire de France: cela commence aux luttes des Gaulois et des Romains, puis suivent la bataille de Tolbiac, le baptême de Clovis, etc. Les figures sont habilement groupées, mais le coloris est sec, gris, sans profondeur. C'est cependant une heureuse idée d'avoir voulu grouper sous les portiques de cette vaste cour les traits les plus glorieux de notre histoire nationale.

Je suis mon vieil ami et monte avec lui au premier étage, où se trouve la bibliothèque, occupant une belle et vaste pièce de la façade. L'adjudant, auquel j'expose ma requête, me donne avec affabilité l'autorisation nécessaire, et je ressors avec le père Claude pour commencer mon exploration.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LES OISEAUX GIGANTESQUES [1]

Un capitaine de navire, fort connu pour ses voyages au pays de l'or, rapporte qu'il était à Sofala, faisant le commerce avec un des rois des nègres, lorsqu'on annonça qu'un oiseau s'était abattu dans tel bois, avait saisi et mis en pièces un éléphant et allait le dévorer, si des chasseurs ne l'avaient surpris, attaqué avec des flèches empoisonnées et finalement jeté à terre à coups de bâton. « Le roi des nègres, dit le narrateur, se leva et alla à l'endroit désigné avec une troupe de gens que je suivis. Nous arrivâmes près de l'énorme oiseau qui gisait à terre, près du cadavre de l'éléphant dont il avait mangé le quart. Le roi ordonna de prendre les plumes de ses ailes. Et des grandes il y en avait douze, à chaque aile six. On prit encore d'autres plumes, le bec et une partie des griffes. Une des plumes ayant été coupée, on reconnut qu'elle pouvait contenir deux outres d'eau... » Si quelque curieux s'avisait de nous demander de lui évaluer la contenance de l'« outre », nous nous déclarerions fort empêchés et nous confesserions humblement notre ignorance.

Voici cependant d'autres passages du même auteur où cette mesure est encore employée.

« La plus grande plume d'oiseau que j'ai vue avait un tuyau long de deux aunes environ et qui, au juger, pouvait contenir une outre d'eau. Le capitaine du navire *Ismaïlouya* m'a conté que, dans un pays de l'Inde et près de la maison d'un des principaux marchands, il avait vu un tuyau de plume où l'on versait de l'eau comme dans un réservoir. Et comme je m'émerveillais d'une chose si extraordinaire: Ne t'émerveille point, me dit-il, car un matelot du Zanguebar m'a assuré qu'il avait vu chez le roi de Siraf un tuyau de plume capable de recevoir vingt-cinq outres d'eau. »

Vingt-cinq outres, c'est beaucoup, ce semble. Et à vrai dire, l'auteur arabe qui accepte sans difficulté ces rapports de matelots peut paraître un peu bien crédule. Ajoutons toutefois une dernière citation.

« Un négociant de Siraf, naviguant vers Kala (île de l'archipel indien), fit naufrage, se sauva sur un débris du navire et atteignit un pays fertile et bien cultivé. S'avançant parmi des plantations de riz et de dourah (espèce de maïs), il arriva à une hutte dans laquelle il entra pour se reposer. Bientôt il vit venir un homme qui conduisait deux taureaux, chargés de douze outres d'eau. Au milieu de la hutte était une sorte de réservoir dans lequel l'homme versa les douze outres. Le négociant s'approcha pour boire, examina le réservoir et le trouva poli comme une lame de sabre, ne ressemblant ni à la poterie, ni au verre. Qu'est-ce que cela? dit-il à l'homme aux taureaux. — C'est un tuyau de plume, répliqua celui-ci. — Et le voyageur n'en voulait rien croire, jusqu'à ce que, ayant frotté la paroi du réservoir à l'intérieur et à l'extérieur, il la trouva transparente, et vit sur les côtés des traces des barbes. L'homme lui conta qu'il y avait des oiseaux dont les plumes étaient encore beaucoup plus grandes. »

Naturellement! Et cette dernière phrase nous montre fort bien comment se produisent ces exagérations qui, partant d'un fait vrai, déjà assez extraordinaire, arrivent si facilement à l'extravagance. Le conteur du fait, fier d'exciter votre admiration, éprouve le besoin de l'accroître encore et tombe promptement dans l'invraisemblable et l'absurde.

Pour nous, si vous le voulez bien, nous suivrons la

1. Suite et fin — Voy. page 13.

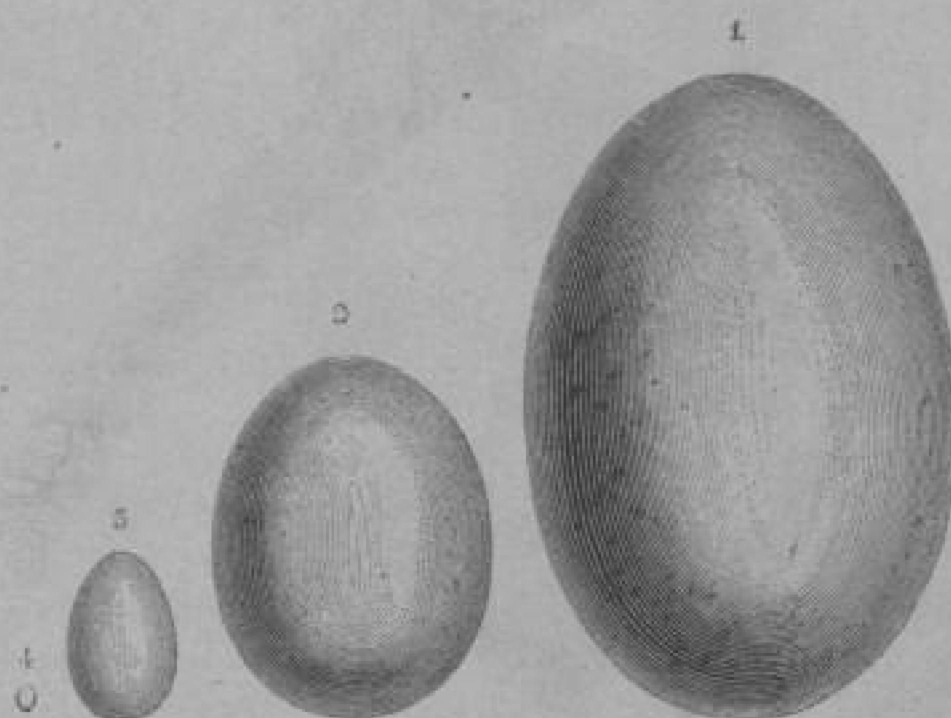
marche inverse, et, après avoir écouté tous ces récits surprenants, les uns de pure fantaisie, les autres plus ou moins défigurés à dessein ou involontairement, nous arriverons à la vérité vraie, aux faits réels, à ceux dont la science a bien et dûment constaté la parfaite exactitude.

Donc, la paléontologie nous apprend, d'une façon certaine, qu'il a existé autrefois plusieurs espèces d'oiseaux plus grands que le casoar et l'autruche, qui sont les plus énormes bêtes à plumes aujourd'hui vivantes. C'est dans les îles de Madagascar et de la Nouvelle-Zélande que l'on a découvert les restes de ces géants ailés.

On conte qu'au XVII[e] siècle notre colonie de l'Ile-de-France, qui depuis est passée aux Anglais, fut visitée par des indigènes de Madagascar, venus pour acheter des liqueurs spiritueuses. Ces commerçants madécasses portaient, en guise de vases, des œufs énormes, dont la grosseur surprit fort nos compatriotes, qui cependant connaissaient très-bien les œufs d'autruche. Mais un de ces œufs-là contenait à lui seul presque autant que dix œufs d'autruche. Ce fait rapporté en Europe fit sourire les savants, qui n'y ajoutèrent aucune foi. Cent cinquante ans plus tard, on y eût cru encore moins, sans une aventure qui mit fin pour toujours à l'incrédulité des zoologistes. Un jour, à la suite de longues pluies, un quartier de colline s'étant éboulé, on aperçut dans les décombres une boule blanchâtre, de forme ovale, laquelle, après examen, fut reconnue pour un œuf de fort belle grosseur. Expédié à Paris, au Muséum d'histoire naturelle, cet œuf sans pareil excita le plus vif étonnement; il mesurait 88 centimètres de circonférence et pouvait contenir jusqu'à dix litres et demi de liquide. C'était l'équivalent de plus de cent œufs de poule.

Peu de temps après, trois œufs à peu près pareils furent encore acquis pour notre établissement du Jardin des plantes, à un prix qui eût payé bien des douzaines d'œufs de poule, y compris les pondeuses elles-mêmes. En même temps, on avait recueilli quelques os d'un oiseau de taille extraordinaire, inconnu, qu'on supposa l'auteur de ces œufs monstrueux. Peu à peu les documents se multiplièrent, et les paléontologistes eurent la joie de pouvoir reconstruire de toutes pièces cet intéressant animal. Il fut sur-le-champ baptisé *Epiornis*, c'est-à-dire « Oiseau immense ».

Était-ce là le Rokh des Arabes et de Marco Polo ? Un zoologiste distingué, M. Bianconi, de Bologne, en étudiant les os du pied de l'Épiornis, crut devoir classer l'oiseau parmi les Condors et les Vautours, ce qui s'accorderait fort bien avec les traditions rappelées plus haut, lesquelles font à peu près constamment du géant des airs un rapace aux griffes puissantes. Mais M. Alphonse Milne Edwards, qui a fait une étude approfondie des oiseaux fossiles, et en particulier de ceux de Madagascar, affirme que l'Épiornis n'avait pas des serres d'oiseau de proie, et qu'il faut le ranger, comme habitudes et façon de vivre, à côté de l'Autruche, du Casoar et autres oiseaux qui paissent, courent à terre, mais ne volent pas.



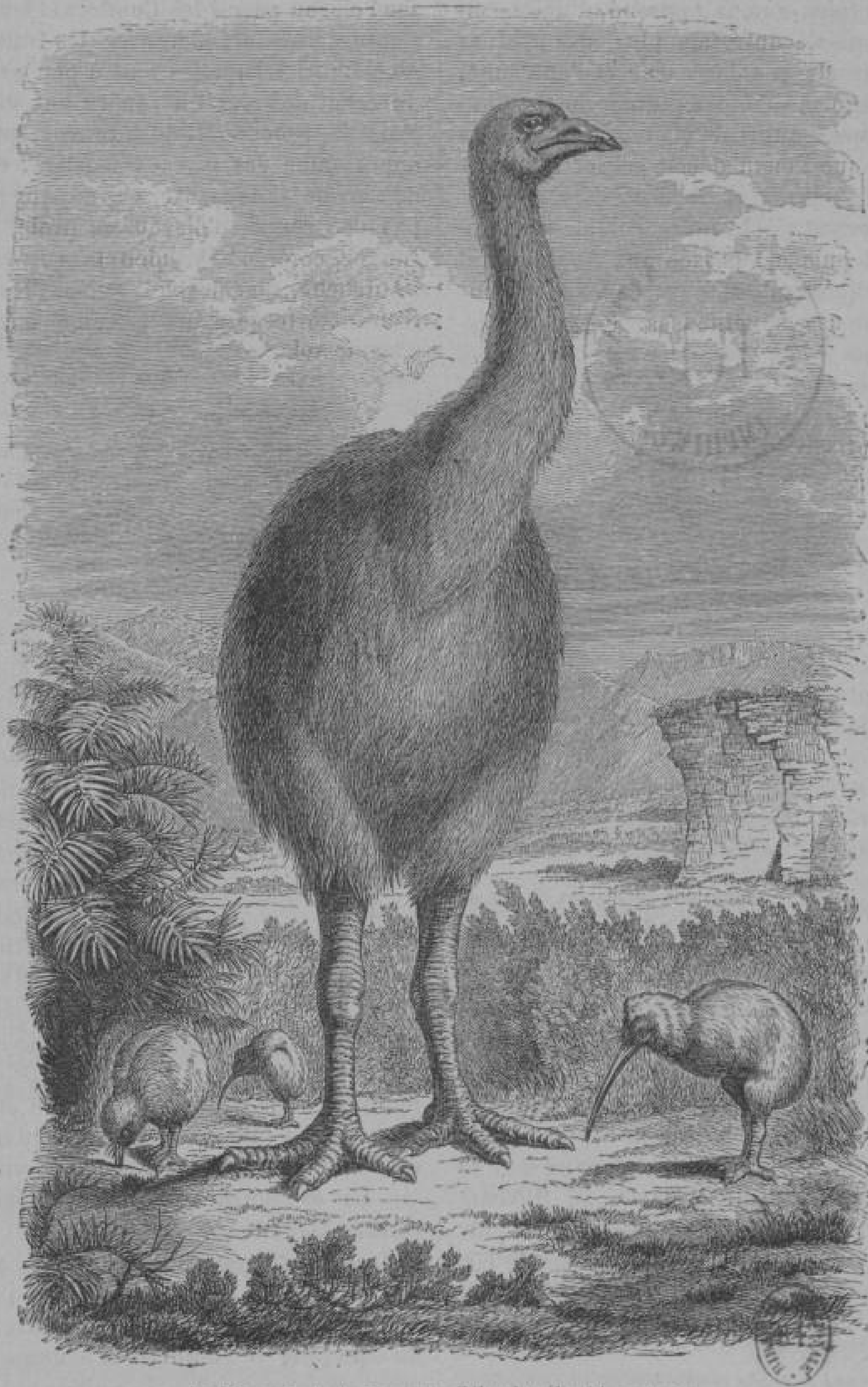
Dimensions comparées d'œufs d'oiseaux : 1. Epiornis; 2. Autruche; 3. Poule; 4. Oiseau-Mouche. (P. 31, col. 1.)

Plus encore que Madagascar, la Nouvelle-Zélande paraît avoir été la patrie d'oiseaux gigantesques. Ici, en effet, c'est par milliers qu'on a découvert les ossements de ces animaux dont l'espèce a dû survivre jusqu'en des temps peu éloignés de l'époque actuelle. Au commencement de notre siècle, les indigènes d'Ika-Namawi et de Tawaï-Pounamou, les deux grandes îles Néo-Zélandaises, conservaient encore le souvenir des combats livrés par leurs ancêtres à des oiseaux d'une taille effrayante qu'ils nommaient *Moas*. Ils montraient aux missionnaires européens l'endroit où fut tué le dernier moa, après une lutte terrible où plusieurs hommes laissèrent la vie. Les os énormes qu'on rencontrait un peu partout confirmaient leurs récits.

Transportés en Angleterre, ces os furent étudiés par le célèbre naturaliste Owen, qui, en combinant les fragments, parvint à reconstruire une bonne partie du squelette de l'animal. Il le nomma *Dinornis*, « Oiseau extraordinaire ». Les pieds ont plus d'un mètre et demi de hauteur, ce qui suppose une taille de trois mètres au moins.

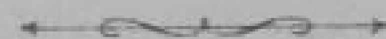
C'est quelque chose pour un oiseau. Mais il y a loin de là encore au Rokh, qui enlève les éléphants. En outre, ce Dinornis, le plus grand de tous les oiseaux connus, est un simple échassier, privé de la faculté du vol, comme l'Épiornis. Il n'a rien de l'oiseau de proie.

Est-ce à dire qu'il faille décidément rejeter au rang des fables toutes ces traditions si nombreuses, si concordantes, touchant un rapace gigantesque? Pas encore. Madagascar et la Nouvelle-Zélande sont des contrées d'une vaste étendue, imparfaitement connues, inexplorées en bien des points. Et qui peut dire que de nouvelles recherches ne feront pas découvrir un jour ce qu'on a vainement cherché jusqu'à présent? Nous devons attendre d'ailleurs les détails d'une découverte récente faite à la Nouvelle-Zélande par un infatigable chercheur, le docteur Haast. Ce naturaliste en effet écrivait, il y a peu de temps, à M. Alph. Milne Edwards qu'il a mis la main sur des restes d'un nouvel oiseau gigantesque, tout différent des Épiornis et des Dinornis, véritable oiseau de proie cette fois, et auquel le savant naturaliste a imposé le nom caractéristique de *Harpagornis*.



Le Dinornis de la Nouvelle-Zélande. (P. 31, col. 2.)

L. Marcel Devic.







Elle lui servit de cicérone. (P. 34, col. 1.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE XXI

Où Mlle Sylvanie noue une nouvelle relation qui doit avoir une grande influence sur sa destinée.

Mlle Sylvanie était retournée au couvent, mais Mlle Sylvanie s'ennuyait. Elle approchait de quinze ans ; elle était grande et se trouvait fort jolie ; elle avait beaucoup minaudé chez sa cousine de Nieuil-le-Dolent, et elle avait jugé que la danse, la toilette et la coquetterie étaient décidément plus amusantes que la science, et même que le plaisir d'écraser les ignorants sous l'avalanche de ses connaissances. Elle était donc rentrée au couvent avec un grand dédain pour toutes ses compagnes, parmi lesquelles elle se trouvait incomprise ; et elle ne se mêlait à leurs conversations que pour y laisser tomber ces deux mots : Pauvre innocente ! prononcés en relevant un peu la lèvre de côté, avec un mouvement de tête souverainement méprisant.

Elle vécut donc dans un isolement superbe pendant près d'un mois. Au bout de ce temps, un matin, il se produisit dans la maison un mouvement inaccoutumé : on chuchotait dans tous les coins : Une *nouvelle!* Et les pensionnaires, qui jouaient ou babillaient dans le jardin, tournaient à chaque instant leurs regards vers la porte du parloir. Cette porte s'ouvrit enfin, et la *nouvelle* fit son apparition en haut du perron. Sur l'invitation de la supérieure, elle en descendit les marches et fit quelques pas, en hésitant un peu, vers les jeunes filles qui s'étaient toutes arrêtées dans leurs jeux et restaient immobiles à la regarder.

C'est qu'en effet il y avait de quoi. La plupart des jeunes filles étaient étonnées ; mais Sylvanie était éblouie. La *nouvelle* était à peu près de sa taille, mais elle paraissait bien plus grande, grâce aux talons démesurés sur le haut desquels elle perchait, et qui lui rendaient nécessaire pour marcher le secours d'une canne. Elle était habillée exactement comme une gravure de mode, et ses jupons présentaient une vaste envergure, et faisaient entendre, à son moindre mouvement, un majestueux frou-frou qui rappelait le bruit d'un ouragan dans les feuilles sèches. Il faut croire qu'elle était myope, car elle portait sur son petit nez un binocle doré, servant aussi à empêcher la chute du petit chapeau qui occupait l'espace compris entre son haut chignon poudré d'or et ses yeux. Les susdits yeux disparaissaient presque entièrement dans l'ombre du bord du chapeau : on ne pouvait donc en voir la couleur ; mais on voyait bien les joues très-rouges, le menton très-blanc, et les tempes blanches aussi avec des veines du plus beau bleu, que rejoignaient des sourcils plus longs qu'il n'est d'usage de les avoir. Une *petite* qui la contemplait avec admiration poussa le coude de sa voisine et lui dit tout bas : « Oh ! elle ressemble tout à fait à la belle poupée de ma cousine ! »

Cette remarquable personne laissa errer son regard sur la troupe des pensionnaires, à la façon de Diogène cherchant un homme. A la fin, reconnaissant à certains nœuds prétentieusement placés que Mlle Sylvanie était digne de sa sympathie, elle s'avança vers elle. Sylvanie, enivrée d'un pareil honneur, fit l'autre

1. Suite. — Voy. vol. I, pages 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401 et vol. II, pages 1 et 17.

moitié du chemin, et s'attacha à ses pas pour le reste de la journée. Ce fut elle qui lui servit de cicérone au jardin, à l'étude, à la classe, au réfectoire, au dortoir; elle obtint de la placer près d'elle, et la mit au courant de toutes choses avec une complaisance qu'on ne lui avait jamais connue. Elle en fut récompensée : elle eut le plaisir de s'entendre appeler par l'élégante : « Mlle du Lardier », et au bout de quinze jours elles étaient ce qu'on appelle dans les pensionnats de jeunes filles des amies intimes.

Dans cette intimité, Sylvanie n'était pas en premier; elle ne dominait pas, comme cela lui était arrivé dans toutes ses autres liaisons. Pourtant sa nouvelle amie faisait beaucoup plus de fautes qu'elle dans ses dictées et dans ses problèmes, et elle confondait volontiers les dates et les latitudes; de plus son nom, Octavie Farrochon, ne pouvait se prêter à aucune prétention nobiliaire. Sylvanie constatait tout cela en elle-même avec satisfaction, mais cela ne l'empêchait pas de s'incliner devant l'écrasante supériorité de Mlle Octavie en fait de toilette, de langage, de manières, de coiffure et surtout d'aplomb. Elle avait, il est vrai, dû modifier un peu son costume, et le merveilleux petit chapeau n'avait pas de raison d'être dans les jardins du couvent; mais sous prétexte de myopie elle avait conservé son lorgnon, et elle trouvait moyen en cachette de sortir vivement de sa poche sa boîte de poudre d'or pour se saupoudrer les cheveux, et sa houppe à poudre de riz pour s'enfariner le visage. Elle ne mettait pas moins d'adresse à refaire ses sourcils et les veines de ses tempes, ainsi qu'à rafraîchir la couleur de ses joues; c'étaient les seules choses pour lesquelles elle eût de la vivacité, car pour tout le reste elle se prétendait toujours accablée de froid, de chaud, de fatigue, d'ennui ou de migraine. Sylvanie ne pouvait l'égaler en rien de tout cela; elle ne possédait pas les ingrédients nécessaires pour détériorer son visage, et elle avait depuis trop longtemps l'habitude de se bien porter pour réussir dans ce rôle de femme nerveuse et toujours souffrante. Elle s'en dédommageait en écoutant les pompeux récits de Mlle Octavie, et le cœur lui battait à l'espoir que cette amie pourrait lui ouvrir les portes de ce paradis qu'elle entrevoyait dans ses rêves, paradis où toutes les femmes, et elle plus que les autres, portaient de grands chignons, de petits chapeaux, des robes à queue, des cannes à pomme d'or et de hautes bottines. Le plaisir d'écouter, elle pouvait le savourer à son aise, car Mlle Farrochon aimait beaucoup à parler — d'elle-même, bien entendu.


Emmanuel entra comme une bombe dans le salon. (P. 37, col. 1.)

« Sans vous, en vérité, ma chère, lui disait-elle avec une tendresse pleine de condescendance, je ne sais si j'aurais pu supporter mon exil. Vous êtes la seule personne civilisée que j'aie rencontrée ici : il vous manque bien des choses certainement, mais l'usage du monde vous les donnera. Mais toutes ces petites filles! comme c'est mis! quel langage! quelles préoccupations vulgaires! elles ne savent rien de rien! Croiriez-vous que cette grande Marthe, qui a la tête de plus que vous, m'a demandé ce matin si ma broche avait reçu de la fumée pour être grise comme cela? Elle ne sait pas ce que c'est qu'un Rudolphi! Elles se coiffent toutes comme faisaient leurs grand'-mères, et n'ont pas seulement idée de la différence qu'il y a entre une rosse de Vendée et un pur-sang anglais!

— C'est très-beau, un pur-sang! affirma Sylvanie qui n'en avait jamais vu. Vous en aviez un à Nantes?

— Oui, *Pirouette*, un pur-sang bai-brun. C'est celui que je montais habituellement; mais lorsque j'étais souffrante, on me sellait *Perfection*, qui est beaucoup plus douce; c'est une jument noire. Mon père a plusieurs chevaux de selle, et deux attelages; mais quand je serai mariée, j'en aurai bien d'autres, et je ferai courir. Vous n'avez pas de courses dans ce pays-ci?

— Je ne crois... je ne sais pas...

— Quel pays de sauvages! ravaler le cheval à l'état de bête de somme, au lieu de développer ses nobles instincts! Je ne manquais pas une course à Nantes. Hélas! j'ai vu celles du printemps, et je n'assisterai pas à celles de l'automne, dont on parlait déjà quand je suis partie. Je voudrais pouvoir vous montrer une course, ma chère; vous ne pourriez plus vous en passer, j'en suis sûre.

— Je regrette beaucoup qu'il n'y en ait pas en Vendée... je tâcherai de me faire mener à Nantes par ma mère, quand il y en aura.

— Attendez que j'y sois retournée, et je vous piloterai.

— Piloterai.....

— Oui : c'est un terme de marine. On canote beau-

coup à Nantes, sur la Loire et sur l'Erdre. Les jeunes gens ont de charmants costumes de la couleur de leur bateau. Mais je vous parlais des courses : c'est un plaisir ! Dans les tribunes, il y a des toilettes dont vous n'avez pas d'idée. Au mois d'avril, j'ai fait sensation avec une création ravissante de ma couturière, une robe de taffetas cerise, brodée en argent : une merveille ! deux mètres de queue ! Ma coiffure aussi a produit beaucoup d'effet : les cheveux poudrés d'argent cette fois, pour être assortis à ma robe, quatre accroche-cœur sur les tempes, une mouche sous l'œil gauche, une autre au coin du sourcil droit, un tout petit chapeau de feutre blanc orné d'une énorme rose rouge et une profusion de boucles qui me tombaient jusqu'à la ceinture, avec des papillons d'argent piqués çà et là. Si vous aviez vu ma canne ! et mes gants ! et mes bijoux !

— Est-ce que vous pouvez aller près des chevaux ?

— Certainement : quand on a des protections parmi les gentlemen-riders, on peut entrer dans l'enceinte du pesage ; on examine les jockeys et les chevaux. Vous comprenez que c'est très important, pour parier.

— Vous pariez !

— Eh oui, sans doute ! A la dernière course, j'ai parié pour *Frégate* qui a perdu d'une tête seulement : c'est n'avoir pas de chance. Le vicomte de Montadille, qui avait parié avec moi, m'a dit : « Vrai Dieu, mademoiselle, voilà un coup bien inattendu : il y a de quoi abattre un honnête homme. Ce qui me console, c'est d'être battu avec vous. »

— Un vicomte ! répéta Sylvanie.

— Oui, un de nos beaux : il est connu de tout Nantes. Ce jour-là il était éblouissant : tout en blanc, pour faire honneur au premier soleil de l'année, avec un liseré bleu à son gilet, et une chemise admirablement brodée : des têtes de chevaux au plumetis ! Et puis une cravate bleue si admirablement mise, une raie si bien faite, juste au milieu du front, une moustache si bien cirée ; et à sa chaîne, des breloques d'un goût si exquis ! Il m'a abritée sous son parasol, en me faisant remarquer que, puisque les dames prenaient les armes des hommes, — il indiquait ma canne, — les hommes pouvaient bien leur emprunter les leurs. Mais soyez tranquille, ajoutait-il, c'est pour les mettre à vos pieds, — ou sur votre tête, à l'occasion. Oh ! il a un esprit ! et une manière de dire ! D'ailleurs tous ces messieurs font assaut de grâce. C'est vraiment une vie enchanteresse !



Il m'a abritée sous son parasol. (P. 35, col. 2.)

— Oh oui ! et je comprends que vous trouviez le couvent bien triste.

— Sans vous, ma chère, j'y périrais d'ennui. J'ai eu bien de la peine à me résoudre à y entrer ; mais,

que voulez-vous! Je n'ai jamais connu ma mère; j'ai eu cinq ou six institutrices. La dernière m'a quittée pour se marier, malgré les offres magnifiques que mon père lui faisait pour qu'elle nous suivît en Amérique. Mon père sera très-occupé de ses affaires là-bas, et ne pouvait pas m'emmener sans quelqu'un pour me tenir compagnie. D'ailleurs je ne me souciais pas trop d'y aller; je connais une personne qui en est revenue rôtie par le soleil et brune comme une Africaine. Il m'a donc placé ici parce qu'il a une cousine qui connaît la supérieure et qui demeure à Luçon; elle a promis de me faire sortir. Je ne sais pas si mes sorties et mes vacances seront bien gaies : ma cousine a l'air terriblement province!

— J'espère qu'elle voudra bien vous amener à Chaillé; nous tâcherons de vous distraire un peu, selon nos moyens.

— Des fêtes de campagne? cela doit être charmant, et ce sera tout nouveau pour moi. Et puis ma séquestration m'aura disposée à l'indulgence, vous pouvez y compter. »

Ces belles conversations remplissaient toutes les récréations des deux pensionnaires; et Sylvanie brûlait d'attirer chez elle Mlle Octavie. L'occasion s'en présenta tout naturellement. La parente qui faisait sortir la belle exilée eut une servante malade de la petite vérole : Mme Arnaudeau, pour faire plaisir à Sylvanie, profita de la circonstance pour proposer à la jeune fille de la prendre chez elle. Cela se renouvela deux ou trois fois; et, les vacances arrivées, Mlle Farrochon déclara que pour rien au monde elle ne mettrait le pied dans une maison infectée de cette effroyable maladie. Elle avait été dûment vaccinée, et la servante était guérie depuis longtemps; mais cela ne suffisait pas pour calmer les craintes d'Octavie, et sa parente la céda de grand cœur à Mme et à Mlle Arnaudeau, qui l'emmenèrent triomphalement à Chaillé!



CHAPITRE XXII

Comment Emmanuel fit connaissance avec Mlle Octavie.

Mlle Octavie n'allait-elle point s'ennuyer à Chaillé? C'est ce que Sylvanie se demandait avec inquiétude, pendant que la voiture l'emportait vers la maison de son père, avec sa précieuse amie et les volumineuses caisses de celle-ci. Il y en avait trois, et Octavie avait écrit pour en faire venir de Nantes une quatrième, remplie d'une foule d'objets inutiles au couvent, mais indispensables pour briller dans le monde. Le monde! quel monde? La femme et les filles du percepteur, la famille du notaire, celle d'un capitaine qui était venu prendre sa retraite à Chaillé, la directrice de la poste, quelques propriétaires des environs; tout cela allait sembler à Mlle Octavie bien bourgeois, bien arriéré, bien vulgaire, et Sylvanie rougissait à la pensée de présenter à son intime une société si peu digne d'elle. Cependant c'était tout ce qu'on pouvait lui offrir; car, pour les habitants des châteaux voisins, il n'y fallait pas songer. Quant aux plaisirs que donne la campagne en elle-même, Octavie n'avait pas dissimulé son dédain pour eux, ni la frayeur que lui inspiraient la rosée du matin et la fraîcheur du soir, bonnes pour donner des rhumes de cerveau, aussi bien que le soleil de midi, très-dangereux pour la blancheur de la peau; sans compter son aversion nerveuse pour une foule de bêtes effroyables, telles que bœufs, vaches, chèvres, oies, dindons, crapauds, grenouilles, serpents, araignées, moustiques, guêpes, fourmis et autres, qui conspirent continuellement, comme chacun sait, contre la vie des belles demoiselles. Ce qu'il y avait de mieux à faire pour Octavie, c'était décidément de lui donner un bal. Et Sylvanie arrangeait dans sa tête tous les détails du bal; le personnel d'abord, puis la disposition des salons, leur éclairage, leur ornement; elle comptait de combien de siéges, de lampes, de flambeaux, de plateaux, de verres petits et grands elle pouvait disposer, et cherchait où elle pourrait emprunter ce qui manquerait, afin de produire quelque chose qui ressemblât aux fêtes dont Octavie lui avait si souvent narré les merveilles. Tandis qu'elle rêvait ainsi, les roues de la voiture roulèrent sur le pavé, et bientôt M. Arnaudeau, debout sur le seuil de sa porte, souhaita de loin la bienvenue à sa fille, pendant que Caïman s'élançait à la tête des chevaux en aboyant de toutes ses forces.

Caïman, le chien de la maison, était un dogue de moyenne taille, au poil roux et au caractère maussade. Il devait son nom aux dents blanches qu'il montrait de temps à autre en relevant sa lèvre supérieure, par un mouvement qui lui donnait l'air de rire. C'était le favori d'Emmanuel, qui l'avait dressé à poursuivre tous les chats, même ceux du logis.

Sylvanie, par esprit de contradiction, s'était déclarée la protectrice de la chatte Prétentaine, la victime ordinaire de Caïman, et c'était un des sujets de querelle, très-nombreux entre le frère et la sœur. Pour le moment, si elle se laissa aller à son indignation contre Caïman, qui menaçait de causer un malheur en excitant les chevaux, elle n'osa pas montrer sa sympathie pour Prétentaine, qui était venue se frotter contre elle en ronronnant, car M[lle] Octavie se recula avec effroi, après avoir mis son lorgnon pour regarder cette bête inquiétante, et elle dit avec dédain : « Comment pouvez-vous avoir des chats, ma chère? un animal traître et voleur, qui perd son poil sur tous les meubles. Ah! fi donc! »

Pendant ce temps-là, M. Arnaudeau faisait tous ses efforts pour attirer l'attention de la visiteuse, et réitérait pour la troisième fois un salut laborieux qui lui avait déjà donné bien de la peine à la première.

« Je te croyais à la ville, papa, lui dit enfin Sylvanie.

— Ah! monsieur votre père! dit alors Octavie en se tournant vers lui avec une grande révérence. Il devint cramoisi et refit une quatrième fois son salut.

— Oui... ma fille... mademoiselle... j'y étais en effet... avec le cabriolet... pour chercher Emmanuel...

— Ah! c'est vrai, c'était sa distribution de prix ce matin. En a-t-il eu beaucoup? demanda ironiquement Sylvanie.

— Non, pas encore; mais on est content de lui; il pourra en avoir l'année prochaine, s'il continue.

— Je le lui souhaite! Mais entrez donc dans le salon, ma chère; vous devez être horriblement fatiguée... ces cahots... cette poussière... ce soleil...

— Bon temps pour les vignes! le vin rosé sera excellent cette année! » murmura M. Arnaudeau. Sylvanie rougit. Elle rougit bien davantage lorsque Emmanuel, entrant comme une bombe dans le salon, sans tunique ni cravate, — il s'était déjà débarrassé de ces deux pièces gênantes de sa toilette, — lui sauta au cou sans façon, et se mit à l'embrasser comme un collégien.

« Emmanuel! finis donc avec tes façons de rustre! lui cria-t-elle en colère.

— Tiens! ça commence déjà, ordinairement nous en avions toujours pour vingt-quatre heures à être bien ensemlbe. Qu'est-ce qu'il y a donc aujourd'hui?

— Tu arrives dans un costume! Va t'habiller, que je te présente à mon amie, M[lle] Farrochon; et ne me fais pas honte.

— M'habiller! ce n'est pas la peine; puisqu'elle est ici pour les vacances, elle me verra assez souvent comme je suis là. Mademoiselle, je vous présente mes hommages, et je me mets à votre disposition pour la pêche aux grenouilles: il y en a des flottes dans la mare, et c'est très-amusant.

— Merci bien, mon cher monsieur; je ne gênerai pas vos plaisirs, je ne veux voir ni de près ni de loin ces horribles bêtes. Sylvanie, ma chère, seriez-vous assez aimable pour me montrer mon appartement?

— Ma mère y a déjà fait transporter vos malles; je vous ai fait les honneurs de ma chambre, et j'espère que vous y serez bien. »

Octavie se leva majestueusement pour suivre Sylvanie. En passant devant Emmanuel, elle lui fit un grand salut cérémonieux, auquel il répondit en se ployant jusqu'à terre.

« Eh bien, dit-il en les regardant s'éloigner, j'avais toujours pris ma sœur pour une pimbêche numéro un; il paraît que je m'étais trompé, et qu'elle n'était qu'une pimbêche numéro deux. Ce que c'est que le monde! Je m'en vais remettre ma tunique pour aller voir si Anne a bien soigné mes souris blanches; et si ma cravate est mal mise, elle me l'arrangera, au lieu de me rudoyer. Voilà comment j'aime que soient les femmes, moi! »

A suivre. M[me] Colomb.



LE PYROPHONE

Nous avions déjà pu examiner à l'Exposition internationale de 1867 une assez respectable collection des instruments de musique en usage chez les différents peuples depuis la découverte de Jubal, le père de la musique suivant les Hébreux. Tous ces instruments d'ailleurs, depuis le gong chinois jusqu'à nos pianos perfectionnés, rentraient dans l'une des trois catégories suivantes : instruments à cordes, instruments à vent, instruments à percussion. L'Exposition de Vienne qui vient de s'ouvrir nous montre un nouvel instrument, décoré du nom de pyrophone, et qui n'est autre qu'un orgue à flammes.

On sait depuis longtemps, que si l'on fait pénétrer dans l'intérieur d'un tube de verre, ouvert à ses deux

extrémités, la flamme d'un bec de gaz, on entend un bourdonnement musical dont l'intensité est parfois considérable. Cette observation fut faite pour la première fois, en 1777, par le docteur Higgins, en recouvrant d'un tube de verre une flamme d'hydrogène. L'expérience d'Higgins se fait aujourd'hui dans tous les cours de chimie et porte le nom d'*harmonica chimique*.

En recouvrant la flamme de tubes de diverses longueurs, les sons varient, et l'on conçoit que l'on puisse disposer au-dessus d'une série de flammes des tuyaux d'une longueur telle, que chacun produise une note particulière de la gamme. Il faut ajouter d'ailleurs que, pour faire chanter une flamme, il faut que cette flamme soit placée à une distance convenable dans l'intérieur du tuyau, au tiers à peu près à partir de la base.

M. Frédéric Kastner a reconnu que si, au lieu d'une flamme d'hydrogène vibrant dans un tube, on en introduisait deux dans le même tube, il devenait possible de faire interférer ces flammes vibrantes à un instant donné et, par suite, de faire cesser le son au moment voulu. Le moyen indiqué par M. Kastner pour arrêter brusquement le son consiste à réunir les deux flammes. Si donc nous considérons un orgue ordinaire composé de tuyaux dans l'intérieur de chacun desquels sont placés deux becs de gaz, réunis quand l'instrument est au repos, on comprendra que ces deux flammes puissent se séparer au toucher d'une note, donner le son correspondant au tuyau, et rentrer en contact quand la touche sera abandonnée.

Le pyrophone paraît posséder un timbre particulier, très-doux, imitant la voix humaine, et par conséquent agréable à l'oreille.

ALBERT LÉVY.

L'HOTEL DES INVALIDES[1]

IV

« Commençons par les dortoirs, me dit le père Malivet; un bon nombre sont déjà vides, car nous nous en allons vite. Il y a quelques années, nous occupions 2500 lits, aujourd'hui nous ne sommes pas 1000. »

Nous entrons dans un des dortoirs du premier étage. C'est une galerie assez large, basse de plafond, avec une vingtaine de lits rangés de chaque côté. Les lits sont en fer, bien nets, couverts de draps bien blancs. Chaque invalide a une commode de forme antique placée contre le pied du lit, et une tablette au chevet. On y sent l'ordre et le soin méticuleux des vieillards, mais rien ne rappelle l'hôpital ou la caserne.

« Nous nous couchons de bonne heure, me dit mon guide, mais on nous laisse un peu libres d'agir à notre guise. Il n'y a pas de sonnerie, de retraite qui nous oblige à gagner notre lit. Nous sommes tenus seulement d'être rentrés le soir à l'Hôtel, à dix heures en été, à neuf en hiver.

» De même, le matin, chacun se lève comme il veut et selon que ses infirmités le lui permettent.

» Messieurs les officiers ont chacun leur chambre, mais ils vivent tous dans l'Hôtel. »

Nous traversons le dortoir et revenons sur la galerie extérieure. En descendant le grand escalier pour gagner le rez-de-chaussée, nous croisons un vieil invalide qui monte péniblement. Une de ses manches flotte vide à son côté, accrochée à un des boutons de sa redingote, sur laquelle brillent la croix d'honneur et la médaille de Sainte-Hélène. Deux jambes de bois remplacent celles que le brave homme a laissées sur quelque champ de bataille. Enfin un large bandeau noir couvre un des côtés de la figure, labouré sans doute par une terrible blessure. Ce n'est plus qu'un débris, débris glorieux; mais on se demande en le voyant comment l'homme, cet être si chétif, si faible, peut arriver à une grande vieillesse après avoir subi de si épouvantables chocs.

« C'est notre doyen, me dit Malivet, un vrai vieux de la vieille, un cousin du célèbre invalide à la tête de bois.

— Comment, lui dis-je, vous riez? On m'a cent fois raconté, lorsque j'étais enfant, l'histoire de l'invalide à la tête de bois; j'y croyais alors avec ferveur, mais je ne pense pas que vous vouliez me rééditer maintenant cette vieille histoire.

— Mais pas du tout, reprit mon vieil ami avec vivacité, l'invalide à la tête de bois a tellement existé que je l'ai connu, moi qui vous parle. C'était un vieux grenadier de l'armée d'Égypte. A la bataille des Pyramides, un biscaïen lui mit la tête positivement en marmelade. Lorsqu'il arriva à l'ambulance du Caire, on trouva que les éclats du projectile lui avaient brisé la mâchoire, le palais et une partie du crâne. On lui raccommoda la bouche tant bien que mal, mais le crâne ce fut une autre affaire; il fallut bel et bien le lui enlever et le lui remplacer par une calotte en bois. C'est de là que lui est venu le nom de l'Invalide à la tête de bois. Et il en était fier, je vous jure!

— Ah! comme cela, je comprends; votre vieil ami avait subi une opération qui se présente assez souvent, l'opération du trépan. On lui avait enlevé des fragments de la boîte crânienne, et pour protéger le cerveau, on lui avait placé cette fameuse calotte de bois... Ce n'est pas tout à fait ce que raconte la légende; elle prétend que ce célèbre invalide avait eu la tête enlevée par un boulet et qu'un célèbre chirurgien de l'Empire la lui avait remplacée par une belle tête entièrement en bois. »

[1] Suite. — Voy. pages 10 et 27.

En m'entendant parler, le père Malivet fut pris d'un tel accès de fou rire que je crus qu'il allait en rendre l'âme.

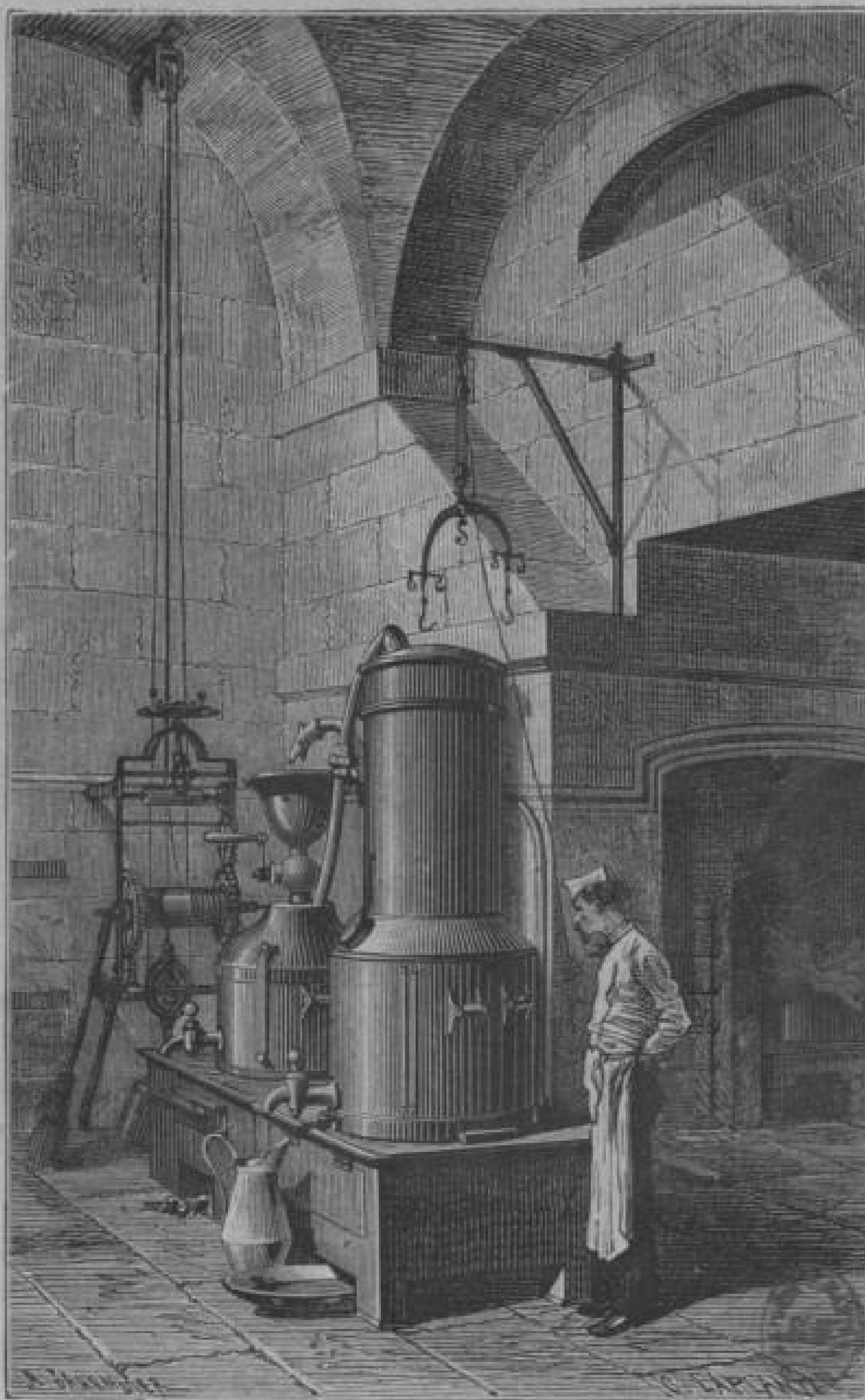
« Ah! ah! me cria-t-il, je suis sûr que c'est encore là une histoire de vos journalistes » ; puis, regrettant sans doute de m'avoir lancé ce trait, il se hâta d'ajouter :

« Maintenant, dépêchons-nous d'aller à la cuisine, car le pot-au-feu doit bouillir, et je veux que vous voyiez ça. »

Le premier coup d'œil, en entrant dans la salle des marmites, est vraiment surprenant. C'est une vaste chambre carrée, de la hauteur de deux étages. Au centre s'étend un immense fourneau, sur lequel sont placées quatre énormes marmites. Dans le fond, sous un arc surbaissé, est le fameux pot-au-feu des Invalides, gigantesque chaudière de cuivre dont les flancs peuvent recéler jusqu'à neuf cents livres de viande à la fois.

Tous les ustensiles qui garnissent cette salle sont dans les mêmes proportions de grandeur. On croit entrer dans la cuisine de Gargantua, et les cuisiniers au pied de leurs casserolles semblent des Lilliputiens.

Soudain j'entends un grincement de poulie; Malivet me tire par le bras et me crie de regarder.



La cafetière des officiers. (P. 39, col. 2.)

Les cuisiniers viennent d'enlever le couvercle du pot-au-feu d'où s'échappe un épais nuage de vapeur odorante. Une grue fixée à la muraille a été amenée au-dessus de l'orifice béant, où plonge maintenant une corde armée d'un crochet à trois pointes. Les marmitons tournent une manivelle ; la corde se tend et le crochet apparaît tenant suspendu l'énorme quartier de bœuf bouilli, qu'une seconde manœuvre de la grue va poser sur un plat digne de ses proportions.

Cette sortie triomphale du bouilli des Invalides est peut-être le coup d'œil le plus curieux qu'offre l'Hôtel. Ces ustensiles de formes et de dimensions étranges, ces hommes travaillant au milieu de la vapeur, et hissant péniblement l'énorme morceau de viande, ces vapeurs, tout cela forme un véritable décor de féerie.

De cette première salle nous entrons dans une seconde, où les maitres d'hôtel découpent la viande et préparent les plats qui vont figurer tout à l'heure sur la table.

De là nous passons dans la cuisine des officiers. Ce qui frappe d'abord ma vue, c'est la cafetière. Figurez-vous un de ces filtres à café que vous connaissez bien, mais qui, au lieu d'avoir à peine quelques centimètres de hauteur, s'élève comme une tour haute de trois mètres. Au-dessus du filtre, une grue armée de crochets sert à y descendre le café moulu et à retirer le dépôt de marc, après l'opération. A côté est un moulin de deux mètres de haut. Messieurs les officiers des Invalides doivent aimer le café d'une façon immodérée, si j'en juge par les vases dans lequel le cuisinier est occuper à décanter l'odorant breuvage au moment où nous passons.

Du reste, tout est ici sur cette même échelle de grandeur fantastique, à laquelle doit avoir présidé quelque fantaisie bizarre du grand roi. Voici un gril sur lequel on peut aisément placer deux cents côtelettes; là c'est un plat où l'on cuit cinq cents œufs ; puis des poêles monstres , des casseroles prodigieuses, des broches dignes des festins pantagruéliques.

Nous revenons à l'office; les plats sont prêts et exhalent une odeur appétissante. L'ordinaire des invalides ne paraît pas à dédaigner.

« Chacun de nous, me dit mon vieil ami, reçoit par jour une livre et demie de pain, une demi-livre de viande et un litre de vin. On nous donne par semaine cinq fois de la viande, sept fois des légumes verts et cinq fois des légumes secs, une fois des

œufs, le vendredi du fromage, et le dimanche de la salade.

» Le pain est fabriqué dans l'établissement même; chaque jour tous les vivres sont pesés, expertisés et préparés sous les yeux des officiers et des invalides de service.

» Mais tenez, hâtons-nous, l'heure du dîner va sonner et on ne nous laisserait plus entrer au réfectoire. Nous avons encore le temps d'y jeter un coup d'œil. »

Le principal réfectoire des soldats est une belle galerie du rez-de-chaussée, décorée de fresques murales représentant les plans des principales places fortes prises pendant les guerres du règne de Louis XIV.

Au milieu de la salle sont rangées les tables rondes où les invalides prennent leur repas. Sur chaque table sont disposés douze couverts accompagnés du pain et de la bouteille de vin de chaque homme. Au centre se dresse la large soupière en faïence. De grands chariots peints en vert servent à transporter les plats d'une table à l'autre.

Il y a dans l'Hôtel six réfectoires, deux pour les gardes, deux pour les officiers, et enfin deux pour les aveugles et ceux qui sont trop infirmes pour manger en compagnie des autres.

« Il est inutile, me dit Malivet, maintenant que vous avez visité ce réfectoire, que vous alliez voir celui des officiers. Ces messieurs doivent être déjà à table et nous ne pourrions pas entrer. Du reste, ce qui en faisait le plus bel ornement a disparu. Napoléon Ier, à l'occasion de la naissance du roi de Rome, avait fait cadeau aux officiers des Invalides d'un magnifique couvert en argent massif, comprenant plus de quatre-vingts grandes pièces, admirablement exécutées. Ce couvert avait, outre son mérite artistique et historique, une valeur de cent mille francs : aussi les bandits de la Commune, qui ne respectaient rien, l'ont-ils enlevé et l'ont fait fondre à la Monnaie. Ça a été un grand malheur dont nous ne nous consolerons jamais. »



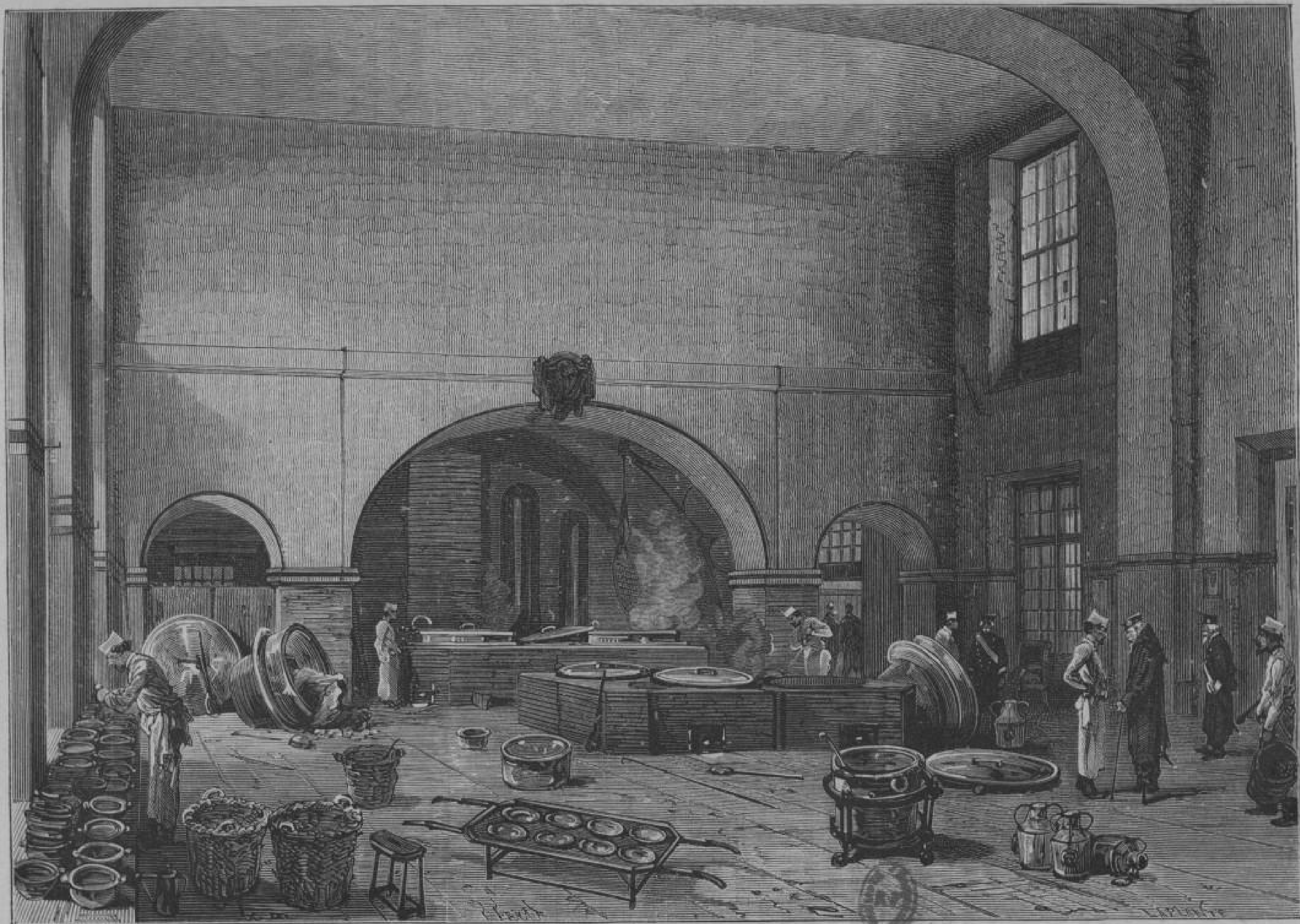
Les invalides au réfectoire. (P. 40, col. 2.)

A ce moment, les invalides entrent dans le réfectoire et viennent prendre place autour des tables. Je me retire discrètement; Malivet me reconduit à la porte.

« Il faut revenir dimanche, me dit-il; nous continuerons notre excursion, et vous pourrez assister à la messe et à la parade.

— Eh bien, soit; alors, à dimanche! »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



La salle des marmites, à l'Hôtel des Invalides. (P. 39, col. 1.)

LES CAUSERIES DU JEUDI

LES ÉCOLIERS SOLDATS

J'ai deux neveux d'humeur fort différente : mon neveu Georges, qui achève actuellement sa seconde au lycée Henri IV, et mon neveu Paul qui, l'année prochaine, sortira un des mieux notés, j'espère, du collége Chaptal.

« Si tu savais, me disait l'autre jour mon neveu Georges, comme c'est gentil maintenant les récréations au lycée ; si tu voyais comme nous exécutons les mouvements, comme nous marchons au pas, comme nous nous déployons, comme nous évoluons... Que n'ai-je là mon chassepot, tu me commanderais l'exercice ; mais, j'y songe, non, tu ne pourrais commander, puisque de ton temps, on ne faisait pas l'exercice comme aujourd'hui. On n'avait pas les mêmes fusils. Au surplus, des officiers, des généraux, qui sont venus dernièrement, ont dit tout haut en nous regardant manœuvrer : « Eh eh ! on croirait voir de vieux soldats, tant il y a de précision, d'ensemble... et même il y a l'élan, la fougue en plus, ce qui ne gâte rien, quand le respect de la discipline marche de pair. » Encore une fois, je te le répète, oncle Anselme, c'est très-amusant. Le soir je ne pense qu'à l'arrivée de la récréation du lendemain, quand cette récréation doit être employée aux exercices militaires...; malheureusement elles n'y sont pas toutes consacrées. Je me demande pourquoi, car nous serions bien plus tôt habiles... On dit qu'un de ces jours une grande revue publique aura lieu, où nous devons figurer avec les vrais militaires... Mais on ne nous fait pas assez travailler : j'ai peur qu'une fois sur le terrain, nous ne nous troublions et pêchions par quelque côté... Si on allait rire de nous, pourtant!... »

Georges venait de me parler ainsi quand Paul arriva, et d'une voix dolente : « Ça ! voyons, oncle Anselme, comprends-tu chose pareille? Ce n'est plus au collége que nous sommes maintenant, c'est à la caserne. Sitôt que la classe finie, nous entrons en récréation. Nous ne voyons plus que fusils ; nous n'entendons plus que « portez armes ! par file à gauche ! » il n'est plus question que de déploiement, de colonne, d'alignement et de tout le diable à quatre de la vie de soldat... Pourtant je t'avouerai, oncle Anselme, que quand j'avais bien *pioché* la grammaire, la géographie, les mathématiques, j'étais fort aise autrefois d'avoir devant moi la perspective d'une heure de jeu ou de simple promenade... tandis que maintenant, à peine ai-je quitté ma pauvre petite plume toute légère, on me fourre dans les mains comme délassement un grand coquin de fusil horriblement lourd ; tu conviendras, oncle Anselme, que c'est une drôle d'idée qu'on a là ! Comme s'il n'y avait pas temps pour tout. Le collége d'abord, la caserne ensuite... On parle d'une revue où nous devons figurer avec les troupes de l'armée. Je suis tenté de désirer que nous y fassions fort mauvaise figure, pour qu'on renonce à nous tourmenter de la sorte, en reconnaissant que nous ne saurions être en même temps écoliers et soldats. »

Ainsi parla mon neveu Paul qui, vous le voyez, différait essentiellement d'avis avec mon neveu Georges.

« Or écoute, dis-je à ce dernier : il y avait autrefois, dans un coin de l'Italie, un petit peuple qui devait son nom et la fondation de sa ville au chef d'une troupe d'aventuriers vagabonds et pillards, pour qui l'audace était la première des vertus et le droit de la force le premier des droits.

— Tu veux sans doute parler des Romains?

— Ah ! tu les as déjà reconnus, tant mieux ! Ce petit peuple devint grand, puissant, très-puissant, jusque-là qu'à un moment donné la généralité du monde alors connu relevait de lui ou de ses chefs. Comment se fonda cette puissance inouïe? Par la guerre, par la conquête. Bien qu'il y eût dans leur caractère un fond de droiture normale, bien qu'ils fissent profession de générosité, de magnanimité, pour les Romains tout prétexte était bon qui pouvait les conduire à la possession d'une province, à l'asservissement d'un royaume.

» Rien n'arrêta leurs pas, nul ne put s'opposer à leurs envahissements, tout dut s'incliner sous eux ! Voilà qui est bien pour l'honneur de la force, du courage, du prestige même... Mais que devient l'idée de la justice? mais que devient le droit humain devant un principe aussi brutalement arbitraire?

» Et qu'arriva-t-il encore? Les Romains ne sont plus, ne veulent plus être que soldats. Cette fière profession leur fait négliger et mépriser toutes les autres qu'exercent seuls les esclaves. Gorgés de richesses acquises par le seul *travail* des armes, quand ils n'ont pas à porter la guerre au loin, les chefs, les généraux, groupant autour d'eux tels ou tels partis de citoyens armés, se livrent des batailles pour obtenir la direction de l'Etat. — La guerre civile est en permanence. — On s'égorge, on se déchire entre concitoyens, entre parents. Enfin cette grande puissance due aux armes périt, s'éteint dans le tumulte des armes. Elle meurt de son trop de vie en quelque sorte. Et, d'ailleurs, ce n'est pas le seul exemple d'un peuple essentiellement guerrier ou conquérant à qui les avantages de la guerre ou de l'esprit de conquête soient enfin devenus funestes.

» Ne crois-tu donc pas, ami Georges, qu'eût-il dû lui en revenir un peu moins de gloire, ce peuple eût été mieux avisé de ne pas diriger ses efforts vers un but aussi exclusif?

— Oh ! sans doute ! répondit Georges, ce n'est pas pour être *désagréable* aux autres sans motif qu'il est bon d'être plus fort, c'est comme défense, comme porte-respect. D'ailleurs je conçois bien qu'il ne faut pas rien que des soldats dans le monde, et je fais grand cas aussi des savants, des artistes.

— Sans oublier, n'est-ce pas, les artisans qui produisent tous les objets nécessaires à la vie, et les braves campagnards qui tirent de la terre nos aliments.

— Certainement; j'ai du respect pour tous, je dis que *tous sont* utiles, très-utiles.

— A la bonne heure !

— En ce cas, objecta Paul, puisqu'il ne faut pas rien que des soldats, comme Georges vient d'en convenir, pourquoi vouloir que nous le soyons tous? Chacun ses goûts, moi j'en ai d'autres que celui-là.

— Mon cher Paul, dis-je, il ne s'agit pas ici de goûts, mais de devoir. De même que j'ai rappelé tantôt l'histoire d'un peuple qui paya de bien des maux sa passion exclusive de la guerre, de même je trouverai maint exemple de nations qui périrent pour avoir négligé de se garder fortes par les armes. Il est juste de n'attaquer personne, mais en cas de légitime défense il est beau de pouvoir mettre la force du côté du droit, puisque la condition humaine est ainsi réglée que la force fut toujours regardée comme un argument de bon aloi.

» On a trop glorifié autrefois ce qu'on appelle le *metier* des armes, mais on sembla trop le dédaigner ensuite. Aujourd'hui on revient à des idées plus vraies. On comprend qu'en appelant tous les jeunes hommes à faire ce même apprentissage des armes, c'est offrir à tous une même part à une belle tâche que tout homme de cœur doit aimer à remplir : la défense de son pays, c'est-à-dire la sauvegarde de tout ce qui peut nous être cher : la terre natale, la maison, la famille, l'indépendance, l'amitié.

« Qui désire la paix doit se tenir prêt pour la guerre, » a dit Végèce, un vieil écrivain militaire; et cet adage a gardé toute sa judicieuse portée. Quand une nation est imbue, comme toutes devraient l'être aujourd'hui, du sentiment d'équité qui déconseille l'attaque, en faisant un saint devoir de la défense, être toujours prêt à combattre, c'est évidemment s'assurer la chance de ne combattre jamais. Voilà surtout pourquoi il importe que tous les jeunes hommes du pays s'unissent de cœur pour former cet imposant faisceau d'ardeur et de dévouement qui doit être notre sauvegarde. Voilà pourquoi il n'est jamais trop tôt de commencer un apprentissage qui promet d'aussi importants résultats et qui sera d'autant moins pénible qu'on y sera graduellement préparé.

» Au surplus, mes enfants, gardons-nous de croire qu'il soit impossible de concilier les goûts studieux, industrieux, avec les aptitudes militaires. Outre que beaucoup d'hommes d'action déployèrent en même temps les plus brillantes facultés de l'intelligence, j'ai à vous citer un exemple qui s'applique bien, me semble-t-il, à la situation actuelle.

» En 1814, lorsque, pour repousser l'invasion qui menaçait la France, Napoléon alla prendre le commandement de l'armée à Châlons-sur-Marne, les élèves de l'École des arts et métiers, âgés de treize à seize ans, allèrent s'offrir spontanément à lui pour aider à repousser l'étranger.

» La nature des études de ces jeunes gens avait été indiquée par Napoléon lui-même. « L'école — écrivait-il un jour au directeur — sera exclusivement destinée à faire des sous-officiers pour l'armée industrielle, d'excellents contre-maîtres pour nos ateliers, qui ont un grand rôle à remplir. » Deux fois par semaine seulement quelques heures de récréation étaient consacrées aux exercices militaires, et — disait l'ordonnance de fondation — ces exercices sont prescrits bien moins comme stimulant des aspirations belliqueuses que comme *mesure éventuelle pour de jeunes citoyens qui pensent etre appelés à defendre la patrie.* « Au surplus, ajoutait le même document, il est démontré que le maniement des armes et les évolutions d'ensemble, en même temps qu'ils constituent la meilleure des gymnastiques, donnent aux jeunes gens ces habitudes d'ordre et de discipline dont ils peuvent se trouver bien dans toutes les conditions de la vie ».

» Quoi qu'il en fût, la triste éventualité prévue s'étant présentée, les jeunes pensionnaires de l'École de Châlons avaient obéi au patriotique sentiment qu'excitait le danger de la France. Napoléon, hésita d'abord à accepter les services de ces braves enfants ; il leur ordonna même assez brusquement de regagner leurs ateliers, d'où — observa-t-il — « on l'accuserait sans doute de les avoir tirés, pour les sacrifier, comme disait-on, il sacrifiait tout. » Mais ils montrèrent tant de tristesse à cet accueil, mais ils insistèrent avec tant d'élan, avec tant de paroles parties du cœur, qu'il les attacha avec rang de sous-officiers au dixième corps. Ils firent donc la mémorable campagne de France. Et l'histoire est là pour nous dire qu'il ne tint ni à leur courage, ni même à leur facultés spéciales que le succès restât fidèle au drapeau national.

» Je suis convaincu, qu'étant donné des cirsconstances semblables vous n'eussiez hésité ni l'un ni l'autre à faire ce que firent les écoliers de Châlons.

— Non certes!... s'écrièrent à la fois Georges et Paul.

— Bien !... Et puisqu'il est aujourd'hui convenu, avec sagesse, que le métier des armes ne sera plus laissé à quelques-uns, que tous doivent en acquérir les aptitudes, allons jeunes gens, à l'œuvre le plus vite, et le plus ardemment possible !

— Tu as raison, oncle Anselme, reprit Paul. Au reste ce que j'apprendrai aujourd'hui je n'aurai pas à l'apprendre plus tard... Et enfin puisque tu dis — et je le comprends — que d'être tous soldats c'est le meilleur moyen d'empêcher la guerre, cette chose affreuse que j'ai trop vue en ces derniers temps pour pouvoir l'aimer jamais : Eh bien ! soyons soldats!... Demain j'irai à l'exercice de bon cœur, je te le promets.

— A merveille ! mes enfants, et vive la France ! »

L'ONCLE ANSELME.



LES NAVIRES CUIRASSÉS

Un grand nombre de nos lecteurs ont pu voir dans nos ports militaires quelques-uns des navires qui représentent aujourd'hui ce qu'on nomme la *marine cuirassée*. Mais tous ne connaissent point l'origine de cette marine, qui ne remonte pas bien loin cependant. Elle date des perfectionnements apportés, il y a une vingtaine d'années environ, par le général Paixhans dans le domaine de l'artillerie.

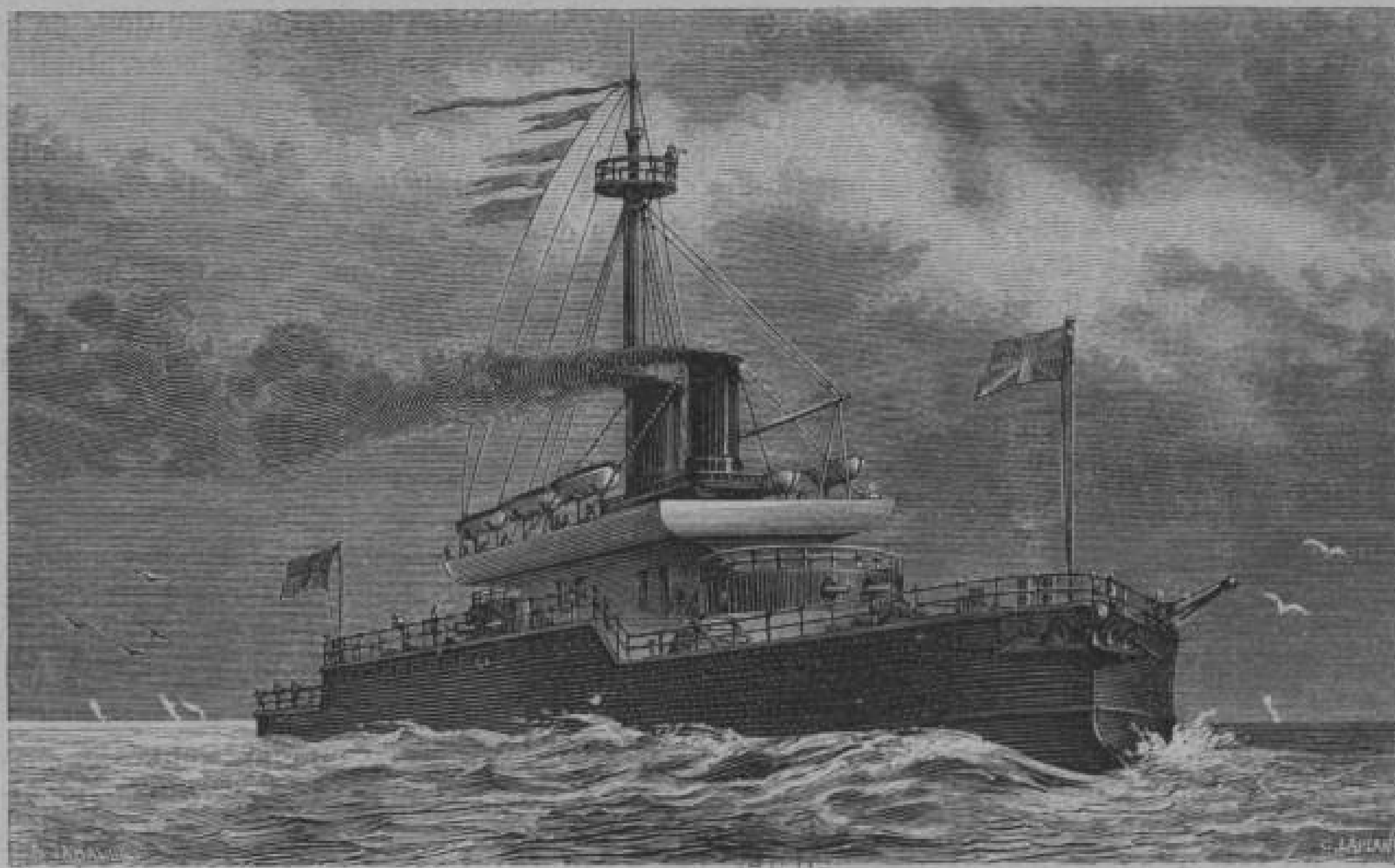
Ces perfectionnements consistent surtout à lancer horizontalement d'énormes projectiles creux avec autant de précision que des boulets pleins. Il en résulte qu'un seul obus, logé dans la coque d'un navire, à hauteur et au-dessous de sa ligne de flottaison (dans ses *œuvres vives*, comme dirait un marin), peut en éclatant produire une voie d'eau impossible à *aveugler*, c'est-à-dire couler ledit navire.

Nos vaisseaux en firent l'expérience lorsqu'ils attaquèrent les forts de Sébastopol. La façon dont ils furent maltraités engagea notre gouvernement à aviser au moyen de mettre désormais les coques de bois à l'abri de l'effet désastreux du boulet Paixhans. C'est de ce désir que sont nées la *Devastation*, la *Lave* et la *Tonnante*, batteries flottantes fort lourdes, fort gauches, peu maniables, mais qui, en réduisant Kinburn, ont ouvert la voie où allaient bientôt s'engager à notre suite toutes les grandes marines.

Mais la solution du problème ce fut surtout la *Gloire*, frégate cuirassée de 900 chevaux, qui la fournit. Navire aussi propre à la défense qu'à l'attaque, et doué en outre de toutes les qualités nautiques que réclame un bâtiment de combat, la *Gloire* doit être considérée comme le premier navire d'escadre cuirassé digne de ce nom que la mer ait porté.

La *Gloire* lancée, et par elle le défi porté au canon, ce qui devait se produire ne manqua pas d'arriver. Les artilleurs vaincus se remirent à l'œuvre, et bientôt se présentèrent de nouveau dans l'arène armés de canons pour lesquels les plaques de 11 à 12 centimètres de la *Gloire* ne furent plus que des feuilles de papier.

Les ingénieurs accrurent l'épaisseur de leurs cuirasses; les artilleurs, à leur tour, augmentèrent la puissance de leurs canons.



La *Devastation*. (P. 44, col. 1.)

Cette lutte explique comment de 16 centimètres, qui était le calibre de l'artillerie de la *Gloire*, le canon a atteint au moment où nous écrivons, c'est-à-dire après treize années seulement, celui de 32 centimètres, juste le double de ce qu'il était en 1859, tandis que la cuirasse passait successivement d'une épaisseur de 10 et 12 centimètres, à 15, 18, 20 et 22 centimètres. Quelques parties de certains navires, de la *Devastation* anglaise entre autres, ont même jusqu'à 35 centimètres.

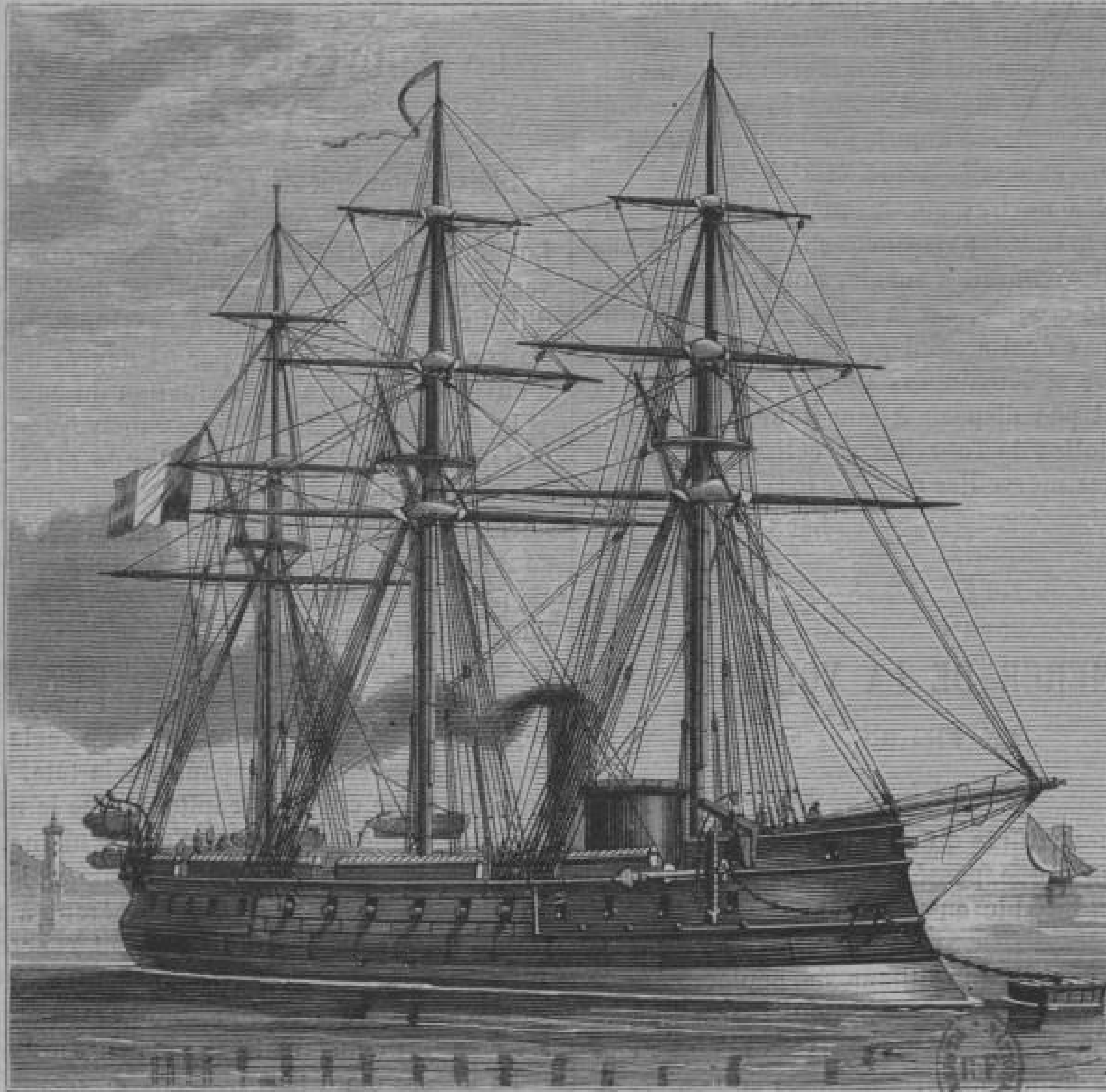
Cependant, s'il est toujours possible de placer des canons du plus fort calibre sur un navire, et pesant comme ceux de la *Devastation* 35 000 kilogrammes, ce navire ne fût-il qu'une simple canonnière, il est moins aisé d'imposer à tous les bâtiments, si vastes qu'ils soient, des cuirasses dépassant 1 million 500 000 kilogrammes. De telles charges n'exigent pas seulement chez les navires qui les portent des

machines d'un usage extrêmement coûteux, mais encore des ports spéciaux pour les recevoir. Enfin ils courent aussi le risque d'avoir le sort du *Captain* qui, par une mer un peu forte, une nuit, a sombré, « faisant son trou dans l'eau, » avec ses 5 ou 600 hommes d'équipage, sur lesquels 17 seulement ont été sauvés!

En attendant que le problème de l'invulnérabilité et de la navigabilité des bâtiments soit résolu — s'il l'est jamais — les grandes puissances maritimes ont terre le *Thunderer*, le *Glatton*, la *Devastation*, la *Fury*, etc.; en Russie le *Pierre-le-Grand*, etc.

Au navire de *haut bord*, un champ plus vaste et une tâche plus complexe sont réservés. Aussi bien armé que le garde-côtes, mais moins pesant, partant plus rapide, c'est le héros de la grande guerre, de la guerre d'escadre, l'instrument des rencontres semblables à celles de Lissa. Son théâtre, c'est l'Océan. Il appartient à la deuxième catégorie.

Ce type, qui remplace ce qu'on appelait autrefois



La *Belliqueuse*. (P. 46, col. 1.)

dû prendre un terme moyen. Elles ont divisé leurs navires en trois classes.

La première est représentée par le *Monitor* ou garde-côtes. C'est un navire presque ras sur l'eau; sur son pont on voit s'élever une ou deux *tourelles*, selon la force du bâtiment, tourelles mobiles, c'est-à-dire tournantes, armées chacune de deux canons du plus fort calibre. Massif, fortement cuirassé et éperonné, ce genre de navire est un peu lourd; mais on n'exige pas qu'il soit un grand navigateur. Comme au dogue, gardien du logis, il lui suffit d'avoir l'échine solide et la mâchoire vigoureuse. Tels sont chez nous le *Taureau*, le *Cerbère*, le *Bélier*, etc.; en Angle-

le *vaisseau de ligne*, est représenté en France par un navire éperonné, cuirassé à la flottaison d'un bout à l'autre; la cuirasse forme ainsi comme une ceinture de 3 mètres de large environ, dont moitié au-dessus de l'eau et moitié au-dessous. L'artillerie est disposée de chaque bord dans une batterie couverte, que l'on appelle *fort central* ou *réduit*. A cette batterie est superposé un second étage de feux, fournis par 4 pièces seulement tirant en *barbette*, c'est-à-dire à ciel ouvert; celles-ci ne sont protégées qu'en partie; les tourelles fixes qui les portent font saillie en dehors de la muraille, de manière à *flanquer* le navire dans sa longueur et à fournir des feux parallèles à la quille vers

l'avant et vers l'arrière, autrement dit *en chasse* et *en retraite*. Les types les plus remarquables de ce genre de navires sont, en France, l'*Océan* et le *Marengo;* en Angleterre, l'*Hercules* et le *Sultan;* en Prusse, le *Kœnig-Wilhelm.*

Quant à la troisième classe de navires, elle est représentée chez nous par les types *Belliqueuse*, *Alma;* en Angleterre, par la *Blonde*, l'*Inconstant*, etc. C'est le *croiseur*, navire aussi rapide que possible, légèrement quoique suffisamment cuirassé, portant peu de canons, mais de fort calibre, et dont la mission est, en temps de paix, d'apparaître partout où l'honneur du pavillon l'exige, et en temps de guerre, de courir sus aux navires de commerce de l'ennemi, de renouveler en un mot les prouesses qui, pendant la guerre de la sécession américaine, ont rendu l'*Alabama* si célèbre et si redoutable.

Tels sont les navires sur lesquels comptent aujourd'hui les grandes puissances maritimes au cas où un conflit viendrait à surgir. Nous nous hâtons d'en donner le croquis, car la science marche maintenant d'un pas égal à celui du temps, et personne ne saurait dire si demain ces fiers chevaliers de la mer n'auront pas disparu à leur tour, comme ont disparu les flottes de Tourville et celles de Nelson, hier encore les merveilles de l'Océan!

Léon Renard.

COMMERCE DE LA VOLAILLE

EN FRANCE.

Les quelques chiffres qui suivent donnent une idée de l'importance que possède dans notre pays une industrie bien humble en apparence, l'élevage de la volaille.

La France nourrit 40 millions de poules, qui, au prix moyen de 2 fr. 50, représentent une valeur de 100 millions de francs. On tue tous les ans une cinquième de ce nombre, soit 8 millions de poules, ce qui produit une somme de 20 millions de francs.

Ces 40 millions de poules pondent chacune en moyenne 100 œufs par an, ce qui donne un total de 4 milliards d'œufs, valant 6 centimes pièce, soit 240 millions de francs.

De ces poules naissent en outre annuellement au moins 400 millions de poulets, sur lesquels il convient d'en prendre 10 millions pour remplacer les poules qui ont été sacrifiées. Il faut encore réduire la quantité de 10 millions à cause des accidents et des maladies. Nous restons donc en face de 80 millions de poulets, qui, vendus à un prix minimum de 1 fr. 50 c. la pièce, donnent encore un produit de 120 millions de francs.

Il faut compter maintenant que 5 millions de coqs sont également livrés à la consommation chaque année et fournissent une somme que l'on peut évaluer à au moins 5 millions de francs.

A ces chiffres, il importe d'ajouter, comme résultat de la plus-value des chapons et poulardes, une somme de 6 millions de francs par an.

En additionnant ces sommes, nous voyons que le commerce pur et simple de la volaille et des œufs produit en France chaque année une somme supérieure à 394 millions de francs, plus du tiers d'un milliard!

UN NOUVEAU ROBINSON CRUSOÉ

Dans le courant de 1871, le schooner *le Franklin*, commandé par le capitaine Holmes, partit de New-London, ville des États-Unis, pour aller pêcher le veau marin dans les îles Shetland du Sud. Ce groupe d'îles est situé tout à fait à l'extrémité méridionale du continent américain, par 64 degrés de latitude et à environ dix jours de navigation du cap Horn.

Le *Franklin* atteignit, après un voyage de quatre mois, l'île Winden, une des îles de cet archipel. Le lendemain de l'arrivée, le capitaine envoya une embarcation à terre, avec quatre hommes d'équipage, sous le commandement du contre-maître James King. Ce petit détachement était chargé de faire la chasse dans cette île, pendant que le navire irait opérer sur un autre point du groupe. Les hommes qui le composaient emportaient avec eux des provisions pour sept jours, et de gros bâtons avec lesquels on tue les veaux marins en les frappant sur la tête. Il avait été entendu entre eux et le capitaine que le navire viendrait les reprendre au bout d'une semaine.

Cela fait, le *Franklin* mit à la voile, et les hommes restés sur l'île Winden commencèrent à massacrer tous les veaux marins qu'ils purent rencontrer. Ces animaux abondent tellement dans ces régions, et sont si inoffensifs, qu'à la fin du cinquième jour nos six hommes en avaient tué plusieurs milliers.

La chasse étant terminée sur ce point, le contre-maître King proposa à ses compagnons d'utiliser les trois jours qui leur restaient avant le retour du navire, à explorer l'île Saint-Georges, située à proximité, et où l'on distinguait un grand nombre de phoques. Ils réunirent donc leur butin sur la plage, à l'endroit convenu avec le capitaine, et y placèrent une planche avec ces mots écrits à la craie : « Nous partons pour Saint-Georges; venez nous y chercher. »

Quand le *Franklin* revint à la fin de la semaine, il trouva les peaux de veau marin et l'inscription, et il se dirigea aussitôt vers l'île Saint-Georges, mais il croisa inutilement devant l'île pendant plusieurs jours; on n'aperçut ni les hommes, ni l'embarcation. Le temps était très-mauvais et la glace commençait à se former; aussi le capitaine, ne pouvant prolonger son séjour sans danger, pensa que les cinq hommes

avaient péri sur les écueils qui entourent l'île, et il fit reprendre la route d'Amérique.

Cependant on pensait que les hommes avaient pu être retenus dans l'intérieur de l'île par une cause ou une autre, et on reprochait au capitaine de n'avoir pas au moins envoyé une barque à leur recherche. Aussi une flottille de pêcheurs étant partie, au mois d'août de l'année dernière, de New-London pour les Shetland du Sud, il fut convenu avec les capitaines qu'ils s'efforceraient de retrouver la trace des hommes qu'on avait abandonnés.

Quand l'embarcation le *Nil* arriva à l'île Saint-Georges, le capitaine et plusieurs de ses hommes descendirent à terre pour se mettre à la recherche des matelots du *Franklin*. En suivant le rivage, ils aperçurent une petite hutte que surmontait un tuyau de cheminée. Dans un coin de la hutte dormait profondément un homme à barbe rouge, avec les cheveux tressés en nattes, et entièrement vêtu de peaux de veau marin. On le réveilla avec précaution. C'était le contre-maître King, le seul survivant de l'expédition.

Il raconta qu'après leur arrivée dans l'île, avec ses compagnons, ils s'étaient mis tous à la chasse des veaux marins. Au jour indiqué pour le retour du navire, ils étaient restés vainement sur la côte à attendre, et n'avaient rien aperçu, empêchés sans doute par la pluie et le brouillard, qui étaient assez intenses. Ils ne pouvaient croire cependant qu'on les eût abandonnés, et ils attendirent patiemment pendant quelques jours, se nourrissant de la chair des phoques et des pingouins qui étaient nombreux dans l'île.

Par bonheur, ils découvrirent cette petite hutte, qui avait été sans doute construite par quelques pêcheurs qui les avaient précédés. Mais le froid devenait si vif que l'un des hommes en mourut, et les deux autres s'embarquèrent pour l'île Winden, malgré les avis du contre-maître. On suppose qu'ils ont péri.

Resté seul, King s'occupa de calfeutrer hermétiquement sa hutte, et d'y rassembler des provisions pour passer l'hiver, qui est fort rigoureux dans ces régions. Les phoques et les oiseaux lui fournirent des aliments pour toute la saison d'hiver, et il trouva dans les petits arbustes qui croissaient çà et là le combustible nécessaire.

Il passa ainsi une année entière, seul, subvenant à tous ses besoins, et soutenu par l'espoir qu'un jour ou l'autre *le Franklin* reviendrait le chercher.



EXPOSITION DES RACES CANINES

AU JARDIN D'ACCLIMATATION.

La mode est depuis vingt ans aux expositions : expositions universelles nationales, et internationales ; expositions de tableaux, de fleurs, d'antiquités, de chevaux, de volailles.

Les Anglais en sont arrivés l'année dernière à donner au Palais de Cristal une exposition de jeunes enfants; les bébés sont venus concourir et ont reçu des médailles pour leur jolis petits minois roses, leurs jambes et leurs bras potelés.

Ces exhibitions de toutes sortes se succèdent presque sans interruption : aussi n'avons-nous nullement l'intention de vous tenir au courant de chacune d'elles. Il nous faudrait consacrer pour cela la moitié de notre journal à leur description. Cependant, je dois vous dire quelques mots de l'exposition des races canines, qui s'est tenue du 24 mai au 2 juin dans le Jardin d'acclimatation.



Chien esquimau (P. 48, col. 2.)

Plus de sept cents chiens avaient été envoyés pour prendre part à ce concours, non-seulement de toutes les parties de la France, mais même des diverses contrées de l'Europe.

Une vaste galerie occupant la grande allée circulaire du parc avait été construite pour leur réception. Au centre de la galerie s'élevait un long banc de chenil, espèce de table, divisée en deux parties par une cloison, et sur laquelle les chiens se trouvaient rangés par races et par couleurs.

Quiconque n'a pas visité cette curieuse exhibition, ne peut se faire une idée de l'infinie variété des espèces canines et aussi de l'état de perfection à laquelle chacune de ces espèces peut être amenée par des soins intelligents. Je ne tenterai pas de vous faire l'énumération de tous les chiens qui garnissaient la galerie : il me faudrait vous donner la liste de presque toutes les espèces connues, depuis le grand lévrier d'Écosse, le chien de montagne ou le terre-neuve, jusqu'au terrier minuscule, au basset à jambes torses et au bichon havanais gros comme le poing. Il s'y trouvait même un fort joli chacal, qui paraissait aussi doux et aussi apprivoisé que tous ses voisins.

Les espèces que l'on qualifie du titre de chien de salon, avaient été séparées des espèces utiles et placées dans de petites cages, où on pouvait les voir derrière un grillage étroit protégé par un vitrage. On

avait voulu sans doute éviter à ces aristocrates de la race canine le contact vulgaire des chiens de berger ou de chasse. Ces pauvres petites bêtes paraissaient du reste suffisamment ahuries par les clameurs assourdissantes des chiens de meute dont les chenils se trouvaient dans le voisinage.

Rien de plus beau que ces meutes, composées de chiens de taille gigantesque, aux mâchoires armées de crocs acérés et tous de même pelage. En les regardant bondir, hurler, se démener, on comprend les terreurs que le cerf timide et même le sanglier doivent éprouver lorsqu'ils se sentent poursuivis par une bande de pareils ennemis. De temps à autre le valet de meute entre dans l'enceinte du chenil, au milieu de cette troupe hurlante, qui soudain devient silencieuse et obéit à son moindre signe. Il appelle tour à tour les chiens par leur nom, et chacun vient avec des sauts de joie se faire caresser, puis remonte prendre sa place sur le banc de chenil. Ce brave homme, qui est là insouciant, vous fait l'effet d'un dompteur entouré de ses lions. Et croyez que si une révolte soudaine animait ces belles bêtes, le fouet qu'il tient à la main ne suffirait guère à protéger sa vie ; il serait déchiré en un instant. C'est ce qui arriverait infailliblement si un étranger pénétrait dans le chenil, sans être accompagné de l'homme que les chiens sont accoutumés à voir. On a l'exemple de gens dévorés par des chiens de meute pour s'être aventurés témérairement dans un chenil.

En somme l'exposition canine du Jardin d'acclimatation a été une des plus complètes de ce genre qui aient encore été faites. Elle prouve que nous avons en France des gens qui s'occupent sérieusement de l'amélioration de cette race si utile.

Il y manquait cependant encore quelque chose pour bien représenter toutes les aptitudes de la race canine. A côté des chiens de berger, de garde, de chasse, de luxe, il aurait fallu faire figurer aussi le chien de trait.

Vous savez certainement que dans les régions voisines du pôle, telles que le Groënland et l'Alaska, le chien est le seul animal de trait employé. Les voyages de Kane et de Hayes vous ont appris comment les Esquimaux attellent à leurs traineaux quatre et quelquefois huit paires de ces animaux. Mais ce que vous ignorez, c'est que dans toute l'Europe du Nord le chien remplace l'âne, si employé en France, surtout dans le Midi. En Russie, en Allemagne et même en Belgique, ce sont des chiens qui traînent les petites charrettes dans lesquelles les paysans apportent leurs produits au marché. Sans aller bien loin, à Bruxelles par exemple, les voitures des laitières sont toujours attelées d'un fort et robuste mâtin, qui entraîne au galop son fardeau, en faisant retentir la rue de ses jappements joyeux.



Attelage à la bruxelloise. (P. 48, col. 2.)

A la prochaine exposition de chiens, il faut espérer que nous verrons figurer un de ces jolis attelages à la bruxelloise qui méritent bien d'être introduits dans nos campagnes du Nord. On a encore en France le préjugé de croire qu'il est cruel de faire travailler le chien. Lorsque le chien est fort et bien soigné, il n'y a pas plus de cruauté à lui faire traîner pendant quelques heures un fardeau proportionné à sa force et à sa taille, qu'il n'y en a à atteler un cheval ou un âne à une charrette.

Th. Lally.





Prétentaine, affolée et poursuivie par Caïman. (P. 50, col. 1.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE XXIII

Où les malices d'Emmanuel tournent au profit de Véronique.

Mlle Octavie avait eu tort de repousser les avances d'Emmanuel, malgré le manque de cravate et l'absence de raie au milieu de la tête, qui caractérisaient le collégien. Il avait probablement intéressé à sa vengeance toutes les bêtes du jardin, des prés et des bois, car Mlle Octavie ne pouvait faire un mouvement sans en trouver quelqu'une sous son pied ou sous sa main. Si le soir la famille était réunie autour de la lampe, un monstre noir, un affreux capricorne, venait tout à coup voltiger à l'entour. Si Octavie acceptait une fleur de la main d'Emmanuel, une guêpe ou une abeille ne manquait pas d'en sortir en bourdonnant. Caïman lui jappait aux jambes; les bêtes à cornes la regardaient de travers, elle et ses rubans rouges; les chauves-souris entraient le soir dans sa chambre à coucher, et même un jour, ô horreur! elle y trouva une rainette! Impossible d'expliquer comment elle y était entrée : la chambre était au premier étage, et c'était un saut un peu fort pour une rainette. La bonne crème, les bons fruits, les pâtisseries et l'excellente cuisine de Martuche dédommageaient un peu Octavie de ses mésaventures, car elle était gourmande; cependant elle ne trouvait pas le séjour de la campagne fort agréable, et elle commençait à s'ennuyer, quand le bal que Sylvanie avait facilement obtenu de sa mère vint ouvrir une série de divertissements. Il était hors de doute que les familles invitées voudraient rendre les unes après les autres la politesse de Mme Arnaudeau, et il y aurait de quoi s'occuper rien qu'à combiner des toilettes.

On avait été un peu en peine pour l'orchestre; mais Emmanuel avait écarté l'obstacle en offrant son ami Ambroise, qui avait, dit-il, pris des leçons de M. Bardio, un véritable artiste, et qui ne serait pas en peine de jouer toute la soirée, seul ou avec le piano. Il y eut des répétitions sans nombre; Mlle Brandy, invitée, mit son talent à la disposition des danseurs, et fit apprendre à Ambroise le chant de tous les airs qu'elle jouait. La petite Anne, son élève, dut se révéler dans une polka à quatre mains avec accompagnement de violon; et Sylvanie et Mlle Farrochon daignèrent s'unir au petit violoneux pour contribuer à l'orchestre. Octavie déclara même que cet enfant avait quelque chose d'original et de *poétique*. Elle faisait profession de poésie.

Le jour du bal se leva radieux. Mme Arnaudeau fut sur pied dès l'aurore; elle avait d'ailleurs peu dormi, d'inquiétude que tout ne marchât pas bien, quoiqu'il ne fût pas de sa dignité de laisser voir ses craintes. Emmanuel fut employé toute la matinée au métier de portefaix, qui lui convenait à merveille. Il plaça et déplaça des meubles, planta des clous, porta des caisses de fleurs, et, grâce à la précaution qu'on prit de ne pas lui confier d'objets fragiles, il s'en tira sans rien casser. Sylvanie et son amie donnèrent de partout le coup d'œil du critique, et s'occupèrent préparer leur toilette. Sylvanie avait une robe de crêpe blanc, toute neuve, surchargée de ruches, de bouillonnés, de plissés, de nœuds, enfin de tout ce

1. Suite. — Voy. t. I, pages 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401, et t. II, page 1, 17 et 33.

qu'on peut mettre sur une robe de bal. Octavie mettait la fameuse robe de taffetas cerise, et une coiffure dans le dernier goût, qu'elle avait fait venir de Nantes. Elle avait eu la gracieuseté d'en commander une toute semblable pour Sylvanie.

Robes et coiffures étaient étalées sur leurs lits, avec tous les accessoires de leurs toilettes. Quand tout fut prêt, les deux jeunes filles redescendirent. Emmanuel était occupé à placer des caisses d'orangers et de lauriers-roses dans les embrasures des fenêtres.

« Ne les mettez donc pas là! lui dit Mlle Octavie. Faites-en un bouquet derrière le piano : le violoneux aura l'air de surgir du milieu de la verdure, ce sera tout à fait poétique.

— Je me soucie bien que ça soit poétique! Ne faut-il pas qu'il puisse se remuer? Comment voulez-vous qu'il joue si vous lui prenez toute la place avec vos arbres? il sera là encaqué comme un hareng, puisqu'on ne peut pas avancer davantage le piano.

— Eh! il n'a pas besoin de tant de place. Ces gens-là ne sont pas habitués à avoir toutes leurs aises; c'est beaucoup d'honneur pour lui de faire danser des gens comme nous, et il peut bien se gêner un peu.

— Des gens comme lui valent tous les gens possibles, mademoiselle Farrochon! et j'en ai assez de travailler pour des gens comme vous, qui n'ont pas plus de pitié que cela du mal des autres. Je m'en vais : arrangez vos orangers vous-même, si vous voulez. »

A ce moment Caïman, qui profitait du bouleversement pour entrer partout, se glissa dans le salon.

« Chassez donc votre chien, monsieur Emmanuel, s'écria Octavie. L'horrible bête! il est tout crotté! A bas! à bas! »

Et, joignant le geste à la parole, elle cingla au pauvre chien un coup de sa petite canne.

« Bon! c'est le tour de mon chien, à présent! s'écria Emmanuel en colère. Viens-nous-en, Caïman! »

Et Emmanuel, secouant la poussière de ses mains, quitta le salon.

Malgré les observations des deux jeunes filles, M. Arnaudeau, comme son fils, persistait à ne pas vouloir laisser rétrécir la place destinée au petit violoneux, lorsqu'on entendit des aboiements furieux, mêlés à des miaulements désespérés. Il s'ensuivit un grand tumulte à l'étage supérieur : des corps lourds se poursuivant et se culbutant. Ce fut l'affaire de quelques secondes; le tapage dégringola le long de l'escalier et pénétra dans le salon, sous la forme de Prétentaine, affolée et poursuivie par Caïman. Octavie poussa un cri : « Là! là! » Et, défaillante et sur le point de s'évanouir, elle montrait la malheureuse Prétentaine, empêtrée dans la fameuse coiffure de bal qu'elle traînait après elle, souillée, chiffonnée, salie, dans un état à faire pitié. On se précipita vers elle, on chassa Caïman, et, après avoir constaté que le désastre était irréparable, on chercha comment il avait pu arriver. Cela, c'était le secret de Caïman, de Prétentaine et d'un troisième coupable qui ne le dit jamais : mais moi je peux vous le dire.

Emmanuel, sorti furieux du salon avec son chien, avait rencontré dans la cour Prétentaine, occupée coquettement à lustrer son poil. Pour faire passer sa mauvaise humeur sur quelqu'un ou sur quelque chose, il montra la chatte à Caïman en lui criant : Au chat! Caïman s'élança; Prétentaine, surprise, s'enfuit, avisa la grande vigne qui tapissait le mur de la maison, y grimpa en s'accrochant aux espaliers, et, voyant une fenêtre ouverte, elle y sauta et se crut en sûreté.

La chambre où elle entra était la chambre de Sylvanie, cédée par elle à son amie; et Prétentaine se blottit sur le lit, entre le mouchoir, l'éventail et la coiffure. Jusque-là il n'y avait pas de mal; mais Emmanuel, de sa voix la plus formidable, répéta son cri : Au chat! Caïman, qui savait fort bien comment on pouvait pénétrer dans les chambres d'en haut sans passer par les fenêtres, s'élança dans l'escalier, qu'il gravit en un instant, et vint tirer de sa sécurité la malheureuse fugitive, qui sauta en bas du lit, et se sauva par la porte entr'ouverte sans prendre garde à ce qu'elle entraînait. Or, ce qu'elle entraînait, c'était la coiffure; et l'infortunée, toujours pourchassée par son ennemi, pénétra avec lui jusque dans le salon, où leur apparition causa le désordre dont nous avons parlé.

Octavie se lamentait encore de la perte de sa coiffure, et Sylvanie songeait avec humeur qu'il lui faudrait, par politesse, renoncer à se parer de la sienne, lorsque la petite Anne entra doucement. Elle accompagnait ses chaises de salon et quelques paires de flambeaux, que Mme Arnaudeau empruntait pour le soir. De plus, elle était suivie par Véronique, qui portait une grande corbeille admirablement tressée, et remplie des fleurs de la saison, qu'elle y avait disposées avec son goût habituel.

« Madame, dit Anne à Mme Arnaudeau avec son gentil sourire, voilà Véronique qui m'a apporté une corbeille qu'elle a faite, et je l'ai trouvée si jolie que j'ai pensé qu'elle ornerait bien votre console. Voulez-vous la prendre? Véronique m'en fera une autre.

— Charmant, en vérité! Très-poétique! tout ce qu'il y a de plus nature! dit Mlle Octavie en braquant son lorgnon sur la corbeille.

— Puisqu'elle vous plaît, nous allons la prendre, dit Mme Arnaudeau. Pose-la sur ce meuble, petite, et attends un peu : je vais chercher ma bourse pour te la payer. »

Anne examinait la triste coiffure. « Quel dommage! dit-elle. Mais qu'allez-vous mettre à la place?

— Je n'en sais rien : je n'ai que des vieilleries, c'est désolant! Si j'étais à Nantes, j'enverrais chez Mlle Christine, la célèbre fleuriste; elle monte des

coiffures en fleurs naturelles... c'est à se mettre à genoux devant. Mais ici, comment faire?

— En fleurs naturelles? répéta Anne. Est-ce qu'on peut en mettre au bal? Alors, je suis sûre que Véronique ferait cela aussi bien que Mlle Christine. Viens donc voir, Véronique : est-ce que tu saurais faire une coiffure comme celle-ci, avec de vraies fleurs? »

Véronique s'approcha, prit dans ses mains les piteuses fleurs artificielles, et les regarda un instant.

« Je vais essayer, mam'zelle Anne, répondit-elle timidement. Si je ne réussis pas, il n'y aura toujours rien de perdu. »

Elle sortit emportant la coiffure. Deux heures après elle revint, et tous, même Octavie, se récrièrent d'admiration. Les dimensions de la coiffure et la disposition des branches qui la composaient étaient les mêmes que dans la guirlande artificielle; mais celle de Véronique était d'une légèreté et d'une grâce dont l'autre n'avait jamais approché. Un diadème de bruyères rose vif, entourées de leur léger feuillage d'un vert brillant, s'élevait au-dessus du front; une branche de lierre aux petites feuilles luisantes et sombres devait serpenter parmi les boucles des cheveux et retomber par derrière; ses grappes de fruits noirs faisaient ressortir le coloris des bruyères; quelques touffes d'herbes légères qui ondulaient au moindre souffle accrochaient la lumière et faisaient l'effet d'un nimbe. La coiffure parait si bien Octavie, que Sylvanie s'en commanda sur-le-champ une semblable; et Véronique ajouta le soir une si belle somme au trésor contenu dans son vieux bas, qu'elle ne mit plus de bornes à son ambition, et rêva de chausser d'une belle paire de souliers sa mère qui n'avait jamais porté que des sabots.



Une abeille ne manquait pas d'en sortir. (P. 50, col. 1.)

Le bal ressembla à tous les bals de campagne : tout le monde s'y amusa, même Octavie, quoiqu'elle ne crût pas de sa dignité d'en avoir l'air. Emmanuel avait des souliers vernis qui le gênaient un peu; mais cela valait mieux ainsi, car il marcha sur tant de pieds chaussés de satin noir ou blanc, qu'on ne peut songer sans frémir aux désastres qu'auraient causés ses gros souliers à clous. La petite Anne vint au bal pour la première fois de sa vie, et y resta jusqu'à dix heures; elle joua très-bien sa polka, et fut trouvée très-gentille avec sa robe blanche et ses deux grosses tresses brunes qui tombaient jusqu'au bas de sa jupe. Elle s'amusa beaucoup, et, en partant, elle pria Emmanuel, qui l'avait conduite jusque dans le vestibule, de lui donner dans son mouchoir un morceau de gâteau pour Véronique « pour lui faire goûter les bonbons du bal ». Emmanuel lui en donna plein un sac.

Véronique gagna à ce bal autre chose que des

bonbons. Il y eut beaucoup de soirées de danse dans le pays, et on lui commanda une grande quantité de coiffures. On ne les lui payait pas si cher qu'à une fleuriste; mais c'était encore beaucoup pour elle. De plus, Mme Amiaud l'ayant engagée à offrir ses services aux dames pour faire des ourlets, des surjets et différentes autres coutures, elle eut bientôt de l'ouvrage assuré pour tout l'hiver. Elle ne voulut pas cependant renoncer au tricot; elle pensait que ce serait de l'ingratitude envers les gens qui lui avaient donné du travail quand elle était toute petite; et même elle se donna le plaisir de tricoter gratis une paire de bas à la mère Gillette.

Les affaires d'Ambroise allaient fort bien aussi. On avait été content de ses services chez M. Arnaudeau, et il fut engagé pour faire danser à tous les autres bals. Quand il avait un jour de libre, sans bal ni préveil, il faisait ses trois lieues à pied pour aller à la ville demander une leçon de violon à M. Bardio. Il allait aussi chez Mlle Léonide, et il eut plusieurs fois l'honneur et le bonheur de tenir entre ses mains le fameux violon d'Amati : c'était sa grande récompense quand il avait déchiffré convenablement une page de musique. Il ne négligeait pas non plus de rendre à Véronique les services qu'il lui avait promis, et cette vie active profitait à la fois à sa santé, à sa bourse, à son talent et à son cœur. Il grandissait, s'instruisait, et se sentait devenir meilleur à mesure qu'il se rendait utile.



CHAPITRE XXIV

Où Ambroise et Emmanuel font plusieurs métiers.

« Hé! vous là-bas! est-ce que c'est par ici la maison de la Tessier? »

Le personnage ainsi interpellé leva la tête, arrêta la corde du puits, qu'il tirait en ce moment, et regarda à qui il avait affaire.

« Tiens! monsieur Emmanuel! C'est ici; entrez, la porte est ouverte. Mais la Tessier n'y est pas, ni Véronique non plus.

— Et tu y es, toi, Ambroise. Qu'est-ce que tu y fais donc?

— Je tire de l'eau pour Véronique; elle a des salades à arroser, du linge à laver, je vais lui remplir son timbre, ce sera toujours autant de moins à faire.

— C'est une bonne idée. Attends-moi. Je vais t'aider. Dis donc, si nous lui arrosions ses salades?

— Oui, quand l'eau sera un peu chauffée au soleil.

— Ah! c'est vrai. Mais qu'est-ce qu'on pourrait bien faire en attendant? »

La conversation, commencée par-dessus la haie, se continuait dans la maison de la Tessier. Emmanuel s'était assis sur un banc, et regardait autour de lui.

« Il n'y a rien à faire, répondit Ambroise : j'ai rangé le bois qu'elle avait rapporté des champs, et je ne peux pas lui faire sa cuisine. Pour son ménage, il est fait dès le matin, je vous en réponds.

— Et même très-bien fait. Comme c'est propre! ça n'a presque pas l'air pauvre.

— Oui, c'est joliment balayé, par terre. Il faut voir comme elle se fâche quand Turlure apporte un os ou une croûte. Je suis sûr que, si elle devient riche, la première chose qu'elle fera, ce sera d'avoir des carreaux par terre, comme chez les bourgeois.

— Des carreaux! voilà une idée! Sais-tu où il y a de la terre glaise, par ici?

— Oui, j'en connais un tas près de la carrière. Mais pourquoi?

— Tu vas voir, nous allons rire. Véronique va-t-elle bientôt revenir?

— Oui, voilà qu'il fait trop chaud pour ses bêtes. Tenez, je la vois qui vient là-bas.

— Bon. Je vais lui dire d'aller à la maison chercher de l'ouvrage : c'est pressé, c'est pour ces demoiselles qui partent à la fin de la semaine. Moi je pars le lundi d'après : quelle scie! Elle part de bonne heure le matin, n'est-ce pas?

— Guère avant six heures à présent : le soleil commence à se lever tard.

— Très-bien! Tu vas venir avec moi; nous irons prendre la brouette du jardinier, nous la remplirons de carreaux; il en est resté une quantité quand on a repavé notre cuisine. Nous les apporterons ici, nous les cacherons dans un coin derrière la haie; nous irons chercher de la terre glaise et nous en ferons une bonne provision; et demain matin, dès qu'elle sera partie et sa mère aussi, nous arrivons, nous faisons notre mortier, et nous lui pavons toute sa chambre. Qu'en dis-tu?

— Je dis que vous avez une fameuse idée, monsieur Emmanuel. Et vous saurez mettre les carreaux?

— Si je saurai! J'ai bien vu faire les ouvriers! »

Il les avait vus faire, en effet, et il avait saisi leurs procédés mieux que les règles de la grammaire latine. Si bien que le lendemain, à neuf heures, la

chambre de la veuve était presque entièrement pavée en beaux carreaux rouge clair, bien alignés et bien unis. Il en manquait pourtant encore quelques-uns, et Emmanuel prit la brouette pour aller les chercher. Comme il revenait, il rencontra Ajax et sa maîtresse.

« Emmanuel qui s'est fait maçon! s'écria la petite fille en riant. Comme vous voilà fait! vous êtes crotté de la tête aux pieds.

— C'est pour le bon motif, mademoiselle; je pave la maison de Véronique pour lui faire une surprise. Ambroise est avec moi. Voulez-vous venir nous aider, au lieu de vous moquer de moi! je vous mettrai dans la brouette avec mes briques. »

Anne trouva la proposition charmante, et monta sur le trône de briques. Ajax la suivait. Ambroise vint à leur rencontre, les mains toutes jaunes de mortier.

« Mais vous avez presque fini, dit Anne en regardant la chambre. Comme c'est beau! Ah! mais j'ai mon idée, moi aussi. Viens, Ajax. Attends-moi, je vais revenir tout à l'heure. »

Elle revint en effet, portant un paquet blanc qu'elle déroula en triomphe.

« Voilà! des beaux rideaux pour la fenêtre. C'est Pélagie qui me les a donnés. Otez vite ceux-là, Ambroise. Pauvre Véronique! elle y a mis des morceaux comme elle pouvait; il y en a de toutes les couleurs. Ce sera bien plus joli en mousseline; elle ne va plus reconnaître sa chambre. Et puis Pélagie a dit de venir avec la brouette, qu'elle donnerait encore autre chose.

— Qu'est-ce que c'est donc, Anne?

— Je ne sais pas; elle n'a pas voulu me le dire. Dépêchez-vous : je vous passe les carreaux, cela ira plus vite. Plus que deux! Vous avez fini? Eh bien, venez. »

Ce que Pélagie donna, c'étaient deux chaises dont le dossier était cassé. Emmanuel s'arma d'une scie, et coupa bien proprement les montants à la hauteur du deuxième barreau; on pouvait encore un peu s'y appuyer. Et Anne, en allant fureter dans le grenier, découvrit deux autres chaises mises au rebut comme boiteuses, mais qui, les pieds une fois rognés et égalisés, devinrent d'excellentes petites chauffeuses, pour s'asseoir l'hiver au coin du feu; on les chargea sur la brouette, et Anne compléta ce splendide mobilier par le don de deux grandes tasses à fleurs rouges, destinées à orner la cheminée si on les trouvait trop belles pour y boire. Et quand tout fut prêt, on s'assit sur trois des quatre chaises, et l'on trouva Véronique bien longue à revenir. Elle ne tarda pourtant pas trop; au bout d'un quart d'heure d'attente, on vit Ajax, qui s'était couché en rond aux pieds de sa maîtresse, se lever brusquement et s'élancer dehors pour courir en aboyant au-devant des moutons qu'il avait sentis. Heureusement qu'en apercevant Véronique, il comprit que c'étaient des moutons de connaissance; il s'apaisa donc et se mit à marcher tranquillement auprès de Turlure, déjà fort inquiet du désordre qui menaçait de se mettre dans son troupeau.

« Mlle Anne est donc par ici? » demandait Véronique à Ajax, qui remuait la queue et allait en avant comme pour lui répondre.

Étonnée, elle se hâta de faire défiler ses bêtes devant elle, à la porte de leur bergerie, et de les y enfermer. Puis elle entra dans la maison.

Elle crut d'abord s'être trompée de porte et être entrée par mégarde chez le voisin. Mais aucun voisin n'avait une si belle chambre, bien sûr! Véronique reconnut Anne, Emmanuel, Ambroise, vit les taches de terre glaise à leurs vêtements et comprit tout. Elle fut si heureuse, si heureuse, qu'elle n'eut pas la force de le dire. Elle tomba à genoux sur le seuil de sa porte, cacha sa figure dans ses mains et fondit en larmes. Avoir une si belle maison, un vrai palais, quelle joie! mais la pauvre enfant était plus heureuse, plus attendrie encore d'avoir rencontré en ce monde de si bons petits cœurs.



Je tire de l'eau pour Véronique. (P. 52, col. 2.)

Les trois enfants coururent à elle, la relevèrent et la portèrent sur une des chaises; Anne l'embrassait et riait, tout en ayant, elle aussi, une larme dans chaque œil. Emmanuel et Ambroise saisirent Ajax chacun par une patte de devant, et l'obligèrent à danser une ronde de réjouissance.

« Ah! dit Véronique quand elle eut retrouvé la parole, les beaux rideaux! les belles tasses! les belles chaises! et par terre! est-ce que c'est vous qui avez fait cela?

— C'est M. Emmanuel, interrompit Ambroise; il sait mettre les carreaux; et puis il a scié les chaises, et il a fait la toilette de l'endroit qu'il avait

scié, avec une lime et de la cire : il sait tous les métiers.

— Oui, tous ceux qu'on ne m'apprend pas, dit Emmanuel. D'ailleurs, Ambroise m'a aidé, et Anne aussi : n'est-ce pas, Anne? A la fin, elle était ici, et elle présentait les carreaux ; et puis elle a donné les rideaux, et les chaises, et les tasses. Aussi je vais la reconduire en voiture dans ma brouette. Venez-vous, Anne?

— Oh non! dit Véronique, pas si vite. Comme vous êtes bons! je vous demande bien pardon d'avoir pleuré ; c'est que j'étais trop heureuse pour rire et pour parler, j'en étouffais. Comme ma mère va être contente ce soir! Voudriez-vous encore me faire un plaisir? ce serait de goûter de mes fromages : ils sont tout frais et j'ai du pain cuit de cette nuit, et du vin doux que le père Maurice m'a donné : il est très-bon. Mlle Anne et M. Emmanuel boiront dans les belles tasses. »

Et vivement, tout en parlant, Véronique mettait sur la table un linge pour servir de nappe, comme elle savait qu'on faisait chez les riches. Elle y posa deux assiettes de faïence à dessins bleus, bien propres, le grand pain bis, les fromages, et un pot de grès ventru contenant le vin doux. Elle mit le couvert d'Ambroise un peu plus loin ; mais Anne alla le chercher pour le placer à côté du sien.

« Donne une assiette pour toi, Véronique ; là, auprès d'Emmanuel, nous ferons la dînette ensemble, ou bien je n'en suis pas. Et les chiens lècheront les assiettes, et l'on aura soin de laisser quelque chose dedans. Mais où est donc Emmanuel?

— Il est parti, répondit Ambroise ; il m'a dit qu'il allait revenir. Tenez, le voyez-vous là-bas sur la route? Comme il court!

— Heureusement que le déjeuner ne refroidira pas, fit observer la petite Anne. Montre-moi donc ton cahier en attendant, Véronique, je voudrais bien voir ton écriture.

— Oh! oui, mademoiselle Anne, vous me donnerez une leçon! » répondit Véronique avec joie, en mettant la bouteille à encre à côté du pot de vin doux. Mais Anne se récria : donner une leçon à Véronique! c'était à peine si elle écrivait aussi bien qu'elle. Elle admira les lettres bien formées, la propreté du cahier, et prédit à Véronique qu'elle deviendrait très-savante. Véronique n'était d'abord qu'à moitié contente ; elle regardait Ambroise de côté et tâchait de garder un air indifférent; mais quand elle vit qu'Ambroise souriait d'un air de bonne humeur, qu'il la louait, lui aussi, et qu'il avait l'air aussi heureux des éloges donnés à sa petite amie que s'ils eussent été donnés à lui-même, elle se réjouit tout à fait; et quand la conversation fut interrompue par le retour d'Emmanuel, elle se glissa près d'Ambroise et lui dit tout bas : « Tu vois bien que tu deviens bon! » Ambroise en rougit de plaisir, car sa conscience lui disait la même chose.

Emmanuel revenait très-chargé. Il portait un bâton appuyé sur son épaule, et au bout de ce bâton pendait un grand panier qui paraissait très-lourd. On n'a jamais su si Martuche en avait donné le contenu de bonne grâce, ou si Emmanuel avait dévalisé son fruitier sans sa permission. Il n'y eut point de querelle à ce sujet : Martuche, dont Emmanuel avait toujours été le favori, était plus que jamais disposée à lui passer tout, en haine des nouvelles prétentions de Mlle Sylvanie, qui exigeait maintenant qu'elle lui parlât à la troisième personne, elle, Martuche, qui l'avait mise dans ses langes et qui lui avait appris à dire papa et maman! Comme si c'était une façon chrétienne de parler aux gens que de s'adresser à eux comme si l'on parlait d'un autre! Emmanuel tutoyait Martuche, lui, et il se laissait tutoyer par elle ; ça n'empêchait pas le respect et ça conservait l'amitié. Voilà ce que pensait Martuche, et c'est pour cela qu'Emmanuel put étaler sur la table des poires grosses comme les deux poings, des raisins noirs et blancs, veloutés, transparents, dorés par le soleil, des noix fraîches, et des pêches de vigne aussi rouges et luisantes que les joues de Martuche elle-même. On applaudit, on rit, on chanta, et on mangea ; on ne mangea pas tout, et Véronique voulait remettre ce qui restait dans le panier d'Emmanuel, mais celui-ci n'y consentit pas, et déclara qu'il fallait que la Tessier eût sa part du festin. Les trois chiens aussi étaient très-heureux ; je dis trois, car Emmanuel avait amené Caïman, grand amateur de pain frais, qui amusa toute la société en se laissant mettre sur le nez une bouchée qu'il ne gobait que lorsque son maître avait compté jusqu'à douze. Enfin, comme le soleil baissait et que les brebis commençaient à bêler dans la bergerie, Véronique alla leur ouvrir et repartit avec elles pour le pâturage, non sans avoir de nouveau remercié ses petits amis.

A suivre. Mme Colomb.



LES LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES

En 1851, on ne comptait encore en France que 2000 kilomètres de fils télégraphiques fonctionnant avec 17 bureaux qui transmettaient 9000 dépêches par an. Aujourd'hui, nous possédons près de 125 000 kilomètres de fils posés, reliant 3271 bureaux avec un mouvement annuel de 6 millions de dépêches.

Les lignes télégraphiques de l'Europe ont une longueur totale de 270 000 kilomètres, qui représente 700 millions de mètres de fils télégraphiques, c'est-à-dire deux fois la distance de la terre à la lune.

Enfin, toutes les lignes du globe réunies donnent 2 millions de kilomètres de fils télégraphiques posés, c'est-à-dire de quoi faire quarante fois le tour de la terre.

Cependant le télégraphe ne fait pas encore le tour du monde. Il y a une solution de continuité entre l'Asie et l'Amérique; mais, d'ici à peu de temps, cette lacune sera comblée par quatre câbles sous-marins qui traverseront l'océan Pacifique.

Actuellement, la plus longue ligne télégraphique sans solution de continuité est celle qui part de Victoria, dans la Colombie anglaise, va gagner San-Francisco par le littoral du Pacifique, suit le chemin de fer qui traverse l'Amérique du Nord, de San-Francisco à Boston, s'enfonce dans l'océan Atlantique, passe à Londres, franchit la Manche, puis touche Paris, Lyon, Marseille, va gagner Alger à travers la Méditerranée, court sur Alexandrie, franchit l'isthme de Suez, suit la mer Rouge jusqu'à Aden, traverse la mer des Indes pour atterrir à Bombay, va par terre de Bombay à Madras, par mer de Madras à Singapore, et se bifurque là en deux grands câbles.

Le premier de ces câbles suit les côtes orientales de l'Asie, en touchant à la Chine et au Japon, jusqu'à Alexandrowski, dans le Kamtchatka, où il rejoint la ligne qui revient au nord de l'Angleterre, par Kiatka, Tomsk, Kazan, Moscou, Saint-Pétersbourg, Stockholm et Christiania.

Le second câble va de Singapore à Batavia, traverse l'archipel malaisien et touche l'Australie à Port-Darwin, où il se relie à la ligne récemment posée à travers ce continent jusqu'à Sydney, Melbourne et les autres colonies australiennes.

L'HOTEL DES INVALIDES [1]

V

Le dimanche suivant, je me dirige, dès le matin, vers l'Hôtel des Invalides. Le père Malivet m'attend à la grille; dès qu'il m'aperçoit, il accourt au-devant de moi et vient me serrer les mains avec effusion.

« Je vous remercie bien d'être venu, me dit-il, vous ne sauriez croire combien vous me faites plaisir. Je me dis : Au moins voilà quelqu'un qui pense à nous et qui ne veut pas nous faire chasser de notre maison.

» Nous allons aller à la chapelle; le service n'est pas commencé; vous pourrez jeter un coup d'œil sur nos drapeaux. »

Nous traversons la grande cour et passons sous le portique que surmonte la statue de bronze du Petit-Caporal. Nous voilà dans la chapelle: une grande nef étroite, un peu nue, avec deux ailes à galerie supérieure, séparées du vaisseau central par une rangée d'arcades. Des deux côtés, au-dessus des tribunes, pendent de vieux drapeaux, troués, déchirés, fanés, nobles trophées de nos anciennes gloires. On y retrouve les couleurs de toutes les nations : l'Angleterre, l'Autriche, le Mexique, la Russie, la Chine. Il me semble même reconnaître sur un lambeau de toile l'aigle prussienne à double tête.

Ce n'est là qu'un débris des trophées qui garnissaient jadis la voûte de cette chapelle, transformée par un décret de la Convention en temple de la Gloire. Aux jours funestes de l'invasion, en 1814, lorsque les armées alliées entrèrent dans Paris, le maréchal Sérurier, alors gouverneur des Invalides, craignant de voir tomber entre les mains des ennemis les précieuses dépouilles que les armées de la République et de l'Empire avaient entassées dans ce temple, donna l'ordre de les détruire. Dix-huit cents drapeaux et étendards furent réunis dans la grande cour et livrés aux flammes, qui anéantirent en quelques instants tous ces glorieux souvenirs.

Sous la Restauration, la précieuse collection si malheureusement détruite commença à se reconstituer. On envoya aux Invalides les drapeaux enlevés en Morée. En 1840, on retrouva dans les caveaux du Luxembourg un grand nombre d'étendards que Napoléon avait offerts au Sénat et qui furent placés dans la chapelle. Nos campagnes de Crimée, d'Italie, de Chine et du Mexique étaient venues rendre une partie de son ancienne splendeur à cette glorieuse collection, lorsqu'un accident inexplicable vint de nouveau l'anéantir. Le feu, mis peut-être par une main malveillante, dévora en quelques instants presque tous les drapeaux. Depuis cette époque, malheureusement, les drapeaux conquis par nos armes ont été en bien petit nombre.

Après avoir fait le tour de la nef, accompagné de mon vieil ami, qui me donne d'une voix basse et recueillie tous ces renseignements, nous sortons de la chapelle, où le monde commence à entrer.

« Nous allons monter maintenant dans les tribunes, me dit le père Claude; de là, vous pourrez suivre dans tous ses détails la cérémonie. Le public n'y est pas admis habituellement, mais monsieur

1. Suite et fin. — Voy. pages 10, 27 et 38.

l'adjudant de service a bien voulu m'autoriser à vous y conduire. »

De la tribune de gauche où nous prenons place, je domine dans son entier le sol de la chapelle. Bientôt la grande porte est ouverte à deux battants et le peloton d'honneur entre dans la nef. Ce peloton est composé de quarante invalides en grand tenue, armés de piques à banderoles rouge et blanche, qui viennent former la haie des deux côtés de la nef.

Le général gouverneur des Invalides, suivi de son état-major, va prendre place à la droite de l'autel.

Les deux enfants de chœur qui assistent le desservant portent le camail du temps de Louis XV. Les autres ont le costume d'enfant de troupe des Invalides. Ils exécutent les différentes sonneries sur leurs tambours, qu'ils déposent ensuite pour aller se joindre au chœur du *Gloria in excelsis Deo*. Un orgue et une musique militaire accompagnent le service religieux de leur harmonie un peu bruyante.

Au moment de l'élévation, se place un incident touchant. Les tambours battent aux champs et l'officier commande d'une voix brève : « Genou, terre! » Oui, mais il est difficile d'exécuter ce mouvement, lorsque, comme la plupart de ces vieux soldats, on a laissé le genou et la jambe sur un champ de bataille. Les bons invalides s'inclinent donc respectueusement le mieux qu'ils peuvent, mais bien peu réussissent à s'agenouiller.


La chapelle des Invalides. (P. 55, col. 2.)

La messe est finie ; l'orgue et les instruments de cuivre remplissent la voûte de sons d'allégresse ; la haie se serre et le brave général de Martimprey traverse la nef. Il marche d'un pas lent, s'appuyant sur son bâton, du seul bras qui soit resté valide. C'est un spectacle touchant et solennel que de voir ce noble vieillard, mutilé par vingt blessures, traversant les rangs de ses vieux compagnons d'armes, qui comme lui ont donné leur sang et leur chair pour la patrie.

Oui, le père Claude avait raison l'autre jour dans son indignation. Quoi! on voudrait disperser cette noble communauté de vieillards! On leur marchanderait cet asile qu'ils ont si bien mérité! Ce serait une impiété et une ingratitude. Si nous ne pouvons plus couvrir les voûtes de la chapelle Saint-Louis des trophées de nos victoires, il nous faut vénérer et entourer de soins et de reconnaissance ces hommes, trophées vivants à qui la France doit aujourd'hui tout ce qui lui reste de grandeur et de gloire.

Nous sortons des tribunes et du haut de la galerie, qui donne sur la grande cour, nous assistons au défilé des invalides devant le gouverneur. Lorsque nous descendons, nous rencontrons le général qui se dirige vers ses appartements à travers la foule remplissant les portiques. Toutes les têtes sont découvertes, et on lit sur le visage de ce public d'habitude si indifférent, le respect et l'émotion. J'en suis frappé et consolé ; ce n'est qu'avec le respect et le souvenir de ce que nous avons été, que nous pourrons devenir un jour ce que nous devons être.

Je fis encore une fois avec le père Malivet le tour de l'Hôtel ; il ne fut content que lorsqu'il m'eût fait promener depuis les combles, où sont exposés les plans en relief des villes fortes de la France, jusqu'au tombeau de Napoléon, celui que le vieil invalide n'appelait jamais autrement que « mon général ».

Je passai la journée avec lui, écoutant avec intérêt les mille récits du vieillard, et je ne le quittai qu'après l'avoir tranquillisé sur le sort futur de son cher Hôtel.

Je crois même que le père Malivet finirait par

HILDIBRAND



Genou, terre ! (P. 56, col. 1.)

pardonner tout à fait aux journalistes, si ma courte description pouvait vous engager à aller visiter vous-mêmes l'Hôtel des Invalides.

LOUIS ROUSSELET.



L'AMOUR MATERNEL CHEZ LES OISEAUX

LE NID

Le monde des oiseaux est celui où nous trouvons les plus nombreux et les meilleurs exemples d'amour maternel. Là il est dans toute sa force primitive, sans mauvais sentiment, sans impatience, sans colère. Comme l'a dit Toussenel, le monde des oiseaux n'est pas seulement celui où l'on aime le plus; c'est le premier où l'on aime. Et ce qui prouve péremptoirement que l'amour maternel est plus vif chez les oiseaux que dans aucune autre classe des animaux, c'est que la mère seule choisit l'emplacement du nid, seule elle met en œuvre les matériaux, seule elle construit ces édifices aériens si variés de forme et de style qui charment le regard de l'homme et confondent sa pensée. C'est l'amour maternel qui inspire l'artiste et produit des merveilles de tissage, de céramique, d'architecture ou de maçonnerie. A la mère seule aussi incombe le soin de l'incubation, et dans cette auguste fonction, elle ne montre pas seulement un instinct, une impulsion naturelle; une fois fixé sur sa couvée, cet animal timide et volage oublie le soin de se nourrir et devient très-courageux. Tout entière au devoir sacré de la maternité, la mère passe les jours, les semaines, sans se rebuter et elle va jusqu'à offrir sa vie pour sauver sa famille.

Depuis longtemps déjà les naturalistes ont observé la supériorité de l'amour maternel chez les oiseaux. De La Chambre, auteur d'un curieux chapitre sur ce sujet, dit :

« Quant aux bêtes à quatre pieds, il y en a qui ont beaucoup d'amour pour leurs petits, mais elle n'est pas comparable à celle des oiseaux, comme il est aisé à juger par l'assiduité que ceux-cy ont à faire leurs nids et à couver leurs œufs, par les soins qu'ils prennent de nourrir leurs petits, de les garder et de les instruire et par les cris et les efforts qu'ils font contre ceux qui les leur enlèvent. »

Nous allons examiner successivement les manifestations de l'amour maternel dans la construction du nid, dans l'incubation, et aussi dans la prévoyance et la protection pour les petits.

Pour l'oiseau, le nid n'est pas seulement un berceau coquet destiné à satisfaire la vanité maternelle : c'est une œuvre d'art faite avec cœur, avec âme, avec amour; c'est le but extrême de ses aspirations, de sa tendre sollicitude pour ses petits. L'oiseau fait lui-même son nid tout entier. A l'ardeur de son travail, à son activité incessante, on voit qu'il est emporté par un sentiment, par un feu qui le dévore. Ce sentiment, ce feu, c'est l'amour maternel. Avoir aimé, assurer l'existence à ses petits, leur préparer au milieu des senteurs des bois, dans l'ombre et le silence, un berceau moelleux fait de mousse et de fin duvet, entendre leur premier cri, satisfaire leur premier besoin; puis, le cœur plein d'émotion, craignant le moindre bruit, le plus léger frémissement des feuilles, être là, l'œil couvant les petits comme le corps a couvé les œufs, n'est-ce pas l'amour maternel dans ce qu'il a de plus tendre et de plus prévoyant? Et cependant, pour construire ce nid, l'oiseau ne possède ni les mandibules de l'insecte, ni la main de l'écureuil, ni la dent du castor. N'ayant que le bec et la patte qui n'est point du tout une main, il semble que le nid doive être pour lui un problème insoluble.

Michelet l'a dit : « L'outil, c'est le corps de l'oiseau lui-même, sa poitrine dont il presse et serre les matériaux jusqu'à les rendre absolument dociles, les mêler, les assujettir à l'œuvre générale.

» Et au dedans l'instrument qui imprime au nid la forme circulaire n'est encore autre que le corps de l'oiseau. C'est en se tournant constamment et refoulant le mur de tous côtés qu'il arrive à former ce cercle.

» Donc la maison, c'est la personne même, sa forme, son effort le plus immédiat, sa souffrance. Le résultat n'est obtenu que par une pression répétée de la poitrine. Pas un de ces brins d'herbe qui, pour prendre et garder la courbe, n'ait été mille et mille fois poussé du sein, du cœur certainement, avec trouble de la respiration, avec palpitation peut-être. »

Cette forme du nid si variée, quelquefois si grossière, est toujours une manifestation de la prévoyance maternelle. Les nids dont la forme est allongée et l'ouverture tournée en bas, appartiennent aux oiseaux qui habitent les tropiques; ils ne construisent ainsi que pour mettre leurs œufs et leur couvée à l'abri des mammifères grimpeurs et des reptiles de toutes sortes qui abondent dans ces régions.

L'amour maternel fait de toutes les mères des oiseaux des maçons, des tailleurs, des sculpteurs, des mineurs, des vanniers.

II

Le guêpier niche dans de véritables souterrains qu'il creuse avec ses doigts. L'hirondelle et la sitelle bâtissent en pisé plus solidement que les hommes. Il y a dans le Levant une fauvette qui, au moyen de fil, coud l'une à l'autre avec son bec les deux feuilles voisines d'un arbuste pour y établir sa famille.

La grive de vigne construit une coupe imperméable,

d'une forme aussi élégante que le calice de la tulipe, pour y déposer ses jolis œufs bleus tiquetés de noir. La linotte, le chardonneret, le pinson, travaillent le crin, le coton, la laine, avec une incomparable perfection. Le loriot suspend par quelques fils son nid aux branches mobiles du peuplier, comme pour forcer la brise à bercer ses petits.

Tous ces chefs-d'œuvre d'élégance, de solidité, de finesse, sont œuvre des mères, tandis que chez les poissons nidificateurs, chez les épinoches, c'est exclusivement au mâle qu'est dévolu le soin d'édifier le nid. C'est également lui qui choisit l'endroit où il sera placé.

Dans le monde des oiseaux, c'est la femelle seule qui choisit l'emplacement du nid, et ce choix est presque toujours fait avec un discernement admirable. Elle consulte la direction habituelle des vents, elle place le nid sous l'exposition des vents prédominants; c'est ce qu'on a constaté en plusieurs îles, notamment aux Féroé, où pas un nid d'oiseau marin ne se trouve placé sur les rochers exposés à l'est, tandis que vingt-cinq espèces nichent à l'ouest et au nord-ouest, direction habituelle des vents dans cet archipel.

Quand le loriot nidifie dans la Louisiane, où il fait très-chaud, la mère prévoyante n'emploie que la mousse pour la bâtisse de son nid; elle le construit à claire-voie et l'expose au nord-est. Mais, comme le fait observer Audubon, quand cette même mère va nidifier un peu plus haut vers la Pensylvanie et New-York, elle tisse ce nid des étoffes les plus chaudes et l'expose au midi.

C'est la mère, chez l'autruche, qui ensevelit dans le voisinage de l'entonnoir où ses petits devront éclore, un certain nombre d'œufs qui serviront à leur première nourriture.

Ce sont les femelles du moineau républicain qui s'associent pour bâtir ces immenses rotondes où l'on niche, où l'on pond et où l'on couve en société.



Phalanstère ou nid du moineau républicain. (P. 59, col. 2.)

Ainsi, que les nids soient placés sur la cime des arbres ou qu'ils reposent à terre dans les buissons ou dans les racines, dans la mousse ou dans le sable brûlant du désert, dans le tronc des arbres ou dans le trou d'un rocher ou d'une vieille muraille, qu'ils soient suspendus par une anse comme des berceaux allant au gré du vent, qu'ils flottent sur les eaux comme une nacelle, quelle que soit leur position, il est certain que l'emplacement est toujours admirablement choisi par la mère pour le plus grand avantage des petits, pour leur sécurité, pour la plus grande facilité de l'approvisionnement.

Les oiseaux dont les petits sont trop faibles pour

se soutenir sur leurs pieds dès leur naissance placent leur nid sur des arbres, parmi les rochers et dans les lieux élevés. Ceux au contraire dont les petits sont déjà forts et agiles à la sortie de l'œuf nichent ordinairement dans les lieux bas, au pied des buissons, ou près des eaux.

Le choix des matériaux indique également une prévoyance non moins grande. Les mères qui doivent donner naissance à des petits sans plumes ont soin de leur préparer un berceau bien moelleux et bien chaud. Ordinairement le nid se compose de deux ou trois couches de matériaux différents. Celle qui doit soutenir l'édifice se compose des plus grossiers. La seconde couche est fournie de matériaux plus fins, et à l'intérieur se trouvent les plus moelleux. La plupart des nids qui sont sur les arbres ou les branches sont construits d'après ces règles; et les grands oiseaux emploient des matériaux plus grossiers que les petits.

Un art si admirable, une prévoyance si grande indiquent une chose plus admirable encore: c'est le sentiment qui l'a inspiré. Ce sentiment est celui de la famille. L'architecte a trouvé son génie dans son cœur. C'est l'amour qui l'a fait artiste et mère.

Buffon a dit: « Le style c'est l'homme. » Dans le monde des volatiles, le nid c'est l'oiseau. En effet, suivant la conformation du pied et du bec, le nid de l'oiseau est plus ou moins artistement travaillé. Les palmipèdes, ces pieds plats du monde des oiseaux, ne sauront jamais nidifier comme les hôtes de nos bois. Comment voulez-vous qu'avec leur rame aux pieds ils puissent percher, saisir, nidifier? Leur bec est à l'avenant de leurs pattes : il n'a point la conformation délicate et fine des oiseaux insectivores; il n'est pas disposé pour faire usage de matériaux fins, ténus, ni pour les disposer avec art. Le palmipède est un maçon et non un sculpteur. Il ne sait guère que patauger, barbotter et accrocher, mais il ne sait ni saisir, ni choisir, ni arranger avec goût les matériaux qu'il emploie.

Ce n'est donc point aux palmipèdes, aux pieds plats, aux oiseaux des premières époques de la création, qu'il faut demander un nid habilement construit ni un amour maternel bien accusé. Néanmoins il est toujours suffisant pour les besoins et la conservation de leur espèce.

Ernest Menault.

LES FUNÉRAILLES D'UN ROI INDIEN

Le 13 février dernier, le maharajah Takt Sing, roi de Marwar, mourait dans son palais de Joudpore, à l'âge de soixante-deux ans, après un règne de vingt-huit ans.

Le royaume de Marwar est un des principaux États indépendants de l'Inde. Il est situé à l'ouest de la magnifique chaîne des monts Aravalis et s'étend jusqu'au centre du grand désert de Thoul. Son sol généralement sablonneux et aride lui a valu le nom de Marwar ou de Marousthan, qui signifie royaume de la mort ou de la désolation. Les habitants appartiennent à la race Rajpoute; ce sont de beaux hommes, grands, bien faits et d'une physionomie grave et intelligente; leurs mœurs sont guerrières et leur existence se passe à parcourir à cheval les vastes étendues du désert.

Le roi Takt Sing, en mourant, n'avait pas à craindre de manquer de successeurs, car il laissait le nombre presque incroyable de cent fils. Le digne patriarche aimait, paraît-il, tous ses enfants de la même affection, et il n'avait pas voulu désigner, de son vivant, celui de ses fils qui devait lui succéder.

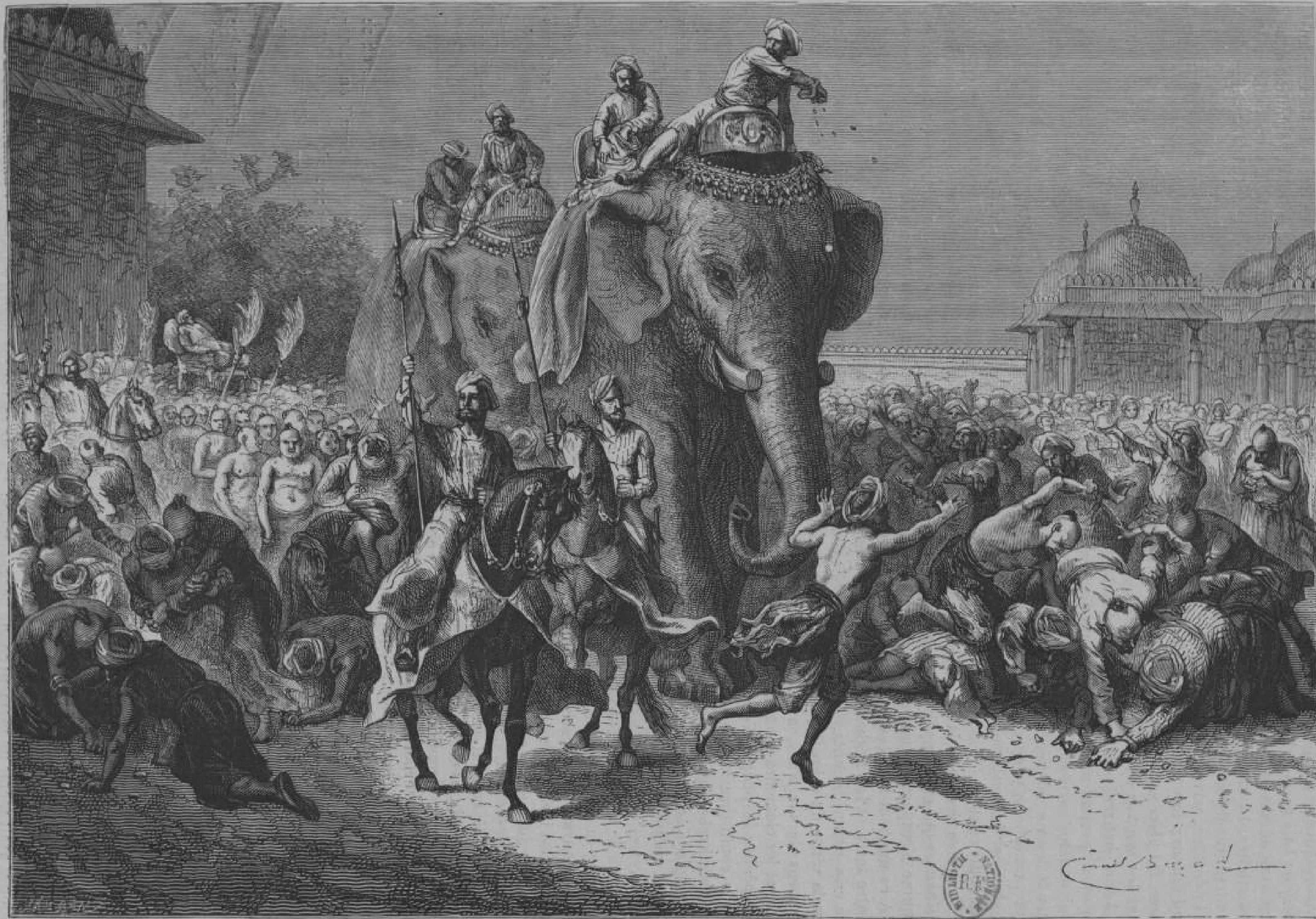
Il se présentait du reste au sujet de sa succession une difficulté assez bizarre. En effet, la loi indienne dit : « Le premier-né du roi aura la couronne. » Takt Sing, avant de monter sur le trône, avait déjà plusieurs fils, et l'aîné se considérait comme héritier de la couronne; mais de son côté le premier fils que le roi avait eu après son avénement, arguait que lui seul était le premier-né du roi, l'aîné de ses frères étant seulement le premier-né d'un prince. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que c'est lui que les autorités anglaises, se basant sur l'interprétation littérale de la loi, ont reconnu comme roi de Jeypore au détriment de l'aîné véritable.

Vous savez sans doute déjà que les Indiens n'ensevelissent pas leurs morts, mais qu'à l'instar des Grecs et des Romains ils placent le cadavre sur un bûcher et le réduisent en cendres.

Dès que le roi fut mort, on fit tous les préparatifs pour procéder à la crémation. Le matin de bonne heure, le corps fut revêtu des habits royaux en brocart et d'ornements d'une valeur d'un lakh et demi de roupies (375 000 francs).

Le corps du roi fut assis sur un trône qu'enlevèrent sur leurs épaules de nombreux porteurs, et le cortège funèbre se dirigea vers le bûcher. Les enfants du défunt, les nobles et les principaux dignitaires du royaume suivaient, revêtus d'habits de deuil. En tête de la procession, marchaient deux éléphants portant des sacoches remplies de pièces d'or et d'argent pour une valeur de plusieurs centaines de mille francs. De distance en distance, les éléphants s'arrêtaient et les gens qui les montaient lançaient des poignées de monnaie parmi la foule. L'avidité avec laquelle la populace se précipitait sur cet argent, les cris forcenés qui accueillaient chaque distribution, les luttes terribles qu'engendrait la pluie d'or constituaient un spectacle qu'un témoin oculaire qualifie d'effrayant, et qui était en tout cas peu digne d'une pareille solennité.

Le bûcher avait été dressé à deux lieues de la capitale, au centre du Maha-Sati, emplacement consacré où s'élèvent les somptueux cénotaphes de marbre des souverains du Marwar. Il formait une vaste plate-



Les funérailles du maharajah de Marwar. (P. 60, col. 1.)

forme, haute de plusieurs mètres, entièrement composée de bois de santal et d'autres bois précieux que l'on avait enduits de résines odoriférantes et d'huiles essentielles. La masse du bûcher était cachée par des tentures de soie et d'étoffes de Cachemire.

Le cortége, arrivé au pied du bûcher, vint se ranger tout autour; le corps du roi, toujours assis sur son trône, fut placé sur la pile, et les brahmanes entonnèrent les *mantras* ou chants religieux.

A dix heures précises, le chef des brahmanes s'avança, portant une torche enflammée. D'après les anciens rites sacrés, la torche qui sert à communiquer le feu au bûcher doit brûler d'un feu pur de toute souillure; pour cela, on l'allume à un foyer produit par le frottement de deux morceaux de bois l'un contre l'autre.

Le prêtre promena la torche sur les substances résineuses qui enveloppaient la base du bûcher, et la flamme s'empara en un instant de toute la masse.

A ce moment tous les assistants se prosternèrent contre terre et les brahmanes se mirent à pousser des cris assourdissants. Autrefois, il était d'usage que la veuve du roi prît place sur le bûcher à côté du corps de son mari, avec lequel elle était brûlée vive, et les clameurs des brahmanes avaient pour but d'empêcher le peuple d'entendre les cris déchirants que la souffrance arrachait à la malheureuse. Cette coutume barbare portait le nom de *sutti*. Les Anglais ont employé toute leur influence pour l'abolir, et ils n'y ont complétement réussi que depuis quelques années.

Bientôt le bûcher ne fut plus qu'une masse incandescente; la chaleur qu'il projetait était telle, que l'on ne pouvait en approcher de plus de 300 mètres. En quelques instants le corps fut consumé et il n'en resta plus aucune trace.

Des gardes entourèrent le brasier pendant deux jours, jusqu'à ce qu'il se fût refroidi. Alors on recueillit avec soin les cendres, dont une partie doit être déposée dans un magnifique mausolée, qui s'élèvera sur l'emplacement même du bûcher. Le reste des cendres sera porté en grande pompe à Bénarès, pour être jeté dans les eaux du Gange, le fleuve sacré des Hindous.

Pendant la semaine qui a suivi la mort du roi, 5000 brahmanes ont reçu régulièrement chaque jour des distributions de vivres et une roupie chacun aux portes du palais. Tous les habitants, depuis le prince jusqu'au dernier paria, pour exprimer leur douleur et en signe de deuil, ont coupé leur barbe et rasé leur chevelure.

Il faut dire, à la louange du roi Takt Sing, que ces marques de deuil n'ont pas été inspirées aux Marwariens par une pression officielle, comme il est trop souvent d'usage en Asie. Le vieux roi était vraiment et sincèrement aimé de tous. Le pays lui doit de grandes et sérieuses améliorations. Il s'était efforcé de faire profiter ses sujets des avantages de la civilisation et avait même un moment confié l'organisation de ses États à un officier supérieur de l'armée anglaise. Enfin, c'est à lui que l'on doit l'abolition dans le Marwar de deux épouvantables coutumes : le meurtre des jeunes filles et le sutti ou sacrifice des veuves.

ÉT. LEROUX.

LE CHANVRE

Je vois dans l'histoire que le chanvre, originaire de l'Inde, est connu, comme plante textile, depuis les temps les plus reculés; que, s'il n'en est pas question dans la Bible, au moins le trouve-t-on mentionné de la façon la plus positive par Hérodote, le plus ancien des historiens profanes; que les Romains l'employaient surtout à faire des câbles, des sangles, des traits d'attelage et des toiles à voiles; que, de leur temps, tout le chanvre nécessaire dans les attirails de guerre venait de Ravenne en Italie, ou de Vienne en Gaule; que, par conséquent, les chanvres de notre Dauphiné, fort renommés aujourd'hui, étaient déjà en grande réputation.

Je vois aussi que la conversion du chanvre en toile de quelque finesse est relativement fort moderne, puisque, à l'arrivée de Catherine de Médicis à la cour de France, on cita comme une merveilleuse nouveauté deux chemises de chanvre figurant dans le trousseau de cette princesse.

D'autre part, les statistiques m'apprennent qu'en France seulement, où il n'y a guère que trois départements dans lesquels cette culture ne soit pas pratiquée, environ 200 000 hectares sont annuellement couverts de *chanvrières* ou *chènevières*, qui fournissent en moyenne 100 millions de kilos de filasse, valant quelque 80 millions de francs.

Je sais, en outre, que la France n'a pas le monopole de cette production, à laquelle contribuent, sur une échelle considérable, l'Ukraine, la Livonie, la Belgique, l'Allemagne, et surtout le Piémont, où se cultive une variété de chanvre qui aurait eu l'honneur d'être rapportée d'Asie par les croisés, et dont les tiges fournissent aux élégants — et élégantes — d'outre-monts des badines d'une blancheur éclatante et d'une légèreté remarquable.

Je n'ignore point que des sommités d'une espèce naine qui croît dans leur pays, les Arabes extraient ce célèbre *hashich*, auquel ils demandent, comme les Chinois à l'opium, une ivresse qu'on dit puissamment fantastique; — ce hashich dont le Vieux de la Montagne, le terrible chef des *hashachins* ou *assassins*, se servait, dit-on, pour fanatiser ses sectaires, et qui ne serait autre chose, s'il faut en croire les dernières recherches de nos érudits, que le fameux *népenthès* d'Homère.

Je sais encore qu'en Russie, en Pologne, les graines

du chanvre frites et aromatisées figurent sur les meilleures tables, comme friandise de dessert, tandis que les paysans des mêmes contrées les mangent tout simplement pilées avec du sel et étalées sur du pain.

Je n'oublie pas que le bois du chanvre, calciné en vase clos, produit un des meilleurs charbons qui se puisse trouver pour la confection de la poudre à canon ; enfin, je ne saurais méconnaître que, pendant bien des siècles, le chanvre a judiciairement fait passer de vie à trépas un beau chiffre d'honnêtes gens, sans préjudice d'une superbe collection de gredins...

Voilà certes un ensemble de faits historiques, physiologiques, scientifiques, économiques qui, lorsque la question de l'intéressant végétal est soulevée, devrait au moins me faire l'envisager avec quelque élévation ou du moins avec quelque extension de vues. Eh bien ! le croiriez-vous, c'est toujours, mais toujours le contraire qui se produit.

Au seul nom, à la seule idée de cette plante, un cercle étroit, très-étroit, s'ouvre, où mes yeux se fixent, et d'où mon esprit, quoi qu'il en ait, ne sait plus sortir. Elle se présente, la précieuse, l'utile créature, avec son nombreux cortége de considérations touchant à des intérêts universels, et, tout aussitôt cependant, je ne l'aperçois plus que comme créée exclusivement pour un seul homme — qui est moi. Elle m'entretient des services qu'elle rend à tous, elle se glorifie de son lointain et vénérable passé ; — et c'est de choses qui me concernent seul que je crois l'entendre me parler, et je ne consens à lui donner que l'âge que j'ai. Mais commenter un fait n'est pas toujours l'expliquer ; ne commentons pas, expliquons.

Le village où j'ai passé mon enfance est bâti sur une colline dont une rivière baigne le pied. En amont du village, la rivière, qui s'est éloignée peu à peu de son lit primitif, a comblé de limon la baie au fond de laquelle elle sinuait jadis, et où, vrai Nil au petit pied, elle se permet, par les grandes pluies d'automne, quelques incursions qui sont pour les terrains inondés autant de grasses et fécondantes aubaines.

Aussi faut-il voir d'avril à octobre le plantureux aspect de cette anse, vers laquelle les fenêtres des maisons sont tournées comme amoureusement, et que caressent à toute heure les regards de quelque habitant ; car il n'est guère, dans le pays, de familles dont l'héritage ne comprenne au moins un arpent dans *l'île des Chènevières* — c'est le nom de ce fertile quartier. Si vous me demandez pourquoi *l'île*, je me verrai réduit à supposer que cette dénomination, aujourd'hui impropre, remonte à un temps où elle avait sa raison d'être ; mais si vous me dites : « Pourquoi des *Chènevières* ? » je serai d'autant mieux à l'aise pour vous répondre, que tout ce qui précède n'a d'autre but que d'arriver à cette explication. Donc pourquoi les *Chènevières ?* Parce que, ces terres d'alluvion constituant un fond éminemment propre à la production du chanvre, — qui exige un sol à la fois substantiel et léger, frais et perméable, — chaque famille s'est arrangée de façon à en posséder une parcelle, où chaque année elle établit sa chènevière.

En est-il encore ainsi maintenant ? Je ne voudrais pas l'affirmer ; mais au moins en était-il ainsi dans mon enfance. C'est qu'alors il n'entrait guère dans les maisons du village d'autre linge de ménage ou de corps que celui qui provenait du chanvre récolté sur l'île des Chènevières. Ce chanvre, les hommes le cultivaient, les femmes le filaient, le vieux tisserand le tissait. A l'île des Chènevières l'enfant devait ses langes, la mariée son trousseau, les morts leur linceul. Vous commencez sans doute à comprendre quelle importance pouvait avoir aux yeux de tous cette île des Chènevières, que l'on apercevait de tous points, qui souriait à tous par sa brillante végétation, qui appartenait à tous un peu ; mais vous n'imaginez pas encore quelle place elle tenait dans l'esprit de la plupart des gens du pays. Et pour ne parler que de moi, je la vois comme un petit... non, je dis mal, comme un grand, comme un considérable monde à part ; elle a pour moi une vie propre singulièrement mouvementée, elle résume une série de souvenirs caractéristiques. — Jugez.

En novembre, c'est-à-dire quand les eaux qui l'ont envahie et fertilisée se sont retirées — par ces beaux jours qu'on appelle l'été de la Saint-Martin — je vois dans chaque pièce un ou deux hommes qui bêchent, qui donnent le premier labour. La bonne terre jaune-brun s'effrite d'elle-même en tombant de la bêche, dont le fer aiguisé reluit au soleil. Ils sont là vingt, trente travailleurs, isolés, mais à peu de distance. Ce ne sont que manches retroussées, que bustes se courbant et se relevant ; les voix se croisent, les outils sonnent, la terre fume. Les hochequeues, les bergeronnettes du rivage sont venus qui, picorant les vermisseaux, courent sur le sol fraîchement remué, comme des bruyants éclairs bleus... Cela dure une demi-semaine. Puis les hommes s'en vont, pour revenir aux premières douces journées de janvier... C'est le second labour... — Le troisième se donne au milieu de mars. — A la fin d'avril, les *bêcheurs* viennent pour la quatrième fois, mais alors accompagnés de femmes, d'enfants qui, avec de grands râteaux de fer, brisent jusqu'aux dernières glèbes... Puis, en mai, les femmes hersent de nouveau, pour rafraîchir la surface du sol. Et alors arrivent, tous en même temps, car ils se sont donné rendez-vous, vingt, trente semeurs qui, tous en même temps, un sac noué en bandoulière devant la poitrine, marchant à pas comptés, vont et viennent, répandant avec un geste correct et arrondi, la semence dont leurs mains sont pleines ; et autant de femmes les suivent, qui promènent encore le râteau.

Vous figurez-vous l'animation de mon île en ce

moment? Mais écoutez : « drelin, drelin, drelin ! » Deux ou trois sonnettes aux refrains clairs se prennent à sonner, et leur argentine chanson durera, tantôt ici, tantôt là, mais toujours sur l'étendue de l'île, pendant huit ou dix jours, de l'aube au soleil entré. Gentil carillon, que j'entends encore, comme s'il résonnait vraiment, et que sont chargés de faire à tour de rôle les enfants du pays pour effrayer les pillards ailés, moineaux, alouettes, tourterelles qui, se moquant des grotesques épouvantails, viendraient sans façon festiner à la table qui n'a pas été mise pour eux.

La sonnette effarouchante, ah ! je l'ai secouée, je l'ai promenée plus d'une fois; car, pour fournir les trois sonneurs qui devaient se relayer du matin au soir, ce n'était pas trop du personnel entier de l'école, qui restait alors vide pendant une longue semaine. Huit jours de congé ! Et les écoliers n'eussent pas aimé l'île des Chènevières! Et elle ne serait pas impérissablement gravée dans leurs souvenirs !

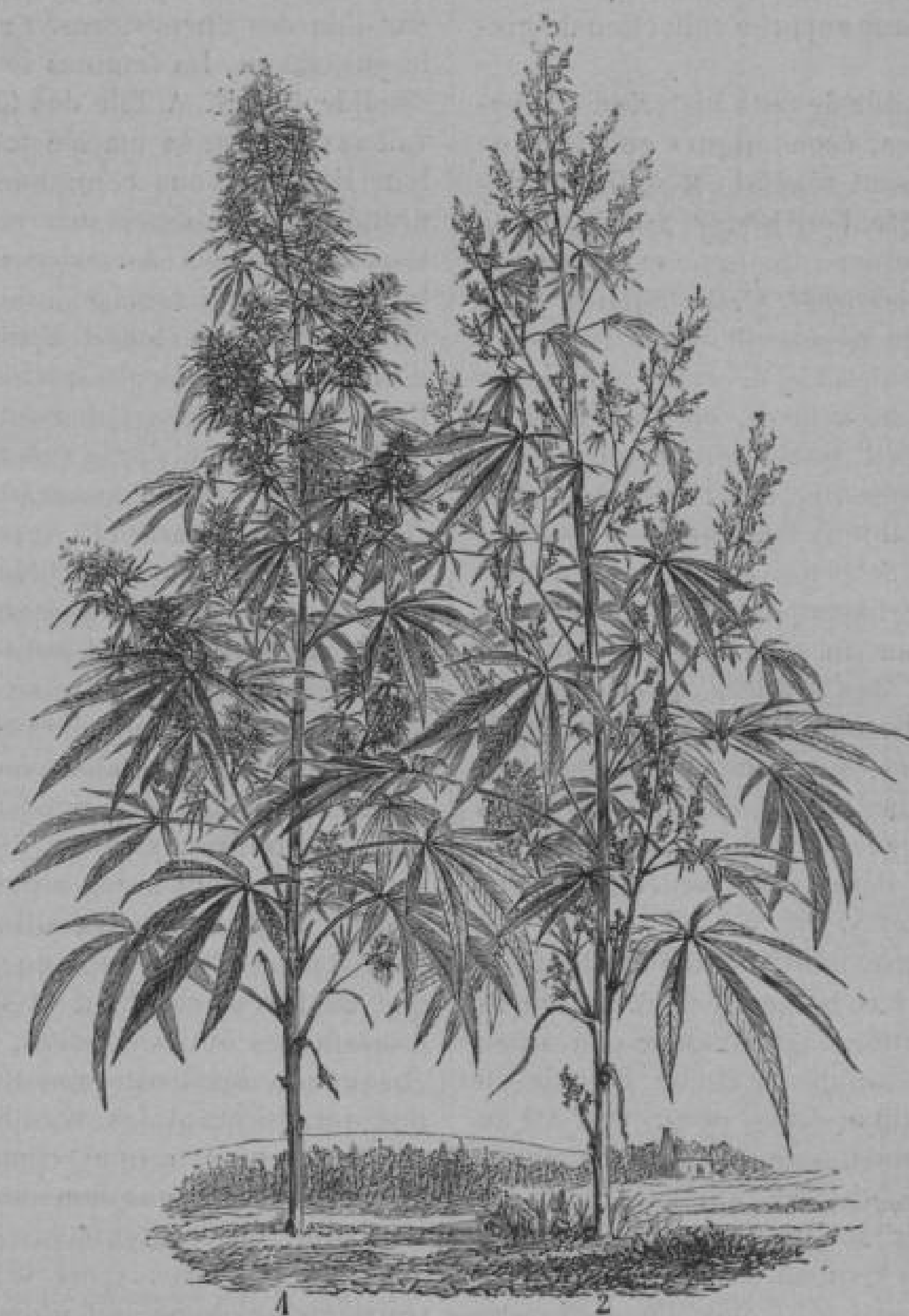
Vers le sixième ou septième jour cependant, vous voyez les enfants qui, tout en errant — drelin, drelin ! — par les sentes de l'île, semblent fixer sur la terre d'inquiets regards : « Ah! si la graine pouvait donc ne pas lever encore ! »

Mais la graine, ou ne les entend pas, ou ne veut pas que l'on paresse pendant qu'elle est en travail... Voilà partout, partout, de faibles monticules qui se forment; on dirait un commencement d'éruption maladive du sol.

La nuit prochaine, du milieu de chacun de ces soulèvements, deux petites raquettes accolées, d'un vert pâle, émergeront. Aux premiers rayons du jour elles bruniront, puis s'étaleront.

Taisez-vous, clochettes; écoliers, rentrez à l'école : la graine devenue plante n'a plus besoin de votre protection.

Et, pendant les trois mois qui suivent, que de soins, d'attentions ! Je vois tournés vers ces carrés où s'élèvent en futaies drues et menues, ces milliers de tiges d'un vert sombre, au feuillage aigu, allongé... Voici les femmes, les enfants qui sarclent, qui *binent*. Car elles sont égoïstes en diable ces tiges; elles dépériraient, elles maigriraient à vue d'œil, si on ne les délivrait aussitôt du voisinage de toute étrangère.



Pieds de chanvre femelle (1) et mâle (2). (P. 64, col. 2.)

Voilà les hommes qui passent là, en revenant le soir des guérets voisins, où qui vont s'y promener le dimanche, après les vêpres entendues. Et quels coups d'œil satisfaits ou inquiets aux chènevières : « Eh ! eh ! ça pousse, ça monte, » fait celui-ci, qui hoche lentement la tête, et qui se mesure aux tiges, qu'il est fier de voir atteindre à ses épaules, à son front : « Heu ! dit cet autre, un peu de pluie ne ferait pas de mal ! » Ou bien : « Trop d'eau, trop d'eau : la filasse n'aura pas de finesse. » Que sais-je?

Et souvent, sur le seuil des maisons, d'où les chènevières s'aperçoivent, les gens qui sont réunis pour deviser, en calculent le rendement probable.

Mais à la fin de juillet, voilà que les chènevières fleurissent. Au sommet des pieds mâles poudroient les fauves étamines; à l'aisselle de leurs rameaux, les pieds femelles montrent agglomérées les graines futures, empanachées de leur pistil fourchu, plumeux, ténu.

J'entends que l'on se consulte, et que l'on se concerte pour l'arrachage, qui commence quelques jours plus tard.

A suivre. EUGÈNE MULLER.





Il y avait là, éclairés par l'incendie,... (P. 65, col. 2.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE XXV

Au feu!

On était au samedi soir : Mme Arnaudeau, sa fille et Mlle Farrochon étaient parties dès le matin en grande toilette pour faire des visites à Luçon, avant de rentrer au couvent, et Emmanuel songeait avec mélancolie que le surlendemain il lui faudrait endosser sa tunique et se coiffer de son képi pour rentrer au lycée. Il avait encore beaucoup à faire pour devenir un élève modèle, le pauvre Emmanuel!

Tout à coup, on frappa vigoureusement à sa fenêtre.

« Monsieur Emmanuel! criait une voix d'enfant, venez vite, vite! »

Il ouvrit la fenêtre.

« Ambroise? qu'est-ce qu'il y a donc?

— Le feu! le feu là-bas, du côté du Tablier : on en voit la rougeur, comme si le soleil venait de s'y coucher. Voyez, cela augmente.

— Allons-y! » s'écria Emmanuel. Sans vouloir de mal à son prochain, il n'était peut-être pas fâché qu'il y eût un incendie.

« Si vous le disiez à M. Arnaudeau? peut-être qu'il irait aussi, et il serait plus utile que nous.

— Tu as raison. Allons le chercher. »

Ils trouvèrent M. Arnaudeau dans la cour. Il avait déjà vu l'incendie, et il rassemblait ses domestiques pour aller porter du secours. Les deux enfants se mêlèrent à l'expédition : on s'empila dans le char à bancs, Mme Arnaudeau ayant emmené la voiture, et l'on arriva bientôt au Tablier.

Il y avait là, éclairés par l'incendie, des gens occupés d'un déménagement. Mlle Léonide était au milieu d'eux, active, empressée, entrant à chaque instant dans la maison qui brûlait pour en rapporter tel ou tel objet, et aussi calme que si cette maison n'eût pas été la sienne. On l'aidait, et ses meubles, son orgue, son piano, son linge, sa vaisselle, ses livres, empilés dans des caisses, s'entassaient en ordre dans une grange qu'un voisin avait mise à sa disposition. Quelques paysans se passaient des seaux d'eau de main en main pour les jeter sur le feu, mais il n'y paraissait guère.

« Vous n'êtes pas assez nombreux! s'écria M. Arnaudeau en arrivant. Allons, vite aux puits : apportez tous les seaux du village, nous venons vous aider ».

Mlle Léonide se retourna.

« Ah! c'est vous, mon cher monsieur. Je vous remercie bien; mais voyez-vous, ce n'est pas la peine. J'étais à me promener du côté de la Ribotière, et je m'épuisais à expliquer au fermier que s'il ôtait son fumier de devant sa porte, ses bêtes et sa famille se porteraient mieux, quand on est venu me prévenir que le feu était chez moi. On ne sait pas comment il s'y est mis; mais ce point-là n'était pas le plus intéressant. Je suis revenue, et j'ai vu tout de suite qu'il n'y avait rien à faire. Les gens avaient bien commencé à jeter de l'eau; mais quand on n'a pas de pompes, ce n'est pas avec des seaux d'eau qu'on éteint une maison qui brûle, et une vieille maison encore : pendant qu'on éteint d'un côté, ça se rallume de l'autre, et finalement on ne sauve pas une allumette. Il valait

1. Suite. — Voy. vol. I, pages 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401 et vol. II, pages 1, 17, 33 et 49.

mieux déménager avant que tout fût en feu. C'est ce que j'ai fait, en commençant par mon argent, mes livres, mes collections, mes instruments, mon linge. Voilà mes matelas, mes lits, ma vaisselle, mes meilleurs meubles : ce qui reste à présent ne vaut plus la peine qu'on s'expose pour aller le chercher... Ah ! mon Dieu ! si, pourtant ! Voilà qui est une perte ?

— Quoi donc, mademoiselle ? quoi donc ? s'écrièrent Ambroise et Emmanuel.

— Le violon d'Amati ! C'est trop tard à présent : voilà le feu qui gagne le vestibule : on ne peut plus passer. Eh bien, je le regrette : pauvre violon !

— Il valait beaucoup d'argent ? demanda un paysan.

— Oh ! ce n'est pas l'argent que je regrette, mais je n'en retrouverai pas un pareil. Enfin ! puisqu'il n'y a rien à y faire, c'est perdre son temps que de se désoler. Allons-nous-en d'ici !

— Il y a quelqu'un dans la maison ! » crièrent des femmes qui regardaient l'incendie, leurs marmots pendus à leur tablier.

En effet, une forme noire y apparaissait. On la vit passer en courant devant chacune des fenêtres du salon, puis repasser quelques secondes après, et disparaître. Personne n'avait reconnu l'imprudent.

« Mais où est donc Emmanuel ? demanda M. Arnaudeau inquiet en regardant autour de lui.

— Il est parti par là, avec le fils au père Tarnaud, dit un gamin en désignant une ruelle qui menait derrière la maison de Mlle Léonide.

— Ah ! mon Dieu ! si c'était lui ! » s'écria M. Arnaudeau en courant vers la ruelle indiquée.

Les deux jeunes garçons y parurent à ce moment. Ambroise tenait une longue boîte ; Emmanuel tout en marchant pressait avec ses mains telle ou telle partie des vêtements de son compagnon, d'où s'échappait un peu de fumée.

« Le voilà, mademoiselle ! cria de loin Ambroise à Mlle Léonide. Il n'a pas de mal, ça ne brûlait pas encore à côté de lui.

— Malheureux ! tu es allé le chercher !

— Ma foi oui, mademoiselle ; j'ai pensé qu'un violon comme ça, ça valait presque un chrétien, et je n'ai pas pu le laisser périr.

— Mais par où as-tu passé ?

— Par une fenêtre de derrière. M. Emmanuel m'a fait la courte échelle pour entrer et pour sortir : et voilà le violon.

— Brave garçon ! tu peux venir le jouer tant que tu voudras, à présent ! et je te promets que je ferai de toi un musicien. Tu n'es pas brûlé ?

— Oh ! rien qu'un peu roussi. M. Emmanuel m'a éteint ; et puis d'ailleurs j'avais ma vieille veste. »

Elle se mit à rire.

« Tu en auras une neuve, mon bon ami. A présent allons-nous-en : Je vais à Chaillé demander asile au docteur. Merci de votre aide, mes chers amis ; amenez-moi demain ici vos charrettes, s'il vous plaît, pour transporter mon mobilier chez lui. Tiens ! le voilà qui arrive, lui aussi. Bonsoir, docteur. Voyez, c'est ma maison qui brûle. Voulez-vous m'emmener chez vous ?

— Vous savez bien que je ne demande pas mieux. Mais comment n'a-t-on pas éteint le feu ? J'étais en course du côté de Nesmy, je n'ai su l'accident qu'il y a une heure, et je regrette bien de n'être pas arrivé plus tôt.

— Pourquoi faire ? Je vous expliquerai, et vous comprendrez que j'ai pris le meilleur parti. J'ai sauvé tout ce que j'avais de précieux.

— Vous êtes philosophe !

— Quand je pleurerais, à quoi cela m'avancerait-il ? On a toujours mieux à faire en ce monde. Je vais m'établir à Chaillé : je pourrai faire toute l'éducation d'Anne, et vous n'aurez pas besoin de l'envoyer au couvent. Cela vous va-t-il ? »

Le docteur, tout ému, lui serra la main.

« Allons, partons, dit-elle. Merci à tous ceux qui sont venus à mon secours. Adieu, vous autres, les gens du Tablier ; je vais chez le docteur, à Chaillé-les-Ormeaux : ceux qui auront besoin de moi sauront où me prendre. As-tu attelé Diablotin, Manette ? Tu resteras ici pour garder nos effets. Montez avec moi, docteur. A présent, en route ! »

Elle fit claquer son fouet, et Diablotin partit. Le docteur ne fit pas semblant de voir que la main qui tenait les guides se haussa jusqu'aux yeux de Mlle Léonide, pour essuyer une larme furtive, quand la maison incendiée disparut au détour de la route.

La petite Anne n'avait pas voulu se coucher. Elle était inquiète de son père qui était allé au feu ; et puis, disait-elle à Pélagie, il y aura peut-être de pauvres gens qui n'auront plus de maisons, et que papa amènera ici pour les coucher, et je veux être là pour les recevoir. Sa joie fut grande quand elle vit arriver avec son père Mlle Léonide et Diablotin. Elle n'osa pourtant pas être trop contente en apprenant les pertes de sa vieille amie ; elle n'aimait pas un bonheur fait du malheur d'autrui. Mais Mlle Léonide, qui lisait dans son bon petit cœur, lui assura qu'elle n'avait presque rien perdu, et que tout était pour le mieux. Anne fut donc complétement heureuse, et courut en chantant et en voltigeant comme un oiseau aider Pélagie à préparer pour Mlle Léonide la plus belle chambre de la maison, et à mettre dans le lit les draps blancs tout embaumés de lavande.

Le lendemain et les jours suivants, Mlle Léonide ne perdit pas de temps. Elle emmena Anne avec elle au Tablier, pour avoir une raison de se forcer à n'être pas triste devant les ruines de sa maison. Elle fit charger sur des charrettes le mobilier sauvé de l'incendie, pour le ranger tant bien que mal dans la maison du docteur. Puis elle chercha et trouva un acheteur pour son terrain et ses décombres, et avec l'argent qu'elle en retira, elle put acheter un autre terrain à Chaillé, tout près de la maison du docteur. Il fut convenu qu'elle demeurerait chez celui-ci pendant qu'on lui planterait son nouveau jardin et qu'on lui bâtirait une nouvelle maison. Elle fit elle-même

son plan et trouva facilement des ouvriers pour l'exécuter : à la campagne on se passe souvent d'architecte. Sa maison n'avait qu'un rez-de-chaussée, un étage et un grenier. Au rez-de-chaussée, elle ne voulut qu'une grande cuisine et deux salles carrelées, une de moyenne dimension et une très-grande.

« Mais vous ne pourrez jamais meubler ce salon-là ! lui dit le docteur en riant. Vous voulez donc donner des bals ?

— Qui vous dit que ce soit un salon ?

— Qu'est-ce, alors ?

— C'est mon secret : vous le saurez au printemps, car j'espère bien qu'elle sera finie au mois d'avril. Les murs montent vite, et l'entrepreneur m'a promis que le toit serait posé avant l'hiver, pour qu'on pût travailler dans l'intérieur. J'y entrerai le 1er mai, et vous verrez comme je pendrai la crémaillère !

— Bon, nous verrons. Mais si ce n'est pas un salon, où recevrez-vous vos visites ?

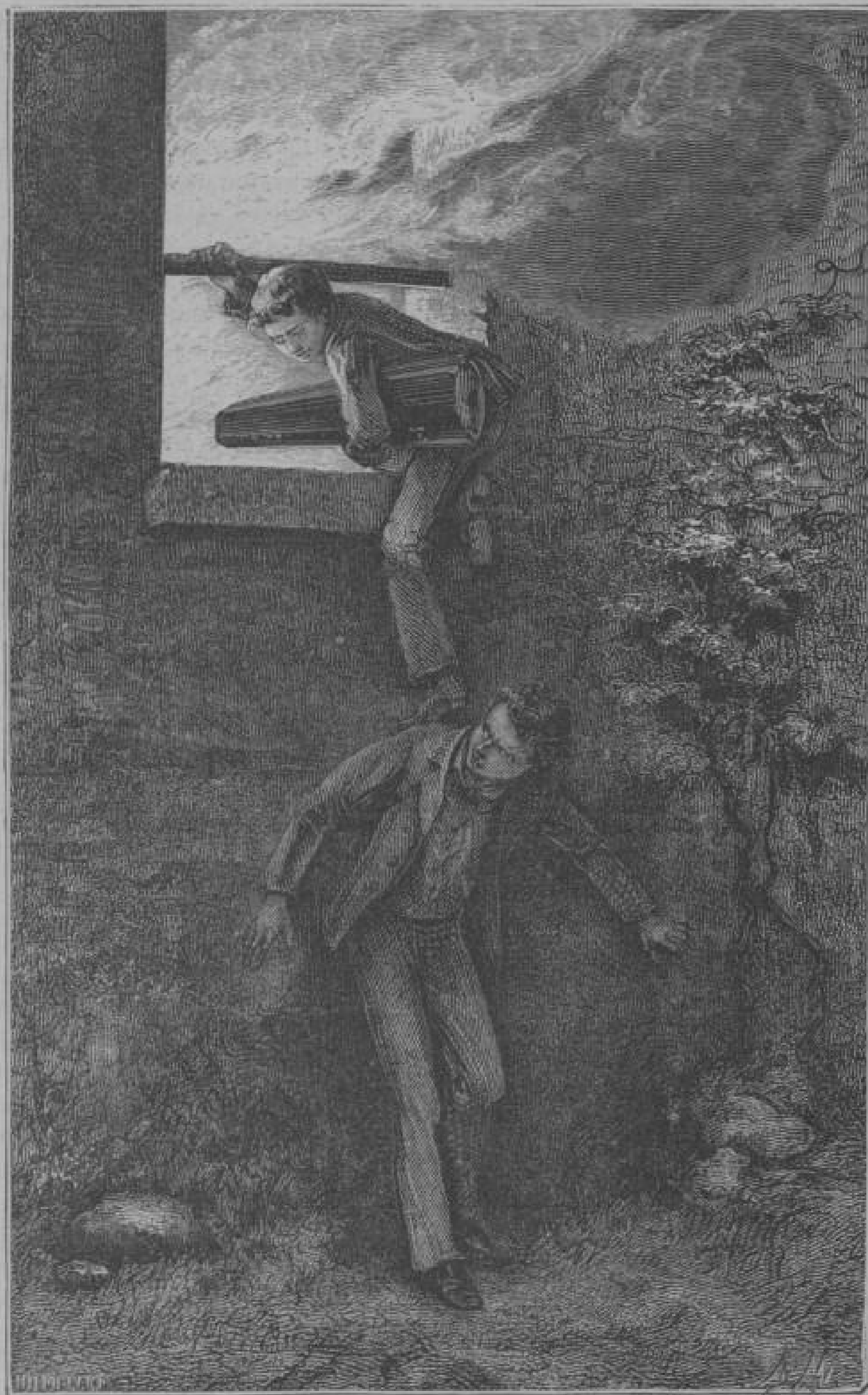
— En haut. Il y aura trois chambres à coucher : une pour moi, une pour Manette, et une chambre d'amis ; et un petit salon avec ma bibliothèque, mes gravures, toutes mes curiosités. L'orgue et le piano resteront en bas : vous saurez pourquoi.

— Et moi aussi, mademoiselle ? demanda curieusement la petite Anne.

— Toi aussi, bien sûr, et même avant les autres, puisque tu m'aideras à tout arranger.

— Quel bonheur ! quel bonheur ! répéta Anne en sautant et en battant des mains. J'aurai un secret à garder ! Comme je serai une grande fille ! »

Anne garda en effet très-bien le secret quand elle le sut : il est vrai qu'elle ne le sut pas longtemps à l'avance. Tout l'hiver, la maison neuve resta livrée aux ouvriers, et Anne n'y alla que pour voir si les boiseries avançaient, si les plafonds séchaient et si les planchers étaient bien rabotés. Pendant ce temps-là, elle continuait ses études et faisait de grands progrès. Ambroise venait souvent, et Mlle Léonide s'occupait de lui, comme elle le lui avait promis. Elle lui apprenait la musique, et les derniers doigts qui se posèrent sur l'orgue avant qu'on l'emportât dans la nouvelle demeure furent ceux du jeune ménétrier. Il était si souvent resté en extase aux accords qui sortaient de l'instrument, que Mlle Léonide avait fini par lui dire : Essaye d'en jouer ! Il avait essayé, et il réussissait comme au violon, car il était remarquablement bien doué pour la musique. Il apprenait aussi à écrire, à compter, mais plus lentement, et pour cela Véronique le dépassait. La petite bergère profitait, elle aussi, de l'incendie de Mlle Léonide. Celle-ci, avec sa passion d'enseignement, avait bientôt jugé que l'enfant qui faisait de si jolies corbeilles et qui avait si facilement saisi les procédés pour faire



Emmanuel m'a fait la courte échelle. (P. 66, col. 1.)

les fromages, devait être intelligente pour toutes choses. Elle lui avait donc un jour proposé de lui apprendre à lire ; et Véronique lui avait raconté comment elle avait acquis cette science, et même celle de l'écriture.

Je voudrais bien apprendre autre chose, avait-elle ajouté ; mais voici l'hiver, et Mareuil est loin, et puis j'ai beaucoup d'ouvrage que la bonne Mme Amiaud m'a fait avoir, et puisque je peux gagner à coudre de l'argent qui fera du bien à ma mère, j'aime mieux cela que d'apprendre dans les livres ; cela ne ferait de bien qu'à moi.

Mlle Léonide approuva l'enfant, mais elle alla voir Mme Amiaud. Le résultat de cette entrevue fut très-heureux pour Véronique. Elle n'alla plus à Mareuil que le dimanche, mais tous les soirs elle vint passer une heure ou deux dans la chambre de Mlle Léonide, et elle fut bientôt aussi savante qu'Anne. En hiver, il n'y a pas grand'chose à faire aux champs ; aussi la Tessier d'ordinaire dépensait dans cette saison le peu qu'elle avait réussi à amasser pendant l'été. Cette année-là il n'en fut pas ainsi ; elle se chargea de tous les tricots du village, qu'elle faisait à la veillée, pendant que Véronique, tout en cousant, lui racontait les belles histoires qu'elle avait apprises ; et le matin elle allait en journée chez des bourgeois, qui lui donnaient du travail moins pénible et plus payé que celui des champs. La pauvre veuve se vit donc sortie de la misère et rassurée sur le sort de sa fille ; et comme elle ne voulait pas dépenser l'argent que Véronique gagnait à coudre et qu'elle lui apportait fidèlement, elle alla consulter Mlle Léonide sur la manière de le placer. On en mit une partie à la caisse d'épargne, où il ne cessa de s'augmenter ; et Véronique eut pour son hiver une bonne jupe de drap et un beau mouchoir neuf, dignes de figurer à côté de la robe de la Saint-Michel, que la veuve ne mettait jamais sans un orgueil attendri, remerciant Dieu d'avoir fait passer toute la bonté du mari qu'il lui avait ôté dans le cœur de la fille qu'il lui avait laissée, et qui était vraiment bonne pour deux.



CHAPITRE XXVI

Où l'on voit ce que c'était que la grande salle du rez-de-chaussée.

Or, le 15 avril, la maison de Mlle Léonide se trouva terminée. Toutes les boiseries étaient peintes en gris clair, les chambres à coucher tapissées de papier du même gris où serpentaient de petites guirlandes de fleurs, et les fenêtres garnies de perse pareille au papier. Le salon, lui, avait un papier velouté d'un beau ton grenat destiné à faire ressortir la blancheur des statuettes et la dorure des cadres. La salle à manger n'avait que de petits rideaux : puisqu'on devait y faire de la musique, il n'y fallait pas de ces étoffes qui mangent le son. Pour la grande salle du rez-de-chaussée, elle était peinte à l'huile du haut en bas, en gris-jaunâtre, et pavée de larges carreaux ; les fenêtres étaient garnies de jalousies, et un grand poêle de faïence, placé à une extrémité, allongeait son tuyau noir jusqu'à l'autre bout de la pièce. Que pouvait donc être cette chambre-là?

Huit jours se passèrent en déménagement. La Tessier fut engagée pour toute cette semaine-là, et Véronique et Ambroise, ouvriers de bonne volonté, y vinrent à tous les moments qu'ils eurent de libres. Le jour de Pâques tout se trouva prêt, et dès le matin la petite Anne, accompagnée de Pélagie, alla dire de porte en porte « que Mlle Brandy invitait tous les enfants du village à venir entre la messe et les vêpres pendre la crémaillère dans sa nouvelle maison ». Aucun ne manqua à l'invitation, et à l'heure dite tous les marmots, ceux qui portaient déjà le chapeau ciré et ceux qui n'avaient pas encore de culottes, les filles ornées de la grande coiffe de tulle et celles qui ne portaient encore que le bonnet à trois pièces, firent retentir leurs sabots sur le seuil de la maison neuve. Mlle Léonide les attendait avec Anne, son aide de camp, Manette, Véronique, Ambroise en grande toilette, son violon à la main, et Emmanuel, arrivé de la veille. Mlles Octavie et Sylvanie n'étaient pas là, mais on pouvait espérer leur présence pour un peu plus tard ; elles avaient daigné promettre de venir donner un coup d'œil à la fête.

La porte de la grande salle s'ouvrit à deux battants, et on y vit, au fond, sur une petite estrade, un fauteuil, une petite table, et au-dessus du fauteuil, accroché au mur, un beau tableau représentant Jésus laissant venir à lui les petits enfants. Des deux côtés de la salle, des bancs étaient rangés ; devant chaque banc un autre banc plus haut, pouvant servir de table, par terre des paillassons, et sur les murs, des exemples d'écriture, des tableaux de lecture, des cartes de géographie, et de grandes images représentant une foule d'animaux et d'objets utiles à connaître. On fit entrer les enfants étonnés, on les fit asseoir sur les bancs, et Mlle Léonide, debout au milieu d'eux, leur dit :

« Mes chers enfants, ceux d'entre vous qui sont entrés quelquefois dans l'école de Mareuil ou dans une de celles qui sont à la ville ont déjà dit en regardant cette salle : Cela ressemble à une école ! C'est vrai, mes enfants, c'est une école. Il n'y en a point ici ; vous ne pouvez rien apprendre, et vous restez privés de tous les plaisirs des gens qui savent. Les deux enfants que voici — et elle posa une main sur la tête d'Ambroise et l'autre sur celle de Véronique — ont trouvé moyen de s'instruire, avec beaucoup de peine et de travail, en allant chercher la science bien loin ; et vous pouvez leur demander s'ils sont contents de ce qu'ils ont appris. Mais peu d'enfants sont capables d'en faire autant. Eh bien, le savoir que vous n'iriez pas chercher, je vous l'apporte. Tous les jours je serai ici, depuis midi jusqu'à quatre heures, et j'instruirai tous ceux qui viendront. Cela ne vous dérangera pas beaucoup, et vous pourrez travailler aux champs ou conduire vos bêtes le matin et le soir. L'hiver, à la veillée, je ferai l'école pour les grands, ceux qui sont occupés toute la journée. Aujourd'hui c'est la fête de notre école, on va vous servir un bon dîner, et puis vous danserez sur le pré qui est à côté de la maison ; et demain j'espère que vous viendrez tous apprendre vos lettres et chanter le bel air que nous allons vous faire entendre, pendant que Manette apportera les assiettes ».



On entendait un tintamare de cuillers. (P. 69, col. 2.)

Cette conclusion fit rire les petits. Les autres étaient étonnés ; quelques paresseux se promettaient de profiter du dîner et de laisser la science ; mais la plupart se réjouissaient à l'idée de devenir savants comme les gens de la ville.

Manette parut avec une énorme soupière toute fumante, qu'elle alla déposer sur la table ; elle mit à côté de la soupière une grande pile d'assiettes et alla distribuer à tous les enfants des fourchettes et des cuillers. Des couteaux, il n'en était pas besoin ; tout enfant vendéen en porte un dans sa poche depuis le jour où il a une poche. Pendant ce temps-là, Mlle Léonide était allée s'asseoir à son orgue, et Ambroise, Anne, Véronique et même Emmanuel, à qui on l'avait appris le matin, chantèrent ensemble un bel air bien simple, avec des paroles que Mlle Léonide avait composées exprès pour qu'elles fussent comprises par les enfants. C'était une prière à Dieu pour qu'il les aidât à s'instruire afin d'aimer leur devoir et d'êtres utiles à leur pays. Les enfants, qui pour la plupart n'avaient jamais entendu de musique, trouvèrent cela très-beau. Plusieurs même, après avoir écouté un instant, essayèrent de joindre au refrain leurs petites voix timides.

Le chant ne dura pas longtemps ; Mlle Léonide vint s'asseoir dans son fauteuil et commença à servir la soupe. Manette, la Tessier, Véronique et Ambroise s'empressaient à porter les assiettes, et on entendait un tintamare de cuillers fort réjouissant. Emmanuel voulut aider ; on le pria de découper le rôti, un énorme rôti de veau, doré, fumant, qui sentait bon : beaucoup des convives n'en avaient jamais mangé de pareil. Puis ce fut le tour des pommes de terre frites ; puis vint une crème à la vanille, accompagnée d'un gâteau si grand qu'il débordait des deux côtés de la table. Chacun en eut sa part ; puis, quand tout fut mangé, Anne, soigneuse et propre comme une bonne ménagère, prit une serviette qu'elle mouilla, et s'en alla d'un air posé débarbouiller les plus petits enfants, qui s'étaient fait de belles moustaches de crème. Ensuite Ambroise prit son violon, se mit à la porte et commença à jouer une belle contredanse ; et tous les enfants défilèrent à sa suite en se tenant par la main. On dansa longtemps sur le pré, et les enfants rentrèrent chez eux enchantés d'une école qui commençait d'une façon si amusante.

Quand il s'agit de travailler, tous ne revinrent pas, il est vrai ; mais ceux qui revinrent en attirèrent bientôt d'autres. Ils faisaient, chez eux et ailleurs, de si beaux récits de tout ce que leur apprenait Mlle Léonide ! C'étaient des histoires de plantes utiles ou merveilleuses, la manière de les faire pousser, d'avoir de beaux légumes, de beaux fruits ; c'était l'histoire d'enfants pauvres et ignorants comme eux, qui par leur travail et leur bonne conduite étaient devenus des hommes utiles ; c'étaient des récits touchants de traits de dévouement ou de courage qui faisaient battre le cœur des petits auditeurs. C'était aussi l'histoire des bêtes de la ferme, et c'est si amusant, quand on soigne ses poules, ses vaches ou ses oies, de savoir de quel pays viennent ces bêtes-là, combien il y en a d'espèces, comment on peut les guérir quand elles sont malades, et quelles sont les

espèces les plus avantageuses à élever, soit en volailles, soit en bétail. Les enfants répétaient ces belles choses à leurs parents, qui ne manquaient pas de hausser les épaules en disant : Comment peut-elle savoir tout cela, elle qui n'a jamais été dans une ferme? Mais quelques-uns, en y songeant, se disaient : Qui sait? c'est peut-être bien vrai tout de même ! Et ils essayaient timidement de suivre les conseils de Mlle Léonide. Comme ils s'en trouvaient bien, ils continuaient; si bien qu'au bout de quelque temps les fruits, les légumes et les volailles de Chaillé étaient en renom dans le pays.

L'école du soir réussissait très-bien aussi. La jeunesse, qui aime le nouveau, trouvait les histoires utiles de Mlle Léonide plus amusantes que les contes de loups-garous qu'on savait par cœur à force de les avoir entendu raconter aux veillées d'hiver. L'institutrice eut donc bientôt autant d'élèves qu'elle pouvait en désirer.

Véronique continuait à travailler ; elle et Anne venaient quelquefois aider Mlle Léonide à faire l'école, et c'était merveille de voir comme elles savaient se faire comprendre des plus petits et des moins intelligents. Mlle Léonide souriait en les voyant à l'œuvre. Voilà deux vraies femmes ! disait-elle au docteur, qui venait quelquefois faire une leçon sur la manière de guérir une brûlure, une coupure, de retirer une épine restée dans une piqûre; sur les soins à prendre pour un rhume ou une colique, et beaucoup d'autres choses qui, si on les savait dans les campagnes, empêcheraient bien de petits maux de devenir grands.

Pour Ambroise, il ne pouvait guère fréquenter l'école, à cause des préveils qui l'appelaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; mais il lisait et écrivait déjà très-bien, et Mlle Léonide lui prêtait des livres qu'il emportait dans ses excursions et qu'il relisait jusqu'à les savoir par cœur. Julien Tarnaud n'avait plus la fièvre, et il avait repris son métier, avec un violon neuf, car il avait voulu laisser à Ambroise le vieux qui était bon. Le père et le fils faisaient à eux deux un superbe orchestre, et Ambroise, en voyant son père si fier de lui, sans la moindre jalousie ni le moindre regret d'être surpassé par son enfant, se rappelait avec confusion le mouvement de colère qu'il avait eu en voyant que Véronique savait écrire avant lui. A mesure qu'il s'instruisait, le jeune garçon devenait meilleur. Il avait pardonné à la Tarnaude ce qu'elle lui avait fait souffrir dans son enfance, en réfléchissant que lui aussi n'avait pas toujours été ce qu'il aurait dû être, et que si sa mère s'était montrée brutale et indifférente, il avait été bien indolent, bien peu tendre pour elle, et bien peu préoccupé de lui rendre les petits services qui étaient à sa portée. Maintenant la Tarnaude le portait aux nues : il gagnait gros, si bien qu'on avait pu arrondir la Sapinière, du côté de l'est, d'un petit pré qui donnait d'excellent foin. Julien Tarnaud ne buvait plus ; son accident l'avait rendu sage, et puis il aurait eu honte de se montrer moins sobre que son fils. Louis était le moins content de la famille : il ne comptait pas pour grand' chose désormais et n'était plus le préféré de sa mère ; mais comme il n'avait pas beaucoup d'amour-propre, il en prenait son parti, car le pré qu'on avait acheté lui faisait grand plaisir. Ensuite, comme il y avait dans la maison plus d'argent qu'autrefois, il y gagnait de temps en temps une belle veste, un chapeau neuf, ou quelque monnaie de poche. En somme, grâce à Ambroise, les habitants de la Sapinière étaient plus heureux qu'ils ne l'avaient jamais été.

A suivre, Mme COLOMB.



L'EXPÉDITION DU CAPITAINE HALL
AU POLE NORD.

Le 30 avril dernier, le bateau à vapeur anglais *Tigress* fit la rencontre, à 40 milles de Wolf Island, non loin de l'île de Terre-Neuve, dans l'océan Atlantique du Nord, d'une barque montée par dix-neuf personnes, que le capitaine recueillit et prit à son bord.

Ces malheureux naufragés étaient à moitié morts de faim et de fatigue. Il se trouvait parmi eux neuf Esquimaux, dont deux femmes et cinq enfants. Les autres étaient Américains et déclarèrent avoir fait partie de l'expédition du capitaine Hall au pôle Nord et avoir été contraints d'abandonner leur navire depuis six mois et demi.

Cette expédition, dont on apprenait ainsi le triste dénoûment, avait été organisée en 1871 pour tenter d'arriver jusqu'au pôle. Les États-Unis la considéraient comme une entreprise nationale et avaient réuni par souscription publique de fortes sommes, auxquelles le Congrès ajouta une subvention de 50 000 dollars, environ 250 000 francs. Le promoteur

et le commandant de l'expédition était le capitaine Hall, un vétéran de la navigation arctique, bien connu par ses nombreux voyages au pays des glaces et surtout par sa longue résidence au milieu des Esquimaux, dont il avait complétement adopté le genre de vie.

Le navire qui devait porter l'expédition avait été soigneusement choisi. C'était un bateau à vapeur à hélice ayant une de ses machines disposée pour permettre le chauffage au moyen de l'huile en place de charbon. Cinq embarcations solidement construites assuraient la possibilité d'explorer les petites baies et de pénétrer dans les chenaux étroits. Des provisions considérables de charbon avaient été faites à bord en vue d'un voyage dont il était difficile de prévoir les conditions et la durée. Enfin le navire avait reçu le nom significatif de *Polaris*, c'est-à-dire le Polaire.



Le bœuf musqué des régions arctiques. (P. 71, col. 2.)

Outre le capitaine Hall, l'équipage comptait trente-huit passagers, parmi lesquels plusieurs Esquimaux interprètes et conducteurs de chiens.

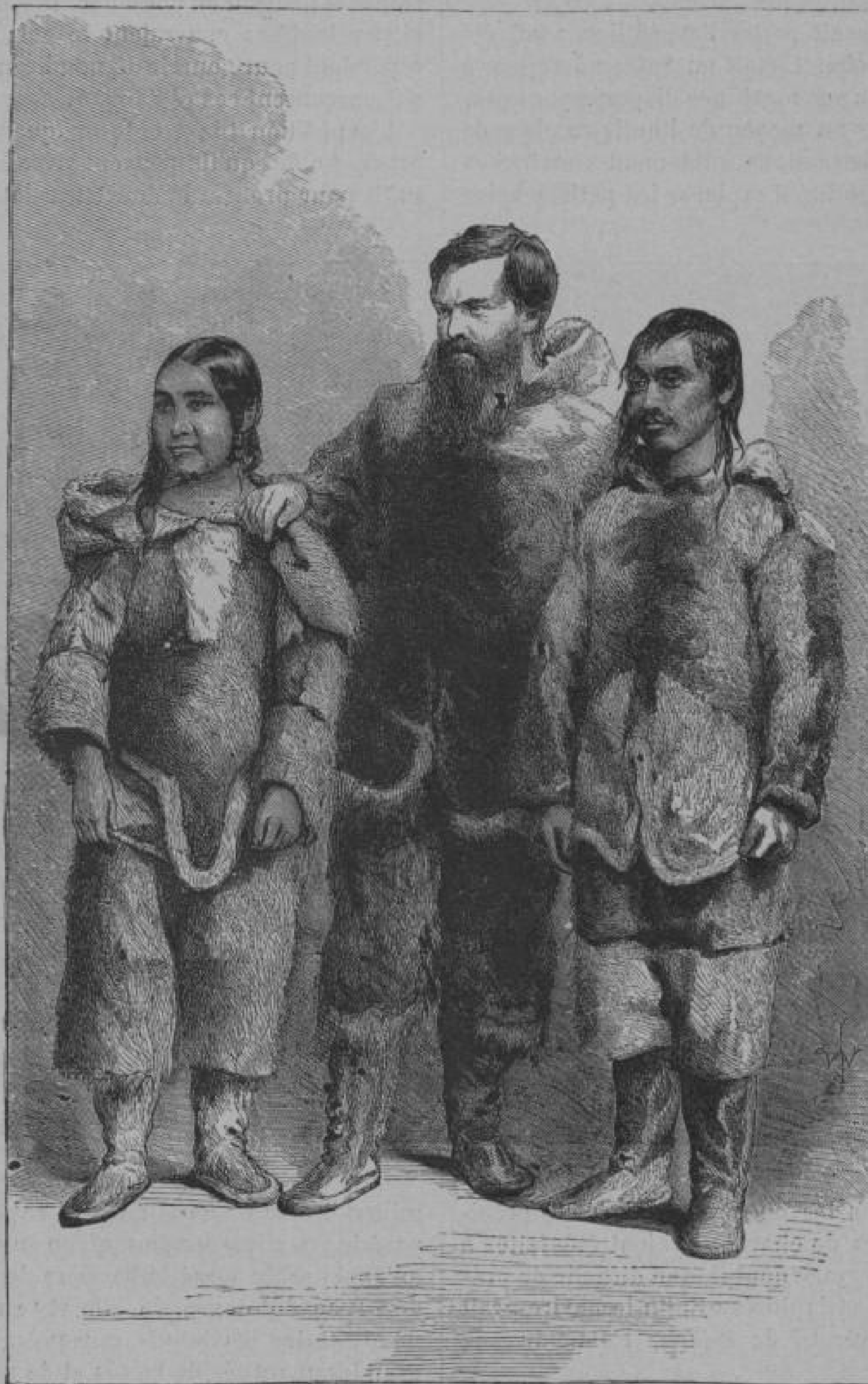
Parti de New-York le 29 juin 1871, Hall gagna, après plusieurs détours, le détroit de Smith, où il s'avança assez avant vers le nord. Mais comme l'hiver approchait, il revint en arrière et prit ses quartiers d'hiver dans une petite baie située par 81 degrés 38 minutes de latitude, qu'il appela *Polaris Bay*. C'est la latitude la plus septentrionale sous laquelle aucune expédition ait jamais hiverné. Il paraît que la température est sur ce point notablement plus douce qu'à plusieurs degrés de là vers le sud. En juin, la plaine très-étendue qui avoisine la baie était délivrée des neiges et se couvrait d'une végétation telle que ces contrées peuvent en posséder. Des herbes rampantes et peu touffues couvraient le sol; elles suffisaient cependant pour nourrir de nombreux bœufs musqués qui parcourent ces régions.

L'expédition tua trente ou quarante de ces animaux. Le fait qu'ils peuvent vivre là pendant l'hiver suffit pour prouver la douceur relative du climat. Au milieu de l'été, quand l'air est calme, la chaleur est parfois assez intense pour qu'on en souffre. Il semble qu'après avoir passé la barrière de glace qui s'étend du 70ᵉ au 80ᵉ degré, le climat se modifie sensiblement. Outre les bœufs musqués, on remarqua de grandes quantités de lapins et de martres; on vit un ou deux ours; le gazon était parsemé de fleurs brillantes; de nombreux oiseaux étaient venus des latitudes méridionales. On ne rencontra pas d'Esquimaux ou habitants des régions arctiques, mais on reconnut leurs traces, et ce qui est plus intéressant, on recueillit du bois flotté venant du nord par le détroit de Robeson, dans lequel un courant du sud coule avec la vitesse d'un nœud par heure. Ce bois était trop détérioré pour qu'on pût déterminer s'il avait été scié ou coupé.

Quelques personnes de l'expédition montèrent sur le plateau qui domine la plaine près de la baie où le *Polaris* était ancré; ce plateau était lui-même dominé par une chaîne encore plus haute. On observait une différence caractéristique entre la côte orientale et la côte occidentale, la première étant, d'après l'apparence, plus favorisée que l'autre sous le rapport du climat et de la végétation. Les montagnes à l'ouest étaient bien plus dénudées, plus espacées et plus stériles. Au milieu de l'hiver, malgré ces rapports favorables sur la température, le froid était tel que des balles de mercure gelé traversaient des planches de deux pouces.

Dès le 5 septembre, le *Polaris* fut complétement pris par les glaces.

Au mois d'octobre, le capitaine Hall, qui s'était muni de traîneaux et de chiens esquimaux, partit avec quelques hommes et se dirigea vers le nord. Il traversa sur la glace un détroit large de 15 milles, qu'il reconnut être ce que Kane et Hayes avaient considéré comme la mer libre du pôle, et il s'avança jusqu'au 82e degré 16 minutes de latitude, c'est-à-dire à 200 milles plus au nord que les explorateurs qui l'avaient précédé. De ce point, il vit s'étendre aussi loin que portait sa vue une mer libre de glaces. La fatigue et la maladie l'obligèrent de revenir sur ses pas; de retour à Polaris Bay, son mal s'aggrava et il mourut le 8 novembre. Ses compagnons l'inhumèrent et plantèrent une croix sur sa tombe.



Le capitaine Hall avec un homme et une femme Esquimaux de l'expédition.
(P. 71, col. 1.)

La mort du capitaine Hall mettait fin à l'expédition, qui n'eut plus d'autre but que de regagner les États-Unis. L'hiver se prolongea d'une manière anormale et le *Polaris* ne put quitter sa prison de glace qu'au mois d'août 1872. Il fit alors route vers le sud, mais il se trouva bientôt engagé au milieu d'énormes masses de glace flottantes, qui menacèrent de le broyer à plusieurs reprises. Un choc violent avec un de ces *icebergs* amena une voie d'eau, et il fallut travailler constamment aux pompes pour maintenir le navire à flot.

Le 15 octobre, une terrible tempête du nord-est vint assaillir le malheureux *Polaris*, et l'équipage, s'attendant à tout moment à le voir couler bas, se mit à transporter les chaloupes et les provisions sur un banc de glace qui se trouvait à portée.

Le lieutenant Tyson, qui avait pris le commandement après la mort de Hall et de qui on tient ces renseignements, dit qu'il allait à tout moment du navire au banc de glace pour presser le transbordement des provisions. Au moment où il mettait une dernière fois le pied sur le banc de glace, celui-ci se brisa tout à coup en plusieurs parties : le navire, séparé des amarres qui le retenaient, fut entraîné par le vent et



Le capitaine Hall voyageant en traîneau. (P. 72, col. 1.)

disparut en quelques instants au milieu de l'obscurité et de la tempête.

Seize personnes se trouvaient encore à bord du *Polaris* au moment de cette séparation et depuis on n'en a eu aucune nouvelle. On suppose que le navire n'aura pu soutenir longtemps l'effort de la tempête et qu'il aura coulé avec les malheureux qui le montaient. Cependant on peut aussi espérer qu'il aura été porté vers l'île de Northumberland, où les seize personnes abandonnées auront hiverné. Dans ce cas, on ne peut s'attendre à les voir revenir avant quelques mois. Enfin d'autres personnes sont d'avis que le navire n'avait pas subi d'avaries assez considérables pour ne pouvoir reprendre la mer, et qu'il est probable qu'il pourra regagner l'Amérique dans le courant de l'été avec l'équipage qui lui reste.

Le lieutenant Tyson restait sur le banc de glace avec onze personnes de l'expédition, plus deux femmes d'Esquimaux et cinq enfants. Du mois d'octobre 1872 au mois d'avril dernier, cette petite troupe vécut presque constamment sur ce bloc flottant, qui n'avait pas au début moins de cinq milles, soit huit kilomètres de tour.

Les naufragés tentèrent plusieurs fois de gagner la terre, mais ils échouèrent toujours. Enfin, ils durent se résigner à s'arranger le mieux possible pour passer l'hiver sur leur banc de glace, et ils se construisirent des huttes de neige à la façon des Esquimaux. Quand leurs maigres provisions furent épuisées, ils durent dépendre pour leur subsistance des oiseaux, des veaux marins et des ours, qui abordaient leur île flottante. Ils furent plusieurs fois réduits à la dernière extrémité, mais la Providence leur envoya toujours au moment suprême le secours inespéré.

Le banc de glace avait continué à dériver vers le sud, entraîné par les courants. A mesure qu'il avançait dans cette direction, sa superficie diminuait de plus en plus. De cinq milles de circonférence qu'il mesurait au début, il était arrivé à ne plus être à la fin de mars 1873 qu'un bloc de soixante mètres de diamètre.

Le 1er avril, les naufragés, ne se sentant plus en sûreté sur le glaçon, se réfugièrent dans leurs barques, abandonnant une grande partie de leurs provisions, de leurs munitions et de leurs vêtements. Le 3 cependant ils y revinrent et purent y rester quelques jours encore; mais une tempête le brisa complétement et ils durent se hisser sur les débris flottants qui couvraient la mer, et dont le grand nombre les empêchait de mettre leurs bateaux à flot.

On ne trouvait plus d'oiseaux ou de veaux marins; une partie de leurs provisions avait été engloutie pendant la tempête; les malheureux avaient mangé leur dernier biscuit et voyaient se dresser de nouveau devant eux la mort à laquelle ils avaient tous échappé jusqu'alors d'une manière miraculeuse, lorsque le 21 avril un ours passa à leur portée sur un glaçon et ils purent le tuer.

Deux jours après, ils réussirent à lancer une des embarcations où ils se placèrent tous, et firent route vers l'ouest dans l'espoir d'atteindre les côtes du Labrador.

Le 30 avril enfin, ils aperçurent le steamer *Tigress;* plusieurs coups de fusil et divers signaux qu'ils firent attirèrent l'attention des gens à bord de ce navire qui mirent le cap sur eux et les recueillirent. On peut se figurer l'émotion de ces braves gens en se retrouvant en sûreté après avoir échappé à mille morts. Ils étaient dans un tel état d'épuisement que plusieurs d'entre eux ne purent recouvrer leurs forces de plusieurs jours.

Lorsqu'ils furent recueillis, il y avait 197 jours qu'ils flottaient au milieu des mers sur un banc de glace, et ce qui est presque miraculeux, quoique ayant avec eux deux femmes et cinq enfants, ils n'avaient eu au milieu de tous ces dangers aucune perte à déplorer.

L'émotion a été grande à New-York en apprenant la triste fin du capitaine Hall et les malheurs de ses compagnons. On va plus que probablement expédier de suite un navire à la recherche des seize hommes restés sur le *Polaris.*

Malgré son triste dénoûment, cette expédition aura considérablement contribué à avancer la question toujours pendante du pôle arctique. La constatation faite par Hall et ses compagnons d'un climat moins rigoureux aux abords du pôle que dans les latitudes moins élevées semble venir à l'appui de l'opinion prévalente aujourd'hui, d'après laquelle le sommet septentrional de notre globe serait recouvert par une mer libre de glaces.

Cette nouvelle va redoubler l'ardeur des explorations arctiques. Espérons que bientôt l'humanité pourra enregistrer la conquête du pôle Nord, et que le nom de Hall clora la longue liste du martyrologe des régions arctiques.

LUCIEN D'ELNE.



LE CADI DU CAIRE

Les juges de l'Orient n'ont pas à leur disposition tout l'appareil solennel dont dispose la loi en Europe. Pas de tribunaux, pas de codes, pas d'avocats; le cadi ou juge du quartier, assis sur des coussins empilés sous la verandah de sa cour, fait comparaître devant lui les accusés. Il écoute les dépositions des témoins et la défense des prévenus, et il juge selon sa conscience, d'une manière définitive et sans appel.

Certes, une pareille façon de procéder offre peu de garanties; ce juge tout-puissant, que rien ne contrôle, a dans les mains un pouvoir bien dangereux, et dont il est peu d'hommes, dans ces pays de sombre despotisme, qui sachent user modérément. Ce-

pendant les annales orientales sont remplies de traits qui montrent que les juges musulmans ont su amener dans la poursuite du crime une adresse, une douceur, une sagacité témoignant de leur désir profond d'arriver à la connaissance de la vérité.

On ferait un intéressant volume rien qu'avec les curieux expédients employés par les cadis pour arriver à leur but et découvrir le crime. En voici deux exemples, tout empreints du cachet des mœurs orientales :

Un meurtre avait été commis au Caire dans des circonstances ténébreuses : un juif riche et avare, vivant seul dans une maison du grand bazar, avait été assassiné pendant la nuit. Le coupable avait disparu sans laisser aucune trace, en enlevant le trésor de l'avare.

La police avait fait des perquisitions chez les voisins du juif, qui étaient pour la plupart de pauvres porte-faix du bazar; mais ces recherches n'avaient amené la découverte d'aucun indice propre à mettre sur la trace du coupable.

Le vieux cadi du quartier, malgré les déclarations de ses agents, était persuadé que le crime avait dû être commis par quelqu'un des gens sans aveu qui habitaient près de la maison du juif. Il fit donc mander devant lui tous les habitants de la rue, et les interrogea successivement sans pouvoir obtenir d'éclaircissement.

S'étant recueilli un moment, il donna à voix basse des instructions à ses gens, qui revinrent quelques instants après, apportant une boîte dans laquelle avait été enfermé un coq préalablement enduit d'une épaisse couche de suie. Une ouverture, pratiquée dans le couvercle, permettait d'y passer la main.

« Chacun de vous, dit le cadi, en s'adressant aux hommes, va mettre la main dans la caisse et serrer le cou du coq qui s'y trouve enfermé; celui qui le fera crier sera coupable, et, comme tel, pendu! »

L'épreuve commence. A mesure que chaque homme retirait la main de la caisse, le cadi l'examinait. Au quatrième :

« Voilà le coupable. s'écria le vieux juge; c'est lui qui a tué le juif. Regardez sa main. Voyez, elle est blanche. Il n'a pas osé toucher le cou du coq; sa mauvaise conscience l'a trahi. Qu'on le pende! »

Dans une autre circonstance, le même juge se trouvait avoir devant lui quatre personnes qui étaient accusées du même crime. Aucune ne voulait avouer.

Voyant cela, il les fait ranger devant lui, et, les regardant fixement, il leur intime tout à coup l'ordre de sortir de la salle. Les accusés s'empressent d'obéir.

Après quelques minutes, il ordonne qu'on les fasse rentrer. Quatre ou cinq fois il exécute cette même manœuvre. Enfin, au moment où les accusés rentrent dans la salle pour la dernière fois, le vieux juge appelle l'un d'eux :

« C'est toi le coupable, n'est-ce pas? lui dit-il, avoue, car je sais que c'est toi ». Le malheureux se prosterne et avoue qu'il est bien le coupable.

« En voyant les accusés sortir et rentrer, dit alors le cadi, j'ai remarqué que celui-ci était toujours le premier à sortir et le dernier à rentrer. Mon regard lui pesait; il cherchait à s'y dérober. Cet indice, vous le voyez, ne m'a pas trompé ».

P. Vincent.

LES CAUSERIES DU JEUDI

LA JAMBE DE BOIS

Comme cette histoire très-véridique, très-authentique, et bien que récente, a déjà pris tout le caractère d'une sorte de vénérable légende populaire, nous allons, si vous le voulez bien, mes enfants, nous la raconter à nous-mêmes en lui donnant la forme et l'allure de la légende.

Les dates en marqueront les stances ou couplets.

1792

C'est à Périgueux. Un garçon d'une quinzaine d'années va par la ville en costume de collégien. Certain grand brutal d'artilleur, trouvant qu'il ne se dérange pas assez tôt pour lui livrer passage, lui envoie une bourrade.

Le collégien bondit et se pose fièrement en face de l'artilleur.

« Eh! voyez ce morveux! dit le soldat avec un dédaigneux sourire.

— Un morveux qui vous répondrait autrement qu'en paroles, si vous aviez du cœur, monsieur le malappris.

— Qu'est-ce qu'il dit donc?

— Je dis que pour ne pas porter un sabre à l'ordinaire, je ne sais pas moins tenir une épée quand l'occasion s'en présente... Et l'occasion me paraît excellente.

— Le gamin veut une leçon, fait le soldat.

— A quelle heure vous plaît-il de la recevoir? réplique le collégien.

— Mon Dieu, quand il plaira à l'enfant.

— Tout de suite.

— Allons! »

Bientôt après le grand artilleur et le jeune collégien croisent le fer entre quatre témoins. « Une! deux!... — Eh! eh! il ne tire pas mal, le petit, mais n'importe; où voulez-vous que je le pique, dites-moi. Oh! affaire de donner à sa maman un bobo à panser, pour lui apprendre à laisser ainsi sortir l'enfant sans sa bonne. Une! deux... Eh! eh! bien paré! mais n'importe. Où voulez-vous que je le

pique?.... Une!... Ah! touché, corbleu! bien touché, je... je... »

Si bien touché que le grand artilleur est étendu tout de son long sur le pré, avec l'épée du collégien dans la poitrine. Quant au collégien, il prend tout effaré sa course à travers les champs.

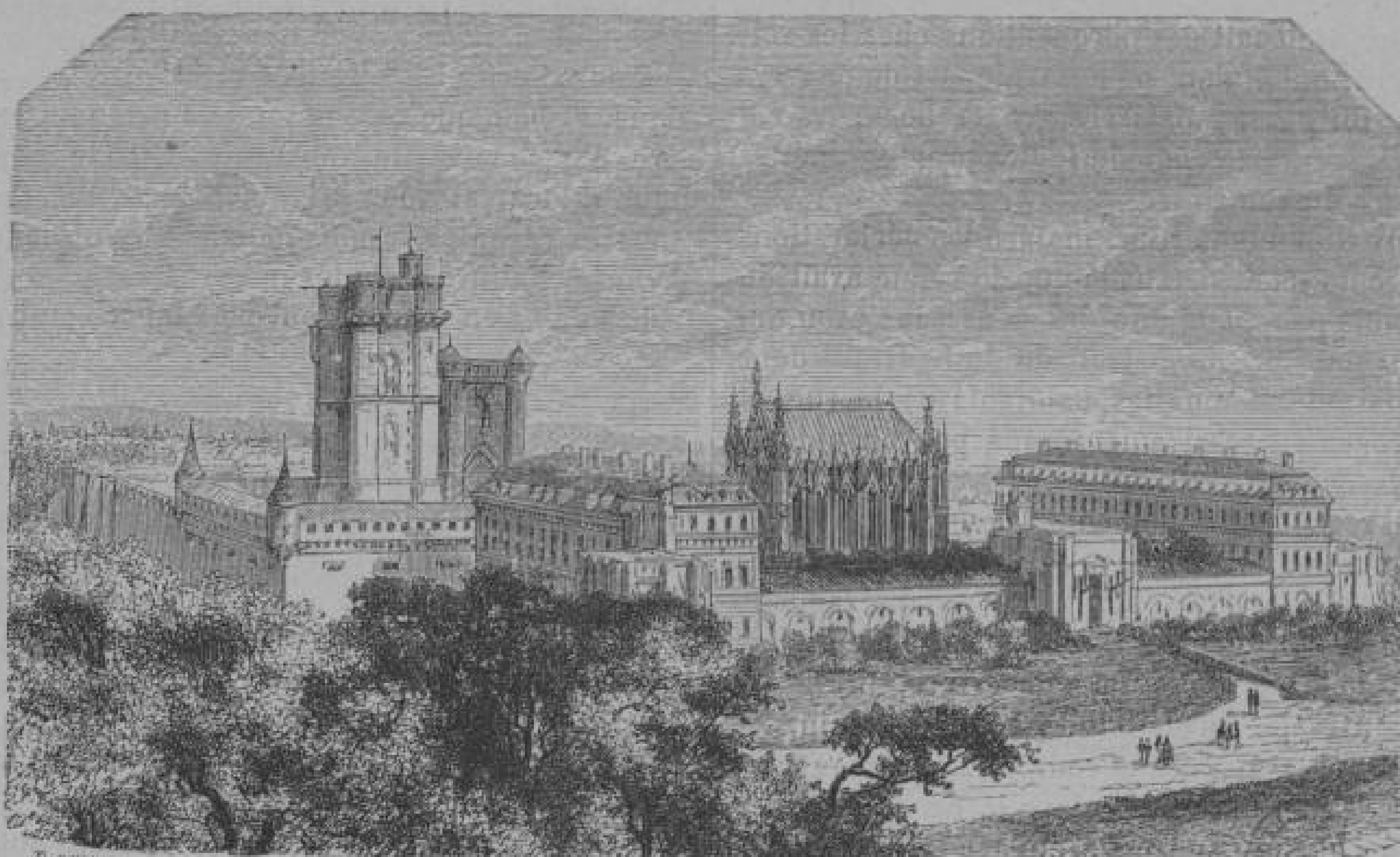
Trois jours plus tard il est à Toulouse. Il demande à parler au colonel du 22ᵉ régiment de chasseurs à cheval faisant partie de l'armée des Pyrénées-Orientales.

On l'introduit : « D'où viens-tu? que veux-tu? demande le colonel.

— Je viens de Périgueux où j'ai eu un duel avec un artilleur qui m'avait insulté.

— Tu l'as tué?

— J'en ai peur, mon colonel.



Le château de Vincennes (P. 78, col. 1.)

— Diable! ce n'est pas quand la France a tant d'ennemis à repousser qu'il faut lui enlever ses soldats.

— Eh bien! soldat pour soldat, mon colonel. Je voudrais m'engager.

— Comment t'appelles-tu?

— Pierre Daumesnil.

— Je n'ai pas besoin de te demander si tu es brave, tu viens de le prouver; mais à l'époque où nous vivons, ce n'est pas seulement de la bravoure qu'il faut au soldat français. Il lui faut encore un cœur généreux, fier, désintéressé, pour donner aux peuples qui attaquent injustement sa patrie et qu'il doit vaincre noblement, de grands exemples d'honneur.

— Il me semble que j'ai ce cœur-là.

— Eh bien! tâche de ne le perdre jamais.

— Je le jure à la France! » Ainsi dit Pierre Daumesnil. Et nous allons voir comment son serment fut tenu.

1799

Nous voilà sous le ciel africain, en Égypte ; une armée française a débarqué sur la vieille terre des Pharaons. Le drapeau tricolore flotte victorieux au pied des Pyramides.

Un combat terrible est engagé. Le jeune et actif général qui dirige l'expédition va, vient, donnant des ordres. Pour observer le champ de bataille, il entre dans une redoute élevée et se juche sur un canon, une lunette à la main, dominant le théâtre de l'action; il se tient là tout occupé de ses observations, mais il n'y reste pas longtemps, car un soldat s'est élancé, qui, sans plus de façon, l'a pris dans ses bras et l'a tout tranquillement posé à terre.

« Que signifie?

— Ça signifie, mon général, qu'il passe par là trop de plomb et de fer pour que vous vous y teniez.

— Qu'importe?

— Pardon, mon général, il importe beaucoup que vous ne soyez pas tué : nous avons besoin de vous.

— Tu crois! » fait le général qui regarde le soldat avec un certain intérêt.

Pendant qu'il parle ainsi, un des aides de camp, n'écoutant que son zèle, veut le remplacer au périlleux observatoire ; mais à peine a-t-il dépassé de la tête le niveau du retranchement, qu'un boulet le renverse.

« Qu'est-ce que je disais! fait le soldat en regardant le général.

— Comment t'appelles-tu?

— Pierre Daumesnil, mon général.

— Attends. Tu as été mis à l'ordre du jour pour ta belle conduite à l'armée d'Espagne où tu fus, je crois, grièvement blessé.

— Oh! ça n'y paraît plus!

— J'aurai soin de toi, Pierre Daumesnil.

— A charge de revanche, mon général! »

Deux mois plus tard, au siége de Saint-Jean-d'Acre, une bombe vient tomber à quelque distance du même général. Elle va éclater. Un soldat se précipite et le prend dans ses bras pour le couvrir de son corps. C'est encore Pierre Daumesnil à qui son courage semble porter miraculeusement bonheur, car la bombe éclate sans l'atteindre.

« Quel soldat! » s'écrie le général en le montrant à son état-major.

1800

En Italie, les troupes françaises suivent une route au bord de laquelle les ennemis ont abandonné des fourgons chargés de numéraire. Ces voitures ont été renversées. Il s'en est échappé des sacs que les pieds des chevaux déchirent. Les pièces d'or s'éparpillent. Les soldats tendent les mains vers ces brillantes épaves.

« Allons, camarades! crie le lieutenant Pierre Daumesnil, en avant! le temps presse; ne nous amusons pas aux bagatelles. »

Et les soldats passent sans toucher à ces richesses.

1809

Le soir de Wagram, on emporte du champ de bataille le colonel des chasseurs de la garde, Pierre Daumesnil. Pendant qu'il opérait à la tête de son régiment un des mouvements qui devaient décider du succès de la journée, un boulet lui a fracassé la jambe gauche. C'est sa vingt-troisième blessure : la vingt-deuxième, dont il vient de guérir, n'était rien moins qu'un coup de lance qui l'avait en quelque sorte traversé de part en part.

On l'ampute; et quand on vient de la part de l'empereur s'informer de ses nouvelles, il accueille en riant le messager et plaisante avec lui sur sa mésaventure.

On l'a logé avec un de ses amis, amputé comme lui, dans une grande maison de la capitale autrichienne alors au pouvoir des Français. Ils sont couchés dans la même chambre. Un soir où une fête publique a entraîné au dehors jusqu'aux serviteurs chargés de les veiller, Pierre Daumesnil n'entend plus bouger son ami qu'il appelle et qui ne lui répond pas. Il remarque en même temps une sorte de bruit sourd pareil à celui de gouttes d'eau tombant sur le parquet. Il regarde, ce n'est pas de l'eau, c'est du sang. Une hémorrhagie s'est déclarée qui peut être mortelle. Il crie : nul n'entend; nul ne vient. Alors, sans songer qu'il s'expose au même danger, il va s'appuyant aux meubles jusqu'à la rampe de l'escalier. Il descend ainsi deux étages pour chercher le secours dont a besoin son ami... Mais là les forces l'abandonnent... On vient enfin aux derniers cris qu'il pousse. Il pouvait mourir, mais son ami est sauvé. Et quand celui-ci veut lui témoigner toute sa gratitude pour cette héroïque preuve d'affection :

« Eh! tu n'as pas compris, réplique-t-il, j'étais fâché qu'ils fussent tous partis pour la fête. J'ai voulu, moi aussi, aller voir le feu d'artifice. Je n'ai pas pu. Voilà tout. »



Statue de Daumesnil, à Vincennes. (P. 78, col. 2.)

1812

Une grande expédition se prépare. C'est au cœur de l'immense empire du nord qu'il faut que l'armée

française aille frapper un coup décisif. La campagne de Russie va s'ouvrir.

« J'ai besoin d'un homme sur lequel je puisse compter, dit Napoléon au général Daumesnil. J'ai pensé à vous.

— Vous avez bien fait, sire ; ma jambe de bois ne m'empêchera point de faire campagne.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Vincennes est, vous le savez, le dépôt central du matériel de la guerre. Il peut dépendre du commandant de ce dépôt que nos troupes ne manquent de rien, en tant qu'armes et munitions. Je vous ai nommé gouverneur de Vincennes. La tâche sera rude et délicate, mais je sais en quelles mains je la remets, et je suis tranquille. »

1814

Les neiges de la Moscovie ont enseveli deux cent cinquante mille de nos soldats. La campagne de 1813 a ajouté ses désastres à la grande catastrophe de 1812; un million d'étrangers couvrent le sol français, le succès s'est rangé du côté du nombre. Paris est investi, Daumesnil commande à Vincennes et se prépare à la défense. Pour toute garnison il a quelques jeunes soldats parmi lesquels l'effroi se répand. Daumesnil les rassemble, il leur parle, il dit que l'honneur du pays leur est confié.

« Général, s'écrie l'un d'entre eux, nous nous ensevelirons avec vous sous les ruines de Vincennes.

— Vive la *Jambe de bois !* » crient les autres.

Paris a capitulé. Les alliés y font leur entrée. Ils envoient dire à Daumesnil de leur livrer le matériel dont il est le gardien.

« Non ! répond la Jambe de bois.

— Eh bien, général, nous vous ferons sauter.

— Venez, reprend Daumesnil ; puis montrant aux envoyés un magasin où sont entassés dix-huit cents milliers de poudre, venez, nous sauterons ensemble. Et si je vous rencontre en l'air, je ne vous promets pas de passer sans vous égratigner. »

Les alliés ne demandent plus rien à Daumesnil, qui ne consent à remettre son dépôt qu'aux mains des délégués français.

1815

Nouvelle invasion étrangère. Daumesnil commande encore à Vincennes. Tout a cédé... excepté Vincennes. L'ennemi a tout vaincu, excepté Daumesnil.

Sommé de se rendre : « Rendez-moi ma jambe, crie-t-il du haut du rempart, je vous rendrai la place. »

Alors Blücher, le général en chef des armées prussiennes, lui écrit et lui propose un million pour qu'il capitule : « Gardez votre million, répond Daumesnil, moi, je garde votre lettre : elle servira de dot à mes enfants. »

Daumesnil ne sort de la place qu'après cinq mois de blocus, en vertu d'une capitulation dont il a lui-même dicté les termes, — et pour laquelle d'ailleurs il ne traite encore qu'avec le gouvernement de son pays.

1830

Ce gouvernement, — qui l'a mis à la retraite, — vient d'être renversé. Daumesnil vit en famille dans une petite maison. Le peuple va l'y chercher... « A Vincennes, général ! A Vincennes, la Jambe de bois ! »

Daumesnil devient pour la troisième fois gouverneur de Vincennes.

Mais on a enfermé dans le donjon des hommes accusés d'un crime politique et qui doivent être jugés.

La foule grondante, irritée, vient un jour demander leur tête. Daumesnil se présente : « Vous ne savez donc pas que tout accusé n'appartient qu'à la loi ? dit-il. — D'ailleurs ces hommes sont sous ma sauvegarde, vous ne les aurez qu'avec ma vie !

— Vive la Jambe de bois ! » crie la foule.

Et l'égarement populaire est conjuré.

17 AOUT 1832

Le vieil honneur français est en deuil. Daumesnil n'est plus. Il est mort pauvre. La lettre de Blücher est la seule dot qu'il laisse à ses enfants.

Quand la France érigera-t-elle une statue à celui qui fut le plus brave parmi les braves, le plus digne parmi les dignes, le plus désintéressé parmi les désintéressés ?...

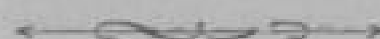
25 MAI 1873

La statue est dressée. Le héros de vaillance et de probité a reparu dans son Vincennes.

Quand on a découvert le bronze, la foule, enthousiaste, a crié encore : « Vive la Jambe de bois ! »

Et la Jambe de bois vivra en effet bien longtemps, car à ceux qui demanderont en voyant cette mâle et austère image : « Quelles vertus eut celui-là ? » l'histoire répondra toujours : « Il eut les trois vertus qui font les hommes légendaires : il aima son pays, il ne craignit pas la mort, et il ne mentit jamais à sa conscience. »

L'ONCLE ANSELME.



LE JARDINAGE DE LA JEUNESSE

—

JUILLET

Il est inutile que nous revenions sur un certain ordre de soins dont le jardin exige la continuation, et qui sont tout indiqués par l'habitude déjà prise du travail horticole.

Nous devons cependant recommander encore une fois à nos jeunes jardiniers l'assiduité aux arrosages. Il est de grandes plantes, comme le dahlia, qui *dépensent* beaucoup pour végéter; il importe de réparer cette déperdition par beaucoup d'eau, et aussi, quand on le peut, par une addition d'engrais, qui rend ce fluide plus nourrissant.

C'est le moment de soigner plus particulièrement aussi les chrysanthèmes, qui se préparent alors pour leur floraison tardive.

Il est un bulbe dont nous n'avons rien dit le mois précédent et dont il est bon que nous parlions, vu la beauté des fleurs qu'il donne au printemps. La *couronne impériale*, ou fritillaire, plante aussi rustique que superbe, veut que ses oignons restent toujours en terre; il faut donc marquer la place où on les a mis, pour ne pas les blesser en labourant. En juillet on peut les enlever, les visiter, en séparer les caïeux, qu'on élèvera en pépinière, et les remettre en terre immédiatement.

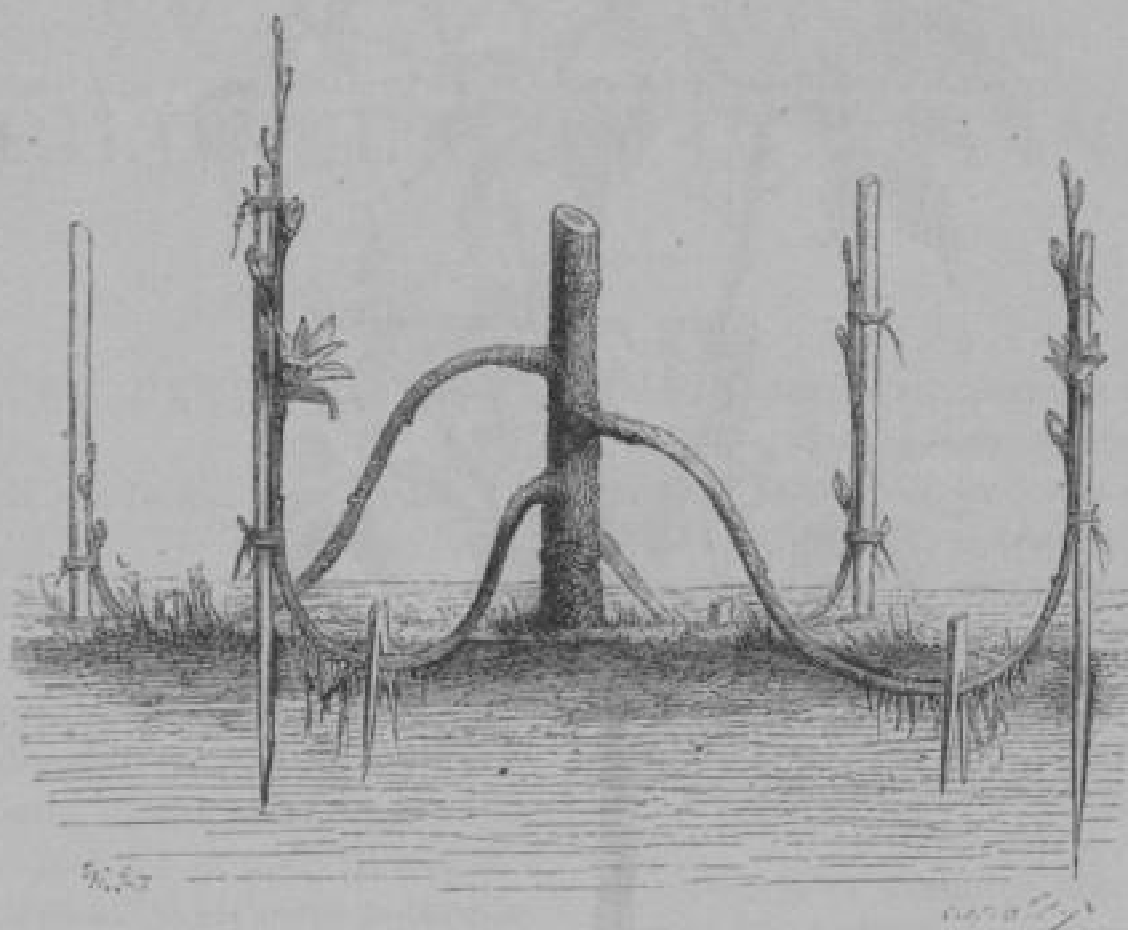
Il est encore temps de semer quelques plantes annuelles à végétation rapide, telles que belle-de-jour, campanule, miroir de Vénus, phlox de Drumond, souci à la reine, thlaspi blanc et violet, clarkie, etc. On sème aussi des pensées, pour repiquer en pépinière à l'arrière-saison et mettre en place au printemps.

Le semis est le seul moyen de multiplication des plantes annuelles; mais pour les plantes vivaces on emploie le plus souvent d'autres moyens qui ont le double avantage de rendre plus rapide la floraison du nouveau sujet, et d'assurer à l'horticulteur la conservation exacte de l'espèce, de la variété, qui se perd souvent lors de la multiplication par graines.

Ces moyens sont : le *marcottage* et le *bouturage*, deux opérations d'ailleurs fort intéressantes par les charmants résultats qu'elles donnent.

Parlons d'abord du marcottage, qu'on emploie surtout pour les plantes à tige noueuse, ou plutôt *à nœuds*, et qui se trouve tout indiqué par la nature elle-même, dans le mode de reproduction des fraisiers dont les *coulants* s'enracinent. Prenons par exemple l'*œillet*, qui est un des végétaux d'ornement sur lequel se pratique le plus fréquemment cette opération.

Les pieds d'œillets ne portant de nouvelles fleurs que sur des tiges nouvelles, qui partent de la *souche* première, il arrive bientôt que cette souche s'exhausse, se durcit, se déforme et s'épuise. Il importe donc de créer un nouveau sujet; et l'on doit chercher à l'obtenir par la transformation d'une des tiges de la plante en plante isolée. Pour cela que faut-il? Faire que des racines se développent sur un point de cette tige qu'on séparera ensuite de sa plante mère.



Marcottage simple. (P. 79, col. 2.)

Le procédé est bien simple, au moins en principe : il consiste à abaisser et à couvrir de terre, sur une partie de son étendue, la tige noueuse qu'on a choisie, et dont l'extrémité est relevée au dehors. Pour hâter l'effet attendu, il est d'usage de pratiquer sur la tige que l'on va enterrer, au-dessous du nœud où l'on veut le développement des racines, soit une légère torsion, soit un étranglement au moyen d'une ligature, soit une incision partielle en anneau. Le plus ordinairement, pour les œillets dont nous nous occupons, on fend la tige longitudinalement dans une étendue de 2 ou 3 centimètres. Le but de cette blessure est de faire affluer autour de la plaie les sucs végétaux, qui créent de nouveaux organes.

La branche étant couchée dans un sillon du sol, on l'y fixe par un petit crochet de bois, on ramène la terre que l'on maintient convenablement humide et que l'on peut recouvrir, à cet effet, d'un peu de paille pour empêcher le dessèchement. Des jets de racines ne tardent pas à sortir du nœud enterré, et quand, par un peu d'habitude du temps voulu pour cette advention de racines, on les juge suffisamment développées, on donne entre la plante mère et le nœud un coup de couteau qui les sépare. C'est ce

qu'on appelle *sevrer* la marcotte — que l'on transplante, en la prenant autant que possible avec la motte de terre à laquelle sont attachées ses jeunes racines.

Si nous ne nous étions pas fait bien comprendre, les figures que nous donnons ci-contre achèveraient d'éclaircir ce qui aurait pu rester obscur dans nos indications.

La seconde de ces figures montre l'opération du marcottage dit *par élévation*.

On le pratique à l'aide de pots à fleurs ordinaires qu'on a scié dans leur longueur et dont l'on maintient les deux parties rapprochées et pleines de terre par un lien; ce second mode est beaucoup moins usité que le premier, mais il est certains végétaux dont la disposition ne permet pas de rabattre les branches dans la terre, force est bien d'avoir recours au marcottage par élévation.

L'autre procédé de multiplication, le bouturage, est plus simple encore et s'applique à un grand nombre de végétaux vivaces : fuchsia, hortensia, pélargonium, anthemis, etc.

Pour faire une bouture, on prend ordinairement un jeune rameau que l'on a coupé bien net à la plante mère, et auquel on ne laisse que fort peu de feuilles ou bourgeons (car le bourgeon est une feuille future). On met dans un pot du terreau ou de la terre légère bien tamisée; on y enfonce le rameau dans la longueur d'un ou deux entre-nœuds, en ayant soin qu'un nœud au moins soit enterré; on tasse bien la terre avec les doigts tout autour; on l'arrose assez pour que l'humidité la pénètre bien, et l'on abouche sur le tout un autre pot, ou une cloche. Quand il s'agit de boutures de petite dimension, c'est avec un verre ordinaire qu'on recouvre; et dans tous les cas on maintient le sujet à l'ombre.

L'ombre et la réclusion sont en effet indispensables à ce rameau qui, exposé au grand air et à la lumière vive, subirait une déperdition de vitalité que l'absence de racines l'empêcherait de réparer.

On entretient l'humidité aussi constante que possible pendant un temps plus ou moins long, et quand on suppose que les racines sont venues, — ce qu'indique ordinairement l'allongement des bourgeons ou du rameau lui-même, — on habitue peu à peu le jeune sujet au grand air et aux rayons lumineux plus intenses, absolument comme on a appris à le faire pour les plantes venues sous le verre des couches.


Marcottage par élévation. (P. 80, col. 1.)

A vrai dire, pour le bouturage, les précautions sont proportionnées à la vigueur, à la rusticité des sujets.

Ainsi, par exemple, les saules, les peupliers ne se multiplient pas autrement que par ce procédé. On coupe, au printemps ou à l'automne, une branche à l'un de ces arbres, on fait un trou dans un sol humide, on y enfonce la branche, et bientôt elle végète...

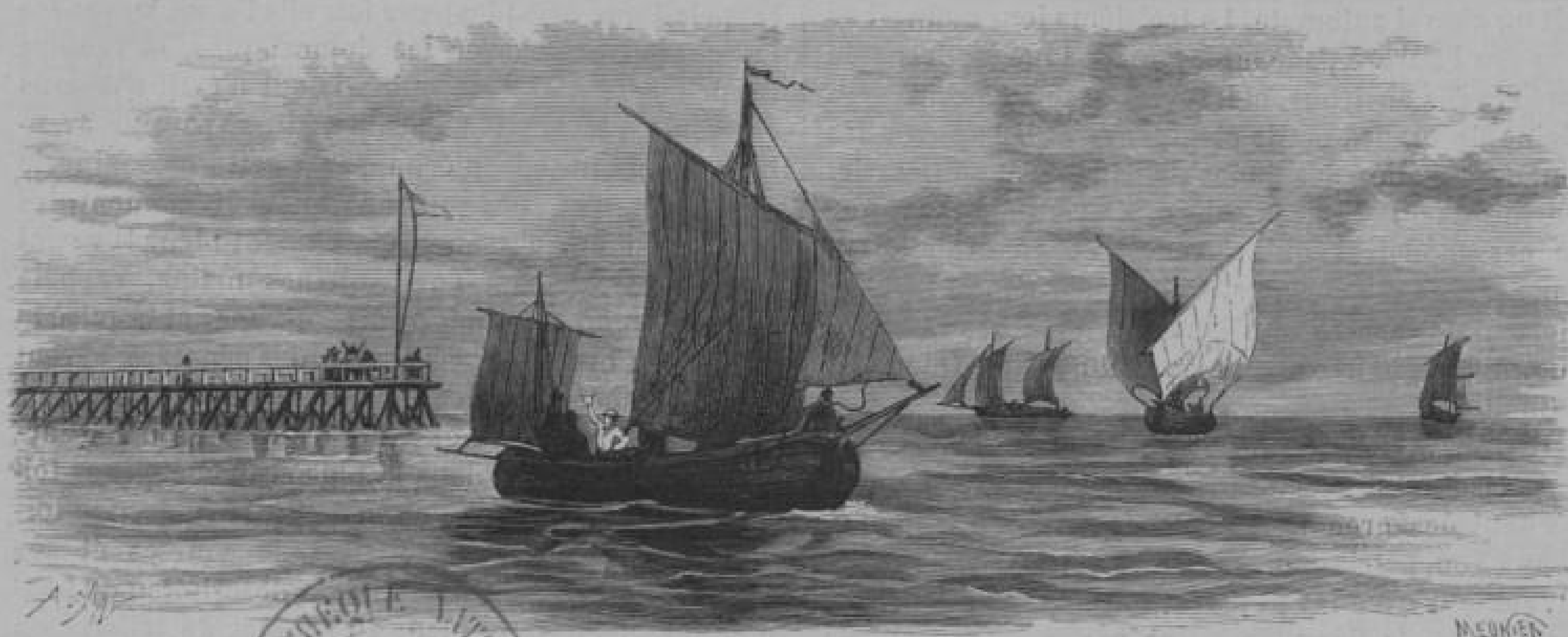
Dans la plupart des pays chauds on emploie les mêmes procédés pour les orangers et autres plantes de la même famille, et d'ailleurs il est chez nous plusieurs de nos plantes d'ornement qu'on bouture même en pleine terre et à découvert, mais la reprise est toujours mieux assurée avec les soins que nous venons de décrire.

Dans notre article du mois prochain, nous nous occuperons de la *greffe*.

L. CHATENAY.

Chef des fleuristes du Jardin des Plantes de Paris.





Il s'embarquait sur un bateau de pêche. (P. 81, col. 1.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE XXVII

Sur les ailes du Temps.

Le temps passe très-vite pour les gens occupés, et les vacances revinrent sans que nos petits amis eussent senti l'ennui une seule fois de tout l'été; même Emmanuel, qui devenait un bon élève, n'avait presque plus de punitions, et commençait de nouvelles études avec la volonté d'y réussir. Il revint à la maison avec un accessit d'histoire naturelle. M. Arnaudeau en pleura de joie : il n'en avait jamais tant obtenu dans toutes ses classes. Mme Arnaudeau ne put se dispenser de proposer à son fils un voyage aux bains de mer des Sables d'Olonne, où elle se rendait avec Sylvanie et Mlle Farrochon, dont le père n'était pas encore revenu. Emmanuel accepta, enchanté à l'idée de voir la mer, d'aller à la pêche de la sardine et de chercher des crevettes dans les creux des rochers; mais au bout de huit jours il en eut assez. Il fallait faire une toilette pour le bain du matin, une autre pour le déjeuner, une troisième pour aller sur la plage dans l'après-midi, une quatrième pour le dîner, un cinquième pour la promenade sur le remblai, et souvent une sixième pour le bal. Il réussissait quelquefois à s'échapper dès le matin; il s'embarquait sur un bateau de pêche, aidait à la manœuvre, retirait de l'eau le grand filet rempli de sardines qui brillaient au soleil comme des poissons d'argent, partageait le pain noir des pêcheurs, et se faisait aimer d'eux pour sa force, sa complaisance et sa gaîté ; mais le soir, quand il rentrait enivré d'air et de soleil, on le recevait comme un chien crotté. Il était hâlé, noir, il sentait le poisson, il ne pouvait accompagner ces dames au Casino; c'était bien la peine de l'avoir emmené, s'il ne servait pas de cavalier. Enfin on le boudait; et quand on daignait lui montrer de l'amabilité, il y avait toujours au bout des paroles gracieuses qu'on lui accordait quelque commission à faire chez la blanchisseuse ou la modiste, sans compter les châles, manteaux, bouquets, éventails, flacons et autres brimborions qu'on lui faisait porter quand on ne s'en servait pas, et qu'on lui réclamait avec un air d'impatience dominatrice quand on avait la fantaisie de s'en servir. Ce n'était pas une vie, cela! Emmanuel avait cru qu'on venait aux bains de mer pour s'y baigner : quand il vit que c'était le moindre souci de ces dames, il résolut de se faire renvoyer à Chaillé. Ce fut l'affaire de trois jours.

Le premier jour, il se lança dans une valse effrénée avec une baigneuse nouvellement arrivée, entortilla son pied dans la robe de la susdite et s'étala avec elle sur le parquet. Sylvanie faillit mourir de confusion, et si elle avait pu, elle aurait renié son frère. Le second jour, il y avait des courses de chevaux sur la plage; le beau vicomte de Montadille s'y était transporté à la suite des chevaux pour lesquels il avait l'habitude de parier. Emmanuel se moqua tout haut de son gilet à liseré orange à la course du matin et vert pomme à celle du soir, et il fit un long discours en style de collégien pour prouver la supériorité du cheval de labour sur le pur-sang anglais, qu'il appe-

1. Suite. — Voy. vol. I, pages 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401, et vol. II, pages 1, 17, 33, 49 et 65.

lait un cheval automate. Le troisième jour enfin, il se leva dès l'aurore pour aller sonder tous les trous de rochers des environs, et il revint avec sa carnassière pleine de crabes petits et gros, dont il parsema les longues queues des jupes de sa sœur et d'Octavie. On voit d'ici l'effroi, la colère des victimes : à la vue de ces monstres qui s'avançaient en brandissant leurs pinces menaçantes, Octavie s'évanouit ; Sylvanie, qui ne savait pas s'évanouir, pleura, et Emmanuel fut mis le jour même en voiture pour retourner à Chaillé.

Il y passa le reste des vacances, heureux comme le poisson dans l'eau, grimpant à tous les arbres, pêchant des grenouilles dans la mare, se baignant dans l'Yon, pétrissant le pain avec Martuche, faisant la moisson avec les paysans, tour à tour maniant la faucille ou le fléau, liant les gerbes ou portant la hotte des vendangeurs. Les jours de pluie, il allait chanter avec Anne dans le solfége de Mlle Léonide, écoutait l'orgue et le piano, et trouvait que la musique était vraiment belle quand elle n'était pas faite par Sylvanie. Mlle Léonide le faisait causer, lui apprenait une foule de choses et lui donnait envie d'en apprendre d'autres ; et elle lui prêtait des livres qu'il était tout étonné de comprendre et d'aimer.

« N'est-ce pas, mademoiselle, que je ne suis pas si bête que j'en ai l'air? » lui dit-il un jour. Cela fit bien rire la petite Anne.

Il arriva ainsi à la fin des vacances, et rentra au lycée en même temps que les deux élégantes, revenues des bains de mer, s'en allèrent commencer leur dernière année de couvent. M. Farrochon devait revenir au printemps suivant et rappeler sa fille auprès de lui, et il était convenu que Sylvanie et Mme Arnaudeau iraient passer les vacances à Nantes. Sylvanie aurait alors dix-sept ans, et sa mère, qui la trouvait admirable, caressait l'espoir de la marier à quelqu'un de plus digne d'elle qu'un propriétaire de campagne. En attendant, Sylvanie s'étudiait à imiter les façons de son amie et malheureusement elle commençait à y réussir, à mesure qu'elle réussissait moins dans ses études. Elle n'avait jamais aimé le travail pour lui-même, et n'y avait cherché que des satisfactions de vanité ; maintenant que sa vanité se portait d'un autre côté, l'étude était abandonnée, l'étude qui aurait peut-être fini par faire d'elle, au lieu d'une pédante, une femme vraiment instruite. Sylvanie dépensait toute son énergie et toute son intelligence à combiner des attitudes, des sourires, des mines, des toilettes, des discours, destinés à étonner le public. Il ne lui en aurait pas fallu davantage, en travaillant dans un autre sens, pour devenir une femme de mérite.

Octavie l'encourageait dans ses essais, et souriait avec complaisance aux progrès de son élève. Elle tenait beaucoup à la bienveillance des Arnaudeau ; elle se trouvait bien chez eux, et d'ailleurs, quelle que fût pour le moment l'opulence de son père, elle savait que cette opulence n'était pas solide, et elle se rappelait que déjà plusieurs fois elle l'avait vu vendre les chevaux, renvoyer les domestiques, et réduire les dépenses à une mesquinerie qui n'était pas dans ses goûts à elle. Elle se promettait, si pareille aventure se renouvelait, d'échapper à cette mesquinerie en se réfugiant chez son amie. Pour le moment, les affaires de M. Farrochon marchaient bien. Il revint d'Amérique, semant l'or à pleines mains, rappela Octavie, qui approchait de dix-huit ans, et la mit à la tête de sa maison. Les deux amies séparées eurent une correspondance très-suivie, et Sylvanie passa de longues heures à lire et relire les lettres où Mlle Farrochon lui décrivait dans le plus grand détail ses toilettes du matin, ses toilettes de promenade, ses toilettes d'intérieur, ses toilettes de courses et ses toilettes de soirées. Puis venait la description du boudoir tendu en satin bleu, du cabinet de toilette en perse rose, de la chambre à coucher en taffetas mauve et mousseline brodée, du salon rouge et or, et de la chambre réservée à Sylvanie quand elle aurait le bonheur de quitter le couvent et de venir faire connaissance avec la véritable vie. Mlle Farrochon se considérait comme bien supérieure à Sylvanie, et ne redoutait point sa rivalité : elle avait tort. Malgré tous ses efforts, Sylvanie n'avait pas complétement réussi à s'enlaidir ; elle était encore fraîche sous le rouge et la poudre de riz, et il y avait encore sous ses manières empruntées quelque chose de naturel. Elle eut du succès dans la société que voyait Octavie ; et le beau vicomte de Montadille, qui avait vu les hauts et les bas de la fortune de M. Farrochon, pensa que les terres du père Arnaudeau devaient constituer un revenu plus solide. Il demanda la main de Sylvanie, qui lui fut accordée avec enthousiasme : la mère et la fille étaient aussi folles l'une que l'autre ; et quant à M. Arnaudeau, à qui ce mariage ne souriait guère, il ne fut consulté que pour la forme. Sylvanie devint donc vicomtesse, et Octavie délaissée et furieuse dut subir à son tour les airs de protection de son ancienne protégée. Elles continuèrent néanmoins à se voir, et à s'appeler mon cœur, mon ange et ma chérie, pendant qu'elles avaient au fond de l'âme, l'une le méchant orgueil de son triomphe, l'autre la rage de sa défaite. Quant à Mme Arnaudeau, elle profita du brillant mariage de sa fille pour passer le moins de temps possible à la campagne qu'elle détestait. Elle était heureuse à sa manière ; elle atteignait dans son âge mûr l'idéal auquel elle avait vainement aspiré dans sa jeunesse.

Et M. Arnaudeau? Il était, lui aussi, heureux à sa manière, qui n'était pas celle de Mme Arnaudeau. Personne ne le morigénait plus, personne ne lui faisait plus subir un cours de belles manières. Il se levait et se couchait aussi tôt qu'il lui plaisait, sans craindre de s'entendre dire que c'étaient là des façons de petites gens ; il s'habillait comme il voulait ; Martuche lui servait les plats qu'il aimait, et il était libre comme l'air, à la seule condition d'essuyer ses pieds sur le paillasson quand il rentrait : Martuche n'entendait

pas raillerie là-dessus. Quand il s'ennuyait, il allait faire une visite au docteur ; et si celui-ci n'y était pas, M. Arnaudeau se trouvait tout aussi content d'être reçu par Anne, qui devenait grande, jolie et instruite, tout en restant douce, simple et bonne. Elle l'aimait tel qu'il était et ne s'apercevait point de ce qui lui manquait : il était bon, cela lui suffisait. Elle ne le trouvait point ennuyeux, et de fait il ne l'était pas avec elle, parce qu'il parlait sans gêne et sans embarras de ce qu'il connaissait. Il n'était allé qu'une fois voir sa fille à Nantes, et n'avait pas eu envie d'y retourner. Mais il allait toutes les semaines à la ville pour faire sortir Emmanuel, qui s'améliorait d'année en année, et qui ne revenait plus en vacances les mains vides. M. Arnaudeau avait d'abord été un peu inquiet de ses succès ; il se rappelait les airs dédaigneux avec lesquels Sylvanie foudroyait son ignorance ; mais quand il vit qu'Emmanuel devenait instruit sans devenir pédant, il se laissa aller sans réserve au plaisir d'être fier de son fils. Il prit même ses succès tellement à cœur, qu'il faillit faire une maladie de joie quand Emmanuel fut reçu bachelier. Ce fut un grand événement dans la famille. Mme Arnaudeau revint de Nantes tout exprès pour faire dans Chaillé et les environs des visites de cérémonie avec le nouveau bachelier, qui s'en fût bien passé ; mais il s'y prêta de bonne grâce en voyant son père satisfait, pour la première fois de sa vie, de faire des visites. Quand la fin des vacances approcha, Mme Arnaudeau déclara d'un ton péremptoire qu'Emmanuel allait partir pour Poitiers, afin d'y faire son droit, d'être reçu avocat, et de combler sa famille de gloire dans le plus bref délai. Emmanuel répondit tranquillement qu'il se souciait fort peu de la gloire, et qu'il n'avait pas la moindre envie d'être avocat. M. Arnaudeau devint pâle : il se souvenait des anciens goûts de son fils pour les fusils et les trompettes, et tremblait de voir son unique enfant (Sylvanie comptait si peu pour lui!) quitter pour jamais la Vendée et s'en aller chercher au loin une balle, un coup de sabre ou un boulet. Mais il respira et se sentit transporté en paradis quand Emmanuel déclara qu'il n'y avait pas pour lui de plus beau pays que la Vendée et de plus belle vie que celle d'un propriétaire campagnard ; qu'il demandait donc à être envoyé dans une école d'agriculture pour y étudier les améliorations à apporter dans l'exploitation des terres paternelles, où il reviendrait dans quelques années pour ne plus les quitter. Mme Arnaudeau essaya, mais en vain, de le faire changer de résolution : Emmanuel voulait bien ce qu'il voulait, et il partit pour X*** le jour même où Mme Arnaudeau retournait près de Sylvanie, qui avait, disait-elle avec dépit, eu l'esprit de ne pas ressembler à son père.



A la vue de ces monstres... (P. 82, col. 1.)

Pendant ce temps-là, Mlle Léonide faisait l'école, aidée souvent par Véronique, sa meilleure élève, qui était devenue en même temps la plus habile couturière du pays; si bien qu'elle pouvait payer une bergère pour garder son troupeau, et que la Tessier avait le droit de rester à se reposer quand elle était malade, au lieu d'aller en journée, comme la pauvre femme l'avait fait si souvent. La fête de l'école se faisait tous les ans, au jour anniversaire de sa fondation, et Ambroise aurait refusé ce jour-là un engagement chez le roi ou le pape pour venir faire danser les petits élèves de Mlle Léonide.

On arriva ainsi à l'été de 1870. Emmanuel avait vingt-deux ans, et Ambroise vingt; Véronique venait d'atteindre ses dix-huit ans, et Anne n'en avait pas encore dix-sept.



CHAPITRE XXVIII

Un coup de tonnerre dans un ciel pur.

« Comme ceci, mademoiselle Anne, s'il vous plaît : tout est bâti, vous n'avez plus qu'à coudre.

— Merci, Véronique, je vais me dépêcher. Nous aurons bien fini pour demain, n'est-ce pas?

— Certainement, quand je devrais y passer la nuit; demain je vous ferai une jolie guirlande, et tout sera prêt à l'heure. Beaucoup de marguerites, n'est-ce pas? avec de petits feuillages légers. Je viendrai vous aider à vous habiller ; je m'en tirerai mieux que Pélagie. Je suis pressée de voir l'effet de cette jolie robe : le rose vous va si bien!

— Emmanuel aime beaucoup le rose, dit Anne. Et il sera là : il doit arriver aujourd'hui.

— Est-ce vrai, mademoiselle, qu'il va se mettre à cultiver lui-même les propriétés de M. Arnaudeau? Je l'ai entendu dire par quelques métayers qui ne sont pas trop contents : ils se défient des écoles d'agriculture et des nouvelles méthodes qu'on en rapporte. Moi, je leur dis que les machines leur épargneront du travail, et sauveront souvent leurs récoltes des orages qui les perdent, parce qu'on n'a pas le temps de les rentrer assez vite. Mais il faut qu'ils voient les choses pour les croire.

— Eh bien, ils verront. M. Arnaudeau, lui, est très-content; il vient nous raconter tous les projets de son fils, et il nous lit même ses lettres pour nous aider à comprendre, parce que lui, il n'explique pas très-bien les choses. Emmanuel a voyagé pour étudier les méthodes d'agriculture employées dans différents pays, et mon père dit qu'il a tout ce qu'il faut pour réussir. Quand on pense qu'il était si méchant autrefois!

— Oh! non, pas méchant, mademoiselle ; vif, espiègle, mais pas méchant. Vous rappelez-vous comme il est venu au secours d'Ambroise, la première fois qu'il a joué au préveil de Chaillé? Un méchant garçon n'aurait pas fait cela.

— Oh! je ne parle pas de ce temps-là, mais de plus loin encore, quand il cassait mes poupées et tourmentait mes bêtes. Il a bien changé depuis. C'est comme Ambroise, qu'on croyait presque idiot quand il était petit, avec son air chétif et triste, et qui est devenu un artiste, un vrai. M. Bardio, le maître de musique, voudrait qu'il s'en allât à Paris; il dit que si Ambroise entendait de belle musique et s'il prenait des leçons de quelque grand violoniste, il deviendrait peut-être un homme célèbre.

— Le croyez-vous, mademoiselle? demanda Véronique en levant ses grands yeux vers Anne avec un air d'inquiétude.

— Pourquoi pas? Tu sais bien comme il joue de l'orgue : il n'est pas très-fort pour jouer des morceaux difficiles, mais quand il invente des airs, il trouve des choses si belles que cela donne envie de pleurer. Mlle Léonide en est étonnée : elle joue mieux que lui la musique des autres, mais elle n'est pas capable d'inventer comme lui. Est-ce que tu ne serais pas contente, Véronique, s'il devenait célèbre? C'est à toi qu'il le devrait, car c'est toi qui l'as encouragé au commencement, et qui lui as appris à lire.

— Si c'est pour son bonheur, il faut qu'il parte ! » dit Véronique d'un ton ferme, où il y avait peut-être un peu de tristesse. Et elle ne dit plus rien et continua à coudre avec une grande activité.

Mme Arnaudeau donnait le lendemain un bal à sa fille, qui était venue lui faire une visite de quelques jours, et c'était pour ce bal que Véronique faisait une robe à Anne qui y travaillait elle-même. Emmanuel avait fini ses études agricoles et revenait s'installer chez son père ; et Ambroise devait le lendemain offrir à toutes les pianistes le secours de son violon pour composer un orchestre entraînant. Il n'allait plus guère faire danser dans les préveils; il laissait à son père la clientèle de la campagne et jouait surtout dans les maisons et les châteaux : à dix lieues à la ronde, pas un bal ne se donnait sans lui. De plus, grâce aux leçons de M. Bardio et de Mlle Léonide, il

était capable de jouer des duos, et beaucoup de jeunes femmes et de jeunes filles sorties de pension avec un petit talent sur le piano lui faisaient demander de les accompagner ; et quoique ces leçons ne fussent pas payées bien cher, elles augmentaient encore raisonnablement son revenu. Il avait des économies qui lui auraient presque permis d'aller travailler à Paris, selon les conseils de M. Bardio ; mais il hésitait à se jeter dans l'inconnu, quand la vie était si douce et si facile pour lui en Vendée.

Les deux jeunes filles continuaient à coudre en silence. On était au mois de juillet ; il faisait très-chaud, et Anne avait fermé les persiennes de la salle à manger où elles travaillaient. Un seul rayon de soleil, pénétrant par un trou de la persienne, traversait la chambre sombre, et y traçait une grande raie de lumière. Cette raie passait entre les deux couseuses, éclairait vivement l'étoffe rose qu'elles tenaient et en renvoyait les reflets sur leurs visages inclinés.



Que faites-vous donc là ? (P. 85, col. 2.)

Anne n'avait pas besoin de ces reflets pour paraître elle-même une vraie rose épanouie. Huit ans avaient fait de la frêle petite fille une charmante femme, grande, fraîche, forte et délicate à la fois, dont l'aspect réjouissait tous les cœurs, tant il y avait de bonté et de gaieté dans ses yeux bleus, sur son grand front blanc et sur ses lèvres souriantes. Véronique, auprès d'elle, avait presque l'air d'une religieuse, tant son visage paraissait paisible et pâle dans l'ombre de sa coiffe de mousseline. C'était un vrai type de femme vendéenne : petite et brune, très-bien faite, avec de petits pieds et de petites mains, le front uni et large, le nez petit et droit, des yeux noirs étincelants, la bouche un peu grande. Elle n'était pas belle comme Anne, mais il y avait dans sa physionomie quelque chose d'à la fois calme et résolu qui inspirait de la confiance. Comme elle avait pris depuis son enfance l'habitude de faire son devoir sans regarder à la peine, elle avait acquis une conscience si clairvoyante qu'en toute occasion elle saisissait du premier coup ce qu'il fallait faire, et n'hésitait jamais entre le bien et le mal, si confus qu'ils fussent pour des esprits qui se croyaient plus éclairés que le sien. Aussi Mlle Léonide, qui aimait comme son enfant la douce et docile Anne, avait presque du respect pour Véronique, et il lui arrivait de demander conseil à cette paysanne de dix-huit ans. En ce moment, tout en pensant comme M. Bardio, qu'Ambroise était capable d'arriver très-haut si on lui en fournissait les moyens, elle hésitait à lui conseiller de partir, dans la crainte d'affliger Véronique en la séparant de son ami d'enfance. Véronique, elle, ne songeait pas au chagrin qu'elle aurait : elle ne pensait jamais à elle-même. Elle s'occupait de calculer si elle pourrait, sans faire tort à sa mère, distraire une partie de ses épargnes pour aider Ambroise à aller à Paris.

Un grand coup de sonnette fit tressaillir les deux jeunes filles. On entendit une voix qui demandait le docteur, et en même temps Pélagie qui se récriait avec toutes sortes d'exclamations sur la bonne mine du visiteur.

« Est-il grand ! est-il beau garçon ! il a de la barbe comme un homme ! Ah çà ! j'espère que vous n'allez plus quitter Chaillé maintenant ? Entrez, entrez donc ! C'est Anne qui sera contente de vous voir. Elle n'était pas là quand vous êtes venu il y a deux ans, elle avait accompagné Mlle Brandy qui allait boire je ne sais quelle eau bien loin d'ici, parce qu'elle était malade. Vous ne reconnaîtrez pas Anne : elle a presque la tête de plus que moi, et il n'y a pas une aussi jolie fille parmi toutes les demoiselles du pays. »

Ce disant, Pélagie ouvrit la porte de la salle à manger et introduisit un grand jeune homme, bronzé par l'air et le soleil, qui salua Anne avec aisance en lui disant :

« Pélagie se trompait, mademoiselle, je vous aurais reconnue partout, malgré les quatre ans que vous avez si bien employés.

— Emmanuel ! s'écria Anne en s'élançant vers lui. Je suis bien contente de vous voir, et Véronique aussi : n'est-ce pas, Véronique ? Mais pourquoi m'appelez-vous mademoiselle ? vous disiez Anne autrefois, quand j'allais dans la grange vous lire Andromaque et Hector.

— Puisque vous le permettez, je dirai Anne : vous savez que je ne suis pas cérémonieux par nature. Vous travaillez ? je ne veux pas vous déranger, je vais m'asseoir ici, près de vous. Que faites-vous donc là ?

— C'est une robe pour le bal de demain. Avez-vous souvent été au bal depuis quatre ans

— Jamais! j'ai fait ma société des veaux, vaches, bœufs, moutons, porcs et autre bétail. Je vous réponds que je sais les gouverner, à présent : vous verrez mes élèves, dans deux ou trois ans d'ici, et les belles récoltes que je ferai. C'est là qu'est le bonheur! et quand je pense que ma mère voulait faire de moi un avocat!

— Vous n'avez donc plus envie d'être militaire, et d'avoir un beau casque à panache, comme feu Hector? demanda Anne en riant.

— Foin des casques, des panaches, des galons et des pompons! Le sot métier que de tuer des gens qui ne vous ont rien fait, ou de se faire tuer par eux! Je veux labourer mes champs et vivre en paix, et, l'hiver, relire Homère au coin du feu. Les héros ne sont bons qu'à servir de sujets de poëme... »

La porte s'ouvrit brusquement, et Ambroise entra comme un fou.

« Qu'y a-t-il donc? s'écria Véronique.

— Ah! pardon, mademoiselle... monsieur... je ne sais plus où j'en suis, ma pauvre mère m'a fait perdre la tête avec son chagrin... Mais vous ne savez donc rien! vous n'avez donc pas vu les journaux?

— Savoir quoi? dirent les trois autres en chœur.

— On a déclaré la guerre à la Prusse. »

La guerre! ce mot terrible fut accueilli avec stupeur. La guerre! à quoi bon? qui est-ce qui la désire dans les campagnes? Anne et Véronique songeaient aux pauvres gens des frontières, aux chaumières brûlées, aux champs dévastés, aux familles en deuil et sans asile. Emmanuel, qui venait de faire sa profession de foi quant au métier de soldat, n'avait pas grand'chose à y ajouter. Depuis plusieurs jours, occupé de son retour au pays, il n'avait pas lu de journaux, et il ne comprenait pas quel motif avait pu amener cette catastrophe.

« Mais est-ce bien sûr? demanda-t-il enfin.

— Trop sûr! Je suis allé ce matin à la ville avec mon frère : la nouvelle était toute fraîche, et le préfet faisait afficher des proclamations pour prouver que nous étions insultés et que nous devions nous venger. Il y avait déjà des groupes d'ivrognes qui couraient dans les rues en criant : à Berlin! Les gens qui n'ont ni parents ni amis dans l'armée restaient assez tranquilles; on voyait que ça ne les touchait guère, l'idée d'avoir été insultés à deux ou trois cents lieues d'ici par des gens qu'ils ne connaissent pas. Mais ceux qui ont des parents militaires étaient dans la consternation. Figurez-vous qu'on appelle la garde mobile. Mon frère, que j'avais racheté il y a quatre ans, va être obligé de partir. Quand il a su cela, il est devenu pâle comme un mort, et j'ai eu bien de la peine à l'empêcher d'aller boire pour s'étourdir. Je l'ai ramené à la maison, et là nous avons eu une scène de ma pauvre mère! En a-t-elle dit des injures à la Prusse, au gouvernement, et même à moi, comme si c'était ma faute! Elle m'en voulait presque de n'être pas soldat aussi, et elle s'est tout à fait fâchée contre mon père qui lui disait : Tu devrais être contente de ce qu'on te laisse un garçon sur deux. Je suis parti, j'en avais la tête perdue. Mais c'est terrible, cette guerre. »

Anne ne l'écoutait plus depuis qu'il avait dit : « On appelle la garde mobile ». Elle regardait Emmanuel qui avait l'air sérieux et contrarié.

« Allons, dit-il d'un ton qui cherchait à être gai, il était écrit que je serais soldat. A revoir, Anne; je reviendrai vous dire adieu en uniforme avant de partir.

— Et toi? demanda tout bas Véronique à Ambroise.

— Lui, dit Emmanuel, il lui manque quelques semaines d'âge pour être soldat; il faut espérer que la guerre sera finie l'an prochain, quand sa classe sera appelée. Adieu, je vais trouver mon père. Pauvre homme! il était si heureux de mon retour! J'aime autant qu'il apprenne cela par moi que par un autre. »

Anne ne dit rien; elle lui tendit la main avec un faible sourire, et le regarda s'en aller. Ambroise sortit après lui, et les deux jeunes filles restèrent seules. Véronique cousait, les yeux baissés; Anne tenait une aiguille, mais ses mains tremblaient.

« Je vais serrer cette robe rose, dit-elle enfin; il n'y aura certainement pas de bal demain : bien sûr, personne en France ne doit avoir envie de danser. »

A suivre. Mme Colomb.



LES MODOCS

Dans nos guerres modernes, les armées sont arrivées à atteindre de telles proportions, que l'on ne donne à un combat le titre de bataille que lorsque deux ou trois cent mille hommes se sont trouvés en présence.

Aussi n'est-ce pas sans étonnement que nous avons vu, pendant les trois derniers mois, la puissante

république américaine des États-Unis mise en émoi par une lutte où son armée n'avait comme adversaire que quarante-cinq Indiens Modocs. Ne croyez pas à une erreur : ce sont bien quarante-cinq Indiens qui viennent de soutenir pendant plusieurs mois le choc d'une force américaine de quinze cents hommes, soutenue par de l'artillerie, et qui lui ont même infligé de sérieux échecs.

Cette lutte vient d'avoir son dénoûment, et une dépêche de Washington en date du 5 juin nous apprend que les Indiens se sont rendus à discrétion.

Les Modocs qui viennent d'être anéantis étaient une des plus belliqueuses tribus de Peaux-Rouges des grandes prairies de l'Amérique. Refoulés incessamment par les blancs, qui, il est pénible de le dire, leur disputaient le territoire que des traités formels leur garantissaient, ces Indiens vivaient en hostilité perpétuelle avec les colons américains. Ils étaient commandés par un chef modoc, le capitaine Jack, que son audace et ses hardis coups de main étaient arrivés à faire considérer par les autres Peaux-Rouges comme un être surnaturel qui devait les délivrer du joug américain.

Le gouvernement des États-Unis, décidé à dompter d'une façon définitive ces tribus errantes, qui constituent un danger permanent pour la prospérité du pays, résolut de s'attaquer tout d'abord aux Modocs et de détruire l'influence redoutable du capitaine Jack.

On entama des pourparlers avec ce chef et on lui offrit en toute propriété un territoire assez considérable, à la condition qu'il s'y établirait et cesserait toute hostilité envers les colons.

Le capitaine Jack répondit à ces offres par une formelle déclaration de guerre, et il se retira avec sa tribu dans les cavernes des *Lava Beds* ou lits de lave de l'Orégon.

Ces lits de lave ont été produits par quelque antique éruption; une gigantesque coulée de lave en fusion s'est répandue sur la plaine et en se refroidissant y a laissé une masse spongieuse, coupée par de nombreuses crevasses, qui en certains endroits se terminent en larges et profondes cavernes.

On trouve du reste dans la région voisine les sources mêmes de ces coulées de lave dans un grand nombre de volcans éteints, parmi lesquels se dresse le superbe Mont Chasta, le rival en hauteur de notre Mont-Blanc.



Indien Peau-Rouge des États-Unis. (P. 87, col. 1.)

Le pays où se trouvent ces *Lava Beds* était encore peu exploré : aussi le gouvernement américain, se doutant peu de l'importance de cette forteresse naturelle, se contenta d'envoyer contre les Modocs une colonne de quelques centaines d'hommes, commandée par le général Canby.

Ce général se rendit bien vite compte de la force

de la place, et craignant de n'en venir que difficilement à bout, il eut la faiblesse de vouloir entamer des négociations avec le capitaine Jack. Celui-ci fit semblant d'accepter ces nouvelles propositions et demanda une entrevue, où le général se rendit avec deux de ses officiers. Les trois Américains, comptant sur la loyauté des Modocs, étaient venus sans armes au rendez-vous. Après quelques instants d'entretien, l'infâme chef, tirant tout à coup un revolver, tua le général Canby, pendant que les autres Indiens assassinaient les deux aides de camp.

Après ce crime odieux, il ne pouvait plus être question de traiter avec les Modocs ; aussi le gouvernement américain expédia sans délai une forte colonne d'infanterie avec quelques obusiers, sous la conduite du général Gillem. Celui-ci, dès son arrivée, tenta un premier assaut contre les *Lava Beds*, mais il fut repoussé et eut dix hommes de tués et trente de blessés. Il fallut changer de tactique et se décider à faire le siége en règle de la position. On dirigea donc sur les cavernes le feu des obusiers, mais en certains endroits les crevasses de la lave sont si grandes, qu'elles forment des creux où les Modocs pouvaient mettre leurs femmes et leurs enfants parfaitement à l'abri des coups de feu. Avant de causer quelque dommage, il fallait donc que les obus pénétrassent dans un de ces creux, et en ce moment-là même un saut rapide autour d'un coin pouvait mettre le sauteur hors de danger.

Les Modocs avaient placé au sommet de tous les points culminants des pierres, soit seules, soit accouplées, qui, à distance, avaient l'apparence d'hommes, et détournaient ainsi le tir de l'ennemi, lui faisant prendre un épouvantail pour des Indiens véritables.

Du reste, les Modocs considéraient comme une violation du droit des gens l'emploi que l'on faisait contre eux de « canons qui font explosion deux fois » : c'est ainsi qu'ils appellent les obus. Ils disaient également, en parlant de ces engins, « qu'on allume contre eux des boîtes de poudre ».

L'attaque au moyen des obus était, en effet, une chose toute nouvelle pour les Indiens. On raconte que l'un d'eux saisit un des premiers obus qui furent lancés, et, le croyant tout à fait inoffensif, il se précipitait pour le montrer à ses camarades, lorsque l'obus éclata, lui emportant les deux bras, lui déchirant le corps et blessant en même temps quelques-uns de ceux qui l'entouraient. Mais, malgré de si terribles engins, après une lutte de trois jours, les pertes des Modocs avaient été insignifiantes; ce qu'on s'explique facilement, quand on considère les conditions dans lesquelles ils combattaient. Or, le général Gillem avait trop peu de monde avec lui pour réduire une forteresse comme les *Lava Beds*. Il lui était impossible de cerner les Modocs. On n'avançait plus qu'avec précaution, en se fortifiant et se retranchant; enfin, au bout de trois jours, on croyait cerner l'ennemi, quand on s'aperçut qu'il avait disparu, sans doute par quelque couloir souterrain.

La caverne du capitaine Jack était un vaste cratère situé au centre même des lits de lave. On y trouva plusieurs objets que les Modocs avaient abandonnés dans leur fuite. Parmi ces trophées, se trouvaient plusieurs drapeaux faits de haillons informes et une paire de bottines à élastiques !

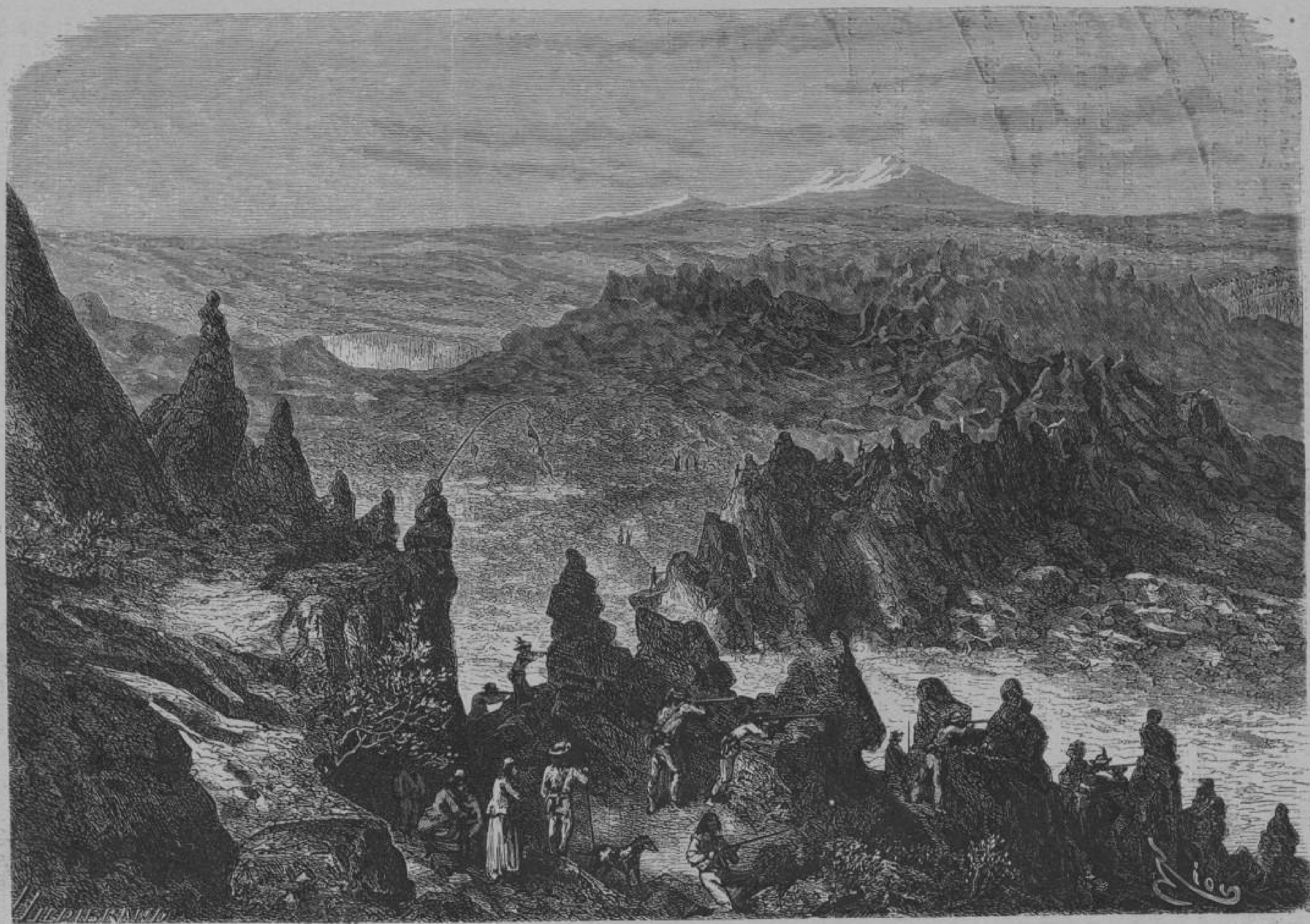
Il fallait se mettre de nouveau à la poursuite des fugitifs, et la guerre menaçait de se prolonger indéfiniment, car le capitaine Jack et sa petite troupe pouvaient se dérober facilement aux recherches de l'armée américaine, lorsque la tribu des Indiens Warm Spring, ou de la Source chaude, vint offrir ses services au général Gillem, qui s'empressa de les accepter. La lutte devenait égale : Peau-Rouge contre Peau-Rouge.

Enfin, traqué sans relâche par les Indiens Warm Spring, trahi successivement par la plupart de ses guerriers, le capitaine Jack, cédant aux supplications de sa sœur, dut se rendre aux ennemis qui le poursuivaient depuis si longtemps. Un télégramme en date du 3 juin annonce au gouvernement américain cette importante nouvelle en ces termes :

« Ce matin, à 10 heures et demie, les éclaireurs Warm Spring ont trouvé une piste, et, après l'avoir suivie un moment, ils ont découvert les Modocs. Le colonel Perry a cerné leur retraite. Tout à coup un Modoc, portant un drapeau blanc, est descendu des rochers et, rencontrant un Warm Spring, il lui a dit que le capitaine Jack était résigné à se rendre. Trois éclaireurs ont été envoyés auprès du capitaine, qui s'est d'abord avancé d'un pas indécis à leur rencontre ; puis, semblant prendre subitement son parti, il est venu rapidement aux émissaires et leur a tendu la main. Aussitôt après, deux guerriers, cinq squaws et sept enfants, sortant aussi de leur retraite, sont venus se rendre avec lui. Le capitaine Jack a quarante-six ans environ. Sa taille est de 5 pieds 8 pouces et sa charpente vigoureuse. Son visage, large et bien formé, a un cachet individuel très-prononcé. Quoique vêtu de haillons, tout en lui dénote un chef. Il n'adresse la parole à personne. Les Modocs sont groupés dans un champ et entourés de gardes armés. Les spectateurs se pressent autour du capitaine Jack, examinant avidement ses traits, mais il ne leur accorde nulle attention. Son attitude est celle d'une statue, la statue du Désespoir. »

Ainsi se termine cette étrange lutte qui avait donné un moment de si vives inquiétudes à l'Amérique. Ce capitaine Jack, comme on le voit, n'était pas un homme ordinaire, et s'il avait pu prolonger sa défense dans les *Lava Beds*, il est probable que la plupart des Indiens du Far West se seraient rangés sous son drapeau.

Le contact des Européens a fait perdre aux Peaux-Rouges tout ce cachet pittoresque, toute cette grandeur sauvage qui s'alliait si bien avec les mœurs de ces fils des prairies. L'Indien a abandonné ses plumes



Le *Lava Beds*, ou lits de lave de l'Orégon. (P. 87, col. 2.)

et sa peau de bison pour le chapeau et les habits de l'Européen. Ce n'est plus avec la hache ou la flèche qu'il attaque son ennemi, mais avec de beaux et bons revolvers et avec des carabines perfectionnées. Mais c'est là tout ce qu'il a emprunté à la civilisation; sous ces nouveaux habits, il est resté le sauvage cruel et sanguinaire qu'il était autrefois. Il a conservé toutes ses grossières superstitions et croit encore aveuglément aux prédictions de ses sorciers.

Aussi est-il bien évident que, resserrée au milieu de cette puissante nation américaine chez qui le progrès fait tous les jours des pas de géant, la race indienne est appelée à disparaître complétement et d'ici à peu de temps.

Un journal annonçait ces jours-ci la mort du dernier survivant de la puissante tribu des Indiens Mohicans, ce légendaire dernier des Mohicans. D'ici à quelques années, il est probable que l'on cherchera aussi en vain le dernier des Peaux-Rouges. Le président des États-Unis l'a répété il y a peu de temps : « Il faut que les Indiens se ploient à notre civilisation ou qu'ils disparaissent. »

Et. Leroux.

LES INVASIONS DE SAUTERELLES

EN ALGÉRIE.

Dès le matin du 12 mai dernier, une grande agitation régnait dans les villages du Tell algérien aux environs de Médéah. Les colons européens, les Arabes se groupaient sur les routes et paraissaient consulter anxieusement l'horizon du côté du midi. De temps à autre, quelque cavalier au burnous éclatant arrivait ventre à terre, traversait le village et venait s'arrêter devant la mairie, où la foule se portait pour apprendre les dernières nouvelles.

La cause de toute cette animation était la nouvelle, arrivée la veille, que les sauterelles venaient de faire leur apparition le 10 au K'sar Boghari dans le sud, et que tous les efforts des habitants n'avaient pu arrêter les terribles locustes, qui continuaient leur marche vers le nord et ne pouvaient manquer d'atteindre Médéah dans le courant de la journée.

Les autorités des villages, prévenues aussitôt, s'étaient empressées de tout préparer pour combattre le fléau menaçant. Tous les habitants avaient été requis de se tenir prêts au premier signal, en même temps les goums ou contingents arabes et les soldats des postes avaient été convoqués.

Vers midi, les guetteurs signalèrent l'arrivée des sauterelles. Un nuage noir apparut à l'horizon, s'avançant avec une extrême rapidité. Le ciel fut bientôt obscurci, et les insectes vinrent s'abattre avec bruit dans les champs, qu'ils recouvrirent d'une couche compacte de plusieurs centimètres d'épaisseur.

Les coups de fusil que les soldats déchargeaient pendant toute la durée du passage des locustes, les nuages de fumée produits par les feux que l'on avait allumés de toute part, n'avaient eu d'autre résultat que de protéger les abords mêmes des villages contre cette pluie vivante.

Ne pouvant détourner l'invasion, il fallait tâcher de la combattre et de l'empêcher de continuer sa marche.

Dès le lendemain matin, à l'heure où ces terribles insectes sont encore engourdis par la rosée, la population civile, la milice et les goums arabes, habilement dirigés par les autorités des villages, se mirent en campagne et commencèrent la chasse, qui ne se termina que dans la soirée.

Plus de 25 quintaux métriques de sauterelles et d'œufs ont été enfouis dans la terre, et les Arabes ont recueilli pour leur provision d'hiver 75 sacs de cette étrange manne du désert.

Les débris de ce noir bataillon se sont ralliés en bon ordre et ont dirigé leur vol funeste vers Blidah, où ils ont fait leur apparition dans l'après-midi du 14 mai.

Malgré tous les efforts, on n'a pu empêcher dans ces diverses localités la ponte des locustes, et l'on s'attend d'ici à quelques semaines à l'apparition des terribles criquets.

Les sauterelles sont un des fléaux les plus redoutables qui menacent annuellement la prospérité de notre colonie algérienne. Émergeant en légions innombrables des plaines sablonneuses du grand désert, elles se répandent sur les campagnes cultivées. Tout disparaît sur leur passage : herbes, cultures, feuilles des arbres. On les a vues, dans certaines années, combler de leurs corps entassés jusqu'aux puits et aux citernes, et amener la peste et le typhus dans les pays qu'elles venaient de ravager.

Ne croyez pas que cet insecte si redoutable diffère sensiblement de la sauterelle commune que vous connaissez tous. Il est peut-être plus long, un peu plus gros, mais vous ne lui prêteriez aucune attention si vous le rencontriez sur votre route. Ce qui le rend dangereux, terrible même, c'est qu'il ne voyage que par troupes tellement nombreuses que leur nombre se monte à plusieurs centaines de millions.

Non contentes d'avoir dépouillé le sol de toutes ses richesses, les sauterelles y déposent pendant leur halte une quantité considérable d'œufs et avec eux le germe d'un fléau aussi redoutable que leur propre invasion.

Si la ponte a lieu au printemps, les œufs éclosent trois à quatre semaines après; s'ils ont été déposés à l'automne, ils passent l'hiver dans le sol et n'arrivent à l'éclosion que du mois de février au mois de mai de l'année suivante.

Développées dans les œufs, les larves surgissent de terre à l'état de petits insectes de couleur brune et sans ailes, auxquels on donne communément le nom de criquet.

« Bientôt, dit le colonel Lacombe dans son remarquable travail sur les mœurs de ces insectes, les criquets s'unissent les uns aux autres en formant masse, couvrent le sol d'une couche épaisse, très-étendue, et, poussés par leur instinct, se meuvent vers le nord, en contournant les grands obstacles avec un ensemble formidable, irrésistible.

» Très-lente au début, l'invasion devient plus rapide à mesure que l'insecte augmente de taille et de force, et quand il a acquis toute la vigueur de la jeunesse, c'est le flot dévastateur qui prend possession de l'espace, jusqu'aux limites du regard de l'homme.



L'arrivée des sauterelles. (P. 50, col. 1.)

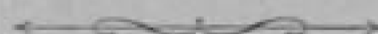
» La voracité du criquet acquiert un tel caractère d'absorption destructive que l'imagination arabe l'a dépeint d'un seul mot, qui indique bien la terreur dont l'approche du fléau frappe les indigènes : ils appellent cette masse sinistre, *nahr*, c'est-à-dire le feu, l'incendie.

» Le criquet attaque avec la même furie la végétation herbacée et la végétation ligneuse. Cependant le roseau, le laurier-rose, le melia, le collodium restent à l'abri de ses atteintes. Il en est de même de l'eucalyptus, cette moderne importation de l'Australie, qui étonne l'habitant de l'Algérie par la puissance et la rapidité de son développement. Mais toutes les céréales, orges, blés, avoines, tous les légumes, toutes les plantes fourragères sont fauchées à la racine sur le passage des ravageurs. Ils grimpent jusqu'aux plus hautes ramures, rongent la feuille et le fruit de l'arbre et l'entament dans son écorce. Tout criquet qui succombe en ce flot condensé, ou qui est même simplement blessé, est immédiatement dévoré par son entourage.

» Né au commencement du printemps, le criquet ne subit sa dernière transformation qu'après plusieurs mues successives. Cette phase dure trente jours. A cette période de son existence, il prend ses ailes et devient sauterelle. Il fait, après cette métamorphose, l'essai de son vol, et quand survient un vent favorable, l'immense essaim s'enlève et s'enfuit au nord, vers des moissons plus jeunes. »

C'est ainsi que dans une succession infinie le fléau se perpétue, repuisant continuellement de nouvelles forces dans les renforts qui lui viennent du désert.

(*A suivre.*) TH. LALLY.



LA PETITE MARIE

Je fus appelé par mes affaires, il y a quelques semaines, dans un village d'Alsace, assez voisin de Frœschwiller. La terre était couverte de neige, le ciel sombre et bas; j'étais fort maussade à l'idée de passer toute une après-midi dans une petite chambre d'auberge, en tête à tête avec moi-même. Je finis par descendre à la salle commune, tant je me sentais en disposition de broyer du noir. Je n'étais pas descendu depuis un quart d'heure, que je vis entrer un homme de haute taille, à grandes moustaches blondes, coiffé d'un bonnet de fourrure, et confortablement enveloppé dans une bonne houppelande. Il marcha droit au comptoir, où je vis qu'on l'accueillait avec une distinction particulière, échangea quelques mots à voix basse avec la maîtresse de la maison, et lui remit un journal français, dont je pus apercevoir le titre. Je me dis tout de suite que j'avais déjà vu cette figure-là quelque part.

En se retournant pour partir, il jeta les yeux de mon côté, et sans hésiter un instant, poussa une exclamation de joyeuse surprise. Puis il vint à moi en me tendant les deux mains. « Ce brave Würtz! » dit-il. Je le reconnus aussitôt : c'était mon ancien camarade Krantz, qui avait fait toutes ses classes avec moi au lycée Charlemagne.

Il s'assit en face de moi, et nous commençâmes, par-dessus la table, une de ces conversations sans suite et sans fin où les points d'interrogation, les points d'exclamation et les poignées de main jouent un si grand rôle.

Quand nous eûmes repris un à un tous nos souvenirs du passé, et reconstitué, non sans lacunes, la liste de nos anciens camarades de collége, il me demanda tout à coup si je n'étais pas surpris de le voir encore dans le pays après l'option. Je n'avais pas songé à cela et sa question m'embarrassa un peu. « Je reste, me dit-il, du ton le plus sérieux et le plus grave, et plusieurs autres propriétaires restent comme moi parce que... » Ici, il se pencha à mon oreille, et me dit quelques mots à voix basse. Il n'est pas nécessaire que je les répète ici; tout ce que je puis dire, c'est que je répondis à sa confidence en lui serrant la main avec respect, et en lui disant : « Loin de te blâmer, je t'admire de toute mon âme, tu es un brave cœur!

— C'est peut-être vrai, » me dit-il avec un grave sourire. Puis sa figure reprit son expression de bonhomie habituelle, et il ajouta : « En ma qualité de brave cœur, je t'emmène dans ma cabane; et je te garde le plus longtemps possible, sans toutefois faire tort à tes affaires. Madame Heberlé, je vous prends monsieur, c'est un vieux camarade, et vous comprenez...

— Si je comprends! répondit l'excellente hôtesse, sans témoigner aucune mauvaise humeur de se voir enlever une pratique. Si je ne comprenais pas, monsieur Krantz, alors j'aurais donc une tête de.... » Ici elle se mordit les lèvres, regarda autour d'elle, et se mit à rire en disant : « C'est bon! nous nous comprenons, nous autres! Aussitôt que Hans sera rentré, il portera chez vous la valise de votre ami. Au revoir, monsieur Krantz! Bonjour, monsieur! »

La maison de mon ami était une charmante maison, et sa femme une charmante ménagère qui me fit le plus cordial accueil, et disparut ensuite discrètement dans la direction de l'office. Son mari lui avait dit en entrant : « C'est l'ami Würtz, Valentine, nous mettons les petits plats dans les grands! »

Pendant que nous nous chauffions en causant auprès du poêle, la fille aînée de Krantz, la petite Marie, nous écoutait attentivement. Je fus frappé de l'expression sérieuse et douce de sa physionomie. Comme je me demandais quel âge elle pouvait avoir, je sentis quelque chose, comme si une personne cachée sous ma chaise allongeait le bras et me pinçait le bas de la jambe gauche. Krantz sourit en voyant ma surprise, et me dit en manière d'explication : « C'est le *Zouave.* » La petite Marie partit d'un joyeux éclat de rire et frappa dans ses mains en disant : « Oh! le vilain *Zouave.* »

Le *Zouave* était un corbeau apprivoisé qui, jaloux de l'attention qu'on me prêtait, et furieux d'être laissé si longtemps dans l'ombre, avait trouvé cet ingénieux moyen de rompre l'entretien et de rentrer en scène. Il fit entendre une espèce de rire narquois et sauta sur la table, tout près de mon coude. Pendant qu'on me racontait son histoire, il resta la tête baissée, cherchant dans la profondeur de sa mémoire, pour voir si le narrateur ne s'écartait pas de la vérité. Il avait assisté à la bataille, perché sur le sac d'un zouave. Le zouave blessé avait été reçu et soigné dans la maison de Krantz. Le corbeau s'était pris pour la petite Marie d'une étrange affection, et le zouave, en partant pour les prisons d'Allemagne, l'avait laissé comme un souvenir de reconnaissance.

« Il est joli, bien joli, le *Zouave!* » dis-je en avançant la main pour le caresser.

Le *Zouave* accepta le compliment; mais il esquiva la caresse. Il trouva sans doute que je prétendais pénétrer trop vite dans son intimité. Il prit donc un air de pruderie effarouchée, reculant à petits pas, comme un danseur prétentieux que l'on applaudit, et me dit avec une dignité grotesque : « *Veder besef, togar macache.* » C'était du *sabir* qu'il avait appris au régiment, et que l'on pourrait traduire ainsi : « Admirez-moi, mais ne me touchez pas! »

« Je vois, dis-je en riant, que le *Zouave* est un personnage bien élevé.

— Il en sait long, reprit Krantz; et Marie sera heureuse de faire valoir son élève. » Marie ne demandait pas mieux, et je découvris alors que le *Zouave* avait pour certains peuples et pour certains personnages des sentiments de sympathie ou d'antipathie très-

prononcés. Quand on lui disait certains noms, il faisait entendre les quatre premières mesures de la fanfare de son régiment, et sautait de joie en écartant der dans un coin. Je m'amusais beaucoup de ce petit manège, Marie rougissait d'orgueil. Tout à coup elle dit à son père : « C'est l'heure des oiseaux !



Belfort et Bitche. (P. 94, col. 1.)

les ailes; il lui suffisait d'en entendre certains autres pour hérisser toutes ses plumes et frapper de son bec le plancher avec fureur. Après quoi il s'en allait bou-

— Fais, fais, Würtz te le permet.

« *Zouave*, dit Marie, va chercher le goûter de tes petits cousins. »

Le *Zouave* sauta prestement sur le dressoir et y prit avec son bec un gros morceau de pain que Marie se mit à émietter dans un coin de son petit tablier. Quand il en tombait une miette par terre, le *Zouave* la ramassait avec la diligence d'une bonne ménagère, et la remettait parmi les autres avec les scrupules d'un honnête homme.

« Allons les appeler! » dit Marie.

Le *Zouave* sauta sur l'appui de la fenêtre et frappa discrètement la vitre de son bec. Quand Marie eut ouvert la fenêtre, il fit quelques pas en avant, dans la neige, et cria : « Allons, les petits! petits! petits! » Rien ne bougea, il n'en parut pas surpris, et regarda tranquillement de mon côté comme pour me dire : « Et vous? est-ce que cela vous étonne? » Puis Marie le regarda, il regarda Marie et il parut attendre un signal. « Une! deux! dit l'enfant, et après une courte pause, elle ajouta : Trois! »

Le *Zouave* renversa la tête en arrière, ferma les yeux et ouvrit le bec, pendant que sa gorge se gonflait et que les plumes de son cou se hérissaient. Ayant ainsi ramassé toutes ses forces, il cria d'une voix éclatante : « Vive la France! » Après cela, il rentra dans la chambre pour laisser la place à Marie, et se mit à danser dans un accès de folle joie.

Aussitôt les arbres et les buissons glacés semblèrent s'animer, et l'on vit des moineaux qui paraissaient d'un gris terreux sur la neige, sauter de branche en branche. Un vieux friquet, plus hardi ou plus gourmand que les autres, se précipita vers la fenêtre, et en se balançant sur ses ailes, se tint, comme une grosse mouche, à deux pieds de la figure de Marie. « Celui-là s'appelle Phalsbourg, » me dit-elle à demi-voix. Elle jetait à Phalsbourg des miettes qu'il attrapait au vol, avec la dextérité d'un escamoteur. Un moineau arriva, puis deux, puis trois.

« Je ne vois pas Strasbourg, dit la petite Marie avec l'inquiétude d'une bonne petite maman; est-ce qu'il lui serait arrivé quelque chose? » Elle se pencha un peu au-dessus des autres oiseaux qui ne bronchèrent pas et appela : « Strasbourg! Strasbourg! » Strasbourg parut enfin, les plumes en désordre, et s'abattit si brusquement parmi les autres convives, que Thionville indigné se mit en boule pour occuper plus de place et l'exclure du festin. Marie fut obligée d'intervenir et de repousser doucement Thionville. Strasbourg avait perdu une notable partie de sa queue, d'où je conclus qu'il était tombé dans quelque embuscade, ou qu'il venait de soutenir une violente discussion politique.

« Belfort et Bitche arrivent toujours les derniers, me dit la petite Marie, mais ils ne tarderont pas beaucoup. » En effet, au bout de quelques minutes, deux pigeons magnifiques vinrent s'abattre sur la petite barrière de bois en faisant des grâces.

« Voyez-vous le roi de Thulé? me dit-elle en me montrant un vieux merle d'assez triste apparence, qui voletait à travers les buissons, sans oser s'approcher de la fenêtre. Il est plus sauvage que les autres, et ne vient jamais que quand tout le monde est parti. Je ne l'aime pas beaucoup, ajouta-t-elle d'un ton confidentiel, vous voyez aussi que maman ne lui a pas donné un joli nom comme aux autres; mais il a l'air si vieux, si malheureux de n'avoir point de famille ni d'amis! » Elle était gentille à croquer, en disant cela avec tout le sérieux d'une petite femme.

« Ferme la fenêtre, ma chère mignonne, lui dit doucement son père. Voilà maman qui apporte ta petite sœur ». Mme Krantz entra, portant sur son bras un bel enfant d'un an à peu près.

« Comment s'appelle cette belle fillette? demandai-je à Mme Krantz.

— Chut! dit mon ami à sa femme; et il ajouta en souriant : c'est le *Zouave* qui va le dire. *Zouave!* ici, mon garçon, écoute-moi bien! dis à monsieur comment s'appelle ta petite sœur. »

Le *Zouave* marmotta je ne sais quelles objections d'une voix rauque, et ne voulut pas répondre. Krantz se mit à rire, et dit à la petite Marie : « Demande-le-lui, mignonne. » Marie lui passa la main sur le dos et lui montra sa petite sœur, puis elle lui demanda : « Notre petite sœur? Comment s'appelle-t-elle?

— France! répondit le corbeau d'une voix flûtée.

— C'est vrai, dit Krantz en me regardant d'un air de triomphe, elle s'appelle France! » Puis, se tournant vers le petit enfant, il lui baisa la main avec passion en disant : « Pauvre chérie, va! »

J. Girardin.

UN ACTE D'HÉROÏSME

Un acte de dévouement sublime, de véritable héroïsme, a été accompli, il y a quelques jours, par un pauvre ouvrier de chemin de fer, nommé Elliott, dans le sud-ouest de l'Angleterre.

Des terrassiers étaient occupés à travailler sur la voie du chemin de fer de Londres et Sud-Ouest, quand arriva à toute vapeur l'express venant d'Exeter.

Les ouvriers s'empressent de se garer, lorsque Elliott, qui se trouvait parmi eux, s'aperçut que l'on avait oublié d'enlever une grosse chaîne qui était couchée en travers des rails. Il vit de suite que la chaîne allait inévitablement faire dérailler le train, qui serait précipité du haut du talus, très-élevé en cet endroit. Ne pensant qu'à l'effroyable malheur qui allait arriver, le courageux ouvrier se précipite, arrache la chaîne; mais à ce moment la locomotive le saisit et le broie sous ses roues.

Et le pauvre homme, qui donnait ainsi sa vie sans hésiter pour sauver celle de ses semblables, avait une femme et de petits enfants, dont il était le seul soutien.

LE CHANVRE[1]

Il fait beau voir alors tous ces hommes, toutes ces femmes en besogne, — besogne en même temps rude et délicate, car il faut quelquefois de vrais efforts pour faire perdre terre à ces tiges vigoureuses, et il importe de mettre à part chaque sexe qui, à venue égale, ne donne pas une filasse identique.

Puis, pendant trois ou quatre jours, je vois sur ces champs des rangées de gerbes, qui se tiennent debout sur leur base écartée. L'on va, l'on vient, les visitant, les redressant, les ouvrant, pour qu'elles sèchent mieux.

le chanvre reste là couché sous ces pierres qui affleurent et rident la surface du courant.

Je n'oublie pas qu'au-dessous du *routoir* (c'est le nom du lieu où l'on *rouit*), on voit échoué par-ci, par-là, au bord de la rivière, un certain nombre de poissons morts, car il est prouvé que la décomposition du principe gommeux de l'écorce du chanvre rend l'eau singulièrement insalubre pour ses infortunés habitants. « Mais, se dit-on, mieux vaut encore la mort aux poissons que des fièvres aux hommes, » car il est avéré aussi que, dans les pays où le rouissage s'opère dans des eaux stagnantes, les émanations des routoirs vicient très-dangereusement l'atmosphère. Il faut, en résumé, que le pernicieux caractère des effets du rouissage soit indiscutable,



Rouissage du chanvre. (P. 95, col. 1.)

Alors l'œuvre agricole est finie, mais l'œuvre industrielle va commencer. La récolte est faite de la plante qui s'appelle chanvre, mais il faut en séparer, en extraire la matière textile qui porte le même nom. Cette matière, les fibres de l'écorce la constituent, mais ces fibres sont rendues adhérentes entre elles et attachées au bois des tiges par une sorte de gomme-résine qu'il faut détruire par le *rouissage*, c'est-à-dire par le séjour dans l'eau.

Toutes les gerbes ont été apportées au bord de la rivière, où l'on a réuni aussi toutes les grosses pierres qu'on a pu trouver aux environs, et qui seront posées sur les gerbes, pour les maintenir immergées. Et tous ces gens entrent dans l'eau, et ils rangent les gerbes, et ils les chargent de pierres. Et pendant une semaine ou plus, selon que la chaleur rend l'action de l'eau plus ou moins rapide, tout

puisque des lois attribuent aux maires le droit discrétionnaire de l'interdire dans les eaux dormantes, et même courantes, qui avoisinent les habitations, et puisqu'un décret met les routoirs au premier rang des établissements insalubres.

De temps en temps cependant, un des experts du pays va s'assurer si l'opération avance ; et un beau jour il remonte au village portant quelques tiges qu'il dénude en marchant, puis, levant sa main dont deux doigts maintiennent une mèche rousse humide : « A l'eau, à l'eau ! répète-t-il à qui veut l'entendre, il n'est que temps ! »

Et bientôt voilà encore tout ce monde de travailleurs dans la rivière, car quelques heures plus tard la filasse pourrait déjà subir un commencement de pourriture.

Soigneusement débarrassées par des rinçages du limon qui a pu s'y attacher, les gerbes sont alors apportées sur la berge, et là, dénouées, ouvertes,

1. Suite et fin. — Voy. page 63.

étendues presque brin à brin. D'aucunes retournent sur les chènevières ou sur les prés voisins, car la berge n'est pas suffisante pour cet *étendage*. Et, deux ou trois jours durant, je ne vois encore que gens qui tournent, retournent, éparpillent ces milliers de tiges, qui, de vert-brun qu'elles étaient, sont devenues d'un beau blond. Puis quand l'air, le soleil ont bien asséché tout cela, les gerbes sont reformées, qui prennent sur le dos des hommes ou des bêtes le chemin des fenils, des hangars... Ah! les joyeux charrois! et combien de charroyeurs!

Alors, — je dois l'avouer, — je resterai deux ou trois mois sans ouïr parler de la précieuse récolte; on croirait qu'elle n'a pas été faite, que chacun n'a engrangé à la fin d'août que des brindilles sans valeur... Mais, patience! viennent novembre et les veillées, et je la retrouverai, la récolte de l'île. Le *teillage* me la rendra.

Le teillage: vous savez peut-être qu'on appelle ainsi l'opération qui a pour but de séparer les fibres d'écorce du bois qu'elles recouvrent encore. Peut-être savez-vous aussi que cette opération est la plus simple du monde, puisqu'il s'agit tout uniment de briser un peu le bout de la tige, pour produire sur ce point le détachement des fibres, sur lesquelles on n'a plus qu'à tirer légèrement pour que le bois se dénude dans toute sa longueur. Mais peu m'importe le teillage par lui-même; ce qui m'importe, ce sont les conditions dans lesquelles il s'effectue.



Séchage du chanvre. (P. 95, col. 1)

Les longs soirs sont arrivés; dans toutes les maisons, le cercle se forme autour de l'âtre qui flambe, et qui éclaire en même temps qu'il réchauffe.

« Viens donc veiller ce soir, — m'a dit Petit-Pierre ou Gros-Claude. Tu teilleras avec nous. »

Et vous pensez si je manque d'aller teiller. Nous voilà groupés sur des escabeaux près du grand-père qui, pour nous récompenser de l'activité que nous montrons, nous répète toutes les féeriques histoires du vieux temps. Pendant que parle le conteur, on entend craqueter dans nos doigts les tiges que nous brisons et dépouillons. Et ce sont des ébahissements, des rires, des effrois, selon que l'histoire est merveilleuse, comique ou terrible. Et Dieu sait les bonnes, les intéressantes veillées qui se passent ainsi, et qu'on ne saurait plus oublier!

Puis, quand nous aurons teillé pendant bien des soirs, vers la fin de l'hiver par exemple, quand se verront pendues dans un coin de la salle deux ou trois grosses bottes de filasse, viendra le *cardeur*, ou, pour employer le terme consacré, le *chanvreur*. Il arrivera avec sa planchette garnie de pointes de fer; il prendra poignée par poignée la filasse grossière qu'il peignera, cardera, et qui, à force d'être passée et repassée sur ces dents qui la mordront, qui la diviseront, deviendra fine, brillante, soyeuse. Et comme nous faisions cercle devant le foyer pour le teillage, de même nous nous rangerons autour du chanvreur; non pour le regarder travailler, car nous savons de reste comment il procède; mais pour le faire causer, pour l'écouter, car le chanvreur est d'ordinaire le beau, le bon diseur du canton; le chanvreur, qui va exerçant son industrie de village en village, de ferme en ferme, sait tout ce qu'homme du pays peut savoir, et il ne demande qu'à dire ce qu'il sait.

Puis, quand le chanvreur sera parti, tout le reste de l'année, si un fuseau tourne, si un rouet bourdonne, je saurai, je me dirai toujours que ce chanvre dont la quenouille est chargée, vient de ma chère île des chènevières. Et, à toute heure, en tous lieux, je vois les fuseaux tourner, j'entends les rouets bourdonner. Et, quand viendront les jours du carnaval, savez-vous ce qu'on entassera au milieu de la rue pour en faire ces beaux feux clairs, par-dessus lesquels on saute, autour desquels on danse, en chantant, en se tenant par les mains? Les chènevottes, les légères tiges tombées du teillage, — qui, d'ailleurs, avant l'invention des allumettes à friction, fournissaient les seules allumettes connues. Partout, à toute heure, en tous lieux, en toute occasion, l'île des chènevières m'est donc ainsi rappelée, et c'est pour moi un cher, un doux souvenir.

EUGÈNE MULLER.





A quelle heure est-ce qu'on reçoit les engagements? (P. 98, col. 1.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE XXIX

Qu'est-ce que le devoir?

A partir de ce jour, en effet, Ambroise ne trouva plus d'occupation. Il n'y avait plus de noces ni de préveils, et le jeune ménétrier dut serrer son violon dans l'étui et prendre la pioche abandonnée par son frère, qui était parti pour l'armée. La Tarnaude ne faisait que se lamenter; elle n'avait plus de tendresse que pour l'absent, et ne manquait aucune occasion de le comparer à Ambroise, au détriment de celui-ci. Ambroise avait beau s'endurcir les mains et travailler du matin au soir, il n'arrivait jamais à atteindre le mérite idéal de Louis. C'était Louis qui vous retournait un champ! c'était Louis qui vous fauchait un sillon! c'était Louis qui vous liait une gerbe! c'était Louis qui vous maniait le fléau! l'ouvrage était si vite fait, qu'on n'avait pas seulement le temps de le voir. Et le pauvre gars était loin du pays, à porter un lourd fusil et peut-être à recevoir les balles des ennemis, pendant que d'autres se gobergeaient au logis et n'avançaient à rien. Ambroise ne gagnant plus d'argent, sa mère ne faisait plus aucun cas de lui. Cela ne l'étonnait pas beaucoup, car il connaissait son caractère; mais il n'y avait pas là de quoi le consoler.

La robe rose n'avait point quitté l'armoire d'Anne. Elle prenait encore quelquefois Véronique en journée; mais c'était pour tailler dans des montagnes de vieux linge des bandes et des compresses, qu'on empilait dans des caisses pour les envoyer aux ambulances: et les ambulances en demandaient toujours.

Mme Arnaudeau n'était pas retournée à Nantes; pour la première fois de sa vie, elle éprouvait le besoin d'être auprès de son mari, et se sentait unie à lui par la même pensée et la même crainte. Le soir, ils s'asseyaient tristement auprès de la table où Mme Arnaudeau posait sa boite à ouvrage, M. Arnaudeau son journal, et Emmanuel son traité de théorie militaire; car on commençait à exercer les mobiles en attendant qu'on les appelât, et Emmanuel avait été fait sous-lieutenant. Il prenait son rôle au sérieux, malgré son peu de goût pour l'état militaire, et il étudiait consciencieusement. De temps en temps, M. Arnaudeau lisait tout haut quelque passage du journal; et de jour en jour les nouvelles devenaient plus alarmantes. Wissembourg, Reischoffen, Forbach..., puis un grand silence. A Chaillé comme ailleurs on s'inquiétait, on se demandait: Que se passe-t-il? et l'on allait de maison en maison chercher ou colporter des nouvelles. Un jour que le docteur et Anne étaient chez Mme Arnaudeau, Martuche entra dans le salon comme un ouragan:

« Monsieur! Monsieur! venez donc voir! cria-t-elle. Voilà le maréchal qui revient de la ville: les gens s'attroupent autour de lui. Le voyez-vous qui lève les bras en l'air? Bien sûr qu'il y a du nouveau dans la politique. »

Depuis qu'Emmanuel était sous-lieutenant de mobiles, Martuche s'occupait beaucoup de la politique.

Le docteur et M. Arnaudeau se levèrent, et ils allaient sortir, quand Mlle Léonide entra. Elle était fort

1. Suite. — Voy. vol. I, pages 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401 et vol. II, pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

pâle, et encore plus mal fagotée que de coutume, mais personne n'y fit attention.

« Savez-vous ce qu'il y a? lui demanda-t-on.

— Il y a qu'on s'est battu quatre jours autour de Sedan, où toute l'armée est allée s'engouffrer comme dans un entonnoir; que finalement l'empereur s'est rendu, et que lui, les généraux, les canons, les soldats, tout ce qui devait défendre la France est prisonnier des Prussiens!

— Nous sommes perdus! s'écria M. Arnaudeau terrifié.

— Où vas-tu? demanda Mme Arnaudeau à son fils qui sortait.

— Je vais voir si notre ordre de départ est arrivé, répondit Emmanuel; une armée perdue, c'est un grand malheur, mais il reste des hommes en France: il doit y avoir encore quelque chose à faire. »

Emmanuel avait raison: il y avait encore quelque chose à faire en France. Malgré les armées perdues et Paris investi, de tous côtés on se prépara à la résistance, et tous les hommes valides furent appelés à prendre les armes. Partout on s'exerçait en attendant les ordres de départ; quelques-uns les devançaient et demandaient à rejoindre les corps d'armée qui devaient marcher les premiers à l'ennemi.

Le lendemain du jour où l'on connut à Chaillé la prise de Sedan, M. Bardio se promenait nerveusement sur la grande place de la Roche-sur-Yon, accostant tantôt l'un, tantôt l'autre, pour causer des événements qui, disait-il avec désespoir, ne pouvaient manquer de faire le plus grand tort à l'art. « Déplorable guerre! fatale guerre! s'écriait-il en gesticulant. Et l'art! que deviendra l'art? La France était dans une bonne voie; on appréciait Mozart et Beethoven, on commençait à connaître Schumann, on aurait fini par admettre Wagner; et à présent il faut s'attendre à une réaction qui remettra tout en question. Sans compter les musiciens qui pourront périr dans les batailles, à présent qu'on a la manie en Allemagne de faire tout le monde soldat, et qu'on se dispose à en faire autant en France!...

— Monsieur! lui cria tout à coup une voix inconnue, à quelle heure est-ce qu'on reçoit les engagements à la mairie? »

Celui qui interpellait ainsi l'orateur était un robuste gars de la campagne, qui portait un drapeau tricolore et marchait en tête d'un groupe d'une douzaine d'hommes, parés comme lui de la cocarde nationale. Ces hommes étaient d'âges bien différents. Le porte-drapeau était le plus jeune: il n'avait encore ni barbe ni moustache et n'annonçait guère plus de dix-sept ans; plusieurs n'étaient pas beaucoup plus âgés que lui, et d'autres, ridés et bronzés, avaient dépassé trente-cinq et même quarante ans.

« Mais... toute la journée, je pense, mon ami, répondit M. Bardio. Tenez, voilà dix heures qui sonnent: les bureaux vont s'ouvrir. De quelle commune êtes-vous, s'il vous plaît?

— De Chaillé-les-Ormeaux, monsieur.

— De Chaillé! s'écria le maître de musique en les regardant avec terreur. Êtes-vous tous là, au moins?

— Tous, non, monsieur; il y en aura d'autres d'ici la fin de la semaine. Tout le monde ne peut pas être prêt en même temps, on a ses petites affaires à arranger avant de partir: vous comprenez, quand on n'est pas sûr de revenir... »

M. Bardio ne l'écoutait plus. Il s'était frappé le front: une idée lui venait; et il marchait à grands pas vers la route de Bordeaux pour prendre la voiture de Mareuil, qui partait précisément à cette heure-là et dont on entendait les grelots. Il s'y trouvait encore une place: il monta, trouva les chevaux bien lents, et descendit à Saint-Florent où il prit la route de Chaillé, en arpentant le terrain de toute la vitesse de ses jambes.

« Il serait capable d'en faire autant! se disait-il en cheminant. Ces jeunes gens sont tous un peu fous. Passe encore pour les autres: ils n'ont rien de mieux à faire que de se faire casser la tête. Mais lui! je voudrais bien voir cela, par exemple!... Bon!... qu'est-ce que j'entends? La *Marseillaise*, à présent, et sur le violon, encore! ce ne peut être que lui! Malheureux enfant! il va se monter la tête, et il n'y aura plus moyen de lui faire entendre raison. C'est cela! c'est de la maison de Mlle Brandy que sort cette musique... Après tout, j'aime autant le trouver là: cela m'épargnera la peine d'aller le chercher jusqu'à la Sapinière. »

Et le maître de musique sonna à la porte de Mlle Léonide, en méditant un discours très-éloquent, et qu'il jugeait très-persuasif. Manette, qui le connaissait, lui ouvrit la porte de la salle à manger, où Mlle Léonide, assise à l'orgue, accompagnait la *Marseillaise* à Ambroise. Véronique raccommodait du linge près de la fenêtre. Les musiciens s'arrêtèrent court à l'entrée un peu vive de M. Bardio.

« Eh! bonjour, cher monsieur! s'écria Mlle Léonide: c'est une rareté qu'une visite de vous, et je suis charmée de vous voir.

— Moi aussi, mademoiselle, moi aussi... Vous faites toujours de la musique, c'est bien, cela! Je t'ai entendu du dehors, mon garçon; tu jouais bien, très-bien, avec ampleur, avec puissance. Mais ce n'est pas classique, cet air-là; ce n'est pas fait pour le violon. Prends-moi plutôt une sonate de Kreutzer, un concerto de Viotti; voilà qui est écrit pour l'instrument!

— Merci, mon cher maître, je les jouerai un peu plus tard, s'il plaît à Dieu; pour le moment j'ai autre chose à faire. Je comptais aller demain vous faire mes adieux en allant m'engager.

— T'engager! M. Bardio se laissa tomber sur une chaise. Pas possible! tu ne feras pas une pareille chose! Vous ne le laisserez pas faire, mademoiselle, ni vous là-bas, Véronique?

— Il est d'âge à savoir ce qu'il veut, répondit Mlle Léonide. Véronique ne répondit pas.

— Mais, malheureux, tu deviens donc fou? voci-

féra le maître de musique en prenant Ambroise par sa veste et en le secouant sans égard pour le violon d'Amati qu'il tenait encore. Mais tu ne sais donc pas ce que vaut ta vie, que te voilà prêt à la risquer comme si c'était la vie du premier maheutre venu? Je te le dis, moi, tu as en toi l'étoffe d'un grand artiste; tu peux devenir célèbre, tu le dois, et tu le deviendras! Deux ans d'études sévères, et l'avenir est à toi! l'avenir, le talent, la gloire, la fortune, tout! N'as-tu donc jamais rêvé d'un théâtre, d'une foule attentive, émue, enivrée, t'écoutant sans oser respirer; de ce murmure d'admiration qui monte jusqu'à l'artiste comme l'encens monte au ciel, de ces bravos, de ces applaudissements qui accueillent ses dernières notes! de ces chuchotements dans la foule, partout où il passe, quand on se le montre en disant tout bas : C'est lui! Tout cela sera à toi, entends-tu, à toi! Laisse là tes folles idées, et travaille! »

Ambroise l'écoutait, la tête basse, tout frémissant. Il se sentait grandir, il aspirait à l'avenir que lui montrait le vieux maître... mais les yeux de Mlle Léonide, fixés sur lui, le gênaient. Elle s'en aperçut peut-être, car elle se leva et quitta la chambre. Véronique, elle, ne sortit pas. Elle resta immobile près de la fenêtre, calme en apparence. Ambroise fit un grand soupir, et répondit enfin :

« A quoi bon tarder? Si je ne partais pas de bonne volonté, dans quelques jours peut-être il me faudrait partir de force...

— Non! non! je te sauverai, moi! Je puis te faire passer à l'étranger; j'ai des économies, je t'avancerai ce qu'il faudra pour aller à Londres, en Belgique, en Italie, où tu voudras : je te donnerai des lettres, on t'emploiera, tu pourras travailler, et tu seras sauvé.

— Non! Et la France! est-ce que je ne lui dois pas...

— Tu lui dois ta vie, tu ne lui dois pas ta mort! Qu'un paysan tombe, mille peuvent prendre sa place à la charrue : mais toi, la balle qui te frappera peut priver ton pays d'une gloire plus haute, plus durable que celle des batailles. Tu n'as pas le droit de le priver de cette gloire qu'il attend de toi! Au nom de la France, au nom de ta patrie, je te somme de renoncer à ton projet. Crois-tu que Dieu t'ait accordé en vain le don sacré de l'art? L'art! qu'y a-t-il de plus grand et de plus beau? C'est lui qui élève les âmes au-dessus des mesquineries de l'existence; c'est lui qui les fait vivre dans l'idéal, dans le monde de la pensée où tout est noble et pur; l'art, c'est comme une patrie au-dessus de la patrie terrestre, et ceux qui ont l'honneur d'être citoyens de cette patrie-là doivent s'en rendre dignes en lui sacrifiant tout! Te consacrer à l'art, je te le dis, c'est là ta destinée, c'est là ton devoir! »

Ambroise était fasciné. Était-ce vrai, ce que lui



Elle raconta au blessé. (P. 102, col. 2.)

disait le vieux maître, qu'il était habitué à croire et à respecter? Y avait-il un autre devoir, plus haut et plus impérieux que celui de prendre un fusil et d'aller se battre? Il doutait, il examinait; il était bien près de le désirer. Enfin, balbutiant, sans trop savoir ce qu'il disait : « J'irai vous voir demain, murmura-t-il, nous verrons... »

M. Bardio se contenta de ce demi-consentement, et partit. Il ne voulait pas poursuivre sa victoire, de peur de la compromettre; il comptait sur les réflexions d'Ambroise pour achever de le décider.

Ambroise était resté la tête basse, perdu dans ses pensées. Il leva les yeux et vit Véronique, debout, devant lui. Inquiète, elle avait quitté son ouvrage, et elle se tenait là, pâle, triste, attachant sur lui des regards qui cherchaient à lire jusqu'au fond de son cœur. Ambroise, sous ce regard, se sentit honteux de lui-même.

« Qu'en penses-tu? lui demanda-t-il presque bas et d'une voix tremblante.

— Je croyais que le devoir était le même pour tous, lui répondit-elle. Quand nous n'aurons plus de patrie, la musique pourra-t-elle consoler ceux qui auront laissé tuer la France?

— Oh! Véronique! »

Et Ambroise se jeta sur une chaise et fondit en larmes. Elle se rapprocha de lui.

« O mon cher Ambroise! lui dit-elle en pleurant elle aussi. Tu sais combien je t'aime, toi et ton talent, depuis le temps où nous étions petits, et où je n'ai pas craint de m'exposer pour sauver ton violon. Tu sais bien que si je pouvais aller à la guerre pour toi, j'irais, et que je n'aurais pas peur de mourir. Je n'ai peur que d'une chose, c'est que tu cesses d'être le bon petit Ambroise qui a appris le violon tout seul pour l'amour de son père, et qui est devenu tous les jours meilleur depuis que je le connais. N'écoute pas cet homme-là, Ambroise, ne le crois pas, il ment : il s'est fait une vérité à lui, qui n'est pas la vraie. Non, il n'y a jamais un devoir qui soit opposé à un autre. Le devoir, c'est tout ce qu'on peut faire de bien. Quand la patrie est attaquée et qu'elle appelle ses enfants pour la défendre, il est bien pour ses enfants de prendre un fusil et de partir, et il ne peut pas y avoir de devoir qui contredise celui-là. Que veut-il dire avec son art qui est au-dessus de tout? Ce qui est au-dessus de tout, c'est la conscience, et elle t'avait dit de partir! Que veut-il dire encore, des dons que Dieu t'a faits et que tu ne dois pas laisser perdre? Ce seraient de tristes dons, s'ils servaient à te rabaisser le cœur plus bas que celui de tant de gens qui n'ont pas de savoir ni d'intelligence, et qui vont tout droit où ils doivent aller! Il parle dans l'intérêt de la France! Est-ce que son intérêt n'est pas de vivre, avant tout? Est-ce que Dieu n'est pas capable de donner à un autre le talent qu'il t'avait donné, s'il ne veut pas que ce talent soit perdu? Toi, cela ne te regarde pas : fais ton devoir et ne t'inquiète pas du reste! »

Véronique s'était animée peu à peu : ses joues étaient roses et ses yeux étincelaient. Ambroise l'écoutait; à mesure qu'elle parlait, il devenait honteux d'avoir écouté le vieil artiste, et il baissait les yeux, n'osant pas regarder la jeune fille.

« O Véronique, lui dit-il enfin, je crois que tu es mon bon ange. Depuis que je te connais, toutes les fois que j'ai eu de mauvaises pensées, tu t'es mise entre moi et le mal pour m'empêcher de le faire; tu m'as toujours montré ce qui était bien, et tu m'as donné du courage quand j'en manquais. Si je vaux quelque chose, c'est à toi que je le dois; mais tu vaux toujours mieux que moi. Je te remercie, et Dieu aussi, qui a voulu que tu fusses là pour me sauver. Demain je partirai; je n'irai voir M. Bardio que quand mon engagement sera signé, et après... tu peux être sûre que je ferai mon devoir ».

Mlle Léonide rentrait en ce moment.

« Eh bien? demanda-t-elle.

— Eh bien, mademoiselle, je vous attendais pour vous dire adieu et vous remercier de toutes vos bontés; car je ne sais pas si je pourrai revenir vous voir; les engagés sont tout de suite dirigés vers la ville pour apprendre la manœuvre.

— Tu t'engages donc décidément? Allons, c'est très-bien! Je n'aurais pas osé te le conseiller : c'est trop grave d'envoyer les gens là-bas; mais puisque tu y vas de toi-même, je ne peux que te dire : c'est très-bien! »

Le lendemain, l'engagement d'Ambroise était signé, et, deux jours après, ordre arrivait au sous-lieutenant Arnaudeau de réunir les recrues de Chaillé, et de les exercer en attendant qu'on lui fît connaître sa destination. Emmanuel devint donc instructeur, et Ambroise mit à manœuvrer son chassepot le même zèle qu'à manœuvrer son archet. Il quitta Chaillé au bout de quinze jours avec les galons de caporal, et fut dirigé, ainsi que son lieutenant, sur l'armée de la Loire.



CHAPITRE XXX

Nouvelle destination de la salle du rez-de-chaussée.

Ambroise était parti bien triste de l'injustice de sa mère. Quand elle avait appris son engagement, elle s'était mise dans une colère épouvantable contre cet ingrat, ce bon à rien, ce va-nu-pieds d'Ambroise, qui les plantait là juste au moment où on avait besoin de lui, pour s'en aller faire le soldat sans y être obligé. Le jour du départ, c'est à peine si elle se laissa embrasser, et il s'en alla tout seul rejoindre ses camarades : son père même n'était pas là pour lui dire adieu. Il avait la mort dans le cœur. Mais quand il arriva à Saint-Florent, la première figure qu'il vit sur la place, regardant vers le chemin de la Sapinière, ce fut celle de Julien Tarnaud, qui accourut au-devant de lui et le serra dans ses bras en pleurant.

« Mon pauvre enfant! mon cher enfant! disait-il, je suis venu ici pour t'embrasser à mon aise. Tiens, fourre-moi ça dans ton sac, ce sont mes petites économies, tu peux en avoir besoin. Tu nous écriras, n'est-ce pas? je trouverai toujours quelqu'un pour me lire tes lettres. Le docteur, qui lit les journaux, me dira où est ton régiment. Mon bon garçon! si je pouvais, j'irais avec toi; mais il faut bien que quelqu'un reste pour ta mère. Adieu, adieu, mon enfant, et que le bon Dieu te ramène! »



Il s'en alla tout seul. (P. 101, col. 1.)

La famille Arnaudeau était là aussi, avec le docteur, Anne et Mlle Léonide. Le docteur remit à chaque soldat un petit paquet contenant de quoi faire un premier pansement en cas de blessure; et Véronique, qui n'avait pas voulu laisser partir Ambroise sans lui dire adieu, lui donna des chaussons qu'elle avait faits pour lui, pour reposer ses pieds après les longues étapes. Puis le tambour battit, et il fallut se séparer. Les volontaires partirent d'un pas ferme, sans regarder derrière eux, et leurs familles s'en retournèrent tristement au logis.

On eut d'abord assez souvent des nouvelles des absents. Mais il y eut bientôt des combats; alors les nouvelles devinrent plus rares, et parfois elles apportaient le deuil. Il faisait froid. Combien nos soldats doivent souffrir! disait-on en se pressant autour du foyer. La Tarnaude plaignait surtout Louis, et sa mauvaise humeur retombait sur le dos de son mari. Le pauvre homme faisait bien ce qu'il pouvait pour maintenir la Sapinière en bon état; mais il ne serait jamais venu à bout des semailles d'hiver si M. Arnaudeau ne lui eût envoyé deux de ses métayers pour lui labourer ses champs. La Tarnaude avait elle aussi une aide; car Véronique passait souvent par la Sapinière, afin de voir s'il n'y avait pas quelque chose à faire pour son service. De plus, elle lui lisait les lettres d'Ambroise, et même celles que Louis faisait écrire par le fils du boucher, son camarade; elle écrivait les réponses, et elle gagna tout à fait le cœur de la Tarnaude en tricotant un gilet de laine que celle-ci voulait envoyer à son fils aîné. La pauvre Véronique avait eu plus de loisir qu'elle n'en aurait voulu, car l'ouvrage n'abondait pas, et elle avait peu de robes à faire en dehors des robes de deuil. Elle avait souvent le cœur bien triste en pensant qu'elle avait peut-être envoyé Ambroise se faire tuer, et elle se demandait avec inquiétude si elle avait bien agi; mais elle se rassurait en se disant : Puisque c'était son devoir, il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Un jour, après avoir lu le journal et conféré avec le docteur, Mlle Léonide partit pour la Roche-sur-Yon. Quand elle revint, elle se mit à démeubler sa salle d'école, enlevant les bancs, les tables, l'estrade, les cartes et les tableaux. Le tout fut rangé en très-bon ordre dans la cuisine, au grand désespoir de Manette, réduite à faire la soupe dans l'arrière-cuisine, sur un petit fourneau portatif. Les enfants aussi étaient très-étonnés et se demandaient ce qu'on allait faire de l'école. Ils le surent bientôt; car les plus grands furent mis en réquisition pour aller chercher chez le docteur, chez M. Arnaudeau et dans quelques autres maisons, des lits de fer, des matelas, des couvertures et des paquets de linge. Les lits furent dressés des deux côtés de la salle, comme dans un hôpital; on les garnit de draps blancs qui donnaient l'idée du repos; et dans la salle à manger, convertie en pharmacie, on prépara par ordre de taille des bandes et des compresses, et on rangea sur des étagères des fioles étiquetées. Puis Mlle Léonide suspendit à sa porte un linge blanc sur lequel elle avait cousu une croix rouge, et attendit.

Elle n'attendit pas longtemps. Il y avait tant de blessés ! on ne pouvait pas les soigner tous dans les environs des champs de bataille, et d'ailleurs ils n'y eussent guère été en sûreté ; car où l'on s'était battu on pouvait se battre encore, et il arrivait parfois qu'un obus venait s'abattre sur une ambulance. On envoyait donc des blessés à qui voulait les soigner, et les huit lits que Mlle Brandy était allée offrir ne tardèrent pas à être occupés. Une voiture d'ambulance s'arrêta devant la porte et on fit descendre ses tristes voyageurs, pâles de fièvre, épuisés, meurtris, n'ayant plus la force de sentir le bien-être ni de comprendre les soins qu'on leur prodiguait. Plusieurs avaient le délire : ils criaient d'un air farouche et voulaient s'élancer contre l'ennemi, ou bien ils gesticulaient comme pour repousser quelque vision horrible. Alors Anne ou Véronique s'approchait d'eux, les apaisait, posait ses mains fraîches sur leur front brûlant, et leur disait de douces paroles qui finissaient toujours par triompher du mauvais rêve. Pélagie et Manette faisaient les tisanes et le bouillon. Mlle Léonide servait d'aide au docteur qui venait plusieurs fois par jour panser les blessures ; elle s'attachait à ses pensionnaires, qu'elle appelait « mes enfants » et pleurait de tout son cœur lorsqu'elle en perdait un. Cela n'arriva que rarement, du reste ; presque tous ses blessés la quittèrent convalescents pour céder leur place à de plus malades qu'eux, et trouvèrent un asile dans quelque maison du bourg où ils purent achever de se guérir. Ceux-là revenaient à l'ambulance, pour encourager les camarades et aider à les soigner. L'un d'eux ayant un jour témoigné le regret de ne pas savoir lire, Mlle Léonide saisit l'idée au vol et entreprit l'éducation de tous ; et c'était touchant de voir ces écoliers boiteux ou la tête bandée suivre de leur doigt rugueux les lettres de l'alphabet, sous la direction d'Anne ou de Véronique, ou même des petits enfants de l'école. M. Arnaudeau fréquentait aussi l'ambulance, et il n'y arrivait jamais les mains vides. Il sortait de ses vastes poches du tabac pour l'un, une pipe pour l'autre, un jeu de cartes ou de dominos pour les ignorants, des journaux et des livres pour les savants, sans compter qu'il dévalisait le garde-manger de Martuche pour apporter aux blessés les plus beaux fruits ou les meilleures galettes de sa provision. Quand on le remerciait : « Il n'y a pas de quoi, répondait-il ; c'est pour que d'autres en donnent autant à mon fils. »

Un vieux soldat de cinquante ans, qui lisait dans l'alphabet de Véronique, lui demanda un jour ce que voulaient dire ces mots qui étaient écrits sur la couverture. « C'est mon nom, Véronique, répondit-elle, et le nom d'un de mes amis, Ambroise, à qui j'ai appris à lire dans ce livre-là. » Et comme elle aimait à parler d'Ambroise, elle raconta au blessé l'histoire de leur enfance. Quand elle prononça le nom de Tarnaud :

« Tarnaud ! s'écria le soldat. Et il est à l'armée ?

— Oui, il s'est engagé au mois de septembre, et il est avec le général Chanzy. Est-ce que vous le connaissez ?

— Tarnaud, le musicien ! je crois bien que je le connais ! Ah, le brave gars ! excusez ; il ne faut pas que j'en parle familièrement, il est mon supérieur. On l'a nommé sergent pour une petite affaire où il m'a tiré des griffes des Prussiens. Voulez-vous que je vous conte ça ?

— Oui ! oui ! s'écria Véronique transportée de joie. Mademoiselle Anne ! Mademoiselle Brandy ! venez donc ! le soldat va nous parler d'Ambroise !

— Allons, il paraît qu'il a des amis par ici, » dit le soldat en voyant Anne, Mlle Léonide et même Manette et Pélagie accourir au nom d'Ambroise. Il éteignit soigneusement sa pipe, tira sa moustache et commença.

« Pour lors, nous étions le long d'une rivière qui s'appelle le Loing, entre Morée et Vendôme. C'était le 15 décembre, et il faisait un froid de loup. On avait fait halte. Ma compagnie n'était pas mal partagée ; on nous avait logés dans un château où il n'y avait plus personne, et tous les hommes étaient couchés dans la serre, dans les cuisines, dans le vestibule, dans les escaliers, n'importe où ; on y était toujours mieux que dehors. Dans la grande cuisine, nous avions fait une belle flambée qui réjouissait les yeux ; mais nous n'avions pas le cœur gai. Après la bataille de Coulmiers, nous avions cru que la France était sauvée et que nous n'avions plus qu'à marcher en avant pour débloquer Paris. Mais point : nous n'avions pas marché en avant, et il y en avait même qui disaient que toutes ces marches qu'on nous faisait faire, cela s'appelait une retraite. Retraite si on veut, la retraite ne nous empêchait pas de taper sur les Prussiens à l'occasion : mais nous étions vexés. Il y avait bien aussi des jeunes soldats qui auraient mieux aimé être chez eux. Il ne faut pas trop leur en vouloir : si vous aviez vu leur pauvre mine ! et le froid, et le mal aux pieds, et la faim ! pendant que les ennemis étaient nourris comme des propriétaires, et farcis dans leur uniforme de gros gilets de laine et de toutes sortes de bonnes choses chaudes, et qu'ils avaient de grandes bottes commodes pour marcher et qui arrêtaient l'humidité. Enfin les conscrits étaient tristes ; mais il n'aurait fallu qu'une petite victoire pour les remettre de bonne humeur. Il y en avait quelques-uns dans la quantité qui n'étaient pas très-honnêtes, et qui furetaient dans tous les coins pour voir s'ils ne trouveraient pas quelque chose à leur convenance. Le caporal Tarnaud, un petit blond mince, pas robuste, mais bon marcheur, leste et vif comme pas un, — c'est bien celui d'ici, n'est-ce pas ? — se leva d'auprès du feu pour les faire rentrer dans les rangs. Il y en avait un qui tenait un violon, et qui s'amusait à gratter les cordes en dansant comme si c'était une guitare. Le caporal Tarnaud le lui arrache des mains : « Faut pas toucher à ça, dit-il, c'est vivant, c'est comme une personne ! » Et le voilà qui prend le violon, qui prend l'archet, qui se met à jouer, oh ! mais

à jouer comme personne n'a jamais joué du violon. C'étaient des airs comme des airs d'église ; mais, au lieu de vous adoucir le cœur, ça vous donnait du courage, ça vous rendait en quelque sorte furieux contre les Prussiens : on aurait voulu les avoir devant soi pour tomber dessus. Tous les hommes s'étaient levés des endroits où ils se reposaient, ils arrivaient les uns après les autres, ceux qui pouvaient entrer dans la cuisine s'y glissaient tout doucement sur la pointe du pied pour ne pas le déranger, tant c'était beau ; et les autres restaient debout aux portes et aux fenêtres, tendant le cou pour mieux voir. Les officiers finirent par arriver aussi, et tout d'un coup, sans s'arrêter, voilà Tarnaud qui empoigne la *Marseillaise !* C'était là que son violon vous avait une voix ! pour le coup il avait raison, cet outil-là était vivant, c'était comme une personne. Chacun s'est mis à chanter malgré soi, tout le monde, les soldats, les officiers ; et à mesure qu'on chantait, la rage vous emplissait le cœur, et les larmes vous montaient aux yeux. Comme nous finissions, on annonce les ennemis. Ils avaient mal choisi leur moment : il n'y avait plus de traînards parmi nous, et jusqu'aux conscrits tout le monde a fait son devoir. Aussi les Allemands ont dit que personne n'avait gagné cette bataille-là, preuve qu'ils sentaient bien qu'ils l'avaient perdue.

« Mais c'est autre chose que je voulais vous dire. Dans un moment où nous étions assez près des ennemis pour nous battre pour de vrai, car je n'appelle pas se battre se tirer des coups de fusil et de canon sans seulement se voir, nous nous étions avancés, une vingtaine, à la baïonnette, au milieu d'un bataillon prussien, en nous escrimant, il fallait voir! les casques à pointe tombaient comme mouches. Seulement nous n'avions pas vu que nous allions trop loin, et que leurs rangs se refermaient derrière nous. Notre officier s'en aperçoit : un grand qui s'appelait le lieutenant Arnaudeau...

— Emmanuel! interrompirent les femmes.

— Vous le connaissez donc encore, celui-là? reprit le soldat. Enfin, quand le lieutenant voit où nous en sommes : Demi-tour, les enfants, et rejoignons les camarades! nous crie-t-il. Ah bien oui! les Prussiens étaient trop : pas moyen d'en venir à bout. Ils nous criaient : Prisonniers! prisonniers! ils disaient très-mal ce mot-là, mais nous le comprenions tout de même. Quand ils ont vu que nous ne voulions pas nous rendre, ils sont venus sur nous comme des furieux, et nous nous apprêtions à en tuer le plus possible avant d'être tués, quand tout à coup les voilà qui se bousculent les uns sur les autres; nous nous sentons dégagés, nous nous remettons à taper sur ceux qui sont à notre portée, et finalement ils se sauvent tous. C'était le petit Tarnaud qui nous avait vus de loin au milieu des Prussiens; il avait dit à ses hommes : Allons les chercher! On l'avait suivi, et il était venu.

— Brave Ambroise! s'écrièrent les femmes.

— Ah! ce n'est pas tout. Notre peau était sauvée, c'était bien quelque chose; mais nos chefs, envoient des troupes pour nous soutenir, nous marchons en avant, et... dame! on ne peut pas dire que la bataille n'a pas été gagnée de ce côté-là.

— Alors c'est le caporal Tarnaud qui a gagné la bataille? demanda en riant Mlle Léonide.

— Pas tout à fait; mais c'est lui qui est cause que les autres l'ont gagnée; et ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a été fait sergent ce jour-là.

— Et il n'était pas blessé? demanda Anne.

— Pas blessé du tout! J'espère qu'il aura continué. Je ne l'ai plus revu; j'avais reçu un coup de sabre sur la tête et un coup de baïonnette dans la cuisse, et on m'a envoyé aux ambulanciers, qui m'ont amené ici. Voilà mon histoire. »

A suivre. Mme Colomb.



PREMIER VOYAGE D'UN ÉCOLIER

—

DÉCOUVERTES RÉCENTES AU FORUM ROMAIN.

I

Il y a quelques années, par un de ces beaux jours du Latium où le soleil blanchit les marbres et rougit les pierres, j'étais descendu dans les ruines du Forum ; je piétinais depuis deux heures entre le Portique des Douze-Dieux et la colonne de Phocas, lorsque je vis sortir de l'Arc de Septime trois personnes que précédait un *cicerone*. Je m'assis sur un bloc et, tirant un calepin, je me mis à dessiner n'importe quoi dans l'espoir que ces visiteurs, en passant, me favoriseraient de quelques réflexions dont je ferais mon profit... ou mon divertissement. Les indications histo-

riques des guides ne laissent pas que de me mettre en gaieté.

Celui-ci précédait de quelques pas ses clients, vers lesquels il se détournait pour indiquer les chemins et mieux faire entendre ses dissertations, lâchant la bride avec l'aplomb d'un bélître certain de ne pas être contesté, et l'indignation contenue d'un bavard qui ne se voit pas écouté. Le couple qu'il escortait parcourait ce lieu célèbre pour l'acquit de sa conscience. Le mari, dont la tête était fort digne et la mise trop élégante, ne regardait que les moellons de l'arène, trop pointus pour la finesse de ses bottines; sa femme, une blonde fille du Nord, belle mais fatiguée parce que rien ne l'intéressait, répondait périodiquement au guide : « Cela est très-curieux ! » et à son mari qui ne voyait là qu'un cloaque : « Mon ami, vous avez raison ! »

Le cicérone poursuivait sa conférence ; il mêlait à sa guise, devant chaque fût de colonne ou chaque périmètre de temple, Vespasien avec Saturne, la Græcostase avec Castor, Mars avec Jupiter : c'était une macédoine de césars et de divinités ; je croyais lire un itinéraire d'il y a un demi-siècle, et même moins...

« Ce *commissionnaire* en sait long, dit enfin l'étranger ; mais il assomme ! Me prend-il pour le professeur de ton fils ? Moi qui ne sais pas le latin et qui m'en suis passé sans peine, je ne trouve là qu'un tas de décombres. Enfin, puisqu'il faut avoir vu cela !... »



Temple de Vespasien et Portique des Douze-Dieux.
(P. 103, col. 2.)

Le fils dont il parlait accompagnait ses parents. C'était un garçon de quatorze ans ; sa mine vive et décidée le faisait ressembler à son père ; il portait l'uniforme des lycéens de Paris et je devinai que cette famille était venue assister aux fêtes et passer les vacances de Pâques à Rome. Hors d'état de saisir le jargon hybride et de suivre les discours prolixes du guide, l'enfant, que ne pouvaient captiver les banales réflexions de ses parents, gambadait alentour. Il m'aperçut, il vint se planter derrière moi pour regarder ce que je dessinais et, ne s'en rendant pas compte, il me le demanda. Je lui expliquai que je cherchais à copier les restes du temple de Saturne, derrière lequel on gardait autrefois le trésor public. « *Ærarium Saturni*? dit l'écolier qui ne manquait pas de mémoire. Mais alors, nous serions dans le *Forum Romanum* ? Le guide appelle cela *Campo Foro :* je n'avais pas compris. »

A mon tour, je demandai à l'écolier où il en était de ses études : il allait terminer sa troisième ; puis, si les études classiques lui plaisaient ? « Pas beaucoup ; mais puisqu'on doit les faire...

— Ainsi, vous diriez volontiers comme les vieux béotiens du théâtre et des journaux : qui nous délivrera des Grecs et des Romains ? Seulement, pas un de ceux qui parlent ainsi n'a vu Athènes et ne s'est promené dans Rome. Vous aurez sur eux un grand avantage ! »

Il hocha la tête en souriant et son regard devint attentif. « Pensez-vous, dis-je, que les plus grands événements de l'ancien monde, qui se sont dénoués ici même, où vous êtes, ne vous auraient pas, dans les livres, attaché plus vivement, si vous aviez prévu qu'un jour vous en verriez le théâtre et que vous marcheriez sur le même sol que Cicéron, que César et tous les acteurs fameux mis en scène par les historiens que vous avez traduits ?

— Si l'on avait vu Rome auparavant, dit l'écolier, si même on savait que tout cela est réel, qu'on pourra le voir un jour, il est certain...

— Que par son zèle à étudier on se préparerait, pour les voyages futurs, des plaisirs plus vifs ; car, à travers le monde, on jouit de peu de chose quand on ne sait rien. »

Il chercha des yeux ses parents que le guide continuait d'ennuyer à vingt pas de nous. Je m'étais levé en souriant de cette application involontaire et je fis voir



Ruines du Forum romain, Temple de la Fortune. (P. 103, col. 2.)

à mon jeune compagnon le Milliaire d'or près duquel fut massacré Galba, les Rostres capitolins où Octave fit clouer la tête et les mains de Cicéron, l'escalier des Gémonies qui débouchait de la prison où fut enfermé Catilina, le Tabularium de Sylla et la porte murée que condamna Vespasien; le portrait et le nom de Geta, martelés sur l'arc de Septime par l'envieux Caracalla, son frère et son assassin. Je lui fis traverser le portique de Saturne à l'endroit même où César avait menacé Metellus de le tuer s'il l'empêchait de se saisir du trésor... Je m'efforçais de satisfaire à des questions qu'il multipliait avec une curiosité croissante en me regardant avec une singulière fixité.

A cet endroit, saisissant une occasion d'être agréable à son père, il me révéla sans le vouloir que ce dernier était un homme enrichi dans les spéculations: « Papa, cria-t-il, venez! c'était ici la Banque de France des Romains! » La famille se rapprocha, tandis que le *cicerone* me jetait des regards jaloux; et l'étranger frappant de sa canne sur le dallage de la *cella*, prononça: « Cette banque me paraît avoir suspendu ses payements. »

Pour atténuer l'effet de cette juste observation, la mère de l'écolier se hâta d'excuser son fils de m'avoir interrompu dans mon travail et de me remercier de mes renseignements. Le mari s'informa si j'habitais Rome: sur ma réponse que je demeurais à Paris, il me félicita de ne pas résider dans une ville aussi mal entretenue, et il regretta fort d'avoir fait la folie de venir si loin pour regarder de vieux murs, tandis qu'on avait à cinq cents pas la cascade du bois de Boulogne.

Mon petit élève baissa les yeux; sa mère n'osa dire *amen!* et tout en revenant avec eux vers la basilique Julia, j'engageai ce brave monsieur à donner une journée à la campagne des environs, à parcourir la voie Appienne et surtout, s'il aimait les cascades, à profiter du beau temps pour aller à Tivoli. L'idée qu'il y trouverait une *petite Suisse* parut le décider. Je les avais salués, lorsque mon élève, restant en arrière, se rapprocha pour me dire qu'il allait aimer davantage Rome et ses études. Il me serra la main, me promit de ne pas m'oublier, et il partit en courant.

A suivre. FRANCIS WEY.

UNE VIGNE GÉANTE

Le plus grand pied de vigne qui soit au monde se trouve en Californie, près de Santa-Barbara. Le tronc ne mesure pas moins de 1 mètre 25 centimètres à la base, et conserve la même grosseur jusqu'à une hauteur de 2 mètres 50 centimètres. A ce point, la vigne se divise en de nombreux rameaux qui s'étendent au-dessus d'une superficie d'environ 4000 pieds carrés. L'année dernière, cette vigne géante a produit 12 000 livres de raisin. On estime qu'elle est âgée de trente-cinq à cinquante ans.

GERTRUDE

I

Un matin, Catherine, cuisinière de Mme Richer, revenait de faire son marché, un grand panier au bras. Le temps était froid, et elle marchait d'un pas rapide pour essayer de se réchauffer un peu.

La vie semblait s'être retirée dans les maisons, autour du foyer chaud et brillant, et il n'y avait presque personne dans cette rue de province, propre et silencieuse, où l'on pouvait voir l'été l'herbe encadrer les pavés blancs d'un mince filet de verdure; une légère couche de givre craquante comme une poussière de diamant sous les pas de la brave femme se montrait seule maintenant entre les pierres disjointes, et Catherine se hâtait, les yeux machinalement fixés sur le sol.

Peut-être rêvait-elle à une nouvelle recette pour faire les confitures? peut-être était-elle absorbée par les cuisants soucis que lui causait M. Symphorien, son époux?

Notre cuisinière avait le cœur sensible, et, malgré les représentations de Mme Richer, plus clairvoyante qu'elle dans cette circonstance (peut-être parce qu'elle ne la concernait pas), Catherine avait eu le tort, étant parvenue à l'âge de quarante ans sans encombre (c'est-à-dire sans mari), d'offrir ce trop sensible cœur à M. Symphorien, ex-tambour au 35e de ligne, mauvais sujet, ivrogne et querelleur, qui empoisonnait depuis lors l'existence de cette femme infortunée.

Soit qu'elle pensât aux confitures ou à Symphorien, elle sortit de sa distraction en passant devant la chapelle des pères maristes pour faire le signe de la croix. Comme elle jetait les yeux vers le lieu saint, elle aperçut, couché sous le porche, un enfant qui paraissait privé de vie. Aussitôt elle se précipite et soulève le pauvre enfant, une charmante petite fille de dix-huit mois environ; il lui semble que la chaleur n'a pas tout à fait abandonné le petit corps, et la voilà qui le serre contre elle et s'élance du côté de la maison de Mme Richer, qui heureusement est tout près de l'église.

A force de frictions, de cordiaux, de soins de toute espèce, elle parvint à ranimer l'enfant et à lui faire boire un peu de lait; sa maîtresse était absente, ce qui lui permit de se consacrer entièrement à sa bonne œuvre, et lorsque cette dame revint trois jours après, Catherine lui déclara qu'elle s'était tant attachée à l'enfant trouvée, qu'elle était décidée à l'adopter.

Mme Richer, tout en approuvant cette résolution, fit faire quelques démarches par acquit de conscience pour retrouver les parents de la petite fille, mais elles n'aboutirent point, et Catherine resta en possession de son cher trésor.

Elle appela sa protégée Gertrude, du nom d'une petite sœur qu'elle avait perdue, et l'envoya chez une de ses parentes qui habitait les environs de la ville, afin qu'elle fût élevée en bon air.

La plus grande joie de Catherine était d'aller voir chaque dimanche sa fille adoptive, et de passer quelques heures avec elle. La bonne cuisinière avait toujours ses vastes poches remplies de friandises pour elle, ou bien c'était un petit joujou qu'elle lui apportait, et l'enfant, attirée par sa bonté, ses caresses et ses présents, lui rendait sa tendresse autant que son âge le lui permettait. Le cœur de Catherine, cruellement déçu par l'ingrat Symphorien, se rejeta complétement dans cette nouvelle affection, et je dois dire que l'ex-tambour se montra exempt de tout sentiment de jalousie.

Lorsque Gertrude eut atteint l'âge de six ans, Catherine la fit revenir du village où elle l'avait fait élever. Elle avait l'ambition de lui donner une éducation plus soignée que celle que l'on reçoit à la campagne, en lui faisant passer plusieurs années dans un couvent de la ville, où l'on prenait les élèves à un prix modéré.



Elle aperçut un enfant (P. 106, col. 2.)

Ce brusque changement d'existence fut bien adouci pour la petite fille par la perspective de se rapprocher de celle qu'elle appelait sa mère. En effet, Catherine, qui s'était assurée facilement du consentement de Mme Richer, put promettre à Gertrude qu'elle passerait près d'elle, dans la maison de cette dame, tous les jours de sortie qu'accordait la règle du couvent dans lequel elle entrait.

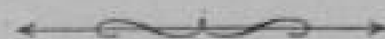
Malheureusement les congés étaient rares, et l'enfant ne voyait guère Catherine, qui cependant aurait eu grand besoin d'elle pour la consoler un peu. Les succès de sa chère fille dans les classes qu'elle suivait, sa sagesse et son application étaient les seuls sujets de bonheur qu'eût alors la digne femme. Symphorien, loin de se corriger en vieillissant, devenait de plus en plus intraitable; toujours sans emploi, il passait au cabaret la majeure partie de son temps, et ne revenait auprès de sa femme que pour lui demander de l'argent; il est vrai que ce motif l'y ramenait encore assez souvent.

Quelque répétées que fussent ses visites, il ne fallait pas dénouer trop lentement les cordons de la bourse! Symphorien, même à moitié ivre, avait le vin mauvais et battait la pauvre créature si elle osait lui opposer la moindre résistance. Les économies de Catherine furent rapidement englouties, et ses gages, la seule ressource qui lui restât, étaient bien insuffisants pour les besoins de l'ex-tambour.

Incapable de restreindre ses dépenses, Symphorien s'endetta et usa promptement le peu de crédit qu'il pouvait avoir. Pourchassé de tous côtés par ses créanciers, il tomba dans une espèce de vagabondage, disparaissant parfois des semaines entières, mais revenant ensuite au moment où sa femme l'attendait le moins, pour lui extorquer la minime somme qu'elle avait pu gagner pendant son absence.

Qui peut dire les ruses, la patience, l'habileté que Catherine dut employer pour dérober à la rapacité de Symphorien l'argent nécessaire à la pension et à l'entretien de Gertrude! Encore eût-elle été bien embarrassée pour y subvenir sans l'aide généreuse que lui accorda plusieurs fois Mme Richer.

A suivre. Comtesse DE SANNOIS.



LE NID CHEZ LES PALMIPÈDES[1]

Les palmipèdes, dont l'aile et le pied sont si imparfaits, ne sont pas des artistes. Peu leur importent la forme et la composition de leur nid. Ils nichent, ils couvent en commun, ils se contentent de creuser dans le sable des trous pour y déposer leurs œufs. Un d'eux, le manchot, n'a même pas besoin de se préoccuper de son nid : la nature l'a doté d'une poche dans laquelle il peut loger son œuf et l'emporter avec lui.

Ce manchot est une des premières ébauches, il typifie ces oiseaux inférieurs qui, moins dégagés de matière, ont des mœurs moins pures, un amour de la famille moins accusé.

Mais chez ces mêmes palmipèdes, aussitôt que l'aile prend du développement, que la locomotion devient plus facile par l'insertion des pattes à l'extrémité du corps, l'esprit commence à prendre son vol, et un sentiment plus noble, plus élevé, semble emporter l'oiseau. Déjà le pingouin, le macreux, le guillemot, le mergule, montrent plus d'amour pour leur progéniture et nourrissent pendant quelque temps leurs petits dans leur nid.

Et quand l'aile devient vraiment grande, les instincts artistiques se développent. Les frégates, dont les ailes ont plus de 60 centimètres d'étendue, montrent une certaine préoccupation dans la construction de leur nid. Elles les suspendent aux arbres, et les forment de petites branches recueillies dans les bois ou enlevées aux nids abandonnés, ou encore ramassées sur l'eau et entrecroisées avec un certain art. D'ordinaire, ces nids sont construits du côté de l'arbre qui regarde la mer, et de préférence sur ceux qui s'inclinent sur les eaux.

Le paille-en-queue, le fou, le pélican, le cormoran et autres palmipèdes qui sont aussi pourvus de longues ailes et de pieds archipalmés, sont des percheurs par excellence et par conséquent des constructeurs de nids. Les oiseaux qui ont deux membranes aux pieds, chez lesquels la voilure de l'arrière est séparée de celle de l'avant, manifestent également plus de tendresse pour leur progéniture. Les harles ne sont pas encore des constructeurs bien habiles. Leur nid est grossièrement fait de roseaux secs, de feuilles, de mousse et de joncs; mais la mère a soin d'en tapisser l'intérieur de duvet, et nous la verrons pousser l'amour maternel jusqu'à suivre ses petits dans la captivité.

Les grèbes, qui sont les palmipèdes les plus perfectionnés, c'est-à-dire les moins palmés, et qui ont à chaque doigt un double aviron séparé, vont chercher en plongeant sur le fond des marais, des étangs, les matériaux nécessaires à la confection de leur nid et les solidifient à l'aide de quelques tiges de roseaux. C'est un progrès immense sur les terriers du manchot et du pingouin : c'est une des premières bâtisses confortables créées par l'amour maternel.

Le plus curieux est celui du grèbe castagneux. Ce palmipède couve sa progéniture sur un véritable radeau qui vogue à la surface de nos étangs. C'est un amas de grosses tiges d'herbes aquatiques, très-serrées; ces plantes contiennent une notable quantité d'air dans leurs amples et nombreuses cellules, et, en se putréfiant, elles dégagent divers gaz; ces fluides aériformes, emprisonnés par les plantes, rendent le nid plus léger que l'eau.

On le trouve flottant à la surface dans les sites solitaires peuplés de scirpes, de joncs élevés et de grands roseaux. Là, dans ce navire improvisé, la femelle, sur son lit humide, réchauffe silencieusement sa progéniture. Mais si quelque importun vient à la découvrir, si quelque chose menace sa sécurité, l'oiseau sauvage plonge une de ses pattes dans l'onde et s'en sert comme d'une rame pour transporter sa demeure au loin. Le petit batelier conduit son frêle esquif où il lui plaît; entraînant souvent tout autour une grande nappe d'herbes aquatiques, il semble une petite île flottante emportée par le labeur du grèbe, qui s'agite au centre d'un amas de verdure.

Plus nous approchons des échassiers, plus les rames du pied disparaissent. Les foulques et les phalaropes ont des pieds intermédiaires à ceux des palmipèdes et des échassiers. Ils ont été classés par certains naturalistes parmi les échassiers; leurs jambes sont nues, ils ont les tarses plus élevés proportionnellement que tous les oiseaux d'eau.

Le phalarope est un plongeur intrépide dont le pied est construit sur un autre patron que celui du grèbe. La rame de celui-ci est partout d'égale largeur; elle est festonnée chez le phalarope et représente une série élégante d'épanouissements et de rétrécissements.

Une modification dans la forme du pied, si insensible qu'elle soit, ne peut avoir lieu, dit Toussenel, sans introduire dans le régime diététique de graves changements. La nourriture du phalarope n'est plus exclusivement animale, et le nid est déjà mieux construit. Celui de la foulque annonce que des progrès notables sont à la veille de s'accomplir dans l'art architectural des oiseaux. C'est une couche de joncs épaisse de plus d'un demi-pied, au milieu de laquelle la mère creuse une légère cavité pour y déposer une douzaine d'œufs. Le fond en est fait de chaumes et de tiges de roseaux. La couche supérieure est formée de substances analogues, mais plus fines, de joncs, d'herbes sèches, de feuilles soigneusement entrelacées.

Le nid, mieux construit, indique un amour maternel plus vif : en effet, la mère montre une tendresse qui est à la hauteur de sa responsabilité, et sa fécon-

1. Voy. page 58.

dité est proportionnelle aux chances de destruction qui menacent son espèce.

Wood rapporte que c'est dans les petits ilots où l'herbe croit naturellement que la foulque établit le plus volontiers son nid.

Ce n'est qu'à défaut d'herbes qu'elle le construit au milieu des roseaux et des joncs ployés et enchevêtrés de telle sorte qu'ils puissent supporter le poids du nid de l'oiseau et de tous ses œufs. Si aucune de ces situations ne lui semblait propice, elle bâtirait sur le bord de l'eau et assez haut pour qu'on ne puisse l'atteindre. Quoique les matériaux employés à la construction du nid soient vraiment considérables, le naturaliste anglais fait observer qu'il est difficile de l'apercevoir, ce qui est une nouvelle preuve de l'habileté et de la prévoyance de cette excellente mère.

Ainsi, en examinant les extrêmes dans le monde des palmipèdes, nous voyons que le manchot niche dans un terrier, le grèbe au contraire dans un nid artistement travaillé.

Enfin, le pied du manchot est le pied ramé qui s'éloigne le plus de la main de l'homme. Le pied du grèbe est au contraire celui qui s'en rapproche le plus par son ongle quasi humain.

Tout se tient, se lie et s'enchaine dans la nature, et si Cuvier à l'aide d'un fémur a pu reconstruire le squelette entier d'un animal, à l'aide des pattes de l'oiseau nous pouvons retracer ses habitudes, ses mœurs, son intelligence et son sentiment, son amour maternel.

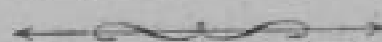
C'est que tout est harmonique dans la nature et que la patte n'est qu'un instrument à l'usage du cerveau et du cœur.

Ernest Menault.



Nid du grèbe castagneux. (P. 107, col. 2.)





LE VOYAGE DU CHAH DE PERSE

Peu de souverains peuvent se flatter d'avoir attiré sur eux l'attention et la sympathique curiosité de l'Europe entière comme le chah de Perse, qui vient d'arriver à Paris le 6 juillet dernier, après avoir visité les principales cours de notre continent.

Depuis deux mois, les colonnes des journaux suffisent à peine pour contenir la relation des faits et gestes de Sa Majesté persane. Chaque matin, on nous apprenait qu'il était arrivé dans telle ville, qu'il y avait été reçu par les autorités et que la population avait manifesté sur son passage le plus vif enthousiasme. Il ne m'appartient pas de revenir à mon tour sur des faits qui n'offrent qu'un intérêt trop fugitif pour que nous leur ouvrions nos colonnes; cependant je crois devoir vous dire quelques mots sur le noble voyageur et sur les raisons de son voyage.

D'abord, me direz-vous, pourquoi cet enthousiasme général pour la venue d'un prince qui, tout-puissant qu'il soit, ne surpasse point en importance tous les souverains qui ont été successivement les hôtes des grands pays de l'Europe?

J'aurai à cela plusieurs réponses à vous faire. La première, c'est que l'Europe a eu tant à s'attrister depuis quelques années, qu'elle n'est pas fâchée de retrouver une occasion de joie et de fête. En outre, le chah de Perse est le représentant de cet Orient splendide et barbare, ouvert à la régénération, il faut l'espérer, et la civilisation européenne ne saurait trop faire étalage à ses yeux de sa force et de sa richesse pour lui faire apprécier les bienfaits qu'elle apporte à sa suite. Enfin, on n'est pas impunément le successeur des Xerxès et des Darius!

La Perse est un pays que nous connaissons tous, bien moins dans sa condition actuelle qui nous préoccupe en général trop peu, que dans les glorieuses traditions des premiers âges de son existence. Ce ne sont pas les riants paysages chantés par Hafiz ou les horizons poétiques de Téhéran et d'Ispahan que son nom évoque en nous, mais bien les grandes ombres de ces rois qui, demi-dieux vivants, enfermés dans leur palais loin du regard des profanes, gouvernaient un des plus grands empires du monde, ou bien, entourés d'une splendeur sans rivale, s'avançaient à la tête de millions d'hommes à la conquête de l'Europe.

Cependant bien des siècles ont passé sur ces grands souvenirs et sur le pays qui les enfanta.

Longtemps après Alexandre, qui, semblable à un torrent dévastateur, avait balayé dans sa marche irrésistible le puissant empire de Darius, vinrent les musulmans et les farouches hordes turcomanes, et ce qui restait de la Perse disparut à jamais. Puis ce pays, dont le nom avait rempli le monde, devint presque un désert et ses habitants des barbares. La nature elle-même parut lui retirer les bienfaits dont elle l'avait comblé; son sol, privé du travail des hommes, devint aride et ne produisit plus. Et de chute en chute, la Perse, la grande et fière Perse, se trouva réduite à trembler devant les sauvages des déserts qui l'entourent.

Mais, au commencement de ce siècle, il s'opéra une révolution qui vint ouvrir une ère nouvelle à ce grand pays. Le chah Nadir, revenant des Indes, où il avait été piller les richesses amoncelées à Delhi, fut assassiné aux portes de son palais. Dans les troubles qui s'ensuivirent, un noble turcoman, de la tribu des Kadjars, Aga Mohammed, réussit à s'emparer du pouvoir et se fit proclamer chah. Ce prince, que l'on a pu appeler le régénérateur de la Perse, ouvrit son pays et sa cour aux Européens et aux idées d'ordre et de civilisation qu'ils représentent. Ses successeurs l'imitèrent et chah Nâsr-ed-Din, le souverain actuel, monté sur le trône en 1848, ne s'est pas écarté de la politique adoptée par son grand-père. Il s'entoura de nombreux Européens et accorda particulièrement toute sa faveur aux Français, qu'il combla d'honneurs et dont il voulut que la langue fût le dialecte diplomatique officiel de sa cour. Sous son administration le pays s'est relevé, et est entré lentement et résolûment dans la voie du progrès.

Nous devons donc saluer dans notre hôte Nâsr-ed-Din à la fois le réformateur, le défenseur de la civilisation en Orient et le souverain ami de la France.

Depuis longtemps Sa Majesté persane entretenait le désir de voir enfin de près cette civilisation dont l'éclat ne parvenait jusqu'à elle que considérablement obscurci. Mais la loi religieuse de la Perse est formelle; il est dit que le souverain ne foulera jamais de ses pieds une terre infidèle. Le chah est non-seulement musulman, mais encore *chiia*, c'est-à-dire que pour lui les musulmans de la Turquie et de l'Asie Mineure qui appartiennent à la secte des *sounnis*, sont des infidèles et, qui plus est, des hérétiques; mais comme la religion chiia n'est guère pratiquée par la masse du peuple qu'en Perse, le pauvre monarque se trouvait condamné à ne jamais sortir de son pays.

Enfin le voyage du sultan à Paris en 1867 lui fournit un argument contre les objections des oulémas, et s'appuyant sur ce que le Commandeur des croyants n'avait pas craint d'entrer en Europe, le pays des infidèles, il décida qu'il suivrait son exemple. Cependant, à ce que l'on prétend, par révérence pour les scrupules religieux de ses sujets, il ordonna qu'une mince couche de la terre de Téhéran serait placée entre les semelles de chacune de ses chaussures, de sorte que pendant tout son voyage ses pieds n'ont jamais foulé que la terre de Perse.

Au mois de mai dernier, il quittait sa capitale et commençait sa tournée tout naturellement par la Russie, sa redoutable voisine. Un bateau à vapeur russe vint le prendre sur la rive méridionale de la mer Caspienne et le conduisit à Astrakhan. De là il gagna Moscou, puis Saint-Pétersbourg, où on lui donna des fêtes splendides. Il visita ensuite Berlin, où l'on n'eut en

fait de produits de la civilisation moderne rien de mieux à lui montrer que des milliers de casques à pointe et des canons Krupp; puis il gagna la Belgique, s'arrêtant à Bruxelles et à Liége. Le 18 juin dernier, il s'embarquait à Ostende et voguait vers l'Angleterre, qui avait envoyé pour l'escorter sa flotte de cuirassés, parmi lesquels la fameuse forteresse flottante la *Devastation*, dont nous vous avons donné le dessin. Je n'essayerai pas de vous raconter les fêtes qui accueillirent le chah à son arrivée en Angleterre; les journaux quotidiens ont dû vous en tenir au courant. Jamais la venue d'un souverain n'avait été chez les Anglais l'objet d'un tel débordement d'enthousiasme. Les gens modérés ont même taxé cet enthousiasme d'exagération, mais enfin l'Angleterre ne devait pas moins à un souverain qui peut être pour elle en Asie un utile et même un nécessaire allié.

Depuis le 5 juillet, le chah est l'hôte de la France. Débarqué à Cherbourg au milieu des salves de notre flotte, il est venu directement à Paris, où il a été reçu par le président de la République et la municipalité. Des fêtes splendides lui ont été données; on lui a montré notre grande capitale dans un féerique décor de lumière; pour lui le parc de Versailles a étalé toutes ses magnificences : repas, revue, courses, rien n'a manqué à cette magnifique réception, que la France offre non pas tant au grand et puissant souverain qu'au représentant de la civilisation européenne dans l'Asie centrale.

P. Vincent.

LES INVASIONS DE SAUTERELLES

EN ALGÉRIE[1].

La nature n'a pas voulu laisser l'homme lutter seul contre son redoutable ennemi; elle a donné à la sauterelle des ennemis nombreux et acharnés. Sans parler des oiseaux qui en font leur nourriture, des vers qui s'attachent à son corps et lui rongent les entrailles, elle a un adversaire qui lui fait une guerre incessante. C'est une mouche, de la grosseur d'une abeille, mais allongée comme une libellule, aux grandes ailes argentées, qui s'abat sur la sauterelle et lui donne la mort au moyen d'une trompe semblable à celle du taon.

Mais tous ces ennemis ne parviendraient pas à venir à bout des sauterelles, si l'homme à son tour n'entrait pas lui-même dans l'arène et ne venait disputer au locuste les produits de son travail.

Nous savons que, dans l'antiquité, les invasions de sauterelles étaient considérées comme un des plus terribles fléaux, suscités par la colère de Dieu pour punir les hommes de leur impiété. Ce sont des armées innombrables de ces insectes que Moïse demanda au Seigneur de faire fondre sur la terre d'Egypte, pour châtier l'orgueil de Pharaon. Pline le naturaliste rapporte que, dans la Cyrénaïque, des édits sévères contraignaient le peuple à se lever en masse pour combattre les locustes dès qu'ils faisaient leur apparition. Enfin les Romains, dans leurs colonies d'Afrique, employaient leurs légions pour combattre le fléau. Les Arabes se bornaient autrefois à balayer les sauterelles à demi endormies et à les entasser dans des sacs. La plupart du temps, c'était moins pour protéger leurs cultures que pour récolter ces insectes, qu'ils salent ou font sécher et dont ils se nourrissent avec plaisir.

Après la conquête de l'Algérie par les Français, le gouvernement comprit qu'il y allait de l'avenir et du salut de la colonie de prendre des mesures énergiques pour mettre un terme à cette dévastation périodique. Cependant plusieurs années se passèrent sans que l'on prît aucune mesure vraiment sérieuse. On se bornait à encourager les Arabes qui détruisaient les sauterelles; on leur prêtait sur quelques points le concours des troupes, mais cela sans régularité, sans méthode. Ce n'est qu'il y a quatre ans que l'on se mit à étudier sérieusement la question, et que l'on put établir un plan d'opération grâce auquel on est arrivé à neutraliser aujourd'hui considérablement les effets de l'invasion des sauterelles.

Tout d'abord, on a reconnu qu'il n'existe aucun moyen efficace d'arrêter ou de détourner complétement l'arrivée des sauterelles ailées, venant du désert. On doit se borner à leur livrer des batailles successives, consécutives, dans lesquelles leurs légions finissent par être anéanties. Dès que leur apparition est signalée dans le sud, des dépêches sont adressées dans tous les villages qui doivent se trouver sur leur passage. Les populations se tiennent prêtes et opèrent comme nous l'avons dit au commencement de notre article. On laisse s'abattre les locustes et l'on profite de leur engourdissement matinal pour les entasser, les écraser, les détruire en un mot par tous les moyens possibles. Cette opération se répète à chaque halte que font les envahisseurs, dont l'armée décimée chaque jour finit par disparaître.

Mais pendant le court espace de temps que les sauterelles sont restées sur le sol, elles l'ont infecté de leurs œufs, germe d'un fléau encore plus redoutable. Il faut donc que les cultivateurs continuent sans relâche leurs efforts pour détourner le danger qui les menace. Comme le temps presse, on convoque les tribus arabes qui, moyennant une faible rétribution, viennent en nombre travailler à la destruction des œufs.

« Un simple couteau, dit le colonel Lacombe, ou un morceau de bois dur qui en a pris la forme, sont les outils les plus convenables pour ce travail. En creusant le sol avec une pioche, on risque d'entreprendre un labeur stérile. Le cocon soulevé violemment se mêle aux fragments de terre dont il a la couleur et ne se retrouve qu'avec difficulté. Si, au contraire, le travailleur à l'aide de son couteau gratte l'épiderme du sol avec

1. Suite et fin. — Voy. page 90.

une patience qui n'exclut pas la vitesse du mouvement, il aperçoit bientôt un point blanc à un ou deux centimètres de profondeur. C'est le cocon dont la lame de l'instrument a fait sauter un coin. Il n'y a plus alors qu'à l'extirper avec la pointe et à le jeter dans un petit sac. Les indigènes qui n'aiment point à s'embarrasser d'un grand luxe d'ustensiles, replient un des pans de leurs burnous et y rassemblent leur récolte. Suivant les conditions du terrain sur lequel on opère, les Arabes se placent sur une seule et longue ligne et marchent en avant, ou bien ils se forment en cercle et se rapprochent du centre en fouillant une surface déterminée. Les uns effleurent le sol avec le coutelas, les autres enlèvent le cocon dès qu'ils aperçoivent le point blanc qui le décèle. On a observé qu'un pied carré de terrain ne renferme que cinq ou six capsules, et un ouvrier laborieux n'en récolte qu'un litre ou deux dans sa journée. Dans chaque tribu, les cheiks dirigent un certain nombre d'hommes; le caïd, grave et silencieux comme tous les chefs des pays orientaux, surveille l'ensemble de la tribu.

» Ce travail de recherche commence dans les premières semaines de février, après la saison des pluies. Déjà la plaine verdit, le soleil ne darde pas encore des rayons vivifiants, et le sol empreint de fraîcheur s'ouvre facilement à l'outil. On se met à l'œuvre aux premières lueurs de l'aube. Au milieu de la journée, on prend une heure ou deux de repos, et la tâche laborieuse continue jusqu'à la nuit. »


La sauterelle émigrante. (P. 111, col. 1.)

Le soir de ces journées consacrées à la recherche des œufs de sauterelles, la récolte quotidienne est apportée en un lieu désigné d'avance. L'officier du bureau arabe fait mesurer dans un double décalitre les quantités recueillies et les fait ensuite brûler en sa présence.

En 1870, du 15 février au 15 avril, on détruisit ainsi, dans le cercle de Médéah seulement, près de 85 000 litres de cocons, ce qui ne représente pas moins de 850 millions d'insectes anéantis.

Mais la recherche et la destruction des œufs de sauterelles ne représentent que la première partie de l'œuvre de salut. Malgré tous les soins, des quantités considérables de larves échappent au zèle des travailleurs et donnent naissance à ces terribles criquets, qui dès la mi-avril arrivent à l'éclosion et couvrent le sol de leurs légions dévorantes.

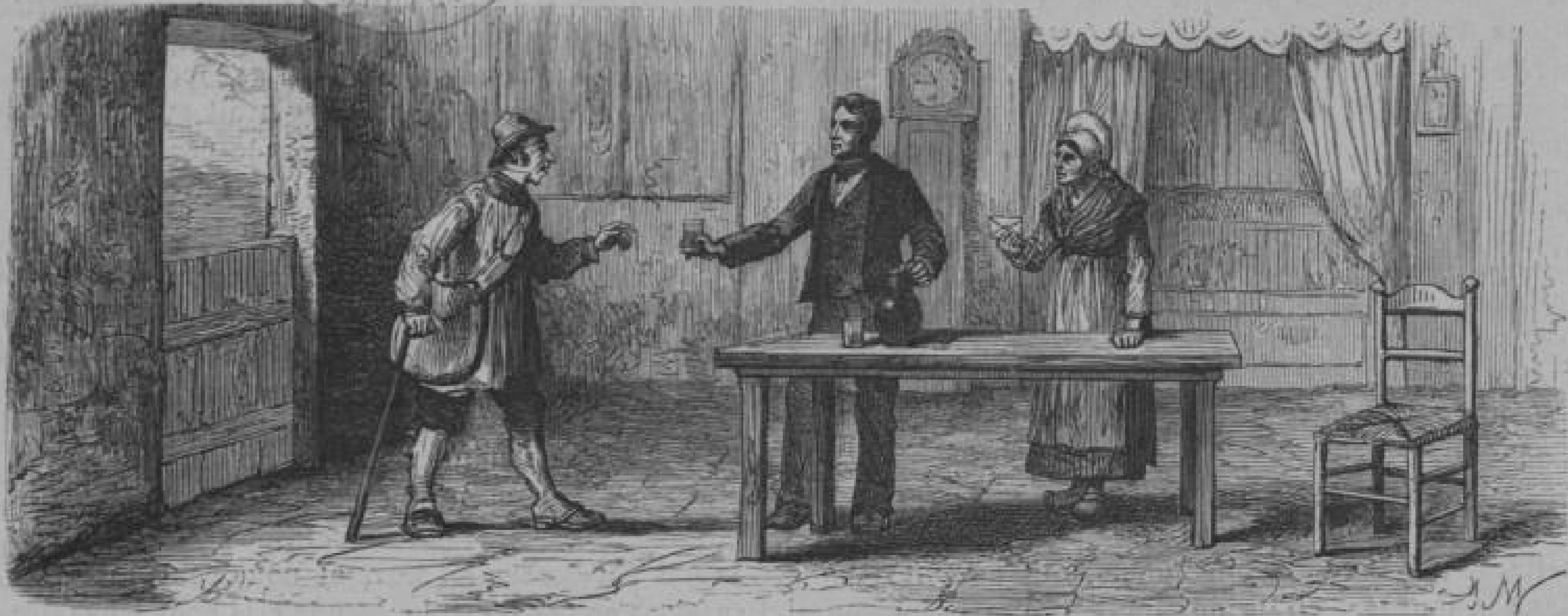
Sitôt que les premiers criquets sont signalés, il faut que les travailleurs redoublent d'activité. Dans les terrains plats et découverts, les Arabes se placent des deux côtés des colonnes en marche et, armés d'un balai, ils refoulent les insectes et les écrasent sous leurs pieds dans une sorte de danse furieuse.

Lorsque ce procédé ne peut être employé, on place sur le chemin que doivent suivre les criquets des bandes de toile, formant une double muraille parallèle, une sorte d'allée étroite dans laquelle leurs bataillons poussés par les rabatteurs viennent s'engager. Chacune de ces allées aboutit à une profonde excavation, où les criquets vont se précipiter et qu'ils ont bientôt remplie. On n'a plus alors qu'à recouvrir cette masse mouvante avec de la terre. Chaque opération de ce genre anéantit de 3 à 4 mètres cubes de criquets, c'est-à-dire au moins plusieurs centaines de mille.

La campagne entreprise contre les sauterelles et les criquets en 1870 avait eu de tels résultats, que le Tell algérien en avait été presque complètement débarrassé. L'apparition des sauterelles cette année dans le cercle de Médéah a été accompagnée d'une ponte abondante, que l'on n'a malheureusement pu combattre efficacement : car les dernières nouvelles nous font craindre que les criquets ne viennent d'ici à quelques jours menacer les récoltes encore sur pied. Il faut espérer que nos officiers et nos colons ne se décourageront pas, et qu'ils renouvelleront des efforts qui ont déjà une fois été couronnés d'un si brillant succès.

TH. LALLY.





C'est bien la peine de dépenser son vin (P. 113, col. 1.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE XXXI

Voilà le facteur !

« Femme, voilà le facteur! cria Julien Tarnaud.

— Est-ce une lettre de Louis? demanda la Tarnaude en arrivant bien vite du fond de la cour où elle donnait la pâtée à ses gorets. — Il faut dire que Louis était prisonnier en Allemagne.

— Non... c'est de l'armée de la Loire, à ce que dit le facteur. La lettre vient du Mans. Donne un verre à ce brave homme, qu'il trinque avec nous à la santé de nos enfants.

— C'est bien la peine de dépenser son vin, pour une lettre de cet écervelé d'Ambroise, » marmotta la Tarnaude en apportant le verre demandé.

Julien tournait et retournait la lettre.

« Elle est épaisse, dit-il, il y en a long dedans. Je m'en vais à Chaillé voir si Mlle Brandy a le temps de me la lire, ou le docteur, ou Mlle Anne. Je suis pressé de savoir s'il n'a pas de mal.

— Eh! bien sûr qu'il n'a pas de mal, puisqu'il écrit. Tu feras mieux de fendre ton bois; je n'en ai pas pour deux jours de ce qui reste. Tiens, d'ailleurs, voilà la petite Tessier qui arrive me rapporter des chemises que je lui ai donné à arranger; elle te lira ça. »

Véronique entra, dit poliment « bonjour la compagnie », remit les chemises à la mère Tarnaud, et lui demanda s'il n'y avait rien à faire pour son service. A cette question, ce fut Julien qui répondit :

« Voilà une lettre de mon gars qui vient d'arriver; Véronique, voulez-vous nous la lire? »

La mère Tarnaud, au lieu de retourner à ses gorets qui grognaient, s'installa auprès de la fenêtre avec son tricot, preuve qu'elle avait tout aussi grande envie que son mari d'entendre la lettre.

Véronique prit la lettre, s'assit pour mieux la lire, et se mit à la parcourir rapidement. Puis, relevant ses yeux qui brillaient de joie et d'attendrissement :

« Il y a de bien belles choses, père Tarnaud, dit-elle. Écoutez, vous allez voir.

« Mon cher père, disait Ambroise, je ne tarderai pas à revenir au pays, et je n'aurais jamais cru, si on me l'avait dit quand je suis parti, que cela me ferait plus de chagrin que de plaisir. On vient de nous annoncer qu'on a conclu un armistice, ce qui veut dire qu'on s'arrête de se battre, et il paraît qu'au bout de l'armistice on fera la paix, mais une triste paix qui nous coûtera cher, et que nous serons bien obligés d'accepter, puisque nous ne pouvons plus nous défendre. Enfin, pour ce qui est de nous, je suis encore heureux de m'en être tiré avec mes bras et mes jambes, et de revoir la Sapinière. »

— Alors, si on a la paix, les prisonniers reviendront! dit la Tarnaude en relevant le nez de dessus son tricot.

— Eh! sans doute, répliqua Julien, et Louis sera ici pour la fenaison, et même plus tôt. Laisse donc lire la lettre d'Ambroise. »

Véronique continua :

« A présent que j'ai le temps, je veux vous raconter une aventure qui m'est arrivée il y a trois semaines à peu près. C'était pendant notre retraite;

1. Suite. — Voy. vol. I, pages 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401, et vol. II, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

nous nous battions presque tous les jours, et nous étions bien contents quand nous pouvions nous arrêter la nuit pour dormir. Cette nuit-là, on me donna un billet de logement pour la maison d'un riche propriétaire, à deux cents pas de Troò, un gros village où il n'y a plus que des ruines à présent. J'étais avec d'autres sous-officiers. Toutes les portes étaient ouvertes, j'entre : personne nulle part. Enfin je trouve dans une petite chambre deux femmes qui pleuraient. Je montre mon billet. Une des femmes, une grande belle jeune demoiselle, se lève et me dit : « Venez, monsieur le sergent, je vais voir si les Prussiens nous ont laissé de quoi vous donner à souper; nous, nous n'avons plus besoin de rien. » Les camarades me rejoignent; nous questionnons la demoiselle, et elle nous raconte que des uhlans sont venus dans la journée, qu'ils ont fouillé toute la maison, et qu'y ayant trouvé un fusil de chasse, ils sont entrés en fureur et ont emmené son père comme otage, pour le fusiller si on tirait sur un des leurs. « Ils ont dit aussi, ajoutait la pauvre demoiselle, que nous saurions bien quand ils l'auraient fusillé, parce qu'ils reviendraient mettre le feu à notre maison. Tous nos domestiques se sont sauvés, et je suis restée seule avec ma grand'mère qui ne peut pas marcher; ils nous tueront toutes les deux ensemble quand ils auront tué mon pauvre père. O monsieur le sergent! ils l'ont arraché de son lit, et ils l'ont emmené à moitié vêtu, par ce froid, malade et tremblant de fièvre. Je voulais aller avec lui, ils m'ont repoussée. Que Dieu les punisse! »

» La pauvre demoiselle pleurait comme une Madeleine, et cela fendait le cœur. Je vis que les camarades étaient aussi attendris que moi, et je pensai qu'on pourrait peut-être sauver son père. Seulement il fallait se dépêcher; nous n'avions pas tiré sur les uhlans, c'est vrai, puisqu'ils avaient déguerpi rien qu'au bruit de notre arrivée; mais on pouvait avoir tiré sur eux dans d'autres endroits, et ils étaient bien capables de se tromper d'otages.

« Savez-vous où ils ont emmené votre père? dis-je à la demoiselle. — J'entends un peu l'allemand, répondit-elle, et j'ai cru comprendre qu'ils passeraient la nuit à la Gauchère : c'est à deux lieues d'ici, sur la route de Montoire. »

» Je m'en allai demander à mon capitaine la permission de tenter l'expédition, et je pris avec moi vingt-cinq hommes de bonne volonté. Nous partîmes au pas accéléré, et neuf heures sonnaient lorsque nous aperçûmes les lumières de la Gauchère. Il n'y avait pas moyen d'entrer dans le village par la grande route; naturellement les Prussiens avaient des sentinelles en avant de leurs postes. Mais la demoiselle, qui avait voulu venir avec nous, nous fit passer par un petit chemin creux que les Allemands n'avaient pas su trouver, et qui nous amena à travers des jardins juste au milieu du village. Là, nous restâmes tapis derrière un mur, qui heureusement avait un trou tout exprès pour nous permettre de voir ce qui se passait sur la place, devant l'église. Les uhlans avaient fait un grand feu et se chauffaient bien à leur aise; ils mangeaient et buvaient, se croyant bien gardés par leurs sentinelles. Il y avait sur la place plusieurs arbres, et au plus gros de ces arbres ils avaient attaché un homme dont le feu éclairait la figure pâle et les cheveux gris. Il les regardait courageusement, mais ses dents claquaient de froid, car il n'était vêtu que d'une chemise, d'un gilet et d'un pantalon, et on voyait qu'il avait de la peine à se tenir debout, malgré les cordes qui lui passaient sous les bras et qui l'attachaient à l'arbre. La pauvre demoiselle me serra le bras en me disant à l'oreille : Mon père. Je lui dis de se rassurer et de rester cachée, et je donnai le signal à mes hommes. Nous sautâmes tous à la fois par-dessus le mur, et nous courûmes aux Prussiens en poussant de grands cris pour leur faire croire que nous étions beaucoup. Ils furent surpris, et, comme ils ne sont pas vifs dans leurs mouvements, ils n'eurent pas le temps de tirer seulement un coup de fusil avant d'en voir par terre une douzaine des leurs. La bataille s'engagea; il faisait trop nuit pour que les Prussiens vissent combien nous étions, et d'ailleurs chacun de nous tapait pour deux. Ceux qui étaient dans les maisons, et qui arrivaient tout effarés, voyant que leurs camarades avaient le dessous, et croyant avoir affaire à tout un régiment, couraient chercher leurs chevaux pour se sauver; — c'est leur habitude de ne jamais se battre quand ils ne sont pas les plus forts. La demoiselle n'avait pas pu se décider à rester cachée derrière le mur, comme je le lui avais dit; elle était accourue à notre suite, et s'était jetée au cou de son père, qu'elle essayait de délier quand un uhlan l'aperçut et étendit son pistolet vers elle pour lui casser la tête. Mais ce fut la sienne qui y resta, car je la lui fendis d'un grand coup de sabre, et son pistolet, qui était un grand revolver, me servit à en jeter à bas deux ou trois autres; c'était utile, car nous n'avions pas beaucoup le temps de recharger nos armes. En un quart d'heure, tout fut fini. Comme nous allions partir, mes hommes découvrirent dans des écuries quatorze chevaux que les uhlans n'avaient pas eu le temps d'emmener; c'était de bonne prise. Chacun des hommes valides se chargea d'un cheval, et prit en croupe soit un camarade, soit un de nos blessés (il y en avait quatre). Moi, j'eus le vieux monsieur. Je lui donnai ma capote pour le réchauffer, et je me l'attachai en croupe avec une courroie passée autour de lui et de moi, comme on fait chez nous pour les femmes; il ne pouvait plus se tenir. Sa fille monta à elle seule un cheval, et resta près de lui tout le temps de la route. A moitié chemin, nous rencontrâmes un détachement que le capitaine envoyait savoir de nos nouvelles, et qui nous ramena en triomphe avec nos chevaux. La vieille dame ne faisait que se désespérer; aussi on n'a pas idée de sa joie quand elle revit son gendre et sa petite-fille. Nous avons eu depuis bien d'autres affaires, et je ne pensais plus à celle-là; mais il

paraît que le monsieur que nous avons tiré des griffes des Prussiens est le frère d'un général, qu'il lui a raconté ce que j'avais fait, que le général a demandé des notes sur ma conduite pendant toute la guerre; et voilà pourquoi, mon cher père, je viens ce matin de recevoir la croix d'honneur. Je te prie de le faire savoir à Mlle Léonide, à M. le docteur, et surtout à Véronique; je ne serais pas fâché non plus qu'on le dît à M. Bardio. Un ménétrier décoré! cela fera-t-il de l'effet dans le pays! J'espère que ma mère sera contente quand elle me donnera le bras et que les postes nous porteront les armes! En attendant, je vous embrasse tous les deux. A-t-on des nouvelles de Louis? Monsieur Emmanuel se porte bien.

» Votre fils affectionné,

» Ambroise Tarnaud. »

Pour le coup, la Tarnaude était vaincue. Ambroise décoré! Quelle gloire! Elle pleurait à chaudes larmes et s'essuyait les yeux du coin de son tablier; Louis n'occupait plus que la seconde place dans son cœur. Pour Julien Tarnaud, il pouvait mettre dans ses souvenirs de bonheur ce jour-là auprès de celui où Ambroise avait si glorieusement dévoilé son talent sur le violon. Et Véronique! elle était plus fière que s'il se fût agi d'elle-même. Non-seulement elle accompagna le père et la mère Tarnaud à Chaillé pour annoncer avec eux la grande nouvelle aux gens qu'Ambroise désignait dans sa lettre, et même à bien d'autres, mais encore elle prit toute seule la route de la ville pour aller dire à M. Bardio qu'Ambroise avait la croix, tout aussi bien que s'il eût été le plus grand artiste de France. Le vieux maître s'en réjouit; mais il faut avouer qu'il se réjouit encore plus de savoir son élève sain et sauf et mis à l'abri des coups par l'armistice.



CHAPITRE XXXII

Retour au pays.

Par une belle journée de printemps, toute la population de Chaillé s'était portée en avant du bourg, sur la route qui mène à la Roche-sur-Yon; et non-seulement les gens de Chaillé, mais encore ceux des environs qui avaient un fils à l'armée. On y voyait le père et la mère Tarnaud, qui avaient mis la clef sous la porte à la Sapinière pour venir attendre Ambroise; on y voyait la famille Arnaudeau, y compris Sylvanie, qui portait le deuil de la patrie avec beaucoup de volants, de garnitures, de retroussis, de fleurs, de plumes, de broches, de colliers, de pendeloques et autres ornements, le tout d'un noir irréprochable; on y voyait Anne, qui n'était pas en deuil, mais qui portait une vieille robe, ayant dépensé pour les malheureux que la guerre avait faits tout l'argent destiné à sa toilette; on y voyait aussi Mlle Léonide, Véronique et sa mère. Les mobiles arrivaient ce jour-là, et ils avaient voulu venir tous ensemble, à pied, depuis la Roche-sur-Yon : c'était leur dernière étape; et tous les yeux étaient braqués sur la route qui s'allongeait à perte de vue, blanche et poudreuse, à travers les champs verdoyants, disparaissant dans un pli de terrain pour reparaître un peu plus haut. Enfin un nuage de poussière apparaît là-bas, près du dernier moulin : si c'étaient eux! On ne voit plus rien : la route descend à cet endroit-là. Quelque chose reparaît sur le haut de la pente : c'est un groupe nombreux : ils approchent, ce sont bien eux! dans peu d'instants on pourra les reconnaître. « Je vois le lieutenant, s'écrie Anne! il marche en avant, un peu sur le côté; et Ambroise, je le vois aussi! » Toute la foule se précipite au-devant d'eux, et pendant quelques moments c'est une confusion d'embrassades, de poignées de main, de paroles tendres et joyeuses; on se dédommage de la longue et triste séparation, et chaque soldat, son père à son côté, sa mère ou sa sœur pendue à son bras, ses petits frères portant son bagage, s'achemine vers son logis. Il faut s'arrêter encore pourtant : en arrière du groupe des heureux qui emmènent leurs fils, un autre groupe attend tristement les voyageurs. Là aussi on les embrasse, on leur serre la main, on leur dit : « Dieu soit béni pour vous avoir conservés! » mais on ajoute en pleurant : « Mon pauvre Jacques! mon pauvre Pierre! mon pauvre Alexandre! vous l'avez vu tomber? a-t-il beaucoup souffert? a-t-il parlé de nous avant de mourir? savez-vous où il est enterré, et si l'on a mis une croix sur lui? » Les jeunes gens répondent d'une voix émue, en se découvrant au souvenir des morts : « Demain on priera pour eux dans la vieille église, et leurs frères d'armes y viendront. »

On se sépare, et chaque famille s'en va fêter le retour du soldat; mais les fêtes ne sont pas gaies : après les premiers instants de joie on se remet à

penser à ce qu'on a perdu, et les jeunes gens ne peuvent se consoler que cela ait fini ainsi.

Laissons la Tarnaude placer devant Ambroise une soupe aux choux toute fumante et un poulet gras, — elle en réserve un autre pour Louis, qui doit être en marche pour revenir d'Allemagne, — et entrons chez le bon M. Arnaudeau. Martuche est bien allée avec les autres au-devant d'Emmanuel ; mais tout en l'attendant, tout en l'embrassant, elle n'avait pas l'esprit tranquille ; elle était tourmentée par la crainte que son pot-au-feu cessât de bouillir ; et Martuche rêvait pour le retour d'Emmanuel un bouillon comme on n'en aurait jamais vu. Elle est rassurée ; son feu ne s'est pas éteint, et le bouillon frémit tout doucement. A la broche maintenant le dindon engraissé avec tant de soin, et truffé dès la semaine dernière par la prévoyante Martuche ! Les entrées mijotent avec un fumet exquis : voici un canard aux olives, un civet de lièvre dont on se lèchera les doigts, un fricandeau si tendre qu'on n'aura qu'à lui montrer le couteau pour qu'il se range en tranches sur sa litière d'oseille, un filet de bœuf aux champignons, lardé, doré, pénétré de jus et glacé de sauce. Voici la salade ; et Martuche a été chercher Véronique pour y disposer avec goût des cercles et des arabesques de bourrache, de capucines et de cerfeuil haché. Ses entremets, ses crèmes, ses gâteaux, son dessert, ornent le buffet ; on y voit jusqu'à des pommes et des poires de la dernière saison, un miracle de conservation. « Ce sera un dîner dont on parlera longtemps, dit Martuche à Véronique ; et je n'en ferai qu'un plus beau dans toute ma vie : ce sera le dîner de noce de M. Emmanuel.



Ce sont bien eux ! (P. 115, col. 2.)

— Est-ce qu'il va se marier ? demanda Véronique.

— On ne me l'a pas dit, mais j'ai mon idée, et s'il me charge de lui choisir une femme... Quand je dis ça, je sais bien qu'il ne m'en chargera pas ; mais ça se pourrait bien qu'il eût la même idée que moi... Enfin, suffit. Vous verrez, Véronique, si vous ne serez pas chargée de faire la robe de la mariée. »

Véronique souriait ; elle avait son idée, elle aussi, et c'était la même que celle de Martuche. Pourquoi ne serait-ce pas aussi celle d'Emmanuel ?

Le dîner fut superbe, et Martuche y acquit une gloire qui rayonna jusqu'à ses vieux jours. Les convives, du reste, étaient dignes de le manger : c'étaient M. le maire, M. le notaire, cousin des Arnaudeau, M. le vicomte de Montadille, qui avait daigné quitter Nantes pour cette occasion et venir secouer à l'anglaise la main de son beau-frère qu'il appelait « cher » et « bon ».

C'étaient encore Mlle Léonide, le docteur, et sa fille Anne, qui se trouva on ne sait comment assise entre le maître de la maison et son fils.

On parla de la guerre, de la paix, des événements, on revint sur les fautes commises, on se plaignit, on accusa celui-ci et celui-là. Mlle Léonide mit fin aux lamentations en frappant sur la table.

« Tout cela est, si je peux m'exprimer ainsi, dit-elle, de la moutarde après dîner. Ce n'est pas que je veuille vous dire de passer l'éponge sur la dernière année, d'oublier tout et d'accorder une amnistie complète aux traîtres, aux lâches et aux imbéciles, non : il faut garder la mémoire pour se garer d'eux désormais ; mais il faut penser à l'avenir plus encore qu'au passé, et y travailler de tout son cœur, chacun selon ses forces. Qu'est-ce que vous allez faire, Emmanuel, à présent que vous voilà revenu ?

— Mademoiselle, vous parlez d'or : c'est précisément ce que j'allais dire. Je vais pendre mon sabre, mes pistolets, et autres outils meurtriers au mur de ma chambre où ils formeront une belle panoplie ; je prierai ma mère d'enfermer mon uniforme dans une malle avec de la lavande pour le préserver des mites, et dès demain je chausse des sabots pour faire le tour de nos terres. Les bestiaux manquent, j'en élève ; je donne à chaque terrain la culture qui lui convient, je travaille du matin au soir, j'obtiens des produits superbes, et je me rends utile à mon pays, selon mes moyens, comme vous le disiez. Approuvez-vous ?

— Complétement !

— Et moi aussi ! dit M. Arnaudeau.

— Moi aussi, répéta Mme Arnaudeau : de cette façon, tu ne nous quitteras plus. J'avais pourtant pensé qu'avec ton grade tu aurais peut-être envie de rester militaire, et...

— Ma bonne mère, tu peux te rappeler que je t'ai priée de mettre de la lavande dans mon uniforme pour le préserver des mites. Ceci indique que je le reprendrai au besoin. Mais quant à faire mon métier d'être militaire, cela n'est pas plus dans mes goûts

qu'avant la guerre. Considère-moi donc tout simplement comme un bon fermier. »

M. le vicomte et Mme la vicomtesse de Montadille firent une petite moue ; mais les autres convives paraissaient très-contents. M. Arnaudeau était aux anges.

« Maintenant, reprit Emmanuel, comme on n'a jamais vu un fermier sans fermière... »

Il s'arrêta un instant pour regarder les visages. Son père riait de tout son cœur, Mlle Léonide souriait, Mme Arnaudeau ne semblait pas mécontente, et regardait fixement Anne, qui regardait son assiette.

Emmanuel recommença.

« Comme on n'a jamais vu un fermier sans fermière, je te prie, mon cher père, de vouloir bien demander à monsieur le docteur de me céder Mlle Anne, si toutefois elle veut bien consentir à être la reine de ma maison, de mes étables, de mes basses-cours et de tous leurs habitants.

— Tout de suite, mon garçon! s'écria M. Arnaudeau radieux. Une si bonne fille! jamais tu ne pourras trouver une meilleure femme. Docteur, vous ne me la refuserez pas, n'est-ce pas? vous savez bien que mon garçon la rendra heureuse ! »

Et l'excellent homme s'était levé, il avait pris dans ses deux mains la fine taille d'Anne, et l'avait à moitié portée, à moitié traînée vers le docteur. Anne riait et pleurait à la fois ; mais elle ne dit point non lorsque son père lui demanda tout bas : « Veux-tu? » Et quand elle fut revenue à sa place, fêtée par tous les convives, elle dit à Emmanuel avec un petit air grave de maîtresse de maison :

« Emmanuel, vous m'apporterez vos livres de la ferme-modèle, pour que je les étudie : je ne veux pas être une fermière pour rire.



Véronique prit la lettre. (P. 113, col. 2.)

— Je savais bien, moi, dit Martuche qui arrivait avec un énorme gâteau, que Véronique aurait bientôt une robe de noce à faire. Allons, mademoiselle Anne, je mets le gâteau devant vous, vous allez le couper, pour qu'on voie si vous êtes bonne à marier. »

On rit, et Anne embrassa gaiement Martuche, ce qui ne laissa pas de scandaliser un peu M. le vicomte et Mme la vicomtesse. Mais on ne peut pas contenter tout le monde. Inutile de dire que le gâteau fut très-bien coupé.

Dès le lendemain, comme il l'avait dit, Emmanuel chaussa des sabots et s'en alla avec son père examiner leurs propriétés. On décida l'achat de quelques landes qui confinaient aux champs de blé, et on choisit à mi-côte l'emplacement de la ferme. Emmanuel fit venir des ouvriers, donna des plans, et dicta une foule de dispositions. Il fit venir aussi des machines qui étonnèrent un peu les gens du pays ; mais comme il avait l'air de savoir très-bien ce qu'il voulait, on lui obéit.

La maison s'éleva rapidement : il fallait qu'elle fût bâtie avant l'hiver, et Anne la voyait déjà en rêve, blanche, claire et gaie, avec des rideaux de mousseline partout, de la verdure par derrière, un parterre par devant, les bâtiments de la ferme du côté de l'est, et comme perspective, les maisons de Chaillé groupées en bas de la colline, et l'Yon serpentant entre les prairies. Les landes se défrichaient, les machines fonctionnaient, tout allait à merveille.

Sylvanie et son mari étaient retournés à Nantes, se trouvant dépaysés à la campagne, et personne ne les avait regrettés, pas même Mme Arnaudeau, qui se trouvait très-bien chez eux, mais qui était un peu gênée de les avoir chez elle, où elle ne pouvait jamais les contenter. D'ailleurs, tout en continuant à penser que Sylvanie était une femme supérieure, très-supérieure à Anne assurément, elle se laissait peu à peu gagner par la grâce et la simplicité de cette dernière, qui lui parlait avec déférence, au lieu de lui donner à entendre, comme Sylvanie le faisait à chaque instant, qu'elle était bien surannée et bien passée de mode.

Le docteur était le moins heureux dans tout cela. Certes, il était content du sort de sa fille et n'aurait pas désiré un autre gendre ; mais il ne pouvait s'empêcher de songer au vide de sa maison quand Anne n'y serait plus.

Cette idée-là était aussi venue à Anne, et elle en avait parlé à Mlle Léonide, qui s'était mise à rire. Anne, étonnée du manque de sensibilité de la vieille demoiselle, n'avait plus rien dit ; mais elle se promettait bien de mettre tout en œuvre pour décider le docteur à renoncer à ses malades et à venir habiter la Ferme-Neuve : c'est ainsi qu'on avait baptisé sa future habitation.

A suivre. Mme Colomb.



LE SULTAN ET LES FAUVETTES

CONTE ORIENTAL.

Le soleil disparaît à l'horizon, et ses derniers rayons viennent empourprer la cime des grands arbres du jardin du sérail. Mille jets d'eau, jaillissant des bassins de marbre, répandent dans l'air une fraîcheur délicieuse, à laquelle se mêlent les suaves émanations des orangers et des jasmins. Des oiseaux au brillant plumage voltigent parmi les branches et se poursuivent en de joyeux ébats. De temps à autre, le mélodieux boulboul à gorge rose remplit l'air de ses poétiques accents.

C'est l'heure, si douce sous les tropiques, où la nature paraît sortir du sommeil léthargique dans lequel l'ont plongée les brûlants rayons du soleil. Alors les hôtes du somptueux palais quittent leurs moelleux divans et viennent respirer l'air embaumé du crépuscule. Des groupes joyeux, étincelants, parcourent les allées qui retentissent des éclats de rire ou des sons de la flûte et du tambourin.

Mais aujourd'hui tout est silencieux. Seul, un homme, richement vêtu, foule de ses pieds les pelouses parsemées de fleurs. C'est le sultan, le farouche Soléïmân. Son front soucieux est penché vers la terre ; ses traits contractés portent l'empreinte d'une poignante douleur.

C'est que le sultan a une fille, Leïla, ravissante enfant que les génies ont laissé échapper du ciel, et cette enfant, que Soléïmân aime par-dessus tout, la mort va la lui arracher. Les médecins l'ont dit : il n'est plus d'espérance ; personne, si ce n'est Dieu, ne peut la sauver.

Et le puissant monarque est sorti du palais ; il va, il marche, sans but, sans désir. Ses yeux, aveuglés par les larmes, n'ont pas de regard pour les beautés qui l'entourent.

Tout à coup il s'arrête ; il lève les mains vers le ciel.

« O Allah ! souverain des hommes ! toi pour qui je ne suis qu'un humble ver de terre, écoute ma prière ! Rends-moi, rends-moi ma fille ! écarte de son front la main du noir génie ! Écoute-moi, et, je te le jure, dès demain je lève l'étendard de la foi ; mes armées iront écraser les infidèles dont l'impiété suscite ta colère ; partout je proclamerai et ton nom et ta loi ; le fer précipitera dans les antres de Béelzébuth les hordes des mécréants ! »

Mais le ciel est sourd à sa prière.

Soléïmân laisse retomber ses mains suppliantes ; sa tête s'incline de nouveau sur sa poitrine, et ses larmes roulent abondantes sur sa longue barbe noire.

Tout à coup il entend près de lui de petits cris plaintifs ; il relève la tête. Sur le buisson voisin, deux fauvettes voltigent de branche en branche en mani-

festant leur désespoir par des plaintes aiguës. Le sultan s'approche, et voit sur le sol un pauvre petit oiseau à peine couvert d'un léger duvet. Quelque faux mouvement l'a précipité hors du nid, et il est là, par terre, impuissant à se relever, tandis que ses parents ne peuvent que témoigner leur douleur par leurs cris.

Soléimân se penche; lui, le farouche monarque devant qui tout tremble, pour qui la vie de milliers d'hommes n'est qu'un hochet, lui, le sanguinaire conquérant qui a promené le fer et la torche à travers le monde, il s'incline, et, d'une main tremblante, il prend délicatement le petit des fauvettes, il l'enlève doucement et le replace avec précaution dans le nid.

Et lorsqu'il se relève, il entend une voix qui lui dit :

« O sultan! tes crimes te sont pardonnés pour la compassion que t'a inspirée cette chétive créature. Apprends à être bon et charitable, et sache qu'Allah juge les hommes d'après leur cœur et d'après leurs bonnes actions, quelque infimes qu'elles soient, sans se laisser toucher par leur puissance. Va, retourne à ton palais. Toi qui as eu pitié du petit des oiseaux, ta fille t'est rendue ! »

Ét. Leroux.



PREMIER VOYAGE D'UN ÉCOLIER[1]

—

DÉCOUVERTES RÉCENTES AU FORUM ROMAIN

II

Plusieurs années avaient effacé de mon souvenir cette rencontre au Forum, lorsque, l'autre semaine, j'ai reçu la lettre suivante :

« Rome, 25 juin 1873.

» Monsieur,

» Ma plus grande crainte, en osant vous écrire, est que vous n'ayez tout à fait oublié un lycéen de Louis-le-Grand qui s'est permis, il y a déjà longtemps, de vous aborder au Forum, où il accompagnait ses parents, et à qui vous avez donné, sur le théâtre même des événements, une leçon d'histoire qui n'a pas été stérile. Grâce à vous, j'ai terminé mes cours avec honneur, car vous m'aviez initié à Rome et donné le goût de l'antiquité. Aujourd'hui, l'enfant qui a eu l'honneur de vous avoir pour *cicerone* est docteur en droit; l'indépendance dont il est redevable à une fortune honorable acquise par un excellent père lui permet de vivre à sa guise et, avisé par vous des avantages de l'instruction pour recueillir les fruits et les charmes des voyages, il a, docile à vos conseils, parcouru l'Italie avant de revenir à Rome, qu'il avait entrevue à vos côtés pendant une demi-heure.

» Depuis notre rencontre, Rome était le but de mes rêves ; je n'y songeais jamais sans penser à vous et je lisais avidement tout ce qui me parlait de la capitale du vieux monde. L'ouvrage que vous lui avez consacré, et dont ma mère m'a fait présent, m'a tellement rappelé notre entretien, qu'en le lisant je croyais vous écouter ; certains détails sur le Forum m'ont paru vous appartenir ; enfin, grâce à la photographie, j'ai pu me procurer votre portrait... (Je passe ici quelques lignes trop flatteuses, qui ne peuvent intéresser qu'un auteur.) Nous habitions la même ville, le même quartier ; j'étais si près de vous, monsieur, que pour frapper à votre porte la hardiesse m'a manqué. Maintenant que trois cent trente lieues nous séparent et que je suis à Rome, je me sens plus brave et je me donne pour excuse la communication d'une découverte récente dans ce même Forum où je vous ai connu.

» Les fouilles continuées sous la direction du surintendant Rosa ont exhumé derrière la colonne de Phocas, en se rapprochant des Rostres, trois grandes plaques de marbre formant, alignées debout, un monument de 5 mètres de long sur $1^{m},39$ de hauteur. Ces plaques, chargées de bas-reliefs, ont été recouvertes au moyen âge par une construction turriforme; elles sont sculptées sur les deux faces, et comme elles posent encore sur leur soubassement de travertin, il est évident qu'on pouvait circuler au dehors comme à l'intérieur de l'édifice qui, par son tracé, paraît avoir environné les Rostres. Les sujets, indiqués par des personnages nombreux, racontent sans doute des événements considérables accomplis dans l'enceinte du Forum, ce qui est confirmé par la représentation des *suovetaurilia,* où les trois animaux destinés au sacrifice se suivent dans l'ordre indiqué par ce mot composé : *sus, ovis, taurus.* L'importance des faits fixés sur ces marbres est encore démontrée par la présence, aux deux extrémités, du Figuier ruminal, à côté duquel est une figure où M. Rosa croit reconnaître *Marsyas.* Un empereur, trois fois représenté, des personnages consulaires, des sénateurs drapés de la toge sont les acteurs des trois actes où se déroule peut-être un même événement. Les têtes les plus importantes ont été martelées ; mais les formes et les draperies font reconnaître un art contemporain des premiers césars. Les édifices devant lesquels la triple action se passe ont permis aux savants de nommer la Græcostasis, la curia Hostilia, le temple de la Concorde et celui de Saturne : je vous épargne à ce sujet les hypothèses ; elles n'offrent pas de certitude. Je n'insisterai pas davantage sur les explications que l'on a voulu donner de ces bas-reliefs, ni même sur les descriptions, puisque

1. Suite et fin. — Voy. page 103.

je vous en adresse la représentation photographique.

» Cette découverte est le prétexte de ma lettre, l'offrande de ces planches en sera l'excuse. Vous me pardonnerez, monsieur, de ne point savoir résister au plaisir d'envoyer quelques renseignements nouveaux sur le Forum au voyageur bienveillant qui le premier en a fait entrevoir l'intérêt à un enfant sur l'esprit duquel cette rencontre a eu une influence durable. Je serais heureux d'être autorisé à vous visiter quand je serai de retour. Sera-ce bientôt? Mes parents le désirent; mais plus je parcours l'Urbs et ces campagnes qu'Horace et Virgile ont chantées, plus je me sens disposé à répéter après vous : Jamais je n'aurai le courage de quitter Rome! »

Ma réponse, qui ne se fit pas attendre, complétera les indications que je peux donner sur la découverte que le commandeur Rosa a annoncée au mois de septembre dernier dans la *Gazzetta ufficiale*.

« Dès les premières lignes de votre lettre, je me suis rappelé, monsieur, dans toutes ses circonstances notre entrevue qui, je l'espère aussi, ne sera pas la dernière. J'ai donc semé, sans le savoir, et dans un sol généreux, un bon grain qui lèverait dans bien des terres, s'il était répandu à propos. Mais je vais partager l'impatience de votre famille; car je me fais une joie de revoir, jeune homme accompli, l'aimable enfant que j'ai eu pour disciple une demi-heure, qui ne l'a point oublié et qui m'en fait honneur avec une aussi gracieuse franchise.

» Grâce à l'inépuisable obligeance du bon et savant Léon Renier, qui a été l'agent actif des découvertes dues à l'initiative française sur le Mont Palatin, car il avait désigné à l'Empereur, pour les entreprendre, l'archéologue le plus expert, M. Pietro Rosa, j'avais été mis au courant des nouvelles trouvailles au Forum; j'avais même eu sous les yeux un instant ces belles planches dont j'enviais la possession, et dont je suis redevable à votre amitié.

» Quand vous retournerez au Forum, où je voudrais bien vous escorter encore, imaginez-vous que je suis là, près de vous, que nous regardons ensemble ces beaux-bas reliefs rendus à la lumière, et que je viens m'efforcer de vous les expliquer.

» Le relief saillant des figures, la superposition de plusieurs plans dans les fonds dont elles se détachent, indiquent un travail postérieur au règne de Claude, et que de nombreuses analogies de style, de costume, avec les sujets de l'arc de Constantin permettent d'attribuer à l'époque de Trajan.


La colonne de Phocas. (P. 119, col. 2.)

» Guidés par la représentation des *Suovetaurilia*, le plus solennel sacrifice des rites romains, réservé d'abord aux lustrations et qui plus tard a sanctionné plusieurs grands événements de la vie publique, les érudits ont dû chercher, parmi les faits qui ont rendu Trajan populaire, ceux que ces bas-reliefs sembleraient traduire. — Une des institutions de ce prince, la constitution d'une rente pour nourrir et élever les enfants pauvres, a été l'objet de la reconnaissance du peuple : les historiens l'ont célébrée; des médailles à l'épigraphe des *Alimenta Italiae* représentent l'empereur assis, accueillant une femme (*Italia*) qui lui présente deux enfants, l'un porté sur le bras, l'autre tenu par la main. Les dispositions de ce motif sont répétées sur un de vos grands bas-reliefs, fort reconnaissables, bien qu'un des enfants soit mutilé, et que l'autre ait été arraché.

» Deux scènes distinctes se partagent l'étendue du tableau. A la partie gauche, un personnage drapé de la toge, escorté des licteurs et un rouleau à la main, prononce un discours du haut des rostres, ou promulgue un édit, aux applaudissements de la foule.

» Les deux sujets peuvent se référer au même acte de bienfaisance; mais on a pensé, non sans raison, que, dans celui-ci, Trajan décrète, en faveur des en-

Trajan fait brûler les tables d'un impôt sur les héritages. — Représentation des *Suovetaurilia*. (P. 119, col 2.)

fants de la ville de Rome, ce qu'il avait institué pour ceux des municipes italiens.

» Il reste à interpréter la troisième table de marbre, consacrée, la vraisemblance l'indiquait, à quelque autre largesse du même souverain. L'empereur est assis sur les rostres; vers lui s'avancent des personnages en tunique courte, venant entasser à ses pieds de grandes tablettes liées ensemble. Un homme apporte sur son épaule un fagot; une bûche est posée déjà sur la pile de tablettes, et Trajan qui se penche s'approchait probablement de ce bûcher pour y mettre le feu (l'avant-bras et la main droite ont disparu). — On s'accorde à penser que, pour retracer l'abolition de l'impôt ruineux du vingtième sur les héritages, on a représenté Trajan faisant brûler en sa présence les rôles de cette perception. Ces faits remontent au début du règne, et sont, comme les sculptures probablement, antérieurs à la fin du premier siècle.

» Cette interprétation de vos curieuses *lastre*, la plus satisfaisante dont on se soit avisé jusqu'ici, a été donnée par M. Henzen, dans un rapport à l'*Istituto di corrispondenza archeologica*, société érudite, sur les précieux bulletins de laquelle je ne saurais trop appeler votre attention. Dans mon empressement à vous remercier d'un aussi aimable souvenir, je vous transmets ces indications trop écourtées et sans les étayer sur les preuves, ni les revêtir des désignations techniques qui les rendraient plus présentables. Ne prenez donc que l'idée et soyez indulgent pour l'insuffisance de la forme.

» Je vous reste attaché, monsieur, par une des plus pures satisfactions que j'aie connues. Vos études terminées avec succès, l'essor de vos facultés, l'amour des belles choses, la passion des voyages et la culture qui les rend féconds, ces dispositions qui feront un homme distingué d'un enfant que la fortune exposait aux périls d'une existence oisive, vous pensez tout devoir à la rencontre d'un instant... Comment se défendre de la douce illusion dont vous me bercez! Convenez, au moins, que mon meilleur ouvrage ne m'aura guère coûté... Je vous serre la main affectueusement. »

FRANCIS WEY.

GERTRUDE[1]

II

Grâce aux héroïques efforts de Catherine et aux dons de sa maîtresse, l'enfant put achever paisiblement son éducation. Cependant elle allait atteindre ses quinze ans, et sa mère adoptive était décidée à la retirer bientôt de pension, lorsqu'une petite indisposition l'en fit sortir avant le terme indiqué. En attendant qu'elle fût tout à fait remise et qu'on lui eût procuré un bon emploi, elle avait trouvé un agréable asile chez Mme Richer, qui lui avait donné pour logement un petit cabinet attenant à la chambre de Catherine.

Ce voisinage était si doux à la pauvre femme, qu'elle ne se hâtait pas trop de trouver l'emploi en question; elle avait quelques objections à opposer à toutes les offres qu'on lui faisait pour sa chère Gertrude, qui, forte, adroite, intelligente, se trouvait cependant propre à tout. Elle hésitait beaucoup entre une place fort avantageuse chez une lingère, et une position de demoiselle de magasin dans une des principales maisons de la ville. En attendant, Gertrude passait bien paisiblement ses journées à coudre pour Mme Richer ou à aider sa mère adoptive.

Symphorien n'avait pas reparu depuis longtemps, et Catherine commençait à espérer qu'il s'était expatrié comme il en avait annoncé si souvent l'intention.

Un soir, les deux femmes étaient assises à côté du foyer presque éteint de la cuisine; Mme Richer ayant été passer quelques jours chez une de ses parentes, l'ouvrage avait été terminé de bonne heure. Catherine sommeillait, les pieds appuyés sur les chenets, et Gertrude lisait à la lueur de la chandelle un petit livre, souvenir de la dernière distribution de prix de son couvent.

Tout à coup Catherine se réveilla en sursaut.

« Qu'avez-vous? » lui demanda Gertrude avec étonnement.

Elle resta un moment sans répondre et comme péniblement saisie, puis elle dit enfin :

« N'as-tu rien entendu?

— Non, mère.

— Tu es sûre?

— Mais oui, tout est silencieux autour de nous.

— Je me suis peut-être trompée!

— Vous aurez sans doute rêvé, ma chère maman.

— Alors c'était un bien vilain cauchemar, ma fille.

— N'y pensez plus.

— Dieu nous protége et nous garde! » murmura Catherine; et elle ne put pas se rendormir.

L'œil au guet, l'oreille tendue, elle restait droite sur sa chaise, croyant toujours entendre le bruit léger d'une poignée de sable ou de fin gravier lancée contre le volet de la cuisine, dont la fenêtre donnait sur la rue. Hélas! elle ne s'était pas méprise, et bientôt après, le signal trop connu se renouvela sans que sa jeune compagne, absorbée par sa lecture, l'eût remarqué plus que la première fois.

Ce fut Catherine qui l'interrompit en lui disant avec une sorte d'impatience fébrile :

« Va te coucher, mon enfant, j'irai te rejoindre. Dors bien et vite. »

Gertrude, un peu surprise, ne répliqua rien; mais, comprenant que Catherine désirait la voir partir, elle ferma rapidement son livre et se hâta de monter dans sa petite chambrette. Malgré un sentiment de

1. Suite. — Voy. page 106.

vague inquiétude dont elle ne pouvait se défendre, Gertrude, qui s'était levée de bon matin par une vieille habitude de pensionnaire, ne tarda pas à tomber dans un profond sommeil.

Elle n'aurait pu dire combien de temps elle était ainsi endormie, quand elle fut réveillée par un bruit soudain dans la pièce voisine, et elle reconnut avec effroi le pas lourd et inégal de l'odieux Symphorien; au même instant, un mince filet de lumière raya l'obscurité de sa chambre; une fente qui coupait en deux la porte permettait à cette lueur de passer.

Symphorien s'assit près de la table, sur laquelle il posa brusquement une bouteille qu'il tenait à la main. Il semblait plus abattu et moins furieux que de coutume. « Je te dis, commença-t-il, et sans doute c'était la suite d'une conversation entamée à la cuisine, que les mouchards sont sur ma piste. Si ce n'est pas une horreur de voir des pékins qui ne sauraient pas seulement vous faire proprement un roulement, traquer comme çà un homme qui s'est exposé pour la patrie sur les champs de bataille! »

Il faut dire ici, pour l'édification du lecteur, que Symphorien n'avait jamais été plus loin que le champ de manœuvre, d'où les peines disciplinaires l'éloignaient assez souvent; mais Catherine, ayant l'habitude de ne jamais discuter avec lui sur des distinctions aussi futiles, se garda bien de répondre, et il continua :

« Si j'avais cinq cents francs, je payerais tout, et je me rangerais, foi d'honnête homme!

— Où veux-tu que je les prenne? gémit la pauvre cuisinière.

— Si tu n'étais pas si bête, tu les économiserais sur la dépense de madame; on allonge un peu les sauces, on dégraisse un tantinet le pot à son profit, on compte par-ci par-là quelques sous de plus; cela ne parait seulement pas! Mais tu as toujours été une épouse dénaturée, une mauvaise femme, quoi! »


Catherine ne répondit rien. (P. 123, col. 2.)

Catherine avait frémi en entendant son mari lui reprocher de n'avoir pas volé Mme Richer; mais elle se contint encore, sachant combien il était dangereux de l'irriter, même lorsque par hasard il n'était pas gris. Jadis il avait au moins de bons moments, mais la détestable société dans laquelle il vivait depuis plusieurs années l'avait entièrement perverti.

Il se versa une rasade et reprit d'un ton singulier : « Je sais que madame a reçu cinq cents francs du fermier Legagneur; à preuve que je l'ai vu passer avec son habit des dimanches, qui se rendait chez elle, et que je l'ai entendu causer avec le curé de Saint-Martin, comme ils descendaient bras dessus bras dessous la tranchée. Tu devrais demander à ta maîtresse, qui a de l'amitié pour toi, de t'avancer cette bagatelle.

— Cette bagatelle! s'écria Catherine avec un soubresaut! mais madame me croirait devenue folle!

— Ce n'est pourtant pas une grande affaire pour elle... et je pourrais payer la mère Barraque et le père Girault; retirer mes nippes du mont-de-piété et me promener comme tout le monde au soleil. »

Catherine secoua la tête et ne répondit rien; elle était là, les mains dans les poches de son tablier, les yeux baissés; tout dans son attitude révélait une douloureuse résignation, tandis que son mari la contemplait d'un air de plus en plus féroce qui démentait étrangement la façon cauteleuse avec laquelle il venait de s'exprimer. Mais soudain, se ravisant, il grimaça un sourire équivoque, et reprit d'une voix encore plus radoucie : « Eh bien, ma petite femme, ne parlons plus de tout cela, puisque je vois que ça te chagrine, je ne veux pas te faire de misères pour le peu de temps que j'ai encore à passer en France.

Vrai, je m'en vas chercher une meilleure chance de l'autre côté de l'eau, en Amérique; on dit que c'est un joli pays, où il y a beaucoup à gagner, pourvu que les sauvages ne vous mangent pas. »

Cette idée donna un léger frisson à la sensible cuisinière, et Symphorien continua d'un ton larmoyant: « Mais, avant de nous séparer, il faut que tu me fasses une amitié qui me prouve que tu ne m'en veux pas, et que tu as oublié nos petites noises. »

Catherine s'attendit à une demande de secours de voyage sous une forme quelconque.

« Tu vas boire à ma santé. Une épouse ne peut pas refuser ça à son époux. Je suis sûr que c'est dans le catéchisme, ou quelque chose d'approchant.

— Si tu le veux, Symphorien, je vais boire un peu d'eau rougie à ton bon voyage, mais tu sais que le vin pur me tourne la tête.

— Ta, ta, ta! l'eau porte malheur! Veux-tu donc ma mort?

— Certes non, mon ami, mais...

— Allons, bois-moi ça, et vite. »

Ici Symphorien s'arrêta pour remplir le verre qu'il présenta à sa femme d'un air si résolu, que Catherine n'osa refuser, et avala quelques gorgées; ce vin, étrangement fort, lui brûlait le gosier, et elle aurait voulu faire une pause; mais son mari l'obligea impérieusement à boire jusqu'à la dernière goutte, sous prétexte que si elle en laissait, cela lui porterait malheur. Après ce bel exploit, il se mit à parler avec volubilité de l'Amérique, des sauvages, des mines d'or, de mille choses différentes; puis il passa à Mme Richer, s'étendit sur sa bonté, sa fortune, les services que Catherine lui avait rendus, services dignes des plus magnifiques récompenses, et qui du reste venaient d'être récompensés avec éclat.

Catherine ne savait plus où elle en était, et ses idées se brouillaient terriblement; elle voyait Mme Richer habillée en femme sauvage, et puis un morceau de veau à la casserole destiné au dîner du lendemain se transformait fantastiquement en un gros lingot d'or au moment où elle allait le servir; c'était sans doute la magnifique récompense à laquelle son mari faisait allusion...

« Allons, lui dit Symphorien d'un air parfaitement dégagé, va-t'en chercher ces cinq cents francs que madame t'a donnés tantôt. »

Catherine se leva comme un automate, puis resta ahurie; évidemment une lueur de raison luttait dans son cerveau envahi par les ténèbres de l'ivresse.

« Mais va donc les prendre, puisque madame t'en fait cadeau; elle me l'a dit. Eh bien, es-tu contente, entêtée? »

Catherine sortit de l'air d'une hallucinée.

A suivre. COMTESSE DE SANNOIS.

SIR SAMUEL BAKER

LES SOURCES DU NIL

Depuis quelque temps, les bruits les plus alarmants circulaient sur le compte de sir Samuel Baker, le célèbre explorateur des sources du Nil. Chargé par le Khédive d'une mission à la fois politique et philanthropique, il avait repris la route des grands lacs de l'Afrique centrale à la tête d'une expédition considérable. Plusieurs mois se passèrent sans que l'on eût de nouvelles de lui, quand un jour on apprit qu'il avait été battu par les nègres, qui, après lui avoir tué beaucoup de monde, le tenaient cerné et devaient finir infailliblement par s'emparer de lui par la famine.

Le monde savant s'était vivement ému du sort qui menaçait l'illustre voyageur et avait fait des démarches auprès du vice-roi d'Égypte, qui se préparait à envoyer une expédition à son secours, lorsque, au moment où l'on s'y attendait le moins, une dépêche télégraphique, parvenue à Londres le 1er juillet dernier, est venue mettre un terme à l'anxiété générale.

Elle annonce que sir Samuel Baker est arrivé le 29 juin à Khartoum, en parfait état de santé, ramenant avec lui tous les Européens qui faisaient partie de l'expédition. Bien loin de s'être trouvé dans une position fâcheuse, le voyageur a obtenu de sa mission les résultats les plus heureux. Toute la région du haut Nil jusqu'aux grands lacs d'où il s'échappe a été annexée au domaine égyptien, et la route est ouverte aux voyageurs et au commerce jusqu'à Zanzibar.

Le monde civilisé ne peut qu'applaudir à ces brillants résultats, qui lui ouvrent un pays jusqu'alors impénétrable, et si, ainsi qu'on l'annonce, l'horrible traite des noirs est complétement réprimée dans la région du haut Nil, le nom de Baker mérite d'être placé au rang des grands bienfaiteurs de l'humanité.

Sir Samuel Baker venait de passer plusieurs années dans l'Inde et à Ceylan, lorsque, en 1861, il conçut le projet de se mettre à la recherche des sources du Nil. Cette question, qui attend encore aujourd'hui sa complète solution, était alors enveloppée d'un profond mystère.

Speke, dans son voyage avec Burton qui avait amené la découverte du grand lac Tanganika, avait entrevu plus au nord une autre vaste étendue d'eau, appelée par lui Victoria Nyanza, qu'il considérait comme devant se rattacher au système supérieur du Nil. N'ayant pu alors poursuivre ses recherches, il repartait dans ce but en 1861, manifestant l'intention de remonter à travers l'Afrique centrale vers les

sources du Nil et de gagner de là l'Égypte. C'était une entreprise hasardeuse, pleine de périls, car il s'agissait d'opérer la traversée de l'Afrique de l'océan Indien à la mer Méditerranée, et l'on ne possédait aucun renseignement sur la plupart des pays à parcourir. Speke était appuyé dans son entreprise par le gouvernement anglais et emportait avec lui des provisions suffisantes pour un voyage de deux et même trois ans; il emmenait en outre avec lui un officier anglais, le capitaine Grant.

Le plan de Baker, au contraire, était de remonter le Nil en partant de l'Égypte. Il donnait un double but à son voyage : se porter à la rencontre de Speke venant du sud et au besoin lui fournir son appui pour terminer sa mission, et ensuite se mettre lui-même à la recherche des sources du grand fleuve africain, si cette découverte restait encore à faire.

« Persuadé, dit-il lui-même dans la relation de cette mémorable expédition, que, dans les expéditions composées de plusieurs personnes, les moindres difficultés aboutissent généralement à des avis opposés, j'avais d'abord résolu de partir seul... D'ailleurs, si j'avais été seul sur une route non fréquentée, le danger de mourir ne m'aurait pas effrayé. Mais à ma destinée était liée une compagne, source à la fois de ma plus grande consolation et de ma plus grande sollicitude. Or, elle prétendait partager les périls que j'allais affronter. Presque au début de l'existence, pour elle l'âge mûr était une question d'avenir... En vain, je la suppliai de demeurer au Caire ; avec la constance et le dévouement de son sexe, elle était résolue à partager toutes mes épreuves. Comme Ruth, elle répondit à toutes mes objections : « En quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous. La terre où vous mourrez me verra mourir et je serai ensevelie où vous le serez. »



Sir Samuel Baker et sa femme. (P. 125, col. 2.)

Sir Samuel Baker quitta donc le Caire en compagnie de sa femme, le 15 avril 1861. Ils remontèrent le Nil jusqu'à Korosko, au delà de la première des cataractes qui interceptent le cours de ce fleuve dans la basse Nubie.

On ne pouvait espérer que Speke atteignît l'équateur avant la fin de 1862; Baker avait donc toute une année devant lui avant de se porter à sa rencontre. Il résolut d'utiliser ce laps de temps à une exploration des frontières septentrionales de l'Abyssinie. De Korosko, il se dirigea vers le sud-est, et, après une marche à travers le désert de plus de 1000 kilomètres, il atteignit les vallées du bassin supérieur de l'Atbara.

Le pays était ravissant, couvert de forêts, parcouru par de nombreux cours d'eau, et hanté par un nombre prodigieux d'animaux sauvages de toute espèce. M. et Mme Baker s'y installèrent dans des cases indi-

gènes, en véritables Robinsons, et y passèrent une année entière, excellent apprentissage qui devait les préparer aux privations futures. Il faut lire le récit émouvant des chasses que le voyageur faisait dans les environs de sa demeure, et où, en compagnie de vaillants Abyssins, il livrait bataille aux lions, aux éléphants, aux rhinocéros, ou bien se lançait à la poursuite des troupeaux de girafes, d'autruches et d'antilopes.

Après un an de cette existence féconde en aventures autant qu'en intéressants résultats scientifiques, les deux voyageurs se dirigèrent vers Khartoum, capitale du Soudan égyptien et résidence des consuls de France, d'Autriche et d'Amérique, qu'ils atteignirent le 11 juin 1862.

Baker fut révolté de l'état moral de cette ville, qu'il qualifie de séjour immonde. Khartoum était en effet alors le centre de la traite des nègres. C'est de là que partaient ces expéditions de marchands égyptiens qui allaient porter le ravage et la désolation dans les pays voisins, pour se procurer des esclaves, destinés aux marchés des pays musulmans du nord de l'Afrique.

Voici, selon sir Samuel Baker, comment s'opérait cet infâme trafic : « Un aventurier sans ressources lève une bande de coupe-jarrets et part vers le mois de décembre. Au delà de Gondokoro, il s'allie à un chef nègre quelconque, cerne un village, y met le feu, tue les hommes et emmène les femmes et les enfants, avec le bétail, l'ivoire et le reste du butin. Pour sa peine, le chef nègre obtient d'abord trente à quarante têtes de bétail; un tiers des vaches et des bœufs revient aux gens de l'expédition, et le reste au négociant, qui rentre graduellement en possession de tout, en troquant contre des esclaves ce qu'ont obtenu ses gens, puis en profitant d'une dispute pour tuer le chef, son allié, dont le peuple est à son tour pillé et réduit en esclavage. »

Aussi ces traitants en chair humaine ne voyaient pas sans ombrage un Européen se diriger vers leurs terrains de chasse, et ils firent tout leur possible pour entraver sa marche. Cependant Baker réussit à fréter trois bateaux et à engager quatre-vingt-seize hommes, tant serviteurs que soldats.

Le 18 décembre, il s'embarquait pour remonter le bras principal du Nil, qui porte à partir de Khartoum le nom de Nil blanc.

Le 2 février 1863, après deux mois d'une navigation monotone, les voyageurs atteignirent Gondokoro. Les pays qu'ils avaient traversés étaient en proie à une profonde misère. Les tribus nègres qui les habitent, naturellement de mœurs paisibles, avaient été poussées au plus haut degré d'exaspération par la conduite des traitants. Dans certaines contrées, ces malheureux noirs, ne pouvant se livrer à la culture de leurs champs, subissaient une épouvantable famine, et étaient réduits à se nourrir des herbes sauvages. On pense si ces spectacles devaient toucher le cœur de Mme Baker, et quelle indignation ils éveillaient chez le généreux Baker.

Gondokoro n'était alors qu'une station de négociants en ivoire, nom sous lequel se déguisent mal les marchands d'esclaves. C'est un lieu pire encore que Khartoum, si c'est possible. Les nègres Baris, qui habitent les pays voisins, exaspérés par les mauvais traitements, sont devenus de terribles ennemis.

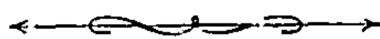
« Notre sécurité était médiocre, dit sir S. Baker, entre l'hostilité des nègres armés de leurs flèches empoisonnées et des centaines de brigands européens, passant leur journée à boire, à se disputer et à tirer des coups de fusil, dont les balles venaient siffler jusqu'à nos oreilles. »

Cependant il fut obligé de prolonger son séjour à Gondokoro pour attendre le départ d'une caravane à laquelle il devait se joindre.

Le 15 février, des coups de fusil annoncent l'arrivée d'une caravane. Baker accourt, et quel fut son étonnement en voyant devant lui les deux voyageurs qu'il espérait aller rejoindre dans le centre de l'Afrique, Speke et Grant, qui venaient d'accomplir glorieusement leur mission.

Speke, qui avait reconnu les côtes du lac Victoria, d'où il avait pu constater que s'échappe la branche principale du Nil, avait dû un moment quitter ce fleuve, non loin d'un point où il va se perdre dans un autre grand lac. Il engagea donc vivement Baker à se porter dans cette direction.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



L'ACTIVITÉ DE L'ESPRIT PROLONGE LA VIE.

I

On s'est étonné quelquefois de voir certains hommes privilégiés parvenir, malgré une vie remplie par d'incessants travaux, à une extrême vieillesse. N'arrive-t-il pas souvent, en entendant vanter la vigueur gardée par quelques esprits d'élite dans un âge qui paraît être le terme de l'existence humaine, que l'on s'écrie : « Quelle nature bien douée! Quelle admirable organisation! »

Cette curieuse observation a déjà été faite, que, loin d'être fatal à la santé, le travail, et surtout le travail de l'esprit, en est au contraire le soutien le plus ferme, l'auxiliaire le plus sûr. Dans l'antiquité, on trouve que ce sont précisément les plus fameux des écrivains et des poëtes qui atteignent l'âge le plus avancé. Homère, Hésiode, Euripide, Sophocle, Épicure, Xénophon, Eschine, Lucien, Théocrite, Plutarque, Lysias, etc., vécurent en moyenne près de quatre-vingts ans. Mais pourquoi remonter si loin? N'avons-nous pas vu, dans notre temps, Cousin, Viennet, Cassini, Villemain, et bien d'autres, dépas-

ser de beaucoup les limites ordinaires de l'existence, et porter légèrement le poids de leurs années?

Les littérateurs, les savants, les hommes d'État, tous ceux enfin qui passent leur temps dans la réflexion et l'étude, ont plus de chances de prolonger leurs jours que les hommes adonnés aux professions manuelles, et surtout que les oisifs qui remplissent le monde de leurs inutiles personnes. Cependant un grand nombre ont à lutter contre des maladies de toutes sortes; mais leur intelligence, toujours en travail, soutient les faibles ressorts de leur vie. Une telle remarque a bien son importance, et il convient qu'on en fasse son profit. Il ne faut pas croire qu'elle ait été faite légèrement; elle résulte d'une déduction régulière qui a la valeur d'une observation scientifique. Quelques physiologistes, Flourens entre autres, ont déjà signalé cet intéressant phénomène. Quelle en peut être la raison? Un coup d'œil jeté sur la vie de quelques hommes célèbres nous aidera à la trouver.

Louis Cornaro, savant italien, qui, à force de soin et de régime, vécut plus de cent ans, était cependant d'une constitution débile; il avait passé la première moitié de sa vie cloué sur un lit de souffrances. Mais, par la tempérance et le travail, il parvint à surmonter la faiblesse de son organisation. À quatre-vingt-quinze ans, il publiait sur l'hygiène un livre qu'on lit encore quelquefois. Sa sobriété est restée célèbre; elle était presque excessive. Douze onces d'aliments solides et quatorze onces de vin furent pendant plus d'un demi-siècle sa nourriture de chaque jour; ce qui lui réussit à tel point que de tout un demi-siècle il ne fut jamais malade.

Le spirituel neveu du grand Corneille, Fontenelle, le Nestor de la littérature, comme on l'appelait, fut toujours, lui aussi, d'une nature maladive. Cela ne l'empêcha pas de mourir centenaire. Il travaillait pourtant beaucoup. Pendant cinquante ans, il tint le double sceptre des sciences et des lettres, habile à diviser son travail et à s'éparger les émotions. « Ce n'est pas un cœur que vous avez là, lui disait Mme de Tencin, en montrant sa poitrine, c'est de la cervelle comme dans la tête. » Sa vie de chaque jour était réglée avec une précision mathématique. Les heures de ses repas, de son travail, de son sommeil, de ses récréations, de ses lectures, étaient fixées d'avance, et il ne s'en écartait pas. Vers la fin de sa vie, ses facultés étaient épuisées, mais l'appétit lui restait :

> Qu'on raisonne *ab hoc* et *ab hac*
> Sur mon existence présente;
> Je ne suis plus qu'un *estomac;*
> C'est bien peu, mais je m'en contente.

« Tour à tour mondain et solitaire, a-t-on dit de lui, toujours tranquille dans le tourbillon du monde, il avait imprimé à son organisation un mouvement tellement égal, uniforme, régulier, que ce mouvement se perpétuait de jour en jour, d'année en année ». Il n'y aurait aucune raison pour que Fontenelle n'existât encore aujourd'hui, s'il était donné aux hommes de prolonger leur vie à force de soin et de sagesse, et si nous ne devions pas tous subir la loi inexorable. S'éviter les tourments du cœur et s'imposer des heures régulières d'étude, tels furent ses principes hygiéniques. « Surtout, disait-il à ceux qui lui demandaient comment il avait fait pour conserver ainsi la possession de lui-même dans un âge aussi avancé, surtout il ne faut pas passer un jour sans travailler. »

L'exemple de Fontenelle parvenant à faire vivre un siècle son corps débile et maladif est certainement fort digne de remarque, mais il ne saurait fournir une explication générale du phénomène qui nous occupe. Ce savant reste en effet lui-même un phénomène particulier, une sorte de curiosité, et personne, croyons-nous, n'a su, au même degré que lui, régler les mouvements de son cœur comme ceux d'une machine qu'on monte chaque matin, ou faire jouer à heure fixe les mouvements de son esprit. La plupart des grands hommes, au contraire, sont remarquables par l'imprévu de leurs travaux. L'inspiration vient, on la saisit au vol, sans prétendre l'étendre ou la circonscrire selon son caprice, l'invoquer ou la chasser. Sans doute, il faut de l'ordre dans les travaux de l'esprit, surtout dans les travaux purement scientifiques ou d'érudition; mais l'imagination est une fille folle qui va au hasard emportée par ses ailes légères. Un critique anglais dit, en se moquant d'un poëte, son compatriote : « Une montre placée devant lui l'avertit du moment où il doit quitter l'histoire et faire des vers, cesser d'écrire et commencer une lecture... » Concevez-vous un emportement dithyrambique soumis au calcul, un délire pythien calme et rangé? L'esprit est libre de sa nature, et c'est folie de vouloir compasser la verve, mesurer l'enthousiasme, doser l'inspiration.

Dans un traité du docteur Reveillé-Parise *sur la vieillesse*, on trouve une foule d'intéressants détails sur la manière de composer d'illustres penseurs, et sur les différences extrêmes de travail de chacun d'eux. Chez quelques-uns, à peine le cerveau est-il stimulé, que les idées abondent, claires, vives, impétueuses; chez d'autres, au contraire, ces idées sont cherchées avec tourment, enfantées avec peine. D'autres fois elles ont un caractère de fixité que rien ne peut détruire; elles reparaissent constamment sous le même type. Montesquieu refusa de faire pour l'*Encyclopédie* les articles *Despotisme* et *Démocratie*, en disant : « L'esprit que j'ai est un moule, on n'en tire jamais que les mêmes portraits. » (*Lettre à d'Alembert.*) Il est des hommes dont la plume ou le pinceau ont peine à saisir les rapides mouvements de l'esprit; il en est d'autres dont le génie, lent d'abord, s'élève ensuite peu à peu à des hauteurs immenses, ce qu'on a comparé au vol de l'aigle, pesant et lourd dans le commencement, puis effrayant de rapidité à mesure qu'il s'élève. Jean-

Jacques Rousseau méditait longtemps et retouchait sans cesse ce qu'il avait écrit; ses manuscrits raturés et barbouillés en font foi. Malherbe, dit-on, noircissait des demi-rames entières de papier pour produire une seule stance. Lope de Vega, au contraire, faisait aisément mille vers par jour. On raconte, pour montrer la facilité étonnante de ce poëte, qu'un de ses disciples, Montalvan, ayant fait avec lui deux actes d'une comédie, ils se partagèrent le troisième. Le jeune homme, désireux de devancer son vieux maître, se mit au travail à deux heures du matin; à dix heures, il avait terminé la tâche qui lui était imposée. Il court chez Lope, et le trouve occupé à émonder dans son jardin un oranger qui avait souffert de la gelée :

« J'ai fini mon demi-acte!

— J'ai aussi fini le mien, répondit Lope, sans se déranger.

— Fini, et quand donc?

— Je me suis levé à cinq heures, j'ai fait le dénoûment de la pièce. Voyant qu'il était encore de bonne heure, j'ai écrit une épître en cinquante tercets; j'ai déjeuné avec des fritures, et je suis venu arroser mon jardin. Je viens de finir; mais je vous assure que je suis fatigué. »



Fontenelle. (P. 127, col. 1.)

Il importe peu, du reste, que l'on compose avec facilité ou avec lenteur. Le public qui lit les œuvres des écrivains est toujours en droit de dire comme Alceste à Oronte :

Voyons, monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire.

C'est une vérité banale et bien connue que presque tous les ouvrages marqués du sceau de l'immortalité ont été faits lentement. Virgile, qui passait tout un jour à polir deux ou trois vers, savait bien que l'étude, la réflexion, étaient les véritables muses. La perfection ne s'improvise pas, a dit un de nos grands poëtes. Une œuvre de durée doit être longtemps méditée; elle exige parfois le sacrifice de la vie entière. La Fontaine publia le premier volume de ses Fables à quarante-sept ans, et le second dix ans après. Molière avait quarante-deux ans lorsqu'il donna l'*École des Femmes*, la première de ses pièces dignes de lui. Voltaire lui-même, que personne n'a égalé pour la facilité du travail, s'assujettissait à des corrections répétées : « Ma tragédie est finie, écrivait-il à d'Argental, son vieil ami, mais vous sentez bien qu'elle *n'est pas faite*... Mon *ours* de *six jours* demande *six mois* à être léché ».

Si le travail de l'esprit sert, comme nous l'avons vu, à prolonger la vie, ce n'est point parce qu'on l'exerce de telle ou telle manière, mais parce qu'on l'exerce continuellement. L'extrême variété des penseurs, sous le rapport du travail, le prouve assez. Paul Manuce, savant du XVIe siècle, composait partout, mais il laissait une distance de quatre doigts entre les lignes pour remplir cet espace d'autres mots s'il en trouvait de meilleurs que les premiers. Montaigne s'enfermait dans une vieille tour pour « y digérer librement à loisir ses pensées ». Rousseau herborisait; c'est en *se meublant la tête de foin*, comme il le dit, qu'il méditait le plus profondément. Montesquieu, au contraire, jetait les bases de l'*Esprit des lois* au fond d'une chaise de poste. Milton composait la nuit, ou bien dans un grand fauteuil, la tête renversée en arrière. Bossuet se mettait dans une chambre froide et la tête chaudement enveloppée. Schiller composait en se mettant les pieds dans la glace. Napoléon, lui aussi, avait son mode particulier de méditation et de travail : « Quand il n'y avait pas de conseil, dit Bourienne, il restait dans son cabinet, causait avec moi, chantait toujours, coupait, selon son habitude, le bras de son fauteuil, avait quelquefois l'air d'un grand enfant; puis, se réveillant tout à coup, indiquait le plan d'un monument à ériger, ou dictait de ces choses immenses qui étonnaient ou épouvantaient le monde. »

A suivre. VICTOR CHAMPIER.



Qu'as-tu? lui dit-elle. (P. 129, col. 2.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE XXXIII

Ambroise et Véronique.

Pendant qu'Emmanuel bâtissait son nid, que devenait le sergent Tarnaud? Le sergent Tarnaud n'était pas gai : sa mère, à la vérité, l'avait bien reçu ; mais une femme qui a depuis cinquante ans passés l'habitude d'être maussade ne change pas d'humeur en un jour, et quoique elle fût très-fière de son fils et qu'elle lui mît des rubans rouges à tous ses vêtements, elle lui faisait essuyer de nombreuses rebuffades. Louis n'était pas revenu aussitôt qu'on l'attendait ; il y avait eu des retards dans la mise en liberté des prisonniers, et il n'était arrivé que trois mois après Ambroise. Pendant ces trois mois-là, Ambroise avait été à peu près tranquille ; il avait pris courageusement la pioche et la faux, avait bêché, fait les foins, s'était occupé des cultures d'été et il venait de couper le blé lorsque Louis était enfin revenu. Jusque-là, sa mère le traitait comme un être utile ; mais dès qu'elle revit Louis, son ancienne tendresse pour lui se réveilla, et comme il suffisait à lui seul à l'entretien de leurs champs, la Tarnaude recommença à trouver qu'Ambroise n'était pas bon à grand'chose, et à le lui dire toute la journée, naturellement. Le fait est qu'il ne gagnait rien : on ne dansait plus, chacun gardait son argent ou le donnait aux blessés ou aux orphelins de la guerre, au lieu de payer de la musique, et Ambroise ne pouvait plus guère compter que sur l'argent de sa croix. M. Bardio lui avait reparlé de ses anciens projets ; mais ses économies avaient été dépensées pendant la guerre ; elles avaient servi à faire vivre ses parents, puisque Julien Tarnaud n'avait pas trouvé d'ouvrage dans son état, et à envoyer à Louis, qui manquait de bien des choses en Prusse et qui ne se gênait pas pour demander même plus d'argent qu'il ne lui en fallait. Ambroise ne voulait pas accepter les offres généreuses de son vieux maître, qui mettait sa bourse à sa disposition ; il ne se dissimulait pas que les événements avaient reculé loin, bien loin les brillantes perspectives qui lui avaient souri autrefois. D'ailleurs il était las et ne se souciait plus de courir le monde ; rien ne lui semblait aussi beau que le Bocage de la Vendée, et il n'aurait rien désiré s'il avait pu comme autrefois gagner sa vie avec son violon. Son cher violon ! depuis qu'il ne rapportait rien, sa mère n'aimait pas à l'entendre, et quand il voulait en jouer en paix, il l'emportait hors du logis et allait gagner la grotte, asile de ses premières études.

Ce fut là que Véronique le trouva un jour d'automne, triste comme le ciel gris où la bise faisait tourbillonner les feuilles jaunies.

« Qu'as-tu? lui dit-elle en le regardant de ses yeux profonds.

— J'ai que me voilà revenu aux mauvais jours, comme quand j'étais enfant et que je me cachais ici pour étudier. Ma mère ne peut plus souffrir le violon : il ne me fait plus gagner un sou !

— Eh bien, les mauvais jours d'autrefois sont passés, ceux d'aujourd'hui passeront de même. Il faut avoir du courage, Ambroise ! tu as montré que tu en

1. Suite et fin. — Voy. vol. I, pages 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401 et vol. II, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 98 et 113.

avais contre les Prussiens, tâche d'en trouver contre tes ennuis.

— C'est facile à dire : mais c'est dur de s'entendre reprocher le morceau de pain qu'on mange ; comme si celui qu'elle a mangé tout l'hiver ne venait pas de moi ! L'injustice me révolte, vois-tu, je ne peux pas m'y faire, je ne m'y ferai jamais !

— Mon pauvre Ambroise, on ne peut pourtant pas exiger que tout le monde soit juste ; c'est tout au plus si l'on est sûr d'être toujours juste soi-même. Prends patience ; on se remettra peu à peu à faire de la musique et même à danser, et tu gagneras autant qu'avant nos malheurs. Tiens, cela commence déjà : je viens de chez toi pour te faire une commission de Mlle Brandy. Elle veut faire porter son orgue dans l'église pour jouer au mariage de Mlle Anne, et elle désire que tu l'accompagnes sur ton violon ; il faut que tu ailles chez elle pour choisir vos morceaux. Tu gagneras là une bonne journée.

— Ils se marient donc bientôt ?

— Mais oui, la semaine prochaine. On dirait que cela te contrarie.

— Moi ! pas du tout. Qu'est-ce que cela me fait qu'ils se marient ? ne faut-il pas que tout le monde se marie ? Moi je reste seul, et l'on me jettera dehors comme un pauvre chien ! »

Véronique s'assit près de lui. « Voyons, dit-elle, raconte-moi ce que tu as, et qui est-ce qui parle de te jeter dehors. Qu'est-ce qui t'arrive donc ?

— Il arrive que ma mère a l'idée de marier Louis, et qu'après avoir examiné toutes les filles du canton, elle s'est décidée pour Madeluche, la fille de Pascaud le meunier.

— La grande rousse ? C'est une belle fille, fraiche, vigoureuse, et qui a du bien ; mais je ne sais pas si elle est commode tous les jours. Et que dit Louis ?

— Louis ? il dit ce que dit la mère. Elle est allée trouver les Pascaud, et comme la guerre a tué bien des garçons et en a estropié d'autres, le meunier a pensé que les filles de l'âge de la sienne, qui a vingt-huit ans passés, couraient grand risque de ne pas trouver de maris, et il a accepté. Il lui donne de l'argent, et les vignes qui touchent à la Sapinière. Cela va très-bien ; mais on m'a déjà fait entendre que la maison serait bien petite une fois que Louis serait marié.

— Et ton père ?

— Tu sais bien qu'on ne le consulte pas ; et si je fais passer sur toi mon chagrin et ma mauvaise humeur, c'est que je les renfonce en moi-même quand il est là, pour qu'il ne s'en aperçoive pas.

— Merci de la préférence ; elle me prouve ton amitié, c'est toujours cela de bon. Aie un peu de patience ; ils ne vont pas se marier d'ici à demain, et tes affaires iront peut-être mieux auparavant.

— Ah ! ce sera bien long ! Est-ce qu'on croit que je n'aimerais pas à me marier, moi aussi, à être chez moi, à avoir une famille à moi, à rapporter à ma femme l'argent que je gagnerais, à travailler pour elle, à me promener avec elle les jours de fête, à être heureux, enfin ! Voilà je ne sais combien d'années que j'y pense, et à présent tout est à recommencer. Je ne t'ai jamais dit cela, Véronique, parce que tu devais bien le savoir : tu devines toujours tout ce que j'ai dans l'esprit avant que je le sache moi-même ; mais j'ai toujours eu l'idée de te demander d'être ma femme, dès que je gagnerais assez pour te faire vivre, et ta mère aussi, qui travaille du matin au soir, vieille et faible comme elle est ! J'aurais tant de plaisir à lui dire : « Asseyez-vous là au coin du feu, la mère, et ne faites d'ouvrage que ce que vous voudrez : nous voilà deux jeunes, trop contents de travailler pour vous ! » Mais je ne devrais pas te dire cela, à présent que je ne suis qu'un mendiant ! »

Véronique se taisait. Ambroise la regarda ; elle avait les yeux brillants comme le jour où elle l'avait décidé à partir pour l'armée. Elle posa sa main sur celle d'Ambroise et lui dit :

« Si j'étais seule, je te dirais tout de suite : « Ambroise, je veux bien être ta femme ; je gagnerai pour toi en attendant que tu gagnes pour moi, et je t'empêcherai d'être malheureux. » Mais j'ai ma mère à soutenir : il faut donc prendre patience. Les mauvais jours passeront, Ambroise, et je t'attendrai ! »



CHAPITRE XXXIV

Le dernier mot de Mlle Léonide.

Dans le grand salon rouge du docteur, on venait de signer le contrat de mariage d'Anne et d'Emmanuel, en présence de leurs familles et de Mlle Léonide, arrivée le matin même de la ville, où elle avait fait en compagnie de Véronique un mystérieux voyage de trois jours. Anne avait la robe rose qui dormait dans

son armoire depuis quinze mois, et une couronne de chrysanthèmes mêlés de feuillage de bruyère, où Véronique avait mis tout son art : c'était la plus jolie fiancée qu'on pût voir. Le docteur avait beaucoup causé avec Mlle Léonide ; il paraissait très-content, et on l'avait vu lui serrer les mains en l'appelant « ma chère vieille amie ». Au moment où les deux familles allaient se séparer, Mlle Léonide demanda la parole.

« Le mariage n'est que pour après-demain, dit-elle ; j'ai donc d'ici là le temps de vous faire une petite communication, et je vous invite à venir chez moi demain à midi : je ne vous garderai pas longtemps. »

Chacun accepta, en se demandant ce que pouvait avoir à dire Mlle Léonide ; et l'on fut exact au rendez-vous.

Mlle Léonide reçut ses invités dans la salle d'école, remise à neuf après le départ du dernier blessé. On y vit arriver successivement la famille Arnaudeau, Anne et son père, M. Bardio, le maire de la commune, un monsieur inconnu que Mlle Brandy présenta comme l'inspecteur des écoles, le curé de la paroisse et son principal marguillier, Ambroise, Julien Tarnaud et sa femme, Véronique et la Tessier, qui restèrent modestement près de la porte, étonnés de se trouver en si brillante compagnie, et enfin le notaire, qui déposa sur la table un grand portefeuille noir dont il tira plusieurs papiers.



Elle posa sa main sur celle d'Ambroise. (P. 130, col. 2.)

Alors, la réunion étant au complet, Mlle Léonide prit place derrière la table.

« Je vous ai fait venir tous, dit-elle, pour vous faire part de mes dernières dispositions. Il y a des gens qui font leur testament en faveur de tel ou tel, et qui réjouissent grandement leurs héritiers quand ils finissent par se décider à mourir. Moi, je me suis dit : je vais faire mon testament de mon vivant ; j'y gagnerai de voir pendant quelques années, j'espère, le bien que j'aurai fait, et personne ne se réjouira de ma mort. J'ai donc disposé d'une partie de mon bien pour différentes choses, me réservant seulement une rente pour vivre chez mon excellent ami le docteur, qui veut bien me recevoir dans sa maison, et qui y gagnera de ne pas rester seul et d'être toujours sûr de trouver en rentrant quelqu'un au coin de son feu pour le faire enrager. »

Ici le discours de Mlle Léonide fut interrompu par Anne, qui lui sauta au cou en la serrant à l'étouffer. De là, la jeune fille passa dans les bras de son père, qu'elle embrassa en lui disant :

« Oh ! à présent je suis tout à fait contente. Si tu savais ! cela me faisait tant de peine de te laisser seul !

— Un peu de silence, je n'ai pas fini ! cria Mlle Brandy en frappant sur sa table comme si elle voulait faire taire une classe turbulente. Il faut bien

que je vous dise ce que j'ai fait du reste de mon argent. Monsieur le notaire, voulez-vous présenter à la signature de M. le curé et de M. le marguillier l'acte que voici. Il y est fait don à l'église de Chaillé-les-Ormeaux d'un petit orgue ou harmonium à deux claviers, destiné à accompagner le chant des prières, et d'une rente de 500 francs constituée au profit de l'organiste ; sous la condition expresse que le premier organiste, qui conservera cette charge sa vie durant, sera Ambroise Tarnaud, ex-sergent de mobiles à l'armée de la Loire, chevalier de la Légion d'honneur, fils de Julien Tarnaud, ménétrier, demeurant à la Sapinière.

— Oh! mademoiselle! » s'écria Ambroise étouffant de bonheur. Il ne put pas ajouter un mot, et se précipita vers Mlle Léonide dont il couvrit les mains de baisers.

« Mon cher garçon, lui murmurait-elle, tout émue elle-même et le laissant faire, l'art est une grande et belle chose, c'est vrai; mais il vaut autant quand il élève les âmes à Dieu sous la voûte d'une vieille église de campagne que quand il appelle sur une scène les applaudissements de la foule. Avec ton violon et ton orgue, tu peux être heureux sans sortir d'ici.



Je me charge d'offrir le dîner. (P. 132, col. 2.)

— Je serai heureux! je suis heureux! répondit Ambroise avec ravissement. O ma Véronique!

— J'ai quelque chose à lui dire aussi, à elle. Reste encore, je n'ai pas fini. »

L'acte signé, le notaire en présenta un autre à Mlle Brandy.

« Celui-ci, dit-elle, est l'acte de donation à la commune de Chaillé de ma maison et du jardin y attenant, avec une portion de mon mobilier que j'y laisserai, notamment celui de la salle d'école ; laquelle maison sera et demeurera à perpétuité une école ; et pour que les enfants les plus pauvres y puissent être reçus, je constitue à l'institutrice une rente de 500 francs, afin qu'elle instruise gratuitement les enfants que le conseil municipal aura dispensés de payer l'école. Le tout sous la condition expresse que la première institutrice, qui conservera cette fonction sa vie durant, sera Véronique Tessier, fille de la veuve Tessier, que j'ai instruite moi-même, et qui vient de subir avec succès ses examens d'institutrice. »

Ce fut au tour de Véronique d'être dans la joie. Elle avait travaillé sous la direction de Mlle Léonide, avec l'espoir d'obtenir une place dans quelque école et de pouvoir ainsi assurer le repos de sa mère. Mais la courageuse fille n'avait jamais pensé que ce pût être à Chaillé, puisque Chaillé n'avait pas d'autre école que celle de Mlle Léonide, et son cœur se brisait à l'idée de quitter tout ce qu'elle aimait pour s'en aller dans un bourg inconnu instruire des enfants inconnus. Ceux de Chaillé, elle savait leur nom à tous, elle les avait vus naître, elle les avait vus grandir ; il n'y en avait aucun qu'elle n'eût un jour ou l'autre porté tout petit dans ses bras, à qui elle n'eût fait quelque joujou avec des glands ou des brins de jonc. Elle les aimait et ils l'aimaient ; aussi il lui sembla qu'elle devenait leur mère à tous, et elle se sentit le cœur assez large pour les y loger tous à la fois. Elle se jeta dans les bras de Mlle Léonide, qui l'embrassa tendrement et lui dit : « Je sais que tu aimeras les enfants, et je te les donne avec confiance; c'est autant pour eux que pour toi que je fais cela. »

Puis M. le maire, et le notaire, vinrent donner une poignée de main à la jeune institutrice ; elle fut présentée à M. l'inspecteur, qui lui fit un petit discours sur ses nouveaux devoirs. La Tessier était dans le ravissement.

Enfin Mlle Léonide reprit la parole.

« Il n'y a plus rien sur les papiers de M. le notaire, dit-elle. Mais j'ai quelque chose à ajouter. Il est convenable qu'une institutrice soit mariée, et si personne n'y met d'opposition, nous marierons notre institutrice avec notre organiste : il me semble qu'ils se conviennent parfaitement. Je me charge d'offrir le dîner de noce. »

Il n'y eut pas d'opposition, même de la part de la Tarnaude, car Véronique devenait une demoiselle, et un bon parti. Il y avait longtemps que la Tessier aimait Ambroise comme s'il eût été son fils. Quant à Véronique, elle mit résolûment sa main dans celle d'Ambroise en lui disant tout bas : « Tu vois bien qu'il fallait avoir un peu de patience! » Ambroise, lui, ne dit rien du tout : il était trop heureux.

Le lendemain, Anne et Emmanuel furent mariés, et Ambroise joua du violon dans l'église de façon à faire soupirer de regret M. Bardio. Mais il ne soupirait pas, lui ; et s'il jouait si bien, c'est que toute la

joie de son cœur était passée dans son archet et dans ses doigts, pendant qu'il faisait vibrer le fameux violon d'Amati, que Mlle Léonide lui donnait comme cadeau de noce. La semaine suivante, on fit le dernier déménagement de Mlle Léonide ; et le mois d'après, l'école se rouvrit sous la direction de Véronique, devenue Mme Ambroise Tarnaud. Le dîner de noce, offert par Mlle Brandy, fut très-simple : Véronique avait prié sa bienfaitrice d'employer le superflu de la dépense à donner des vêtements d'hiver aux plus pauvres de ses écoliers. Il n'aurait pas fallu proposer à Martuche d'en faire autant pour le dîner de noce d'Emmanuel : elle s'y surpassa, et l'on en parlera longtemps dans le pays.

Il y a plus d'un an que ces choses se sont passées ; le docteur ne s'ennuie pas chez lui, car Mlle Léonide ne manque jamais de sujets de conversation ; mais il ne se passe pas de jour qu'il ne gravisse le coteau où est bâtie la Ferme-Neuve. Ajax, le vieil Ajax, qui passe tout son temps couché sur le paillasson de la salle à manger, et qui ne se dérangerait ni pour un chat ni pour un os, se lève avec empressement en étirant ses quatre pattes, lorsque son maître lui dit : « Allons, mon bon chien, allons voir Anne ! » Anne, prévenue de l'arrivée de son père par les aboiements de Caïman qui s'élance au-devant d'Ajax, vient au-devant de lui dans sa douce majesté de dame et de fermière. Son teint rose est un peu hâlé, ses mains blanches sont un peu brunies; mais tout marche à merveille dans la basse-cour, dans la laiterie et dans le potager. La jeune femme porte dans ses bras un petit être emmailloté de blanc, dont la petite figure rouge fait de temps en temps une légère grimace : Anne prétend alors qu'il rit déjà et qu'il ne tardera pas à connaître son grand-père. Emmanuel se lève dès l'aube, va, vient, visite ses champs, inspecte ses travailleurs : il vient de rentrer ses dernières récoltes de l'année, qui sont superbes, et les pauvres s'en sont bien trouvés.

Plusieurs fermiers, qui avaient perdu une partie de leurs récoltes pour n'avoir pas pu les rentrer à temps à cause du manque de bras, voyant qu'Emmanuel n'avait rien perdu, grâce à ses machines, sont allés lui demander à les examiner de près. Emmanuel, qui n'est pas d'avis de mettre la lumière sous le boisseau, a fait manœuvrer ses machines devant eux, et a offert de les leur prêter à l'essai. Grâce à Emmanuel, la richesse du pays sera certainement doublée d'ici à peu d'années; c'est sa manière d'être utile à la France.

Mme Arnaudeau n'a pas, cette année, passé autant de temps que de coutume chez sa fille, où elle assistait à des scènes de ménage fort désagréables : M. le vicomte commence à trouver que sa femme dépense trop, et Sylvanie le considère comme un affreux tyran, quand il lui parle de supprimer une robe ou un chapeau par saison. Mme Arnaudeau est peut-être aussi retenue à Chaillé par le jeune ménage de la Ferme-Neuve. Elle contemple souvent et longtemps son petit-fils, et dit à Anne : « Pourvu qu'il ne soit pas un affreux gamin comme était son père ! Si vous saviez, ma chère, comme il était malpropre et désordonné. — Je sais, je sais, répond Anne en riant, c'est moi qui lui ai appris à mettre sa cravate. »

Les bancs de l'école sont bien garnis, et Véronique gouverne son petit peuple avec autorité et tendresse : elle aime ses élèves et elle en est aimée. Elle a de la dentelle à sa coiffe du dimanche (c'est Ambroise qui le veut), et la Tessier s'occupe tout doucement du ménage et tricote au coin du feu, sans se fatiguer, les bas de la famille. Ambroise retrouve peu à peu ses anciennes occupations ; il faut bien qu'on se remette à vivre. Si, le dimanche, un étranger passant par Chaillé entre dans la vieille église, il s'arrête ravi des mélodies graves et sereines qui montent de l'orgue, et, surpris du talent de l'organiste, il se dit : « Quel dommage qu'un pareil artiste ne soit pas dans une grande ville ! » Mais Ambroise ne pense pas ainsi, lui ; il est heureux quand sous ses doigts palpite un hymne de reconnaissance pour Dieu qui lui a donné, avec les joies de la famille, les joies de l'art ; il est plus heureux encore quand il s'assied entre la Tessier qui l'aime et qui l'admire, et Véronique, sa femme et toujours son ange gardien. Ils ont aussi un fils : je ne puis vous dire s'il sera beau ou laid : à l'âge qu'il a, on ne ressemble pas encore à grand'chose ; mais il paraît qu'il a les mains longues et les doigts très-déliés : il jouera du violon. C'est le père Tarnaud qui le dit : il est plus souvent chez son fils qu'à la Sapinière, car le père Tarnaud déteste les disputes, et il en entend tout le long du jour chez lui, depuis que Louis est marié avec la Madeluche, qui n'est jamais du même avis que la Tarnaude.

Et Turlure ? Il est trop vieux pour garder les moutons ; aussi ne l'a-t-on point cédé aux gens qui ont loué la petite maison de la Tessier ; on lui donne ses invalides, et il a sa place devant le foyer qui réunit autour du feu, les soirs d'hiver, l'heureuse famille du violoneux de la Sapinière.

Mme Colomb.



LES QUATRE

GRANDES RACES EUROPÉENNES

« La race latine se meurt! la race latine est condamnée à disparaître fatalement et à céder sa place dans le monde à une race plus noble, plus pure, douée de toutes les qualités, la grande race germanique! » Telles sont les paroles que répètent sur tous les tons depuis plusieurs années les journaux et les livres, les professeurs et les orateurs de l'Allemagne.

Ne croirait-on pas que cette vieille et puissante race, héritière de la civilisation et de la langue du grand peuple romain, court les plus grands périls? que, disséminée, écrasée par un nombre supérieur, elle ne forme plus qu'un groupe insignifiant que quelques efforts feront disparaître un jour du monde civilisé, aussi sûrement que les infortunés Peaux-Rouges de l'Amérique?

Pour se convaincre du contraire, il suffit de jeter les yeux sur le tableau que vient de dresser un de nos éminents géographes, et dans lequel il donne le chiffre de population que représente chacun des différents peuples groupés selon leur langue et constituant les quatre grandes races européennes : latine, germanique, celto-germanique ou anglaise, et slave.

Race latine : Français, 36 millions ; — Belges wallons, 2 200 000 ; — Suisses latins, 800 000 ; — Espagnols, 16 millions ; — Portugais, 4 500 000 ; — Italiens, 26 millions ; — Roumains, 8 millions ; — Canadiens français, 1 500 000 ; — Français des Antilles, 1 million ; — Brésiliens, 11 millions ; — Hispano-Américains, 32 millions. Total : 139 millions.

Race germanique : Allemands, 40 millions ; — Autrichiens allemands, 9 millions ; — Hollandais et Flamands, 6 millions ; — Suisses allemands, 1 800 000 ; — Scandinaves, 8 millions. Total : 64 800 000.

Race anglaise ou celto-germanique : Anglais, Écossais, Irlandais, 31 millions ; — Américains du Nord, 41 millions ; — Canadiens anglais, 2 500 000 ; — Australiens, 3 millions ; — divers, 1 million. Total : 77 500 000.

Race slave : Russes, etc., 80 millions ; — Slaves de Prusse, d'Autriche et de Turquie, 25 millions. Total : 105 millions.

Si nous résumons ces chiffres instructifs, nous voyons que la race latine occupe le premier rang avec 139 millions de représentants, la race slave le second avec 105 millions, la race anglaise le troisième avec 77 millions, et enfin la race germanique le quatrième et dernier avec à peine 65 millions.

Nous voyons donc que les Latins ont encore la prépondérance du nombre parmi les peuples civilisés. Qu'ils se gardent de tirer orgueil de cet avantage, et qu'ils se souviennent que la véritable supériorité est moins dans le force du nombre que dans le sage développement des qualités morales et physiques d'un peuple.

H. Norval.

LES PETITS CHASSEURS

L'ARC

Comment ai-je appris à faire un arc, moi qui m'érige ici en professeur? Je n'en sais plus rien. Ce fut sans doute quelque gamin fier d'un demi-cercle de tonneau relié par une ficelle! Heureusement la semence était tombée en bon terrain; je perfectionnai



Archer français.

rapidement l'engin primitif entrevu, et ce que je n'ai pas oublié, c'est le plaisir que, pendant plusieurs années, je pris à devenir un petit chasseur, c'est l'habileté que j'acquis et les résultats que j'obtins.

Je ne vous engagerai jamais à faire la guerre aux oiseaux chanteurs qui viennent dans nos jardins dévorer les chenilles et autres insectes nuisibles. Il en est d'autres qui mangent des fraises, des fruits, de tout, qui dévastent nos arbres fruitiers, nos semis, nos fleurs. Ceux-là, je vous les livre; je les propose pour but à vos flèches, et, si vous visez bien, vous en toucherez un bon nombre.

Ajoutons-y les lapins au gîte. Vous découvrirez ceux-ci sous le bois ou dans l'herbe, en marchant doucement et sans bruit, sous les cépées. Cet exercice vous rendra observateurs; vous y apprendrez la circonspection dans vos mouvements et l'adresse dans votre démarche.

Tout porte à croire que l'arc est originaire de l'Asie, comme tous les peuples dont nous descen-

dons et qui aujourd'hui habitent l'Europe. Presque toutes les troupes qui composaient l'armée de Xerxès, lorsqu'il envahit la Grèce, étaient armées d'arcs. Les Grecs en avaient aussi, car ils étaient eux-mêmes une nation asiatique antérieurement arrivée et fixée dans ce pays, mais leur arc n'avait déjà plus la même forme que celui des Perses. L'arc que nous allons faire ensemble, mes enfants, est un arc persan à une seule courbure : l'arc grec avait une forme d'accolade, c'est Homère qui nous l'apprend : « Pandarus saisit son arc brillant, fait des cornes d'une chèvre sauvage... Ces cornes, hautes de seize palmes, se dressaient au-dessus de la tête de l'animal ; un habile ouvrier les avait travaillées et polies, puis, les rapprochant l'une de l'autre, les avait réunies sous une monture d'or. » Cette monture formait la poignée. On fait encore aujourd'hui, chez les marchands de jouets d'enfants, des arcs de cette forme, mais ils n'ont aucune force et nous ne nous en servirons jamais.

Tout le monde sait combien les Scythes et les Parthes antiques étaient redoutés à cause de leurs flèches qu'ils tiraient aussi bien de la main droite que de la gauche. Les rois Mèdes étaient eux-mêmes des maîtres archers, élèves des Scythes, et les souverains de la Perse apprenaient dès l'âge de cinq ans à manier l'arc. Ne nous étonnons donc plus de leurs tours d'adresse ! Plus tard, nous voyons les empereurs romains, Domitien, Commode, prendre des leçons de ces mêmes Scythes, et, quoique les Romains ne regardassent pas l'arc comme une arme nationale, émerveiller leurs contemporains par leurs exploits au Cirque et à la chasse.



Méthode employée par les Cabôclos pour lancer leurs flèches. (P. 136, col. 1.)

Végèce rapporte que les archers anciens lançaient leurs flèches à près de deux cents mètres. C'est déjà une belle distance, mais elle ne nous étonne pas si nous considérons qu'en un temps bien plus rapproché de nous, sous Henri VIII d'Angleterre, une ordonnance royale enjoignit aux jeunes gens de vingt-cinq ans de s'exercer au tir de l'arc, mais de ne le faire qu'en se plaçant au moins à une distance de deux cents mètres. Nous avons bien dégénéré depuis cette époque, car, même en Angleterre où le tir de l'arc est encore en grand honneur et pratiqué par tout le monde, jamais, en tirant au blanc, on ne placerait les cibles à plus de quatre-vingts ou cent mètres.

Robin Hood seul, le fameux archer des ballades anglaises, — et peut-être son compagnon et lieutenant Little John, — savaient lancer leurs traits à plus d'un mille : ce qui représente plus d'un kilomètre et demi !... N'oublions pas qu'il s'agit de héros légendaires et que l'exagération est naturelle chez tous les peuples primitifs.

Quoi qu'il en soit, la réputation des archers normands est proverbiale : ils apprirent aux Saxons, à leurs dépens, ce que valait leur arme, et les Anglais conservèrent longtemps le privilége d'être les premiers archers du monde. Ils y tiennent encore aujourd'hui. Tous leurs souverains ont regardé comme un devoir de savoir manier l'arc, et la reine Victoria, dans sa jeunesse et au commencement de son règne, s'exerçait elle-même à ce qui n'est plus qu'un noble amusement.

Les Orientaux conservèrent l'arc militaire bien plus longtemps que ne le firent les peuples d'Oc-

cident. A la bataille de Lépante, en 1571, les Turcs firent, avec leurs flèches, un énorme carnage de chrétiens. Ce qui est non moins extraordinaire, c'est que les Croisés, cinq cents ans avant, employaient pour lancer leurs flèches la même méthode que les fameux Cabôclos du Brésil; ils se renversaient sur le dos, appuyant leurs pieds contre le bois de l'arc, amenant la corde à la hauteur de leurs yeux et lançant à une distance prodigieuse des flèches qui perçaient cuirasses et boucliers les plus épais. Je ne vous engagerai point, mes petits amis, à essayer de cette position peu commode!

A suivre. H. DE LA BLANCHÈRE.

LES HIRONDELLES DE MON ONCLE

C'était un bon gros homme, à qui les hasards de la vie avaient souri pendant qu'il leur souriait; il n'avait plus d'autre occupation que de savourer le tranquille passage du temps, qui faisait pour lui tous les jours égaux en bien-être, en repos, en paix d'âme.

Il habitait un village, dont il était le notable jovial et sensé. Il riait avec tous. Il disait franchement son fait à chacun. Sa franchise était aimée. On se conseillait à lui. Il examinait l'affaire de celui-ci, tranchait sur le démêlé de ceux-là. On lui apportait à lire les lettres qu'on venait de recevoir. Il faisait les réponses, d'une fine anglaise commerciale, en fournissant le papier... Et les pauvres savaient le jour où l'on trouvait des centimes à son seuil.

Ronde bedaine il s'était faite à cette vie de quiétude, et aussi de copieuses et succulentes digestions — trop ronde, car il la fallait porter; et, ma foi, la changer de lieu constituait un labeur essoufflant. Aussi l'en changeait-il le moins possible : et elle s'arondissait d'autant.

Il y avait devant sa maison, sur la rue, un large banc de bois, à côté de la porte, au pied de la treille qui ouvrait son grand Y tortueux. Aussitôt après le repas de midi, c'était là qu'il allait s'asseoir, les jambes écartées, le dos bien appuyé. Il s'accoudait sur le bras du banc, mettait une oreille sur sa main, et ses yeux se fermaient pour une grande demi-heure.

Gens, chevaux, voitures se succédaient dans la rue sans qu'il bronchât, sans qu'il vît, sans qu'il entendît rien. Mais, la sieste finie, nul du pays ne passait sans que quelques mots s'échangeassent; tel s'asseyait même, qui causait un instant.

Et quand personne ne passait, quand personne n'était assis causant avec lui, il regardait les nuages flotter; il guettait mûrir les grappes de la treille, qui pendaient à niveau de la porte. Puis, et surtout, il portait les yeux plus haut, sous l'avancée du toit, là où sortent les poutrelles; et des heures entières il bayait au gentil, au joyeux, au bruyant manége des hirondelles qui avaient bâti, dans des encoignures voisines, deux de ces globes de terre échancrés — qu'on tient au village pour signes de bénédiction — et qui élevaient là leur petite famille babillarde.

Ses hirondelles!... Ah! le brave homme n'eût pas donné leur humble société coutumière pour celle de tous les brillants ou marquants personnages de l'univers. Ah! il eût bien fallu voir qu'un gamin sacrilége eût jeté par là quelque pierre, ou levé quelque gaule!

« Tu n'imagines pas comme elles me peuplent l'existence, ces chères petites, me disait-il, la dernière fois que j'étais allé passer quelques jours auprès de lui. Pour toi, n'est-ce pas, elles se ressemblent toutes. Eh bien, moi je les reconnais, je les distingue parfaitement l'une de l'autre. Jusqu'à ce printemps je n'avais eu qu'un nid, le premier, celui qui est par ici, le moins gros. Cette année, j'en ai deux : mais pour le second, si tu savais... Oh! c'est toute une histoire!

» Figure-toi qu'en avril je vois revenir, comme de coutume, le vieux père, la vieille mère, qui reprennent possession de leur maisonnette. Me voilà content, parce que j'aime toujours à savoir qu'il n'est pas arrivé malheur à mes petits voyageurs pendant leur grand voyage. Puis, un jour, j'en aperçois deux autres qui posent des becquées de limon contre le crépi, de l'autre côté du chevron qui soutient le premier nid. Je me dis : C'est assurément deux enfants du toit. Le cœur leur a conseillé de faire leur petit établissement de ménage tout auprès de leur ancien berceau. Une bonne pensée!

» Ils travaillaient donc. De temps en temps d'ailleurs les vieux parents, poussant un crochet de vol dans l'encoignure, allaient voir si tout marchait bien, et repiquaient de l'aile en criant d'un air joyeux comme pour dire : « Bon! ça va, ça va! »

» Moi, j'étais heureux. Tu penses : deux nids au lieu d'un; cela valait bien contentement!

» Et pendant toute une demi-semaine, j'étais là en contemplation devant cette nouvelle maison d'oiseaux, qui s'arrondissait, qui montait, qui prenait forme et figure. « Allons! allons! courage! » criais-je en moi à ces jeunes architectes que je voyais l'un après l'autre apporter leur gorgée de ciment à la bâtisse de famille. Et comme s'ils m'eussent entendu, comme s'ils eussent aperçu l'amical applaudissement de mes regards, ils allaient, se hâtaient, s'empressaient... C'est si bon de sentir qu'on va avoir à soi sa petite maison faite par soi, gagnée, payée de ses peines!

» Enfin, un matin la voilà finie, bien ronde, bien crépie, avec une entrée bien arquée. Une fois, deux fois, dix fois, ils se glissent dedans et ressortent en jetant des cris de plaisir... Les parents ont, eux aussi, voleté autour, ils ont, eux aussi, poussé de bruyantes exclamations. Ce sont des allées, des venues; on s'entrecroise, on se poursuit, on jase, on semble se féliciter...

» Bref, le gros œuvre est achevé. Mais il faut maintenant matelasser, duveter l'intérieur. « Il vous sou-



Toutes les hirondelles revenaient. (P. 139, col. 1.)

vient sans doute, jeunes gens, du doux lit où vous êtes nés : il en faut un semblable pour vos enfants. En campagne! en quête de la laine, du crin, de la plume qui feront chaude et tendre la couchette. » Ils ont compris; ils savent ou se rappellent. Ils partent et bientôt reparaissent une brindille au bec. Ils entrent, et par un petit bout de queue blanche et noire qui dépasse, qui bouge, je suis le travail d'arrangement qui se fait...

» Mais à ce moment — ô mon Dieu! — Brrr! un petit bruit... tout craque là-haut, tout se disjoint, tout s'écroule, tout vient, avec une trainée fumeuse, s'épâter là, sur le banc, à côté de moi!... Il ne reste plus contre la poutrelle et sur le mur que la marque grisâtre du demi-cercle de mortier qui a lâché prise.

» Alors cris de détresse, de douleur! J'en avais pour ma part l'âme navrée. Il fallait les entendre, les voir, ces pauvres désolés! Comme doutant encore de leur désastre, ils allaient ensemble à l'encoignure. Rien! plus rien! Et de crier plus fort, en voletant, en planant aux environs.

» Tout cela ne s'est pas accompli sans que les vieux parents en aient connaissance. Eux aussi ils viennent regarder, eux aussi ils poussent d'abord des lamentations... Mais quand on aura bien crié, quand on se sera bien lamenté, à quoi cela servira-t-il! On ne guérit pas les maux par des plaintes; on ne répare pas le malheur avec du découragement.

« Mon Dieu, se disent sans doute alors les vieux parents, ces enfants sont jeunes; ils croient que tout va leur réussir d'emblée, sans contre-temps, et, pour quelques jours de travail perdus, les voilà au désespoir; et de désespoir il n'y en a que faire. Leur nid a croulé, c'est qu'ils s'y seront mal pris pour le construire. L'expérience, le coup d'œil, le *jugé* leur manque... — Allons, enfants, aidez-nous seulement pour le transport des matériaux, et bientôt il n'y paraîtra plus. »

» Et alors — je l'ai vu, de mes yeux vu, et bien d'autres gens en même temps que moi — voilà les vieux qui se mettent à reconstruire la maison de concert avec les jeunes; les guidant, les dirigeant de leurs conseils, de leur exemple, de leur habitude du maçonnage.

» Or, à eux quatre, en deux journées et demie de travail ils avaient presque réparé le dommage — moi, suivant, guettant attentivement, comme tu penses, leur intéressant travail — quand soudain — Ah! tu n'as pas idée du coup que je reçus au cœur! — tout s'éboula, tout dégringola de nouveau.

» Désolation des désolations! Malheur des malheurs! C'est à qui criera le plus fort, à qui prendra le vol le plus agité... Le quartier est plein du bruit que font ces quatre éplorés!... L'air est ému de leur affolement... Toutes les voisines hirondelles accourent qui, à leur tour, constatent le sinistre et se lamentent à cette vue. Le vieux mâle vole au-devant de chacune, et il leur parle, et il crie : « Vous comprenez — semble-t-il dire — c'est comme un sort, comme une malédiction sur le nid, sur le nouveau ménage. Qui sait? il importe peut-être que le doux et chaud berceau soit bientôt prêt pour recevoir les œufs. Qu'adviendrait-il si la maison n'était pas seulement faite?... Ils n'avaient pas calculé avec ces retards, avec ces catastrophes, nos jeunes époux. Ah! les pauvres enfants! nous avons voulu leur prêter assistance, mais notre science et notre aide ont été inutiles. Il n'y a plus de temps à perdre pourtant. Que faire?...

» — Que faire! répliquent sans doute les compères et les commères du voisinage. Eh pardienne! recommencer. » La troisième fois sera sûrement la bonne.

» Et alors voilà une vingtaine d'ouvriers à l'ouvrage; et tu penses si l'ouvrage allait vite! C'était, vois-tu, quelque chose de charmant, de touchant, d'attendrissant que le léger va-et-vient de tous ces petits maçons qui maçonnaient en chantant pour obliger deux de leurs jeunes amis — ou plutôt pour que le berceau ne manquât pas à ces chers œufs qu'on attendait, et pour le sort desquels on avait des inquiétudes.

» On ne l'aurait pas voulu croire si je l'avais ensuite raconté sans m'être assuré des témoins. Aussi avais-je appelé tous les gens de la rue : nous étions donc là nombreux regardant, nous assurant bien de la réalité du fait.

» Et la bâtisse montait à vue d'œil, car ce méthodique arrivage des matériaux était incessant : moins de quatre heures après l'accident, il ne manquait plus que les dernières becquées pour arrondir la porte. Cinq ou six des travailleurs restèrent pour mener à fin l'œuvre confraternelle. Les autres, le cœur satisfait, étaient retournés aux soins particuliers de leur ménage. Et nous qui assistions à l'achèvement du travail, nous nous sentions tout heureux pour les jeunes gens que nous voyions déjà entrer en possession de leur demeure, et pour les vieux parents, qui planaient béatement aux alentours.

» Et pourtant le dernier mot de la fatalité n'était pas dit en cette laborieuse entreprise. Soudain tout croula, tout s'abîma comme la première, comme la seconde fois.

» Un cri perçant et douloureux retentit qui nous déchira l'âme. A ce cri, tel que je n'en avais jamais entendu pousser de semblable par aucun de ces oiseaux, toutes les hirondelles qui étaient là partirent à tire-d'ailes, comme autant de flèches lancées aux divers points de l'horizon. On eût dit que le désespoir les emportait, qu'elles fuyaient pour ne plus voir ce lieu où s'étaient succédé tant de désastres. Pendant quelques minutes en effet nous n'en aperçûmes plus aucune aux environs. Navrés, nous nous demandions ce que cela pouvait signifier — quand un immense bruissement nous fit lever les yeux. Un vrai nuage d'oiseaux venait, qui se prit à tourbillonner très-haut au-dessus de la maison.

» Toutes les hirondelles du canton étaient certainement réunies. Il y en avait des mille!...

» Après que cette multitude eut longuement tour-

noyé dans le ciel, pour attendre sans doute les recrues, qui arrivaient toujours, de tous les côtés, deux des oiseaux se détachèrent. Dans l'un je reconnus mon vieux mâle qui amena l'autre hirondelle vers la place du nid écroulé. Ils s'accrochèrent ensemble à la poutrelle voisine, et jasèrent un instant...

» Puis le vieux mâle remonta dans le tourbillon qui bientôt s'abattit. Et alors tous les oiseaux passèrent un à un devant l'oiseau resté suspendu à la poutrelle — qui, pendant que le défilé avait lieu, répétait en son strident babil une suite de petits cris qui devaient être autant de mots d'ordre donnés et auxquels chaque passant répondait.

» Puis toute la nuée disparut; mais bientôt un nouveau défilé commença. Toutes les hirondelles revenaient le bec plein de mortier pris au rivage, où d'ailleurs nous les voyions posées en longues files noires, occupées à faire leur chargement.

» Et, sous l'évidente inspection de l'oiseau de la poutrelle, qui était sans doute le plus capable architecte de la peuplade — car il restait là parlant à chaque arrivant — la reconstruction du nid s'effectua.

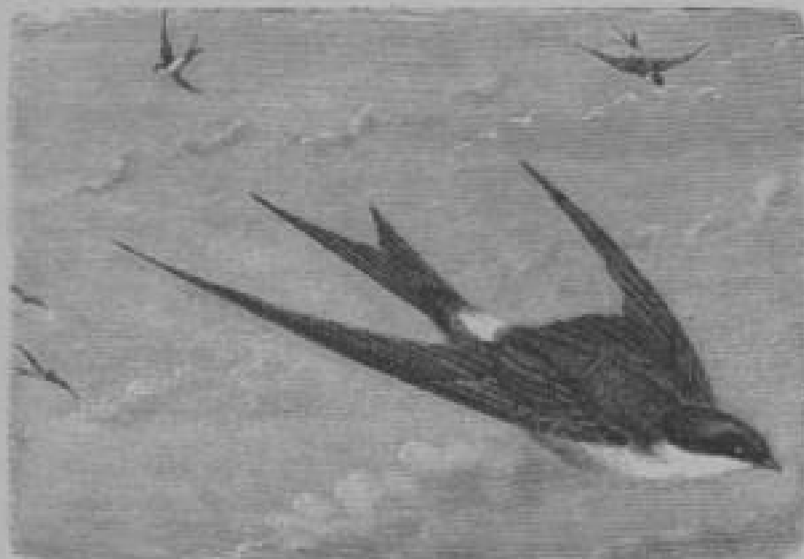
» En moins d'une heure, l'édifice fut élevé; et si bien étayé, si bien combiné cette fois, qu'il dure encore, et qu'il a déjà servi à deux couvées. — La troisième est en train. Nous étions tous émerveillés, nous les témoins de cet acte si simple, et pourtant si magnifique, de fraternité. Quant aux oiseaux, la tâche achevée, ils se dispersèrent tranquillement en tous sens.

» Six jours plus tard la jeune mère commençait à couver ses quatre ou cinq œufs — dont le premier avait dû être pondu le lendemain même du jour où tout le peuple hirondelle était venu rebâtir la maison.

» Cela pressait, comme tu vois. Et voilà l'histoire de mon second nid d'hirondelles. Tu penses s'il m'est précieux, si j'ai raison de défendre jalousement cette œuvre qui a coûté tant de travail, et en qui se résument tant de sentiments affectueux mis en jeu par une question de douce maternité. »

Ainsi parla le brave homme. Hélas! il ne va plus aujourd'hui s'asseoir sur le banc d'où il aimait tant à contempler les chers oiseaux de son toit; mais sous le toit hospitalier son souvenir est resté qui protége encore les nids de la poutrelle.

EUGÈNE MULLER.



SIR SAMUEL BAKER[1]

—

LES SOURCES DU NIL

Muni des instructions de Speke, sir Samuel Baker résolut de se porter à la découverte de cet autre grand lac, que les indigènes avaient signalé comme se trouvant immédiatement au nord-ouest du Victoria-Nyanza. Mais il ne fallait pas songer à s'avancer dans ces pays, en proie à de continuelles luttes intestines, sans une escorte considérable.

Les marchands arabes, craignant que Baker ne dévoilât en Europe leur odieux trafic, faisaient tous leurs efforts pour l'empêcher de s'avancer vers le haut Nil. Ils allèrent jusqu'à organiser un complot dans le but d'assassiner les deux voyageurs européens; mais cette conspiration fut heureusement découverte par Mme Baker, et étouffée à sa naissance par l'énergique attitude de son mari.

Enfin, le courageux explorateur réussit à recruter une escorte arabe, et il quitta Gondokoro le 25 mars 1863, malgré la perspective qu'on lui faisait entrevoir qu'il serait assassiné. Se dirigeant vers le sud-est, il entra dans le pays de Latouka.

« Les habitants de ce pays, nous dit le voyageur, sont les plus beaux sauvages que j'aie rencontrés. Ils sont grands, et diffèrent beaucoup des riverains du Nil blanc par leur politesse et les agréments de leur physionomie. Ils sont fort braves, et passent pour supérieurs à toutes les tribus qui combattent à pied... Les hommes n'ont d'autre parure que leur coiffure en forme de casque... Cette coiffure est faite avec leur chevelure laineuse entrelacée peu à peu de ficelle. C'est un travail qui exige une persévérance de plusieurs années. A mesure que les cheveux traversent le premier réseau, ils sont arrangés comme les premiers; en sorte qu'au bout d'un assez long temps, le sommet de la tête est surmonté d'une substance compacte qui a l'air d'un casque de feutre ayant environ un pouce et demi d'épaisseur. On y forme un rebord solide de la même épaisseur, en cousant les cheveux avec du fil. Le devant en est protégé de deux plaques de cuivre dont la plus haute a près d'un pied; puis ce casque est orné de verroteries, dont les plus recherchées sont en porcelaine rouge ou bleue. Le tout entouré d'un cercle de cauris et surmonté de plumes d'autruche. »

Pendant qu'il était dans ce pays, un incident vint améliorer sa position et augmenter considérablement son prestige sur les Arabes qui l'accompagnaient. La troupe qui avait comploté de l'assassiner à Gondokoro, fut massacrée jusqu'au dernier homme par les Latoukiens, et les Arabes virent dans cet événement un effet de son pouvoir surnaturel.

Le chef de caravane Ibrahim lui offrit, en consé-

1. Suite et fin. — Voy. page 124.

quence, de se joindre à lui avec ses hommes, et ils continuèrent à s'avancer vers le sud.

Au sortir du Latouka, ils entrèrent dans l'Obbo, pays fertile et bien cultivé. Les habitants sont des nègres de belle taille, aux traits bien dessinés; ils se revêtent de peaux de chèvre, et, par une bizarre anomalie, marchent au combat entièrement nus, le corps zébré de raies de couleur rouge et jaune.

Le 23 janvier 1864, ils atteignirent la rive droite du Nil blanc, auquel Speke a donné sur cette partie de son parcours le nom de Somerset. Ce fleuve les séparait de l'Ounyoro, royaume nègre important situé entre les deux grands lacs, qui constituent les réservoirs supérieurs du Nil.

Des ambassadeurs, envoyés par Kamrasi, le souverain de l'Ounyoro, venaient à la rencontre de Baker. Celui-ci se présenta comme le frère de Speke, qui avait visité peu de temps auparavant ce pays. On refusa d'abord de le laisser passer, mais trois déserteurs de l'escorte de Speke, étant arrivés quelques jours après, déclarèrent reconnaître en lui le frère de leur ancien maître, et Baker fut autorisé à pénétrer avec son escorte dans l'Ounyoro.



Après plusieurs délais suscités par la poltronnerie du roi Kamrasi, qui n'était que médiocrement rassuré sur les intentions des voyageurs, ceux-ci arrivèrent enfin à la capitale, M'rouli, grand village de huttes faites d'herbe et de paille, situé sur le penchant d'une colline aride.

Quelques jours après leur arrivée, le roi vint les visiter et s'excusa des retards qu'il leur avait occasionnés. Baker parvint à obtenir de lui quelques renseignements sur le Louta-Nzigué, ce grand lac qu'on avait signalé à Speke, mais le roi lui refusa obstinément la permission de s'y rendre. En vain le voyageur lui fit de magnifiques cadeaux. Chaque jour amenait de nouvelles exigences, et les présents ne paraissaient produire d'autre effet sur le noir despote que d'aviver sa cupidité.

Enfin, poussé à bout par des demandes révoltantes, Baker se précipita un jour sur Kamrasi, et, lui plaçant son revolver sur la tempe, il le menaça de mort s'il ne lui fournissait à l'instant les moyens de continuer sa route. Le nègre épouvanté promit tout pour avoir la vie sauve; et en effet, le lendemain, il envoyait à Baker les guides et les bêtes de somme dont il avait besoin pour gagner le lac.

M. et Mme Baker, épuisés par la fièvre, pouvant à peine se tenir sur les bœufs qui leur servaient de monture, se mirent immédiatement en route. Ils furent bientôt rejoints par les soldats de la garde royale, que Kamrasi envoyait pour les escorter. Aux



Sir Samuel Baker escorté par les soldats de la garde royale de l'Ounyoro. (P. 142, col. 1.)

cris que poussèrent ces sauvages, les voyageurs se crurent attaqués. « En fait, raconte Baker, ce n'était qu'une espèce de fantasia. Les nègres se précipitant sur nous comme une nuée de sauterelles, dansaient et hurlaient autour du bœuf que je montais. Ils feignaient de nous attaquer, puis de se battre entre eux, et se comportaient comme des fous; même se jetant sur l'un des leurs, ils le déchirèrent à coups de lance. Leur équipement était grotesque. Vêtus avec des peaux de léopards ou de singes blancs, ils portaient des queues attachées au bas de leurs reins, des cornes d'antilopes fixées sur leurs têtes, et des barbes postiches fabriquées avec les extrémités de plusieurs queues cousues ensemble. Ils avaient vraiment l'air de démons. »

Le lendemain de leur départ, à la traversée du Kafour, large rivière tributaire du Nil, Mme Baker tomba foudroyée par le soleil. Pendant trois jours elle flotta entre la vie et la mort, en proie à un terrible accès de fièvre cérébrale. Dieu voulut épargner à l'intrépide voyageur la douleur de perdre sa compagne au moment où le succès allait couronner leurs efforts communs. Mme Baker se releva heureusement de cette terrible secousse.

Enfin, le 14 mars 1864, ils arrivaient sur les bords de ce lac, objet de leurs longues et pénibles recherches. Du haut d'une colline, ils virent tout à coup se déployer devant eux une immense nappe d'eau, s'étendant sans limites, comme une mer, au sud et au sud-ouest, et bornée à l'ouest par de hautes montagnes bleuâtres.

« Je remerciai, du fond de mon cœur, dit Baker, Dieu qui m'avait soutenu jusqu'au bout. Trop de pensées sérieuses m'oppressaient pour que je pusse pousser de vains cris de joie. »

Baker donna à ce lac le nom d'Albert, en souvenir du prince, époux de la reine Victoria, si aimé et si vénéré par tous les Anglais.

La découverte de ce lac venait compléter les résultats de l'exploration de Speke et achevait de déchirer le voile qui enveloppait si mystérieusement les sources du Nil. On savait dès lors que ce magnifique fleuve, s'échappant du grand lac de Victoria situé au-dessous de l'équateur, allait se déverser dans un autre lac, le Louta Nzigué ou Albert Nyanza et en sortait pour se diriger définitivement au nord vers l'Égypte et la Méditerranée.

Il ne restait plus à la science qu'à établir quels étaient les cours d'eau qui venaient alimenter ces vastes réservoirs; en un mot, ayant découvert les sources du Nil, il fallait encore reconnaître le bassin supérieur du Haut-Nil, en préciser l'étendue, les limites et connaître toutes les rivières qui le sillonnent. Ce travail, qui demande encore de longues recherches, n'a pas encore été fait; nous vous avons déjà dit que c'est à son exécution que s'est consacré le grand Livingstone.

Néanmoins, Speke et Baker peuvent revendiquer l'honneur d'avoir découvert les véritables sources du Nil, ces deux vastes réservoirs qui alimentent le roi des fleuves de l'ancien monde.

Baker s'embarqua sur le lac Albert et il le remonta vers le nord jusqu'au point où le Somerset vient s'y précipiter par une magnifique cataracte de trente-cinq mètres de hauteur.

De là il regagna M'rouli, la capitale de l'Ounyoro. Quel fut son étonnement, en y arrivant, d'apprendre que le personnage qui l'avait accueilli lors de sa première arrivée, n'était pas le souverain, mais simplement un des frères du roi qui avait personnifié le véritable Kamrasi pour éviter à ce dernier d'avoir à se présenter devant le terrible Européen! Kamrasi vint lui-même cette fois raconter cette honteuse farce, qu'il avoua ne lui avoir été suscitée que par la peur.

Le 20 novembre 1864, les voyageurs quittèrent l'Ounyoro, se dirigeant cette fois vers le nord, vers l'Europe! Six mois après ils étaient de retour à Khartoum. De là ils gagnèrent Souakim, petit port de la mer Rouge, où ils s'embarquèrent sur un bateau à vapeur égyptien qui les déposa quelques jours après à Suez.

Le voyage de sir Samuel Baker eut un immense retentissement; les Sociétés de géographie de Londres et Paris décernèrent leur médaille d'or à l'heureux voyageur, auquel la reine Victoria venait de conférer le titre de baronnet.

Le vice-roi d'Égypte, désireux de faire entrer son pays dans la voie du progrès et de la civilisation, s'était ému du tableau que Baker avait fait, dans la relation de son voyage, de la situation des contrées du Haut-Nil, que le voyageur dépeignait en termes si émouvants comme en proie aux ravages des marchands d'esclaves égyptiens. Il offrit au grand voyageur de lui confier le gouvernement de ces provinces lointaines, en lui donnant tous les pouvoirs nécessaires pour mettre un terme à la traite des noirs. Baker accepta, moins par ambition que par devoir. Il lui semblait qu'il lui incombait, à lui qui avait flétri ce honteux trafic, d'aller le combattre alors qu'on lui mettait dans les mains les moyens nécessaires. Investi de la haute dignité de Bey, il se mit à la tête d'une armée égyptienne et partit en 1870, accompagné de son intrépide épouse, qui peut à juste titre revendiquer une part de la gloire qui entoure le nom qu'elle porte.

Je vous ai déjà dit quel a été le résultat général de cette expédition.

Une seconde dépêche, arrivée de Khartoum il y a quelques jours, donne de nouveaux détails sur les résultats scientifiques obtenus par Baker dans cette nouvelle exploration. D'après elle, le voyageur considérerait le lac Albert comme une simple prolongation du grand lac Tanganika, qui formerait donc à travers l'Afrique une vaste mer intérieure s'étendant du sud au nord sur une longueur de plus de deux cents lieues. Cette nouvelle découverte aurait, si elle se trouve confirmée, une immense importance, puis-

qu'elle ouvrirait une magnifique voie navigable au cœur même du continent africain. Cependant nous devons ajouter qu'elle se trouve en contradiction avec toutes les théories admises jusqu'à ce jour.

Louis Rousselet.

LE JARDINAGE DE LA JEUNESSE

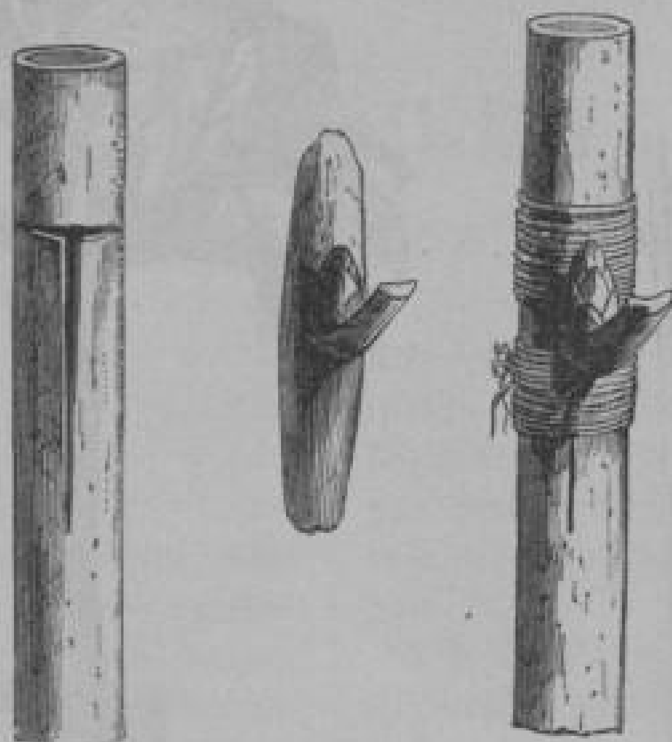
—

AOUT.

La floraison des plantes de pleine terre est aussi brillante que pendant le mois précédent, à la condition que les arrosements ne soient pas négligés.

Rappelez-vous bien que l'arrosage est la grande affaire de la saison chaude, et que si vous voulez obtenir de bons résultats, il ne faut pas laisser vos fleurs manquer d'eau.

Ayez un bon arrosoir bien proportionné à vos forces, qui ne vous fatigue pas outre mesure, que vous puissiez manier facilement, et qui soit cependant d'une capacité suffisante pour que vous n'ayez pas à le remplir à tout instant.



Greffe en écusson. (P. 144, col. 1.)

Il faut préparer la place où seront plantés les oignons de tulipes et de jacinthes, destinés à fleurir de bonne heure au printemps.

C'est le moment des derniers semis de plantes vivaces ou bisannuelles, afin d'avoir des pieds assez forts pour hiverner : pensée, silène, myosotis, lin vivace, giroflée jaune, etc.

On fait les boutures des plantes vivaces qui doivent passer l'hiver en pleine terre, en serre tempérée ou sous châssis.

C'est l'époque la plus favorable pour marcotter autant que possible les belles espèces d'œillets dont on veut avoir une collection fraîche pour l'année suivante.

Nous conseillons aussi le bouturage des pensées, car le semis, qui est le moyen de reproduction le plus usité pour ce genre de fleurs, risque souvent de ne pas donner des sujets analogues à ceux qui ont fourni la semence.

Il y a souvent hybridation, c'est-à-dire mélange des pollens divers, par le fait du voisinage de fleurs différentes, et l'on est tout étonné lorsque, ayant, par exemple, confié à la terre de la graine recueillie sur un pied de fleurs entièrement violettes, on obtient des sujets qui portent des fleurs bariolées de jaune ou de blanc.

Le bouturage pare à cet inconvénient, et permet à l'horticulteur soigneux, attentif, prévoyant, de former une collection de sujets choisis qui, au lieu de dégénérer, doivent aux soins spéciaux dont ils sont l'objet une exubérance de vitalité, qui se traduit par la plus magnifique floraison.

Lors donc que, dans ses planches ou bordures de pensées, on a remarqué des pieds donnant des fleurs qu'on trouve belles, on en détache une ou plusieurs *branches* auxquelles on enlève les fleurs, et dont on supprime les feuilles du bas en les coupant près de leur point d'insertion ; puis on enterre les boutures comme nous l'avons indiqué précédemment, dans le terreau, ou simplement dans la terre ordinaire qu'on maintient humide, en abritant à l'aide d'un verre ou d'un pot à fleurs renversé. Les racines ne tardent pas à se développer, et l'on a une plante nouvelle. En opérant ainsi en automne, on se prépare de forts pieds pour le printemps, et en bouturant en mai ou juin, des pieds qui fleurissent pendant tout l'automne.

Ce retour au bouturage nous conduit à parler d'un autre mode de multiplication, ou plutôt de conservation des espèces et des variétés qui est en même temps une des opérations les plus intéressantes de l'art horticole : la *greffe*.

On prétend que la greffe fut enseignée aux hommes par le hasard, il y a longtemps, bien longtemps de cela, si longtemps que la date s'en est perdue. Les branches de deux arbres de même nature, remuées par le vent, s'étant frottées et entamées par le frottement, on remarqua qu'elles s'étaient ensuite soudées, et ce fut, dit-on, ce qui donna l'idée de la greffe, laquelle n'est autre chose que la soudure de deux sujets, dont la vie devient ensuite unique.

Si, par exemple, on veut avoir un rosier d'une variété quelconque, il suffit de prendre un bout de branche, un *œil*, sur un rosier de cette variété, et d'aller le souder sur un pied de rosier sauvage ou églantier. Le sauvageon adoptera le bourgeon étranger, se l'identifiera, le nourrira, enfin se chargera d'emprunter au sol la sève, les sucs qui doivent former la fleur magnifique. Ce sera un rosier vivant sur un autre, qui ne fait plus qu'un avec lui.

Il y a plusieurs façons d'opérer la greffe. On adopte

l'une ou l'autre selon le genre de végétaux qu'il s'agit de marier.

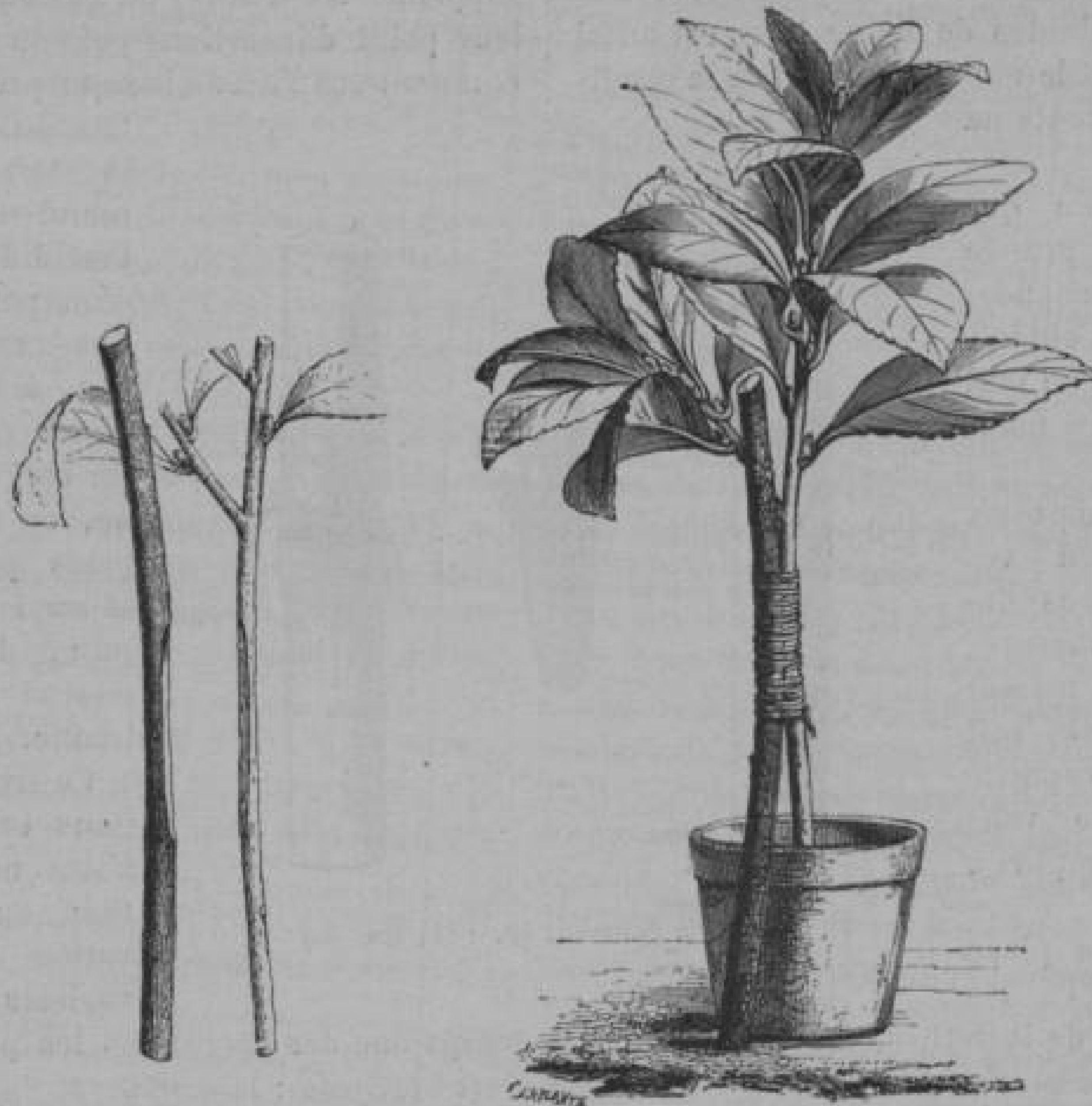
Trois modes sont plus particulièrement usités :

1° La greffe dite par approche, qui rappelle l'opération naturelle, première indication du procédé, et qui s'explique d'elle-même à l'aide des deux figures ci-jointes.

Dans la première figure, on voit les sujets préparés pour le rapprochement; dans la seconde, il s'agit de donner à un vieux pied une *tête* nouvelle, en y soudant un jeune sujet élevé en pot. On a entaillé les deux tiges, on les a rapprochées par des points entaillés, et l'on a fait une ligature. Quand la soudure sera opérée, on coupera la tige du pot au-dessous de la ligature qu'on enlèvera. Et de deux sujets l'on en aura fait un. Cette greffe n'est que rarement employée.

2° La greffe en fente, tout expliquée aussi par les figures, s'emploie ordinairement pour certains arbres forestiers ou fruitiers, dits de plein-vent.

3° La greffe en écusson est généralement pratiquée pour les arbres fruitiers de basse venue et pour les végétaux florifères. Nous prendrons pour exemple le rosier que déjà nous citions tout à l'heure.



Greffe en approche. (P. 144, col. 1.)

Étant donné un églantier ou rosier sauvage qu'on a transplanté dans un jardin, et dont on veut faire un rosier de luxe, on se procure une branche d'un rosier de luxe quelconque, à laquelle on enlève, d'un coup de couteau ou de canif, nettement donné, un *écusson*, comme dans la figure ci-jointe. On ouvre sur la tige de l'églantier, dans l'écorce seulement, une incision en forme de T, comme on le voit dans la figure de gauche.

On entr'ouvre les lèvres de cette plaie de manière à y pouvoir glisser l'écusson auquel on n'a laissé qu'un peu de bois sous le bourgeon : l'écusson entré, on tranche le haut de façon que l'épaisseur d'écorce se raccorde à l'incision transversale du T, puis on fait une ligature modérément serrée avec un fil de laine. Et, si l'opération a été rapidement et convenablement faite, on ne tarde pas à avoir la preuve, par l'allongement du bourgeon, que la soudure et l'unification des deux est parfaite.

On coupe alors la tige du sauvageon au-dessus de l'endroit où la greffe a été pratiquée, en supprimant les jets qui pourraient se produire au-dessous, lesquels ne donneraient que des fleurs d'églantier, et l'on a le rosier de luxe désiré.

Cette opération, bien que fort simple, demande cependant un certain tour de main, qu'on acquiert d'ailleurs bien vite avec un peu d'observation. On la pratique à l'aide d'un instrument dit *greffoir*, composé d'une lame d'acier pour couper l'écusson et faire la fente, et d'une espèce de petite spatule d'ivoire, pour ouvrir l'écorce sans blesser le sujet.

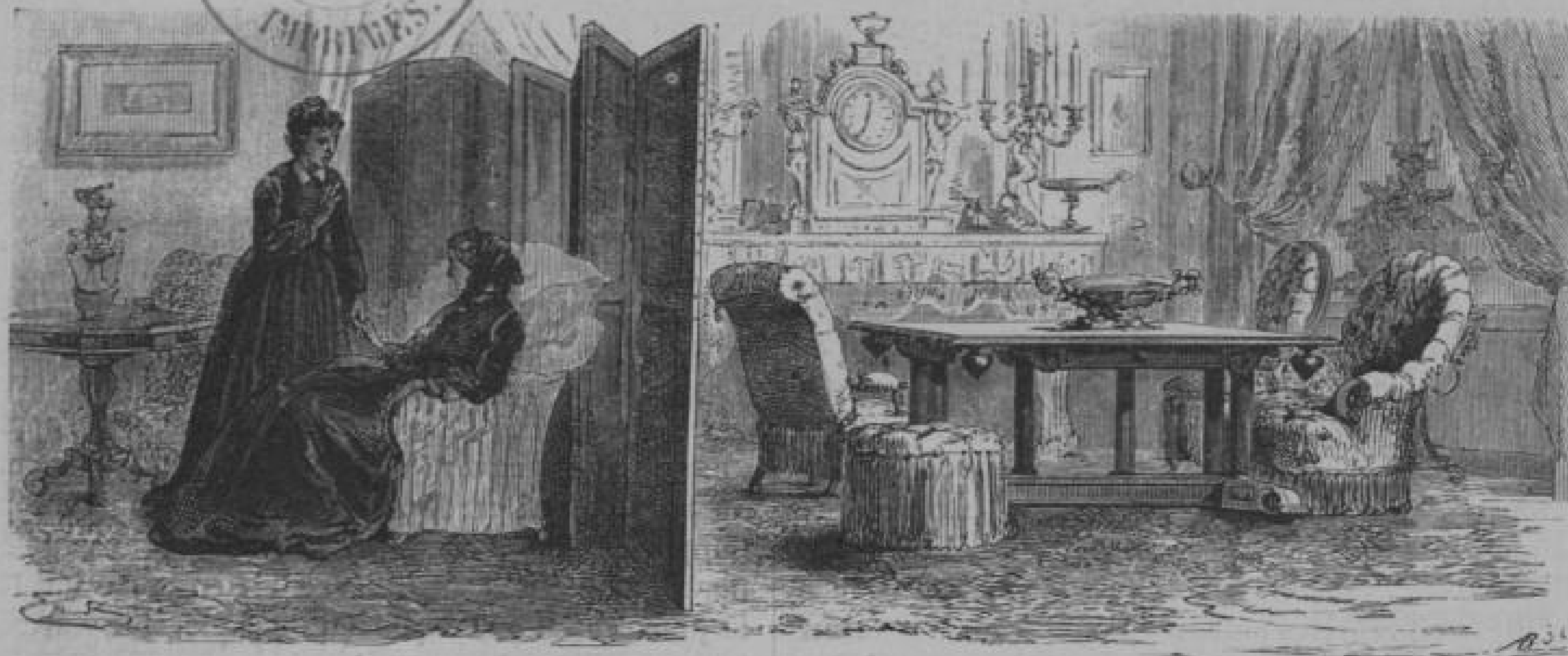
Avons-nous besoin de noter que la greffe ne peut avoir lieu qu'entre des végétaux de nature à peu près analogue : arbre à pépin sur arbre à pépin ; arbre à noyau sur arbre à noyau, et encore n'y a-t-il rien là d'absolu : car, tandis que la greffe du poirier se fait avec succès sur le coignassier, et celle du cerisier sur le prunier, on n'obtient que difficilement des résultats en voulant marier le poirier au pommier. A plus forte raison faut-il reléguer parmi les fables la prétendue greffe du rosier sur le houx, et de la vigne sur le noyer.

On peut greffer au printemps, car alors, pendant toute la belle saison, le sujet se développe, mais l'on greffe beaucoup aussi en août, et au plus tard en septembre ; car, si l'on reculait trop l'opération, les froids viendraient saisir le sujet avant que le bourgeon fût, selon le terme consacré, *aoûté*, c'est-à-dire tout à fait lié à son pied d'adoption.

L. Chatenay,

Chef des fleuristes au Jardin des Plantes de Paris.





C'est bientôt fini! dit-elle avec lenteur. (P. 145, col. 2.)

UNE SŒUR

CHAPITRE PREMIER

Réserve de confiance.

C'était un grand salon brillamment éclairé, dans un vaste appartement du faubourg Saint-Germain; au fond de la pièce, un paravent excluait soigneusement l'éclat de la lumière. Un faible demi-jour régnait autour du canapé sur lequel reposait une femme maigre et pâle. De riches tentures, de beaux meubles ornaient le salon, mais nulle réunion de la famille n'y avait laissé sa trace: pas un panier à ouvrage, pas un livre, pas un journal. En écartant une feuille du paravent, au contraire, en pénétrant dans le petit réduit que s'était créé la maîtresse du logis, on frôlait un piano, on heurtait une étagère chargée d'inutilités gracieuses, on était charmé par le parfum des fleurs. Le salon était le domaine commun; le coin derrière le paravent était un refuge.

La solitaire était oisive, la tête appuyée sur sa main, comme si elle était plongée dans une rêverie vague; bientôt, se soulevant avec peine, elle agita une sonnette : un domestique parut. « Où est Mlle Élisabeth? demanda-t-elle. Dites-lui que je voudrais lui parler. » Et elle retomba dans ses réflexions.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit, doucement mais rapidement, et une jeune fille de vingt ans, grande et robuste, vint s'asseoir au pied du canapé de sa mère. Élisabeth avait les cheveux noirs, ses yeux étaient bleus, un peu pâles; mais lorsqu'une émotion vive venait l'agiter, son regard, froid d'ordinaire, lançait tout à coup des éclairs, et tout son visage respirait l'énergie comme la passion. Elle était calme alors, et caressait en silence les mains de sa mère, jouant machinalement avec les bagues qui couvraient les doigts amaigris. Elle n'avait pas demandé pourquoi on l'avait appelée; sa mère semblait satisfaite de sa présence, et ne parlait pas non plus.

Élisabeth avait cependant relevé la tête; ses yeux s'étaient habitués à l'espèce d'obscurité qui régnait autour du canapé; d'ailleurs un rayon de la vive lumière des lampes tombait par une fente du paravent sur le front de la malade. Il n'y avait pas à se méprendre sous cet éclat révélateur, c'était bien une malade qui était étendue là.

Le cœur de la jeune fille se serra violemment; il lui sembla voir une mourante. Elle se leva instinctivement pour déplacer la lampe dont la lumière fatiguait les faibles yeux de sa mère, puis elle revint s'asseoir sur son tabouret, l'âme saisie d'une grande terreur. « Êtes-vous plus souffrante, ce soir, maman? » dit-elle en se penchant sur le canapé. Sa voix ne tremblait pas, mais l'oreille de la malade y sentit vibrer l'accent d'une tendresse qui ne lui était pas ordinaire. Elle rouvrit les yeux qu'elle avait fermés comme sa fille passait derrière le paravent.

« C'est bientôt fini! » dit-elle avec lenteur, et comme si elle se parlait à elle-même.

Élisabeth pâlit; elle saisit le poignet de sa mère, et compta les pulsations inégales et faibles; la vie semblait s'écouler goutte à goutte. Le mal qui minait depuis si longtemps la santé de Mme de Banville avait presque achevé son œuvre; mais elle avait défendu au médecin de parler à ses enfants. « Je le leur dirai moi-même, » avait-elle promis, et le vieux

docteur lui avait obéi en éludant les questions d'Élisabeth comme les interrogations des garçons; il s'était borné à entrer dans le cabinet où travaillait M. de Banville; entre deux problèmes de mathématiques, celui-ci avait appris le danger de sa femme. « Il ne m'a pas compris, peut-être ne m'a-t-il pas entendu, » se dit le médecin en sortant; et il ne se trompait pas.

Élisabeth n'avait pas besoin de tant d'explications; les simples paroles de sa mère avaient déchiré le voile qui couvrait ses yeux; elle avait senti que cette vie si chère allait lui échapper sans qu'elle eût pu prodiguer ses soins à sa mère, lui témoigner son dévouement, sans qu'elle sût seulement combien elle l'aimait; mais les émotions de la jeune fille étaient silencieuses, elle baisait les mains de la malade qu'elle avait reprises entre les siennes; aucune larme ne mouillait son visage; seulement son regard fixe était singulièrement doux, et elle épiait les moindres mouvements de sa mère, comme si elle voulait sonder l'amère vérité dans toute son étendue, et savourer en même temps les derniers instants que lui laissait la mort.



Mon père, ma mère est morte! (P. 147, col. 2.)

Mme de Banville comprenait les agitations de sa fille sans les partager; le moment du déchirement était passé pour elle; son âme, toujours faible et douce, avait atteint ce degré d'épuisement où nulle émotion violente n'est plus possible; mais elle avait résolu de parler à sa fille, de lui donner ses derniers conseils pendant qu'elle possédait encore un reste de force; l'amour maternel triomphait de la réserve et de la timidité comme de la faiblesse. « Élisabeth, dit-elle doucement, je te laisse tes frères à soigner et à aimer; je te confie aussi ton père, je ne lui manquerai pas beaucoup. » Sa voix s'affaiblit; elle reprit au bout d'un instant, lentement et comme remontant vers le passé : « J'étais trop jeune, il m'a toujours fait peur, il est si savant, toujours dans son cabinet... il n'aime pas la musique, mon piano le dérangeait, mon pauvre père l'aimait tant! Et puis je m'amusais dans le monde, j'étais jolie dans ce temps-là... » Elle souriait faiblement. « J'aimais à danser, et tout cela l'ennuyait. S'il avait voulu me laisser sortir avec ma mère... Pauvre mère! si elle était là! »

Élisabeth écoutait en silence ces révélations décousues; elle comprenait pour la première fois la vie de son père et de sa mère; elle avait grandi dans cette atmosphère de froideur polie sans s'en rendre compte, sans se demander si toutes les familles vivaient de même. En ce moment, en face des traits amaigris, des yeux languissants de sa mère, elle accusait son père dans son cœur. La malade reprit : « Quand j'ai eu mes enfants, je ne me suis plus jamais ennuyée, mais j'étais souvent malade; il y a si longtemps que je ne me suis sentie forte; quand j'essayais de vous donner des leçons, vous ne vouliez pas m'obéir; votre père a vu que vous n'appreniez rien, il a envoyé les garçons en pension, puis au collége; j'ai gardé mon petit Henri le plus longtemps que j'ai pu; quand il est parti aussi, nous n'avions plus que toi, et Mlle Derrien te gardait tout le jour. Tu n'aimais pas la musique, toi, tu avais toujours l'air de mauvaise humeur quand on te parlait d'étudier ton piano; si mon petit Henri n'avait pas été au collége, il aurait pu chanter, j'en suis sûre; tu ne sais pas ce que c'est: quand on aime la musique, on oublie tout le reste, et on se croit déjà au ciel! »

Elle s'était soulevée sur son canapé, ses yeux brillaient au souvenir des pures joies qu'elle avait puisées dans cet art si cher, le seul qui semble destiné à l'immortalité. La vie de la pauvre mère avait été décolorée et triste, les espérances de la vie éternelle ne rayonnaient pas à ses yeux; mais lorsqu'elle pensait au ciel, elle entrevoyait dans son imagination les harpes d'or et les cantiques des saints; ce fut avec un soupir qu'elle se laissa retomber sur ses oreillers. « Et ton père n'aimait que les mathématiques! » murmura-t-elle. Puis, se retournant presque aussitôt vers sa fille : « Si au moins tu les aimais, toi, ces terribles mathématiques! mais ce n'est pas une étude de femme! je n'ai jamais pu faire une division! »

A leur tour les yeux d'Élisabeth brillaient d'un éclat inaccoutumé; elle se pencha vers sa mère, et dit à demi-voix, en souriant un peu : « Je sais faire les divisions! » Puis, encouragée par le regard interrogateur de Mme de Banville : « J'aime beaucoup les mathématiques, et j'étudie seule depuis deux ans! »

Mille questions se pressaient sur les lèvres de la mère: elle se reprochait l'isolement où elle avait

laissé son mari, l'apathie avec laquelle elle avait accepté la séparation de leurs vies, elle s'étonnait qu'une étude si aride pût avoir quelque charme pour une femme, pour sa fille à elle; les torts de M. de Banville étaient oubliés, Élisabeth lui tiendrait lieu de tout. « Tu tâcheras de travailler un peu avec ton père, puisque tu lui ressembles! » balbutia-t-elle faiblement, sans pouvoir exprimer ses émotions confuses, épuisée qu'elle était par la conversation.

Élisabeth rougit violemment. « Mon père se moquerait de mon ignorance! » dit-elle; mais une résolution fière se lisait sur son visage: elle était décidée à sortir de ses langes, à triompher de toutes les difficultés, à surmonter tous les obstacles; un jour peut-être son père ne mépriserait pas ses efforts. Mme de Banville mit doucement la main sur le cou de sa fille : « Que Dieu te garde, mon enfant! » dit-elle avec le tendre accent d'une bénédiction suprême; elle était au bout de ses forces, Élisabeth eut bien de la peine à la soutenir jusqu'à son lit.



CHAPITRE II

Les Orphelins.

La mère ne devait plus sortir de ce lit où sa fille l'avait vue s'étendre avec de si cruels pressentiments; elle s'affaiblissait si rapidement qu'Élisabeth croyait voir le sable de sa vie tomber à coups pressés dans le vide. A chaque instant, pendant que sa mère sommeillait, la jeune fille se levait pour toucher ses mains froides, son pâle visage et pour s'assurer qu'elle vivait encore. Un faible soupir, un léger frémissement, et l'âme tremblante entra dans l'éternité, pendant que la dépouille mortelle restait entre les bras de sa fille, seule auprès d'elle dans ce moment suprême. Élisabeth était habituée à vivre seule, mais, dans l'angoisse de sa douleur, le terrible mot de Pascal : « Je mourrai seul! » se dressait devant elle comme un fantôme; elle eût voulu accompagner sa mère dans la sombre vallée, la conduire elle-même jusqu'aux pieds de Dieu. « Elle est seule! elle est seule! se répétait-elle, elle ne sent plus que je suis là! » La pauvre enfant n'avait pas encore appris à connaître le Dieu qui remplit toutes les solitudes et dont l'amour comble tous les vides; mais, dans les derniers jours de sa vie, Mme de Banville avait entrevu cette consolation suprême et son âme timide s'était appuyée sur le Sauveur.

Élisabeth pleurait seule auprès du lit de sa mère. Jusqu'au moment fatal, M. de Banville n'avait prêté aucune attention à l'état de sa femme; il était habitué dès longtemps à la voir souffrante, prenant à la direction de la maison une part modeste et lointaine; il ne s'étonnait pas de son absence à l'heure des repas, peut-être s'en apercevait-il à peine. Élisabeth était assise en face de lui, à la place où il avait coutume de voir une robe, et le silence de sa fille lui convenait mieux que le faible bavardage dont sa froideur n'avait pu corriger sa femme. Naguère, lorsqu'elle vivait entre son père et sa mère, Marie Delahais savait qu'on écoutait ses moindres paroles; devenue Mme de Banville, elle avait continué ses petites observations et ses réflexions insignifiantes sans s'apercevoir qu'elles restaient habituellement sans réponse. Après un repas silencieux, M. de Banville entrait dans la chambre de sa femme; il s'asseyait par habitude auprès du lit, ordinairement sans parler, jouant d'un air distrait avec quelque objet pris sur la table, puis il sortait. Ni l'effrayante sentence du médecin, ni les timides efforts d'Élisabeth n'avaient pu triompher de l'apathie d'un esprit exclusivement absorbé par la science. Lorsque sa fille, pâle elle-même comme la morte, ouvrit la porte de son cabinet en disant d'une voix creuse : « Mon père, ma mère est morte! » le coup le frappa sans l'arracher efficacement à ses préoccupations habituelles. Il suivit Élisabeth dans la chambre de sa femme, contempla un instant le corps inanimé de la compagne de sa vie qu'il avait laissée mourir sans lui dire adieu, puis il s'enferma dans son cabinet, refusant de paraître au repas. « Il se consolera en cherchant une solution difficile, » se disait amèrement Élisabeth; elle comprenait la passion de son père, mais chez elle le cœur parlait plus haut que l'esprit. Elle pensait à ses frères, qu'elle avait envoyé chercher au collége, trop tard; M. de Banville n'avait pas voulu qu'on les dérangeât de leurs études; « ils verront leur mère dimanche, » avait-il répondu aux prières de sa fille. Le savant frissonnait au souvenir du bruit des écoliers.

Ils allaient arriver, les trois fils de la morte; Marc avec ses seize ans, son esprit gai, son étourderie et ses passions changeantes; Pierre, joli à quatorze ans comme une fille, mais résolu comme un homme sous son apparence délicate, et tout occupé de ses succès de collége; Henri enfin, frêle et doux, véritable enfant de sa mère, né musicien sans avoir jamais pu étudier la musique, incapable de se plaire en dehors de la famille, même d'une famille froide

et divisée comme la sienne, et supportant avec peine le casernement du collége que ses frères avaient accepté sans effort. « Au moins, on parle et on rit en classe, » disaient Marc et Pierre. Henri aimait bien aussi à causer et à rire, mais le regard de sa mère assise à côté de lui le rendait heureux malgré le silence, et lorsqu'il se retrouvait seul avec elle, les longues conversations, les confidences enfantines se succédaient doucement; l'enfant était heureux auprès de ce canapé, dans ce demi-jour; il ne demandait même pas à entendre le piano; depuis bien des mois Mme de Banville ne faisait plus de musique; pour Henri, la présence de sa mère, la voix de sa mère suffisaient à son bonheur.

C'était surtout l'arrivée d'Henri, la douleur d'Henri que redoutait Élisabeth, enfermée seule dans la chambre mortuaire. Elle essayait de prier; elle cherchait vaguement ce Dieu qui avait repris sa mère. « Elle est plus heureuse au ciel qu'ici, j'en suis sûre, » répétait-elle; mais la pauvre enfant se sentait cruellement seule. « A qui parler maintenant? » se disait la silencieuse Élisabeth. Les cœurs les plus forts ont besoin parfois de trouver un confident pour leurs souffrances. A la pensée de son isolement, se joignaient pour la jeune fille le remords d'avoir laissé trop souvent la même amertume peser sur sa mère. Elle ne savait pas encore que la seule présence des enfants adoucit les douleurs maternelles, et que les plus pénibles secrets, murmurés aux oreilles innocentes d'enfants qui ne savaient pas marcher, ont été souvent allégés de moitié pour les pauvres femmes qui ne cherchaient point ailleurs un confident.



Élisabeth arrivait avec ses deux frères. (P. 149, col. 2.)

Une voiture roulait dans la grande cour du vieil hôtel, où M. de Banville avait depuis longtemps élu domicile, loin du bruit de la rue et du clinquant des boutiques. Élisabeth sortit doucement de la chambre; elle voulait être la première à recevoir ses frères. Il n'était pas besoin de se hâter; M. de Banville avait repris son travail, interrompu quelquefois par un souvenir pénible : « Pauvre Marie! » disait-il, et il soupirait, mais il ne pensait pas à ses fils; il avait oublié la demande d'Élisabeth : « Papa, puis-je envoyer chercher mes frères? »

Ils entraient tous à la fois dans l'antichambre, et du premier coup d'œil, Élisabeth lut sur leurs visages qu'ils n'étaient pas tous instruits du coup qui venait de les frapper. Marc avait l'air inquiet et triste, mais ses mouvements étaient rapides comme s'il se hâtait pour voir sa mère; Henri avait pleuré, puis il s'était consolé comme un enfant tout jeune, qui ne connait pas encore le malheur et qui se reprend vite à l'espérance; il embrassait Élisabeth sans rien dire, passant

déjà la porte du corridor qui conduisait chez sa mère. Pierre seul avait évidemment compris; ses yeux s'étaient creusés tout à coup, ses joues étaient pâles; son regard à la fois interrogateur et affirmatif était attaché sur sa sœur; il semblait lui dire : « C'est fini, n'est-ce pas? Nous n'avons plus de mère? » Mais le visage d'Élisabeth avait frappé d'effroi Marc et Henri eux-mêmes. L'aîné s'arrêta et recula d'un pas : « Elle est donc perdue! » dit-il à demi-voix, et comme s'il avait peur de ses paroles. Henri avait ouvert la porte sans rien demander; éperdu, il courait à la chambre de sa mère; Élisabeth avait instinctivement tourné la clef en sortant; pour la première fois de sa vie, Henri se trouvait arrêté dans son élan vers les bras toujours tendus pour le recevoir; il tomba à genoux devant la porte et se mit à pleurer; l'amère vérité commençait à poindre devant ses yeux.

Élisabeth arrivait avec ses deux frères; retenus par un douloureux respect, ils n'avaient pas osé poursuivre le pauvre enfant qui allait chercher un refuge auprès de sa mère, mais la sœur aînée poussa un soupir de soulagement en le voyant agenouillé devant la porte et sanglotant de tout son cœur. Une prévoyance et une tendresse maternelles s'éveillèrent dans l'âme d'Élisabeth; elle prit dans ses bras le petit écolier, mince et faible encore, et chargée de ce fardeau, elle entra avec ses frères dans la chambre où gisait leur mère insensible pour la première fois à leur présence. Marc poussa un cri étouffé et baisait les mains glacées qui ne pouvaient plus s'étendre vers lui; Henri cachait son visage dans le sein de sa sœur; Pierre debout, les bras croisés, tremblant comme la feuille, ne résistait que par un suprême effort de sa volonté au désir qu'il éprouvait de fuir cette majesté calme et froide. Au bout d'un instant, les quatre enfants s'étaient instinctivement agenouillés, et priaient... comme ils savaient prier, demandant pitié et appui au Dieu dont la puissance souveraine était affirmée devant eux par la mort.

M. de Banville était prévenu de l'arrivée de ses fils. La vieille femme de charge qui gouvernait depuis vingt ans la maison sous le nom de sa maîtresse était entrée résolûment dans le cabinet du savant. « Tous les enfants sont là, monsieur! » avait-elle dit en montrant du doigt la chambre mortuaire; et le père, obéissant en silence au geste impérieux de la vieille femme, s'était levé pour rejoindre ses fils. Il s'arrêta sur le seuil, la voix d'Élisabeth s'élevait seule : « Notre Père qui êtes aux cieux! » disait-elle. M. de Banville pensait rarement à Dieu et au ciel; il en était venu à borner l'horizon de ses pensées par les calculs de la science, mais il n'avait pas complétement perdu le souvenir des premières leçons de sa mère; il appuya sa tête sur sa main, écoutant avec respect et non sans émotion l'appel des enfants orphelins à leur Père céleste. Une apparence de sensibilité se peignait sur ses traits impassibles d'ordinaire, lorsqu'il s'approcha de ses fils encore agenouillés et les baisa tous au front. Sans rien dire, ils sortirent tous ensemble de la chambre; mais à peine en avait-on refermé la porte que Marc se retourna vivement vers son père : « Pourquoi n'avons-nous pas été appelés plus tôt? » demanda-t-il. Le regard accusateur de Pierre faisait la même question; Henri pleurait toujours dans les bras d'Élisabeth. « Je ne savais pas..., je n'avais pas cru... », murmura M. de Banville. Ses fils ne répondirent pas; Marc devait bientôt oublier son ressentiment; l'âme enfantine d'Henri n'avait conçu aucune amertume, mais la colère sombre de Pierre était écrite dans le fond de son cœur; il ne devait jamais pardonner à son père de lui avoir ravi, par sa funeste indifférence, le dernier baiser et la bénédiction suprême de sa mère.

A suivre. Mme DE WITT.



LES PETITS CHASSEURS[1]

L'ARC

L'arc, dans son essence, est un morceau de bois flexible, qui, plié et reprenant brusquement sa forme primitive, chasse un projectile : aussi les sauvages nous ont-ils révélé non-seulement l'arc à flèches, mais l'arc à pierre, compromis entre l'arc et la fronde, dont la manœuvre demande une adresse qui confond l'imagination.

Bien simple dans son essence, l'arc comporte cependant un assez grand nombre de modifications : on peut le faire long ou court, dur ou flexible, à corde roide ou à corde lâche. Les peuples sauvages actuels, les peuples anciens disparus, ont essayé

1. Suite — Voy. page 134.

ces diverses modifications. Tous ont eu le génie de les utiliser, mais nous n'avons pas toujours celui de trouver le pourquoi de telle ou telle coutume. Cependant notre avis est que, les trois quarts du temps, on va chercher bien loin ce qui est tout près, et que ces modifications curieuses d'un même instrument sont simplement commandées par les matériaux que l'homme a eus sous la main, ou les conditions du milieu qu'il habitait.

Exemple : je ne vous dirai jamais, en France, employez le bouleau pour construire un arc qui vaille


1

quelque chose. Eh bien! le Kamtschadale, qui n'a à sa disposition d'autre bois que le maigre bouleau de ses solitudes glacées, l'emploie, le renforce de liens élastiques en nerfs de phoques et parvient à en faire, sinon une arme parfaite et puissante, au moins un outil qui lui permet de tuer, à distance, le gibier marin, les mammifères aquatiques, sa providence visible sur cette terre!

Il en est de même pour les arcs si divers, tant comme facture que comme ornementation, en usage parmi les peuplades américaines, polynésiennes ou africaines. En ces pays-là, où les bois les plus admirables poussent spontanément, les arcs sont devenus de merveilleux engins adaptés à la guerre et véritablement dangereux par leur puissance. Cette perfection n'eût jamais été atteinte sans la haute valeur naturelle des matériaux dont ils sont composés.

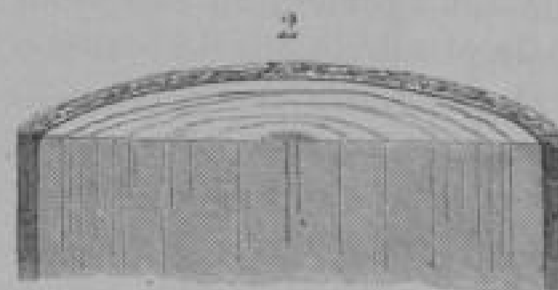
Deux parties composent l'arc : le bois et la corde.

Commençons par nous occuper du premier. Et d'abord quelle est l'espèce de bois la meilleure?

A notre avis, c'est l'*érable champêtre* (*Acer campestris*, Lin.), arbre de moyenne grandeur qui croît dans presque tous les bois de notre pays, et dont nous vous montrons la feuille (fig. 1), pour que vous puissiez reconnaître l'arbre. A son défaut, l'*orme commun*, le *coudrier*, les autres érables, *plane* et *sycomore*, le *frêne*, le *prunier mahaleb*, etc. Comme vous le voyez, mes enfants, ce n'est pas la matière qui nous manquera!

Ce serait ici l'endroit de rappeler que chacun choisit son arc pour son bras. Ce n'est pas le tout de se construire un instrument magnifique, il faut pouvoir s'en servir. Selon sa force, selon son âge, on fera son arc plus ou moins grand, plus ou moins fort.

En général, on peut considérer comme une bonne mesure à donner à son arc, la hauteur de la taille de l'archer; c'est toujours assez. Nos petits amis de dix ans auront soin de ne pas essayer de fabriquer leurs arcs tout seuls : il faut savoir manier la serpe et la plane pour ne pas s'entailler inutilement les jambes et les bras. Aussi nous leur conseillons de réclamer l'aide d'un domestique ou d'un bûcheron,

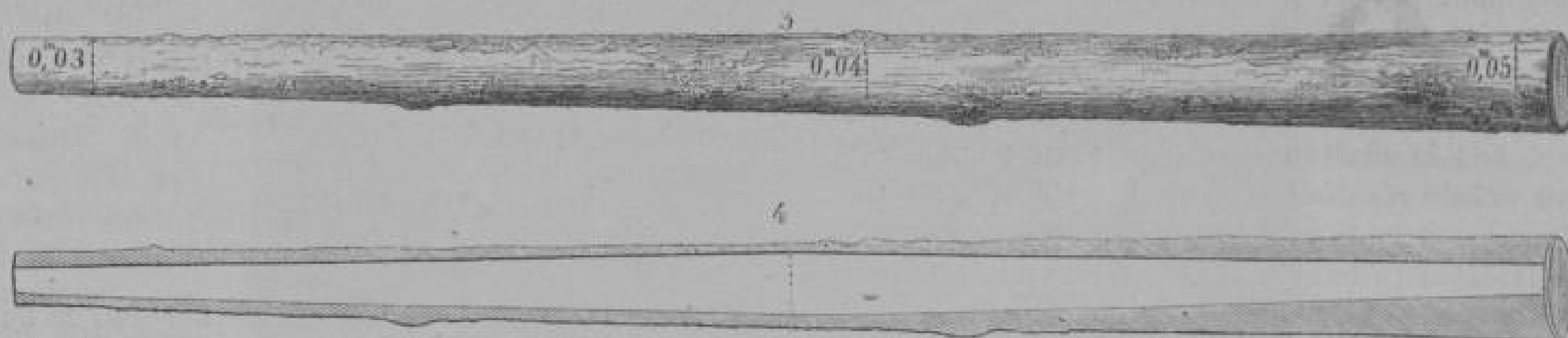

2

ou bien encore celle d'un tonnelier. A la campagne, cette aide se trouve facilement. Maintenant, nous allons leur indiquer ce qu'il leur faudra faire faire devant eux.

Vous allez dans le bois, et, au milieu d'une cépée d'érable, vous choisissez un jeune brin qui ait, à votre hauteur, de 4 à 5 centimètres de diamètre, et qui, s'il était coupé, représenterait la figure 2. Vous faites élaguer toutes les brindilles qui tiennent à cette tige, et les feuilles si elles sont poussées. Il vaut toujours mieux aller couper, pendant l'automne ou l'hiver, les jets dont on veut faire des arcs, parce que leur bois a le temps de sécher naturellement et reste beaucoup plus élastique.

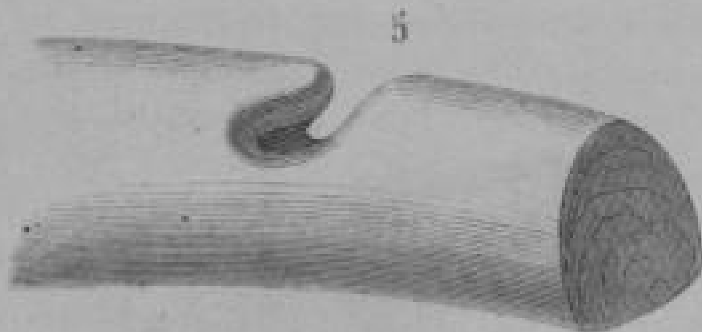
Lorsqu'on n'a pas pu prendre cette précaution, on n'est pas privé pour cela de l'arc désiré. Nous allons voir comment il faut s'y prendre.

Une fois la perche coupée, on l'écorce, on la



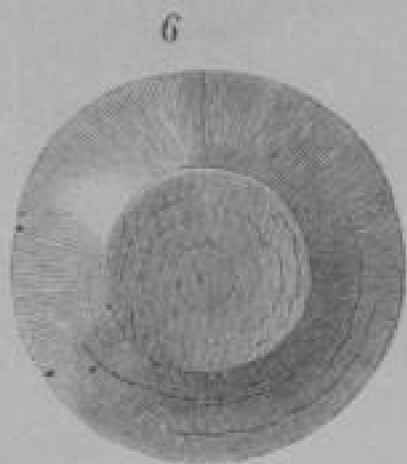
coupe à peu près à la longueur dont on a besoin et, pour un *petit chasseur* de dix ans, une perche comme celle dont nous parlons fournira deux arcs de bonne longueur ayant chacun de 1^{m},35 à 1^{m},40. On met ces bois au four, après qu'on en a retiré le pain, et ils deviennent vite très-secs, ce qui est indispensable.

Voici la forme, à peu près (fig. 3), qu'aura notre morceau de perche : il présentera environ quatre centimètres de grosseur au milieu, mais il en aura trois à un bout et cinq à l'autre. On le place alors, soit sur le banc à planer, soit sur un établi, et au moyen



de la plane ou au moyen du rabot et de la varlope, on l'amincit des deux bouts jusqu'à ce qu'il n'ait plus que un centimètre et demi à chaque extrémité (fig. 4). On enlève donc toutes les portions marquées par des hachures, et le milieu, après qu'il a été dépouillé de son aubier et poli, n'a plus que trois centimètres environ.

Ceci fait, on creuse à chaque extrémité une encoche dans la forme que nous indiquons (fig. 5), afin d'assurer un appui solide à la corde dont nous nous occuperons tout à l'heure. Cette encoche doit être



7

découpée avec soin, et mieux, creusée à la lime, laquelle ne risque pas d'écarter les fibres du bois et de provoquer la fente de l'arc.

Nous voici donc, dès à présent, en possession d'un bois tout prêt à servir, mais de forme peu commode à ployer, car il est comme un long fuseau, également fort dans tous les sens. Nous allons faire cesser cet inconvénient en lui donnant sa forme définitive. Rien n'est plus simple.

Si l'on coupait notre arc en un point quelconque de sa longueur, la section aurait la forme d'un rond, et même, lorsque nous le regardons par un bout, il apparait ainsi que le montre notre figure 6. Il s'agit, à présent, de déterminer le sens dans lequel il ploiera. Pour cela, nous allons enlever une tranche de bois sur toute la longueur, de façon que, vu en bout, il présente la forme de la figure 7. La partie ombrée étant enlevée, notre arc est fini. Le méplat sera, bien entendu, en dedans de la courbe, vis-à-vis de la corde. En cet état, le bois doit prendre une courbure parfaitement symétrique : il doit être aussi fort d'un bout que de l'autre. De là dépendra beaucoup la justesse du tir.

A suivre. H. DE LA BLANCHÈRE.



LE TURKESTAN

Les dernières nouvelles de Saint-Pétersbourg nous annoncent la prise de Khiva. Le 10 juin de cette année, l'armée russe a fait son entrée dans la capitale du dernier Khanat indépendant du Turkestan, et, dès aujourd'hui, ce vaste pays, s'étendant depuis les rivages de la mer Caspienne jusqu'aux confins de la Chine, est devenu partie intégrale de l'immense empire des Czars.

La conquête de cette contrée, où aucun Européen n'avait jamais pénétré il y a à peine une dizaine d'années, est un des faits les plus remarquables de notre époque. On peut la considérer comme le triomphe éclatant de la civilisation chrétienne sur le fanatisme mahométan.

Mais si cette conquête ouvre de nouvelles voies à la marche de la civilisation, elle entraine en même temps une question d'une grande gravité et qui doit dans un avenir rapproché intéresser toutes les nations européennes : c'est de savoir à qui, de l'Angleterre ou de la Russie, est réservée la domination de l'Asie. Si je touche là une question politique, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, c'est pour vous faire sentir toute l'importance des événements dont le Turkestan vient d'être le théâtre et pour que vous compreniez qu'il n'est plus permis à personne d'ignorer ce qu'est aujourd'hui ce pays.

I

Le voyage de Vambéry.

Jusqu'en 1863, les principautés du Turkestan pouvaient être classées parmi les terres inconnues. L'intolérance fanatique et la cruauté de leurs habitants en avaient tenu éloignés les voyageurs européens plus sûrement que ne l'eussent fait de vastes étendues d'eau ou d'affreux déserts. Quelques hardis explorateurs avaient essayé plusieurs fois d'y pénétrer, mais ils avaient dû reculer ou avaient payé leur témérité de leur vie.

Les noms de Samarcande, de Bokhara, de Khiva, les

descriptions de leurs monuments, de leurs beautés étaient arrivés jusqu'à nous par les conteurs arabes, mais on en était réduit pour la géographie de toutes ces contrées à se reporter aux renseignements donnés par le célèbre voyageur vénitien Marco Polo, qui avait traversé ces pays au XIIIe siècle.

Un courageux savant hongrois, Arminius Vambéry, résolut, en 1863, de soulever le voile qui enveloppait toute la région de l'Asie centrale. Connaissant la plupart des dialectes orientaux, parlant à la perfection l'arabe, il conçut le projet de revêtir le costume d'un derviche ou prêtre musulman et de pénétrer

Le 28 mars 1863, Vambéry quittait Téhéran en compagnie des pèlerins. Il avait pris le costume d'un derviche mendiant, c'est-à-dire qu'il s'était revêtu d'ignobles haillons. Ce n'était pas le seul sacrifice qu'il eût à faire; il ne pouvait emporter avec lui ni bagages, ni argent, et il allait avoir à parcourir cette longue route à pied ou sur un âne, n'ayant d'autre nourriture que celle des mendiants, d'autres ressources que la charité publique.

Quelques jours après, la petite troupe atteignait les rives méridionales de la mer Caspienne et s'embarquait pour gagner Geumuchtepe, petit port de la



Esclave persan chez les Turcomans. (P. 154, col. 1.)

sous ce caractère jusqu'au cœur du Turkestan. Il ne se dissimulait pas les dangers et les difficultés de toute sorte qui l'attendaient dans ce voyage ; la mort allait le menacer à chaque pas, à chaque instant, mais il avait fait généreusement le sacrifice de sa vie à la science.

Étant à Téhéran, il réussit à s'aboucher avec des pèlerins du Turkestan chinois, qui regagnaient leur pays après avoir visité la Mecque ; il se présenta à eux comme un prêtre turc, désireux de visiter les célèbres sanctuaires de Bokhara et de Samarcande, et parvint à se faire accepter par eux comme leur compagnon. Ces braves gens ne lui épargnèrent au moment du départ aucun conseil ; ils essayèrent de lui démontrer combien son entreprise était téméraire, mais il resta inébranlable.

côte turcomane. A son arrivée, Vambéry fut accueilli par la foule, qui, croyant voir en lui un prêtre, se précipitait sur son passage avec une pieuse ferveur, pour recevoir ses bénédictions. Dès lors, il dut prendre au sérieux son caractère de derviche et s'habituer à la vénération qui le suivait partout. Une longue résidence en Turquie et en Perse l'avait mis au courant de toutes les habitudes musulmanes, et sa profonde connaissance des livres sacrés de la religion de Mahomet lui permettait d'édifier par des prières et des citations les plus fervents sectaires.

Pendant un mois entier, il dut attendre avec ses compagnons, à Geumuchtepe, le départ d'une caravane se dirigeant vers Khiva, et il profita de ce séjour au milieu des Turcomans pour étudier leurs mœurs et leurs langues.



Vambéry, le faux derviche, devant le khan de Khiva. (P. 154, col. 2.)

Les Turcomans sont nomades; ils habitent sous des tentes dont la couverture de feutre est supportée par une armature en bois, qui se démonte et peut être facilement placée par pièces sur des chameaux. Leur seule occupation est le brigandage; ils font sur les territoires persan ou russe, de continuelles incursions dans lesquelles ils enlèvent bestiaux, meubles, objets de valeur et jusqu'aux habitants. Ils égorgent les captifs trop vieux ou trop faibles pour être utilisés ou dont ils n'espèrent recevoir aucune rançon, et emmènent les autres en esclavage. Ces malheureux sont chargés de lourdes chaînes, et la nuit, pour prévenir toute tentative d'évasion, on les attache par le cou à un poteau au moyen d'un anneau de fer. On les garde ainsi pendant quelque temps pour permettre à leurs parents ou amis de réunir la rançon fixée pour leur délivrance, sinon on les conduit, à marches forcées, pour être vendus sur les marchés de Khiva ou de Bokhara.

« Mes oreilles, dit l'illustre voyageur dans son émouvante narration, ne s'habituaient pas au grincement de ces chaînes odieuses, bruit sinistre qu'on ne manque jamais d'ouïr sous la tente de tout Turcoman qui occupe un certain rang... Il ne se passait pas de nuit sans qu'un coup de fusil, parti du rivage, nous annonçât l'arrivée de quelque bateau pirate chargé de butin... Mon cœur saignait devant ces horribles scènes; mais il fallait bien se bronzer là-dessus pour étudier, comme ils méritaient de l'être, ces contrastes frappants de vertu et de vice, de tyrannie et d'humanité, d'honnêteté scrupuleuse et de brigandage sans frein. »

En effet, Vambéry était lui-même l'objet des plus grandes prévenances de la part de ces farouches nomades; partout la plus franche, la plus généreuse hospitalité était offerte au faux derviche.

Les quatre semaines qu'il passa à Geumuchtepe ou aux environs ne furent pour lui qu'une succession de fêtes religieuses, de banquets, d'invitations amicales. Et, par bonheur, pendant tout ce temps il ne lui échappa pas un signe, pas un mot, qui pût faire soupçonner à ces gens, d'un caractère cependant si méfiant, ce qu'il était véritablement.

Enfin, une caravane devait se mettre en route pour Khiva. Vambéry se rendit avec ses compagnons au rendez-vous général, à Étrek, camp de Turcomans placé sur le bord d'une rivière qui porte le même nom, ainsi que le district voisin. C'était alors le principal centre de brigandage du Turkestan, et le nom d'Étrek seul est encore dans toute la Perse un symbole d'effroi et de malédiction. Il faut qu'un Persan soit bien irrité pour qu'il se permette cet anathème : *Étrek biufti!* « Puissiez-vous être mené à Étrek! » Les Russes ont mis un terme depuis à cet état de choses en prenant possession de la vallée de l'Étrek, et, chose bizarre, le gouvernement persan, impuissant à réprimer le brigandage des Turcomans et à protéger ses sujets, a été le premier à se plaindre de ce qu'il considère comme une usurpation de son territoire.

Entre Étrek et Khiva s'étend un désert aride et sablonneux, où de rares puits fournissent seuls une eau saumâtre. La caravane ne traversa ce désert qu'au prix de cruelles souffrances, et non sans avoir eu à redouter les attaques des brigands.

Les pèlerins furent accueillis par les habitants de Khiva avec les marques du plus profond respect. On se pressait sur leur passage, on leur apportait du pain et des fruits, et on les acclamait aux cris de « *Aman eszen geldin ghiz* (soyez les bienvenus) ». Mais, au milieu de toutes ces démonstrations, Vambéry ne pouvait oublier les dangers qui l'attendaient dans cette ville.

« Se figurera-t-on, raconte-t-il, dans quelle situation d'esprit je me trouvai au seuil de Khiva? Je savais que le khan de Khiva, dont la cruauté révoltait jusqu'aux Turcomans eux-mêmes, se montrerait plus inexorable qu'aucun de ses sujets, si, par aventure, je lui inspirais la moindre méfiance. Il avait coutume, disait-on, de réduire en esclavage tous les étrangers suspects; ainsi venait d'être traité un natif de l'Hindoustan, qui prétendait à une origine princière, et n'en était pas moins attelé maintenant, avec les autres esclaves, aux fourgons de l'artillerie. Mes nerfs étaient surexcités au dernier point; cependant la peur, à proprement parler, n'avait guère de prise sur moi, une longue habitude m'ayant familiarisé avec le danger. Depuis trois mois, j'avais constamment devant les yeux cette mort violente qui, dans les entreprises comme la mienne, est encore le péril le moins redoutable; aussi, loin de me laisser aller à la crainte, je ne songeais qu'aux moyens par lesquels je pourrais, si j'étais réduit par les circonstances, déjouer la surveillance jalouse d'un tyran bigot. » Le voyageur portait sur lui, dissimulé dans les plis de son vêtement, un poison qui l'eût dérobé, par une mort plus douce, à d'effroyables tortures.

Pensez si ces appréhensions durent se calmer lorsque, en arrivant au caravansérail, où descendent habituellement les pèlerins, il trouva un fonctionnaire du khan, qui ne se gêna pas pour le qualifier d'espion russe. Heureusement ses compagnons le défendirent si vaillamment, qu'ils finirent par éloigner tout soupçon.

Vambéry s'était muni d'un firman du sultan, et, armé de ce document, il se dirigea, quelques jours après son arrivée, vers le palais du khan de Khiva. Les musulmans de toutes les contrées de l'Asie et de l'Afrique, à l'exception des hérétiques chiias, considèrent le sultan comme le représentant de Mahomet, et par conséquent le chef suprême de l'Islam. Aussi les employés du palais accueillirent avec respect le faux derviche porteur du firman impérial, et l'introduisirent auprès du khan.

« On leva le rideau, dit Vambéry, et je vis devant moi Seïd Mehemed khan, Padichahi Kharezm, ou plus prosaïquement le khan de Khiva, sur une espèce d'estrade, accoudant son bras gauche à un coussin

de velours, et tenant de la main droite un sceptre d'or...

» Suivant de point en point le cérémonial prescrit, j'élevai d'abord les mains par un geste qu'imitèrent aussitôt le khan et toutes les personnes présentes; puis je récitai un *soura* (prière) tiré du Koran;... le tout couronné par un *amen* à voix haute, que je prononçai en me tenant la barbe à deux mains.

» ...Le prince, dont je m'étais rapproché, me tendit ses deux mains, et quand la *mousafeha* (salut prescrit par le Koran) eut été échangée entre nous, je reculai de quelques pas, la cérémonie étant terminée. »

Vambéry s'était si parfaitement incarné dans le rôle qu'il avait adopté, que le khan n'eut aucun soupçon. Charmé de la conduite du faux derviche, il voulut être son hôte pendant le temps de son séjour à Khiva, et le congédia après avoir ordonné qu'on lui fît cadeau d'un âne. Aussi, à sa sortie du palais, notre voyageur fut-il accueilli par les acclamations de la foule.

Dès lors il put circuler dans la ville en toute sécurité; bien mieux, partout où il se présentait, il voyait les gens se presser sur son passage pour baiser les guenilles qui couvraient son corps; on lui apportait de tous côtés des offrandes, et il put amasser, pendant son séjour, la somme de 15 ducats, trésor précieux qui allait lui permettre d'adoucir les dures privations de son voyage.

Dans la journée, il allait dans les mosquées, et avait à soutenir avec les prêtres musulmans de longues discussions sur les pratiques les plus futiles de la religion de Mahomet. Il lui fallait en outre répondre à de nombreuses invitations, et il se trouvait obligé, pour ne pas offenser ses hôtes, de dîner jusqu'à sept ou huit fois par jour.

« Être rassasié, dit-il à ce sujet, voilà une expression qui n'est jamais admise dans ce pays, et qu'on regarde comme le signe d'une origine inférieure. Mes confrères en pèlerinage, grâce à leur brillant appétit, se montraient gens du meilleur ton. Je m'étonnais seulement de leur voir absorber une telle quantité de pilau, car je calculais que chacun d'eux devait avoir sur l'estomac, à l'issue de certains repas, deux livres de riz et une livre de suif, sans parler du pain, des carottes, des radis, accessoires de ces festins orientaux. »

Mais, à côté de ces scènes patriarcales, remplies de bonhomie, il avait constamment sous les yeux les plus épouvantables spectacles, justifiant bien la sombre renommée du farouche khan de Khiva. Sur chaque place, il voyait des cadavres se balançant à des potences; les portes de la ville ou du palais étaient garnies de têtes grimaçantes fraîchement coupées; dans les carrefours, de malheureuses femmes, sur le plus léger soupçon, étaient ensevelies vivantes jusqu'aux épaules, et lapidées par la multitude.

Un jour, dans une des cours du palais, il vit trois cents prisonniers qu'on allait égorger. « Pendant que plusieurs d'entre eux marchaient soit à la potence, soit au bloc sanglant, sur lesquels plusieurs têtes étaient déjà tombées, je vis, raconte-t-il, à un signe du bourreau, huit des plus âgés s'étendre à la renverse sur le sol. On vint ensuite leur garrotter les pieds et les mains; puis l'exécuteur, s'agenouillant sur leurs poitrines, plongeait son pouce sous l'orbite de leurs yeux, dont il détachait au couteau les prunelles ainsi mises en saillie. Après chaque opération, il essuyait son couteau sur la barbe du supplicié. »

Quelques jours après, il assistait à la revue d'une troupe qui revenait d'une expédition, et où chaque soldat portait dans un sac les têtes des ennemis qu'il avait tués. Les hommes venaient vider leurs sacs devant un officier, qui comptait les têtes, et leur donnait une récompense en proportion de leur nombre.

Malgré l'horreur que lui inspiraient ces coutumes barbares et ces spectacles révoltants, Vambéry n'eut cependant qu'à se louer de l'accueil qui lui fut fait à Khiva. Avant son départ, il alla faire ses adieux au khan, qui le pria de passer à son retour par la capitale. Grâce à la libéralité des Khivites, il se remettait en route « pourvu d'un âne robuste, la ceinture garnie d'argent, à la tête d'une bonne garde-robe, possesseur de provisions abondantes; bref, équipé à merveille pour continuer sa dangereuse exploration ».

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

GERTRUDE[1]

III

Quelques minutes d'une anxiété terrible s'écoulèrent alors: terrible pour Symphorien, qui attendait avec impatience le gain de son crime, terrible pour la pauvre Gertrude, qui, à genoux derrière la porte, priait Dieu d'empêcher que la main innocente de sa mère adoptive ne se souillât d'un vol. Il serait difficile de raconter les angoisses de la jeune fille pendant cette scène odieuse; bien des fois elle avait voulu s'élancer dans la chambre, mais Catherine lui avait interdit d'une manière absolue de jamais s'interposer entre son mari et elle, ou même de se montrer quand il était là; de plus, la figure du bandit, ses paroles et son attitude avaient pénétré la pauvre enfant d'un véritable effroi; elle pensait que sa vue seule pourrait l'exaspérer et le porter aux dernières violences, et elle savait que Catherine, si faible pour se défendre elle-même, était capable de se faire tuer pour protéger sa fille chérie. Cette considération surtout la

1. Suite. — Voy. pages 106 et 122.

retint, et elle resta collée contre la porte, pâle et désespérée, sans oser faire le moindre mouvement.

Enfin Catherine revint; elle tenait une bourse dans ses mains. A peine Symphorien l'eut-il aperçue qu'il bondit pour s'en emparer; sa femme fit un effort instinctif pour la retenir, mais un rude coup de poing l'obligea à lâcher prise. Alors Symphorien, jetant un regard de farouche défiance autour de lui, cacha la bourse dans sa poitrine et s'enfuit précipitamment. Sa femme ne parut pas remarquer son départ; elle se déshabilla machinalement et se mit dans son lit, où un sommeil de plomb ne tarda pas à s'emparer d'elle.

Gertrude aussi regagna son lit; elle était glacée; une sorte de stupeur s'était emparée d'elle et l'empêchait de rassembler ses idées. Ainsi elle avait vu commettre un crime. Un crime! ce mot flamboyait devant elle; il lui semblait que le rayon de lune qui venait frapper les murailles nues de son réduit l'écrivait en lettres de feu! Le murmure du vent ne chuchotait-il pas aussi des choses terribles. Elle tressaillit en entendant l'horloge de l'église voisine sonner trois heures du matin, comme si cette voix d'airain eût proclamé au milieu du silence de la nuit l'horrible secret. Ou bien n'était-elle pas le signal d'une catastrophe que Gertrude croyait voir arriver de minute en minute!

La pauvre enfant s'était cachée sous ses couvertures; un effroi indicible la subjuguait; le crime avait été commis; elle attendait maintenant le châtiment, s'imaginant dans sa candeur que le châtiment devait suivre le crime comme le jour succède à la nuit; mais l'aurore fraîche et radieuse vint inonder sa chambrette de ses douces clartés sans qu'aucun événement nouveau ne fût survenu.

Avec les premières lueurs du matin un peu de calme pénétra dans l'âme de la pauvre Gertrude, et elle put s'endormir pour quelques heures, bercée par le gazouillement encore discret et voilé des oiseaux dans les jardins d'alentour.

Le réveil devait être bien pénible pour la jeune fille lorsqu'elle se retrouva face à face avec cette terrible vérité : le vol commis par sa mère adoptive. Mais bientôt l'idée vivifiante de la réparation vint se placer à côté du souvenir du crime, et dès qu'elle eut entrevu cette tâche à accomplir, elle ne se sentit plus ni faible ni troublée. Oui, elle voulait se charger de réparer le dommage involontaire causé à Mme Richer par la malheureuse Catherine, lui restituer les 500 francs; désormais elle ne penserait plus qu'à cela, et elle concentra toute son attention sur le moyen d'arriver le plus promptement possible à gagner cette somme.

Ce n'était pas fort aisé pour une enfant de quinze ans, mais il lui semblait qu'elle avait étrangement vieilli dans cette nuit terrible et que son enfance était maintenant bien loin derrière elle. Était-ce donc la veille qu'elle riait et chantait sans souci du lendemain? La veille qu'elle n'avait ni peine ni tourment, qu'aucun sombre secret ne pesait sur sa vie? Oh! ces jours devaient être passés depuis longtemps et un abîme les séparait de l'ère nouvelle qui s'ouvrait devant la jeune fille; elle ne voulait même plus rêver à ce qui avait été; est-ce que tout ce qu'elle possédait de courage, d'intelligence et de force ne devait pas trouver son emploi dans le présent! avait-elle le droit de perdre la plus petite partie de ces précieux éléments de succès en regrets et en souvenirs stériles? Le temps même d'y songer lui appartenait-il? Non, elle ne devait plus avoir qu'un désir, qu'une volonté, qu'une espérance, vaincre le crime en le réparant; telle était désormais sa tâche sacrée, et elle était résolue à l'accomplir jusqu'au bout.

Lorsque Gertrude retrouva Catherine dans la cuisine, elle fut frappée du changement de ses traits; néanmoins ce fut Gertrude qui rougit, et elle dut se hâter d'embrasser la bonne femme pour cacher son trouble et son émotion. La vieille cuisinière allait et venait comme d'habitude, mais elle semblait remplir ses fonctions quotidiennes machinalement et sans avoir conscience de ce qu'elle faisait.

Cet état d'absorption en elle-même devait durer longtemps et la pauvre Catherine devint étonnamment silencieuse et distraite; son caractère aussi s'altéra et il était facile de deviner qu'un chagrin sourd et profond la minait intérieurement. Tous ces symptômes auraient pu donner à penser à Mme Richer si cette dame n'avait eu la confiance la plus complète en Catherine; mais il ne lui traversa pas même l'esprit que sa vieille cuisinière qui la servait fidèlement depuis vingt ans eût eu la moindre part au vol dont elle avait été victime. Peut-être ses soupçons tombèrent-ils sur Symphorien, mais elle eut la générosité de ne pas les exprimer par égard et ménagement pour Catherine; enfin elle attribua la tristesse de cette dernière à l'éloignement définitif de ce mauvais sujet, éloignement dont elle se félicitait vivement, trouvant même qu'elle ne l'avait pas trop payé.

A suivre. COMTESSE DE SANNOIS.

LE NID CHEZ LES ÉCHASSIERS[1]

Les échassiers, leur nom l'indique, sont plus élevés sur leurs pattes que les palmipèdes; leurs doigts sont aussi plus déliés. Ils ont une façon de s'accroupir sur leurs tarses qui leur est particulière et qui influe beaucoup sur leur procédé de nidification. Ils appartiennent à peu près à la même époque de création que les palmipèdes, aux premières formations de la terre. Ce sont de pauvres têtes « au long bec emmanché d'un long cou », des ouvriers uniquement

1. Voy pages 58 et 108.

occupés à trouver leur nourriture de chaque jour et qui n'ont ni le loisir, ni le talent, ni les instruments nécessaires pour s'occuper d'art. Pour bâtir et sculpter, il faut une main bien conformée dont les doigts aient une certaine liberté d'action ; il faut aussi un bec qui ne soit pas seulement, comme celui des palmipèdes, une sorte d'écumoire destiné à ramasser les grains ou les insectes perdus dans la vase. Les échassiers sont loin d'avoir une telle organisation artistique. Leur patte est encore trop éloignée de la conformation de la main humaine pour qu'on puisse en attendre un travail bien merveilleux. Cependant la faculté de préhension devient plus commune chez eux que chez les palmipèdes; aussi compte-t-on parmi les échassiers un plus grand nombre d'espèces qui peuvent percher. L'une d'elles est même douée de la faculté de saisir à la façon du perroquet et de l'oiseau de proie. Et c'est parmi ces oiseaux dont l'organisation est supérieure, que nous trouvons des emblèmes d'amour maternel et de plus un oiseau chanteur.



Nid du flamant. (P. 158, col. 1.)

Toussenel est encore de tous les naturalistes celui qui a le mieux décrit le pied de l'échassier et en a donné la meilleure explication.

Les échassiers sont des oiseaux de rivage. Or il y a deux rivages, comme il y a deux milieux aquatiques. Il y a le rivage couvert et le rivage nu. Le rivage couvert, c'est la verte savane où se mêlent les eaux de la mer et des fleuves. L'autre rivage, c'est la bordure des bois, des étangs, des savanes, la prairie noyée, le marais sous toutes ses formes.

La simple différence de liquidité des milieux devait entraîner une différence correspondante dans la forme du pied des oiseaux créés pour y vivre. En effet, pour faciliter à l'échassier de la savane le parcours de son milieu plein d'eau, où l'occasion de nager et même de plonger se rencontrait encore à chaque pas, la raquette a été substituée à la rame dans l'armature de ses pieds. La base du support a été étayée *en insérant le pouce au niveau des doigts de l'avant et en le faisant porter sur toute sa longueur*. Pour l'échassier de la plage, au contraire, destiné à marcher sur un terrain plus ferme, le pied a été dégagé et débarrassé de la gêne du pouce, qui est devenu un doigt rudimentaire, inséré à l'arrière à une grande hauteur, et qui a même été supprimé en maintes circonstances.

Eh bien, cette conformation du pied va nous révéler non-seulement le plus ou moins d'habileté artistique des échassiers, mais elle nous racontera les mœurs et l'amour de ces oiseaux pour leur progéniture. Ainsi les espèces qui n'appuient que sur trois doigts, dont le pouce inséré très-haut n'est plus qu'un objet de luxe, ne se préoccupent guère de leur nid; elles nichent presque toutes à terre, et leurs petits à peine

éclos sont en état de pourvoir à leur nourriture. Leur bec n'est pas non plus organisé pour la confection du nid. Les uns ont en guise de bec une véritable sonde, grêle, longue, effilée et généralement droite ; les autres l'ont épais et dur. Parmi les premiers, nous citerons les plus connus, les échasses, les avocettes, les huîtriers, les courlis, les barges, les bécasses, les chevaliers, les combattants, les vanneaux, les pluviers, etc.; et parmi les seconds, les glaréoles, les grues, les agamis, etc.

Les échassiers, au contraire, chez lesquels le pouce est inséré au niveau des doigts de l'avant et qui marchent par conséquent sur quatre doigts, appartiennent à une espèce supérieure; ils nichent volontiers sur les arbres, et abèquent longtemps leurs petits. Ainsi font les rales, les kamichis, les hérons, les cigognes, les marabouts, les ibis, les spatules, les flammants, etc.

Parmi tous ces oiseaux, la poule d'eau mérite d'être citée pour la forme de son nid. Ce nid est placé tantôt sur les bords d'un marécage, tantôt à la surface de l'eau. « Là ce sont, dit Pouchet, autant de petits autels élevés au-dessus du sol et couronnés par une tonnelle de roseaux, dont les feuilles recourbées forment une élégante petite voûte de verdure au-dessus de la couvée, ailleurs flottant à la surface des étangs, et presque totalement dérobés aux regards par une ceinture de jeunes roseaux ; l'entrée, par une particularité qu'on ne rencontre dans aucun autre, est décorée d'une longue traînée de roseaux, qui tombe obliquement des bords du nid jusque dans l'eau, et sert d'escalier à la femelle pour monter dans sa couche, quand elle y arrive à la nage. »

Ce nid repose d'ordinaire sur des feuilles de joncs fléchies ou entre plusieurs souches de joncs, au-dessus de la surface de l'eau. Il est rarement établi à sec sur quelque éminence du sol. L'oiseau le pose volontiers sur des morceaux de bois. Le mâle et la femelle travaillent de concert et avec beaucoup de soin à sa construction.

Terminons cette rapide étude des manifestations de l'amour maternel dans le nid des échassiers par celui des oiseaux qui est le type idéal de cette famille : nous voulons parler du flamant, un des plus grands oiseaux du globe, dont le corps imperceptible est juché sur des jambes d'une incommensurable grandeur. La nidification de cet oiseau est des plus curieuses. Avec de si longues jambes, il n'aurait pas été facile à la mère de couver sans certaines précautions. Aussi a-t-elle imaginé de se construire un cône d'argile d'une élévation correspondante à celle de ses échasses ; elle tronque le cône à la hauteur convenable et creuse à son sommet une cuvette où elle pond. Cette disposition ingénieuse lui permettra désormais de couver à califourchon, les pieds pendants à terre.

Ainsi, plus nous montons dans le monde des oiseaux, vers les animaux dont la patte est plus perfectionnée, mieux le nid est construit, plus grand est l'amour maternel, plus étendu est le chant, plus l'être est parfait comme sentiment et intelligence, plus il appartient à un milieu complétement développé : c'est là encore une de ces merveilleuses harmonies qui abondent dans la nature. Nous n'avons qu'à observer un peu pour voir combien est grande et merveilleuse cette œuvre de la création, qui, à chaque instant, dans les plus petits êtres, nous offre des objets d'admiration, d'étonnement, d'enthousiasme, qui transportent notre cœur, en même temps qu'ils donnent à notre intelligence la plus grande satisfaction, celle du beau, de l'utile et de l'harmonie dans la nature.

ERNEST MENAULT.

L'ACTIVITÉ DE L'ESPRIT

PROLONGE LA VIE[1]

Beaucoup d'hommes illustres, qui ont vécu longtemps, étaient, comme Louis Cornaro et Fontenelle, d'une très-grande faiblesse de constitution, et c'est là encore un des plus admirables effets du travail de la pensée, qui, loin d'affaiblir et d'épuiser le corps, lui donne au contraire des forces nouvelles. Quoique mal trempés, les ressorts de la vie dont les mouvements sont sagement réglés ne se rompent que tard. Nous pourrions citer une foule de savants qui sont parvenus à une vieillesse très-avancée, en dépit des maladies continuelles dont ils souffraient. Newton en est un des plus illustres exemples. Malgré la faiblesse de sa santé, malgré ses laborieuses méditations et ses immenses études, ou plutôt à cause de ses études continuelles, il vécut jusqu'à quatre-vingts ans. Cependant la contention de son esprit était si grande, sa pensée était tellement élevée et perdue dans l'abstraction, qu'on l'aurait dite séparée de son corps. Il arrivait quelquefois qu'en se levant, le matin, de son lit, il se rasseyait tout à coup, saisi par quelque idée dominante, et il restait là des heures entières à moitié nu, suivant toujours la pensée qui l'occupait. Il savait néanmoins travailler sagement et user de son corps comme il le fallait. Il ne vécut que de pain trempé dans du vin pendant ses expériences sur l'optique. Il faisait beaucoup attention aux changements de température. Nommé membre du Parlement, il ne parla que deux fois, ainsi qu'on l'a remarqué : l'une dans une affaire de peu d'importance, l'autre pour dire qu'il y avait un carreau de vitre cassé, ce qui refroidissait beaucoup l'atmosphère. En un mot, il connaissait la mesure de ses forces et voulait les ménager.

La vie de Voltaire est à ce point de vue plus extraor-

1. Suite et fin. — Voy. page 126.

dinaire encore. Il était né faible et délicat, et conserva toute sa vie l'empreinte de sa frêle organisation primitive. Lui-même se disait étonné d'exister, assurant qu'il avait passé sa vie à mourir. Avec l'âge, son tempérament devint bilieux, sec, ardent, volcanique; il prit cette irritabilité maladive qui fut si souvent cause de ses impatiences et de ses violences.

A vingt-neuf ans, il avait été atteint d'une petite vérole extrêmement grave. D'autres maux, tels qu'une affection scorbutique qui lui fit perdre de bonne heure toutes ses dents, un érysipèle qui reparut plusieurs fois, une sciatique opiniâtre, des ophthalmies répétées, ne lui laissaient que bien peu de relâche. Il fut aussi sujet à de fréquentes coliques. « En composant, dit-il, je tenais mon ventre à deux mains, et ensuite ma plume. » Cependant, malgré toutes ces douleurs, Voltaire paraissait doué d'une vitalité extraordinaire. A quatre-vingts ans il écrivait en deux jours les *Filles de Minée*, et, deux ans plus tard, la tragédie d'*Irène*. Brisé par la maladie, il ne cessait de travailler.

Ce ne fut pas sans peine qu'il put arriver à ce que son esprit possédât un tel empire qu'au milieu des plus cruelles souffrances il eût encore la force de composer. Selon son expression, il faisait son corps tous les matins. Jeune ou vieux, chez lui, à la table des grands ou des rois, jamais il ne s'écarta des règles d'une stricte modération. L'abus du café l'ayant indisposé, il le mélangea de chocolat. Quand il était fatigué d'un travail, il se reposait en en prenant un autre. Il y avait dans son cabinet cinq pupitres, sur lesquels étaient commencés cinq ouvrages différents. Lorsqu'il ne se sentait pas disposé à écrire, il trouvait le temps d'être architecte, ingénieur, jardinier ou vigneron. Pendant sa vieillesse, il redoubla de soins. On faisait du feu en tout temps dans son appartement, et il se couvrait d'excellentes fourrures de Russie. Durant la rigueur de l'hiver, il prit le parti de ne plus sortir de chez lui; il restait même au lit jusqu'à cinq ou six heures du soir. Ce lit, d'une extrême propreté, était couvert de livres. On voyait auprès une table élégante sur laquelle on trouvait toujours de l'eau fraîche, du café au lait ou au chocolat, des feuilles de papier blanc et une écritoire. C'est grâce à de semblables précautions qu'il lui fut permis pendant quatre-vingt-quatre ans de remplir le monde du bruit de son nom et du souffle fécondant de sa puissante intelligence.

Après avoir constaté par la statistique et par les faits que les savants, les penseurs, les écrivains, tous ceux enfin qui cultivent leur esprit et font prendre à leurs facultés intellectuelles un développement plus considérable, ont d'autant plus de chance de prolonger leur vie, il nous reste à faire une remarque plus surprenante encore : c'est que la longévité est proportionnée au travail d'esprit de l'individu. Il résulte, en effet, d'une statistique de Casper, entreprise sur les hommes adonnés aux carrières libérales, que c'est dans les professions qui demandent le plus d'effort et le plus de contention de l'intelligence qu'on vit le plus longtemps.

Sans doute, beaucoup d'écrivains illustres sont morts jeunes; mais leur fin prématurée n'atténue en rien les faits que nous avons cités ni les calculs que nous avons reproduits. Et parmi eux, d'ailleurs, combien n'ont mis aucun frein à leurs travaux, combien ont en même temps abusé de leurs forces et surmené leur intelligence! Pour stimuler leur pensée, beaucoup ont eu trop souvent recours à des moyens physiques qui, à la longue, leur ont coûté la vie. Le café, le vin, les liqueurs alcooliques, le tabac, l'opium même, voilà les excitants physiques les plus employés. Les poëtes ont lancé l'anathème sur les pâles buveurs d'eau, ces maudits d'Apollon : « Si la pensée, dit Sheridan, est lente à venir, un verre de bon vin la stimule, et quand elle est venue, un verre de bon vin la récompense ». Et Hoffmann, lui aussi, a écrit quelque part : « ... Ce n'est pas que l'on conçoive alors des pensées plus sublimes; mais je suis tenté de comparer cet état à une roue de moulin qu'une rivière gonflée fait tourner plus vite : ainsi, les flots de vin poussent avec plus de violence les rouages intérieurs ». Qui ne se souvient des paroles de Balzac avant d'exhaler le dernier soupir : « Je meurs de vingt-cinq mille tasses de café! »

Répétons-le donc, l'exercice incessant de l'intelligence prolonge la durée de la vie, loin de la diminuer. Des nombreux exemples que nous avons présentés au lecteur, il résulte que ce phénomène n'a pas pour cause un mode particulier de penser, de composer ou de vivre. Les uns ont agi de telle manière, les autres de telle autre. C'est au travail, et au travail seul, qu'ils ont dû leur longue existence. Sans avoir la prétention d'expliquer les secrets de la nature, si difficiles à découvrir, du reste, en ce qui touche l'association chez l'homme de l'organisme et de la pensée, n'est-il pas probable que le travail continuel de l'esprit finit par donner à celui-ci la prépondérance sur le corps? L'un commande en maître, tandis que l'autre est asservi, et chaque parcelle de matière, pour ainsi dire, est animée par le souffle de l'esprit, qui lui communique de sa vie et de sa force. Nous avons vu Voltaire, accablé par l'âge et la maladie, dominer son corps usé et garder la possession de lui-même. Ce n'était plus qu'un esprit vivant avec les vestiges d'une forme extérieure et matérielle. Son intelligence cependant était aussi vivace que lorsqu'il avait vingt ans, et beaucoup plus alerte.

Mais, dira-t-on, tout ce que vous citez là, ce sont des exceptions. — Point du tout, ce ne sont point des exceptions. Ce qui est ici l'exception, c'est le talent, ce grand régulateur des forces secrètes et des trésors cachés de l'esprit humain.

VICTOR CHAMPIER.



VIEUX ADAGES RAJEUNIS PAR CRAFTY.
« Un malheur n'arrive jamais seul. »



Ils parcouraient les bois voisins. (P. 161, col. 2.)

UNE SŒUR[1]

CHAPITRE III

La Treille.

Lorsque les derniers devoirs furent rendus à Mme de Banville, on était à la veille des vacances; les quatre enfants vêtus de deuil causaient ensemble dans un coin du salon : « S'il n'était pas ridicule de rentrer au collége quand tout le monde en sort, disait Marc, je crois que j'aimerais mieux retourner en cage; à l'étude ou dans le dortoir, on ne s'apercevrait pas, comme ici, qu'elle n'est plus là! » Et l'écolier jetait à la dérobée un coup d'œil sur le paravent replié et le canapé vide. Pierre écoutait en silence, non sans quelque mépris; il ne cherchait pas l'oubli qu'il sentait impossible, mais un travail assidu, acharné, lui apparaissait comme la consolation assurée contre la douleur; il partageait donc le désir de Marc; comme lui il aurait voulu rentrer au collége. Henri se serrait convulsivement contre Élisabeth; depuis qu'elle l'avait pris dans ses bras pour l'apporter auprès du lit de mort de sa mère, il ne la quittait plus. Sans rien dire, il l'avait acceptée pour remplacer celle qu'il avait perdue, et le cœur de la jeune fille se gonflait d'une reconnaissance douce et triste en sentant que le pauvre enfant lui confiait son bonheur. Elle se baissa pour embrasser Henri en disant : « Même à la Treille tout serait bien triste sans vous. » Ses yeux ajoutaient ce que taisaient ses lèvres : « Ne nous séparons pas dans ce moment-ci. »

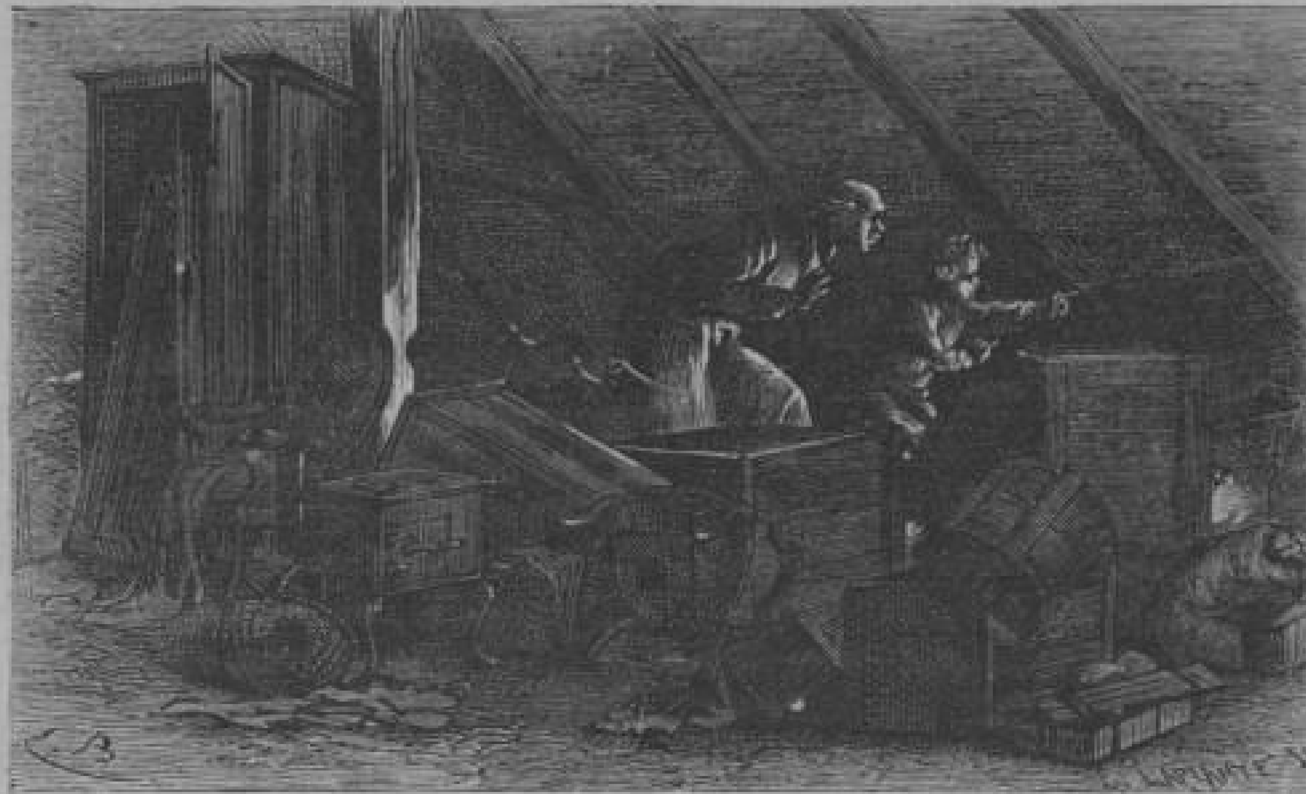
M. de Banville avait coutume de quitter Paris au commencement des vacances, non sans regret, car le voyage le dérangeait dans ses travaux; mais c'était l'habitude de sa maison, celle de la maison de son père; à peine était-il consulté sur la question du départ, jamais sa femme ne s'en était occupée. Marianne entrait chez son maître huit jours avant le début des vacances. « Quand partira-t-on, monsieur? » demandait-elle; et elle fixait elle-même le moment propice. On emmenait peu de domestiques; la Treille était une simple ferme, mince part de l'héritage paternel; la fortune de M. de Banville venait de sa femme, mais Marie Delahais ne lui avait apporté aucune propriété territoriale, et la Treille était restée la vraie patrie des enfants, qui y trouvaient, sans s'en rendre compte, les deux biens suprêmes de la campagne, le calme et la liberté. Lorsque les garçons, fatigués de leurs études, arrivaient à la Treille et qu'un vieux fusil sur l'épaule ils parcouraient les bois voisins, lorsqu'ils passaient de longues heures au bord des étangs pour pêcher quelques mauvaises carpes, ils étaient heureux et amusés sans effort. Élisabeth se rappelait la vie paisible de sa mère, souriante et presque gaie, arrangeant les gros bouquets de fleurs des champs que lui apportait Henri. Pour elle, sa passion secrète trouvait à la Treille une satisfaction facile; là, elle n'avait pas besoin de fermer la porte de sa chambre pour cacher aux regards curieux de ses frères ses livres et ses cahiers de mathématiques; elle avait découvert dans le grenier un petit recoin poudreux, éclairé par une étroite fenêtre, séparé du monde par un amas de vieilles caisses et de meubles de rebut; elle

1. Suite. — Voy. page 145.

avait épousseté, balayé, lavé; elle avait chassé les araignées de leur repaire, puis elle avait transporté tous ses papiers dans ce refuge ignoré. « Sa niche du grenier, » comme elle le disait, était pour elle le grand charme du séjour à la Treille.

Les paroles de leur sœur avaient rappelé aux écoliers tous les plaisirs de la campagne. « Nous pourrons travailler à la Treille, » dit Pierre. Marc rougit, il s'était dit : « Je pêcherai, je chasserai et je laisserai derrière moi les livres. » Marianne avait déjà commencé les préparatifs du départ. « Puisqu'*elle* n'est plus ici, pensait la vieille femme en essuyant une larme, le plus tôt que nous emmènerons les enfants sera le mieux. »

La Treille était située en Champagne, dans un district boisé de la Haute-Marne; le pays n'était pas riche et les étrangers ne le trouvaient pas beau; Élisabeth ne possédait pas le sentiment vif des beautés de la nature, mais elle admirait la Treille avec la naïve confiance d'une fidélité passionnée. Peut-on rien voir de plus charmant? pensait-elle, en regardant la vieille ferme qui s'élevait noire et sombre au bout d'une longue avenue de grands ormes. Une demeure plus importante avait naguère tenu la place de l'humble manoir. Le jardinier et sa femme attendaient à la porte de la maison; ils paraissaient tristes; Mme de Banville s'était fait aimer à la Treille; sans bruit et par compassion instinctive, elle avait fait du bien; nul ne l'avait jamais trouvée dure ni arrogante, et les pauvres gens lui tenaient compte de ces qualités négatives. « Elle était bonne au pauvre monde, » avait-on dit dans le village en apprenant sa mort. Modeste éloge qui valait de longues épitaphes. A la vue des enfants en deuil, M. et Mme Thomas sentirent leurs yeux se mouiller de larmes.



Il traversa le grenier. (P. 164, col. 2.)

M. de Banville menait à la Treille la même existence qu'à Paris. Comme à la ville, il faisait chaque jour une promenade d'une heure par nécessité d'hygiène, mais il ne regardait pas les grands bois ondoyants, les prairies parsemées de bestiaux, les fleurs qui croissaient au bord du chemin, pas plus qu'il n'apercevait à Paris les passants affairés ou les brillantes boutiques; seulement, lorsqu'il sentait l'herbe humide lui mouiller les pieds, il rentrait précipitamment, les rhumes l'empêchaient de travailler. Lorsque les marchands de bois qui achetaient les coupes de l'année venaient le voir pour conclure affaire, il ne les faisait jamais entrer dans son cabinet, afin de pouvoir s'en débarrasser plus vite, et il écoutait à peine Thomas qui lui rendait ses comptes. « N'était que j'ai servi toute la famille depuis trente ans et que je ne lui ferais pas tort d'un fétu, disait le jardinier, il ne saurait pas si ses prés lui rapportent une obole, et il n'en demanderait jamais raison. »

Les enfants étaient donc complétement abandonnés à eux-mêmes; pendant la première semaine, la réaction des tristesses passées et la joyeuse liberté des champs suffirent à occuper les jeunes gens; la douleur profonde qui couvait toujours dans le cœur d'Élisabeth s'en trouva même un peu calmée. Comme Pierre, elle était incapable d'oublier, mais le germe d'un grand dévouement avait été déposé dans son âme par le chagrin. En perdant sa mère, Élisabeth avait accepté la lourde tâche qui retombait sur ses épaules; même en poursuivant ses études favorites, en travaillant de grand matin dans sa « niche », avant qu'Henri vînt la chercher pour la promenade, elle pensait à ses frères, au secours qu'elle pourrait peut-être leur offrir un jour. Marc se destinait à Saint-Cyr, et Pierre parlait de l'École polytechnique; mais, en attendant, l'aîné ne savait pas faire une addition, et le second se laissait absorber par ses études littéraires. « Quand je voudrai, j'en saurai bientôt assez pour passer un examen, » disait Pierre dans son ignorante présomption; et il se fâchait lorsque Élisabeth hochait la tête. Il ne savait pas que depuis un an sa sœur étudiait le programme de l'École polytechnique.

Élisabeth n'était pas obligée, comme naguère Mlle Sophie Germain, de se cacher derrière le battant d'une armoire pour faire des mathématiques; elle n'en était pas réduite à dérober des bouts de chandelle afin de poursuivre la nuit ses mystérieuses études; mais un instinct secret la tenait muette; elle avait Henri tout seul pour confident. L'enfant seul connaissait le chemin du petit réduit dans le grenier.

Un matin, il était huit heures, lorsque Henri vint comme de coutume chercher sa sœur; il la trouva rouge, les cheveux un peu en désordre, la tête ap-

puyée dans ses deux mains, absorbée par un calcul si compliqué qu'elle n'entendit pas la voix du petit écolier. Il s'assit patiemment sur un gros livre pour attendre. Le soleil montait à l'horizon, la rosée du matin que l'enfant se promettait de trouver encore sur l'herbe et sur les fleurs disparaissait peu à peu sous la chaleur du jour; le lait qu'on avait versé de bonne heure dans les grandes jattes de grès était déjà refroidi; Henri n'avait pas encore déjeuné, mais il s'était endormi en attendant sa sœur. Enfin Élisabeth poussa un profond soupir, un soupir de soulagement et de triomphe; elle écrivit rapidement quelques lignes, étendit les bras comme pour se délasser et repoussa vivement ses cheveux derrière ses oreilles. Elle se levait lorsqu'elle aperçut Henri, la tête appuyée sur un bouquin, les mains croisées sous sa joue et dormant paisiblement. Pleine de remords, elle se pencha sur lui et l'embrassa. L'enfant se réveilla en sursaut. « As-tu fini enfin? » demanda-t-il.

Élisabeth regardait sa montre avec consternation; il était dix heures et, depuis cinq heures du matin, elle n'avait pas bougé; elle n'avait pas levé les yeux de son travail.

« Est-ce que tu m'attends depuis huit heures? demanda-t-elle avec dépit.

— Je ne sais pas. »



Élisabeth avait relevé la tête. (P. 164, col. 2.)

Le pauvre petit se frottait encore les yeux.

« Viens vite, nous aurons le temps de faire le petit tour du bois avant le déjeuner. »

Et elle l'entraînait après elle.

« C'est que je n'ai rien mangé, » dit tristement Henri. Élisabeth rougit de nouveau. Elle n'avait rien mangé non plus, mais elle n'y pensait guère; elle se reprochait d'avoir négligé son petit Henri, d'avoir laissé Marc et Pierre partir pour la chasse sans leur dire un mot.

« Je brûlerai tous ces chiffres un beau jour s'ils me font oublier le reste. » Et elle était capable de cette résolution désespérée; mais Dieu, qui l'avait douée de facultés rares chez les femmes, la destinait à accomplir une tâche difficile pour laquelle il la préparait en silence. Nos sacrifices comme nos efforts sont souvent aveugles, et nous avons besoin que Dieu règle même nos vertus.

Henri était resté très-frappé du travail assidu de sa sœur, des sourcils froncés, de l'attention fixe, de l'ardeur contenue de la jeune fille. Il conservait auprès de son père quelques priviléges appartenant naturellement à l'enfant le plus jeune comme au caractère le plus doux et le plus caressant. Lorsque M. de Banville sortait de son cabinet pour arpenter l'avenue à pas lents, sans jamais regarder autour de lui, Henri venait quelquefois glisser sa main fraîche

entre les doigts osseux de son père, et le petit garçon marchait en silence à côté du savant, ne s'aventurant à dire un mot que les jours où un paysan, traversant le chemin, avait troublé les réflexions de M. de Banville par son bruyant salut. Ce fut ainsi que l'enfant communiqua à son père le secret des études d'Élisabeth. « Elle se donne tant de peine, papa, si vous saviez ! Quand elle est assise devant son papier, dans la niche du grenier, elle appuie son front sur sa main, si fort que j'ai vu un jour la trace de ses bagues au-dessus d'un œil ; elle ne bouge pas, elle n'entend rien ; quand je l'appelle, elle ne me répond pas toujours ; hier je suis resté très-longtemps à la regarder, et puis j'ai fini par m'endormir ; quand je me suis réveillé elle avait achevé, mais il était dix heures ; et tout ça c'est pour faire des chiffres comme vous, papa ; n'est-ce pas que c'est drôle ? Ne lui dites pas que je vous en ai parlé, continua Henri, un peu effrayé de son indiscrétion, elle me gronderait peut-être. »

Une certaine curiosité s'éveillait dans l'esprit de M. de Banville ; il avait depuis longtemps reconnu que Marc n'avait aucune disposition pour un travail assidu et abstrait ; Pierre avait un goût prononcé pour les études littéraires, dont son père ne faisait aucun cas ; c'était la première fois que le savant concevait l'espoir de trouver auprès de lui cette sympathie d'aptitudes et de recherches qu'il n'avait même pas songé à attendre de sa femme.

« Où dis-tu que travaille Élisabeth ? demanda-t-il vivement à l'enfant.

— Dans le grenier ; elle a trouvé une petite chambre, comme une toute petite maison, derrière les caisses ; c'est fermé avec un vieux tapis ; on ne voit rien en passant. Elle l'appelle sa niche, je vous y mènerai si vous voulez. » Henri était résolu à pousser jusqu'au bout la trahison.

« Allons ! » dit le père.



CHAPITRE IV

La découverte.

Élisabeth avait consciencieusement dessiné pendant une heure, pour la satisfaction de son maître qui ne la laissait jamais partir sans des recommandations nombreuses. « Vous feriez très-bien si vous vouliez, » disait-il. Élisabeth hochait la tête, mais elle s'appliquait au dessin pour plaire au vieillard qui lui donnait des leçons depuis son enfance. Il fallait du temps pour conquérir l'estime ou l'affection d'Élisabeth, mais une fois qu'on était entré dans la place, on la tenait pour toujours.

Sa tâche achevée, Élisabeth s'était glissée dans son réduit du grenier. Ce n'était pas l'heure ordinaire de son travail, l'esprit méthodique de la jeune fille se plaisait à la régularité ; elle avait coutume de s'occuper alors d'Henri, mais elle ne l'avait pas trouvé dans le jardin, il n'avait pas répondu à sa voix, et un problème inachevé l'attirait avec une force irrésistible. Elle était plongée dans ses calculs, lorsque Henri, moitié triomphant, moitié honteux, traversa le grenier poudreux, conduisant son père entre les caisses, les morceaux de bois, les vieilles ferrailles entassées par les générations successives ; il avait saisi le bout de corde qui servait à attacher le vieux tapis, serrure primitive qu'Élisabeth rendait efficace par des nœuds compliqués ; il s'apprêtait à les défaire lorsqu'il rougit vivement ; la corde était pendante, le tapis s'agitait doucement sous le souffle du vent ; la retraite était occupée. « Élisabeth y est, papa ! » dit Henri d'un ton d'effroi.

« Eh bien ! as-tu peur d'elle ? » demanda le père ; et sans attendre la réponse de l'enfant confondu, il repoussa le vieux tapis, franchit le seuil formé par une petite caisse et entra dans le cabinet d'études de sa fille. Il ne jeta pas un regard autour de lui, sur les poutres chargées de poussière, sur les araignées qui avaient repris possession des coins sombres, sur la table boiteuse redressée par un morceau de bois ; il ne regarda même pas sa fille qui avait relevé la tête, et qui le contemplait avec stupéfaction. Il s'avança tout droit vers le papier qu'Élisabeth retenait encore sous ses doigts. Un problème compliqué s'offrait à ses regards : « En es-tu là ? » dit-il tout haut. « Tu t'es trompée ici et ici, » ajouta-t-il au bout d'un instant de silence, pendant qu'il parcourait rapidement le travail : « Voilà ce qui t'arrête. » Et s'asseyant sur la mauvaise chaise dépaillée, il corrigea vivement les erreurs qui semblaient offenser sa vue ; puis il se leva et poussa le papier vers sa fille : « Mets-toi là et achève, » dit-il brusquement.

Élisabeth obéit sans rien dire ; elle se pencha sur le problème ; recueillant, par un suprême effort, ses facultés troublées, elle reprit son travail interrompu. Le savant la regardait, toujours en silence, suivant la plume des yeux ; parfois il faisait un geste d'impatience lorsque la jeune fille se trompait, puis il se

calmait, car Élisabeth s'apercevait elle-même de ses erreurs et les corrigeait avant de passer plus avant. Elle était presque au terme de ses calculs, mais un travail nouveau pour elle devait terminer l'œuvre ; là était le nœud de la difficulté : le père regardait toujours, Élisabeth l'avait oublié. Elle ne pensait plus au spectateur, au savant, debout, les yeux fixés sur elle, immobile et froid comme s'il pesait dans ses infaillibles balances les facultés et les connaissances de sa fille. Elle n'avait même pas aperçu Henri encore tout agité de son aventure, partagé entre le remords et l'orgueil. La jeune fille avait caché son front dans ses mains, elle réfléchissait profondément; enfin elle reprit sa plume et acheva son calcul. Lorsqu'elle releva la tête, ses cheveux étaient humides de sueur et ses doigts étaient glacés. M. de Banville se pencha sur elle : « Ton travail est bon, dit-il, mais tu as passé par le labyrinthe et il y a une grande route. » Alors, reprenant la place de sa fille, et recommençant le problème, il expliqua pas à pas à son élève enchantée les procédés simples, les méthodes sûres par lesquelles on pouvait arriver au résultat sans tant de fatigues et de lenteurs. Élisabeth contemplait les calculs avec une admiration profonde. « Je ne sais rien ! » dit-elle enfin en soupirant. « Tu apprendras » ; et M. de Banville se levait. « Je te donnerai une leçon tous les jours, puisque tu comprends ce qu'on te dit ; » et il sortit sans laisser à sa fille le temps de répondre.

Élisabeth s'était laissée retomber sur sa chaise, plongée dans ses rêveries, reconnaissante et troublée. Comment satisfaire un tel maître? Élisabeth était fière en même temps que modeste; elle avait la plus haute idée de la science de son père et un sincère mépris pour ce qu'elle avait pu apprendre, mais elle redoutait les railleries, les mots amers, le superbe dédain qu'elle avait vu naguère prodiguer à ses frères lorsqu'un été, à la Treille, leur père avait entrepris de les faire travailler. Marc avait fini par barbouiller ses devoirs de telle façon que son père lui avait jeté ses cahiers à la tête, en s'écriant : « Tu n'es qu'un âne et tu seras toute ta vie un âne, qu'on ne me parle plus de toi ! » C'était précisément ce que demandait le malin écolier; et il avait envoyé les grammaires et les dictionnaires rejoindre les devoirs qui avaient si fort irrité M. de Banville. Pierre ne cédait jamais, il travaillait toujours, mais il avait pris le parti de disputer chaque expression, chaque texte, chaque tour de phrase sans jamais reculer ni lâcher un pouce de son terrain, jusqu'à ce que son père l'eût abandonné de guerre lasse, plus impatienté encore de son entêtement que de la paresse de Marc. De pareilles humiliations attendaient-elles Élisabeth dans ses rapports nouveaux avec son père? N'eût-il pas mieux valu qu'il ignorât toujours la communauté de goûts qui l'unissait à sa fille?

« Non ! dit Élisabeth, et elle parlait tout haut, oubliant la présence d'Henri qui attendait encore son pardon : maman avait toujours regretté de ne pouvoir rien faire avec lui ; il fera quelque chose avec moi, c'est toujours cela, et puis je travaillerai ! »

« Tu n'es donc pas fâchée, Élisabeth? » murmura une petite voix timide; et elle aperçut Henri qui sortait d'un recoin jusqu'alors exclusivement abandonné aux araignées ; l'enfant les avait troublées dans leurs travaux et elles s'étaient vengées en l'enveloppant des lambeaux de leurs toiles, il avait l'air d'un époussetoir ambulant lorsqu'il se présenta aux yeux de sa sœur.

Élisabeth n'avait pas encore eu le temps de se demander quelle curiosité avait pu amener son père dans le grenier et comment il avait découvert son réduit ; la présence et l'accent plaintif d'Henri lui révélèrent tout d'un coup sa perfidie, mais comme elle se retournait pour lui en faire reproche, l'aspect étrange du petit garçon lui arracha un éclat de rire. Henri, toujours susceptible, honteux du désordre de sa toilette, inquiet du ressentiment de sa sœur, se mit à pleurer; ses larmes laissaient leurs traces sur son visage chargé de poussière. Élisabeth riait toujours. Enfin sa gaieté encouragea le coupable, il se mit à rire aussi tout en pleurant, et se rapprocha de sa sœur. « Tu n'es pas fâchée? » reprit-il timidement. Elle l'embrassa au front, cherchant à enlever les toiles d'araignées mêlées à ses cheveux. « Comment papa a-t-il eu l'idée de venir ici ? demanda-t-elle, t'a-t-il interrogé, a-t-il voulu savoir où j'étais ? »

Henri baissait la tête sans répondre. « J'ai cru, comme c'était papa... » marmotta-t-il enfin. « Papa a le droit de savoir tout ce qui nous regarde, dit gravement Élisabeth ; mais s'il ne t'a pas interrogé, et si tu as trahi un secret qui t'était confié, je saurai désormais jusqu'à quel point on peut se fier à toi. » Et elle sortit du réduit qui n'était plus pour elle une retraite sacrée, elle ne se retourna pas pour regarder le pauvre enfant qui restait accablé sous sa froideur méprisante. Élisabeth avait les défauts de ses qualités : elle était franche jusqu'à la rudesse et droite jusqu'à la roideur ; elle n'avait pas encore appris du temps et de l'expérience, ces deux grands maîtres de la vie, qu'on peut être doux sans faiblesse et indulgent sans lâcheté.

A suivre. Mme DE WITT.



LES PETITS CHASSEURS [1]

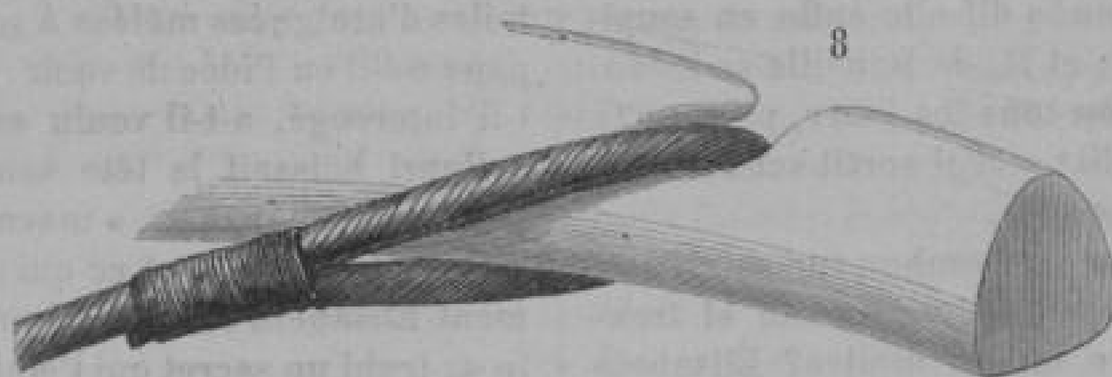
—

L'ARC

Voyons maintenant la corde.

C'est une question plus importante, mes chers petits chasseurs, que vous ne le pensez. Pour les enfants qui ne regardent pas à la dépense, ou qui sont voisins d'une ville, le plus simple et le meilleur est d'envoyer acheter une corde à boyau, telle qu'on en emploie pour les archets des serruriers ou pour les meules légères des taillandiers. L'usage des cordes à boyau étant fréquent dans l'industrie, on en trouve facilement partout.

On commence par confectionner, en prenant mesure de l'arc, une boucle à une des extrémités de la corde (fig. 8). Pour cela, on réunit l'extrémité au corps de la corde par le moyen d'une fine ligature en petit fouet de lin parfaitement ciré avec de la poix de cordonnier pour qu'il ne glisse pas sur la corde à boyau.


8

On pose alors cette extrémité de l'arc par terre et l'on fait ployer doucement le bois jusqu'à ce qu'on le suppose arrivé à sa plus grande élasticité, puis on mesure l'autre extrémité de la corde, de façon à y établir une seconde boucle à ligature semblable à la première, car il faut que, toutes les fois qu'il ne sert pas, l'arc soit détendu ; sans cela, au bout de quelque temps, il n'a plus de ressort ; les fibres du bois sont fatiguées. On le détend en dépassant la corde de sa coche par-dessus l'extrémité de l'arc sur lequel on appuie pour le fermer, pendant un instant, un peu plus que d'habitude. Cela ne lui nuit pas, d'abord parce que cette contraction ne dure pas longtemps, et, en définitive, parce qu'elle est la même que quand vous le bandez pour envoyer la flèche.

Au bout de quelques jours, la corde à boyau se sera étirée, allongée : il faudra refaire une ligature un peu plus bas pour maintenir l'arc également tendu.

Règle générale : *moins un arc est tendu, plus il a de ressort.*

Avis à mes petits amis quand ils établiront le leur pour la première fois. Certains peuples se servent même d'arcs dont les bois demeurent constamment droits et les cordes lâches : ce sont, à mon avis, les meilleurs.

Malheureusement, nous l'avons dit, on n'a pas toujours à sa disposition de la corde à boyau : il faut donc vous apprendre à faire néanmoins de bons arcs sans cela et à vous servir tout simplement d'une corde de chanvre qu'on trouve partout. Ce serait une faute de faire choix d'une corde commune, de grosseur suffisante ; le chanvre est trop *hygrométrique*. Ce mot veut dire qu'il pourrait servir à mesurer l'humidité, tant elle a d'action sur lui. Et, en effet, il se raccourcit, se retire énormément par l'humidité, de même qu'il s'allonge, se ramollit et se relâche par la sécheresse. D'où résulte, mes enfants, que votre arc serait tantôt tendu à casser, et, deux jours après, lâche à ne pouvoir s'en servir.

Ce défaut est inhérent à l'objet lui-même, et n'a pu jamais être corrigé, alors même que l'arc était un engin de guerre de premier ordre pour certains peuples. Vous vous souvenez, mes enfants, de la bataille de Crécy. Les archers gênois de l'armée de Philippe VI avaient marché toute la journée sous la pluie, et les cordes de leurs arcs étant détendues, ils ne purent engager le combat qu'avec mollesse.

Revenons à la corde que nous voulons construire. Au lieu de faire choix d'une corde suffisamment grosse, mais faite par le cordier, nous prendrons du fil de fouet que l'on trouve à acheter partout, même à la campagne, et avec lequel nous tresserons une corde, non en trois brins, mais en cinq ou six au moins ; ce tressage n'offre aucune difficulté et produit une corde ronde d'une grande solidité. Vous tresserez le plus serré possible et très-égal. Puis vous monterez cette corde avec boucles et empilures comme nous l'avons indiqué tout à l'heure pour la corde à boyau, en ayant seulement la précaution de ne faire tout d'abord qu'une seule ligature définitive et d'attacher l'autre extrémité par un nœud provisoire. En effet, la tresse s'allongera beaucoup pendant les premiers jours ; il ne faudra donc achever la seconde ligature que quand l'allongement sera produit et lorsque la corde restera sensiblement de longueur constante.

Toutes ces précautions semblent méticuleuses, mes chers enfants, mais elles ont pour but de vous procurer un instrument vraiment capable d'exercer votre adresse.

Avec un arc grossier vous toucherez quelquefois le but, mais ce sera par hasard ; avec un instrument soigné comme celui que nous venons de construire ensemble, vous toucherez souvent, parce que vous saurez viser. Or, ce n'est rien que de faire voler une flèche dans les airs ; ce qui devient intéressant, c'est de pouvoir toucher un but déterminé, un oi-

1. Suite et fin. — Voy. pages 134 et 149.

seau placé sur une branche, un lapin au gîte dans la garenne. Vous y arriverez, mais seulement avec du soin et de la persévérance.

Si vous êtes industrieux et si, comme il arrive dans la plupart des propriétés de campagne, vous avez à la maison un menuisier qui y vient travailler quelques jours par semaine, vous lui demanderez de vous montrer à mettre votre arc en couleur, puis à le vernir. Cela donnera à votre arme un cachet d'élégance qui ne gâte rien. Vous pouvez mettre le bois en couleur à l'huile, puis le poncer, et enfin le vernir. Ces petites opérations lui donnent une surface polie très-agréable sur laquelle la pluie n'a pas de prise, avantage inappréciable, parce que, n'imbibant point alors le bois, elle n'a aucune action sur lui.

Arrivons maintenant à la flèche.

La flèche, c'est le projectile, c'est ce que l'on perd souvent, c'est ce dont on n'est jamais trop riche, et c'est malheureusement ce qu'il y a de plus difficile à bien faire.

Je ne vous cacherai pas qu'on en trouve de toutes faites à bon marché dans le commerce, belles, bien garnies de plumes et terminées par un bout de corne ou de fer. Elles sont généralement en bois blanc léger, saule ou peuplier.

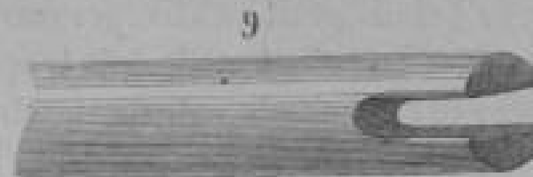
Tant que vous pourrez vous en procurer, elles seront commodes, pourvu que vous ayez soin d'étudier par quelques expériences le poids et la longueur que ces flèches doivent avoir pour obtenir avec *votre* arc la portée la plus longue possible et la plus juste; cela ne peut se reconnaître qu'à l'user. Il est vrai que, une fois ces deux qualités bien arrêtées, vous pourrez *toujours* être monté de la même manière, c'est déjà quelque chose. Ne prenez pas vos flèches trop longues, elles volent et n'arrivent pas. Ne les choisissez pas non plus trop courtes, parce que vous ne pourriez plus tendre votre arc à toute sa force. Il y a là un juste milieu à garder.

Tout à l'heure nous vous expliquerons comment on se sert de l'arc et de la flèche. Examinons en attendant comment nous allons nous y prendre pour nous faire de bonnes flèches, lorsque la ville est loin. Nous aurons recours à l'établi du menuisier; car, vouloir utiliser les branches naturelles des buissons ou des arbres, c'est tout simplement folie. Sous nos climats, aucun végétal ne fournit des tiges assez droites et assez unies pour former une flèche convenable. Rappelez-vous que la confection de la flèche est toujours la partie difficile pour l'archer.

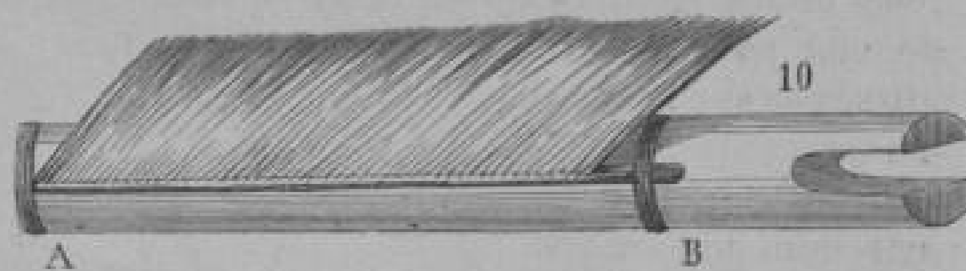
Vous pourrez cependant essayer des jeunes rejets de l'orme, du coudrier, du frêne, de l'épine noire ou de l'épine blanche, du saule, du tremble; vous pourrez chercher surtout, dans le jardin, parmi certaines touffes du petit bambou noir. Tous les rejets d'arbre dont nous venons de parler sont trop lourds et trop flexibles à l'état frais; aussi conviendra-t-il de les laisser sécher après les avoir écorcés. Puis, pour qu'ils ne se déforment pas, ne se gauchissent pas, ou même se redressent s'ils sont un peu courbes, on les attachera le long d'une tringle de bois ou de fer, comme une barre de rideau, en les entourant de ficelle à tours rapprochés et serrés.

Après tous ces essais, nous en revenons à notre premier dire : la meilleure flèche sera obtenue avec une petite élèze de sapin bien sec et sans nœud, dressée à la varlope par le menuisier. C'est droit, sec, roide et léger.

A toute flèche, on commencera par pratiquer une encoche à une de ses extrémités pour embrasser la corde (fig. 9). Puis, à deux centimètres plus loin que

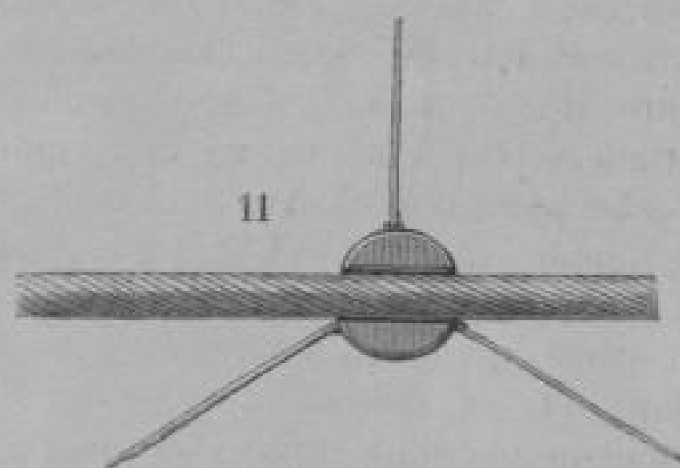

9

le fond de l'encoche, on collera, à la colle forte, après une légère ligature sur la pointe A et B de la corne, une portion de barbe de plume choisie avec soin parmi celles dont les barbules se tiennent bien ensemble (fig. 10). On ne manque jamais de bonnes



10

plumes pour cela dans la basse-cour; les meilleures sont celles de l'oie et du dindon. On leur donne la forme que voici : A marchant en avant. On place trois demi-morceaux de plume en triangle comme le représente la figure 11, qui montre la flèche vue en


11

regardant l'encoche mise sur la corde. On s'arrange pour que l'une des plumes soit dans la verticale, afin qu'aucune ne heurte le bois de l'arc en passant, ce qui ferait dévier la flèche.

Une grave question s'est maintes fois élevée entre archers sur la forme des flèches : faut-il les faire égales d'un bout à l'autre? plus minces à l'encoche? ou plus minces à l'avant?

Au premier abord et en nous appuyant sur les principes de la science, nous nous prononcerions pour la flèche à hampe plus épaisse un peu en avant, vers la pointe, pour la flèche que l'on appelle *en*

massue; en effet, elle rapproche le centre de gravité de la partie la plus en avant, et elle doit mieux *faire balle.*

Tout cela est superbe comme raisonnement; mais j'ai vu, j'ai possédé les trois formes, allant tantôt bien, tantôt mal; et j'ai fini par me convaincre que c'est une question tellement complexe, — car le vent y joint toujours sa coopération involontaire, — qu'on pouvait en négliger les suites. Cependant, comme la raison et la science ne doivent jamais perdre leurs droits, j'espère, mes petits amis, que vous adopterez la flèche... qui ira le mieux à votre arc! Attention toujours à ne tirer sciemment contre personne! un malheur est vite arrivé! et c'est mille fois trop de se créer, pour une bravade absurde, des regrets de toute la vie!...

Maintenant une dernière question se présente: comment tire-t-on l'arc?

On saisit son arc de la main gauche près du milieu de la longueur, on étend complétement le bras gauche devant soi, l'arc se trouvant, non pas tout à fait dans la direction du corps, mais un peu oblique, la pointe d'en haut vers la droite (fig. 12). On prend



12

alors de la main droite une flèche que l'on encoche sur la corde; et, faisant le crochet avec les deux premiers doigts, entre lesquels on soutient la flèche, on tire la corde à soi, en ployant le bras à la hauteur du menton ou de l'oreille.

De cette manière, la flèche passe sur le dessus du poing gauche, soutenue et par lui et par le bois de l'arc, qui lui forment un angle dans lequel elle va glisser. Pendant tout le temps qu'on vise, la main qui tend la corde doit continuer à la tirer insensiblement; puis, sans aucun temps d'arrêt, les doigts s'ouvrent subitement, et la flèche part.

Vous expliquer comment on vise est assez difficile; car les plus forts tireurs eux-mêmes ne s'en rendent pas compte. C'est un phénomène très-complexe du jugement et de l'expérience. On vise, voilà le fait!... Pour cela, on garde les deux yeux ouverts, et l'on juge par habitude où va aller la flèche, comment et de combien il faut l'incliner ou la relever pour cela.

Lorsque l'arc est un peu fort, il est utile d'enrouler son mouchoir autour de son avant-bras gauche, parce qu'on est exposé à recevoir là le coup de la corde quand la flèche part, et que cela pince fortement. Mais ce procédé, tout en préservant mal le bras de la contusion, n'arrange pas du tout le mouchoir, et ne donne pas une sécurité suffisante. Les Anglais, eux, s'attachent une plaque de cuir fort, qu'ils appellent le *brassard.*

Maintenant bonne chance, mes petits amis; et gare les lapins de la garenne et les oiseaux du jardin!

H. DE LA BLANCHÈRE.

LE TURKESTAN[1]

I

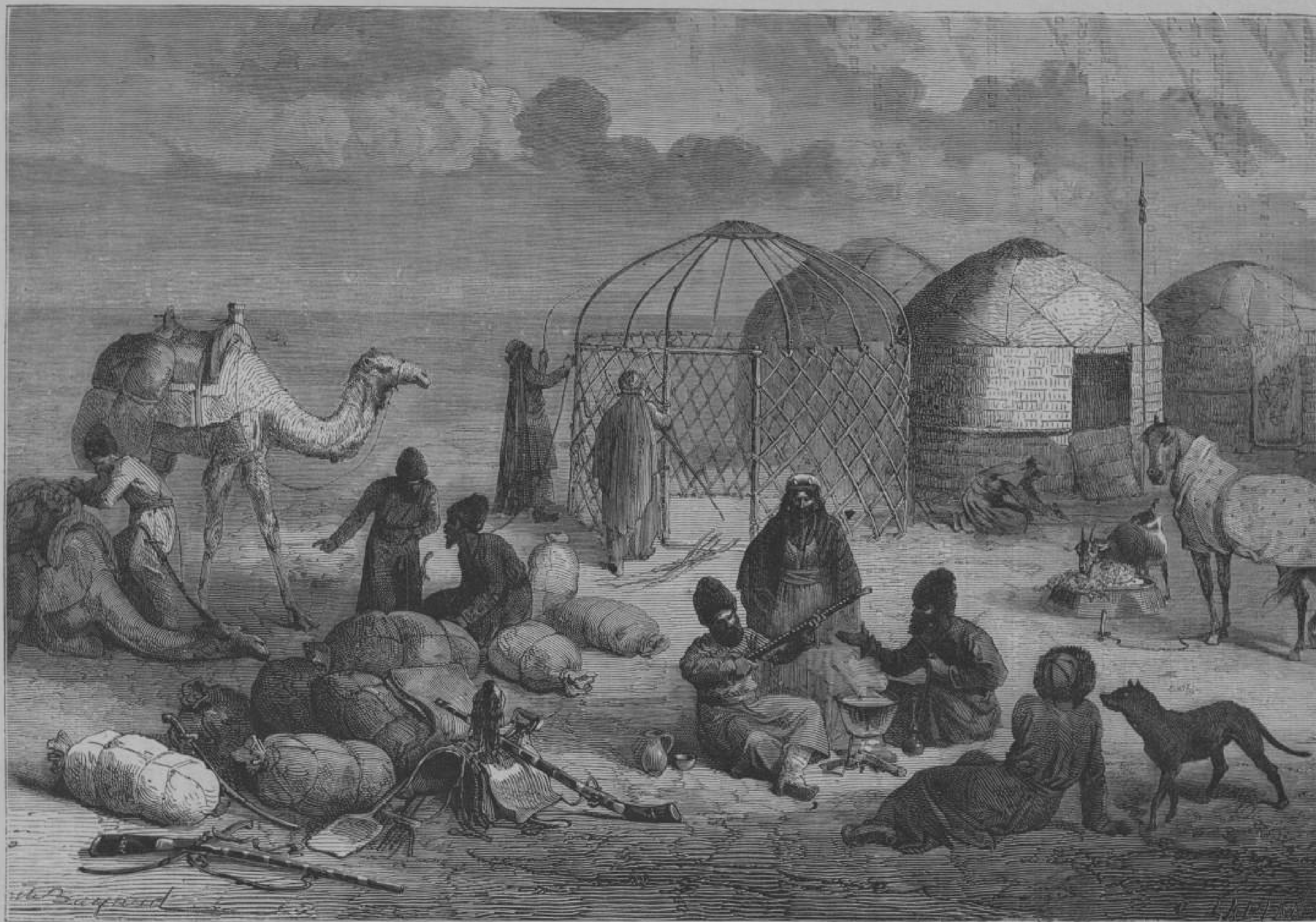
Le voyage de Vambéry (*suite*).

En quittant Khiva, Vambéry et ses compagnons prirent la route de Bokhara, une des plus grandes et des plus célèbres villes du Turkestan, et la capitale d'un important royaume.

Avant son départ, le voyageur avait été averti qu'il éprouverait encore de plus grandes difficultés à Bokhara qu'il n'en avait rencontrées à Khiva. On lui dépeignait l'émir comme d'une excessive cruauté, redoutant au même degré l'influence de ses puissants voisins, les Russes et les Anglais, et refusant strictement l'entrée de son royaume à tout étranger. En ce moment même, il retenait enfermés dans les prisons de sa capitale trois malheureux Italiens qui avaient essayé d'entrer dans le pays sous un déguisement. « Il ne faut pas espérer, lui disait-on, que votre caractère de derviche vous protége contre la fureur de l'émir; il paraît haïr les Turcs d'Europe aussi bien que les autres Européens, et il a fait mettre récemment à mort un officier qui lui avait été envoyé par Sa Hautesse le Sultan. » Mais ces sombres pronostics ne produisaient que peu d'impression sur le courageux savant, décidé à poursuivre son entreprise jusqu'au bout.

A une petite distance de Khiva, la caravane rencontra l'Oxus, qu'elle traversa non sans quelques difficultés. Ce magnifique fleuve, le plus considérable du Turkestan, qu'il traverse dans toute son étendue pour aller se jeter dans la mer d'Aral, est connu par les indigènes sous le nom d'Amou-Daria.

1 Suite. — Voy. page 151.



Camp de Turcomans Tekké. (P. 170, col. 1.)

Une fois sur l'autre rive, les pèlerins longèrent le fleuve, en se dirigeant vers l'est, jusqu'à Sourakhan. Cette ville a peu d'importance par elle-même, mais elle est le grand marché où les Khirghis viennent échanger leurs produits avec les marchands de Khiva.

Les Kirghis sont nomades dans toute l'acception du terme, et errent constamment à travers les vastes plaines du Turkestan septentrional. Ils sont pasteurs et quelquefois agriculteurs, et se distinguent des Turcomans par leurs mœurs paisibles. Leur besoin de locomotion, leur instabilité sont tels qu'au marché de Sourakhan, où ils viennent s'approvisionner, ils ne peuvent se décider à quitter leurs montures, et vendeurs et acheteurs débattent leurs marchés à cheval. Une femme Khirghis définissait un jour à Vambéry ce sentiment de liberté, qui paraît inné chez ces enfants du désert : « Je vous garantis qu'on ne nous verra jamais, comme vous autres mollahs, demeurer plusieurs jours de suite à la même place. L'homme est fait pour se mouvoir, comme le soleil, comme la lune, comme les étoiles, les eaux, les animaux de tout ordre, oiseaux ou poissons, apprivoisés ou sauvages. »

Pendant quelques jours encore, les voyageurs longèrent les rives fertiles de l'Oxus jusqu'à la limite du désert qui sépare ce fleuve de Bokhara. Là ils apprirent que les Turcomans Tekké infestaient en ce moment le pays, et s'avançaient jusque dans le désert, où ils arrêtaient et pillaient toutes les caravanes. Ces Turcomans comptent parmi les plus farouches et les plus audacieux; leurs bandes règnent en maîtres sur les plaines au sud de l'Oxus, et poussent leurs déprédations jusque dans l'intérieur de la Perse. C'est en tremblant que les pèlerins apprirent l'approche de ces redoutables brigands. Vambéry craignait d'autant plus de tomber entre leurs mains qu'il savait que l'année précédente un Français, M. de Blocqueville, avait été pris par eux et retenu en esclavage jusqu'à ce que le chah de Perse l'eût délivré en envoyant une forte rançon.

Bon nombre des gens de la caravane, pris de panique, battirent en retraite vers Khiva. Vambéry, voyant dans cette retraite la ruine de ses espérances, réussit à retenir ses bons et fidèles compagnons, les pèlerins de la Mecque, et se jeta avec eux dans le désert. La petite troupe réussit à échapper aux Turcomans, mais des dangers plus terribles encore la menaçaient de toute part. Comment décrire les souffrances de ces pauvres gens, marchant nuit et jour sur le sable brûlant où ils enfonçaient jusqu'aux genoux, enveloppés à tous moments par des tourbillons prêts à les ensevelir, voyant tous les jours leur petite provision d'eau diminuer, puis se tarir. Abattus, épuisés, ils se traînent péniblement; mais après six jours de marche les forces leur manquent; ils ne peuvent plus lutter, ils vont périr, lorsqu'ils sont aperçus par de pauvres esclaves persans qui viennent à leur secours, leur donnent de l'eau. Combien Vambéry fut touché lorsqu'il vit ces malheureux prodiguer si charitablement leurs soins à ces pèlerins sunnites, ennemis invétérés de leur race!

Quelques jours après, les voyageurs atteignirent Bokhara, la noble Bokhara, comme disent les habitants du Turkestan. Par le plus heureux des hasards, Vambéry fut conduit par un de ses compagnons de voyage dans un grand collége de la ville, où le faux derviche fut accueilli avec respect, et invité à demeurer pendant son séjour à Bokhara. Il était, sans s'en douter, tombé sur le principal centre du fanatisme islamite, et ses hôtes, qui croyaient aveuglément à sa qualité de prêtre turc, étaient assez puissants pour le protéger même contre l'émir. Cependant, le voyageur apprit avec plaisir que le terrible potentat était en ce moment absent de sa capitale.

Grâce à la protection de ses hôtes et à l'absence de l'émir, Vambéry put explorer en toute liberté les curiosités de Bokhara. Il nous représente cette ville comme grande, populeuse, mais cependant d'un aspect assez misérable. Parmi les habitants, on rencontre en assez grand nombre des Persans, des Affghans, des Juifs, des Hindous, mais les Bokhariotes appartiennent en majeure partie à la race tartare.

Ici comme à Khiva, le peuple se pressait partout sur le passage du faux derviche, et lui prodiguait toutes les marques de la plus profonde vénération. Les notables l'accablaient d'invitations, et tous les mollahs venaient discuter avec lui de questions religieuses. Malgré l'enthousiasme de la population, les agents de l'émir ne voyaient pas sans ombrage la présence d'un étranger dans Bokhara. Aussi le gouverneur de la ville se décida-t-il à faire comparaître Vambéry devant un conseil des prêtres les plus savants de la capitale; mais notre voyageur se tira si victorieusement de cet examen, qu'il fut acclamé par tous les mollahs comme un de leurs plus illustres collègues. Cependant, pour détourner la persistance des soupçons officiels, il annonça qu'il allait se rendre à Samarcande, où l'émir devait arriver sous peu de temps.

Après vingt-deux jours de séjour à Bokhara, les pèlerins se remirent donc en marche pour Samarcande, et y arrivèrent sans encombre.

Samarcande est la ville sainte du Turkestan et le centre religieux de l'Asie centrale. C'est là que se trouve le tombeau du grand conquérant Tamerlan, qui tira la race tartare de son obscurité pour l'amener à un si haut degré de puissance. Mais cette ville célèbre est bien déchue de sa splendeur, et la plupart de ses antiques monuments ne sont guère que des monceaux de ruines.

La ville était en fête lors de l'arrivée des pèlerins. L'émir, qui revenait d'une campagne victorieuse, y faisait son entrée en grande pompe.

Dès le lendemain, le voyageur était mandé auprès du souverain, qui avait exprimé le désir de le voir seul. « Après une heure d'attente, raconte Vambéry,

on me fit entrer dans un appartement... J'y trouvai l'émir assis sur un matelas ou ottomane de drap rouge, parmi un grand nombre de manuscrits et de livres. Sans perdre un instant mon sang-froid, je lui débitai un court *sura*, que j'accompagnai de la prière en usage pour la prospérité du souverain; puis, après l'*amen*, auquel il se joignit lui-même, je m'assis auprès du royal personnage sans y être autorisé par le moindre geste ou la moindre parole. Cette démarche hardie, mais tout à fait compatible avec le caractère dont je me disais revêtu, ne parut pas lui déplaire autrement. Quant à moi, dès longtemps accoutumé à ne plus rougir, je soutins avec assurance le regard fixe qu'il attachait sur mon visage, probablement pour me faire perdre contenance...

» L'émir m'adressa aussitôt une foule de questions relatives à mon voyage, et à l'impression produite sur moi par l'aspect de Bokhara et de Samarcande. Mes observations, que j'émaillais sans cesse de maximes persanes et de versets du Koran, le prédisposaient en ma faveur, car il se pique d'être un érudit, et possède assez bien la langue arabe. »

Le potentat fut si charmé de l'esprit du voyageur, qu'il lui fit remettre, avant de le congédier, un costume complet ainsi qu'une somme de 22 francs, et lui enjoignit de venir le voir à son retour à Bokhara.

Vambéry alla faire part à ses compagnons du résultat de cette entrevue, mais ceux-ci parurent peu rassurés, et lui conseillèrent de quitter Samarcande sans s'arrêter, et de sortir du Khanat le plus promptement possible. Comme ils devaient eux-mêmes continuer leur route vers le nord pour gagner le Turkestan chinois, leur patrie, tandis que lui se dirigerait par l'Affghanistan vers la Perse, ces braves gens arrangèrent tout pour le prompt départ de leur ami, et réussirent à le faire admettre dans une caravane de pèlerins allant à la Mecque.

« L'heure de la séparation était donc venue, dit Vambéry. Je n'ai guère de mots pour rendre les impressions déchirantes de ce moment : nos adieux furent également tristes de part et d'autre. Pendant six mois entiers, nous avions partagé les mêmes périls, les mêmes privations, les mêmes angoisses, vivant de la même existence, et plus étroitement liés par cette communauté de craintes et de fatigues que nous ne l'eussions été au sein du bonheur et des fêtes.

» Ces bons camarades m'accompagnèrent, une fois le soleil couché, jusqu'à la porte de la ville, où nous attendait la carriole que mes nouveaux associés avaient louée pour nous transporter à Karchi. Je pleurai comme un enfant lorsque, m'arrachant à leurs étreintes, je pris place dans ce grossier équipage. Mes amis, de leur côté, pleuraient, et je les ai vus longtemps, — je les vois encore, — debout au même endroit, les mains levées vers le ciel, implorant pour mon voyage lointain la bénédiction d'Allah. »

En somme, c'est à l'inaltérable bonne foi de ses compagnons, à leur inébranlable dévouement autant qu'à son propre courage et à ses connaissances, que Vambéry doit d'avoir pu accomplir ce que jamais Européen n'avait fait : visiter Khiva et Bokhara, et bien mieux, braver dans leurs antres les deux tyrans qui y régnaient.

Trois jours après leur départ de Samarcande, les voyageurs atteignirent Karchi, place importante, la seconde ville du Khanat de Bokhara; de là ils se dirigèrent, en compagnie d'une caravane, vers Hérat, chef-lieu d'une des provinces de l'Affghanistan.

Ce voyage ne fut marqué par aucun incident grave. Cependant, à Hérat, presque au terme de son voyage, Vambéry faillit se trouver compromis. Le gouverneur de cette ville était un des fils du roi de Kaboul, qui avait eu l'occasion de connaître, à la cour de son père, plusieurs Anglais. Lorsque le voyageur se présenta devant lui, et, jouant son rôle de derviche, se mit à réciter une prière, le jeune prince se leva brusquement de son fauteuil, et s'écria en le désignant du doigt : « Par Allah, je jure que tu es un Anglais! » Puis, s'élançant vers lui et battant des mains joyeusement, il ajouta : « Avoue-le, n'es-tu pas un Anglais déguisé? » Le jeune prince n'était pas dangereux, il eût sans doute pardonné au voyageur son déguisement, mais cette découverte pouvait exciter contre lui la furie de la populace fanatique et de ses nouveaux compagnons de voyage. Aussi, sans se déconcerter, Vambéry répondit : « En voilà assez; vous connaissez la maxime : « Celui qui, » fût-ce par plaisanterie, traite d'infidèle un vrai » croyant, est lui-même un infidèle. » Donnez-moi plutôt quelque chose en échange de ma *fatiha* (bénédiction), que je puisse continuer mon voyage. » Le prince, un peu confus, dut s'excuser, et congédier le faux derviche avec un présent.

Le 28 novembre 1863, Vambéry arrivait à Méched, chef-lieu d'une province de la Perse, et dépouillait pour la première fois ce déguisement qu'il avait revêtu huit mois auparavant, jour pour jour. Il avait accompli le plus merveilleux prodige qu'il soit donné à un homme d'exécuter : jouer un rôle pendant près d'une année au milieu d'une population fanatique et ombrageuse, et en présence de terribles dangers, sans jamais se trahir par le moindre mot, le moindre geste, sans jamais éprouver la moindre défaillance.

Il était le premier, le seul Européen qui eût visité Khiva, Bokhara et Samarcande, et abordé face à face les deux redoutables souverains de ces pays. Bien plus, il lui était réservé d'être aussi le dernier spectateur de cette ère de barbarie et d'oppression, qui, après avoir dominé le Turkestan depuis dix siècles, allait se trouver bientôt si brusquement close par la conquête russe.

A suivre. Louis ROUSSELET.



GERTRUDE[1]

IV

Revenons à Gertrude. Elle attendit jusqu'au jour suivant, de crainte d'éveiller la méfiance de sa mère adoptive, pour lui déclarer la résolution qu'elle avait prise; elle était, disait-elle, décidée à entrer comme bonne chez Mme Germont, cousine de Mme Richer. Catherine sortit un peu de sa prostration pour combattre l'étrange choix de Gertrude; il faut vous dire que Mme Germont avait un enfant idiot d'une dizaine d'années dont la surveillance était la chose la plus difficile du monde à exercer. L'idiotisme du petit Auguste était de nature à permettre quelques illusions à ses malheureux parents qui le gâtaient horriblement et faisaient volontiers retomber sur la personne commise à sa garde les sottises du pauvre enfant sans lui permettre de les empêcher.

La moindre contrariété mettait l'idiot en fureur et le peu d'intelligence qu'il avait se traduisait en taquineries et en méchancetés; on eût dit qu'il comprenait vaguement l'impunité que lui assurait son triste état; enfin, pour résumer les difficultés de la situation, il fallait accepter la responsabilité d'un être volontaire et sans raison; les plus résolues ou les plus désireuses de s'assurer le fort salaire attaché à cette pénible existence reculaient devant une pareille condition. Aucune bonne ne pouvait rester auprès d'Auguste, et les essais précédents avaient tellement découragé les prétendantes, que Mme Germont était très-embarrassée de trouver quelqu'un, lorsque Gertrude, sans consulter personne, vint se présenter pour soigner son fils. Malgré sa très-grande jeunesse, cette dame l'accepta et lui accorda les gages élevés qu'elle demandait.

Catherine n'apprit ce qu'elle appelait le coup de tête de Gertrude que lorsque tout fut arrangé; elle dut se résigner par conséquent à voir sa chère fille accepter cette dure servitude; d'ailleurs elle n'avait plus la force de lutter contre quoi que ce soit, les ressorts de son âme étaient comme brisés.


Gertrude. (P. 172, col. 1.)

Gertrude entra donc chez Mme Germont. Elle avait assumé une rude besogne : l'idiot était méchant, ou du moins l'intelligence et la raison ne venant pas pondérer ses mauvais instincts, il s'y abandonnait complétement. L'ennui se glissait facilement dans le vide de son pauvre esprit, sous la forme d'une espèce de malaise moral qui était bien difficile à combattre; lorsqu'il se trouvait dans cette fâcheuse position, tout devenait motif pour lui à d'effrayantes colères, sous l'empire desquelles il maltraitait les personnes qui le soignaient.

Combien de bleus et de meurtrissures la pauvre Gertrude ne reçut-elle pas! Et il ne fallait pas songer aux représailles ou seulement à exercer le droit de légitime défense. M. et Mme Germont ne l'auraient pas souffert; esquiver adroitement un coup, détourner le bras du terrible enfant, voilà tout ce qui lui était permis. La pauvre petite avait besoin de se rappeler souvent l'infirmité morale d'Auguste pour se fortifier dans l'équité et la patience; de se rappeler surtout le crime commis par une main innocente; Auguste savait-il mieux ce qu'il faisait en la frappant que Catherine lorsqu'elle avait volé sa vieille maîtresse? Cette comparaison lui inspirait une douce compassion pour l'enfant imbécile confié à sa garde; mais c'était avant tout la pensée du but à poursuivre, à atteindre, à saisir, la pensée

1. Suite. — Voy. pages 106, 122 et 155.

du but suprême qui la soutenait dans sa pénible tâche.

Avec quelle joie elle comptait chaque mois son trésor grossissant ! comme elle était avare de cet argent précieux ; point d'achat inutile, de fantaisie coûteuse ; pour rien au monde Gertrude ne se serait donné un bout de ruban ou quelque futilité du même genre. Parfois des subventions extraordinaires venaient augmenter inopinément son petit pécule : M. et Mme Germont se montraient surtout généreux après quelques scènes affreuses dans lesquelles l'idiot avait particulièrement maltraité sa jeune bonne, réparant ainsi de leur mieux le mal qu'ils ne voulaient pas reconnaître.

Mais ils n'étaient pas seuls à être touchés de l'abnégation et des soins de Gertrude. Comme M. Germont était notaire, beaucoup de personnes venaient chez lui, et entre autres un jeune homme nommé Bertrand Girot, qui était commis chez un riche négociant de la ville. Sans doute, le patron de Bertrand avait des affaires longues et compliquées avec M. Germont, car le jeune commis était sans cesse chez ce dernier, attendant des heures entières dans la pièce qui précédait l'étude du notaire ; la chambre d'Auguste en était fort rapprochée, et lorsqu'il sortait avec sa bonne, il devait la traverser en allant et en revenant de la promenade.



Notre jeune homme avait préparé sa phrase. (P. 173, col. 2.)

Le jeune homme, silencieux et ennuyé, voyait donc sans cesse passer la petite bonne ; il eut ainsi bien souvent le loisir de rêver au triste sort de la pauvre fille, à sa douceur, à sa résignation et peut-être aussi à sa gracieuse figure qui reflétait si bien les tristesses et les souffrances de sa vie, comme les aimables qualités de son âme.

Bertrand avait conçu le double projet de se marier et d'entreprendre un petit commerce, mais il voulait épouser une femme capable de le seconder dans son nouvel état ; comme c'était un garçon travailleur et rangé, il avait quelques économies ; malheureusement elles étaient un peu insuffisantes pour l'établissement qu'il avait en vue et avec lequel il espérait gagner une honnête aisance pour lui et sa famille. Il ne manquait à Bertrand que cinq cents francs pour réaliser son plan longuement mûri, et il avait besoin que sa future les lui apportât en dot.

Gertrude lui semblait avec raison réunir toutes les conditions qu'il désirait trouver chez celle qu'il épouserait, et il pouvait se flatter, si ses sentiments répondaient aux siens, qu'il ne serait pas non plus un mauvais parti pour elle. La réputation de Bertrand était excellente, il était généralement aimé et estimé ; de plus, comme je l'ai dit plus haut, il jouissait d'une petite fortune et, selon toutes les probabilités, devait l'augmenter promptement.

Assez confiant dans sa cause, notre jeune ami revêt son habit des dimanches, s'achète une paire de gants beurre frais, et s'en va, ainsi accoutré et fort ému, frapper un coup léger à la porte de Mme Richer.

Ce fut Catherine qui lui ouvrit en personne ; il put donc lui demander directement la faveur d'un entretien secret. Pauvre Catherine, comme elle est vieillie et changée ! Un rien la trouble, et cette demande inattendue la fait rougir et pâlir tour à tour ; cependant l'honnête physionomie de Bertrand la rassure un peu et elle se décide à l'introduire dans sa cuisine.

Notre jeune homme avait préparé sa phrase tout le long de la route : il put donc, malgré son embarras, la débiter assez couramment. Catherine, comprenant ce dont il s'agissait, respira plus librement. Elle voyait avec joie un parti aussi honorable se présenter pour sa chère fille, et elle promit à Bertrand d'appuyer sa demande de tout son pouvoir. « Mais, lui dit-elle en finissant, je ne vous cacherai pas que Gertrude a une tête !... »

Catherine reprit : « Gertrude a une tête, je vous dis, et quand elle y a mis quelque chose, il ne faut pas espérer de l'en faire sortir ; ainsi, je ne voulais pas qu'elle se sacrifiât à soigner l'innocent de Mme Germont, eh bien ! elle l'a fait tout de même. »

Bertrand et sa future belle-mère en vinrent bientôt à parler du commerce que devait entreprendre le jeune ménage, et notre ami dut finir par avouer le petit appoint de fortune qu'il avait besoin de trouver.

Catherine le rassura là-dessus. Gertrude devait avoir gagné largement la somme en question (elle n'osait articuler ce chiffre fatal) depuis qu'elle était chez Mme Germont ; enfin elle lui promit de parler pour lui le jour même à sa fille ; et ils se séparèrent fort contents l'un de l'autre.

La vieille cuisinière ne s'était pas trompée dans ses calculs ; Gertrude avait amassé déjà pas mal d'argent et ses économies devaient bien monter à cinq cents francs ; mais lorsque sa mère adoptive lui transmit la demande de Bertrand Bigot, elle déclara qu'elle ne songeait point encore à se marier, et refusa catégoriquement l'offre qui lui était faite.

A suivre. Comtesse de Sannois.

LE CHASSEUR INDIEN

On a voulu voir pendant longtemps, dans l'étrange faculté qu'ont les Indiens peaux-rouges de l'Amérique du Nord de suivre à la piste un ennemi ou un gibier tout aussi sûrement que le chien de chasse le mieux exercé, un don naturel, une sorte de sixième sens, qui ferait absolument défaut aux autres hommes. Il n'en est rien : l'Indien ne doit ces qualités spéciales qu'à son mode de vie et à la configuration du pays qu'il habite.

Dénué de toute industrie, il n'a d'autre ressource que la chasse, et doit poursuivre les animaux qui lui fournissent ses moyens d'existence au milieu de ces vastes plaines, auxquelles les voyageurs ont donné le nom de prairies, et dont le manteau uniforme de hautes herbes ne présente à l'œil aucun point de repère.

Il n'a pu s'avancer dans ces solitudes, il n'a pu se lancer à la poursuite du gibier qu'en observant attentivement les moindres objets qui pouvaient lui servir, soit à retrouver sa hutte et sa famille, soit à atteindre son but. C'est par l'exercice continuel de ces qualités d'observation et de raisonnement données à tous les hommes, qu'il est arrivé à développer en lui cette étrange perspicacité, véritable don de seconde vue.

Il me suffira de vous citer, comme preuve de ce que j'avance, l'anecdote suivante, très-populaire dans l'Amérique du Nord.

L'Aigle Noir, Indien de la tribu des Apaches, revenait de la chasse, portant sur ses épaules un quartier de buffle. Après l'avoir déposé dans sa hutte, il s'éloigna pour ramasser le combustible nécessaire à la confection de son dîner ; mais lorsqu'il revint, le produit de sa chasse avait disparu ; un voleur s'était introduit dans la cabane et l'avait enlevé.

Sans un moment d'hésitation, l'Aigle Noir, saisissant son arc et ses flèches, sortit de sa hutte et se mit à la poursuite du mystérieux voleur.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'il rencontra un jeune homme de sa tribu, qui lui demanda sur quelle piste il courait ainsi avec tant de précipitation.

« Je poursuis, dit l'Aigle Noir, un voleur qui est entré dans ma cabane, et y a dérobé le quartier de buffle qui devait servir à ma nourriture. C'est un petit homme âgé, de race blanche ; il porte une carabine courte, et est accompagné d'un petit chien à longs poils avec une courte queue.

— J'ai rencontré, en effet, à une petite distance d'ici, interrompit le jeune homme, un homme portant sur son épaule un quartier de venaison, et qui répondait exactement à la description que tu viens de m'en faire. Mais, puisque tu as vu ton ennemi, pourquoi ne l'as-tu pas arrêté ?

— Je ne l ai pas vu, reprit l'Aigle Noir, et crois-tu qu'il m'était nécessaire de l'avoir vu pour pouvoir te le décrire ? J'ai su que le voleur était petit, parce qu'il avait dû placer une pierre sous ses pieds pour atteindre le crochet auquel j'avais suspendu le morceau de buffle ; qu'il était âgé, parce que ses pas étaient courts ; qu'il était de race blanche, parce que ses empreintes étaient tournées en dehors. Quant à la longueur de sa carabine, ne l'ai-je pas apprise par la marque qu'elle avait laissée sur l'écorce de l'arbre contre lequel il l'avait posée ? Apprends, enfant, à te servir de tes yeux.

— Mais, dit le jeune homme, comment as-tu pu me décrire le chien ?

— Rien de plus facile. N'ai-je pas vu, par l'empreinte de ses pattes, qu'il était de petite taille, et n'a-t-il pas laissé sur le sable la marque de sa queue, courte et touffue, qu'il agitait en signe de satisfaction, pendant qu'assis paisiblement il contemplait son maître qui me dérobait mon dîner ?

» Cela suffit, je dois sans perdre de temps me mettre à leur poursuite, car je veux punir les coupables. Les herbes qu'ils ont maladroitement foulées m'indiquent sûrement leur chemin, et je ne tarderai pas à les rejoindre. »

Ét. Leroux.

LE JEU D'ÉCHECS

Il faisait une chaleur accablante : pendant toute la journée, le soleil avait dardé ses rayons avec une ardeur sénégalienne, dorant les moissons, mûrissant les fruits, et en revanche, distribuant avec prodigalité les insolations aux habitants de nos régions tempérées, peu habitués à de pareils excès. Ce qu'il y a de mieux à faire en pareil cas, lorsqu'on est à la campagne, c'est de rester à la maison et d'attendre que le soir amène la fraîcheur. Telle avait été l'opinion des quelques invités qui se trouvaient réunis dans la charmante villa de M. Deville. Moi, pour ma part, j'avais bien essayé d'aller chercher la fraîcheur sous les ombrages de la forêt voisine, mais j'avais dû promptement battre en retraite devant les attaques des taons et des milliers d'insectes dont les essaims tourbillonnaient sous les arbres avec une inexplicable fureur.

Mais aussi que faire à la campagne, lorsqu'on est enfermé dans un salon ? Nous avions essayé tour à tour les cartes, les dames, les petits jeux de toute espèce, puis la lassitude s'était emparée de nous et, peu à peu, chacun s'était étendu sur un fauteuil, attendant dans une douce torpeur et la fraîcheur et l'heure du dîner.

Seuls M. Deville et M. le curé paraissaient avoir trouvé une inépuisable distraction dans le jeu d'échecs. Depuis le déjeuner, ils étaient attablés devant leur échiquier et les parties se succédaient sans lasser leur ardeur. Silencieux, attentifs, ils semblaient plongés dans quelque insoluble problème, et l'on n'entendait plus dans le salon que le bruit saccadé produit par le mouvement des pièces.

« Ah ! ah ! s'écria tout à coup notre ami le docteur, qui, étendu sur le sofa, se livrait à la lecture d'un journal, voilà qui doit vous intéresser ! On annonce une victoire, une grande et éclatante victoire ! Écoutez plutôt : « Le célèbre joueur d'échecs, M. Rosenthal, le champion de la France, vient de remporter la victoire au Congrès international de Vienne, le 20 juillet dernier, en battant le champion allemand, M. Plessing ». Eh bien, qu'en dites-vous ? »

Mais à ce moment, M. Deville venait de dire d'une voix retentissante :

« Échec au roi ! » ; la partie était à son dénoûment, le moment critique approchait. Nous nous levâmes tous pour assister aux dernières péripéties de la lutte. M. le curé, après s'être laissé enlever sa reine, faisait de vains efforts pour protéger son roi contre les attaques de son adversaire. Il eut beau appeler à la rescousse le cavalier et le fou qui lui restaient, faire avancer sa tour, sacrifier quelques pions, il ne put qu'arrêter un instant la marche du vainqueur, car bientôt le roi se vit complétement cerné, et le terrible « échec et mat » retentit. Les deux joueurs se levèrent de table, en s'adressant de mutuelles félicitations sur leur jeu.

« Vous disiez tout à l'heure, cher docteur, dit M. Deville, que les joueurs français avaient été vainqueurs à Vienne ? Je ne crois pas qu'il faille à ce sujet faire comme quelques journaux qui poussent des cris de joie, comme si nous venions de remporter quelque succès sérieux et réel ; mais cependant on ne peut que se féliciter de ce résultat, qui montre que nous avons encore en France quelques personnes qui s'intéressent à ce jeu, un des plus nobles, un des plus élevés que l'homme ait inventés.

— Quelle ferveur ! s'écria en riant le docteur. Je vais me faire lapider, si je vous avoue que ma pauvre tête n'a jamais pu saisir aucune des ténébreuses combinaisons de votre noble jeu. Que diable ! on joue pour se distraire, pour s'amuser, et non pour s'épuiser le cerveau. Qui peut comprendre quelque chose à la marche de ces pièces ornées de noms fantastiques ? un roi qui ne peut rien, une dame omnipotente, des fous qui s'avancent de côté, des cavaliers qui bondissent et se cabrent par-dessus les carreaux, des tours à l'allure non moins vagabonde, sans compter ces pauvres pions, qui se traînent péniblement sur l'arène, menacés de tous côtés et presque sans défense. Et puis, votre noble jeu est le plus platonique des jeux. Il ne donne que des émotions de mathématiciens et ne permettrait pas seulement à ses adeptes de risquer une pièce de quatre sous.

— Pas même un sou, docteur, reprit gaiement M. Deville, et c'est là un des plus beaux côtés du jeu d'échecs. Les autres jeux, justement qualifiés de hasard, n'offrent aux joueurs d'autre intérêt que l'enjeu qui les accompagne. Et cet enjeu, quelque minime qu'il soit, peut suffire malheureusement à éveiller chez un esprit faible le désir, l'habitude d'un gain qui n'est pas acquis par le travail. Aux échecs, au contraire, une noble rivalité suffit à stimuler les adversaires. Et quelle excellente gymnastique pour l'esprit dans ces mille combinaisons, dans ces calculs rapides, spontanés ? dans ces obstacles imprévus, dans cette poursuite constante d'un but ? Je le répète, et sans emphase, le jeu d'échecs est le seul jeu qui, tout en procurant une sage et agréable distraction, exerce l'intelligence et élève l'esprit.

— A vous entendre, il faudrait faire entrer le jeu d'échecs dans le programme des études de nos jeunes gens ?

— Non, je ne vais point jusque-là ; dans l'état actuel de la science, nos jeunes gens ont assez à faire d'étudier à fond les nombreuses questions qui leur sont soumises. Mais lorsqu'ils quittent le collége, qu'ils entrent dans la vie, je ne vois pas où serait l'inconvénient s'ils choisissaient les échecs comme mode de distraction plutôt que les cartes ou tout autre jeu. Au moyen âge, il n'était pas d'homme bien né qui ne connût le jeu d'échecs ; et aujourd'hui combien de personnes y a-t-il qui, non-seulement n'en connaissent pas les premières règles, mais en ignorent jusqu'à l'origine ?

— Moi, tout le premier, interrompit le docteur; et pour vous montrer que vos arguments m'ont ébranlé, je vous prierai, non pas de me donner une leçon d'échecs, cela viendra plus tard, mais de me dire ce que vous savez sur l'histoire et l'origine du noble jeu. Cela ne peut manquer d'être intéressant, et je suis sûr que ces messieurs l'entendraient aussi volontiers que moi. »

Tout le monde fut instantanément de l'avis du docteur, et M. Deville, après s'être fait un peu prier, nous dit :

« Nous avons encore une heure avant le dîner, je vais vous dire brièvement ce que je sais sur ce sujet.

» En général, les livres qui s'occupent du jeu d'échecs commencent leur aperçu historique en attribuant l'invention de ce jeu au Troyen Palamède, qui l'aurait imaginé pour distraire les ennuis des assiégés pendant le long blocus auquel les soumirent les Grecs coalisés sous le commandement d'Agamemnon. De là est venue chez les personnes qui se piquent d'érudition, la coutume de décerner aux joueurs d'échecs le titre de disciples de Palamède.

» N'en déplaise aux livres et aux personnes trop confiantes, le jeu inventé par Palamède n'est pas le jeu d'échecs, mais un jeu à peu près semblable à notre jeu de dames. Cependant ce dernier ne doit pas être attribué non plus à Palamède, mais à un inventeur non moins illustre, le grand roi Xerxès.

» Les échecs eux-mêmes furent inventés à une époque très-reculée dans l'Inde, et c'est de là qu'ils se sont répandus dans toute l'Asie et beaucoup plus tard en Europe.

» D'après la tradition, ils auraient été imaginés par le brahmane Sissa, ministre du roi Chéch-Rama. Lorsque le brahmane exposa sa découverte au souverain, celui-ci, transporté de joie, lui donna à choisir la récompense qu'il lui paraissait la plus convenable. Sissa demanda qu'il lui fût remis un grain de blé pour la première case de l'échiquier, deux grains pour la seconde, quatre pour la troisième, et ainsi de suite en doublant le nombre de grains de blé à chacune des 64 cases de l'échiquier. Le roi ne put s'empêcher de rire de cette demande; mais lorsque le calcul fut fait, il se trouva que tous les greniers du royaume, ceux même de l'Asie entière, que dis-je? du monde entier, n'auraient pu suffire à fournir la quantité de blé qui était due au brahmane.

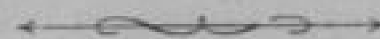


La partie était à son dénoûment. (P. 175, col. 1.)

» En effet, savez-vous à quel chiffre s'élevait le nombre de grains de blé, produits par les 64 casiers de l'échiquier? à 18 446 744 073 709 551 615, c'est-à-dire de quoi former une couche de 10 mètres d'épaisseur sur une surface de 5750 kilomètres carrés, égale à 82 fois l'emplacement occupé par la ville de Paris dans l'enceinte de ses fortifications.

— Je vous disais bien, interrompit le docteur, que le jeu d'échecs avait été fait pour les mathématiciens; l'inventeur me fait en tous cas l'effet d'avoir été diantrement fort en multiplication, car si je ne me trompe le nombre que vous venez de nous citer représente 18 milliards de milliards. C'est vertigineux! »

(*A suivre.*) P. Vincent.





Tu viendras chez moi à midi. (P. 177, col. 1.)

UNE SŒUR[1]

CHAPITRE V

Enivrement.

Élisabeth se demandait comment elle oserait pénétrer dans le cabinet de son père, à quelle heure la leçon promise serait le moins incommode à celui-ci; elle se disait même qu'il avait peut-être déjà oublié sa promesse; mais au sortir du déjeuner, silencieux comme de coutume, M. de Banville regarda sa montre. « Il est onze heures un quart, Élisabeth, dit-il, tu viendras chez moi à midi; » et il retourna à son travail.

Pierre et Marc se regardaient, ils ne savaient rien de l'incident de la veille; bien plus, ils ignoraient presque les études de leur sœur. Henri n'osait parler, tout confus encore des reproches d'Élisabeth; elle rougissait, roulant entre ses doigts le coin de son tablier. « Papa veut bien me donner une leçon de mathématiques, » dit-elle enfin à demi-voix. « Pourquoi? Comment? Qu'est-ce qui lui a pris? Veut-il te mettre aux travaux forcés, t'enchaîner à une rame de sa galère? » Les questions se succédaient, se croisaient en tous sens. Marc, à cheval sur sa chaise, levait les yeux au ciel dans un élan de reconnaissance. « Quelle chance que ce ne soit pas moi! criait-il; j'aurais été bon cette fois à pendre, à rouer, à écarteler, au lieu d'être tout bonnement mis au coin avec un bonnet d'âne sur la tête comme il y a six ans!... » Pierre regardait attentivement sa sœur. « Comment papa a-t-il eu cette idée? » demanda-t-il. — Je ne sais pas, balbutia Élisabeth; il a vu un calcul que je faisais, il y avait des fautes, cela lui aura fait penser que j'avais besoin de leçons... — Mais où t'a-t-il trouvée avec ce calcul? » poursuivait Pierre. Henri fit un pas en avant, regardant Élisabeth d'un air suppliant. Elle sourit. « Élisabeth était dans une petite niche, une petite chambre qu'elle s'est arrangée dans le grenier, et j'y ai conduit papa. » La voix de l'enfant tremblait, il avait honte de sa confession. « Nous y voilà! il y a eu trahison! trahison! cria Marc; j'étais bien sûr que tu n'étais pas allée trouver mon père avec ton arithmétique pour faire corriger tes additions... » Le regard de Pierre restait fixé sur sa sœur. « Ce n'était pas une addition...! » reprit-il de l'air d'un juge d'instruction. Élisabeth se mit à rire. « Pas tout à fait », dit-elle.

« C'était... c'était du calcul, de l'al... de l'algè... Papa a dit... s'écria Henri qui ne pouvait venir à bout des mots, tant il était pressé... il a dit : « Ton travail est bon, seulement tu te donnes trop de peine... » Ce n'était pas comme cela, il a parlé de labyrinthe... mais il voulait dire la même chose... Alors il s'est assis, il a montré à Élisabeth comment il fallait faire, et puis il lui a dit : « Je te donnerai une leçon tous les jours... » Et je suis comme Marc, ajouta le petit garçon : je suis bien content de ne pas être à la place d'Élisabeth, j'aurais trop peur. »

Pierre gardait le silence, il ne protestait pas de sa satisfaction comme ses frères : un peu de jalousie se cachait peut-être au fond de son cœur. Marc s'était levé et saluait profondément. « De l'algèbre! des labyrinthes! rien que cela! mademoiselle, je suis

1. Suite. — Voy. pages 145 et 161.

votre très-humble serviteur : quand j'en serai à passer mes examens, je solliciterai modestement la faveur de votre secours. » Élisabeth rougit; Pierre se redressa : il était résolu, pour son compte, à ne pas recourir aux connaissances d'une femme.

Midi sonnait; Élisabeth était debout à la porte du cabinet de son père; elle tremblait de tous ses membres, et tout son empire sur elle-même lui suffisait à peine pour marcher d'un pas ferme; elle était pâle lorsqu'elle approcha du bureau; une chaise était préparée pour elle à côté du fauteuil de M. de Banville, une feuille de papier blanc l'attendait. La jeune fille reprit courage en remarquant ces préparatifs; son père avait pensé à elle, c'était une satisfaction à laquelle M. de Banville n'avait pas accoutumé ses enfants.

La leçon commença. Le savant fit en quelques instants un examen sérieux des connaissances de sa fille, sans un mot d'éloges, sans s'étonner de tout ce qu'elle avait appris seule par un si rare effort d'intelligence et de volonté; mais une fois assuré de son terrain, lorsqu'il eut reconnu les facultés de sa fille, il entama ses explications, claires, lucides, puissantes. Élisabeth écoutait avec une satisfaction croissante et une joie secrète dont elle ne se rendait pas bien compte. Elle avait redouté la première leçon, non par crainte du travail qu'exigerait son père, mais elle avait peur de ne pas comprendre et d'impatienter son maître; elle était heureuse maintenant, car elle suivait le savant dans les hautes régions de la science pure. Elle n'aurait jamais imaginé ce qu'elle entendait, mais elle pouvait apprendre et elle apprendrait sans peine, car elle comprenait. Assise à côté de son père, les deux coudes appuyés sur ses genoux, se retournant parfois pour faire rapidement un calcul que demandait M. de Banville, elle ne perdait ni une parole, ni un chiffre, casant à mesure ses nouvelles connaissances dans sa puissante mémoire. « C'est un sac où elle met tout ce qu'elle apprend, et qui n'a jamais eu un trou pour rien laisser perdre, » disait Marc avec une jalousie comique. La leçon dura deux heures, le maître ni l'élève n'avaient songé au cours du temps.

Lorsque sa fille l'eut quitté, M. de Banville s'appuya un moment sur le dossier de son fauteuil. « Si c'était un garçon, nous irions loin, se dit-il, mais on trouve bientôt les bornes de l'esprit d'une femme. » Il reprit son travail interrompu, mais une sensation depuis longtemps inconnue avait traversé son âme; il avait éprouvé un mouvement d'orgueil paternel en constatant chez sa fille les facultés qu'il avait dès longtemps reconnues en lui-même, la netteté, la lucidité, la force, la persévérance. Il croyait encore entendre retentir à ses oreilles la voix émue d'Élisabeth. « Merci, mon père, avait-elle dit en sortant, » et cet écho lointain troublait le travail du savant. « Je vais me promener, » dit-il tout haut, avec une certaine impatience. La marche monotone dans la grande avenue fit bientôt retrouver à M. de Banville l'équilibre de son esprit, un moment ébranlé par la découverte des facultés de sa fille.

La première leçon fut la plus facile. « Élisabeth en perd le boire et le manger! » disaient ses frères entre eux lorsqu'ils tendaient pour la troisième fois leur assiette sans qu'elle eût achevé sa part. Henri attendait en vain la compagne de ses promenades; un grand désappointement menaçait le vieux maître de dessin : le portefeuille de la jeune fille ne s'enrichissait d'aucune étude nouvelle, toutes ses facultés étaient absorbées par les mathématiques. Naguère elle ne travaillait qu'en secret, seule, en luttant contre mille obstacles; maintenant, son occupation favorite avait tout d'un coup pris à ses yeux la proportion d'un devoir impérieux. « Il faut que mon père soit content! » se disait-elle; et elle ne pensait plus à autre chose. Marc murmurait hautement. « C'est trop fort! disait-il, n'avoir qu'un père et qu'une sœur, et se trouver en face de deux machines à calculer! » Pierre haussait les épaules. « Combien de pères a-t-on ordinairement? » demandait-il; mais sa réserve naturelle augmentait chaque jour, il s'adonnait de plus en plus aux plaisirs solitaires, à la pêche matinale, aux longues courses dans les bois, un fusil à la main. Il ne rapportait guère de gibier à la maison, mais, tout en courant les forêts, il soupirait parfois, et pensait comme Marc à la mère, malade et languissante, qui ne sortait jamais du jardin, mais qui était toujours prête à écouter les bavardages ou à recueillir les confidences de ses enfants. Élisabeth était enfermée dans son réduit du grenier. « Les garçons s'amusent toujours à la cam-



Un lapin blessé venait expirer à ses pieds. (P. 179, col. 2.)

pagne, » se disait-elle, lorsqu'un remords lui traversait l'esprit.

Elle s'amusait du moins, car elle travaillait avec une passion, un emportement qui dépassaient toutes les bornes. Son père la poussait en avant, tantôt par son mépris pour l'intelligence féminine, tantôt par l'impatience qu'il manifestait lorsqu'elle ne comprenait pas sur-le-champ ses explications, quelquefois aussi par l'approbation froide qu'il accordait à son travail. La corde de l'arc était tendue à l'excès, mais Élisabeth ne s'en apercevait pas; elle ne vivait plus parmi les réalités, amères ou douces, de la terre; elle marchait dans un monde imaginaire de calculs et de découvertes, oubliant les humbles tâches de chaque jour dans son suprême effort pour accompagner son père au travers des sublimes régions de la science qu'il avait choisies depuis si longtemps, au mépris de toute sympathie humaine.



C'était bien Henri! (P. 180, col. 1.)

CHAPITRE VI

L'accident.

Deux mois s'étaient écoulés, et les vacances touchaient à leur terme. M. de Banville ne prolongeait pas d'ordinaire son séjour à la campagne, et il rentrait à Paris en même temps que ses fils. Les jeunes gens profitaient de leurs derniers jours de liberté; depuis le matin jusqu'au soir, ils couraient les forêts; aimés et recherchés par tous leurs voisins, ils étaient sans cesse invités à des parties de chasse. Élisabeth et son père déjeunaient en tête-à-tête, car Henri accompagnait souvent ses frères. Il était trop jeune pour porter un fusil, trop timide pour emprunter celui d'un ami; c'était par un grand effort qu'il retenait un cri lorsqu'on tirait inopinément auprès de lui, et nul effort n'aurait pu l'empêcher de se cacher les yeux d'une main lorsqu'un lapin ou une perdrix blessés venaient expirer à ses pieds. Sa timidité même lui faisait souvent courir de véritables dangers; il se troublait et venait se jeter devant l'arme en arrêt. Plus d'une fois, Marc ou Pierre, posant leur fusil avec colère, s'étaient écriés en saisissant l'enfant par le bras: « Ote-toi donc de là! tu vas te faire tuer! Tu serais bien mieux à la maison avec Élisabeth! » Henri soupirait sans rien dire. Élisabeth ne s'occupait plus de lui, et il s'ennuyait de se promener seul, de cueillir des fleurs ou de travailler dans le jardin tout seul. Mieux valait suivre ses frères à la chasse, au risque d'être brusqué et peut-être blessé.

Élisabeth était plongée dans un problème compliqué. Son père lui avait expliqué la marche à suivre, et elle tenait d'autant plus à le satisfaire qu'il s'était

impatienté le matin même en rencontrant plusieurs erreurs dans le devoir de sa fille. « Tu ne feras rien de bon, après tout! » avait-il dit avec dédain. Élisabeth avait relevé ses cheveux par-dessus ses oreilles, ses sourcils étaient froncés, ses lèvres serrées : elle était décidée à réussir.

Un bruit de voix lointaines se faisait entendre à l'entrée du bois; le murmure devenait à chaque instant plus distinct; la vieille Marianne sortit de la cuisine; mettant la main au-dessus de ses yeux affaiblis par l'âge, elle cherchait à distinguer la cause du tumulte. Marc, les cheveux en désordre, pâle et souillé de sang, portait dans ses bras un enfant qui semblait évanoui. Le jeune homme chancelait, et Marianne crut voir qu'un des gardes cherchait à le décharger de son fardeau: Marc refusait. Une terreur subite traversa le cœur de la vieille femme; elle voulut courir, ses jambes fléchissaient. Les chasseurs avançaient toujours, le fusil en bandoulière, les chiens sur les talons; c'était bien Henri que portait son frère; ses yeux étaient fermés, l'un de ses bras pendait lourdement, sa tête retombait en arrière. « Il est mort, Marianne, et c'est moi qui l'ai tué! » dit Marc d'une voix sourde; et le lugubre cortége entra dans la maison.

Marianne avait retrouvé ses forces et sa présence d'esprit. « Ici! » dit-elle en ouvrant la porte de la chambre de M. de Banville, la seule qui se trouvât au rez-de-chaussée; puis, se penchant sur le visage glacé de l'enfant: « Il n'est pas mort, dit-elle au bout d'un moment d'affreux silence; a-t-on été chercher le médecin? »

Au milieu des premiers soins à donner au blessé, pendant qu'on déshabillait le pauvre enfant toujours évanoui, personne ne songeait à prévenir le père, et M. de Banville n'entendait pas le bruit; mais Élisabeth ne possédait pas encore cette savante indifférence; le tumulte de l'arrivée, les pas des chasseurs retentissant dans la maison silencieuse, arrachèrent la jeune fille à son travail; elle écouta un instant, puis, sans jeter un second regard sur le calcul qu'elle allait terminer, elle descendit rapidement, guidée par les voix confuses. Comme elle entrait dans la grande chambre, où les chasseurs et les chiens se trouvaient réunis pêle-mêle, on s'écarta pour lui faire place. « Pierre, dit-elle en se tournant vers son second frère, toujours plus calme et plus ferme que l'aîné, qu'est-il arrivé à Henri? »

Marc ne laissa pas à son frère le temps de répondre. « Il nous avait suivis, comme il faisait toujours depuis quelque temps, quoi qu'on pût dire; nous étions à l'affût, je le croyais avec Pierre; comme il se glissait à travers le taillis pour venir me rejoindre, j'ai vu remuer les feuilles, j'ai cru que c'était un lapin, j'ai tiré... » La voix du jeune homme tomba tout à coup, il cacha sa tête dans ses mains.

Élisabeth cherchait de plus amples informations dans les yeux de ceux qui l'entouraient. Elle s'adressa à un garde âgé qu'elle connaissait depuis son enfance. « Et maintenant? demanda-t-elle.

— Maintenant, dit le vieux chasseur, je ne vois qu'un bras cassé, le plomb n'a pas écarté, seulement il est faible... et... je serai content quand il ouvrira les yeux... »

Élisabeth étouffa le cri qui montait à ses lèvres en écoutant les paroles du vieillard; elle se pencha vers l'enfant blessé, que Marianne n'osait pas toucher. « Apportez du vinaigre, dit-elle, et que tout le monde sorte de la chambre : reste seulement, toi, Marc, » ajouta Élisabeth en tournant vers son frère un regard où se peignait à la fois tant de douleur et de sympathie, que le jeune homme se cacha de nouveau le visage.

Lorsque le médecin arriva quelques instants plus tard, Henri avait ouvert les yeux et murmurait quelques paroles sans suite; mais chaque fois qu'Élisabeth se penchait pour écouter, elle croyait toujours saisir le même gémissement plaintif : « Maman, je veux maman! »

A suivre. Mme DE WITT.



LA FRESQUE DE LA MAGLIANA

Notre magnifique musée du Louvre vient de s'enrichir d'un nouveau chef-d'œuvre, digne de prendre place au premier rang parmi les innombrables merveilles qu'il renferme déjà. Cette nouvelle acquisition n'est rien moins qu'une fresque authentique du grand Raphaël, provenant de la chapelle de la Magliana, près de Rome.

La Magliana était au XVe siècle un simple rendez-vous de chasse, à six milles de Rome, sur la route de Fiumicino; elle devint la résidence favorite du pape Jules II, qui y fit faire de grands embellissements, et y ajouta une belle chapelle, que Spagna;

un des plus illustres élèves du Pérugin, décora de fresques magnifiques.

On entend par une fresque une peinture murale, exécutée sur un enduit frais (en italien *fresco*) avec des couleurs à l'eau.

Le pape Léon X continua les embellissements entrepris à la Magliana par son prédécesseur, et chargea Raphaël d'achever les décorations de la chapelle. Raphaël y peignit, sur la voûte qui surmontait l'autel, une fresque représentant le Père Éternel bénissant le monde. Il traça aussi, dans un des arcs de la nef, une autre belle composition figurant le martyre de sainte Cécile.

A partir du pape Clément VIII, la Magliana fut abandonnée, et devint, un siècle plus tard, la propriété des religieuses de l'ordre de Sainte-Cécile, qui, ne sachant comment utiliser la somptueuse villa, la louèrent à des fermiers ignorants et peu soucieux de conserver des choses improductives. Cependant on continua jusqu'à nos jours à dire la messe dans l'ancienne chapelle papale. Or, ce qui aurait dû préserver les peintures de cette chapelle fut, pour l'une d'elles, la cause d'une ruine définitive. En 1830, le fermier Vitelli, ne voulant point être mêlé à ses domestiques, se donna le luxe d'une tribune spéciale, et, pour arriver à sa tribune, il fit percer une porte au beau milieu du *Martyre de sainte Cécile*. Plus tard, les religieuses elles-mêmes, ayant besoin d'argent pour leur communauté, et pensant avec raison avoir un trésor dans ce qui leur restait des fresques de Raphaël, les firent transporter sur toile, et réussirent à emprunter une somme assez considérable en les déposant au mont-de-piété de Rome.

En 1869, M. Oudry en fit l'acquisition et les apporta en France, à travers mille difficultés de douane et de transports. Au mois d'avril dernier, les deux fresques furent vendues aux enchères. Les représentants des principaux musées de l'Europe avaient été envoyés à cette vente, qui fut chaudement disputée : ce qu'atteste le prix de 200 000 francs qu'a dû donner le gouvernement français pour acquérir la grande fresque de *la Bénédiction*. Cette somme est certes considérable, mais ce chef-d'œuvre est un joyau inestimable de plus dans l'écrin artistique de la France, joyau infiniment plus précieux que le plus gros diamant, car sa vue ne vient pas exciter la convoitise et l'envie, mais doit inspirer à tous l'admiration du grand et du beau.

Malgré toutes les vicissitudes qu'elle a subies, la fresque de *la Bénédiction* est dans un état de conservation étonnant. Au centre, se détache, sur un fond d'azur, encadrée de chérubins, l'imposante figure du Père Éternel bénissant le monde d'un geste plein de majesté et de bonté ; à ses côtés, se tiennent deux anges dont les mains laissent tomber sur la terre une pluie de fleurs.

H. NORVAL.

LE JEU D'ÉCHECS[1]

« En tous cas, quel qu'en ait été l'inventeur, reprit M. Deville, le jeu d'échecs était déjà en grand honneur dans l'Inde plusieurs siècles avant notre ère, et les hommes les plus illustres s'y livraient avec passion.

» L'histoire de l'Inde renferme de nombreux faits qui montrent en quelle considération ce jeu était tenu et avec quelle ardeur on le jouait. Je ne vous citerai qu'une de ces anecdotes que je lisais, il y a peu de temps, dans un de nos plus brillants recueils de voyages.

» C'était pendant la longue guerre entre les Mogols et les Rajpouts. Ces derniers avaient cerné Ontala, petite forteresse aux mains des musulmans. Pendant que la bataille faisait rage sur les remparts et aux portes de la ville, deux seigneurs mogols étaient profondément engagés dans une sérieuse partie d'échecs ; on vint les prévenir de l'imminence du péril, mais ils ne daignèrent pas bouger. La citadelle était prise : les deux joueurs continuaient leur partie ; tout à coup le donjon est envahi et ils sont entourés par les Rajpouts. L'un d'eux se tourne vers les vainqueurs et demande froidement qu'il leur soit permis de terminer leur partie d'échecs. Il fut accédé à leur demande, et ils continuèrent flegmatiquement à jouer. La partie finie, les deux joueurs livrèrent leurs poitrines aux égorgeurs.

» Plus tard, les jeux d'échecs jouèrent un grand rôle dans les fastes de la cour des Grands Mogols. Les empereurs de l'Inde avaient dans chacun de leurs palais une cour, dont le sol incrusté de larges carreaux de marbre blanc et rouge formait un gigantesque échiquier. Les pièces étaient remplacées par des esclaves, qui, revêtus des attributs spéciaux, manœuvraient sur l'échiquier au commandement des joueurs.

» Le grand conquérant tartare Tamerlan était un joueur d'échecs passionné. Ne se contentant pas des combinaisons auxquelles se prête le jeu que nous connaissons, il s'était fait faire un échiquier renfermant 110 cases au lieu de 64.

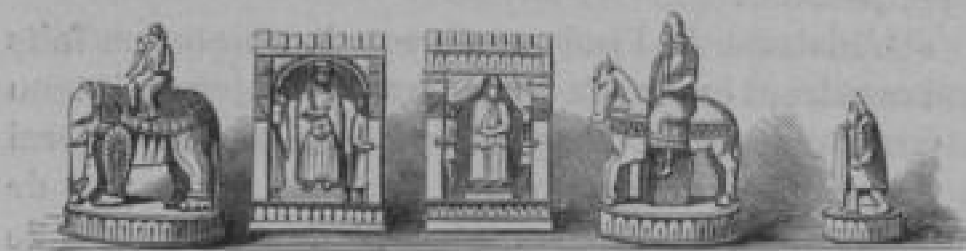
» De l'Inde, le jeu d'échecs fut importé en Chine par les missionnaires bouddhistes, vers le IIe ou IIIe siècle, ainsi que l'attestent les plus anciennes chroniques chinoises. Il se propagea de bonne heure dans le reste de l'Asie ; les Musulmans l'emportèrent avec eux dans leurs rapides conquêtes.

» Il est assez difficile de préciser à quelle époque le jeu d'échecs fut introduit en Europe ; il est probable que ce ne fut qu'après l'invasion arabe que le jeu indien vint remplacer le jeu inventé par Palamède, resté en honneur chez les Romains sous le nom de jeu des *latrunculi* et *milites*.

1. Suite et fin. — Voy. page 175.

» Il est en tout cas bien évident que le nom même des échecs nous vient d'Orient. L'expression « échec et mat » n'est que la transformation des mots persans *chah matta*, « le roi est mort »; en effet, nous retrouvons en allemand ces mots presque exactement dans leur forme primitive : *schach matt*.

» Le premier jeu d'échecs dont les annales européennes fassent mention est celui que le calife

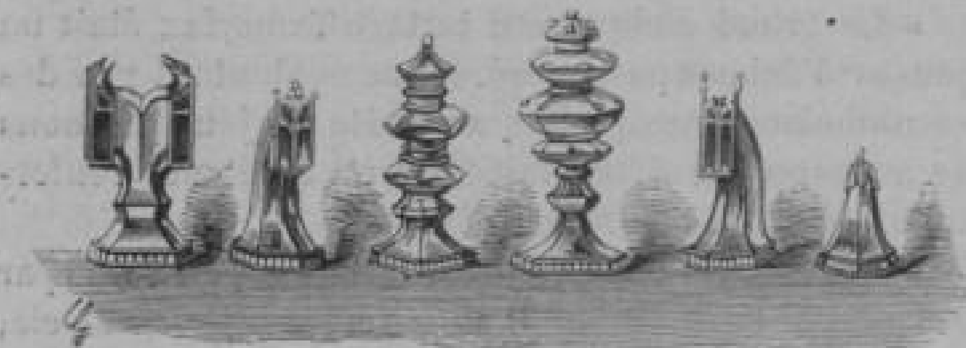


Jeu d'échecs d'Haroun-al-Raschid.

Haroun-al-Raschid envoya, entre autres cadeaux, à l'empereur Charlemagne. Il se composait de pièces d'ivoire finement travaillées, et avait été probablement fabriqué dans l'Inde. Nous donnons ci-contre le dessin des principales pièces.

» Ce jeu, à partir de cette époque, devint rapidement en faveur; les nobles s'en réservaient l'exercice et l'interdisaient aux gens du peuple ou de la bourgeoisie.

» Nous trouvons même dans notre histoire un fait qui caractérise la popularité de ce jeu. Jean de Salisbury rapporte, dans son traité des Bagatelles des cours (*de Nugis curialibus*), qu'à la bataille de Brenneville, le roi de France Louis VI, au moment où un soldat ennemi saisissait la bride de son cheval et s'écriait : « Le roi est pris! » l'abattit d'un coup de masse d'armes en disant : « Ne sais-tu pas qu'aux » *échecs* on ne prend pas le roi? » C'était un jeu de mots, mais appliqué avec justice, car vous n'ignorez pas que le roi est la seule pièce du jeu d'échecs qu'on ne peut pas prendre, puisque c'est sur lui que



Jeu d'échecs du Vieux de la Montagne.

repose tout le jeu, et qu'une fois enlevé, la partie serait terminée.

» Les romans de chevalerie nous apprennent que l'on enseignait le jeu d'échecs aux jeunes nobles comme un complément indispensable de leur éducation.

» Sous le règne de saint Louis, le célèbre Vieux de la Montagne, le chef de la secte des Assassins, envoya au roi en présent un magnifique jeu d'échecs en cristal, qui est conservé au musée de Cluny, et dont nous pouvons encore admirer toutes les pièces.

» Le jeu d'échecs excita au moyen âge une si vive passion que les conciles durent s'en occuper. Il est à constater qu'aucun d'eux ne le blâma, et il échappa à l'interdiction dont furent frappés les autres jeux de hasard.

» Les poëtes le chantèrent pompeusement; Jérôme Vida composa en son honneur un poëme latin traduit en français par Desmazures. Enfin, en 1607, on dansa à la cour un ballet où les grandes dames et les seigneurs, revêtus des costumes distinctifs des différentes pièces du jeu, simulèrent une partie d'échecs.

» Louis XIII avait un tel penchant pour les échecs qu'il se fit faire un échiquier rembourré pour lui permettre d'y jouer même en voiture. Les pièces étaient garnies d'aiguilles en dessous, s'adaptant de telle façon que le mouvement de la voiture ne pouvait les faire tomber.

» Au XVIIIe siècle, Paris devint le rendez-vous des principaux joueurs d'échecs. C'était au café de la Régence, au Palais-Royal, que se tenaient ces réunions célèbres, dans lesquelles le fameux Philidor livrait de mémorables parties avec les principaux joueurs de tous les pays d'Europe. Cette grande réputation a survécu à toutes les révolutions; encore aujourd'hui, il n'est pas de joueur d'Allemagne, d'Angleterre, des pays les plus lointains, qui ne vienne recevoir sa consécration au café de la Régence.

» Il me reste encore quelques mots à vous dire sur le jeu d'échecs allemand, qui se distingue par plusieurs points de son congénère indien, quoiqu'il se joue de la même façon.

» Le jeu d'échecs paraît en effet avoir été connu dès la plus haute antiquité dans les pays du nord-ouest de l'Europe, et il est assez difficile de préciser à quelle époque ces pays peuvent l'avoir reçu de l'Orient. En tous cas, les plus anciennes légendes teutones et scandinaves font mention du jeu d'échecs comme le divertissement favori des princes. Nous y voyons le dieu Odin lui-même jouer aux échecs en maintes occasions.

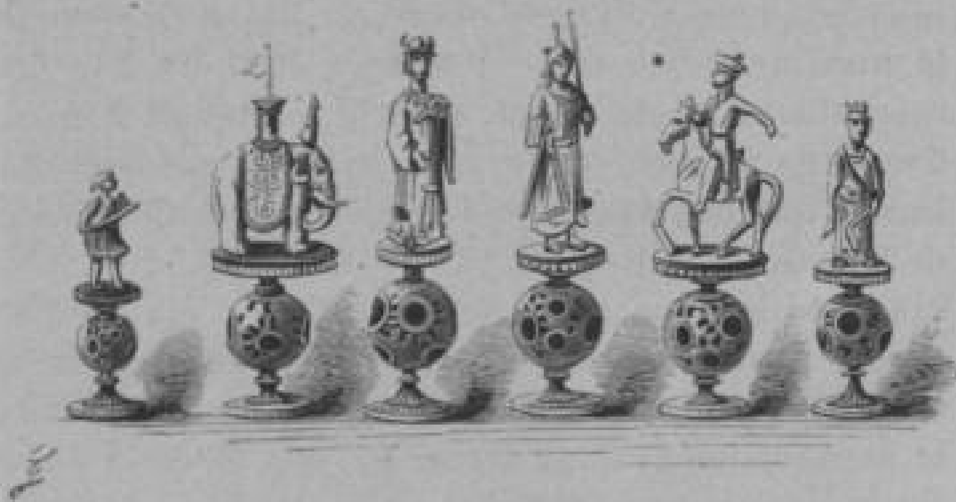
» Les pièces du jeu scandinave ou allemand sont différentes des nôtres. Le roi est toujours représenté assis sur un trône; la reine monte un cheval fougueux; quant aux pions, ils figurent les différents corps de métiers de la bourgeoisie.

» Si je ne craignais de lasser votre patience, je pourrais vous parler encore des diverses transformations qu'a subies le jeu d'échecs en Chine, où il a donné naissance à un certain nombre de jeux analogues.

» Les habitants du Céleste-Empire ont du reste de tout temps manifesté une véritable passion pour ce noble jeu. Il n'est pas de pays où tout ce qui s'y rapporte ait été entouré de plus de luxe et de plus de soins. L'échiquier est toujours en laque de la plus

belle qualité ; quant aux pièces, il me suffira de vous dire que les principales sont généralement placées sur des boules d'ivoire, ciselées et évidées à l'intérieur, de manière à former quatre, et quelquefois huit boules concentriques, et que chacune de ces pièces demande plus d'un an de travail.

— Me voilà édifié, dit le docteur, lorsque M. Deville eut cessé de parler ; grâce à vous, je possède maintenant mon histoire des échecs sur le bout du doigt. Mais il me semble cependant que vous avez omis quelque chose. Vous ne nous avez pas parlé des chanceliers de l'Échiquier ; je suppose que ces grands personnages, dont la dignité s'est perpétuée



Jeu d'échecs chinois.

en Angleterre, devaient être à l'origine les gardiens des échecs du roi.

— Non, reprit M. Deville en souriant : on donnait le nom d'*échiquiers* à certaines hautes cours de justice instituées par les ducs de Normandie, et de là cette qualification est passée avec les conquérants normands en Angleterre, où la cour de l'Échiquier est encore, comme vous le savez, le grand tribunal du royaume. On n'est pas d'accord sur l'origine de ce nom ; les uns le font venir de l'allemand *schicken* (envoyer), parce que les juges étaient délégués, envoyés par le souverain ; les autres prétendent que le nom d'*échiquier* fut donné au premier tribunal de Normandie, parce qu'il siégeait dans une salle dont le pavé était divisé en compartiments de marbre blanc et noir semblables à ceux de l'échiquier. Les deux hypothèses peuvent être justes ; nous ne les discuterons pas, d'autant plus que j'entends la cloche du dîner. Ainsi, mes amis, à table ! »

P. Vincent.

LA FERME DES QUATRE-CHÊNES

I

Du temps de l'autre fermier, la ferme des Quatre-Chênes avait une tout autre apparence. Le bonhomme, qui s'appelait de son nom Fontoux, avait reçu des gens d'alentour le surnom de *Tient-Bon*. Si le surnom lui venait de ce qu'il « tenait bon » en toutes choses, jamais sobriquet ne fut plus honorable ni mieux mérité.

L'argent qu'il avait gagné à la sueur de son front, il ne le laissait jamais s'éparpiller en fantaisies ou en dépenses inutiles ; il ne le laissait pas non plus dormir au fond de quelque vieux bas. Il savait que l'argent travaille, et il s'entendait à le faire travailler. L'idée qu'il avait une fois mise dans sa tête après l'avoir mûrement ruminée, il la menait jusqu'au bout. Il pratiquait fidèlement ses théories et ses maximes, ce qui est assez rare en ce monde.

Il avait souvent à la bouche un mot familier qui lui venait de son père : *Chaque chose à sa place, et chacun à sa place*. Jamais il n'en démordait, et tout le monde s'en trouvait bien.

Ce n'est pas de son temps qu'on aurait vu une pelle à l'endroit où doit être la pioche, ni une pioche là où doit être la fourche. On ne voyait pas non plus des traînées de paille ou de foin pendre aux lucarnes du grenier et du fenil, comme pendent les cheveux d'une vachère négligente. Rien n'encombrait la cour : les charrues étaient dans leur coin, quand on ne s'en servait plus ; les voitures étaient remisées dans la charreterie ; le fumier était dans son trou et non pas à côté. Les étrilles pour les chevaux étaient suspendues en rang, à leurs clous, bien à portée de la main, et ne flânaient pas sur les rebords des fenêtres, ou sous les pieds des allants et venants. Vous n'auriez jamais aperçu un valet de ferme s'accotant le dos au mur d'un air ennuyé, bâillant à se décrocher la mâchoire, et hésitant entre deux ouvrages, afin de n'en commencer aucun. Le charretier était à ses chevaux, le laboureur à ses bœufs, la vachère à ses vaches, le petit dindonnier à ses dindons, le porcher à ses porcs, et le fermier à son affaire.

II

Aussi les animaux, pas plus que les gens, ne se jetaient dans les jambes les uns des autres. Et comme toute besogne menée avec ordre se fait en moitié moins de temps, rien ne traînait en longueur : moyennant quoi, le fermier, *Tient-Bon* était content, et tout le monde s'en ressentait. Bons gages, bonne nourriture, bons traitements, et jamais de ces criailleries qui n'avancent guère l'ouvrage et ont pour unique effet de rendre la vie dure au monde et la maison insupportable.

De la route, on apercevait la ferme des Quatre-Chênes, qui en était séparée par un ruisseau assez bien fourni d'eau en hiver. On traversait ce ruisseau sur un ponceau bien entretenu. Il y avait deux gros chênes à la tête du ponceau, et deux autres du côté de la cour. « Quatre en tout, comme disait le père Fontoux, ce qui fait que l'enseigne ne ment pas, et que c'est bien ici la ferme des Quatre-Chênes. »

Les artistes qui, à l'époque des vacances, rôdaient par le pays, en quête de sujets d'études et d'objets pittoresques, ne manquaient jamais de franchir le

ponceau et d'entrer dans la grande cour. Mais tous s'en retournaient désappointés, après avoir fait la même remarque. Ils trouvaient la ferme belle, les bâtiments bien agencés, l'ensemble des lignes assez agréable, mais ils auraient voulu, à cause des effets de lumière et de la variété, quelques brèches aux murs, quelques fentes aux portes; aux toits, du chaume au lieu d'ardoise, avec des iris au faîte, et des joubardes, et du sédum. En un mot, pour eux, la ferme des Quatre-Chênes manquait d'un certain « désordre pittoresque ».

III

Quand il entendait ces propos, le fermier narquois se confondait en excuses, tout en promenant autour de lui des regards de satisfaction. L'artiste en s'en allant se disait à part soi : « Je crois que le bonhomme se moque du « désordre pittoresque ».

Oui, ma foi, il s'en moquait, et il prétendait que les fermes ne sont pas faites pour être « tirées en portrait », mais pour couvrir les gens, les bêtes et les récoltes.

Fontoux avait été souvent primé dans les concours agricoles, tantôt pour ses cultures, tantôt pour ses bestiaux. Il était depuis longtemps hors concours pour ses ânes.

L'âne était son triomphe. Il savait développer chez cet animal, trop souvent honni et maltraité, toutes sortes de qualités que la négligence des éleveurs et les préjugés des fermiers empêchent de paraître. Quand un propriétaire des environs ou un acheteur de passage, à la foire, faisait l'emplette d'un *fontoux* (c'est le nom qu'on donnait à ses ânes dans le pays, et le père *Tient-Bon* n'en était pas médiocrement fier), il savait d'avance que son *fontoux* ne s'entêterait pas bêtement au bord d'un ruisseau, ne distribuerait pas des ruades sans rime ni raison, ne se roulerait pas dans la poussière avec sa charge ou son cavalier, ne s'étendrait pas tout de son long dans un passage fangeux.

Son secret, qui ne devrait être un secret pour personne, consistait à commencer l'éducation de ses ânes quand ils étaient tout petits, à étudier leurs dispositions naturelles, leurs qualités, leurs défauts, à éventer leurs malices, à deviner leurs espiègleries, et à les réprimer en temps utile. Les ânons sont comme les enfants, on leur passe trop de choses à cause de leur gentillesse; plus tard on s'en repent, et on les fait souffrir pour les corriger, quand le bon moment est passé.

C'est très-drôlet un petit âne, avec son front bourru, ses yeux malicieux, ses caprices inattendus. Au lieu de rire de leurs escapades, sauf à les rouer de coups plus tard, le père *Tient-Bon* coupait court à toutes ces fantaisies, sans violence et sans dureté. Il riait du proverbe qui dit : Méchant comme un âne rouge. Il en avait élevé des ânes rouges, et ceux-là, pas plus que les autres, une fois lancés dans le monde, ne faisaient honte à l'institution Fontoux.

IV

Malheureusement, comme il arrive à bien d'autres pères, à force de suivre de près l'éducation de ses ânes, il avait négligé celle de Sylvain, son fils.

Le garçon, il est vrai, n'avait par nature aucun des vices ou des défauts qui font trembler les pères, et les mettent sur leurs gardes. Mais il n'avait non plus aucune des qualités qui faisaient de son père un fermier si universellement respecté. Élevé en vertu de la maxime : *Chacun à sa place*, c'était un bon fils, respectueux et obéissant, mais il manquait d'initiative et de ressort, et les gens du pays, qui sont malins et fins observateurs, l'avaient surnommé *Jambe-de-Laine*.

Quand le fermier *Tient-Bon*, qui ne s'était jamais reposé pendant sa vie, reposa enfin à l'ombre du petit clocher du village, sous une modeste croix de bois, le gouvernement de la ferme passa à *Jambe-de-Laine*. On ne remarqua d'abord aucun changement, parce que les choses, un certain temps, marchèrent d'elles-mêmes sous la vigoureuse impulsion que leur avait imprimée le défunt. Mais peu à peu on reconnut à mille indices que l'œil du nouveau maître était moins vigilant et sa main moins vigoureuse. Peu à peu on vit tomber en oubli la maxime : *Chaque chose à sa place, chacun à sa place.*

Jambe-de-Laine avait beau être riche, il ne savait pas manier sa richesse : il manquait d'ordre. Il ne put jamais apprendre à faire coïncider l'époque des payements avec celle des rentrées. Il en résulta que maintes fois il fut gêné, au milieu de sa richesse, et demeura, comme on dit, en affront. Ces choses-là vous font un tort incalculable et donnent l'occasion aux voisins de vous juger sévèrement.

Il y eut comme un haro dans tout le pays, à plus d'une lieue à la ronde, un jour où, pressé d'argent, il vendit l'un des quatre chênes, le plus beau, le plus droit, le plus vigoureux, à un entrepreneur qui cherchait partout, à tout prix, un arbre de moulin.

La ferme des *Quatre-Chênes* conserva son nom sur les actes notariés, et sur les petits papiers d'avertissement qu'envoyait le percepteur, mais tous les voisins l'appelèrent, par affront, la ferme des *Trois-Chênes*.

Quand on eut abattu l'arbre, et qu'on en voulut extraire les racines, la solidité du ponceau eut à en souffrir : les charretiers n'y passaient plus qu'en tremblant avec leurs voitures chargées. *Jambe-de-Laine*, qui n'était pas en fonds pour le moment, mit des retards à le faire réparer. Un beau jour, il fut absolument impossible de passer. Il fallut bien alors faire venir les ouvriers ; mais comme c'était l'époque où ils ne chômaient guère d'ouvrage à la ville, ils se



Martin-Roux lui répondit par des ruades. (P. 186, col. 1.)

firent payer plus cher, sans compter qu'il fallut faire passer les charrois à travers un pré dont l'herbe fut toute perdue.

Les peintres désormais n'avaient qu'à venir, ils trouveraient dans les bâtiments, les clôtures et l'aspect général de la ferme assez de trous, de crevasses, de fentes, de tuiles non remplacées, et d'objets dispersés pour produire de jolis effets de lumière et d'ombre, et pour répondre à leur idéal de désordre pittoresque.

V

Jambe-de-Laine avait un oncle qui était marchand de chevaux dans le Perche. Le bonhomme, en faisant ses tournées, passait deux fois l'an dans le canton où se trouve la ferme des Quatre-Chênes. Chaque fois, il s'arrêtait à la ferme, et y faisait un petit séjour. C'était un homme actif et entendu dans sa partie ; cependant il n'était pas âpre au gain, au point de ne pas consacrer de temps en temps quelques jours à sa famille.

Après la mort de son frère, il commença à concevoir de sérieuses inquiétudes sur les affaires de son neveu, et sur l'avenir de la ferme des Quatre-Chênes. Il y venait aux époques accoutumées ; mais chaque fois il abrégeait son séjour.

« Cela me saigne le cœur ! disait-il à de vieux amis. Mais que puis-je faire ? *Jambe-de-Laine* n'a pas de nerf. Quand on lui fait des reproches, il baisse le nez, et dit : « Oui, mon oncle ! » Mais les choses marchent après comme elles marchaient avant. S'il se fâchait au moins contre vous, il finirait peut-être par se fâcher contre lui-même. Tenez, savez-vous ce que j'ai vu la dernière fois?

» Il était en train de compter des bottes de foin, dans son grenier, avec un des valets de ferme. Les voilà tout d'un coup qui cessent de compter, et qui se mettent à essayer leurs forces l'un contre l'autre. C'était bien le moment! Ils se roulent sur le foin comme deux veaux (sauf votre respect), et quand ils ont fini de se vautrer, ils se lancent les bottes à la tête. Il est joli maintenant son foin, et je l'engage à le conduire au marché ! Pendant ce temps-là, les bêtes se chamaillaient dans la petite cour. Comme chacun en fait maintenant à sa tête, personne n'avait songé à fermer la porte de l'écurie des ânes. Martin-Roux s'était échappé, et avait trouvé très-joli d'aller renverser l'écuelle du chien. Le chien réclama, pauvre bête ! et Martin-Roux lui répondit par des ruades. De jolies habitudes qu'il prend là, Martin-Roux! Martin-Gris, qui le regardait, tout calme qu'il est d'habitude, songeait peut-être déjà à se mettre de la partie. La vieille Martine, qui devrait avoir un peu de cervelle, se mit à braire pour faire peur au chien et pour augmenter le vacarme. Les volailles prennent peur; la poule s'envole d'un côté, le coq de l'autre, avec des cris à fendre l'âme. Ma foi, sauve qui peut !

» *Jambe-de-Laine* paraît à une lucarne avec du foin dans les cheveux, le garçon se met à une autre, et savez-vous ce qu'ils imaginent de faire? Au lieu de descendre quatre à quatre l'échelle du grenier, pour venir mettre le hola et renvoyer chaque bête à sa place, ils commencent à rire, je devrais dire à braire plus fort que les ânes. *Jambe-de-Laine* excite le chien qui entre en fureur, et tire sur sa chaîne, à s'étrangler. Le valet fait le coq, puis le chat en colère; et voilà toute la maisonnée qui quitte son ouvrage pour venir voir la comédie.

» J'ai fait sur mes doigts le calcul de ce que coûte à *Jambe-de-Laine* ce petit divertissement. S'il se renouvelle souvent, les huissiers sauront bientôt le chemin des Quatre-Chênes. Le voilà son compte :

» 1° Le respect du maître absolument perdu ;

» 2° Une douzaine de bottes de foin gâchées à ne pas les regarder ;

» 3° La moitié d'une journée de travail perdue par le valet ;

» 4° Un chien qui n'est plus bon à rien, et qui peut devenir dangereux si on l'excite trop ;

» 5° Des volailles qui ne mangent plus morceau qui leur profite, et deviendront maigres comme des clous neufs ;

» 6° Des ânes qu'on élève à faire leurs caprices, qui seront rétifs et hargneux, et qu'on vendra pour rien.

» Quel affront pour la mémoire de feu mon pauvre frère ! Qui est-ce qui voudra donner quatre écus de Martin-Gris et de Martin-Roux, si cela continue !

» Tel fermier, telle ferme. Tout le monde chez Sylvain a des jambes de laine, excepté les créanciers et les huissiers. Je ferai bien d'avoir l'œil à la vente de mes chevaux : car, aussi vrai que je m'appelle Christophe Fontoux, mon neveu me retombera sur les bras, et je serai forcé de le faire vivre ! »

VI

La ferme des Quatre-Chênes est devenue peu à peu si pittoresque, si pittoresque, que les peintres n'en bougent plus. En revanche, quand il a fallu la vendre, on en a tiré à grand'peine le quart de sa valeur primitive, juste de quoi payer les dettes de Sylvain. La prédiction de l'oncle Christophe s'est réalisée. *Jambe-de-Laine*, devenu l'employé (et non pas l'homme de confiance) du marchand de chevaux, a pour toute mission de conduire d'un endroit à un autre des caravanes de chevaux attachés à la file. L'oncle le croit incapable de bien acheter, tout autant que de bien vendre. Les gens du pays, quand ils le rencontrent, se disent les uns aux autres : « Quel malheur que cette race des *fontoux* soit perdue ; c'étaient de si bons ânes ! »

J. Girardin.



CONCOURS GÉNÉRAL

DES LYCÉES DE PARIS, DE VERSAILLES ET DES DÉPARTEMENTS

Nous croyons que nos jeunes lecteurs nous sauront gré de leur présenter le résultat du concours général des lycées de Paris et des départements.

Dans le concours des lycées des départements, les prix d'honneur ont été décernés à :

M. Poincaré, élève du lycée de Nancy, pour les mathématiques spéciales ;

M. Serizier, élève du lycée de Poitiers, pour la dissertation française (classe de philosophie) ;

M. Bourcier, élève du lycée de la Rochelle, pour le discours latin (classe de rhétorique).

Les prix d'honneur des lycées de Paris sont :

M. Riquier, élève du collége Rollin, pour les mathématiques spéciales ;

M. Neuville, élève du lycée Henri IV, pour la dissertation française (classe de philosophie) ;

M. Durand, élève du collége Stanislas, pour la composition latine (classe de rhétorique).

Si l'on compare les copies nommées des départements et celles de Paris, le premier rang pour les mathématiques spéciales revient au lycée de Nancy, pour la dissertation française au lycée Henri IV de Paris, et pour le discours latin au collége Stanislas de Paris.

Le lundi 4 août, selon l'usage, les élèves ayant obtenu les prix d'honneur au concours ont dîné à la table de M. le ministre de l'instruction publique.

LE TURKESTAN[1]

II

La conquête russe.

La Russie, située à l'extrême Orient de l'Europe, devait se trouver de bonne heure en contact avec le Turkestan. Dès le jour où elle s'étendit jusqu'aux rives occidentales de la mer Caspienne, sa limite naturelle du côté de l'Asie, elle vint se heurter aux peuplades turcomanes, qui considéraient depuis de longs siècles cette mer comme leur propriété.

Les premières expéditions des Russes échouèrent; deux fois, en 1585 et en 1715 sous Pierre le Grand, ils envoyèrent contre Khiva des armées, qui furent presque entièrement anéanties. Ce n'est qu'en 1839 qu'ils purent renouveler ces tentatives, qui viennent de se terminer cette année par la subjugation complète du Turkestan.

Dans les derniers mois de 1839, une colonne, forte de 10 000 hommes, partit d'Orembourg pour conquérir Khiva et les contrées comprises entre la mer Caspienne et la mer d'Aral. La colonne russe ne s'avança guère que de 50 lieues dans l'est; assaillie par d'épouvantables tempêtes de neige, elle dut battre en retraite après avoir perdu la moitié de son effectif.

Ce dernier échec eut un énorme retentissement parmi les Turcomans, qui se considérèrent dès lors comme invincibles; et leurs bandes s'avancèrent jusque sur le territoire russe, pour détrousser les caravanes, piller et incendier les villages, semant partout la désolation et la terreur.

En 1846, l'empereur Nicolas donna l'ordre de recommencer les hostilités contre le Turkestan ; mais cette fois, au lieu de s'engager aveuglément dans les déserts à l'ouest de la mer d'Aral, les Russes se dirigèrent d'Orembourg vers le nord de cette mer, afin de gagner la vallée du Syr-Daria. A mesure que les colonnes avançaient, elles construisaient de distance en distance des forts solides, qui devaient leur servir, en cas de retraite, de points de ralliement ou de ravitaillement. En même temps, des bateaux à vapeur étaient transportés à grands frais à travers le désert et lancés sur la mer Caspienne.

Grâce à cette marche prudente, les Russes faisaient chaque année des progrès sensibles. Ils s'emparèrent successivement de la presque totalité du khanat de Khokand et, en 1865, ils entraient dans Tachkend, une des principales villes du Turkestan, dont ils firent la capitale des provinces russes de l'Asie centrale.

Cependant l'émir de Bokhara, excité par le parti musulman, eut l'audace de signifier aux Russes d'avoir à évacuer Tachkend. Ceux-ci répondirent à cette insolence en marchant sur Bokhara.

L'émir, voyant un peu tard les conséquences qu'allait entraîner son attitude téméraire, se hâta de renvoyer au camp russe plusieurs officiers qu'il retenait prisonniers; et les Russes, après lui avoir infligé quelques échecs, interrompirent momentanément leur mouvement.

Mais en 1868 il fallut songer à châtier définitivement l'émir de Bokhara qui prenait la modération des Russes pour de la crainte. Le 13 mai, l'armée russe reçut l'ordre de marcher sur Samarcande. Elle s'ébranla aussitôt et rencontra dès le lendemain l'armée de l'émir, forte de 40 000 hommes, massée sur les berges escarpées de la rivière de Zérafchane.

Les Russes ne se laissèrent point effrayer par ce déploiement de forces : leur aile droite, commandée par le général-major Golowatscheff, entra dans la rivière, et pendant un long quart d'heure, dans les boues du lit, les soldats ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, elle chercha un gué commode, tandis que l'artillerie ennemie dirigeait sur elle un feu violent.

1. Suite et fin. – Voy. pages 151 et 168.

L'armée musulmane, cinq ou six fois plus nombreuse que les soldats du major Golowatscheff, essaya de leur disputer le passage; mais dès qu'ils eurent touché le sol de la rive, elle abandonna précipitamment les positions avantageuses qu'elle occupait sur les collines, et dans sa panique elle laissa ses canons sur la place.

Le voyageur Vereschaguine, qui suivait l'armée russe, nous a donné un dessin d'un réalisme poignant de ce champ de bataille de Samarcande, où succomba l'indépendance du Turkestan. Il n'y trouva qu'une vingtaine de morts, près desquels campaient avec insouciance les vainqueurs de la veille.

Cette affaire si rapidement et si heureusement terminée s'était passée à une petite distance de Samarcande. Les habitants de cette ville, voyant leurs coreligionnaires fuir à toutes jambes, s'empressèrent de leur fermer les portes au nez, car ils craignaient leurs propres soldats plus que l'armée chrétienne.



Passage du Syr-Daria. (P. 187, col. 2.)

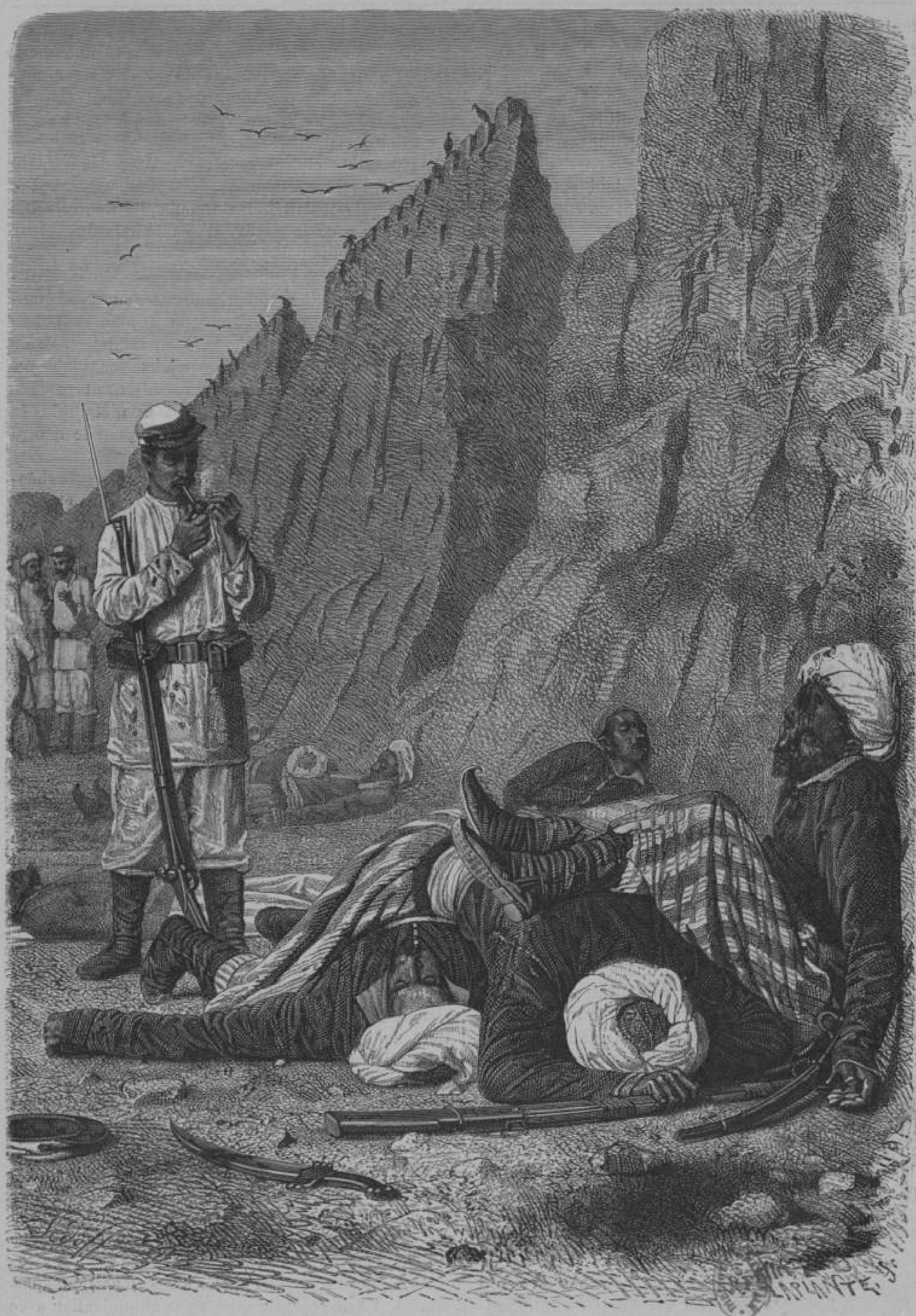
Ils envoyèrent aux vainqueurs une députation composée de leurs principaux citoyens, tant mollahs ou prêtres qu'aksakals ou conseillers municipaux; et le lendemain de la bataille, un détachement de l'armée russe entra paisiblement dans Samarcande, ayant à sa tête le général Kauffmann.

« Ainsi tomba le 14 mai 1868, écrit Vambéry dans son Histoire de la Transoxiane, la capitale jadis si glorieuse de Timour, le lieu de naissance et le dernier repos de tant de grands saints de l'Islam, l'étincelant flambeau de la science musulmane depuis les temps les plus reculés. Du jour au lendemain, elle était devenue chrétienne, et elle avait passé des mains de la dynastie ousbèke des Mangit dans celles de la maison des Romanoff. Un Alexandre (le grand Macédonien) fut son premier conquérant, et c'est sous un Alexandre qu'elle change totalement de destinée. Tributaire il y a plus de 2000 ans d'un petit pays de l'Europe méridionale, elle obéit maintenant à un empereur de l'Europe du Nord.

» Les Grecs, les Arabes, les Mongols, les Turcs, les Ousbèkes, tant de combats, tant de dynasties, tant de gloire, que de souvenirs! Et quelle autre ville d'Asie peut lutter avec Samarcande pour l'éclat de son passé? Tandis que les contrées de l'extrême Orient nous sont plus ou moins connues depuis le siècle dernier, et que le Cathay et le Zipangou n'ont presque plus de secrets pour nous, Samarcande avait gardé jusqu'à nos jours le voile du mystère. Ce voile vient d'être soulevé, l'Europe s'en est émue..... »

Un seul pays bravait encore la puissance russe; Khiva, malgré la chute des khanats voisins, conservait toujours son attitude hostile vis-à-vis de la Russie. Comptant sur les vastes déserts qui enveloppent de tous côtés son royaume, le khan se considérait comme inexpugnable et, malgré les sommations réitérées des Russes, persistait à faire de sa capitale le lieu de rendez-vous des brigands et des marchands d'esclaves. Enfin l'année dernière, il eut la démence de faire prisonniers un certain nombre de soldats russes.

Le gouverneur général du Turkestan reçut dans les premiers jours du mois de février de cette année l'ordre de marcher sur Khiva. Se souvenant des échecs qu'ils avaient éprouvés autrefois dans des



Le champ de bataille de Samarcande. (P. 188, col. 1.)

tentatives analogues, les Russes organisèrent cette expédition avec la plus grande prudence. Ils divisèrent leur armée en plusieurs colonnes, qui, traversant le désert en des endroits différents, devaient converger pour se réunir près de Khiva. Le mouvement réussit au delà de toute espérance, et, après plusieurs combats heureux, l'armée russe arriva le 28 mai sous les murs de Khiva. Le khan, pris de panique, s'était enfui, abandonnant sa capitale à la merci de l'ennemi.

Le lendemain, l'armée russe faisait son entrée dans la ville et était accueillie avec des démonstrations d'amitié par les habitants, courbés depuis si longtemps sous une odieuse tyrannie.

Le premier acte du commandant en chef russe fut de faire mettre en liberté tous les malheureux esclaves persans, qui se trouvaient au nombre de 4000 dans la ville.

Quelques jours après, le khan venait faire sa soumission entre les mains du vainqueur, et se reconnaître vassal de l'empereur de Russie, devenu aujourd'hui chef suprême de tout le Turkestan.

Par le traité passé entre lui et le commandant en chef de l'armée russe, le souverain de Khiva s'engage à abolir désormais l'esclavage dans ses États, à coopérer à la répression du brigandage des Turcomans des steppes, et à payer tous les frais occasionnés à la Russie par l'expédition. Les Russes, comme garantie de l'exécution de ce traité, conservent possession de la forteresse de Kèt Kourgane, qui commande le cours du Syr-Daria, ainsi que de plusieurs points stratégiques du khanat de Khiva.

L'illustre voyageur Vambéry analyse ainsi, dans son ouvrage sur la Transoxiane, les effets de la conquête russe dans ces pays qu'il lui avait été donné à lui-même de voir peu d'années auparavant plongés dans la plus sombre barbarie.

« Une ère nouvelle, écrit-il, s'est ouverte pour l'Asie Centrale. Des contrées et des villes jadis absolument fermées à l'homme de l'Occident se sont ouvertes devant lui. Là où l'Européen, même protégé par le plus strict incognito, ne pouvait faire un pas sans danger de mort, l'Européen aujourd'hui va et vient comme bon lui semble, car c'est une armée chrétienne qui tient le pays. A Tachkend, à Chodjend, à Samarcande, il y a des clubs, des cafés, des églises. Tachkend a son journal russe, et à la cantilène plaintive du muezzin se mêle le carillonnement des cloches des églises grecques, plus affreux pour l'oreille des vrais croyants que le tonnerre des canonnades. Dans les rues de ce Bokhara où l'auteur de ces lignes n'entendait il y a quelques années que des hymnes musulmans, le pope, le soldat, le marchand russe se promènent aujourd'hui avec la fierté du conquérant. Un lazaret et des magasins de vivres ont remplacé le palais autrefois splendide où commandait Tamerlan, le palais où tous les princes de l'Asie venaient porter leurs hommages, où le fier monarque des Espagnes lui-même avait envoyé un ambassadeur pour mendier l'amitié du grand conquérant, le palais enfin où les Touraniens venaient frapper de leur front la « Pierre Verte », ce piédestal sacré du trône de Timour !

» Par cette victoire des aigles russes dans l'Asie Centrale, l'Islam a reçu, je crois, la blessure la plus terrible qui pût l'atteindre. Depuis plus de mille ans qu'il lutte avec la Croix, il n'a jamais été mieux touché en pleine poitrine.

» De nos jours, l'influence puissante de la civilisation occidentale secoue vigoureusement l'Asie musulmane, de Byzance à l'Inde ; la Mecque et Médine elles-mêmes n'échappent pas à son influence. Seule l'Asie centrale était restée jusqu'à nos jours le sanctuaire du mahométisme ; la foi n'y avait pas été altérée par les « nouveautés », et ce n'était plus la Mecque, mais Bokhara qui passait pour le centre intellectuel de l'Islamisme.

» L'ascète, le membre d'un ordre religieux, le théologien, soupiraient après cette ville sacrée, et c'est dans ses écoles et ses mosquées que les plus zélés musulmans de l'empire Ottoman, de l'Égypte, de Fez et du Maroc venaient puiser ou entretenir leur fanatisme.

» Depuis que ce sol tant de fois saint est foulé par les *kafirs* (les infidèles), depuis qu'ils y font la loi, les esprits doivent être singulièrement ébranlés dans tous les pays du monde mahométan. La poussière qu'a soulevée en tombant le « principal pilier de la foi », — on appelait ainsi Bokhara — a formé une profonde nuée noire qui obscurcira longtemps, sinon toujours, le ciel de l'Islam. »

Mais de plus grandes, de plus étonnantes transformations attendent encore le Turkestan.

C'est à peine si ce pays est ouvert depuis hier à notre civilisation, à peine si nos géographes en ont relevé la conformation, et déjà le génie européen s'applique avec énergie à rendre cette conquête durable et définitive.

Un des hommes qui personnifient le plus dignement le génie de notre race, M. de Lesseps, l'illustre créateur du canal de Suez, vient de proposer la construction d'un chemin de fer qui, partant de la frontière sud-est de la Russie, d'Orembourg, où il se relierait à toutes les lignes d'Europe, traverserait de l'ouest à l'est le Turkestan, et viendrait rejoindre à Peshawur les lignes de l'Inde anglaise, s'étendant jusqu'à Calcutta.

Ce projet gigantesque a été étudié sérieusement, et on l'a trouvé non-seulement possible, mais même facilement réalisable ; et dès le mois prochain, une commission de savants quitte la France et se rend dans le Turkestan pour tracer le plan de la ligne future et en préparer l'exécution.

Ainsi, nous sommes appelés à voir, d'ici à quelques années, l'Asie centrale mise en communication avec l'Europe par un chemin de fer direct.

Là où les caravanes cheminaient péniblement, assaillies par les tempêtes du désert, décimées par la lance des brigands, on verra bientôt passer en sifflant la locomotive, ce superbe emblème de la civilisation moderne. Et, dans un temps qui n'est pas éloigné, on ira à Bokhara, à Samarcande, à Khiva, comme on va à Saint-Pétersbourg ou à Vienne.

Louis Rousselet.



GERTRUDE[1]

V

Les meilleurs arguments de Catherine échouèrent contre sa résistance, et la bonne femme se retira en murmurant, selon son expression favorite, que Gertrude avait une tête et que de son temps les jeunes filles n'en avaient pas.

Si ferme que fût sa tête, Gertrude ne put retenir ses pleurs lorsqu'elle se prit à penser au chagrin qu'aurait Bertrand en recevant sa réponse. Elle n'avait pas été sans remarquer aussi la figure honnête du jeune homme, ses manières polies, son air sérieux, et elle lui aurait volontiers confié sa destinée, si elle n'avait pas eu une tâche sacrée à remplir.

Dieu merci! elle touchait à son but; les cinq cents francs venaient d'être complétés, et ses yeux encore humides rayonnèrent de joie, tandis qu'elle tenait dans sa main son petit trésor; c'était la rançon du crime, la réhabilitation secrète de sa chère Catherine, la dette de sa propre reconnaissance envers celle qui lui avait servi de mère. Gertrude éleva son cœur à Dieu pour le remercier de lui avoir permis d'accomplir son œuvre.

Ce jour-là était un dimanche, et Gertrude avait la permission de sortir pendant une heure ou deux; elle en profita pour aller trouver son confesseur; elle était résolue à charger ce digne prêtre de la restitution des cinq cents francs, sans toutefois entrer dans aucune explication, car il s'agissait d'un secret qui ne lui appartenait pas. Le prêtre se chargea avec plaisir de la mission qui lui était confiée, et le soir même Mme Richer rentrait en possession de ses cinq cents francs qu'elle considérait comme perdus depuis bien longtemps.

Presque toujours nos joies, même les plus pures, sont mêlées de déceptions; quelle ne fut pas celle de Gertrude quand elle dut constater avec douleur que l'effet salutaire de sa bonne action était perdu pour sa mère adoptive. Grâce au silence de Mme Richer, aussi discrète au sujet de la restitution qu'elle l'avait été à propos du vol, Catherine continua à ignorer que son crime involontaire avait été réparé par une main inconnue qu'elle aurait pu prendre, par une touchante et persistante illusion, pour celle de son coupable mari. Non, elle ne savait rien, la pauvre femme, et elle restait comme écrasée sous cette morne tristesse qui lui était devenue habituelle.

Gertrude était bien embarrassée; comment faire parvenir la vérité consolante jusqu'à Catherine, sans lui avouer que la scène odieuse des adieux de Symphorien avait eu un témoin? et quel témoin! Elle, Gertrude! Quoi, il faudrait la faire rougir devant son enfant!... Hélas! mieux valait se taire, retarder la douce récompense qu'elle comptait trouver dans la joie de sa mère adoptive et qui devait la payer avec usure de tous ses sacrifices.

Gertrude attendit donc, espérant que la divine Providence lui enverrait une heureuse inspiration pour dénouer une situation aussi délicate. Elle s'était décidée à rester encore quelques mois chez Mme Germont, afin de ne pas éveiller de soupçons par la coïncidence de son départ avec la restitution faite à Mme Richer; mais maintenant que son but était atteint, le joug porté avec tant de courage lui était devenu bien lourd; peut-être aussi le visage attristé du pauvre Bertrand lui faisait-il peine à voir, quand elle le rencontrait par hasard; enfin, elle attendait avec impatience de pouvoir quitter le pénible service de l'enfant idiot qui devenait de plus en plus intraitable. L'occasion s'en présenta du reste fort naturellement. Mme Richer, inquiète de voir la santé de Catherine depuis longtemps atteinte décliner rapidement, demanda elle-même à sa cousine que Gertrude vînt aider et soigner sa mère adoptive. Mme Germont accepta cet arrangement plus aisément qu'on ne s'y serait attendu, parce qu'elle avait l'in-

1. Suite et fin. — Voy. pages 106, 122, 155 et 172.

tention d'essayer pendant quelques mois, pour son fils, du régime d'une célèbre maison de santé dont elle espérait des merveilles.

La jeune bonne devait rester seulement jusqu'au départ d'Auguste qui était très-prochain, mais cela lui fut impossible. Un jour, comme elle revenait de la promenade avec l'enfant, on vint lui dire, de la part de Mme Richer, de se hâter d'accourir auprès de sa mère qui se mourait. L'état de la pauvre Catherine de chronique était devenu aigu, et le médecin ne donnait aucun espoir.

Je ne vous dirai point le chagrin de Gertrude; elle partit toute en larmes et trouva, en arrivant au chevet de la malade, qu'on ne lui avait pas exagéré la gravité de la situation.

Catherine touchait au terme de sa triste existence, et pour la première fois elle ne se faisait pas illusion; mais c'est qu'aussi elle ne désirait pas s'en faire; confiante dans la miséricorde de Dieu, sans regret pour ce monde dans lequel elle n'avait trouvé qu'amertume et déception, elle était heureuse de le quitter; une seule chose la tourmentait à cette heure suprême, et dès que Gertrude fut arrivée, elle demanda qu'on la laissât seule avec sa fille adoptive.

« Mon enfant, lui dit-elle, j'ai à te faire un aveu et à te demander un service. »



Gertrude s'était assise près du lit. (P. 192, col. 1.)

Gertrude s'était assise près du lit et l'écoutait en retenant son souffle.

« Il y a trois ans, continua la mourante, la main de Dieu s'est appesantie sur moi et j'ai éprouvé un grand malheur; tu te souviens que c'est à cette époque que mon mari est parti. La nuit qui précéda son départ il vint me trouver et...

— N'achevez pas, ma chère mère, j'étais couchée dans le petit cabinet à côté de votre chambre, mais je ne dormais pas et j'ai tout entendu.

— Tu sais alors, mon enfant, quel crime affreux j'ai commis sans le vouloir; hélas! j'aurais dû tout avouer à Mme Richer; maintenant je vois clairement quel était mon devoir, mais alors je craignis la honte pour moi, le péril pour lui; je préférai tromper ma bonne maîtresse et garder ce remords qui m'a rongé le cœur! J'espérais toujours pouvoir lui rendre l'argent que je lui avais pris.

— Consolez-vous donc, ma bonne mère, car ce tort involontaire est réparé. J'ai chargé une personne de remettre en secret à Mme Richer les cinq cents francs que nous lui devions. Soyez tranquille, je les ai honnêtement gagnés en soignant le pauvre Auguste.

— Voilà donc pourquoi tu as accepté une place aussi pénible!... enduré tant de peines et de fatigues!... Voilà pourquoi tu as refusé Bertrand!... Que Dieu te récompense de tout ce que tu as fait pour moi. Je te bénis et, grâce à toi, je mourrai en paix. »

La pauvre femme mourut en effet le jour suivant, et le chagrin de Gertrude fut adouci par la pensée qu'elle avait pu consoler si efficacement les derniers instants de sa mère adoptive.

Le secret de Catherine fut fidèlement gardé par Gertrude, et Dieu seul connut son touchant dévouement; mais sans doute il voulut l'en récompenser en inspirant à Mme Richer et à Mme Germont, qui s'étaient toujours intéressées à elle, l'idée de lui donner une petite dot qui lui permit d'épouser Bertrand.

Le pauvre garçon était resté désespéré de son échec et il le croyait si complet qu'on eut toutes les peines du monde à lui faire tenter une nouvelle démarche; sa joie fut donc immense autant qu'inattendue, quand Gertrude lui accorda sa main et de très-bonne grâce encore.

Comtesse de Sannois.



Marc retournait à Paris. (P. 193, col. 2.)

UNE SŒUR[1]

CHAPITRE VII

Marc était délivré de son insupportable angoisse; son frère vivait, il n'avait qu'un bras cassé; le médecin avait refusé de toucher l'enfant sans la présence de son père. « Il ne sera bon à rien, » murmuraient les chasseurs; mais le docteur Lebreton avait insisté, et M. de Banville, assis auprès du lit de son petit garçon, avait vu remettre le bras cassé avant d'avoir compris comment l'accident était arrivé.

« Par quel hasard Henri était-il à la chasse, puisqu'il ne tire pas, et comment Marc a-t-il été assez maladroit pour le blesser? » Marc souriait amèrement à cet étonnement de son père. Une nouvelle muraille s'élevait entre le savant et son fils aîné.

L'opération était achevée; l'enfant, épuisé, s'était assoupi. Il était tard : M. de Banville avait retenu à dîner tous les chasseurs qui avaient accompagné ses fils. Élisabeth veillait seule auprès du lit, Marianne était occupée du repas improvisé. La jeune fille avait baissé la tête; ses lèvres serrées, ses mains jointes, indiquaient une grande émotion. Élisabeth repassait dans son esprit la vie qu'elle avait menée depuis un mois, sans rien pallier, sans chercher une excuse. Ce n'était pas uniquement le désir de se rapprocher de son père qui l'avait poussée à se vouer corps et âme aux études qu'elle partageait avec lui; ce n'était pas même l'espoir de pouvoir un jour aider ses frères; elle s'était laissée entraîner à une passion égoïste, inconsidérée, sans se rappeler que le bonheur de ses frères dépendait d'elle, que le soin et la protection d'Henri lui avaient été confiés par le dernier regard de sa mère. Élisabeth se détestait de tout son cœur, et elle était bien près de détester aussi les mathématiques. « Je ne veux plus revoir un seul problème, se disait-elle dans son amer repentir, ce n'est pas l'affaire d'une femme; » et elle sentait en rougissant, jusque dans sa solitude, qu'elle avait trouvé un orgueilleux plaisir à s'occuper de travaux inabordables d'ordinaire pour son sexe. « Une bonne fille, une bonne sœur, n'a pas besoin de ces moyens-là pour se faire aimer, répétait-elle; si j'avais gardé Henri auprès de moi, il ne serait pas malade, et Marc n'aurait pas ce terrible remords sur la conscience. »

Elle avait raison de s'occuper de Marc autant que d'Henri. Le jeune homme, forcé de retourner à Paris afin d'y reprendre ses études, quittait la Treille en mauvaises dispositions. M. de Banville était retenu à la campagne par l'accident d'Henri, mais il avait laissé partir son fils sans un mot de sympathie ou d'affection, sans un regard amical qui pût effacer la cruelle impression de son reproche et de son étonnement au premier instant de surprise. Marc était d'un caractère étourdi et léger, mais ordinairement facile et ouvert; il fuyait instinctivement la tristesse et le trouble; le remords qu'il emportait dans son cœur le poussait à s'étourdir pour y échapper. Personne ne lui avait appris à se confier en Dieu, personne ne lui avait dit de le prier; les consolations suprêmes étaient inconnues dans sa famille. Élisabeth n'avait pas le temps d'écrire, et elle était d'ailleurs

1. Suite. — Voy. pages 145, 161 et 177.

trop réservée pour exprimer par lettre ce qu'elle n'avait pas su dire en paroles. Elle se sentait bien plus coupable de l'accident que Marc lui-même; elle se reprochait plus amèrement sa longue négligence qu'elle n'imputait à son frère un moment d'étourderie; mais elle n'en avait rien dit à Marc. Pierre était absorbé par son travail; les classes comme les récréations séparaient les deux frères, qui ne se cherchaient guère; c'était donc avec ses camarades que Marc vivait, c'était parmi eux qu'il cherchait à oublier l'enfant qui souffrait à la Treille; quelques-uns de ses amis lui ressemblaient : ils étaient bons et honnêtes comme lui, étourdis aussi et légers; d'autres étaient plus dangereux, empressés à entraîner au mal ceux qui ne savaient pas se défendre contre la séduction. Jusqu'alors la pensée de sa mère avait souvent protégé Marc; maintenant il voulait à tout prix se distraire; il lisait les mauvais livres qu'on lui offrait, il pariait, il jouait, il travaillait peu et mal. Le coup de fusil qui avait cassé le bras à Henri avait blessé son frère plus profondément encore, en le chargeant du fardeau d'un remords qu'il n'avait pas la force de porter.

Élisabeth se disait aussi parfois qu'elle n'aurait jamais le courage de contenir dans son cœur tout son repentir et son chagrin. Lorsqu'elle voyait Henri pâle et maigre, dormant à peine, ne mangeant rien, ennuyé et fatigué des amusements qu'elle lui proposait, lorsqu'elle l'entendait soupirer en détournant la tête, quelquefois en pleurant, il lui semblait que sa solitude devenait insupportable. « Si je pouvais seulement demander pardon à quelqu'un! » se disait-elle. Vingt fois elle avait répété au pauvre petit malade : « Ah! si je t'avais gardé avec moi! comme je suis fâchée de ne pas t'avoir emmené dans la prairie, au lieu de te laisser aller à la chasse! » Les consolations de l'enfant n'atteignaient pas l'âme profonde de sa sœur; M. de Banville était aussi inaccessible que par le passé, un peu plus peut-être depuis qu'Élisabeth avait abandonné ses études de mathématiques pour soigner le petit blessé. « Si tu tiens à jouer le rôle de garde-malade à la place de Marianne, cela te regarde, » avait-il dit ironiquement, sans insister davantage; lorsque sa fille avait placé sur son bureau le problème qu'il lui avait posé le terrible jour de l'accident, et qu'elle avait réussi à résoudre un soir pendant qu'Henri dormait, M. de Banville n'avait pas paru y faire attention; Élisabeth n'en avait plus entendu parler. Elle travaillait, elle souffrait, elle se repentait seule; elle avait perdu sa mère au moment où elle commençait à comprendre le bonheur de la posséder, son père n'était rien pour elle, et la pauvre enfant ne connaissait pas encore son Père Céleste. Le dévouement qu'elle prodiguait à Henri lui apportait seul une espèce de joie et de repos d'esprit; plus le petit garçon était capricieux, inégal, aigri par la maladie et la souffrance, plus elle acceptait comme une expiation les amertumes de sa tâche. Un grand besoin de sacrifice couvait au fond de son âme, mais Élisabeth avançait dans les ténèbres; elle ne savait pas encore quelles souffrances, quels devoirs et quelles nobles joies Dieu lui réservait dans l'avenir.



CHAPITRE VIII

Convalescence.

L'automne s'écoulait morne et triste; les feuilles tombaient des arbres battus par le vent, et elles s'élevaient dans l'avenue en longues rafales, passant comme des fantômes aux yeux d'Élisabeth, qui lisait ou qui cousait auprès de la fenêtre. Dans son remords d'avoir négligé les modestes devoirs de la vie féminine, Élisabeth s'était emparée du linge à raccommoder qui s'accumulait devant Marianne; la vieille femme avait souri d'abord avec un peu de dédain, mais Élisabeth était une élève persévérante, et elle commençait à s'initier au rude labeur des reprises.

C'était un grand effort, car la jeune fille n'était pas naturellement adroite; mais son esprit net et ferme ne se contentait jamais de l'imperfection, et elle exigeait de son travail à l'aiguille l'exactitude qu'elle apportait naguère à ses calculs.

Henri s'amusait à la regarder travailler : « Papa ne s'apercevra pas que ses bas sont bien mieux raccommodés, disait-il en riant; mais moi, je sais bien que Marianne n'aurait pas pu faire cette grande reprise qu'il y a là devant moi, sur mon drap; je crois que tu passes ton aiguille autant de fois que le tisserand a pu passer la navette. »

Élisabeth se mit à rire, l'observation minutieuse du petit malade était juste. « Je tâche, dit-elle, mais mon fil n'est pas aussi fin que celui des draps, et je n'ai pas tout à fait réussi. » Si Henri eût pu remuer le bras, il aurait battu des mains, tant il était fier d'avoir si bien deviné.

Élisabeth raccommodait le linge ; elle se promenait avec Henri lorsque le temps le permettait ; elle avait commencé à donner quelques leçons à l'enfant, las de son oisiveté forcée ; elle lui expliquait ses devoirs ; les éléments de latin qu'elle avait appris naguère avec sa gouvernante anglaise suffisaient encore à la science d'Henri, qui n'était pas avancé pour son âge ; elle jouait avec lui aux dames ou aux dominos ; elle lisait tout haut, elle essayait même de lui raconter des histoires ; mais Henri bâillait aux récits de sa sœur, il s'endormait même parfois ; Élisabeth n'avait pas assez d'imagination pour bien raconter. « Dis-moi donc un des contes que nous faisait maman ! » demandait-il ; mais Élisabeth les avait oubliés.

Henri avait les larmes aux yeux ; la secousse qu'il avait éprouvée exerçait une influence fâcheuse sur sa santé ; il toussait beaucoup et se servait si peu du bras blessé que sa sœur craignait de le voir à jamais infirme.

Marianne secouait la tête, ses inquiétudes étaient plus sérieuses encore que celles d'Élisabeth : « Il est comme sa pauvre mère, murmurait-elle, il n'a pas de sang dans les veines. »

Henri était un peu honteux de sa mauvaise humeur ; une brillante invention lui traversa l'esprit : « Je vais tâcher d'écrire une des histoires de maman, s'écria-t-il, je me souviens très-bien du prince Coquesigrue et de la princesse Citrouille ; c'est là qu'il y avait une petite fille qui portait un petit bœuf rose dans son tablier... ; quand je te la lirai, peut-être cela te rappellera-t-il les autres. » Et Henri, tout fier de son idée, se laissa installer commodément dans un coin de son canapé, le bras malade appuyé sur un coussin, un atlas sur les genoux pour servir de pupitre, la petite table ronde avec l'encrier et les feuilles de papier blanc. Élisabeth avait pensé à tout. Henri trempa sa plume d'un air de triomphe : « Tu vas voir comme c'est joli ! » disait-il ; et il était déjà rouge de plaisir.



Les flammes s'élevèrent claires et brillantes. (P. 197, col. 1.)



Élisabeth était rouge aussi, elle avait tiré de son panier à ouvrage un cahier qu'elle ne touchait pas tous les jours ; pendant qu'Henri écrivait son conte, sa sœur cherchait un problème d'algèbre.

La jeune fille était revenue sur sa résolution première ; elle n'avait pas renoncé définitivement aux mathématiques. « Qui sait ? un jour cela peut être bon à quelque chose, pensait-elle ; si mon père avait mal aux yeux, je pourrais lui servir de secrétaire. »

Mais la conscience d'Élisabeth était trop droite et sa volonté trop énergique pour qu'elle se laissât entraîner de nouveau à l'enivrement de l'étude ; elle travaillait modérément, toujours avec ardeur, mais avec une ardeur réglée et contenue. Tout en réflé-

chissant à son problème, elle levait de temps en temps les yeux sur Henri, et l'enfant n'eut pas besoin de l'appeler à son aide lorsqu'il se tourna vers elle d'un air lamentable.

« Je ne savais pas que ma main droite fût si faible, dit-il en secouant ses doigts fatigués; je crois que la gauche a sucé toute sa force, c'est si fatigant d'écrire! » et il regardait tristement ses pages parsemées de taches d'encre, et couvertes aux meilleurs endroits d'une écriture irrégulière, assez peu soumise aux lois de l'orthographe.

Le cahier d'algèbre était déjà caché dans le panier d'Élisabeth, elle se leva en riant et se pencha sur le manuscrit. « Tu es fatigué d'écrire tous ces hiéroglyphes, dit-elle; si tu veux, pour te reposer, nous allons faire un grand tas de feuilles sèches au bout de l'avenue, et quand nous rentrerons, tu me raconteras l'histoire, là, sur mes genoux, je l'écrirai ensuite, et tu la corrigeras. »

L'idée de cette occupation nouvelle ravit le petit malade, mais il était plus enchanté encore à la pensée du tas de feuilles. « Nous y mettrons le feu, n'est-ce pas? » demanda-t-il en rougissant de plaisir.

« Alors il faut le faire sur la clairière au milieu de l'avenue; sans quoi nous risquerions de brûler nos vieux ormes; dépêche-toi, va chercher ton paletot, je t'aiderai à l'enfiler. »

Le malheureux bras gauche était encore soutenu par une écharpe et les préparatifs de la promenade n'étaient pas aussi simples pour Henri qu'ils l'étaient pour Marc, qui s'obstinait à sortir au cœur de l'hiver sans paletot, soutenant qu'il devait s'habituer aux intempéries des saisons, puisqu'il devait être militaire.

Henri frissonnait en rappelant à Élisabeth cette manie de son frère aîné.

« Il dit que les officiers ne mettent jamais de surtout par-dessus leur uniforme, disait l'enfant; comment ne sont-ils pas tous morts de froid à la campagne de Russie?

— Je crois que la discipline n'était pas très-exacte sous ce rapport, dit Élisabeth en riant; il y avait probablement beaucoup d'officiers qui portaient des pelisses de fourrures; mais je me souviens d'avoir entendu raconter autrefois par mon grand-père qu'un des maréchaux de l'empereur Napoléon, je ne sais plus lequel, avait fait toute la campagne en tête de sa colonne, par ce froid affreux sous lequel succombaient par milliers les hommes et les chevaux, en grand uniforme, sans jamais porter un surtout. Les soldats s'étonnaient: « Ça me réchauffe, moi, de voir le maréchal comme ça, » disaient certains troupiers; d'autres assuraient qu'ils étaient gelés rien qu'en le regardant. Deux généraux demandaient un jour au maréchal de quoi il était fait pour supporter une pareille saison sans se couvrir. Le maréchal se mit à rire. « J'ai été plus fin que vous, dit-il à demi-voix, j'ai fait une chemise de ma pelisse, et le poil est en dedans. »

Henri riait si fort que les corneilles assoupies dans leurs nids, au sommet des arbres, se réveillèrent en sursaut et poussèrent des cris discordants. « Alors, il était comme un ours, en dessous! » disait-il. « Pas du tout! et sa sœur riait comme lui: il était comme un ours qui aurait retourné sa peau. Quand tu auras très-froid, je te ferai une chemise à la russe, avec le gros manchon qui est chez le fourreur. » Et tous deux couraient en plaisantant; ils approchaient de la clairière.



Ils approchaient de la clairière. (P. 196, col. 2.)

Thomas ne faisait pas de terreau: c'était un jardinier à la vieille mode, sans grandes connaissances, engourdi par l'âge et la négligence de son maître; il cultivait dans le potager quelques choux, des haricots et des oignons, et ne songeait pas à ramasser les feuilles sèches pour protéger les légumes délicats.

Les dépouilles jaunies des vieux ormes encombraient paisiblement la clairière, et les deux râteaux qu'Élisabeth traînait derrière elle furent bientôt à l'œuvre.

La pluie avait cessé depuis quelques jours, les feuilles étaient sèches, on pouvait compter sur une flamme brillante, mais le tas n'avançait pas vite; Henri travaillait d'un seul bras, et ses faibles efforts ramenaient à peine quelques feuilles au bout de son râteau.

Élisabeth râtissait vigoureusement, mais la clairière était large, les feuilles y étaient clair-semées; il fallait chercher aux pieds des arbres de plus riches dépouilles.

On avait chaud, on ne riait plus, tant on se dépêchait, mais le tas de feuilles était petit encore

lorsque Henri aperçut son père qui descendait l'avenue, absorbé, comme de coutume, dans ses réflexions, et ne faisant nulle attention à ses enfants.

Le petit garçon hésita un instant, puis il s'élança au-devant de M. de Banville.

Depuis son accident, et grâce aux langueurs de sa convalescence, Henri avait quelquefois demandé à son père certaines petites faveurs qu'il avait presque toujours obtenues; il était devenu moins timide, il saisit M. de Banville par la main et l'entraîna jusqu'à la clairière.

« Papa, criait-il, nous voulons faire un tas de feuilles sèches pour y mettre le feu; je n'ai qu'un bras, je ramasse deux feuilles à la fois; Élisabeth fait ce qu'elle peut, mais nous n'avançons pas vite : aidez-nous, papa, vous qui êtes si fort! »

M. de Banville sourit. Dans sa jeunesse, avant de s'être voué aux travaux de cabinet qui avaient voûté sa haute taille, fatigué ses yeux, amaigri ses membres, il prenait, en effet, quelque plaisir à se sentir vigoureux et agile; il saisit le râteau que lui tendait Henri et se mit au travail. Bientôt les pentes lointaines se virent dépouillées de leur tapis de feuilles; le râteau vainqueur ramenait en triomphe un amas confus de matériaux, bois mort, mousse sèche, qui promettaient de brûler mieux encore que les feuilles. Élisabeth, piquée d'honneur, était rouge de fatigue; Henri, enchanté, courait de l'un à l'autre. Enfin, il se mit à crier : « C'est assez, papa, c'est bien assez; le tas est aussi gros que la maison des Bénard, nous ne pourrons jamais le brûler tout entier, quand nous resterions ici jusqu'au soir. »

Élisabeth avait pris soin d'apporter un briquet: en un instant les flammes s'élevèrent claires et brillantes, illuminant jusqu'aux cimes des grands arbres, et se reflétant sur les masses sombres du bois. La Treille se détachait au bout de l'avenue.

Sous cette vive lumière, Marianne, Thomas et sa femme étaient sortis de la maison, effrayés par la lueur inaccoutumée, et craignant un incendie dans le village. Ils regardaient de loin Élisabeth et Henri, toujours aidés de leur père, repoussant dans le brasier les feuilles qui s'envolaient ou les tisons embrasés qui roulaient sur l'herbe.

Marianne s'essuyait les yeux en silence : « S'il était plus souvent avec ses enfants comme ça! » pensait-elle. Thomas contemplait son maître d'un air stupide. « Les riches ont de drôles d'idées pour s'amuser, » dit-il à sa femme en grommelant; et il alla reprendre son dîner interrompu.

M. de Banville était fatigué lorsqu'il rentra dans son cabinet. Le problème qu'il avait réservé pour le travail de la soirée lui parut plus compliqué que de coutume; il s'assoupit deux ou trois fois dans son fauteuil, mais, comme il se réveillait en sursaut, honteux de sa paresse inaccoutumée, il entendit la voix d'Élisabeth, qui lisait tout haut pour endormir Henri, et il marmotta entre ses dents : « Cet enfant est moins pâle! comme il riait aujourd'hui, en voyant les flammes qui s'élevaient au-dessus des ormes! »

A suivre. Mme DE WITT.



TREMBLEMENTS DE TERRE

EN FRANCE ET EN ITALIE

Depuis le mois de mars de cette année, le sol de l'Europe paraît secoué d'une façon extraordinaire par des commotions souterraines.

En avril et mai, des secousses assez violentes se sont fait sentir sur plusieurs points de l'Italie, de la France et même de l'Angleterre, mais heureusement sans amener d'accidents graves.

La fin du mois de juillet a été de nouveau marquée par de semblables commotions, mais cette fois par malheur elles ont occasionné une épouvantable catastrophe.

Le 29 juillet, une secousse d'une terrible violence ébranlait les districts de Trévise et de Bellune, ensevelissant sous les ruines des villes et des villages de nombreuses victimes et faisant en quelques minutes pour plusieurs millions de dégâts.

La ville de Bellune a surtout souffert; la cathédrale, une des plus belles de l'Italie, a été renversée, ainsi que le palais épiscopal. Le plus grand nombre des maisons se sont effondrées, et celles qui restent encore debout devront être reconstruites entièrement. La première secousse se fit sentir à huit heures du matin; les habitants étaient déjà sur pied et purent abandonner leurs maisons en toute hâte; cependant un grand nombre furent ensevelis sous les ruines de leurs demeures. On frémit en pensant à l'étendue de la catastrophe, si le tremblement de terre avait eu

lieu deux heures plus tôt, alors que les habitants reposaient encore tous dans leur lit.

Mais c'est à San-Pietro di Feletto, près de Conegliano, que les effets de la commotion ont amené le plus affreux désastre. C'était la fête de saint Pierre, et un grand nombre de personnes pieuses se trouvaient réunies dans l'église pour la messe du matin, lorsque l'édifice, s'écroulant subitement, écrasa sous ses décombres trente-quatre personnes et en blessa grièvement une cinquantaine. Un paysan qui se rendait à la messe raconte qu'en approchant de l'église il sentit le sol se soulever sous ses pas comme les vagues de la mer; renversé à terre par la secousse, il vit alors la haute tour de l'église osciller plusieurs fois comme un arbre agité par la tempête, puis s'écrouler tout à coup en écrasant le toit de l'église, qui s'affaissa au milieu d'un nuage de poussière.

L'église de San-Pietro était un des plus intéressants monuments religieux de l'Italie; elle datait de l'an 1000.

A Conegliano même, les créneaux d'une vieille tour se sont écroulés et ont enfoncé la toiture de l'église voisine. A Vittoria, Favra, Santa-Croce, les dégâts ont été aussi considérables; les victimes n'ont heureusement pas été nombreuses.

Après avoir ainsi jeté l'épouvante et la désolation en Italie, le terrible fléau paraît s'être dirigé vers le midi de la France, où ses effets ont été heureusement moins désastreux.

Les premières secousses se firent sentir, le 14 juillet, dans la partie de la vallée du Rhône comprise entre Valence et Pierrelatte.

Le 19, les commotions redoublèrent de violence, et cette fois le centre des oscillations s'est porté vers Montélimart. Cette ville en a été quitte pour quelques murs lézardés et quelques cheminées abattues, mais il n'en a pas été de même pour Châteauneuf-du-Rhône et pour Viviers, deux petites villes situées à quelques kilomètres de Montélimart. A Châteauneuf, presque toutes les maisons ont été endommagées, quelques-unes même se sont effondrées, et l'église a été sérieusement ébranlée. A Viviers, les dégâts ont été presque aussi considérables et la cathédrale menace ruine. On n'a eu heureusement dans ces deux endroits aucune mort à déplorer.

Le 23 juillet, de légères oscillations agitaient encore le sol autour de Montélimart, puis le calme se rétablit. On espérait que le terrible fléau s'était définitivement éloigné; malheureusement il a fait sa réapparition dans la première quinzaine d'août, et cette fois il s'est fait ressentir simultanément en France et en Italie sur les points qu'il avait déjà ravagés. A Bellune et dans les environs, les secousses continuent encore. Il en est de même dans la vallée du Rhône, où les habitants ont fui leurs habitations, s'attendant à tous moments à les voir s'écrouler.

ÉT. LEROUX.



COMMENT ON OBTIENT LA GLACE

DANS L'INDE

Lors de mon premier voyage à Bombay, en 1863, j'étais arrivé au mois de juillet, au plus fort de la saison d'hivernage. La pluie tombait à torrents, nuit et jour, presque sans aucune interruption. Les terrains bas et naturellement marécageux de l'île étaient devenus de véritables lacs, qui, débordant à travers la ville *Noire*, y amenaient deux pieds d'eau. Toute circulation était rendue impossible, et je me trouvais retenu prisonnier dans l'hôtel où j'étais descendu.

Parfois l'épaisse voûte de nuages se fendait et laissait passer le soleil, qui dardait ses rayons sur le sol avec une violence sans égale. On pouvait voir alors l'eau des marais se transformer presque subitement en vapeur et s'élever en un nuage transparent et de couleur livide, qui planait comme un brouillard au-dessus des habitations. Dans ces moments, l'atmosphère devenait presque irrespirable; on sentait, on voyait presque se dresser devant soi les terribles spectres du choléra et de la fièvre intermittente.

Aussi combien je trouvais inappréciable la glace que l'on servait à discrétion à l'hôtel! Il était évident que, sans ce délicieux rafraîchissant, on eût succombé en quelques instants à cet épouvantable climat.

Du reste, je n'avais jamais vu faire, dans aucun pays, un usage aussi fréquent, je dirais presque aussi immodéré, de la glace. On en mettait dans tout et à tous moments. Pendant les repas, de magnifiques pyramides de blocs, transparents comme du cristal, se dressaient sur la table et chacun y puisait pour en remplir son verre. Au dessert, ce n'étaient que sorbets, crèmes glacées. Le matin, dans la journée, le soir, de la glace, toujours de la glace, dans le café, dans le thé, dans l'eau de Seltz. Aussi le mot *bàraf*, glace, fut-il le premier mot d'indien que j'appris, à force de l'entendre répéter sur tous les tons du matin au soir.

Ce qui m'étonnait le plus, c'est que la glace fût donnée pour rien, dans un pays où les hôteliers vous font payer jusqu'à l'air que fournit le *panka*[1].

Comment pouvait-on donner la glace dans un pays éloigné de plusieurs milliers de lieues de toute région froide? En examinant attentivement ces magnifiques cristaux, si durs, si limpides, il m'était facile de voir qu'ils provenaient de glace naturelle, et non de glace fabriquée artificiellement, car cette dernière est toujours poreuse, friable, et fond rapidement. La tirait-

1. Le panka est une espece de gigantesque éventail suspendu au plafond, que l'on met en mouvement au moyen d'une poulie. On agite ainsi très-violemment l'atmosphère de la pièce, et l'on obtient un courant d'air factice d'une grande fraîcheur.

on des glaciers de l'Himalaya? Mais il était impossible qu'elle pût résister à un transport de plusieurs mois sur des routes impraticables aux voitures et exposée à l'action de la chaleur torride qui règne dans l'intérieur du pays. D'où pouvait donc bien venir la glace que j'avais devant moi?

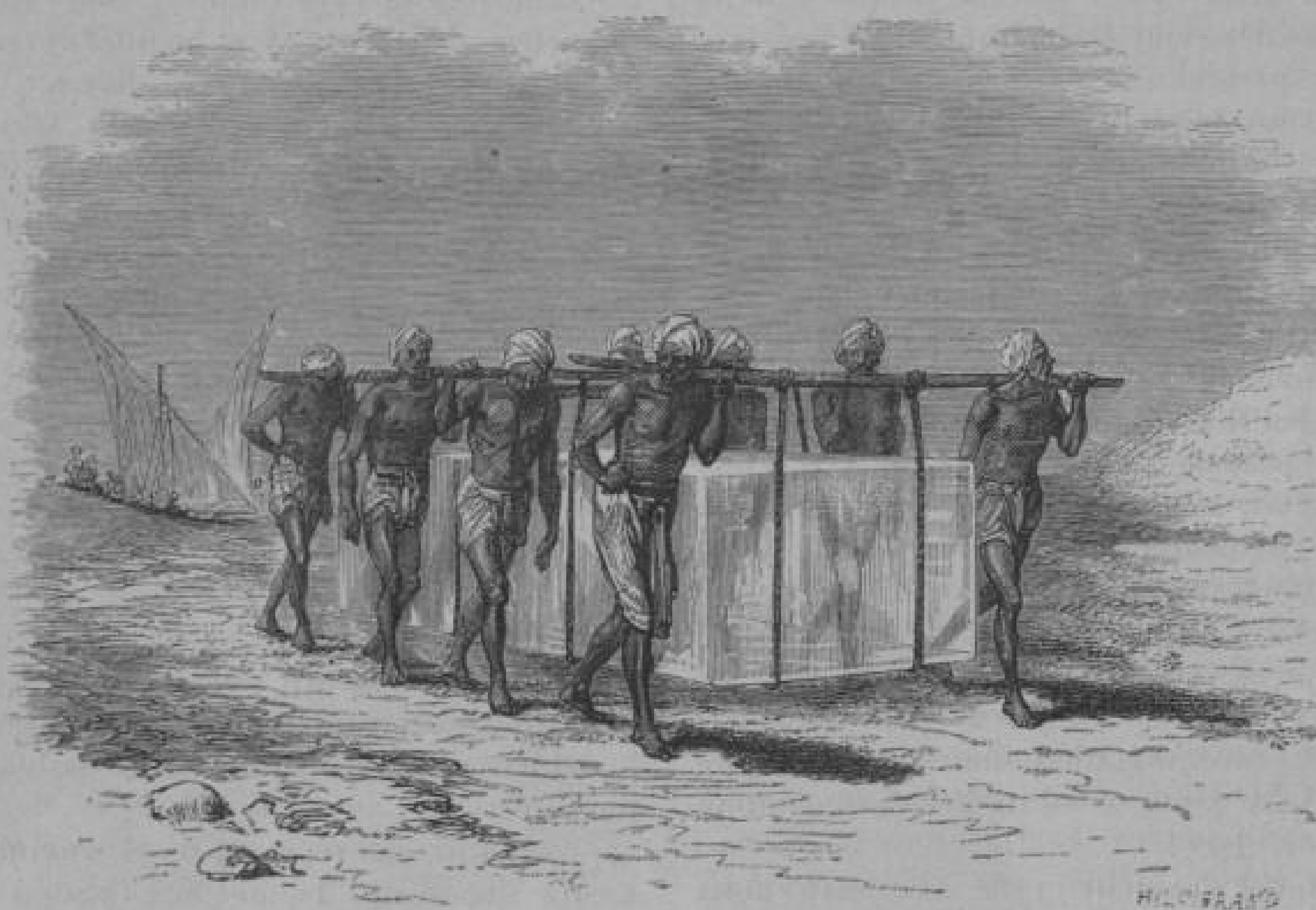
Assis nonchalamment dans un large fauteuil à bascule, j'aspirais l'air presque frais du matin, sous la véranda de l'hôtel, tout en me livrant à ces réflexions. Devant moi, sur une petite table, petillait un verre de *brandy-pani*[1], auquel un domestique venait d'ajouter un énorme morceau de glace. Ce morceau était si gros qu'il n'avait pu entrer dans le verre; la chaleur le faisait fondre goutte à goutte, et j'admirais la limpidité de l'eau ainsi produite, qui, traversant le breuvage, allait se précipiter et se réunir au fond du verre.

J'étais si absorbé dans ma contemplation, que je fus tout étonné, en relevant la tête, de voir le « colonel » planté devant moi et me regardant d'un air narquois.

Le « colonel », un Américain, avait servi dans les milices urbaines au début de la grande guerre qui désolait encore l'Amérique; mais, préférant les luttes commerciales aux batailles rangées, il était venu s'installer à Bombay pour spéculer sur les cotons indiens. Il avait toujours à la bouche les récits des batailles dans lesquelles il avait pourfendu des bataillons entiers de séparatistes; et les voyageurs lui avaient donné en plaisantant le sobriquet de « colonel », qui peu à peu avait remplacé son vrai nom. A part ce petit défaut, le colonel était un homme charmant, ayant beaucoup voyagé et beaucoup appris.

« Ah! ah! me dit-il, voilà une belle journée qui se prépare. La pluie va nous laisser un peu de répit, et nous pourrons nous échapper de notre cage. Mais gare à la fièvre, car nous allons nous trouver tout à l'heure enveloppés des miasmes que le soleil va tirer du sein de la terre. Heureusement que nous avons pour combattre ce fléau un remède puissant, l'eau de notre beau lac Ontario! Et je vois, ajouta-t-il, que vous y faites honneur.

— Comment, l'eau du lac Ontario? Je n'ai de ma vie bu de cette eau, et j'ignorais même qu'elle eût des propriétés spéciales contre la fièvre. »



Le transport de la glace dans les rues de Bombay. (P. 202, col. 1.)

Le colonel fut pris d'un rire joyeux, qui fit retentir les voûtes de la véranda. Quand sa gaieté se fut un peu calmée : « On voit bien, me dit-il, que vous êtes nouvellement débarqué. Mais l'eau du lac Ontario est la seule que vous buviez ici; car j'espère, pour votre santé, que vous ne mélangez pas à votre vin l'eau malsaine des citernes de Bombay. Le morceau de glace que vous avez là vient de l'Ontario, et quand il sera fondu, ce sera de l'eau de notre noble lac que vous boirez.

— Comment, ce morceau de glace que voilà provient de l'Ontario? Allons, colonel, je crois que vous me racontez là une de vos histoires américaines. Vous n'allez pas me faire croire qu'ici, à plus de 2500 lieues de l'Amérique, nous pourrions avoir de la glace venant de ce pays.

— C'est tel que je vous le dis, mon cher ami, et si cela vous intéresse, je vais vous expliquer com-

1. Brandy-pani, boisson très-employée dans l'Inde. C'est un mélange d'eau-de-vie, de muscade et d'eau de Seltz.

ment ce qui vous paraît si difficile est la chose la plus simple du monde.

» Vous connaissez aussi bien que moi la position du lac Ontario. Vous savez qu'il forme la tête du fleuve Saint-Laurent et qu'il reçoit la plus belle cascade du monde, la chute du Niagara. Eh bien, sitôt que l'hiver arrive, ce lac se couvre sur presque toute sa superficie d'une couche de glace, qui atteint parfois une épaisseur de plusieurs pieds.

» Sitôt que la glace est convenablement formée, arrivent des nuées d'ouvriers appartenant à des compagnies qui ont acheté du gouvernement le droit d'exploitation. Ces ouvriers, armés de scies, débitent la glace en blocs de plusieurs pieds cubes. Ainsi coupée, elle est mise dans un canal qui l'amène aux ascenseurs. Ceux-ci, mus par la vapeur, enlèvent les blocs deux par deux et les élèvent jusque dans la glacière, ou les déposent directement dans les waggons qui les emportent aux glacières de Boston.

» Vous ne vous faites pas idée de l'activité qui règne sur les rives de l'Ontario et sur celles de l'Hudson pendant la période de l'enlèvement des glaces. Des milliers d'ouvriers sont employés à débiter les blocs, à les placer dans les waggons ou dans les glacières. Des trains partent toutes les minutes, emportant leur plein chargement de glace vers les principales villes des États-Unis. On calcule que chaque établissement prépare 30 000 blocs de 125 kilogrammes chacun, soit 3 750 000 kilogrammes de glace par jour; et comme l'on compte plus de 60 de ces établissements, vous voyez à quel chiffre énorme doit se monter l'exploitation de toute la saison. Il me suffira du reste, pour vous donner une idée du rôle de la glace dans les usages de l'Amérique, de vous dire que la consommation annuelle de la seule ville de New-York dépasse un milliard et demi de kilogrammes de glace! »

Le brave colonel s'exaltait en me dépeignant ainsi cette industrie américaine, et je voyais le moment où il allait me prouver qu'il n'existait de la glace qu'en Amérique. Il aperçut le sourire qui flottait sur mes lèvres; aussi reprit-il avec chaleur :

« Je vous parle là de choses qui vous intéressent fort peu, mais je reviens à la question.

» Une fois la glace rendue à Boston, elle est emmagasinée dans d'immenses entrepôts appartenant à la grande maison Tudor. Cette maison a le monopole du commerce de la glace américaine avec l'Asie. Elle n'alimente pas seulement Bombay, elle fournit encore Calcutta, Madras, Singapore, et tous les principaux ports de l'extrême Orient. Elle entretient à cet effet une véritable flotte de superbes navires d'un grand tonnage.

» Ces navires, avant de recevoir leur chargement, ont besoin de subir une opération préliminaire. En terme de métier, il faut les *saisonner* pour les rendre capables de conserver la glace. Pour cela, on commence par y placer des blocs qu'on laisse fondre, et que l'on remplace jusqu'à ce que la cale ait atteint une température égale à zéro centigrade. Une fois cela fait, on dispose au fond du navire un lit épais de sciure et de copeaux de sapin, sur lequel on place une couche de blocs de glace, rangés soigneusement de façon qu'ils adhèrent parfaitement les uns avec les autres par leurs côtés. On couvre cette première couche d'un léger lit de sciure, et l'on remplit ainsi le navire en alternant les couches de glace avec les lits de sciure.

» Vous comprenez que cette opération a besoin d'être menée avec rapidité, car l'air ambiant est nuisible à la préservation de la glace. Des grues à vapeur prennent les énormes blocs directement sur le quai et les descendent dans la cale, où les arrimeurs les placent de suite. On travaille jour et nuit sans interruption.

» Une fois la cale remplie, les écoutilles sont soigneusement fermées et même calfeutrées, et le navire se met en route sur-le-champ.

» Moi qui vous parle, j'ai fait la traversée de Boston à Bombay à bord d'un de ces navires, que nous appelons *glaciers*. Nous étions en hiver au moment de notre départ, et rien ne faisait soupçonner la nature de notre chargement; mais lorsque nous eûmes atteint les tropiques, notre navire dégageait une telle fraîcheur que nous ne pouvions nous croire en pleine zone torride. Ajoutez à cela que les navires employés à ce commerce sont toujours d'excellents voiliers, et vous conviendrez avec moi qu'il est difficile de trouver une meilleure voie pour venir dans l'Inde.

— Mais, dis-je au colonel, cette fraîcheur perceptible à bord du navire prouverait qu'il y avait absorption de calorique par la masse de glace. Celle-ci devait par conséquent fondre, au moins en certaine quantité.

— Écoutez, me répondit-il, je vois que vous êtes encore incrédule. Je ne suis pas assez fort en physique pour vous parler absorption de calorique, rayonnement, et tout ce fatras, mais j'ai à ma disposition le meilleur des arguments. Il est arrivé hier dans le port un navire Tudor, dont je connais intimement le capitaine. Venez avec moi, la journée est belle, vous pourrez assister au déchargement, et vous verrez dans quel état arrive la glace. »

J'acceptai avec empressement l'offre du colonel. Une demi-heure après, nous descendions de voiture au quai d'Apollon et montions dans un léger canot indigène, simple tronc d'arbre creusé à la hache.

Quelques minutes d'une navigation peu agréable, surtout pour une personne qui n'est pas habituée à se confier à l'élément perfide sur un engin aussi primitif, et nous accostons un magnifique navire, à l'ancre au milieu de la rade.

Notre coquille de noix s'arrête au pied d'une légère échelle, collée contre le flanc du vaisseau, et dont le premier échelon est tour à tour mis à découvert et baigné par la vague. Le colonel, pour me donner l'exemple, s'élance au moment opportun, saisit

Elle reparaît soutenant un resplendissant bloc de glace. (P. 202, col. 1.)

l'échelle, et, en un clin d'œil, grimpe comme un écureuil jusqu'au sommet. Je m'avance à mon tour; mais, au moment où un de mes pieds pose sur l'échelon, je sens notre canot s'abaisser, tandis que le navire remonte. Je reste ainsi un instant suspendu dans le vide, pour me trouver tout à coup plongé jusqu'à mi-corps dans l'eau; je fais un effort désespéré et atteins le sommet de l'échelle, où je suis accueilli par le capitaine, qui, tout en me souhaitant la bienvenue, me fait des excuses comme s'il était la cause de ma mésaventure. Le colonel, plus loquace, veut à toute force me faire comprendre que cet accident est la chose la plus naturelle du monde, vu que la même lame qui soulève le navire fait abaisser le canot, et que tout objet quittant le canot pour le navire doit être animé d'une vitesse égale au double de celle de ce mouvement.

Bientôt notre attention est attirée par la manœuvre. Les matelots, à demi nus sous ce soleil ardent, halent sur le cabestan; la poulie s'enfonce dans la cale et reparaît bientôt soutenant un resplendissant bloc de glace. C'est à ne pas croire que cette masse, du volume d'une grosse pierre de taille, soit de la glace. Ses arêtes sont si nettes, qu'on la prendrait plutôt pour un gigantesque fragment de cristal. Je m'approche, je la touche; c'est bien de la glace, mais si ferme, si compacte, que le soleil y reflète comme sur un diamant. Le bloc est descendu par les palans jusque dans les alléges, où des Indiens le rangent à côté de ceux qui l'ont précédé.

« Maintenant, dit le colonel, nous allons passer, avec la permission du capitaine, de l'équateur au pôle; » et, se dirigeant vers l'écoutille, il m'invite à le suivre dans la cale. Nous descendons quelques marches, et j'aperçois autour de moi, dans la demi-obscurité, des matelots chaudement vêtus, remuant les blocs de glace, qui remplissent toute la cale. Après quelques instants, je sens un froid intense m'envahir, et je me hâte de remonter sur le pont, où je retrouve avec satisfaction le soleil.

Le colonel n'avait rien exagéré. La glace, après une traversée de 2500 lieues, se trouve à son arrivée en aussi parfait état qu'elle l'était au départ.

Avant de rentrer à l'hôtel, le colonel voulut me faire voir les vastes dépôts où sont rangés les blocs de glace à leur arrivée. Je fus émerveillé de cette visite. Ce qui me frappa surtout, ce fut de voir les Indiens, presque nus, couverts de transpiration, transportant à travers les rues, au moyen de solides bambous et de cordes, ces masses glacées. Quelle antithèse entre ces deux mots : glace et indien!

« Et maintenant, me dit le colonel, savez-vous ce que coûte la livre de glace à Bombay? Un anna (15 centimes), c'est-à-dire le même prix que vous pouvez la payer à Paris! et cela, grâce au génie du grand peuple américain! »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

LA FAMILLE DURAND
A L'EXPOSITION DE VIENNE

I

Où le jeune Émile Durand explique à son ami Louis les motifs de son départ pour l'Autriche, et où l'on fait connaissance avec ses divers compagnons de voyage.

Quand, il y a quelques jours, mon père est venu, sans que je m'y attendisse, me chercher au Lycée, où nous achevions nos classes ensemble, j'ai dû te quitter fort précipitamment, mon cher Louis. Mon père me dit qu'il s'agissait d'un assez grand voyage qu'on venait de décider en famille, et je te répétai ce vague renseignement, — le seul que j'eusse d'ailleurs.

Toujours est-il qu'à ce mot de « grand voyage » tu ouvris des yeux émerveillés, toi qui ne vis qu'avec l'espoir d'accomplir un jour ou l'autre un tour du monde quelconque. Je compris que tu enviais mon sort et je te dis : « Sois tranquille, ce grand voyage, si grand voyage il y a, sera pour nous deux, car je m'engage à t'en faire le journal détaillé. »

Là-dessus nous nous embrassâmes, je suivis mon père, et tu restas confiné au Lycée, pendant que j'allais courir les chemins.

Je t'ai donné une parole, je veux la tenir, et je me mets bravement à l'œuvre, — ce dont tu ne devras pas me savoir trop de gré, car « plaisir qu'on raconte est plaisir qui renaît », dit, je crois, un de nos vieux poëtes, et je gagne autant, sinon plus que toi, à l'affaire.

Quoi qu'il en soit, allons directement au fait.

Tu es venu quelquefois chez nous, tu connais ma bonne, mon excellente mère. Depuis sept années environ, c'est-à-dire depuis la naissance de mon jeune frère, elle est dans un état de santé qui exige des soins, des ménagements continuels. C'est une sorte d'affaiblissement physique général qui trop souvent se traduit par de profondes fatigues morales. Pendant de certaines périodes, il ne faudrait à la chère femme que du silence, de l'isolement, car le moindre bruit, le plus léger mouvement, qui se font autour d'elle, ont pour conséquence de lui causer les plus douloureuses, je pourrais presque dire les plus déchirantes commotions. Elle ressent d'autant mieux ces fâcheux effets que, le cœur étant resté chez elle aussi vivace que tout le reste est débile, elle consent difficilement à se priver des relations du cœur. Il lui faut les siens autour d'elle, elle a besoin des causeries de famille. « Je mourrais si j'étais seule, dit-elle, si je ne vous voyais pas, si je ne vous entendais pas. »

Et pour nous voir, pour nous entendre, elle se soumet bravement à tout ce qui peut en résulter, — cela au grand mécontentement du docteur qui jette feu et flamme contre ce qu'il appelle l'insubordination

de sa malade ; mais sa malade s'efforce de rire quand il la gronde, et, comme il sait de quelle force de caractère elle fait preuve en dominant ses souffrances pour montrer cette gaieté, il s'avoue vaincu, rit avec elle et demande pardon pour ce qu'il appelle alors ses brutalités.

Du reste, ce brave docteur n'est rien moins que le premier venu, car le moule où il a été fondu n'a pas dû servir à tirer de nombreux exemplaires.

Ancien condisciple et ami intime de mon père, héritier d'une fortune considérable, mais de goûts très-simples, esprit aussi indépendant que sérieux, il prit d'abord tous ses grades dans la science médicale ; puis, après quelques années de pratique — et de succès, car une véritable réputation commençait pour lui, — il s'effaroucha en quelque sorte de la renommée, qui gênait ses instincts modestes. Un beau jour, sous prétexte de voyager pour sa propre santé, il confia ses nombreux clients à un jeune confrère très-méritant aussi, mais alors très-pauvre, et dans une très-belle position aujourd'hui.

Au retour de ce voyage, comme il n'entendait pas rompre tout à fait avec l'exercice d'une profession qu'il aime, et à l'utilité de laquelle il croit sincèrement, il adopta — c'est le mot propre — notre famille comme devant exclusivement composer sa clientèle ; et voilà comment notre bourgeoise maison se trouve dotée, ainsi qu'une maison princière, d'un docteur en titre, à qui il n'a manqué que de le vouloir pour prendre rang parmi les notabilités de la science.

Mais quand j'établis cette comparaison, il est un point sur lequel elle ne se soutient pas, et qu'il faut porter, je ne dirai pas à notre avantage, mais à notre honneur. C'est que l'amitié seule a dicté le choix mutuel du savant praticien et du client. D'honoraires, — comme tu le penses bien, — pas un mot jamais. Au contraire même, car nous sommes presque toujours en reste de cadeaux, de surprises ingénieuses et délicates avec le docteur. Mon père s'avise quelquefois de lui en faire des remontrances : « De quoi te mêles-tu ? c'est l'ordonnance du médecin. »

Le docteur est garçon. Il est passionné pour tout ce qui est beau dans les arts et dans le cœur humain, mais il passe volontiers des plus abstraites contentions de l'esprit aux espiègleries intimes. J'ai maintes fois chevauché sur son dos quand j'étais petit ; et je voudrais que tu le visses faire des parties sur la pelouse du jardin ou sur le tapis du salon avec Lolotte, ma douce petite sœur, et Toto, mon endiablé petit frère.

Est-il besoin de te présenter maintenant mon oncle Philippe ? — Oui, car tu l'as peu vu et tu pourrais te méprendre sur cette face austère qui cache le plus sympathique naturel, sur cette allure légèrement gourmée qui n'est qu'un indice de scrupuleuse dignité, sur cette élocution pénible, embarrassée, qui n'implique ni l'étroitesse de l'intelligence, ni les ténèbres de l'esprit.

Mon oncle Philippe, frère aîné de mon père, était capitaine de cavalerie en garnison à Marseille, quand il épousa, il y a quelque douze ans, une demoiselle de là-bas qu'il nous amena en visite la semaine de ses noces, — et qui ne voulut plus s'en retourner ; non à cause de Paris, dont elle se soucie fort peu, car elle est essentiellement femme d'intérieur, mais par la simple raison que la maison d'ici lui plaisait et qu'elle se trouvait bien au milieu des bonnes gens dont elle venait de faire la connaissance. L'oncle Philippe objecta sa carrière à briser : « Bah ! est-ce que nous n'avons pas de quoi vivre ? » répliqua la tante Joséphine, avec la triomphante sonorité de son verbe méridional. Il parla de ses goûts cosmopolites, qui d'ailleurs lui avaient fait embrasser l'état militaire. Tante Joséphine lui chanta d'une charmante voix :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille !

Bref, ils restèrent. L'oncle Philippe donna sa démission. Ils louèrent un appartement voisin du nôtre, bientôt on perça une porte pour que les deux logis n'en fissent qu'un, et, ma foi, tout est au mieux !

Tante Joséphine, vois-tu, c'est l'entrain, la gaieté, la sollicitude, le travail, l'affection, la franchise, que sais-je ? tout ce qui est aimable et bon, porté, si je puis ainsi dire, à une haute et vivace puissance. Grande, forte, d'un physique à la fois doux et fier ; vive, résolue en gestes comme en paroles, allant, venant, faisant, disant ; commandant par-ci, s'apitoyant par-là ; tranchante, obligeante, sans grimaces comme sans vulgarité, délicate et indulgente, confiante et discrète, elle est le mouvement, le dévouement, la satisfaction. On l'aime, on la cherche, il la faut ; on ne comprendrait pas plus la maison sans tante Joséphine que tante Joséphine sans la maison... Ses idées pittoresques comme son langage s'imposent sans contraindre : on est tout aise d'être de son avis, parce qu'on la voit si naïvement convaincue !

Mais arrête-moi, car j'irais longtemps sur le compte de tante Joséphine. Je te l'ai sommairement esquissée, nous la retrouverons au détail.

L'oncle Philippe et la tante Joséphine n'ont pas d'enfants, mais nous sommes là pour leur en tenir lieu. La tante est la marraine de Lolotte, la plus douce, la plus riante, la plus gracieuse, la plus aimante des petites filles : en deux mots, le portrait physique et moral de ma mère à dix ans.

L'oncle Philippe est le parrain de Toto, — que tu connais pour avoir enduré ses obsessions le premier jour où tu vins à la maison. — Toto, qui finira certainement par devenir, quand l'âge et la discipline auront passé par là, un garçon très-convenable, très-intelligent, car il a de l'esprit naturel et le cœur est bon, Toto est actuellement le type accompli de l'enfant gâté, tout bourré de vouloirs baroques et de caprices extravagants. Comment en serait-il autrement ? Durant les sept ans qu'il a passés dans ce bas

monde, il ne s'est, je crois, jamais entendu dire non, et s'il s'avisait de marcher sur la tête un beau jour, il entendrait certainement ridiculiser en chœur autour de lui les gens qui marchent sur les pieds.

Que veux-tu? Sa naissance a coûté la santé à ma mère, qui, sans nous faire le moindre tort, semble adorer son bien-être perdu dans ce gaillard tout frais, tout éveillé, tout rose, qui pousse dru comme un chêne à côté d'elle languissante; et quand ma mère a parlé ou jugé ici, qui voudrait la contredire ou en appeler de son opinion?

De là le règne absolu et légèrement tyrannique de Toto, qui sait d'ailleurs, le petit madré, modifier les manifestations de son autorité en raison du sujet sur lequel il l'exerce : tout autre avec mon père qu'avec ma mère; tout autre avec l'oncle Philippe qu'avec le docteur, — qui, notons-le bien, n'est pas son esclave le moins docile; — tout autre avec Lolotte qu'avec moi : et tout autre même avec Raton, l'indolent angora du logis, qu'avec Diomède, le roquet idolâtré de tante Joséphine, — lequel, pour ne mesurer guère que la grosseur de deux poings, ne laisse pas d'être un des personnages les plus importants de la maison, puisqu'il peut dépendre de la façon dont on l'aura traité, ou seulement apprécié, de perdre ou gagner les bonnes grâces de tante Joséphine.

Je qualifierais volontiers ce Diomède le travers de ma bonne tante, qui ne s'est tant attachée à lui que parce qu'elle l'adopta, un jour où elle le tira des mains d'une bande de mauvais sujets qui le lapidaient et allaient le noyer.

La triste aventure l'a laissé borgne et boiteux. Est-ce de la même époque que date son *charmant* caractère? Tante Joséphine l'affirme, et je voudrais le croire pour lui en faire un titre justificatif, mais j'en doute, car

Un seul jour ne fait pas d'un barbet gracieux
Le modèle accompli du caniche hargneux.

Et je ne sache pas que, sous un volume aussi réduit, se soit jamais logé autant d'égoïsme, de mauvaise humeur, de gourmandise, de... Mais chut! si tante Joséphine m'entendait, Dieu sait la peine que j'aurais à me laver du crime d'avoir jugé aussi sévèrement cet infortuné que le malheur a aigri — et que les compensations d'une vie calme et plantureuse ne semblent pas devoir adoucir.

Quoi qu'il en soit, nous avons maintenant passé en revue toute la maisonnée. Mon père, à vrai dire, n'y a figuré que nominalement, mais cela suffit. Placé à la tête d'une entreprise considérable qui réclame continuellement sa présence, il ne pouvait être associé que par voie d'assentiment à l'affaire qui va nous occuper : c'est pourquoi ne le mettons pas en cause et allons aux « sources de l'événement ».

Dernièrement, à propos d'une fête de famille à laquelle, de l'avis du docteur, ma mère, alors très-fatiguée, n'aurait pas dû assister, il arriva que l'obstination, la désobéissance de la chère et courageuse femme eut pour résultat une sorte de réaction salutaire.

Tout ce bruit, tout ce mouvement, tout ce dérangement avaient d'abord paru lui causer des souffrances atroces qu'elle avait peine à dominer, et qui faisaient dire au docteur que le lendemain elle serait littéralement sur les dents.

Mais le lendemain rien de cela, au contraire; et elle de railler doucement l'esculape sur ses fâcheux pronostics, en se disant toute prête à recommencer.

Alors lui, prenant la balle au bond : « Eh pardieu oui! madame, s'écria-t-il, vous recommencerez, et de la belle façon, entendez-vous! et avant qu'il soit peu! car aussi bien votre mal est-il de ceux qui déroutent les données normales de la science courante, et il ne sera pas dit que je me tiendrai pour battu devant ses extravagantes lubies. »

Il parlait avec une certaine animation.

« Mon Dieu, fit ma mère, savez-vous bien, docteur, que vous m'effrayez?

— Ça m'est égal, madame, car c'est affaire entre votre mal et moi. Il me défie, je riposte. Nous verrons bien!

— Qu'est-ce que nous verrons, docteur?

— Voici l'ordonnance, lisez. »

Ma mère lut les quelques mots qu'il venait de griffonner.

« Mme Durand a deux jours pour se préparer à un grand voyage. Départ, gare de l'Est, mardi sept heures vingt du matin. Destination : Vienne (Autriche).

— Vous voulez rire, docteur! m'envoyer comme cela, sans crier gare, à trois cents lieues!

— Je ne vous envoie pas, madame, j'emmène votre mal.

— Alors vous m'accompagneriez?

— J'accompagne votre mal : libre à lui de me laisser en route.

— Voyons, voyons, docteur...

— C'est tout vu, madame. Le gaillard veut se donner de l'impertinence. A impertinent, impertinent et demi! Nous lui ferons faire du chemin, nous lui donnerons des distractions bruyantes, nous le mènerons dans les foules; nous le rassasierons de curiosités, de nouveautés : bref, c'est la grande lutte, bizarre, extravagante si vous voulez, mais c'est lui qui nous a mis sur ce terrain, il est de notre honneur de l'y suivre bravement, et nous l'y suivrons; et rira bien qui rira le dernier! J'ai dit, madame.

— Vous avez dit, docteur : à merveille! mais je ne suis pas prête.

— Vous le serez dans deux jours.

— Il faudrait au moins en causer avec mon mari.

— J'ordonne, madame, je ne cause pas.

— Mais nous ne pouvons en tous cas partir tous deux seuls.

— Ce n'est pas mon affaire, madame; emmenez qui vous voudrez. Toujours est-il que mardi, à sept

heures du matin, je serai à la gare de l'Est, avec armes et bagages, et que j'espère vous y rencontrer. »

Or, bien qu'aucune autre voix que celle de ma mère et celle du docteur ne se fût encore mêlée à l'entretien, le dialogue que tu viens d'entendre n'avait pas moins eu lieu devant plusieurs témoins. Tante Joséphine en était, qui, après avoir d'abord écouté toute stupéfaite :

« Eh mais! dit-elle, c'est peut-être une excellente idée qui est venue là au docteur. Ne vous y refusez pas, ma bonne amie. D'ailleurs il va sans dire que je pars avec vous : car il faut quelqu'un pour vous soigner, et je ne voudrais laisser à aucun autre...

— Quoi! dit ma mère, vous qu'on ne peut jamais décider seulement à une promenade...

— Oh! ce n'est ni pour la promenade, ni pour le voyage, c'est pour vous.

— Oui, mais Lolotte et Toto, pourrais-je, si je partais, les confier à des domestiques?

— Ma sœur a raison, reprit vivement l'oncle Philippe, qui depuis son mariage a dû, pour se conformer aux goûts de sa femme, mettre une sourdine absolue à ses appétits nomades, et qui ne flairait pas sans une secrète joie la magnifique aubaine pouvant résulter pour lui de l'ordonnance fantaisiste du médecin: les enfants ne peuvent rester aux mains des domestiques; j'accompagnerai ma sœur, et le docteur étant là pour diriger les soins, une bonne qu'on emmènera suffira bien...



La famil e Durand. (P. 202, col. 2.)

— Oh! mon Dieu, oui, une bonne! se récria ironiquement tante Joséphine, comme si ici même je laisse à une bonne le soin de ce qui concerne ma sœur! Que serait-ce donc en voyage?... Point du tout! C'est moi qui accompagne...

— Mais Lolotte et Toto? objecta encore l'oncle Philippe.

— La belle affaire! riposta tante Joséphine, on les emmène!

— Oh! fit ma mère, y songez-vous, des enfants!...

— Moi, petite mère, dit finement Lolotte, de sa plus mignonne voix, moi, je veux bien. »

Ma mère l'embrassa; et Toto reprit : « Moi, je ne veux pas rester avec ma tante, là!

— Et tu veux aller avec maman, n'est-ce pas, bijou? dit la tante, sans prendre garde à ce que la réflexion de Toto pouvait avoir de désobligeant pour elle.

— Oui, je veux aller avec maman. »

Toto avait parlé, maman n'avait plus rien à objecter.

« Ainsi, reprit tante Joséphine, c'est entendu, nous emmenons Lolotte et Toto.

— Fort bien! insinua, non sans quelque perfide intention, l'oncle Philippe, — mais Diomède?...

— Diomède? répéta sa femme, d'abord assez embarrassée; puis, résolument et d'un air victorieux : Eh bien! vous le garderez.

— Y songez-vous! un animal qui ne peut pas me souffrir : il me dévorera, bien sûr!

— C'est vous qui le détestez.

— Alors pourquoi vouloir me le confier?

— Oh! je vois bien que vous ne tenez pas à me faire plaisir! » Jamais peut-être tante Joséphine n'avait articulé un reproche aussi direct contre son mari : l'effet en fut immédiat.

« Je garderai Diomède, dit l'oncle Philippe, du ton le plus sérieux, — pour vous faire plaisir.

— Merci, mon ami, » repartit ma bonne tante..

En ce moment mon père entrait; il était bientôt mis au courant de tout, et sous la double influence de sa bonté coutumière et de sa confiance absolue dans les idées du docteur, il ne pouvait que donner son approbation au projet si soudainement formé.

Une heure plus tard, il venait me chercher au Lycée, et en nous rendant à la maison : « Tu comprends, me disait-il, que, puisque ton oncle Philippe est mis hors de cause, et se dévoue pour Diomède, il faut absolument que tu sois de la partie, car le docteur aura assez de son rôle de docteur, sans que je lui propose encore les fonctions d'intendant. Suppose ta mère fatiguée, tante Joséphine occupée d'elle, des enfants, qui donc s'occupera du côté matériel si important en voyage? Tu as dix-sept ans, tu n'es plus un enfant, et je crois que je puis en toute sûreté te confier les intérêts de la chère petite caravane, puisque je suis empêché de la guider moi-même. Tu tâcheras de laisser le moins possible à faire au docteur, tu m'écriras souvent, et je suis convaincu que tout ira bien.

— Sans compter, ajoutai-je, l'agrément que doit me procurer le voyage.

— Certainement, reprit mon bon père, mais je t'avais promis quelque chose si tu travaillais bien : tu as bien travaillé, ce sera la chose promise. »

Voilà, mon cher Louis, comment cette excursion de la famille presque entière a été décidée, et comment j'ai été appelé à en faire partie. Et voilà mon journal ouvert, qui ne demande qu'à se peupler d'incidents.

Nous partons demain.

A suivre. EUGÈNE MULLER.

LES NAUFRAGÉS AU SPITZBERG

Tous les ans, de nombreux navires norwégiens remontent vers la mer Arctique et s'avancent jusque dans le voisinage du Spitzberg pour chasser la baleine, le morse et le narval. Ces mers agitées par de fréquents ouragans, parcourues par des icebergs, îlots de glace parfois de dimension considérable, sont très-dangereuses. Souvent les navires se trouvent pris entre ces masses flottantes, ou bien sont jetés par les tempêtes contre les écueils des îles inhospitalières de l'archipel du Spitzberg. En prévision de ces accidents, les gouvernements norwégien et suédois ont établi sur divers points du Spitzberg des magasins, où sont déposées d'abondantes provisions. L'emplacement de ces magasins est connu de tous les marins qui fréquentent ces parages et, en cas de naufrage, ils savent qu'ils n'ont qu'à s'y réfugier pour pouvoir attendre patiemment l'arrivée des secours.

Vers la fin de l'année dernière, on apprit en Norwége que 18 hommes faisant partie de l'équipage de divers baleiniers avaient été abandonnés sur la côte du Spitzberg par leurs navires, dont ils avaient été séparés par une tourmente. On envoya de suite un navire à la recherche de ces malheureux, mais les glaces le forcèrent de revenir sans avoir pu accomplir sa mission. Au printemps de cette année, le gouvernement norwégien expédia un second navire.

Après avoir rendu compte de son arrivée au Spitzberg, le 16 juin, et des vaines tentatives qu'il fit pour parvenir avec son navire jusqu'à Mitterhuk, le point du cap Thordsen où se trouvent les magasins, que l'on supposait avoir servi de refuge aux naufragés, le capitaine Mack, commandant de l'expédition, raconte que le 17 juin il envoya en avant une embarcation commandée par un harponneur. Après six heures d'absence, cet homme revint, apportant la nouvelle que tous les matelots étaient morts. Sur le corps de l'un d'eux était attaché un billet du capitaine du vapeur l'*Ellida* annonçant qu'il avait passé en cet endroit le 16 juin, par conséquent le jour précédent, et qu'il avait emporté tous les papiers trouvés à Mitterhuk. Le lendemain 18, l'*Ellida* revint et les deux capitaines se rendirent ensemble à terre : ils arrivèrent à l'établissement vers trois heures. Aux abords de la maison étaient amoncelés des habits, des couvertures de lit, des fourrures et autres objets.

Un peu plus loin, leurs regards s'arrêtaient sur un grand cadre de bois couvert d'une toile goudronnée; cette toile cachait cinq cadavres.

Ils visitèrent ensuite les diverses pièces composant les magasins. Dans la chambre de droite étaient étendus six cadavres horriblement défigurés; dans celle de gauche, trois morts étaient couchés dans des lits, et un quatrième sur une caisse. Ce dernier portait un bonnet et une veste fourrés, et ses mains étaient recouvertes de gants de laine blanche.

A côté d'eux se trouvaient des restes de leur dernière nourriture : trois biscuits, quatre ou cinq tablettes de sucre, un paquet de légumes secs. On enterra tous les corps dans une tombe commune qui fut creusée par l'équipage de l'*Ellida*.

On retourna ensuite à l'habitation. Il y restait en abondance des provisions de toute espèce, telles que bois de chauffage, légumes secs, pommes de terre. On ne peut donc attribuer la triste issue de cet hivernage qu'à l'incurie et à la mauvaise hygiène observée par les matelots qui, jusqu'au dernier jour, se sont nourris de viande salée et de lard. Jamais, en effet, naufragés condamnés à un hivernage forcé n'eurent

à leur disposition de plus grandes ressources que celles qu'offrait l'établissement de Mitterhuk.

Le journal qui a été tenu par ces infortunés, jusque vers la fin d'avril, c'est-à-dire probablement jusqu'à la mort du dernier homme qui sût écrire, complète ces tristes détails. La traversée de Graahuk, le point où ils avaient quitté leurs navires, à Mitterhuk s'effectua en deux canots, du 8 au 15 octobre. Tout alla bien jusqu'au commencement de décembre. Mais, le 2, un premier homme tomba malade, et le 24 presque tous furent atteints.

On établit les malades dans une chambre séparée, et deux hommes bien portants les veillèrent nuit et jour. Le 7 janvier, il y eut 25 degrés de froid et progrès général de la maladie, et le 19 eurent lieu les deux premiers décès. Jusqu'au 21 février, les observations météorologiques sont accompagnées chaque jour de cette mention : « Pas de changement dans la maladie. » Le 22, l'écriture du journal change. Le nouveau rédacteur jette ce cri de détresse : « Il n'y a plus qu'un homme bien portant pour nous garder tous ; que le Seigneur ait pitié de nous. » Le 28 février, 31 degrés : c'est le maximum de l'hiver. Le 4 avril, les observations thermométriques cessent. Dix nouveaux décès ont été successivement notés jusqu'à cette date. Enfin, le dernier est enregistré le 19 avril par une main nouvelle que l'on suppose être celle de l'homme trouvé tout habillé sur une caisse.

LUCIEN D'ELNE.

LES HUILES DE PÉTROLE

Les huiles minérales ont acquis une triste célébrité par les effroyables désastres qu'elles ont produits : tout récemment encore, un incendie terrible a désolé la ville de Rueil, et sa cause était due au dangereux combustible liquide. Il nous paraît intéressant de donner à ce propos quelques détails sur les huiles minérales actuellement exploitées sur une échelle considérable. Bien des lecteurs se servent du pétrole et le font brûler dans une lampe, sans bien connaître son origine et son histoire.

L'exploitation des huiles de pétrole aux États-Unis a pris une extension prodigieuse, en Pensylvanie surtout. Il n'y a cependant guère plus de quinze ans que l'industrie a mis à profit les immenses gisements souterrains du combustible liquide. Pendant des siècles, sa présence dans les entrailles du sol n'était même pas soupçonnée dans ces régions. La surface de la terre était livrée çà et là à la culture. De rares habitants s'y rencontraient.

Un jour, un Yankee creuse un puits pour chercher de l'eau; quelle n'est pas sa surprise quand il voit jaillir un liquide puant, noir comme de l'encre, et combustible comme de l'esprit-de-vin ! Il reconnaît l'huile de pétrole, dont les gîtes peu abondants n'avaient été rencontrés jusque-là que dans d'autres pays lointains. Pour peu que l'on connaisse le caractère industrieux des Américains, on ne devra pas s'étonner que du jour où le premier puits fut foré en Pensylvanie, d'innombrables exploitations s'organisèrent avec une rapidité prodigieuse.

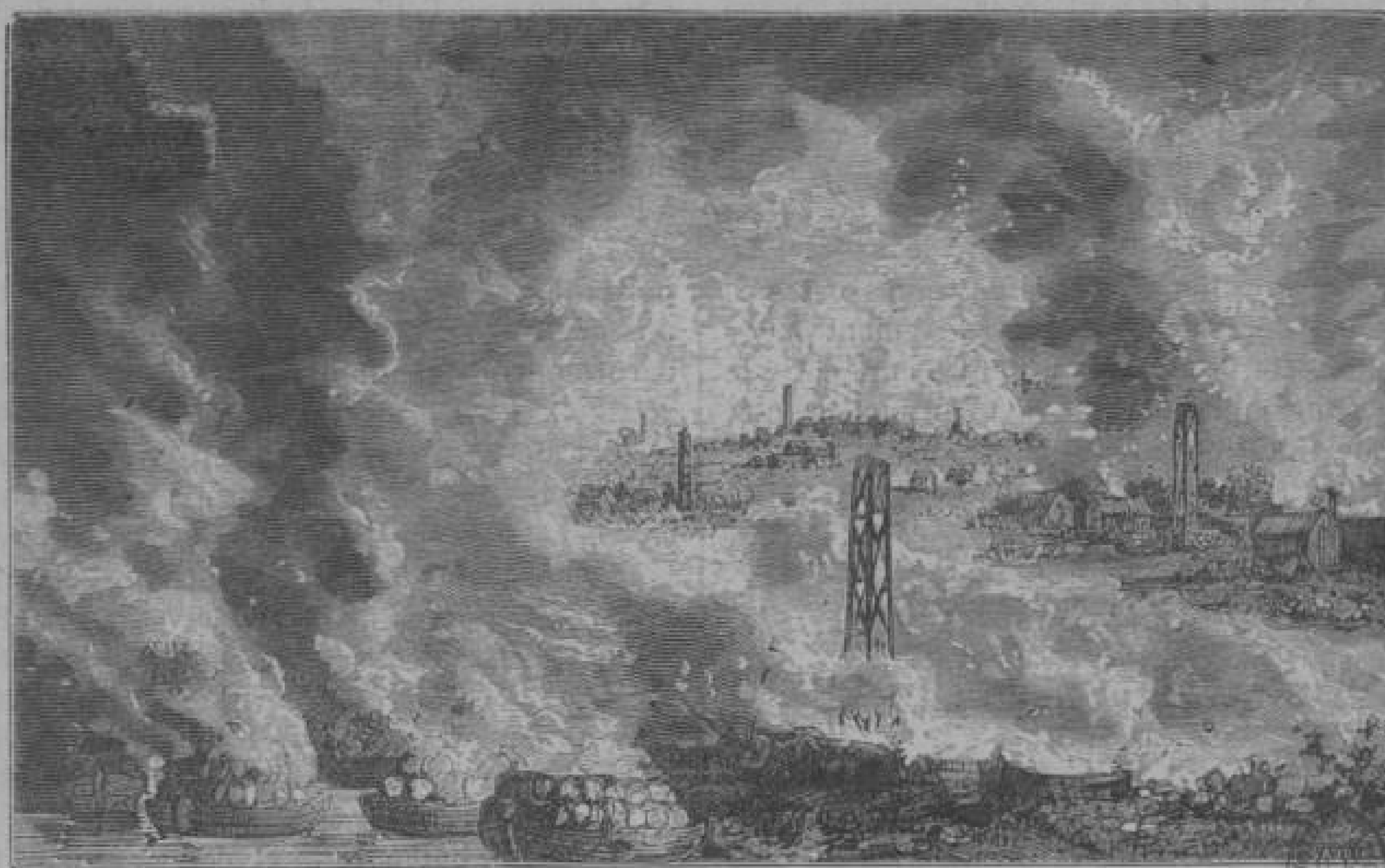
Le pays tout entier change bientôt d'aspect : des aventuriers, des commerçants accourent en toute hâte ; ils achètent des terrains, forent des puits; les uns se ruinent parce qu'ils creusent le sol et ne trouvent rien, les autres s'enrichissent, et ont peine à recueillir le pétrole qui jaillit de la terre, tant son volume est énorme. On cite des exemples curieux de gens arrivés pauvres en Pensylvanie, et devenus millionnaires en peu d'années ! On raconte encore là-bas, à qui veut l'entendre, la curieuse et dramatique histoire d'un Américain nommé Shaw. L'élévation subite de cet homme de la misère à la fortune, sa mort tragique, formeraient la base d'un roman. John Shaw arrive en Pensylvanie avec des bottes percées à jour, il a acheté un terrain avec les derniers sous qui lui restent. Nuit et jour il travaille à creuser son puits; il fore sans cesse, épuise son argent, et pas une goutte d'huile n'apparaît. L'infortuné se désole encore plus de son malheur en apercevant des puits voisins en pleine prospérité. Il arrive bientôt à être à bout de ressources. Ses poches sont vides, ses vêtements tombent en lambeaux, il est ruiné, *dead broken*, perdu à tout jamais, et devient la risée de tout le monde. Le malheureux puisatier est découragé; il songe aux moyens de quitter ce pays maudit, et se promet d'abandonner dès ce moment une terre ingrate, où ses efforts ont été si mal récompensés. Au lever du jour, il veut essayer encore un dernier coup de sonde. Il reprend en mains son outil perforateur, et frappe le roc avec l'énergie du désespoir. Tout à coup, il croit entendre le clapotement d'un liquide; ce n'est pas une illusion. C'est l'huile qui monte sifflante et bouillonnante, c'est le pétrole qui s'échappe de sa prison séculaire ! Le courant augmente, le liquide monte et se précipite comme l'inondation, rugit comme la tempête, remplit le tuyau, comble le puits.

Cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure se passent; le courant s'élève encore... un bruit épouvantable se fait entendre ; un torrent impétueux jaillit du puits comme un volcan; l'huile remplit une bâche énorme, déborde, résiste à tous les efforts qui veulent arrêter son cours, et se précipite sur le sol jusqu'aux eaux d'un lac voisin. John Shaw est si heureux qu'il verse des larmes de joie; il se met en mesure de recueillir le précieux liquide et d'en mesurer le débit. Il voit de suite qu'il produit deux fûts de 180 litres en une minute et demie, ce qui fait (le cours de l'huile étant de 1 fr. 40 l'hectolitre) 3 fr. 36 par minute, ou 201 fr. 60 par heure; c'est-à-dire 4838 francs en vingt-quatre heures, et 1 million et demi de francs par an, sans compter les dimanches et en négligeant les fractions !

John Shaw ne profita pas longtemps des faveurs de la fortune. Il mourut d'une façon horrible, en se laissant choir dans son puits. Un certain jour qu'il voulut réparer le tuyau d'orifice, il glissa, et des témoins épouvantés le virent disparaître à tout jamais dans le gouffre d'huile!

Si les incendies dus au pétrole ont souvent été horribles en Europe, ils se sont produits parfois aussi en Pensylvanie, avec une violence épouvantable. Notre gravure représente le cataclysme le plus célèbre dans l'histoire de l'exploitation des huiles minérales. C'est l'incendie d'Idione, en Pensylvanie. Ce drame s'accomplit au mois d'avril 1862. Pendant le forage d'un puits, une colonne de pétrole jaillit subitement de terre jusqu'à plus de 12 mètres au-dessus du sol. Cette colonne liquide tourbillonnait avec une violence menaçante et remplissait l'air d'un nuage épais. On éteint aussitôt les feux du voisinage, mais l'un d'eux reste allumé. Le torrent de liquide s'enflamme, et alors on assiste à un des plus épouvantables spectacles qu'il soit possible de rencontrer. Des torrents de pétrole enflammé roulent sur le sol, se précipitent dans les chemins, glissent avec une rapidité vertigineuse, et envahissent les terrains des exploitations voisines. Ces fleuves brûlants mettent le feu aux barils de pétrole étendus çà et là dans le voisinage. Ces fûts se brisent en faisant entendre des détonations lugubres comparables à celles d'une canonnade lointaine; ils alimentent encore l'incendie. Des hommes, des femmes, des enfants n'ont pas pu éviter le péril, ils sont cernés par des ruisseaux incandescents et poussent des cris lamentables, apercevant venir à eux une mort horrible, que rien ne saurait éviter. Les flammes grandissent et s'élèvent jusqu'à la cime des vagues, qu'ils embrasent d'un éclat inusité... Nulle résistance n'est possible devant cette force invincible du feu! Il faut attendre que la dernière goutte d'huile ait jeté dans l'air sa dernière flammèche!

On se demande comment une substance aussi dangereuse que le pétrole n'est pas bannie de l'usage des villes, comment l'autorité tolère encore son emploi. Mais il ne faut pas oublier que si l'huile minérale est parfois un fléau, elle peut être considérée sous certains rapports comme un bienfait. C'est une source de lumière économique, précieuse pour les petites bourses. Sa flamme est limpide, éclatante; elle prodigue aux pauvres la lumière brillante dont ne pouvaient jouir autrefois que les riches. L'huile minérale naturelle est noire comme de l'encre, on en sépare par la distillation des liquides aussi clairs que l'eau d'une source. Ces liquides ont des points d'ébullition et des densités différentes. Les uns, très-légers, très-inflammables, constituent l'*essence*, fort dangereuse à employer. Les autres, plus lourds, brûlent très-bien dans des lampes spéciales, et sont appelés *huile d'éclairage*. Quand l'huile d'éclairage minérale est bien préparée, elle ne s'enflamme pas facilement au contact d'une flamme; elle ne brûle facilement que lorsqu'elle imbibe la mèche de la lampe. Avec des soins et des précautions, on peut donc l'utiliser sans danger.



Incendie des mines de pétrole d'Idione. (P. 208, col. 1.)

GASTON TISSANDIER.



Henri courait au-devant du piéton. (P. 209, col. 2.)

UNE SŒUR[1]

CHAPITRE IX

Catastrophe.

M. de Banville commençait à parler du départ; Élisabeth était partagée entre l'inquiétude que lui causait la santé d'Henri et le désir de voir par elle-même ce que Marc faisait à Paris. Le silence obstiné du jeune homme et les mauvaises notes qui étaient arrivées à son père à la fin du mois faisaient froncer le sourcil à Élisabeth lorsqu'elle y songeait toute seule; mais, comme de coutume, elle ne parlait à personne de ses soucis.

M. de Banville, plus affectueux pour son petit garçon, semblait parfois oublier la présence de sa fille; il ne lui avait pas pardonné son infidélité envers les mathématiques.

« Voilà comme sont les femmes, se disait-il, inconstantes et légères; il faut les laisser au ménage et au soin des enfants. »

Tout en parlant ainsi, il reprochait à sa fille le dévouement qu'elle prodiguait à Henri : « Tout abandonner pour un bras malade! » marmottait-il. Un peu de remords se mêlait peut-être à son amertume; Élisabeth accomplissait les devoirs qu'il avait négligés toute sa vie.

Marianne avait reçu les ordres du départ et elle commençait à mettre en ordre le grenier; le réduit d'Élisabeth était détruit, les caisses étaient rangées dans l'antichambre, et la vieille femme de charge appelait la jeune fille, qu'elle initiait aux soins du ménage avec une maternelle prévoyance : « Venez donc, mademoiselle, criait-elle, vous qui savez si bien calculer, vous nous direz si nous avons descendu assez de malles. »

Élisabeth riait de la plaisanterie; mais, après avoir examiné la question des caisses, elle resta appuyée sur l'une des poutres qui soutenaient la vieille charpente de châtaignier, et regarda d'un air pensif sa petite « niche » ouverte maintenant à tous les yeux, sa table boiteuse, sa chaise dépaillée, son vieux tapis suspendu aux solives.

Elle avait été heureuse là, à tort peut-être, mais elle avait été heureuse; elle avait goûté dans ce petit coin poudreux les fortes joies de l'étude, elle y avait senti le développement rapide de toutes ses facultés. Depuis l'accident d'Henri, elle n'était pas rentrée dans sa retraite; lorsqu'elle travaillait, c'était sur le coin de la table d'Henri, au pied du lit d'Henri. Mais elle ne méprisait pas le souvenir du passé dans son énergique résolution d'accomplir le devoir présent. « Ce que j'ai appris ici n'est pas perdu, se disait-elle; un jour viendra peut-être où je serai bien aise d'avoir travaillé comme une folle. » Le moment était plus rapproché qu'elle ne le croyait.

C'est un grand événement que l'arrivée de la poste à la campagne. A Paris, M. de Banville ne s'inquiétait ni de la paix ni de la guerre, il laissait ses journaux sous leur bande pendant deux jours, et n'eût pas fait un pas hors de son cabinet pour s'enquérir des plus graves nouvelles; à la Treille, il se trouvait toujours dans l'avenue au moment de l'arrivée du facteur; et s'il ne hâtait pas sa démarche, il souriait en voyant Henri courir au-devant du piéton pour

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177 et 193.

s'amuser ensuite à distribuer dans la maison les lettres et les journaux. On était à la veille du départ, le petit garçon apportait une seule lettre qu'il tendit à son père d'un air désappointé. M. de Banville mit la lettre dans sa poche sans l'ouvrir. « Si au moins elle était pour toi, chuchotait Henri, suspendu comme d'ordinaire au bras d'Élisabeth, tu m'aurais donné les nouvelles ; mais papa ne lira pas sa lettre avant demain, et il ne nous dira pas ce qu'il y avait dedans. » Élisabeth riait tout bas : « Les lettres de mon père sont des lettres d'affaires ou de science qui ne t'amuseraient pas, » dit-elle ; mais Henri grognait toujours.

Le déjeuner se passa en silence. Henri croisait et décroisait ses jambes sous la table, il s'agitait sur sa chaise. « Les forces lui reviennent, pensait sa sœur : il y a quinze jours, il était plus patient ; » et elle se félicitait presque des mauvaises manières du petit garçon.

A peine le repas était-il fini, qu'Henri entraina Élisabeth dans le jardin.

« Viens faire une course, criait-il ; demain soir, nous ne verrons plus que des murailles devant nous, et au lieu du cri des corneilles nous entendrons le bruit des voitures. C'est égal, il a plu trop souvent la semaine dernière, et je ne serai pas fâché de retrouver le collége : il y a longtemps que nous n'avons vu Marc et Pierre. »

Élisabeth soupirait, elle eût voulu garder le petit garçon auprès d'elle. « Si j'osais, pensait-elle, je proposerais à mon père de l'envoyer seulement au collége comme externe, je le ferais travailler à la maison ; il est si délicat, la campagne lui ferait encore du bien... »

Toute courageuse qu'elle était, Élisabeth n'osait pas parler à son père de la santé d'Henri : elle redoutait les froids sarcasmes ou les refus secs de M. de Banville ; on se rapprochait de la maison ; elle s'arracha brusquement de ses réflexions.

« J'ai fort à faire aujourd'hui, dit-elle ; tu me retiens ici, petit paresseux ; au lieu de piétiner tous deux dans la boue, nous ferions bien mieux d'aller faire nos malles : crois-tu que Marianne puisse se tirer d'affaire à elle seule ?

— C'est vrai, dit Henri charmé de cette idée nouvelle ; d'ailleurs elle ne saurait pas emballer mes nids et leurs œufs ; il me faut une petite caisse tout exprès pour ma collection : je vais au bûcher chercher de la sciure de bois, j'en ai vu un tas tout blanc ce matin. » Et l'enfant s'élança joyeusement vers le petit hangar qu'il appelait pompeusement le *bûcher*.

Élisabeth était entrée dans la maison ; elle s'était arrêtée dans l'étroit vestibule, suspendant au portemanteau son châle humide ; elle était debout auprès de la porte du cabinet de son père, lorsqu'elle crut entendre un gémissement étouffé. Elle hésita un instant, écoutant encore, puis elle frappa, personne ne répondit ; le râlement sourd qui avait attiré son attention lui semblait devenir plus fort. Elle ouvrit. M. de Banville était assis sur son fauteuil, à sa place accoutumée, le dos tourné à la porte ; mais sa tête était appuyée sur le bureau, ses bras étaient pendants et de ses lèvres s'échappait une respiration haletante.

Élisabeth n'hésitait plus, elle posa la main sur le front de son père, mais elle recula et crut un instant que ses forces l'abandonnaient.

Tous les traits de M. de Banville étaient altérés, ses yeux ouverts étaient fixes et ses bras retombèrent comme un poids inerte lorsque Élisabeth lâcha la main glacée qu'elle avait saisie. Malgré son inexpérience, la pauvre enfant reconnut du premier coup d'œil le coup terrible qui avait frappé son père. La paralysie l'étreignait dans ses doigts de fer. Élisabeth avait souvent gémi dans son cœur de l'isolement qu'elle éprouvait ; comme elle se sentait seule maintenant en présence de ce mort vivant, tout ce qui lui restait de son père !



CHAPITRE X

Révélations.

Élisabeth avait appelé du secours ; M. de Banville était déshabillé et placé dans son lit : pour la seconde fois en moins de trois mois, on courait chez le médecin au galop du petit cheval, et Marianne s'empressait à préparer quelques simples remèdes ; Élisabeth, à genoux près du lit, cherchait à réchauffer entre les siennes les mains glacées du malade ; elle croyait que son père avait conservé quelque connaissance ; ses yeux fixes semblaient attachés sur elle avec une douloureuse persistance, et lorsque Henri effrayé, tremblant, avait un instant paru à la porte pour s'enfuir ensuite au premier regard, la jeune fille avait cru saisir sur ce pauvre visage défiguré l'expression d'une grande souffrance.

Par un mouvement instinctif de tendresse et de protection, elle serrait contre son sein les mains inertes de son père, le frôlement d'un papier sur sa

robe lui fit baisser les yeux : elle aperçut une lettre que retenaient encore les doigts entr'ouverts. C'était la lettre arrivée le matin par la poste, Élisabeth reconnut la nuance du papier, et détachant doucement la main crispée, elle déposa la lettre sur le bureau ; il lui sembla que les regards de M. de Banville suivaient avec inquiétude tous ses mouvements et qu'il faisait effort pour parler ; mais la langue restait indocile, les lèvres s'agitaient sans articuler une syllabe ; quelques sons rauques témoignaient seuls de l'agitation du malade ; sa fille lui mit doucement la main sur la bouche dans l'espoir de le calmer. Marianne entrait avec le médecin.



Je ne comprends pas, dit-elle. (P. 212, col. 1.)

Tous les soins du docteur Lebreton étaient restés inutiles ; les remèdes succédaient aux remèdes, mais l'immobilité restait la même : les membres rigides ne faisaient pas un mouvement ; les yeux fixes ne bougeaient pas dans leurs orbites, et le médecin ne pouvait pas même répondre à la suprême question d'Élisabeth : « Mon père a-t-il conservé sa connaissance ?

— Je n'en sais rien, dit franchement M. Lebreton, l'âme est un domaine qui échappe à la science humaine ; ce qui se passe en ce moment entre votre père et Dieu est connu de lui seul. »

Élisabeth rougit ; elle n'avait pas songé à l'âme de son père ; elle ne s'était pas demandé dans ce danger terrible si l'esprit immortel était prêt à retourner vers Celui qui l'avait donné, purifié des souillures de la terre ; elle s'était uniquement préoccupée des causes de la maladie, de la secousse subite qui avait pu ébranler ainsi la froide et puissante organisation du savant. Elle se demandait s'il pensait à ses enfants, à Henri, à elle... la simple réponse du médecin lui fit entrevoir des préoccupations plus hautes et plus désintéressées ; elle ne comprenait pas encore la suprême importance de l'âme, elle ne croyait pas à l'éternité avec cette inébranlable foi qui fait du salut la seule chose nécessaire, mais elle sentait que le docteur Lebreton voyait plus loin qu'elle et d'un regard plus pur. Au milieu de ses angoisses, à côté du lit de mort de son père, elle se sentait troublée et humiliée. Le docteur reprit :

« Avez-vous quelque idée de l'origine de l'émotion de votre père ? A-t-il reçu quelque mauvaise nouvelle ? »

Involontairement les yeux d'Élisabeth se tournèrent vers la lettre déposée sur le bureau.

« Est-ce une lettre ? est-elle arrivée par la poste ce matin ? L'avez-vous lue ? »

Élisabeth fit un signe négatif. « Mon père l'a reçue au moment du déjeuner, et il l'a mise dans sa poche sans l'ouvrir, dit-elle.

— C'est dans son cabinet qu'il l'a lue, et vous l'avez

trouvé sous le coup de l'attaque..., continua rapidement le médecin. Il faut prendre connaissance de cette lettre, mon enfant; il est impossible de soigner le corps sans savoir un peu ce qui occupe l'esprit... D'ailleurs... il ne put retenir un soupir; s'il s'agit d'affaires, vous serez bien obligée d'y regarder, votre père ne pourra pas s'en occuper. »

Élisabeth n'hésitait plus; elle se leva et s'approcha de la fenêtre, la lettre à la main. Les courts instants du jour de décembre s'enfuyaient rapidement; déjà l'ombre de la nuit tombait sur la terre et elle enveloppait en même temps la vie d'Élisabeth. Elle avait à peine lu les quelques lignes lorsqu'elle se retourna vers le médecin; son accent était plaintif: « Je ne comprends pas, » dit-elle. Le vieux docteur vint à elle, il la connaissait depuis son enfance; il avait aimé son père dans sa jeunesse avant que la passion exclusive à laquelle il s'était livré eût glacé son cœur et l'eût isolé du reste des hommes comme de sa famille. Il se pencha sur la lettre, cherchant à lire, malgré l'obscurité croissante. « Quelqu'un est parti! dit Élisabeth, un banquier, un caissier... je ne sais qui... Je suppose que mon père a perdu de l'argent... » Et la jeune fille se retournait vers le lit comme si elle reprochait au mourant d'avoir succombé sous une douleur semblable, lui qui avait vu sans émotion sa femme morte devant ses yeux. Le docteur Lebreton secouait lentement la tête en essayant de déchiffrer l'écriture.



On courait chez le médecin. (P. 210, col. 2.)

« Vous dites que l'argent n'est pas grand'chose; vous êtes jeune, vous ne connaissez pas la pauvreté; j'espère que vous n'aurez pas à l'apprendre; on ne dit rien là de l'effet de la fuite de ce coquin sur la fortune de votre père, mais il est évident que la perte est grosse, elle lui a fait trop de mal... par-dessus le marché... »

M. Lebreton s'arrêta: il avait bien connu les affaires du vieux M. de Banville; il savait que son fils n'avait dû recevoir de lui aucune autre fortune que la petite terre de la Treille. Si le banquier infidèle avait soustrait des capitaux, c'était l'héritage de Marie Delahais qui se trouvait perdu, ses enfants qui pouvaient être ruinés.

Élisabeth s'était rapprochée du lit; elle n'avait pas bien compris les paroles du médecin, à peine les avait-elle écoutées; malgré sa douleur et son inquiétude, elle avait un grand poids de moins sur le cœur depuis qu'elle avait lu la lettre. Une seule pensée la préoccupait jusqu'alors, Marc! Son frère avait-il commis quelque grande faute? s'était-il laissé entraîner dans une révolte? Par instinct, Élisabeth n'avait pas confiance à la raison ni à la volonté de Marc; depuis qu'elle savait la perte d'argent, elle se sentait soulagée, presque heureuse. A genoux, auprès du lit, serrant les mains de son père, elle lui parlait à demi-voix, d'un accent caressant et tendre, comme on console un enfant effrayé; la maladie et l'impuissance avaient tout à coup changé les rôles; la protection maternelle s'éveillait dans l'âme de la jeune fille en faveur de ce savant naguère impassible dans sa force intellectuelle; elle lui répétait doucement: « Ne vous inquiétez pas; si vous avez perdu de l'argent, nous travaillerons, vous et moi, pour les garçons; nous nous tirerons d'affaire; il n'y a rien à craindre, tout ira bien. » Puis, par un retour subit aux pensées que le docteur Lebreton avait fait naître dans son esprit, elle ajoutait tout bas: « Confiez-vous en Dieu, il aura pitié de nous! »

La nuit était venue, le médecin était toujours là; il savait, lui, ce qu'ignorait la jeune fille, ce que Marianne avait deviné dans sa vieille expérience, que la fin était proche, que les yeux fixes ne retrouveraient pas leur intelligence, et que le silence de la mort allait bientôt s'étendre pour toujours entre ce père indifférent et froid et les enfants qu'il avait coupablement négligés.

Élisabeth venait de quitter la chambre pour faire coucher Henri; elle avait trouvé le pauvre enfant endormi par terre dans le salon, devant le feu; il avait pleuré, puis, lassé de son isolement et de ses terreurs, il s'était assoupi. Lorsque sa sœur le prit dans ses bras, il s'accrocha à son cou: « Papa dort-il? » demanda-t il; et sur un signe négatif, il se serra de plus près contre Élisabeth. « Je ne veux pas lui dire bonsoir, murmura-t-il, ses grands yeux me font peur. »

Hélas! les grands yeux étaient fermés pour jamais; lorsque Élisabeth rentra dans la chambre de son père, M. Lebreton appuyait encore une main pieuse sur les paupières entr'ouvertes; la fille comprit à l'instant, elle n'était pas sujette aux illusions; elle se laissa tomber à genoux près du lit, appuyant ses lèvres sur

la main glacée. A vingt et un ans, Élisabeth restait seule au monde avec ses frères en face d'un avenir dont elle ignorait encore toutes les difficultés et les amertumes.

A suivre. Mme DE WITT.



LES INDES HOLLANDAISES

Vers la fin du siècle dernier, la Hollande était encore une des premières puissances maritimes du globe. Son drapeau flottait en maître sur toutes les mers et sur cent territoires disséminés à la surface du globe.

De ce vaste empire colonial, il ne lui reste plus aujourd'hui, sans parler des insignifiants établissements de la Guyane et des Antilles, que ses possessions de l'archipel Malaisien, Java, Sumatra et des parties de Bornéo, ce que les Hollandais appellent avec quelque fierté les Indes hollandaises.

Ces îles magnifiques, situées sur la ligne même de l'équateur, sont sans contredit les plus belles et les plus riches du monde. Leurs vastes plaines baignées par de nombreux cours d'eau, recevant de toutes parts les bienfaisants effluves de la mer, produisent en abondance le riz, le café, les épices ; les flancs et les plateaux inférieurs de leurs hautes montagnes se montrent propres à la culture du quinquina et des plus précieuses productions des régions intertropicales, tandis que leurs sommets se cachent sous d'impénétrables forêts, asile du grand orang-outang et de l'oiseau de paradis.

La Hollande, resserrée dans le nord-ouest de l'Europe sur un territoire de quelques centaines de milles carrés et obligée de disputer ce maigre lambeau de sol à la mer qui menace sans cesse de l'engloutir, n'aurait jamais été qu'un des plus pauvres et des plus insignifiants pays de l'Europe, si ses ingénieux habitants, imitant l'exemple des Phéniciens, n'avaient été chercher au loin les richesses que la nature avait refusées à leur patrie.

Avec une infatigable activité, ils se répandirent sur la surface du globe, et s'établirent sur les points les plus riches, au cap de Bonne-Espérance, en Amérique, dans l'Inde, dont ils disputèrent un moment l'empire aux Français et aux Anglais, et enfin au Japon, où leur comptoir de Décima a été pendant près de trois siècles le seul point ouvert à l'Europe.

Quand les guerres leur eurent enlevé peu à peu leurs principales conquêtes, ils s'attachèrent avec énergie à développer celles que le sort leur avait laissées. Et c'est ainsi que les Indes hollandaises sont devenues pour la Hollande une source de richesse et de prospérité, bien plus, la condition même de son existence. Non-seulement ces colonies ne lui occasionnent aucune dépense, mais elles fournissent tous les ans à la métropole un revenu de 54 millions de francs, ce qui lui permet de développer son commerce et son industrie, de construire des chemins de fer et des canaux, et en un mot de tenir sa place au premier rang des nations civilisées les plus prospères.

Il ne nous appartient pas d'étudier ici à fond le système suivi par les Hollandais dans l'administration de leurs colonies, grâce auquel ils ont pu obtenir ces résultats inconnus jusqu'alors aux autres nations européennes. Qu'il me suffise de vous dire qu'ils doivent ce succès à la façon éclairée dont ils ont su encourager et développer le travail dans leurs possessions, en faisant de ces pays de vastes fermes où conquérants et conquis participent aux bénéfices acquis, non pas avec une égalité parfaite, mais tout au moins avec une certaine équité.

C'est ainsi que la Hollande nous donne aujourd'hui le spectacle d'un petit peuple de trois millions et demi d'âmes gouvernant en maître un empire de 30 000 milles carrés avec une population de 17 millions d'habitants.

La principale colonie des Indes hollandaises est l'île de Java, qui a mérité d'être appelée le « chef-d'œuvre de la création », et qui n'a pas moins de 950 kilomètres de longueur et 200 de largeur. C'est là que se trouve la capitale de la Hollande asiatique, Batavia, superbe ville de 120 000 habitants.

Mais les Hollandais étendent en outre leur suprématie sur une grande partie de Bornéo, la plus vaste île du monde après la Nouvelle-Guinée, et enfin sur l'île Sumatra, dont la superficie est presque égale à celle de la France.

Cependant une partie de cette île a jusqu'à présent résisté à la conquête hollandaise et est restée le siége d'un royaume musulman d'une assez grande importance, le royaume d'Atchin.

Les diverses tentatives dirigées par les Hollandais contre ce pays avaient toujours échoué, mais elles

n'avaient jamais été menées avec vigueur et l'on supposait que le jour où les Pays-Bas y mettraient quelque énergie, ils annexeraient ce territoire presque sans coup férir.

Au mois de mars de cette année, le gouverneur général de Batavia résolut d'en finir avec la sourde hostilité que le sultan d'Atchin ne cessait d'entretenir contre la Hollande, et il obtint de son gouvernement de diriger une expédition contre le petit potentat malais.

Cette nouvelle n'occasionna dans la métropole aucune émotion; on savait que l'expédition forte de 4000 hommes avec 16 canons de débarquement serait accompagnée par 8 navires de guerre et l'on ne doutait pas que l'arrivée de cette force imposante sous les murs de sa capitale n'engageât le sultan à faire sa soumission et à reconnaître le protectorat hollandais.

On n'ignorait pas pourtant que les Atchiniens ont toujours été plus renommés pour leur courage que toutes les autres nations des îles malaises. Navigateurs hardis et expérimentés, ils furent de bonne heure convertis au mahométisme et sont restés jusqu'à ce jour de fanatiques observateurs de ses préceptes. En outre, leur contact prolongé avec les Européens leur a appris nos usages militaires et l'emploi de nos armes perfectionnées. Ce n'étaient donc pas des ennemis méprisables que l'on allait avoir peut-être à combattre.

Cependant, grande fut la stupeur dans toute la Hollande lorsque, à la fin d'avril dernier, une dépêche télégraphique envoyée à La Haye vint apprendre que l'expédition hollandaise avait été battue par les Atchiniens et obligée de regagner ses vaisseaux, après avoir perdu un grand nombre de soldats, et parmi ceux-ci le commandant de l'expédition lui-même, le général Kohler, tué à l'assaut de la citadelle d'Atchin.

Des nouvelles plus détaillées, arrivées peu après, permirent de mesurer toute l'étendue du désastre. Par cette défaite, la Hollande se trouvait menacée de perdre toutes ses possessions de Sumatra, et peut-être Java elle-même.

On pouvait craindre en effet que les indigènes, restés jusqu'ici si paisibles dans l'idée que leurs maîtres étaient invincibles, ne vissent dans cette défaite une occasion de secouer le joug d'une domination étrangère. La Hollande ne paraissait jamais avoir prévu cette éventualité; sa petite armée, en cas d'un soulèvement général, se fût trouvée écrasée sous le nombre, et, du jour au lendemain, cet empire si péniblement édifié pouvait s'écrouler presque sans offrir de résistance.

Sans un moment d'hésitation, le gouvernement hollandais, mesurant toute l'étendue du péril, décida que l'armée hollandaise serait doublée, que toute la flotte serait équipée, et que la guerre d'Atchin serait reprise avec des forces considérables, et poussée jusqu'à la complète soumission du pays. S'il le fallait, la Hollande donnerait son dernier florin et son dernier homme pour assurer ce résultat. Un appel fut immédiatement adressé au pays; on enrôla de nombreux soldats, et des corps de volontaires s'organisèrent pour aller soutenir sous l'équateur le drapeau de la patrie en danger.

C'est ce mois-ci que la seconde expédition va se réunir à Batavia, pour aller de là se mesurer de nouveau avec les Atchiniens. Tous les peuples civilisés doivent faire des vœux pour son succès, car il est bien certain que cette lutte, si insignifiante d'abord, a pris des proportions considérables, et que la puissance de la Hollande et son existence nationale même sont aujourd'hui en jeu.

Nous souhaitons pour notre part que ce vaillant petit peuple puisse conserver ce bel empire asiatique, qui lui a permis tout récemment encore de répondre si fièrement à ceux qui le menaçaient d'une conquête étrangère. « Le sol de la Hollande ne sera jamais qu'aux Hollandais ou à Dieu; le jour où l'étranger mettrait le pied sur notre territoire, nous ouvririons nos digues, nous rendrions à la mer ce que nous lui avons conquis, et, réfugiés sur nos navires, nous irions chercher sous l'équateur la tranquille indépendance que l'Europe nous refuserait! »

Et. Leroux.

COMMENT ON OBTIENT LA GLACE

DANS L'INDE[1]

Le soir, à table d'hôte, la conversation roula sur notre excursion. Le colonel ne tarissait pas sur les bienfaits de la glace et sur la grandeur de l'Amérique. Parmi les personnes présentes, se trouvait un Anglais, qui arrivait de l'intérieur de l'Inde, où il avait de grandes plantations, et qui avait suivi avec intérêt les explications de notre ami l'Américain.

« Je vous étonnerais bien, colonel, dit-il, si je vous disais que les Indiens ont connu de tout temps l'usage de la glace, et que le procédé pratiqué par eux depuis des siècles pour la fabriquer est le seul que nous employions encore aujourd'hui dans les provinces de l'intérieur. » En effet, si la glace américaine supporte si facilement une longue traversée, je ne crois pas qu'elle résisterait à un voyage de plusieurs jours sur une de nos routes de l'Inde. Cependant nous ne pouvons nous passer du précieux réfrigérant. Pour l'obtenir, nous devons avoir recours aux appareils de fabrication européenne, qui congèlent l'eau au moyen de la dilatation et de la condensation de l'ammoniaque. Mais ce dernier produit coûte fort

1. Suite et fin. — Voy page 198

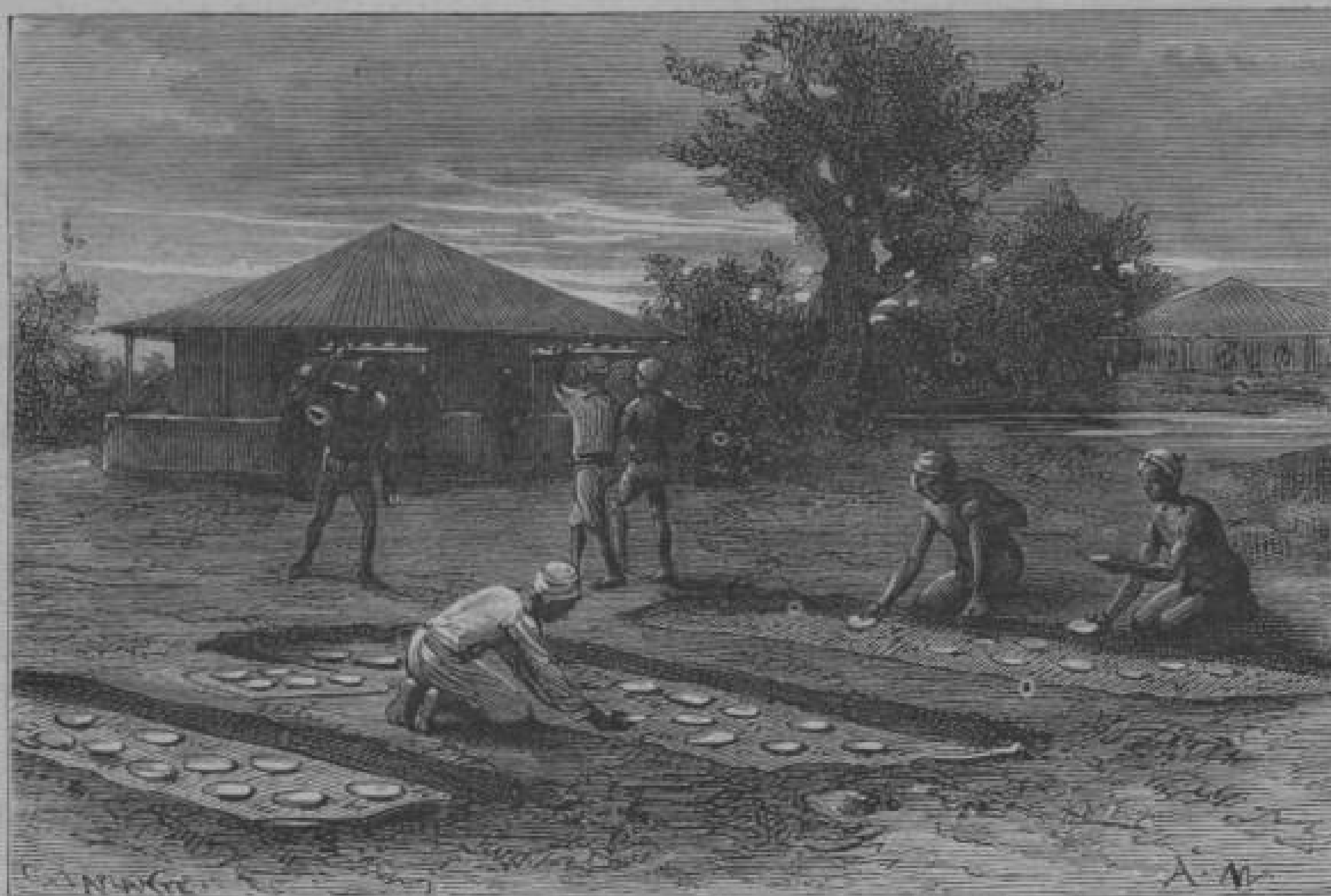
cher dans nos pays, les machines se dérangent facilement; bref, nous sommes obligés d'en revenir au vieux système indien. Voici en quoi il consiste.

» On creuse dans un endroit parfaitement à découvert des fossés d'une profondeur d'environ un mètre, placés parallèlement les uns aux autres. Ces fossés sont remplis jusqu'à mi-hauteur avec de la paille de millet ou de maïs, sur laquelle on étend des nattes, et sur ces nattes on dispose un nombre considérable de petits plats en terre cuite, pouvant contenir chacun environ le quart d'un verre d'eau.

» Tout étant ainsi préparé, on attend pour opérer une nuit claire, étoilée, où l'air soit parfaitement calme. On remplit alors d'eau tous les petits plats, et l'on n'a plus qu'à laisser la glace se former.

» C'est sous l'influence de ce phénomène, familier aux Indiens, que l'eau placée dans les petits plats va se transformer en glace. Je vous ai dit que le fond des fossés est garni d'une couche épaisse de paille. Ces matières offrent un très-mauvais conducteur à la chaleur, et isolent par conséquent du sol les plats qu'elles supportent. L'eau se trouve obligée de fournir au rayonnement une quantité de chaleur supérieure à celle qu'elle renferme. Sa température s'abaisse donc à zéro, et elle se congèle.

» Vers quatre heures du matin, les travailleurs arrivent et enlèvent soigneusement le petit dépôt de glace qui s'est formé dans chaque soucoupe ; ce n'est le plus souvent qu'une simple pellicule, mais tous ces fragments combinés réussissent à former une glace



La récolte de la glace dans l'Inde. (P. 215, col. 2.)

— Oh! oh! interrompit le colonel, je gage qu'on doit attendre longtemps!

— Vous vous trompez, reprit le planteur. Vous n'ignorez pas que, pendant la nuit, la terre rend par radiation une partie considérable de la chaleur qu'elle a emmagasinée pendant le jour. Ce phénomène se remarque plus sous les tropiques que partout ailleurs, et il est bien connu de tous les voyageurs qui campent en plein air. Ils savent bien que, pour profiter de la fraîcheur de la nuit, ils doivent éviter de se mettre à l'abri d'un arbre, parce que les branchages, s'interposant entre l'espace et le sol, empêchent le rayonnement de se produire et maintiennent la température à un niveau constant.

» C'est ainsi que j'ai pu constater moi-même souvent une différence de plus de 10 degrés centigrades entre un endroit découvert et un autre abrité par le feuillage d'arbres épais.

assez compacte. Cette glace est transportée aussitôt dans des glacières pratiquées sous le sol, où elle se conserve pendant un temps assez long.

» J'ajouterai toutefois, pour être juste, que cette glace est bien inférieure à celle qui nous vient d'Amérique. Elle est toujours mélangée de débris de paille et de poussière, et l'on ne peut l'employer directement en boisson, mais simplement pour rafraîchir les liquides. »

J'étais désormais édifié sur la provenance de la glace dans l'Inde. Quant au colonel, il ne put s'empêcher d'ajouter que, si ce beau pays était livré au génie américain, à défaut de l'Ontario ou de l'Hudson, les glaciers de l'Himalaya seraient bien obligés de fournir leurs produits à toutes les villes de l'Inde.

Louis Rousselet.

LE PROFESSEUR CHARLES

Parmi les hommes auxquels l'histoire n'accorde pas la renommée que leurs œuvres semblent devoir mériter, nous mentionnerons le professeur Charles. Cet habile physicien est certainement du nombre de ceux qu'on ne doit pas oublier; un des hauts faits scientifiques qui lui sont dus est surtout digne de prendre une large place dans nos souvenirs.

La mythologie nous apprend que Minerve sortit autrefois tout armée du cerveau de Jupiter : une grande invention s'échappa de même, comme spontanément, du cerveau de cet homme ingénieux; c'est celle de l'aérostat à gaz hydrogène, tel qu'il est encore employé de nos jours dans les ascensions aériennes. Le lecteur ne manquera pas de penser à ce sujet aux immortels frères Montgolfier. Ne sont-ce pas eux, se dira-t-il sans doute, qui ont imaginé les ballons, et qui ont lancé dans les nues le premier aérostat? Charles a-t-il fait autre chose que profiter de leur découverte?

Cette opinion, partagée par le plus grand nombre, n'est pas exacte, comme nous allons essayer de le démontrer, les faits et l'histoire en main. Qu'on se garde cependant de supposer que nous voulions retirer aux Montgolfier la moindre parcelle de la gloire qui leur est due; en rendant à César ce qui appartient à César, nous n'enlèverons rien à personne. Le mérite du professeur Charles ne porte nullement atteinte à celui des frères Montgolfier.

Dans les premiers jours du mois de juin 1783, l'Académie des sciences de l'Institut reçut à Paris une nouvelle étrange. Les membres des États du Vivarais lui faisaient savoir que deux industriels, les frères Étienne et Joseph Montgolfier, venaient d'exécuter à Annonay une expérience étonnante. Ils avaient façonné un globe sphérique en papier, l'avaient rempli de fumée, et le globe s'était majestueusement élevé dans l'espace, jusque dans les nuages.

La nouvelle produisit un effet immense à Paris; chacun se demandait quel était le mot de l'énigme; les savants se creusaient la tête pour trouver la cause du miracle; car à cette époque le fait d'une machine s'élevant d'elle-même dans les airs passait à juste titre pour profondément miraculeux.

On savait que les frères Montgolfier avaient été mandés de suite à Paris : on les attendait, ils allaient venir; mais l'impatience générale était telle, que les jours paraissaient des mois et les minutes des heures. Une machine aérienne s'était envolée à Annonay, il fallait qu'une machine semblable s'envolât de suite à Paris.

Un professeur du Jardin des Plantes, Faujas de Saint-Fond, commença par recueillir de l'argent pour tenter quelques expériences. Il prit, comme on le voit, le problème par le bon bout, car l'argent qui passe pour être à juste titre le nerf de la guerre, est aussi celui des inventions. Vite, une souscription est ouverte pour les premiers frais de l'entreprise; dix mille francs sont immédiatement recueillis. — On soit que les frères Montgolfier ont d'abord construit un globe creux en papier, une sphère souple et légère; on court chez deux habiles constructeurs d'instruments de physique, les frères Robert, et on leur dit : « Fabriquez-nous de suite un globe, en papier, en soie, en n'importe quelle substance, pourvu qu'il soit léger, et qu'il puisse se remplir d'un gaz *moitié moins pesant que l'air.* » Le rapport succinct et incomplet de l'expérience d'Annonay contenait cette phrase telle que nous la soulignons.

Les frères Robert, malgré leur habileté, leur savoir-faire, se dirent que la chose était facile à dire, mais bien difficile à exécuter. Comment en effet confectionner le globe aérien? Avec quelle substance le fabriquer? Quelle doit être sa capacité, et surtout, une fois qu'il sera construit, avec quoi le gonfler? On aurait été forcément conduit à renoncer à une telle entreprise, car nul ne savait comment la commencer, pour la mener à bonne fin. Nul, excepté un jeune professeur de physique, que l'on vit apparaître aussitôt, et qui put s'écrier comme Archimède : J'ai trouvé! Ce jeune homme n'était autre que le professeur Charles.

Il était déjà connu à Paris comme professeur et comme vulgarisateur de la science; on accourait en foule aux intéressantes conférences qu'il donnait dans une des salles du Louvre, et que les expériences si populaires de Franklin sur l'électricité mettaient à l'ordre du jour. Charles avait le don de se faire comprendre, de frapper les yeux par des expériences grandioses; il ne craignait pas d'embellir ses leçons par une certaine mise en scène, presque théâtrale : il avait le don de captiver l'intérêt du public. On le voyait monter en chaire, vêtu d'une grande robe à la Franklin; on écoutait avec religion ses paroles claires, attrayantes, on applaudissait à ses discours. Ses expériences, nouvelles pour son époque, offraient un intérêt de premier ordre. S'il exposait à ses auditeurs les phénomènes de la chaleur rayonnante, il ne manquait pas de mettre le feu à des matières combustibles à de grandes distances, par la combinaison de miroirs paraboliques. S'il parlait de l'électricité, il avait soin de mettre en évidence la puissance de ce fluide naturel, en foudroyant des animaux par l'étincelle qu'il faisait jaillir d'une puissante machine. Il amplifiait les objets imperceptibles à l'œil nu, au moyen de microscopes; il tenait enfin à parler aux yeux tout aussi bien qu'à l'intelligence. Charles était populaire : mais l'ascension aérostatique qu'il allait préparer, devait bientôt lui faire atteindre le plus haut sommet de la vogue parisienne.

Charles, à la nouvelle de l'expérience des frères Montgolfier, va trouver, comme nous l'avons dit, les frères Robert et leur donne le plan du premier ballon à gaz hydrogène. Il se rappela que le gaz hydrogène,

VUE PRISE DU PONT ROYAL.

Ascension de Charles, au jardin des Tuileries, le 1er décembre 1783, d'après la gravure du temps. (P. 219, col. 1.)

dont les propriétés venaient d'être étudiées par le savant anglais Cavendish, est quatorze fois et demie plus léger que l'air; il résolut aussitôt de l'employer pour le gonflement de son aérostat, qu'il fit confectionner en soie enduite d'un vernis imperméable. Le 23 août, la machine étant fabriquée, sa forme offrit celle d'un globe de douze pieds de diamètre. Toute la journée du 24 fut employée à produire du gaz, pour gonfler la sphère aérienne; et le surlendemain on se mit en mesure de transporter pendant la nuit au Champ de Mars le premier aérostat à hydrogène, en l'attachant à un brancard.

« Rien de si singulier, dit Faujas de Saint-Fond, que de voir ce ballon ainsi porté précédé de torches allumées, entouré d'un cortége et escorté par un détachement du guet à pied et à cheval. Cette marche nocturne, la forme et la capacité du corps qu'on portait avec tant de pompe et de précaution, le silence qui régnait, l'heure indue, tout tendait à répandre sur cette opération une singularité et un mystère véritablement faits pour en imposer à tous ceux qui n'auraient pas été prévenus. Aussi les cochers de fiacres qui se trouvèrent sur sa route en furent si frappés, que leur premier mouvement fut d'arrêter leurs voitures, et de se prosterner humblement, chapeau bas, pendant tout le temps qu'on défilait devant eux. »

Le 27 août 1783, le Champ de Mars est garni de troupes, et la foule immense ne tarde pas à en couvrir la surface tout entière. A cinq heures, un coup de canon se fait entendre, il annonce que l'expérience va commencer, il sert en même temps d'avertissement pour les savants placés sur la terrasse du Garde-Meuble de la couronne, sur les tours de Notre-Dame et à l'École-Militaire, et qui doivent appliquer les instruments et les calculs à leur observation.

Le globe, dépouillé des liens qui le retenaient, s'éleva, à la grande surprise des spectateurs, avec une telle vitesse, qu'il fut porté en deux minutes à plus de 500 mètres de hauteur; là, il trouva un nuage obscur dans lequel il se perdit; un second coup de canon annonça sa disparition, mais on le vit bientôt percer la nue, reparaître à une grande élévation, et s'éclipser dans d'autres nuages. La pluie violente qui survint, au moment où le globe s'élevait, ne l'empêcha pas de monter avec une extrême rapidité.

L'idée qu'un corps parti de terre voyageait dans l'espace, avait quelque chose de si admirable et de si sublime, elle paraissait si fort s'écarter des lois ordinaires, que tous les spectateurs ne purent se défendre d'une impression qui tenait de l'enthousiasme. Les dames élégamment vêtues, les yeux dirigés sur le globe, recevaient la pluie sans se déranger, s'occupant beaucoup plus alors de voir un fait aussi surprenant que du soin de se garantir de l'orage.

Cependant le plus jeune des deux Montgolfier venait d'arriver à Paris, et il avait été invité par l'Académie des sciences à répéter son expérience d'Annonay, avec son ballon à feu, gonflé par l'air chaud. Le 19 septembre 1783, une vaste sphère de 15 mètres de diamètre, construite en toile grossière et recouverte d'un fort papier, se gonflait à Versailles en présence du roi et de toute la cour. On fit brûler au-dessous de l'orifice de la machine plusieurs bottes de paille, l'air chaud s'engouffra dans le globe que l'on vit peu à peu s'arrondir et s'élever majestueusement dans l'espace à une grande hauteur.

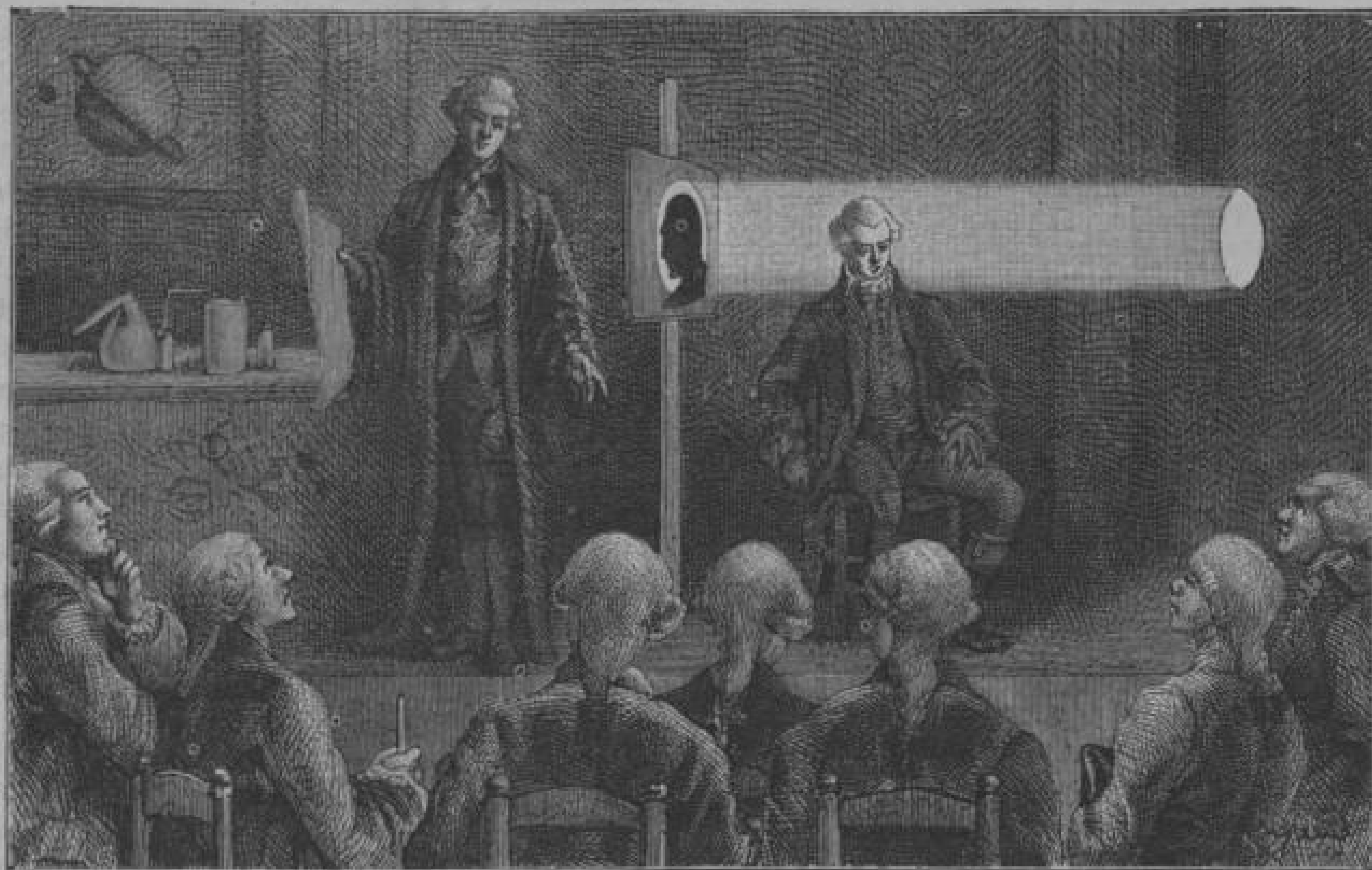
A compter de ce jour, on crut pouvoir employer les ballons comme moyen de transport dans l'atmosphère, et le 21 novembre 1783, Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes, s'élevèrent de Paris dans une montgolfière, osant pour la première fois confier leur vie et leur fortune au frêle esquif aérien.

Mais revenons au professeur Charles. On a peut-être compris dès à présent la différence qui caractérise l'œuvre de Charles de celle des frères Montgolfier. Ceux-ci emploient l'air chaud pour gonfler la *montgolfière*, faite de toile et de papier; Charles se sert du gaz hydrogène, pour arrondir la sphère de soie imperméable qu'il a imaginée. Tandis que la force ascensionnelle de la montgolfière est d'environ 200 grammes par mètre cube, celle du ballon à gaz hydrogène est au moins cinq fois plus considérable. Mais Charles ne s'en tient pas à son expérience du Champ de Mars; il a tiré profit de la première ascension de Pilâtre de Rozier et du marquis d'Arlandes, faite dans un ballon à feu, sans lest, sans ancre, sans corde d'arrêt, véritable trait d'audace et de témérité, mais non de prévoyance et de méditation.

Charles ouvre une souscription pour construire un globe de soie devant porter deux voyageurs, qui tenteront en l'air des observations et des expériences de physique. Il recueille la somme nécessaire à son entreprise, et songeant aux moyens d'assurer le succès à son futur voyage, il crée tout d'un coup et d'une seule pièce, l'art véritable de l'aérostation.

Il imagine de munir la sphère de soie, à sa partie supérieure, d'une soupape à deux clapets, que l'on pourra mettre en jeu au moyen d'une corde, et au moyen de laquelle il sera possible d'arrêter l'ascension de l'aérostat en perdant du gaz. Il se dit avec raison que si le ballon descend dans l'atmosphère, le voyageur aérien doit avoir la possibilité de modérer sa chute; il a l'idée d'emporter dans sa nacelle du sable fin, du *lest*, qu'il jettera au besoin par dessus bord. Enfin, il construit un ballon enduit d'un vernis imperméable recouvert d'un filet, destiné à y fixer la nacelle des voyageurs, et muni d'une ancre qui l'arrêtera à la descente en s'accrochant aux obstacles terrestres. Le ballon est désormais créé, avec tous ses organes ; et depuis cette première construction de Charles, les principes mêmes de l'art aérostatique n'ont pas été modifiés. Charles enfin a recours au baromètre, pour reconnaître son altitude au-dessus du niveau de la mer. Ce jeune physicien, ingénieux et inventif, fait entrer subitement l'art des Montgolfier dans une voie nouvelle et féconde!

Le 1er décembre 1783, l'aérostat de Charles était gonflé dans le jardin des Tuileries. Tout Paris était accouru autour du château, et admirait de loin le ballon à côtes alternativement jaunes et rouges, au-dessous duquel était pendu un char, bleu et or. Au moment du départ, le roi est pris de frayeur à l'égard des voyageurs qui doivent s'élever dans les airs. Malgré l'empressement d'une foule considérable, il donne l'ordre aux physiciens d'ajourner un voyage qui peut mettre leur existence en danger. Charles, indigné, se rend immédiatement chez le ministre, le baron de Breteuil : « Dites au roi, s'écrie-t-il, que s'il a le droit de m'ordonner de manquer à mes engagements, il n'a pas celui de m'empêcher d'attenter à mes jours; je préférerai la mort au déshonneur. »



Expérience photographique du professeur Charles. (P. 219, col. 2.)

Le roi se laisse fléchir, Charles monte dans la nacelle avec Robert, et remettant à Étienne Montgolfier un petit ballon d'essai soutenu par une cordelette : « C'est à vous, monsieur, dit-il, qu'il appartient de nous ouvrir la route des cieux ! »

Quelques secondes après, le canon retentit; Charles et Robert s'élèvent dans l'atmosphère aux applaudissements frénétiques de toute la foule.

Après un trajet d'environ 36 kilomètres, pendant lequel les voyageurs avaient pu s'élever à volonté au moyen du lest dont la nacelle se trouvait pourvue, l'aérostat touche terre, dans la prairie de Nesles. Robert descend de l'esquif : Charles repart en bondissant dans l'espace comme la flèche, s'élève jusqu'à la hauteur de 4000 mètres.

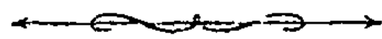
On conçoit le succès que cette belle ascension obtint de la part du public. Charles, à son retour à Paris, obtint une véritable ovation populaire, on le porta en triomphe, et tout le monde voulait saluer le créateur de l'art aérostatique.

Après cette ascension, Charles ne remonta plus jamais en ballon. Comprit-il que son œuvre ne serait pas susceptible de progrès dans un avenir rapproché? On l'ignore ; mais il n'en est pas moins vrai que, malgré les innombrables voyages aériens exécutés après lui, il ne retourna jamais dans les régions aériennes où se bercent les nuages.

A côté de la création du ballon à gaz hydrogène, on peut encore citer une remarquable expérience exécutée par le professeur Charles, et souvent citée comme un des faits les plus importants de l'histoire de la photographie. Au moyen d'un fort rayon solaire, il projetait la silhouette d'un de ses élèves sur un papier blanc. Ce papier avait été imbibé préalablement d'un sel d'argent. Sous l'influence de la lumière, il ne tardait pas à noircir dans les parties éclairées ; il restait blanc à l'endroit où l'ombre se projetait, de telle sorte que la silhouette fidèle du personnage se découpait en blanc sur un fond noir. On se passait de main en main cette feuille de papier, qu'on eût pu croire douée de propriétés féeriques; mais bientôt la lumière agissait sur la silhouette d'abord blanche, la noircissait comme le fond, et le profil disparaissait peu à peu, comme sous une tache d'encre. Notre gravure représente l'expérience à son début. La lumière projette une silhouette sur un écran; mais elle va noircir les parties représentées en blanc dans le dessin, et quand la personne assise se lèvera, son ombre qui aura protégé le sel d'argent des rayons solaires, apparaîtra en blanc sur le fond noirci.

Quoique l'importance scientifique de cette expérience ne puisse se comparer à celle que présente l'ascension aérostatique des Tuileries, elle est digne d'être mentionnée. Charles, après de grands succès, fut nommé professeur au Conservatoire des arts et métiers et membre de l'Académie des sciences en 1785. A compter de cette époque, il disparaît peu à peu de l'arène scientifique. Cependant il ne mourut qu'en 1823, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

GASTON TISSANDIER.



LE NID

CHEZ LES OISEAUX COUREURS[1]

Voici que nous quittons l'empire des ondes, la mer, les fleuves, les lacs, les étangs et les marais. La terre est formée, elle est couverte d'énormes animaux aux pieds robustes : ce sont des oiseaux gigantesques semblables à des mammifères ; l'un d'eux a été comparé au chameau, c'est l'autruche. Ces animaux sont en effet tous deux les enfants du désert : leur structure, leurs facultés, sont admirablement appropriées aux nécessités de leur habitat. L'imagination s'est beaucoup exercée sur la forme singulière de ces oiseaux. On connaît la légende d'après laquelle l'autruche aurait perdu la faculté de voler pour avoir dans un accès d'orgueil insensé voulu atteindre le soleil : ses rayons lui brûlèrent les ailes, elle retomba misérablement à terre et aujourd'hui encore elle est incapable de voler et elle porte à sa poitrine les traces de sa chute.

Aux légendes a succédé la science qui sait donner la véritable raison des choses et qui nous dit que, si les oiseaux coureurs n'ont point d'ailes, c'est parce qu'ils ont des jambes très-développées ; nous retrouvons ici la loi des compensations. Ces animaux devant vivre la plupart sur terre avaient plus besoin de pattes que d'ailes. A un habitat plus dense il fallait des instruments de locomotion plus résistants, une patte, un fémur. un tibia, au lieu d'une aile. L'autruche, qui est pour nous un oiseau si énorme, n'est elle-même qu'une assez faible créature comparée aux deux merveilles de l'ornithologie, l'épiornis et le diornis gigantesques de la Nouvelle-Zélande, dont le Muséum des chirurgiens de Londres possède une partie du squelette et qui devait avoir quinze pieds de hauteur. L'os de la jambe d'un homme n'est qu'un grêle fuseau près de celui de cet oiseau colossal.

Quoi qu'il en soit, les coureurs actuels tiennent toujours au monde aquatique par leur conformation, mais ils n'ont pas encore la patte du grimpeur, la sveltesse et le chant des habitants des bois. Néanmoins, les trois quarts de ces oiseaux sont déjà doués de la faculté de percher qui implique celle de saisir, de nidifier, faculté dont les oiseaux n'usent guère que pour chercher un refuge contre leurs nombreux ennemis, ou bien un juchoir pour la nuit. Tous se servent de leurs ongles pour gratter le sol et y chercher leur subsistance. Leurs nids n'ont rien de remarquable ; néanmoins ils sont toujours placés de façon à être à l'abri des ravisseurs dans des endroits plus ou moins cachés.

L'ordre des coureurs débute par l'autruche, qui est une sorte d'oiseau quadrupède, comme le manchot est un oiseau poisson. L'autruche ne vole pas ; c'est de tous les animaux à plume le seul qui n'ait que deux doigts aux pieds.

D'après les récits les plus récents de voyageurs en Afrique, le nid de l'autruche n'est guère qu'une dépression circulaire à peine creusée dans le sol et juste assez grande pour que l'autruche puisse le couvrir. Tout autour, ces oiseaux forment avec leurs pattes une sorte de remblai contre lequel ils appuient les œufs. Les autruches cherchent à cacher l'endroit où est ce nid ; elles n'y courent jamais directement, mais elles y arrivent en décrivant de longs circuits ; elles s'en éloignent aussi, afin qu'on ne puisse remarquer où il est situé. M. Hardy, directeur du jardin botanique d'Alger, qui a obtenu la première reproduction d'autruches captives, raconte comment au moment de la ponte les autruches creusent un nid en terre. Le mâle et la femelle concourent à ce travail; ils prennent des becquetées de terre qu'ils rejettent en dehors de l'enceinte qu'ils veulent creuser.

Ils réussissent ainsi à attaquer la terre la plus dure. Le sol du parc où ont été faites ces observations avait été rechargé de pierres, de décombres, de gravier : c'était une sorte de ciment. L'excavation circulaire n'en était pas moins creusée à coups de bec, et des pierres d'un volume assez considérable en étaient extraites et mises à l'écart.

Les femelles des coureurs sont d'excellentes mères. Ce sont la plupart de braves habitantes des campagnes, sans coquetterie, sans art, qui attachent moins d'importance à la forme qu'au fond, qui si elles ne s'occupent pas de faire un berceau coquet à leurs petits, sont pour eux pleins d'attentions, de tendresse et de dévouement. Témoin la caille, qui dans son ardeur à couver, se laisse blesser par la faux du moissonneur plutôt que d'abandonner son nid ; témoin la dinde, dont l'amour maternel est si puissant qu'elle se laisse mourir sur ses œufs ; témoin encore l'acharnement de la perdrix pour sauver sa famille en danger.

Quoique l'ordre des oiseaux coureurs, qui comprend les coureurs proprement dits, les pulvérateurs et les gallinacés, n'offre pas de nids bien remarquables, il en est cependant deux parmi les gallinacés que

1. Voy. pages 58, 108 et 157.

nous ne pouvons passer sous silence, tant ils sont curieux. C'est d'abord le nid du mégapode tumulaire.

Cet oiseau est, selon les uns, de la grosseur d'une poule-faisane et, selon d'autres, il a le port et la taille d'une perdrix; sa robe brune rappelle les sombres couleurs de beaucoup d'oiseaux de sa patrie, l'Australie, cette terre des merveilles zoologiques. C'est aux voyageurs Gilbert et Macgillivray que nous devons la description de ces nids extraordinaires.

Ils varient sous le rapport du volume, de la forme et des matériaux qui entrent dans leur composition. Généralement ils sont situés près du bord de la mer et sont formés de sable et de coquillages; quelques-uns renferment de la vase et du bois pourri. Gilbert en trouva un qui avait 3 mètres de haut et $5^{m},33$ de circonférence; un autre qui avait 30 mètres de circonférence. Macgillivray en vit aussi un qui avait les mêmes dimensions. Il est très-probable que ces nids sont l'œuvre de plusieurs couples, et que chaque année, ils sont agrandis et réparés. La cavité de ce nid a une direction oblique en bas du bord du sommet vers le centre ou du centre du sommet vers la paroi latérale. Les œufs sont à 2 mètres de profondeur, à une distance de 60 centimètres et plus de la paroi latérale. Les indigènes ont raconté à Gilbert que ces oiseaux ne pondent qu'un œuf dans une cavité, puis la remplissent de terre et aplanissent parfaitement la place de l'ouverture. N'est-ce pas là encore de la prévoyance maternelle que ces tumulus qui ont demandé pour être construits plus de labeur que le célèbre tumulus d'Achille et de Patrocle?

Un autre oiseau de l'Australie a la même prévoyance maternelle que le mégapode, mais au lieu d'être terrassier, lui, c'est un rude glaneur. Le talégalle, qui est aussi de la famille des gallinacés, confectionne son nid avec de l'herbe qu'il ramasse dans la campagne, et dont il fait un énorme tas comparable aux mulons que nos faneuses élèvent dans les prairies. Mais ce n'est pas avec son bec qu'il travaille, c'est avec ses pattes. A l'aide de l'une de celles-ci, il ramasse une petite botte de foin, l'étreint dans ses doigts et l'apporte au nid en sautillant à cloche pied sur l'autre patte. Quand, à la suite de ses incalculables voyages, le tas est devenu assez volumineux, la femelle lui confie ses œufs, sachant sans doute aussi bien que nous que le foin s'échauffe en séchant; c'est sur cette chaleur qu'elle compte pour l'incubation de sa progéniture, qu'elle abandonne immédiatement après la ponte.



Nid du talégalle d'Australie. (P. 221, col. 2.)

ERNEST MENAULT.



LA FAMILLE DURAND

A L'EXPOSITION DE VIENNE[1]

II

Où l'on voit que la sensibilité d'un chien peut influer sur le crédit d'un bottier, et que des paroles de paix peuvent provoquer l'effusion du sang.

L'ordonnance du docteur, datée du samedi, devait être mise à exécution, tu t'en souviens sans doute, dès le mardi matin. Il n'y avait donc que deux jours pleins pour *se retourner* (comme on dit), et Dieu sait si ces deux jours ont été mis activement, tumultueusement à profit.

Très-faible comme toujours, et par surcroît fort souffrante, ma mère était hors d'état de prendre la moindre part, même mentale, aux préparatifs ; si bien qu'à deux ou trois reprises, voyant tout ce remue-ménage auquel elle devait forcément rester étrangère, elle voulut se refuser net à tenter l'expérience imaginée par le docteur. Alors tante Joséphine, qui plus, qui mieux que jamais trottinait, courait, ordonnait par-ci, arrangeait par-là : « De quoi vous inquiétez-vous ? lui dit-elle ; est-ce que je ne suis pas là pour suffire à ces fameuses dispositions? Ne dirait-on pas que ce soit la mer à boire que de loger dans des malles et des cartons les nippes de cinq personnes, ou plutôt de quatre, car Émile est assez grand pour s'occuper lui-même de son bagage? La belle affaire, mon Dieu ! Tenez-vous tranquille ; tâchez de bien dormir pendant la nuit qui précédera le départ, afin d'être bien reposée. Tout sera prêt, je vous assure, pour l'heure dite. Si l'idée du docteur est bonne, nous le verrons bien ! Si, au contraire, elle n'est pas heureuse, le docteur sera juge : vous ne doutez pas que son amitié n'ait au besoin le pas sur son amour-propre de médecin. Laissez-le faire, soumettez-vous. Et vogue la galère, à la garde du bon Dieu ! Qui ne hasarde rien n'a rien. »

Ainsi dit, ainsi fait : car un bon sourire de ma mère répondit aux exhortations de tante Joséphine, qui retourna triomphante à ses préparatifs.

« Émile est assez grand pour s'occuper lui-même de son bagage, » avait dit ma tante ; et cette appréciation est d'autant plus rationnelle que, comme tu le penses bien, mon équipage ne devait pas être gros : ma défroque de lycéen, accompagnée de quelques objets de fantaisie, en allait faire tous les frais.

Tante Joséphine m'avait donné en propre une mallette de cuir, en me disant de la garnir comme je l'entendrais. Ce fut bientôt fait. Je me nantis en outre d'une grande bourse de cuir à fermoir que je devais porter en bandoulière, et qui était destinée à contenir — non pas, comme tu pourrais le supposer, les finances de la communauté, — mais la petite bibliothèque indispensable que nécessite une excursion de ce genre, et dont voici le bref catalogue :

1° Guide Joanne pour la *Suisse*, que nous devions traverser ; 2° Guide du même de *Paris à Vienne :* deux vraies mines à renseignements, si j'en juge par la façon dont ils ont déjà répondu aux questions que je leur ai adressées ; livres tout petits, tout légers, — ce qui est une précieuse qualité, — mais si habilement, si substantiellement remplis, qu'ils équivalent à plusieurs gros volumes ; 3° une grammaire allemande, et 4° un petit dictionnaire allemand, qui doivent m'aider à déchiffrer quelques énigmes en ce pays tudesque, dont j'ignore complétement l'idiome..., et c'est tout.

La veille du départ, pendant le dîner de famille auquel assistait le docteur, l'oncle Philippe, — qui semblait avoir pris très-héroïquement son parti des humbles fonctions que tante Joséphine avait imposées à sa déférence conjugale, — amena machinalement l'entretien sur l'itinéraire que nous devions suivre :

« Vous allez, dit-il, de Paris à Strasbourg?

— Non, dit le docteur.

— Ah fort bien ! par l'autre route alors : de Paris à Belfort ; puis de Belfort à...?

— Non, interrompit encore le docteur.

— A moins que vous ne passiez par l'Italie?

— Non, fit le docteur pour la troisième fois.

— C'est juste, car vous ne prendriez pas le chemin de fer de l'Est; mais comment?...

— Suivez.

— Je suis.

— De Paris à Troyes. Station ou plutôt séjour de vingt-quatre heures, car, malgré tout, je ne veux rien brusquer à l'excès. Quatre heures de voiture doivent suffire à madame pour le premier jour. Le lendemain l'étape sera un peu plus longue. Nous aurons environ sept heures de marche.

— Sept heures de marche... Eh bien, vous allez de Troyes à Belfort, je disais bien.

— Non, de Troyes à Vesoul, d'où nous filons immédiatement sur Besançon.

— Sur Besançon? quel crochet vous allez faire !

— N'en devinez-vous pas le motif?

— Eh !... fit l'oncle Philippe avec embarras.

— Je crois comprendre, dit ma mère ; c'est que Belfort est encore occupé par les troupes allemandes, et le docteur pense que si nous devons nous retrouver en présence de ces vilains casques noirs, dont la vue nous a tant affligés, mieux vaut que ce ne soit pas sur la terre française.

— Ah ! voilà une bonne pensée, fit avec élan tante Joséphine en tendant la main au docteur à travers la table.

— Vous trouvez, madame? allons, tant mieux ! Toujours est-il que de Besançon nous entrons en Suisse par Neuchâtel. De Neuchâtel...

— Bon, bon ! interrompit à son tour l'oncle Philippe, j'ai compris, le reste va tout seul. »

Et l'oncle Philippe se prit aussitôt à parler d'autre

1. Suite. — Voy. page 203.

chose. On eût dit qu'il avait hâte d'écarter ce sujet.

Je m'expliquai ce soin en songeant combien il devait lui être dur, à lui, le cosmopolite d'instinct, de suivre par les yeux de l'esprit la marche lointaine de l'expédition, dont il aurait pu faire partie, et qui le laissait « attaché au rivage» .

Rencontrant son regard, j'y lus une espèce de sourde préoccupation, qui m'inspira pour lui un vrai sentiment de pitié, sentiment auquel je m'abandonnais le plus sincèrement du monde, quand tout à coup un cri épouvantable, un hurlement atroce poussé sous la table par Diomède, et accompagné d'un énorme soubresaut de l'oncle Philippe, vint faire diversion à toute autre question. Voilà tante Joséphine qui se recule d'un bond, et reçoit sur ses genoux Diomède, qui se roule en hurlant encore. Voilà l'oncle Philippe debout, rouge comme une pivoine, voilà Lolotte bien près de pleurer, et Toto qui rit à se tordre. Tumulte, brouhaha, stupéfaction.

« Mon Dieu ! ce pauvre chéri, que lui a-t-on fait? crie tante Joséphine ; qu'est-ce qui le prend?

— Une colique sans doute, dit l'oncle Philippe avec un trouble évident.

— Une colique ! Eh non ! vous voyez bien qu'il tient sa pauvre patte en l'air ; c'est vous qui la lui aurez meurtrie en posant dessus le talon de vos grosses bottes.

— Oh ! sans le vouloir alors ! Je ne m'en suis pas aperçu, je vous jure !

— Je crois bien ! avec des semelles de cette épaisseur ! »

Alors l'oncle Philippe regardant machinalement ses pieds, de l'air le plus candide du monde :

« Oui, le fait est qu'elles sont d'une certaine épaisseur ; mais je ne les avais pas commandées comme ça... c'est cet imbécile de bottier !... Je le quitterai assurément... » Puis, comme Diomède commençait à mettre une sourdine à ses lamentations, l'oncle Philippe alla près de sa femme et, avançant la main pour donner une caresse au caniche : « Voyons, ce ne sera rien, c'est un accident, ça n'arrivera plus. »

« Gnian ! » fit Diomède en se sentant touché. Et, par un mouvement brusque, l'oncle Philippe enleva sa main, dont un des doigts portait deux fines entailles, d'où le sang ne tarda pas à couler.

« Allons, autre affaire à présent ! mon Dieu ! mon Dieu ! » s'écria tout effarée la bonne tante, qui posa doucement le chien à terre pour courir à son mari ; mais le docteur avait déjà trempé dans l'eau-de-vie un bout de serviette dont il enveloppait le doigt de l'oncle Philippe, pendant que tante Joséphine s'évertuait à mettre d'accord ses sympathies et sa commisération pour les deux héros de l'aventure.

Et toujours est-il que le rapprochement de ces deux idées : la semelle de l'oncle posée, par hasard ou autrement, sur la patte du chien, et les dents du chien empreintes dans le doigt de l'oncle, me donna un aperçu de l'agréable tête-à-tête auquel notre départ allait vouer l'oncle et le chien. Et, à l'exemple de tante Joséphine, je fus tenté de faire deux parts égales de ma commisération.

D'ailleurs l'incident n'eut pas d'autres suites.

Chacun gagna bientôt sa couche respective, et le lendemain matin, vers six heures trois quarts, deux voitures, surmontées de trois grandes malles et de quatre autres colis de moindre dimension, emmenaient la famille Durand vers la gare de l'Est.

A suivre. EUGÈNE MULLER.

LE JARDINAGE DE LA JEUNESSE

—

SEPTEMBRE

L'époque est arrivée où il n'y a plus de plantations nouvelles à faire pour la floraison de l'année. Beaucoup de végétaux ont achevé leur saison, et ceux qui doivent orner le parterre en automne, notamment les dahlias, les chrysanthèmes, les véroniques, sont mis en place.

C'est toutefois le moment où l'on installe, sinon au lieu qu'elles doivent définitivement occuper, tout au moins dans la pépinière où l'on ira les reprendre en temps opportun, les plantes de floraison printanière.

Notons une nouvelle fois que la récolte des graines, — des bonnes graines, des graines de choix, — selon les soins que nous avons précédemment indiqués, ne doit pas être négligée, car le brillant avenir du jardin peut en dépendre.

On fait encore quelques semis de plantes bisannuelles devant hiverner en place pour être repiquées au printemps et fleurir en été.

Dans ce mois-ci, les grandes chaleurs étant passées, l'arrosage du soir, qui produirait presque du froid la nuit, doit être supprimé, et l'on ne doit donner de l'eau aux planches qu'à mesure de l'évaporation en choisissant de préférence le milieu du jour.

Ces quelques indications sommaires données, qui, jointes à nos précédentes prescriptions, constituent le *programme* horticole du mois, nous pouvons nous arrêter avec quelques détails sur le traitement général des plantes bulbeuses ou oignons, — dont la plupart doivent alors être mises en terre : tulipes, narcisses, crocus, jacinthes, etc.

Nous avons déjà dit que plusieurs plantes bulbeuses, le lis, la fritillaire ou couronne impériale, l'ornithogale, etc., restent constamment en terre, et que quelques autres, comme les glaïeuls, les tigridies, ne doivent être plantées que lorsqu'il n'y a plus de gelées à redouter.

La multiplication des plantes bulbeuses se fait le plus ordinairement par la séparation des caïeux ou bulbilles qui naissent de diverses manières sur les bulbes principaux, soit que, comme dans les jacin-

thes ou les tulipes, ces caïeux se produisent à côté du bulbe primitif qui conserve ses facultés de végétation, soit que, comme dans les crocus ou les glaïeuls, les jeunes bulbes se développent sur l'ancien qui se flétrit et se dessèche, ainsi que l'indiquent les figures ci-contre.

Pour les crocus, les glaïeuls, le mode de multiplication est indiqué naturellement, car après la floraison il suffit de détacher du bulbe flétri les bulbes nouveaux : on garde ceux-ci pour les mettre en terre au moment voulu ; ils fleurissent dès la même année, et se flétrissent à leur tour en donnant naissance à d'autres bulbes.

Pour les jacinthes, les tulipes, et autres où les caïeux se produisent sans altérer le bulbe primitif, on sépare ces caïeux soit au moment où l'on ôte les oignons de terre, soit lorsqu'on va les y remettre, et on les plante en pépinière pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'ils aient pris avec le temps assez de volume et de force pour fleurir. Quelquefois ce résultat est assez long à obtenir, mais au moins est-on sûr avec un peu de persévérance que le caïeu ainsi cultivé reproduira des fleurs identiques avec celles de la plante mère.



Bulbe de crocus. (P. 224, col. 1.)



Bulbe de lis écailleux. (P. 224, col. 2)

Un mode de multiplication plus long encore, et que pratiquent seuls les amateurs désireux d'obtenir des variétés, est celui qui consiste à faire des semis — quand la plante bulbeuse est de celles qui donnent des graines.

Nous conseillerons cependant à nos jeunes lecteurs l'essai des semis, car les résultats probables sont souvent de véritables conquêtes sur la nature.

Les semis doivent être faits ordinairement aussitôt après la récolte des graines, dans des pots, au fond desquels on aura eu le soin d'établir un bon drainage à l'aide d'un lit de sable ou de cailloux fins, et qu'on aura rempli de terre légère (terre de bruyère ou mélange sablonneux). On maintient une constante humidité jusqu'à ce que la graine ait levé ; dès que les jeunes plantes ont paru, on donne un peu moins d'eau, car les bulbes en général s'accommodent mieux d'un sol un peu sec.

Le mode de culture est ensuite des plus simples. Il suffit d'observer l'époque de *repos* pour chaque espèce de bulbe, et de les retirer de terre comme on fait pour ceux qui figurent déjà dans le parterre, pour les replanter ensuite en même temps que ceux-ci.

La multiplication des plantes bulbeuses dont le bulbe est *écailleux*, comme dans le lis, se fait en séparant quelques-unes des écailles qu'on replante et qui, après quelques années, donnent des fleurs à leur tour.

Ajoutons que la multiplication peut encore avoir lieu à l'aide de bulbes qui dans certaines plantes naissent sur la tige même, à l'aisselle des feuilles (comme dans une espèce de lis, nommé à cause de cette particularité *bulbifère*). Ces bulbilles, mis en terre, végètent absolument comme les caïeux nés de la racine.

Disons, si nous ne l'avons déjà dit, que pour la généralité des plantes bulbeuses une terre argileuse et siliceuse est celle qui convient le mieux, et que toutes les expositions, sauf celle du plein nord, leur agréent. Comme choix du sol cependant, la fritillaire ou couronne impériale fait exception, car elle préfère sinon une terre tourbeuse et humide, au moins un sol assez fort.

Certains oignons conservés dans des lieux, même sains, ont une tendance à se flétrir pendant leur hivernage : on pare à cet inconvénient en les mettant, selon le terme consacré, à *stratifier*, c'est-à-dire en les disposant par lits dans une épaisseur de sable ou de mousse, en un endroit qui ne soit ni trop frais, ni trop sec, comme par exemple une cave bien aérée.

L. Chatenay,

Chef des fleuristes au Jardin des Plantes de Paris.



La voiture montait péniblement l'avenue. (P. 225, col. 2.)

UNE SŒUR[1]

CHAPITRE XI

Changement.

C'était une situation singulièrement triste que celle d'Élisabeth : elle n'avait pas encore quitté les plus sombres vêtements du deuil de sa mère, et elle avait perdu son père ; elle se trouvait seule, en hiver, à la campagne, ne sachant pas si ses frères pouvaient arriver à temps pour rendre les derniers devoirs à celui qui ne leur avait pas dit adieu. Elle attendait avec anxiété le résultat de la dépêche que le docteur Lebreton avait eu grande peine à faire partir pour Paris. Le vent sifflait dans les grandes forêts dépouillées, la neige couvrait la terre ; chaque nécessité de l'existence, chaque hommage à rendre au mort entrainaient une difficulté nouvelle ; Henri souffrant, ébranlé, tremblant dans un fauteuil au coin du feu, ajoutait au chagrin d'Élisabeth la crainte de le voir tomber malade.

Par une de ces grâces spéciales que Dieu accorde aux affligés, Élisabeth ne portait pas encore ses pensées sur l'avenir ; elle n'était occupée pour le moment que du voyage de ses frères : le souci qu'ils ne pussent pas arriver avant le jour des funérailles, le calcul des heures des trains du chemin de fer, les possibilités du temps, de l'espace, les rigueurs de la température étaient sans cesse pesés et répétés dans son esprit. Vingt fois le jour elle sortait du salon où elle soignait Henri, pour faire quelques pas dans le petit jardin ; elle ne songeait pas à la neige, à la bise froide qui lui coupait le visage. Lorsqu'elle vit enfin la voiture de louage qui montait péniblement l'avenue, cocher et chevaux baissant la tête sous la violence du vent, il lui sembla que son cœur était soulagé de la moitié de son fardeau. « Voilà mes frères ! » s'écria-t-elle avec un accent de triomphe ; et elle courut sur le petit perron pour ouvrir elle-même la portière, repoussant vivement Thomas qui s'empressait au service des voyageurs.

Les deux jeunes gens étaient tristes et graves ; aucun bruit des causes probables de la maladie de leur père n'était venu jusqu'à eux ; ils ne prévoyaient pas la lutte que leur préparait l'avenir ; ils savaient seulement qu'ils étaient désormais seuls dans le monde, et quelque relâchés que fussent les liens de la tendresse naturelle entre M. de Banville et ses enfants, quelque froides et sèches que fussent les relations du père et des fils, ceux-ci éprouvaient un grand vide et un amer serrement de cœur en se retrouvant sans lui dans cette maison qu'il remplissait naguère de sa volonté, lorsqu'il voulait bien prendre la peine d'avoir une volonté.

Les quatre enfants étaient groupés auprès du feu ; c'était le soir, et ils avaient conduit leur père à sa dernière demeure, Élisabeth comme ses frères. Ils étaient sans protecteur sur la terre ; M. de Banville était fils unique ; il avait mortellement offensé les parents de sa femme, et ses enfants ne connaissaient que de nom leur oncle Delahais, grand maître de forges dans le pays même où ils se trouvaient. Ils avaient un oncle à vingt lieues de la Treille, mais ils ne l'avaient jamais vu. M[me] de Banville, péniblement soumise aux ordres de son mari, n'avait jamais

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193 et 209.

parlé à ses enfants que des parents qu'elle avait perdus. Au milieu des souvenirs de son enfance qu'elle aimait à raconter tout bas à ses petits garçons, la figure de son frère aîné tenait peu de place : « Louis était bien plus âgé que moi, disait-elle, Louis se moquait de moi ; » puis elle changeait précipitamment de sujet, comme si elle craignait d'enfreindre une défense. Dans leur profond isolement, les enfants de M. de Banville n'avaient pas même songé à l'unique parent qui leur restât.

Le docteur Lebreton était avec eux ; sa vieille expérience de la vie lui inspirait une profonde compassion pour les orphelins si étrangement abandonnés. La douleur qui leur imposait le silence n'était pas bien vive, mais tous éprouvaient le sentiment d'une grande perte ; les jeunes gens contemplaient le feu d'un air morne, le docteur causait à voix basse avec Élisabeth : « Vous êtes majeure, n'est-ce pas ? » demanda-t-il. Élisabeth releva la tête, un sourire erra un instant sur ses lèvres : « J'ai cet honneur-là, » dit-elle ; et son souvenir se reportait sur sa mère qui lui avait dit tant de fois : « Si tu ne te dépêches pas, tu te marieras fille majeure, et alors personne ne saura si tu as vingt et un ans ou vingt-huit ! » Malgré sa triste expérience de la vie conjugale, Mme de Banville rêvait toujours le mariage de sa fille, un mariage plus heureux que le sien ; elle était pressée de voir Élisabeth heureuse. La tâche d'Élisabeth était ailleurs.



Les quatre enfants arrangeaient ainsi leur vie. (P. 229, col. 1.)

« Alors vous pourrez agir personnellement en dehors du conseil de famille : cela est fort heureux ; savez-vous qui est tuteur de vos frères ? »

La jeune fille leva des yeux étonnés. Dépourvue de la protection qu'apporte la famille, elle n'avait pas songé aux obligations légales, et elle avait arrangé dans son esprit la vie nouvelle qui l'attendait. « Nous serons pauvres probablement, nous garderons peu de domestiques ; je ferai les affaires des garçons et je garderai Henri avec moi : il ira au collège comme externe et je lui servirai de répétiteur ; ce sera moins cher que de payer sa pension, et il se portera bien mieux ; nous nous promènerons tous ensemble le dimanche ; nous viendrons ici aux vacances, et quand le moment sera venu de les préparer pour leurs examens, je crois que je pourrai les aider : je travaillerai en attendant. » Cette perspective d'une vie calme, occupée, avec Henri pour compagnon et les mathématiques pour délassement, avait soutenu la jeune fille depuis trois jours dans sa tristesse et son isolement. Les idées que venait de suggérer le docteur dérangeaient les projets d'Élisabeth. Elle ne savait seulement pas ce dont il s'agissait. « Un conseil de famille ! nous n'avons pas de famille ! » dit-elle.

« Je sais, je sais, » et le vieux médecin posait sur le bras d'Élisabeth une main compatissante, « il faudra recourir aux cousins éloignés, si votre oncle... — et il hésitait, — si votre oncle Delahais n'est pas désigné comme tuteur. »

Élisabeth rougit : « Vous savez que mon père ne le voyait pas, » dit-elle.

Les deux jeunes gens sortirent enfin de leur silence : « Si mon père a fait un testament, » dit Pierre avec un certain accent de doute, comme s'il n'était pas bien sûr que M. de Banville eût pris cette peine pour ses enfants, « c'est M. Thiérard qui sera notre tuteur. » M. Lebreton et Élisabeth se regardèrent ; M. Thiérard était nommé dans la lettre fatale : c'était le banquier qui avait forfait à la confiance et à l'honneur. Pierre reprit : « Un jour, il sortait du cabinet de mon père, je lisais dans le petit salon et il m'a dit en riant et en posant sur ma tête une de ses grosses mains : « Que penseriez-vous si j'étais un jour votre tuteur ? » Je me suis secoué, il a ri de nouveau et il est parti. Je suis sûr qu'il venait d'en causer avec mon père. « Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de cela ? » s'écria Marc avec étonnement. « Il n'y a pas de raison pour parler de tout, » repartit Pierre. Marc au contraire trouvait toujours des raisons pour parler.

Élisabeth s'était levée, elle avait passé le bras autour du cou d'Henri, à demi assoupi dans son fauteuil : « M. Thiérard ne sera pas votre tuteur, » dit-elle à ses frères aînés. « Comment sais-tu cela ? » s'écria Marc, un peu disposé, malgré sa bonne humeur naturelle, à s'offenser de voir Pierre et Élisabeth plus instruits que lui des affaires de la famille. « Je suis cependant l'aîné, » se disait-il.

Élisabeth avait ouvert le secrétaire de son père ; là se trouvaient enfermés tous les problèmes commencés, les savants calculs, les figures de géométrie ; au milieu du pêle-mêle une lettre chiffonnée qu'elle tendit à ses frères. M. Lebreton se pencha sur l'é-

paule des jeunes gens pendant qu'ils lisaient. Comme Élisabeth, Marc comprenait à peine; M. de Banville n'avait jamais initié ses fils à ses affaires. Pierre fronçait le sourcil, il se retourna vivement vers le médecin. « Est-ce la ruine? » demanda-t-il d'un ton bref.

M. Lebreton haussa les épaules. « C'est ce que nous ne pouvons savoir, dit-il, votre père lui-même ne s'en rendait peut-être pas bien compte; mais la perte est grosse évidemment, puisqu'elle a causé... sa maladie et sa mort. — Je vois, » reprit Pierre; et il restait devant le feu, la tête appuyée sur sa main dans une sombre rêverie. Marc s'était instinctivement rapproché d'Henri comme pour le protéger; il touchait son bras blessé d'une main caressante; toutes les mauvaises distractions, toutes les fausses jouissances que le jeune homme avait cherchées depuis deux mois remplissaient son cœur de regrets et de remords en face des solennelles réalités qu'il commençait à entrevoir. Élisabeth glissa ses doigts entre le bras de l'enfant et la main de son frère aîné; elle le regardait avec une expression si triste et si ferme à la fois, ses yeux exprimaient tant de courage et de fière espérance que Marc se sentit fortifié et calme; il pressa un instant la main de sa sœur, plus heureux dans ce triste moment que Pierre, car celui-ci ne songeait pas à alléger le fardeau des autres et restait seul en face d'un avenir chargé de nuages.



CHAPITRE XII

Lumière.

Le jour se fit bientôt, et les révélations successives apportées chaque jour par la poste laissaient les orphelins dans un abattement profond. M. de Banville avait confié la fortune de ses enfants à M. Thiérard, son ami et son banquier, qu'il avait en effet désigné comme leur tuteur dans un testament déposé chez le notaire. L'énumération des valeurs appartenant aux quatre héritiers était longue et minutieuse; elle semblait maintenant une ironie, car les enfants de M. de Banville ne possédaient plus rien: le dépositaire infidèle avait tout entraîné avec lui dans sa ruine avant de prendre la fuite. Le mariage de M. et Mme de Banville avait été décidé par des questions d'intérêt, leurs enfants ne profitaient en rien de la fortune qui avait amené cette triste union. Si Marie Delahais eût été sans dot, son mari ne l'aurait pas épousée; elle était riche, elle avait été malheureuse et ses enfants étaient pauvres; la Treille seule leur restait; les champs, les bois, les étroites prairies, la vieille et rustique maison formaient désormais tout leur héritage. Ils avaient été élevés sans luxe, mais avec tout le laisser-aller d'une grande fortune; un morceau de terre se trouvait maintenant seul entre eux et le dénûment absolu. A mesure que les faits se dévoilaient, les deux fils aînés devenaient plus sombres; Marc se reprochait le temps perdu; il se sentait loin de pouvoir suffire à son existence, et se voyait d'avance privé des agréments de la vie facile et brillante qu'il avait rêvée. Au sortir de Saint-Cyr, il serait sous-lieutenant, il faudrait vivre sur une maigre solde. Marc avait espéré mieux, et il était triste, mais toujours affectueux et facile à vivre, il écoutait sans rien dire les projets d'Élisabeth. Un jour vint cependant où il fut un moment sur le point de se révolter.

« J'y ai bien pensé, dit la jeune fille, il faudra vendre la Treille. » Sa voix tremblait un peu, Marc bondit sur sa chaise. « Vendre la Treille! » s'écria-t-il. Tous les instincts du fils aîné lui montaient au cœur. Il s'était souvent moqué naguère de la petite maison incommode et étroite, il avait juré qu'il abattrait la vieille ferme et bâtirait un château, il avait fait fi de la modeste propriété enclavée dans les terres d'opulents voisins. Maintenant il pensait à l'héritage parvenu intact jusqu'à son père à travers de longues générations de Banville, et les bois, les prés, la vieille demeure lui paraissaient revêtir un caractère sacré. « Vendre la Treille! répéta-t-il, tu n'y penses pas, Élisabeth! » Sa sœur secoua la tête, elle n'y avait que trop pensé.

Pierre était jusqu'alors resté dans un coin, plongé dans ses réflexions; il se leva et s'approcha de la cheminée, attachant sur Élisabeth des regards interrogateurs et attentifs. Elle reprit: « Si vous n'aviez pas vos études à achever et votre carrière à faire, je crois que nous pourrions vivre ici plus économiquement qu'à Paris; mais il faut que vous travailliez, et il faut aussi que nous restions tous ensemble. Quand ce bienheureux conseil de famille sera constitué et que nous verrons clair dans nos affaires... je sais bien... je sais... — et elle prenait le bras de Marc qui faisait un geste de colère et de mépris, — nous n'avons pas maintenant grand'chose à apprendre, Dieu merci;

mais quand nous serons sûrs de ce que vaut la Treille, nous pourrons nous établir à Paris dans un petit trou près du collége ; vous suivrez les classes; je ferai le ménage en faisant travailler Henri, et nous ne dépenserons que le strict nécessaire ; mais je crois... je suis à peu près sûre que le fermage de la Treille, si on la louait, ne nous donnerait pas de quoi vivre ; voilà pourquoi je dis qu'il faut la vendre. »

Élisabeth avait fait un grand effort avant d'arriver à cette douloureuse conviction : elle aimait la Treille plus que Marc, bien qu'il fût le fils aîné ; plus qu'Henri, bien que la nature rêveuse et poétique de l'enfant reconnût instinctivement la campagne comme son élément naturel ; Pierre n'aimait que Paris, et ne trouvait à la Treille d'autre plaisir que la chasse. Élisabeth, plus âgée et plus forte de cœur et d'esprit que ses frères, jouissait en silence du repos, de l'espace, de la solitude vivante des champs; son âme, repliée sur elle-même au milieu de la foule indifférente des grandes villes, s'épanouissait librement dans les bois ; ses facultés intellectuelles semblaient s'étendre, les fortes études qui lui étaient chères étaient moins difficiles à la Treille qu'ailleurs ; elle s'y sentait à la fois plus heureuse et meilleure ; Élisabeth eût donné beaucoup, sacrifié bien des choses pour garder la Treille, pour y pouvoir vivre, pour entreprendre là cette vie nouvelle dont elle acceptait le fardeau avec une amère clairvoyance ; mais la fermeté de son esprit et de son jugement ne lui permettait pas d'hésiter : la carrière de ses frères devait passer avant tout le reste; à Paris seulement elle pouvait vivre avec eux et les aider efficacement dans leur tâche journalière : c'était à Paris qu'il fallait planter sa tente, été comme hiver. La douce existence de la campagne n'était pas possible, et ce qui n'était pas possible disparaissait pour Élisabeth, non sans douleur, mais sans retour de pensée ou de désir. Elle marchait toujours en avant.


Que penseriez-vous si j'étais un jour votre tuteur? (P. 226, col. 2)

Marc avait baissé la tête, il acceptait le sacrifice. L'indépendance que son âge assurait à Élisabeth, la liberté d'action qu'elle revendiquait pour la consacrer au service des siens cachaient aux yeux de ses frères la vraie raison de l'ascendant qu'elle exerçait sur eux par la supériorité native du caractère. Ils croyaient lui obéir parce qu'elle était majeure et dégagée des liens légaux qui entravaient à chaque pas leur marche, non parce qu'elle était plus ferme, plus courageuse et plus clairvoyante qu'eux. Élisabeth ne s'en doutait pas davantage. Le petit Henri se serrait contre elle; il ne la quittait jamais et n'admettait aucune autre autorité que la sienne ; elle le regardait et l'aimait comme son enfant. Elle avait confiance dans

la bonne volonté et l'affection de Marc, mais c'était dans les yeux de Pierre qu'elle cherchait l'assentiment à son projet. Pierre avait toujours été le plus réservé de tous, le plus rebelle à toute influence ; il fit un signe de tête, puis comme Élisabeth le regardait toujours, il se leva lentement et s'approcha d'elle : « Tu as raison, dit-il, nous n'avons pas le choix ; et pour ma part, dès que je pourrai te délivrer des chaînes que tu te forges, je te promets que je le ferai. »

Marc leva sur son frère des yeux étonnés, il avait cru protéger Élisabeth dans la vie nouvelle qui s'ouvrait pour eux; Henri embrassait sa sœur sans rien dire ; Pierre se mit à rire de leur air stupéfait : « Vous ne voyez donc pas qu'Élisabeth fait des arrangements qui ne lui permettront pas de se marier? » dit-il avec l'accent d'une sagesse supérieure, mais non sans quelque émotion. Élisabeth souriait légèrement : « Je ne me marierai jamais! » dit-elle. Sa voix était si ferme, que les trois frères acceptèrent sans arrière-pensée l'engagement de la jeune fille. Les gens expérimentés eussent ri en entendant les quatre enfants arranger ainsi leur vie et décider de l'avenir, mais ils étaient ignorants et seuls au monde. Les rêves d'Élisabeth allaient tous à l'héroïsme silencieux et caché, ceux de Pierre à l'effort du travail couronné par un succès éclatant; Marc pensait déjà au bruit de la bataille et à la victoire ; Henri n'était qu'un enfant, il se promettait de travailler de toutes ses forces pour faire plaisir à Élisabeth ; mais lorsque ses pensées s'envolaient au loin, c'était sur les ailes de la musique qu'il entendait dans ses rêveries ; tous quatre s'embarquaient ensemble sur une mer chargée d'écueils, à la suite d'un orage qui leur avait laissé pour tout bien une frêle barque, pour tout guide le dévouement et la ferme volonté d'une jeune fille qui ne savait pas encore prier Dieu.

A suivre. Mme DE WITT.



LA FAMILLE DURAND

A L'EXPOSITION DE VIENNE[1]

III

Où Toto se révèle sous un jour tout nouveau.

Mon père, l'oncle Philippe — et Diomède, bien entendu, — avaient pris place dans les véhicules. Le docteur était arrivé avant nous.

La scène de la séparation, que tu me permettras d'abréger, fut ce qu'elle devait être. Mon père et ma mère échangeant des regards où passaient mutuellement les élans naturels de ces deux cœurs si bien assortis ; Lolotte caressant ce petit père qu'elle serait longtemps sans caresser; Toto, réveillé beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, partagé entre le plaisir étourdi du changement de pays et la maussaderie du sommeil perdu; tante Joséphine embrassant tour à tour et avec le même entrain son mari, son beau-frère ; et le cher Diomède grognant aux mollets de l'oncle Philippe qui le tient en laisse; bref, toutes les embrassades, toutes les recommandations échangées, nous voilà dans la salle d'attente et nous voilà en wagon.

Le nombre des voyageurs n'étant pas fort grand, nous pouvons nous emparer à nous cinq d'un compartiment entier. On sonne. La machine siffle ; nous roulons.

Tout d'abord Toto va, vient, tombe en poussant des cris; ma tante veut le prendre pour le consoler, il lui échappe et tombe avec de nouveaux cris aux pieds du docteur qui le relève et tâche de le distraire en lui parlant des jolies andouillettes qu'il verra courir dans les rues de Troyes : « Je ne veux pas les voir, je ne veux pas, elles sont vilaines, » crie-t-il; et il arrive enfin dans les bras de maman, où il passe bientôt de la désolation au plus calme sommeil.

Il dort : nous sommes tranquilles. Maman, qui avait éprouvé quelque malaise au moment du départ, se trouve un peu mieux : elle sommeille aussi ; le train file à toute vitesse ; et, sans incident digne d'être rapporté, nous entrons en gare de Troyes vers onze heures et demie.

Arrivé là, je comptais faire mes débuts dans le rôle d'intendant qui m'a été confié par mon père, — avec approbation du docteur. — En descendant de voiture, je me disposais à prendre les dispositions nécessaires pour le logement et le vivre, quand le docteur : « Laisse-moi faire, me dit-il, c'est moi que cela regarde pour aujourd'hui, tu n'entreras en fonction que demain. » Et avisant une espèce de char à bancs qui stationnait avec deux autres omnibus devant la gare, il fit un signe au cocher, qui le salua comme

1. Suite. — Voy. pages 202 et 22

quelqu'un de connaissance, et qui abaissa le marchepied. « Montez, » dit le docteur. Nous montâmes et le cocher fouetta son cheval, qui partit au petit trot.

Nous suivons un boulevard, nous enfilons une rue, nous traversons une place, puis un pont de canal; puis, laissant à droite une grande allée de peupliers qui bordent ce canal, nous longeons une rivière, et comme alors nous semblons tourner la ville au lieu d'y pénétrer : « Çà mais, demande ma mère, où allons-nous donc, docteur?

— A Pont-Hubert, aux portes de la ville, chez mon ami M. B., qui a là une sorte de *buen-retiro*, dont sa femme et lui seront très-heureux de vous faire les honneurs.

— Fort bien, docteur; mais M. B. et sa femme ne nous connaissent pas, et...

— Ils feront votre connaissance; on en fait souvent de moins agréables.

— Mais songez donc, cinq personnes, des enfants...

— C'est l'ordonnance du médecin, madame.

— Ordonnance du médecin, précisa tante Joséphine d'un ton de comique gravité, raison sans réplique, ma sœur.

— Allons donc à Pont-Hubert! » fit maman avec son plus doux sourire de résignation.

Mais Toto : « Je ne veux pas y aller, moi!

— Pourquoi donc, bijou?

— Parce que je veux aller à Troyes, pour voir courir les jolies andouillettes... »

Et l'on eut beau lui démontrer qu'elles couraient aussi bien aux environs qu'à l'intérieur de la ville, il ne réclama pas avec moins d'énergie. Ses plaintes ne cessèrent que lorsque, à notre entrée dans la propriété de l'ami du docteur, il aperçut une bande de jeunes canards qui, sous la conduite de la cane mère, traversaient une pelouse pour s'en aller à la rivière.

« Tiens! ils sont jolis! » dit-il; et toutes ses pensées parurent dès lors si bien absorbées par ces innocents volatiles qu'il tomba dans un véritable mutisme méditatif.

La plus cordiale réception nous attendait dans le pittoresque asile que nous avait procuré le docteur. Le temps étant fort beau, fort doux, la table était mise pour le déjeuner, devant la maison, à l'ombre de grands tilleuls. Un beau jardin, des massifs de rosiers, des corbeilles de pensées, d'amaranthes, de pétunias occupent le regard jusqu'à deux rangées de peupliers indiquant le lit d'un ruisseau clair qui, à cet endroit, vient se jeter tranquillement dans la Seine encore jeune, mais déjà grave et profonde : bref, site superbe, air excellent, hôtes aussi prévenants que simples et sympathiques. Tu penses si nous nous trouvions bien de notre premier séjour hors du logis coutumier... et d'autant mieux que maman, après avoir fait relativement assez bonne figure au déjeuner, déclarait se trouver aussi bien que possible. Elle parlait de promenade : mais le docteur conseilla au préalable deux bonnes heures de repos. On la conduisit dans une chambre du premier étage, où on la laissa en compagnie de tante Joséphine, en me commettant à la garde spéciale de Toto, — qui d'ailleurs depuis l'arrivée, avait été d'une sagesse et d'une tenue exemplaires.



Une rue, à Troyes. (P. 231, col. 1.)

Nous voilà donc, le docteur, son ami, Lolotte, Toto et moi, errant à travers la fraîche et riante propriété. Toutefois le docteur, à qui rien n'échappe, remarqua qu'en me promenant il m'arrivait d'arrêter mes regards sur le point de l'horizon où l'on apercevait quelques pointes d'édifices. Il comprit que je pouvais être curieux de visiter la ville, et trouva la chose toute naturelle.

« Eh bien! me dit-il, ne te gêne pas : va voir la ville. »

M. B. voulait faire atteler et m'accompagner.

« Laissez, reprit le docteur, laissez notre jeune fourrier s'habituer à découvrir et à explorer; c'est comme cela seulement qu'on retient ce qu'on a vu et observé. Pour moi, je n'ai jamais pris de cicerone nulle part, et je m'en suis toujours très-bien trouvé. D'ailleurs la ville est à deux pas pour des jambes de cet âge. »

J'avouai au docteur que son système me souriait fort et que j'allais aussitôt le mettre à l'épreuve. Lolotte me demanda si je voulais qu'elle fût de la partie : j'y consentis avec d'autant plus d'empressement qu'outre l'agrément de son gentil babil, je la savais bonne petite marcheuse.

Mais Toto!... Il ne fallait pas songer à l'emmener; et maman avec tante Joséphine m'avaient tant recommandé de ne pas le quitter des yeux! obstacle dont je fis part au docteur.

« Eh va donc! Toto est un charmant garçon, — le fait est qu'il est charmant depuis tantôt, — il va rester avec nous; il verra le beau jardin, les beaux arbres, la belle rivière... Nous suffirons bien à le surveiller, s'il est besoin qu'on le surveille... Mais il est si sage! N'est-ce pas, Toto, que tu es très-sage?

— Oui, » répliqua Toto avec la plus robuste modestie. Et Lolotte et moi nous partîmes pour la ville, où nous fûmes bientôt rendus.

Ville toute plate, qui n'a guère de physionomie propre, sinon dans le centre où quelques rues à vieilles maisons *pignonnées* avoisinent un hôtel de ville suffisamment pittoresque; partout ailleurs des voies larges et droites, bordées d'édifices à peu près semblables. Cette régularité, je pourrais dire cette monotonie d'aspect, trouve toutefois une certaine diversion par l'existence, — qui d'ailleurs m'a paru toute récente, — d'une certaine étendue de jardins, promenades avec bosquets, cascade, pièces d'eau.

Notre visite ne fut pas longue, car moins d'une heure et demie après avoir quitté Pont-Hubert, nous y revenions, tout heureux d'en revoir le frais et gracieux paysage.

Pour rentrer chez notre hôte, il faut traverser un pont du haut duquel on a en perspective d'une part l'arrivée de la Seine, de l'autre une sorte d'enfilade ombreuse sur le lit de la petite rivière qui vient là se perdre lentement dans le fleuve.



Cathédrale de Troyes. (P. 231, col. 1.)

Or, comme nous nous étions arrêtés sur le pont pour regarder ce beau site : « Vois donc! me dit tout à coup Lolotte, le doigt tendu dans la direction du ruisseau; qu'est-ce qui bouge là-bas dans l'eau, au bord, sous les saules...? on dirait...»

Je n'en écoutai pas davantage. Je m'étais déjà élancé vers le point qu'indiquait le doigt de Lolotte, car dans « *ce* qui bougeait sous les saules » je venais de reconnaître mon frère Toto, ayant de l'eau presque jusqu'aux aisselles, cramponné aux branches des arbrisseaux à l'aide desquelles il s'efforçait de remonter sur la berge.

Le terrible enfant était tout bonnement en passe de se noyer pour peu qu'il trébuchât dans la vase où il semblait embourbé et que les branches qu'il tirait à lui vinssent à manquer. J'étais d'autant plus inquiet, bouleversé, que, contre sa constante habitude de plaintes et de cris, il s'agitait dans le plus complet silence...

Comment se trouvait-il là?... Comment seul?... Quoi qu'il en fût, tu dois t'imaginer la vélocité de ma course.

Mais si rapide qu'elle pût être, elle ne le fut pas encore assez pour me permettre d'accomplir le sauvetage. Juste comme j'arrivais sur le point de la rive correspondant à l'endroit où j'avais vu Toto dans le ruisseau, j'aperçus mon endiablé qui débouchait sur le pré sans paraître le moins du monde préoccupé du danger qu'il avait couru et du fangeux état où cette baignade l'avait mis.

« Mais, malheureux, qu'as-tu fait? D'où viens-tu? D'où sors-tu? » criai-je en essuyant la sueur froide qui mouillait mon front.

Il me regarda tranquillement, puis avec un placide sourire, et du ton le plus naturel :

« C'est le pauvre petit canard qui se noyait, dit-il.

— Comment le petit canard? qu'est-ce que tu dis?

— Oui, il se noyait. Je l'ai retiré : voilà! »

On lui avait mis pour le voyage une gentille petite blouse de fin drap gris brodée de bleu. Il fourra la main dans l'espèce de poche que cette blouse formait sur sa poitrine au-dessus de la ceinture, et en sortit, pour le montrer, un malheureux caneton qui se débattait et piaillait en allongeant le cou et tordant les pattes.

Je ne pus m'empêcher de faire remarquer, en souriant, au prétendu sauveteur avec quelle aisance se maintenaient sur l'eau les frères du prétendu sauvé dont la petite flotille voguait à quelque distance sur la rivière.

« Les autres, oui, me répondit-il, avec un imperturbable raffinement de candeur, mais pas celui-là. »

Je n'insistai pas. J'avais dès lors une évidente explication de l'événement. Toto, que la vue des petits canards avait séduit dès le moment de l'arrivée, avait ourdi à part lui le projet de s'en *approprier* un; et la chasse à laquelle il était parvenu à se livrer sans

témoins l'avait conduit là où je venais de le voir. Était-il entré dans l'eau volontairement, y était-il tombé? peu m'importe après tout, puisqu'il en était sorti sain et sauf. Je m'expliquai moins aisément qu'il eût été ainsi abandonné à lui-même : mais le mot de l'énigme me fut presque aussitôt donné par le docteur et son ami que je vis accourir tout effarés.

Ils avaient laissé quelques instants auparavant Toto bien en train de s'amuser avec la petite fille du jardinier, une gentille enfant du même âge que lui; puis, repassant par là, ils ne l'avaient plus trouvé. Toto avait dit à l'enfant : « C'est bien, je vais un peu m'amuser tout seul; » et il était parti du côté de la rivière, à la suite des petits canards qui étaient venus prendre leur pitance au poulailler et qui retournaient au bain.

Toto répéta bravement au docteur son histoire du petit canard qui se noyait, — charmante invention dont il ne voulait pas avoir le démenti, même après que le captif, rendu par moi à la liberté, s'en fut allé rejoindre ses frères en pleine rivière.

Toujours est-il que, de l'avis du docteur, il importait de ne pas laisser Toto dans ses nippes mouillées; mais, pour en avoir d'autres à lui mettre, il fallait instruire maman de l'aventure, ce qui était risquer de causer à la pauvre femme une terrible émotion par la seule pensée du danger qu'avait couru son Benjamin.

« Venez, » dit notre hôte, qui prit Toto sur ses bras, et l'emporta en suivant des chemins détournés dans la loge de la jardinière. Arrivé là, on déshabilla le petit homme, on l'épongea, on l'essuya bien et on lui passa les plus jolis habits qui servaient à endimancher la fillette du logis.

Tout en le travestissant de la sorte, on lui remontrait qu'il devrait avec grand soin taire à maman son escapade, et s'arranger pour qu'il ne fût pas question de reprendre avant le soir ses vrais habits, qu'on allait nettoyer et remettre en bon état le plus promptement possible. Il n'eut pas de peine à comprendre. Quand on l'eut lâché — en petite fille — dans le jardin, il se mit à faire les plus drôles mines, à se donner les airs les plus amusants. Maman qui sortait avec tante Joséphine en ce moment-là, s'égaya fort en voyant Toto ainsi affublé; elle l'embrassa vingt fois pour la fantaisiste invention de cette gentille mascarade, — et Toto se fût bien gardé de rien dire qui pût la désabuser...

Bref, l'embarrassante situation se trouva ainsi heureusement sauvée. Et si je t'ai narré avec quelques détails cette historiette, c'est qu'elle témoigne assez nettement, je crois, que maître Toto n'est pas au fond l'être insignifiant qu'il aurait pu d'abord te paraître, et qu'il sait à l'occasion faire bravement face aux événements par la présence d'esprit et la force de caractère.

A suivre. EUGÈNE MULLER.

PAGANINI

Une des figures les plus curieuses de la première moitié du XIXe siècle, et surtout de cette période que l'on a qualifiée d'époque romantique, est sans contredit celle du violoniste Paganini. Il n'est pas de musiciens, il est même peu d'hommes, à quelque carrière qu'ils appartinssent, qui aient joui pendant leur vie d'une plus grande célébrité.

De 1828 à 1830, le nom de l'incomparable artiste fut dans toutes les bouches. Partout où il se présentait, la foule lui faisait d'enthousiastes ovations et se pressait pour assister à ses concerts. Les princes l'accueillaient avec distinction et le comblaient de marques honorifiques. Sa réputation paraissait éternelle. Trente ans se sont à peine écoulés depuis sa mort, et cependant je suis sûr qu'il en est bien peu d'entre vous qui sachent ce qu'était Paganini, ce qu'il faisait et à quelle époque il vivait.

Nicolas Paganini naquit à Gênes le 18 février 1784. Son père était un simple portefaix du port, homme brutal et illettré, possédant cependant cet amour de la musique qui paraît inné dans toutes les classes de la nation italienne.

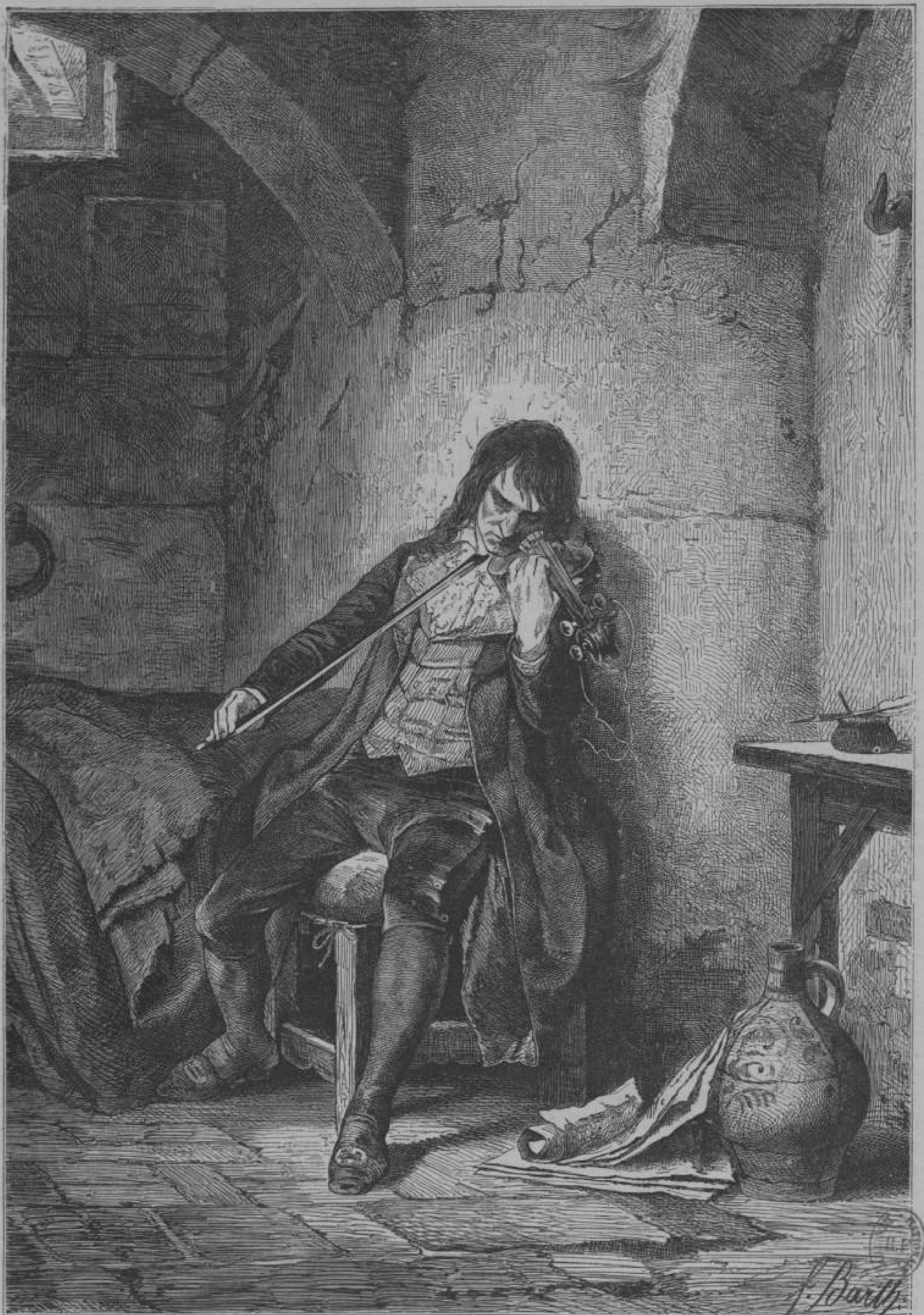
Prévenu, dit la légende, par un rêve, que son fils serait un jour un grand musicien, il s'appliqua de bonne heure à éveiller le goût de la musique chez l'enfant.

Sitôt que ce dernier fut en état de tenir un instrument, il lui plaça entre les mains un violon et, à l'âge où la plupart des enfants commencent à peine à épeler, le jeune Paganini jouait déjà agréablement de cet instrument. Mais ce n'est qu'à force de coups et de mauvais traitements que le brutal portefaix songeait à développer le talent précoce de son fils.

A huit ans, le jeune virtuose écrivait déjà sa première sonate de violon et, à neuf ans, il exécutait, au grand théâtre de Gênes, devant une foule émerveillée, des variations d'une extrême difficulté sur l'air révolutionnaire, alors populaire, de la *Carmagnole*.

Ses progrès furent excessivement rapides et plusieurs concerts lui donnèrent une telle célébrité, qu'en 1797, à l'âge de treize ans, il commença ses tournées artistiques en parcourant avec son père les principales villes d'Italie. Ce premier voyage ne fut qu'une longue ovation; partout les dilettanti accouraient applaudir le jeune artiste, dont le talent surpassait déjà celui de tous les artistes connus.

Malheureusement le pauvre jeune homme ne trouvait pas dans sa famille l'affection et les égards dus à son âge et à son travail persévérant. Le grossier portefaix, exploitant avec cupidité le talent de son fils, l'accablait de mauvais traitements et même de coups, si bien que l'enfant, abreuvé d'amertume, se décida, à l'âge de quinze ans, à fuir la maison paternelle.



Paganini dans sa prison. (P. 234, col. 2.)

Il n'eut certes pas à s'en repentir, si l'on ne considère que l'amélioration subite de sa position; mais lancé sans expérience dans le monde à un âge où la main bienveillante d'un père peut seule écarter les mille dangers qui se pressent sur la route du débutant, il se laissa entraîner à commettre des fautes graves qui pesèrent lourdement sur le reste de son existence. C'est ainsi qu'il acquit la funeste passion du jeu et que, malgré les sommes considérables qu'il gagnait dans ses concerts, il en vint à ne plus avoir même de violon pour jouer.

Un jour, se trouvant à Livourne dans cet embarras, il dut emprunter un violon à un négociant français. Celui-ci lui prêta un magnifique instrument de grand prix et lorsque, après le concert, l'artiste voulut le lui rendre, il lui dit : « Je me garderai bien de profaner des cordes que vos doigts ont touchées ; c'est à vous maintenant que mon violon appartient. » Paganini ne se sépara plus de cet instrument et c'est sur lui qu'il exécuta ses plus belles créations.

Le démon du jeu eût complétement brisé la carrière du grand artiste, si par un effort de volonté il n'avait réussi à se défaire de sa passion. C'est ainsi qu'il raconte lui-même cet acte important de sa vie.

« Je n'oublierai jamais, dit-il, que je me mis un jour dans une situation qui devait décider de toute ma carrière. Le prince de *** avait depuis longtemps le désir de devenir possesseur de mon excellent violon, le seul que j'eusse alors, et que j'ai encore aujourd'hui. Un jour, il me fit prier de vouloir bien en fixer le prix ; mais, ne voulant pas me séparer de mon instrument, je déclarai que je ne le céderais que pour deux cent cinquante napoléons d'or. Peu de temps après, le prince me dit que j'avais vraisemblablement plaisanté en demandant un prix si élevé de mon violon, et ajouta qu'il était disposé à en donner 2000 francs.

» Précisément, ce jour-là, je me trouvais en grand besoin d'argent, par suite d'une assez forte perte que j'avais faite au jeu, et j'étais presque résolu de céder mon violon pour la somme qui m'était offerte, quand un ami vint m'inviter à une partie pour la soirée. Mes capitaux consistaient alors en 30 francs et déjà je m'étais dépouillé de mes bijoux, montre, bagues, épingles, etc.

» Je pris aussitôt la résolution de hasarder cette dernière ressource, et, si la fortune m'était contraire, de vendre le violon et de partir pour Saint-Pétersbourg, sans instrument et sans effets, dans le but d'y rétablir mes affaires. Déjà mes 30 francs étaient réduits à 3, et je me voyais en route pour la grande cité russe, quand la fortune, changeant en un clin d'œil, me fit gagner 100 francs avec le peu qui me restait. Ce moment favorable me fit conserver mon violon et me remit sur pied. Depuis ce jour je me suis retiré du jeu, auquel j'avais sacrifié une partie de ma jeunesse, et, convaincu qu'un joueur est partout méprisé, je renonçai pour jamais à ma funeste passion. »

Paganini tint sa parole ; il abandonna complétement le jeu, mais il resta un homme fantasque, bizarre, témoignant, au milieu du plus grand succès, d'un profond dédain pour toutes les conventions sociales.

Sa haute taille, son corps maigre, sec et nerveux, ses traits dignes du Méphistophélès de Gœthe lui donnaient un étrange pouvoir de fascination sur la foule. Lorsque, saisissant son violon, il faisait courir l'archet sur les cordes, il paraissait quitter cette terre pour s'élancer dans un monde inconnu et, les yeux fermés, les mains crispées, oubliant la présence des spectateurs, il semblait s'abandonner complétement à une inspiration mystérieuse.

La foule aime tout ce qui est étrange, tout ce qui sort de l'ordinaire; aussi se laissait-elle entraîner autant par cette mise en scène fantastique que par le talent vraiment sublime de l'artiste.

L'enthousiasme des admirateurs de Paganini ne connaissait surtout plus de bornes, lorsque le violoniste, abandonnant le terrain ordinaire de l'art, se livrait sur une seule corde de son violon à d'étonnantes variations. La merveilleuse habileté qu'il avait acquise sur la quatrième corde fut, on peut le dire, la plus solide base de sa réputation.

Il dut cette faculté spéciale à un des accidents de son existence si agitée et si tourmentée. S'étant trouvé mêlé, pendant son séjour à Florence, à une intrigue ténébreuse, il fut arrêté et jeté en prison. Là, enfermé dans un cachot humide, il n'avait d'autre distraction que son violon qu'on lui avait laissé ; mais bientôt les cordes se cassèrent l'une après l'autre; la quatrième seule résista ; l'artiste par désœuvrement essaya de se servir de son instrument réduit à une seule corde et réussit à acquérir ce talent bizarre qui devait lui être plus tard si utile.

Je dois ajouter cependant que certaines personnes nient l'authenticité de cette incarcération.

De 1828 à 1832, Paganini fit le tour de l'Europe, s'arrêtant dans chaque grande ville pour donner des concerts.

Il visita Paris en 1831, et dès son premier concert donné à l'Opéra le 9 mars, il devint l'idole du dilettantisme français.

Ayant réuni ainsi dans ces quelques années une immense fortune, il abandonna l'arène artistique et se retira en Italie, où il avait acquis une superbe villa dans les environs de Parme. Là il vécut éloigné du monde, sombre, bizarre, énigmatique, tel qu'il avait été pendant toute sa carrière, et mourut en 1840, à Nice, où il était venu chercher la santé.

En somme, Paganini fut un violoniste comme le monde n'en verra sans doute jamais. Aucun artiste n'a depuis réussi à égaler ce merveilleux talent.

On a quelquefois reproché à Paganini son caractère bizarre, son excentricité, que quelques-uns ont appelé du charlatanisme, et aussi sa cupidité. Quant à ce dernier point, il suffira de citer un seul acte de sa vie pour répondre à cette accusation.

En 1838, après avoir assisté, au Conservatoire, à l'exécution des deux premières symphonies de Berlioz, il envoya au jeune compositeur une somme de 20000 francs pour l'encourager dans cette voie et lui témoigner son admiration.

H. NORVAL.

LES GRANDES CHALEURS

DANS LES DIVERS PAYS DU GLOBE

Après la saison de chaleur extrême que nous venons de traverser, il n'est pas sans intérêt d'avoir quelques renseignements sur la température des divers pays de notre globe et sur les étés rigoureux qui y sévissent.

On assure qu'il n'est pas d'endroit sur la terre où la chaleur sévit plus grande en été que dans les montagnes du Tibet, où le thermomètre, à l'ombre, ne marque pas moins de 52 degrés Réaumur. Au Sénégal, et souvent à la Guadeloupe, il atteint 44 degrés ; en Perse, 41 ; à Calcutta et dans l'Amérique centrale, 40; dans l'Afghanistan, l'Abyssinie et les déserts de l'Afrique, 34. En Grèce et en Arabie, il s'élève ordinairement de 32 à 34. Au Canada et à New-York, il ne dépasse guère 31 degrés. En Espagne, sur les plateaux de l'intérieur de l'Inde, en Algérie, en Chine, on a 30 degrés; en Danemark, à Saint-Pétersbourg, à Shanghaï, dans l'empire de Birmanie et en France, il se tient à 26 degrés environ.

Ce sont là des températures marquées à l'ombre et qui se produisent presque toujours dans les pays que nous venons de citer. Ce qui n'empêche pas qu'à des intervalles plus ou moins longs il ne se produise quelque été si ardent, qu'il ne devienne une véritable calamité.

Ainsi, en l'an 627, en France, la chaleur dessécha les rivières et les sources, et un grand nombre de personnes succombèrent à la soif. En 879, on ne put point cultiver les champs, tant le sol était calciné par les rayons du soleil. En 993, selon les chroniques du temps, les légumes et les herbes étaient grillés à ce point qu'ils étaient *jaunes comme pains cuits au four*. En l'an 1000, on vit, ce qui ne contribua pas peu à propager la croyance à la fin du monde dans un délai prochain, les rivières desséchées au point que la putréfaction des poissons engendra de nombreuses épidémies. En 1132, la terre se *corrompit*, et le lit du Rhin resta complètement à sec durant plusieurs mois. En 1705, il était devenu impossible de sortir de chez soi à midi : l'atmosphère échauffée ressemblait à *un four de cristal*. En 1779, nombre de personnes furent asphyxiées dans les rues, tant l'air était devenu irrespirable.

L'OUVERTURE DE LA CHASSE

Tremblez, perdreaux et faisans ! tremblez, lièvres et chevreuils ! tremblez, ô vous tous, hôtes de nos bois et de nos campagnes ! Car la main invisible qui vous protégeait, qui vous abritait contre tout danger, s'est retirée de vous, et désormais chaque buisson, chaque rocher recèle un ennemi impitoyable.

Et en effet, le 31 août, le jour de l'ouverture de la chasse dans la zone des départements avoisinant Paris, cette date fatale pour les uns, si impatiemment attendue par les autres, est enfin arrivée.

Depuis un mois, à la ville, à la campagne, on ne s'entretient que de ce grand événement. Chaque ami, en vous abordant, vous fait la même question: « Où faites-vous l'ouverture ? » Puis il vous donne des nouvelles de son chien, de ses espérances. « Et le port d'armes ? avez-vous votre port d'armes ? » — « De qui est votre fusil ? » — « Prenez-vous du 7 ou du 8 ! » Bref, pendant le mois d'août, on ne parle plus que de l'ouverture ; devant cette universelle préoccupation, tout autre sujet de conversation s'efface ; la politique, les arts, les sciences sont relégués au second plan.

Mais c'est pendant la dernière semaine d'août que les préparatifs prennent un redoublement d'activité : les armuriers sont sur les dents ; les chasseurs vont et viennent fiévreusement; les uns se refont la main dans leurs parcs, les autres essayent leurs chiens, et tous consultent anxieusement le baromètre. « Fera-t-il beau dimanche? » — car l'ouverture est un dimanche, cette année. Pour peu que vous ayez quelques notions du noble art de Mathieu Lœnsberg, vos pronostics favorables seront toujours accueillis avidement.

Le samedi, malgré le temps pluvieux qui présage pour le lendemain une non moins mauvaise journée, la salle des pas-perdus de chacune des gares parisiennes regorge de chasseurs avec leurs chiens. Quel vacarme, quel tohu-bohu ! Les chiens aboient, hurlent ; les maîtres sifflent ou se disputent avec les employés qui veulent les obliger à se séparer de leurs bêtes favorites.

C'est un spectacle vraiment curieux que ce départ le jour de l'ouverture ! Et ces costumes ? quelle variété ! quelle diversité ! Allez donc reconnaître sous ces accoutrements les personnes que vous connaissez le mieux ! Voyez-vous là-bas ce grand monsieur maigre en chapeau rond, guêtré et vestonné et qui a l'air de s'être plongé des pieds à la tête, fusil compris, dans un bain de chocolat? C'est mon docteur. — Et ce petit monsieur rubicond, qui porte si galamment la casquette de chasse avec la plume de bartavelle? C'est mon notaire.

Mais ne raillons personne ; nous sommes nous-

même là, harnaché de pied en cap, et comme tous nos voisins, nous nous prenons à jeter des regards rêveurs sur les nuages gris qui passent au-dessus de nos têtes, entraînés par un vent rapide.

En wagon, pendant que le train nous emporte en sifflant, je me mets à réfléchir à la stupéfaction des pauvres animaux que nous chasserons demain. Quelle surprise pour eux que le jour de l'ouverture!

Perdrix et lièvres se reposent paisiblement; la nuit a été fraîche, et les gracieuses bêtes attendent avec impatience le lever du jour; elles ignorent qu'il existe un 31 août qui doit leur être particulièrement fatal; les jours ne se suivent-ils pas dans une régulière uniformité! Enfin, le jour point; déjà dans les champs rôdent des formes inaccoutumées; quelques détonations sourdes retentissent de loin en loin.

Que signifie tout ce bruit? Les perdrix lèvent la tête, les lièvres dressent leurs longues oreilles. Tout à coup, voilà un chien suivi d'un homme; l'œil en feu, le redoutable animal s'arrête fixement devant les pauvres oiseaux, qui restent un instant glacés d'effroi, puis s'envolent comme une gerbe de fusées; mais, à ce moment, un bruit semblable au tonnerre éclate, les projectiles sifflent autour des fugitifs, qui voient l'un des leurs tomber mort à terre. La troupe tremblante cherche un couvert, s'abrite, se tapit; on compte les blessés, on se demande ce que peut bien signifier cette inexplicable agression de la part de l'homme, que l'on a vu jusqu'alors si inoffensif, si bon. Mais les coups de fusil retentissent sur tous les points de la plaine; voici de nouveau les chiens. Éperdus, les malheureux perdreaux se sauvent dans toutes les directions, mais partout le plomb des chasseurs les attend, et la nuit seule vient leur apporter quelques instants de répit. Ce soir-là, le pauvre perdreau échappé à ce carnage, tapi dans son sillon, doit se faire de curieuses réflexions sur la bizarrerie de l'homme, qui hier passait à ses côtés sans même chercher à l'effrayer, et qui aujourd'hui le pourchasse et le tue sans trêve ni merci.



Le lièvre fit une gracieuse culbute. (P. 237, col. 2.)

Mais il sera dit que cette année la nature aura voulu épargner au perdreau une partie des terreurs de ce terrible jour. Dès le matin du dimanche, la pluie, fine, froide, tombe sans relâche, transformant les champs en fondrières. Allez donc chasser par un temps pareil, pour patauger dans les terres labourées et vous traîner péniblement avec quelques kilos de boue à chaque pied! Ni la pluie, ni la boue, ni le

vent, ni le tonnerre, ne peuvent arrêter un chasseur enthousiaste le jour de l'ouverture; et déjà de tous côtés on entend la fusillade.

Sans être précisément enthousiaste, je suis obligé de suivre l'exemple général, et me voilà piétinant dans la boue sous une pluie battante.

Un de nos compagnons est un jeune baron, qui nous a entretenu hier soir de ses étonnants exploits.

Et ce matin il marche à côté de moi, enveloppé dans un moelleux caoutchouc, suivi d'un petit groom qui porte son carnier et ses munitions; il faut entendre les malédictions que le malheureux jeune homme adresse au temps et à la pluie; il parle tant et il est si bien empêtré dans son imperméable, que les perdreaux ont tout le temps de se mettre hors de portée avant qu'il ait pu épauler son arme.

A midi, nous nous réunissons à la ferme d'Aulnoy, dépendance de la propriété de notre hôte, et nous déjeunons; le déjeuner est toujours chose importante et intéressante un jour d'ouverture. Chacun raconte ses rencontres, ses succès, ses désappointements; mais en somme la matinée, malgré la pluie, n'a pas été mauvaise, et sur la table de la ferme je vois rangée déjà une file respectable de perdreaux.

Vers deux heures, le soleil paraît; nous le saluons de nos acclamations et nous nous remettons en marche. A peine avons-nous fait deux cents pas, qu'un beau lièvre débuche d'un champ de luzerne, juste en face de notre hôte, qui l'arrête par un joli coup de fusil à trente pas, en lui faisant faire la gracieuse culbute que l'on caractérise par cette comparaison : *faire le manchon.*

Un peu plus loin, notre jeune baron se couvre de gloire : une compagnie de perdreaux lui part dans les jambes, ce qui lui occasionne une telle peur qu'il en laisse partir son fusil sans épauler, à la grande indignation de son chien, qui s'arrête à le considérer avec un air de mépris. Cependant, comme son coup de fusil est parti, j'ai quelque peine à lui faire comprendre que c'est moi qui ai abattu les deux perdreaux qu'il voit par terre. Je l'entends murmurer qu'il est bien sûr d'avoir visé en plein dans le tas.

Mais le vent et la pluie reprennent, et nous regagnons le château.

Le soir, la joyeuse compagnie se trouve réunie à table, et arrose par de larges rasades de champagne les excellents perdreaux rôtis, exquises personnifications de l'ouverture. Puis, au dessert, chacun ra-



Notre jeune baron se couvre de gloire. (P. 237, col. 2.)

conte ses aventures de chasse, vraisemblables et invraisemblables. Je ne pus résister au désir de raconter ma première odyssée.

Me trouvant dans le Midi, j'avais été chasser le lièvre au pied des Pyrénées; on sait que ces montagnes renferment un grand lièvre rouge, d'une très-belle espèce, mais fort difficile à chasser.

J'avais battu pendant toute la journée buissons et rochers, mais infructueusement, et je m'en revenais le soir bredouille, en faisant les plus tristes réflexions sur ces fameux lièvres, lorsque sur la route je fus accosté par un paysan qui m'offrit de me vendre justement un lièvre rouge. En effet, il tira de son panier un superbe animal, pour lequel il me demanda la somme de cinq francs. L'offre était tentante; j'acceptai, et, posant mon fusil contre un arbre, je sortis l'écu de cent sous, et pris le lièvre nonchalamment par les oreilles comme me le présentait le paysan. Mais, à ma grande stupéfaction, l'animal, que je croyais mort, m'envoya en pleine poitrine deux terribles coups de patte, et avant que je fusse revenu de mon étonnement, il était par terre et prenait son élan. Je vois encore ce grand diable de lièvre détalant à fond de train sur la route, et le paysan me regardant d'un air narquois. C'était une leçon méritée, et jamais plus je n'ai eu envie de remplacer le fusil par la pièce de cent sous.

Th. Lally.



UNE MINE DE GAZ D'ÉCLAIRAGE

L'Amérique est vraiment un pays de merveilles. On dirait que la Providence, tenant en réserve cette terre nouvelle pour le jour où notre vieux monde ne suffirait plus à l'expansion de notre race, ait voulu la doter de qualités et de richesses toutes nouvelles et particulièrement appropriées à l'industrie de notre siècle.

L'autre jour, un de nos collaborateurs vous racontait comment un hasard avait fait connaître ces immenses réservoirs de pétrole, qui paraissent s'étendre sous tout le sous-sol de la Pensylvanie, et comment cette substance, à peine connue dans l'ancien monde, était devenue la base d'une importante industrie.

Il y a peu de temps, dans ce même pays de Pensylvanie, près de Titusville, des industriels avaient entrepris le forage d'un puits dans l'espoir de rencontrer un réservoir de pétrole.

Après un travail assez long, la sonde parut rencontrer la voûte du réservoir, mais, au lieu du pétrole que l'on attendait, on vit s'échapper de l'orifice du puits une énorme colonne de gaz.

Ce phénomène se prolongeant, on analysa ce gaz et on reconnut qu'il était combustible et qu'il possédait un pouvoir calorifique considérable. On jaugea alors la quantité de gaz produite par le puits, et on s'assura qu'elle dépassait trois millions de pieds cubes par jour.

L'industrie américaine ne pouvait laisser sans emploi une pareille source de richesse; on dirigea le gaz dans de vastes réservoirs en fer semblables à ceux employés pour notre gaz ordinaire, et aujourd'hui c'est le gaz fourni par le puits qui, emmagasiné et épuré, fournit à plus de deux cent cinquante maisons de Titusville l'éclairage et le chauffage.

Peut-être allez-vous me demander d'où provient ce gaz en si grande quantité. Voici comment il est possible, je crois, d'expliquer ce phénomène bizarre: Le pétrole est toujours accompagné, dans ses dépôts souterrains, de gaz éminemment combustibles, qui s'échappent ou se mélangent avec lui à sa sortie des puits. Supposez que ce pétrole se soit trouvé emmagasiné dans quelque vaste grotte souterraine, où il aura formé un lac; le gaz se sera séparé du liquide et aura été se réunir dans la partie supérieure de la grotte. La sonde ayant percé la voûte de cette grotte, le gaz s'est échappé, et, dans un temps plus ou moins long, lorsqu'il sera épuisé, c'est sans doute le pétrole qui lui succédera.

P. Vincent.

LA GROTTE D'ADELSBERG

Si la terre, avec l'ensemble merveilleux de ses paysages infiniment variés, la splendeur de ses végétations, la limpide fraîcheur de ses fleuves et de ses ruisseaux, l'orgueil de ses montagnes, sa parure de fleurs, ses grandes villes où s'entassent tous les miracles de la civilisation, présente aux regards de l'observateur un spectacle singulièrement attrayant, il en est d'autres d'une curiosité peut-être plus piquante encore.

Ce sont ceux que nous offre le monde souterrain, et qu'il faut aller chercher jusque dans les entrailles profondes du globe.

Le monde souterrain a déjà été l'objet de bien curieux travaux. Un des plus savants ingénieurs de notre époque, M. Simonin, l'a pris pour sujet d'un livre illustré avec beaucoup de talent, et qui a compté parmi les plus brillants succès de la littérature scientifique de ces dernières années.

Mais ni M. Simonin, ni ses brillants devanciers n'ont pu épuiser cette inépuisable matière. Aussi voudrions-nous à notre tour prendre par la main les aimables lecteurs, et même les jolies lectrices du *Journal de la Jeunesse*, pour les conduire dans la pénombre mystérieuse où les poètes ont placé le royaume des Gnômes, des Cabires, des Cyclopes et des Kobolds, auxquels a été confiée la surveillance des trésors secrets de la terre, notre mère féconde.

Aujourd'hui, si vous le voulez bien, nous allons traverser en train express et, sans nous arrêter à aucune des stations, si charmantes qu'elles soient, que nous rencontrerons sur notre route, la France et l'Italie. C'est à peine si je vous accorde une halte d'un moment pour jeter un coup d'œil, mais un seul, au grand canal de Venise, que nous allons franchir en gondole pour nous embarquer près de la place Saint-Marc, sur les bateaux du Lloyd autrichien.

Six heures de navigation, et nous voici sur les quais magnifiques de Trieste, la riche cité commerciale, la ville cosmopolite, tout à la fois grecque, allemande et italienne.

Mais je ne vous ai pas menés si loin, mes jeunes amis, pour vous laisser bien longtemps dans cette ruche industrielle où il y a, j'en ai peur, plus de frelons que d'abeilles. A peine arrivé, il faut déjà repartir. La vie est un voyage, et le repos n'est permis qu'à ceux qui ont déjà touché le but.

Quand on quitte Trieste, comme nous le faisons maintenant, pour remonter vers le nord, on est tout étonné de l'aspect étrange que présente la nature. On voit se dresser devant soi, dans la distance, tout un vaste système de montagnes, qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, en formant une série de terrasses, disposées pour le plaisir des yeux, et qui donnent à tout le paysage environnant un caractère de grandeur, de calme et de beauté, dont les plus indifférents sont involontairement frappés.

Cette montagne, connue dans le pays sous le nom de Gabreck, n'est autre chose qu'une immense roche calcaire percée, trouée, crevassée, qui fait songer à quelque éponge gigantesque. Sa superficie est toute couverte de pierres détachées du sol, prêtes à rouler sous le pied qui les touche. Aucune eau ne séjourne sur ce sol spongieux : la pluie s'y trouve absorbée en tombant, et vous y chercheriez en vain une rivière, un torrent, une source, une cascatelle, rien en un mot de ce qui donne au paysage alpestre sa fraîcheur, sa grâce et son murmure.

Parfois cependant la nature, qui vit de contrastes, a ménagé, au milieu de la roche calcaire et friable, un banc de grès imperméable et résistant, qui sait, lui, contenir et garder les eaux. Elles coulent ainsi un moment dans ce lit inattendu, jusqu'à ce que la pente les amène sur la roche spongieuse : là, elles s'infiltrent dans ses porosités, se frayent une route souterraine, disparaissent tout à coup, et continuent leur course cachée dans l'intérieur de la montagne, jusqu'à l'heure où un nouveau banc de grès les rendra à la lumière.

Nous voyons d'ordinaire les fleuves naître d'une goutte d'eau, descendre en ruisseaux, et se grossir lentement d'affluents nombreux qu'ils emportent jusqu'à la mer, où tous ensemble ils vont se perdre à jamais dans l'immensité. Ici, rien de semblable : tout entière la masse des eaux sort d'un rocher et rentre dans un autre, offrant ainsi le spectacle vraiment étrange d'une rivière qui disparaît et reparaît tour à tour.

Parfois, vous vous trouvez au bord d'un précipice que vous n'aviez pas aperçu, et qui semble s'être creusé tout à coup sous vos pieds. Les bords du gouffre sont arides ; mais vous apercevez bientôt, en vous penchant, une végétation abondante et fraîche, qui tapisse ses profondeurs. Tout au fond de l'abîme, votre œil se repose doucement sur l'émeraude d'une prairie, ou sur l'or d'une moisson de blés mûrs.

Mais ces spectacles, si nouveaux qu'ils soient, ne sont rien en comparaison de ceux qui attendent encore le voyageur.

La vraie curiosité de la montagne de Gabreck, c'est la grotte d'Adelsberg.

A une demi-lieue environ de la route impériale qui conduit de Trieste à Laybach, un ressaut assez brusque de la montagne interrompt tout à coup une de ces riantes et fraîches vallées que, dans la langue du pays, on appelle du joli nom de *Dolinas*. Une petite rivière, aimable et capricieuse, qui s'attardait dans la prairie en jasant sous les saules, fait un faux pas, et brusquement, avec un murmure rauque, disparaît dans une caverne qui l'engloutit tout entière.

Tout près de cette caverne, vous en trouvez une seconde ; mais celle-là n'a pas la moindre rivière, et vous y pouvez pénétrer à pied sec : c'est la grotte d'Adelsberg.

La grotte d'Adelsberg est la plus grande de notre Europe et la plus belle du monde. C'est pour cela que je l'ai choisie comme le but de notre première excursion.

L'entrée est majestueuse.

Vous traversez tout d'abord un long vestibule de rochers, bas, larges, montant par une rampe douce et presque insensible. Vous arrivez bientôt à un pont naturel, formé par des rochers, arc-boutés les uns contre les autres, et faisant voûte. Sous ces rochers, on entend gémir la *Pivka* prisonnière. La pau-

vrette semble pleurer la liberté perdue, et l'on devine aisément qu'elle voudrait bien s'en aller; mais la grotte d'Adelsberg ne rend point ses captifs, et la jolie rivière est désormais condamnée à couler dans l'ombre.

Ce pont est comme une limite fatale. Il va vous séparer de la lumière... Quand vous l'aurez franchi, vous serez dans le royaume ténébreux et vague du monde souterrain. Là, vous ne vous avancez plus que la lampe du mineur à la main, car la marche devient difficile : vous glissez dans un couloir si étroit que la montagne qui se resserre, jalouse comme un être animé et vivant, semble vouloir vous en défendre l'entrée.

Aussi, avec quel sentiment de délivrance vous trouvez-vous tout à coup déboucher dans une vaste salle, large de cent cinquante pieds, haute de soixante, où votre poitrine dilatée semble maintenant respirer à l'aise!

Cette salle s'appelle le Dôme, *Domus*, comme qui dirait la maison par excellence. Elle est ornée de longues files de colonnes, isolées ou accouplées, tantôt à demi engagées dans ses parois, tantôt détachées et isolées, mais vous apparaissant toujours comme la décoration splendide du temple le plus magnifique que la nature se soit jamais élevé de ses propres mains.



Le labyrinthe, dans la grotte d'Adelsberg. (P. 240, col. 1.)

Après avoir goûté quelques instants de repos dans ce dôme, où vous vous trouvez si bien, vous pénétrez dans le labyrinthe, dont vos guides tiennent le fil, et vous vous aventurez, en marchant d'étonnement en étonnement, à travers d'indescriptibles spectacles.

Toutes les formes que la fantaisie peut rêver, tous les caprices que peut enfanter le cerveau d'un poëte en délire, se trouvent ici réalisés par le sourd et lent travail des siècles, avec une ampleur et une magnificence sans égales. Incessamment passant à travers les filtres secrets de la montagne, roulant avec les métaux dans ses veines profondes, pénétrées d'acides et de gaz inconnus, lentement et une à une, les gouttes arrivent et suintent à la voûte des grottes, où elles s'arrangent en pendentifs grandioses, décrivant mille figures ingénieuses et compliquées. D'autres fois leur pesanteur les entraîne, et elles tombent jusqu'à terre. Mais, tandis que la plus pure larme de la rosée, roulant du sein d'une rose, dès qu'elle a touché le sol devient boue, ici, au contraire, la goutte reçue par le rocher s'y purifie et s'y congèle, et, peu à peu, grossie d'autres larmes, perles comme elle, remonte en colonnes jusqu'à la voûte. Parfois ainsi, stalactites qui descendent, stalagmites qui remontent, s'allongent les unes vers les autres, comme les deux fûts d'une colonne brisée qui voudraient se rejoindre à travers l'espace. Souvent elles se rejoignent, en effet, et l'on retrouve la trace distincte de leur suture.

Ainsi, pendant plus de deux heures, on traverse une éblouissante succession d'Alhambras mauresques, de cathédrales gothiques, de temples et de palais, où l'on croirait que la Renaissance s'est épuisée à jeter des pendentifs aux voûtes et à poser des moulures aux corniches.

Mille fantaisies capricieuses vous entourent. Ici vous diriez la chaire d'un prédicateur, fouillée de sculptures comme à Bruges ou à Malines; un double rideau de baldaquins dentelés descend de toutes parts, comme pour servir de porte-voix à l'orateur qui viendrait annoncer la bonne nouvelle de l'Évangile aux catéchumènes de ces nouvelles catacombes. En face de la chaire s'aligne une rangée de stalles, surmontées de pinacles, de trèfles et de clochetons. Tout à côté, et comme pour compléter cet ensemble religieux, la roche congelée a pris la forme d'une gigantesque cuve baptismale, avec un couvercle percé à jour.

A suivre. LOUIS ÉNAULT.





La Treille n'était pas encore vendue. (P. 241, col. 1.

UNE SŒUR[1]

CHAPITRE XIII

Les débuts.

On avait quitté la Treille, non sans d'amers regrets et quelques larmes secrètes : Marc et Pierre avaient bravement subi les adieux des voisins, curieux de savoir l'étendue des malheurs qui frappaient la famille. M. de Banville, le savant célèbre, membre de l'Institut, possesseur d'une grande fortune, était l'objet de l'orgueil sinon de l'affection des bourgs environnants, et sa mort avait causé une véritable stupeur ; on a toujours peine à croire aux coups de la redoutable messagère du Tout-Puissant, lorsqu'ils surviennent au sein de la prospérité matérielle. Mais le bruit des pertes pécuniaires de M. de Banville s'était bientôt répandu ; on avait dit qu'il était mort parce qu'il était ruiné ; puis de sombres rumeurs avaient commencé à circuler, et il avait fallu toute l'amitié du docteur Lebreton pour les orphelins, comme toute son influence dans le pays, pour détruire l'opinion qui allait se propageant dans les marchés : « M. de Banville s'était tué, disait-on, parce qu'il allait faire faillite. »

La Treille n'était pas encore vendue ; les formalités légales n'étaient pas achevées à Paris, mais le conseil de famille était déjà constitué. Pierre avait souri amèrement en regardant la liste envoyée à Élisabeth par l'homme d'affaires. « Combien y a-t-il là de gens qui s'intéressent à nous ? » avait-il dit. Élisabeth secouait la tête, elle ne se faisait pas d'illusions, mais son espérance était trop ferme pour se laisser ébranler par l'isolement : « Quand tu seras un ingénieur célèbre et que Marc sera devenu général, dit-elle, il y aura bien des gens qui s'intéresseront à nous ; c'est à vous de faire votre place en ce monde. — Nous ferons en même temps la tienne ! » cria Marc. Henri se pressait contre les genoux de sa sœur. « Oui, reprit Élisabeth, ma place se fera avec la vôtre et par la vôtre, car je n'en aurai jamais d'autre. » Dans le plus grand enivrement de sa passion scientifique, lorsque l'amour pur de l'étude l'emportait sur tout le reste dans l'esprit d'Élisabeth, elle n'avait jamais rêvé un renom personnel ; elle avait caché ses rares facultés à l'ombre de la famille ; maintenant que les grands devoirs de la vie pesaient sur elle de tout leur poids, elle se rappelait les dons intellectuels qu'elle avait reçus de Dieu comme un moyen de faciliter l'éducation de ses frères, comme une ressource d'économie pour achever leurs études sans entamer le mince patrimoine qui devait suffire à peine à leur existence en commun. Élisabeth n'avait pas coutume de raisonner sur ses devoirs, mais elle sentait que l'intelligence d'une femme, l'esprit d'une femme, même lorsqu'ils sont rares, appartiennent au petit cercle des siens et doivent se déployer pour leur service ; c'est un moyen, jamais un but.

Marc et Pierre auraient voulu retourner sur-le-champ à Paris ; ils étaient humiliés autant qu'attristés, et il leur semblait que dans le tourbillon d'affaires et de plaisirs d'une grande ville on oublierait plus vite les malheurs qui les avaient frappés, objet à la campagne de tant de curiosités et de bavardages. Élisabeth résista quelque temps : « Laisse-moi le

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209 et 225.

loisir de me reprendre ! » avait-elle dit un jour à Pierre qui lui parlait de départ. Pierre avait regardé sa sœur avec étonnement. Élisabeth ne pleurait jamais ; mais les cercles noirs autour de ses yeux, la pâleur de ses joues, la contraction presque convulsive de ses lèvres trahissaient une lutte intérieure. Dès lors, Pierre avait gardé le silence et réprimé de son mieux l'impatience de Marc.

C'est qu'Élisabeth, résolue et fière, savait ce qu'elle entreprenait ; elle mesurait les difficultés de sa tâche. Les amertumes imprévues comme les secours cachés restent entre les mains de Dieu et sont voilés à nos regards, même les plus prévoyants, mais la jeune fille entrevoyait assez de soucis, d'épreuves et de combats pour se rattacher avec une fidélité douloureuse au passé qui lui échappait ; chaque arbre, chaque pierre de la Treille lui tenaient au cœur lorsqu'il fallait tout quitter. L'orgueil blessé, l'humiliation de la ruine ne trouvaient pas de place dans ses regrets. Élisabeth attachait très-haut son estime et ses pensées, elle n'aurait pas imaginé que le changement de fortune pût modifier l'opinion générale sur sa famille, et l'isolement qui s'était fait autour d'eux, au lieu de la froisser comme ses frères, lui semblait un sujet de satisfaction. « Quel bonheur qu'on ne fasse pas de visites dans ce pays-ci ! disait-elle. Marc a vu les maris, mais les femmes ne se dérangent pas, et je suis si occupée ! Je n'ai pas le temps de faire la conversation ! » Les regards compatissants de Marianne ou de Thomas, lorsqu'elle les saisissait au passage, lui faisaient l'effet de s'adresser au coup que la mort avait porté, non aux vicissitudes de la fortune. « On sait ce que c'est que d'être orphelins ! » se disait-elle, pauvre enfant qui n'avait jamais connu la tendresse d'un véritable père !



Vous êtes bien jeune, lui dit le notaire. (P. 244, col. 1.)

Tout était fini cependant ; une partie du modeste mobilier de la Treille avait pris le chemin de Paris. Les beaux meubles, les riches ornements, les objets d'art qui décoraient l'appartement de la rue de Grenelle devaient être vendus prochainement. Le notaire chargé de la liquidation par le conseil de famille portait à six mille livres de rente la fortune réunie des quatre orphelins. Il fallait vivre là-dessus, achever là-dessus l'éducation des trois frères : Élisabeth n'était pas complétement ignorante de la valeur de l'argent ; elle croyait se rendre compte de l'étroitesse de leur situation, elle s'aperçut bientôt qu'elle ne l'avait pas mesurée tout entière.

Il fallait se loger, il fallait trouver trois chambres, un petit salon, une cuisine et un réduit pour Marianne qui refusait absolument de quitter « ses enfants ». Marc et Pierre étaient rentrés au collége en qualité d'internes, jusqu'à Pâques ; le semestre avait été payé d'avance à la rentrée des classes. « Puisque les haricots et la piquette sont achetés, autant les consommer, » avait dit Marc. Henri était resté avec sa sœur ; ils vivaient dans un coin de l'appartement démantelé qu'ils occupaient encore six mois auparavant avec leur père et leur mère. Ce temps paraissait bien loin à Élisabeth lorsqu'elle parcourait les rues du faubourg Saint-Jacques dans l'espoir de trouver un logis à portée du lycée Louis-le-Grand. Elle désirait fort que ses frères pussent rester dans leur collége. « J'aurais honte d'avoir des prix au concours pour Charlemagne ! » disait Pierre. Marc ne prétendait pas aux prix du grand concours.

Pauvre Élisabeth ! que de maisons qui la repoussaient dès l'entrée et qu'elle n'osait même pas explorer ! Que d'espérances déçues dans les maisons qui la séduisaient ! Que de découvertes sur le luxe croissant des habitants de Paris, et sur les inconvénients de la pauvreté ! Que d'humiliations qui glissaient sur le simple courage de la jeune fille pour aller blesser Marianne, habituée depuis tant d'années à la richesse de ses maîtres ! Élisabeth avait établi son budget, non sans beaucoup de peine ; après de fréquents appels à l'expérience de la vieille femme de charge, on avait décidé que la nourriture, la toilette et la petite somme qu'il fallait réserver aux cas imprévus ne permettaient pas de consacrer plus de mille francs au loyer. Hélas ! tous les appartements tolérables dépassaient les ressources d'Élisabeth ! Ses prétentions étaient cependant bien modestes et diminuaient tous les jours.

« Je finirai par demander une loge de portier, disait-elle un matin à Henri, tout en renouant sa cravate avant de reprendre ses recherches journalières ; j'en ai vu une hier qui nous conviendrait tout à fait ; c'était dans une maison neuve, un vrai salon, éclairé au gaz ; il est vrai qu'il aurait fallu nous entasser tous les quatre dans une soupente ! »

« Qu'est-ce que c'est qu'une soupente ? » demanda Henri avec une grimace de dégoût. L'organisation délicate de l'enfant, sa santé frêle, ses goûts élégants préoccupaient souvent sa sœur dans le difficile choix qu'elle avait à faire ; elle avait rejeté plus d'un appartement *possible* à la pensée de l'effet qu'ils produiraient sur Henri. Elle se mit cependant à rire en voyant l'air d'effroi du petit garçon. « C'est une espèce d'armoire basse dans laquelle on monte avec une échelle, » dit-elle gaiement. « Comme celle où Marianne enfermait les belles porcelaines, » poursuivit Henri de plus en plus épouvanté. « Précisément, cria Élisabeth qui était déjà dans l'antichambre ; seulement on peut ôter la poussière. » Elle était au bas de l'escalier et dans la rue que le pauvre enfant n'était pas encore revenu de sa stupeur.

Depuis trois heures déjà, Élisabeth parcourait le quartier, passant rapidement devant les maisons qu'elle avait visitées, lorsqu'un écriteau nouveau frappa ses regards. « Je connais toutes les affiches, disait-elle. Voilà là-haut, au troisième, un appartement à louer, » s'écria la jeune fille en se retournant vers Marianne qui la suivait en boitant, grognant quelquefois et toujours triste. « Cette vieille maison nous tombera sur les oreilles, » grommela-t-elle pour toute réponse. Mais déjà Élisabeth était entrée chez le portier. La maison était vieille en effet, mais elle avait connu de meilleurs jours ; l'escalier était large et conservait encore une belle rampe de fer. Les nombreuses portes qui s'ouvraient à chaque palier portaient chacune un nom différent, indiquant une fourmilière d'habitants de tous les métiers et d'habitudes diverses. Élisabeth montait toujours.

Tout en grimpant, elle écoutait le récit de la portière : « C'était un pauvre garçon qui avait pris ça, un jeune mécanicien, très-bien et rangé comme une fille ; il allait se marier, sa belle-mère et sa belle-sœur devaient habiter chez le jeune ménage, c'était pour ça qu'il avait pris un si bel appartement ; depuis un mois il faisait faire des réparations, et il venait lui-même le soir pour travailler ; on avait remis des papiers partout, les armoires étaient arrangées, les clefs tournaient à toutes les serrures, les portes et les fenêtres se fermaient comme par miracle ; c'était un vrai bijou de logement comme vous allez voir. Quand voilà-t-il pas que la pauvre petite meurt tout d'un coup, de la petite vérole, à ce qu'on dit ; elle a été mise en terre, il y a quatre jours ; plus de noces, plus d'appartement, et c'est pour ça que j'ai mis l'écriteau ce matin. Vrai, ça me faisait quelque chose, il s'était donné tant de mal ; mais vous aurez de la chance si vous entrez là dedans, tout est arrangé comme pour une mariée. » Et la vieille portière regardait Élisabeth d'un air interrogateur, se demandant si elle cherchait un appartement pour *s'établir*. La dignité grave de la jeune fille la défendait contre les impertinences. Lorsqu'elle sortit du petit nid que le pauvre mécanicien avait préparé pour sa fiancée, elle était décidée à louer. Le lendemain le bail était préparé, et Mlle Élisabeth Marie Louise de Banville le signait chez le notaire dont elle avait gagné le cœur par sa résolution franche et la netteté de son jugement. « Pauvre enfant ! soupirait l'homme d'affaires en essuyant sa plume ; quel changement et que de peine elle va avoir ! »



CHAPITRE XIV

Le calme.

Élisabeth ne pensait pas tout à fait comme le notaire ; elle croyait avoir surmonté les principales difficultés, et elle regardait son petit appartement comme un port assuré après l'orage. Tous les meubles qu'on avait apportés de la Treille n'avaient pu trouver place dans l'étroit espace. Le vieux piano qu'Élisabeth avait gardé en souvenir de sa mère pour amuser Henri, la table ronde qui devait servir aux repas, le canapé sur lequel Henri se reposait au retour des classes, encombraient le petit salon, destiné naguère au mince mobilier du jeune mécanicien ; mais Élisabeth avait maintefois changé les meubles de place, elle avait essayé, tâtonné, organisé jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à se satisfaire. Elle n'avait pas hérité du coup d'œil d'artiste que possédait sa mère et que celle-ci avait transmis à Henri, mais elle avait un instinct d'ordre et de convenance qui suffisait au bon arrangement de ses modestes ressources. Le luxe avait disparu, il ne restait plus d'autres traces de l'élégance passée qu'une simplicité grave et la propreté recherchée que Marianne apportait partout avec elle. Les deux écoliers avaient commencé par hausser les épaules lorsqu'ils avaient visité le petit appartement au premier dimanche de sortie ; maintenant qu'ils avaient quitté les dortoirs glacés du collége et les

salles noircies par vingt générations pour s'installer en famille dans le petit logis arrangé par Élisabeth avec tant de soin, ils éprouvaient une certaine satisfaction à se trouver chez eux, au terme de la vie provisoire qu'ils menaient depuis plusieurs mois. Dans leur profond isolement les enfants de M. de Banville se serraient les uns contre les autres avec une tendresse inaccoutumée. L'étourderie de Marc, la réserve de Pierre avaient fait place à une intimité familière et douce; Élisabeth respirait enfin. « C'était la vie que j'avais rêvée, » se disait-elle, lorsque, au bout d'une journée de travail, elle se retrouvait avec ses trois frères autour de la table qu'elle venait de desservir après le modeste repas. Pierre et Marc travaillaient en silence; Henri, accroupi auprès de sa sœur, quelquefois installé sur ses genoux, lui demandait à voix basse quelques explications ou récitait ses leçons du lendemain. « Si nous ne sommes pas malades, et que les garçons ne grandissent pas trop vite pour user leurs habits, nous viendrons à bout de nous tirer d'affaire sans rien devoir à personne. »

Cette pensée de fière indépendance était toujours présente à la jeune fille; les hommes d'affaires qu'elle était quelquefois obligée de voir l'avaient plusieurs fois engagée à réclamer l'appui des membres du conseil de famille. « Vous êtes bien jeune pour porter un tel fardeau, avait dit le notaire qui connaissait Élisabeth dès l'enfance; ce n'est pas chose facile d'élever des garçons; le secours d'un de vos parents vous pourrait être utile..... » Élisabeth s'était redressée. « Mes frères s'élèveront tout seuls, monsieur, dit-elle; Marc et Pierre sont déjà des hommes et Henri est doux comme un agneau. » Le notaire souriait. « Des hommes! répéta-t-il lentement. M. Marc a...? — Dix-sept ans, répondit Élisabeth en rougissant un peu... — Et M. Pierre? — Quinze ans. Vous savez que ma mère avait perdu deux filles nées après moi, avant Marc. » L'homme d'affaires se taisait. « Que seraient-ils devenus s'il avait fallu faire deux parts de plus sur ce qui restait? » pensait-il. « Si j'avais mes sœurs! » se disait Élisabeth.

Quelques membres de ce conseil de famille, que Marc et Pierre redoutaient et méprisaient à la fois, avaient cru de leur devoir de visiter les orphelins à leur arrivée, rue de Grenelle. On avait proposé divers expédients à Élisabeth, seule à pouvoir agir d'une manière indépendante. « Vos trois frères pourraient être internes dans un lycée, disait-on, il serait facile d'obtenir une bourse pour l'un d'eux; quant à vous, ce qu'il y aurait de plus convenable serait de vous mettre en pension chez quelque vieille dame amie de la famille qui vous servirait de mère et de protectrice. Vous êtes trop jeune pour vivre seule, » ajoutait-on.

Élisabeth avait longtemps gardé le silence, écoutant sans objection les beaux projets qu'on déroulait devant elle. « Où trouverai-je cette respectable protectrice, amie de ma famille? » demanda-t-elle enfin avec calme. Ses deux interlocuteurs se regardèrent. L'un était un cousin éloigné, riche, lancé dans les affaires, dont la femme et les filles auraient poussé les hauts cris à la seule idée de recevoir chez elles « Élisabeth de Banville, avec sa robe noire, ses grands airs et ses quatre sous de rente. » L'autre était un vieux mathématicien, modeste client de M. de Banville, sans femme, sans enfants, sans fortune, qui avait accepté de faire partie du conseil de famille, comme il acceptait tous les devoirs qui se présentaient sur son chemin et qui avait accompagné le cousin chez Élisabeth sans se demander pourquoi on l'y conduisait.

Élisabeth reprit avec le même calme : « Vous ne connaissez personne qui voulût se charger de moi, n'est-il pas vrai? D'ailleurs, je ne suis pas libre de toute entrave; mon plus jeune frère ne saurait me quitter : sa santé est délicate, il a besoin d'une continuelle surveillance; j'ai aussi avec moi la femme de charge de mon père, elle est vieille et mourrait de chagrin si elle était forcée à se séparer de nous; mes deux frères aînés... — Élisabeth relevait la tête en énumérant les richesses qui lui restaient encore dans son dénûment, — travailleront mieux, je crois, si nous vivons ensemble que s'ils se trouvaient seuls au collége; nous ne demandons pas de bourse au gouvernement, nous espérons pouvoir nous suffire à nous-mêmes; » et elle se levait comme pour terminer l'entrevue. Le cousin prit son chapeau. « J'avais seulement voulu donner un conseil, » dit-il avec sécheresse. « Précisément, et je vous en remercie, — Élisabeth inclinait gravement la tête, — mais nos plans sont arrêtés, mes frères sont rentrés au lycée depuis huit jours, leur tuteur (c'était le bon notaire) a consenti sans difficulté à nos arrangements. » Le visiteur se trouvait tiré d'embarras. « Si M. Frémiot trouve tout cela bon, dit-il vivement, je n'ai plus rien à ajouter; vous excuserez ma femme et mes filles si elles ne sont pas encore venues vous voir, nous demeurons loin... elles sont fort occupées... — Je sais, interrompit Élisabeth; je suis aussi fort occupée et je ne pourrais leur rendre visite...» Elle faisait la révérence en parlant ainsi, une révérence lente, majestueuse, comme une princesse entrant dans un salon. M. de Banville avait gardé le souvenir des révérences de sa mère et il avait interdit à sa fille le petit salut familier ordinaire aux jeunes personnes : « Tu peux te donner la peine d'apprendre à faire la révérence, » avait-il dit. La déconvenue du cousin fut achevée par la révérence, il se retira sans ajouter un seul mot. Le vieux mathématicien marmottait entre ses dents. « M. Lavelége résout un problème dans ce moment-ci, » disait Élisabeth en riant et en fermant la porte du salon derrière ses visiteurs. Le vieillard se répétait à lui-même : « J'écrirai à M. Delahais, aux forges de Césan; je l'ai vu autrefois, il y bien longtemps chez sa sœur; il n'y a que lui qui puisse faire quelque chose de bon ici... je lui écrirai... je lui écrirai demain. »

Personne cependant ne vint troubler la solitude

des orphelins; quelques lettres d'affaires, les notes mensuelles des écoliers adressées à leur tuteur et renvoyées par lui à leur sœur, les signatures qu'elle avait parfois à donner pour confirmer une vente ou régulariser un acte, tels étaient les rares événements de la vie d'Élisabeth.

Ses frères trouvaient au lycée un élément d'animation et de variété; les compositions successives, les chances de succès ou de revers, l'intérêt puissant d'un travail assidu suffisaient à remplir leurs pensées comme leur temps. Marc ne flânait plus, il semblait avoir compris la nécessité d'un grand effort; Pierre avait toujours travaillé avec zèle, il était ambitieux et aimait véritablement l'étude; la vive intelligence d'Henri, sa docilité et son affection satisfaisaient pleinement toutes les espérances d'Élisabeth, qui le faisait travailler chaque soir.

« Donne-moi donc quelquefois une excuse, » disait-il en riant lorsqu'il voulait taquiner sa sœur. « Je te donnerai une excuse quand tu seras malade, disait Élisabeth; mais quand tu es paresseux, je ne t'excuse pas moi-même, comment pourrai-je demander au professeur de t'excuser? » Henri savait que la consience de sa sœur était inflexible. « Il faut toujours *piocher* avec toi! » disait-il, et il se remettait au travail.



Elle écoutait le récit de la portière. (P. 243, col. 1.)

Le temps de la jeune fille était rempli, ses heures s'écoulaient rapides et chargées de devoirs, mais son esprit ne trouvait pas dans les tâches journalières un élément suffisant pour sa puissante activité. Peu à peu, en raccommodant des bas, en épluchant les pommes de terre, parfois même en faisant les lits ou en époussetant les meubles, Élisabeth se remit à chercher la solution de quelque problème de mathématiques. Elle vaquait aux soins domestiques avec une minutieuse exactitude, arrangeant l'appartement comme elle classait les chiffres, mais son esprit était ailleurs; elle travaillait de son intelligence comme de ses mains. Un jour, elle se prit à rire toute seule en s'apercevant qu'elle venait de balayer le petit salon pour la seconde fois, absorbée qu'elle était par une question compliquée.

Sous le double effort de sa tâche matérielle et de son travail intellectuel, Élisabeth restait maigre, un peu pâle, mais sa santé était robuste, et l'attention qu'exigeaient ses frères, le mouvement qu'ils apportaient dans le petit intérieur, les joyeux récits qu'ils faisaient à table détournaient les pensées de la jeune fille d'une tension excessive; elle pouvait se livrer à son travail favori en s'occupant des soins du ménage, elle ne le pouvait plus en dictant les textes d'Henri, en lui faisant réciter ses leçons, en cherchant pour lui ses mots dans le dictionnaire. Elle ne

pouvait pas travailler le soir lorsqu'il fallait venir en aide à Marc qui commençait à étudier sérieusement la théorie de l'arithmétique pour l'examen de Saint-Cyr.

Le pauvre garçon avait grand besoin d'être encouragé. « C'est inutile, disait-il en se frappant le front; je comprends avec beaucoup de peine, et quand j'ai compris, j'oublie ce qu'on m'a demandé. Je serai refusé et je finirai par m'engager! — Pour passer un examen de plus ? » disait malicieusement Élisabeth qui n'admettait jamais qu'on pût se décourager ou renoncer à la lutte. « Plus souvent, j'apprendrai vite l'école du soldat, je me charge d'en savoir assez pour me faire casser la tête. — Ne dis pas cela, Marc ! » criait Henri, pendant que Pierre haussait les épaules. « Si nous reprenions notre ouvrage ! » disait imperturbablement Élisabeth, et elle recommençait ses explications et ses questions, toujours patiente et soigneuse à cacher son étonnement de la lenteur d'esprit de son frère. « Je n'aurais jamais le courage de te reprendre dix fois de suite quand tu te trompes toujours au même endroit, » s'écriait Pierre lorsqu'il était trop souvent dérangé dans son travail par les bévues de Marc. « Je ne t'ai pas demandé ce service, ton tour viendra, » disait le frère aîné. Pierre souriait dédaigneusement. « Je ne donnerai pas tant de mal à Élisabeth, » marmottait-il.

Élisabeth était prête à donner à tous son dévouement et ses efforts. Peut-être au fond de son âme éprouvait-elle cependant un peu moins de tendresse pour Pierre que pour ses deux autres frères ; elle sentait que Pierre était de tous celui qui avait le moins besoin d'elle.

A suivre. Mme DE WITT.



LA MER CHEZ SOI

Je suis allé dernièrement faire un tour en Angleterre, et une chose m'y a frappé : c'est que les dames et les jeunes filles prennent un soin beaucoup plus grand qu'ici d'introduire dans leurs appartements soit des fleurs rares, soit des êtres animés. Elles aiment les unes et les autres, et elles savent les rencontrer au fond de la mer. Les *actinies*, ces *fleurs-mangeantes* — *ambulantes* même, car elles se font porter par le bernard-l'ermite — présentent les plus charmantes couleurs de nos parterres. La gamme des couleurs tendres se mélange sur ces êtres singuliers, et, si l'on veut remonter à des tons plus vifs, il suffit de faire vivre dans l'aquarium les serpules et les sabelles : ce sont des fleurs éclatantes qu'on y introduit.

Pourquoi, chez nous, ne voit-on rien de semblable?

Je suis trop poli pour attribuer à autre chose qu'à l'ignorance des moyens de réussir, pourquoi, là-bas, l'aquarium est un meuble usuel, et pourquoi, chez nous, on le regarde comme une excentricité, j'aurais presque envie de dire un ennui.

Rien cependant ne peut donner une idée exacte de la somme de jouissances intimes que procure la vue, l'étude de ce monde en miniature qui s'agite devant vous, qui doit la vie à vos soins, dont vous activez ou réprimez à volonté les agissements, et qui vous demande assez d'attention, de savoir à le bien gouverner, pour que vous vous y attachiez tout de bon.

Des deux genres d'aquariums possibles, le plus prisé là-bas est l'*aquarium d'eau de mer*. L'aquarium d'eau douce n'est pas négligé, et nous ne le négligerons pas, mais on le regarde comme un premier degré, une sorte d'initiation enfantine aux mystères bien autrement intéressants de l'aquarium marin.

L'un ne coûte pas plus cher que l'autre : le marin peut-être moins que l'autre ; mais, il faut savoir, il faut réfléchir, il faut faire preuve d'attention, de suite dans les idées, d'observation, de science même, pour bien mener sa petite barque en mer. Qui sait? c'est peut-être pour cela que nos voisins apprécient beaucoup les femmes et les jeunes filles chez lesquelles ils voient l'aquarium marin prospérer...

Comme les choses les plus hétérogènes en apparence se tiennent par un lien mystérieux !

Quoi qu'il en soit, ma question n'a pas reçu de réponse. Ne m'objectez pas l'éternelle qualification d'*insulaire* pour l'Anglais !... Le comté dans lequel je suis allé n'est pas plus maritime que la Bourgogne, et cependant le premier objet qui m'a charmé dans cet adorable salon d'été où je passais mes journées, ce fut l'aquarium marin de la maîtresse de la maison, une jeune femme, toute jeune, suivie déjà de

quatre marmailles blanches et roses, qui danseraient en rond dans un four!

« Si c'était par ignorance! me dis-je tout bas, que nos charmantes fillettes ne s'adonnent point aux jouissances de l'aquarium?... Si c'était faute de savoir?... Ici, les traités usuels des soins nécessaires abondent; chez nous, rien! Et, *in petto*, j'ajoutai : Je leur apprendrai comment on doit s'y prendre! »

Aujourd'hui, je tiens ma promesse : mesdemoiselles, ce ne sera pas long!

De l'autre côté du détroit, des hommes instruits et sérieux, tels que MM. Warrington, Gosse, Lloyd, n'ont point dédaigné d'étudier les conditions nécessaires d'un aquarium; les préceptes par eux formulés sont devenus usuels.

seule reste dans son entier. Les autres seront, de même que le fond, établies en ardoise mince : c'est ce qu'il y a de meilleur. Si l'on veut utiliser un aquarium ordinaire à parois de verre, il faut y adapter des volets extérieurs en carton, en bois, en toile, que l'on soulève ou enlève quand on veut regarder dans cette direction.

C'est qu'il ne faut pas perdre de vue deux conditions fondamentales : *peu de lumière* et *pas de chaleur*.

L'aquarium marin est bien plus sensible que celui d'eau douce aux conditions générales d'éclairage. Cela se comprend : les êtres marins dont nous le peuplons ont presque tous des demeures plus ou moins obscures; ils se retirent dans les trous des



Actinies et Bernard-l'Ermite. (P. 246, col. 1.)

Quelle que soit la forme que l'on donne à la caisse qui contient l'eau de mer, il faut que cette caisse soit grande et peu profonde : ici, nous n'avons plus à suivre les mouvements de poissons rapides, nous jouissons principalement des merveilleuses couleurs et de la bizarrerie d'animaux indolents ou immobiles : actinies, serpules, astéries, oursins, mollusques, etc.

C'est le fond de l'aquarium qui offrira le plus d'intérêt; il sera donc à propos de le construire avec 40 ou 45 degrés d'inclinaison d'avant en arrière. Cette disposition présente toutes sortes d'avantages que l'on reconnait à l'user. Un pareil fond oblique ne pourrait trouver place dans l'aquarium d'eau douce, dont les parois latérales sont transparentes, tandis qu'il devient très-convenable dans l'aquarium marin, parce qu'une seule paroi doit être en glace, celle qui regarde l'*intérieur* de l'appartement, et qui

rochers où demeurent cachés sous les touffes d'algues et de fucus.

Les exposer à une grande lumière, les laisser caresser par un rayon de soleil, c'est leur donner la mort. Tous sont mal à l'aise dans un aquarium pénétré par la lumière en tous les sens. Que voulez-vous? ils ne l'ont reçue toute leur vie que d'en haut : il ne faut la leur laisser venir que de la même direction ou à peu près. C'est pourquoi les côtés sont faits en ardoise opaque.

Des rideaux, du côté du jour, contre le soleil : mieux encore, l'exposition du nord, dans un salon médiocrement chauffé d'habitude. Voilà une excellente condition de réussite.

Avoir toujours présent à l'esprit que l'*insolation*, de même que l'*obscurité*, c'est la mort pour les animaux et pour les plantes!

Nous avons dit : peu de chaleur.

Et, en effet, la mer n'est point, même en été, à la température d'un bain chaud; son eau varie de 7 à 18 degrés, de 8 à 20 degrés, selon les points de nos côtes où l'on mesure et la mer où l'on observe. Cette latitude entre les deux températures extrêmes possibles nous marque dans quelle limite il nous faut nécessairement rester.

Il sera toujours aisé, dans l'intérieur de nos appartements, surtout s'ils sont un peu confortables, de ne pas laisser, en hiver, la température tomber au-dessous de 7 à 8 degrés. En été, il est plus difficile de la maintenir vers 15 ou 16, 18 au plus, parce qu'on se garantit beaucoup plus facilement partout du froid que de la chaleur.

Que la maîtresse de l'aquarium ne perde jamais de vue que, vers 20 degrés, elle risque la vie d'un grand nombre de ses pensionnaires, et toujours des plus beaux; et que si elle s'est oubliée jusqu'à laisser le thermomètre, — qui plonge dans un coin de l'aquarium, — monter de 25 à 30 degrés, elle est sûre de n'avoir plus, le soir, qu'un cimetière devant elle.

Comment donc faire?

D'abord, établir son aquarium aussi grand que possible, parce qu'une masse d'eau un peu considérable est bien plus difficile à échauffer ou à refroidir, suivant la saison, et ne peut le faire par soubresauts. Mais cela ne suffit pas. On peut souvent établir un courant d'air sur l'eau, et y maintenir ainsi une fraîcheur relative. Dans ce cas, l'évaporation sera rapide, mais on y remédiera comme nous l'indiquerons tout à l'heure. Les fenêtres à guillotine des Anglais sont très-commodes pour établir ce courant d'air sur l'eau.

Si ce moyen ne suffit pas, on pourrait envelopper les côtés de linges mouillés. Sous l'évaporation due au courant d'air, la température baissera. Si l'on a de la glace à proximité, on peut en jeter quelques fragments, mais avec précaution, dans l'aquarium. Tout cela agit peu à peu et ne demande point d'installation spéciale.

En quelques cas, on est plus favorisé.

L'aquarium de Warrior-Castle était autrement installé.

La maîtresse de la maison avait fait placer un réservoir dans un cabinet de l'étage supérieur. Partout on peut en faire autant sans grande dépense. Un tube de métal passait par dehors, descendant le long du mur, et entrait dans le salon, près de la fenêtre dans laquelle était placé l'aquarium. Un petit tube de caoutchouc s'adaptait à l'autre, à sa sortie du mur, et venait apporter l'eau dans un double fond qui régnait tout autour de l'aquarium. Cette eau, après en avoir fait le tour, sortait par un tuyau analogue placé à l'autre côté de la fenêtre.

En hiver, on enlevait les deux petits raccords de caoutchouc; on fermait les deux canaux de la fenêtre par un bouchon; on mettait de la mousse tassée et des vases à fleurs dans le double fond, et la chaleur de l'eau se conservait dans l'aquarium aussi bien que la fraîcheur y avait été amenée en été.

Je n'hésite pas à regarder cette installation, née de la cervelle de mon excellente hôtesse, comme un trait de génie pour la conduite *ménagère* d'un aquarium. Tout le monde ne peut se faire bâtir un monument comme celui du Jardin d'acclimatation!

A suivre. H. DE LA BLANCHÈRE.



LE ROYAUME DE DAHOMEY

Les derniers journaux anglais nous apportent la nouvelle de la mort d'un des plus puissants monarques de l'Afrique, le roi de Dahomey.

Je suis sûr que bon nombre d'entre vous ne savaient même pas qu'il existât un royaume de Dahomey. Et je vous étonnerais peut-être beaucoup si je vous disais que la France entretient, depuis plus d'un siècle, des rapports avec ce pays et que notre drapeau y flotte sur plusieurs points.

Voyons d'abord où est situé le Dahomey. Ouvrez votre atlas à la carte de l'Afrique et suivez du doigt la côte occidentale en descendant vers le sud à partir du Maroc. Après avoir longé les rivages déserts du grand Sahara, le Sénégal, notre intéressante colonie française, et enfin la République de Libéria, où les nègres esclaves rendus à la liberté essayent leur nouvelle indépendance, vous voyez tout à coup la côte africaine se diriger brusquement vers l'est en formant un vaste renfoncement, qui est le golfe de Guinée. Dans l'angle intérieur de ce golfe se trouvent les nombreuses bouches par où le grand fleuve Niger, un des plus considérables du monde, vient se déverser dans la mer, et enfin, immédiatement à l'ouest de cet estuaire, s'étend le Dahomey.

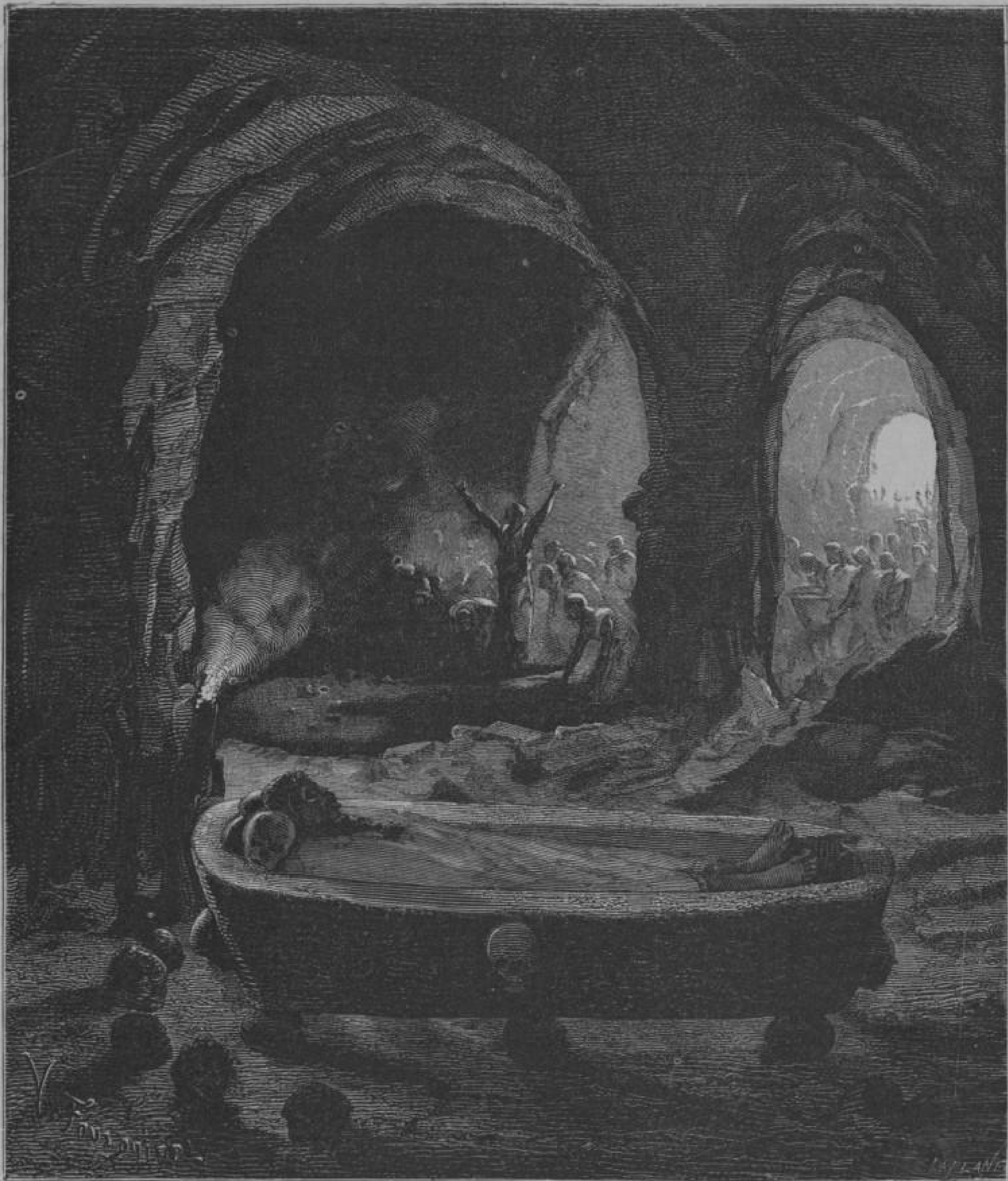
Mais je vous ai fait prendre une bien longue route pour vous mener à un point que vous m'eussiez peut-être indiqué tout de suite sans tant chercher. Je vous en félicite dans ce cas, d'autant plus qu'il est encore permis de ne pas connaître sur le bout du doigt la géographie politique de l'Afrique équatoriale.

Le royaume de Dahomey est, après celui d'Aschantie, avec lequel les Anglais sont en guerre en ce moment, le plus important de la côte occidentale d'Afrique. Il s'étend au nord jusqu'aux montagnes de Kong, qui le séparent du bassin du Niger.

Ce pays, riche en produits de tous genres, parmi lesquels il faut citer au premier rang les huiles de palme et l'ivoire, fut ouvert de bonne heure au commerce français par la Compagnie des Indes, qui y

établit sur la côte de nombreux comptoirs, remplacés aujourd'hui par les établissements de grandes maisons de Marseille.

Les Dahomyens appartiennent à la race nègre ; ils sont grands, forts et bien faits, mais de mœurs cruelles et caractérisées par un effroyable amour du sang.



La caverne des rois, à Abomey. (P. 250, col. 1.)

Le port, où se concentre le commerce européen, est Wydah, situé à 50 lieues d'Abomey, la capitale, dont il est en outre séparé par des marais presque impraticables.

Ces sauvages n'ont d'autre culte qu'un fétichisme grossier, dont les principales divinités sont les serpents.

Un des derniers voyageurs français qui aient

visité ce pays, nous donne une curieuse description d'un temple consacré à ces hideux fétiches :

« Ce curieux édifice consiste simplement en une sorte de rotonde de 10 à 12 mètres de diamètre et de 7 à 8 de hauteur. Les murs en terre sèche, comme ceux des cases des habitants, sont percés de deux portes opposées, par lesquelles entrent et sortent librement les divinités du lieu. La voûte de l'édifice, formée de branches d'arbres entrelacées qui soutiennent un toit d'herbes sèches, est constamment tapissée d'une myriade de serpents que je pus examiner à mon aise. Tous appartiennent, comme doit bien le supposer le lecteur, à des espèces inoffensives. Leur taille varie de 1 à 3 mètres.

» Le nombre de ces animaux pouvait bien s'élever à une centaine. Les uns descendaient ou montaient enlacés à des troncs d'arbres disposés à cet effet le long des murailles; les autres, suspendus par la queue, se balançaient nonchalamment au-dessus de ma tête, dardant leur triple langue et me regardant avec leurs yeux clignotants; d'autres enfin, roulés et endormis dans les herbes du toit, digéraient sans doute les dernières offrandes des fidèles. Malgré l'étrangeté fascinante de ce spectacle et l'absence complète de tout danger, je me sentais mal à l'aise au milieu de ces visqueuses divinités, et, comme au sortir de quelque mauvais rêve, je laissai échapper, en quittant le temple, un soupir de soulagement.

» Il n'est pas rare de voir, dans les rues de la ville, quelques-uns de ces animaux sacrés promenant leurs loisirs. Quand les nègres les rencontrent, ils s'en approchent avec les plus grandes marques de respect et en se traînant sur les genoux, les prennent dans leurs bras avec mille précautions et les reportent dans le temple, de crainte qu'il ne leur arrive quelque fâcheux accident. Malheur à l'étranger ignorant ou imprudent qui les maltraiterait! »

Ce culte rendu à un animal qui n'inspire partout que la répulsion et l'horreur, caractérise bien les instincts de cette race stupide et grossière, pour qui la manière de manifester sa joie, de célébrer ses fêtes, est de faire couler des flots de sang humain.

Les cérémonies qui accompagnent au Dahomey les funérailles d'un roi nous donnent un triste échantillon de ces mœurs barbares.

Près d'Abomey, la capitale du royaume, s'élève une colline dont les flancs renferment une vaste caverne creusée de main d'homme.

Quand un roi meurt, raconte un missionnaire anglais qui a séjourné pendant six ans à Abomey, on lui érige, au centre de ce caveau, une espèce de cénotaphe entouré de bancs de fer et surmonté d'un cercueil fait avec de la terre cimentée du sang d'une centaine de captifs provenant des dernières guerres et sacrifiés pour servir de gardes au souverain dans l'autre monde.

Le corps du monarque est déposé dans ce cercueil, la tête reposant sur les crânes de rois vaincus; enfin, comme autant de reliques de la royauté défunte, on dépose, au pied du cénotaphe, tout ce qu'on peut y placer de crânes et d'ossements.

Tous les préparatifs terminés, on ouvre les portes du caveau et on y fait entrer une cinquantaine d'hommes et de femmes, qui sont chargés d'accompagner leur souverain dans le royaume des ombres; en d'autres termes, ils sont offerts en sacrifice vivant aux mânes du roi mort. Chose étrange! il se trouve toujours un nombre suffisant de victimes volontaires, qui considèrent comme un honneur de s'immoler dans le tombeau royal.

Le caveau reste ouvert pendant trois jours pour recevoir les pauvres fanatiques, puis le premier ministre recouvre le cercueil d'un drap de velours noir et partage avec les grands de la cour les joyaux et les vêtements dont le nouveau roi fait hommage à l'ombre de son prédécesseur.

Durant dix-huit mois, le prince héritier gouverne, avec les premiers ministres, au nom du souverain décédé! Les dix-huit mois expirés, il convoque une assemblée publique au palais d'Abomey, d'où tout le monde se rend au caveau funéraire; le cercueil est ouvert et le crâne du roi mort en est retiré.

Le régent prend ce crâne dans la main gauche, et, tenant une petite hache dans la droite, proclame à haute voix le fait que la nation est censée ignorer: à savoir que le roi est mort et que lui, régent, n'a jusque-là gouverné qu'en son nom. En entendant ces prétendues nouvelles, toute l'assemblée se prosterne, chacun se couvre de terre en signe de la plus grande douleur; mais ces manifestations ne durent qu'un moment. Le régent dépose le crâne et la hache, tire son épée du fourreau et se proclame roi; sur quoi le peuple, passant immédiatement du deuil le plus profond à la joie la plus bruyante, éclate en chants et en danses, au milieu d'un concert d'instruments de musique dont l'harmonie ne fait pas le plus grand mérite.

Jamais la soif de sang du Moloch africain ne se manifeste plus qu'en cette solennité, que l'on désigne du nom de Grande-Coutume. Des centaines, des milliers de victimes humaines sont alors immolées, sous le prétexte d'envoyer au feu roi la nouvelle du couronnement de son successeur. Avec de l'argile pétrie dans le sang des victimes, on forme un grand vase de forme bizarre, dans lequel le crâne et les os du souverain défunt sont définitivement scellés.

A de certains jours le roi régnant vient rendre ses devoirs à cette urne funéraire, dans laquelle, à travers des ouvertures ménagées à dessein, il répand des libations d'eau-de-vie et des offrandes de cauris [1]. Ce dernier article a pour objet de subvenir aux besoins du défunt dans l'autre monde et de l'empêcher

1. *Cauris*, petits coquillages employés comme monnaie sur tout le littoral africain du Sénégal au Cap et du Cap au pays des Somalis.

de faire honte à son successeur en contractant des dettes.

Le roi Bahadou, qui vient de mourir, avait succédé en 1860 au sanguinaire Ghézo et lui avait offert une hécatombe de trois mille victimes humaines. On n'a pas osé lui faire à lui-même d'aussi pompeuses funérailles et les nouvelles arrivées de Wydah annoncent que trente victimes humaines seulement ont été sacrifiées aux mânes de Bahadou.

Trente victimes! n'est-ce pas épouvantable? Et cependant c'est un progrès si l'on pense qu'il y a treize ans à peine trois mille, selon les uns dix mille victimes ont été immolées dans une pareille occasion.

Il est présumable que la présence des Anglais, qui luttent en ce moment contre l'Aschantie, où ils finiront certainement par s'établir d'une manière définitive, aura fait hésiter le nouveau roi de Dahomey. Les nations européennes ne peuvent continuer à connaître et à tolérer sans honte les sacrifices humains d'Abomey. Il faut donc espérer que l'Angleterre, une fois établie sur la côte de Guinée, prendra en main cette grave question, et que ces trente malheureux seront la dernière holocauste offerte au sanguinaire Moloch africain.

LUCIEN D'ELNE.



Le temple des serpents, à Wydah.

UN NOUVEAU PAPIER

On fait du papier avec toutes sortes de matières, avec du bois, de la paille, de l'ivoire, mais on n'avait pas encore songé à écrire sur des feuilles de fer.

Un journal anglais vient de recevoir de Pittsbourg (États-Unis) une lettre qui offre un spécimen de cette nouvelle invention.

Elle est écrite sur une feuille laminée, dont l'épaisseur n'est que d'un millième de pouce. C'est assurément la feuille de fer la plus mince qui ait paru dans le monde entier. On ne peut lui comparer qu'une feuille de fer laminée en Belgique, qui a une épaisseur de la six cent soixante-sixième partie d'un pouce, et que l'on considérait comme la plus fine jusqu'à ce jour.

LA TAUPE

Vous est-il jamais arrivé à la campagne de remarquer ces petits monticules de terre friable, granulée, qui s'élèvent au-dessus de l'herbe des prairies et semblent disposés de loin en loin avec une certaine symétrie?

Si vous avez interrogé un de nos braves campagnards sur la nature de ses soulèvements minuscules, il vous aura répondu : « Ce sont des taupinières, » et il aura ajouté, en écrasant sous son pied le premier monticule à sa portée : « Maudite engeance que les taupes! voyez comme elles bouleversent tout; j'espère que les taupiers passeront bientôt par ici et qu'ils me débarrasseront de cette vermine. »

Et de bonne foi, vous aurez classé la taupe parmi ces animaux nuisibles dont il faut demander l'extermination complète. Cependant le paysan vous a trompé, ou plutôt il s'est trompé lui-même. Il est vrai que la taupe, dans ses continuelles allées et venues, bouleverse quelquefois le sol et qu'elle occasionne ainsi quelques dégâts; mais elle les compense largement en détruisant une quantité incalculable d'insectes malfaisants et en première ligne de vers blancs, insatiables destructeurs, qui ne sont eux-mêmes qu'une des premières métamorphoses de ces hannetons si redoutables pour nos plantations.

Mais les préjugés ont encore de solides racines dans les campagnes, et il est difficile de persuader à nos paysans que, bien loin de chercher à exterminer la taupe, ils devraient l'encourager dans ses travaux tout en lui interdisant l'accès de terrains où elle peut être nuisible.

De nombreuses expériences ont démontré l'utilité

de cet animal, et l'on a vu des prairies détruites en quelques mois après la disparition de ces insectivores à l'appétit robuste.

La taupe est en outre un des plus curieux animaux de la faune de notre pays. Vous est-il jamais arrivé d'en voir une vivante, de la tenir dans votre main? N'avez-vous pas admiré alors cette peau d'un noir foncé, veloutée, douce au toucher, recouvrant le corps qui offre une masse presque parfaitement cylindrique, terminée par une pointe à une des extrémités.

Cette pointe constitue la tête. C'est en vain que vous y chercherez les yeux; à peine distinguerez-vous de chaque côté un petit renfoncement qui indique la place où doivent se trouver ces organes. Si vous interrogez à ce sujet un habitant de la campagne, il vous répondra imperturbablement : « La taupe n'a pas d'yeux, mon petit monsieur : elle est aveugle. Quel besoin a-t-elle d'y voir puisqu'elle ne sort jamais de son trou? » Et ce ne sont pas seulement les paysans qui croient la taupe privée d'yeux; les naturalistes eux-mêmes lui ont pendant longtemps refusé le sens de la vue. Lorsque Isidore Geoffroy Saint-Hilaire eut découvert chez la taupe des yeux noirs, presque imperceptibles, il est vrai, et complétement cachés sous l'épaisse fourrure de l'animal, certains savants opiniâtres prétendirent que ces organes n'existaient qu'à l'état rudimentaire et qu'ils ne permettaient pas à la taupe de voir la lumière. Cependant depuis, de nombreuses expériences ont prouvé que cet insectivore ne voit qu'imparfaitement, mais qu'il voit.

De même, si vous poursuivez votre examen de la taupe, vous observerez qu'elle ne paraît pas avoir plus d'oreilles que d'yeux. L'oreille externe, telle que la possèdent les autres animaux, lui manque absolument, mais en revanche elle a une oreille interne très-développée, qui lui donne une ouïe d'une extraordinaire finesse. Ne faut-il pas admirer dans cette disposition la divine prévision du Créateur? Une oreille externe eût été un obstacle pour un animal dont la vie se passe à creuser le sol et à le sillonner en tous sens; la terre se serait introduite continuellement dans la cavité auriculaire et aurait pu contrarier cette ouïe si fine qui est une des meilleures défenses de l'inoffensif animal.

Mais tout est merveilleux dans la structure de la taupe. Voyez ce museau conique, flexible, muni intérieurement d'un os : n'est-ce pas un parfait instrument de perforation? Et ces pieds de devant aux longs doigts dégarnis de poil et armés d'ongles solides, ne vous rappellent-ils pas à la fois la main de l'homme et la pelle du mineur? Et leur position ne vous indique-t-elle pas avec quelle facilité ils doivent creuser les flancs latéraux du couloir souterrain qu'a tracé le boutoir?

En somme, nous devons répéter, avec un de nos plus éminents vulgarisateurs : « Si la taupe était un rare et coûteux habitant des tropiques, combien ne serait pas plus profond encore l'intérêt qu'elle inspire! Combien eût été grande l'admiration évoquée par sa douce et veloutée fourrure, par ses yeux chétifs, profondément enfouis dans le poil, comme pour les garantir de la terre, dans laquelle l'animal est occupé sans relâche à ouvrir son chemin! Combien on se fût étonné de l'étrange mélange de force et de douceur de la paume de ses pieds de devant et de la mobilité élastique de son museau! Mais parce qu'elle est indigène de nos pays, qu'on peut la trouver dans chaque champ, un bien petit nombre d'hommes ont pris soin d'étudier une créature si commune. »



La taupe. (P. 252, col. 1.)

Si nous passons maintenant à l'habitation souterraine de l'humble insectivore, nous n'y trouverons pas moins à admirer. Chacun de ces tertres, que l'on voit en si grande quantité soulever la terre, marque l'orifice d'un des nombreux couloirs que la taupe creuse dans le sol meuble en formant un réseau étendu qui sillonne tout le terrain qu'elle exploite. Ce sont ses sentiers de guerre; c'est là que, circulant avec une étonnante rapidité, elle pourchasse les insectes qui s'y sont fourvoyés. Ces couloirs si nombreux convergent tous vers une vaste chambre centrale, que par une remarquable sagacité la taupe creuse toujours de préférence au pied de quelque gros arbre ou sous un épais buisson, pour cacher aux yeux de ses ennemis le tertre élevé formé par la voûte de l'habitation. Cette chambre est la forteresse dans laquelle l'inoffensif animal dépose sa petite famille et vient se reposer de ses excursions. Elle l'a disposée de façon à y trouver un refuge assuré contre les ennemis qui pourraient la poursuivre. En effet, nous voyons que l'appartement central forme

une chambre sphérique, qu'entourent deux galeries circulaires placées, l'une à la partie supérieure, l'autre à la partie inférieure. Cinq passages inclinés relient entre elles ces deux galeries, qui ne communiquent avec la chambre que par une ouverture pratiquée dans la galerie supérieure. Un coup d'œil sur la gravure ci-contre vous fera comprendre l'ensemble de cette disposition assez compliquée. Pour gagner sa retraite, la taupe est donc obligée de passer dans la galerie inférieure, de monter de là dans la galerie supérieure, qu'elle contourne pour redescendre dans l'intérieur de la chambre.

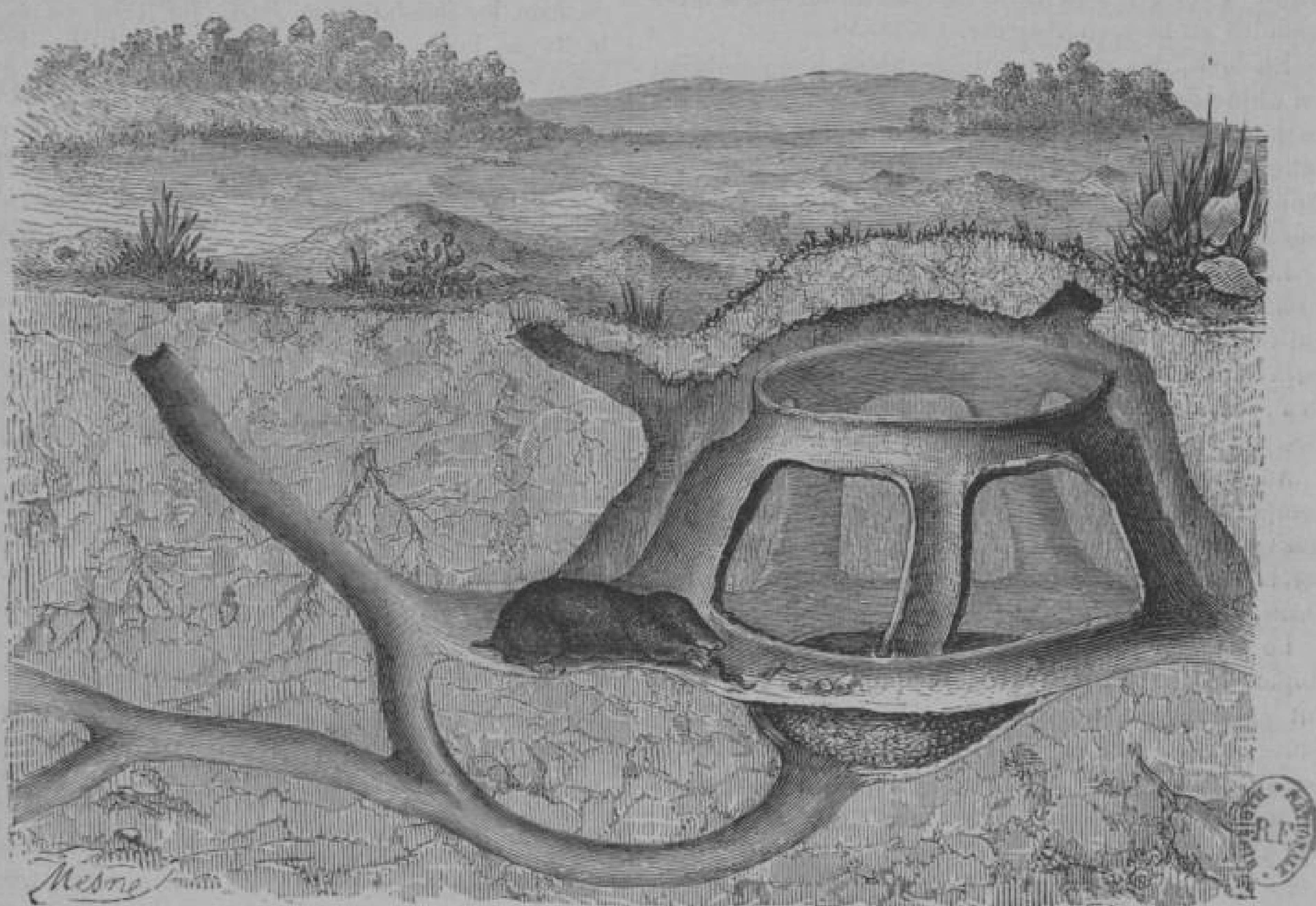
On ne peut qu'admirer le merveilleux instinct qui permet à ce chétif animal de combiner et d'exécuter un plan d'une si haute stratégie. En effet, voici une citadelle combinée de telle façon que, tout en ne présentant qu'un seul point d'attaque à l'ennemi qui voudrait s'y introduire, elle offre à l'habitant lui-même, en cas de péril, cinq voies différentes pour prendre la fuite.

Malheureusement, le merveilleux travail de l'humble insectivore ne le protége que bien faiblement contre les attaques de l'homme ingrat, auquel il rend tant de services. Il existe dans presque toutes nos provinces des gens appelés taupiers, dont l'industrie spéciale est de détruire les taupes. Connaissant parfaitement les habitudes de ces animaux, ils attendent le moment où ils ont leurs petits, et quelques coups de pioche dans la voûte de la forteresse leur livrent toute l'intéressante famille. Parfois, les parents, prévenus par le bruit, ont pris la fuite dans leur domaine souterrain ; les taupiers coupent les couloirs ou bien tendent des piéges, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils ont accompli leur œuvre de destruction.

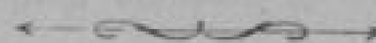
Et petit à petit, l'espèce disparaît dans certaines provinces, et l'on constate avec étonnement que les cultures privées de ces précieux auxiliaires deviennent la proie des vers et des insectes de toutes sortes. Il est certain qu'il est peu agréable de voir un de ces intéressants mineurs bouleverser les plates-bandes d'un jardin. Mais, dans ce cas, pourquoi les détruire ? il suffit de les éloigner.

Il en est de la taupe comme de bien d'autres animaux que l'homme, dans son imprévoyance, s'est trop hâté de considérer comme nuisibles, et qu'il a exterminés. Il s'est aperçu alors, souvent trop tard, que le divin Créateur n'a rien fait d'inutile, que toutes ses œuvres ont un but, but qui nous échappe, que nous ne comprenons parfois pas, mais dont les progrès de la science nous amènent peu à peu à reconnaître l'idée bienfaisante.

Th. Lally.



Intérieur d'une taupinière. (P. 253, col. 1.)



L'ORIGINE DES JOURNAUX

Peu de personnes savent de quelle époque date l'institution des journaux. On se figure, en général, que la création d'une presse périodique est toute moderne et qu'elle était absolument inconnue des anciens.

On sait, cependant, que les Chinois ont devancé tous les autres peuples en matière d'imprimerie et de publicité. L'art de l'imprimerie est connu de temps immémorial en Tartarie, en Chine, au Japon. Des témoignages incontestables attestent que les Chinois avaient des imprimeries au commencement du IIIe siècle, et qu'ils se servaient de caractères mobiles en bois au Xe siècle.

Eh bien, dès une époque reculée, il se publiait en Chine des recueils périodiques, des gazettes dans le genre des nôtres, et bien certainement la gazette officielle du gouvernement chinois, publiée d'abord à Nanking, puis à Péking, est le plus vieux journal du monde.

Le journalisme, à Rome, consista d'abord en des procès-verbaux des séances du Sénat, dans la publication des naissances, des décès, des divorces, des noms des étrangers qui arrivaient à Rome, du prix des blés, de la viande et d'autres denrées alimentaires. On appelait ce journal *Acta populi romani diurna*.

Au moyen âge, la connaissance des faits contemporains se rencontrait dans des annales rédigées par des religieux, telles que la *Chronique du moine de Saint-Gall*, les *Grands Chroniqueurs de Saint-Denis*, etc.

Le premier journal moderne véritablement périodique, le *Mercure de France*, fut publié en 1605. Il fut interrompu après cinquante-neuf ans d'existence, c'est-à-dire en 1664. Il fut repris en 1672, et parut, sous le titre de *Mercure galant*, jusqu'au mois de mai 1710.

La *Gazette de France*, existant encore aujourd'hui, a été fondée à Paris au mois d'avril 1631, sous le règne de Louis XIII, par le médecin Renaudot. Un historien écrit à ce sujet : « La *Gazette* ayant été inventée et mise en crédit sous le ministère du cardinal de Richelieu, qui avait beaucoup d'adresse pour le gouvernement, il faisait publier par cette voie-là plusieurs succès heureux qui arrêtaient quelque temps le trouble des provinces, auparavant que la vérité de quelque malheur fût connue certainement. »

Le premier numéro du *Journal des Savants* fut publié le 5 janvier 1665, par Denis de Salles, conseiller au Parlement. Il fut placé dans les attributions du chancelier de France en 1702, interrompu en 1793, repris quelques instants vers la fin du dernier siècle, par Sainte-Croix, Sylvestre de Sacy, Ranglès, et continué, en 1816, sous la direction du garde des sceaux.

Nicolas de Brégny, chirurgien du roi, publia en 1679, à Paris, un journal de médecine, supprimé en 1682.

Bayle fit paraître, en Hollande, les *Nouvelles de la république des lettres*, en 1687. Les jésuites entreprirent leur *Journal de Trévoux* en 1701.

Le premier numéro du *Moniteur*, devenu journal officiel du gouvernement français le 17 janvier 1800, fut publié le 5 mai 1780.

Le premier numéro du *Journal de la Librairie* a paru le 22 décembre 1798.

Dès que la Révolution éclata, chaque opinion voulut avoir des organes. La discussion ouverte aux États généraux donna lieu à des débats ardents dans tout le public, et des journaux s'établirent pour répondre à ce besoin général de controverse.

Dans cette lice nouvelle, parurent successivement : le *Journal de Paris*, le *Moniteur*, le *Logographe*, le *Point du Jour*, les *Révolutions de Paris*, les *Actes des Apôtres*, le *Miroir*, la *Quotidienne*, le *Journal des Débats*, le *Journal des hommes libres*, dont on parodia le titre : *Journal des Tigres*, etc., etc.

La première publication politique périodique a paru en Angleterre, sous les auspices de la reine Élisabeth, en 1588, sous le titre de *Mercure anglais*. La première gazette anglaise parut à Oxford, sous le titre de *Mercurius Aulicus*, le 1er janvier 1642. C'était le journal de la cour. La *Gazette de Londres* débuta le 5 février 1666.

Disons, en terminant ces rapides détails, que le nom de gazette vient de la figure d'une pie dite *gazza* en italien (symbole de la loquacité), que les imprimeurs de journaux mirent en tête de leurs feuilles.

LA FAMILLE DURAND

A L'EXPOSITION DE VIENNE[1]

IV

Où l'on voit quel service peuvent rendre une infirmité qu'on n'a pas et un sommeil qu'on feint d'avoir.

Le mercredi matin nous quittions Troyes par le train correspondant à celui qui nous y avait amené la veille.

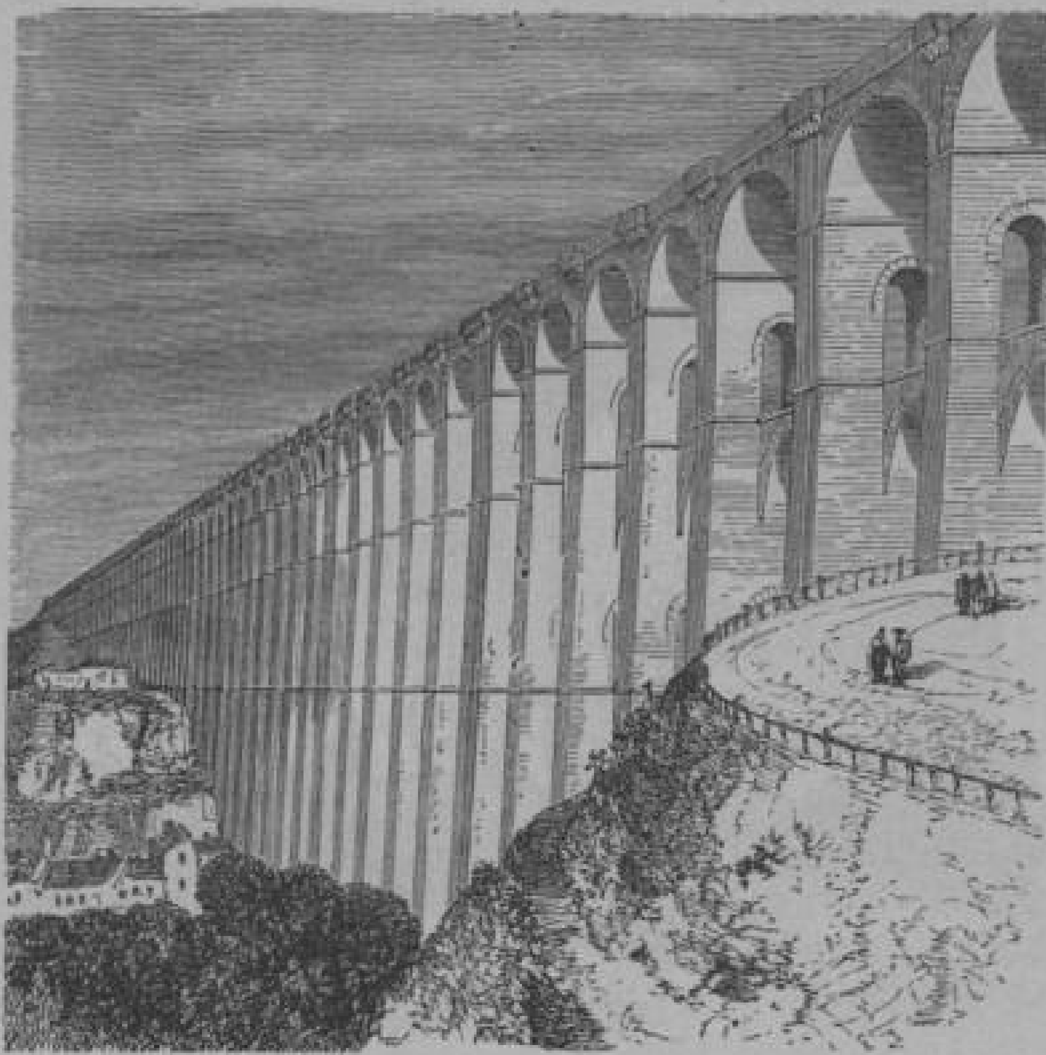
Maman n'était pas souffrante, mais fatiguée : elle avait à peine dormi, la nuit, par suite du dérangement du voyage qui l'enlevait complétement à ses habitudes. Le hasard voulut qu'au départ de Troyes un compartiment fût vide où nous pûmes nous installer seuls, et grâce à la tranquillité relative de Toto que l'événement de la veille semblait avoir laissé presque méditatif, la chère femme eut quelques bonnes heures de calme.

1. Suite. — Voy. pages 202, 222 et 229.

Nous suivons d'abord une route aussi monotone qu'insignifiante à travers les vastes plateaux champenois ; bientôt nous passons le beau viaduc de Chaumont, puis nous apercevons des mamelons distancés qui deviennent de plus en plus nombreux : ce sont les *ballons des Vosges*, dernières nodosités du sol tourmenté du Jura vers lequel nous courons.

Sur une de ses verrues est perchée, de la façon la plus pittoresque, la vieille cité gallo-romaine de Marc-Aurèle, la ville de Langres, dont nous contemplons la bizarre silhouette pendant l'arrêt à la station qui est au pied du monticule.

Là fait irruption dans notre compartiment un quidam, tout mince, tout osseux, tout brun, tout moustachu, tout vêtu de nankin depuis les guêtres jusqu'au chapeau. Le mouchoir qu'il agite pour s'essuyer le front, exhale un lourd parfum de vétiver que la chaleur rend plus pénétrant. Nous nous serrons d'instinct pour isoler autant que possible le nouveau venu, qui prend place dans un coin, non sans nous avoir salué à la fois du geste et de la voix.


Viaduc de Chaumont. (P. 255, col. 1.)

Les deux ou trois paroles qu'il venait de prononcer avaient suffi à nous renseigner indubitablement sur son pays d'origine.

« Voilà un Gascon gasconnant qui aurait bien dû nous faire grâce de sa trop odorante compagnie, — me dit à mi-voix le docteur dès que le train se fut remis en marche ; je crains que cela ne fatigue ta mère. Il y a des défenses contre le tabac, mais non contre le vétiver. Nous n'avons pas barre sur lui. Il faudra peut-être qu'à la prochaine station nous avisions à changer de compartiment. »

Je remarquai en effet que déjà les effluves écœurantes du Gascon causaient une gêne à maman, qui soufflait avec un froncement de sourcil significatif. J'aurais volontiers cherché querelle à ce parfumé, mais cela n'eût rien changé à la situation.

Au surplus, comme la langue démangeait de naissance à notre homme, quelques instants s'étaient à peine écoulés que déjà il avait donné des marques très-évidentes de son désir d'entamer la conversation. La chaleur, la poussière, un soubresaut du wagon avaient été autant de motifs d'exclamations, d'*à parte* qui représentaient autant d'avances faites même avec une certaine obséquiosité.

« Attention! me dit entre ses dents le docteur, évite l'entretien. Laisse-le dire tout ce qu'il voudra sans répondre ; lis ou dors, car c'est assez du vétiver, sans que nous ayons de plus le bavardage : ta mère n'y résisterait pas.

— Entendu, » fis-je.

Et je m'absorbai dans la lecture d'un journal, pendant que le docteur, en feignant de s'installer pour dormir, communiquait le mot d'ordre à maman, qui le passait à tante Joséphine, laquelle le donnait à Lolotte, et prenait sur ses genoux Toto — qui du reste avait fort envie de faire un somme, et ne tarda pas à fermer les yeux pour tout de bon, tandis que les autres les fermèrent « pour rire ».

Le Gascon continuait à articuler ses prolixes réflexions sur toutes sortes de sujets.

« Le nuage qui passe et la mouche qui vole » en faisaient largement les frais. Comme j'avais, moi, continué à lire, il va de soi que plus d'un de ses propos me visaient directement, mais une fois je ne parus pas y prendre garde ; une autre fois, bien qu'ayant les yeux levés et dirigés de son côté, je reçus l'apostrophe avec une insensibilité qui fit qu'il demeura tout ébahi ; à la troisième tentative et encore qu'il élevât fort la voix et qu'il m'adressât très-directement la parole, je restai s'il est possible encore plus impassible... Il crut avoir parlé à un marbre, et je le vis qui branla piteusement la tête comme pour dire à part lui : « Pauvre jeune homme ! peut-on être sourd à ce point ! »

Mais soit qu'il doutât encore de la triste réalité, soit qu'habitué à trouver partout un complaisant auditoire il n'admît pas le cas décevant d'un compartiment où sur six personnes aucune ne voudrait ou pourrait l'écouter, il revint bravement à la charge en me demandant si j'avais l'heure juste à ma montre. Je m'essuyai le front en disant : « Chaleur! » Et je me replongeai dans les colonnes de mon journal.

Il fit un mouvement d'épaule, jeta un regard investigateur sur ses autres compagnons de route qu'il aperçut

« Tout couverts des pavots de Morphée. »

... et — le croirais-tu? — n'en persista pas moins à s'exclamer sur ceci, sur cela, et à monologuer de plus belle, avec l'espoir évident que ses attrayantes périodes captiveraient enfin l'attention de l'un des dormeurs.

Tu n'as pas idée de la gymnastique verbale à laquelle cet enragé se livra, des ingénieux, je devrais dire des merveilleux expédients qu'il imagina pour justifier ses monologues à deux fins.

Sans lui répondre, sans même paraître l'entendre, nous pûmes savoir qu'il avait beaucoup voyagé à travers les pays du midi et du nord, qu'il avait couru de grands dangers sur mer, sur terre, naufrages, incendies, voitures versées... qu'il allait pour le moment à Constantinople, qu'il venait de Londres, etc. etc. Tout cela amené par des voies comme celle-ci par exemple : « Quelle chaleur ! mais pas si forte qu'au Sahara, où ce diable de simoun étouffa mon pauvre chameau... — Montagnes cela ! oh non ! taupinières à côté des Apennins où les brigands crurent me jouer un si mauvais tour, dont il devait leur en cuire ! — Chaud, chaud en effet, mais j'aime encore mieux ça que cette satanée Norwège, où, quand je crachais l'hiver dernier, ma salive gelait en l'air et tombait en boulette durcie qui roulait comme une bille. »



Porte gallo-romaine, à Langres. (P. 255, col. 1.)

Tu saisis, n'est-ce pas? son procédé. Eh bien! il en usa et abusa pendant une grande heure, c'est-à-dire tant que le train express qui nous portait ne jugea pas à propos de s'arrêter.

C'était d'autant plus comique que notre rôle nous obligeait à un complet mutisme, à une parfaite indifférence pendant qu'il s'évertuait. L'espèce d'inanition contre laquelle il luttait semblait l'exaspérer... J'avais fort à faire pour ne pas éclater, et d'autant plus que de temps à autre, en regardant du côté de maman, je surprenais sur ses lèvres un léger pli souriant, tandis que tante Joséphine s'aplatissait le nez dans l'encoignure où elle se cachait le visage en son prétendu sommeil; il n'était pas jusqu'à Lolotte — qui était censée endormie derrière mon épaule et que je ne sentis attester par de petits mouvements la part qu'elle prenait à la gaîté commune... Quant au docteur, le buste roide, les deux mains de plat sur ses genoux, et le visage perdu sous un vaste foulard jaune qui pendait en double pointe sur sa poitrine, il avait des airs d'animal fabuleux au seuil d'un vieux temple...

Quoi qu'il en fût, je réussis à conserver mon sérieux jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la station où, dès qu'il sentit le train se ralentir, notre homme, prenant en hâte le sac de nuit qu'il avait posé dans le filet, se disposa à descendre.

L'arrêt n'était pas encore complet, qu'il avait ouvert la portière, qu'il sautait à terre et disparaissait sans nous avoir dit adieu.

Un rire général retentit, où maman faisait ma foi! la plus bruyante partie.

« Quelle chance qu'il ne vint que jusqu'ici! dit le docteur, car vraiment ce n'était plus tenable.

— Mais point du tout! répliquai-je, car je venais de me pencher hors de la portière et de constater que le gascon cherchait un autre compartiment pour y continuer la route — point du tout, il continue la route, mais avec d'autres compagnons que nous. »

Alors tu penses si l'hilarité redoubla, et si nous dûmes nous applaudir d'avoir sans plus de frais remporté une victoire aussi importante et aussi inattendue.

Personne n'ayant remplacé le fuyard auprès de nous, le train repartit. Tante Joséphine se tenait les flancs, Lolotte sautait comme une folle, maman riait simplement aux larmes, il semblait que cet incident l'eût toute regaillardie, — car depuis longtemps je ne lui avais vu l'air aussi dispos. Le docteur attisait la gaîté en reprenant une à une les cocasses réflexions ou assertions du hâbleur, pendant que je mimais à nouveau mon rôle de sourd...

Sur quoi les rires d'éclater de plus belle...

Toto dormait toujours.

Nous en eûmes ainsi jusqu'à Vesoul, où nous devions changer de train pour prendre la ligne de Besançon.

A suivre. EUGÈNE MULLER.



Henri accompagnait presque toujours Marc. (P. 257, col. 1.)

UNE SŒUR[1]

CHAPITRE XV

Premiers nuages.

Le calme régnait avec l'activité dans le petit réduit où s'étaient cachés les orphelins, mais le repos devait être court. Élisabeth aimait le travail; elle n'était pas désireuse de se reposer sur ses rames, mais elle aurait voulu naviguer sur une mer paisible; l'orage s'amoncelait déjà dans le lointain. Marc rentra un jour du lycée le front sombre et les lèvres serrées; il n'avait rien dit à Pierre en sortant du collége. Les deux frères revenaient d'ordinaire par un chemin différent. Henri, qui accompagnait presque toujours Marc, courut à Élisabeth lorsque Marianne eut ouvert la porte: « Je ne sais pas ce qu'on a fait à Marc, murmura-t-il à l'oreille de sa sœur, mais il est de bien mauvaise humeur. »

Marc entrait au même instant dans le petit salon; il jeta ses livres à terre et s'assit brusquement sur un fauteuil. « Le proviseur vient de me dire qu'il fallait entrer dans une école préparatoire, si je voulais passer mon examen, » s'écria-t-il. Élisabeth tressaillit. « Nous ne pouvons pas, dit-elle presque involontairement. — Je sais bien. » Et Marc, qui s'était levé, commençait à marcher dans la chambre: « Aussi, je serai refusé; il s'y attend; il me l'a presque dit. — Tout le monde va dans les écoles préparatoires, dit Pierre qui venait d'arriver; ce n'est pas la preuve qu'il te croie plus bête qu'un autre. — C'est la preuve qu'il faut y aller pour réussir, soutenait Marc, et comme je ne puis pas... » Pierre posa la main sur l'épaule d'Élisabeth: « Si tu veux travailler d'arrache-pied avec ce professeur-là, dit-il, je te réponds du succès. »

Élisabeth rougit vivement: la bonne opinion de Pierre lui était précieuse; il n'en prodiguait pas les témoignages; elle se tourna gaiement vers Marc: « Tu vois, M. le polytechnicien croit qu'à nous deux nous pouvons nous tirer de Saint-Cyr; il s'agit maintenant de justifier son bienveillant témoignage. » Et elle attirait déjà vers son frère les livres de sciences dont la table était chargée; mais, tout en se mettant à l'œuvre, Marc restait sombre et inquiet. « J'échouerai, faute d'argent, répétait-il; faute d'une misérable petite pension de six mois dans une bonne école préparatoire, ma carrière sera manquée, et ça parce qu'un filou a trompé mon père, parce qu'il a donné plus d'attention à ses livres qu'au bien de ses enfants! » Il frappait la table du poing dans un accès de colère impuissante.

Élisabeth faisait effort pour ne pas répondre; elle n'était pas naturellement douce; son jugement était habituellement sévère, mais elle avait appris par expérience à retenir les paroles amères qui venaient sur ses lèvres; Pierre haussait les épaules, mais il avait repris sa lecture. Henri, tout rouge d'indignation, n'en put contenir l'élan; il se jeta sur Marc comme s'il voulait le frapper: « Je ne te laisserai pas dire cela de papa, criait-il; il avait bien le droit de s'occuper comme il lui convenait; c'est parce qu'il était trop bon qu'il n'a pas pensé qu'on pût le voler; c'est lâche de le lui reprocher, à lui qui... — Lui qui en est mort, » dit gravement

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225 et 241.

Élisabeth attirant dans ses bras l'enfant tremblant d'émotion, qu'elle baisait au front avec un redoublement de tendresse. Marc, un peu honteux, s'était remis au travail. Henri, toujours sur les genoux de sa sœur, murmurait à son oreille : « Te souviens-tu quand il nous a ramassé des feuilles, pas plus de huit jours avant... et qu'il riait en voyant le feu s'allumer? Nous étions contents : il était si bon! »

Le petit garçon pleurait ; son âme affectueuse et douce s'était attachée aux rares souvenirs des bontés de son père ; il avait oublié tout le reste par tendresse et par délicatesse de cœur. Élisabeth n'avait rien oublié, mais elle savait faire la part des vertus comme des défauts de son père ; elle était fière de lui, de sa grande réputation scientifique, de cet amour pur pour l'étude dont elle portait en elle le germe ; sa réserve naturelle l'aidait d'ailleurs à comprendre l'espèce d'isolement qu'avait toujours recherché M. de Banville. Marc, au contraire, ne concevait rien à un caractère si différent du sien. Ce que Pierre comprenait, il ne le pardonnait pas. Les deux frères continuaient leur travail en silence, pendant qu'Élisabeth emmenait Henri tout pleurant. Elle le *bordait* encore dans son lit comme un enfant; la délicatesse de sa santé justifiait ces petites gâteries. Lorsqu'elle rentra dans le salon, Marc se pencha vers elle comme elle allait commencer l'interrogatoire ordinaire : « Henri dort-il? demanda-t-il avec un peu de brusquerie. — Pas encore. — Je suis fâché de l'avoir fait pleurer, » marmottait le frère aîné. Élisabeth ne répondit que par un regard, mais elle interrogeait et aidait son frère avec un redoublement d'ardeur : « Mon bon Marc! » disait-elle dans son cœur.

Hélas! le zèle d'Élisabeth ne pouvait suppléer au défaut d'énergie de Marc. Déjà lassé par l'effort qu'exigeait un travail auquel il n'avait pas de goût, il avait trouvé à la fois une excuse pour sa paresse et un aliment pour son découragement dans le malencontreux conseil du proviseur. Toutes les fois qu'Élisabeth le pressait de travailler, toutes les fois qu'elle faisait le compte des semaines qui s'étaient écoulées et du temps qui restait encore avant l'examen, son frère s'impatientait ou tombait dans l'abattement, répétant que son travail ne servirait à rien : « Je serai refusé ; comment veut-on qu'il en soit autrement? Je ne suis pas préparé; les autres recevront des leçons spéciales; les mendiants ne peuvent pas espérer d'entrer à Saint-Cyr! »

Élisabeth éclata enfin à ce dernier mot : « A qui avez-vous demandé quelque chose? s'écria-t-elle. Il n'est pas une créature sous le ciel à laquelle nous soyons redevables d'un sou ou d'une faveur! Nous ne sommes pas plus des mendiants que M. de Rothschild dans son palais; nous sommes pauvres, voilà tout! Quant à cet examen, que je passerais tout à l'heure sans rouvrir un seul livre, et elle repoussait loin d'elle ceux qui couvraient la table, tu devrais avoir honte d'admettre seulement la possibilité d'un échec! Un Banville refusé à Saint-Cyr! Le fils de mon père échouant sur la théorie de l'arithmétique! » Elle s'arrêta; ses yeux étincelaient; elle se tenait si droite, elle avait l'air si résolu, sa voix vibrait avec tant de colère et de mépris, que Marc baissa la tête sans répondre, s'étonnant lui-même de son silence. Mais Élisabeth avait porté un coup funeste à son influence sur son frère aîné; elle lui avait laissé entrevoir le dédain qu'elle avait tant de fois réprimé; le jeune homme se sentait déjà humilié par la supériorité intellectuelle de sa sœur; il fut profondément blessé des dures paroles dont elle l'avait accablé. Chaque jour, Élisabeth comprenait mieux que le but de tant de préoccupations allait lui échapper; elle voyait Marc non-seulement négligent et paresseux, mais inexact et morose; il rentrait plus tard, il partait plus tôt; il ne travaillait pas ou travaillait mal. La jeune fille se reprochait amèrement son accès de colère.

« Qu'en dis-tu, Pierre? demanda-t-elle tout d'un coup à son frère cadet, un jour qu'ils travaillaient tous les deux à la lueur de la petite lampe, attendant pour dîner le retour de Marc. Crois-tu qu'en renonçant à tout nous puissions nous charger de la pension de Marc à Sainte-Barbe? — A quoi pouvons-nous renoncer? demanda Pierre, qui trouvait fort austère la vie qu'on menait dans le petit ménage. — On peut toujours vivre de pain et de pommes de terre! dit Élisabeth. — Henri aussi? » Élisabeth hésitait. Pierre reprit : « Tu te priverais de tout pour lui, que nous n'éviterions pas l'échec; il s'est mis dans la tête de ne rien faire, et toutes les écoles préparatoires du monde n'y changeraient rien. Il n'a que dix-huit ans; quand il aura été refusé, il recommencera, et ce sera une leçon... » Élisabeth rougit violemment : « T'arrangerais-tu d'être refusé à ton premier examen? » demanda-t-elle d'une voix brève. Pierre se mit à rire : « Oh! moi, c'est une autre affaire, dit-il; je travaillerai! »



CHAPITRE XVI

Impuissance.

Tous les efforts, toutes les prières d'Élisabeth étaient inutiles; elle ne *pouvait* pas faire travailler Marc.

C'est un sentiment douloureux que celui de l'impuissance, et particulièrement amer pour les âmes fortes. Élisabeth savait *vouloir*. Bien jeune encore, elle avait souvent appliqué son énergie à des tâches difficiles, et elle avait réussi. Depuis plus d'un an, elle luttait contre la pauvreté, après avoir lutté contre la tristesse et l'isolement; à chaque pas de la carrière, elle avait senti, en essayant ses armes, qu'elle avait la force de combattre et de vaincre. Pour la première fois, elle se voyait en face d'un obstacle invincible qui l'irritait et l'humiliait tout ensemble. Elle avait vu la main de Dieu frapper devant elle son père et sa mère, sans que sa douleur ou sa tendresse pussent détourner le coup. Mais il venait directement de Dieu même : Élisabeth avait courbé la tête. Sans aimer Dieu, sans le connaître, elle avait l'âme trop droite et l'esprit trop élevé pour résister à la volonté du Tout-Puissant, mais l'indolence de Marc n'était pas l'œuvre de Dieu; il l'avait doué de facultés suffisantes; le bien et le mal s'offraient ensemble au jeune homme. D'une part, le travail assidu, vertueux, la carrière laborieuse, mais honorable; de l'autre, le laisser-aller d'une misérable existence, semée d'échecs, d'humiliations, de lâchetés. Marc paraissait pencher vers la mauvaise voie. Les avertissements, les reproches de sa sœur restaient sans effet et semblaient même précipiter son choix funeste. Élisabeth ne pleurait pas. Ce soulagement des cœurs blessés lui était refusé; mais la nuit, lorsque tout dormait autour d'elle, pendant que son frère aîné se reposait tranquillement à la fin d'une journée mal employée, la jeune fille, assise sur son lit ou se promenant lentement dans sa chambre, pesait les chances de succès et de revers, repassait dans son esprit tous les motifs d'inquiétude, revenant sans cesse se heurter au même obstacle : « Marc! Marc! comment peux-tu être si mou, si indolent? » répétait-elle quelquefois tout haut.


Je ne te laisserai pas dire cela de papa. (P. 257, col. 2.)

Pendant ces tristes veilles où la courageuse fille apprenait à sentir son impuissance, elle apprenait aussi les premiers rudiments d'une science plus haute que ses études chéries : elle apprenait à chercher Dieu. Elle avait beaucoup souffert déjà, mais souffert debout, sans rien perdre de sa fierté naturelle; maintenant, elle se sentait faible, incapable d'agir sur une âme humaine. Ce frère qu'elle ai-

mait tant compromettait à plaisir son avenir et celui de tous les siens. Élisabeth, impuissante à remédier au mal, alla tout droit, et avec une confiance instinctive, au Souverain Maître des cœurs.

Élisabeth avait le jugement trop ferme pour se payer d'apparences; ce qu'elle avait pu avoir d'influence sur son frère lui échappait, et Marc n'était ni assez résolu ni assez sage pour se diriger lui-même dans la vie. Au lieu de se débattre contre l'amer sentiment de sa faiblesse, au lieu de tenter des efforts désormais inutiles pour obtenir de Marc la confiance qu'il lui refusait et le travail qu'exigeaient les circonstances, elle se retourna vers le Dieu qu'elle avait jusqu'alors négligé. Ce que l'isolement, la douleur et la pauvreté n'avaient pu accomplir, l'affection fraternelle blessée l'opéra dans l'âme d'Élisabeth : elle apprenait à prier pour Marc avant de savoir prier pour elle-même, et ce premier pas dans un chemin nouveau était accompagné de lumières si inattendues, d'une paix si profonde, qu'elle se sentait chaque jour doucement attirée à marcher plus vite, à s'approcher plus constamment de Dieu. « Il nous fallait un père, se disait-elle, Dieu sera notre père. »



Il jeta ses livres à terre. (P. 257, col. 1.)

Dieu voulait obtenir un nouveau sacrifice de la farouche indépendance de la jeune fille. Il voulait qu'Élisabeth apprît la nécessité imposée aux hommes de s'appuyer les uns sur les autres. Elle arrivait peu à peu à comprendre non-seulement que Marc ne travaillait pas, mais qu'il employait mal le temps perdu pour l'étude. Dans l'étroit budget des orphelins, rien n'avait été réservé au plaisir ni aux fantaisies. Élisabeth, en libre possession de ses 1300 livres de rente, n'aurait pas songé à acheter un ruban ou une feuille de papier inutiles; les trois jeunes gens, encore sous la garde légale de leur tuteur, n'avaient à leur disposition qu'une somme insignifiante, suffisant à peine aux acquisitions des plumes ou des cahiers. Cependant Élisabeth s'apercevait quelquefois que Marc avait acheté un vêtement nouveau; elle découvrait dans sa chambre des bouts de cigares; il était rentré plusieurs fois fort avant dans la nuit, et sa sœur constatait avec étonnement qu'un grand nombre de livres avaient disparu des étagères.

Élisabeth était honteuse de ses découvertes; elle en rougissait. Il lui semblait qu'elle espionnait Marc; mais, dans son ignorance de jeune fille, elle frémissait à la pensée du danger inconnu qui menaçait son frère. Elle y pensait sans cesse, mais elle n'osait pas, la courageuse Élisabeth n'*osait* pas ouvrir la bouche sur ses inquiétudes. D'ailleurs, Marc évitait avec soin toutes les occasions de tête-à-tête, tâche assez facile dans le petit appartement, où les quatre enfants se trouvaient toujours ensemble dans le salon, auprès de l'unique lampe, autour de l'unique feu.

Chaque soir, lorsqu'il avait accompli sa tâche de mathématiques, après avoir répondu à l'aventure aux questions du programme qu'Élisabeth lui posait encore par acquit de conscience, Marc se retirait dans sa chambre. Élisabeth ne protestait plus contre l'inutile prodigalité d'une bougie allumée; elle savait trop que la bougie serait bientôt éteinte. Mariane ne manquait jamais de l'avertir : « Le portier a ouvert à M. Marc cette nuit; il était deux heures du matin. »

Pierre savait-il où allait son frère? Ils habitaient la même chambre, ils sortaient du collége aux mêmes heures; lorsque Pierre s'absentait par hasard, ce qui était rare, car il travaillait avec une infatigable ardeur, il ne disait pas plus que Marc où il allait; mais Élisabeth avait confiance en lui, sans jamais lui demander aucune confidence.

La réserve naturelle du frère et de la sœur mettait un obstacle insurmontable non-seulement aux épanchements de cœur, mais encore à l'innocente curiosité de la vie commune.

Élisabeth n'avait jamais parlé à Pierre de ses inquiétudes sur le compte de Marc. S'il les partageait, il n'en disait rien.

Elle prit son parti; elle savait d'avance qu'il était inutile de rien dire au tuteur de ses frères.

Le bon notaire était très-occupé; il avait, dès le début, témoigné sa résolution de borner son action aux affaires pécuniaires de ses pupilles. « Pour le reste, mademoiselle Élisabeth fera mieux que moi, » avait-il dit aux trois écoliers.

Jusqu'alors, mademoiselle Élisabeth n'en avait pas douté.

Si elle avait maintenant perdu sa confiance en

elle-même, elle n'avait pas commis l'erreur d'espérer davantage du tuteur.

Il était tard ; il faisait froid. Élisabeth, enveloppée dans un châle, écrivait encore auprès des tisons à demi éteints ; elle s'arrêtait parfois pour considérer ses phrases, puis elle reprenait la plume, qui courait rapidement sur le papier ; la lettre était presque finie ; l'adresse était écrite sur une enveloppe placée devant elle.

Cependant Élisabeth semblait hésiter encore ; le bruit d'une clef soigneusement introduite dans la serrure la fit tressaillir.

Elle prêta l'oreille ; une faible lumière parut un instant sous la porte ; un pas furtif se fit entendre : Marc rentrait ; il était minuit et demi. Élisabeth ajouta quelques lignes à sa lettre, la plia et la mit dans l'enveloppe.

Le matin, à huit heures, l'importante missive était à la poste.

Élisabeth avait renoncé à la liberté absolue de ses actions ; elle sentait son indépendance menacée.

Elle avait sacrifié son orgueil et son ressentiment héréditaire : elle avait écrit à son oncle, M. Delahais, lui racontant leur situation avec une franchise simple et presque rude, qui trahissait à chaque parole l'extrême nécessité contraignant la fille de M. de Banville.

En dépit des amertumes passées, malgré l'indifférence qu'il avait témoignée pour le sort des enfants de sa sœur, l'affection d'Élisabeth et ses inquiétudes pour son frère l'avaient décidée à faire, enfin, appel au seul parent qui lui restât en ce monde.

A suivre. Mme DE WITT.



LA MER CHEZ SOI[1]

Passons maintenant au mobilier de l'aquarium ; car, enfin, cet enclos doit représenter l'Éden pour les êtres que nous y enfermons, sans quoi nous nous ferions, à bon droit, le reproche de martyriser sans nécessité de pauvres animaux bien inoffensifs. Or, l'Éden ne peut pas être meublé de nudité comme les quatre murs d'une prison !

Il faut donc orner cette prison, et le plus bel ornement qu'on puisse lui donner, ce sont des plantes marines.

« C'est bien facile ! Il n'en manque pas de singulières, de charmantes, de... »

Halte-là ! Le plus grand nombre, hélas ! ne peuvent ou ne veulent pas se prêter à l'habitation de notre Éden. Pourquoi ? Nous ne le savons pas trop bien, mais, ce qu'il nous est impossible d'ignorer, c'est qu'elles y meurent avec une rapidité très-grande et un ensemble contre lequel on ne sait guère comment réagir.

Ce n'est pas tout : aussitôt mortes, elles empestent l'eau et font tout mourir autour d'elles. L'algue est une des beautés de l'aquarium, mais sur laquelle il faut toujours avoir l'œil ouvert ; dès qu'on en voit une feuille pâlir, se ramollir, ou laisser paraître quelque tache jaune, vite, vite, enlevez !

Les meilleures, — et d'ailleurs les plus faciles à cueillir, — sont les vertes et les brunes, qui poussent le plus près du bord, dans l'eau peu profonde. Il y a plus de chances qu'elles s'accommodent dans l'aquarium. Ce sont, ordinairement, les plus rustiques.

On va les chercher soi-même, s'il est possible, et l'on n'a pas fait trois pas sur la grève qu'on trouve : le *gazon de mer*, ressemblant à une garniture de fine soie verte frisée en chicorée sur les cailloux ; la *laitue de mer* (ulve verte), avec ses feuilles vertes ou pourprées, onduleuses et plissées en éventail ; souvent, sous ces feuilles, la *chicorée de mer* (*Chondrus crispus*), rouge foncé, à reflets admirables comme ceux de l'acier trempé. C'est une des plus belles plantes de l'aquarium ; malheureusement, elle se tient un peu plus loin dans l'eau que les précédentes. En tout cas, on trouvera également tout au bord les *Entéromorphes*, aux touffes soyeuses, poussant sur les pierres, dont on aura soin de ne pas les séparer pour les emporter.

Sans son caillou originel, toute algue meurt !

Se méfier des *Fucus* et des *Laminaires* de couleur olive, si communs au bord ! Ils sont sujets à vous jouer les tours les plus affreux dans l'aquarium. On peut, cependant, se fier au *Codium tomentosum*, — point de nom français ! appelons-le *Codie velu*, et

1. Suite. — Voy. page 246.

passons! — avec son duvet incolore; aussi à la *Bryopse plumeuse*, bien nommée; enfin, au *Cladophore des roches*, en touffes épaisses.

Tout cela, sorti de l'eau, n'est pas beau à voir; cela s'affaisse comme une poignée d'herbe mouillée, mais cela reprend toute sa grâce une fois dans l'aquarium, quand les découpures de la plante sont soutenues, étalées ou balancées par l'eau.

Peu à peu, à mesure que vous deviendrez plus habile, madame, vous progresserez toute seule dans le choix et la culture de ces végétations si charmantes; vous posséderez alors des espèces plus rares et de couleurs plus variées : roses, rouges, blanches; les *Delesseries*, les *Plocamies*, les *Corallines*, les *Polysiphonies*, les *Céramies*, etc.

« Et l'eau de mer?

— C'est le moindre souci à avoir.

— Mais nous ne pourrons jamais en faire venir!

— J'y compte bien! Vous en ferez, et tout ira au mieux!

— Dans la campagne?

— Ne vous effarouchez pas, madame; l'eau de mer n'est pas plus difficile à composer qu'une tasse de thé. Cela peut vous sembler impossible? »

J'emprunte à M. Gosse sa formule, qui réussit parfaitement et qui est moins compliquée que celle des autres. On prend dans la rivière, le ruisseau ou l'étang voisin, si l'eau est pure :

Eau bien filtrée............	10 litres.

à laquelle on ajoute :

Gros sel commun............	250 grammes.
Sel d'Epsom (sulfate de magnésie)....................	22 —
Chlorure de magnésium......	35.75
Chlorure de potassium.......	7.50

Vos charmants élèves vont vivre dans cette affreuse médecine! Les trois derniers ingrédients se trouvent chez le pharmacien ou le marchand de produits chimiques de la ville voisine; le premier, chez l'épicier. Si vous avez un aquarium qui contienne 50 litres, multipliez le tout par 5; pour 100 litres, vous reculerez la virgule d'un rang vers la droite, et tout sera dit. Une quantité d'eau de mer de 100 litres suppose un très-grand aquarium d'appartement.

On fera fondre tout cela dans un vase propre en bois ou en terre; on laissera reposer quelques jours, puis on filtrera cette eau dans l'aquarium garni de ses rochers et de son fond de sable parfaitement lavé. On y mettra alors les algues et plantes choisies, qu'on laissera s'acclimater pendant au moins deux semaines, au bout desquelles on pourra introduire quelques animaux robustes, tels que : actinies, petits crabes, etc.

Il en mourra beaucoup en commençant, mais on surveillera...

L'eau de mer ainsi faite doit être telle, qu'un petit instrument — appelé *aréomètre* ou *pèse-liqueur*, — y étant plongé, marque le degré 10,27 par litre. Comme elle deviendrait trop forte, à la longue, parce que l'eau s'évapore et que les sels restent, on y ajoute, de temps en temps, un peu d'eau douce, pour ramener le tout au degré voulu du pèse-liqueur.

En présence des végétaux bien portants que l'on y met, l'eau de mer, semblable au vin conservé, se bonifie. Elle s'imprègne de l'oxygène que sécrètent les végétaux qui y sont plongés, oxygène indispensable à la santé des animaux, et conserve alors les espèces délicates qui eussent certainement péri dans de l'eau fraîchement préparée.

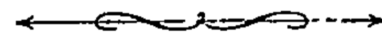
Ainsi donc, les plantes sont nécessaires aux animaux et les animaux aux plantes, auxquelles ils rendent, par la respiration, l'acide carbonique dont elles ont besoin pour croître. Tout le talent du possesseur de l'aquarium consiste à maintenir cet admirable échange, cet équilibre qui existe naturellement dans la nature.

Un mot encore. Nous ne saurions trop recommander aux bienveillantes et jeunes lectrices qui nous écoutent, une observation de la plus grande importance : maintenez toujours l'eau d'une *pureté irréprochable*, au moyen de filtrages appropriés, sur des parties successives de sa quantité, parties que vous soustrairez au moyen d'un syphon formé d'un tube de caoutchouc ployé. Qu'aucun fragment, qu'aucun animal en décomposition n'y séjourne : il empoisonnera le reste, et cela en quelques heures!

Et, maintenant, quels sont les animaux que tout le monde peut trouver sur nos côtes et introduire dans l'aquarium? Quelle est la manière de s'en emparer et de les rapporter sans dommage?

Rien n'est plus simple. Puissent nos jeunes lectrices intelligentes s'éprendre de ce moyen charmant d'introduire en leur demeure une occasion d'instruction et d'amusement à la portée de tous et d'elles-mêmes!

A suivre. H. DE LA BLANCHÈRE.



LE CHEMIN DE FER DU RIGI

Il n'est pas de voyage en Suisse qui soit complet sans une visite au superbe mont Rigi, dont l'orgueilleuse cime se mire à la fois dans le lac de Lucerne et dans celui de Zug.

De son sommet le plus élevé, le Kulm, on domine un panorama d'une incomparable beauté et qui n'a guère de rival en Europe. Le spectateur émerveillé voit se dérouler à ses pieds presque toute la Suisse, du Jura au Rossberg et de la Forêt-Noire à la Jungfrau.

Aussi, pendant les trois mois d'été, alors que la Suisse devient le rendez-vous des touristes de tous les pays de l'Europe, le Kulm du Rigi regorge de visiteurs. Les hôtels établis sur la hauteur sont encombrés, et c'est parfois avec peine que l'on réussit à s'y loger.

Cependant jusqu'à ces derniers temps l'accès de cette montagne n'était pas sans offrir une certaine difficulté. Il fallait gravir une hauteur de 1800 mètres à pied, en s'aidant du bâton de montagne, le long *alpenstock* à manche recourbé que tous les touristes rapportent comme trophée de leur voyage en Suisse. Il y avait bien aussi pour les paresseux, ou pour les malades, des mulets et aussi des porteurs qui les emportaient sur de petites chaises de forme spéciale; mais ces moyens de locomotion eux-mêmes n'étaient pas sans offrir certains inconvénients.

Je me rappelle, il y a quelques années, avoir fait l'ascension du Rigi en compagnie de quelques amis. Nous étions partis de Goldau, petit village situé au versant oriental de la montagne. A peine au sortir du village, le sentier s'engageait à travers des champs couverts de rochers amenés par les avalanches qui descendent du Rossberg, puis se mettait à gravir une pente fort roide où notre alpenstock n'était pas de trop pour nous aider à conserver notre équilibre.

Après une heure et demie de ce pénible exercice, nous trouvâmes la petite auberge de l'*Untere Dæchli*, où nous pûmes prendre un peu de repos et admirer le lac de Lowerz, qui se déroulait à nos pieds.

Encore une heure de montée et nous arrivions au pittoresque couvent de *Maria-zum-Schnee* ou Notre-Dame-des-Neiges, et enfin, exténués de fatigue, nous atteignions le point culminant, le Kulm, après avoir gravi pendant quatre heures. Toutes les beautés du panorama que nous dominions une fois arrivés nous faisaient à peine oublier ces quatre heures de marche pénible.

Et aujourd'hui, on monte au Kulm en une heure, confortablement assis dans un bon wagon de chemin de fer, et l'on jouit pendant tout le parcours d'une vue encore plus belle que lorsqu'on se hissait péniblement le long des sentiers rocailleux.

Ce chemin de fer est une des plus étonnantes merveilles que l'industrie de notre siècle ait créées. Il y a quelque chose de fantastique à voir ce train s'accrochant aux aspérités de la montagne, s'enfonçant dans un tunnel pour ressortir suspendu au-dessus du gouffre sur une passerelle d'une légèreté aérienne.



Le chemin de fer du Rigi. (P. 263, col. 2.)

Comme vous le pensez bien, la locomotive est d'un genre différent de celles employées sur les chemins de fer ordinaires. Elle est munie d'un appareil spécial s'emboîtant sur un rail central qui la maintient lors de la montée et permet de modérer au gré du mécanicien la vitesse de la descente, qui, comme on le comprend, prendrait bientôt des proportions vertigineuses si la machine était abandonnée sur les rails à l'impulsion de son propre poids.

Enfin, grâce au chemin de fer du Rigi, il est donné à tout le monde aujourd'hui de gravir la superbe montagne avec autant de sécurité et aussi peu de fatigue que la rampe de Saint-Germain.

Si cela peut vous intéresser, je vous dirai, pour conclure, que le nom de Rigi ne vient pas du latin

Regina montium, la reine des montagnes, ainsi que vous l'entendez dire le plus souvent, mais bien de *mons Rigidus*, c'est-à-dire le mont sauvage.

H. NORVAL.



Le couvent de Maria-zum-Schnee, au Rigi.

LA PÊCHE DU HARENG

Les premiers bateaux partis pour la pêche du hareng viennent de rentrer dans nos ports de la Manche, rapportant des quantités considérables de ces poissons. La pêche promet donc d'être très-fructueuse cette année.

C'est une bonne nouvelle, car non-seulement le hareng fait vivre un grand nombre de pêcheurs, de marins, d'expéditeurs de toute sorte, mais il fournit encore à bien des pauvres gens un aliment sain et d'un prix modique. Non pas que l'on puisse se nourrir de hareng; et cependant il est des pays sur les côtes de Hollande et de Norvége où il constitue, frais, salé ou fumé, la base de l'alimentation du peuple.

Avez-vous regardé quelquefois de près le chargement de ces petites voitures, si nombreuses dans nos rues au commencement de l'automne, et qui s'annoncent par le cri de : « Hareng qui glace ! qui glace ! hareng nouveau ! »

Vous avez vu alors un beau poisson au ventre argenté, au dos d'une magnifique teinte indigo. C'est le hareng tel qu'il nous arrive des ports de mer, mais la mort lui a déjà fait perdre une grande partie de sa beauté. Si vous pouviez le contempler tout à votre aise dans l'onde transparente d'un aquarium, vous verriez ses écailles resplendir d'étincelants reflets irisés, qui le font paraître comme vêtu de perles et d'émeraudes.

Ces couleurs varient, du reste ; on en voit de roses, de bleus, mais la mort leur donne à tous une uniforme livrée vert et argent, que la fumée à son tour transforme en un beau jaune d'or.

On ignore encore exactement d'où vient le hareng, car il n'est pas habitant de nos mers et ne s'y montre que dans les excursions qu'il y fait en troupes compactes. Quelques naturalistes ont supposé qu'il prenait naissance dans les profondeurs des mers arctiques.

En tout cas les bandes de harengs font leur première apparition vers le mois de mars dans le nord de l'Islande. On les voit arriver par colonnes serrées de 6 à 7 kilomètres de front et s'étendant sur une longueur de 8 et 10 kilomètres. C'est un spectacle unique et merveilleux que de voir ces milliers de millions de poissons couvrant la surface de la mer, qui paraît rouler des flots de rubis, de diamants et d'émeraudes.

L'imposante armée des harengs se divise en deux corps, celui de droite se dirigeant du côté de l'Amérique et celui de gauche s'avançant dans les eaux européennes.

Le dernier corps d'armée se sépare lui-même bientôt à son tour en deux divisions : la première, celle de gauche, va alimenter les célèbres pêcheries de l'Écosse, de l'Angleterre, de l'Irlande ; la seconde, celle de droite, longe la Norvége, envoie quelques bataillons dans la Baltique, tandis que le reste contourne les côtes du Danemark, de la Hollande, de la France, et, rejoignant au sortir de la Manche la première division, va se perdre avec elle dans les profondeurs de l'Océan.

De même que l'on ignore d'où viennent les harengs, de même on ignore où ils s'en vont.

Quelques naturalistes ont cru résoudre le curieux problème posé par l'apparition et la disparition périodiques des harengs, en avançant qu'il se pourrait bien que ces poissons, bien loin de voyager, comme on l'admet généralement, se bornent à gagner le fond des mers à l'approche de la saison froide, pour remonter à la surface dès que le printemps revient. C'est une façon fort commode de trancher la question, mais qui n'explique guère comment les harengs se montrent successivement sur les côtes des divers pays, à commencer par le nord et en descendant vers le sud.

Tous les ans, ce passage se reproduit à époque fixe, et la grande armée des harengs ne paraît pas sensiblement diminuée malgré l'énorme contribution que prélèvent sur elle les pêcheurs norvégiens, danois, hollandais, anglais et français. Mais, bien loin d'être étonné qu'elle réussisse à combler ainsi annuellement ses vides, on se demande quelles proportions elle atteindrait si elle était délivrée de toutes attaques de la part de l'homme, quand on songe que chaque femelle produit de 25 à 50 000 œufs par an. Une petite multiplication vous montrera qu'en quelques années les harengs en arriveraient à couvrir la surface des mers.



La pêche du hareng. (P. 266, col 1.)

Mais il a fallu que l'homme découvrît un moyen de conserver cette manne que la mer lui apporte en si grande abondance à des époques fixes. Que faire de tous ces poissons?

Aussi la Hollande est-elle fière d'avoir donné le jour à l'inventeur du procédé de la conservation des harengs, George Benkel, mort en 1397.

On peut dire, sans exagération, que c'est à ce modeste pêcheur que ce pays doit la base de sa puissance commerciale. Un proverbe hollandais dit qu'Amsterdam est construit sur des arêtes de harengs. Plus heureux que bien d'autres inventeurs, le nom de Benkel n'a jamais été oublié par ses compatriotes. Son tombeau, dans l'église du petit bourg de Bierkuliot, fut pendant longtemps un lieu de pèlerinage patriotique. L'empereur Charles-Quint s'y rendit lui-même, en 1506, en compagnie de sa sœur, la reine de Hongrie, et il mangea solennellement un hareng en l'honneur de l'humble pêcheur. Encore aujourd'hui, les Hollandais visitent avec vénération la tombe de Benkel.

La pêche du hareng est devenue aujourd'hui une industrie de premier ordre. Les Anglais, les Hollandais, les Danois, les Norvégiens, les Suédois et les Français y emploient des milliers de navires.

Ces navires sont généralement des barques de soixante à cent tonneaux et comportent un équipage de seize à dix-huit hommes. Les pêcheurs quittent chaque port en petites flottilles et se dirigent d'abord vers les îles Orcades et Shetland, où arrivent les premières bandes de harengs. A mesure que la saison s'avance, ils descendent vers le sud, et la pêche se termine dans la Manche en novembre et décembre.

Les filets employés pour cette pêche sont formés de grandes nappes, que l'on rattache les unes au bout des autres, de manière à former une longueur d'un demi-kilomètre et quelquefois plus. La partie supérieure du filet est garnie de morceaux de liége qui le maintiennent à la surface, tandis que le bas est maintenu verticalement dans l'eau au moyen de balles de plomb. Quand le filet est placé dans l'eau, il offre un réseau de mailles, dans lesquelles les harengs viennent se jeter. La grandeur de ces mailles est calculée de façon que le poisson, après y avoir pénétré, reste accroché par ses ouïes et ses nageoires pectorales.

Plusieurs indices désignent au pêcheur l'endroit où il doit jeter ses filets ; d'abord, pendant le jour, la présence d'innombrables oiseaux de proie qui se nourrissent de ces poissons, et aussi une matière graisseuse qui se détache du corps des harengs et vient flotter à la surface. La nuit, cette substance devient phosphorescente et illumine la mer, de sorte que l'on peut dire que les malheureux harengs fournissent eux-mêmes aux pêcheurs la clarté qui permet de les pêcher.

Aussi la pêche se fait-elle de préférence pendant la nuit. Le filet une fois à l'eau, on laisse dériver la barque ; puis, au bout d'un temps fort variable, qui va d'une heure à quelques heures, selon l'abondance probable des poissons, le filet est retiré. C'est une rude besogne, je vous assure, que de retirer de l'eau, à la force des bras, ce filet pesant, d'un demi-kilomètre de long ; mais aussi quel beau spectacle présentent ces mailles qui arrivent garnies de leurs étincelants prisonniers ! Pendant que les uns halent sur le filet, les autres retirent les poissons, qui tombent en frétillant sur le pont de l'embarcation.

On a vu des coups de filet ramener jusqu'à cent dix mille poissons; mais souvent aussi le filet ne ramène rien, et alors tout ce dur travail est fait pour rien.

Aussi les pêcheurs ont-ils mille superstitions : il ne faut pas pêcher un hareng avant le matin de la Saint-Jean ; malheur à celui qui prend dans son filet le roi des harengs, celui qui conduit la bande, et dans ce cas il est bien inutile de le rejeter à la mer, car le proverbe dit : « Hareng hors de l'eau, hareng mort. » Enfin, ils examinent avec soin les rayures qui ornent le dos de quelques-uns de ces poissons, et ils cherchent à y distinguer des lettres qui puissent leur faire présager le résultat de leur pêche.

Cette dernière superstition est, du reste, acceptée par tout le monde en Norvége. On raconte à ce sujet qu'en 1587 des pêcheurs prirent, dans la mer du Nord, un hareng dont le dos présentait visiblement des caractères gothiques. Ce merveilleux poisson fut envoyé au roi de Norvége, Frédéric II, qui voulut savoir ce que comportait la mystérieuse inscription. Les savants s'assemblèrent et finirent par déchiffrer les paroles suivantes : « Les autres peuples pêcheront bientôt le hareng mieux que vous. » Mais le bruit se répandit dans le peuple que les savants avaient caché le véritable sens de l'inscription, qui prédisait la mort du roi. Ce bruit parvint aux oreilles du prince, homme superstitieux, qui en fut vivement frappé et mourut en effet l'année suivante.

Une fois pêchés, les harengs sont encaqués, placés dans des tonneaux appelés caques, avec du gros sel qui les conserve jusqu'à l'arrivée au port. Là on les sale de nouveau ou bien on les expose pendant quelque temps à une épaisse fumée. Ces derniers constituent ce que l'on appelle les harengs saurs.

Pour vous donner maintenant une idée de l'importance du commerce des harengs, il me suffira de vous dire que les seuls pêcheurs norvégiens récoltent en moyenne, annuellement, 700 000 tonnes de harengs, représentant une valeur commerciale de plus de 10 millions de francs.

TH. LALLY.



LA FAMILLE DURAND

A L'EXPOSITION DE VIENNE[1]

V

Comme quoi les voyages forment l'esprit et le cœur de la jeunesse.

De Vesoul à Besançon, route pittoresque et accidentée, s'il en fut, le hasard nous donna d'abord pour compagnon de voyage un gros homme, un géant apoplectique, qui n'eut qu'à appuyer sa tête contre les coussins pour être plongé aussitôt dans le plus bruyant sommeil.

Toto, qui avait consciencieusement dormi pendant quatre bonnes heures, se disposait à rentrer en pleine possession de ses dispositions capricieuses et fantasques, quand l'homme commença ses ronflements.

Le mignon, qui n'avait jamais rien ouï de pareil, tourna du côté du dormeur des yeux effarés, et resta stupéfait. Tout un travail de réflexion sembla se faire en son esprit. L'ample rondeur, la large encolure, la comburante coloration de l'homme, le puissant mouvement de va-et-vient qui remuait sa poitrine, devaient, je suppose, rappeler à mon jeune frère l'ogre du Petit Poucet.

J'observai son petit manége. Je le vis diriger un regard vers les pieds du géant, pour y chercher sans doute les fameuses bottes... Et ma foi! la redoutable chaussure s'y trouva. Le bas du pantalon était rentré dans de hautes tiges plissées, et, qui plus est, des maculatures de terre jaune se voyaient sur le pied, qui reposait immense sur des semelles, au bord desquelles une épaisse rangée de clous quadrangulaires et luisants courait comme un feston de dents cruelles.

Ce détail acheva Toto; il garda, tant que le gros homme fut des nôtres, un calme motivé par le caractère du problème qui était évidemment posé en son petit cerveau.

Le géant continuait à bruire quand, à un arrêt, la voix qui annonçait le nom de la station le tira tout à coup de son sommeil. Il se redressa avec un brusque mouvement qui fit tressaillir Toto, roula plus qu'il ne descendit du wagon; et nous le perdîmes de vue.

Toto respira...

La place de l'ogre fut aussitôt prise par une vieille dame, qui avait avec elle une petite blondine de six à sept ans.

Le train se remit en marche, et Toto, délivré de la présence inquiétante du colosse, allait sans doute se dédommager de la contrainte subie, quand notre attention et la sienne furent attirées par ce qui se passait dans le coin qu'occupaient la vieille dame et la fillette.

Te décrirai-je la scène? Non, je la qualifierai, et cela suffira bien pour que tu te l'imagines.

« Une grand'mère livrée, avec toutes ses excessives tendresses et faiblesses, à la merci d'une petite fille évidemment habituée à ce que nul ne la contredise, ou contrecarre. » Prodigue les bizarres incidents, les extravagances du vouloir de l'une et de la condescendance de l'autre; fais l'une implacable, l'autre inerte; peins-toi les sauts, les gestes désordonnés; écoute les cris, vois les rages de la petite et mets-les en regard des supplications, des soupirs, des flatteries de la vieille,... et tu n'arriveras certainement qu'à un aperçu de l'ébaubissante réalité dont nous eûmes le spectacle pendant une heure environ.

Détail caractéristique — et qui, paraît-il, appartient en propre à quelqu'une des localités que nous traversions, — la brave aïeule, s'exprimant du reste dans un langage à la fois mièvre et traînard, ne tutoyait pas la petite fille qui, elle, l'apostrophait au contraire avec toutes les aigres formes de la dernière familiarité.

« Voyons, ma belle, tenez-vous bien sage, vous aurez ce gâteau. »

Et le gâteau, que la grand'mère avait soigneusement tiré d'un petit panier blanc bourré de friandises, était jeté à terre, piétiné, pulvérisé, avec accompagnement de cris stridents.

Toto ouvrait de grands yeux.

« Oh! que vous me faites de la peine! Regardez, voilà un petit monsieur qui est bien plus aimable que vous, — Toto baissant les yeux laissait voir une modeste rougeur; — je suis bien sûre qu'il va accepter le gâteau que j'ai le plaisir de lui offrir, — Toto prenait machinalement le gâteau, — et qu'au lieu de le mettre en miettes sous ses pieds il va le manger et le trouver... assez bon. » — Toto mordait pensif à l'appétissante tartelette, et ne tordait pas longtemps sa bouchée...

Donne cinquante-cinq minutes de durée à cette comédie, qui ne prit fin qu'en gare de Besançon, par le saut périlleux que la fillette fit, — heureusement sans résultat fâcheux, — en s'élançant par la portière quand l'employé vint l'ouvrir, et peut-être t'imagineras-tu la physionomie de Toto, descendu du wagon et immobile sur le quai, regardant s'éloigner la petite fille et la grand'mère, — l'une courant après l'autre, qui se sauvait en criant, en ameutant les voyageurs.

« Oh! la vilaine méchante! dit-il, avec un sincère accent d'indignation.

— *Vous* trouvez? » répliqua le docteur, qui, s'oubliant sans doute dans les réflexions que lui avait inspirées l'étrange spectacle, s'était exprimé en affectant les lentes et mignardes inflexions de la vieille dame.

Toto, atteint dans sa dignité par l'assimilation peut-être involontaire que venait d'établir le docteur, leva vers notre ami des yeux étonnés où brillait une larme significative. Le bon docteur, qui la vit, se

1. Suite. — Voy. pages 202, 222, 239 et 254.

pencha vers le petit garçon, et, l'embrassant avec la plus vive affection :

« Je me suis trompé, je ne sais pas à quoi je pensais, lui dit-il ; c'est pour rire ; oublie ça, vite, vite! »

Puis, s'adressant à moi, comme pour faire diversion à son évident embarras :

« Ça, voyons, monsieur l'intendant, entre en fonctions, et tâche d'avoir la main heureuse pour tes débuts! »

Les fonctions dont venait de parler le docteur avaient à mes yeux trop d'utile importance et j'étais trop heureux de les remplir, pour qu'il fût besoin de me rappeler que j'en étais investi.

Mon *Guide de Suisse*, que je venais de consulter et dont je tenais à contrôler les renseignements, me recommandait plusieurs hôtels. J'avais retenu le premier nom. J'appelai un conducteur d'omnibus qui stationnait à la sortie. Je fis monter tout le monde dans la voiture, et, en attendant en bas que l'on apportât nos bagages, dont je devais vérifier le chargement, il me fut loisible de remarquer que Toto, — assis immobile à côté de tante Joséphine, — semblait complétement absorbé par de *profondes* méditations.

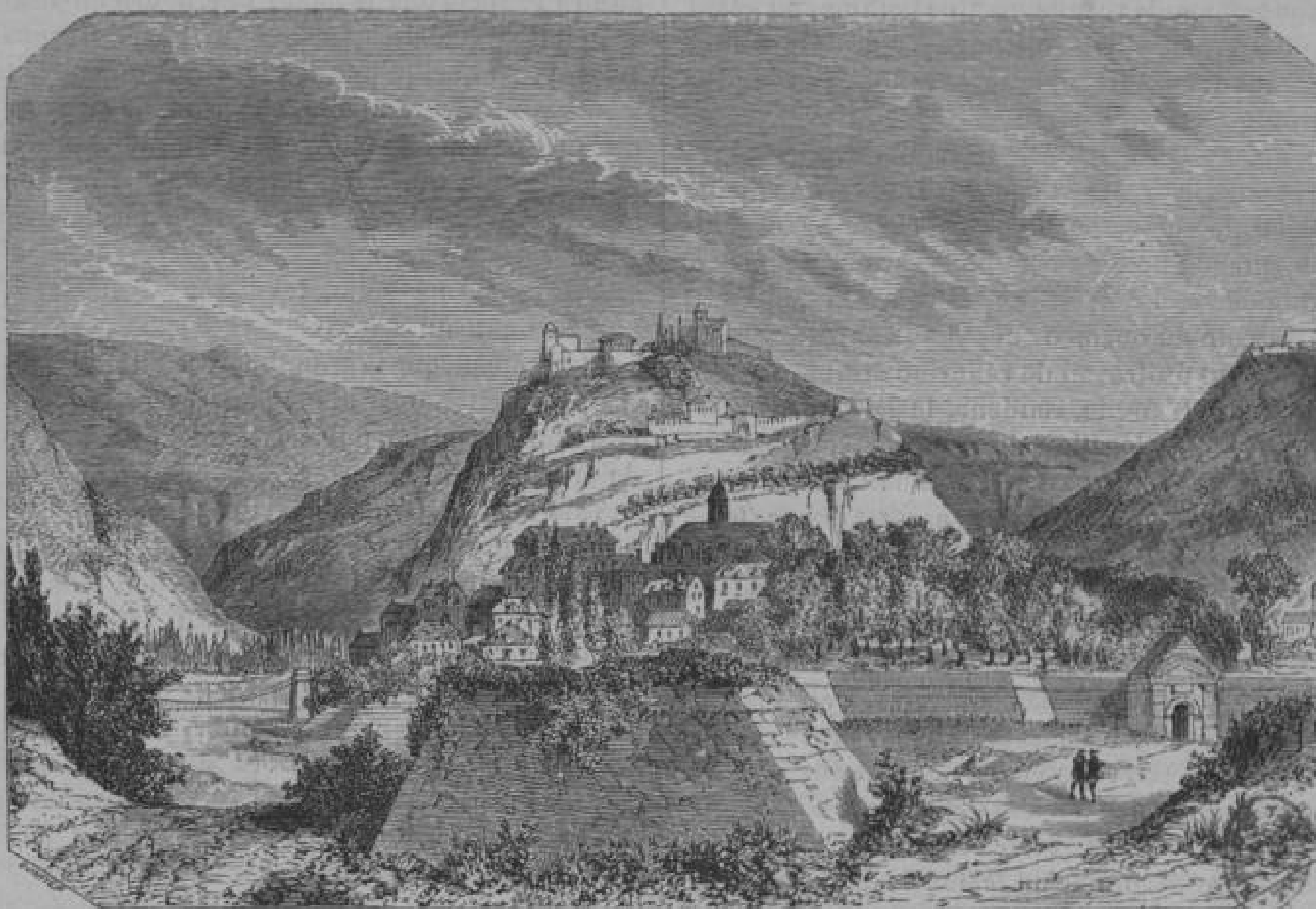
Et comme il m'était permis de croire que les incidents qui avaient marqué l'entrée de la petite fille dans notre wagon, joints au souvenir du géant ronfleur, n'étaient pas étrangers à l'insolite maintien de mon petit frère, je pensai que l'adage a raison, qui affirme que les voyages forment l'esprit et le cœur de la jeunesse.

VI

De la rencontre qu'on peut faire dans un hôtel de Besançon.

Du seuil de la gare où j'étais et qui se trouve en contre-haut de la ville, je pouvais déjà prendre une idée générale du site où se trouve blottie la vieille cité franc-comtoise.

Quand on passe, sans autre transition qu'un arrêt en Champagne, du chef-lieu de la Seine au chef-lieu du Doubs, le contraste est grand, je t'assure, et l'horizon seul suffit bientôt à vous dépayser.



Besançon. (P. 268, col. 2.)

Le sol y a des mouvements si tourmentés qu'on dirait les hautes vagues d'une vaste mer en fureur solidifiées. Les mamelons, les pics, les pentes, les profondeurs, ne sauraient être comptés. A tous les plans, le panorama ondoie. Les monts nus et gris s'entremêlent aux coteaux verdoyants. Le roc abrupt surplombe la vallée toute noire de forêts. Et au fond de ces plis, courent et brillent, comme de grands serpents d'argent, des eaux profondes.

La ville en elle-même, — vue de notre point d'arrivée, retirée qu'elle est dans les gorges que dix ou douze forteresses escarpées dominent, — semble un peu manquer de l'air physique aussi bien que de l'air moral. Il semble qu'on doive étouffer de toutes les façons sous ce fouillis de toits sombres, au-des-

sus desquels se hasardent à peine quelques obscurs clochers, que regardent avec une sorte d'impérieuse et brutale méfiance les innombrables meurtrières des bastilles, dont les fauves silhouettes déchirent tristement le ciel bleu.

Et quand, après avoir suivi les inévitables zigzags d'une descente rapide, on pénètre dans ce massif d'édifices par une voûte basse, étroite, aux côtés de laquelle pendent les lourdes chaines du pont-levis, l'impression première ne se modifie pas; au contraire, car on se trouve d'abord dans une rue sinueuse et relativement étroite, où se font suite des maisons de chétive et pauvre apparence, et où grouille une population qui manque complétement des élégances urbaines. C'est, à vrai dire, — je l'ai su le lendemain, — le quartier misérable du pays. Un peu plus loin, en effet, après avoir franchi la vaste brèche où le Doubs roule ses ondes vertes, commence une tout autre ville : la ville historique et pittoresque, qui a gardé, même après quelques tentatives d'*embellissements* modernes, tout son caractère fantaisiste ou austère d'autrefois.



Diomède! (P. 270, col. 1.)

Les vieux Espagnols l'ont tenue, et elle est presque telle qu'ils nous l'ont laissée. On s'étonne de ne pas voir le pourpoint et la fraise se pencher aux croisillons de pierre qui ouvrent encore sur les rues tortueuses, de ne pas entendre sonner l'éperon d'or sur les dalles ou les pavés pointus.

Le temps a mis, sur la pierre des anciens hôtels, des églises, des fontaines, une livrée sombre qui les date autant que leur forme propre. On a trois ou quatre cents ans sur la tête et dans l'esprit, quand on est dans ces murs.

Bref, après avoir roulé un quart d'heure environ, nous descendons d'omnibus au cœur de la ville.

Bien m'en avait pris d'accepter de confiance l'indication de mon *Guide*, car il nous procura bon gite et réfection confortable

Je note avec d'autant plus de raison ce dernier point, que nous arrivions avec les meilleures dispositions pour faire honneur aux victuailles franc-comtoises.

Possession prise de nos chambres, et chacun s'étant un peu dépoudré et rafraîchi, nous nous assîmes, dans un petit salon séparé du réfectoire commun, autour d'une table très-convenablement dressée.

Maman, — ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, — se sentait un véritable appétit, et son mal semblait déjà lui laisser un complet répit. Elle en profitait pour nous donner le bon spectacle de sa douce et charmante gaieté. Elle ne tarissait pas sur le Gascon, sur l'ogre et sur la petite fille insupportable. Nous avions le double plaisir d'entendre ses fines réflexions, en la voyant se délecter aux quel-

ques mets fort bien préparés qu'on venait de nous servir. Nous étions tous au comble d'une satisfaction qui se traduisait par une vigoureuse attaque générale des plats, lesquels se vidaient comme par enchantement.

En somme, festin charmant, dont un singulier incident vint tout à coup, je ne dis pas troubler, mais déranger la tranquille ordonnance.

L'*attaque* commençait à perdre de sa vigoureuse intensité, car nous étions arrivés à cette espèce d'entr'acte qui sépare le repas proprement dit du dessert, qui en est la partie annexe. Le garçon de salle, qui avait enlevé les napperons, faisait nette, avec la brosse cintrée et la corbeille, la place où il devait poser les petites assiettes et les minces couteaux. Or, au moment où il allait passer l'instrument devant tante Joséphine, qui se rejetait un peu en arrière pour faciliter l'opération :

« Oh ! mon Dieu ! » s'écrie tout à coup tante Joséphine, sur les genoux de laquelle une masse bourrue, frétillante, geignante, vient de s'abattre inopinément. Et la voilà, les bras écartés, cherchant d'un œil hagard à se rendre compte de la nature et des intentions du mouvant projectile, qui s'agite sur ses genoux.

Mais un cri général est sorti à la fois de toutes les poitrines, cri d'étonnement, d'ébahissement, de stupéfaction :

« Diomède !

— Diomède ! répète tante Joséphine.

— C'est lui ! c'est bien lui ! » fait-elle, en passant les mains sur ses yeux et en regardant autour d'elle d'un air tout désorienté, pendant que Diomède, moitié rampant, moitié sautant, va et vient sur la nappe, flairer l'un après l'autre les mains et les visages qui sont rangés autour.

Tante Joséphine est blême, tremblante d'émotion. Elle s'asseoit en répétant comme du fond d'un cauchemar : « Diomède ! »

Diomède traverse la table, descend sur les genoux de sa maîtresse, y fait trois tours sur lui-même, se couche, se pelotonne, et s'endort, le nez sous la queue.

Tableau : regard extatique de tante Joséphine attaché sur le toutou endormi ; échange de coups d'œil entre les autres assistants, qui semblent se dire : « D'où diable sort-il? Et qu'est-ce que cela signifie? »

Tante Joséphine devait se prononcer la première : « Quelle fidélité ! quel instinct ! s'écria-t-elle. Aussi, comme il est fatigué ! »

Ainsi tante Joséphine admettait d'emblée que Diomède le boiteux, le dodu, l'indolent, avait fait, guidé par son seul instinct, par le seul besoin de se coucher en rond sur les genoux de sa maîtresse, cent lieues en trente-six heures.

« Vous croyez, hasarda le docteur, vous croyez que...

— Eh ! interrompit vivement tante Joséphine, que voulez-vous que je croie? A moins que vous ne l'ayez jusqu'ici caché dans votre poche !

— Oh ! pour ça, non ; j'affirme qu'il n'était pas dans ma poche, répliqua le docteur avec toute l'humilité dont il était capable. Et, en réalité, je ne vois pas trop ce que vous pourriez croire ! »

Le docteur renonçait, pour le moment du moins, à des investigations qui semblaient devoir froisser la bonne tante. Ma mère ajouta, de son meilleur accent conciliant : « Pourquoi, voyons, ce brave Diomède n'aurait-il pas fait ce que tant d'autres chiens ont fait avant lui?

— Oui, pourquoi? insista tante Joséphine.

— Certainement, » fit le docteur.

Il sembla tacitement convenu que Diomède avait mérité de figurer parmi les chiens célèbres, et l'on attaqua le dessert en écoutant rappeler par tante Joséphine toutes les marques d'intelligence antérieures par lesquelles Diomède s'était révélé capable du beau trait qu'il venait d'accomplir.

Après le dessert, comme le temps était très-beau, et que la fraîcheur du soir y engageait, le docteur pensa qu'une petite promenade pédestre ne pourrait qu'être salutaire à tous. Maman accepta.

Avant de quitter la table, on voulut faire manger Diomède ; mais il refusa même les choses dont il était ordinairement le plus friand ; au reste, ses flancs rebondis attestaient qu'il n'avait pu être soumis à une diète bien rigoureuse.

Tante Joséphine mit le fait au compte de quelque âme charitable, que le véloce voyageur avait trouvée sur sa route. (il y a de bonnes gens partout !).

Quand il vit que nous nous disposions à sortir, Diomède se mit à frétiller, à gambader, à aboyer, selon son habitude : pas marque de fatigue !

Quand nous fûmes sortis, il trottinait gaiement sur nos talons.

« Étrange ! murmurait le docteur.

— La joie de nous avoir retrouvés ! » disait tante Joséphine.

Mais le docteur répétait plus bas :

« Étrange ! »

A suivre. EUGÈNE MULLER.



LA GROTTE D'ADELSBERG[1]

Mais nous marchons toujours, et bientôt nous rencontrons, comme jalons du chemin, un lion qui dort, reposant sa tête sur ses deux pattes allongées, sa belle et noble crinière répandue sur ses épaules et sur son cou ; une loge de théâtre, avec balcon sculpté ;

1. Suite et fin. — Voy. page 238.

une prison avec ses grilles étroites, laissant passer la lumière à regret; une vierge Marie tenant l'enfant Jésus dans ses bras; une cataracte, dont la baguette d'un enchanteur a glacé les eaux qui s'arrêtent en tombant, et dont la chute, à jamais immobilisée, nous laisse admirer le mouvement moelleux et souple de sa nappe abondante. Tout à l'entour, le sol de la caverne ondule comme une mer, et l'on croirait marcher sur des flots solides.

Mais bientôt la grotte s'élargit, et nous sommes au centre d'une vaste rotonde que l'on appelle la SALLE DE DANSE.

Il n'y a au monde ni palais de roi, ni casino d'entrepreneur, qui puisse nous offrir une décoration plus splendide: de grands piliers forment, entre leurs arcades, un orchestre naturel pour les musiciens; les stalactites immenses descendent en pendentifs, comme des lustres de Venise, mêlés de fleurs et de lumières, sur la tête des danseurs; la draperie même ne manque pas à cette décoration fantastique: ni la soie, ni le velours de Lyon, ni les magnifiques tapis de nos Gobelins, ne supporteront jamais la comparaison avec ce rideau de trente pieds, tissé des larmes gelées de la montagne, et qui descend de la voûte avec des plis puissants, et froncés largement dans la plus superbe étoffe. Épais seulement de quelques millimètres, le rideau transparent s'éclaire de la lueur des lampes, qui donnent les tons chauds de l'ivoire à sa blancheur mate, rehaussée d'une double bordure rouge et orangée, comme si on l'eût trempé deux fois dans la teinture.

On sait que la maison de Hapsbourg, qui règne sur l'Autriche, est paternelle et douce à ses sujets. Une fois chaque année, — c'est presque toujours le lundi de la Pentecôte, — l'empereur donne un bal aux paysans de l'Illyrie; on ouvre pour eux la grille qui défend d'ordinaire l'entrée de la grotte; on allume des milliers de lustres à ses voûtes, et ils peuvent se vanter ce jour-là que personne, même parmi les princes de la naissance et de la fortune, ne prendra ses ébats sous des lambris plus grandioses, plus véritablement magnifiques, bien que la nature seule ait pris souci de les orner.

Je sens que, malgré moi, je m'attarde et que cette causerie est déjà bien longue, et pourtant, c'est un maître qui l'a dit:

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Il faut donc s'en aller, il faut donc s'enfuir, quand on voudrait se promener paisiblement et longtemps, comme on ferait dans un musée, à travers ces statues imitant la forme humaine, au milieu de ces ménageries fantastiques, où la nature essaye des créations que l'on dirait vivantes, et où le monstrueux s'unit au réel.

« Eh bien! non, dit le guide, vous ne partirez pas encore; vous ne pouvez pas partir.

— Et pourquoi?

— Parce que vous n'avez pas vu la CHAPELLE! Si Dieu n'a pas eu le commencement, il faut du moins qu'il ait la fin de votre visite.

— *Amen!* répondis-je; allons à la chapelle! »

La *chapelle* n'est pas extrêmement grande, mais elle est ornée d'un joli autel, surmonté lui-même d'un beau tabernacle, dont les sculptures peuvent rivaliser avec ce que le moyen âge a jamais produit de plus magnifique. Un immense buffet d'orgue occupe toute une paroi de cette grotte, avec ses tuyaux, grands et petits, que l'on dirait placés là par la main régulière et puissante d'un facteur habile.

Je sens que je ne pourrais jamais tout dire; il faut donc que je me résigne, et que je passe sans m'arrêter devant cette colonne isolée, haute de vingt pieds, qui s'élance du sol comme pour servir de borne milliaire à cette route semée de merveilles; devant ce bouquet, où une flore de pierres surpasse par le caprice de ses végétations les richesses et les merveilles dont la main de la nature a semé la face de la terre. Mais comment, pourtant, ne pas parler de ce tombeau, plus magnifique que le mausolée d'un roi, et autour duquel dorment, comme pour faire cortége à quelque Pharaon inconnu, des centaines de momies, enveloppées, comme à Thèbes ou à Karnac, dans leurs blanches bandelettes? La pyramide qui les couvre de son ombre est la plus grande stalagmite que l'on ait découverte jusqu'ici dans le sein de la terre, car elle ne mesure pas moins de soixante pieds de périmètre à sa base, et l'on se demande pendant combien de siècles la montagne a dû verser ses larmes de pierre, pour amonceler cette merveille.

La PROCESSION DU GOLGOTHA, que l'on appellerait peut-être plus justement la *vision du jugement dernier*, est certes l'apparition la plus étrange, la plus saisissante et la plus terrible qui ait jamais frappé mes regards dans les trois parties du monde qu'il m'a été donné de visiter jusqu'ici.

Tout à coup la grotte s'élargit, comme pour mieux contenir l'immense troupeau des morts, ou, pour mieux dire, des ressuscités. Le sol en est littéralement couvert. Ce ne sont partout que larves funèbres et pâles fantômes. Les uns sont encore gisants sur le sol; les autres se soulèvent et sortent à demi du tombeau, en essayant de se dégager des longs plis froids du linceul. Il en est qui, déjà debout, paraissent attendre le souverain juge. Quelques-uns dominent la foule de leur taille gigantesque. Le peuple, qui les croit montés sur un piédestal de vertus, les appelle des saints et les invoque.

Suspendues à la voûte, des stalactites légères figurent l'essaim des anges et le chœur des chérubins qui accompagneront le Fils de l'homme, quand, à la consommation des siècles, il viendra, dans sa gloire et sa majesté, juger les vivants et les morts. Lui, on ne le voit pas, mais on aperçoit, comme fond de tableau, un colossal fragment de roche, trône et autel tout à la fois, qui attend, depuis des siècles, son éternelle majesté.

La vue n'est pas seule étonnée dans ces merveil-

leuses grottes d'Adelsberg : l'oreille aussi est réservée à des surprises et à des enchantements. Les stalactites qui décorent ces poétiques retraites jouissent en effet de propriétés harmoniques très-singulières. Variant à l'infini de formes et de grandeurs, tantôt pleines et tantôt creuses, elles peuvent rendre toutes les tonalités et imiter tous les timbres, depuis la note cristalline et claire de l'harmonica jusqu'au tintement du bourdon de Notre-Dame. Les guides, armés de légers marteaux, carillonnent sur leurs parois des airs variés, dont le thème n'est pas moins original que l'instrument à l'aide duquel ils l'exécutent. Parfois, ils s'arrêtent pour écouter l'écho qui répète leurs dernières notes en les prolongeant. Si, dans quelque autre partie de la grotte, un autre concert se donne en même temps, les ondes sonores se rencontrent, se croisent, et, vibrant ensemble, emplissent les profondeurs de la montagne de je ne sais quel murmure éolien, que l'on n'a point encore entendu ailleurs et que l'on n'entendra plus jamais. Peu de choses au monde m'ont paru plus séduisantes que ces concerts.



La procession du Golgotha, à la grotte d'Adelsberg. (P. 271, col. 2.)

La nature, toujours complète dans ses créations, a donné aux grottes de Gabreck des habitants qui ne sont pas moins singuliers qu'elles-mêmes.

Quand on jette le filet dans les petits étangs que la Pivka forme en plusieurs endroits sous les voûtes sombres, on en retire un animal moitié chair et moitié poisson, que les naturalistes appellent le *protée*.

Le protée d'Adelsberg n'a de commun que le nom avec le monstre changeant de la mer Tyrrhénienne, que les nymphes et les bergers de Virgile retenaient dans des entraves de goëmon et d'algues vertes, pour se faire dire par lui leur bonne aventure.

Le protée de nos grottes est une sorte de lézard, de cinq à six pouces de longueur, moins ami de l'homme que ses confrères de terre ferme, car j'en ai tenu un sur ma table pendant deux jours, et sa tendresse pour moi n'a fait que peu de progrès. Je prenais cependant grand plaisir à le voir; son corps était excessivement fin, d'un rose délicat, et si transparent que l'on pouvait suivre le passage de tout ce qu'il avalait; sa tête était carrée, — un peu trop plate, — ce qui dénote de mauvais instincts : aussi je m'en défiais, et je m'en suis défait. Les quatre pattes, tout à la fois crampons et nageoires, lui servaient également bien sur la terre et dans l'eau, et, grâce à elles, il pouvait ou nager ou grimper. Mais la véritable singularité d'organisation du protée, celle qui lui a valu son nom, c'est la conformation de son appareil respiratoire, qui est double. Il a les poumons des animaux terrestres et les ouïes des poissons. Ces ouïes, placées derrière la tête, extrêmement mobiles, se partagent en plusieurs branches, comme les cornes d'un cerf; leur rouge de corail vif tranche nettement sur la blancheur rosée du cou, et contribue à donner à l'animal cette physionomie bizarre que l'on ne peut comparer à rien de ce que l'on a vu, et qui se fait tout de suite une place à part dans nos souvenirs.

Je passai dans les grottes d'Adelsberg une demi-journée, qui s'écoula pour moi comme un instant, au milieu des émotions d'une curiosité incessamment excitée et incessamment satisfaite. Et pourtant, si grand que fût le charme des merveilles sans nombre que m'offrait ce royaume glacé de la nuit, je ne saurais dire avec quel bonheur, — le bonheur du retour et du doux revoir, — je sentis, quand je remontai au jour, une caresse d'air tiède autour de mon front, et, dans mes yeux, le beau rayon d'or du soleil des vivants.

Louis Énault.



Marc rentrait fort tard. (Page 273, col. 1.)



UNE SŒUR[1]

CHAPITRE XVII

Un visiteur.

Quinze jours s'étaient écoulés, Élisabeth n'avait point reçu de réponse. Elle en éprouvait un amer dépit mêlé d'un secret soulagement. « J'ai fait ce que j'ai pu ; si personne ne nous vient en aide, il faudra nous tirer d'affaire nous-mêmes. » Sa fierté, un moment terrassée, reprenait le dessus, mais le mal devenait chaque jour plus grand : Marc rentrait fort tard et travaillait à peine ; les notes trimestrielles des deux frères offraient un tel contraste, que le vieux tuteur lui-même, en les renvoyant à Élisabeth, y avait ajouté cette note significative : « J'appelle votre attention sur le travail de Marc. »

Pauvre Élisabeth ! Le travail de Marc était son unique préoccupation ; Henri se fortifiait, il travaillait bien et tenait dans la famille la place d'une jeune sœur, tant il apportait de charme et de douceur au milieu des relations un peu froides, un peu réservées qui existaient entre ses aînés. Pierre était exact, résolu, laborieux ; il n'était pas aimé de ses camarades, mais ses professeurs ne lui avaient jamais adressé un reproche, et les premières places lui appartenaient de droit à chaque composition. Mais Marc ! Le cœur d'Élisabeth se serrait en pensant à lui, et elle pensait à lui tout le jour. Elle faisait mieux encore, elle priait Dieu sans cesse. Elle sentait bien que ce qui manquait à Marc, c'était un principe fixe assez puissant pour triompher de sa paresse et de sa nonchalance naturelles. « Si seulement il apprenait à aimer Dieu ! » se disait-elle. Élisabeth elle-même avait appris à aimer Dieu en l'invoquant pour son frère.

C'était dans l'après-midi ; tous les garçons étaient au collège ; Élisabeth avait achevé sa tâche de ménagère ; le petit appartement brillait de propreté. Un grand panier rempli de bas et de chaussettes était placé devant la jeune fille ; le printemps était venu, la fenêtre était ouverte ; un papier sur les genoux, Élisabeth quittait parfois son aiguille pour écrire quelques chiffres ou des signes algébriques, puis elle reprenait son travail interrompu. Élisabeth avait découvert que le raccommodage des bas et l'étude des mathématiques s'accordaient à merveille. « Ce n'est pas comme lorsqu'il s'agit de mettre une pièce à un habit ou à une chemise, disait-elle, cela demande de l'imagination ; mais en refaisant l'une après l'autre les mailles rompues, on suit un problème dont les propositions s'enchaînent aussi l'une dans l'autre ; le bas et le calcul se terminent en même temps. »

On sonnait à la porte ; Marianne était sortie, Élisabeth se leva pour aller ouvrir, un peu étonnée de cette visite intempestive ; sauf le coup de sonnette des garçons à onze heures et à quatre heures et demie, après l'appel des fournisseurs le matin, le timbre de la porte, si soigneusement suspendu naguère par le jeune mécanicien, ne retentissait pas une fois par semaine. Élisabeth avait encore la main sur le loquet lorsqu'elle se trouva en face d'un homme de vingt-huit à trente ans, grand et mince, au visage grave, à la tournure élégante. « Vous vous trompez sans doute, monsieur, dit-elle sans faire un pas ; je n'ai pas l'honneur de vous connaître. — Mlle de Ban-

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241 et 257.

ville? » demanda le visiteur sans se déconcerter. Élisabeth fit un signe de tête. « Je suis René Surbach, » et comme la jeune fille ne paraissait pas comprendre, « le beau-fils de M. Delahais, » ajouta-t-il non sans quelque impatience. Élisabeth fit un pas en arrière comme pour laisser entrer M. Surbach et le salua légèrement. L'ambassade l'étonnait ; pourquoi son oncle lui envoyait-il ce beau-fils dont elle n'avait jamais ouï parler, au lieu de venir lui-même ; il était riche, que lui importait le voyage?

Le visiteur ne paraissait pas plus empressé qu'Élisabeth d'entrer en conversation. Il avait tiré de son portefeuille une lettre qu'il remit à la jeune fille ; pendant qu'elle lisait, il s'approcha de la fenêtre, regardant les toits, les cheminées, les rues étroites et sombres, qui composaient toût l'horizon.

Élisabeth lisait, debout auprès de la table : « Ma chère nièce, écrivait M. Delahais, je suis vieux et infirme ; j'ai peur d'être devenu égoïste par-dessus le marché ; quand votre ami M. Lavelége m'a écrit, il y a si longtemps que je n'ose pas y penser (Élisabeth tressaillit), je comptais être en état de faire le voyage de Paris pour vous aller voir. Le temps s'est écoulé, la goutte ne m'a pas lâché ; quand votre lettre est arrivée, je l'avais aux deux mains, ce qui ne m'a pas permis de vous répondre ; maintenant j'ai les pieds pris, mais René Surbach, le fils de ma seconde femme, va à Paris, il m'a promis de vous voir, de voir vos frères ; René fait toujours plus qu'il ne dit ; il sait ce que vous m'avez écrit, et je le crois plus en mesure que moi de vous venir en aide ; au moins y a-t-il plus longtemps que j'étais jeune ; je ne l'ai cependant pas autant oublié que lui. Vous viendrez me voir cet été, et nous ferons connaissance. J'aimais beaucoup votre mère, qui me le rendait avant son mariage. Lui ressemblez-vous? René me dira cela. »


René tira de sa poche le papier. (P. 277, col. 1.)

Élisabeth avait rougi plusieurs fois en lisant cette lettre, rougi en apprenant qu'un appel à son oncle avait précédé le sien. « Pauvre M. Lavelége! se disait-elle, il avait eu pitié de nous ! » Elle avait rougi en apprenant que M. Surbach, comme elle l'appelait dans ses pensées, cet homme d'un aspect sévère, au regard résolu et pénétrant, était déjà instruit des faiblesses de Marc comme du peu d'influence que sa sœur exerçait sur lui.

La bienveillance d'Élisabeth pour son visiteur n'était pas accrue par les révélations de la lettre ; elle en voulait à son oncle d'avoir la goutte, à René Surbach d'être venu à Paris ; elle s'en voulait à elle-même d'avoir levé le voile qui couvrait les difficultés et les tristesses du foyer domestique ; ce fut donc avec une fierté armée de toutes pièces qu'elle se retourna vers M. Surbach : il n'avait pas quitté la fenêtre.

« Pardon, monsieur, dit-elle d'un ton assez sec, la lettre de mon oncle est longue et je n'ai pas l'habitude de son écriture. »

René souriait dans sa barbe ; sous son air sévère, il cachait un vif sentiment du ridicule, et le début de la conversation lui semblait annoncer une passe d'armes. Il était arrivé à Paris, il s'était chargé de la mission que lui avait confiée M. Delahais avec une méfiance raisonnée pour les talents et les facultés d'Élisabeth, que M. Lavelége avait développés tout au long dans sa lettre. « On dit qu'elle est en état de préparer ses frères pour les examens aussi bien qu'un professeur de l'école, » avait-il écrit. Et maintenant cette savante adonnée à des études qui ne conviennent pas aux femmes était réduite à s'avouer vaincue ; ses frères échappaient à son influence, « ce qui était bien naturel, » se disait M. Surbach ; il fallait que son oncle vînt à son secours, « et comme il ne peut pas venir, mon père m'envoie, » ajoutait le jeune homme, qui avait quitté à regret les grandes forges qu'il dirigeait de concert avec son beau-père, précisément au moment où celui-ci se trouvait dans l'impossibilité de surveiller les travaux. Il regardait Élisabeth des pieds à la tête, s'étonnant de la trouver si simple malgré sa réserve et de voir régner un ordre parfait dans le petit salon ; ses idées sur la savante mathématicienne étaient dérangées.

« Je n'avais même pas l'honneur de connaître votre nom, » reprit Élisabeth, un peu piquée du silence de son visiteur. René la salua profondément. « Il y a quinze ans, dit-il, lorsqu'il n'existait aucune relation entre madame votre mère et M. Delahais, celui-ci, veuf depuis longtemps, épousa ma mère, veuve aussi. C'est alors que nous avons quitté l'Alsace, où mon père était manufacturier. M. Delahais m'a élevé, et je suis maintenant son associé.

— Me voilà au courant. » Élisabeth commençait à sourire. « Permettez-moi de vous demander si mon oncle a des enfants ; j'ignore tout ce qui le regarde, ajouta-t-elle avec un peu de tristesse.

— Je suis son fils, dit simplement René, il n'a point d'autres enfants.

— Alors, mon cousin, reprit Élisabeth, sans que le titre familier diminuât en rien sa réserve, vous devez être fort occupé dans vos forges?

— Très-occupé, mais je puis m'absenter quelquefois. » René n'était pas aussi pressé qu'un instant auparavant de mettre fin à la conversation ; mais Élisabeth s'était levée : on avait sonné à la porte. « Voilà mes frères ! » dit-elle.

Hélas ! comme de coutume, Marc n'y était pas ; Pierre avait sonné le premier ; Henri, qui ne marchait pas vite, arriva un instant plus tard. Élisabeth leur avait expliqué la visite par quelques paroles ; M. Surbach regardait toujours du côté de la porte : « Votre frère aîné n'est pas là? » demanda-t-il enfin. Élisabeth et Pierre rougirent en même temps. « Il va rentrer, je pense, dit Pierre. — Voulez-vous que nous allions au-devant de lui? vous nous ferez faire connaissance. » René s'était levé, Pierre ne savait que répondre. « Nous ne le rencontrerons peut-être pas... je ne suis pas sûr... murmurait-il à demi-voix. Nous tâcherons ! » M. Surbach était déjà dans l'antichambre ; il avait l'air d'un homme accoutumé à venir à bout de ce qu'il entreprenait. Pierre était doué de beaucoup de tact ; il comprit que l'entrevue avait duré assez longtemps, et que la glace n'avait pas été rompue dans le tête-à-tête entre Élisabeth et René. « Au petit bonheur ! se dit-il ; si nous ne rencontrons pas Marc, j'aurai le temps de le mettre un peu au courant de l'état des choses ; c'est dur tout de même, mais avec toute son inquiétude Élisabeth ne sait pas où nous allons. »



CHAPITRE XVIII

Un ami.

Le jeune maître de forges avait mieux réussi auprès de Pierre que dans le salon de sa sœur ; la réserve de l'écolier n'avait pas fait tort à sa franchise ; René Surbach n'avait rien demandé, mais l'intérêt qu'il portait évidemment aux jeunes gens, son désir de leur être utile « au nom de son père », la connaissance du monde et des hommes que lui supposait Pierre, auraient suffi pour exciter les confidences sans les extrémités auxquelles Marc se trouvait réduit. On n'avait pas encore rencontré Marc à la fin de la promenade, mais René Surbach savait qu'il ne travaillait pas, bien qu'il s'entêtât à se préparer pour son examen. Pierre révéla également les petites dettes, assez nombreuses, qui plaçaient son frère dans la plus pénible situation vis-à-vis des camarades qui lui avaient prêté de l'argent. Le jeune négociant fronça le sourcil. « Comment comptait-il s'acquitter? » demanda-t-il vivement. Pierre haussa les épaules. « C'est à quoi il n'a guère pensé, murmurait-il entre ses dents. — Emprunter de l'argent sans savoir si on pourra le rendre, c'est voler, dit M. Surbach sévèrement. — Je suis de cet avis-là ; » mais Pierre était un peu offensé pour le compte de Marc.

René réfléchissait. « Je n'ai pas de temps à perdre, dit-il ; où pourrais-je trouver votre frère? — Le voilà qui vient au bout de la rue, » s'écria Pierre. On s'était rapproché du logis, et Marc rentrait pour dîner. Il ne manquait jamais aux heures des repas ; malgré son étourderie et sa faiblesse, il savait bien qu'un maigre dîner chez le restaurateur aurait coûté plus cher que la nourriture de la famille entière pendant toute la journée, et Marc, placé sur une pente dangereuse, n'avait pas encore perdu la raison ni le sens moral.

M. Surbach regardait attentivement le jeune homme ignorant encore de l'examen auquel il était soumis. Marc était doué d'une figure agréable, franche et douce : une certaine faiblesse dans la bouche, un peu d'indécision dans le regard, révélaient à l'observateur attentif les défauts de son caractère ; mais, en l'examinant, René comprenait sans peine la persévérante affection qu'Élisabeth avait témoignée à son frère aîné, et que Pierre lui avait révélée dans toute son étendue. « Si j'étais Élisabeth, je l'enverrais promener le soir avec ses problèmes qu'il n'a pas résolus, sa théorie qu'il n'a pas apprise ! Rien de tout cela ! Elle recommence, comme si elle n'apercevait pas qu'il n'a rien fait ; tout ce qu'il sait, elle le lui a fait entrer dans la tête de force. »

« Marc ! cria le jeune homme comme son frère allait entrer dans la maison sans l'avoir aperçu; voilà M. Surbach, le beau-fils de notre oncle, M. Delahais, qui a bien voulu venir nous voir de sa part. — Mon oncle est malade? » demanda Marc avec

une courtoisie naturelle et simple en se tournant vers l'étranger. « Le mauvais sujet est le plus poli de tous ! » se dit intérieurement René et il tendit la main à Marc. Tous les trois rentrèrent dans la maison. M. Surbach s'arrêta : « Vous allez dîner, dit-il, je reviendrai un peu plus tard pour vous chercher ; si vous voulez, nous irons faire un tour sur les boulevards.

— Connaissez-vous Paris ? s'écria Marc ; nous pourrions vous montrer... » René sourit légèrement : « J'ai été élevé à Paris ; à ce soir, » et il s'éloigna rapidement. « Je n'ai pas osé l'inviter à dîner, dit Marc d'un air vexé ; si nous sommes réduits au bœuf filandreux et aux pommes de terre, il faut les manger en famille. — Crois-tu qu'il se serait attendu à trouver des truffes ? » ricanait Pierre ; mais au fond il était de l'avis de Marc et il avait éprouvé le même embarras que lui. L'économie d'Élisabeth ne permettait pas les invitations improvisées. Ni l'un ni l'autre des deux frères n'avait songé à l'âge et à la position de la maîtresse de la maison.


Élisabeth lisait debout auprès de la table. (P. 274, col. 1.)

René Surbach y avait pensé, et lorsqu'il revint chercher Marc il n'entra même pas dans le salon. Pierre avait trop d'esprit et de tact pour se joindre à eux. « J'ai à travailler, » dit-il à Marc, qui le pressait de les accompagner. Sans rien savoir de l'appel d'Élisabeth et des motifs qui avaient amené M. Surbach à Paris, le pauvre garçon redoutait instinctivement les questions que pourrait poser le mandataire de son oncle ; il avait déjà peur du regard pénétrant de René. « Après tout, c'est un homme du monde, se disait-il en descendant, il comprendra ma situation. » Pauvre Marc, qui se croyait un homme du monde !

La promenade et la conversation se prolongèrent longtemps ; lorsque les pas des deux compagnons se rapprochèrent du logis, sans que René eût fait paraître l'intention de ramener le jeune homme au bercail, il connaissait Marc, il le blâmait, mais il l'aimait. La faiblesse du caractère était évidemment le mal le plus grave, et cette faiblesse avait été mise à une dure épreuve par l'austère vie imposée aux quatre orphelins. M. Surbach avait quelque mérite à comprendre et à pardonner la faiblesse : sa nature à lui était ferme jusqu'à la rigidité ; mais René avait accepté dès son enfance les principes du christianisme, et s'il les pratiquait dans sa vie avec une inflexible droiture, il y avait puisé en même temps assez de charité pour juger les autres moins sévèrement qu'il ne se jugeait lui-même. « Ce qu'il faut à cet enfant-là, c'est un point fixe, se disait-il à lui-même, en écoutant les confidences embarrassées, confuses, mais toujours sincères du pauvre Marc ; il ne le trouvera que dans la loi de Dieu. » René Surbach ne prêchait

que par sa conduite; en se séparant de Marc, il lui serra la main. « Ce qu'il faut d'abord, c'est vous enlever la meule de moulin que vous portez au cou, dit-il, vous ne pouvez pas vous relever et vous remettre au travail avec le souci de vos dettes; faites le compte exact de ce que vous devez et vous me le direz. »

Marc rougit violemment, honteux et presque offensé de la proposition de René, quelque séduisante que fût la perspective du soulagement. M. Surbach vit le mouvement de fierté du jeune homme et ne l'en aima pas moins. « C'est de la part de mon père, dit-il; sans les froissements dans la famille, il serait votre tuteur; son devoir est le même. Adieu, à demain. »

René l'avait quitté, mais Marc, rentré dans sa chambre, passa presque toute la nuit plongé dans ses réflexions; les coudes appuyés sur la table, il cherchait à se rappeler les moindres emprunts et les notait à mesure sur une feuille de papier. Lorsque le travail fut achevé et que l'addition fut faite, le jeune homme tressaillit dans le solennel silence de la nuit: « Je n'aurais jamais cru devoir plus de 100 francs! » murmurait-il à demi-voix. Le compte placé devant lui s'élevait presque à 500 francs. « Et j'ai vendu tant de livres! Comme M. Surbach me méprisera! » A la place de Marc, M. Surbach aurait commencé par se mépriser lui-même; l'énergie et le repentir du pauvre enfant n'allaient pas encore jusque-là.

René ne dit pas un mot en recevant la liste; il la mit dans son portefeuille, et, comme la veille, il emmena Marc avec lui; cette fois, ils prirent l'omnibus et descendirent au bois de Boulogne. « Pourquoi ne montez-vous pas dans une voiture? » dit étourdiment Marc. M. Surbach secoua la tête: « L'omnibus est assez bon pour moi, » répondit-il en souriant, mais il s'expliquait de mieux en mieux comment Marc avait fait des dettes.

On était dans une allée écartée et solitaire; René tira de sa poche le papier que lui avait remis Marc: « Est-ce bien tout? demanda-t-il. — Tout ce que j'ai pu me rappeler, balbutia le jeune homme, fort embarrassé; je n'avais jamais rien écrit. — Si vous avez oublié quelque chose, comment le payerez-vous?... — Plus tard, quand j'aurai mon grade, dit Marc... — Quand vous serez sous-lieutenant? D'abord vous n'êtes pas encore à Saint-Cyr; vous y passerez deux ans; les créanciers n'attendent pas si longtemps... Vous ne payez pas d'intérêts? » ajouta-t-il avec une défiance subite. Marc rougit. « Mes camarades ne sont pas des usuriers. » Le jeune négociant reprit: « Réfléchissez bien, n'oubliez rien, c'est le moment d'avoir de la mémoire. » Marc repassait dans son esprit le nom de tous ses camarades; « Je crois bien que c'est tout, répliqua-t-il. — Alors, voici, » et René tendait à son compagnon le montant exact de ses dettes; « j'ai votre parole d'honneur que tout sera payé avant la fin de la semaine? — Oui, balbutia Marc. — Et quand vous aurez l'esprit libre, vous travaillerez? — Oui, répéta l'écolier. — L'avenir des vôtres comme votre propre avenir dépend de ce que vous pourrez faire maintenant, continua René; vous devez à votre sœur et à vos frères de travailler pour eux. » Marc avait quelquefois pensé aux *droits* d'un aîné, il n'avait pas réfléchi à ses devoirs; l'accent convaincu de René, la reconnaissance, la honte, lui causaient une émotion inconnue, il lui semblait devenir un autre homme. « Je travaillerai, répondit-il. — Je compte sur vous; et René lui serrait la main. Je ne vous verrai pas demain; quand est votre examen? — Dans huit jours. » La voix de Marc tremblait: à la lueur de ses résolutions nouvelles, il sentait le prix du temps qu'il avait perdu.

René se mordit les lèvres: « Il n'y a pas à dire, il faut rester jusque-là, se dit-il sur-le-champ, il sera refusé et désolé; sa sœur aura du chagrin; peut-être sera-t-elle trop sévère; il a pris confiance en moi; je lui rendrai du courage ou je l'emmènerai: mon père sera content. »

René Surbach passa la nuit à écrire des lettres d'affaires, nécessitées par la longueur de son absence. Il avait entrevu Élisabeth, et il avait reconnu en elle une âme forte, un esprit droit, une conscience inflexible; il avait vu aussi que l'ignorance de la jeune fille comme sa prévoyante affection pliaient sous le poids des inquiétudes et des obscurités qui entouraient la conduite de Marc. L'intérêt qu'avait inspiré à René Mlle de Banville rejaillissait sur son frère, et ces deux sentiments se combinaient avec l'idée du devoir imposé à M. Delahais. Pour la première fois de sa vie peut-être, le jeune négociant mettait de côté sans effort ses affaires et leurs nécessités; il était résolu à venir efficacement en aide au neveu de son père adoptif, il ne se demandait pas si la nièce de M. Delahais était pour quelque chose dans sa résolution.

A suivre. Mme DE WITT.

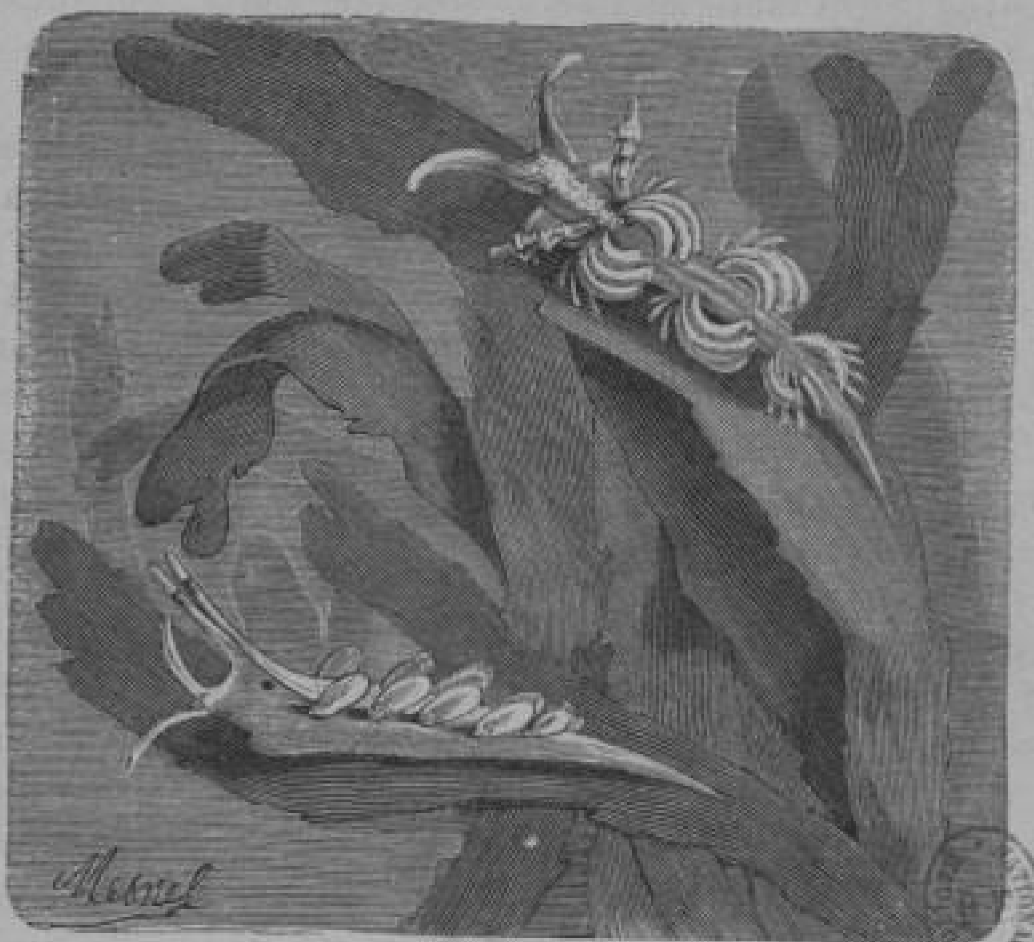


LA MER CHEZ SOI[1]

La chasse aux hôtes de l'aquarium sera pour vous, mesdemoiselles, l'attrait le plus charmant des bains de mer, sans parler de la provision de santé que vous ferez dans les courses auxquelles cette chasse vous conviera. N'est-ce donc rien que l'émotion de chaque conquête, la joie de chaque découverte imprévue, la satisfaction d'une lutte avec les secrets de la nature? Nous avons emmené bien des compagnons de l'un et de l'autre sexe, grands et petits, jeunes et vieux, dans nos promenades analogues ; à l'exception de quelques organisations maladives, sans forces et sans ressort, tous, tous ont été *empoignés*... le mot est trivial, mais il est vrai.

Quelques conseils d'abord, si vous le permettez.

Il existe deux manières d'aborder le rivage de la mer : soit avec des chaussures fortes, imperméables, résistantes ; soit avec des chaussures de bain, de simples *spadrilles* en corde. Munie des premières, vous espérez ne pas vous mouiller les pieds, mademoiselle... mais, il est toujours quelque flaque d'eau que vous ne voyez pas et dans laquelle vous mettez le pied, hélas ! par-dessus votre bonne et solide chaussure !... L'eau ne pénètrera jamais au travers, mais elle entrera si aisément par-dessus !



Eolide. (P. 279, col. 2.)

Autre malheur : la chaussure forte glisse sur les roches couvertes d'algues mouillées, et vous devez prendre garde à des chutes qui, sur les pierres, ne sont jamais agréables et peuvent devenir dangereuses. Tout bien considéré, nous vous conseillons le parti de Gribouille, de célèbre mémoire, qui, vous le savez, se jetait à l'eau de peur de se mouiller. Non qu'il faille aller si loin, mais, lorsque vous aurez chaussé la simple spadrille, vous entrerez dans l'eau partout et toujours, sans vous en préoccuper... mieux ! sans vous en apercevoir souvent, tant votre esprit sera distrait et occupé des richesses étalées devant vos yeux !

Ayez soin seulement, mademoiselle, de munir vos pieds de bas ou chaussons de *laine*, même en plein été ! Vous souriez?... Vous secouez la tête? Vous en ferez à votre guise. Mon rôle est de vous indiquer le moyen de ne jamais risquer la moindre indisposition, quoique ayant les pieds dans l'eau toute la journée. Chaussée ainsi que je l'indique, vous ne risquez pas un instant de vous refroidir ; il ne faut pas autre chose, et l'eau de mer, vous le savez, n'est jamais froide.

Cependant n'allez pas seule sur la plage : vous avez quelques outils, un certain bagage à porter. Appelez à votre aide les frères, le père même, qui bientôt y prendront goût avec vous. Faites-vous suivre d'un domestique : c'est encore plus commode.

Il vous faut emporter : un marteau et un ciseau en fer un peu long, un panier fermé, un, deux ou trois bocaux en verre de différentes grandeurs : on leur attache des anses en corde. A défaut de bocaux, prenons des cruches en grès; on les trouve partout, dans le plus petit village. Ajoutons deux petits filets fins montés sur un cercle de baleine et un manche comme un court filet à papillons : ce sont des *épuisettes ;* un plus grand, un plus petit: $0^m,40$, $0^m,15$ de diamètre. Apportez encore, dans votre main, en guise de badine, une petite tringle de fer ou de cuivre, coudée à un bout, de la grosseur d'un crayon et de 1 mètre de long.

Tout est prêt. Nous sommes en été, nous pouvons même être en automne, en la meilleure saison... Nous avons attendu la nouvelle et la pleine lune, parce que les marées sont hautes et se retirent d'autant plus loin qu'elles montent davantage ; par conséquent, nous avons la certitude de voir à sec de larges espaces de plage que les simples marées ordinaires ne découvrent pas. Là est le plus beau champ pour nos découvertes !

Commençons par explorer les petites mares pleines d'eau qui restent dans les trous des rochers ou à leur pied. Regardons toujours autant sous les pierres que dessus, surtout sous les algues ; sondons les creux avec notre badine à crochet.

Pour que les algues vivent bien dans l'aquarium, il faut les cueillir très-vivantes et pleines de fraicheur sur la pierre même où elles poussent : il faut

1. Suite. — Voy. page 246 et 261.

casser et emporter le *morceau même* auquel adhère l'empâtement de la plante. On en manque d'abord quelques-unes.

Rappelons-nous que les ulves et les entéromorphes sont les meilleures, mais n'excluent point d'autres espèces. Règle générale : toutes les algues *vertes* sont bonnes, les *rouges* moins bonnes et plus délicates, les brunes ou *olivâtres* toujours mauvaises. Après cela, tout est dit. Si cependant se trouvaient sur le morceau de roche auquel adhère la plante des animaux fixés, tels que *Balanes, Lepralia, Éponges*, etc., ne vous laissez pas tenter, quoique tout cela soit charmant : enlevez hardiment et soigneusement, au moyen d'un couteau de table, — c'est ce qu'il y a de plus commode, — tous ces êtres, qui mourraient et empoisonneraient votre eau...

2° La toupie commune (*Trocus lineatus*), blanc jaunâtre, à zébrures violettes.

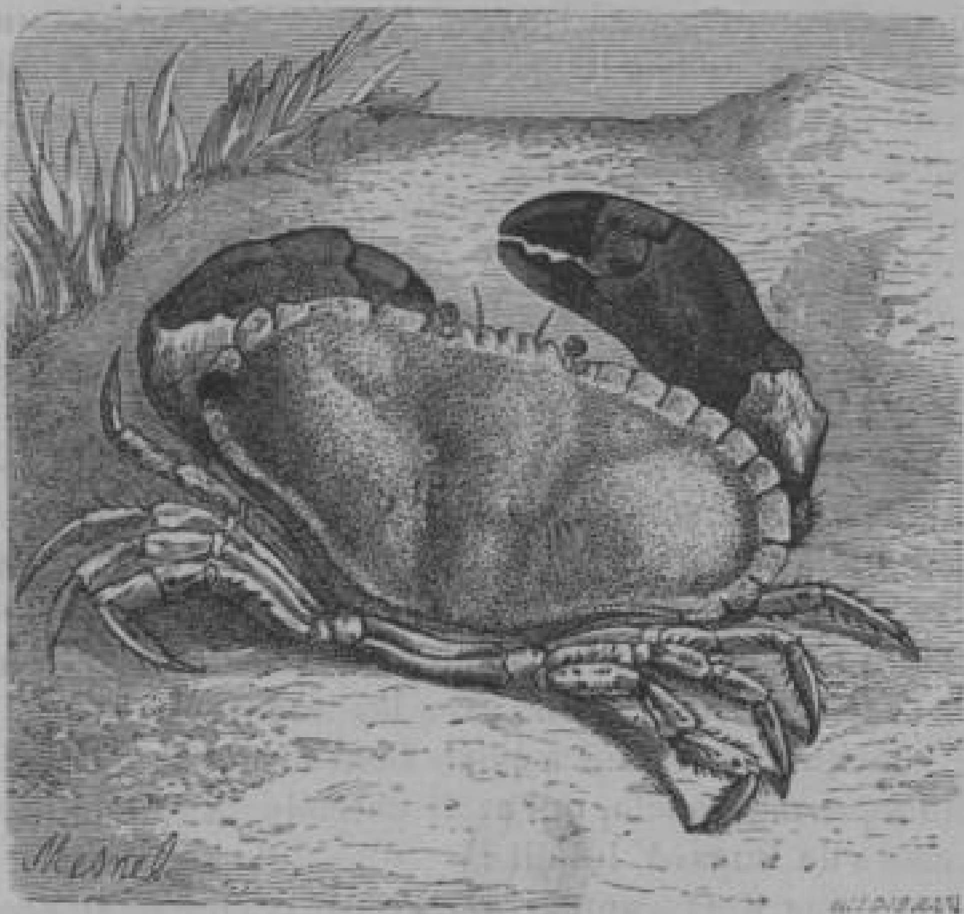
3° La toupie marginée (*Trocus zizyphinus*), plus rare, plus jaune, à lignes de taches rouges.

4° Le sabot à deux zones (*Turbo obtusatus*), brun, bordé de blanc, — délicat. — Se méfier!...

5° Les pourpres (*Purpura lapillus*, etc.), jaunâtres, lisses ou annelées.

6° Le buccin réticulé (*Buccinus reticulatus*), autre espèce aussi à longue pointe, jaunâtre, — délicate. — Se méfier!... Les numéros 5 et 6, étant carnassiers, sont difficiles à faire vivre longtemps dans l'aquarium, parce qu'ils vivent d'autres mollusques dont ils percent les coquilles. Toutes les autres espèces, au contraire, sont herbivores et nettoient l'aquarium.

COQUILLES BIVALVES. 7° La moule (*Mytilus edulis*).



Crabe tourteau. (P. 280, col. 1.)



Bernard-l'ermite. (P. 280, col. 1.)

Les algues et fucus olivâtres, si communs au bord de la plage, ne sont bons qu'à former un lit au fond du panier, lit sur lequel on étend délicatement ses conquêtes ; par-dessus, on en étend un second, et ainsi de suite. Ces plantes demeurent humides et vivent fort longtemps; elles peuvent être très-facilement apportées ainsi jusque dans l'intérieur de la France, pourvu que le tout ne ballotte pas trop dans le panier.

Ne craignez pas de mettre, avec les algues conquises, les mollusques ou coquillages que vous aurez trouvés, et qui vivent très-bien en ce milieu humide. Cependant il sera toujours prudent de les isoler par groupes dans les divers compartiments d'une boîte métallique de zinc, analogue à celle qu'on emploie pour les herborisations.

Parmi les mollusques, prenez :

COQUILLES UNIVALVES. 1° La littorine (*Turbo littoreus*), ou vignot, ou bigorneau; jaune ou grise, zébrée de noir et de brun.

8° Les petites bucardes, vénus, peignes, etc. Mais tout cela est bien délicat!

Parmi les MOLLUSQUES SANS COQUILLES, vous trouverez, sur les algues dont elle se nourrit, une petite loche à corps festonné, avec quatre ou six cornes, qui vit bien dans l'aquarium : c'est l'éolide (*Eolidia*), corps très-mou, jolies couleurs, qui, de même que tous les autres *Glaucus*, nage lentement à la surface de l'aquarium, au moyen de ses branchies, mais le dos en bas comme une petite chaloupe.

Passons aux crustacés.

Bien entendu, parmi eux comme parmi les précédents, nous n'indiquerons d'abord que les plus communs et les mieux éprouvés. C'est à vous, mesdemoiselles, de faire des expériences sur d'autres espèces. Il faut y procéder dans un petit bassin, que l'on met en communication avec l'aquarium, pour tâcher de conserver *vivante* l'eau de celui-ci. Dans tous les cas, il faut surveiller attentivement.

Il y a des milliers de conquêtes à tenter et à réaliser, car l'infini nous entoure! Revenons.

1° Les crabes. Vous en trouverez partout, mais tous ne sont pas également vivaces. Les uns vivent volontiers loin de l'eau ; pour ceux-là, il faut un petit rocher, dont la tête sortant de l'eau forme îlot au milieu de l'aquarium. Les autres ne quittent point le liquide ; ces derniers sont reconnaissables à leurs pattes de derrière, élargies en palettes, généralement garnies de cils.

Attention aux doigts en prenant les uns et les autres, mesdemoiselles ; mais il n'y a de *danger* avec aucun. Saisissez-les hardiment par le dos.

Continuons donc notre nomenclature un peu aride ; mais ne vous en plaignez pas : elle vous sera utile quand vous vous mettrez à l'ouvrage :

CRABES COUREURS (hôtes de l'îlot). 1° Crabe enragé (*Cancer mœnas*). Choisissez surtout ceux qui sont vert vif : ce sont les plus jeunes.

2° Crabe tourteau (*Cancer pagurus*) ; c'est celui que l'on mange : tâchez d'en trouver de petits.

3° *Xantho rivulosus*; jaune verdâtre, taché de violet rouge ; côte O. et Médit., Nice.

4° Crabe cendré (*Xantho floridus*), très-commun sur les côtes N. et O.; pinces noires, couleur feuille morte piquetée de noir.

5° Crabe hérissé (*Cancer hirtellus*).

CRABES AQUATIQUES. 6° Portune étrille (*Portunus puber*) ; bombé, brun à duvet jaunâtre ; — mœurs féroces. — A surveiller.

7° Portune petit (*Portunus pusillus*), sans poils ; 12 à 15 millimètres de long ; très-gentil dans l'eau.

8° Calappe migrane (*Calappa granulatus*) ; couleur de chair, nuancé de rouge : on l'appelle aussi le *crabe honteux*.

9° Crabe porcelaine (*Porcellana platycheles*) ; à longues pinces plates. Se tient au fond.

10° Crabe-araignée (*Maia squinado*) ; verdâtre ; très-intéressant ; se colle des herbes sur le dos pour se cacher.

11° Inaque dorynque (*Inachus dorynchus*) ; plus petit.

12° Macropode faucheur (*Stenorynchus phalangium*);

13° Bernard-l'ermite (*Pagurus Bernhardus*), avec sa maison portative : — la joie de l'aquarium.

14° La crevette commune (*Crangon vulgaris*).

15° Le bouquet (*Palæmon serratus*).

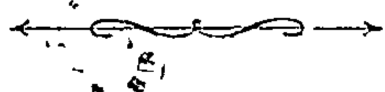
16° Talitre puce de mer (*Talitrus saltator*)...

« Assez ! assez de latin barbare ! »

Je le veux bien, mesdemoiselles ; mais quand, après avoir pris un de ces animaux curieux, vous voudrez vous y reconnaître et chercher dans les livres, combien ne me remercierez-vous pas !

Tous ces derniers crustacés seront apportés dans le bocal ou la cruche remplie d'eau ; ils sont délicats et ne sont pas fâchés de se happer les uns les autres... A vous d'y veiller !

A suivre. H. DE LA BLANCHÈRE.



UNE CHASSE AU CROCODILE

EN COCHINCHINE

Nous avions été voir mon oncle Lardy à sa campagne près d'Étampes, et nous avions fait, dès le jour de notre arrivée, un voyage de reconnaissance sur les coteaux rocheux et boisés du voisinage. Nous revenions chargés de plantes, de fleurs et de pierres, et Jonquet avait même pris un gros lézard, auquel il avait barré le chemin avant qu'il pût rentrer dans sa fente de rocher.

Mon oncle se trouvait à la grille du jardin. Du plus loin qu'il l'aperçut, Jonquet lui cria qu'il rapportait un énorme lézard, presque gros comme un jeune crocodile, à quoi Dugard répliqua que c'était une violente exagération ; et, par une de ces dérivations de raisonnement et transformations de pensée qu'emploient certains avocats quand ils veulent battre leur adversaire sur un point auquel il ne songeait pas du tout, il ajouta que, si c'eût été un vrai crocodile, Jonquet ne l'aurait certainement pas pris aussi facilement. (Notez que Jonquet n'avait nullement prétendu prendre un crocodile.) Dugard continua son argumentation en faisant un tableau plus ou moins pittoresque des dangers « sérieux » que couraient ou devaient courir les « hommes intrépides luttant contre des animaux aussi féroces, qui n'avaient aucun rapport avec les lézards ».

Jonquet cherchait à saisir le fil du raisonnement, lorsque mon oncle, qui avait entendu la fin du discours de Dugard, lui dit :

« Vous vous trompez, mon ami ; la chasse au crocodile n'est pas aussi dangereuse que vous voulez bien nous l'apprendre. Si l'on est surpris dans l'eau, il est évident que l'on court de grands dangers ; mais sur terre, en Cochinchine par exemple, j'ai vu des crocodiles pris avec la plus grande facilité, et la manière de les prendre a même quelque chose d'assez plaisant pour que... Tenez, voilà Pierre, le fils du jardinier ; il a justement servi en Cochinchine comme soldat, et je serais fort étonné s'il n'avait pas vu de ses yeux quelques chasses au crocodile. Nous allons le lui demander. »

Pierre, interpellé, fut enchanté de parler de ce pays, dont il avait gardé bon souvenir :

« Je crois bien, dit-il, que j'en ai vu prendre, de ces bêtes-là ! Quand on en a vu prendre quelques-unes par les gens du pays, il vous semble que vous en feriez tout autant, tellement ils ont l'air à leur aise ! Tenez, la première fois que j'ai vu ça, je me rappelle que nous étions, une demi-douzaine de camarades et moi, de service auprès d'un arroyo, — c'est comme cela qu'ils appellent les rivières, là-bas. — Il ne manquait pas de crocodiles dans cette ri-

Le singe lui faisait des agaceries (P. 282, col. 2.)

vière, ni de singes sur les bords. En voilà des créatures effrontées que les singes! Mais, au fait, je vais vous dire ce que j'ai vu le jour même, aussi vrai que je vous vois; ça se rapporte bien un peu à notre histoire, puisqu'il y a des crocodiles là-dedans.

» Nous étions donc partis le matin de bonne heure pour aller où on nous envoyait. Nous suivions la rivière. Il nous fallut traverser un bois qui longeait l'eau. Nous aperçûmes de loin une bande de singes qui sautaient, gambadaient, gesticulaient à qui mieux mieux. Tout à coup, il s'agrafèrent les uns aux autres comme de vrais saltimbanques qui font une chaîne; et le dernier, celui d'en bas, avait l'air de se balancer au-dessus de l'eau ou de chercher à attraper quelque chose. Comme ces bêtes-là ont toujours des inventions extraordinaires, à croire que ce sont des personnes, nous nous approchâmes en nous baissant, et nous nous mîmes dans un bateau amarré au milieu des herbes, d'où l'on voyait bien sans être vu. Savez vous ce qu'il y avait dans l'eau? Un gros crocodile, qui laissait passer sa gueule entr'ouverte, et le singe d'en bas s'amusait à lui faire des agaceries, à lui taper sur le nez, à lui mettre la main tout près du museau et à la retirer juste au moment où l'autre sot fermait sa grande gueule sans pouvoir rien prendre. Je vous réponds que c'étaient alors de véritables cris de joie que poussaient les singes. On ne m'ôtera jamais de la tête que ces bêtes-là savent se moquer du monde aussi bien que nous. Mais quand on se moque trop du monde, on va toujours trop loin, et on fait des imprudences. Ce n'est pas une raison, parce qu'on attrape les gens deux, trois ou quatre fois, pour les attraper toujours. Ce qu'il y a de certain, c'est que notre singe, qui riait peut-être trop fort, ou qui ne croyait pas le crocodile aussi leste, eut tout à coup la main pincée dans les dents de la grosse bête, et son compte fut vite réglé. Le crocodile disparut, le singe aussi, bien entendu, mais il n'est pas revenu donner de ses nouvelles. Quant aux autres singes, ils s'enfuirent en criant et hurlant comme des fous, ce qui ne les empêcha pas de revenir recommencer leurs extravagances; car, en continuant notre route, nous les aperçûmes de nouveau dans le lointain, qui faisaient encore la grappe et qui jouaient à coup sûr les mêmes tours aux crocodiles, quitte à se faire manger comme l'autre. Décidément, on a ça dans le sang, de faire des niches, et rien ne vous en corrige.

» Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à notre chasse au crocodile. Nous étions donc auprès d'une petite plage de sable. Arrivent deux jeunes gens du pays, pas tout à fait des enfants, mais peu s'en faut. On causait avec le monde, quand on en rencontrait, moitié par signes, moitié avec quelques mots du pays qu'on avait attrapés par-ci par-là. Ça fait toujours bien de causer avec les gens, ça leur montre qu'on n'est pas des ogres. Les deux Annamites donc (c'est comme cela qu'ils appellent les Cochinchinois) nous firent comprendre qu'ils venaient chasser le crocodile, et nous prièrent de nous cacher derrière des feuillages pour ne pas effrayer les bêtes. Vous comprenez bien que nous ne dîmes pas non, d'autant plus qu'un vieux sergent, qui était avec nous et qui connaissait la chose, nous assura que c'était fort drôle.

» Voici comment s'y prennent les Annamites. Ils se promènent d'abord tout près de l'eau, tranquillement, lentement, sans avoir l'air de rien. Au bout de quelques instants, l'eau remue un peu, et l'on voit les crocodiles qui lèvent le museau, comme pour regarder de quoi il s'agit. Ils replongent, et on ne les voit plus; mais l'affaire est en bon train tout de même. Les deux Annamites ont commencé par placer sur le sable de la rive, à quelque distance de l'eau et dans le sens de la rivière, une poutre, ou un tronc d'arbre, enfin ce qu'ils ont dans ce genre-là. L'un des deux chasseurs se couche alors tout de son long sur le sable, entre la poutre et la rivière, et l'autre s'éloigne. Le premier fait semblant de dormir et ne bouge plus, mais je vous réponds qu'il fait bonne garde. On voit une tête de crocodile qui sort de l'eau, qui s'allonge sur le sable; les pattes suivent la tête, et il regarde le dormeur avec des yeux!... Seigneur! il faut tout de même un peu d'habitude pour faire semblant de dormir de cette façon! Le dormeur remue un tout petit peu, la bête rentre dans l'eau; l'homme s'approche insensiblement de la poutre; la bête sort de l'eau, y rentre, en ressort, y rentre encore; et tout ce manége dure jusqu'à ce que l'homme, à force de se déranger, ait fini par passer de l'autre côté de la poutre. Alors, il se couche tout du long et ne bouge plus du tout.

» Le crocodile, qui ne l'a pas perdu de vue, se remet en route et s'avance vers la poutre, derrière laquelle il sait bien qu'il y a quelque chose de bon à manger. Malheureusement pour lui, il n'est pas léger et a beaucoup de peine à passer sur un obstacle. Vous seriez à sa place et moi aussi que nous ferions le tour de la poutre, et l'homme serait bien attrapé. Eh bien, il paraît que ces bêtes-là ont peu d'idée, car jamais elles n'inventent ça, et elles s'y prennent toujours de la même manière. Le crocodile n'a pas le cou souple, et marche un peu tout d'une pièce. S'il passait sa tête en travers au-dessus de la poutre, il ne pourrait pas happer l'homme, qui est couché tout près de cette poutre. Alors, savez-vous ce qu'il fait? Il n'est encore pas trop bête dans sa bêtise. Il se met lui aussi tout de son long à côté du tronc, et puis il lève une patte pour s'accrocher au tronc et se placer dessus, de manière à passer de l'autre côté dans le sens de sa longueur, afin de tomber d'aplomb sur l'homme.

» Le voilà donc qui se hisse péniblement comme s'il voulait se mettre à plat ventre sur le tronc. C'est là qu'on l'attend, et vous allez voir qui est-ce qui est pincé, de lui ou du dormeur. Au moment où il commence à se soulever et où il n'est plus bien à son aise dans ses allures, l'autre Annamite, qui s'était

caché, arrive au galop et lui saute à cheval sur le dos. Le crocodile ouvre brusquement sa gueule toute grande ; il y en a qui disent que c'est d'étonnement; d'autres, que c'est de fureur et pour chercher à avaler celui qui se gêne si peu avec lui. Moi, je crois que c'est pour les deux motifs.

» Voilà donc mon crocodile la gueule béante comme une ouverture de four, et ne pensant plus qu'à son cavalier. Avant qu'il ait le temps de redescendre de la poutre, le dormeur se dresse comme par un ressort, et vite lui enfile dans sa longue mâchoire supérieure un nœud coulant fait avec un rotin, une liane ou une corde quelconque, bien souple et bien solide. L'anneau se loge entre deux dents, et le crocodile, qui n'en revient pas de toutes ces cérémonies, mais qui se croit plus sûr de son fait pour cette fois, ferme brusquement encore la gueule pour croquer et casser l'insolente chose qui se permet de pénétrer dans ses mâchoires. On croirait entendre le couvercle d'un grand coffre qui retombe. L'homme au nœud coulant n'a pas lâché son bout de lien ; vite, il fait deux ou trois tours avec sa corde, et mon crocodile est muselé comme un vrai caniche le serait en été par arrêté municipal. Le cavalier quitte alors le dos de la bête. On perfectionne le nœud du museau, de manière qu'il ne se relâche pas. L'animal, qui n'a plus sa gueule disponible, n'est plus bon à rien : on le renverse sur le dos, on lui lie les pattes deux à deux ; les chasseurs lui passent une perche entre les pattes ainsi attachées, et on vous le transporte comme un lustre jusqu'à de grandes fosses, où on le met avec une quantité d'autres camarades. Ce sont des manières de viviers pour les gens du pays : on en tire des crocodiles à volonté, quand on en a besoin, pour les manger; c'est comme les anguilles chez nous.

— C'est égal, dit Dugard, quoique cela n'ait pas l'air très-extraordinaire, ce n'est pas encore Jonquet qui ferait cette chasse-là! »

NOTES DE CLAPAROT.



LE JARDINAGE DE LA JEUNESSE

OCTOBRE.

C'est dans ce mois qu'il faut rentrer toutes les plantes qui doivent passer l'hiver, soit sous châssis, soit dans la serre, car, dès la fin d'octobre, les premières gelées peuvent venir surprendre la pleine terre, et de magnifiques sujets, destinés à embellir le jardin l'année suivante, seraient compromis.

Toutes les boutures de pélargonium, héliotrope, agérate, chrysanthème, hélycrisium, qui ont été rempotées en septembre, doivent être mises des premières à l'abri.

Comme nous supposons que nos jeunes lecteurs ne sont pas tous à même d'avoir à leur disposition une serre bâtie et *chauffable* pendant la saison rigoureuse, nous leur conseillons d'adopter, pour la conservation de la plupart de leurs plantes, la mise sous châssis, dont la disposition leur est tout indiquée par la formation des couches.

Une fosse est creusée, un cadre la borde, un châssis vitré la recouvre ; tout autour du cadre est amoncelée une épaisseur de fumier qui maintient une chaleur douce à l'intérieur de la fosse, où les plantes délicates sont rangées dans leurs pots. Ajoutons qu'on a des nattes de paille qu'on étend sur le vitrage pendant la nuit et qu'on y laisse pendant les jours de fortes gelées.

Cette installation a le grand avantage de faire que les sujets, maintenus dans une douce température, peuvent aussi recevoir la lumière, qui est indispensable à toute végétation.

Quelques personnes, qui veulent hiverner des plantes et qui n'ont pas les locaux nécessaires, rentrent tout simplement les pots dans l'appartement, et croient qu'en les plaçant sur des rayons, sur des cheminées, elles pourront les conserver, mais point : au bout de quelque temps, l'absence de lumière directe ou d'air pur étiole ou dessèche les sujets, et la précaution a été prise en pure perte.

Nous devons noter encore qu'un certain nombre de plantes qui ne pourraient pas séjourner en pleine terre, parce que la température y descend à 5, 6, 8 ou 10 degrés au-dessous de zéro, s'accommodent du séjour dans un local fermé et éclairé, bien entendu, où la température se maintient beaucoup moins basse qu'à l'extérieur.

D'autres végétaux, qui séjournent en pleine terre, ont cependant besoin d'être relativement garantis du grand froid; sur ceux-là, on amoncelle, soit du fumier, soit de petits amas de feuilles mortes.

Octobre venu, le parterre ne demande plus guère d'autres soins que ceux que nous pourrions appeler de propreté, c'est-à-dire le ratissage, l'arrachage des mauvaises herbes et l'émondage des feuilles ou rameaux morts.

Presque toutes les floraisons sont terminées : il ne reste plus guère que les dahlias, qui, tant que les gelées ne sévissent pas, donnent leurs dernières fleurs.

Dès les premières gelées, il faut choisir un beau jour pour arracher les tubercules, qu'on laisse se ressuyer au grand air pendant le meilleur moment de la journée, et qu'on rentre ensuite pour les conserver dans un lieu sec et où il ne gèle pas.

C'est vers la fin d'octobre et au commencement de novembre qu'on met en terre les oignons divers qui doivent fleurir au printemps : tulipes, narcisses, crocus, jacinthes.

On peut encore, mais seulement si la saison est douce, faire quelques éclats de *souches* de plantes vivaces, pour les replanter.

L. CHATENAY.



LA TOUR D'AUVERGNE

LE PREMIER GRENADIER DE FRANCE

Il est de ces hommes dont le nom brille dans l'histoire avec un singulier éclat de pureté et de noblesse, et qui y reste gravé comme une personnification des sentiments de l'honneur et du devoir. Tel est le nom de Bayard, le guerrier sans tache, le chevalier sans peur et sans reproche; tel est, plus près de nous, celui de La Tour d'Auvergne, l'humble et noble grenadier, qui fut lui aussi sans peur et sans reproche.

Quel plus noble exemple à présenter à nos soldats que ces grandes figures, l'honneur et l'orgueil de notre histoire? Alors que la patrie, souffrante encore de mille blessures, demande à tous ses enfants le dévouement et l'abnégation, trouverait-on un plus digne modèle que celui que nous présente à tous la vie de ces deux preux, qui peut se résumer en ces quelques mots : amour de la patrie, respect du devoir?

Aussi ne pouvons-nous qu'applaudir à l'idée qui a présidé à l'ordre du jour adressé le 3 août dernier par le colonel du 46e régiment de ligne à ses soldats :

« La 46e demi-brigade comptait dans ses rangs un soldat qui fut honoré du titre de *premier grenadier de France* par sa bravoure et sa modestie ; à chaque appel, le nom de La Tour d'Auvergne était appelé, et il était répondu : Mort au champ d'honneur!

» Nos malheurs et les troubles que nous avons traversés ont fait tomber en désuétude cet usage.

» Le 46e nouveau a déjà donné des preuves de son courage et de son dévouement; aujourd'hui il est permis de dire hautement que l'esprit du régiment est excellent, que tous les soldats sont pleins de bonne volonté et animés des meilleurs sentiments.

» Le colonel décide qu'à partir du 4 août la vieille tradition de la 46e demi-brigade sera remise en vigueur.

» Les jeunes soldats apprendront à connaître l'homme qui a prononcé ces belles paroles : « Jusqu'à mon dernier soupir, je suis prêt à verser mon sang pour la France, et, chaque fois qu'elle me fera appel, je serai de la première réquisition. »

» A l'avenir, à l'appel de onze heures ou aux appels pour les prises d'armes et les revues, le sergent-major de la compagnie du Drapeau appellera le nom de La Tour d'Auvergne. Le plus ancien sergent de la compagnie s'avancera de deux pas et répondra en saluant : Mort au champ d'honneur!

» Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, nous nous montrerons dignes de notre ancien par notre patriotisme et par notre dévouement à la France. »

Théodore-Malo de La Tour d'Auvergne-Corret était né à Carhaix en Bretagne, le 25 décembre 1743. Son père appartenait à la famille princière de Bouillon.

Après de brillantes études au collége de Quimper, le jeune La Tour d'Auvergne entra à l'âge de vingt-deux ans dans les mousquetaires, où il obtint bientôt le grade de sous-lieutenant.

Peu de temps après sa nomination, la guerre de l'indépendance américaine éclatait; le jeune officier brûlait de servir une cause si noble; mais l'autorisation nécessaire lui fut refusée. Cependant il fut envoyé, sous les ordres du duc de Crillon, dans le corps qui coopérait avec l'Espagne, et s'y distingua tellement que le roi lui envoya son ordre avec une pension de trois mille livres. La Tour d'Auvergne accepta la décoration et refusa la pension.

Lorsque la Révolution éclata, ne voyant que sa patrie menacée de tous côtés par ses ennemis, il entra dans les armées de la République et reçut le commandement d'un régiment dans l'armée des Pyrénées-Orientales.

A la tête de ses grenadiers, il repousse de toute part les Espagnols et assure la tranquillité de notre frontière méridionale.

C'est alors que, comme un de ses amis émigrés lui écrivait en s'étonnant de le voir servir avec tant de dévouement une cause qui paraissait étrangère aux principes de sa naissance, il répondait cette belle parole : « Un soldat ne connaît pas de partis ; il n'a d'autre devoir que d'obéir à sa patrie. »

Ses succès avaient attiré l'attention sur lui et on l'engageait à profiter de la popularité dont il jouissait dans l'armée pour se faire porter à une haute position; mais il repoussait en souriant toutes ces avances, ajoutant : « Je ne fais la cour à personne ; je ne connais d'autre ambition que celle de combattre et de vaincre l'ennemi. »

Un jour, un homme influent, étant venu inspecter son corps d'armée, lui offrit sa protection. La Tour d'Auvergne lui répondit : « Je serais heureux si vous vouliez m'appuyer dans une demande. — Bien volontiers. — Eh bien, faites-moi obtenir des souliers pour mes hommes et moi. »

Son intrépidité était aussi grande que son humilité ; il n'engageait jamais son régiment dans un passage dangereux sans avoir été le reconnaître lui-même ; pendant le combat, il se tenait au premier rang, impassible, tête nue, et, chose étrange, il eut souvent ses vêtements criblés de balles, mais il ne fut jamais blessé, même légèrement.

Revenant à Bordeaux sur un navire, après la conclusion de la paix avec l'Espagne, il fut fait prison-

nier par les Anglais et envoyé sur les pontons. Lorsqu'il recouvra sa liberté, il rentra à Paris; mais pendant sa captivité le gouvernement avait changé, et on le mit à la retraite, avec la modique pension de 800 francs. Et, comme ses amis manifestaient leur indignation devant cette ingratitude, il leur répondit : « Huit cents francs de rente ! c'est beaucoup pour un grenadier sous les armes ; c'est assez pour un homme qui ne s'est pas fait de besoins dans la retraite. Du pain, du lait, la liberté et un cœur qui ne puisse jamais s'ouvrir à l'ambition, voilà l'objet de tous mes désirs. »

Malgré la modicité de ses revenus, il subvenait encore aux besoins d'un certain nombre d'indigents et se contentait pour lui du plus strict nécessaire.

Il vivait ainsi, paisible, ignoré, dans sa solitude de Passy, lorsqu'il apprit un jour qu'un de ses meilleurs amis, M. Le Briguânt, allait être séparé de son fils, sa seule consolation, son unique appui, que la conscription envoyait à l'armée du Rhin.

Sans même prévenir son ami, il écrit au ministre de la guerre pour lui demander comme faveur de pouvoir prendre la place du jeune homme. Sa proposition est acceptée. Après avoir distribué son petit avoir aux malheureux, il part, se soustrayant aux remerciments et au refus du pauvre père auquel il sauvait son enfant, et est incorporé dans la 46e demi-brigade de l'armée du Rhin.



La Tour d'Auvergne. (P. 285, col. 1.)

Là, il prend place, sans murmurer, dans les rangs des grenadiers comme simple soldat. En vain on l'engage à se prévaloir du grade qu'il avait occupé autrefois dans l'armée. C'est alors qu'il répond : « Ma patrie est seule juge de la valeur de chacun de ses enfants. Je suis trop heureux de pouvoir la servir dans l'humble position qu'elle daigne me conférer. » Et il ajoute ces paroles, qu'on ne saurait trop répéter et que tout Français devrait graver dans sa mémoire et dans son cœur : « Jusqu'à mon dernier soupir, je suis prêt à verser mon sang pour la France, et, chaque fois qu'elle me fera appel, je serai de la première réquisition. »

Il s'était du reste tellement attaché à ses braves compagnons d'armes, qu'il refusa par la suite tout avancement qui aurait pu l'obliger à s'en séparer.

Bonaparte, premier consul, sur le rapport du ministre de la guerre Carnot, décerna à La Tour d'Auvergne un sabre d'honneur et le titre de premier grenadier des armées de la République.

Le brave soldat refusa d'abord énergiquement ces honneurs exceptionnels. « J'attendais de mes services, dit-il, un salaire plus conforme à mes goûts et plus digne d'un homme de guerre ; on devait ou les oublier, ou ne se les rappeler qu'après ma mort. » Il ne voulut, dit un historien, se parer de son sabre qu'après l'avoir éprouvé contre les ennemis. « Il n'est aucun grenadier qui ne l'ait mérité, dit-il en le recevant ; à mes yeux, la mort la plus désirable est celle d'un grenadier sur le champ de bataille. »

Il mourut de la mort qu'il enviait. Le 17 juin 1800, il tomba frappé d'un coup de lance au combat de Neubourg, où quelques divisions des troupes de Moreau soutinrent seules l'effort de l'armée autrichienne.

L'armée porta son deuil pendant trois jours. Les grenadiers de la 46e demi-brigade, à la tête desquels il marchait toujours, lui rendirent les derniers honneurs au lieu même où il était tombé et l'ensevelirent après avoir couronné son corps de lauriers.

Son nom resta toujours sur les contrôles du régiment, et, à l'appel de la compagnie à laquelle il avait appartenu, le plus ancien soldat répondait au nom de La Tour d'Auvergne : « Mort au champ d'honneur ! »

C'est cette pieuse coutume que l'on vient de faire

revivre. Puisse-t-elle rappeler, non-seulement aux soldats du 46e, mais à ceux encore de l'armée entière, qu'il n'est pas pour l'honnête homme de plus noble ambition que celle de servir sa patrie.

ET. LEROUX.



LA FAMILLE DURAND

A L'EXPOSITION DE VIENNE[1]

VII

Où le docteur cherche et trouve une figure de connaissance.

« Mais j'y songe! — dit tout à coup tante Joséphine en s'arrêtant au milieu de la rue, les regards tendrement fixés sur Diomède, — Philippe et mon frère doivent être en peine sur le compte de ce pauvre chéri; il faudrait les rassurer par une dépêche télégraphique.

— Vous avez raison, dit le docteur, mais il est plus de huit heures, la dépêche arriverait trop tard à Paris. Attendons à demain. »

En remontant à l'hôtel par les zigzags inévitables d'une cité essentiellement montueuse, nous passâmes sous un vieux porche d'aspect fort sévère.

Comme nous étions arrêtés devant le sombre et fruste monument, que nous considérions attentivement, en risquant quelques commentaires sur son âge et sur sa nature, un vieux monsieur s'avança, qui de l'air le plus courtois :

« C'est ce que nous appelons vulgairement ici la *porte Noire,* nous dit-il; mais, en réalité, nous devrions dire l'*Arc de triomphe d'Aurélien*, car ce fut cet empereur romain qui le fit ériger. Les nombreux bas-reliefs qui le recouvraient ont été fort maltraités par le temps, mais l'ordonnance générale ne laisse pas d'accuser encore un bon style. A quelque distance d'ici, vous pouvez voir aussi un théâtre du même temps. »

Le vieux monsieur, après nous avoir montré le théâtre, voulut nous faire voir le palais Granvelle, — un favori de Charles-Quint, — et, après le palais Granvelle, la maison où naquit Victor Hugo, et bien d'autres choses que nous dûmes naturellement nous abstenir de visiter, car la nuit tombait et notre promenade avait assez duré pour que maman éprouvât le besoin de se reposer.

J'avais remarqué que, chemin faisant, le docteur jetait de temps en temps des regards investigateurs dans les diverses directions.

« Qu'avez-vous donc à interroger ainsi les alentours? lui demandai-je une fois.

1. Suite. — Voy. pages 202, 222, 220 et 251.

— Je cherche si je n'apercevrais pas une figure de connaissance, me répliqua-t-il, en semblant vouloir éviter d'être entendu par tante Joséphine.

— Mais vous m'avez dit que vous ne connaissiez personne ici.

— C'est égal : le hasard est si grand! »

Et il souriait d'un air singulier.

Rentrés à l'hôtel, nous gagnâmes les chambres qu'on nous avait préparées. Tante Joséphine me recommanda de ne pas oublier le lendemain l'envoi de sa dépêche. Je dormis tout d'une traite jusqu'à sept heures du matin, et j'eusse volontiers paressé encore un peu, si la promesse faite la veille à ma bonne tante ne m'eût chassé du lit. Je m'habillai en toute hâte et je sortis pour me diriger vers le bureau du télégraphe, que je m'étais fait indiquer.

A mes premiers pas dans la rue, je rencontrai le docteur, qui paraissait déjà revenir d'une promenade.

« Où cours-tu donc ainsi?

— Envoyer la dépêche.

— C'est fait : ne t'en occupe plus. »

Nous rentrâmes pour prendre un bol de lait; puis le docteur, passant son bras sous le mien et marchant du grand pas qui lui est coutumier, m'emmena explorer le pays en divers sens. Quand nous revînmes à l'hôtel, toute la famille était sur pied.

Nous devions partir à midi. Vers dix heures et demie, nous descendîmes tous pour déjeuner dans le petit salon où nous avions dîné la veille.

Nous étions à peine installés, quand un domestique entra tenant un pli cacheté que, dit-il, le facteur du télégraphe venait d'apporter.

« C'est Georges qui répond à la dépêche (Georges est le prénom de mon père), s'écrie tante Joséphine. Ah! c'est gentil à lui. Voyons. »

Elle prend vivement le papier, l'ouvre et lit :

« *Famille Durand, hôtel... Besançon. Perdu Diomède et Philippe. Avez-vous nouvelles? — Georges.* »

Ébahissement unanime!

« Diomède et... Philippe? répète tante Joséphine, qui clignote comme pour raccorder ses idées un peu confuses.

— Eh bien, oui! dit le docteur, qui réussit assez mal à garder sa gravité et dont les paroles s'achèvent derrière la serviette qu'il a élevée à hauteur de ses yeux, comme pour parer aux conséquences d'un éternument. Oui, deux de perdus, un de retrouvé : il faudra bien que nous retrouvions le second. »

Maman souriait doucement. Tante Joséphine semblait travailler encore à s'orienter dans la surprise que lui avait causée la lecture du message, qui n'était pas non plus très-clair pour moi, quand du seuil de la salle : « Avez-vous vu Diomède? » cria une voix mâle de nous tous bien connue, et grossie par l'effarement, la précipitation.

Un grognement de Diomède, qui sauta vivement à terre pour courir en aboyant vers la porte, répliqua tout d'abord à cette question soudaine.

« Philippe ! cria tante Joséphine.

— C'est bien lui ! fit maman, qui ne manifestait qu'un léger étonnement.

— Ma figure de connaissance ! me dit à l'oreille le docteur. Je savais bien ! »

L'oncle Philippe, respirant bruyamment comme un homme essoufflé, un sac de nuit à la main, un *plaid* en sautoir autour du corps, une casquette bariolée sur l'oreille, la tête en avant, la mine comiquement sérieuse, était arrêté à l'endroit d'où il avait lancé ses premières paroles.

Il y eut un moment de silence pendant lequel furent échangés entre nous et l'arrivant une série de regards aux expressions diverses ; mais tout à coup l'oncle Philippe, laissant tomber son sac de nuit à côté de la porte, et jetant par-dessus son plaid et sa casquette avec les airs du soldat qui se débarrasse de son fourniment :

« Çà ! cria-t-il, maintenant que je suis rassuré sur le sort de Diomède, savez-vous que j'oublierais volontiers mes fatigues pour me mettre quelque chose sous la dent? L'inquiétude seule m'enlevait l'appétit, mais, puisque j'en suis délivré... !

— Bravo ! Superbe ! Magnifique ! fit le docteur en frappant dans ses mains, pendant que le nouveau venu se dirigeait vers la table, s'asseyait et faisait signe au garçon de lui donner un couvert. Bien joué, Philippe, mon ami, bien joué !

— Premier prix de combinaison dramatique,» ajouta maman, avec un rire qui gagna bientôt l'oncle Philippe. Tante Joséphine hésitait encore, mais, l'hilarité étant devenue générale, elle dut à son tour y prendre part.



La porte Noire, à Besançon. (P. 286, col. 1.)

Et tu penses si la petite comédie, si drôlement imaginée par l'oncle Philippe pour faire partie du voyage, défraya joyeusement l'entretien !

Dois-je maintenant te donner l'explication détaillée des phases quelque peu romanesques de l'incident Diomède et Philippe ? Non, sans doute, car tu te rappelles ce dernier s'informant indirectement de l'itinéraire que nous devions suivre ; tu le vois prenant le train presque derrière nous pour venir nous attendre à Besançon ; apostant à la gare, pour guetter notre arrivée, un affidé quelconque, à qui le signalement du groupe était facile à donner ; faisant introduire Diomède dans la salle à manger, pendant que nous étions à table, après avoir « acheté le silence » des gens de l'hôtel ; se retirant mystérieusement jusqu'au lendemain, et combinant son entrée avec la dépêche que, sur un avis télégraphique de lui, mon père devait expédier de Paris.

A midi, nous étions à la gare prenant nos places pour Neuchâtel, en Suisse.

VIII

Jour de pluie.

Au moment de monter en voiture, un léger inconvénient se présenta. Tante Joséphine s'avançait tenant Diomède sous son bras. L'employé l'arrêta en disant que le petit quadrupède n'avait pas droit de présence dans les compartiments réservés aux bipèdes, bien qu'il eût régulièrement acquitté les droits de transport, et qu'il fallait qu'on le déposât, — muselé qui plus est, — dans les caisses à chiens.

Débat, contestation, explications... Je te fais grâce des détails. Toujours est-il que, sous peine de rester en Franche-Comté, force fut de se soumettre aux prescriptions du règlement, prescriptions dont on avait pu se relâcher quelquefois, mais à l'observation desquelles, — ceci dit confidentiellement par un chef, — on avait été récemment rappelé, à cause de certaine affaire qui avait causé de graves ennuis à la compagnie.

Et l'on ne se préoccupa plus de Diomède autrement que pour constater *de auditu* aux stations suivantes qu'il continuait à accepter philosophiquement sa claustration sur le simple bénéfice du flair qui lui attestait le voisinage de sa maîtresse.

En approchant de la frontière suisse, notre pauvre maman, qui s'était maîtrisée tant qu'elle en avait pu trouver la force dans sa crainte de nous affliger, fut obligée d'avouer qu'elle se sentait fort mal à son aise.

Elle fut même prise d'une sorte de défaillance qui nous eût grandement effrayés tous, si le docteur ne nous eût affirmé que c'était chose toute naturelle et à laquelle il s'attendait.

Notre chère malade se reconnut bientôt en effet, mais, arrivée à la douane, elle se trouva si fatiguée, qu'elle ne voulait pas aller plus loin.

« Il me semble, disait-elle, que ce soit un avertissement. Rebroussons chemin, docteur.

— Allons, bon! fit le docteur, des craintes superstitieuses à présent! Plaisantez-vous? C'est tout bonnement votre mal qui rage de nous voir si braves. Lui céderons-nous? Oh! que non pas! En avant, madame, en avant!

— Mais je n'en puis plus, docteur.

— C'est le grand combat. Il faut que nous en sortions à notre honneur!

— Laissez-moi, en tous cas, prendre un peu de repos ici.

— Ici, dans les montagnes, au faîte du Jura? Non, certes! l'air y est trop vif : il faut que nous redescendions, et nous redescendrons! »

Et, bon gré, mal gré, nous redescendîmes.

Outre que j'avais peu l'esprit aux distractions, tu sauras que notre entrée sur le territoire suisse se fit par une pluie épouvantable. A peine, quand nous arrivâmes sur les pentes qui forment le versant du Jura helvétique, et du haut desquelles par un beau temps on doit avoir le plus magique des panoramas, à peine pûmes-nous, en un court instant d'éclaircie, jeter un coup d'œil sur le lointain horizon que bordent les Alpes neigeuses. Le rideau de brume qui nous cachait ce tableau grandiose fut presque aussitôt tiré qu'entr'ouvert. Tout au plus distinguions-nous l'immense nappe verte du lac, qui s'étendait au-dessous de nous, et ce fut au moment d'une épaisse averse que le train qui nous portait entra en gare de Neuchâtel.



Le palais Granvelle. (P. 286, col. 1.)

Un omnibus nous conduisit dans un hôtel fort convenable. Un omnibus nous y reprit le lendemain, vers trois heures. Et c'est à peu près tout ce que je puis te dire de ce pays; car, arrivée à l'hôtel, maman se coucha, et tante Joséphine passa la nuit dans un fauteuil auprès d'elle.

Et la pluie tombait, tombait, tombait!

Si nous avions eu le cœur à la promenade, nous eussions été bien empêchés de battre le pavé de la ville et d'explorer les environs.

« Vous voyez, docteur, disait, répétait maman, tout s'oppose à ce que nous continuions. Je n'ai plus de forces; je souffre le martyre. Il fait un temps horrible. C'est pourquoi...

— C'est pourquoi, madame, attendu que vous aurez un peu de mieux cette après-midi, nous allons coucher ce soir à l'autre bout de la Suisse. »

Et nous y allâmes, car, vers l'après-midi, maman eut, en effet, un peu de mieux : juste ce qu'il fallait pour supporter le transport à la gare. Arrivés là : « Prends les places pour Romanshorn, » me dit le docteur.

Je pris les places pour Romanshorn. Et la pluie tombait, tombait, tombait! Et les employés crièrent Soleure, Aaron, Zurich, Frauenfeld, sans qu'il nous fût possible de rien voir, de rien distinguer.

Enfin, vers dix heures du soir, la pluie ayant cessé, le ciel étant partout pailleté d'étoiles, nous entendîmes crier : « Romanshorn! » Nous mîmes pied à terre. Maman ne souffrait plus.

Un homme était là qui avait une lanterne rouge, sur les verres de laquelle je lus : *Hôtel du Vaisseau*. Je ne sais pas pourquoi cette appellation me parut de bon augure. Je voulus dire à l'homme qu'il pouvait faire transporter nos bagages; mais je ne prenais pas garde que nous étions déjà en pleine langue allemande. L'homme comprit sans comprendre. « *Koffer* (coffres), *ia! billett...* » me dit-il. Je compris à mon tour qu'il se chargeait des malles ou coffres, si je voulais lui donner le billet pour les retirer. Ce n'était pas trop mal débuter dans ma pénétration de la langue de Gœthe, n'est-ce pas?

Une fois qu'il eut le récépissé, l'homme agita sa lanterne rouge, et, marchant devant nous, il nous conduisit à l'*Hôtel du Vaisseau*, une assez modeste hôtellerie en somme, mais convenable, et d'autant mieux que la maîtresse parlait français.

On nous servit un léger souper, arrosé de petit vin clairet originaire de Schaffhouse, et nous gagnâmes nos chambres.

Maman nous ayant assurés qu'elle se sentait tout à fait bien, rien ne devait nous empêcher de goûter le plus tranquille sommeil. Et nous le goûtâmes...

A suivre. EUGÈNE MULLER.



Si je me jetais là dedans? (P. 290, col. 1).

UNE SŒUR[1]

CHAPITRE XIX

L'échec.

Marc travaillait maintenant avec ardeur; il s'apercevait souvent qu'il avait perdu l'habitude de l'attention; ses mois de paresse avaient laissé des traces, mais il avait réuni toutes ses forces pour un effort suprême; René l'avait délivré du fantôme qui l'obsédait, René l'encourageait dans sa tâche; Marc avait conçu pour le jeune maître de forges une vive affection qui allait croissant chaque jour. Pour faire plaisir à René, pour mériter l'estime de René, Marc travaillait comme il n'avait jamais su le faire par devoir et pour le bonheur des siens.

Élisabeth n'était pas jalouse, et sa reconnaissance envers M. Surbach était profonde. Il avait réussi à réveiller chez Marc ce sentiment du respect de soi-même qu'elle avait cherché en vain à évoquer. Malgré l'humiliation qu'il avait subie en confessant ses fautes, malgré la honte qu'il en ressentait encore par moments, Marc était relevé à ses propres yeux; le poids qui le dégradait avait disparu, il ne marchait plus la tête baissée, les mains dans ses poches, le chapeau sur les yeux comme un homme qui veut échapper aux regards; maintenant l'infatigable maîtresse n'avait plus à se plaindre de l'indolence de son élève. Toute la journée, Marc repassait sa théorie ou cherchait à résoudre des problèmes. Élisabeth était sans cesse à ses côtés: le ménage se faisait par magie, bien que René Surbach eût plus d'une fois pris sa place à la modeste table. Il était entré dans la famille. Élisabeth le traitait comme un frère de plus. Le soir c'était René qui faisait travailler Marc.

Tout le monde tendait au même but, à un même effort, mais tout le monde portait au fond du cœur la même inquiétude. René Surbach et Pierre étaient convaincus que Marc serait refusé; Élisabeth en avait peur, mais elle se rassurait parfois en relisant le programme; il lui paraissait si simple, qu'un peu de travail assidu devait suffire à Marc pour atteindre une médiocrité suffisante. La pauvre sœur avait rabattu de ses prétentions. Marc était si étonné de travailler sérieusement, si content de sentir sa conscience en repos, qu'il se disait à lui-même vingt fois par jour: « Si par hasard j'allais passer! »

Hélas! ces hasards-là arrivent d'ordinaire à ceux qui les ont mérités; Marc ne fut même pas classé parmi les admissibles. « Et ils sont plus nombreux que jamais cette année, parce qu'on a besoin d'officiers! » disait Pierre avec un amer sentiment d'humiliation. On avait fondé tant d'espérances sur ce nombre inusité d'admissions! Les deux frères avaient attendu Marc à la sortie de l'école, un regard avait suffi pour leur révéler la vérité; Marc sortait de la salle des examens avec le pas lourd, les yeux baissés, le chapeau enfoncé, qui avaient disparu depuis la visite de René Surbach. Les deux cadets reprirent lentement le chemin de la maison; Élisabeth les attendait, triste, mais non agitée. La dernière journée d'interrogations lui avait prouvé que Marc serait refusé non-seulement sur les mathématiques, mais sur presque tous les autres points de l'examen. Elle sourit péniblement en se penchant pour embrasser

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257 et 273.

Henri, qui avait les larmes aux yeux. Pierre était entré sans rien dire dans le petit salon, il s'appuyait à la balustrade de la fenêtre. « Si j'étais Marc, je ne reviendrais pas ! » murmurait-il.

Une terreur subite traversa l'âme d'Élisabeth. « Où est-il ? demanda-t-elle vivement; vous l'avez laissé seul dans son chagrin ? Mon pauvre Marc ! » Et elle faisait déjà un pas vers la porte comme pour aller à sa recherche ; Pierre l'arrêta ; la persévérante affection de sa sœur le touchait au vif. « Tu vaux mieux que moi, dit-il, comme si cette confession lui était arrachée par l'évidence, et M. Surbach aussi, il est avec Marc. » Élisabeth se rassit, un soupir de soulagement s'échappa de ses lèvres, elle commençait à compter sur René.

René comptait sur elle. Il avait emmené Marc au bord de la Seine, et tous deux suivaient les quais sans savoir où ils allaient, marchant pour marcher. Marc était silencieux, son compagnon le laissait réfléchir. « Il souffre, mais il a besoin de souffrir, se disait René dans son austère droiture ; il a mérité de souffrir. »

« Il oubliera assez vite ! » pensait avec raison M. Surbach, qui n'avait jamais rien oublié.

Tout à coup Marc s'arrêta ; il regardait la rivière : « Si je me jetais là dedans ? dit-il en se tournant vers René. — Savez-vous nager ? » demanda celui-ci d'un air impassible ; Marc haussa les épaules. « Ce serait inutile, » marmottait-il entre ses dents. « Alors vous vous noieriez, et ce serait une faiblesse de plus. » Marc ne répondit pas, la promenade continua silencieuse et sans but.

A son tour, René s'arrêta : « Votre sœur est seule et triste, dit-il, vous devez et vous pouvez la consoler. — Élisabeth ! » Avec ce nom, toute l'amertume de l'âme du jeune homme éclata dans sa voix : « C'est Élisabeth que je n'ose pas revoir, c'est à cause d'elle que je voudrais ne jamais rentrer à la maison, elle qui n'a jamais faibli, qui ne sait pas ce que c'est que la paresse, elle que j'ai toujours trouvée prête à me faire travailler, à me pousser, à m'aider !..... Elle m'avait bien dit que je serais refusé sur la théorie de l'arithmétique, un Banville ! » Et il serrait les poings dans un accès de rage impuissante.

« Elle sait son devoir et elle vous aime, » reprit René d'une voix grave, en passant son bras sous celui de Marc. Le pauvre enfant détourna la tête, il pleurait ; M. Surbach ne parut pas s'en apercevoir ; ils avaient changé de direction et marchaient maintenant vers le faubourg Saint-Jacques. Le ciel, éclatant pendant la matinée, s'était tout à coup voilé, de grosses gouttes d'une pluie chaude commençaient à tomber lentement ; Marc ôta son chapeau pour rafraîchir son front brûlant ; il s'appuyait, sans le savoir, sur le bras de M. Surbach. A mesure que son émotion se calmait, la volonté ferme et le caractère énergique de René reprenaient sur lui leur empire ; auprès de *son* ami, comme il se plaisait à l'appeler, il se sentait soutenu et fortifié. « Je travaillerai de mes mains, s'il le faut, pensait-il, mais de ma vie je ne passerai un autre examen. » Il n'aurait pas osé dire tout haut ce qu'il se promettait tout bas.

René Surbach pensait autrement : il avait accompagné Marc dans sa course désordonnée pour lui laisser le temps de se calmer, il l'accompagnait au retour afin de lui venir en aide dans la pénible entrevue qui l'attendait... et qui attendait aussi Mlle de Banville. En entrant dans le petit salon, avant que Marc pût dire un mot, René, si discret et si réservé d'ordinaire, fit un pas vers Élisabeth. « Je vous le ramène, mademoiselle, dit-il, mais ce ne sera pas pour longtemps ; demain je repars pour la Haute-Marne ; Marc viendra avec moi, nous travaillerons ensemble pendant les vacances, ce qui ne l'empêchera pas d'aller quelquefois à la chasse ; à la rentrée vous retrouverez votre élève disposé à *piocher* pour tout de bon, n'est-il pas vrai, Marc ? »

Marc fit un signe d'assentiment ; il avait écouté avec stupéfaction la proposition ou plutôt la décision de René ; en entrant, il n'avait pas osé lever les yeux sur Élisabeth ; cependant il sentait la main de sa sœur sur son épaule et son baiser sur son front. Il la regarda et ne lut pas sur son visage cette terrible expression de mépris qu'il y avait vue une fois et n'avait jamais oubliée. Une larme tremblait au bout de ses cils ; pour la première fois elle tendit la main à René Surbach : « Merci ! » dit-elle, et son regard se reportait sur Marc avec l'expression d'une profonde tendresse. René serra la main qu'elle tendait et sortit. Il ne redoutait plus pour Marc le tête-à-tête avec sa sœur. L'inépuisable patience d'une mère manquait quelquefois à Élisabeth, mais l'affection, la compassion, le courage, qui remplissaient son cœur se peignaient sur son visage lorsqu'elle embrassa de nouveau Marc après le départ de M. Surbach : « Sois tranquille, dit-elle à demi-voix, avec l'aide de Dieu, nous nous relèverons ! »



CHAPITRE XX

Le voyageur.

Marc était parti pour la Forge avec René Surbach. Celui-ci avait timidement demandé à Élisabeth pourquoi elle n'accompagnerait pas son frère, *tous* ses frères en Champagne : « Mon père a un grand désir de vous voir, dit-il; il est vieux et infirme ; je doute qu'il puisse venir à Paris : ne pourriez - vous pas lui donner cette joie? »

Élisabeth leva sur le questionneur des yeux étonnés. Le budget des orphelins ne contenait point de marge pour les voyages : « Il m'est absolument impossible de quitter Paris, » dit-elle. René insistait, sans oser dire que l'économie du ménage pendant les vacances couvrirait les frais de voyage. Malgré toute sa raison, il ignorait les souffrances de la pauvreté ; il ne savait pas qu'Élisabeth possédait tout juste deux robes et un chapeau. « Henri au moins ne pourrait - il pas venir? — Je ne te quitte pas! » Et l'enfant se pressait contre elle. « Et Pierre ? » L'invitation ne partait pas du cœur. M. Surbach n'avait pas beaucoup de goût pour l'écolier froid et sec auquel personne n'avait rien à reprocher, mais qui semblait n'aimer personne.



Marianne savonnait. (P. 291, col. 2.)

Pierre sourit dédaigneusement. Au fond de son âme, il n'approuvait pas le voyage de Marc et trouvait injuste le redoublement d'affection qu'on témoignait à son frère ; c'était récompenser la faiblesse de caractère, la paresse, l'étourderie : tout ce qui menait à la mauvaise conduite, tout ce à quoi il n'était pas enclin. « J'ai à travailler, » dit-il sèchement. Son bon ange arrêta sur ses lèvres les paroles qui allaient suivre : « Je ne veux pas courir le risque d'être refusé. »

Marc partit donc seul, sans que René se doutât des fatigues que ce voyage précipité avait imposées à Élisabeth. Dans l'économie domestique du petit ménage, Élisabeth repassait toujours le linge fin lavé par Marianne ; il fallut tout d'un coup, pendant la nuit, mettre en état la mince garde-robe de Marc ; depuis huit ou dix jours, Élisabeth, absorbée par les répétitions constantes de Marc, avait laissé accumuler son ouvrage ; il fallut raccommoder tous les habits, pendant que Marianne, debout devant son baquet, savonnait en grommelant.

Quand le jour vint, il révéla tant de misères, qu'Élisabeth appela Marc, occupé à ranger ses livres : « Tiens, dit-elle, tu ne peux te passer d'un costume complet : va à la *Belle Jardinière*. Tu n'as pas de temps à perdre. » Et elle lui remit en même temps l'argent nécessaire pour son voyage. « Tu te ruines, ma pauvre sœur, dit Marc un peu tristement ; je ne mérite pas ce beau voyage (il ne pouvait s'empêcher de sourire en y pensant) ; mais René l'a

voulu ; il ne m'en avait rien dit avant de t'en parler comme d'une chose décidée. Il me semble que j'aurai du courage pour toute ma vie quand j'aurai passé un mois auprès de lui. »

Élisabeth se détourna : elle, dont le courage avait toujours soutenu les autres, se sentait sur le point de faiblir ; elle avait des envies folles d'aller en Champagne ; elle se sentait accablée, isolée, abandonnée ; les chagrins de sa vie passée pesaient tous à la fois sur ses épaules ; elle repoussa son panierà ouvrage : « Je reviens, Marianne ; achevez de plier les habits. » Et elle entra dans sa chambre, « en fermant la porte, » comme dit l'Évangile ; là, aux pieds de Dieu, elle déposa le poids de ses inquiétudes, de son abattement ; elle se reprocha son égoïsme et sa lâcheté ; elle reprit sa croix pour la porter en avant sans faiblesse. La paix et le courage rentrèrent dans son âme ; elle souriait en disant adieu à Marc et à M. Surbach : « Je n'écris pas à mon oncle, monsieur, dit-elle à ce dernier ; je craindrais de le fatiguer. Vous lui direz que nous le remercions. » Un simple regard faisait la part de reconnaissance pour l'ambassadeur.

René se crut le droit de tendre la main à la jeune fille.


Élisabeth repassait le linge. (P. 291, col. 2.)

« Tu m'écriras, Marc? » dit-elle avec un malin sourire ; la paresse de Marc à ce sujet était proverbiale dans la famille. René s'engagea pour lui sans hésiter : « Il vous écrira, » dit-il résolûment. Marc riait : « Je crois maintenant que j'écrirai, puisque René l'a dit, » assurait-il.

Lorsque les deux voyageurs furent montés en chemin de fer, le petit ménage devint plus tranquille encore que de coutume. Élisabeth avait serré les livres de l'examen de Saint-Cyr, ceux que Marc n'avait pas emportés ; elle travaillait pour son propre compte, non sans un effort qui l'étonnait elle-même. Ses pensées se promenaient souvent à la Forge, et ce fut avec une véritable joie qu'elle vit arriver une lettre de Marc. En regardant l'adresse de la grosse écriture de son frère aîné : « C'est encore un enfant, » se dit-elle. Et tout en parlant, elle sentait dans le fond de son âme, avec une amère tristesse, que certains hommes restent toute leur vie des enfants.

« René est le maître ici, écrivait Marc. Mon oncle a toujours la goutte, et je ne sais pas s'il a jamais aimé ses forges et ses fourneaux comme René les aime. Ma tante est une bonne femme, avec des cheveux blancs comme de la soie, tout bouclés sous son bonnet, comme les cheveux de René seront quand il sera vieux... » — « Il ne mettra pas de bonnet, j'espère, » dit en riant Henri, qui lisait par-dessus l'épaule de sa sœur. « Mon oncle et elle sont toute la journée dans le jardin ; les feuilles des arbres et les fleurs sont cependant tout noirs de fumée : cela gâte un peu le pays. René ne s'inquiète pas de la fumée ; il va à cheval d'un établissement à l'autre. Tous les ouvriers lui obéissent sans broncher, je t'en réponds. Mon oncle riait en disant : « Voilà le » chat revenu, les souris ne danseront plus sous la » table. » Mon oncle est très-bon pour moi ; il m'a donné ou plutôt prêté un cheval pour accompagner René dans ses courses. On dit que la forêt est très-belle ; je verrai cela quand la chasse sera ouverte. Pour le moment, je travaille six heures par jour. (Henri ouvrait de grands yeux et regardait Élisabeth en riant.) Le soir, René examine mon travail. Malheur à moi si j'ai flâné ! Il dit que je dois pouvoir passer mon examen en janvier. J'avais cependant bien juré qu'on ne m'y rattraperait plus. S'il faut en finir par là, c'est bien dommage que tu ne sois pas venue ici, au moins avec Henri ; nous aurions pu y rester jusqu'au terrible moment. Je suis sûr que mon oncle a été désappointé de ne pas te voir ; j'ai entendu, le premier soir, madame Delahais qui disait en ôtant ses lunettes : « Je ne comprends pas ça : M. Delahais n'aurait pas mieux demandé que de payer le voyage de tout le monde ! » René a ri. J'ai encore entendu : « Mademoiselle de Banville..... » Mais il parlait si bas que j'ai perdu le reste. Je me figure qu'il disait : « Vous ne connaissez guère mademoiselle de Banville, si vous pensez qu'on pût lui faire une proposition de ce genre-là. » C'était justement ce qu'avait dit M. Surbach.

Élisabeth replia la lettre ; elle reprit son ouvrage en silence et tirait son aiguille plus vite que de coutume. « Ce n'est pas assez d'être obligé d'accepter le payement des dettes de Marc, pensait-elle ; il aurait encore fallu charger les autres de notre amusement. Un jour viendra où je payerai ces cinq cents francs ! » Il avait fallu à Élisabeth un grand effort

de raison et d'humilité chrétienne pour consentir à devoir à son oncle la délivrance de Marc. « Cela vaut mieux ainsi, » avait assuré René. Élisabeth le croyait. Il était bon pour Marc de sentir tout le poids de sa faute, mais, dans son innocence, elle portait une large part de la punition.

Marc ne reçut que quelques lignes de sa sœur; elle redoutait l'excessive confiance de Marc envers René. « Il montre ses lettres à tout le monde, » se disait-elle. Mais Henri, toujours prêt à griffonner, comblait le vide par une volumineuse correspondance : « Figure-toi que je serai presque content quand les classes recommenceront, écrivait-il en septembre, pendant que Marc se reposait de ses travaux en courant la forêt le fusil à la main. Les vacances ne sont pas drôles ici; Pierre travaille comme un cheval, et quand il ne travaille pas, il a mal à la tête. Élisabeth ne peut presque pas sortir; Marianne est malade, et elle a tout le ménage à faire. Ce qui l'ennuie un peu, je crois, c'est d'aller au marché; je voulais y aller avec elle, mais elle n'a pas voulu. Elle sort avec son panier de si bonne heure que les marchands ne sont pas toujours levés, j'en suis bien sûr. »

Marc garda pour lui la lettre de son petit frère. L'idée de sa sœur obligée d'aller au marché, un panier au bras, révoltait l'aîné des Banville. Pierre et Henri avaient tenté une remontrance : « Pourquoi ne prends-tu pas une femme de ménage? avait dit Pierre. — Marianne malade coûte plus cher que Marianne bien portante, repartit Élisabeth. Pour se faire servir, il faut pouvoir payer. » L'argument était irrésistible. Les embarras de Marc avaient accru l'horreur naturelle de Pierre pour les dettes. Les deux frères s'enfonçaient sous leurs couvertures ou se plongeaient dans leur travail, lorsqu'ils entendaient de grand matin la porte de l'escalier qui se refermait doucement. « Voilà Élisabeth qui va encore à ce malheureux marché! » se disait Pierre, et il redoublait ses efforts.

A suivre. Mme DE WITT.



KAMÉHAMÉHA V

La grande éruption du Mauna Loa nous a déjà donné l'occasion de vous parler des îles Sandwich[1]. Nous avons dit comment ces îles, découvertes il y a à peine plus d'un siècle, furent rapidement christianisées, grâce au zèle des vaillants missionnaires. Depuis le jour, si rapproché de nous, où l'Évangile fut annoncé pour la première fois à ces populations encore primitives, elles ont fait de rapides progrès dans la voie de la civilisation. C'est ainsi que nous voyons qu'elles ont adopté la plupart des usages européens, sans perdre toute leur naïve simplicité presque patriarcale. Nous n'en saurions trouver un meilleur exemple que dans le récit que nous fait un des membres de l'expédition scientifique autrichienne sur son entrevue avec le roi des îles Sandwich, Kaméhaméha V.

« Un Européen depuis longtemps établi à Honoloulou, un fabricant d'eau-de-vie, amena dans la soirée quelques-uns d'entre nous au club anglais de la ville. Nous y fûmes reçus très-cordialement, dans un local somptueux; nous laissions gaiement couler les heures, quand la porte s'ouvrit : un homme entra dans la chambre, homme un peu obèse, plus que brun, sans gants, en paletot noir montrant la corde.

» Le fabricant d'eau-de-vie me poussa du coude : « Je parie, fit-il, que vous ne connaissez pas ce monsieur.

— Je serais bien embarrassé de lui donner un nom.

— Eh bien, c'est Sa Majesté Kaméhaméha V, le roi des îles Sandwich! »

» Je fus surpris, je l'avoue. Comment? C'était une tête couronnée! On l'avait vu entrer, ce monarque, avec une parfaite indifférence, et lui-même il était entré sans façon.

« Ah! C'est le roi! Que vient-il faire ici?

— C'est un membre de notre club : il vient tous les soirs ici jouer sa petite partie de cartes à un *cent* le point.

— C'est parfait! Connaissez-vous bien Sa Majesté?

— Je suis au mieux avec Elle. Je vais vous présenter, si le cœur vous en dit.

— J'en serai charmé. »

» Sitôt dit, sitôt fait. Le fabricant d'eau-de-vie me passa le bras et me mit sans cérémonie nez à nez avec le roi de tous les Canaques : « Majesté, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter M. X., membre de l'expédition austro-hongroise. »

» Kaméhaméha manifesta bravement toute sa « satisfaction »; il nous serra cordialement la ma in,et nous fûmes aussitôt comme de vieilles connaissances. Il nous prit d'abord pour des Australiens, et il fallut

1. Voy. vol. Ier, page 302.

quelque temps pour le convaincre que l'Austria (Autriche) n'a rien de commun avec l'Australia. Il fut enchanté de la petite leçon de géographie que nous lui avions involontairement donnée, et, nous prenant par la boutonnière de l'habit (non pour y mettre la croix d'un ordre, comme dans la vieille Europe), il nous fit asseoir au coin d'une table, appela le *boy* (garçon), fit apporter des verres et commanda une bouteille de champagne. Il trinqua avec nous comme le dernier des mortels; bref, il se montra le plus joyeux négroïde qui ait jamais porté un paletot râpé et prononcé le sacramentel « How do you do ? »

» En causant, en riant, nous achevâmes la bouteille de champagne. C'est alors que notre ami le fabricant d'eau-de-vie me donna un nouveau coup de coude :

« A votre tour, murmura-t-il à mon oreille. Faites venir une bouteille de champagne. »

» Je le regardai un peu étonné. Eh quoi ? j'offrirais une bouteille, pourquoi pas une choppe, au roi des îles de la Mer ? Commettrais-je un pareil crime de lèse-majesté ?

» Mon interlocuteur parlait sérieusement. Je le compris, et, appelant le garçon, je fis servir la bouteille de champagne, que le roi vit arriver sans sourciller et dont il prit fort galamment sa part. »

Ajoutons que le brave roi Kaméhaméha V joignait à cette simplicité apparente une grande intelligence et un profond dévouement aux intérêts de son pays. Sa mort, arrivée le 11 décembre 1872, a causé dans toutes les îles Sandwich une profonde stupéfaction et une vive douleur.

ÉT. LEROUX.

LA MER CHEZ SOI[1]

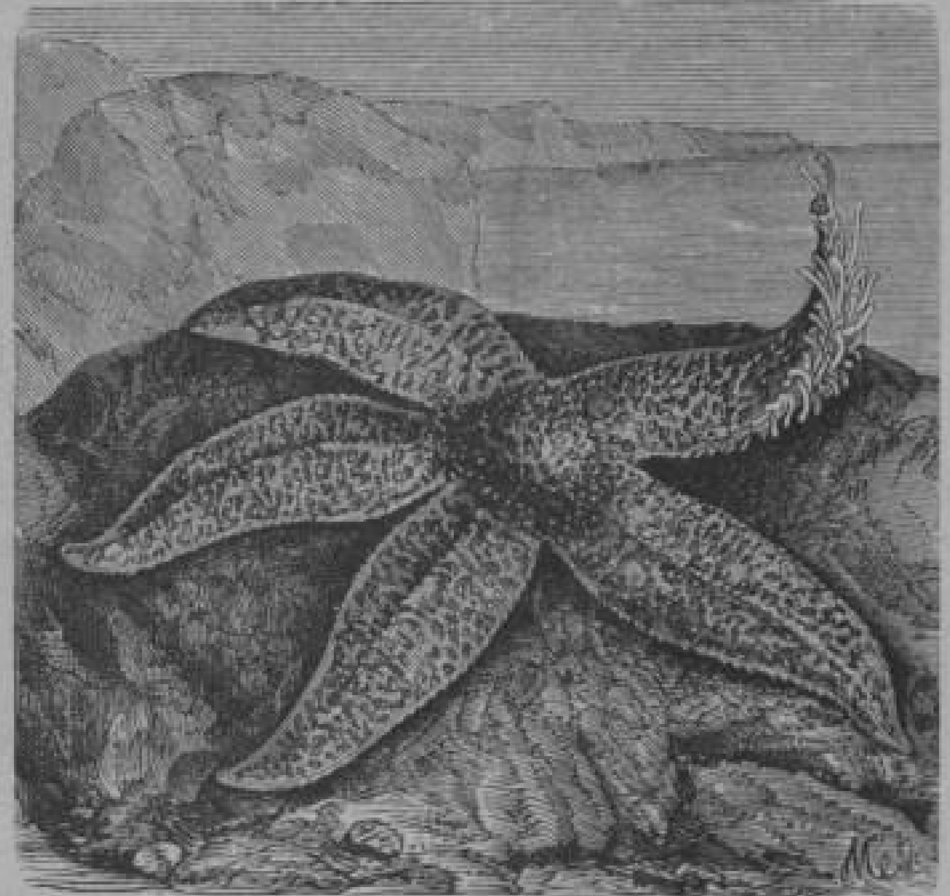
Entreprendre l'énumération des richesses de la mer, c'est tout bonnement interminable. Arrivons maintenant aux *Annélides*, les plus charmantes fleurs de l'aquarium, un peu plus fragiles, bien entendu, que ces gros et petits pillards de crustacés que nous venons de chasser. Usons partout du bocal.

Les *Serpules* sont partout, sur toutes les pierres, sur toutes les coquilles, où elles contournent leurs demeures vermiformes. On ne les voit montrer leur gracieux panache de branchies en mouvement que dans l'eau bien tranquille de l'aquarium ; il en est de même des *Sabelles*.

Les *Térébelles* ont besoin qu'on leur mette du sable dans un coin, pour qu'elles puissent s'y enfoncer, s'en vêtir et continuer leurs merveilleux travaux. Tâchez de trouver l'amphitrite (*Pectinaria auricoma*)! Surveillez attentivement! Si les tubes ne s'habitent pas, s'ils se couvrent surtout d'un voile blanc membraneux... enlevez! La mort est là. Hâtez-vous : l'empoisonnement suit!

Nous trouverons encore des Oursins (*Echinus miliaris*), habillés de leur manteau de piquants violets ; nous ramasserons sans peine trois ou quatre espèces d'étoiles de mer (*Asteria*) un peu partout ; nous chercherons, sur les rochers, dans les fentes, l'admirable tribu des anémones de mer (*Actinia*), la gloire sans cesse renaissante de l'aquarium.

Ces curieuses fleurs sont *carnivores*, mesdemoiselles, ne l'oubliez pas ! On peut toujours les nourrir et les faire vivre en laissant tomber délicatement,



Étoile de mer. (P. 294, col. 2.)

au moyen d'une baguette qui les conduit dans l'eau, des fragments de poisson cru, de viande, de crustacés, au milieu des tentacules qui simulent si bien les pétales d'une fleur. On voit alors la fleur manger. Si on les laisse jeûner, elles rapetissent; si on les nourrit bien, elles grossissent. Rien n'est plus original.

Les actinies changent de place quand il leur plaît, les unes en glissant sur leur base, les autres en faisant la culbute et marchant sur leurs pétales. Elles pondent très-bien dans l'aquarium. Toutes sont plus jolies les unes que les autres ; nous n'en indiquerons pas les noms à nos jeunes lectrices : ce serait perdre notre temps et le peu d'espace qui nous reste ; il nous suffit de leur apprendre le moyen de les reconnaître à la chasse et de les enlever.

Tant que la mer l'enveloppe, l'actinie s'épanouit, ouvre ses tentacules, car il faut vivre. Dès que la mer s'est retirée, elle se contracte, non qu'elle craigne grand'chose du dehors, — je ne connais pas d'animal aérien qui les attaque, — mais il lui faut conserver

1. Suite et fin. — Voy. pages 248, 261 et 278.

l'eau nécessaire à ses organes. En cet état, elle ressemble à un petit amas de caoutchouc mouillé, noir, ou brun, ou gris, luisant, une sorte de limace contractée. Son corps est à peine gros souvent comme une noisette.

Pour bien faire cette chasse et ne pas blesser les pauvres bêtes, on passe une lame de couteau en bois ou en corne, — un écussonnoir, — entre leur corps et la roche à laquelle il adhère : elles se détachent. On peut les mettre dans le panier, entre des algues, à l'air, si l'on veut ; elles vivent même dans la poche, pourvu que celle-ci ne soit pas trop échauffée par le corps. Ce que cette rusticité offre de charmant, c'est qu'on peut en demander au bord de la mer à tous moments de l'année et en recevoir, enveloppées d'algues, partout en France.

Hélas ! mesdemoiselles, que nous aurions encore de choses à vous dire ! Mais la place fuit ; je dois me hâter.

N'oubliez pas que vous rencontrerez des *Zoophytes*, des *Coraux*, des *Madrépores*, au milieu des algues. Essayez-en ; mais, comme ces êtres sont ultra-délicats, qu'ils ne sortent pas de l'eau ! Votre cruche vous viendra en aide... votre esprit aussi ! Méfiez-vous toujours d'eux ! Enlevez les morts...

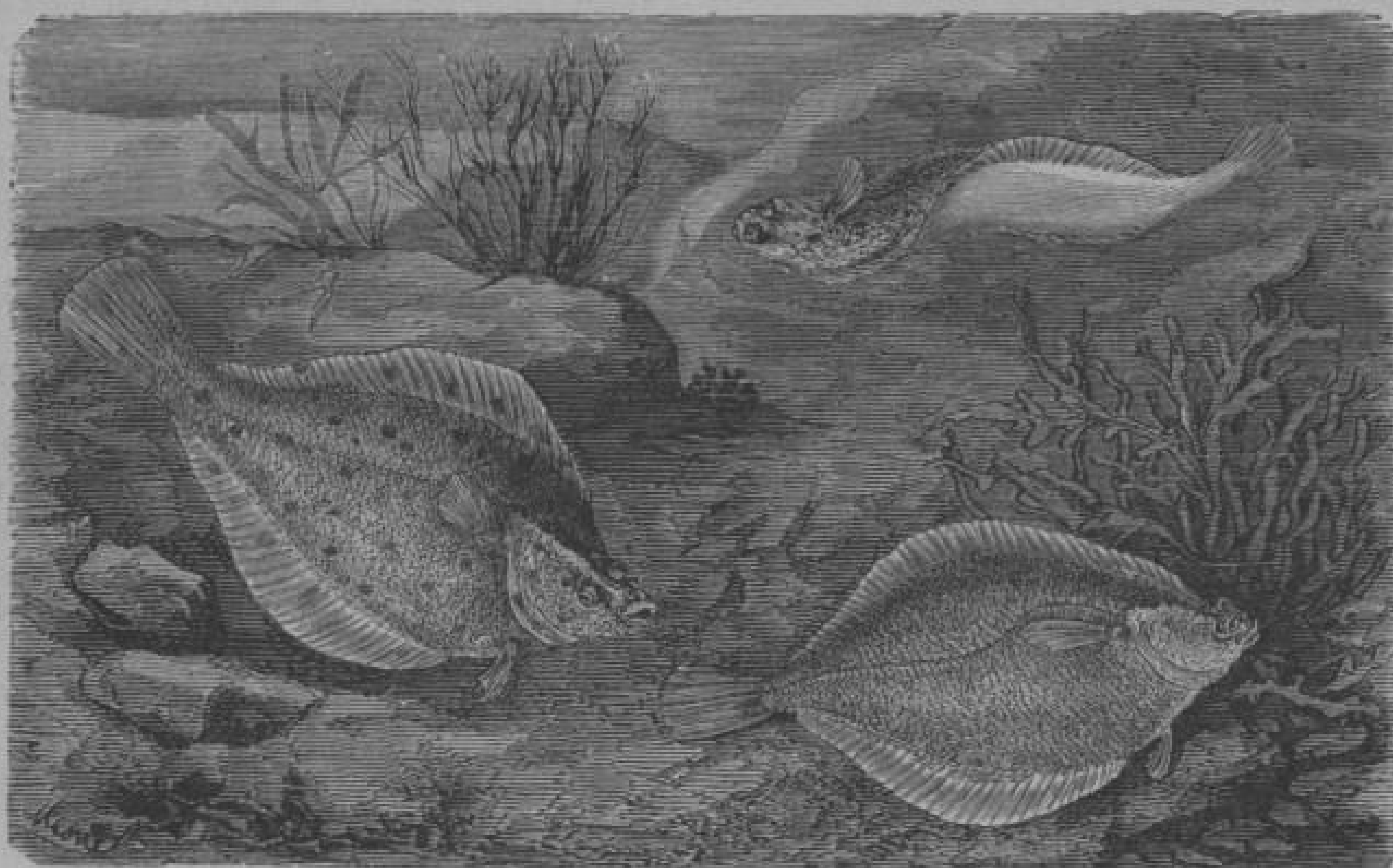
« Mais... et les poissons ? Vous ne nous en parlez pas ? »

Ah ! oui, les poissons ! C'est bien long à vous dire... La vie abonde dans l'Océan... en tout et partout ! Cependant je ne veux pas vous faire languir : j'aime mieux vous avouer que vous n'aurez qu'un petit nombre d'espèces à votre disposition... Ce sera autre chose quand nous vous montrerons *l'aquarium d'eau douce*. Il est vrai que, comme compensation, les espèces marines sont rustiques.

Au premier rang, il faut compter tous ces petits poissons de roche que vous prendrez dans les flaques d'eau avec les épuisettes. Ce sont les meilleurs... ne les dédaignez pas, car ils sont aussi originaux de mœurs que de structure.

Citons : 1° les blennies (*Blennius*) ou baveuses ; en particulier, la blennie paon (*Blennius pholis*), brun et noir, à yeux cerclés de rouge, vivace, se transporte partout ; cependant, méfiez-vous de sa voracité insatiable ;

2° La blennie vivipare (*Blennius viviparus*), fauve, tachetée de noir sur le dos ;



Plies. (P. 295, col. 2.)

3° La blennie gonelle (*Blennius gonellus*), presque blanche sous le ventre ; le dos orné de taches noires bordées de blanc ;

4° Parmi les gobies, également vivaces : le gobie à une tache (*Gobius minutus*) ;

5° Le gobie à deux taches (*Gobius bipunctatus*) ;

6° Le gobie noir (*Gobius niger*) ou boulereau. Ces espèces vivent partout et dans tout.

7° L'équille (*Ammodytes lancea*), que l'on prend dans le sable mouillé, tout au bord de la lame. En même temps que :

8° Le lançon (*Ammodytes tobianus*) ;

9° Petites soles, plies, limandes, turbots minuscules. Tous ces poissons plats font peu de bruit et d'effet ; ils demeurent ensevelis dans le sable ; mais, enfin, ils remuent quelquefois et donnent un peu de mouvement dans l'aquarium.

N'essayez pas les petits poissons blancs de la côte ; ils sont trop amis de la grande eau fouettée par la

marée; d'autant plus que les espèces de roche que nous indiquons, et qui ont le caractère très-malfait, les poursuivront et les mangeront... Ils se mangent bien entre eux!

Cela revient à dire, mesdemoiselles, que l'aquarium ne va pas tout seul, qu'il faut souvent y avoir l'œil. Vous avez là un petit troupeau indiscipliné qu'il faut conduire, auquel il faut donner à manger à propos... que sais-je? C'est charmant! Mais à quoi bon multiplier les instructions?... Ne devinerez-vous pas le reste?

L'expérience est un maître qu'on ne saurait payer! Allons, courage, et vous en saurez bientôt autant que les maîtres!

H. DE LA BLANCHÈRE.

L'AVENTURE

DE L'INTRÉPIDE H. S. SPARKER

Toute la caravane était sur la galerie de l'*Hotel du Chamois*, y compris les dames, qui s'étaient levées deux grandes heures plus tôt que de coutume, pour voir partir l'intrépide H. S. Sparker.

L'intrépide H. S. Sparker était un honorable fabricant de Manchester, qui s'était vanté la veille, après le champagne, d'aller, sans guide, en simple promeneur, de l'*Hôtel du Chamois* au village de Schneebach, non pas par la grande route, que les autres devaient suivre prosaïquement, mais par les sentiers de la montagne.

Il fut pris au mot; un pari fut engagé, dont les conditions furent réglées ainsi qu'il suit : il partirait à cinq heures du matin; il aurait le droit d'emporter son Murray[1], sa lorgnette, et un bâton de montagne. Il était tellement sûr de son fait, ou bien tellement excité par l'amour-propre et le champagne, qu'il refusa le bâton de montagne, et déclara que son stick lui suffirait.

Un voisin charitable suggéra qu'il serait peut-être prudent, à tout hasard, de faire suivre l'intrépide H. S. Sparker par un guide chargé de quelques provisions, d'un parasol, et de trois ou quatre châles. A cette proposition, l'intrépide H. S. Sparker rougit jusqu'au blanc des yeux, et déclara, par saint George, qu'on lui faisait injure.

« Mais si le temps changeait?

— Le temps ne changerait pas!

— Mais si le voyageur s'égarait?

— Le voyageur ne s'égarerait pas! »

Il était beau d'indignation, le voyageur, héroïque, empourpré, transfiguré.

Cependant, la nuit porta conseil : les dames s'en mêlèrent; et il fut convenu que le guide Marco le suivrait, « non pas qu'il eût besoin d'un guide, mais il ne voudrait pas inquiéter les dames.

— Soit! dit-il d'un ton de condescendance, mais le guide marchera toujours derrière, et ne se permettra pas la moindre observation. »

Et il partit, frais comme une rose (comme une rose d'un certain âge, bien entendu), tout de blanc habillé, comme un baigneur élégant qui va respirer l'air frais du matin sur la plage de Brighton. Il tendait le jarret, il portait la tête haute, en un mot il faisait si bonne contenance que la caravane cria : Hurrah! Il se retourna, salua avec grâce, mit son chapeau au bout de son stick et répondit : Hurrah!

Le guide sourit dans ses grosses moustaches, et alluma sa première pipe.

Quand l'intrépide H. S. Sparker fut hors de vue, il releva le bas de son pantalon, à cause de la rosée, qui était abondante; et il s'en allait tout joyeux, fredonnant une gigue d'une voix parfaitement fausse. De ci, de là, il moissonnait les petites fleurs de la montagne, pour en orner son chapeau de paille; et il remplissait ses poches de petites pierres brillantes : car il était membre de la Société royale de géologie de Manchester.

Pendant qu'il faisait ses cent tours, et égayait ses esprits aux rayons du soleil levant, le guide, appuyé sur son long bâton, le chapeau rabattu, faisait une bonne petite halte, et le suivait des yeux sans remuer la tête! Bonne figure que celle de Marco! Pourtant, en ce moment, ses bons yeux avaient quelque chose d'un peu railleur. Si l'intrépide H. S. Sparker eût seulement daigné se retourner, il y aurait lu clairement la pensée suivante : « Si nous arrivons à Schneebach, ce ne sera toujours pas ce soir. Moi, cela m'est égal, je suis payé pour attendre! »

Comme le guide allumait sa quatrième pipe, l'intrépide H. S. Sparker ôta son chapeau fleuri, et de son foulard des Indes se mit à polir son crâne chauve qui ruisselait de sueur. Il rajusta son faux-col, s'avoua presque que ses jarrets n'étaient plus si souples qu'il y a vingt ans, et tira de sa poche son Murray et sa lorgnette.

Onze pics lui fermaient l'horizon; Murray consulté lui apprit que le col par où il devait passer était entre le neuvième et le dixième pic, à main droite. Il cessa de s'amuser aux petites fleurs et aux petits cailloux, et se mit à marcher d'un bon pas, dans la direction du col, dont il s'était un peu écarté.

Et le guide suivait toujours; et tout en suivant il fumait; et tout en fumant il souriait d'un air narquois.

Une profonde ravine se présenta : que faire? Avec un bon bâton de montagne, l'intrépide H. S. Sparker eût certainement tenté la descente d'abord, l'escalade ensuite; mais avec un simple stick! aussi pourquoi Murray ne disait-il rien de cette ravine?

Le voyageur réfléchit. Après avoir réfléchi, il se décida à tourner l'obstacle, puisqu'il ne pouvait le franchir. Ici, nouvelle indécision; prendrait-il à droite ou à gauche? Par un mouvement instinctif,

1. Murray est le Guide-Joanne anglais.

Onze pics lui fermaient l'horizon. (P. 296, col 2.)

il se retourna vers le guide, qui aussitôt baissa le nez et prit un air indifférent. L'intrépide H. S. Sparker eut honte de son mouvement, et trouva que ce guide n'avait pas déjà une si bonne figure.

Il obliqua brusquement à gauche, marcha longtemps, et finit par trouver une descente à peu près présentable. Il s'y précipita par un mouvement de mauvaise humeur, avec l'idée d'échapper, ne fût-ce que pendant cinq minutes, aux yeux railleurs de son guide. Arrivé derrière un éboulement de rochers, il s'arrêta et sans vergogne, puisque personne ne pouvait le voir, se mit à souffler et à s'essuyer le front.

Hélas ! quelqu'un le voyait !

De l'autre côté de la ravine (par où y était-il arrivé ?) le guide était debout, appuyé tranquillement sur son bâton. Il ne s'essuyait pas le front, lui ! il ne soufflait pas, lui ! il bourrait pour la neuvième fois son éternelle pipe ; et, chose horrible ! quant il l'eut allumée, il s'assit tranquillement sur le tronc d'un sapin tombé. C'est comme s'il avait dit : « Le monsieur ne s'en tirera pas de sitôt, j'ai bien le temps de souffler. »

Il eut le temps, en effet, de souffler à son aise, et quand, au bout de trois quarts d'heure, « le monsieur » apparut sur le plateau, son pantalon de piqué blanc portait aux genoux de honteuses taches verdâtres ; sa jaquette blanche avait laissé de nombreux échantillons dans les genévriers et dans les broussailles ; les paumes de ses mains étaient meurtries et brûlantes, et il avait caché dans sa poche le manche d'ivoire de son stick, qui lui était resté dans la main à la montée.

Horreur ! quand il leva les yeux, il n'avait plus devant lui que huit pics au lieu de onze. Il fut sur le point de prendre le guide à la gorge pour le forcer à avouer ce qu'il avait fait des trois autres. Il lui vint heureusement à l'idée que les trois pics qui lui manquaient pouvaient être masqués par quelque contre-fort de la montagne. Il ouvrit précipitamment son Murray et se trouva aussitôt plongé dans une mer d'incertitudes. Que de contre-forts, bon Dieu ! et, de tant de contre-forts, lequel était le bon ?

Il frémissait en pensant qu'un rocher de dix pieds, quand on a le nez dessus, peut vous dérober un horizon de vingt lieues. Repasserait-il la ravine pour aller se remettre au véritable point de vue d'où l'on découvre les onze pics ? Un coup d'œil sur ses genoux verdis, sur sa jaquette délabrée, sur ses paumes meurtries et sur son stick déshonoré, lui fit rejeter avec horreur une telle alternative.

Et alors, prenant son parti avec toute l'énergie d'un véritable Anglo-Saxon, l'intrépide H. S. Sparker, l'honorable fabricant de Manchester, le membre de la Société royale de géologie, se mit à gravir les assises du rocher, à quatre pattes, oui, à quatre pattes, comme un baby de onze mois, ou comme un clown. Et quand il avait escaladé une assise, il en rencontrait une autre, qui lui en cachait une troisième, et ainsi de suite.

Jusqu'où serait-il monté en grimpant cet escalier de géant ? Murray le sait peut-être ; quant à moi, je n'en sais rien. Une violente courbature l'arrêta court. Il se souvint, pour la seconde fois de la journée, qu'il n'avait plus vingt ans. Il s'assit sur un des gradins, tournant le dos à l'obstacle, et il se mit à regarder mélancoliquement le chemin qu'il avait parcouru. Le guide n'était plus là ! quel bonheur de n'être plus espionné ! Il profita de ce temps de répit pour rejeter loin de lui son stick, meuble inutile, et le manche d'ivoire, souvenir compromettant. Il joignit les mains autour de ses genoux, et éprouva cinq minutes de véritable bien-être.

« Oh ! s'écria-t-il tout à coup, quelle gymnastique ai-je donc faite ? » et en disant ces mots il se frottait les yeux. Les onze pics étaient là, à sa droite ; il lui semblait qu'il aurait pu les toucher de la main ; seulement, il en était séparé par un abîme. Il frissonnait rien qu'à voir les têtes des grands arbres se balancer sur les pentes, bien loin, bien loin au-dessous de lui.

Cependant le ciel s'était peu à peu chargé de nuages, la pluie commença à tomber. « Redescendons, dit l'intrépide H. S. Sparker, » et il redescendit. Et, quand il fut au dernier rocher, son pied glissa sur les mousses et les lichens humides, et il entrevit l'abîme au-dessous de lui. Il n'eut que le temps de fermer les yeux et de recommander son âme à Dieu.

« Pas par là, monsieur, s'il vous plaît ! » cria une grosse voix tout près de son oreille. Il sentit qu'on l'empoignait brusquement par le dos. La jaquette fit entendre un craquement sinistre ; mais l'intrépide H. S. Sparker était sauvé.

« Excusez-moi, lui dit le guide ; c'est vrai, je ne devais me mêler de rien ; mais pourtant je ne pouvais pas... Ah ! vous regardez cette canne, c'est la vôtre, je l'ai ramassée pour vous la rendre.

— Vous m'avez donc suivi là-haut ?

— Pas à pas. Mais voilà qu'il pleut à torrents, et il pleuvra longtemps, je m'y connais. Il y'a tout près d'ici un endroit où je puis me mettre à l'abri ; si vous vouliez tourner le dos seulement cinq minutes, j'aurais le temps d'y aller, et alors vous chercheriez l'endroit, et vous le trouveriez si vous pouviez, puisqu'il est convenu que je ne dois pas vous guider. »

L'intrépide H. S. Sparker regarda le guide avec des yeux furibonds ; et sa bonne grosse figure devint cramoisie de colère. Pendant ce temps-là, la pluie travaillait activement à déformer son panama, à lui coller sur le dos les restes de son costume blanc, et à lui faire couler de petits torrents artificiels le long du nez et du menton.

A la fin, il prit bravement son parti, et s'écria d'un ton de bonne humeur : « Au diable le pari ! me prend-on pour un canard ? Est-il résolution qui tienne au milieu d'un pareil déluge ?

— Monsieur est bien décidé ?

— A l'abri ! à l'abri ! »

L'abri n'était pas loin ; c'était une grotte peu profonde, assez élevée et parfaitement sèche. Le guide

alluma un bon feu de branches de genévrier et de sapin. Puis de son sac il tira je ne sais combien de châles et de couvertures dont l'intrépide H. S. Sparker s'enveloppa à l'orientale, pendant que les débris de sa toilette séchaient devant le feu clair des broussailles.

« Est-ce que par hasard ?... dit-il, en sortant la tête de ses châles, et en désignant le sac inépuisable.

— On y a songé, » répondit le guide.

Et il mit devant le voyageur affamé les éléments d'un repas copieux.

« Oh ! parfait, dit l'intrépide H. S. Sparker. Maintenant à nous deux ! »

La pluie faisait rage au dehors, mais le touriste, pénétré d'une douce chaleur, admirablement réconforté, les jambes croisées comme un Turc, les reins appuyés contre une bonne grosse pierre, se mit à jeter tout autour de lui des regards pleins de mansuétude et d'indulgence.

« Oh ! oh ! qu'est-ce que cela? s'écria-t-il tout à coup en montrant la paroi de la grotte.

— Ça, c'est une pierre comme tant d'autres.

— Comme tant d'autres ! y pensez-vous? Dans les roches inférieures, elle est commune ; mais dans ces stratifications c'est une rareté. Voilà de quoi renverser les théories de mon collègue Rottenborough ! quel bonheur que je me sois égaré ! »

Voici donc ce qui résulta de la mémorable aventure de l'intrépide H. S. Sparker :

1° Il compta sans sourciller 30 livres à son ami Simpson, pour avoir perdu son pari. Il se consola de cette petite perte en vertu de l'axiome : « Qui paye ses dettes s'enrichit. »

2° Il fit preuve d'un excellent caractère, en acceptant de bonne grâce toutes les plaisanteries de la caravane sur son accoutrement et sa mésaventure. Et il n'est pas donné à tout le monde de faire bonne figure en pareil cas.

3° Il rapporta à Manchester la fameuse pierre, et renversa toutes les théories de son collègue Rottenborough.

4° Il se fit donner par le guide Marco un bon certificat, constatant que lui, H. S. Sparker, avait fait tout ce qu'il faut pour se rompre le cou. Certes, un pareil certificat n'aurait pas suffi pour le faire admettre à l'*Alpine-club*, ni pour le mettre au rang de ces hardis grimpeurs, les Tyndall, les Kennedy, les Tuckett, les Mathews, les Ball, les Stephens et les Whymper ; mais, tel qu'il était, ce certificat le mettait au-dessus de la cohue des voyageurs sans imagination qui n'ont jamais authentiquement risqué de se casser le cou.

5° Quand il fut prié de signer sur le *Livre des voyageurs* de Schneebach, au lieu d'écrire comme ses compagnons des dithyrambes ampoulés à la louange des montagnes, des torrents, des cascades et des glaciers, il se contenta de cette simple pensée : « *Il n'est pas de mésaventure en ce monde qui n'ait son bon côté !* »

J. GIRARDIN.

LA FAMILLE DURAND

A L'EXPOSITION DE VIENNE[1]

IX

Jour de beau temps.

Tu vas peut-être me demander, — car il est permis, même aux gens forts en géographie, de n'avoir pas entendu parler de ce pays, — où je prends le Romanshorn qui eut l'honneur de nous avoir pour hôtes le soir de ce fameux jour de pluie. Je le prends dans le canton de Thurgovie et sur la frontière nord-est du territoire helvétique, que, la veille, nous avions traversé presque dans toute son étendue septentrionale sans en rien voir, ou à peu près, — relâche pour cause d'averse !

Ce Romanshorn est d'ailleurs un bourg assez insignifiant en tant que physionomie propre, comme aussi, je crois, en tant que souvenirs historiques ; mais il a son importance comme port sur le lac de Constance, que nous devions traverser en cet endroit pour aller retrouver sur la terre bavaroise le chemin de fer conduisant à Munich.

Le soir, après avoir consulté l'indicateur, le docteur avait décidé que, — quoi qu'il advînt : malaise ou bonne disposition, pluie ou beau temps, — nous nous embarquerions au premier départ du bateau à vapeur, soit à neuf heures du matin, pour être de l'autre côté du lac, à Lindau, vers dix heures et demie, et monter dans le train de correspondance pour Munich, où nous arriverions vers six heures du soir.

Or, le matin, il y eut d'autant moins à discuter l'indiscutable possibilité de cette *ordonnance*, que le temps était superbe et que maman, qui avait fort bien reposé, déclarait, avec l'aimable gaieté qui est le fond normal de son caractère, qu'elle se sentait prête à faire le tour du monde « à pied ou à cheval ».

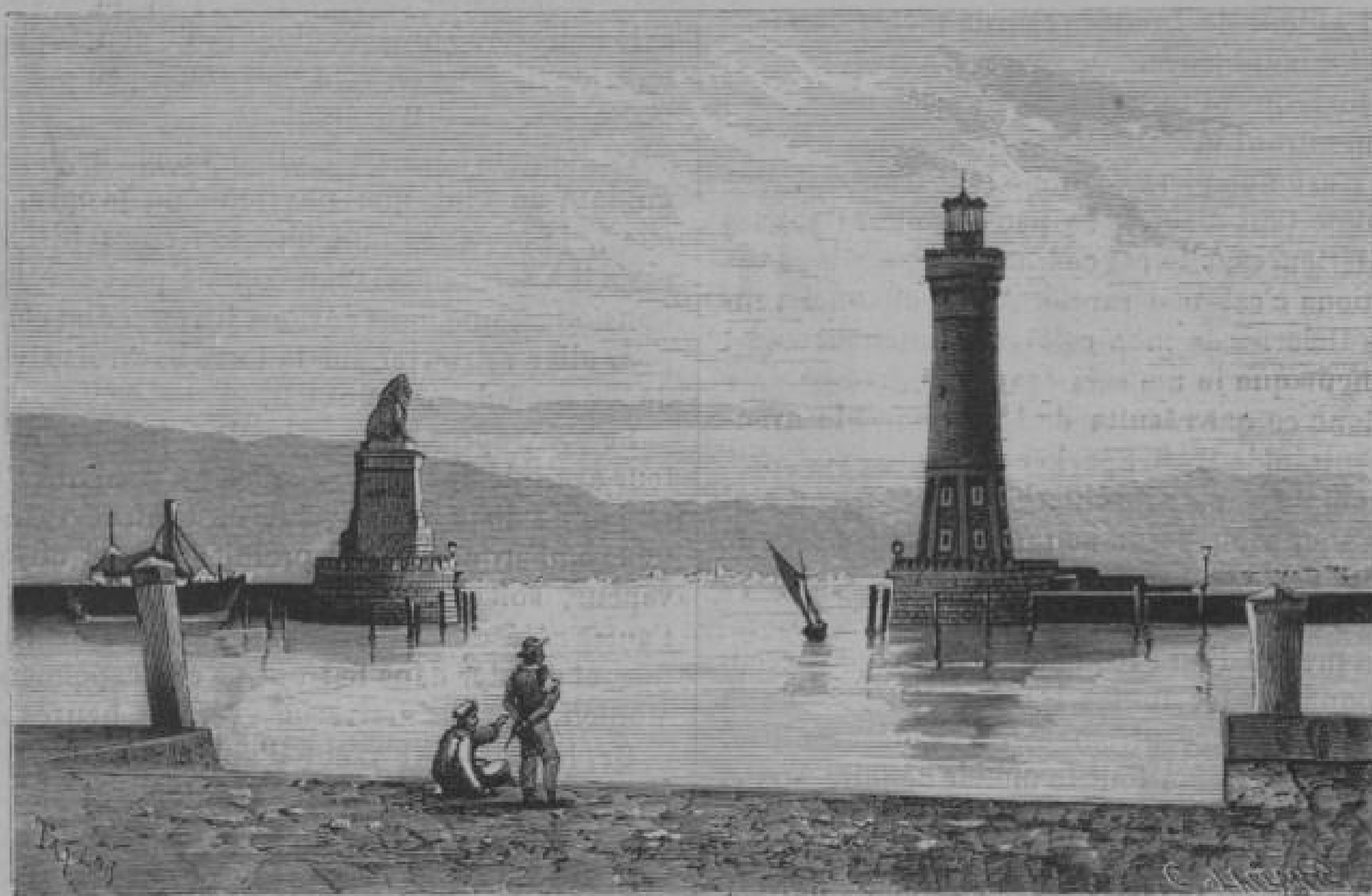
Un peu avant neuf heures donc, nous quittions l'hôtel du Vaisseau et nous traversions la gare où nous étions arrivés la veille, pour monter sur l'un des deux magnifiques steamers amarrés dans le port à dix pas de la voie ferrée, et qui, leurs feux allumés, leurs pavillons déployés, devaient quitter la rive en même temps, pour prendre chacun une route différente.

Le lac, — d'ailleurs fort vaste, — sur lequel nous allions naviguer a cela de particulier, par sa situation géographique, que ses bords délimitent quatre États : la Suisse, l'Autriche, la Bavière et le Wurtemberg.

Or, les bateaux à vapeur qui vont et viennent d'un port à l'autre arborent les couleurs des pays auxquels ils appartiennent. A la poupe du nôtre était attaché

1. Suite. — Voy. pages 202, 222, 229, 254, 267 et 286.

l'étendard de la Confédération suisse : croix rouge sur un fond blanc; l'autre, qui faisait le service sur Constance et Friedrichshafen, villes allemandes, portait le pavillon de l'Allemagne du Nord; et, dans la traversée, nous devions rencontrer le bateau de Bregenz, sur lequel flottait le drapeau noir et blanc de la patrie autrichienne. Les barques de trafic ou de pêche qui se croisent sur les eaux du lac attachent à la pointe de leur mât des flammes de fantaisie ou de convention qui serpentent diaprées au-dessus des voiles blanches; et cette diversité, cet entremêlement, sont d'un effet d'autant plus charmant, qu'il semble que la petite mer qui reflète dans ses eaux limpides toutes ces couleurs, tous ces emblèmes, soit comme le paisible, le fraternel rendez-vous où vingt peuples se rencontrent. On croit y voir, dans un rêve bien précis, l'image de la Concorde présidant aux relations universelles.



Lindau, sur le lac de Constance. (P. 301, col. 1.)

Quoi qu'il en soit, nous voilà sur le bateau, qui n'attend pour partir que l'arrivée du train de Zurich, Berne, Bâle, Paris... Un sifflet se fait entendre. Le train entre en gare. Une cohue de gens de tous les âges, de toutes les conditions, et très-évidemment aussi de toutes les nationalités, en descend, qui fait invasion sur le pont du steamer, pendant qu'on transborde une montagne de bagages.

C'est fait : le pilote est sur son estrade, une cloche sonne, les roues fouettent l'eau, et les deux immenses bateaux, tout animés, tout bruyants, décrivent l'un à la suite de l'autre un demi-tour dans l'intérieur du port pour en gagner le goulet.

Nous voilà en plein lac. Nous filons. Aux flancs du vaisseau, l'eau azurée bouillonne; la fumée grise qui sort du haut tuyau noir est comme un large panache qui s'effrange sur le bleu du ciel; le grand pavillon rouge et blanc se déploie nonchalamment dans le vent léger du sillage.

Et quels tableaux tout autour de nous!

Nous regardons fuir le bourg modeste qui étage sur une pente verte ses maisons blanches aux toits rouges. Le petit clocher qui pointe nous envoie un joyeux carillon que la distance harmonise singulièrement. A droite, une grande baie, dont la courbe va se perdre au lointain dans la vague confusion des verdures de la rive et des reflets de l'eau. A gauche, les bords du lac se découpent plus distincts, ponctués de taches claires qui sont des villages. Revenant bientôt à angle droit, ils courent assez bas, assez plats, pour se briser tout à coup et se dérober dans un renfoncement où la côte se relève. Là s'ouvre une gorge où l'on voit le soleil lutter avec des brumes qui affauvissent ses rayons. Tout cela au pied des Alpes géantes, qui, sombres d'abord, montent, s'éclairent et enfin planent graves, sereines, sous les plis éclatants de leur mante de neige.

Il y a comme une extase sur tous les visages.

Mais l'aliment des yeux ne doit pas faire oublier l'aliment du corps, et d'autant moins que les conditions mêmes dans lesquelles se déroule le magique spectacle sont de nature à rappeler les spectateurs aux réalités de l'existence. Le grand air a des droits imprescriptibles.

D'ailleurs, pendant que nous sommes absorbés dans la contemplation du splendide paysage, de longues tables se sont dressées, autour desquelles les passagers s'assoient au hasard du voisinage.

Un déjeuner simple fut servi. Du jambon, de pâles tranches de veau posées tièdes sur des pommes de terre sautées, du fromage de Gruyère et le petit vin rose de Schaffhouse en composaient à peu près tout le menu. Mais le vif appétit, d'obligation locale, se chargeant de l'assaisonnement, Dieu sait l'honneur que chacun fit à cette victuaille élémentaire.

Maman ne fut pas la moins agissante des convives, — ce qui, comme tu le penses bien, achevait de nous rendre agréable et riante la traversée.

Nous regardions *venir* la côte allemande, qui se faisait de plus en plus distincte.

Mais nul peut-être de tous les passagers n'était plus entièrement aux charmes du voyage que l'oncle Philippe, qui, planté au plus haut, au plus avant du bateau, le front au vent, promenait ses regards ravis sur l'étendue. Après de longues années de privation imposée à ses goûts de changement de lieux, il savourait avec une vraie béatitude sa situation nouvelle. C'était comme une muette et profonde ivresse. Nous nous le montrions en disant : « Est-il heureux ! » Et nous partagions son bonheur.

Lindau, que nous avions alors devant nous, portait au moyen âge, — c'est mon Guide qui me l'apprend, — le nom de Venise allemande, à cause de sa situation sur trois ilots, qu'un pont ou plutôt une chaussée sur pilotis rattache à la terre ferme. Rien de plus coquet, de plus gracieux, que cette petite cité qui émerge du lac. Figure-toi un large bouquet de grands peupliers aux pointes desquels se mêlent diverses tours et tourelles, dont un clocher imitant le minaret oriental par ses toits en forme de poire épatée. Dans les interstices de la verdure, les maisons montrent leurs murs de briques rouges. Des fortins crénelés avancent sur l'eau.

A l'entrée du port se dressent, d'un côté, le phare avec sa lanterne dont les vitres miroitent au soleil, et, de l'autre côté, du haut de son piédestal, vous regarde le lion de Bavière *assis debout*, si je puis ainsi dire, car son fier repos est celui d'une vigie attentive. L'ensemble est d'un effet vraiment imposant.

Bref, nous voici sur le quai, que domine la statue colossale d'un roi de Bavière entouré de quatre figures symbolisant la Navigation, l'Industrie, le Commerce, la Science.

Des douaniers visitent nos bagages un peu pour la forme, et nous gagnons la gare, qui n'est qu'à quelques pas du port.

Arrivé là, je demande au guichet sept places pour Munich et je veux donner un billet de cent francs. L'employé, s'exprimant d'ailleurs en assez bon français, me dit qu'il ne peut pas prendre mon billet.

« Alors?

— Vous pouvez aller changer à la *Restauration*, là tout près. »

Je vais donc à la *Restauration* (lis *café-restaurant*), où, moyennant le prix d'un grand verre de bière, dont je n'avais nul besoin, la dame du lieu, avec un empressement que je ne m'expliquais guère, transforma mon chiffon de banque français en une grosse poignée de pièces d'argent que je pris, ma foi, de confiance, n'ayant pas le temps de recourir au tableau de concordance des monnaies qui figure dans mon guide. Puis je revins au guichet où (encore de



Paysans bavarois. (P. 303, col. 1.)

confiance, car il faut un apprentissage à tout) je posai ma poignée d'argent sur la tablette, pour que l'employé se payât de ce qui lui revenait.

Alors, juge de ma surprise, voilà l'homme qui du bout du doigt se met à faire un triage entre les pièces étalées et qui paraît en rebuter un certain nombre en disant :

« Celle-là ne passe pas, celle-là non plus...

— Comment, ne passe pas?

— Non, pas ici. Ce sont des florins autrichiens.

— Ah! »

Toutefois, comme il avait trouvé de quoi faire son compte :

« C'est bien! » fit-il en me délivrant les billets.

Et moi d'empocher le reste.

Un voyageur regardait en souriant. Il vit que je remarquais son sourire :

« Montrez vos pièces, » me dit-il.

Et quand j'en eus ramené quelques-unes du fond de ma poche, il me fit remarquer que plusieurs de ces pièces, un peu plus fortes que les autres, portaient la légende autrichienne, tandis que le reste était monnaie bavaroise, et il m'expliqua comme quoi la dame de la *Restauration*, mêlant, pour opérer le change de mon billet, quelques florins autrichiens, qui valent 2 fr. 50, aux florins bavarois, qui ne valent que 2 fr. 14, s'en était autorisée pour calculer le change à raison de 40 florins, au lieu de le calculer à raison de 46 pour 100 francs, et que, par conséquent, elle avait gagné autant de fois 36 centimes qu'elle m'avait donné de pièces bavaroises. Il ajouta que, si j'allais en Autriche, je ferais bien de mettre en réserve ces florins argent, qui sont d'une extrême rareté dans leur pays de provenance, et qui gagnent près de 10 pour 100 sur les florins papier, lesquels sont à peu près les seuls en circulation.

L'explication me parut assez compliquée : il n'y eut de bien clair pour moi que le fait de la prétendue complaisance de la changeuse transformé en acte d'habile spéculation.

Le voyageur m'affirma, du reste, que je n'étais pas au bout de mes surprises, et que le mieux, en pareil cas, était d'accepter de bonne grâce quelques écoles, qui, en les raisonnant ensuite, sont autant de pas faits dans la notion des valeurs monétaires.

J'en eus presque immédiatement la preuve; car, pendant que nous étions dans le wagon, attendant le départ du train, un petit marchand vint nous offrir des photographies du pays. Nous en choisîmes quelques-unes.

Je donnai en payement un de mes beaux florins bavarois, sur lequel le marchand me rendit une pincée de piécettes, les unes assez bien marquées, les autres fort effacées, que je mis à part pour tâcher de me rendre compte en route. Or, en calculant par induction, en attribuant aux pièces effacées une valeur analogue à celle des pièces marquées de même dimension et en m'aidant du tableau de mon guide, j'arrivai à constater que le petit marchand n'avait bénéficié sur ma confiance que de six ou huit kreutzers bavarois[1]. Ce petit calcul commença de me familiariser avec ces singulières monnaies.

Nous voilà donc roulant vers Munich, par une route fort accidentée, fort mouvementée, à travers des paysages de plus en plus pittoresques. Le soleil était toujours dans son plus vif éclat, mais la chaleur restait très-supportable. Nous occupions à nous seuls un compartiment. Maman continuait à se trouver très-bien. Oncle Philippe, accoudé sur le vasistas ouvert, continuait, lui, à savourer son échappée à travers le monde, et avec d'autant plus d'heureux abandon que nous marchions dans le sens de l'éloignement.

Tante Joséphine était triplement absorbée: 1° par le sincère plaisir que lui causait l'heureux état de ma mère et la satisfaction de son mari; 2° par le soin à prendre de Diomède, dont la présence était tolérée dans le wagon, mais qui, à chaque instant, sous une influence inexpliquée, se trouvait pris d'une espèce de fougue, au cours de laquelle il se fût volontiers précipité sur la voie; enfin, ayant conscience que nous étions sur le territoire d'une nation qui avait particulièrement contribué à nos derniers désastres, elle s'était promis d'observer, pendant son séjour en ce pays, une sorte de complète indifférence à tout ce qui pourrait être vu ou entendu, — revanche intime dont elle voulait se donner l'innocent plaisir.

Le docteur lisait ou plutôt étudiait un livre tout nouvellement publié par une de nos célébrités médicales.

Quant à Lolotte et à Toto, installés côte à côte dans un coin, ils causaient tranquillement, et je t'avouerai que, placé en face d'eux, sans faire mine de les écouter, j'éprouvais un véritable plaisir à suivre attentivement leur entretien. Je n'avais jamais vu Toto, — ayant les yeux ouverts, — faire aussi longtemps preuve de régularité dans les idées, et ma bonne petite Lolotte, — comme si cette rare aventure de trouver son frère en de telles dispositions eût été pour elle un doux stimulant, — semblait se surpasser dans la spontanéité de ses gentilles réflexions, qui font qu'on ne se lasserait jamais de l'entendre.

Le train courait de vallée en vallée, longeant des lacs, traversant des torrents, des forêts. Chaque croisure de chemins, fermée par une barrière peinte en petits losanges bleus et blancs (livrée héraldique de la Bavière), nous valait la vue d'un homme vêtu de la tête aux pieds de drap cramoisi (comme autrefois, je crois, le bourreau en France), et chaque station nous montrait un personnel bleu pâle, au milieu duquel tranchaient seulement des fonctionnaires à casquette rouge, que nous sûmes être des commissaires royaux.

[1] Le kreutzer bavarois vaut environ 4 centimes.

Ce fut à peu près tout ce que nous pûmes remarquer pendant les deux premiers tiers de la route, c'est-à-dire tant que nous fûmes dans le pays montagneux.

Mais, arrivés dans les plaines qui précèdent celle au milieu de laquelle Munich se trouve bâti, nous eûmes à chaque arrêt le spectacle fort amusant des costumes singuliers que portent les paysans bavarois.

Chômant je ne sais quelle fête, — car on en chôme beaucoup, paraît-il, en ce pays, — ces rustiques, endimanchés à l'aide d'accoutrements qui semblaient faire assaut pour le disgracieux et le grotesque, prenaient le train d'une station à l'autre. Nous en voyions, — c'est le cas de le dire, — de toutes les couleurs.

Les femmes étaient coiffées, en général, d'un fichu de soie noire serrant de plat le front, cachant la chevelure et se nouant derrière la tête pour former deux ailes ou plutôt deux oreilles sur les épaules; elles portaient d'épais corsages de drap multicolore rembourrés en tous sens et leur donnant une rotondité difforme; les manches en façon de gigot, très-évasées dans le haut, leur élargissant la carrure par deux épaulettes; puis des jupons de gros drap rouge, vert, jaune, superposés, et dont l'ensemble constitue une lourde épaisseur plissée faisant circuler autour des hanches un volumineux bourrelet. Mets à la jambe des bas clairs rayés de vert ou de bleu, chausse les pieds de forts brodequins, agrafe sur la poitrine de ces espèces de ballots ambulants quelques chaînes d'acier ou d'argent, et des nœuds de rubans très-criards, et tu as l'image de ces campagnardes, dont la main et la tête semblent péniblement se dégager d'un échafaudage de coussins.

Les hommes, eux, ne sont pas rembourrés, mais il faut voir cette veste finissant à mi-dos, ce gilet qui a pour boutons deux ou trois lignes de florins ou demi-florins d'argent, cette culotte à grand pont serrée au jarret par une courroie, cette cravate de couleur qui pend tressée sur la poitrine, ces grosses bottes deux fois plus grandes que les grands pieds qu'elles chaussent, enfin ces feutres en forme d'ancienne marmite renversée sur ces têtes aux longs cheveux de chanvre.

Nous avions beau en voir, toujours dans la quantité se trouvait quelque nouveau type exagérant la cocasserie et le ridicule des autres... Et nous de rire en passant la revue de ces caricatures inimaginables.

Ce fut en ces joyeuses dispositions que nous entrâmes en gare de Munich entre six et sept heures du soir, par le plus beau des beaux temps.

A suivre. EUGÈNE MULLER.

LES BOHÉMIENS

Me promenant, l'autre jour, sur le boulevard, je vis venir de mon côté deux hommes que suivaient une troupe de curieux. Tous les deux de grande taille, ils portaient à la main un long bâton garni d'une grosse pomme dorée comme celle qui orne la canne de nos tambours-majors et étaient vêtus d'une sorte de veste en gros velours, garnies de larges boutons d'argent. Un chapeau de feutre noir ombrageait leurs traits bronzés, qu'encadrait une longue chevelure fauve et bouclée.

Un vieux monsieur, qui s'était arrêté à côté de moi pour voir passer ces étranges voyageurs, me dit :

« Quels sont donc ces gens?

— Ce sont des bohémiens, lui dis-je; il paraît que les splendeurs de Paris les attirent de plus en plus, car depuis quelques années ils ont pris l'habitude de rendre de fréquentes visites à notre capitale.

— Ah! des bohémiens! » reprit mon voisin; et après une pause : « N'est-ce pas étrange, monsieur, que les habitants de la Bohême, pays qui, si je ne me trompe, se trouve situé presque au cœur de l'Allemagne, ne soient pas encore plus civilisés? »

Cette réflexion me fit sourire : combien de personnes en effet, trompées par cette similitude de nom, ne voient dans les bohémiens que des habitants de la Bohême! Mais ce nom n'est appliqué à ces curieux nomades qu'en France; en Angleterre on les appelle gipsies; en Allemagne, zigeuner; en Hongrie, tsigane; en Espagne, gitanos.

Ce peuple errant, d'habitudes vagabondes, n'a pas de patrie; le lieu même où il a pris naissance est encore un mystère.

Il est probable cependant que les bohémiens sont une des races aborigènes de l'Inde chassées de leur patrie par l'une des dernières invasions aryennes.

Cet événement dut se passer il y a environ seize ou dix-sept siècles. Les bohémiens se répandirent en Asie et peu à peu, de proche en proche atteignirent l'Europe.

Le premier point où ils s'établirent fut la Roumanie et la Hongrie, mais vers le XV[e] siècle on les vit apparaître dans tous les pays de l'ouest de l'Europe.

On comprend avec quelle superstitieuse terreur les Européens du moyen âge virent arriver ces hommes au visage étrange, aux mœurs bizarres, et pratiquant un culte païen et mystérieux. Le peuple les considérait comme sorciers et magiciens, et il faut dire que ces vagabonds ne se faisaient aucun scrupule d'encourager cette opinion en pratiquant la chiromancie et autres cérémonies magiques. En outre, leur apparition était signalée partout par le vol des chevaux et même, disait-on, des jeunes enfants. Aussi les lois se montrèrent d'une excessive sévérité envers eux. On leur interdit l'approche des villes et des villages, on les pourchassa, on les mas-

sacra; rien n'y fit : leurs bandes, malgré ces terribles répressions, se répandirent jusqu'au fin fond de l'Espagne, jusqu'en Ecosse.

En France, on leur donna le nom de bohémiens, parce qu'on les croyait originaires de la Bohême.

Peu à peu, devant les progrès constants de la civilisation, les bohémiens furent obligés de se fixer d'une façon presque permanente dans certains pays, dont ils adoptèrent la langue, tout en conservant fidèlement leur dialecte national pour leur usage particulier.

C'est ainsi qu'aujourd'hui on ne trouve guère de bohémiens en France que ceux qui sont établis dans le Roussillon et la Provence. En Angleterre aussi ils sont nombreux, mais c'est en Hongrie qu'ils sont arrivés à former un groupe presque compacte, un véritable corps de nation, établi dans des villages et possédant même quelques cultures. Ce sont ces bohémiens hongrois que nous voyons se montrer depuis quelque temps à Paris.

De temps immémorial, la seule industrie de ces nomades a été la chaudronnerie. Encore aujourd'hui, en Hongrie, en Roumanie, dans le Roussillon, vous voyez la vagabonde tribu installée au coin d'une route. Une vieille charrette couverte d'une bâche, près de laquelle paît une maigre haridelle, marque le centre du campement. A côté brille le feu, attisé au moyen de quelque soufflet primitif, et sur lequel le chef répare casseroles et chaudrons du voisinage.

En général, chaque tribu ou famille appartient à un groupe, formant une nation, qui est gouverné par un roi ou une reine.

Ne croyez pas que ce souverain ait rien de la pompe des monarques. Aussi déguenillé que le dernier de ses sujets, il travaille péniblement comme les autres pour gagner son pain; cependant son influence n'en est pas moins grande. Tous lui obéissent aveuglément; c'est lui qui, lorsque la saison des voyages s'approche, fixe à chaque fraction de la tribu l'itinéraire qu'elle doit suivre. Il est aussi le dépositaire des vieilles traditions et préside aux cérémonies qui célèbrent les naissances, les mariages, les morts.



Bohémien hongrois. (P. 304, col. 1.)

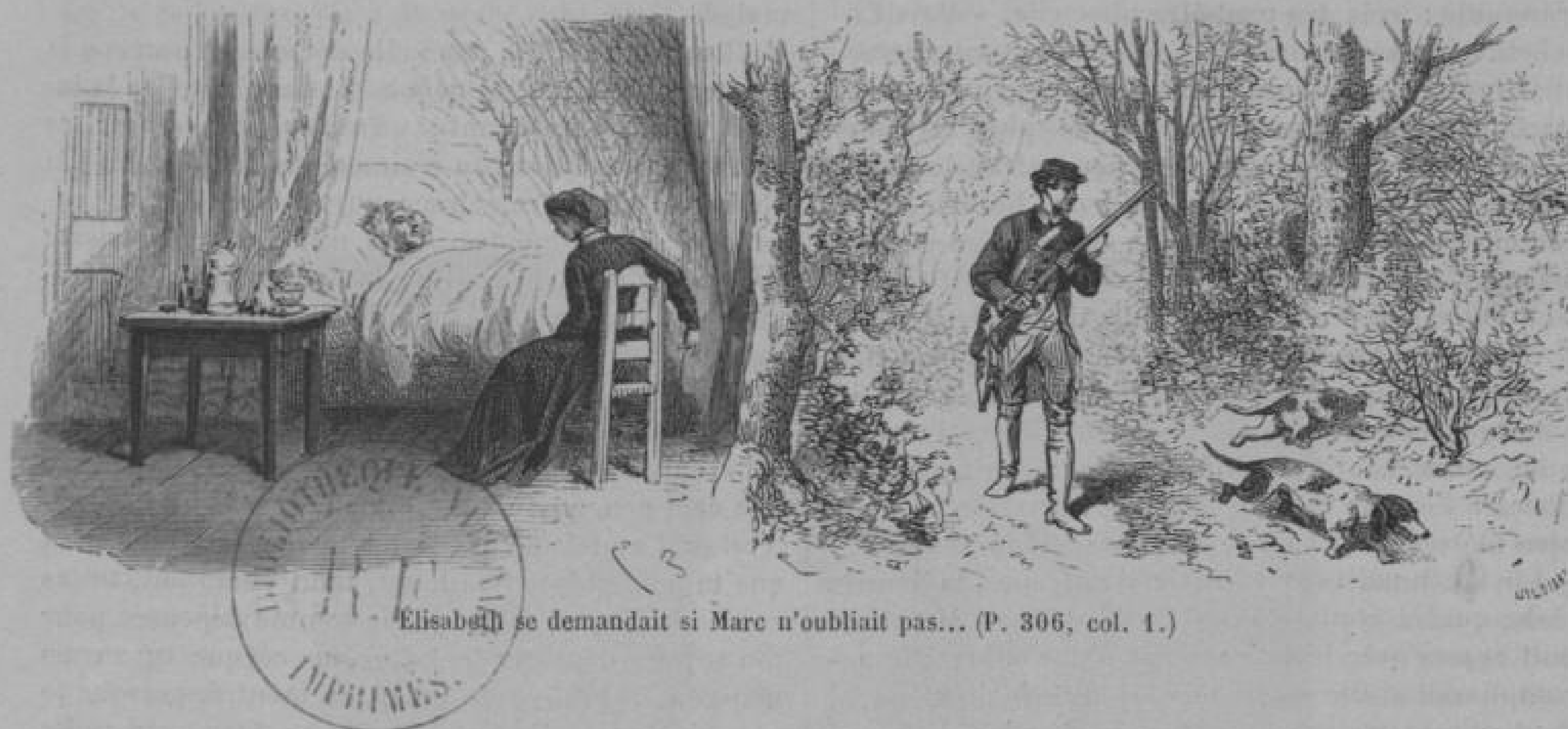
Souvent le souverain est une femme, car la loi salique n'a pas cours chez les bohémiens; souvent aussi un simple enfant représente la race royale.

Les bohémiens ont conservé leur idiome particulier, mais, comme ils en font mystère, on n'a pu encore établir à quelle langue il se rapporte. Les quelques mots que l'on a pu surprendre font penser que ce langage n'est qu'un dérivé de la langue des aborigènes de l'Inde.

En tout cas, quel que soit le pays qui ait donné naissance à ces étranges nomades, il y a quelque chose de surprenant de voir ce peuple, après un si long contact avec des nations civilisées, conserver intacts son type primitif et tous ses caractères distinctifs, sa langue, sa religion, et jusqu'à ces coutumes d'incantation et de chiromancie pratiquées encore aujourd'hui dans l'Inde par les nomades Banjaris et par les sauvages habitants du pays des Bhils.

LOUIS ROUSSELET.





Élisabeth se demandait si Marc n'oubliait pas... (P. 306, col. 1.)

UNE SŒUR[1]

CHAPITRE XXI

Les temps difficiles.

C'était sans doute par un de ces instincts de l'âme qui prévoient les maux à venir qu'Élisabeth avait senti défaillir son courage au moment du départ de Marc. Elle avait toujours vaillamment porté les fardeaux que Dieu avait jugé bon de lui imposer. Chose plus rare, elle ne les avait pas aggravés par son impatience ou ses retours sur elle-même, mais elle entrait dans une sombre vallée dont les terreurs allaient éprouver toutes ses forces. Marc était à la Forge, heureux, en sûreté ; il travaillait, et sa sœur espérait qu'il pourrait puiser auprès de M. Surbach ces principes qu'elle eût voulu lui inculquer au prix de tout son sang. Henri se portait bien ; il était toujours charmant. Tels étaient les points lumineux de l'horizon. Élisabeth y reportait obstinément ses regards et en rendait grâce à Dieu. Tout le reste était sombre.

Marianne continuait à être malade ; sa santé déclinait visiblement. Le jeune médecin qu'elle avait appelé elle-même, auquel elle avait confiance pour l'avoir vu auprès d'une voisine mourante, secouait tristement la tête lorsque Élisabeth lui demandait des nouvelles. « C'est une constitution détruite, disait-il ; aucun organe n'est précisément malade, mais elle s'en va comme une lampe usée qui n'a plus d'huile. » Élisabeth soupirait ; elle regrettait amèrement la vieille amie qui allait lui échapper, et elle la pleurait d'avance avec une tristesse mêlée de remords. C'était au service de sa famille que Marianne avait épuisé ses forces, et c'était la ruine de sa famille qui avait ruiné Marianne. Les économies d'une longue vie étaient entre les mains de M. de Banville ; il les avait confiées, comme sa propre fortune, à son banquier, qu'il croyait son ami, et le bien de Marianne avait été englouti dans la faillite du dépositaire infidèle, comme le riche héritage de Mme de Banville. Marianne, à soixante-dix ans, était pauvre comme à vingt ans, lorsqu'elle arrivait de son village.

Un seul trésor restait à la vieille femme, c'était sa montre, donnée naguère par M. de Banville à l'occasion de la naissance d'Élisabeth. « Je la laisserai à M. Henri, disait-elle souvent ; tous les autres ont des montres depuis longtemps. D'ailleurs, des garçons c'est mon favori. » Depuis qu'elle était malade et que la mort s'avançait à grands pas, elle répétait plus fréquemment : « Je laisserai ma montre à mon petit Henri. » Elle lui montrait comment il fallait la monter, à quelle heure, sur quel coussin moelleux il fallait l'appuyer le soir quand il faisait froid. Elle en était si occupée, qu'Élisabeth lui reprochait parfois en riant de se faire une idole de sa montre. « Si j'avais une idole... » disait la vieille servante en regardant Élisabeth d'un œil de mère, et son regard ajoutait : « Ce serait vous ! Je sais bien que Dieu ne veut pas d'idoles, et je tâche de faire sa volonté... je n'ai plus que cela à faire. » Elle regardait tristement ses mains affaiblies et ses bras devenus inutiles. « Je mange encore, c'est ce qu'il y a de pis, » disait-elle au médecin qu'elle engageait vai-

[1] Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273 et 289.

nement à cesser ses visites : « Laissez-moi mourir tranquille ; cela ira peut-être plus vite. » Mais Élisabeth et le jeune médecin s'entendaient sans peine, et il revenait quelques jours après pour trouver Marianne vivante encore, mais de plus en plus faible. Une nouvelle inquiétude poursuivait la vieille femme : « J'ai fait venir ici ce jeune homme, pensait-elle ; c'est pour moi qu'il a mis le pied dans la maison ; s'il allait se mettre dans la tête d'y venir pour Élisabeth ! Nous sommes deux vieux fous, M. Delahais et moi ; il envoie son beau-fils au lieu de venir lui-même, et moi j'imagine d'avoir besoin d'un médecin, d'un jeune médecin ! Si j'avais eu ici mon vieux Lebreton ! » Marianne n'avait pas renoncé à l'espoir de voir Élisabeth mariée, « mais bien mariée, disait-elle ; je saurai cela là-haut. »

Élisabeth pâlissait et maigrissait sous la lourde tâche qui lui était imposée ; elle soignait Marianne nuit et jour avec le dévouement d'une fille ; elle accomplissait à elle seule tous les devoirs du ménage, dont elle restreignait de plus en plus les dépenses pour subvenir aux frais d'une maladie prolongée. La viande paraissait rarement maintenant sur la table ; et lorsqu'elle servait un plat nourrissant, Élisabeth obligeait toujours ses frères à en accepter une large part ; elle dînait souvent avec un morceau de pain. Pierre ne se plaignait pas ; seulement quelquefois, en se levant de table, il disait entre ses dents : « Je voudrais bien savoir ce que M. Marc aura eu aujourd'hui à la Forge pour son dîner. »

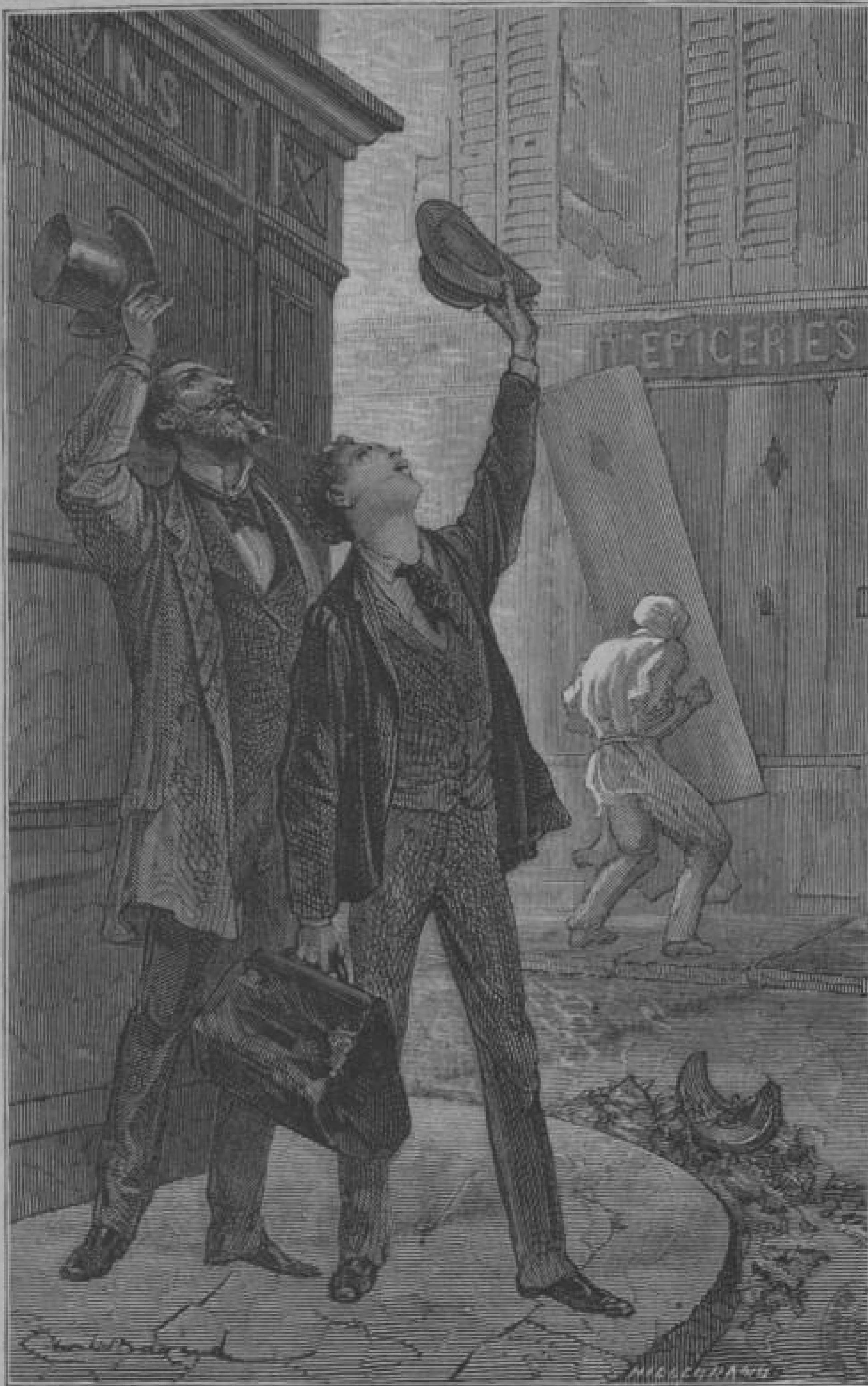
Élisabeth se demandait aussi quelquefois si Marc n'oubliait pas l'extrême gêne de sa famille au milieu de l'aisance qui l'entourait chez les Delahais. Il lui écrivait un matin : « Je ne sais pas comment faire, ma chère Élisabeth ; je cours à la chasse dès que j'ai fini ma tâche du jour. René n'est pas aussi indulgent que toi, je t'en réponds ; mais une fois que je suis dans le bois, je n'ai plus une idée de l'heure qu'il est ; on ne voit pas le soleil sous ces grands arbres, et d'ailleurs je ne suis pas très-fort pour me régler d'après ce luminaire. Je suis rentré deux jours de suite trop tard pour le dîner ; cela fâche Mme Delahais, qui tient beaucoup à l'exactitude à cause de la goutte de mon oncle, à ce qu'elle dit. Elle me fait un peu la grimace depuis ce temps-là. Tu as dû voir, avant mon départ, que je n'avais plus ma montre ; il y a longtemps que je l'ai engagée pour soixante francs au Mont-de-Piété. Si par hasard tu as cet argent-là de trop (je n'ai pas mangé ma part ce mois-ci, en tout cas), tu pourrais peut-être la dégager. Le reçu est dans ma commode ; j'ai eu souvent envie de le vendre, mais je ne l'ai pas fait, parce que maman m'avait donné ma montre ; tu n'as qu'à y envoyer Marianne ; ce n'est pas loin : ce serait une promenade. Tu m'enverrais ma montre par la poste, et je ne serais plus en retard. » Marianne n'avait pas quitté son lit depuis huit jours, lorsque Élisabeth reçut cette lettre ; il y avait soixante francs tout juste dans le tiroir, mais il fallait vivre quinze jours là-dessus et suffire aux besoins de la malade.

Élisabeth n'hésita pas ; elle détacha de son cou la montre qu'elle portait depuis dix ans ; sa mère la lui avait donnée en disant : « Tu n'es pas comme les autres petites filles, tu n'aimes pas les bijoux ; j'ai choisi cette montre comme un vrai petit bijou cependant ; une montre, c'est utile, et je la trouve jolie. » En effet, le goût de la pauvre mère se révélait dans ce joyau de l'émailleur et du ciseleur. Élisabeth aimait sa montre, et elle soupirait en l'emballant soigneusement dans une petite boîte, qu'elle porta elle-même à la poste avec un billet pour Marc : « J'ai soixante francs, disait-elle, mais nous n'avons que cela pour vivre à nous quatre jusqu'au 22 septembre. La maladie de Marianne coûte plus d'argent que ta nourriture. D'ailleurs, mon cher ami, tu as oublié dans tes calculs que la somme dépensée pour ton voyage dépasse de beaucoup ce que tu aurais mangé ici. Je t'envoie donc ma montre, puisque je ne puis dégager la tienne ; aies-en bien soin : elle aussi est un présent de notre mère, et n'a jamais quitté mon cou jusqu'à présent. Marianne ne fait plus de commissions, pas même pour se promener. Le médecin dit qu'elle ne se relèvera pas. » Marc rougit vivement en lisant la lettre d'Élisabeth, mais il mit la montre dans son gousset. Mme Delahais la remarqua bientôt ; bonne femme et n'ayant pas grand'chose à faire, elle observait tout ce qui se passait autour d'elle avec une curiosité attentive : « Quelle jolie montre vous avez là, Marc, tout émaillée comme une montre de femme ! C'est un vrai bijou. Il me semble que vous ne l'aviez pas quand vous êtes arrivé ici. Peut-on la voir de près ? » Et elle allait continuer ses commentaires, lorsque René leva les yeux du journal qu'il lisait et regarda Marc, qui avait remis la montre dans sa poche d'un air embarrassé : « C'est un envoi de Mlle de Banville, » dit-il d'un ton affirmatif. Marc ne répondit pas ; mais Mme Delahais se tut ; elle avait compris que son fils voulait couper court à la conversation.

Si l'apparition de la montre d'Élisabeth à la Forge avait causé quelque étonnement, sa disparition n'avait pas été inaperçue à Paris. Pendant qu'Élisabeth se penchait sur le lit de Marianne pour arranger ses couvertures, le cordon noir qu'elle portait au cou s'accrocha à l'anse d'une tasse : un petit médaillon contenant les cheveux de Mme de Banville s'échappa seul de la ceinture. Élisabeth rougit et remit le médaillon à sa place. La malade la suivait des yeux : « Vous avez cassé le verre de votre montre ? demanda-t-elle. — Non ! dit Élisabeth. — Est-ce le grand ressort ? C'est dix francs pour le remettre. — Je n'ai rien cassé du tout ; vous pensez toujours aux montres, Marianne ; occupez-vous de la vôtre, et laissez la mienne tranquille. » La vieille femme pâlit : « Je vous laisserai bientôt tranquille ! » murmura-t-elle. Élisabeth était hon-

teuse de son impatience ; elle se pencha sur l'oreiller : « Je l'ai envoyée à M. Marc, qui était toujours en retard là-bas pour le dîner. — Et la sienne? demanda Marianne. — Au Mont-de-Piété ! »

Ce soir-là, Marianne eut avec Henri une longue conversation à voix basse ; les accents de la vieille femme étaient entrecoupés; elle s'arrêtait pour reprendre haleine. Le petit écolier la regardait avec effroi, mais elle parlait toujours, et Henri n'osait pas sortir de la chambre. Le lendemain matin, elle était morte, et Henri, sanglotant, répétait : « Elle m'a dit de donner sa montre à M. Marc, parce qu'il en avait besoin à la Forge, et qu'il fallait lui reprendre celle d'Élisabeth. Je n'ai pas bien compris tout ce qu'elle disait ; elle parlait très-bas, et je n'osais pas la faire répéter; mais c'est la dernière chose qu'elle m'ait dite. »



Nous montons, criait Marc. (P. 310, col. 2.)

Heureusement Élisabeth avait recueilli d'autres paroles. Dans le silence de la nuit, pendant que la jeune fille soutenait la mourante dans ses bras, Marianne avait dit : « J'ai toujours bien servi Monsieur et Madame, et puis vous après eux. Je n'ai pas servi Dieu comme j'aurais dû, mais il m'a pardonné pour l'amour de son Fils, vous me l'avez dit. Je me confie en lui ; il aura pitié de moi ; je vais vous attendre avec Monsieur et Madame. » Élisabeth lui avait fermé les yeux, et, près du lit de sa vieille servante, l'amer sentiment d'isolement qu'elle avait éprouvé naguère à la mort de sa mère et de son père l'assaillit de nouveau dans toute son angoisse. « Tu as l'air d'avoir cent ans, » dit Pierre lorsqu'elle vint le réveiller pour lui apprendre que Marianne avait rendu le dernier soupir. « Va te coucher, je resterai là, et je ferai ce qu'il faut faire. » C'était un grand effort de la part de Pierre. Élisabeth, épuisée par les devoirs qu'elle venait de rendre à Marianne, se sentit consolée, et se pencha vers son frère pour l'embrasser. Sans savoir pourquoi, ce baiser l'effraya : le front de Pierre était baigné de sueur. Élisabeth rentra dans sa chambre avec une douleur et une inquiétude de plus.

On ne s'inquiète jamais assez ni assez tôt, ai-je entendu dire par quelqu'un qui avait beaucoup souffert, et cela serait vrai si cet aveuglement n'était pas souvent le fait de la miséricorde de Dieu, qui nous donne à porter le fardeau d'aujourd'hui et non celui de demain. Élisabeth ne s'était pas inquiétée de Pierre, absorbée qu'elle était par les soucis que lui avait causés Marc, par les soins qu'il avait fallu donner à Marianne. Le plus réservé, le plus froid des trois frères s'était volontairement isolé d'elle en refusant tout secours pour son travail. Il avait commencé de sérieuses études de mathématiques. Au fond de son âme, il voulait réussir à l'École poly-

technique avant l'âge où Marc venait d'échouer pour Saint-Cyr. Il ne donnait pas tout haut cette mauvaise raison, mais celle qu'il alléguait était aussi insultante dans sa prévoyance : « Il faut se laisser le temps d'être refusé, » disait-il, et il travaillait. Élisabeth elle-même ne savait pas avec quelle ardeur il travaillait : il avait repoussé son concours et sa sympathie. La grande puissance d'application que la jeune fille tenait de son père était partagée par Pierre; mais dans le temps de « ses folies de travail », comme Élisabeth appelait ses études mathématiques à la Treille, elle avait vingt et un ans ; elle était arrivée au développement complet de ses forces physiques et intellectuelles, forces naturellement très-grandes. Pierre n'avait pas encore dix-huit ans ; il était grand et mince. Le teint de fille qu'il avait conservé, à son grand regret, variait souvent et brusquement; il mangeait peu, et, depuis un mois surtout, la nourriture qu'offrait leur table suffisait à peine pour de jeunes appétits. La surexcitation nerveuse de la veille funèbre à la suite d'un réveil subit acheva l'œuvre lente des excès de travail. Pierre s'était imposé cette tâche pour soulager Élisabeth, qu'il voyait sur le point de succomber à la fatigue ; lorsqu'il sortit de la chambre de Marianne, vers huit heures du matin, à la voix d'Henri qui l'appelait sans oser entrer, il chancelait en marchant et se laissa tomber sur un fauteuil, la tête dans ses mains. Henri, tout effrayé, alla chercher Élisabeth. « Ce n'est rien, dit Pierre toujours réservé ; j'ai la migraine ; fais demander monsieur..... » Il voulait parler du jeune médecin qui avait soigné Marianne, mais le nom ne lui revenait pas. Ses yeux étaient fixes et ternes. Élisabeth le soutint jusqu'à son lit, puis elle envoya Henri, tout intimidé de cette mission, à la recherche du médecin. « Dis-lui que Marianne est morte et Pierre malade. — Bien malade ? » demanda l'enfant tout bouleversé par les émotions de la matinée. « J'espère que non ; va vite. »

Hélas ! Pierre était bien malade. Là où Élisabeth n'avait vu qu'un mal de tête violent, mais passager, le médecin reconnut de suite les traces d'un travail excessif. « Il s'est donné une entorse du cerveau, murmurait-il; c'est comme une entorse du pied ou de la main : le repos absolu peut seul soulager. » Pierre ne semblait pas entendre ce qu'on disait auprès de lui. Il était étendu sur son lit, la tête cachée dans son oreiller pour fuir le jour. Tout à coup, il se releva, regardant en face le médecin et sa sœur : « Je ne sais plus un chiffre, dit-il d'un air effrayé ; j'ai oublié tout ce que j'ai appris. — Cela reviendra, cela reviendra ! » Et le médecin cherchait à replacer sur l'oreiller la tête malade. « Mais je ne trouve pas davantage un vers de Virgile ; je deviens idiot ! » Et l'effroi se peignait sur les traits de Pierre, qui faisait évidemment de prodigieux efforts pour reconquérir cette mémoire dont il était fier et qui lui échappait subitement. « Vous ne vous souviendrez jamais de rien, si vous ne laissez pas reposer votre cerveau, » dit enfin le docteur impatienté, et il donna à Pierre une potion calmante. Malheureusement, les narcotiques n'agissaient pas sur lui et l'excitaient au lieu de l'endormir. Le vieux docteur Lebreton n'eût pas essayé ce remède, mais le jeune médecin ne connaissait pas Pierre. Élisabeth avait plus de bonne volonté et de courage que d'instinct naturel pour soigner les malades ; elle n'avait d'ailleurs jamais possédé sur Pierre le même empire que sur ses autres frères. Un délire sourd, sans violence, mais continu, s'ajouta bientôt aux douleurs de la tête; et lorsque le médecin revint le lendemain matin, il trouva Élisabeth, les joues creuses, le regard désolé, les mains jointes, debout auprès de ce lit qu'elle n'avait pas quitté depuis sa visite de la veille; elle écoutait Pierre, qui répétait sans relâche, dans son délire, des équations d'algèbre. Le docteur prêta un instant l'oreille : « Il n'a pas tant oublié qu'il le croit, dit-il en souriant; les propositions sont justes, mais nous ne pouvons pas laisser aller cela ; il faut absolument le calmer, sans quoi le transport au cerveau s'en mêlera, et alors... — Et alors, il sera perdu ! » dit Élisabeth d'un accent si douloureux que le médecin, habitué à contempler les souffrances humaines, fut cependant touché jusqu'au fond de l'âme. « Connaissez-vous une bonne garde ? » demanda-t-il.

Élisabeth ne connaissait plus personne, riches ou pauvres ; depuis plus de deux ans, elle vivait dans un petit monde si restreint, qu'elle n'avait formé aucune relation nouvelle. M. de Banville avait laissé peu d'amis ; les indifférents, qui ne s'étaient même pas amusés chez lui quand il était riche et prospère, ne recherchaient pas la pauvreté de ses enfants. « Je vous enverrai une brave femme, » dit le jeune médecin, et il se chargea des derniers devoirs à rendre à Marianne. Élisabeth ployait enfin sous le faix.

Elle contemplait Pierre, qu'on venait de sortir d'un bain. La garde était entrée en fonctions depuis la veille. Les yeux du malade s'étaient momentanément fermés; ces grands yeux d'ordinaire si brillants, mornes maintenant jusque dans le délire, ne s'étaient pas une seule fois voilés sous leurs paupières depuis trois jours. La vieille garde ferma doucement les rideaux ; c'était une bonne femme, un peu bavarde, mais pleine d'une pitié maternelle pour les orphelins, pitié qu'elle n'osait pas exprimer devant Élisabeth : « Cette demoiselle est imposante, » dit-elle en confidence au jeune médecin, qui se mit à rire du terme pompeux qu'employait la brave femme. Au fond cependant il était de son avis; il trouvait Élisabeth imposante. Pierre dormait; le silence régnait dans le petit appartement; les bruits de la rue arrivaient adoucis en montant vers le cinquième étage ; la fenêtre était entr'ouverte sous les rideaux. Assise au pied du lit, Élisabeth priait.

Elle avait la tête penchée, appuyée sur une de ses mains ; elle ne regardait pas le malade, qui n'avait

pas bougé. Les heures s'écoulaient sans qu'elle s'en doutât. Henri était revenu du collége. Plusieurs fois la garde avait paru silencieusement à la porte. Le même repos enveloppait toujours la petite chambre. Enfin, Élisabeth leva les yeux ; Pierre ne dormait plus ; il la regardait, et son regard était lucide. Elle se pencha sur lui, calme en apparence, mais son cœur battait bien fort. « Je ne cherche plus, » dit Pierre d'une voix faible, mais claire, cette voix de Pierre qui s'entendait au loin lorsque des organes plus forts restaient impuissants. Élisabeth ne semblait pas comprendre. « Il n'y a plus rien là, fit-il avec un geste qui indiquait sa tête ; rien que de la souffrance, mais j'ai renoncé à lutter ; je me laisse faire ! » Et il referma les yeux, comme si sa volonté toujours indomptable lui servait maintenant à accepter le décret de Dieu, en laissant reposer les facultés dont il avait abusé. Élisabeth le regarda encore un moment en silence, puis elle se laissa retomber dans son fauteuil. Elle remerciait Dieu ; pour la vie ou pour la mort, il avait vaincu.



CHAPITRE XXII

Le secours.

Élisabeth avait tardé le plus qu'elle avait pu à envoyer à la Forge les mauvaises nouvelles de la maladie de Pierre ; elle sentait que Marc était heureux, elle était en repos sur lui ; s'il imaginait de revenir à Paris, en sachant Pierre malade, sa présence ajouterait seulement aux soucis et aux dépenses. Élisabeth était arrivée à ce point de lassitude et de tristesse où l'on redoute tout changement et où l'on ne demande qu'un peu de calme pour souffrir en silence ; Marc n'était pas un élément de calme.

Elle avait écrit cependant, atténuant le mal le plus possible, sans altérer la vérité ; Marc s'inquiétait, mais sans prendre de résolution, sans penser même à consulter René. Quand on n'a pas vingt ans, l'inquiétude résiste rarement à une course dans les bois, le fusil sur l'épaule et les chiens aux talons. René, sans rien dire, avait écrit à Henri. « A force de soigner les autres, votre sœur est-elle malade ? disait-il à la fin de sa lettre ; son écriture me paraît altérée. »

La réponse d'Henri ne se fit pas attendre : il écrivait dans la joie et la reconnaissance de l'amélioration qui s'était déclarée dans l'état de Pierre. « Il a fermé les yeux, il a dormi, il ne dit plus de folies ; il reste tranquille dans son lit sans bouger ; Élisabeth lui met du bouillon dans la bouche et de la glace sur la tête ; il la regarde tout doucement ; je suis entré dans sa chambre hier ; avant, je n'osais pas ; j'avais trop peur quand je l'entendais toute la journée qui répétait des additions ; j'avais beau me boucher les oreilles, je l'entendais toujours. La garde est très-bonne ; quand elle est chez Pierre, elle ne fait pas du tout de bruit ; à la cuisine elle parle tout le temps ; c'est Élisabeth qui reste la nuit avec Pierre ; elle se couche un peu dans le jour, mais très-peu de temps ; elle est très-fatiguée ; elle a les yeux tout noirs : c'est drôle, n'est-ce pas, puisqu'ils sont bleus ? Elle a écrit à Marc sur le coin de la table, au milieu des bouteilles de Pierre ; naturellement ce n'était pas bien écrit. Si vous aviez vu autrefois quand elle me faisait des modèles pour mes pages d'écriture ! » La lettre se terminait par ces mots : « Est-ce que vous ne reviendrez pas bientôt nous voir, monsieur René ? »

M. Surbach entra dans la chambre de Marc ; la poste arrivait de grand matin à la Forge ; le courrier d'affaires reposait tout entier sur le bureau ; René n'avait pas ouvert une autre lettre que celle d'Henri. « Pierre est bien plus malade que vous n'aviez cru, dit-il, et votre sœur se tue à le soigner. » Il lui tendait la lettre du petit garçon : Marc était à peine éveillé, il avança une main nonchalante ; René avait peine à contenir son impatience. « Quand vous serez en état d'ouvrir les yeux, vous me trouverez dans mon cabinet, » dit-il sèchement. Et pendant un quart d'heure les enveloppes de toutes les lettres d'affaires payèrent l'irritation causée à René par l'indifférence que témoignait Marc pour la santé de son frère. Ce n'était pas seulement de la maladie de Pierre que M. Surbach était inquiet.

Tout sentiment de colère disparut lorsque le jeune homme entra dans le cabinet, les joues pâles, les yeux pleins de larmes : « Je n'avais pas bien lu la lettre d'Élisabeth ou je ne l'avais pas bien comprise ; je ne me doutais pas de cela. Mon pauvre Pierre ! Il faut que je parte, mon cher René, ne me retenez pas ; quand je ne serais bon qu'à faire les courses, à aller chercher le médecin, les remèdes... Henri est si jeune ! Maintenant que Marianne n'est plus là, Élisabeth est seule. »

M. Surbach avait oublié la mort de la vieille servante, il laissa échapper une exclamation : « C'est vrai, elle n'a même plus Marianne ! Vous avez raison, mon cher Marc, il faut partir, partir aujourd'hui même, et je vous accompagnerai. »

Marc ouvrit de grands yeux : « Je voyagerai bien tout seul, dit-il un peu offensé. — Sans doute, sans

doute, ce n'est pas pour vous garder, mais je veux juger par moi-même de l'état de Pierre; c'est ma première connaissance dans la famille, je l'ai vu avant vous.

— Non, c'est Élisabeth que vous avez vue la première, » s'écria Marc étourdiment. M. Surbach fit un geste d'impatience. « Allez faire votre sac, nous partirons par l'express; ne prenez que le strict nécessaire; vous reviendrez, j'espère, finir ici vos vacances.

— Je ne demanderais pas mieux si Pierre est bientôt guéri, mais la rentrée approche ferme, je vais jouir de mon reste. » Et Marc, déjà rassuré en communiquant ses craintes, siffla les chiens « pour aller faire ses adieux aux lapins », disait-il. René l'entendit et haussa les épaules. « Impossible de la laisser seule en un pareil moment avec cet enfant! » marmottait-il entre ses dents. A neuf heures du soir, les deux voyageurs étaient emportés par l'express, au moment où Élisabeth embrassait Henri à la porte de Pierre. « Je voudrais que M. Surbach fût ici avec Marc, ils ne te laisseraient pas veiller toutes les nuits. » Élisabeth souriait : « Cela ne regarde pas M. Surbach, » dit-elle, et elle rentra dans la chambre de son malade. A peine éprouvait-elle le sentiment de la fatigue : Pierre allait mieux, le délire n'avait pas reparu et le médecin était content. « Je vous ai dit dès l'abord qu'il nous fallait du temps, répétait-il; plus tard un voyage, des distractions douces; nous le tirerons de là... et il n'en restera pas trace, » avait-il ajouté en lisant une question dans les yeux d'Élisabeth. Elle laissait l'avenir et ses difficultés entre les mains de Dieu. Nulle part on n'apprend mieux à vivre au jour le jour qu'auprès du lit d'un malade. Déjà elle avait dû faire vendre un coupon de rente. « Quand il sera guéri, je travaillerai, pensait-elle, on peut toujours gagner son pain avec l'aide de Dieu; » et elle se reposait sur ce puissant secours, portée à travers l'épreuve du moment par ce courage et cette force surhumaine qui naissent sous les pas de la nécessité par la grâce de Celui qui impose le fardeau.


Il lui tendait la lettre. (P. 309, col. 2.)

Il était sept heures du matin, Élisabeth quittait la chambre de Pierre; la garde la remplaçait alors, et elle consentait à se reposer deux ou trois heures avant de préparer le déjeuner. Henri se tirait d'affaire le matin, arrangeant le salon avec une activité silencieuse. « Je suis ton Henriette, » disait-il quelquefois en riant à Élisabeth. Celle-ci songeait à une petite sœur Henriette qu'elle avait tenue naguère dans ses bras pendant quelques mois : « J'aurais bien besoin d'une sœur en ce moment, disait-elle en caressant la joue d'Henri; tu m'en tiens lieu. »

A sept heures, Henri n'était pas encore levé; Élisabeth entr'ouvrit la fenêtre et se pencha pour respirer l'air du matin. Sur le trottoir, en face de la maison, marchaient deux hommes; ils ne semblaient pas pressés d'aller à leurs affaires, ils se promenaient lentement comme s'ils attendaient. Élisabeth tressaillit : c'était Marc, et avec Marc... Est-il possible?... C'est bien René Surbach. Elle recula d'un pas; sans savoir pourquoi, un torrent de joie lui remplit le cœur, elle se sentait défaillir; la seconde d'après, elle était de nouveau à la fenêtre agitant son mouchoir. Les yeux des voyageurs se dirigeaient souvent vers le cinquième étage; ils aperçurent Élisabeth. « Nous montons, » criait Marc. Ce fut René qui posa le premier le pied sur les marches de l'escalier; en arrivant à la porte, il se recula pour laisser passer Marc. Élisabeth était là, pâle, maigre, l'air fatigué, mais les yeux rayonnants de joie. « Il va mieux, disait-elle, il a bien dormi. — Et toi, quand as-tu dormi? s'écria Marc, tu as l'air d'un revenant. Voilà deux heures que nous nous promenons de long en large sur le trottoir de peur de vous réveiller; si j'avais su, je serais monté pour te faire coucher. — Ne parle pas si haut, il doit s'être endormi; j'allais me coucher : je dors le matin. »

Élisabeth avait attiré son frère et M. Surbach dans le petit salon; d'un geste elle leur montra la porte : « Il est là dans ma chambre; Henri couche dans la tienne, Marc, et j'ai pris son petit coin. » Elle parlait avec cet oubli du monde extérieur auquel on arrive tout naturellement en soignant un malade chéri; depuis dix jours la vie du dehors n'existait pour Élisabeth que par rapport avec l'existence de Pierre. René Surbach le comprenait, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir le cœur un peu serré. « Ne faites pas de bruit, il dort, » était-ce tout ce qu'elle trouvait à leur dire? Elle n'avait même pas paru s'étonner de leur présence. Il se trompait; pour la première fois, René était impatient et injuste. Élisabeth se retourna tout

à coup vers lui. « Vous êtes bien bon, » dit-elle. Marc l'entraina dans sa chambre. « Maintenant tu vas dormir, dit-il ; René et moi, nous veillerons au reste. — Vous avez passé la nuit en chemin de fer. — Tu as passé dix nuits! » Élisabeth ne répondit pas ; avec le secours était venu le sentiment de la fatigue ; dix minutes plus tard, elle était couchée et dormait profondément : « J'espère qu'ils ne le réveilleront pas en parlant trop haut, » avait-elle murmuré en fermant les yeux.

A suivre. Mme DE WITT.



UNE RÉCEPTION A PÉKING

Un des plus étonnants spectacles que nous offre ce siècle déjà si fécond en merveilles de tout genre est sans contredit la transformation presque soudaine des pays que baignent les flots de l'immense océan Pacifique.

Cette mer, déserte jusqu'alors, ou parcourue seulement par quelques hardis explorateurs, est devenue tout à coup le théâtre d'une activité presque égale à celle du vieil Atlantique : ses rivages jadis déserts ou fermés au monde civilisé se sont couverts de villes florissantes ou ont laissé tomber leurs barrières. Coup sur coup, on a vu s'élever comme par enchantement San-Francisco, Melbourne, Sydney ; les archipels sauvages sont passés de l'état de barbarie à la civilisation moderne ; enfin le Japon, par une soudaine révolution, s'est placé au même rang que les pays les plus civilisés de l'ancien monde.

Une seule nation, celle qui précisément par son admirable position et son antique civilisation aurait dû contribuer le plus efficacement à ce grand mouvement, la Chine, s'est tenue obstinément à l'écart.

Méconnaissant la marche irrésistible du progrès, elle a voulu se tenir retranchée de ce grand concert des peuples, qui est la vie de l'humanité. Les nations européennes ont dû enfoncer à coups de canon ces portes que la routine chinoise s'obstinait à fermer au commerce du monde. On se souvient de cette guerre de 1862 dans laquelle les armées anglaise et française vinrent dicter leurs conditions à l'empereur jusque dans sa capitale de Péking.

Les résultats de cette expédition furent plus apparents que réels ; quelques ports furent ouverts au commerce européen, les puissances civilisées purent avoir leurs représentants à Péking, mais le pays n'en resta pas moins fermé.

Au contraire des Japonais, qui ont accepté, peut-être trop rapidement, toutes les institutions européennes, les Chinois se bouchèrent les yeux et les oreilles devant toutes les innovations, se contentant de leur antique civilisation, si admirable il y a quinze siècles, mais bien défectueuse aujourd'hui. Ni les télégraphes ni les chemins de fer ne trouvèrent grâce devant leurs yeux ; tout cela resta pour eux la misérable invention de chétifs barbares.

Et en effet pour les Chinois tous les étrangers ne sont que des barbares, que Dieu a fait naître dans des régions glaciales et hyperboréennes et auxquels il a refusé l'intelligence et les dons merveilleux qu'il a prodigués aux bons Chinois. En revanche, l'esprit du mal s'est plu, selon eux, à nous conférer ses pouvoirs les plus malfaisants. Pour cette multitude ignorante, jusqu'ici les Européens ne vivent que par l'ineffable miséricorde de l'empereur, le fils du ciel, qui aurait pu autrement depuis longtemps les faire disparaître de la surface du monde.

On ne pouvait espérer gagner la Chine à notre civilisation que le jour où ces idées absurdes auraient disparu de l'esprit du peuple.

Quel meilleur moyen d'atteindre ce résultat qu'en obtenant de l'empereur que les représentants des puissances européennes fussent reçus par lui sur le pied d'égalité. Il était évident que les lettrés eux-mêmes ne pourraient continuer à voir des barbares en la personne de gens traités de la sorte par leur souverain.

Mais comment amener ce potentat, invisible pour ses sujets, à se présenter aux yeux d'étrangers? Bien plus, comment obtenir que les ambassadeurs seraient affranchis des règles de l'étiquette chinoise, qui veulent que tout individu, quel que soit son rang, en s'approchant de la Majesté impériale, se prosterne par trois fois le front dans la poussière ? Un diplomate américain avait dit avec raison : Obtenir cette concession, c'est ouvrir la Chine en entier aux Européens ; c'est cent fois plus important que de renverser la grande muraille ou de reprendre Péking d'assaut.

Eh bien, ce résultat si important, cette concession capitale a eu lieu ; la diplomatie européenne a triomphé des résistances de la cour de Péking: la dernière barrière qui séparait la Chine du monde civilisé est tombée ! Le 29 juin dernier, l'empereur de la Chine a reçu en audience solennelle les représentants des puissances européennes. . . .

Les derniers journaux de Shang-haï nous apportent le récit de ce mémorable événement.

Dans la soirée du 27, les ministres de Russie, des États-Unis, d'Angleterre, de France et des Pays-Bas furent prévenus que la cérémonie aurait lieu le surlendemain, de bonne heure, selon les habitudes de la cour de Péking. L'empereur, en effet, se lève tous les jours à trois heures et demie du matin, fait ses dévotions, après quoi il se met à travailler avec ses ministres. . .

Cette réception solennelle devait avoir lieu dans le pavillon de Tzu-kuang-ko, situé dans le parc de Nan-haï, à l'ouest de la résidence de l'empereur, dont il est séparé par un lac, et presque contigu au Pé-tang, établissement des lazaristes français.

A l'entrée du parc, on avait établi une enceinte réservée pour les escortes et pour les chaises à porteurs des représentants, afin que ceux-ci fussent à l'abri des obsessions de la foule.

Mgr de la Place mit son habitation à la disposition des représentants, qui s'y trouvèrent réunis le 29 à cinq heures et demie du matin. C'est là que le ministre Tchang-Heou vint les prendre pour les conduire au jardin impérial où les attendait le grand secrétaire Anen-Siang, entouré du Tsang-Li-Yamen, ou conseil des ministres, et d'une foule de mandarins. Ceux-ci portaient tous le costume de cérémonie, qui consiste en une robe de couleur violette avec un plastron carré sur la poitrine et sur le dos, plastron brodé d'une grue pour les mandarins civils et d'un tigre pour les mandarins militaires. Les princes seuls portent le plastron rond et le dragon.

Il était six heures du matin lorsque les représentants arrivèrent à la porte du parc de Nan-haï.

La distance de l'entrée du parc au temple n'est que de deux à trois cents pas ; mais, pour y pénétrer par le côté du sud, où se trouve la porte d'honneur, les représentants durent franchir une distance plus considérable. Ils furent introduits dans un appartement où Sa Majesté se repose ordinairement, et où leur servit du thé et des rafraîchissements.

Au bout d'environ une heure et demie, on vint les prier de passer dans une tente dressée pour cette occasion contre l'un des côtés du pavillon où devait avoir lieu l'audience. La distance du temple à cette tente était d'une centaine de pas, et sur le parcours les ministres étrangers rencontrèrent des groupes de mandarins militaires de différents grades. A l'entrée même de la tente ils furent reçus par le prince Kong, qui était en habit de cour, orné, sur la poitrine, le dos et les épaules, de broderies représentant des dragons. Le prince les invita à prendre place sur des siéges disposés à cet effet et leur annonça que l'empereur était retenu par la lecture de dépêches importantes qu'il venait de recevoir de l'intérieur, mais qu'il ne tarderait pas à paraître. Cette attente fut cependant assez longue, et les dignitaires chinois en paraissaient visiblement contrariés. Toutefois il n'y avait pas lieu de se plaindre, dès le moment que les représentants se trouvaient dans la société du prince Kong et des autres premiers dignitaires de l'empire.

Enfin, vers neuf heures, la chaise impériale parut, et, quelques minutes après, on vint prévenir l'ambassadeur du Japon qu'il allait être reçu. L'audience que l'empereur lui accorda fut de courte durée : le temps de prononcer une brève allocution et de présenter ses lettres de créance.

Vint ensuite le tour des représentants étrangers. Deux ministres du Tsang-Li-Yamen se mirent à la tête de leur groupe, deux autres fermèrent la marche, et ce fut dans cet ordre que le groupe pénétra dans la salle d'audience.

Cette salle occupe tout un pavillon ; elle est à double étage, complétement ouverte du côté du sud. Quatre colonnes divisent le côté ouvert en cinq parties. Au fond de celle du milieu on apercevait une estrade où l'empereur était assis, les jambes croisées, sur un trône assez bas ; à sa gauche, son sabre était suspendu à une panoplie en bois doré. De chaque côté du trône se tenaient debout le septième prince, son oncle, et le prince Po-Ouang, tous les deux commandants des gardes du corps, et les deux princes porteurs de pennons en queues de léopard qui ne quittent jamais le souverain. Depuis l'entrée jusqu'au fond de la salle étaient rangés une soixantaine de gardes nobles, princes et seigneurs mongols et mandchous, avec de grands sabres recourbés. Enfin devant l'estrade était placée une table jaune, longue, étroite, recouverte de satin et près de laquelle se tenaient les ministres tournés vers le trône.

L'empereur est jeune ; ses traits sont fins. Il portait le même costume que toute la cour : une robe en soie légère, violet foncé, pareille à celles que portaient tous les fonctionnaires, sans aucun signe distinctif, et un chapeau de paille avec un bouton en soie rouge. (Les princes de la famille impériale portent le bouton en soie, les princes de première classe et les princes héréditaires le bouton en rubis, et les hauts fonctionnaires le bouton en corail rose et rouge.)

Les représentants de la Russie, de la France, des États-Unis, de l'Angleterre et de la Hollande se sont alors avancés, en faisant, comme il était convenu, trois saluts, l'un en franchissant la porte, le second à mi-chemin, le troisième en s'arrêtant à un pas de distance de la table jaune ; là ils se placèrent tous les cinq sur une même ligne, et leur doyen, le général Vlangaly, lut un discours qui exprimait à l'empereur des vœux pour la durée de son règne et la prospérité de son peuple. Chaque représentant s'avança ensuite à son tour et déposa sa lettre de créance sur la table jaune.



Réception des ambassadeurs européens par l'empereur de la Chine, le 29 juin 1873. (P. 312, col. 2.)

L'empereur parut faire un signe de tête ; alors le prince Kong vint s'agenouiller sur les marches du trône. On n'entendit point ce que l'empereur lui dit ; mais le prince, après s'être levé, s'approcha des représentants et leur notifia que Sa Majesté accusait réception des lettres. Puis il alla s'agenouiller derechef et revint dire aux ministres étrangers que Sa Majesté s'informait de la santé de S. M. l'empereur de Russie, de LL. MM. la reine d'Angleterre et le roi de Hollande, et des présidents des républiques des États-Unis et de France. Il ajouta que l'empereur exprimait l'espoir que les affaires avec le Tsang-Li-Yamen seront traitées amicalement et d'une manière satisfaisante.

Les représentants firent un salut et sortirent de la salle, en y laissant le ministre de France, qui avait à déposer une lettre du président de la république en réponse à celle adressée par l'empereur de Chine à l'occasion du massacre de Tien-tsin.

Les ministres étrangers s'arrêtèrent quelques instants dans l'appartement où ils avaient attendu avant l'audience, et ils y reçurent les félicitations empressées de tous les ministres du Tsang-Li-Yamen, qui les reconduisirent jusqu'à la porte du parc. De là ils se rendirent au Pé-tang.

Les ministres chinois paraissaient non moins contents que les représentants étrangers de voir cette question définitivement résolue. Ils avaient beaucoup craint que quelque incident ne vînt troubler l'audience, dont le cérémonial avait été soigneusement élaboré, ou bien que l'un ou l'autre des ministres étrangers n'adressât la parole à l'empereur.

L'expression timide que l'on remarquait sur la figure de Sa Majesté peut être attribuée à la présence des étrangers, qu'il voyait pour la première fois.

Le lendemain de l'audience, les représentants échangèrent des cartes de politesse avec le prince Kong et les ministres du Tsang-Li-Yamen ; mais ils déclinèrent, sous différents prétextes, le dîner qu'on leur proposa le même jour, de peur que les feuilles publiques ne crussent devoir dire ensuite que l'empereur avait envoyé aux représentants des mets de sa table, comme cela se pratique en Chine à l'égard des tributaires de l'Empire du Milieu.

L'impression produite par l'audience sur la population de la ville a été généralement favorable.

Il n'y a pas de doute que la nouvelle de cette solennité ne se répande rapidement dans le peuple, et il sera intéressant d'étudier les appréciations de l'opinion publique sur la concession faite aux puissances en admettant leurs représentants en présence de l'empereur sans génuflexions. Il n'y a pas bien longtemps que les personnes qui connaissaient le mieux la Chine étaient convaincues que les Chinois consentiraient plutôt à subir une guerre qu'à déroger à leurs préjugés les plus invétérés.

C'est en ces termes que les journaux européens publiés dans les ports de la Chine apprécient ce grave événement.

Le jeune souverain qui vient de faire faire à son pays ce pas si important est fils de l'empereur Hien-Tong, ennemi invétéré des Européens, qui mourut de frayeur en 1862 en apprenant la prise de Péking et l'incendie de sa résidence favorite du Palais d'été.

Il est monté sur le trône, en atteignant sa majorité, au mois d'octobre de l'année dernière et a pris à l'occasion de son avénement le nom de Whang-ti Tong-Tchi, ce qui veut dire « Empereur, L'union est la source de la loi et de l'ordre ».

Durant sa minorité, le pays a été administré par son oncle, le prince Kong, homme d'un talent remarquable et d'une grande énergie, qui a réussi en ces quelques années à écraser la révolte des Taïpings, une des plus terribles insurrections qui aient jamais menacé un pays. Aujourd'hui l'empereur Tong-Tchi règne sans partage sur 360 millions de sujets. On peut espérer que l'avénement de ce jeune homme marquera pour la Chine une ère de rénovation, de régénération.

Je disais tout à l'heure que les Chinois considèrent tous les Européens comme des barbares et qu'ils sont dans la plus grande ignorance de tout ce qui se rapporte à nos pays. Il ne faut pas nous en étonner outre mesure. Sommes-nous plus avancés en France dans nos connaissances sur la Chine ? Pas beaucoup. Vous souriez. Sans aller plus loin, quel est le nom de la capitale de la Chine ? — Péking, parbleu ! — Eh bien, ce nom est complétement inconnu des habitants de la métropole chinoise. Dans le dialecte méridional de l'idiome chinois, Péking veut dire littéralement la *Résidence*, la *Cour du Nord*. Les empereurs de la dynastie des Ming, qui suivit la dynastie mongole, résidèrent d'abord à Nanking (la *Résidence*, la *Cour du Sud*) ; mais vers le commencement du XVe siècle ils revinrent dans la vieille capitale, qui par opposition à Nanking, la Cour du Sud, reçut alors le nom de Péking, la Cour du Nord.

Dans le dialecte septentrional ou dialecte de Péking, qui est la langue officielle de l'empire, la capitale s'appelle bel et bien Peitsing, et non pas Péking, et même ce nom n'est compris que de quelques lettrés, parce qu'il est maintenant hors d'usage. Le paysan des environs de la métropole reste bouche béante quand on lui parle de Peitsing, et à bien plus forte raison de Péking.

Le vrai nom, le seul nom, le nom usuel de Péking est *Tsing-Tcheng*, mot à mot *Ville de la Résidence*. Son nom administratif, comme chef-lieu de cercle, est *Choung-tien-Fou*.

Vous voyez donc bien que si nous, qui avons pris Péking, nous ne connaissons pas son véritable nom, les Chinois, enfermés depuis des siècles derrière leur grande muraille, sont bien excusables de n'avoir que de vagues notions sur la géographie et l'ethnographie de l'Europe.

Louis Rousselet.



LA FAMILLE DURAND

A L'EXPOSITION DE VIENNE[1]

X

Munich, trente heures d'arrêt.

Le hasard est un grand maître, ai-je entendu dire. J'aurais presque envie de partager cette opinion, car, après nous avoir bien servi pour le choix d'un gîte à Besançon, il ne nous fut pas moins favorable dans la capitale bavaroise. J'avisai un omnibus d'assez belle apparence, je fis prendre les bagages en prononçant, comme je l'avais fait à Romanshorn, le mot *Koffer* et en confiant mon billet au conducteur; nous montâmes, et en quelques tours de roues nous fûmes au seuil d'une grande maison de fort bonne mine, dont la tenue intérieure ne faisait nullement d'ailleurs mentir les dehors.

Logis vaste, très-propre et commodément aménagé, nombreux serviteurs, dont le chef parle français presque couramment, ainsi que le principal garçon de salle, mais avec une lenteur, une traînarderie d'inflexions qui, — je l'ai constaté un peu plus tard, — est caractéristique chez les Bavarois.

Nous demandons à diner. C'est le premier repas en règle que nous prenons sur la terre allemande proprement dite. Quelques détails de service nous frappent. D'abord, nous avions entendu dire qu'en Allemagne les serviettes étaient grandes comme des draps et les draps grands comme des serviettes; point. Quant aux serviettes, qui sont au contraire de la plus brève dimension, on les dirait taillées par un avare dans des bandes de toile fort étroite. Nous retrouvons là certaines petites fourchettes à trois dents, montées sur un manche d'ébène, que déjà l'on nous avait données en Suisse et sur le bateau de Romanshorn. Nous demandons du vin pour maman, tante Joséphine et les enfants : on l'apporte dans de petites fioles noires tenant environ un verre ordinaire, avec une étiquette indiquant qu'il est né en Hongrie. Le docteur, oncle Philippe et moi, nous préférons boire de la bière, — car, si l'on est venu dans la capitale classique des brasseries germaniques, ce n'est pas pour manquer à en vouloir juger les produits ; — on nous sert à chacun une vaste choppe à anse et à couvercle d'étain, portant au centre une image émaillée ; breuvage d'ailleurs très-frais, que d'un commun accord nous jugeons digne de sa réputation universelle.



La Bavaria, à Munich. (P. 318, col. 2.)

Le menu se compose d'un potage, de beefsteaks aux pommes de terre, d'une omelette, de fromage de Gruyère ; nous nous croirions en France si nous ne remarquions que les légumes sont servis à part des viandes dans de petites assiettes, où les autres *dineurs* de la salle vont les chercher bouchée par bou-

1. Suite — Voy. pages 202, 222, 239, 254, 267, 286 et 299.

chée avec leurs petites fourchettes à manches noirs. Pour pain, une corbeille pleine de petites miches mirondes, avec une double fente en croix par-dessus. D'une fabrication fort délicate, ce pain est une vraie friandise, dont la présence s'explique assez peu sur les tables allemandes, où les convives ne font pour ainsi dire que becqueter machinalement leur petite miche savoureuse. D'ailleurs ce n'est guère que vers le milieu du repas qu'ils songent à en prendre une pour en arracher la mie, qu'ils trempent dans la sauce; jusque-là les légumes ou farineux accompagnent les viandes, et souvent, quand ils se lèvent de table, ils y laissent, à peine entamé, le petit pain, qui doit peser au plus deux onces.

La corbeille qu'on avait mise pleine devant nous fut bientôt dévalisée; aussi, en la garnissant de nouveau, le garçon eut-il un placide sourire, qui signifiait sans aucun doute : « Oh! que voilà bien mes Français! comme le pauvre pain en voit de cruelles avec eux! »

Il était plus de huit heures quand nous eûmes achevé de dîner. Comme il faisait encore grand jour, maman, qui n'éprouvait qu'une fatigue toute naturelle, parut craindre que le docteur ne fût d'avis de faire une promenade. Mais, après la longue traite du jour, il conseilla au contraire le repos à sa cliente. Oncle Philippe, qui ne relevait pas de l'Esculape, manifesta timidement l'intention d'aller faire un tour en ma compagnie, et je l'aurais volontiers suivi; mais tante Joséphine, — et cela pour ménager la santé de son mari, — fut d'un avis contraire. Nous n'objectâmes rien. Et, le docteur nous en ayant du reste donné l'exemple, nous gagnâmes nos chambres sans lumière.

Avant neuf heures toute la famille Durand était au lit. En me quittant : « Demain à la première heure, » m'avait dit oncle Philippe.

... Quand, un peu après le lever du soleil, oncle Philippe vint me prendre, je l'attendais tout prêt à partir. Cinq heures sonnaient comme nous mettions le pied dans la rue.

Le beau temps de la veille s'était maintenu. Mon Guide ouvert au plan de Munich, nous nous mîmes en marche... et... dix heures sonnaient quand nous rentrâmes à l'hôtel.



Dans la tête de la Bavaria. (P. 319, col. 1.)

Si tu veux mes impressions sommaires de ces cinq heures de promenade, les voici :

Ancienne petite ville assez insignifiante, dont on a voulu tout à coup faire une grande capitale. Un roi s'est trouvé qui, ayant le goût des arts, du faste et de la renommée, a pu se figurer qu'une existence d'homme et une fortune royale suffisaient à créer de toutes pièces une ville historique.

Pour loger des merveilles artistiques réunies à grand frais, il bâtit des monuments sans âge, et il eut soin de les aller planter loin du centre, presque dans les champs, en espérant que la ville irait les rejoindre, les entourer. Mais la ville n'a pas allongé ses rues d'une maison, et les monuments du roi bâtisseur, collectionneur, sont encore au milieu des prés ponctués de marguerites et de boutons d'or. On y entend jaboter la caille, et, tout près de là, l'alouette dit ses refrains sur les moissons qui couvrent la plaine. Ces musées, quand on les voit tout peuplés de chefs-d'œuvre antiques et modernes dus à l'extrême civilisation urbaine, font vraiment une singulière figure en pleine herbe.

A vrai dire, ils n'y *villégiaturent* pas seuls, car les arcs de triomphe romains, les temples grecs et les obélisques égyptiens se dressent à l'envi de ci et de là; tout cela battant neuf, sortant des mains du tailleur de pierres, — ou du fondeur, car les obélisques sont de bronze.

Dans le cœur de la ville, dont les anciennes limites sont indiquées par des portes de divers styles qu'on a laissées debout, quelques monuments, des églises, des fontaines, ont l'âge de leur aspect, et en les rencontrant on éprouve une sorte de satisfaction à leur trouver cet air de vieillesse réelle.

Quelques jardins et promenades valent la peine d'être vus. A l'est est une colline sur la pente de laquelle un grand palais, — de briques comme la plupart des édifices du pays, — étage ses portiques et ses frontons peints à fresque et dorés.

Au pied de cette colline coule, ou plutôt se précipite l'Isar, une espèce de torrent aux eaux grisâtres,



La Brasserie royale, à Munich. (P. 319, col. 1.)

sur lesquelles ne naviguent guère que des troncs d'arbres qu'on doit y jeter dans les pays de forêts, et qu'on recueille aux divers barrages du parcours.

C'est à peu près la vue d'ensemble, et tu n'attends pas que j'entre dans les détails. Je veux cependant que nous nous arrêtions ensemble sur un lieu vers lequel le hasard nous conduisit, oncle Philippe et moi, et qui ne devait pas être la station la moins intéressante de notre excursion matinale.

Nous venions d'arriver à un rond-point où aboutissent plusieurs rues ou avenues. Sur une maison faisant le coin de l'une de ces rues nous avions vu une plaque indiquant que là est mort Senefelder, l'inventeur de la lithographie, et le plan que nous regardâmes pour nous orienter nous indiqua que le cimetière était à quelque distance de là.

Nous poussâmes donc jusqu'au cimetière, qui nous rappela d'abord assez fidèlement l'une de nos nécropoles parisiennes, en tant que réunion de tombeaux fastueux ou bizarres.

Nous allions donc de ci et de là dans ce champ funèbre, à la recherche des divers tombeaux d'hommes célèbres que le Guide nous avait signalés, quand nous aperçûmes une longue galerie en arcades, dont les parties intérieures sont couvertes de fresques qui nous parurent fort habilement exécutées. Tout en examinant cette succession de peintures, nous arrivâmes bientôt devant un grand vitrage éclairant l'intérieur d'une vaste salle où une douzaine de lits de parade étaient rangés, sur lesquels autant de personnes mortes reposaient, la face découverte. Ces blêmes dormeurs étaient là vêtus de leurs plus beaux habits, le corps caché dans des monceaux de verdure et de fleurs qui formaient berceau au-dessus de leur tête ; et vraiment, sans les cierges allumés, qui rappelaient la veillée funèbre, l'idée de mort eût été presque écartée par les soins pieux consacrés à la fraîche ornementation de ces couches mortuaires.

Oncle Philippe et moi nous restâmes un instant saisis de surprise en face de cette exhibition, nouvelle pour nous ; mais bientôt nos yeux et nos esprits se furent accoutumés à ce spectacle, qui nous sembla d'un caractère fort touchant.

Derrière un vitrage placé un peu plus loin que celui qui nous avait arrêtés d'abord, d'autres flammes de cierges se voyaient : nous allâmes voir. C'était la salle des enfants. Cinq ou six étaient exposés, parmi lesquels deux très-jeunes, deux pauvres petites créatures blondes, couchées là en robe blanche, sur des lits de satin bleu. Je n'ai jamais rien vu de plus émouvant.

Les corps, nous a-t-on dit, sont apportés là le soir de leur décès ; ils restent exposés toute la journée du lendemain ; on les ensevelit le soir suivant, et l'enterrement a lieu le troisième jour. Autant que nous avons pu comprendre, cette coutume n'est en principe qu'une précaution prise contre les inhumations précipitées, dont la piété des familles a su faire une sorte de poétique station funèbre.

Il va de soi que, rentrant à l'hôtel, — où d'ailleurs nous trouvâmes la famille dans un accès de gaieté dont maman donnait l'exemple, — nous ne dîmes rien de la funèbre découverte que nous venions de faire. A quoi donc était due cette gaieté ? — Elle était le fait de Toto.

Après être resté un quart d'heure environ avec le petit garçon de l'hôtel, qu'il avait rencontré dans la salle à manger et qui disait quelques mots de français, il était revenu vers ma mère, sachant déjà une trentaine de mots allemands et plusieurs locutions composées, — c'est-à-dire trente fois plus instruit que nous tous ensemble dans la langue de Gœthe et de Schiller.

Aussi, quand nous descendîmes pour déjeuner, il se posa en interprète auprès des domestiques.

« *Kellner, Glass Bier!* criait-il, *klein Brod!* etc. (garçon, un verre de bière ! un petit pain !), » et ce fut de lui que j'appris ces premières locutions usuelles.

Il ne se lassait pas de demander des mots au garçon, qui entendait le français, et il eut vite un répertoire varié. Tu penses si maman était heureuse.

Il était convenu qu'après déjeuner nous irions tous ensemble visiter les deux musées principaux de Munich : la *Glyptothèque*, où sont surtout rassemblées des sculptures antiques, et notamment les fameux marbres d'Égine, dits les *Éginètes*, et la *Pinacothèque*, qui passe à bon droit, je crois, pour posséder une des plus belles, des plus intéressantes collections de tableaux du monde.

Tu n'attends pas, j'imagine, que je passe même sommairement en revue le contenu des galeries où nous pénétrâmes, car, outre qu'il faudrait une autre plume que la mienne pour te donner une idée approximative des choses que je vis, suis-je bien apte à formuler de justes appréciations sur tant de magnifiques productions ? Passons donc.

Au sortir des musées, et après quelques allées et venues dans l'intérieur de la ville, nous montâmes dans deux voitures qui devaient nous conduire à la *Bavaria*.

Or il faut que tu saches qu'on appelle de ce nom un monument planté encore plus loin du centre que tous les autres par le même roi. C'est une statue de bronze colossale, placée sur une espèce de butte, au bout d'une prairie qui sert de champ de course et de fêtes populaires, en avant d'une manière de temple grec, sous les colonnades duquel sont rangés les bustes ou statues des personnages célèbres du royaume, et qui pour cela a reçu le nom de *Ruhmeshalle* (salle de la Gloire).

La statue représente allégoriquement la Bavière sous les traits d'une puissante femme à l'abondante chevelure, drapée dans un péplum antique, une peau de bête sauvage en sautoir; d'une main elle tend la couronne du mérite aux grands hommes, et de l'autre tient une épée qu'elle presse contre son cœur. A côté d'elle est assis le lion, qui symbolise la valeur et la force.

Cette figure, toute de bronze, supportée par un piédestal de granit de 9 mètres, ne mesure pas moins de 20 mètres et pèse, dit-on, 80 000 kilos. On peut d'ailleurs monter à l'intérieur jusque dans la tête, qui contient à l'aise une huitaine de personnes. De là, par des ouvertures adroitement dissimulées, on a la vue de la ville et de ses environs en tous sens. Le fameux colosse de Rhodes des anciens n'eût paru qu'un adolescent à côté de cette dame-là, qui, même dans ses gigantesques proportions, ne manque pas d'une certaine harmonie de forme et d'attitude, et produit le plus grandiose effet.

Le docteur parla de faire l'ascension de la tête : maman ne crut pas d'abord qu'elle pût être en cause ; mais c'était elle surtout qu'il visait en émettant cette idée, qui se transforma bientôt en ordonnance. Nous montâmes donc. Arrivés au sommet, nous nous assîmes sur les bancs disposés dans le creux de la tête. De là, vue très-étendue que maman trouva fort belle.

En descendant, nous nous dirigeâmes vers des jardins situés non loin de là, et où la foule vient boire l'excellente bière produite par les brasseries voisines.

C'est par milliers que Bavarois et Bavaroises, grands et petits, jeunes et vieux, hommes, femmes, enfants, viennent dans les sombres celliers de la Brasserie royale vider d'innombrables choppes, en mangeant ou sans manger... C'est une confusion, un tohu-bohu indescriptible. Ils sont là serrés comme des harengs en caque, gravement attablés devant le grand vase de grès à couvercle d'étain ou devant le haut verre à facettes. Personne ne sert : chaque client va lui-même prendre sur des tables ou dans des baquets, où ils plongent dans l'eau fraîche, les récipients qu'il va faire emplir à la tonne en perce, près de laquelle se trouvent deux hommes, l'un pour verser le liquide, l'autre pour en recevoir le prix. Il rapporte cela sur la table qu'il a choisie. S'il a faim, il va à un guichet ouvrant sur une immense cuisine, et on lui passe des assiettes pleines de choucroute, de jambon, de saucisses ; il paye et emporte sa victuaille. D'autres marchands, qui passent dans les rangs, vendent des radis noirs, des raiforts crus, que l'on fend en quatre pour y introduire du sel pilé, et sur lesquels beaucoup de ces buveurs de bière mordent avec volupté.

Si je t'ai pu décrire cela avec quelques détails, c'est que, — le croiras-tu? — le docteur voulut absolument que nous fissions d'abord le tour de cette foire, et ensuite que nous prissions place à une table, pour boire de la bière et manger des saucisses avec de la choucroute et du pain au cumin.

Ordonnance du médecin. On s'y soumit en riant... Il faisait chaud. La bière moussait, mettant une fraîche buée sur les verres, l'air était bon... Toto, l'interprète, fut tout heureux de venir avec moi au cellier demander : *Glass Bier*, et au guichet de la cuisine : *Wurtz* (saucisse) et *Brod*...

Un verre de bière d'environ trois quarts de litre coûte là trois kreutzers (un peu moins de 11 centimes) : les amateurs peuvent donc s'en rassasier. Quand nous arrivâmes à l'hôtel il était près de cinq heures ; maman, — qui d'ailleurs ne ressentait rien de plus, — était harassée.

« Ah ! soupira-t-elle, je crois que mon lit sera bien employé cette nuit.

— Un lit qui roule, madame, car nous partons pour Vienne ce soir même, à dix heures, et nous y arriverons demain matin à dix heures.

— Quoi ! docteur, douze heures de chemin de fer dans l'état de fatigue où je suis ! Vous voulez me tuer.

— Je vous ai promis un lit, vous l'aurez.

— Comment cela?

— Je n'ai qu'une parole, madame. »

Et le docteur sortit sans s'expliquer mieux...

A suivre. EUGÈNE MULLER.



INDUSTRIE

DE LA FABRICATION DES MONTRES

La montre, ce charmant bijou, si utile, si portatif, est l'objet d'une industrie dont peu de nos lecteurs se figurent l'importance.

Rien que dans le canton de Neuchâtel, il se fabrique annuellement 1 million de montres, représentant une valeur de 50 millions de francs.

La production des autres pays du globe est : pour Genève et le reste de la Suisse, de 500 000 montres valant 30 millions ; pour la France, de 350 000 montres valant 22 400 000 francs ; pour l'Angleterre, de 200 000 montres valant 17 500 000 francs ; pour l'Amérique, de 100 000 montres valant 7 500 000 francs.

Ce qui donne pour le monde entier une production annuelle de 2 150 000 montres, représentant une valeur commerciale de 127 400 000 francs.

La Suisse, à elle seule, fabrique les deux tiers des montres existant dans le monde.



NOS CONTEMPORAINS

NÉLATON ET COSTE

La mort vient de frapper coup sur coup deux de nos savants les plus éminents, Nélaton, le prince des chirurgiens de notre temps, et Coste, le fondateur de la pisciculture en France.

Par une douloureuse coïncidence, ces deux hommes, nés en 1807 à un mois d'intervalle, sont morts la même semaine, presque le même jour.

Nélaton, après de brillants examens, commença ses études médicales sous l'illustre Dupuytren. Dès ses premiers essais, le maître l'avait remarqué et lui avait prédit son brillant avenir.

En 1836, il était reçu docteur; un peu plus tard, il était nommé chirurgien des hôpitaux, puis agrégé de la Faculté de médecine; enfin l'Académie de médecine lui ouvrait ses portes en 1856, et l'Académie des sciences l'appelait dans son sein en 1867, en remplacement de Jobert de Lamballe.

Opérateur calme et réfléchi, d'une adresse remarquable, Nélaton jouissait d'une grande réputation, lorsqu'un événement vint le mettre soudain en relief et donner à son nom une renommée universelle.



Nélaton. (P. 320, col. 1.)

En 1862, Garibaldi, combattant à Aspromonte contre les troupes italiennes, fut grièvement blessé d'un coup de feu au pied. Les premiers chirurgiens d'Angleterre furent appelés pour soigner le blessé, dont l'état inspirait de graves inquiétudes. Ceux-ci, après avoir examiné et sondé la plaie, déclarèrent que la balle était ressortie après avoir fait la blessure, et que le seul moyen d'arrêter les désordres qui se produisaient dans les tissus était de pratiquer l'amputation du pied. L'alternative était cruelle pour Garibaldi : perdre le pied était se condamner définitivement à l'inaction. Aussi, avant de se soumettre à l'amputation, il résolut, sur le conseil de quelques amis, de consulter Nélaton. Celui-ci, à peine en présence de la blessure, reconnut l'erreur de ses collègues anglais, et, après une opération fort délicate, retira la balle, qui s'était logée dans les chairs.

Le succès de cette opération valut à Nélaton les félicitations de la presse de tous les pays, et accrut considérablement la réputation du corps médical français. Il est mort, après une longue et douloureuse maladie de cœur, laissant un nom honoré et estimé de tous.

Coste, né à Castries en 1807, fit ses études médicales à Montpellier. Dès 1831, il présentait à l'Académie des sciences un mémoire sur des questions les plus compliquées de la physiologie, qui lui valait une médaille d'or; en 1838, il était nommé professeur au Collége de France. Mais ce n'est pas seulement comme physiologiste distingué, comme économiste remarquable, que le nom de Coste passera à la postérité, c'est comme fondateur de la pisciculture. La pisciculture, c'est-à-dire l'art d'élever et de propager les diverses espèces de poissons, n'était sans doute pas inconnue des anciens, mais elle avait été négligée et s'était complétement perdue.

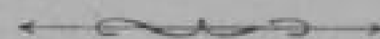
Coste la retrouva, ou pour mieux dire la créa à nouveau. Étudiant avec soin le mode de développement du jeune poisson à l'état embryonnaire, il parvint à poser la base d'un système d'élevage permettant d'améliorer et de favoriser la multiplication des espèces les plus utiles. Il s'appliqua à repeupler nos fleuves et nos rivières, leur rendant ainsi leur principale richesse, et amena la création sur nos côtes de vastes parcs pour l'élevage des huitres. Nommé inspecteur des pêches fluviales et côtières en 1861, Coste ne cessa de travailler au progrès de la pisciculture. Sous son impulsion, Arcachon, qui ne donnait depuis longtemps que des produits insignifiants, vit bientôt sa baie peuplée de parcs établis sur un système perfectionné, et qui produisent aujourd'hui des milliers d'huitres.

Au moment où la mort l'a frappé presque subitement, il allait continuer ses études sur les côtes de la Méditerranée. Il venait aussi de terminer un ouvrage important sur la pêche de la sardine.

Cet infatigable travailleur, qui ne pensait qu'à son pays, est mort pauvre, mais laissant une mémoire bénie de tous ceux qui l'ont connu.

Les noms de Nélaton et de Coste, que la mort a réunis, brilleront avec éclat sur cette longue liste d'hommes illustres que la France se glorifie d'avoir vus naître depuis le commencement de ce siècle.

H. Norval.





Je vous dis seulement ceci. (P. 322, col. 1.)

UNE SŒUR[1]

CHAPITRE XXIII

Une question.

Elisabeth dormit longtemps, instinctivement calmée par la présence des voyageurs; lorsqu'elle se réveilla, honteuse de son long repos, elle s'habilla en toute hâte et courut à la chambre du malade; Pierre avait les yeux ouverts; la main dans celle de Marc, il souriait. L'affection de la première enfance avait reparu sur le visage des deux frères; l'indifférence de l'un, l'étourderie de l'autre, s'étaient évanouies devant la souffrance et l'inquiétude. Élisabeth avait souvent amèrement regretté leur désaccord; elle remerciait Dieu dans son cœur lorsqu'elle s'approcha du lit de Pierre. « J'ai si bien dormi! dit-il doucement. Tu as fait venir les meilleurs médecins. — Ils sont venus tout seuls, » murmura Élisabeth. Son cœur débordait de reconnaissance.

« René est allé s'installer à l'hôtel, reprit Marc, il a des affaires qui l'occuperont toute la journée, m'a-t-il dit. »

Les affaires de M. Surbach étaient sans doute concentrées dans le faubourg Saint-Jacques, car au bout de deux heures il montait rapidement les cinq étages; Henri ouvrit la porte : « Si vous ne m'aviez pas écrit, nous n'aurions jamais su comment les choses allaient ici, dit-il à l'écolier en lui serrant affectueusement la main. — Si vous ne m'aviez pas écrit le premier, je n'aurais jamais osé, » repartit Henri simplement.

Il avait été très-étonné en recevant la lettre de M. Surbach.

Élisabeth était dans le salon, préparant la table pour le déjeuner tardif. « Je viens de voir votre médecin, qui paraît intelligent, dit René; il regarde le danger comme tout à fait passé; mais, pour sa propre satisfaction, pour la vôtre, comme pour celle de mon père, il voudrait appeler en consultation son maître, le docteur Berchet. Permettez-vous qu'il lui donne rendez-vous? »

Élisabeth écoutait avec anxiété. « Sur l'avenir?... il ne vous a rien dit sur l'état de Pierre?... après?... quand il sera guéri? — Il m'a dit que Pierre avait besoin de repos et de distraction, mais qu'à cette condition il retrouverait toutes ses forces comme toutes ses facultés. »

Cette réponse si nette, si complète, causa à Élisabeth une émotion profonde; elle s'appuya sur la table pour se soutenir. René fit un pas vers elle, et s'arrêta par un violent effort. « A quatre heures, n'est-ce pas? » Élisabeth inclina la tête et René disparut. S'il passa dix fois dans la journée devant la maison, s'arrêtant pour regarder aux fenêtres du cinquième étage, il était probablement sur le chemin de ses affaires.

Les deux médecins arrivèrent à quatre heures, exacts comme des gens pressés. Élisabeth avait prévenu Pierre de leur visite, à demi-voix, de cet accent calme et caressant qu'on prend naturellement pour parler aux malades. Il ferma les yeux avec un léger sourire. « C'est René, laissons faire René, » dit Marc, et Pierre s'endormit.

Il dormait encore lorsque le célèbre praticien

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289 et 305.

entra dans la chambre. Il examina en silence ce visage pâle et ces traits amaigris, délicats et fins malgré la maladie; les yeux s'entr'ouvrirent; à moitié éveillé, Pierre contempla son médecin. La visite commença, minutieuse, complète; le regard du jeune homme avait ému le docteur par son interrogation pénétrante et grave. Lorsque toutes les questions eurent été posées, toutes les parties du corps examinées, le grand médecin replaça le malade sur ses oreillers avec la tendresse d'une femme, puis il se pencha vers lui : « Vous vivrez et vous serez un homme, » dit-il tout bas, et, sortant rapidement de la chambre, il causa quelques instants avec son élève, pour se tourner ensuite vers Élisabeth, immobile auprès de la fenêtre. « Monsieur, et il indiquait le jeune médecin, vous donnera le traitement en détail, il est très-simple ; je vous dis seulement ceci, faites-le reposer, qu'il se distraie pendant trois mois, qu'il fasse un voyage, qu'il respire un air pur, pas trop froid : voilà l'hiver qui vient; qu'il ne touche pas un livre ; et quand il reviendra, il reprendra les études qu'il voudra; s'il ne réussit pas, cela m'étonnera beaucoup. Il ne lui faut que du repos et des biftecks. » Il sortit, accompagné de son élève, sans qu'Élisabeth eût eu le temps de le remercier, sans qu'elle pût demander au jeune médecin s'il reviendrait comme de coutume dans la soirée ; les paroles s'étaient éteintes sur ses lèvres. « Une femme qui ne parle pas et qui ne pleure pas, disait le docteur en descendant l'escalier, c'est la première que je rencontre. »

Élisabeth ne pleurait pas, mais elle parlait à Dieu ; elle avait trouvé Pierre endormi de nouveau, un sourire sur les lèvres ; malgré sa faiblesse, les paroles du docteur avaient pénétré dans son âme comme un inestimable soulagement, et, tout bien-être amenant le sommeil chez un malade, il avait fermé les yeux et reposait paisiblement. Sa sœur restait assise au pied de son lit, immobile comme lui; la tête appuyée dans ses mains, elle rendait grâces à Dieu. Toutes les préoccupations ordinaires de la pauvreté fière avaient disparu; la petite fortune de la sœur suffisait pour assurer au frère les trois mois de repos et de distraction que demandait le docteur : Élisabeth se sentait prête à travailler toute sa vie pour obtenir seulement ces trois mois. L'idée ne lui vint pas un instant que le sacrifice pourrait peser également sur tous, si même il n'était pas juste que le petit capital de Pierre payât les frais auxquels le mince revenu ne pouvait suffire. Instinctivement, Élisabeth se sentait toujours responsable du bien-être de tous ; c'était elle qui assumait naturellement le fardeau. Elle ne savait même pas qu'elle faisait un sacrifice; elle se dévouait comme on respire l'air nécessaire à l'existence.

Lorsque Marc reparut pour le dîner, amenant avec lui René Surbach, il recula d'étonnement en voyant Élisabeth. « Tu n'as plus la même figure que ce matin, s'écria-t-il. — Ah! c'est que j'ai vu le médecin, *votre* médecin, » et elle se tournait vers René. Elle raconta ce qu'il avait dit : sa voix tremblait un peu. Marc la fit asseoir. « Et au travers de tout cela, tu as fait le dîner, je parie, dit-il avec un tendre reproche. — Ne fallait-il pas vous laisser mourir de faim? Mme Jupin (la bonne garde) ne sait faire que la soupe. » Élisabeth riait en achevant de mettre le couvert. Henri s'élança vers elle et lui ôta les assiettes des mains : « C'est mon affaire, » dit-il. Elle se laissa pousser vers un fauteuil. « Vous aurez beau faire, vous n'obtiendrez pas de moi l'oisiveté d'une grande dame, » disait-elle. « Non, vous n'êtes qu'une grande âme, » pensait René.

Nouvel acte d'autorité après le dîner. Élisabeth fut obligée d'aller se coucher! « Croyez-vous que je sois venu ici pour dormir dans un lit? » demanda M. Surbach d'un air grave. Élisabeth rougit. « Je ne sais pas pourquoi vous êtes venu, » répondit-elle en baissant la voix, comme si elle avait des remords de conscience. « Vous ne le savez pas? répéta René; eh bien, je vous l'apprendrai un de ces jours. » Et il s'installa dans le grand fauteuil auprès du lit de Pierre.

Jamais garde ne fut plus exacte, jamais malade ne fut plus docile. Pierre, bien portant, avait résisté à l'influence de René tout en l'admirant; malade, il succomba comme le reste de la famille. Lorsqu'il entr'ouvrait les yeux et voyait le visage calme, les yeux attentifs, le front serein du jeune maître de forges, il se retournait dans son lit avec un soupir de satisfaction, obéissant au signe de René, et s'endormait de nouveau. Marc essaya une nuit de remplacer M. Surbach, « qui doit être épuisé de fatigue », disait Élisabeth, ne mesurant pas les forces des autres sur les siennes. La tentative ne réussit pas; Pierre voulait causer quand son frère était réveillé; Marc dormait lorsque Pierre demandait à boire. René reprit possession de son fauteuil. « Vous n'avez pas d'autre alternative, » disait-il en riant. Élisabeth protestait. « Vous n'avez pas d'autre alternative, répétait René, car votre idée est inadmissible, mademoiselle. » Henri ouvrait de grands yeux, il n'était pas accoutumé à ce ton d'autorité à l'égard de sa sœur.

M. Surbach n'était pas encore satisfait. Il passait toutes les nuits dans la chambre du malade; mais, le jour, Élisabeth y régnait en souveraine maîtresse. René avait ou trouvait des affaires, il n'accablait personne de sa présence. Ce fut donc avec un certain étonnement qu'après quinze jours de cette vie à la fois commune et séparée Élisabeth vit M. Surbach entrer dans la chambre de Pierre au milieu de la journée; il se pencha vers le malade, toujours de plus en plus fort, gai et facile à vivre ; la froideur de caractère et le calme naturels à Pierre contribuaient puissamment à sa guérison. « Dans quinze jours, vous pourrez voyager, dit-il, et vous prendrez le chemin de Montreux. » On avait décidé de choisir un coin abrité au bord du lac de Genève ; les jours devenaient courts, on était au commencement d'oc-

tobre ; il fallait songer au voyage. Pierre sourit. « Quel voyageur je vais faire! c'est tout au plus si je sais manger ma soupe, et j'ai oublié le nom de toutes les montagnes! C'est égal, c'est l'affaire d'Élisabeth!» Mais ses yeux brillaient de plaisir.

Au fond, Élisabeth était plus effrayée que lui de l'entreprise. Elle se leva comme pour laisser M. Surbach seul auprès de son frère ; il la suivit dans le salon.

« Vous êtes inquiète? demanda-t-il brusquement. — C'est absurde. » Mais Élisabeth ne niait pas son effroi : « Je n'aurai pas peur quand il faudra partir.

— Élisabeth! » et la voix de René prenait un indicible accent de tendresse, « voulez-vous me permettre de vous accompagner ? »

Elle tressaillit, et le regardait sans comprendre. « Voulez-vous me donner le droit de vous accompagner toujours ? reprit-il, de vous aider à guérir Pierre, à faire travailler Marc, à élever Henri? voulez-vous être ma femme? »

Et comme elle rougissait: « Mon affection pour vous date du jour où je vous ai vue pour la première fois, le jour où vous m'avez si mal reçu, » ajouta-t-il avec un peu de rancune.

Élisabeth n'avait pas répondu : son regard si franc d'ordinaire s'était voilé, elle avait baissé les yeux et semblait réfléchir; puis regardant tout à coup en face celui qui lui demandait le plus grand don qu'une créature puisse faire à une autre créature : « Je ne savais pas que je pensais à vous, dit-elle simplement. — Et moi, je ne savais pas qu'on pût être si heureux, » murmurait M. Surbach.



CHAPITRE XXIV

Lutte et victoire.

On causait depuis trois heures; Marc était entré, Henri avait traversé deux fois le salon, Pierre avait appelé ses gardes-malade, mais la conversation avait repris son cours en dépit de toutes les interruptions. René racontait toute sa vie avec un épanchement qui l'étonnait lui-même : « Maintenant, dit-il en se levant, pendant que vous retournez auprès de Pierre, il faut que j'écrive à ma mère pour lui dire ma bonne nouvelle. » Élisabeth le regarda avec étonnement : « Vous n'aviez pas parlé à votre mère ? demanda-t-elle. — Avant de vous parler à vous? » Le ton de René exprimait le reproche. Elle hocha la tête : « Mon oncle ne sera pas content, dit-elle à demi-voix, il n'aimait pas mon père. »

Ce fut le tour de René de tressaillir. Bon et facile d'ordinaire, M. Delahais avait conservé un souvenir amer pour l'homme qui l'avait séparé de sa sœur, qui n'avait pas rendu celle-ci heureuse et qui avait fini par laisser ruiner ses enfants. Mme Delahais était de tout point l'écho de son mari. René réfléchit un instant.

« Au lieu d'écrire, je vais partir pour la Forge, dit-il ; quand je serai là, personne ne me disputera mon bonheur. — Et vous me laisserez le loisir de soigner Pierre, dit Élisabeth en riant. — Je reviendrai vous aider à le soigner. » Le train de nuit emporta René. Pendant qu'il volait sur les ailes de la vapeur, Élisabeth, à côté de Pierre endormi, veillait, réfléchissait, priait et prenait son parti. René ne connaissait pas encore l'énergique volonté de la femme qu'il aimait.

M. Delahais venait de descendre au bureau, et il commençait à dépouiller le courrier, lorsque la porte s'ouvrit; René parut sur le seuil. « Ah! te voilà, mon garçon, dit le vieux maître de forges d'un accent joyeux ; à la bonne heure, nous allons rentrer dans l'ordre. Pourquoi n'as-tu pas écrit? Comment es-tu venu de la station? Nous ne savions pas ce que tu devenais. Comment va mon neveu Pierre? As-tu ramené Marc?

— Pierre va mieux et je n'ai pas ramené Marc, » dit René. Puis, faisant un pas vers le bureau de son beau-père, il ajouta d'une voix basse :

« Hier j'ai conclu la plus grande affaire de ma vie, j'ai demandé à Mlle de Banville d'être ma femme. » M. Delahais bondit sur son fauteuil. « Et elle t'a refusé, puisque te voilà! C'est bien ça! l'orgueil de son père! Tant mieux, ma foi! une fille sans le sou, et la fille de Banville! je ne sais pas ce que nous aurions fait ta mère et moi si elle avait dit oui. — Et elle a dit oui, » reprit René en fronçant légèrement le sourcil.

M. Delahais se laissa retomber sur son fauteuil avec un gémissement sourd. Il connaissait le ferme caractère de son beau-fils, sa prévoyante sagesse et la prudence réfléchie de sa conduite, mais il connaissait aussi ce qu'il appelait « son entêtement »; il tenta cependant un effort : « A qui ressemble-t-elle? à ma sœur?... Non, ma pauvre Marie n'aurait jamais eu la force... » Il s'arrêta en s'apercevant qu'il s'embarquait dans un éloge de la conduite d'Élisabeth. « Elle est comme son père, elle fait comme lui des

chiffres toute la journée; elle laisse ses frères aller comme ils peuvent : l'un fait des dettes qu'il faut que je paye, l'autre tombe malade et il faut que tu ailles le soigner; elle dormait la nuit pendant que tu veillais, et le jour Dieu sait comment allait son ménage!... Pourquoi ris-tu? » Et il faisait un geste de colère en regardant René toujours debout devant lui.

René avait repris sa gravité ordinaire : « Je riais en pensant à ce que vous diriez si vous aviez vu le petit appartement de Mlle de Banville, même dans ce moment, sans domestique et avec un malade qu'il faut veiller nuit et jour. Mon père, vous me connaissez : estimez Élisabeth sur ma parole, je vous réponds que vous ne tarderez pas à l'aimer. »

M. Delahais était ému; le ton presque suppliant de René, en lui rappelant la confiance qu'il lui avait toujours témoignée, triompha des restes de sa répugnance : « Je ne t'ai jamais connu pensant à te marier, » dit-il en riant; mais il s'était levé et tendait la main à son beau-fils. « C'est égal, tu mérites toute la confiance que j'ai à te donner, et ce serait drôle tout de même si je me querellais avec toi parce que tu veux épouser ma nièce, la fille de ma pauvre sœur... Allons chez ta mère... Elle a certaines idées... il vaut mieux que je sois là au premier moment. »


M. Delahais bondit sur son fauteuil. (P. 323, col. 2.)

Mme Delahais n'avait pas beaucoup d'idées et elle y tenait en conséquence de leur rareté. Depuis plusieurs mois, elle avait conçu pour son fils un projet de mariage qui l'enchantait. M. Luçay, riche propriétaire des environs, veuf et trop âgé pour songer à se remarier une troisième fois, avait retiré de pension sa fille unique, « qui serait aisément sa petite-fille, » disait Mme Delahais. Mlle Luçay était petite, blonde, fraîche, elle aimait la danse et faisait à merveille la tapisserie. Mme Delahais faisait aussi beaucoup de tapisserie, et avait fort aimé la danse quand elle était jeune. Mlle Luçay lui plaisait, elle n'avait pas peur d'elle, et son père l'eût volontiers donnée à René Surbach, dont le caractère était partout estimé. Quel beau projet tout à coup détruit par une fantaisie de René! Tous les torts de M. de Banville étaient ressuscités et attribués à sa fille; aux plaintes contre la situation d'Élisabeth, passée et présente, se mêlaient des regrets sur Mlle Luçay, incompréhensibles pour René, qui n'avait jamais remarqué la jeune fille. M. Delahais réussit enfin à faire taire sa femme par un mot et par un signe. « Si vous êtes content! dit-elle, non sans humeur, il faut donc que je le sois. » René l'embrassa sans lui laisser le temps d'en dire davantage. « Je vous assure que vous l'aimerez, » répétait-il avec une inébranlable confiance. Sa mère se laissa aisément fléchir, elle n'avait jamais eu d'autre enfant que René : « Tu as toujours su ce que tu voulais, dit-elle en l'embrassant à son tour. Quand tu étais petit, et que tu demandais un bonbon rose, tu criais si on t'en donnait un blanc tout pareil; il fallait en venir à te donner aussi le rose.

— Je n'en demande pas tant cette fois, dit René en riant; il serait difficile de trouver la pareille de Mlle de Banville, blanche ou rose. » Il avait le cœur soulagé, il aimait trop sa mère et devait trop de reconnaissance à M. Delahais pour ne pas désirer leur cordial consentement à son mariage : « Je ne leur donne pas trois mois pour ne plus pouvoir se passer d'Élisabeth! » pensait-il.

La consternation des parents fut grande lorsqu'ils apprirent que M. Surbach se préparait à partir de nouveau... Déjà M. Delahais avait mis ses pantoufles et son bonnet grec et s'était installé dans son fauteuil au coin du feu, comme un homme délivré d'un pesant fardeau. « M. Surbach est arrivé, » disait-il aux contre-maîtres qui venaient lui demander des ordres. « Je suis parti quelques heures après notre première conversation, représentait René. — Alors tu ne sais pas quand tu te marieras? » L'imagination de Mme Delahais allait déjà aux préparatifs de la noce.

René se mit à rire. « Le plus tôt que je pourrai. — Et ses frères? Que deviendront-ils quand vous serez ici? » M. Surbach ne riait plus. « Partout où Élisabeth aura un toit, ses frères auront le leur. — Tu as promis cela? » M. Delahais paraissait un peu inquiet. Son beau-fils se redressa : « On ne me l'a pas demandé; si vous aviez vu Élisabeth avec ses frères, vous ne songeriez pas à les séparer. Je vais aux ateliers, venez-vous avec moi, mon père? » Mais M. Delahais s'enfonça dans son fauteuil : « J'aurai bien le temps d'y aller quand tu seras parti, dit-il, je jouis de mon bon temps, il ne sera pas long; » et

les deux vieux parents, étonnés et contrariés, retrouvèrent leur calme et leur gaieté en faisant des arrangements pour donner à René, à sa femme, « à tous les frères qu'on voudrait, » la jolie petite maison à l'entrée des bois que M. Delahais venait de faire construire : « J'avais toujours cru que ce serait pour Mlle Luçay, » reprenait parfois Mme Delahais. « Eh bien, ce sera pour Mlle de Banville ; René a bien le droit de choisir, » répondait son mari, et l'on reprenait la grande question de l'ameublement, pièce par pièce. Rien n'adoucit autant un désappointement que le désir de faire plaisir aux autres.

Depuis quarante-huit heures seulement René avait parlé, depuis quarante-huit heures seulement le voile qui couvrait aux yeux d'Élisabeth le sentiment qui couvait dans son âme s'était déchiré tout à coup, et déjà il lui semblait que M. Surbach était indispensable à sa vie. Elle n'avait rien révélé à ses frères. Marc pouvait avoir quelques soupçons, mais le brusque départ de René troublait ses idées : « Elle est capable de l'avoir refusé! » pensait-il avec colère, mais il n'osait pas hasarder une question. Élisabeth n'avait pas dit que M. Surbach dût revenir bientôt.

Il était là au bout de trois jours, avant que personne l'attendît, à ce que prétendait Élisabeth, qui l'attendait depuis le moment de son départ, et les bonnes nouvelles qu'il apportait se reflétèrent bientôt sur le grave visage qu'il avait trouvé appuyé contre la vitre d'une fenêtre dans le petit salon. « Maintenant, il ne nous reste plus qu'à nous hâter, dit René en terminant son récit, et il prenait entre ses deux mains les mains de sa fiancée ; Pierre sera bientôt en état de partir, et nous irons faire notre voyage de noces en Suisse.



Si vous êtes content, dit-elle. (P. 324, col. 2.)

— René! la voix d'Élisabeth se voilait un peu, René, je ne me marierai que lorsque ma tâche sera accomplie, quand mes frères n'auront plus besoin de moi, et qu'ils auront une carrière.

— Même Henri? » M. Surbach prenait la chose en plaisanterie, mais un éclair d'inquiétude lui avait traversé le cœur; Élisabeth ne riait pas.

« Henri ? je ne sais pas... il est bien jeune... Nous pourrions peut-être l'élever à nous deux..., à la Forge, » elle rougissait violemment en parlant ainsi, « mais je ne quitterai pas Marc et Pierre tant qu'ils ne seront pas entrés l'un à Saint-Cyr, l'autre à l'École polytechnique, si Dieu nous fait cette grâce, ajouta-t-elle à demi-voix.

— Et combien de temps vous faut-il pour tout cela? » demanda René, qui s'était levé et dont le regard exprimait une colère contenue. Les deux caractères réservés et fiers, les deux fortes natures semblaient sur le point d'entrer en lutte ouverte;

Élisabeth, toute résolue qu'elle fût, jeta sur son fiancé un regard suppliant.

« Le temps que Dieu voudra, » dit-elle doucement.

René se tut, les paroles qui venaient sur ses lèvres étaient indignes de lui comme d'Élisabeth, il le sentait et maitrisait sa colère par un violent effort. « Et moi? demanda-t-il enfin.

— Nous attendrons et nous espérerons, dit Élisabeth. Jusqu'à présent j'ai toujours attendu sans espérance. »

Ces quelques mots remirent devant les yeux de René la profonde solitude des orphelins, le devoir que Dieu avait imposé à Élisabeth et qu'elle avait le droit d'accomplir jusqu'au bout ; il se mit à marcher de long en large dans la chambre. « Pierre dort! » Une main légère se posait sur son bras, il s'arrêta et s'assit, sans parler, la tête dans ses mains. Élisabeth reprit : « C'est mon devoir, René, vous ne voudriez pas que je débutasse dans notre vie nouvelle en négligeant mon devoir. Ils n'ont que moi !

— Et moi, réclama M. Surbach, qui semblait ne pouvoir parler que par monosyllabes.

— Et vous, vous m'aiderez à faire mon devoir. »

René se releva d'un bond : « Toujours le devoir! s'écria-t-il : quel devoir voyez-vous là? Pourquoi ne viendraient-ils pas tous à la Forge? Mon père comptait nous donner une maison à l'entrée des bois... Pauvre petite maison, ma mère la meublait déjà en imagination... Elle attendra. »

Élisabeth vit que la partie était gagnée; René se débattait encore contre une conviction douloureuse, mais il cédait : « Les garçons me donneraient trop à faire, dit-elle en souriant cette fois; on ne peut pas remplir deux premiers devoirs; maintenant, ils passent pour moi avant tout le reste ; plus tard... »

Élisabeth avait vaincu, M. Surbach n'insista plus. La ferme résolution de sa fiancée l'avait replacé en face des austères principes qui avaient toujours réglé sa vie ; sa raison comprenait toutes les raisons qui attachaient indissolublement la sœur à l'existence des frères ; il voyait Pierre malade, à peine convalescent, réclamant les soins les plus constants pendant de longs mois peut-être ; il sentait que Marc avait besoin d'Élisabeth et que son lucide et ferme enseignement pouvait seul le mettre en mesure de passer enfin ses examens; il admirait la puissance du devoir sur l'âme de Mlle de Banville ; mais il était homme; son affection comme l'égoïsme naturel de son cœur se révoltaient contre le sacrifice : « Le fait est qu'elle ne m'aime pas! » se disait-il le soir lorsqu'il fut rentré dans sa chambre d'hôtel.

Heureusement René était chrétien, et lorsqu'il se mit à genoux pour prier, sa colère s'évanouit, il examina devant Dieu ses motifs, la conduite d'Élisabeth, et il apprit à se mieux connaitre qu'il n'avait fait jusqu'alors. « Je suis un égoïste, se dit-il; si elle ne m'aimait pas, elle aurait bien raison. » Au fond de son âme, il sentait qu'il avait fait tort à Élisabeth en doutant de son affection parce que son devoir était le plus fort. Il courba sa tête sous la volonté de Dieu, dont il reconnaissait la main dans la résolution de Mlle de Banville. « J'aurais été trop heureux! se dit-il en soupirant, il faut attendre! » Et il ne refusa plus la conversation sur ce sujet comme il avait fait la veille pendant toute la soirée, au grand chagrin d'Élisabeth. Elle lui avait demandé de ne pas parler à ses frères du retard apporté pour eux à son mariage. « Ils n'ont pas besoin d'apprendre que je leur appartiens, » dit-elle avec plus de franchise que de réflexion.

« Vous avez promis d'être ma femme et je vous prête à vos frères, » dit René. Il avait raison : Élisabeth le sentit et lui demanda pardon d'un regard ; mais la victoire que M. Surbach avait remportée sur lui-même était complète ; il souriait en écoutant les projets d'Élisabeth, auxquels son expérience de la vie apportait de fréquentes améliorations. A chaque instant, Élisabeth voyait les difficultés s'aplanir devant ses pas. Elle était résolue à n'accepter l'aide de *personne* jusqu'au jour de son mariage. « Nous nous suffirons comme nous avons toujours fait, » dit-elle avec un peu de hauteur. M. Surbach riait : « Suffisez-vous, je veux bien, mais avec le capital de votre petite fortune; les billets de chemin de fer et le chalet au bord du lac emporteraient à eux seuls le revenu. »

Élisabeth rougit : « La fortune est déjà entamée.

— Pas trop pour aller jusqu'au bout de l'attente, que vous prolongerez le moins possible, n'est-ce pas?

— Je vous le promets, » dit Élisabeth, et son fiancé se contenta de cette assurance. « Elle m'aimera un jour! » pensait-il. Personne ne savait ce que le cœur d'Élisabeth renfermait déjà de profonde tendresse. Elle n'osait pas se l'avouer à elle-même.

A suivre. Mme DE WITT.



LE MÉGATHÉRIUM

Le Jardin des plantes de Paris vient de s'enrichir d'un des plus curieux spécimens de la faune antédiluvienne, le squelette d'un mégathérium.

Ce squelette, le premier qui soit parvenu en France, est en parfait état. Il a été soigneusement monté et orne depuis quelques jours la cour dite de la baleine, où sont exposés déjà les gigantesques ossements des grands cétacés.

Le mégathérium, dont le premier spécimen fut découvert en 1788 au Paraguay, est certainement l'un des êtres les plus étranges qui aient paru sur la terre.

Par sa forme et sa structure générale, il appartenait à cette famille d'animaux herbivores, inoffensifs, auxquels la lenteur de leurs mouvements a fait donner le nom de Paresseux ; par sa masse, au contraire, il rivalisait avec l'éléphant et les plus grands animaux connus, puisque son corps ne mesurait pas moins de 2m,50 de hauteur et 4 mètres de longueur.

Si vous allez voir le squelette exposé aujourd'hui au Jardin des plantes ou si vous vous contentez de jeter un coup d'œil sur la planche qui accompagne cette note, vous ne manquerez pas d'être frappé tout d'abord par la massive grossièreté de la charpente osseuse du mégathérium.



Squelette du mégathérium.

Si, l'étudiant avec quelque attention, vous essayez de reconstituer par la pensée le corps de l'animal dans son état normal, ses jambes arquées comme une porte gothique, l'énorme volume de ses côtes et de son bassin vous permettront de supposer avec justesse que ce géant ne devait se remuer qu'avec une excessive lenteur.

D'un autre côté, vous remarquerez l'étonnant développement de ses pattes antérieures, longues d'un mètre, larges de 30 centimètres, composées de doigts massifs et armés d'ongles formidables. Ces pattes étaient-elles destinées comme celles du tigre à déchirer une proie vivante ? Non certainement : la lenteur de l'animal, l'absence complète dans sa mâchoire de dents incisives, vous prouvent suffisamment que la nature ne l'avait destiné à se repaître que d'herbes ou de feuillages.

Votre examen ne vous conduira certes pas plus loin dans la voie des inductions. Il nous faut donc demander à la science quel était l'aspect de cet étrange animal et quel devait être son mode d'existence.

Voici ce qu'ont établi à ce sujet les recherches des savants.

Le mégathérium, dont vous connaissez la taille, devait offrir à peu près l'apparence d'une sorte d'ours gigantesque, couvert d'une fourrure longue et épaisse. Sa tête, petite et portée par un cou assez court, était munie d'une petite trompe flexible, de moins grande dimension que celle de l'éléphant et analogue sans doute à celle du tapir.

Ses pieds de devant, armés d'ongles d'une grande puissance, lui permettaient de creuser le sol profondément et d'en extraire les racines qui constituaient avec les feuilles des arbres la base de sa nourriture. Plusieurs naturalistes ont prétendu qu'il se servait aussi de ses pieds pour briser les troncs d'arbres assez gros dont il convoitait le feuillage.

Enfin sa queue, massivement construite, lui servait de support lorsque, s'accroupissant sur le sol, il le fouillait de ses ongles robustes, et en outre lui tenait lieu d'arme défensive, puisque l'on a calculé que d'un coup de ce formidable appendice le mégathérium pouvait renverser son seul ennemi redoutable, le grand crocodile antédiluvien.

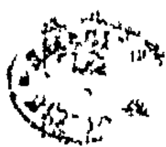
Ce Paresseux géant était donc à la fois inoffensif et inattaquable. Retiré dans les épaisses forêts qui couvraient l'Amérique à l'époque quaternaire, il vivait paisible et nonchalant, trouvant sans effort la nourriture qui lui convenait.

Ses restes se rencontrent aujourd'hui à l'état fossile dans diverses parties de l'Amérique du Sud, principalement dans le Paraguay ; aussi est-il communément désigné sous le nom d'animal du Paraguay.

Le mégathérium parait caractériser la faune quaternaire de l'Amérique du Sud, car on ne le trouve

pas en dehors de ce pays, qui possède encore aujourd'hui les seuls représentants de cette famille, représentants bien dégénérés du reste, tels que le tamanoir et le tatou.

H. NORVAL.



LES VENDANGES

Il n'y a encore que quelques années, vers la fin de septembre ou le commencement d'octobre, on voyait à certains jours dans nos villages le garde champêtre escorté du tambour municipal s'arrêter solennellement sur la grande place ; après un roulement de caisse appelant les curieux, le fonctionnaire se mettait à lire d'une voix nasillarde l'ordonnance par laquelle monsieur le maire enjoignait aux gens de la commune d'avoir à récolter dès le lendemain le raisin de leurs vignes. C'était là ce qu'on appelait le ban des vendanges. Étrange coutume qui obligeait le propriétaire dont le raisin était trop mûr, comme celui chez qui il était encore vert, à faire leur récolte au même moment, sous prétexte que les vendangeurs, travaillant chacun à sa guise, se seraient autrement spoliés les uns les autres.

Aujourd'hui, cela est changé et chacun vendange sa vigne quand bon lui semble. Les vendanges commencent le 15 septembre dans le Midi et sont terminées vers le 20 octobre dans le Nord.

Quelle fête dans tout le pays que le jour des vendanges ! Dès le matin les travailleurs viennent se ranger sur la place du village : journaliers, ouvriers, paysans, femmes, enfants, vieillards, viennent offrir leurs services aux propriétaires, car la récolte doit être rapidement faite et les vignerons ne pourraient y suffire.

Chaque propriétaire de vigne vient recruter ses travailleurs, et la petite troupe, armée de couteaux, de serpes, portant paniers, corbeilles, hottes, se dirige gaiement vers le coteau, où les pampres à demi rougis laissent apercevoir leurs beaux fruits veloutés ou dorés.

Une fois arrivés, les vendangeurs se placent à l'entrée des allées de la vigne, et, s'agenouillant au pied des ceps, à l'aide de leurs couteaux ou simplement avec leurs ongles, ils coupent soigneusement les grappes et les rangent dans leurs paniers. De robustes gars portant sur leur dos de vastes hottes en osier circulent dans les rangs et rassemblent le contenu des paniers, qu'ils vont décharger au pressoir.

Que de cris, que de rires, pendant toute la journée ! Bientôt les travailleurs ont les mains et les bras rougis jusqu'au coude par le jus du raisin ; les novices inexpérimentés se barbouillent jusqu'aux oreilles en voulant essuyer la sueur qui ruisselle sur leur front ; car il fait chaud, et le soleil frappe vigoureusement sur le terrain desséché de la vigne.

Aussi, par les soins du maître, un domestique circule parmi les travailleurs et leur distribue généreusement le petit vin de l'année dernière. Qu'y a-t-il d'étonnant si le soir, le vin et le soleil aidant, les vendangeurs donnent un libre cours à leur gaieté ? Le front couronné de pampres, la figure rougie, semblables aux compagnons du dieu Bacchus, ils rentrent au village en chantant et en dansant des rondes folles.

Mais la gaieté n'est pas moindre et les rires ne résonnent pas avec moins de vigueur entre les murs du pressoir, vaste hangar où le raisin va se transformer en vin.

Les porteurs de hottes arrivent et viennent décharger leur récolte dans de grandes auges de bois. Aussitôt les *fouleurs*, pieds et jambes nus, entrent dans les auges, et, quelquefois au son du violon, se mettent à danser en cadence, écrasant sous leurs pieds le raisin, que l'on a eu quelquefois le soin de débarrasser auparavant de sa grappe.

Peut-être vous récrierez-vous sur ce mode de foulage du raisin ? Il n'en est cependant pas de meilleur. L'écrasement au moyen des pieds nus a l'avantage de faire sortir le jus du grain sans broyer les pepins, qui communiqueraient au vin une saveur âcre et désagréable.

A mesure que le jus s'échappe des grains, il s'écoule dans des baquets que l'on va vider dans de vastes cuves en chêne, de forme conique, pouvant contenir jusqu'à 5000 litres.

Le jus placé dans ces cuves, qui porte le nom de moût, ne tarde pas à entrer en fermentation. Dès le lendemain de l'encuvage, la masse se met à bouillonner et à dégager du gaz carbonique en grande abondance. Les matières que le jus tenait en suspens sont portées à la surface par le gaz et y forment une sorte de croûte écumeuse, désignée sous le nom de chapeau de la vendange. Quand cette croûte devient par trop épaisse, les ouvriers montent, au moyen d'échelles, au sommet de la cuve, brisent le chapeau et brassent vigoureusement le liquide avec une perche pour bien mélanger le tout.

La fermentation reprend alors, mais avec moins de vigueur, et au bout d'un temps plus ou moins long selon la nature du raisin (généralement cinq ou six jours), elle cesse complétement. Le moût est devenu du vin. Il a pris sa couleur rouge et a échangé sa saveur douce primitive pour un goût fortement alcoolique. C'est que le sucre qu'il contenait a été transformé en alcool par la fermentation.

Il s'agit alors de procéder au décuvage. Le vin est soutiré au moyen d'une cannelle placée dans la partie inférieure de la cuve et mis dans des tonneaux, où il continue à fermenter doucement. Il ne restera plus, après cette dernière fermentation, pour le rendre propre à être mis en bouteille, qu'à le débarrasser de ses impuretés au moyen du collage. Cette opération



Les vendanges à Suresnes, dans les environs de Paris (P. 328, col. 1.)

consiste simplement à verser dans le tonneau de la gélatine ou du blanc d'œuf, qui, en se précipitant entraîne les matières en suspension.

Mais il reste encore dans la cuve un résidu de matières solides qui forme ce qu'on appelle le marc. On l'enlève à son tour dans des baquets et on le porte sous le pressoir, où, fortement comprimé, il fournit du vin de qualité inférieure.

Enfin, une fois ce marc complétement débarrassé de sa liqueur, on le mouille d'eau, on le laisse fermenter et on obtient par une nouvelle pression un vin léger, aigrelet, la *piquette*, boisson réservée aux vignerons.

J'ai dit que la vendange est une fête au village; nous devrions en faire une fête nationale, car on peut dire sans emphase que le vin est par excellence une liqueur française.

Il est aussi l'un des plus magnifiques produits de notre sol et l'une des bases les plus solides de notre richesse nationale.

La France produit à elle seule plus du tiers du vin consommé dans le monde. Sa production moyenne annuelle n'est pas de moins de 40 millions d'hectolitres, et elle atteint dans les bonnes années 70 millions d'hectolitres. La superficie des terres cultivées en vignes dans toute la France dépasse 2 millions d'hectares.

Pour vous donner une idée de l'importance de cette industrie, il me suffira de vous dire que d'après un éminent économiste, si l'on calcule tous les gens qui s'occupent du vin, vignerons, tonneliers, fabricants de bouteilles, marchands de vin, distillateurs, entrepreneurs de transports spéciaux, etc., on arrive à ce résultat, que l'industrie viticole fait vivre près du tiers de la population de la France.

Mais ce n'est pas seulement par l'abondance de ses produits viticoles que notre pays occupe le premier rang dans le monde, c'est encore par leur excellence et leur étonnante variété.

Il est bien des pays qui produisent d'excellents vins, la vallée du Rhin, l'Espagne, par exemple; mais ces vins ne se recommandent que par des qualités spéciales; ce sont des stimulants, des liqueurs, et ils ne peuvent guère, comme les vins français, servir de boisson de table, à la fois saine, fortifiante et agréable.

Les vins français se divisent en six grandes catégories : vins de Bordeaux, vins de Bourgogne, vins du Midi, vins de l'Est, vins de Champagne et vins-liqueurs du Roussillon.

Tous ces vins, à l'exception des deux derniers, sont des vins de table rouges ou blancs.

Les principaux crus des vins de Bordeaux sont situés dans le département de la Gironde. Ce sont le château-margaux, couronné en 1815 au congrès de Vienne comme le roi des vins, le château-laffite, le château-la-tour, le hautbrion, le sauterne, le saint-émilion.

Les crus les plus renommés de Bourgogne se trouvent dans la Côte-d'Or et sont le chambertin, le romanée, le clos-vougeot, le beaune, le corton.

Parmi les crus dits du Midi, ceux du département de l'Hérault sont les plus renommés, et dans l'Est ceux du département du Jura.

Quant aux vins de Champagne, ils appartiennent à une classe toute spéciale : ils sont mousseux.

Contrairement à ce que bien des personnes se figurent, le vin de Champagne tel que nous le connaissons aujourd'hui est une invention toute moderne. Au moyen âge et presque jusqu'à notre époque, les vins de ce pays étaient des vins rouges de table d'une qualité du reste fort estimée. Ce n'est que sous Louis XV qu'un propriétaire champenois eut l'idée de fabriquer du vin mousseux. Ce vin pétillant, aromatique, eut un tel succès, que tous les viticulteurs de la Champagne s'empressèrent d'imiter cet exemple et abandonnèrent la fabrication du vin ordinaire pour celle du vin mousseux.

La fabrication de ce vin demande de grands soins et une manipulation toute spéciale sur laquelle il est nécessaire que je vous donne quelques détails.

On le prépare avec du raisin rouge dont on a soin de retirer par pression la peau avant le foulage, pour que le vin reste blanc. La fermentation est opérée dans des tonneaux et conduite lentement; puis, au bout de dix jours, le vin est descendu dans des caves très-fraîches et la fermentation active cesse. Après un certain temps le vin est soutiré, collé soigneusement et mis en bouteilles d'une grande solidité que l'on ferme soigneusement au moyen de bouchons maintenus par des fils de fer. Ces bouteilles une fois remplies sont couchées horizontalement.

En peu de temps, le vin, dont la fermentation a été arrêtée et qui contient par conséquent encore une certaine quantité de sucre, reprend son activité. Dès que les ouvriers s'aperçoivent que le vin s'est remis à fermenter, ils transportent les bouteilles dans des caveaux où règne une température constante de 10 degrés et les placent horizontalement dans des casiers.

Les bouteilles restent dans ce caveau un temps fort long, jamais moins de dix-huit mois. Pendant ce temps, la fermentation se continue avec vigueur et quelquefois avec tant de force, que bon nombre de bouteilles éclatent.

Lorsque le vin a cessé de travailler, on déplace les bouteilles et on les range dans des casiers de façon que le goulot soit complétement renversé. Dans cette position le dépôt produit par la fermentation vient se précipiter sur le bouchon. Il s'agit alors d'enlever ce dépôt, dont la présence rendrait le vin trouble. On comprend que c'est une opération fort délicate.

L'ouvrier prend la bouteille avec soin, en la maintenant le fond en l'air et le goulot en bas; il détache les fils de fer, et, d'un geste rapide comme l'éclair, il enlève le bouchon, laisse tomber le dépôt, et, retournant la bouteille dans sa position normale, il

ferme le goulot avec sa main, tandis qu'un autre ouvrier lui tend un bouchon préparé qu'il enfonce prestement après avoir essuyé la surface interne du goulot. Il faut une grande habitude et une étonnante légèreté de main pour exécuter ce véritable tour de force ; aussi je ne vous conseille pas d'essayer de l'expérimenter vous-même sur une bouteille de champagne.

Après cette dernière opération, le bouchon est ficelé, coiffé d'une enveloppe de cire ou de métal et prêt à être expédié.

Vous voyez que les mille difficultés qui entourent la fabrication du champagne expliquent pourquoi ce produit est si cher. Aussi des fabricants moins scrupuleux trouvent-ils plus simple de le faire de toute pièce au moyen d'un vin blanc préparé comme l'eau de Seltz.

Après ce rapide aperçu des produits de nos vignobles et du résultat de nos vendanges, permettez-moi de vous dire un mot sur les premières origines de cette source de notre richesse.

Selon quelques historiens, ce sont les Phocéens qui importèrent la culture de la vigne en Gaule, 700 ans avant Jésus-Christ. En tout cas, au temps de César, la vigne n'était connue que dans le midi de la Gaule. Sous le règne de Childebert, sa culture se propagea jusque dans le bassin de la Loire; mais au moyen âge seulement elle atteignit la Champagne et l'Ile-de-France.

Il est probable que ce n'est que dans les temps modernes que la fabrication des vins français atteignit sa perfection. Les Anglais furent les premiers à apprécier le bordeaux, mais jusqu'au règne d'Henri IV on classait parmi les crus les plus estimés les vins aigrelets d'Argenteuil et de Suresnes.

P. VINCENT.



LA FAMILLE DURAND

A L'EXPOSITION DE VIENNE[1]

XI

De Munich à Vienne.

Tout s'expliqua au moment du départ.

Comme j'allais pour prendre les billets : « C'est fait, » me dit le docteur. Et nos bagages enregistrés, il montra ses billets à un employé qui nous précéda vers un long wagon d'aspect tout particulier.

Une sorte de valet de chambre nous reçut. Nous entrâmes dans une espèce de galerie très-bien éclairée où se voyaient rangés de chaque côté des siéges transversaux.

1. Suite. — Voy. pages 202, 222, 229, 254, 267, 280, 299 et 315.

« Lits ! » dit le docteur au domestique, qui, après nous avoir comptés des yeux, se mit aussitôt à tirer des coulisses d'ici, à dresser des échelles de là, à travailler enfin comme il me souvint avoir vu faire un soir sur une scène de théâtre où l'on opérait un changement à vue. Toujours est-il qu'en un clin d'œil sept lits, garnis de matelas, de couvertures, d'oreillers, de draps bien blancs, de rideaux placés sur deux étages, dans des espèces d'alcôves ou plutôt de cabines longues et basses, se trouvèrent mis à notre disposition.

Lolotte et Toto regardaient ébahis, se demandant d'où pouvait sortir tout ce mobilier. Tante Joséphine et maman disaient à l'unisson : « Mais c'est merveilleux !

— Je vous avais promis un lit, reprit le docteur, parlant à ma mère, en voilà un pour chacun de nous. Tirez vos rideaux, mesdames, vous serez chez vous ; bonne nuit ! à demain ! »

Et le docteur disparut dans sa cabine.

J'aidai Lolotte et Toto, enchantés de l'aventure, à s'installer l'un au-dessus de maman, l'autre au-dessus de tante Joséphine.

Quand, quelques minutes plus tard, le train se mit en marche, nous étions tous entrés en pleine et paisible possession de nos confortables couchettes; nous échangeâmes un bonsoir général, et pour ma part je ne tardai pas à m'endormir du meilleur sommeil.

Vers une heure du matin le train atteignit la frontière autrichienne, et les agaçantes formalités de vérification douanière forcèrent chacun de nous, — moins les deux enfants, qui dormaient comme dix, — à quitter sa place.

Cela dura une grande heure, après laquelle il nous fut permis de nous réinstaller dans nos chambres respectives...

Mais en juin les nuits sont courtes : dès deux heures et demie le ciel commençait à blanchir. Toutefois, à l'aide des rideaux soigneusement tirés devant les vasistas, il nous fut loisible de prolonger artificiellement la durée de l'ombre.

Vers quatre heures et demie cependant, me sentant suffisamment reposé, je quittai mon lit avec l'intention d'aller me promener un peu dans la galerie... Chemin faisant, je fus abordé par le domestique, qui ouvrit devant moi un cabinet de toilette des mieux aménagés : vaste lavabo, fontaine à bec-de-cygne au-dessus, glace, serviettes, brosses... toutes choses que je mis à profit sans me faire prier...

Oncle Philippe me rejoignit bientôt. Nous nous mîmes à la fenêtre, contemplant avec extase le panorama que la rapidité du train faisait dérouler dans les rayons légèrement embrunis du soleil matinal.

A ce moment la ligne ferrée abordait une vallée au fond de laquelle courait un large cours d'eau. « C'est sans doute le Danube, » dit oncle Philippe. Je consultai mon guide, c'était bien le Danube. Il ne me fit pas l'effet de mériter la désignation de fleuve aux *flots bleus* que je lui avais entendu souvent

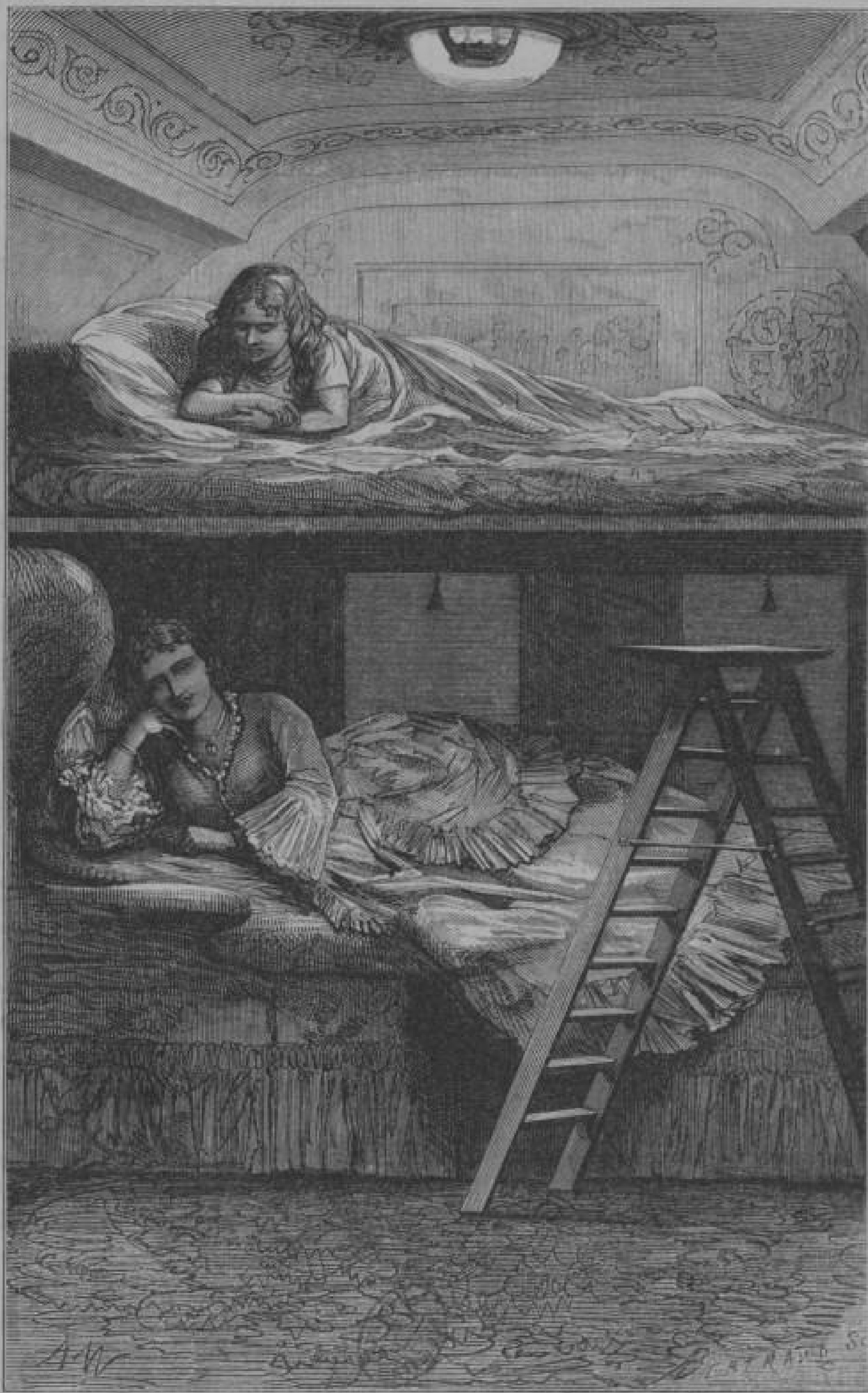
appliquer : car ses ondes tumultueuses me parurent, ce jour-là du moins, du grisâtre le plus terne, j'oserai presque dire le plus sale.

Un à un tous les membres de la petite caravane vinrent nous rejoindre, le docteur d'abord, puis tante Joséphine, puis maman et Lolotte... Toto seul était livré aux douceurs du sommeil; bientôt cependant il descendit, et en un tour de main la chambre à coucher, dont on ouvrit toutes les fenêtres, fut redevenue un salon très-bien aéré. A un buffet quelconque nous eûmes le temps d'aller prendre qui un bouillon, qui une tasse de lait, et nous n'eûmes plus qu'à nous laisser arriver à Vienne.

Vers neuf heures nous entrâmes dans une région à la fois très-accidentée et très-forestière qui indiquait l'approche d'une grande ville, car à chaque éclaircie des bois nous voyions des groupes de coquettes villas... Puis la campagne se découvrit et s'aplanit. Nous aperçûmes à notre droite, sur une légère éminence, le château de Schœnbrünn (ou belle fontaine), résidence d'été de la cour autrichienne, et célèbre au point de vue de l'histoire dynastique de France parce qu'il servit de résidence au fils de Napoléon, le duc de Reichstadt, qui y mourut en 1832.

C'est, dans un site qui semble presque apprêté, une grande bâtisse plate et monotone qui ne nous donna nullement l'envie de retourner la voir de près.

A partir de là commencent à se montrer le long de la route les usines, les manufactures, les entrepôts... C'est la banlieue de Vienne, dont nous voyons pointer les monuments en nous penchant hors du wagon.



Le wagon-lit. (P. 231, col. 2.)

A dix heures précises nous entrons dans une immense gare où de nombreux employés crient : *Vine! Vine!* ce qui s'écrit *Wien* et pour nous signifie Vienne.

Nous sommes au terme de notre voyage.

XII

Où le docteur se met justement, mais inutilement en colère, et où l'on voit qu'il y a de cupides et d'honnêtes gens partout.

Prévenu que j'étais, moi intendant ou maréchal-des-logis, de la difficulté qu'offrait la question du logement dans la ville, vu les prétentions excessives des hôteliers, désireux d'exploiter aussi largement que possible la période de l'exposition, je dis au docteur et à l'oncle Philippe, qui m'approuvèrent, que mon intention était de prendre à l'heure deux fiacres à l'aide desquels nous pourrions au besoin, avant de nous installer, voir plusieurs hôtels et discuter les conditions de notre séjour.

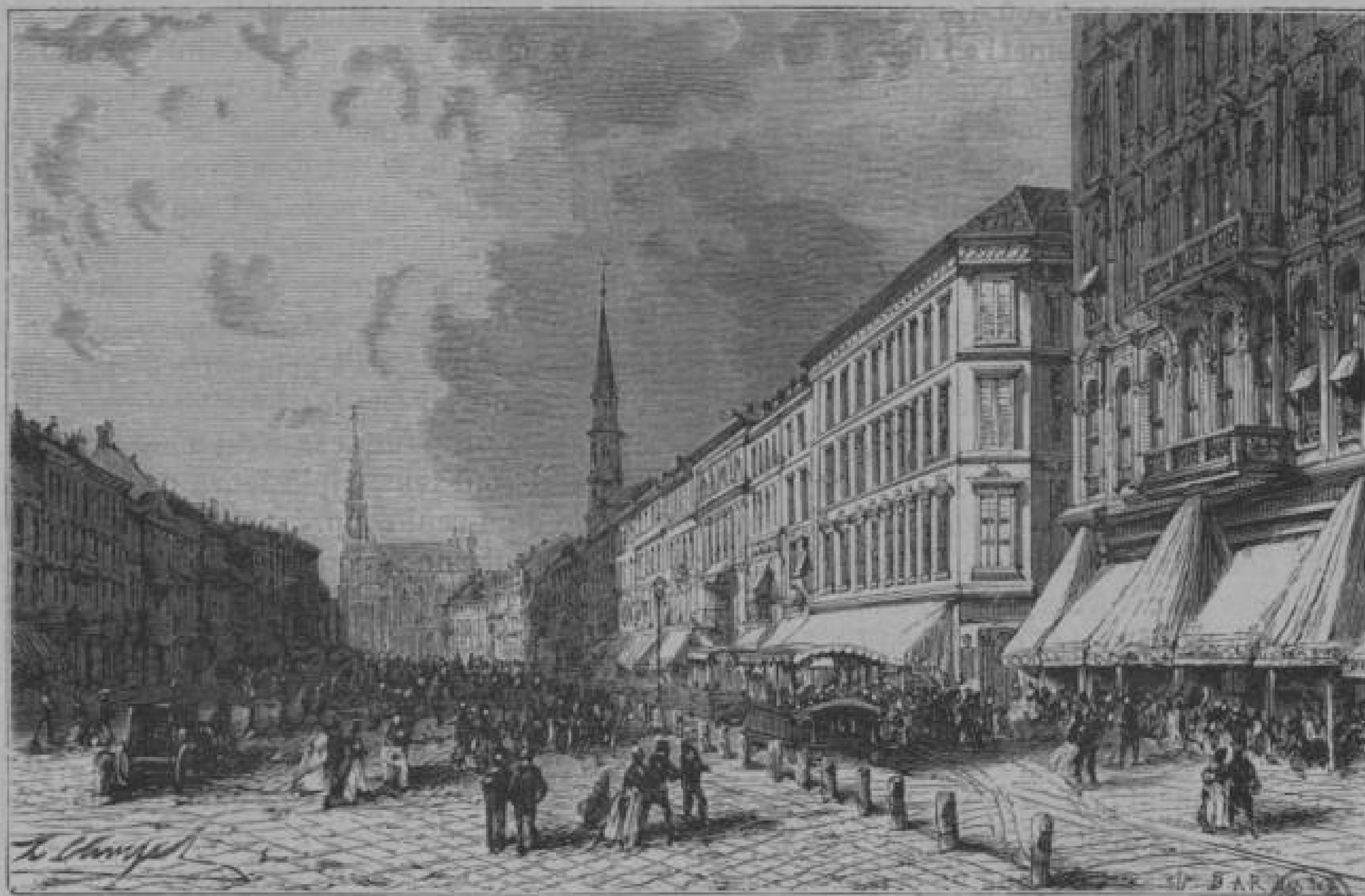
Je sortis donc de la gare pour hêler sur la place deux cochers avec lesquels je voulus faire aussi mon prix, — comme m'y engageaient les excellentes indi-

cations de mon Guide, — et, dois-je te l'avouer? je ne me trouvai pas mal d'avoir en ce cas l'assistance de Toto le germanisant, qui possédait assez bien déjà les termes de numération pour qu'il me fût possible par sa bouche de faire bien nettement nos conventions avec ces hommes.

On charge les colis et nous voilà roulant vers le centre de la ville.

Mon Guide me donnant le nom de plusieurs hôtels classés par ordre, je dis au cocher de nous conduire à l'un des premiers cités, — que tu me permettras de ne pas désigner autrement.

Une pluie fine commençait à tomber quand nous arrivâmes à la porte de ce logis: tu t'expliques, n'est-ce pas? que ce trajet, accompli dans une voiture close, sous la menace de la pluie, avec la perspective d'une installation difficile, ne m'ait pas permis de recevoir des divers aspects de la ville une impression bien significative, et tu me laisses tout aux soins de la susdite installation. La seule chose que je pus remarquer, c'est que notre voiture longea un moment une belle rue que la pluie n'empêchait pas d'être fort animée, et à l'angle de laquelle je vis ces mots: *Prater strasse*, la rue du Prater.



Le Prater strasse, à Vienne. (P. 333, col. 1.)

Hôtel de premier ordre, avais-je lu sur le Guide. La maison devant laquelle nous nous arrêtâmes avait en effet assez grand air, et le mouvement qui se faisait sous le porche était de nature à certifier qu'elle était fort bien hantée.

Des valets veulent s'élancer pour prendre nos malles; d'un geste, je suspends leur zèle, et Toto, le docteur et moi nous entrons au bureau. Là, parlant à une sorte de majordome qui s'exprimait dans notre langue, nous entamons le marché, en stipulant que nous voulons avoir le prix net, exact, complet, accessoires compris. « Fort bien! » dit l'homme, qui avait compté de la tête et des doigts et qui, oubliant notre nationalité dans le feu de ce petit travail, nous lance flegmatiquement à la face ces deux mots allemands, dont le premier, aspiré comme aspirent les Viennois, n'est rien moins qu'une espèce de terrible déchirement de gorge : « *Achtzig Gulden.* »

— Hein! fait le docteur, à qui le seul caractère hérissé de cette locution fait instinctivement dresser l'oreille.

— Quatre-vingts florins, articule alors le majordome avec la plus molle placidité.

— Quatre-vingts florins, répétai-je, c'est-à-dire tout juste deux cents francs!

— Vous ne nous avez pas bien compris sans doute, reprend le docteur; vous calculez probablement pour la quinzaine ou tout au moins pour la semaine, — mais c'est le prix pour la journée que nous voudrions connaître.

— Pour *le* journée, *oui*, précise l'Allemand.

— Combien de chambres, alors? combien de lits nous donnez-vous?

— Chambres, trois; lits, cinq: un lit, douze florins; *la* service, cinquante kreutzers (1,25).

— Par lit, ça fait bien vos quatre-vingts florins, sans compter les étrennes au garçon.

— C'est à volonté de monsieur.

— On mange chez vous?

— Certainement.

— Les plats bien *chauds*, n'est-ce pas? ajoute le docteur, qui commence à s'impatienter.

— Chauds, froids aussi.

— Combien le repas?

— Oh! à carte! depuis quatre, cinq florins, répond l'autre aussi tranquillement que s'il eût dit deux sous.

— Bon! dit le docteur, mettons quatre florins! cinq fois quatre font vingt, en ne comptant pas les enfants; deux fois vingt font quarante, soit cent francs, sans les pourboires; voilà nos petits trois cents francs pour dormir pendant une nuit et manger pendant un jour; ajoutons-en cinquante de menus frais pour rester dans les mêmes eaux. Dix jours, 3500 francs; vingt jours, 7000 francs; un mois, 10 500... Eh bien, mais ça promet! » Puis, s'inclinant devant le majordome : « Merci, monsieur, de vos agréables renseignements. Nous allons probablement revenir... si nous ne trouvons pas plus cher. »

L'Allemand le regardait sans paraître comprendre, car il s'inclinait aussi, mais de l'air le plus obséquieux. Le docteur était tout simplement furieux. Il m'entraîna dans la voiture en criant : « A un autre, mon ami, à un autre! »

Je donnai l'adresse d'un autre hôtel au cocher, et nous voilà roulant de nouveau.

Au second hôtel, — de première classe encore, — ce fut avec quelque peine que nous pûmes entrer en discussion des prix, et, bien que l'aspect du lieu ne nous parût pas de nature à justifier d'aussi extravagantes prétentions, il arriva que le chiffre fixé dépassait encore de quelque *Gulden* l'addition du précédent logis.

« Diable, fis-je, est-ce que nous allons être obligés de subir cet égorgement?

— Non, certes, repartit le docteur, assez des hôtels de première classe : voyons un peu ceux de la deuxième. »

Et je dis au cocher un nom qui, d'après mon Guide, devait être celui d'une hôtellerie secondaire. Là, en effet, les taux s'abaissaient un peu, mais si peu, si peu! Le coucher et la nourriture y étaient encore taxés au bas mot à quelque 30 francs par personne.

« C'est tout bonnement monstrueux, grondait le docteur outré, en retournant vers la voiture où se morfondaient maman, tante Joséphine, oncle Philippe et Lolotte; pour ma part, avant d'accepter une aussi flagrante volerie, je coucherai plutôt à la belle étoile, et me nourrirai de pain sec.

— Mon Dieu! fit maman, plaie d'argent n'est pas mortelle, abritons-nous là pour un jour ou deux; et nous aviserons d'ici là.

— Mais, madame, je vous répète que c'est une indigne volerie; et, comme après tout je me moque bien de quelques pièces d'argent, il y a pour moi une sorte d'amour-propre national à ne pas me laisser tondre impunément.

— Moi, fit Toto, je voudrais bien déjeuner.

— Tout à l'heure, répliqua brusquement le docteur. Çà voyons, voyons, nous serait-il démontré que dans une ville de 800 000 âmes le mot est si bien donné entre tous les vendeurs d'abris et de nourriture qu'on n'y trouve pas un toit sous lequel, étant même tenu compte de la situation exceptionnelle que crée l'Exposition, il soit possible de se réfugier sans accepter d'être sottement dupe d'une honteuse spéculation. »

Ainsi avait parlé le docteur, en pleine eau du ciel, car dans le feu de sa péroraison il oubliait de s'abriter sous le parapluie qu'il tenait à la main. Toto et moi nous attendions sous le parapluie que j'avais ouvert. Singulière situation pour délibérer, comme tu vois, et la délibération ne semblait guère devoir aboutir, — vu le sentiment qui animait le docteur.

Un homme d'une quarantaine d'années, d'une mise très-modeste et qui devait être un ouvrier, passait par là les mains dans ses poches et le cou renfoncé dans le collet de sa veste qu'il avait relevé pour se garantir un peu de l'eau qui ruisselait sur sa casquette. Il s'était arrêté sans que nous le remarquions, mais sur les derniers mots du docteur :

« Vous avez bien raison, monsieur, se prit-il à dire dans un français à peine affecté de germanisme, et chacun dit ici que les hôteliers perdent la bonne réputation du pays, car c'est chez tous la même chose. Ils ont tous triplé leurs prix, espérant faire fortune d'un seul coup.

— Mais ils ne feront rien du tout, riposta le docteur sans paraître prendre garde au singulier hasard qui lui envoyait un tel interlocuteur; la chose se dira partout, et l'on ne viendra pas.

— C'est bien ce que chacun pense, monsieur; ils ont déjà fait grand tort à l'Exposition. Au surplus, monsieur, vous devriez voir dans les maisons; il y a beaucoup de chambres à louer, et je crois que c'est moins cher.

— Mais où nous adresser... sans savoir la langue, par ce temps?...

— Si vous voulez permettre que je vous aide un peu à trouver un écriteau...

— Comment donc, avec reconnaissance! mais cela va vous déranger.

— Tenez-vous à ce quartier, monsieur?

— Nous voudrions être au centre de la ville, et convenablement.

— Oh! très-bien! J'ai justement remarqué tantôt en passant sur Am-Heumarkt beaucoup d'écriteaux à la porte de belles maisons. Allons-y, c'est tout près. »

Le brave homme ne se décida qu'avec une très-évidente humilité à entrer dans notre voiture.

Alors seulement le docteur songea à lui demander comment il se faisait qu'il parlât français. Nous supposions qu'il avait habité la France; mais c'était en Russie, où il était allé en qualité d'ouvrier ébéniste, qu'il avait appris notre langue.

Nous étions arrivés sur le boulevard qu'il avait indi-

qué. Il fit arrêter en nous disant : « Voilà des écriteaux. » Nous descendîmes, et nous approchâmes d'un de ces bouts de cartons, dont la pluie faisait pleurer l'encre.

« Justement, dit l'homme, celui-ci est écrit en allemand et en français. On parle peut-être français dans la maison. Entrons. »

Il entra ; il parla au concierge : on lui montra le fond d'une vaste cour, ou plutôt d'un jardin, que nous traversâmes à sa suite. Il sonna sur un palier pavé en mosaïque, ma foi ! Une servante vint à qui il parla ; puis une vieille dame, à qui il dit en français que nous étions des voyageurs français cherchant un logement. La dame nous pria, en assez bon français, d'entrer, pour voir ce qu'elle avait à nous offrir : à savoir un salon, assez luxueusement meublé, une autre grande et belle chambre communiquant avec ce salon, puis un gentil cabinet séparé. Il n'y avait que trois lits, mais la dame s'offrait à en dresser et à garnir encore autant si besoin était... Bref, une sorte d'appartement assez complet pour la circonstance. Et tout cela moyennant 10 florins (25 fr.) par jour, à la condition qu'on prît pour une quinzaine, qui par conséquent serait comptée à raison de 150 florins. Sur une observation elle abaissa à 120 (300 fr.) Ce n'était certes pas donné, puisque cela faisait trois chambres louées à raison de 7200 francs l'an : mais eu égard au compte des hôteliers qui nous demandaient en moyenne six ou huit fois cette somme, et comme en résumé cela ne mettait le coucher de chacun de nous qu'à 3 ou 4 francs par nuit, nous crûmes pouvoir tomber d'accord avec cette vieille dame, qui d'ailleurs semblait pleine d'affabilité et qui parlait français, — détail à considérer chez une hôtesse.

Quand tout fut bien convenu, arrêté, le docteur et moi, en nous dirigeant vers les voitures, nous cherchâmes des yeux notre obligeant cicerone pour le remercier du service important qu'il venait de nous rendre, et peut-être aussi avec l'intention de lui en témoigner *autrement* notre reconnaissance : mais nous ne le vîmes plus. Il s'était discrètement esquivé pendant que nous discutions les derniers termes de l'accord; les domestiques nous dirent qu'il venait de passer devant eux en les saluant, et qu'il s'était éloigné.

On n'est ni plus absolument serviable, ni plus entièrement délicat. Ce brave artisan, qui ne nous avait jamais vus, que nous ne rencontrerons peut-être plus jamais, avait ainsi trouvé le moyen de racheter par un élan tout spontané de bon sens et de bon cœur les fâcheuses impressions que nous avions ressenties de nos premières relations avec quelques-uns de ses trop cupides compatriotes.

Et comme si le ciel eût voulu fêter cet acte à la fois si simple et si digne d'un honnête homme, en ce moment même le soleil reparut, nous promettant une belle après-midi.

A suivre. EUGÈNE MULLER.



LE DÉPART DES HIRONDELLES

Est-il un oiseau plus gracieux, plus élégant, que l'hirondelle? Voyez avec quelle légèreté elle plane dans les airs, rapide, infatigable, comme elle s'élève soudain, retombe en une courbe gracieuse, poursuivant son invisible proie. Est-il un autre oiseau qui mérite plus qu'elle d'attirer notre sympathie? Sa venue nous annonce le retour du printemps, du soleil. Ses essaims joyeux, loin de fuir notre contact, ont une prédilection marquée pour les lieux que nous habitons.

Les voilà, volant au-dessus de l'animation de nos rues, lançant au milieu du vacarme de l'activité humaine ce cri perçant et cependant si harmonieux puisqu'il nous apporte avec lui les rayons du soleil. Le ciel, zébré par leur vol rapide, paraît plus bleu.

Ce n'est pas dans la solitude, loin des villes, ou dans quelque retraite obscure, qu'elles vont construire leurs habitations. C'est à l'ombre de notre toit, à l'angle de notre fenêtre, que, charmants architectes, elles vont suspendre ces légers édifices auxquels se rattachent tant de gracieuses légendes.

Et comptez-vous pour rien les services qu'elles nous rendent? Avec quelle ardeur elles se livrent à la tâche que leur a confiée le divin Créateur.

Elles viennent purger notre atmosphère de ces milliers d'insectes qui, sans leur présence, se multipliant outre mesure, rendraient notre pays aussi inhabitable que les bords empestés de moustiques de l'Amazone ou du Gange.

Voyez-les s'élançant dans les airs, points noirs perdus dans la nue ; elles vont poursuivre dans ces régions élevées nos ennemis, apportant en même temps au cultivateur la promesse d'une belle journée.

Puis elles s'abaissent, leur vol rase la terre ; cependant le ciel est pur, mais bientôt voilà au loin les nuages gris ; c'est la pluie, c'est l'orage que nous annonçait l'hirondelle.

Aussi le paysan, si peu sensible cependant aux beautés de la nature, aux bienfaits de la création, a-t-il pour l'hirondelle une sorte de vénération. Jamais il ne lui tendra de piége, jamais il ne cherchera à lui nuire. Malheur à celui qui touche au nid de l'hirondelle, car ce nid porte bonheur, il protége la ferme, la grange, contre la foudre et l'incendie. Touchantes superstitions, qu'il ne faut point détruire, car elles protégent un animal si utile, si doux.

Mais les feuilles commencent à jaunir; déjà la forêt se couvre de tons d'or et de pourpre ; l'hiver s'approche. Les charmantes messagères du printemps paraissent consulter anxieusement l'horizon. On les voit s'élever en troupes dans les airs en poussant des cris perçants ; puis elles vont s'abattre sur un toit et là paraissent tenir conseil. On entend leurs petits cris ; on croirait pouvoir suivre leur conversation. « Oui, dit l'une d'elles, ne vous y

trompez pas; croyez-en mon expérience; c'est l'hiver qui approche. Il faut partir et cela sans retard, car notre route est longue; et malheur à celle qui se laisserait surprendre par le froid! »

Puis, les jeunes, les inexpérimentées protestent: « On est fort bien ici; pourquoi partir? »

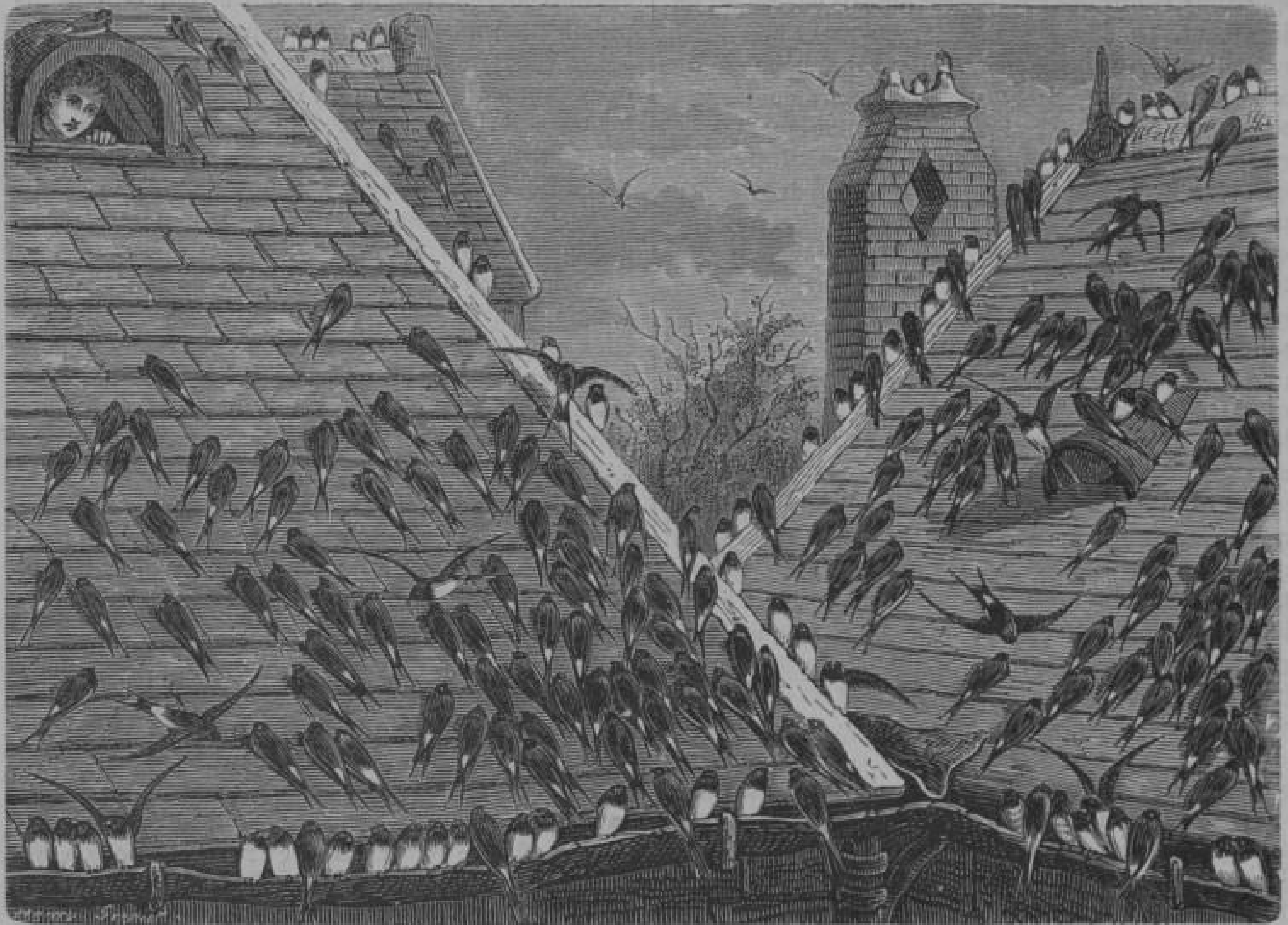
Alors toute la troupe reprend sa volée; elle s'élève dans les airs, elle paraît interroger l'horizon. Pendant plusieurs jours même manége; puis plus de doute: les premières feuilles tombent, les insectes se font rares, il faut partir. Mais nos charmantes amies ne se décident qu'à regret; elles vont parcourir ensemble tous les lieux qui leur sont chers, et partout en passant elles poussent des cris, comme si elles disaient: « Nous allons partir! Nous allons partir! »

Enfin le dernier jour est arrivé, généralement la fin de septembre; elles se réunissent sur quelque édifice élevé, puis soudain on entend un grand cri, et l'essaim prend son vol, tourne deux ou trois fois pour s'orienter, puis se dirige vers le sud en droite ligne et disparaît bientôt à nos regards.

Où vont-elles? Bien loin, par delà les mers, jusque dans le centre de l'Afrique. Dans ce long voyage plus d'une succombe, de faim, de fatigue, parfois aussi sous la serre cruelle d'un émouchet.

Il reste cependant toujours quelques retardataires qui sont surprises par l'hiver. On prétend que, voyant l'impossibilité de se nourrir pendant cette saison rigoureuse, elles se blottissent dans les trous des murailles, et y restent engourdies à la façon des marmottes, pour se réveiller dès qu'une température convenable les ramène aux conditions ordinaires de leur existence. J'ajoute que ce fait, cité par des naturalistes sérieux et appuyé sur des témoignages nombreux, est néanmoins fort controversé.

En tout cas, si les hirondelles nous quittent, nous pouvons nous en consoler aisément, car nous les verrons revenir, et avec elles le printemps et ses fleurs.



Le conseil du départ. (P. 335, col. 2.)

Vous me demanderez peut-être si les hirondelles reviennent à l'endroit qu'elles ont habité l'année précédente. On le croit: de nombreuses expériences faites sur des hirondelles marquées ont prouvé que la même famille revenait pendant plusieurs années habiter le même nid. Les anciens avaient remarqué déjà cet amour de l'hirondelle pour son foyer, et ils en avaient fait un des emblèmes de l'affection constante.

Th. Lally.





Il entraînait Élisabeth dans ses expéditions. (P. 337, col. 2.)

UNE SŒUR[1]

CHAPITRE XXV

Le couronnement de l'œuvre.

Depuis plus de deux mois, Pierre et Élisabeth étaient établis à Montreux; deux petites chambres éblouissantes de propreté, dans une *pension* tranquille, avaient été préparées d'avance, sur l'ordre de René Surbach, qui avait consenti à retarder son bonheur, mais qui n'avait pas renoncé à prendre soin d'Élisabeth. « Je ne me fie pas à vous, écrivait René rentré dans ses foyers; Marc m'a révélé que votre système d'économie consistait à vous passer de tout : c'est pourquoi je me suis permis de veiller à vos arrangements; j'avais peur que vous ne pratiquassiez à fond vos idées sur mon ami Pierre, maintenant que vous l'avez à vous toute seule. Puisque nous avons réussi à sous-louer le cher petit logis de la rue Saint-Jacques en attendant de l'abandonner complètement, vous n'avez pas le souci de deux loyers et vous pouvez vous consacrer à contempler le lac et à faire la conquête de Pierre. »

Élisabeth souriait en repliant la lettre; elle avait, en effet, conquis ou elle était en train de conquérir le cœur un peu sec du seul frère de l'affection duquel elle ne s'était pas sentie bien sûre jusqu'alors. Pierre avait toujours estimé Élisabeth « par-dessus toutes les femmes », comme il disait majestueusement; il comprenait mieux que Marc ou Henri les sacrifices qu'elle avait faits pour eux, parce qu'il aurait été incapable de les accomplir, mais il n'aimait pas véritablement sa sœur, parce qu'il n'aimait personne que lui-même. La maladie, la faiblesse, la dépendance, lui avaient appris le besoin qu'il avait des autres, d'*une* autre, car, toujours exclusif, il ne désirait que la présence d'Élisabeth et les soins d'Élisabeth. Tant qu'ils étaient restés à Paris, elle comprenait, sans en rien dire, qu'il n'acceptait les services de René ou de Marc que par égard pour elle; à Montreux, il était parfaitement heureux, non qu'il fût sensible aux merveilleuses beautés que la nature déployait sous ses yeux et qui enchantaient Élisabeth au point de lui faire perdre de longues heures à les contempler, mais il sentait ses forces augmenter chaque jour; il entreprenait de semaine en semaine de plus longues promenades, constatant silencieusement en même temps quelque retour de mémoire, quelque progrès de son intelligence fatiguée. Il courait les montagnes quand le froid n'était pas trop vif, ou ramait avec délices sur le lac; parfois il entraînait Élisabeth dans ses expéditions, et, lorsqu'il la laissait seule, il rentrait d'un air si joyeux et causait si gaiement qu'Élisabeth bénissait Dieu dans son cœur.

« Tu travailles toujours, » dit Pierre un soir qu'il voyait les vieux livres de mathématiques soigneusement rangés sur une planche à côté d'une grammaire et d'un dictionnaire allemands. Élisabeth n'avait point de dispositions pour les langues, mais René savait l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol : elle avait résolu de s'instruire, et, avec son courage ordinaire, elle s'était attaquée à l'allemand. « Je sais l'anglais et j'apprendrai le reste plus tard, » disait-elle. C'était donc sur les complications de la grammaire

[1] Suite et fin. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305 et 321.

allemande qu'elle fronçait les sourcils, comme elle faisait naguère à la Treille en face de ses problèmes d'algèbre. « Je fais des mathématiques pour me délasser, » confia-t-elle à Pierre en lui racontant comiquement ses luttes avec l'idiome germanique. Pierre leva les mains au ciel : « Quel repos! Enfin, si tu veux te rafraîchir complétement, ce qui n'est pas bien nécessaire avec les glaces qui nous entourent, je crois que nous pourrions commencer à travailler ensemble. Le docteur avait dit trois mois ; les voilà presque passés, et j'ai mis le nez dans les livres ; je me souviens à peu près de tout ce que je savais. Ce n'est pas grand'chose en comparaison de ce qu'il me reste à apprendre, » ajouta-t-il avec un soupir.

Élisabeth regardait son frère ; un sourire un peu malin errait sur ses lèvres. Depuis qu'Élisabeth était heureuse, heureuse de l'affection de René Surbach, elle était devenue plus gaie, et ses frères riaient de la voir rire parfois avec l'abandon d'un enfant. Elle ne répondait pas, et Pierre la regarda à son tour, non sans étonnement. Bientôt son regard brillant, mais froid, devint moins résolu ; il baissa les yeux: « Tu te souviens de ce que je disais autrefois, que jamais je n'aurais recours aux connaissances d'une femme ? » demanda-t-il à demi-voix. Élisabeth fit un signe de tête, tendre, mais triomphant. « Tu as raison, continua Pierre, et ce n'est pas seulement parce que j'ai été malade, presque idiot, que je dis cela ; au moment même de mes vanteries, j'avais le sentiment qu'il faudrait peut-être en venir à demander ton secours ; toi seule as recueilli l'héritage de notre père. Tu m'aideras, n'est-ce pas ? »

Élisabeth se leva. Ce premier pas dans le sentier de l'humilité, arraché par la vérité à l'orgueilleuse nature de Pierre, avait touché sa sœur jusqu'au fond de l'âme. Elle passa derrière son fauteuil et l'embrassa. Les signes d'amitié étaient rares entre eux. Élisabeth avait tout donné à ses frères, sa fortune, ses facultés, sa vie ; elle retardait pour eux le bonheur de l'homme qu'elle aimait et son propre bonheur, mais elle était trop réservée pour donner souvent des marques extérieures de sa tendresse. « Il faut savoir compter sur ce qu'on ne voit pas, » avait-elle dit à René, comme pour s'excuser de son apparente froideur. Les preuves de son dévouement parlaient pour elle. Pierre attira sur ses lèvres la main appuyée sur son épaule, et le traité fut conclu entre eux sans une autre parole.

Le lendemain on se mit à l'œuvre ; Élisabeth était soigneuse des forces renaissantes de son élève ; Pierre lui-même, habituellement prudent, instruit par l'expérience, mesurait attentivement ses efforts ; dès qu'il ne trouvait plus facilement ses chiffres, que l'enchaînement des raisonnements commençait à le fatiguer, on fermait les livres, on sortait au bord du lac ; si le temps le permettait, on faisait une course dans les environs. Élisabeth ne travaillait presque plus seule. « Mon allemand n'avance pas, écrivait-elle à M. Surbach, mais je ne suis pas venue ici pour apprendre l'allemand ; c'est autre chose d'aider Pierre dans son travail que de faire *piocher* mon pauvre Marc. »

Marc *piochait* de son mieux à la Forge, mais il s'apercevait, et René s'apercevait comme lui, que les leçons du beau-frère futur ne valaient pas celles de la sœur. René avait constaté, non sans étonnement, mais avec une fierté tendre, qu'Élisabeth était beaucoup plus forte en mathématiques qu'il ne l'avait jamais été, même lorsqu'il était un bon élève de l'École centrale. Marc remarquait tout simplement qu'elle enseignait mieux que personne : « Je n'achèverai jamais de me préparer pour mon examen sans toi, » écrivait-il sans cesse à sa sœur.

Pierre était guéri, tout à fait guéri ; l'air pur, le long repos, les distractions simples, le beau spectacle qu'il avait sous les yeux, avaient complétement raffermi ses forces ébranlées par un excès de travail ; il avait grandi, il avait des favoris naissants, une moustache naissante, dont il était très-fier. « Marc est barbu comme un sapeur, écrivait René auquel Élisabeth avait communiqué les préoccupations de Pierre au sujet de ses moustaches, et je ne suis pas bien sûr que la barbe d'Henri ne commence pas à pousser. Le temps se passe, la maison des bois attend toujours, et moi aussi. »

La maison des bois devait attendre encore : Élisabeth avait donné congé à son locataire de la rue Saint-Jacques, et au commencement d'avril, après cinq mois de séparation, les quatre enfants de M. de Banville se trouvèrent réunis dans le petit salon où ils avaient vécu ensemble si longtemps comme isolés du reste des hommes. La solitude avait cessé ; René Surbach devait arriver le lendemain, les lettres de M. et Mme Delahais étaient sur la table ; un énorme panier de gibier attendait dans la cuisine les soins de la maîtresse de la maison. Marc et Henri parlaient des amis qu'ils s'étaient faits à la Forge et dans les environs ; le nom de Mlle Luçay revenait souvent dans les récits de Marc ; Élisabeth se promettait de questionner René. Pierre riait : « Nous n'avons pas fait tant de connaissances à Montreux, disait-il, mais c'est que j'avais Élisabeth. — Élisabeth est un ours, qui naturellement n'aime pas ses semblables, répliqua-t-elle en souriant. — Tu seras bien obligée de devenir sociable à la Forge, » et Henri embrassait sa sœur pour la dixième fois; « ma tante aime tant à donner à dîner ! » Élisabeth faisait semblant de frémir.

Huit jours plus tard, on travaillait sérieusement ; la visite de René avait passé comme un éclair, laissant dans l'âme d'Élisabeth une joie profonde et sereine qui l'aidait à accomplir sa tâche. « Je vous assure que vous m'êtes d'un grand secours, même de loin, écrivait-elle à M. Surbach, et quand vous êtes là...! »

Elle n'osait pas s'étendre sur ce sujet; René serait arrivé à Paris aussi vite que le chemin de fer aurait pu l'amener ; le sentiment du devoir, de son

devoir et de celui d'Élisabeth, le retenait seul à la Forge.

Marc travaillait comme il n'avait jamais travaillé, au moins dans l'expérience de sa sœur. Il avait pris l'habitude de l'application et de l'assiduité dans une maison consacrée tout entière aux affaires et dirigée par le laborieux René. Élisabeth ne se lassait pas de s'étonner joyeusement quand elle le voyait attentif à ses explications, qu'elle n'entendait plus de bâillements et ne rencontrait plus des regards errants. Marc n'était pas doué de facultés remarquables, mais une intelligence ordinaire suffisait à la tâche qu'il avait entreprise. « Nous sommes à peu près sûrs du succès, s'il ne se trouble pas devant les examinateurs; écrivait Élisabeth ; mais je fonde mes espérances de triomphe sur l'examen de Pierre ; c'est un plaisir de travailler avec lui et pour lui ! »

Il était temps que ce plaisir touchât à son terme. Lorsque René Surbach arriva à Paris pour assister aux examens des deux frères, il fut péniblement frappé de l'air fatigué, de la maigreur et du teint bistré d'Élisabeth. « Quand vous serez reçue à Saint-Cyr et à l'École polytechnique, vous tomberez malade, » dit-il d'un ton de reproche. Élisabeth se mit à rire : « Je suis seulement un peu lasse, » avoua-t-elle. Les soins du ménage, le travail à l'aiguille et le métier de répétiteur des trois frères pendant le coup de feu d'une double préparation avaient en effet épuisé les forces d'Élisabeth. René se fâcha tout à fait lorsqu'il apprit qu'elle n'avait pas de servante. « Seulement une femme de ménage qui vient le matin, révéla Henri, et comme elle n'est pas soigneuse, que nous en avons déjà changé deux fois et que cela ennuie Élisabeth, elle fait tout l'ouvrage. — Voilà pourquoi elle ne répondait jamais à mes questions, » dit M. Surbach, qui écrivit le soir même à sa mère de lui envoyer une Champenoise. « Vous la formerez pour la maison des bois, » dit-il à Élisabeth, qui lui reprochait d'avoir agi sans la consulter. C'était le moyen de fermer la bouche à Mlle de Banville, qui entrevoyait toujours le bonheur à venir comme un rêve sur lequel elle n'osait pas compter.

L'œuvre fraternelle allait être achevée. Depuis huit jours les examens étaient finis ; les deux frères avaient été déclarés admissibles : René assurait tenir d'un examinateur que Pierre avait subi les épreuves avec éclat. On attendait avec anxiété. Si Élisabeth eût encore été seule, elle aurait supporté longtemps ses inquiétudes, mais M. Surbach avait des relations partout, et il avait mis tous ses amis en campagne pour connaître le résultat. Élisabeth travaillait auprès de la fenêtre, cherchant à calmer son impatience par le mouvement régulier et monotone de l'aiguille : debout, les yeux fixés sur son ouvrage, elle profitait des derniers rayons du jour pour achever de raccommoder le linge accumulé dans son panier pendant les longues semaines de travail intellectuel. Elle jetait de temps à autre un regard dans la rue, car elle attendait toujours. Tout à coup elle aperçut René qui marchait à pas précipités sans lever les yeux comme de coutume vers l'étage supérieur ; il entra et monta rapidement. Élisabeth ouvrit la porte comme il posait la main sur la sonnette. « Reçus ! s'écria-t-il. — Tous les deux ? — Tous les deux : on ne sait pas encore dans quel rang. »

René referma la porte ; sans le secours de son bras, Élisabeth n'aurait pas pu regagner sa chaise dans le salon. Seule, elle avait vu arriver René, elle était sortie en silence pour lui ouvrir la porte; sa voix tremblait lorsqu'elle apprit à ses frères, qui lisaient nonchalamment, la bonne nouvelle qu'apportait M. Surbach. Il avait attendu qu'elle pût parler nettement, lui laissant tout le plaisir de la communication. « C'est à toi que nous le devons, s'écria Marc ; moi surtout, » ajouta-t-il aussitôt avec ce tact affectueux qui le rendait cher à tous ceux qui l'entouraient. Les yeux de Pierre en disaient autant.

Dieu avait aidé Élisabeth à accomplir jusqu'au bout le devoir qu'il lui avait imposé.



CHAPITRE XXVI

La corbeille de noces.

La tâche d'Élisabeth auprès de ses frères était achevée ; le tour de René Surbach était venu. Élisabeth en convint franchement : « Dès que Marc et Pierre seront entrés à l'École, disait-elle. — Avant leur entrée à l'École, soutenait René ; ne voulez-vous pas d'eux à votre mariage? » Élisabeth céda. Huit jours avant la fin des vacances, un an après le moment où René était venu de la Forge à Paris à la place de M. Delahais, au moment où ses frères allaient commencer leur vie nouvelle, Élisabeth prononça publiquement les vœux solennels qu'elle avait acceptés dans son cœur le jour où elle avait dit à René : « Je ne savais pas que je vous aimais. » Marc la regardait à l'église, grave et sereine sous son long voile. « Je n'avais jamais remarqué qu'Élisabeth fût

belle! murmurait-il à l'oreille de Pierre. — C'est son âme qui rayonne sur son visage, » dit nettement le polytechnicien comme s'il formulait un axiome de mathématiques. « Me voilà enfin sûr de vous! dit tout bas René en emmenant triomphalement sa femme hors de la sacristie. — N'étiez-vous pas sûr de moi depuis dix mois? dit-elle; moi, j'étais sûre de vous. »

Le mariage s'était passé sans bruit : M. Delahais avait la goutte et n'avait pu venir à Paris, Mme Delahais ne le quittait jamais; René les avait laissés absorbés l'un et l'autre par les préparatifs du retour, qui devait avoir lieu le lendemain de l'entrée des deux frères à l'École. « Que ferez-vous en attendant? avait demandé Mme Delahais. — Nous vivrons tous ensemble dans le petit appartement de la rue Saint-Jacques, avec Claudine pour toute servante; » et comme sa mère se récriait, M. Surbach reprit avec un sourire : « Avant que ma femme vienne partager pour toujours ma vie ici, je veux partager quelques jours celle qu'elle a si courageusement menée pendant quatre ans. »


René emmenait triomphalement sa femme. (P. 340, col. 1.)

Élisabeth aurait ri si elle avait su que René comptait partager son ancienne vie; on ne comptait plus les pommes de terre, les morceaux de charbon et les bougies dans le petit logis du cinquième étage. M. Surbach avait déclaré qu'il n'accepterait pas un sou avec sa femme : « Il faut de la modération en toutes choses, avait-il dit en riant; j'ai trouvé un trésor, je ne veux rien de plus. » Le reste de la petite fortune d'Élisabeth avait donc servi à acheter un modeste trousseau, à mettre en ordre la garde-robe des garçons, et à placer une pierre sur le tombeau de Marianne. « Il me reste encore de l'argent, avait-elle dit à René lorsque toutes ces acquisitions furent terminées. — Placez-le au nom d'Henri, » dit M. Surbach. Le petit écolier assurait gravement qu'il payerait sa pension dans le ménage d'Élisabeth. Le revenu de Pierre et de Marc devait suffire à leur entretien.

« Êtes-vous bien sûr de n'avoir pas oublié votre latin? demanda Élisabeth, comme René parlait de l'éducation future d'Henri. Il y a longtemps que je ne puis plus l'aider dans ses devoirs. » M. Surbach se mit à rire. « Comme vous êtes insultante! J'ai repris mes livres classiques depuis le mois d'octobre dernier; quand vous m'avez promis de venir à la Forge un jour, je me suis promis, moi, qu'Henri vous y accompagnerait. » Élisabeth serra la main de son mari. « Voilà plus d'un an que vous avez allégé toutes mes tâches, dit-elle; Dieu me fasse la grâce d'alléger les vôtres! » René ne répondit pas; dans son âme il se promettait qu'aucun fardeau ne pèserait plus sur Élisabeth; sa tâche avait été assez rude, et désormais il porterait seul le poids de leur vie commune.

Il se trompait en pensant et en espérant ainsi; Élisabeth était de celles que Dieu a faites pour les jours difficiles comme pour les beaux jours. Elle n'aurait pas accepté, elle n'aurait pas pu accepter une vie facile et douce pendant que son mari se serait heurté auprès d'elle aux pierres de la route. Elle était heureuse, plus heureuse qu'elle n'avait osé rêver; René, qui lui voulait le repos et la joie, n'exigeait pas d'elle l'oisiveté, et déjà ils projetaient ensemble de grandes entreprises parmi les ouvriers de la Forge, leurs femmes et leurs enfants; mais elle résistait doucement à la tendance qu'elle voyait chez son mari à lui épargner toute difficulté et toute souffrance : « Vous manquez de confiance en Dieu, disait-elle, les épines ne viennent sur la route que lorsqu'il le veut. » René rougissait alors, sa femme avait raison.

Depuis huit jours déjà, Élisabeth avait changé de nom, au grand amusement de ses frères, qui saisissaient toutes les occasions de l'appeler *Madame*; les jeunes gens avaient quitté la rue Saint-Jacques et étaient entrés dans « leurs casernes respectives », comme ils disaient : on emballait à force dans le petit appartement, Élisabeth voulait emporter certains objets à la Forge, et elle regrettait d'être obligée de vendre publiquement son vieux mobilier. « Vous dites que votre mère a complétement meublé la maison des bois, demandait-elle pour la dixième fois à René fort occupé de faire charger sur des voitures de déménagement les commodes, les lits, le vieux piano, auxquels Élisabeth était attachée par habitude et par souvenir. « La maison des bois est prête à vous recevoir; ma mère a mis là tout l'argent que vous n'avez pas voulu en diamants. — Qu'est-ce que je ferais de diamants? Vous me reprochez déjà les bagues que j'ai gardées! » M. Surbach arrêta la main

de sa femme ; au travers des épreuves de sa vie passée, dans les moments où la pauvreté la serrait de près, Élisabeth n'avait jamais eu la pensée de vendre une seule des bagues précieuses que portait sa mère et que son père avait placées à son doigt après la mort de celle-ci. « Je vous ai seulement dit que vous n'aviez pas l'instinct du commerce, dit-il en baisant la main qu'il retenait, je soutiens encore que c'est un capital improductif. — Et tout ce que vous vouliez me donner aurait-il rapporté un bien gros intérêt? — Ce n'était pas moi, mais ma mère, repartit René ; j'ai mes idées sur la corbeille de noces, » et, sans développer ses idées, il retourna à son déménagement.

On était parti pour la Forge, sans qu'Élisabeth pût rien apprendre du sort de son mobilier. « Quand il sera vendu, nous le saurons, » répondait toujours M. Surbach ; et sa femme, qui le voyait d'ordinaire exact et même minutieux dans les affaires, s'étonnait un peu de la confiance qu'il témoignait aux fonctionnaires de l'hôtel des Ventes. La maison des bois n'aurait pas pu contenir un meuble de plus.



Voilà votre corbeille de noces. (P. 342, col. 1.)

M. et Mme Delahais commençaient à adorer leur belle-fille. « J'ai un petit voyage à faire, dit un matin M. Surbach, voulez-vous venir avec moi? — Certainement, » et la grave Élisabeth, peu accoutumée aux amusements imprévus, étonnée et parfois fatiguée de son oisiveté comparative, rougissait de plaisir à la pensée de cette course en compagnie de son mari ; elle l'aimait chaque jour davantage : « Où allons-nous? Quand partons-nous? — Nous allons à l'autre bout du département ; nous partons demain. Prenez une petite malle, nous serons peut-être absents une semaine. — Et Henri? — Henri se tirera d'affaire. » Il n'en dit pas davantage ; Élisabeth avait un peu de peine à apprendre la soumission, mais elle n'avait pas attendu jusque-là pour apprendre la confiance ; elle fit joyeusement ses préparatifs.

On voyageait depuis quelques heures déjà, sur des embranchements de chemins de fer, et les trains ne marchaient pas vite. René paraissait impatient. Enfin on s'arrêta à une petite station. Élisabeth mit la tête à la portière. « C'est Lardy! s'écria-t-elle. — Oui, c'est Lardy. » M. Surbach avait un air indifférent, mais il se penchait pour ouvrir la portière. « Descendons-nous ici? — Oui.

— Mais c'est la station où nous nous arrêtions pour aller à la Treille! Je vous l'avais dit, n'est-ce pas? — Oui. » René était singulièrement laconique, sa femme se tut. On monta dans une petite carriole ; le conducteur ne demanda point d'ordres, et l'on partit.

Élisabeth ne parlait pas ; penchée en avant, elle contemplait le paysage, dont elle reconnaissait les

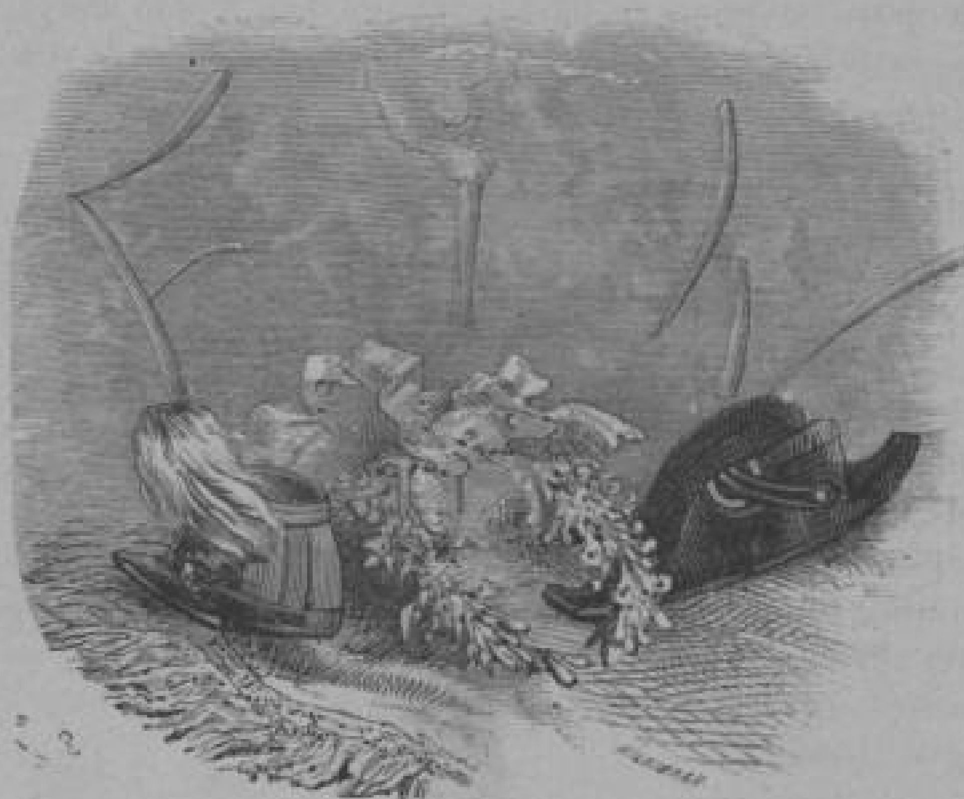
moindres lignes ; au tournant de la route, elle regarda le poteau ; elle ne se trompait pas, c'était bien le chemin qui passait devant la Treille. « Où allons-nous donc? » se demandait-elle, ne voulant pas questionner M. Surbach devant le conducteur. Dans les environs de son ancienne demeure, elle ne voyait d'après ses souvenirs aucun négociant, aucun industriel auquel René pût avoir affaire. « Tout a changé sans doute, se disait-elle ; moi seule, je n'ai pas changé ; le cœur me bat encore sur le chemin de la Treille ! Si je pouvais au moins descendre l'avenue à pied ! »

Au même instant, M. Surbach faisait arrêter la voiture, comme s'il avait deviné ses secrètes pensées : « Vous serez bien aise de faire quelques pas, dit-il. — Mais vos rendez-vous? — Je ne suis pas pressé. » Elle ne savait pas bien si l'amertume ou la joie du revoir l'emportait dans son âme, mais, appuyée sur le bras de son mari, elle avançait en silence dans la longue avenue qu'elle avait suivie pour la dernière fois à travers un tourbillon de neige quelques jours après que la mort de son père l'avait laissée seule à la tête des orphelins. Le craquement des premières feuilles sèches qu'elle foulait aux pieds lui rappelait les promenades de son père dans cette même avenue et le jour où il avait aidé Henri à faire son grand feu. Elle avançait sans regarder devant elle. Son âme était pleine de souvenirs.

On arrivait au bout de l'avenue ; Élisabeth releva la tête ; la petite maison se dressait devant elle, modeste et souriante ; Thomas était là comme autrefois ; à la fenêtre du petit salon, on apercevait la figure d'Henri qui battait des mains. Élisabeth s'arrêta et se retourna vers son mari : « Est-ce que je rêve? demanda-t-elle. — Non, ma chère, voilà votre corbeille de noces : la Treille était en vente et je l'ai achetée ; elle est à vous, mise à votre nom dans ce contrat de mariage que vous avez signé sans vouloir le lire. »

Élisabeth n'entendait rien, elle entra d'un pas ferme, sans regarder ni à droite ni à gauche, elle ne ne s'arrêta pas à la porte du salon qu'Henri ouvrait en riant ; elle mit la main sur le loquet du cabinet de son père et elle entra. Rien n'était changé, tous les meubles enlevés du faubourg Saint-Jacques avaient retrouvé leur ancienne place. Les soins officieux de Thomas avaient placé devant le bureau un large fauteuil. « C'est ici que travaillera M. Surbach, » s'était-il dit. Élisabeth fléchit le genou à côté du bureau et appuya sa tête sur le bras du fauteuil. « C'est ici que je l'ai trouvé ! » murmurait-elle après un moment d'absolu silence. Les douloureux souvenirs du passé remontaient dans son âme ; il lui semblait retrouver le cruel isolement des premiers jours ; mais elle releva les yeux et vit son mari penché vers elle : « Dieu est bien bon, » dit-elle en se relevant, et elle prit possession de sa vie nouvelle en embrassant Henri resté à la porte, un peu confondu : « C'est le passé et l'avenir tout ensemble, » dit M. Surbach répondant à son regard.

Mme DE WITT.



LA FLEUR DE NEIGE

Parmi les plus étonnantes productions du sol de notre planète, il faut placer au premier rang la « fleur de neige », dont l'existence vient d'être constatée à nouveau par un savant botaniste russe.

Cette fleur merveilleuse ne se rencontre que sur les limites septentrionales de la Sibérie, là où la terre conserve éternellement son manteau de frimas. Elle sort du sol glacé dans les premiers jours de l'année; elle atteint rapidement une hauteur d'un mètre, s'épanouit le troisième jour, reste ouverte vingt-quatre heures et se dissout dans son élément originel.

Elle brille un jour, puis tige, feuilles et fleur se convertissent en neige. La tige a un peu plus de deux centimètres de diamètre. Les feuilles, au nombre de trois, larges de sept centimètres et couvertes de cônes de glace microscopiques, se développent seulement sur le côté de la tige exposé au nord et se recourbent gracieusement dans la même direction.

La fleur, une fois entièrement éclose, prend la forme d'une étoile. Ses pétales, de la même longueur que les feuilles, ont un centimètre environ de largeur dans leur partie la plus élevée, s'effilent en pointes aiguës et s'entrelacent l'une à l'autre, présentant ainsi le plus délicat treillis de glace qu'il soit donné à l'œil humain d'admirer. Les anthères sont au nombre de cinq. Le troisième jour, on voit trembler et scintiller à leur extrémité de petits diamants glacés, de la grosseur d'une tête d'épingle, semences de cette étonnante fleur.

On peut se figurer quelle fut la joie du savant botaniste le comte Anthoskoff, lorsqu'il se trouva pour

la première fois en présence de cette poétique production des neiges éternelles.

Jamais, dans sa longue existence de chasseur de plantes, il n'avait rien trouvé d'aussi beau.

« Je fus saisi, dit-il, d'une stupeur suivie bientôt de la joie la plus extatique, lorsque je vis pour la première fois cette merveille de la nature, cet étrange phénomène surgissant à la surface du désert glacé, et composé des atomes mêmes de son berceau. Une de ces tiges, que je touchai légèrement, s'évanouit aussitôt, ne laissant à mon doigt qu'un petit flocon de neige. »

Avec les plus minutieuses précautions, M. Anthoskoff parvint à recueillir quelques-uns de ces légers diamants qui constituent la graine de cette plante, et il se hâta de porter à Saint-Pétersbourg ce qu'il considérait à juste titre comme le couronnement de sa vie de savant.

Déposée dans un lit de neige, la semence y reposa une année entière, couvée, pour ainsi parler, par les désirs enfiévrés du botaniste. Enfin au mois de janvier, la « fleur de neige » perça son enveloppe glacée aux yeux de la famille impériale et de toute la cour émerveillée d'un pareil prodige.



LA FAMILLE DURAND

A L'EXPOSITION DE VIENNE[1]

XIII

A Vienne. — Vue d'ensemble.

Jusqu'ici, mon cher ami, en vertu d'un de ces effets qui s'expliquent par le contraire de ce qui devrait les rendre possibles, j'avais tenu très-régulièrement à jour le récit en quelque sorte quotidien de mon voyage, sachant trouver, en dépit de nos déplacements continuels, l'heure de mon griffonnage... Et voilà qu'une fois arrivé au but de notre expédition, alors que tu peux me croire en possession d'une stabilité constante, je laisse mon journal proprement dit en souffrance ; tout au plus trouvé-je le temps de prendre de ci et de là quelques notes cursives... Ce n'est pourtant ni paresse ni indifférence, mais absorption de mes instants et de mes idées par la multiplicité de choses vues, de remarques faites.....

Il faut enfin mettre ordre à cela... Et je crois au résumé que tu ne perdras rien à cette censée négligence, car, ayant à te donner une idée générale de ce que j'ai pu voir ou observer dans la capitale autrichienne, il se trouvera ainsi que je procéderai avec plus de méthode et d'unité. Je me laisserai moins arrêter à certains détails qui nous sont tout particuliers à moi ou aux miens, et qui pouvaient tenir pour nous une certaine place alors qu'il ne s'agissait que de franchir la distance nous séparant du but de notre voyage. Maintenant il faut que nos personnalités s'effacent un peu, ou même beaucoup devant l'ensemble des choses locales.

Tu admets donc que nous voilà installés dans une cité qui, dit-on, et je le crois sans peine, ne compte guère moins d'un million d'habitants. Pour le moment cette cité est le centre d'attraction vers lequel converge ou plutôt devrait converger un grand et complexe mouvement de curiosité, puisqu'un concours y est ouvert auquel tous les peuples ont été appelés à prendre part.

Nous devrons donc et avant tout visiter l'Exposition universelle; mais tu n'attends pas, je suppose, que je t'en donne la description complète et minutieuse. Bien des volumes n'y suffiraient pas, — que d'ailleurs je ne serais pas en état d'écrire, et qui risqueraient de te sembler fastidieux, si, en supposant que j'eusse la compétence nécessaire pour opérer cet immense travail, je voulais à la fois cataloguer et commenter chaque série, ou seulement chaque classe d'objets exposés.

L'Exposition universelle, le *Welt-Ausstellung*, pour parler le langage du pays, sera notre *objectif*, pour parler le langage technique, et d'autant mieux que, le docteur ayant ordonné à maman de s'y rendre tous les jours, il allait de soi que je fusse là pour l'accompagner; mais comme l'ordonnance réduisait cet acte de présence quotidien à une durée de quelques heures, il s'en est suivi que beaucoup de temps me restait pour battre le pays en compagnie de l'oncle Philippe, et je n'y ai pas manqué.

Te voilà par conséquent assuré d'avoir, si je puis ainsi dire, des impressions en partie double, et du moment où je n'entreprends de les traduire qu'après les avoir toutes reçues, tu les auras toutes dans un ordre qui ne peut que les rendre plus nettes et plus fortes. — Commençons donc.

Et d'abord dois-je te faire savoir qu'en tant que capitale d'un empire fameux dans l'histoire du monde, cette ville de Vienne m'a paru faire assez imposante figure. On m'assure toutefois que si je l'avais vue il y a seulement quinze ou vingt ans, je lui aurais trouvé un tout autre aspect. A cette époque, paraît-il, ce qui forme aujourd'hui la ville centrale, et gagne à se perdre dans un entourage de magnifiques quartiers, était la ville proprement dite, enceinte de murs épais, élevés, avec des portes bastionnées, des ponts-levis et tout ce qui s'ensuit.

Cette ville, toute composée de rues tortueuses semblant d'autant plus étroites que d'immenses édifices les bordent, où l'on ne trouve que des places sans symétrie, des monuments étouffés, avait complétement l'air d'un ancien nid d'hommes du moyen âge, et l'on ne devait pas en emporter de bien gracieux souvenirs.

1. Suite. — Voy. pages 202, 222 229, 254, 267, 286, 299, 315 et 331.

Il y a évidemment dans ce centre beaucoup de choses remarquables, plus d'un monument respectable, plus d'un palais fameux par les hôtes historiques qui l'habitèrent; mais c'est un entassement, un encombrement; la cathédrale elle-même, la grande, la majestueuse église Saint-Étienne, dont la flèche porte sa croix à une hauteur que dépassent seules la pointe de la grande pyramide d'Égypte et la flèche de Strasbourg, l'église Saint-Étienne n'a d'autre espace pour faire admirer ses audacieuses tours sculptées, que deux ou trois carrefours qui viennent s'ouvrir de travers sur ses flancs ou à son chevet.

Tout près de là, dans une voie relativement large et assez peu longue, qui se donne des airs de place hanche et d'immenses plaques armoriées sur l'estomac, des portiers qui semblent véritablement ressuscités du moyen âge; mets çà et là quelques églises anciennes qui marquent plus ou moins artistiquement leur âge; quelques palais plus ou moins sombres ou aérés, entre autres le palais impérial, dans la principale cour duquel la garde est montée par une troupe qui tient deux pièces de canon braquées sur le palais même; place une statue de roi par-ci, une fontaine monumentale par-là; imagine tout un enchevêtrement de rues et de ruelles indisciplinées qui se disputent le terrain plan ou accidenté; jette sur le pavé de ce labyrinthe un grouillement de passants que manquent à tout coup d'écraser



Le Graben, à Vienne. (P. 344, col. 1.)

allongée, se dresse un monument votif, en souvenir de la cessation d'une peste qui désola Vienne en 1679, aussi bizarre qu'il peut être beau. Fait de bronze, il est noir, on le voit mal; c'est un amoncellement de personnages, d'ornements, de colonnettes... que sais-je? le défaut de distance empêche de s'y reconnaître. — On appelle cette place-rue le *Graben*. C'est là que sont les principaux magasins de luxe, bijoutiers, modistes, bimbelotiers, etc.; quelque chose comme une rue Vivienne ou Richelieu; puis c'est un centre, tout le monde y passe, — comme sur le pont d'Avignon, — de là la renommée du Graben... Ajoute à ces deux points principaux (et tout voisins) de la ville intérieure mainte rue où s'ouvrent les vieux porches d'antiques hôtels au seuil desquels se tiennent, tout harnachés de cuir jaune, tout galonnés d'or, d'argent, avec la grande épée à baudrier sur la mille voitures lancées à toute vitesse, et qui ne se gênent nullement pour monter sur le trottoir là où il y a *du* trottoir; mets le long de ces rues des boutiques comme celles de Paris, devant ces boutiques des gens qui regardent les étalages; habille les messieurs comme les messieurs de Paris, les dames comme les dames de Paris, mais en choisissant parmi ces dernières celles qui ne craignent pas qu'on les remarque un peu trop pour la légèreté ou le tapage de leur toilette; donne des blouses et des casquettes aux ouvriers; entremêle ces gens, *faits* comme les gens de chez nous, de quelques costumes un peu caractéristiques portés par certains naturels du Tyrol, de la Hongrie, de la Valachie, qui pour la plupart sont de pauvres diables venus à Vienne pour chercher à y vivre des travaux les plus serviles; coiffe les uns du chapeau conique à plume de paon ou de geai,



La flèche de Saint-Étienne, à Vienne. (P. 344, col. 1.)

ceins leurs reins d'une ceinture d'étoffe, chausse les autres de grosses bottes montantes, pends-leur des anneaux aux oreilles, prête-leur des vestes de peau non dépouillées de leur poil;... fais passer à travers tous ces piétons certaines petites voitures basses à quatre roues souvent très-lourdement chargées, que traînent de malheureux chiens à qui l'homme pour lequel ils travaillent fait mine d'aider un peu en marchant de l'autre côté du petit timon qu'il tient à la main ; donne au plus grand nombre de ces gens l'allure affairée, aux autres la lente démarche des oisifs ou des promeneurs, répands sur le tout cette rumeur tumultueuse qui est comme la voix propre des grandes villes, et tu as la vieille Vienne, qu'on peut voir encore aujourd'hui telle qu'elle devait être autrefois dans sa ceinture de murailles.

Mais ces murailles ont été renversées et de vastes boulevards tracés sur leur emplacement; les fossés qui les bordaient ont été comblés et plantés en jardins, en bosquets, et par ces grandes voies, tout le long desquelles s'élèvent des maisons monumentales et de nombreux monuments, par cette longue suite de squares ombragés, la liaison s'est opérée entre l'ancienne cité et ses divers et vastes faubourgs, autrefois distincts, maintenant réunis; en sorte que lorsqu'on monte, comme nous le fîmes un jour, au haut des tours de Saint-Étienne, on plane sur ce que je me permettrai d'appeler un immense groupement de groupes reliés par les bandes d'air ou de verdure qui s'y entremêlent...

Puisque je suis grimpé à cet observatoire, permets-moi d'y rester encore un instant pour constater quelques faits de pure topographie.

En classe, comme tu sais, on nous apprend que Vienne est sur le Danube, — comme Paris sur la Seine, Londres sur la Tamise, et Rome sur le Tibre; et à prendre rigoureusement les choses, rien de moins exact : le Danube passe un peu à Vienne comme la rivière de l'Ourcq passe à la Villette et sur la place de la Bastille, à savoir parce qu'on l'y a amené à l'aide d'un canal creusé de main humaine. C'est si bien ainsi, que le bras du Danube qui vient contourner les faubourgs à une assez grande distance des anciens murs d'enceinte porte officiellement le nom de *canal;* quant au vrai Danube, il coule à plus de deux kilomètres de la ville. Du haut des tours on le voit sinuant à l'horizon, et je suis convaincu que bien des Viennois n'ont jamais poussé jusqu'à ses rives, qui d'ailleurs sont par là fort nues et fort peu attrayantes.

Le cours d'eau dont les bords servirent certainement de point d'arrêt ou de station aux premiers fondateurs de la ville, et qui lui a donné son nom, est une sorte de rigole noire et fangeuse qui pendant l'hiver, paraît-il, devient parfois un véritable torrent : c'est la Vienne, — pour traduire de même le nom du cours d'eau et celui de la ville, qui s'écrivent et se prononcent sans différence aucune, *Wien*. Elle coule au milieu des jardins qui ont remplacé les fossés; on la passe sur des ponts très-coquets, et comme elle coule dans un lit assez bas, tout bordé de grands arbres inclinés qui semblent faire leur possible pour la cacher, on sait qu'elle est là sans presque la remarquer.



Pont d'Aspern, à Vienne. (P. 346, col. 2.)

Plus loin, ai-je dit, est le *canal*, tranchée profonde où l'eau galope en faisant sautiller ses lames grises. Quelques bateaux de transport, pointus des deux bouts, amarrés par-ci par-là; quelques steamers à aubes, très-larges, très-plats, remontant ou descendant le courant impétueux, — c'est tout. Là, parmi les ponts curieux, tant par leur structure propre que par leur ornementation, le plus fréquenté est un certain pont dit d'Aspern, du nom d'un village où il mène, et dont les Autrichiens ont baptisé une bataille que nous connaissons, nous, sous le nom de bataille d'Essling, où beaucoup de soldats furent tués de part et d'autre sans qu'il y eût victoire d'aucun côté, puisque le succès de la guerre resta indécis jusqu'à la terrible bataille de Wagram, à la suite de laquelle Napoléon força l'empereur d'Autriche à traiter aux conditions qu'il lui dicta.

Or, une note curieuse en passant, le général qui commandait alors les Autrichiens était un archiduc Charles à qui une statue équestre a été dressée sur l'esplanade qui précède l'entrée du palais impérial; quand je visitai cette statue, ce fut donc avec surprise que je vis les inscriptions du socle porter à l'honneur de l'archiduc la bataille d'Aspern ou d'Essling; mais pense si je dus être étonné d'y trouver

aussi *Wagram*, en toutes lettres, avec la date du 5 juillet 1809. Je croyais rêver ; non, je l'ai lu, de mes yeux lu. Après cela, gagnez donc, ou plutôt perdez donc des batailles !... Nous vois-tu inscrivant sur la colonne Vendôme le nom de Waterloo ?... Mais laissons ces vaniteuses misères.

Ce pont d'Aspern, quoi qu'il en soit, conduit immédiatement, après un crochet et un étranglement, sur une large rue droite qui va quelque peu s'évasant en s'éloignant du centre de la ville. C'est le fameux *Praterstrasse*, dont je t'ai déjà parlé. Avenue très-remuante, très-passante, où se pressent les piétons, les fiacres, les voitures bourgeoises, et que suivent à contre-sens sur deux files, avec un petit drelindindin de sonnette particulier, les wagons des tramways, qui sont bien le plus drôle, — je ne dis pas le plus agréable, — des moyens de transport que j'aie encore vus. Ces wagons, système américain, sont d'un grand usage sur les boulevards circulaires de Vienne, ainsi que sur quelques larges voies de banlieue qui se relient aux boulevards.



Saint-Étienne, cathédrale de Vienne. (P. 344, col. 1.)

Les rails sont posés en relief en double ligne ; les voitures, portant sur les essieux de roues très-basses qui mettent leur plancher presque au ras du sol, sont de vastes cages montées sur une plate-forme, où quatre personnes tiendraient assises de front sur la largeur ; mais la place d'un des quatre siéges, — lequel est absent, — sert de couloir pour circuler ou se tenir. Il y a six rangs de fauteuils contre-adossés, — ce qui fait dix-huit siéges à l'intérieur et trois sur chacune des galeries extérieures qui sont à chaque bout du wagon, — au total vingt-quatre places pour les personnes assises... Mais pour peu que ce soit au moment de la circulation, il n'est pas rare que le wagon ne porte encore autant de voyageurs en surcharge : quelques-uns se maintenant en équilibre à l'aide des courroies qui pendent du plancher, les autres s'arc-boutant aux parois, s'accroupissant sur le marche-pied ou se laissant maintenir par l'épaisseur du corps, — un vrai baril de harengs vu par sa tranche redressée.

Ces wagons, traînés par deux chevaux l'un suivant l'autre, vont d'un petit pas indolent qu'accentue plus indolemment encore le carillon monotone et clair des sonnettes que les chevaux secouent en marchant. Le cocher, debout sur la galerie, fouette, guide et serre un frein pour les arrêts, qui n'ont lieu qu'à des points indiqués, d'ailleurs fort peu espacés les uns des autres. Le conducteur, lui, tout en faisant sa recette, se tient où il peut dans la foule, devant, derrière ; parfois même il est accroché au dehors...

C'est vraiment très-amusant... à voir. Mais les orteils y courent des risques épouvantables, j'en sais quelque chose, et je ne connais rien de plus fatigant que de se faire charrier là en équilibre sur les talons, surtout quand on n'a pas même la chance d'une courroie pour soutien... Bref, c'était à voir, et je l'ai vu...

Du haut de ma tour, d'où je ne suis descendu que pour examiner de plus près les wagons du tramway, j'aperçois le Praterstrasse, débouchant sur une place en demi-cercle où aboutissent comme les rayons d'une étoile cinq ou six grandes voies, dont les trois principales s'engagent dans le Prater.

Or, qu'est-ce que le Prater ? Une vaste promenade boisée, un parc, un bois de Boulogne ou de Vincennes, qui a sur ceux-ci le désavantage d'être beaucoup moins bien aménagé et de reposer sur un sol

caillouteux où l'herbe croit à peine, et qui par conséquent offre aux pieds des promeneurs le plus martyrisant des contacts.

Ce Prater donc, dépendance domaniale de la couronne d'Autriche que la complaisance des souverains a bien voulu mettre à la disposition du public viennois, s'étend d'ailleurs sur tout l'espace qui dans cette direction sépare les faubourgs de la rive du vrai Danube. Il y a des massifs de grands arbres séculaires, des clairières, des pelouses sèches, des *dessous* ombreux, entrecoupés de sentiers tracés à l'aventure où les piétons s'égarent, et de grandes avenues que les fringants équipages parcourent.

fait flamboyer au soleil ses pierreries peintes et ses nervures dorées. Derrière le palais, qui compte autant de portes que de dents à son peigne, et qui au-dessus de chaque porte fait flotter le drapeau d'une nation différente, j'aperçois le long toit d'une halle brune, parallèle au palais : c'est l'asile des expositions agricoles. Au delà encore, autre bâtiment parallèle de même longueur, au-dessus duquel fument deux longues cheminées : c'est la galerie des machines, auxquelles deux puissants moteurs distribuent l'animation.

En avant, dans les *claies* des arbres, je vois toute sorte de toitures bariolées, puis des flammes multi-



Omnibus du tramway, à Vienne. (P. 347, col. 1.)

C'est dans ce parc immense et abrupte, à moitié route à peu près du Danube, que l'Exposition universelle a été établie.

On a fait place nette à la hache et à la pelle pour la construction du bâtiment principal et le dégagement de ses abords, en semant çà et là sous les arbres les édifices de divers genres qui sont comme le complément ou l'accessoire du palais proprement dit.

Ce palais, que de la hauteur où je suis je découvre un peu à vol d'oiseau, est un grand édifice allongé, en forme d'arête, ou plutôt en forme de peigne double. Au point central s'élève une rotonde qui supporte avec quelque majesté une espèce de dôme à quartiers obliques, si je puis ainsi m'exprimer, lequel supporte à son tour une lanterne dont le toit reproduit la forme de la couronne d'Autriche, qui

colores se tordent çà et là au bout de mâts qui pointent : ce sont les spécimens plus ou moins fantaisistes d'édifices appartenant à toutes les nationalités; ce sont les buvettes, les cafés, les restaurants, les pavillons de service, que sais-je?...

Enfin, sur les lignes ou espaces fauves qui découpent la surface verte, et qui sont les chemins, les esplanades, mille petits points obscurs ou clairs s'agitent, se déplacent, comme les perles d'un collier qu'on aurait défilées et qui rouleraient sur une toile bise : ce sont les visiteurs et les visiteuses... Allons mettre quelques points de plus dans le nombre... Descendons...

A suivre. EUGÈNE MULLER.

VAUBAN

On doit inaugurer prochainement sur l'une des places d'Avallon une statue du célèbre ingénieur Vauban, né en 1633 dans un des petits villages voisins, à Saint-Léger de Foucheret.

Dans ce moment, où nous n'avons pour nous consoler de nos malheurs que le souvenir des grands faits de notre histoire et pour nous fortifier dans le devoir que l'exemple de ces hommes de génie qui furent les artisans de notre gloire nationale, il n'était pas de nom plus digne d'être honoré d'un hommage public que celui de Vauban, le dévoué patriote, le vaillant homme de guerre, l'immortel créateur de ces places fortes, remparts de la patrie, dont nous venons de perdre quelques-unes des plus précieuses.

Sébastien Leprestre de Vauban était le fils d'un humble gentilhomme bourguignon, qui le laissa de bonne heure orphelin, sans patrimoine et sans position.

Le jeune homme possédait déjà cependant les germes de l'avenir qui lui était réservé, car, mettant à profit la bonne et solide instruction que son père s'était appliqué à lui inculquer, il était, à peine âgé de seize ans, déjà maître dans toutes les branches si compliquées de l'art du génie militaire.

A dix-sept ans, orphelin, sans fortune, sans protection, ne pouvant espérer entrer dans l'armée royale avec un brevet d'officier, il se décida à offrir ses services au prince de Condé, en lutte à ce moment contre le gouvernement de Mazarin.

Par bonheur, peu après avoir rejoint l'armée insurgée, Vauban fut fait prisonnier et conduit au cardinal. Celui-ci, faisant preuve d'une admirable prescience, reconnut ou devina le mérite du jeune officier, et, après lui avoir fait raconter sa vie et les événements qui l'avaient conduit à prendre les armes contre son roi, bien loin de le punir, il résolut de s'attacher des services si précieux en donnant au jeune homme le brevet de lieutenant dans l'armée royale.

La confiance de Mazarin avait été bien placée, car, en peu de temps, Vauban réussit à donner de telles preuves de son talent, qu'en 1655, quoiqu'il ne fût âgé que de 25 ans, on lui confia la direction du siége de Gravelines, puis d'Ypres et d'Oudenarde, places qu'il enleva en peu de temps avec une habileté consommée.



Vauban, d'après un portrait du temps.

Dès ce jour, on peut dire que Vauban devint le *preneur de villes* attitré de l'armée française. C'est ainsi qu'accompagnant Louis XIV dans ses expéditions contre la Hollande il fit successivement le siége de plus de cinquante places fortes de premier ordre, parmi lesquelles Douai, Maëstricht, Mons, Namur, Steinkerque.

Pour couronner cette belle carrière, Louis XIV conféra en 1703 à Vauban le bâton de maréchal de France.

On peut dire que c'est de Vauban que date la création de l'art moderne des fortifications et des manœuvres pour l'attaque ou la défense des places. Jusqu'à lui, sauf quelques modifications amenées par l'usage des pièces à feu, cet art en était encore aux données des ingénieurs du moyen âge.

Je vous intéresserais sans doute fort peu si je vous décrivais les ingénieuses créations de Vauban, telles que parallèles, cavaliers de tranchée, tir à ricochet, etc.; cependant vous en comprendrez toute l'importance si je vous dis que, malgré les continuels perfectionnements dans les armes à feu depuis la mort du célèbre ingénieur, le système de défense inventé par lui n'a eu besoin que de légères modifications et

qu'aucune de ses forteresses n'a succombé sous le feu des canons de l'ennemi.

Le général Morin, dans son rapport à l'Académie des sciences sur les effets du tir des batteries allemandes pendant le siége de Paris, lu dans la séance du 6 octobre dernier, a constaté « qu'il ne faut pas croire que l'introduction dans les armées de l'artillerie nouvelle à longue portée, lançant d'énormes projectiles, enlève une valeur notable aux fortifications actuelles », et il fait remarquer « que les magasins à poudre construits d'après les règles et les proportions données par Vauban et couverts d'une couche de terre de 1 mètre à 1 mètre 50 cent. d'épaisseur ont résisté au choc presque vertical des obus de 21 centimètres pesant 80 kilogrammes », c'est-à-dire que l'œuvre de Vauban a défié tous les efforts des monstrueux canons Krupp.

Vauban avait du reste compris que la France ne peut jouir d'une paix véritable qu'à la condition d'être sérieusement protégée contre les tentatives ambitieuses de ses ennemis, et il avait entouré nos frontières du nord-est d'une ligne de places fortes, véritables chefs-d'œuvre de l'art militaire, qui, se combinant entre elles, formaient un des plus beaux systèmes de défense qui aient jamais été créés.

C'étaient Dunkerque, Lille, Maubeuge, Longwy, Metz, Sarrelouis, Thionville, Landau, Haguenau, Huningue, Strasbourg. Hélas ! combien de ces noms n'évoquent plus en nous que de lugubres souvenirs et combien il nous reste peu de la grande œuvre de Vauban !

Mais ce ne sont pas là les seuls titres de gloire de Vauban. Non content de travailler à l'agrandissement et à l'inviolabilité de sa patrie, il rêvait encore de la voir calme et heureuse. C'est ainsi que, sans craindre de s'attirer la colère du grand roi, il lui conseillait d'établir la liberté des cultes, pour mettre fin aux dissensions religieuses qui menaçaient l'État. C'est ainsi encore qu'avec un inébranlable courage il écrivit son mémoire sur la dîme royale, par lequel il proposait l'établissement d'un impôt payé par tous, sans distinction de classes et de priviléges.

Son désintéressement égalait du reste sa franchise et sa grandeur d'âme. Apprenant que le célèbre ingénieur hollandais, le fondateur de la fameuse forteresse de Berg-op-Zoom, le baron de Cohorn, contre lequel il avait eu maintes fois à lutter, venait visiter la France, notre compatriote alla à sa rencontre et fit tout pour préparer, à la cour, un accueil des plus flatteurs à son rival. Ajoutons que ce dernier se glorifiait lui-même de porter le surnom du Vauban hollandais.

Tombé en disgrâce à la suite de la présentation de son mémoire sur la dîme royale, Vauban se retira loin de la cour et mourut quelques années après, en 1707, sans avoir jamais exprimé le moindre reproche contre ceux qui n'avaient payé tant de services que par l'ingratitude. Mais ces années de solitude ne furent pas perdues pour la science. Le noble vieillard laissait en mourant un manuscrit, qu'il avait intitulé *Mes oisivetés*, et qui représentait la valeur de douze volumes in-folio.

C'est ainsi que Vauban consacra jusqu'à son dernier soupir ses forces et son talent au service de sa patrie. Et si ses contemporains purent oublier son dévouement et son désintéressement, il est de notre devoir de nous montrer moins ingrats et de perpétuer à jamais le souvenir de ce grand génie, une des gloires les plus pures, les plus incontestées de notre histoire nationale.

Ét. Leroux.

PROTECTION AUX ANIMAUX UTILES

Depuis quelques années, de grands efforts ont été faits, tant par les sociétés savantes que par le gouvernement lui-même, pour amener nos paysans à comprendre que certaines espèces d'animaux que, par suite d'anciens préjugés, ils poursuivent de leur mépris et même de leur haine, sont au contraire des auxiliaires utiles, indispensables, pour la conservation de leurs cultures.

En général la destruction de ces animaux méprisés malgré leur incontestable utilité est abandonnée aux enfants, qui se livrent à cette petite guerre dans leurs moments perdus.

C'est donc en apprenant aux enfants l'utilité de ces pauvres bêtes, en faisant appel à leurs bons sentiments, que l'on doit espérer mettre un terme à cette inintelligente destruction.

Pour atteindre ce but, un grand nombre d'instituteurs viennent, sur l'instigation de la Société protectrice des animaux, de prendre une excellente mesure.

Ils ont fait afficher dans leurs écoles une liste des animaux, des oiseaux et des insectes utiles à l'agriculture.

Parmi les bestioles recommandées, figurent : la couleuvre et l'orvet, qui détruisent les limaces, les chenilles et les sauterelles ; la taupe, qui se nourrit de vers blancs et de courtilières ; la fauvette et le grimpereau, qui tuent les guêpes et mangent les cloportes ; les mésanges, qui dévorent par milliers les moucherons, les cousins et les insectes nuisibles ; les chouettes, les étourneaux, les hirondelles, les martinets, etc., etc., qui font une guerre acharnée aux ennemis du laboureur.

En outre, la Société protectrice des animaux met annuellement à la disposition des instituteurs un volume destiné à être donné comme prix à l'élève qui se sera signalé par ses sentiments protecteurs envers les animaux utiles.

LE JARDINAGE DE LA JEUNESSE

—

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE.

Les mois d'hiver venus, il va de soi que les opérations relatives à un sol qui se repose ne sauraient être variées. Les précautions étant prises pour la conservation en serres ou en fosses couvertes des plantes qui redoutent le froid, la toilette faite au parterre, où l'on a installé certaines plantes qui doivent fleurir dès les premiers beaux jours, il n'y a plus qu'à attendre la venue du printemps.

Si triste que soit l'aspect du parterre, encore est-il possible d'y retrouver, même aux mois les plus rigoureux, quelques fleurs charmantes ou parfumées.

Le perce-neige, les ellébores ou roses de Noël, le tussilage odorant, sont en ce cas de précieuses ressources; si l'on a tenu ces plantes à l'écart pendant la belle saison, alors que tant d'autres occupaient magnifiquement la place, on doit en novembre les installer, pour qu'elles donnent leurs fleurs en janvier ou février, dans les plates-bandes dénudées. Il sera bien aussi d'avoir par là quelques buissons de houx panaché, des mahonias et autres arbrisseaux à feuilles persistantes qui substitueront au moins un peu de verdure aux fleurs absentes.

En novembre s'opère la rentrée des derniers tubercules de dalhias, de cannes, etc., qu'on aura le soin de débarrasser bien soigneusement de la glèbe humide qui les ferait pourrir, et de garder dans un lieu sain à l'abri de la gelée. On sépare aussi par éclats, pour les multiplier, les touffes de certaines plantes vivaces qu'on met en place pour que l'enracinement se fasse bien en hiver et que, dès le printemps, la végétation entre en pleine activité. On entasse des feuilles, dès les premières nuits froides, sur le pied de plantes qui ne peuvent séjourner en pleine terre qu'à la condition d'être abritées.

Si l'on doit avoir des couches pour la production des premières plantes à mettre en place au printemps, il est bon de les établir vers la fin de novembre pour commencer les semis en décembre, afin que les deux ou trois mois qui s'écouleront avant le retour de l'époque convenable permettent à ce semis d'acquérir une certaine force. Notons d'ailleurs que les couches n'ont pas pour seul but d'offrir un asile à de jeunes plantes qui ne supporteraient pas la température extérieure, mais aussi et surtout d'activer, par le fait du degré de chaleur qui règne à leur intérieur, la végétation de jeunes sujets, qui se trouveront prêts à être mis en pleine terre pour fleurir, quand on n'en serait encore qu'à les semer.

Est-il besoin de remarquer qu'en cette saison, et surtout au temps de gelée, les arrosages doivent être généralement suspendus, à part cependant dans les couches ou serres où il est essentiel que les plantes soient maintenues dans un sol modérément humide. Nous disons *modérement*, pour avertir nos jeunes lecteurs qu'ils aient à ne pas prodiguer l'eau outre mesure, attendu que la surabondance d'humidité, en délayant la terre dans laquelle végètent les plantes, en *noyant* les sucs nourriciers, amène bientôt le délabrement du sujet et par suite la mort.

Ici se terminent nos instructions générales. Nous sommes convaincu qu'en les suivant dans leur ensemble, et en apportant aux pratiques horticoles l'attention, l'assiduité, indispensables à toute pratique de cet ordre, on obtiendra des résultats satisfaisants. Le congé que nous prenons n'est pas d'ailleurs définitif, car nous nous proposons bien de traiter encore ici des nombreuses questions spéciales qui dépendent de la vaste science horticole et qui nous sembleront les plus propres à intéresser nos jeunes lecteurs.

L. CHATENAY,
Chef des fleuristes au Jardin des plantes de Paris.

LA DRAINE ET LE PINSON

Il n'est pas besoin de s'être beaucoup promené dans la campagne pour avoir été frappé du spectacle que présentent les *associations* chez les oiseaux.

La plupart du temps, les individus d'une même espèce se réunissent en plus ou moins grand nombre ; et ces associations sont de deux sortes. Les unes sont permanentes, comme celles des mouettes, des corneilles, des étourneaux, qui durent même pendant la saison des nids. D'autres oiseaux s'assemblent à certains moments pour des causes qui nous sont la plupart du temps inconnues. C'est ainsi que nous ignorons pourquoi certaines espèces de nos pays s'assemblent à l'automne pour passer l'hiver. Il serait à supposer au contraire que, dans cette saison où la nourriture est rare, ils devraient s'éparpiller pour la trouver plus facilement.

Lorsque nous voyons certaines espèces émigrer en troupe, ou même seulement passer, nous n'en savons pas davantage la raison. Quel avantage trouvent les hirondelles à voyager en immenses volées? Pourquoi les mésanges, les roitelets, traversent-ils le pays par bandes, tandis que le petit troglodyte, si voisin d'eux par la taille, les mœurs, la nourriture, — mais sédentaire, lui, — vit au contraire par couples isolés ?

Remarquons que toutes ces associations n'ont lieu qu'entre individus de la *meme espèce*, ou entre espèces du même genre. D'autres associations, plus rares, mais bien plus curieuses, s'observent aussi, dont nous voulons dire quelques mots. Ce ne sont plus

des oiseaux de même espèce s'unissant en communauté, en état, ou seulement en troupe; ce sont de véritables *alliances* entre genres différents, parfois même des sortes de traités tacites de paix et de bon voisinage entre oiseaux appartenant à des genres que l'on pourrait croire ennemis.

Tout le monde connaît le pinson. Mais ce que tout le monde n'a pas remarqué, c'est l'alliance qu'il contracte avec la draine, l'une des grosses grives de notre pays. On l'appelle la *grive du gui*, et, dans les départements du Midi, où elle est de passage, elle arrive à l'automne.

La draine et le pinson nichent toujours à peu de distance l'un de l'autre. Quand la draine est en haut d'un arbre, maître pinson bâtit sur l'arbre voisin; et, si l'on trouve au printemps des nids de pinson isolés, c'est que cet oiseau est chez nous beaucoup plus commun que la draine. Quant à celle-ci, son nid est toujours accompagné de celui de son camarade.

M. Vian, qui a souvent observé cette curieuse alliance, a eu la chance heureuse d'être témoin de faits qui lui en ont fait voir la raison. Il s'était cru en présence d'une infraction à la règle ordinaire, ayant vu un nid de draine sur un pommier isolé, et ayant cherché vainement le nid du pinson sur chacune des branches. En cherchant mieux, il s'aperçut que le rusé pinson avait caché son nid, à trois mètres de l'autre, au milieu d'une grosse touffe de gui qui s'épanouissait sur le même arbre.



Le pinson. (P. 352, col. 1.)

« J'ai cherché longtemps, dit l'observateur, le mobile de cette alliance assez étrange entre des oiseaux si divers : le hasard me l'a donné.

» En arrivant à la campagne, un premier mai, je trouvai, devant ma fenêtre, un nid de draine dans un orme et un nid de pinson dans un acacia, à cinq mètres l'un de l'autre. Les deux oiseaux couvaient.

» Les pies sont très-nombreuses dans la localité; et, lorsqu'une d'elles approchait des oiseaux, le pinson poussait un cri aigu : la draine s'élançait comme une flèche sur la pie, qui souvent perdait des plumes dans le choc, et qui s'éloignait à tire-d'aile. Chaque cri du pinson annonçait le passage d'une pie et le renouvellement de cette scène.

» Deux ans avant, les deux associés avaient leur nid sur ce même orme. Un enfant dénicha celui du pinson; le lendemain, en l'absence de la draine, une pie enlevait ses petits et en laissait tomber deux sur le gazon. »

C'est donc une alliance défensive entre les deux espèces. Le pinson veille pour les deux, la draine se bat pour l'une et l'autre. Celle-ci est grosse, courageuse et forte : elle défend les deux couvées. Le pinson, lui, est, — cela paraît constaté, — celui de nos oiseaux qui s'éveille le premier : il surveille l'ennemi, et, dès l'aube du jour, l'empêche de surprendre les deux jeunes familles.

Sans cette heureuse union, la pie détruirait peut-être les deux espèces. En avril et en mai, elle a déjà des petits à nourrir, et elle paraît rechercher avidement pour eux les nichées de jeunes oisillons quand ceux-ci n'ont pas encore de plumes. Mais, parmi les passereaux, les uns n'ont pas encore de petits; et ceux qui en ont nichent pour la plupart à terre, dans des trous, ou dans des endroits inaccessibles pour elle.

La draine et le pinson, au contraire, ont fait leur nid dès la fin de mars, un mois avant les autres! Ces nids sont bien adroitement accolés et mariés aux branches qui les portent : mais c'est là une pauvre défense. D'en bas, ils peuvent paraître à l'homme un nœud de l'écorce; mais, quand la pie passe au-dessus dans son vol, rien n'échappe à son œil perçant. Ses petits ont faim; elle sait qu'à cette époque la draine et le pinson ont déjà leurs couvées écloses : et si la Providence n'y avait pas pourvu, ces malheureuses espèces fourniraient presque seules la nourriture des jeunes pies.

Voilà pourquoi contre la mère des petits cannibales les mères des espèces paisibles se sont liguées comme nous l'avons vu. La vigilance de l'une et le courage de l'autre parviennent le plus souvent à sauver la vie de leurs couvées : en effet, la pie, quoique sans doute plus forte que la draine, se sauve toujours devant elle. Il semble que ce soit un privilége donné aux petits oiseaux de mettre en fuite tous les rapaces, pour peu qu'ils aient l'audace de les attaquer.

H. DE LA BLANCHÈRE.



Edmond disparaissait par la petite porte. (P. 355, col. 1.)

PANADE

I

Il y avait, depuis quelque temps, dans la physionomie et dans toute la personne d'Edmond quelque chose qui inquiétait beaucoup ses parents.

Quand on lui adressait la parole à l'improviste, il avait un brusque tressaillement, il rougissait et pâlissait dans la même minute, comme si on l'eût surpris en train de commettre quelque mauvaise action ou de méditer quelque mauvaise pensée.

Ses réponses étaient devenues hésitantes, embarrassées; et, ce qui irritait le plus son père, il avait perdu l'habitude de regarder son monde en face. Ses yeux erraient toujours à droite et à gauche avec une expression de sournoiserie ou tout au moins de défiance.

Quand sa grande sœur Emma, qu'il aimait bien pourtant, essayait de le prendre à part et de lui faire dire ce qu'il avait, il la priait brusquement de le laisser tranquille, attendu qu'il n'avait rien. Quelquefois il se mettait à pleurnicher en déclarant que tout le monde lui en voulait, qu'il était bien malheureux, et qu'on avait juré de le rendre fou.

Il ne jouait presque plus avec son petit frère René, avec lequel il faisait jadis de si bonnes parties sur la pelouse. Dans ce temps-là, la maison tout entière retentissait de leurs cris et de leurs rires. Il lui arrivait quelquefois, par un reste d'habitude, de prendre René dans ses bras et d'essayer de l'amuser. Mais au bout de quelques minutes Edmond pensait à autre chose, et, tout étonné d'avoir son frère dans ses bras, il le reposait à terre; ou bien il avait des mouvements d'impatience quand le petit enfant lui tirait les cheveux ou essayait de lui introduire son doigt dans l'œil. Ou bien c'était René lui-même qui se mettait à gigotter, comme font les bébés quand ils s'ennuient d'être tenus par quelqu'un et qu'ils veulent reprendre leur liberté. « Je n'aime plus frère Edmond, disait-il, il est vilain! » Les petits enfants sentent bien vite si la personne qui les tient s'intéresse à eux et s'amuse vraiment de leur petit babil. Les regards distraits d'Edmond et ses absences d'esprit lui avaient aliéné le cœur de son frère.

Mme Lagarde observait son enfant avec des yeux inquiets; elle notait avec un profond chagrin les

changements qui s'étaient produits dans ce cœur autrefois si ouvert et si franc; il était gai, communicatif, il semblait heureux parmi les siens. Elle n'avait jamais remarqué en lui qu'une certaine faiblesse de caractère dont elle espérait le voir se guérir peu à peu avec l'âge. Pour tout le reste, c'était un bon garçon, et voilà ce qu'il était devenu.

M. Lagarde n'osait trop rien dire, de peur d'augmenter inutilement le chagrin et les soucis de sa femme. Il observait tout en silence, et semblait attendre le moment d'intervenir.

En attendant, les yeux d'Edmond avaient parfois un éclat fiévreux, et s'entouraient peu à peu d'un cercle de bistre, comme les yeux des enfants malades.

Et encore les pauvres parents ne voyaient pas tout : ils ne savaient pas ce qui se passait quand Edmond n'était pas sous leurs yeux.

II

Quand il était dans sa petite chambre, au second étage, occupé en apparence à faire un thème ou une version, il avait toujours l'oreille au guet, il tressaillait au moindre bruit. Si la sonnette retentissait, il se précipitait à la fenêtre, et se penchait pour voir d'en haut la personne qui avait sonné.

Tantôt, rassuré par ce qu'il avait vu, il revenait à sa place et s'asseyait lourdement. Il ne pouvait se remettre tout de suite au travail, parce que son cœur battait d'une émotion trop vive : des frissons de fièvre lui parcouraient tout le corps. Tantôt, ayant découvert sans doute quelque chose de suspect, il ouvrait doucement la porte de sa chambre, et se penchait sur la rampe pour surprendre les premières paroles que dirait le visiteur. Plusieurs fois même il lui arriva de descendre à pas de loup, tout en se reprochant son indiscrétion, et d'aller, haletant, coller son oreille à la porte du salon.

Un domestique qu'il n'avait pas entendu venir l'avait surpris un jour dans cette attitude honteuse. Le domestique n'avait rien dit de ce qu'il avait vu, mais Edmond, persuadé qu'il avait parlé, l'avait pris en horreur, et n'osait plus seulement lever les yeux devant lui. Quelle humiliation !

Une autre fois, sans se douter qu'il fût là, sa mère avait ouvert la porte du salon. Il avait eu le temps de se rejeter en arrière ; aussitôt il avait inventé une foule de raisons pour expliquer sa présence en cet endroit. Sa mère l'avait regardé d'un air surpris ; elle ne lui demandait pas tant d'explications ; elle se demanda pourquoi il les donnait ; plus il mettait de volubilité à donner ses raisons, plus le regard de sa mère devenait soucieux et triste. Elle ne lui dit rien cependant.

L'image de cette figure qu'il aimait tant, attristée et assombrie par sa faute, le poursuivit longtemps. Il la revoyait en rêve.

Une nuit, il eut un cauchemar effrayant : sa mère était devant lui ; elle lui souriait comme autrefois ; mais à mesure qu'elle lisait dans le cœur de son enfant, et qu'elle découvrait ce qu'il lui avait caché jusque-là, sa figure devenait si pâle, et sa physionomie si triste, qu'il en éprouva une angoisse intolérable, et il fit un effort pour se jeter à ses pieds. La violence de l'émotion le réveilla, et il vit près de son lit sa mère que ses cris avaient attirée : « Embrasse-moi, embrasse-moi ! » lui dit-il d'une voix haletante. Elle se pencha sur lui, l'embrassa à plusieurs reprises, et après l'avoir serré sur son sein, comme à l'époque où il était un petit enfant de l'âge de René, elle lui dit tout bas à l'oreille : « Mon chéri, si tu as quelque chose qui te tourmente, dis-le-moi maintenant ! »

La figure d'Edmond reprit sa mauvaise expression ; il dit à sa mère qu'il n'avait rien à lui avouer, que toute son émotion lui était venue d'un rêve dont il ne se souvenait même plus.

Sa mère s'en alla tristement.



III

Quelquefois, à l'improviste, dans le silence de la petite rue retentissait un coup de sifflet, suivi de quatre ou cinq notes, qui avaient l'air d'un appel.

Si Edmond était seul, il se hâtait de grimper à sa chambre. S'il était avec quelqu'un, soit au jardin, soit à la salle à manger, soit au salon, où d'ailleurs il n'aimait guère à mettre les pieds, il usait de toutes sortes de ruses et de subterfuges pour quitter ceux avec lesquels il se trouvait. Une fois dans sa chambre, il courait vite à la fenêtre. De là, voici ce qu'il voyait. A l'angle de la rue du Dauphin se tenait embusqué un jeune garçon de l'âge d'Edmond à peu près. Sa tête seule apparaissait, une tête crépue avec une figure brune et des yeux malins. Aussitôt que la tête brune voyait paraître Edmond à sa fenêtre, elle se mettait à lui faire des signes, auxquels Edmond ré-

pondait par des signes convenus d'avance ; la tête brune et lui se comprenaient fort bien sans parler. Si les signes d'Edmond étaient négatifs, la tête prenait une expression de colère et de menace. Elle disparaissait un instant, et trois garçons aux cheveux crépus et à la figure olivâtre débusquaient du coin, apparaissaient dans la rue Chaude, où demeurait la famille Lagarde, et adressaient aussi à Edmond des gestes de menace. S'il cédait, il faisait un signe affirmatif : les trois garçons crépus rentraient dans la rue du Dauphin. S'il avait l'air de résister, ils s'avançaient vers la maison, comme s'ils se disposaient à sonner. Edmond alors était pris d'une terreur insurmontable ; il faisait vivement signe qu'il allait descendre, et les trois crépus regagnaient en ricanant la rue du Dauphin.

Au lieu de rester pour finir son devoir ou apprendre ses leçons, Edmond se glissait au jardin, et disparaissait par la petite porte, inventant toutes sortes d'histoires, quand il rencontrait quelqu'un de la maison, pour expliquer son départ, ou plutôt sa fuite.

Ainsi, pour une raison ou pour une autre, le malheureux enfant était au pouvoir des trois garçons crépus : ils pouvaient, en l'intimidant, le forcer à tout quitter pour les suivre.

Il n'était pas étonnant qu'Edmond se laissât dominer : il était d'un caractère faible ; mais sa soumission avait quelque chose de honteux. On aurait pu croire qu'en compagnie des trois rôdeurs il avait commis quelque grosse faute, et qu'il était attaché à eux par les liens de la complicité.

Une fois la porte du jardin franchie, Edmond se mettait à courir, et rejoignait les autres à un endroit convenu.



On le coiffa ignominieusement du surnom de Panade. (P. 356, col. 2.)

IV

Ces trois drôles, qui semblaient peser si fort sur la volonté d'Edmond, étaient les trois fils du docteur Sauterot, trois collégiens malintentionnés et malfaisants. Ils avaient perdu leur mère, et le docteur avait trop à faire pour s'occuper d'eux. Il avait mis d'abord les deux aînés au collége comme pensionnaires, afin de les soumettre à une surveillance régulière ; ils avaient trouvé en très-peu de temps le moyen de se faire expulser honteusement. Par faveur, on leur permit cependant de suivre les cours comme externes ; c'est une faveur dont ils se montrèrent fort peu dignes. S'il y avait du bruit ou des murmures dans les rangs, c'était toujours un des Sauterot qui avait commencé le désordre ; se produisait-il une violente poussée à l'entrée des classes ou à la sortie, on n'avait qu'à y regarder de près, et derrière les élèves qui avaient été projetés hors de l'alignement, on apercevait un Sauterot, tout rouge encore

de l'effort qu'il venait de faire, et très-satisfait de son exploit. Actes de méchanceté, d'indiscipline, d'insolence, c'était le pain quotidien des Sauterot.

Leur réputation était si bien établie, que la voix publique mettait sur leur compte tous les méfaits anonymes.

Le troisième frère, qui était un peu plus jeune que les deux autres, élevé à si bonne école, devint un Sauterot parfait. Il y avait un dicton qui courait le collége : c'est que les *trois* Sauterot faisaient la *paire*.

A l'époque où Edmond entra au collége, son père, qui s'était renseigné sur ses futurs camarades, lui avait expressément défendu de se lier avec les Sauterot.

Au commencement, tout alla bien, Edmond fuyait les Sauterot comme la peste. De plus, il s'était lié avec un des bons élèves de sa classe, Paul Delaunay, le fils du notaire.



V

Ce qui avait porté Edmond à choisir Paul Delaunay plutôt qu'un autre, c'est qu'ils habitaient des rues voisines l'une de l'autre, et qu'ils revenaient tout naturellement ensemble du collége.

Les deux enfants commencèrent par parler de choses banales; puis ils se firent leurs petites confidences.

Paul Delaunay avait un gymnase dans le jardin de son père, et Edmond un sansonnet apprivoisé qui savait crier « à la garde ! » Edmond voulut voir le gymnase; Paul ne désirait rien tant que d'être présenté au sansonnet. Bientôt on se mit à voisiner; on se consulta mutuellement sur les textes mal écrits, sur les dificultés d'une version grecque ou d'un thème allemand. Comme de part et d'autre les parents approuvaient la liaison, les deux amis devinrent tout à fait inséparables.

Outre la facilité des relations, il y eut encore une autre cause qui cimenta l'alliance : ce fut la différence des caractères. Si Edmond avait un caractère faible et indécis, Paul aimait à dominer, à imposer sa volonté; il n'était jamais embarrassé plus d'une minute devant une difficulté à résoudre ou un parti à prendre. Sans le savoir, Edmond subit dès l'abord l'ascendant de cette volonté supérieure. Il savait un gré infini à son camarade de décider pour deux : cela lui ôtait l'embarras de choisir et de se déterminer.

« Faisons de la gymnastique ! disait Paul. — Faisons de la gymnastique, » répondait Edmond; et l'on faisait de la gymnastique jusqu'au moment où Paul, qui mettait une grande ardeur à toutes choses, était tout essoufflé et tout rouge. « J'en ai assez ! » criait-il tout d'un coup; et son fidèle écho répondait : « Nous en avons assez ! » Ils remettaient leurs vestes et, bras dessus, bras dessous, s'en allaient où il plaisait à Paul d'aller.

Paul, ayant la décision prompte et une excellente paire de poings au service de cette décision, était fort respecté de ses jeunes contemporains. Mais le respect que l'on avait pour lui ne s'étendait pas jusqu'à son protégé. Les regards malicieux et pénétrants des collégiens eurent bien vite percé Edmond à jour. Quand on le vit bredouiller ses leçons d'un air timide, baisser le nez quand il entendait voltiger les épithètes désobligeantes et les boulettes de papier mâché, se faire tout petit, rentrer ses pieds sous son banc, coller ses coudes à son corps, ce fut un homme jugé, et l'opinion publique, représentée par l'élève Rondeau, l'un des plus effrontés de la bande, le coiffa ignominieusement du surnom de *Panade*.

VI

La mauvaise étoile de Panade voulut que M. Delaunay fût un homme sage et borné dans ses désirs. Un beau jour, se trouvant assez riche, il vendit son étude et s'en alla demeurer à Poitiers : c'était le pays de Mme Delaunay.

L'infortuné Panade, qui s'était attaché à Paul comme un chien à son maître, fut tout désorienté, et pendant plusieurs jours flotta à l'aventure comme une pauvre épave.

C'était pitié de le voir rôder autour des groupes d'externes sans oser s'y mêler. Il se dandinait, les mains derrière le dos, tenant au bout d'une longue courroie son petit paquet de livres et de cahiers qui lui battait les mollets.

Cet isolement finit par lui devenir si pénible qu'il se risqua un peu et fit quelques avances. Dans les groupes déjà formés on lui fit entendre assez clairement qu'on ne se souciait pas de lui. On s'était

passé de lui jusque-là ; on s'en passerait bien encore ; et d'ailleurs que pouvait-on en faire, et quel agrément pouvait-on espérer d'une « vieille Panade » ? Il s'éloignait l'oreille basse, comme un pauvre chien battu, sans répliquer, sans même retourner la tête.

Les amateurs qui s'en allaient au collége, le nez au vent, sans se mêler à aucun groupe, se montrèrent de meilleure composition. Mais Panade n'y gagna pas grand'chose. Les collégiens qui s'en vont ainsi tout seuls sont, en général, des esprits misanthropiques ou capricieux, et l'ami de Paul Delaunay apprit bien vite à ses dépens combien le cœur humain a de replis, et comme la nature humaine est changeante et variée.

Un jour, à l'improviste, Coquelet, le fils du pharmacien (celui que la nature avait doué d'une chevelure de couleur roussâtre et de deux yeux d'inégale grandeur, tous les deux dépourvus de cils), arrêta Panade au passage et lui passa son bras autour des épaules.

Panade fut si heureux de rencontrer enfin un ami, et un ami démonstratif, qu'il lui raconta tous ses secrets et lui dévoila le fond de son cœur. Coquelet aussi fit des confidences, et pendant deux jours et demi les deux nouveaux amis furent inséparables. Ils se jurèrent même quelque chose comme une amitié éternelle, près de la borne qui est à l'angle de la Grande-Rue et de la rue Tannée : vous voyez cela d'ici.

Malheureusement, Coquelet était aussi inconstant qu'il était enthousiaste. Au bout de deux jours et demi, il prit soudainement en grippe l'ami de son cœur.

Au coin même de la borne qui avait été le muet témoin de leurs serments, il planta là l'infortuné Panade, pour courir après Larmessin, surnommé « le basset à jambes torses ». Panade s'assit sur la borne et, la mort dans l'âme, vit s'éloigner les cheveux d'étoupe de Coquelet et les jambes torses de Larmessin, en quête sans doute d'une nouvelle borne et d'un nouveau coin de rue pour se jurer une amitié éternelle.

Une discussion assez vive entre Larmessin et Coquelet, sur un morceau de pâte de guimauve inégalement partagé, rompit ce nouveau pacte éternel et rendit l'amitié de Larmessin vacante. Il la reporta sur la tête innocente de Panade, qui ne fit pas le difficile et se montra fort reconnaissant. Comme il s'aperçut que son nouvel ami avait un faible pour le nougat de Montélimar, il fit de folles dépenses pour se l'attacher par les liens de la gratitude. Quand sa petite bourse fut à sec, Larmessin s'aperçut tout à coup que l'autre manquait de gaieté et d'entrain. Il prit désormais l'autre côté de la rue, et tout fut fini entre eux.

Panade en pleura de dépit. Même, dans un accès de misanthropie précoce, il écrivit à l'ami Paul pour lui déclarer que sans lui la vie était « un désert ». Le mot *désert* y était en toutes lettres ; la mélancolie avait fait de Panade presque un poëte. « Prière de répondre par le retour du courrier. »

A suivre. J. GIRARDIN.



L'ÉQUIPAGE DU POLARIS

Au mois de juillet dernier, nous annoncions à nos lecteurs la triste nouvelle de la mort du capitaine Hall, le célèbre explorateur des régions arctiques [1], qui venait de succomber au moment où, sur son navire le *Polaris*, il avait réussi à atteindre la plus haute latitude septentrionale à laquelle on fût jamais parvenu.

On se rappelle que cette nouvelle avait été apportée par quelques hommes faisant partie de l'expédition, qui, abandonnés pendant une tempête sur un bloc de glace, s'étaient vus entraînés à travers les brumes de l'océan Boréal, et après un séjour de cent quatre-vingt-dix-sept jours sur leur île flottante, avaient été recueillis en vue des côtes d'Amérique par un bateau à vapeur.

L'émotion avait été grande à New-York quand on apprit la triste fin du vaillant explorateur et les malheurs de ses compagnons. D'étranges rumeurs s'élevèrent tout à coup. On refusa d'ajouter foi au récit des naufragés, que l'on soupçonnait, non pas d'avoir été abandonnés, mais bien d'avoir déserté le *Polaris*. Quelques esprits inquiets allèrent même jusqu'à supposer que le capitaine Hall avait été assassiné par ses matelots révoltés. Bref, pour calmer

1. Voy. page 70, *l'Expédition du capitaine Hall au pôle Nord.*

l'émotion générale, le gouvernement des États-Unis dut envoyer immédiatement un navire à la recherche du reste de l'équipage du *Polaris*.

Après trois mois d'attente, les survivants de cet équipage viennent d'arriver en Angleterre, à Dundee, où ils ont été l'objet d'une véritable ovation de la part de la population.

Nous avons déjà donné à nos lecteurs le récit de la première partie de l'expédition tel qu'il fut rapporté par les hommes recueillis sur le glaçon, récit dont l'exactitude a été confirmée de tous points par le capitaine en second du *Polaris*, qui vient d'arriver à Dundee et qui a fait à son tour le rapport suivant.

Lorsque le capitaine Hall mourut, dans les premiers jours d'octobre, le commandement échut au capitaine en second Buddington, navigateur expérimenté, qui avait déjà affronté plusieurs fois les horreurs des mers arctiques.

Voyant son équipage démoralisé par la mort du chef de l'expédition, le nouveau commandant résolut de tenter un effort pour revenir aux États-Unis aussitôt que la glace le permettrait. Après une navigation remplie d'angoisses sans cesse renaissantes, on fixa le navire par de fortes aussières à une banquise vers la latitude de 80°.

Le 15 octobre, l'expédition se divisa en deux groupes, dont l'un, composé de quatorze personnes, resta sur le navire, et l'autre, qui comptait dix hommes, parmi lesquels deux Esquimaux avec leurs femmes et cinq enfants, se confia à la glace flottante. Le même soir, un orage accompagné d'un vent du sud et d'une avalanche de neige fondit sur le *Polaris*, qui brisa ses aussières et se trouva séparé dès lors de ceux qui étaient descendus sur la banquise.

En même temps l'eau envahissait le navire : tout le monde courut aux pompes pour empêcher l'extinction des feux.

On se maintint ainsi jusqu'au lever du jour. Dès qu'il parut, le capitaine Buddington fit monter au haut des mâts les meilleures vigies afin de découvrir, s'il était possible, les compagnons qui se trouvaient sur la glace, mais on n'en put trouver aucune trace. Cependant l'eau montait toujours dans le navire, et il fut bientôt évident qu'il ne restait plus que l'échouage comme dernière voie de salut.

Les pompes ne fonctionnaient plus ; la vapeur allait manquer, le charbon s'épuisant. Le navire n'était qu'à trois milles de la terre. Le vent devint favorable ; une ouverture se fit dans la glace, et le *Polaris*, s'aidant de sa vapeur et de ses voiles, put s'échouer facilement à la marée basse.

On débarqua fiévreusement tout ce qui pouvait être de quelque utilité : vivres, toiles, bois. Malheureusement, tous les vêtements avaient été confiés à la garde de la partie de l'équipage qui se trouvait maintenant disparue.

Avec tous les débris que l'on put réunir, on construisit une hutte pour hiverner.

Le navire avait précisément échoué auprès d'un campement de six familles d'Esquimaux, qui témoignèrent aux naufragés le plus vif intérêt. Le capitaine Buddington parlait leur langue, et bientôt naturels et naufragés furent les meilleurs amis.

On mit deux jours à construire la cabane, qui eut 22 pieds de long sur 14 de large. Les boiseries du salon fournirent la charpente, et le toit, recouvert de toiles goudronnées, fut parfaitement à l'épreuve de l'eau. A une extrémité on établit un grand poêle, et les couchettes furent fixées tout le long des parois de la cabane. Ayant ensuite bien entouré celle-ci de neige, l'ayant approvisionnée avec les magasins du *Polaris*, les naufragés se trouvèrent en possession d'un logement très-confortable pour passer l'hiver et en fort bonne situation pour attendre le printemps. Le ciel toujours noir était illuminé de temps à autre par des aurores boréales et autres phénomènes particuliers à ces régions, mais les naufragés purent alimenter pendant cette longue nuit, avec de l'huile de phoque, les lampes que leur fournit le navire.

Les naturels leur faisaient de fréquentes visites, et le capitaine Buddington parle de ces Esquimaux avec le plus grand éloge. Les longs mois de l'hiver passèrent ainsi bien lentement sans que les naufragés pussent quitter leur cabine, tant le froid au dehors était intense. Le charbon du *Polaris* leur fut d'un grand secours, en leur permettant d'entretenir constamment leur poêle rouge. Mais le 1er février, le charbon manqua, et il fallut alors dépecer le *Polaris*. Enfin, au mois d'avril, ils crurent que le moment était venu d'aller à la recherche d'un navire.

Le maître d'équipage, aidé des charpentiers, se mit à l'œuvre, et, avec les matériaux que fournit le *Polaris*, il construisit deux bateaux de 25 pieds de long sur 5 de large, carrés à chaque bout, capables de transporter chacun sept hommes avec deux mois de provisions, du moins selon leur calcul. Pendant que les uns construisaient, les autres transportaient le bois, ou portaient les provisions, ou allaient à la chasse.

Le 3 juin 1873, tout étant prêt, ils dirent adieu à leurs amis les Esquimaux, chargèrent toutes les provisions qu'ils purent et se dirigèrent vers le sud, s'arrêtant à toutes les îles sur leur chemin.

Laissons maintenant parler le capitaine du *Ravenscraig*, qui les a recueillis.

« Après de grandes difficultés, rapporte-t-il, nous avons atteint 75° 38′ de latitude et 65° 35′ de longitude ouest. Nous dûmes nous arrêter, car le navire courait à chaque instant le danger d'être écrasé par les lourdes banquises qui l'entouraient.

» Dans cette position, le 23 juin, à quatre heures du matin, la vigie signala une troupe qu'elle supposait être des Esquimaux, qui, cheminant sur les glaces, se dirigeaient du côté du navire. Ils étaient fort loin, à une distance de treize ou quatorze milles, et pa-

raissaient se mouvoir très-lentement. A neuf heures, ils n'avaient avancé que d'un mille ou de deux, et ils s'arrêtèrent.

» Nous vîmes alors que ces hommes n'étaient pas des Esquimaux, et nous distinguâmes deux bateaux qui nous parurent porter chacun un drapeau au bout d'un petit mât; mais la distance et la réfraction nous empêchèrent de bien distinguer.

» Nous nous hâtons de déployer nos pavillons et nous envoyons dix-huit hommes prêter assistance aux voyageurs, pendant que, de leur côté, ils en détachaient deux vers nous.

» Quand ils se rencontrèrent, les nôtres allèrent à leurs bateaux et un homme revint nous apporter des nouvelles.

» A cinq heures, ils reprirent tous leur marche vers le navire, et l'on se fera une idée de la difficulté de cheminer sur cette glace par ce fait qu'ils n'arrivèrent au navire qu'à minuit, ayant mis sept heures à franchir douze milles.

» La neige qui recouvrait la glace était molle et glissante, sans compter les crevasses qu'elle recouvrait traitreusement.

» Nous accueillîmes de notre mieux les naufragés, qui paraissaient fatigués et souffrant beaucoup du froid, mais qui étaient en bonne santé et enchantés d'être tombés sur un baleinier, suivant ce que leur avait prédit leur commandant, qui, ayant été lui-même dans la partie, savait qu'à cette époque les baleiniers traversent la baie de Melville. Ils furent bien heureux aussi d'apprendre de nous que leurs camarades, qu'ils avaient laissés, en octobre dernier, sur une glace flottante, étaient arrivés sains et saufs. Ils n'avaient jamais espéré les revoir.

» C'est certainement une circonstance providentielle que celle qui a mis le *Ravenscraig* à même de recueillir ces naufragés. Sans lui il est plus que probable qu'aucun d'eux n'aurait atteint les établissements danois, étant donnés l'état de leurs bateaux, leur manque de vivres et l'impossibilité de parcourir une distance d'au moins trois cents milles à pied sur une glace aussi traîtresse que celle qui entoure la baie de Melville. Il ne leur restait plus que dix jours de provisions, bien qu'ils les eussent ménagées avec la plus grande économie.

» Leurs munitions et leurs armes ne leur eussent servi de rien. Les ours, les phoques et les oiseaux sont très-rares dans ces parages. C'est à peine si le docteur Kane put tuer deux phoques, bien qu'il eût toutes sortes de ressources à sa disposition. L'équipage du *Polaris* avait accompli sur l'eau la plus grande partie de ses voyages, de sorte que leurs difficultés ne commencèrent que lorsqu'ils furent en vue de nous.

» Le 4 juillet, après une détention de vingt-six



Campement d'Esquimaux sur le rivage de la baie de Melville. (P. 358, col. 2.)

jours, le *Ravenscraig* gagna le nord, et le 7, rencontrant le steamer *Arctic*, il transborda sur ce navire une partie des naufragés. Le 27, trois autres furent mis sur l'*Intrépide*, qui fut rencontré dans la baie du Prince-Régent: »

Ainsi se termine cette expédition américaine sur laquelle on fondait tant d'espérances. C'est un nouvel échec, de nouvelles victimes, à placer sur cette longue et sombre liste qu'on pourrait appeler le martyrologe des régions arctiques.

Il faut ajouter cependant que les résultats obtenus cette fois font espérer que le moment n'est pas éloigné où quelque heureux explorateur ira planter sur le pôle nord le drapeau de l'humanité.

Espérons qu'une fois ce résultat atteint les hommes se tiendront pour satisfaits, et, abandonnant aux glaces éternelles ces régions dont la nature paraît avoir voulu nous interdire l'accès, ils iront porter à la découverte et à la civilisation de tant de riches et beaux pays encore inconnus, cette énergie et ce dévouement qu'ils ont mis jusqu'ici au service d'une idée grandiose, mais peu pratique.

LUCIEN D'ELNE.

LA CHUTE DES FEUILLES

Un des phénomènes qui caractérisent tout particulièrement les régions tempérées de notre globe est le dépouillement du feuillage des arbres à une époque périodique.

Dès le mois de septembre, la forêt se revêt des couleurs éclatantes ; à la sombre nuance de son manteau, elle ajoute l'or, la pourpre ; on dirait qu'au moment de laisser tomber sa parure elle veut nous la montrer sous de nouveaux aspects, plus enchanteurs encore. Par une sublime combinaison des magnificences de la nature, le soleil, abandonnant de plus en plus chaque jour notre ciel, verse lui-même une lumière plus douce et, en se retirant, incendie de ses reflets les cimes de pourpre des grands arbres.

Mais ce brillant spectacle des soirées d'automne ne dure que quelques jours. Bientôt les feuilles dorées se détachent et, rebondissant de branche en branche avec un bruit sec tout particulier, viennent s'amonceler sur le sol et le recouvrent d'un épais tapis, que les pluies vont bien vite détremper et mélanger à l'humus sylvestre.

Tous les poëtes ont chanté la chute des feuilles. Nous tous, en nous promenant dans la forêt dénudée, en remuant sous nos pieds ce tapis bruyant, nous nous sommes sentis remplis d'une inexprimable mélancolie.

Aux gaies chansons des oiseaux ont succédé mille bruits mystérieux, qui viennent seuls de temps à autre rompre le silence qui pèse sur la forêt. On dirait que la nature, après nous avoir prodigué ses fleurs au printemps, ses délicieuses senteurs en été, ses fruits à l'automne, se renferme en elle-même et recueille toutes ses forces pour affronter les rigueurs de l'hiver et pour pouvoir plus sûrement au printemps prochain nous combler de nouveau de ses faveurs.

Mais ce n'est pas seulement le poëte qui s'est senti touché par le spectacle de la chute des feuilles, le naturaliste à son tour a voulu s'expliquer la raison de cet étrange phénomène.

Pourquoi les feuilles tombent-elles chaque année à la même époque? Vous me répondrez sans doute : Parce qu'elles deviennent vieilles, parce qu'elles se dessèchent et meurent.

Oui, certainement, tout en ce monde obéit à cette même loi, volonté immuable du Créateur. Tout naît, s'épanouit et meurt, et les feuilles aussi bien que les autres êtres. Cependant vous savez que dans les régions tropicales les arbres ne perdent leurs feuilles qu'au bout d'un temps plus ou moins long, et que tous ne se dépouillent pas à la même époque. Dans notre pays même, vous voyez certains arbres, les conifères entre autres, conserver pendant l'hiver leur parure.

Ainsi que les hirondelles et les oiseaux qui ne peuvent supporter les rigueurs de nos hivers et qui, guidés par un admirable instinct, quittent nos latitudes bien avant que rien ne soit venu nous indiquer l'approche du froid, de même les arbres n'attendent par la venue de la saison rigoureuse pour se préparer à la lutte. Ils se hâtent de dépouiller ces feuilles, délicats organes qui leur ont permis d'aspirer pendant la chaleur les gaz nécessaires à leur vie et que les premières gelées viendraient décomposer et feraient pourrir sur place, compromettant ainsi la venue des bourgeons futurs.

Pour cela que font-ils? Suspendant l'activité de leur sève, ils la concentrent dans le tronc même. Les feuilles, privées de leur aliment, se dessèchent, et, aidées par la nature, qui leur a préparé à la base de la tige un point de rupture, se détachent presque simultanément et vont s'amonceler au pied de l'arbre. Là, leurs couches épaisses entretiendront une douce chaleur, préservant les racines du froid, et leur fourniront par la décomposition des sucs nutritifs.

C'est ainsi que dans son admirable prévoyance le divin Créateur, tout en donnant à l'arbre la grâce et la délicatesse, a fourni à cet être immobile, enchaîné au sol, le moyen de se défendre contre les rigueurs de l'hiver.

TH. LALLY.

La chute des feuilles. (P. 360. col. 1.)



LA FAMILLE DURAND

A L'EXPOSITION DE VIENNE[1]

XIV

Ici et là.

Voici le texte de l'ordonnance du docteur touchant la chère femme pour qui le voyage a été entrepris : « Lever à huit heures; sortie à neuf heures pour premier déjeuner ; à dix heures montée en tramway pour Exposition ; visite des galeries jusqu'à midi ; second déjeuner au premier restaurant venu ; promenade dans le parc, si le temps le permet, ou dans les galeries ; en cas contraire, retour en ville, — par le tramway, — de quatre à cinq. Repos dans un jardin public jusqu'à six heures et demie ; dîner *au restaurant ;* rentrée à huit heures. »

Saisis-tu le sens de ce document? Comprends-tu que le docteur, ayant à traiter une malade à qui jusque-là on s'est efforcé d'épargner tous les bruits, tous les déplacements, toutes les fatigues, toutes les irrégularités de régime, et que ce système a laissée aussi faible et souffrante, prend brusquement, brutalement, le contre-pied de tout ce qui a été fait.

Atteinte d'insomnie, elle peut avoir besoin de regagner le matin le repos perdu de la nuit : non, elle se lèvera quand même. Au lieu d'attendre dans sa chambre le bol de lait qu'on a coutume de lui apporter, elle devra l'aller trouver dans un établissement public.

En cas de course à faire, elle est coutumière d'une voiture où elle monte en la seule compagnie de quelqu'un des siens : point, c'est l'omnibus sous sa forme la moins confortable, avec tous les voisinages, toutes les bousculades tumultueuses, qui lui est imposé ; elle est habituée à éviter les lieux que fréquente la foule, et la moindre attention donnée à un étalage, à un spectacle, l'énerve, la fatigue : elle devra tout au contraire aller se mêler aux allants et venants, qui se croisent dans les galeries toutes remplies d'objets divers ; elle a une nourriture en quelque sorte exceptionnelle, réglée en conséquence d'un estomac délabré : tant pis pour l'estomac, il lui faudra s'accommoder d'une pitance quelconque, d'un breuvage d'aventure pris n'importe où, c'est-à-dire le plus souvent au milieu d'une salle bruyante, etc., etc. Au résumé, tout ce qui peut violemment faire contraste aux habitudes anciennes. Le docteur a ordonné, et, malgré tous les malaises ou souffrances qu'un tel système impose à sa cliente, il ne démord pas d'une lettre de son ordonnance.

C'est donc d'après ce plan que la famille entière se dirige.

1. Suite. — Voy. pages 202, 222, 239, 254, 267, 286, 299, 316, 331 et 343.

Note que, grâce à Diomède, qui ne serait pas admis à l'Exposition, tante Joséphine se voit du même coup consignée hors du parc et du palais. Or voici comment on s'arrange.

Après avoir tous ensemble, le matin à neuf heures, pris du lait ou du café, — dans un café où, comme à Munich, c'est-à-dire comme dans toute l'Allemagne, je crois, ces liquides sont servis dans des verres avec des petits pains qui sont seuls usités tant pour les collations que pour les vrais repas, — nous nous répartissons en deux groupes. D'une part, maman, Lolotte, le docteur et moi nous nous dirigeons vers l'Exposition ; d'autre part, tante Joséphine, gardienne de Diomède, reste avec Toto, que ni les galeries ni le parc n'intéressent, et qui, toujours possédé de sa belle passion de langue allemande, ne demande qu'à frayer avec la *jeunesse* viennoise pour se former en cette étude. Oncle Philippe, que les choses d'industrie n'attirent guère non plus, et qui a même comme une aversion de ce groupement, de ce rapprochement de nations qui n'a d'autre résultat pour lui que de rapetisser les proportions normales de ce monde qu'il aimerait tant à parcourir dans sa vaste réalité, oncle Philippe, dis-je, n'hésite jamais à se constituer le compagnon de sa femme, de son neveu et du chien de sa femme, que d'ailleurs il ne voudrait pas laisser seuls au milieu de la grande ville ; pendant notre séjour à l'Exposition, ils vont de jardins publics en jardins publics. L'oncle et la tante s'asseyent et causent pendant que Toto explore les alentours pour tâcher de lier connaissance avec quelque troupe enfantine. Ainsi ont-ils fait du moins pendant les premiers jours ; mais en ces derniers temps, le hasard leur ayant fait découvrir ce qu'on appelle le parc des enfants, c'est là qu'ils se rendent et stationnent invariablement, à seule fin que Toto retrouve ses camarades de la veille. Ce parc des enfants est tout près de notre demeure, dans les jardins des anciens remparts. L'endroit est charmant. Des arbres bas s'étendent largement sur un sol sableux ; sur un point se trouve un kiosque où l'on vend toute la journée, aux grands comme aux petits, du lait, du beurré (espèce de crème aigrie), du beurre, du miel avec des tartelettes. Là viennent presque dès le matin les dames en grande toilette, qui se *bourrent*, — c'est le mot propre, — de toutes ces friandises. Un peu plus loin, dans un rond-point fort gentiment ombragé, se trouve la *fille du Danube*, une gracieuse fontaine qu'une statue de nymphe domine. Là aussi se réunissent en grand nombre les bébés de toutes dimensions. Quand ils ont bien sauté, bien couru, — voilà qui va te sembler drôle, — ils vont à la fontaine, près de laquelle une brave femme est établie avec cinq ou six petits verres sur une planchette couverte d'une serviette ; elle leur tend un verre plein d'eau bien fraîche ; ils avalent cela et retournent au jeu. La bonne femme gagne à cela quelques kreutzers, que les parents mettent d'aventure sur la planchette, et les enfants, paraît-il, ne gagnent ni fluxion de poitrine ni fièvre....

Nous retrouvons là, comme tu vois, mais sous des dehors un peu moins prosaïques, le commerce d'eau claire dont nous avons eu les prémices aux stations du chemin de fer. — Rien d'étonnant après tout qu'un trafic se fasse de cette marchandise du bon Dieu, car je ne crois pas qu'il y ait un autre pays où l'on boive autant d'eau froide. Dans les cafés, par exemple, pour un peu de café ou de lait que vous aurez bu, on mettra devant vous une grande carafe pleine, et deux verres pleins aussi, — et j'ai vu force gens rester attablés indéfiniment devant cette carafe et ces verres, qu'ils finissent par vider. Tu vois, en outre, par ce que je te dis de la fontaine où vont boire les enfants du parc, que l'habitude de l'eau fraîche se prend de bonne heure.

A Vienne d'ailleurs, — pour épuiser ce sujet pendant que nous le tenons, — on mange et boit à toute heure et en tous lieux, depuis le lever du soleil jusque bien avant dans la nuit.

Le matin, la plupart des gens prennent le *mélange* (ainsi disent-ils, employant une locution française), qui n'est autre chose que le café au lait. Vers onze heures commencent les déjeuners proprement dits, que les gens sans ménage ou les étrangers vont chercher dans les *Bier-Halle* (maison à bière) ou dans les *Gast-Haus* (maison où l'on mange), qui les uns et les autres équivalent à nos restaurants.



Le parc des enfants, à Vienne. (P. 362, col. 2.)

Là du reste, et malgré un assez grand luxe d'installation, — je parle des maisons principales, — on ne fait guère que grosse et non pas délicate chère. Les mets les plus en vogue sont le bœuf bouilli avec force légumes, le bœuf et le veau rôtis, et le poulet. Du mouton, pas marque : gigot, côtelettes, sont choses inconnues sous le ciel viennois. D'où vient cela, je n'en sais rien? mais on n'y mange pas de mouton.

Le bœuf est assez bon, le veau est très-fort et se rapproche du bœuf. Quant au poulet, maman et tante Joséphine, qui avaient d'abord voulu en demander, s'en furent bien vite dégoûtées, tant c'était fade, sec, nerveux. Une fois, aux vacances, nous étions allés à la chasse, nous tuâmes certain corbeau qu'on fit cuire par curiosité... C'était aussi osseux, mais beaucoup plus tendre que les poulets viennois.

Tante Joséphine ayant eu la curiosité de visiter un des marchés de la ville, en revint un jour tout ébahie, presque scandalisée... « Croiriez-vous, nous dit-elle, que j'ai vu vendre là de malheureux poulets qu'on apportait dans des sacs, tout jeunes, tout maigres, tout petits. On ne semble rien savoir de l'élevage, de l'engraissement de la volaille. En fait de légumes, rien de plus que quelques méchants radis noirs : ni carottes, ni poireaux, ni oseille, ni radis roses, ni artichauts, ni choux-fleurs, ni asperges... Point de fruits. »

Et à la vérité, — à part quelques fraises taxées à des prix fous et qui ne se servent que dans les cafés, comme friandises que les dames ou les enfants becquètent en prenant des glaces ou des sorbets, — aucun fruit n'est porté comme objet de dessert sur les cartes des restaurants. Nous n'en avons jamais vu manger. — Les cerises ne paraissent guère qu'à l'état de *bouquets* que les enfants achètent au coin des rues... De la grosse viande, des pommes de terre, des poulets étiques (comme aurait dit Boileau) et des œufs, — qui sont à très-bon marché, — voilà le menu. Il n'y a pas à sortir de là.

Généralement on boit de la bière en mangeant; maman elle-même s'étant bien trouvée dès l'abord de cette boisson, qui, pour être toujours servie très-fraîche, ne laisse pas d'avoir des qualités essentiellement digestives, nous ne demandons à chaque repas qu'un peu de vin de Hongrie, pour ma petite Lolotte qui n'était pas faite à la liqueur amère. Nous allions donc tous au Bier-Halle le soir pour le dîner... Singulier service, sur des tables de marbre, avec des serviettes grandes comme une feuille de papier à lettre, et des rondelles de feutre pour recevoir nos chopes. Détail caractéristique : en ce pays de luxe, c'est aux garçons de café ou de restaurant qu'incombe la tâche de conserver en honneur cet affreux vête-

ment de cérémonie qu'on appelle chez nous l'habit noir et qui en Autriche est comme la livrée de la servilité publique...

Il faut voir, dans les Gast-Haus ou Bier-Halle de second, troisième ou quatrième étage, ces habits râpés, graisseux, trop larges pour les petits valets, à qui l'on en taille quelquefois dans des étoffes noires, mais étranges...

Te plaira-t-il de savoir qu'en allant ainsi chercher la réfection dans les Bier-Halle, — qui sont parfois des établissements considérables, et notamment ceux qui ont été montés par le célèbre brasseur Dreher, — lequel est, dit-on, mort dernièrement après avoir gagné, du seul fait de la bière fabriquée et vendue avec accompagnement de victuailles diverses, quelque douze ou quinze millions, — te plaira-t-il de savoir, dis-je, que là nous arrivions à nous tirer pécuniairement d'affaire avec une aisance relative? Ceci pour que nous redisions un mot de la monnaie...



Arrosage des voies publiques, à Vienne. (P. 366, col. 1.)

On m'avait bien assuré, à Romanshorn, que mes pièces autrichiennes étaient bonnes à conserver pour en user largement en Autriche. Les ayant gardées jusqu'au jour où je serais à même de juger exactement de leur valeur, je pus voir, lorsque j'en donnai une pour payer une note, qu'on me fit bénéficier de plusieurs kreutzers; et même le garçon qui la reçut parut tout étonné que je le payasse en argent, car, à part les kreutzers, ou petite monnaie divisionnaire, il n'y a guère comme valeur courante que des billets de la banque autrichienne d'un ou plusieurs *Gulden* (florin). Le papier de dix florins surtout est remarquable par ses dispositions artistiques et symboliques.

Trois bustes d'hommes qui en occupent le champ inférieur représentent un agriculteur, un mineur, un pâtre, emblèmes des trois sources de revenus majeurs de l'empire. Dans un cartouche le mot *dix Gulden* est répété une dizaine de fois, mais chaque fois dans l'un des idiomes qui sont parlés en ce même empire : — allemand, polonais, hongrois, russe, italien, etc.

Je te disais donc que les Viennois mangeaient ou buvaient à peu près toujours et en tous lieux : à la promenade, où ils se rendent parfois dès le matin; au café, où ils passent la matinée; au Bier-Halle, où ils vont longuement déjeuner, et où ils reviennent plus longuement dîner; enfin jusqu'aux heures les plus tardives quand, après le dîner et les spectacles (qui, à Vienne, ne finissent jamais plus tard et souvent bien plus tôt que neuf heures et demie), ils se répandent soit encore dans les promenades, où de grandes buvettes sont ouvertes en plein air, soit dans les lieux de divertissement, où quelque attrait particulier est ajouté aux douceurs — ou à l'amertume de la boisson. Le plus souvent la musique fait les frais de cette attraction. C'est en effet par centaines que se peuvent compter les orchestres qui à Vienne répandent chaque soir leur harmonie sur les chopes qui se vident. Et ne crois pas que ce plaisir soit simplement offert aux gens sans intérieur, aux nomades : non, c'est en famille, père, mère, enfants réunis, qu'on va se gorger de bière et d'airs de valse.

Dans la plupart de ces lieux de réunion, il y a au moins deux orchestres, pour que l'alternance permette la continuité; mais il en est qui en comptent jusqu'à cinq, diversifiés par la nature des instruments ou la nationalité des exécutants. La vogue, la grande vogue, était pour l'orchestre des dames, travaillant chaque soir à *Blumen-Salle* (Palais des fleurs).

Figure-toi, au fond d'une salle assez vaste, un amphithéâtre sur lequel sont groupées une trentaine de dames, portant le même costume rose et blanc, jouant pour la plupart d'un instrument à cordes, violon, violoncelle, harpe, quelques-unes touchant de l'harmonium, battant les cymbales, le triangle, ou soufflant dans des flûtes. Par derrière seulement six ou huit instruments à vent sont tenus par des jeunes gens, des adolescents, que, pour empêcher qu'on les remarque, on a eu le soin de revêtir d'une tunique blanche et rose.

Cette phalange bruyante attaque et enlève les plus difficiles, les plus étourdissants morceaux, sous la conduite énergique d'une *chefesse*, qui, debout en avant du groupe, la tête enguirlandée de fleurs, toute de guipure blanche drapée, un bâton d'ivoire à la main, se démène et gesticule comme une possédée.

Les Viennois s'attardent volontiers à l'audition de tous ces orchestres, aux charmes desquels ne porte aucun préjudice l'accompagnement de la liqueur *houblonnière*, et si bien s'attardent-ils en général qu'une classe entière de citoyens se crée un revenu fixe du fait de cet attardement. L'oncle Philippe, le docteur et moi, nous l'apprimes à nos dépens le premier soir où il nous arriva de prolonger un peu notre séjour dans les parages harmoniques et boissonneux.

En plein été, quand à neuf heures et demie les dernières lueurs du crépuscule blanchissent encore le couchant après une chaude journée, rien d'étonnant qu'on s'oublie à la fraîcheur dans un jardin où l'on sert des glaces et des airs de valse. Dix heures tintaient aux églises comme nous arrivions devant notre maison, dont la porte cochère était parfaitement claquemurée, bien que la brasserie et le magasin de tabac établis sur le devant fussent largement ouverts et peuplés.

Nous tirons la sonnette. Après deux ou trois minutes d'attente, un verrou grince, une clef tourne à l'intérieur, un des battants de la porte s'ouvre lentement, et nous nous trouvons en face d'un portier en houppelande, qui, un fichu autour de la tête, une lanterne à la main, semble avoir été arraché par nous au plus profond des sommeils et à la plus lointaine des couches. Nous le remercions comme nous pouvons pendant qu'il marmotte ou grogne, et, pour ne pas le retenir longtemps, nous passons vite.

Le lendemain, notre hôtesse nous aborde avec toutes sortes de ménagements pour nous mettre au courant d'une tradition qui veut que chaque locataire rentrant — ou sortant — après dix heures paye au concierge un droit de dérangement de 10 kreutzers (25 centimes). Ce droit est si bien, si indiscutablement établi que la brave dame avait compté les 30 kreutzers pour nous au respectable fonctionnaire, et que nous dûmes les lui rembourser.

Depuis, chaque fois que nous arrivions après dix heures, nous avions soin de tenir toute prête notre piécette de 10 kreutzers; nous la déposions dans la main de l'homme à la lanterne, qui ne grognait plus.



L'orchestre des dames, à Vienne. (P. 364, col. 2.)

D'après ce que tu as vu tout à l'heure, Vienne peut être à bon droit qualifié le paradis des portiers. En revanche, je l'appellerais volontiers l'enfer des pauvres femmes, car on n'imaginerait pas chez nous les rudes métiers auxquels elles sont vouées en ce pays. Ainsi les maçons viennois n'ont pas d'autres servants que des femmes qui grimpent aux échelles avec des seaux de mortier sur la tête, ou qui font la chaîne pour monter la brique ou la pierre. Elles sont là nu-pieds, avec un malheureux jupon, une chemise de toile et un fichu mis en pointe sur le cou, pour tout costume.

Plus loin on les voit quatre à l'immense balan-

cier des pompes destinées à fournir l'eau pour l'arrosage public.

Et à propos d'arrosage : cette eau, pompée par les femmes, est mise dans de grands tonneaux ambulants, et des hommes vont la répandre dans les rues ou sur les boulevards. Mais le procédé de *diffusion* est trop singulier pour que je ne te le signale pas.

En tant que disposition du tonneau, posé sur une voiture traînée par un ou deux chevaux, rien ne diffère du matériel employé chez nous, à part cependant le siége élevé où se tient le cocher; mais au lieu du long tube recourbé en demi-cercle et criblé de trous qui chez nous est placé à l'arrière du tonneau, les Viennois ont adopté un tout autre aménagement, — qui se distingue surtout par sa naïveté toute primitive. Un long tuyau de cuir terminé par une grosse pomme d'arrosoir part du point le plus bas du tonneau; au bout de ce tuyau est une corde de deux ou trois mètres qu'un homme tient à la main. L'homme marche derrière la voiture, en faisant résistance avec la corde, ce qui tend le boyau, auquel tout en le tendant il imprime un mouvement de va-et-vient qui a pour effet de produire l'aspersion successive de divers points de la voie... La position de cet homme, qui a l'air de vouloir arrêter la charrette, qui résiste, qui se cramponne des deux pieds pour que le boyau reste tendu, et qui agite ses bras pour que la pomme envoie l'eau de droite et de gauche, a vraiment quelque chose de grotesque. Drôle d'attelage, ma foi!

A suivre. EUGÈNE MULLER.

L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

—

LÉGENDE

En ce temps-là (je vous parle d'il y a bien des siècles), la France n'était pas ce beau pays « que tant de verdure colore, que tant de moissons enrichissent, et qu'enveloppe un ciel si doux, le plus beau royaume enfin qui se connaisse après le paradis, » comme on disait au moyen âge.

C'était une contrée hérissée de sombres forêts, inondée de marécages, où pendant la mauvaise saison les fleuves turbulents sortaient de leur lit et dévastaient la campagne, semant autour d'eux la ruine et l'effroi. On n'y voyait donc ni routes carrossables, ni bateaux sillonnant les fleuves, et c'était affaire à chacun de se frayer sa voie à travers les halliers et les buissons épineux où les guerriers gaulois chassaient le buffle, l'élan, le bison et l'aurochs. Malheur à l'imprudent qui se serait approché par mégarde des retraites sauvages où les druides (hommes du chêne) accomplissaient, dans le silence, leurs rites mystérieux et sanglants. Une victime nouvelle était toujours la bienvenue; ne fallait-il pas se rendre la divinité propice?

Vers la fin du onzième jour de novembre de l'année 337, un voyageur longeait la Somme, cherchant en vain depuis une heure ou deux un endroit guéable où il pût traverser la rivière sans danger. Bien des fois déjà il avait enfoncé l'éperon dans les flancs de son cheval tout en l'excitant de la voix, mais l'intelligent animal reculait devant ces froides eaux, rendues plus profondes par les pluies récentes d'un automne pluvieux.

La nuit s'avançait : le cavalier s'arrêta indécis. « Allons, dit-il tout à coup, il me faut retourner sur mes pas; impossible de poursuivre ma route au milieu des ténèbres croissantes. »

Et, mettant son cheval à l'allure d'un galop rapide, il rebroussa chemin dans la direction du sud, qu'il avait quittée quelques heures auparavant.

Il atteignit bientôt les premières maisons d'une grande ville qu'il avait déjà traversée avant le coucher du soleil, et s'en vint frapper du pommeau de son épée à la porte d'une habitation dont l'apparence extérieure semblait annoncer l'aisance, presque la richesse.

« Entrez, répondit une voix mâle de l'intérieur. » En même temps le loquet se leva, et une vive lumière partie du foyer et d'une lampe posée sur un trépied vint éclairer en plein la figure du voyageur.

Le maître de la maison tressaillit.

Celui qui réclamait l'hospitalité était un soldat romain; à coup sûr, ce n'était pas un Gaulois; il n'avait ni le teint clair, ni les yeux bleus, ni les longues moustaches, ni les cheveux blonds flottants de la race vaincue; il portait le costume détesté du vainqueur : c'était un satellite des légions de César.

Le soldat s'aperçut du mauvais effet que produisait sa présence. Il recula instinctivement.

« Entrez, vous dis-je, répéta le maître en s'avançant jusqu'au seuil. Qui que vous soyez, ami ou ennemi, quand vous vous serez assis à mon foyer, vous ne serez pour moi qu'un hôte toujours le bienvenu. Chez nous c'est un crime de repousser de son toit l'homme qui vient y chercher asile, et pour cette nuit vous serez mon fils et le frère de mes enfants. »

Le soldat s'assit donc au foyer hospitalier; il sécha ses vêtements et partagea avec ses hôtes l'abondant repas du soir, sans que personne, suivant la coutume gauloise, eût osé l'interroger. Ce ne fut qu'à la fin du repas, lorsqu'il fut bien séché et bien rassasié, que le chef de la famille lui demanda son nom :

« Étranger, lui dit-il, mes fils Arbogaste et Bitarge voudraient comme leur père Ambiorix, comme leur sœur Alcyma, connaître celui avec lequel ils ont ce soir rompu le pain et vidé la coupe.

— Je suis né loin d'ici, répondit le soldat, loin de la grande Rome, qui a asservi mes pères, comme

elle a asservi les vôtres. Peut-être n'avez-vous jamais entendu parler de la lointaine Pannonie, de la Save aux flots changeants, et de la ville populeuse de Siscia. C'est là que je suis né ; c'est là que vivent encore tous les miens dans leur paisible héritage, pendant que moi, le plus jeune de cinq frères, épris du métier des armes, je me suis enrôlé dans la légion de Labiénus. Pardonnez-moi la franchise de cet aveu qui doit vous blesser, vous dont les plaies sont encore saignantes, et qui aspirez toujours en secret à la liberté ; mais j'aime la guerre, et comment aurais-je pu la faire si je n'avais servi nos maîtres ?

— Nous honorons le courage qui donne la victoire sur les champs de bataille, répondit courtoisement Ambiorix, et si nous adorons Teutatès, le dieu du commerce et des arts, nous rendons des adorations particulières à Hésus, le farouche dieu de la guerre. »

Deux esclaves s'étaient empressés d'enlever la table chargée de poteries aux ornements délicats ; ils avaient jeté dans l'âtre embrasé des souches énormes qui, en s'enflammant tout à coup, projetèrent de vives lueurs dans la vaste salle ; on put alors voir distinctement sur les murailles des faisceaux et des trophées d'armes étincelantes où venait se jouer la lumière : cuirasses aux mailles de fer, casques surmontés d'ailes d'oiseaux, boucliers étroits, bariolés des plus vives couleurs, et portant sculptées en relief des têtes d'animaux féroces, lances au fer large et recourbé faisant d'horribles blessures. Le jeune soldat regardait avec un plaisir évident cet attirail guerrier qui flattait ses goûts.

« Voilà tout ce qui nous reste, dit Ambiorix qui s'était levé de son siége. C'est avec cela que nos pères combattaient pour la liberté. Ils avaient pour richesse des chariots pleins de javelines, et, ce qui vaut mieux encore, la haine de l'oppression. Ce casque appartenait à un compagnon de Vercingétorix, ce bouclier a vu le siége d'Alésia, cet autre le siége de Bourges ; mais, hélas ! un jour est venu où les légions de César ont fini par inonder nos campagnes comme un flot débordant et sans cesse renouvelé ! les nôtres ont été pris ou sont restés gisants dans les bois, dans les sables, dans les marécages, et nous, enfants dégénérés de nos glorieux ancêtres, nous croupissons dans une paix honteuse, payant des tributs lorsque jadis eux payaient des coups de lance.

» Allons, ma fille, ajouta le vieillard après un court silence, réjouis notre hôte par tes chants ; ils ont aussi, tu le sais, le privilége d'égayer le cœur de ton vieux père. »

La jeune fille se leva pour détacher sa harpe, et, semblable à une prêtresse inspirée, faisant flotter autour d'elle les longs plis de sa robe blanche, elle chanta les exploits de Brennus, les prodiges accomplis par ces Gaulois réputés invincibles, l'indomptable courage de Vercingétorix, et la lutte pied à pied contre les soldats de César dans les forêts du Nord, les lagunes de l'Armorique, les montagnes de l'Arvernie. Elle répétait avec orgueil les illustres noms des vieilles cités celtiques, et chacune de ses improvisations respirait la haine de l'étranger, le regret de la servitude présente et les souvenirs de l'antique liberté.

La veillée s'écoula ainsi doucement. Le soldat ne se lassait pas d'écouter.

« Ces Gaulois, pensait-il, parlent tous avec une éloquence qui leur est propre ; ils enchaînent les cœurs par des chaînes d'or. C'était un grand peuple. »

Et longtemps sur sa couche il repassa dans son esprit les récits du vieillard et les chants d'Aleyma.

Au point du jour, il prit congé de ses hôtes, qu'il trouva déjà levés. Aleyma avait fait préparer le repas du matin et avait introduit de copieuses provisions dans le sac du voyageur.

« Prends ce manteau, jeune étranger, dit le chef de la famille, il te sera utile par cet aigre vent d'est, et mes fils auront bientôt fait de me rapporter de la chasse quelques peaux d'élan pour le remplacer. »

Et comme le jeune soldat refusait discrètement :

« Prends, te dis-je ; voici bientôt le temps des grandes neiges, et la route est longue devant toi. Nos froides régions ne ressemblent pas au Midi d'où tu viens ; chez nous tu trouveras des marais brumeux et des fourrés inabordables ; tu ne rencontreras pas, comme au début de ton voyage, des prairies couvertes de troupeaux, des champs de blé, de millet ou d'orge, et le long des fleuves des chaussées indestructibles, aux dalles massives. Mais nous ne nous plaignons pas d'être les derniers à recevoir les bienfaits du vainqueur.

» Allons, ne t'attarde pas plus longtemps ; emporte nos vœux avec toi, et que les dieux te soient favorables. Pendant que tu t'éloigneras, ma fille et ses frères offriront en ton honneur à Hésus un pur sacrifice. »

Le jeune homme s'inclina sans répondre. Que pouvait-il dire ? Bien qu'il n'eût pas encore reçu le baptême et qu'il fût simple catéchumène, il connaissait ces paroles d'un grand évêque :

« Il ne faut pas qu'une bouche consacrée à Dieu s'ouvre pour les louanges de Jupiter. »

Il se borna à recommander la maison hospitalière qu'il allait quitter au Maître de toutes choses qu'il adorait dans son cœur, et, enfonçant l'éperon dans les flancs de son cheval, il s'éloigna rapidement.

La matinée était triste et sombre ; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne voyait que la neige tourbillonnant en flocons épais et cachant l'étroit sentier, visible encore la veille. C'est en vain que le voyageur chercha à se rappeler les indications d'Ambiorix. Comment retrouver son chemin dans cette plaine immense, semblable à un linceul sous la neige qui la recouvrait, n'ayant pour horizon que la forêt menaçante et le fleuve aux eaux troubles ?

Tout à coup le cheval s'arrêta, renifla brusquement et recula épouvanté. Devant lui gisait dans la neige, à moitié nue, une forme humaine qui se dressa lentement et avec effort.

« Debout, qui que tu sois, dit le soldat d'un ton d'autorité. Parle, que me veux-tu?

— J'ai faim, j'ai froid, murmura un être chétif, hideux à voir, à peine couvert de misérables haillons.

— Tu as faim! Prends et mange, répondit le cavalier, qui descendit de cheval et détacha de la selle le lourd bissac qui y était attaché. Tu as soif aussi sans doute! Voilà ma gourde. Bois une rasade de cet hydromel qui te réchauffera. »

Le malheureux porta avidement la gourde à ses lèvres bleuies, et au moment où le jeune soldat s'apprêtait à monter à cheval, il tendit les mains vers lui d'un air suppliant.

« Que me veux-tu encore? Je t'ai tout donné.

— J'ai froid! »

Le voyageur regarda avec compassion les membres nus et violacés de celui qui lui parlait, puis il regarda son manteau doublé de fourrures, hésita un instant, et enfin, tirant sa courte épée, il fendit en deux le chaud vêtement d'un geste rapide et tendit au mendiant la plus large moitié :

« Tiens, dit-il, je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

O merveille! A ce nom divin, « devant lequel tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers, » la nature tressaillit. Les nuées grisâtres s'entr'ouvrirent brusquement pour faire place au plus radieux soleil qui ait jamais illuminé un jour d'été. Une tiède brise agite l'air, et la forêt, effleurée tout à coup par ce souffle printanier, s'émeut doucement elle aussi. Ses rameaux, couverts de neige il n'y a qu'un instant encore, semblent gonflés de séve, et sur les petites branches rougies des bourgeons luisants se montrent de toutes parts. L'herbe fraîche est brillante de rosée, et la rivière, grise et terne tout à l'heure, se déroule maintenant comme un long ruban d'argent entre ses rives d'émeraude. Oui, c'est bien la chaude haleine du printemps qui vient réveiller la nature endormie; la terre exhale cette chaleur humide qui succède aux tièdes averses; les hirondelles rassurées fendent l'air en longues files, les papillons blancs et jaunes voltigent au soleil, et sur la lisière du bois, la violette invisible envoie son suave encens dans l'air qu'elle parfume.

« Seigneur Dieu, s'écrie le soldat, est-ce un rêve? Suis-je le jouet d'une hallucination?

— Martin, lui répond une voix qui semble descendre du ciel, parce que tu t'es montré miséricordieux pour le dernier des miens, j'ai voulu te donner un avant-goût des joies du paradis. Il y aura dans l'autre vie un printemps éternel pour ceux qui auront pris soin de mes pauvres ici-bas. Tu l'as lu dans mon Évangile : Un verre d'eau donné en mon nom ne restera pas sans récompense. »



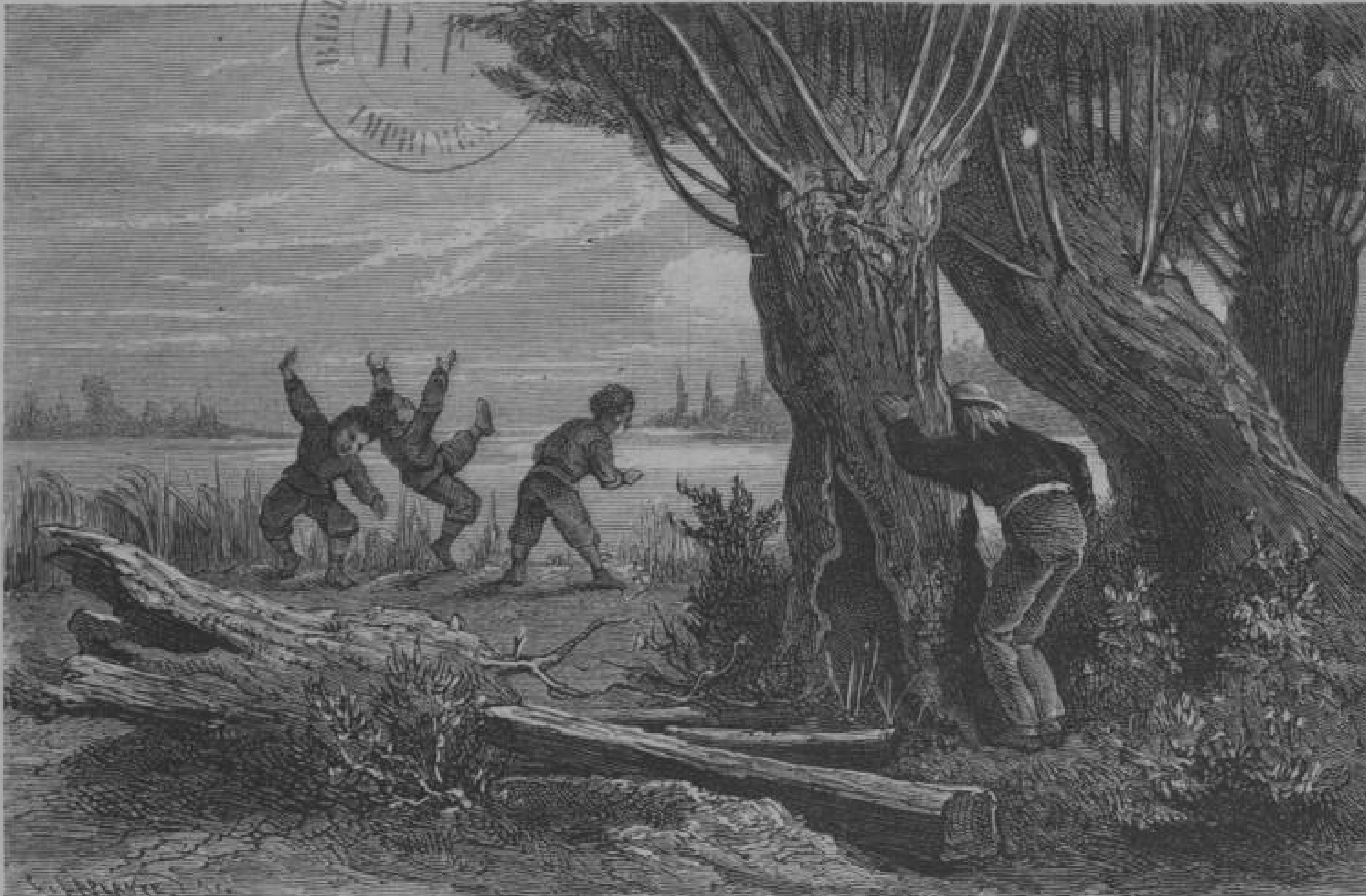
Il fendit en deux le chaud vêtement. (P. 368, col. 1.)

Le catéchumène Martin reçut le baptême peu de jours après les événements que nous venons de raconter. Il devint un grand « évêque si doux aux malheureux, disait la chronique, que les pauvres allaient à lui comme les mouches vont au rayon de miel ».

« Mes enfants, avait-il coutume de dire du haut de la chaire épiscopale de Tours, ne refusez jamais à ceux qui vous demanderont, et ce que vous ne pouvez tirer de votre grenier ou de votre cellier, tirez-le des trésors de votre cœur. »

Telle fut l'origine de l'été de la Saint-Martin, à ce qu'affirme la légende. Si cette légende n'est qu'une création de l'imagination populaire, au moins renferme-t-elle une utile leçon : c'est que l'aumône est toute-puissante sur le cœur de Dieu.

MARIE MARÉCHAL.



Tout ricochet bien réussi excitait des cris de joie. (P. 370, col. 2.)

PANADE

VII

Par le retour du courrier, Panade reçut une lettre de Paul Delaunay, une bonne petite lettre, bien affectueuse, entremêlée de consolations et de descriptions de la ville de Poitiers, surtout de la promenade de Blossac, chère à tous les Poitevins.

Mais avant même l'arrivée de cette lettre si pressée, Panade avait déjà un autre ami, sincère celui-là, et doux, et bon, et complaisant!

Comme il s'était indigné au récit de la trahison de Coquelet et de Larmessin! Comme il aimait de loin ce cher Paul Delaunay qui avait toujours été si bon pour son ami! Comme il regrettait de ne pas l'avoir mieux connu!

Il répondait au nom euphonique de Molineux.

Malheureusement, le nouvel ami était, lui aussi, d'un caractère timide et indécis. Il est rare que deux caractères exactement pareils puissent s'accorder longtemps.

Ce fut le doux Panade lui-même qui s'aperçut que Molineux était trop doux.

Il répondait toujours oui à tout ce qu'on lui disait; il faisait tout ce qu'on voulait, mais n'avait pas une seule volonté de son cru.

Panade, qui n'en avait guère non plus, fut bien vite fatigué de vouloir pour deux, et il finit par ne plus rien vouloir du tout.

Les deux amis restaient face à face, comme deux chiens de faïence, tout surpris de s'ennuyer à mourir et de n'éprouver plus aucun plaisir à être ensemble.

Il n'y eut d'ailleurs ni explications, ni plaintes, ni brouille, ni séparation proprement dite. Tout cela aurait demandé des efforts, et les deux amis étaient aussi incapables l'un que l'autre de faire les frais d'une rupture. Seulement, ils cessèrent d'aller ensemble, et flottèrent chacun de leur côté, au lieu de flotter de conserve.

Pour se consoler, Panade fit des avances au sansonnet, qui pour toute réponse cria : A la garde! Il fit jouer son petit frère René sur la pelouse, et relut la description de Blossac.

1. Suite. — Voy. page 353.

Quant à Molineux, l'histoire ne dit pas comment il se consola, ni s'il se consola. Cependant j'aime à croire que le temps, qui adoucit des chagrins bien autrement cuisants, prit la peine d'adoucir aussi celui-là.

VIII

Un jour, au sortir de la classe du soir, le mélancolique Panade, abandonné des dieux et des hommes, traînait ses longues jambes à l'ombre des maisons de la rue Chevrette.

C'était une belle soirée de juin.

La température était douce, une petite brise agitait doucement les arbres des jardins et les peupliers de la prairie.

Le pauvre garçon se sentait en veine de flânerie.

Il avait commencé par regarder autour de lui d'un air de découragement, puis il avait paru prendre une sorte d'intérêt aux ébats des lézards gris qui filaient comme des flèches tout le long des pierres rugueuses.

Il avait même eu un moment comme une velléité d'attraper un lézard, sans trop savoir ce qu'il en voulait faire.

Mais les scélérats de lézards disparaissaient toujours à point nommé dans quelque crevasse mystérieuse.

Panade était retombé dans le découragement. Il continuait d'aller devant lui, pour le seul plaisir d'aller, et pour tuer le temps.

Il se trouva ainsi, sans y avoir songé, à l'entrée de la ruelle des Sureaux.

La ruelle des Sureaux est un petit bout de chemin rustique, entre deux haies de sureaux touffus; cette ruelle assez étroite aboutit à la rivière. En cet endroit, la Clairette est plus large que partout ailleurs, mais elle est aussi moins profonde, et forme ce qu'on appelle le gué de Toiselet. C'est là que passent, faute d'un pont, les grandes voitures qui s'en vont chercher le foin dans les prés.

Panade tourna machinalement à droite et prit la ruelle des Sureaux.

Il lui semblait que la vue de l'eau et la fraîcheur de ce petit coin où bruissaient les sureaux et où chantaient les peupliers, le réconforteraient au sortir de l'atmosphère aride et poussiéreuse de la classe.

Sur la petite grève de sable fin et de cailloux, trois collégiens crépus prenaient leur ébats. Ils avaient déposé dans un coin, près d'une grosse touffe de menthes sauvages, leurs livres, leurs casquettes et leurs vestes.

Ils ramassaient des cailloux sur la grève, et, quand ils en avaient trouvé un à leur convenance, ils le lançaient de toutes leurs forces, pour faire des ricochets.

Toutes les tentatives maladroites étaient accompagnées de huées, et tout ricochet bien réussi excitait des cris de joie.



IX

Si Panade eût été un artiste, il n'aurait pu choisir un endroit plus favorable pour voir le paysage dans toute sa beauté. Les deux haies de sureaux formaient comme un cadre, ou, si l'on veut, comme un repoussoir qui faisait fuir en perspective l'immense prairie, récemment fauchée, et unie comme un tapis de velours. L'ombre des grands nuages s'étalait tout à coup sur l'immense tapis et, comme traînée par une force mystérieuse, courait d'un mouvement rapide jusqu'aux limites de l'horizon. On voyait çà et là des lignes de peupliers qui marquaient le cours de la Clairette. L'horizon était fermé par des collines bleuâtres, à peine visibles, tant le ton en était doux et discret.

Au premier plan, la rivière filait, fraîche à l'œil et rapide comme une flèche. Elle avait si peu de profondeur, que les cailloux du fond produisaient des rides à la surface. Sur ces rides, mobiles et changeantes, les rayons du soleil dessinaient tout à coup des réseaux de lumière éblouissants.

A la moindre bouffée d'air, une petite forêt de roseaux et de joncs se mettait à chanter et à siffler sur l'autre rive.

C'était donc un bien joli gué que le gué de Toiselet, et l'amusement des trois collégiens crépus était un amusement bien innocent. Néanmoins, Panade s'arrêta indécis, et par un mouvement machinal qui occupait ses doigts, pendant que sa pensée se posait un grave problème, il se mit à retirer du branchage des sureaux les longues traînées de foin que les voitures y avaient laissées au passage.

Il hésitait, le malheureux, lorsqu'il aurait fallu fuir à toutes jambes !

Dans les trois collégiens qui se livraient à de si innocents ébats, il avait reconnu tout de suite les trois frères Sauterot.

Sa conscience lui disait de partir : il était retenu par la curiosité, peut-être aussi par le mystérieux attrait de l'eau.

Comme tous les gens qui ont envie de commettre une faute, et qui vont la commettre, il ne manqua pas de bonnes raisons pour s'exciter et pour se justifier d'avance : après tout, se disait-il, le chemin est à tout le monde et le gué de Toiselet aussi. Ah! s'il eût mis le pied dans la maison ou dans le jardin des Sauterot, c'eût été bien différent. Là, il y aurait eu faute, et faute grave. Son père, en lui défendant de fréquenter les Sauterot, ne lui avait pas interdit de les regarder; autrement, il aurait fallu renoncer à suivre les cours du collège parce qu'ils les suivaient aussi.

De quelles pitoyables raisons l'on se paye quand on est sur le point de faire une chose défendue !

C'était un moment délicat dans la vie de Panade. La résolution qu'il s'excitait à prendre pouvait avoir des conséquences graves et imprévues : il était sur le bord de la première faute.

Il faut le répéter le plus souvent possible : *On sait toujours où commence une faute, on ne sait jamais où elle finira, ni quelles conséquences elle traînera après elle.* En d'autres termes : Il est presque toujours facile d'éviter la première faute ; il l'est beaucoup moins d'éviter la seconde.

X

Donc Panade ne s'enfuit pas. Il n'eut pas non plus l'audace de s'avancer, et il demeura à la même place, froissant dans ses doigts le foin qu'il avait tiré des branches des sureaux.



Panade se mit à regarder la rivière en écarquillant les yeux. (P. 372, col. 2.)

« Il y a trop de courant! cria un des Sauterot, qui venait de manquer un ricochet ; remontons un peu plus haut. » Les deux autres Sauterot n'ayant fait aucune objection, les trois frères disparurent derrière un vieux saule creux. Comme la rivière était basse, elle laissait une marge au pied du mur des jardins. C'était le moment de fuir, et Panade se décida presque à prendre ce parti. Peut-être quelque diable le poussa-t-il à rester, comme l'âne de la fable. Quoi qu'il en soit, il voulut voir la rivière de plus près; il avait une envie folle d'y tremper ses mains et d'essayer un ricochet, un seul! Quel mal y avait-il à cela, puisque les Sauterot n'y étaient plus ?

Avec l'assurance d'un poltron qui se décide, il descendit à grandes enjambées vers la rivière, y trempa ses mains d'un mouvement si brusque qu'il-

s'éclaboussa tout entier. Ensuite, il saisit le premier caillou qui lui tomba sous la main et le lança de toutes ses forces. Le caillou, en touchant l'eau, fit vlouc ! et ne rebondit pas. Il en ramassa précipitamment un second, et se disposait à le lancer quand une voix qui le fit tressaillir lui cria : « Pas comme cela ! »

Et Sauterot III, enjambant avec agilité les racines du vieux saule, lui démontra, avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître : 1° qu'il faut choisir un caillou bien large et bien plat ; 2° le tenir horizontalement, l'index replié en chien de fusil derrière la pierre pour la lancer, ladite pierre étant maintenue doucement par le pouce sur le médius qui sert de base et d'assiette, comme cela (et il joignit l'exemple au précepte) ; 3° se pencher à droite et lancer en fauchant.

La pierre lancée avec art fit trois ricochets et rebondit jusque sur la grève opposée.

Les autres Sauterot applaudirent; et Panade, tant pour exercer son adresse que pour cacher sa confusion et son embarras, lança sans interruption une vingtaine de cailloux au moins. Quelques-uns des derniers produisirent de faibles simulacres de ricochets ; les trois frères applaudirent, et Panade se tint au milieu d'eux, plus embarrassé que jamais de savoir ce qu'il conviendrait de faire, et flatté, tout au fond de son cœur, d'avoir été applaudi, même par les Sauterot.



XI

Savoir s'en aller à propos : voilà une science que bien peu de gens possèdent, je ne parle pas seulement des enfants, mais aussi des grandes personnes.

Quelqu'un a dit avec raison : Partez toujours dix minutes avant d'être importun. Que de gens sont importuns, prolongent leur visite, et deviennent de véritables fléaux faute de savoir faire à point cette chose en apparence si simple : s'en aller. Ils n'y mettent pas l'ombre de méchanceté ; ils saisissent leur chapeau, ils vont se lever et partir ! Non ! Ils enfilent les phrases les unes au bout des autres, sans jamais trouver le joint. Cette science difficile et délicate, le pauvre Panade n'en savait pas le premier mot.

Comment dire à Sauterot III : Je ne veux pas que tu m'apprennes à lancer un caillou? Comment, en un mot, répondre par une grossière impolitesse à un procédé plein d'obligeance ? comment partir sans donner de raisons? et comment donner la vraie raison de son départ sans faire injure à des garçons qui avaient voulu lui apprendre une chose qu'il ignorait (et qui l'avaient applaudi). Comment dire en face aux trois frères : Vous savez, je m'en vais parce que mon père vous regarde comme des drôles et m'a défendu de vous hanter ? Aussi, ne sachant ni que dire ni que faire, il continuait à lancer des cailloux avec rage. Son pauvre bras en était tout disloqué.

Allons, il faut que je m'en aille ! voilà le mot qui lui brûlait les lèvres ; il allait enfin le prononcer, quand Sauterot Ier fit : « chut ! » et d'un geste impérieux réclama le plus profond silence. Il montra du doigt des bandes d'ablettes et de goujons qui semblaient au comble de l'effroi et fuyaient dans toutes les directions.

« Il y a, dit-il, un brochet ou une truite en chasse ! » et il se pencha sur la rivière pour mieux voir ce qui se passait. Ses deux frères en firent autant, et Panade, cloué sur place par une force invisible, se pencha comme les autres et se mit à regarder la rivière en écarquillant les yeux. Il n'osait respirer, tant il craignait de se faire rappeler à l'ordre. Comment, raisonnablement, aurait-il pu partir en cet instant ?

« La truite a son affaire, dit Sauterot Ier ; les voilà qui se rassurent !

— Et ceux-là? » dit Sauterot II.

Ceux-là, c'étaient de toutes petites ablettes à peine plus grosses que des épingles. On les voyait se détacher en noir sur le fond clair du sable. Il y en avait des myriades, et elles venaient jusque sur le bord. Trois petites imprudentes qui s'étaient risquées trop avant furent jetées par une vague en miniature dans le pas d'un cheval, où la vague les laissa prisonnières en se retirant. Une autre vague les délivra, il n'était que temps : Sauterot III avait déjà la main dessus.

XII

« C'est bon à savoir, dit Sauterot Ier, nous viendrons demain pêcher à la carafe. »

Panade risqua en rougissant jusque dans le blanc des yeux la phrase qu'il ruminait depuis si long-

temps. « Allons, il faut que je m'en aille! » et il s'éloigna rapidement.

Mais il emportait dans sa tête une idée qui devait être fatale à son repos.

Qu'est-ce que cela pouvait bien être que cette pêche à la carafe? Quelque chose sans doute de bien étrange et de bien amusant!

Si l'un des Sauterot lui avait dit : Viens demain pêcher à la carafe avec nous! il aurait probablement répondu que cela lui était impossible. Lié par sa parole, il aurait cessé de s'occuper de la pêche, sachant qu'il n'y assisterait pas. Malheureusement les Sauterot ne lui parlèrent point de revenir, il n'eut donc pas lieu de refuser.

Voilà pourquoi cette pêche à la carafe lui trotta, toute la soirée, dans la tête. Chacun connait le danger de ces idées fixes qui vous poursuivent jusque dans le sommeil. Elles finissent par prendre possession de vous, et par ruiner peu à peu vos meilleures résolutions.

La seule chose que Panade eût à faire en rentrant, c'était d'avouer à sa mère qu'il avait vu les Sauterot, qu'il leur avait parlé; il aurait promis de ne pas recommencer. C'est ce qu'on appelle brûler ses vaisseaux pour s'interdire le retour.

Il se disait pour s'étourdir : Le plus souvent que j'irai à leur fameuse pêche! Ah! bien, s'ils pensent me tenir!

Il se croyait bien résolu et bien décidé. Pas si résolu pourtant et pas si décidé, puisqu'il n'osa brûler ses vaisseaux.

« Papa, dit-il au diner, qu'est-ce qu'on appelle donc la pêche à la carafe?

— La pêche à la carafe? Ma foi, je n'en sais rien. Par qui as-tu entendu parler de cette sorte de pêche? »

Allons, Panade, un bon mouvement! Dis que ce sont les Sauterot qui en ont parlé; dis où, comment cela s'est fait, coupe court à tes incertitudes.

Panade manqua absolument de franchise et dit hypocritement : « J'en ai entendu parler par des élèves du collége. »

A la rigueur, il ne mentait pas, puisque les Sauterot étaient des élèves du collége. Mais, en son âme et conscience, il mentait, puisqu'il cachait à dessein une partie de la vérité, et la plus importante.

Sa conscience lui dit bien qu'il mentait; son front même se couvrit d'une honnête rougeur. Mais il ferma volontairement l'oreille à la voix de sa conscience, et, pour dissimuler son embarras, il s'occupa beaucoup de son petit frère.

Sa mère lui en sut gré; et, en sortant de table, elle l'embrassa dans un coin et lui dit : « Tu es un bon garçon! »

Il aurait mieux aimé ne pas recevoir cet éloge puisqu'il ne le méritait pas. Mais il n'osa pas le refuser, parce qu'il aurait fallu expliquer la cause de son refus.

Encore une branche qui lui était tendue, et qu'il n'osa pas saisir! Ainsi, un à un, se rivaient les anneaux d'une chaine dont il voyait bien le commencement, mais dont il n'apercevait pas le bout.

A suivre. J. Girardin.



L'ILE FORMOSE

Séparée des rivages de l'empire chinois, presque en face du port d'Amoy, par un canal de 150 kilomètres de largeur, s'étend une île d'une vaste étendue, ne mesurant pas moins de 400 kilomètres de longueur.

Les Chinois l'appellent Taï-Ouang, mais les navigateurs portugais qui la découvrirent, frappés par la grandeur de son aspect, la beauté de son climat et de sa végétation, lui donnèrent le nom plus poétique de Formose, du latin *formosa*, la belle.

Mais si, de l'avis de tous ceux qui ont pu approcher ses rivages, Formose n'a pas usurpé son renom de beauté, en revanche il semble que ce paradis terrestre soit encore resté aux mains de démons. Ses habitants sont les plus sauvages et les plus redoutés de tout l'archipel des Philippines.

Malheur aux navires que la tempête pousse sur les côtes inhospitalières de la belle Formose! Chinois ou Européens, leurs équipages sont emmenés dans une dure captivité ou impitoyablement massacrés.

C'est ainsi que les derniers journaux de Hong-Kong nous apprennent que tout récemment, un navire américain, le *Rover*, ayant fait naufrage sur un récif voisin de l'île, tout l'équipage fut impitoyablement massacré par les naturels, quoique les infortunés marins, réduits à un état de dénûment complet

par suite de la perte de leur bâtiment, n'eussent rien qui eût pu exciter la cupidité des sauvages.

Ces peuplades barbares forment une sorte de confédération de dix-huit tribus, qui est gouvernée par un chef unique du nom de Tok-é-Tok.

C'est à ce souverain sauvage qu'il faut attribuer le redoublement de barbarie des Formosiens dans ces dernières années. Il espère ainsi pouvoir tenir les Chinois éloignés de son empire, dont ils ont déjà conquis une partie.

Cependant ce barbare n'est pas dénué de toute humanité, ainsi que l'atteste le témoignage d'un Anglais, M. Pickering, qui, résidant à Taiouang-Fou, colonie chinoise de Formose, a eu la généreuse audace de se rendre auprès de Tok-é-Tok pour y traiter de la rançon de dix-huit autres naufragés qu'il savait entre les mains des insulaires.

Le courageux dévouement de M. Pickering a été couronné de succès, et il vient d'adresser à la Société de géographie de Londres une note fort intéressante sur l'intérieur de ce pays encore inexploré.

Il raconte en ces termes son entrevue avec le terrible potentat :

« Tok-é-Tok est un homme grand, robuste, paraissant doué d'une intelligence supérieure et d'une activité prodigieuse, d'autant plus surprenante qu'il doit avoir plus de soixante ans.

» Lorsque je me présentai devant son habitation avec ma faible escorte, je fus agréablement surpris en voyant qu'il me recevait avec une certaine cordialité. Entouré de ses guerriers, Tok-é-Tok me fit asseoir sur un banc, et, dès que j'y fus installé, une vieille femme vint m'offrir par son ordre une coupe d'eau-de-vie de chamchou qu'il me fallut vider jusqu'à la dernière goutte.

» Après avoir traité avec succès de la rançon des captifs naufragés, pauvres gens qui, depuis quinze jours, vivaient dans l'attente d'une mort violente, je fis mine de me lever pour sortir et m'en aller, mais Tok-é-Tok me fit signe de la main de ne point bouger, me donnant à comprendre par une vive pantomine qu'il voulait m'offrir un grand festin.

» Il m'était impossible de refuser l'invitation qu'on me faisait avec de si grandes démonstrations; je courbai la tête d'une manière affirmative, et aussitôt les guerriers qui m'entouraient sortirent de la hutte en poussant de grands cris; armés d'arcs et de flèches, je les vis s'élancer sous bois, puis en revenir, quelques heures après, avec des chevreuils, des faisans et quelques coqs.

» La fin du dîner fut très-tumultueuse. Deux ou trois Koa-lutz, gens de la tribu où se passa la tragédie du *Rover*, m'entourèrent et, ivres de chamchou, écumants, se mirent à brandir leurs larges épées sur ma tête, à les enfoncer dans le sol, tout en jetant de mon côté des regards sinistres. Heureusement pour moi que Tok-é-Tok et des femmes intervinrent et me débarrassèrent non sans peine de ces forcenés.

» Après avoir joui du spectacle de quelques danses, il me fut enfin permis de partir, et, acclamé par les sauvages, je repris sans aucun incident fâcheux la route que j'avais suivie pour venir de Taïouang-Fou, ma résidence habituelle. »

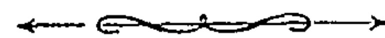
Le gouvernement chinois ayant depuis longues années étendu nominalement sa suzeraineté sur l'île Formose, il lui incombait de pourvoir à la sécurité des mers voisines en réprimant le brigandage des indigènes insoumis.

A la suite des derniers événements, l'empereur a donné l'ordre de prendre des mesures énergiques à cet effet.

Seize jonques de guerre, armées de canons de fabrique européenne, sont arrivées dans cette intention à Che-Fou, et l'armée, commandée par le général Li-Hang-Tchang, sera transportée sur le littoral de la partie de l'île indépendante aussitôt après la fin de la mousson du nord.

On peut donc espérer que Formose sera bientôt ouverte aux explorateurs et aux colonisateurs.

Ér. Leroux.



LA FAMILLE DURAND

A L'EXPOSITION DE VIENNE[1]

XIV (suite).

Ici et là.

Parle-moi des grands chars tyroliens qu'on voit s'en aller avec une sorte de majestueuse lenteur le long des rues : c'est par quatre, par six que sont attelés à ces longues voitures les bœufs immenses, aux cornes démesurées. La première fois que Toto les vit venir, il regarda instinctivement si la rue dans laquelle il allait passer en même temps qu'eux offrait une largeur suffisante pour que ces appendices aigus et tortueux ne l'accrochassent point. Ils sont magnifiques de gravité et de coupe, ces bœufs, et les hommes qui les conduisent ont d'ailleurs le plus pittoresque des costumes.

Je n'en dirai pas autant, — ceci sans vouloir manquer de respect à nos hôtes, — des soldats autrichiens, du moins vus en troupe, en compagnie... Habillés à la diable avec des draps d'un blanc terne ou d'un gris bleu douteux, ils s'en vont dans les rues au son de petits tambours plats, sans vibration, sans sonorité, dont la *batterie* n'est qu'une suite de petits *ratata* à peine cadencés.

Ou bien encore ils ont des trompettes de formes étranges : épaisses, courtes, sans tuyau effilé pour

1. Suite — Voy. pages 202, 222, 220, 254, 267, 286, 299, 316, 331, 343 et 362.

l'embouchure, et qui plus est en cuivre noir, comme celui de nos vieilles bouilloires. Quand ils portent cette espèce d'instrument tronqué à leurs lèvres pour en tirer des sons à la fois rudes et sourds, ils en ont comme un demi-masque sur le bas du visage.

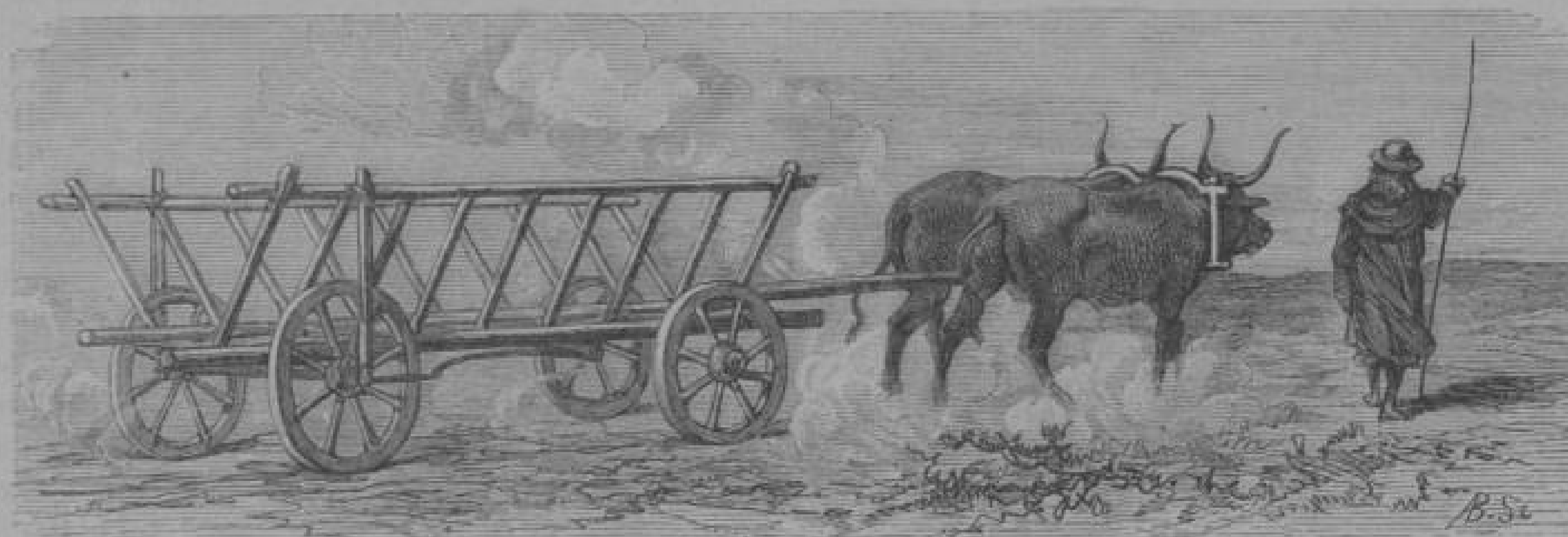
Ce fait nous frappa tout d'abord, que tambours et trompettes ne marchent pas comme chez nous en avant de la troupe. Dans l'armée autrichienne tambours et trompettes se tiennent par côté, à peu près à mi-longueur de la colonne. A tout prendre, cette disposition peut être meilleure que celle qui est adoptée chez nous, car, étant donné qu'il battent de la caisse ou sonnent du clairon pour que ce bruit aide à la marche des soldats, ils ont ainsi beaucoup plus de chance d'être entendus par tous.

Mais peut-être aussi n'est-ce qu'une tradition inconsciente comme tant d'autres. J'ai, par exemple, remarqué que dans le plus grand nombre des horloges publiques l'ordre des fonctions de la grande et de la petite aiguille tel que nous l'avons établi est interverti; les heures sont indiquées par la grande aiguille, les minutes par la petite : pure affaire de convention après tout, où l'on ne saurait donner tort ni raison à un système plutôt qu'à l'autre.

Au surplus n'oublions pas que nous sommes sur l'ancien domaine de Charles-Quint, le fameux monarque qui, las de gouverner les hommes, entre lesquels il ne pouvait établir l'accord, se consacra au gouvernement des horloges, qui, dit-on, ne lui donnèrent pas une plus entière satisfaction. Il mourut dans l'habit de moine après avoir voulu assister à la cérémonie de ses propres funérailles, laissant ses successeurs tirer plus ou moins honneur et profit de ce titre d'empereur et roi dont il avait reconnu la vanité.

Vanité, soit, messire le moine ; mais je vous assure que si vous reveniez vous verriez que cette double désignation, tant vaine qu'elle puisse être, est encore aujourd'hui singulièrement exploitée, sinon par vos descendants, au moins par ceux des descendants de vos sujets qui espèrent s'en faire un brevet d'habileté, de probité, de... n'importe quoi presque ; car on ne passe guère dans une rue quelconque sans y voir mainte enseigne où l'énoncé d'une industrie, d'un négoce, d'un enseignement, ne soit précédé des deux K. qui indiquent une référence à la personne du souverain. Le K. K., qui signifie par abréviation *Kœniglich*, royal, *Kaiserlich*, impérial, ou *vice versa*, se voit partout, et tous les moyens sont bons pour en décorer une devanture ou le fronton d'un établissement.

La plupart des théâtres ont le K. K. sur leurs affiches, mais tels autres qui ne sont que des baraques foraines trouvent d'aventure le moyen d'avoir eux aussi le K. K. Pour peu que la cabane aux curiosités ou aux tours de forces soit plantée sur un des domaines de la couronne, la formule est toute trouvée. Exemple : *Circus Carre im K. K. Prater* se traduit par : Cirque de M. Carré dans le Prater *impérial et royal*.



Char tyrolien. (P. 374, col. 2.)

J'ai du reste constaté qu'en cette grande cité, où l'on semble si préoccupé des plaisirs de toutes sortes, — peut-être en est-ce même la conséquence, — la misère, j'entends cette misère qui montre ses guenilles et ses laideurs, est fort répandue. Il m'est arrivé de voir la sortie d'une des grandes écoles primaires municipales, et j'ai compté que sur dix enfants, dont la généralité d'ailleurs n'avait que de méchantes nippes sur le corps, huit étaient nu-pieds.

Cela se passait à deux pas des fameux jardins du Belveder, — un palais que les Viennois prônent avant tous les autres, mais qui, à part les trésors artistiques que ses salles renferment, ne m'a pas paru d'un effet remarquable. Un bâtiment tout plat, placé au bout d'une éminence qui descend nue en pente égale ; des bassins à découvert, des plates-bandes rases... quelques simples allées boisées dans le bas, et c'est tout. De la terrasse supérieure à vrai dire, on a une vue magnifique, — ce qui justifie le nom de *Belveder* ou *belle vue*. — Mais je préfère de beaucoup le jardin contigu dit du prince Schwarzenberg, où l'on se croirait en plaine et charmante campagne, tant les ombrages y sont frais et les bosquets joli-

ment arrangés... Mais pour toutes ces descriptions je ne ferais que souder les épithètes aux métaphores sans te donner une idée bien nette des lieux dont je parlerais... Nous allons donc, si tu le veux bien, gagner le *Ring* (ainsi nomme-t-on l'ensemble des boulevards), où nous monterons dans un wagon de tramway qui nous conduira au Welt-Ausstellung (Exposition universelle).

XV

Welt-Ausstellung.

Drelin, drelin, drelin! voilà le wagon qui passe. Voyageurs et voyageuses y sont déjà entassés; n'importe! accostons la lourde machine, posons le pied si nous pouvons sur la plate-forme qui rase le sol, et notre présence ne rendra pas beaucoup plus dense la grappe humaine dont nous ferons partie.

Nous voilà roulant vers la grande exposition.

Arrivés au rond-point qui s'ouvre au bout de Praterstrasse, je serais d'avis que nous missions pied à terre pour donner un coup d'œil à la gare du Nord, vaste construction qui affecte à l'extérieur des airs de forteresse fantaisiste, et qui à l'intérieur rappelle par ses colonnades cintrées, ses baies surbaissées, les vieux palais moresques.



La gare du Nord, à Vienne. (P. 376, col. 1)

Ce bel édifice a cela de particulier dans son aspect qu'il a le courage d'avouer les matériaux dont il est fait, à savoir la brique rouge, qui est à peu près le seul élément des constructions viennoises, même des monuments, mais que d'ordinaire recouvre un ciment grisâtre imitant la pierre tant par sa couleur que par les modelures dont on l'empreint.

Cette gare visitée, nous nous acheminerons à pied vers l'entrée principale du parc, ce qui nous fournira l'occasion de traverser ce qu'on appelle vulgairement le *Prater du peuple*, ou, pour employer le terme consacré, le *Prater-boudin*, *Prater-saucisse* (Wurstel-Prater), ainsi nommé parce que c'est là que les classes populaires se donnent rendez-vous les dimanches et jours de fête pour prendre des distractions parmi lesquelles la consommation des saucisses et du boudin occupe la place d'honneur.

Comme notre hôtesse nous avait signalé le côté pittoresque du Wurstel-Prater, nous y sommes venus tous ensemble un dimanche. La chose valait en effet la peine d'être vue, et le docteur, qui ne cherchait plus pour maman que les lieux où la foule bruyante abonde, ne pouvait mieux trouver.

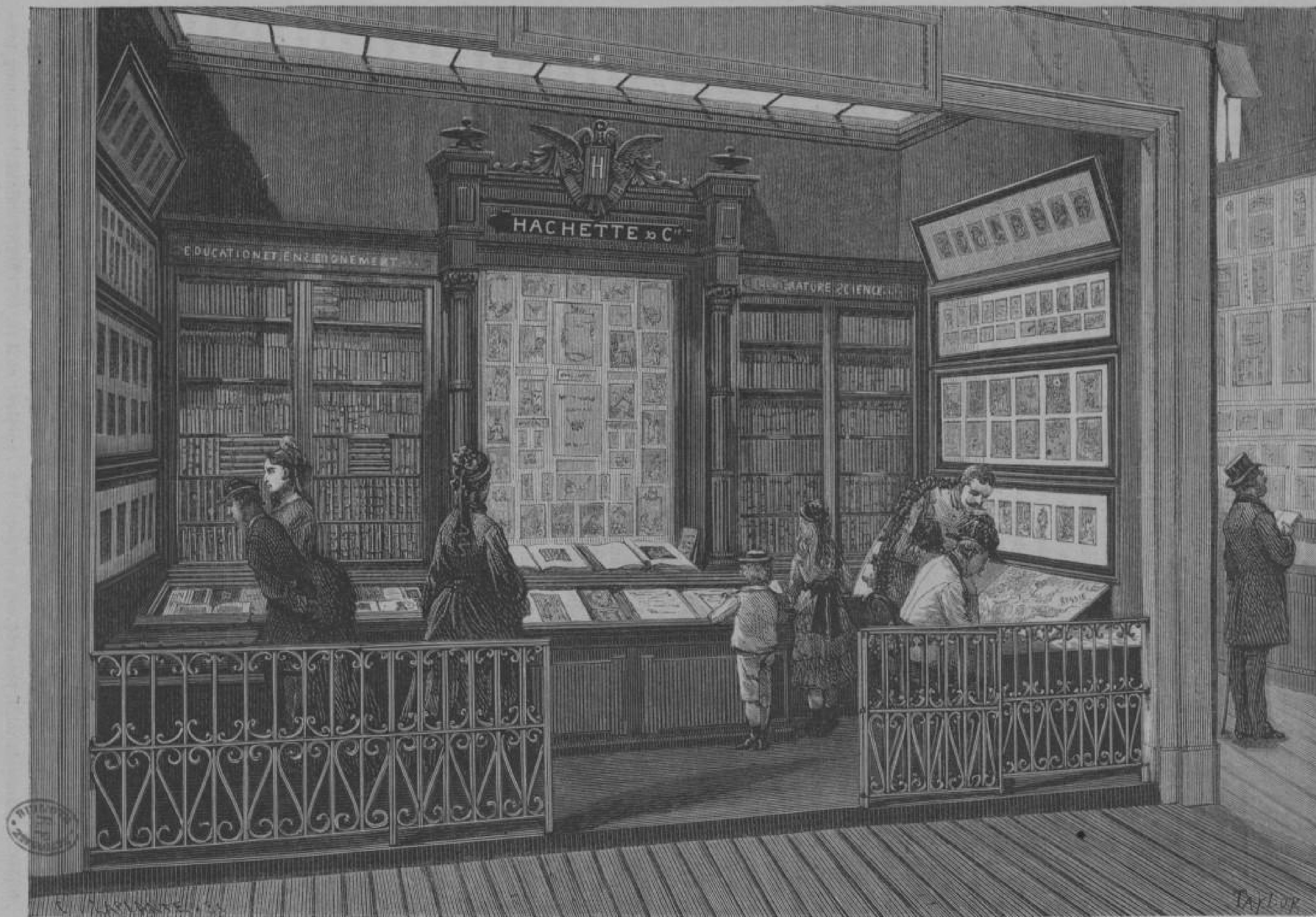
Tout un quartier du parc est en effet peuplé de guinguettes et de lieux d'amusement qui regorgent tous de clients. Cabinets de cire, escamoteurs, tirs à l'arbalète, à l'arc, chevaux de bois, cirques, femmes géantes, ménageries, théâtres de pantomimes, acrobates, saltimbanques de toutes les couleurs et de tous les pays, loteries, que sais-je et que sais-je?... Musiques, cris, chants, appels, boniments, grosse caisse, tambour, clarinette, cymbales et tout ce qui s'ensuit, bruissent, détonnent, éclatent, retentissent... C'est un tumulte, un vacarme, une confusion. Des mille et mille oisifs vont, viennent, s'arrêtent, regardent, rient, se bousculent... D'autres milliers sont assis qui boivent, mangent, fument, chantent... On voit se vider les chopes, disparaître les saucisses et le fromage râpé... On entend partir les pétards... On voit s'agiter les escarpolettes... Les drapeaux flottent par-ci, les affiches pendent par-là. Turlututu! font les trompettes aux lèvres des enfants. Ran plan plan! sous leurs mains les tambourins... — Et les aspirations germaniques de la conversation générale brodant sur ce charmant ensemble, tu t'imagines la cacophonie, tu comprends le charivari...

Nous avions déjà rôdé dans cette foire infernale. Voilà que nous arrivons devant un établissement de haute et fière contenance, au large fronton duquel se lisent ces mots *Hippodrom Carrousel vivant*. De très-jolis chevaux sont attachés devant la porte, près des bureaux luxueusement installés, et de l'intérieur viennent à nous les accords entraînants d'un orchestre évidemment nombreux.

« Oh! un cirque! un cirque! s'écrie Toto, je veux entrer, je veux voir.

— Entrons! » dit le docteur.

Nous entrâmes. La salle, c'est-à-dire les deux ou trois rangs de banquettes ou fauteuils disposés autour de la *piste*, où se trouvaient quatre chevaux sellés, était à peu près garnie de spectateurs. Nous pen-



La librairie Hachette et Cie, à l'exposition de Vienne. (P. 378, col. 2.)

sâmes que le commencement du spectacle ne se ferait pas attendre longtemps. Il ne tarda point en effet. Quatre jeunes gens en habit de ville se mirent en selle. L'orchestre joua une marche lente : les quatre cavaliers tournèrent autour de l'arène, de l'allure de promeneurs ; l'orchestre activa son motif : les quatre cavaliers prirent le trot ; l'orchestre précipita ses mesures : les quatre cavaliers coururent au galop... Quand ils eurent fait ainsi une douzaine de tours en nous donnant une idée plus ou moins heureuse de leur tenue, l'orchestre cessa de jouer, et les cavaliers descendirent, et sortirent de la piste où restèrent les chevaux sellés. C'était, pensions-nous, une entrée en matière, une sorte de passe-temps en attendant les exercices proprement dits... Mais à un signal de l'orchestre voici revenir quatre autres jeunes gens en habit de ville, qui s'accommodent en selle comme les premiers, et qui, — l'orchestre ayant recommencé de jouer, — partent d'abord au pas, puis au trot, puis au galop... absolument comme les premiers, — et s'arrêtent quand l'orchestre se tait.

Et, grâce à une troisième *tournée* exécutée dans les mêmes conditions que la première et que la seconde, nous fûmes enfin renseignés sur ce que les Allemands entendent par *Hippodrom Carrousel vivant*, — à savoir, un lieu où, moyennant un droit perçu, le premier venu peut faire avec accompagnement de cor et de trombone un certain nombre de tours sur des chevaux vivants qui courent à la suite les uns des autres.

Toto édifié, non sans dépit, sur cet amusement d'ailleurs fort couru, nous en donna cette définition un peu crue : « Des chevaux de bois en viande. »

Je ne blâme point pour ma part le succès de ce genre de distraction : une chose m'étonne toutefois, c'est que les carrousels vivants, dont les acteurs se recrutent généralement au hasard, et qui n'offrent jamais d'autre variété d'exercice que la succession du pas, du trot et du galop, raccolent des spectateurs... Et il y en a beaucoup même !... Mais autres pays, autres mœurs, autres goûts : constatons, ne discutons pas.

Nous en avons fini avec l'école buissonnière qui jusqu'ici nous a retenus tantôt ici, tantôt là. Poussons droit devant nous, d'abord au levant, puis au nord, pour aller aborder l'entrée principale du parc de l'Exposition.

Nous arrivons devant cette entrée, qui s'offre à nous sous l'aspect de portiques à jour, tout brodés, tout historiés. Nous franchissons les tourniquets en déposant dans les caisses un florin (2 fr. 50 c.) pour chacun de nous, et nous sommes dans l'enceinte.

La vaste esplanade, sablée et entrecoupée de bassins, qui s'ouvre devant nous, a pour horizon immédiat la façade du grand palais de l'Industrie[1]. Le pavillon central, que surmonte la coupole *couronnée*, est directement devant nous. A gauche, le pavillon du Jury, derrière lequel viennent quelques expositions particulières et force chalets de *consommation ;* à droite le pavillon de l'empereur d'Autriche, dont la façade se détache sur les massifs d'arbres.

1. Voy. la gravure du vol. I, page 413.

Gardons la promenade dans le parc comme délassement, et allons visiter tout d'abord le palais. Mais par quel point y pénétrerons-nous ? Mets-toi à ma place, vois quinze ou vingt portes s'ouvrir également engageantes devant toi. Laquelle choisiras-tu ?... Ton choix sera bientôt fait si tu vois écrit au fronton de l'une de ces portes le mot FRANCE, que caressent en flottant les plis d'un trophée de drapeaux tricolores. C'est donc là que nous allons.

Idée grande, idée excellente et qui semble porter avec elle une leçon d'honneur et de gravité, ce sont les livres qui ont reçu la mission d'introduire le visiteur dans le domaine de l'industrie française. Ils sont tous là, les beaux, les bons livres que nous avons lus à l'école, que nous avons reçus en prix, que nos pères, nos mères, nos sœurs, lisent pour les charmants récits qu'ils contiennent, ou feuillettent pour les magnifiques images qu'ils montrent, ceux qui peuplent la bibliothèque du savant, ceux qui ornent la table du salon ; ceux qu'on porte à l'église, ceux qu'on prend pour le voyage...

Lis un peu le nom qui paraît écrit sur ces *expositions :* HACHETTE ET Cie. Nous voilà, n'est-ce pas ? en pays de connaissance ; car c'est un nom qui nous poursuit en quelque sorte depuis que nous savons épeler. De l'abécédaire au traité le plus abstrait, tout ce qui se lit, s'étudie, s'apprend, se consulte, peut nous venir avec cette marque-là. Tiens, voilà le Guide qui nous a *guidé* en route ; tiens, voilà le petit volume rose qui faisait cet hiver les délices de Lolotte, et le volume bleu qui m'a tant conté de *merveilles* de la science et de la nature ; voilà le *Tour du monde* avec qui j'ai tant fait de voyages intéressants ; le *Dante*, le *Don Quichotte* si largement illustrés ; les gros et tant commodes dictionnaires, où tout se trouve, où tout s'enseigne, puis aussi notre ami le *Journal de la jeunesse*, et au-dessus de mille autres, primant tout, dominant tout, effaçant tout, le livre des livres, les *Saints Évangiles*, qui ont enfin trouvé la vraie forme imposante et définitive qui convenait à leur nature. Regarde : le beau papier est là dans toute sa grandeur, dans toute sa force ; le caractère est majuscule et d'une grave élégance ; chaque page de texte est encadrée d'une bordure d'ornements splendides qu'a dessinés M. Ch. Rossigneux, qui n'est rien moins qu'un maître en ce genre délicat et difficile. Puis voici les gravures dues au crayon de M. Bida, qui, après avoir conquis sa renommée dans la grande peinture, a voulu la consacrer dans les cent vingt-huit compositions dont les sujets lui ont été fournis par la vie de Jésus-Christ. Les meilleurs, les plus fins graveurs, la plupart artistes originaux eux-mêmes, les Hédouin, les Flameng, et maints autres ont repris de leur plus habile burin les dessins du peintre ; et il en est résulté autant de tableaux tou-

chants, gracieux ou terribles. Le docteur, qui connaît un ou deux des artistes dont le concours a été demandé pour l'exécution de cet ouvrage, m'assure qu'il en a coûté plus d'*un million* pour le créer.

Un million, comme tu sais, c'est dix fois cent mille francs; voilà, n'est-ce pas, bien de l'argent pour un seul livre, si beau qu'il puisse être!... Mais ne t'y trompe pas, c'est plus qu'un livre à mettre en vente qu'on a voulu faire là, — car Dieu sait si jamais il s'en vendra assez pour rentrer dans cette énorme dépense. — C'est un véritable monument que la maison de librairie la plus importante du monde a eu l'idée d'élever à ce grand art des livres qui joue un si puissant rôle dans le monde. Or le monument existe; rendons hommage à ceux qui s'en sont faits les artisans dévoués!... D'ailleurs, je viens d'apprendre qu'un grand diplôme d'honneur a été décerné par le jury international aux éditeurs des *Saints Évangiles* illustrés, et cette nouvelle, je t'avoue, ne m'a causé aucune surprise.

A suivre. EUGÈNE MULLER.

INDUSTRIE DE L'ÉLEVAGE

EN FRANCE

A côté des productions du sol, blés, grains de toutes sortes, vins, betteraves à sucre, etc., il faut ranger parmi les sources principales de la richesse de notre beau pays l'industrie de l'élevage des chevaux et bestiaux.

Nos jeunes lecteurs ne se font sans doute aucune idée de l'importance de cette industrie; aussi croyons-nous que les quelques chiffres suivants les intéresseront, en leur permettant d'apprécier un des éléments de notre richesse nationale.

Ainsi une statistique récente a établi que nous possédons en France : 2 900 000 chevaux; 390 000 ânes; 320 000 mulets; 10 000 000 de bêtes à corne, sur lesquels on compte environ 5 600 000 vaches laitières; 34 000 000 de moutons, dont 25 000 000 produisant la précieuse laine dite mérinos; 1 300 000 chèvres et chevreaux; et 4 900 000 porcs de tout âge.

En additionnant ces chiffres, on trouve que l'élevage français tant en chevaux qu'en bestiaux représente un total de 59 410 000 têtes d'animaux de trait ou de boucherie, dont on peut estimer la valeur à une somme certainement supérieure à sept milliards de francs.

Vous voyez que les ressources de notre cher pays sont inépuisables.

LES ARAIGNÉES DES CHAMPS

L'ignorance dans laquelle nous vivons sur les mœurs, l'intelligence et les qualités essentielles des animaux fait que nous prenons souvent en horreur les êtres les plus intéressants, les plus dignes de fixer notre attention et même, jusqu'à un certain point, de nous commander le respect.

Qui n'a vu souvent des personnes pousser des cris de frayeur à la rencontre d'une araignée? d'autres être tristes toute une journée, parce qu'elles avaient vu le matin cette inoffensive petite bête, et qu'elles avaient songé au dicton : « Araignée du matin, chagrin. » Il est vrai que si ces mêmes personnes rencontrent l'araignée le soir, c'est pour elles un signe d'espoir. Il est également vrai que certaines personnes aiment les araignées jusqu'à les dévorer à belles dents. Le fait a été jadis communiqué à l'Académie des sciences par de la Hire. Montaigne cite un fait semblable; il ajoute qu'en ce monde des Indes nouvelles « on trouva des grands peuples et en fort divers climats qui en vivaient, en faisaient provision et les apprestaient, comme aussi des sauterelles, fourmis, lézards et chauves-souris ».

L'astronome Lalande aimait à croquer des araignées de cave; il leur trouvait le goût de noisette. Pellisson, à la Bastille, avait appris à aimer les araignées; son amour n'allait pas jusqu'à les croquer: mais, usant de leur intelligence et de la bonté de leur caractère, il en avait apprivoisé une qui venait saisir les mouches jusque sur sa main.

Notre bon la Fontaine, qui savait sans doute qu'Arachné jadis défia la plus savante des déesses dans l'art de tisser des gazes délicates, qu'elle vainquit Minerve en talents et ne dut qu'au dépit de cette fille de Jupiter sa transformation en insecte, la Fontaine, dans une de ses charmantes fables, a parlé avec compassion de l'araignée que dépouille l'hirondelle.

Quoi qu'il en soit des sentiments d'horreur que l'araignée inspire encore à certaines gens et surtout aux dames, j'espère leur faire aimer désormais cet intelligent insecte, cet habile tisseur, cette mère passionnée, pleine de prévoyance, de tendresse et de dévouement pour ses petits.

Et d'abord, l'araignée n'est pas si affreuse qu'on veut bien le dire; c'est un petit animal vif, alerte, habile au travail, ayant maintes qualités de cœur et d'esprit. C'est une bonne ouvrière à la mise simple et modeste, sans prétention à l'éclat, au clinquant et à la vaine coquetterie, passionnée pour la musique. Elle vit simplement dans un coin, tout occupée à assurer sa pâture et à remplir ses devoirs de bonne épouse et de bonne mère. Il ne faudrait pas croire que toutes les araignées appartiennent à la classe des prolétaires. Il existe chez nous des araignées qui tiennent au monde aristocratique.

C'est l'araignée couleur d'or, appelée la thomise citron ; c'est une autre, qui est revêtue d'une magnifique robe d'un beau vert émeraude, dont le mâle porte en outre, sur le dos, un scapulaire de pourpre. D'après Fabricius, l'Espagne produit une araignée rose, appelée sparasse ornée.

Des tons métalliques d'un grand éclat miroitent sur le dos de la macarie brillante et la font ressembler à un chevalier couvert d'une armure niellée et incrustée de pierres précieuses. Ses œufs ressemblent, sauf la grosseur, aux pommes d'or des Hespérides, et elle les pond sous une tente dont les *Mille et une nuits* peuvent seules donner une idée.

La première enveloppe de la tente consiste en une toile d'un tissu lâche, transparent et rustique. Après quoi vient une autre toile, fine, serrée, ovale, qu'ouvre une double issue et que des amarres fixent, par ses côtés les plus larges, aux flancs de deux pierres. Sous cette seconde toile, se développe un troisième tissu, fin, serré, que recouvre une quatrième étoffe, ténue et d'une blancheur éclatante, affectant la forme d'une coupe profonde. Au fond, fermé par un opercule qui se relève et s'abaisse à volonté au moyen d'un ressort élastique comme le caoutchouc, reposent et s'incubent, sur un lit moelleux de duvet, les douze œufs roses de l'araignée.



Nid de clubione, sur les avoines. (P. 381, col. 1.)

Peu d'animaux montrent plus d'intelligence que les araignées dans les moyens qu'elles emploient pour assurer leur existence. Les unes tendent un réseau circulaire, à mailles lâches, pour prendre des moucherons ; d'autres forment des tissus plus serrés et d'une trame plus solide, pour enlacer de plus grosses mouches.

Dans le premier réseau, les fils et la trame sont plus forts et tendus en cordes. Ils rayonnent tous d'un centre à la circonférence. D'autres filets plus déliés sont placés circulairement. Par les lois de cette disposition géométrique, l'insecte, en se tenant au centre, sentira mieux que partout ailleurs le moindre mouvement à la circonférence. C'est ce qu'a prouvé Schimidius, savant mathématicien allemand, qui a publié un livre exprès pour montrer que plusieurs animaux, tels que les araignées et les abeilles, déployent la géométrie la plus transcendante.

Les filandières savent donner à leurs rets des formes qui varient avec leur genre de chasse : telle la dispose en spirale, telle en cône ou nasse, une autre en courbes paraboliques. La forme de la toile varie suivant les circonstances et les besoins. Je ne rappellerai pas seulement la construction merveilleuse de la demeure de la mygale, qui a une porte avec charnières et verrou ; la tente de taffetas jaune très-fin, garnie à l'intérieur d'une soie blanche et moelleuse, de la sparasse d'Argelas ; la charmante petite coque soyeuse de la saltique ; la toile immense des araignées des pays chauds, de ces araignées qui tendent leur toile au-dessus des rivières et les conduisent d'un rivage à l'autre en guise de pont. Ce que je veux vous faire connaitre, ce sont ces charmantes petites araignées qui vivent dans les avoines, y tendent leur toile et y construisent de fort jolis petits nids. C'est au mois de juillet qu'on peut voir, au milieu des champs, les nombreuses demeures de ces petites araignées, connues des savants sous le nom de *clubiones*. M. Émile Blanchard, le professeur au Muséum, vint un jour me visiter ; je lui fis voir ces jolies coques d'araignées artistement installées entre les tiges d'avoine. Il les admira : il vit tantôt l'araignée bien cachée dans son nid et veillant ses œufs ; ailleurs, elle était sur sa coque, entourée de ses petits, qu'elle semblait garder avec inquiétude.

Depuis, j'ai voulu étudier de plus près la construc-

tion des nids des clubiones, et, cette année, j'ai remarqué que cette araignée prend généralement son point d'appui sur trois ou quatre tiges d'avoine, tel qu'on le peut voir sur la gravure ci-contre. Elle file sa toile fine, soyeuse, blanche comme le duvet d'un cygne, et ayant la consistance de ce que nous appelons le papier de soie.

La coque ainsi formée, quoique ayant une certaine résistance, a besoin d'être soutenue, consolidée et protégée. Aussi la clubione a-t-elle soin d'appliquer à la surface de cette coque un certain nombre de grains d'avoine empruntés aux tiges qui servent de support à la demeure. Ces différents grains d'avoine appliqués sur toutes les faces de la coque y forment comme une sorte de couverture, de toit imbriqué, sur lequel l'eau pourra glisser. Ainsi fixé et protégé, le nid de l'araignée peut être agité par le vent, battu par la pluie, il ne sera pas détaché de ses points d'appui et restera impénétrable à l'eau.

D'autres araignées ont un procédé de nidification beaucoup plus simple : elles prennent une feuille de la tige d'avoine, la contournent, et c'est dans l'intervalle où les parties opposées de cette feuille ne sont point en contact qu'elles bâtissent leur nid, dont l'établissement ne nécessite pas grands frais de construction. C'est une sorte de petit tambour dont la feuille constitue les parois, tandis que le dessus et le dessous sont formés, en guise de peau, par la soie que file l'araignée. C'est ce qu'a très-bien représenté le dessinateur sur une de nos planches.

D'autres araignées, enfin, préfèrent, dans les champs d'avoine, choisir les tiges de moutarde sauvage, qui y sont souvent très-abondantes.

Au moment où les siliques sont formées, que la plante présente une certaine résistance, l'araignée tisse sa toile ; puis, à la base de deux siliques, elle fixe la charmante petite boule verte qui contient ses œufs. Au bout de quelques jours, les petites araignées ne tardent pas à éclore, et elles s'en vont sur les toiles tendues aux abords du nid, et qui ont été si merveilleusement dessinées par Mesnel sur la planche ci-dessous. Là elles exercent leurs jeunes pattes ; elles commencent à filer et à se nourrir des provisions que la mère prévoyante a eu le soin d'accumuler près du berceau de sa progéniture.

Vous voudrez sans doute connaître ces charmantes petites bêtes, artistes merveilleux qui filent une soie si délicate et ont tant de prévoyance pour leurs petits. L'araignée des avoines est de petite taille, d'une couleur gris jaune, avec une raie longitudinale sur le dos et d'un brun foncé. Elle a six pattes, dont les deux antérieures et les deux postérieures sont beaucoup plus développées que les autres.



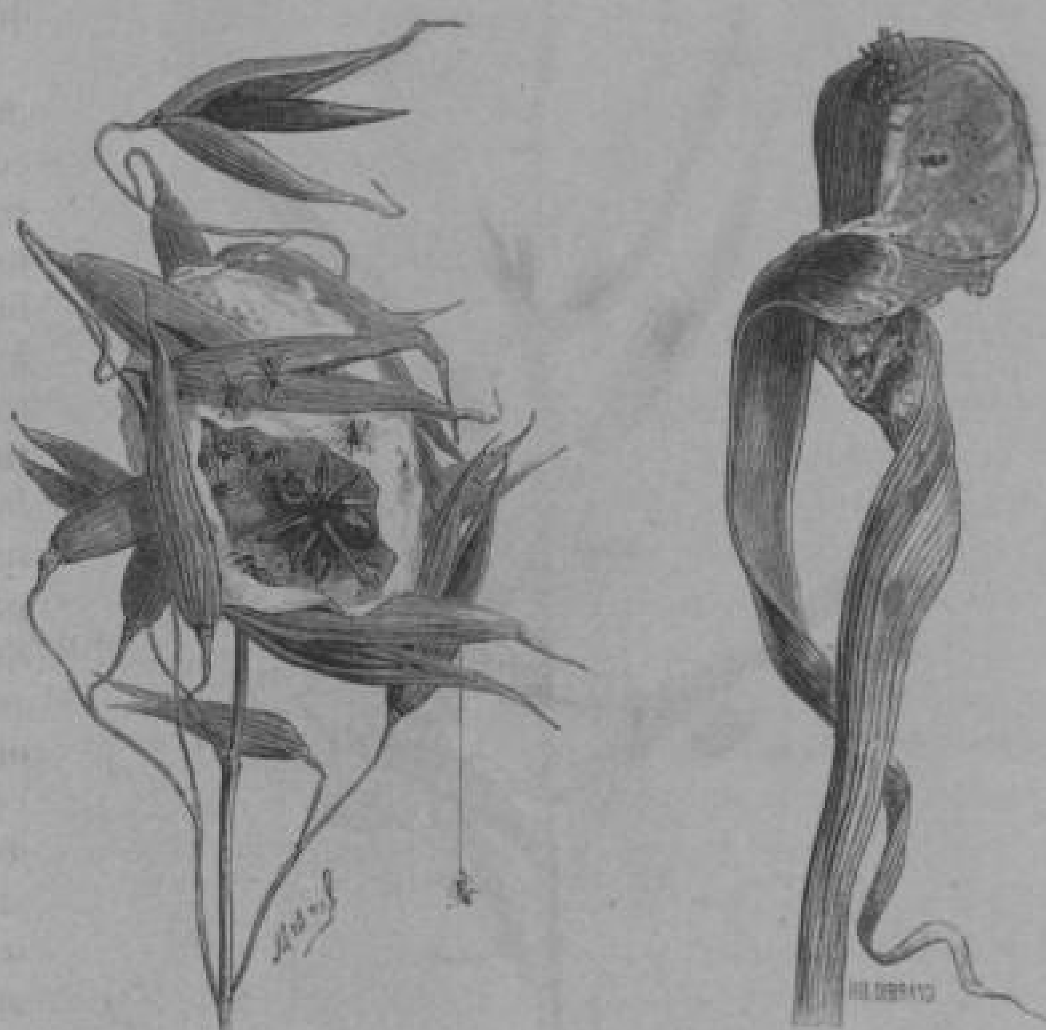
Nid d'araignée, sur une tige de moutarde sauvage. (P 381, col. 1.)

La tête, presque aussi grosse que le reste du corps, est d'un gris jaune transparent ; elle est armée de deux fortes mandibules surmontées de sept à huit petits points noirs très-luisants qui constituent ses yeux. A la partie inférieure de la tête, formant comme deux petites pattes, sont les antennes, qui sont toujours en mouvement. C'est à l'aide de ces organes du toucher que l'araignée se rend compte de tout ce qui se trouve sur son chemin ; les antennes lui servent à distinguer ce qui lui est utile ou nuisible.

Telles sont ces charmantes petites bêtes, qui sont tout sensibilité, tout intelligence et tout cœur, et montrent un si grand amour pour leur progéniture. Un jour, emporté par la curiosité, oubliant mes devoirs de membre de la Société protectrice des animaux, j'eus la barbarie de déchirer un de ces nids d'araignée. Je voulais, comme les enfants, savoir ce qu'il y avait dedans. Je vis s'en échapper une grande quantité de petits œufs, plus petits que des grains de semoule ; j'en comptai cent cinquante. Quelques-uns me parurent un peu déformés ; je les examinai au microscope, et je constatai que ces œufs étaient en voie de transformation ; je vis encore confuse la forme d'une araignée naissante. Pendant que je faisais mes observations, la pauvre mère, tout effarée, courait après ses pauvres œufs ; elle cherchait à les

réunir ; mais ce fut peine perdue, ils étaient disséminés. Force lui fut de se résigner à son malheureux sort. Une autre fois, — faut-il l'avouer? — je pris plaisir à déchirer l'enveloppe soyeuse du nid ; mais bientôt la mère diligente se mit à filer, à refaire une reprise qui boucha exactement l'ouverture que j'avais faite. J'eus la cruauté de recommencer plusieurs fois à effondrer la demeure de cette innocente créature ; chaque fois, elle se remit à l'œuvre et répara le dommage que je lui avais causé. Aussi, depuis, je suis plein de respect pour ces mères si dévouées à leur progéniture, et je proclame partout l'amour maternel des araignées.

Ce ne sont pas seulement les clubiones qui sont pleines de sollicitude pour leurs petits : la lycose est également ardente à défendre ses œufs. Lorsqu'elle les a pondus, elle les rapproche de manière à en former une petite boule, qu'elle entoure ensuite d'une couche de tissu soyeux peu épais, mais serré et solide. Ce cocon a la forme et la grosseur d'un pois légèrement aplati, et sa surface lisse est le plus souvent d'un gris blanchâtre. Et comme cette araignée est d'une humeur très-vagabonde, au lieu de garder assidûment son cocon en se tenant immobile auprès de lui, comme font toutes les autres araignées, elle le colle à ses filières, l'entraîne après elle, et ne l'abandonne ni pendant la chasse ni même en face du péril. Lorsqu'on la poursuit, elle court aussi vite que le lui permet le poids de son précieux fardeau ; mais si l'on vient à saisir le cocon, elle s'arrête brusquement et elle cherche à le reprendre. Berthoud a très-bien décrit l'agitation de cette pauvre mère. Elle tourne d'abord lentement autour du ravisseur, se rapproche de lui de plus en plus et par saccades, et enfin se jette violemment sur lui et le combat avec fureur. Mais si le cocon a été détruit, la lycose se retire dans un coin et meurt au bout de quelque temps de tristesse et d'engourdissement, car alors elle ne prend plus aucun exercice.



Nids d'araignées sur les avoines. (P. 381, col. 1.)

Après un mois au plus, les jeunes éclosent et sortent de leur prison, mais faibles et ne sachant ni chasser ni construire de toile ; ils périraient inévitablement si leur mère les abandonnait. En ce moment, le dévouement maternel redouble. Forcée pour se nourrir de vaquer sans cesse, et ne voulant point se séparer de sa lignée, elle les place sur son dos, et, chargée de ce cher fardeau, elle se met en route par monts et par vaux.

On ne peut sans émotion la voir donner à son allure, naturellement brusque et impétueuse, moins de rapidité et de saccades. Elle évite avec soin tout danger, n'attaque que des proies faciles, laissant celles avec lesquelles il faudrait lutter et exposer à tomber ses petits, qui se pressent et se meuvent par centaines autour de son abdomen.

Ces observations datent des temps les plus reculés, car les anciens croyaient que la lycose nourrissait ses petits et même les allaitait.

Berthoud cite encore un autre exemple de l'amour maternel des araignées. Les araignées-loups renferment dans un sac et attachent sur leur dos le produit de leur ponte, puis se nichent dans un lieu à la fois tiède et humide favorable à l'éclosion de la couvée. Le moment venu, la mère tire les œufs du nid, ouvre délicatement avec ses mandibules chacun d'eux et aide les nouveau-nés à sortir de leur coque. Elle les mène ensuite à la picorée, leur enseigne la chasse, les surveille, les protége, et, à la moindre alerte, les replace dans la bourse, qu'elle continue à porter sur son dos et que seulement elle a eu soin d'agrandir.

Tant d'abnégation ne cesse qu'après le développement complet des petites araignées, quand elles ont assez de force pour se suffire elles-mêmes et lorsqu'elles ont subi la crise toujours périlleuse de la première mue.

Tant d'amour maternel et tant d'intelligence chez un si petit animal ne doivent-ils pas faire cesser ces sentiments de répulsion que certaines personnes éprouvent pour les araignées?

Rien n'est laid dans la nature, si l'on sait regarder et voir comment le plus petit insecte est admirablement organisé, comment chaque être a ses instincts, son habileté, pour assurer son existence, celle de sa progéniture

ERNEST MENAULT.

LE SCAPHANDRE

Lorsque l'homme, dans les premiers âges de son existence, aperçut du sommet des rivages la vaste étendue des mers, il dut, après avoir d'abord reculé devant ces flots menaçants, tenter d'étendre sur eux sa domination.

Creusant dans le tronc des arbres de frêles esquifs, il se lança hardiment sur les vagues et devint le maître de la mer. Mais si dès lors la surface liquide lui appartenait, s'il allait pouvoir la sillonner et en faire la grande voie de sa civilisation, ses profondeurs mystérieuses lui échappaient.

Et cependant, que de convoitises ne devaient pas déjà réveiller chez lui les brillants objets, le corail, la nacre, la perle, l'éponge, et tant d'autres richesses que le flot lui apportait sur le rivage comme un tribut de l'Océan!

Avec cette témérité que Dieu a accordée à notre seule race humaine, l'homme, ne se contentant pas de ce maigre tribut, voulut aller chercher lui-même ces trésors à leur source.

Il se lança résolûment dans l'onde, il s'aida de la corde et de la pierre pour s'y enfoncer plus profondément, et au prix d'efforts inouïs il parvint à arracher à la mer quelques-uns de ces trésors cachés.

C'est de cette façon toute primitive que jusqu'à nos jours l'Indien va chercher la perle précieuse, l'habitant des rivages de la Méditerranée le corail et l'éponge.

Mais l'homme ne pouvait s'enfoncer ainsi dans l'eau qu'à une faible profondeur; il ne pouvait y séjourner chaque fois que quelques secondes, obligé de revenir à la surface respirer l'air nécessaire à ses poumons.

C'est à peine si quelques plongeurs habiles réussissaient à prolonger ce séjour jusqu'à quelques minutes, et encore au prix de cruelles souffrances : car ils sortaient de l'eau avec la respiration haletante et le sang jaillissant du nez et des oreilles. C'est ainsi que nous voyons encore aujourd'hui les malheureux pêcheurs de perles du golfe de Manaar, qui ont la réputation de prolonger leur séjour sous l'eau jusqu'à quatre et même cinq minutes, offrir l'aspect le plus lamentable, leurs yeux injectés de sang, leur peau devenue verte et livide, montrent assez de quelles souffrances ils payent ce faible avantage sur leurs rivaux.

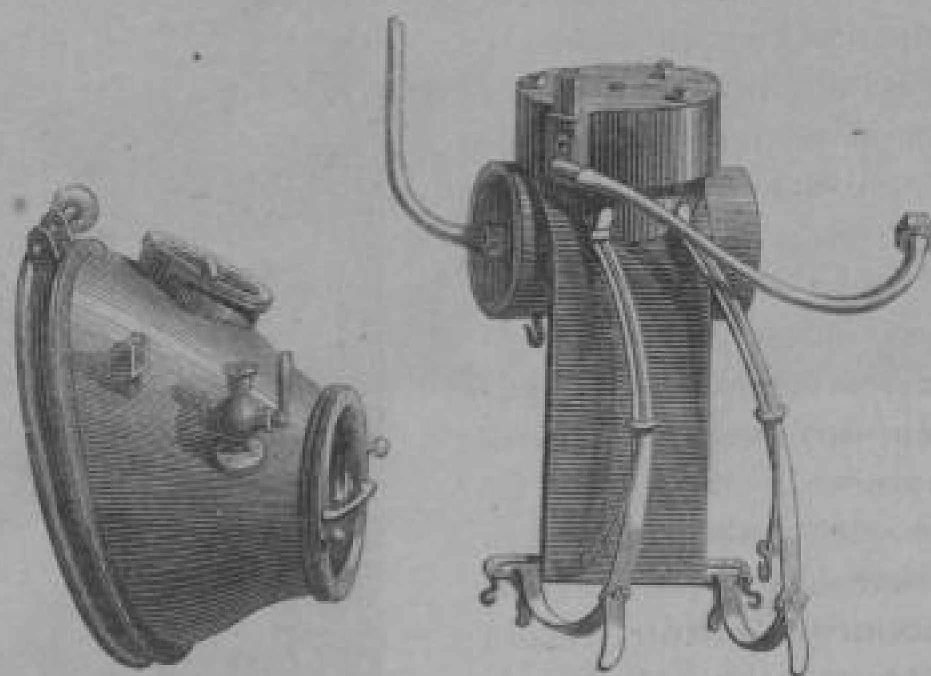
En vain les savants de l'antiquité essayèrent-ils de venir en aide au travailleur sous-marin; ce n'est que de nos jours, il y a quelques années à peine, que la science a fini par faire un pas dans la conquête du fond de la mer.

La première découverte d'un appareil permettant à l'homme de séjourner sous l'eau fut faite en Angleterre, il y a environ cent ans, par Halley, qui imagina la cloche à plongeur.

Cette invention était basée sur la remarque que vous avez faite que lorsque l'on plonge un verre renversé dans l'eau, l'air qu'il renferme empêche le liquide d'y pénétrer. Halley avait donc construit une vaste cloche en fer munie d'un plancher mobile, et garnie de bancs, dans la quelle sept ou huit hommes pouvaient prendre place.

Au moyen de cet appareil primitif, plusieurs hommes pouvaient descendre à la fois jusqu'à 15 ou 20 mètres au-dessous de la surface et y séjourner pendant un temps considérable, puisque l'air de la cloche pouvait être renouvelé par une pompe aspirante et foulante.

Mais la cloche à plongeur offrait, à côté de ces avantages, de grands inconvénients : les ouvriers qui y étaient enfermés ne pouvaient explorer que la partie du sol marin qu'elle recouvrait; pour faire des recherches ou des travaux, il fallait changer souvent la cloche de place, et dans ce but la hisser à la surface, puis la redescendre, opération qui demandait un temps considérable.



Masque et réservoir du scaphandre perfectionné. (P. 381, col. 1.)

Il fallait donc trouver un système qui permît au travailleur de se passer de la cloche et de pouvoir aller et venir en toute liberté au fond de la mer. De longues recherches, faites dans ce but, amenèrent enfin, vers le commencement de ce siècle, et cette fois en France, la découverte de cet appareil si désiré, que l'on baptisa du nom de *scaphandre*, des deux mots grecs *scaphé* (barque), et *aner*, *andros* (homme), c'est-à-dire l'homme-bateau ou l'homme-poisson.

Le scaphandre primitif était un habit composé d'une étoffe imperméable, se rattachant à une sorte de casque de cuivre muni de grosses lentilles de verre.

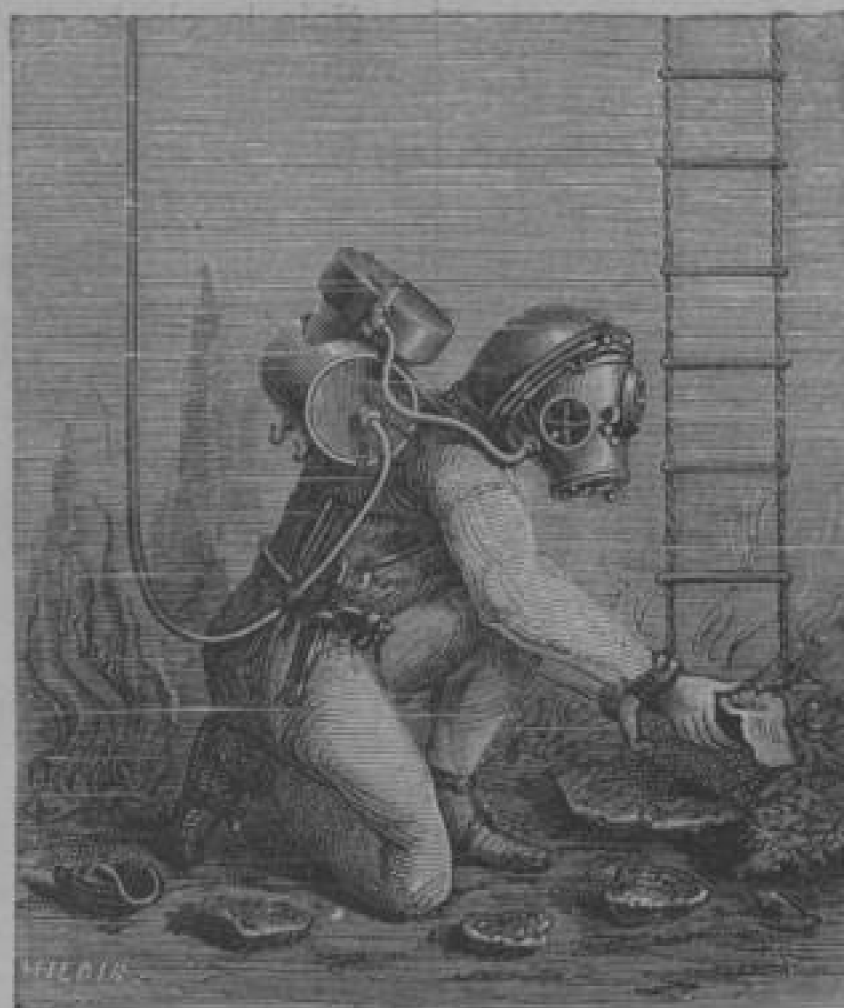
L'ouvrier plongeur, ainsi enfermé dans cet habit, avait toute la liberté de ses mouvements, et il recevait l'air nécessaire à sa respiration par un tuyau fixé au vêtement et communiquant avec une pompe

aspirante et foulante placée sur le rivage ou dans un bateau.

L'air arrivait dans l'intérieur du vêtement, remplissait le casque et s'échappait une fois respiré par une petite soupape placée au sommet du scaphandre.

Cependant cet appareil, tout perfectionné qu'il fût, offrait encore de grands inconvénients. Tout d'abord, il fallait, pour que l'homme pût respirer, que la pompe fût manœuvrée avec une grande régularité ; puis, l'air violemment comprimé par les pistons s'échauffait rapidement et arrivait au plongeur avec une température suffocante ; enfin la moindre déchirure dans une partie quelconque du vêtement mettait en danger la vie du travailleur, qui pouvait être asphyxié par l'irruption de l'eau avant qu'on pût lui porter secours.

Ces inconvénients rendaient le scaphandre d'un usage fort dangereux, réclamant de la part du travailleur un rare courage, puisqu'à chaque descente sous l'eau il mettait en jeu son existence et enlevait par conséquent à cette ingénieuse invention une grande partie de son efficacité. C'est à deux Français, M. Rouquayrol, ingénieur des mines, et M. Denayrouze, lieutenant de vaisseau, associés dans ces recherches, que revient l'honneur d'avoir résolu cette question et d'avoir amené le scaphandre à un degré de perfection merveilleux.



Plongeur revêtu du scaphandre perfectionné. (P. 384, col. 1.)

Ces savants inventeurs, ayant soigneusement étudié tous les défauts du scaphandre primitif, eurent l'idée de munir le plongeur d'un réservoir régulateur, qui lui tiendrait lieu en quelque sorte de poumon artificiel.

Ce réservoir, formé de légères et fortes lames d'acier, est suspendu sur le dos du plongeur comme un sac de soldat. Il est muni d'un tuyau de respiration entrant dans le casque et venant s'appliquer sur les lèvres et entre les dents de l'homme, qui peut ainsi régler lui-même sa respiration. L'air envoyé par la pompe est d'abord reçu dans le cylindre inférieur, puis passe à travers une soupape dans la chambre supérieure, d'où le plongeur le tire par aspiration. Par ce moyen, ce dernier ne ressent plus l'irrégularité du jeu de la pompe. En outre, avantage énorme, l'air arrivant directement à la bouche, le vêtement du plongeur peut être envahi par l'eau sans compromettre subitement son existence, et cette disposition permet de remplacer le casque lourd et pesant, qui s'emboîtait sur les épaules, par un simple masque protégeant le visage et muni de lentilles de verre.

Enfin, l'appareil Rouquayrol-Denayrouze offre encore un autre avantage non moins précieux : c'est qu'il permet aux personnes manœuvrant la pompe de se rendre compte de l'état du plongeur pendant tout le temps qu'il reste sous l'eau. En effet, aussi longtemps que la respiration de celui-ci se fait avec régularité, l'air respiré remonte en bulles à la surface à des intervalles réguliers. Ces intervalles augmentent-ils ou diminuent-ils notablement, c'est que la respiration ne se fait plus d'une façon normale. Les bulles cessent-elles tout à fait de se montrer, c'est que le plongeur ne respire plus et il faut se hâter de le retirer.

Et cependant, malgré tous les perfectionnements apportés à ces appareils, l'homme ne peut pas encore dire qu'il a fait la conquête du fond de la mer.

Il peut descendre sous l'eau, y séjourner un temps indéterminé; mais il lui est impossible de s'enfoncer au delà d'une certaine profondeur. A environ 60 mètres, il est obligé de s'arrêter et il est peu probable qu'il réussisse jamais par aucune invention à reculer cette limite que la nature lui a posée.

En effet, arrivé à 60 mètres de profondeur, le plongeur se trouve soumis à une pression équivalente à sept atmosphères. Sous cette énorme pesée, les fonctions normales de la vie se trouvent entravées, et l'air de la pompe n'est plus qu'un auxiliaire impuissant.

L'homme a donc trouvé une limite infranchissable. Jamais il ne pourra parcourir les profonds abîmes de l'Océan. Cependant il doit se féliciter de la noble ambition qui, si elle ne lui a pas livré l'empire entier de la mer, l'a amené à faire une découverte comme celle du scaphandre.

Avec cet appareil tous les trésors de la mer lui deviennent accessibles : il peut pêcher le corail, la perle, l'éponge sans peine ; inspecter la coque de ses navires, sans les hisser péniblement hors de l'eau ; enfin se rendre facilement compte du relief des passes et des récifs, et prévenir par ce moyen bien des catastrophes maritimes.

H. Norval.



Il jeta son noyau à un petit vacher qui passait. (P. 389, col. 1.)

PANADE[1]

XIII

Cette nuit-là, il eut de la peine à s'endormir. C'est la chaleur! se disait-il en se retournant sur son lit; mais en disant cela il mentait encore, et il le sentait bien. Quand il s'endormit enfin, il tomba dans une série de rêves pénibles et confus. Paul Delaunay était encore au collége avec lui, mais il refusait de jouer. Panade s'épuisait en supplications, il ne pouvait le décider à renouer amitié avec lui. Alors il lui demandait s'il avait quelque chose à lui reprocher. Paul faisait un signe de tête affirmatif.

« Dis-moi ce que c'est! » Et Paul répondait d'un ton glacé : « Tu le sais bien! » Et le malheureux se creusait la tête à chercher : il ne pouvait découvrir ce que Paul avait à lui reprocher.

Quand le jour parut, il courut à la fenêtre pour voir quel temps il faisait. Le soleil était radieux et annonçait une des plus belles journées de la saison. Il chercha vainement des nuages au ciel; et, n'en trouvant pas, il soupira. S'il avait plu seulement, la fameuse pêche à la carafe n'aurait pu avoir lieu, et il n'y aurait plus songé. Au déjeuner, il n'osa plus s'occuper de son petit frère comme la veille; sa mère lui demanda avec inquiétude pourquoi il ne mangeait pas. Il sauta comme si on l'avait réveillé brusquement. Car si son corps était à table, à sa place ordinaire, son esprit était au gué de Toiselet : il ne pouvait regarder les carafes sans songer à cette pêche mystérieuse. Et tout au fond de son âme se poursuivait la lutte entre le bien et le mal : irai-je? ou n'irai-je pas?

Après le déjeuner, il flâna un peu dans le jardin; mais, comme il ne pouvait se fixer à rien, il remonta dans sa chambre et commença son devoir. Au bout de deux lignes il s'arrêta : la plume était détestable. Il prit un livre dont le commencement l'avait vivement intéressé : il ne comprit pas un mot à ce qu'il lisait, et le livre lui parut plat et insipide. Il alla à la fenêtre et tambourina une marche sur les vitres. Il se jeta dans un fauteuil et regarda les mouches qui couraient sur le plafond; puis il retourna à la fenêtre, et là il tressaillit. Il venait d'apercevoir les Sauterot qui se rendaient au gué de Toiselet.

1. Suite. — Voy. pages 353 et 369.

Sauterot Ier tenait avec précaution quelque chose qui était enveloppé dans un journal : c'était, sans nul doute, la carafe! Sauterot II portait un petit seau de fer-blanc : pour mettre les poissons sans nul doute! Sauterot III ne portait rien, mais il marchait en sautillant d'un air si heureux! oh! comme il avait l'air heureux!

Panade quitta vivement la fenêtre pour fuir la tentation. Il s'assit à sa petite table, appuya son front sur ses deux poings fermés, et dit avec une énergie inaccoutumée : « Eh bien, je n'irai pas! »

Et il y alla.

XIV

Pour pêcher à la carafe, Sauterot Ier avait ôté ses souliers et ses bas, et il avait retroussé le bas de son pantalon jusqu'au genou. Pour le regarder faire, ses deux frères s'étaient mis dans le même costume.

Rien de plus simple et de moins mystérieux que le procédé de la pêche à la carafe. Vous plongez la carafe dans l'eau, en ayant soin de la tenir horizontalement. Vous restez quelques minutes sans bouger. Les petits poissons qui s'en vont comme des bandes de petits étourneaux pénètrent par le goulot, sans se douter de rien. Vous relevez vivement la carafe. Il y en a bien qui trouvent encore moyen de se sauver; mais il en reste toujours un certain nombre qui s'agitent comme affolés, et viennent donner du nez contre la paroi de verre.

Panade était venu comme simple spectateur. Au bout d'une demi heure, il était dans l'eau comme les autres, et relevait triomphalement la carafe, qui contenait deux misérables petits poissons. Il les versa sur la paume de la main pour les voir de plus près, et trouva que ce n'était pas si mal réussi pour un début. Le seau de fer-blanc, caché dans les grandes herbes, servait d'aquarium.

Quand on fut las de pêcher à la carafe, Sauterot II tira de sa poche un lacet de crin et déclara que c'était bien le moment de voir s'il y avait des brochets.

Panade, au lieu de saisir cette occasion de s'enfuir, s'enhardit jusqu'à demander quel était l'usage du lacet de crin. On lui répondit qu'il le verrait bien; qu'il n'avait qu'à traverser le gué; que c'était là, à côté de ce pieu où pendait un bout de corde.

Il faut que je m'en aille! Voilà ce que Panade aurait dû dire; au lieu de cela, il demanda si cela durerait longtemps.

« C'est selon! » répondit Sauterot II en haussant les épaules.

On laissa le petit seau de fer-blanc caché dans les herbes. Chacun prit à la main ses bas et ses souliers et l'on gagna la prairie.

Les brochets quelquefois, quand ils sont bien repus, s'endorment au soleil près du bord, presque à fleur d'eau. Il s'agit d'approcher sans éveiller l'animal. Le pêcheur se couche à plat ventre sur le pré, et tout doucement, avec des précautions infinies, plonge le lacet dans l'eau derrière la queue du brochet. Puis il le ramène par un mouvement insensible de la queue à la tête. Quelquefois le poisson donne un coup de queue et file au grand ébahissement du pêcheur. Quelquefois ce dernier atteint sans encombre la moitié du corps, alors il soulève brusquement le lacet, toujours en remontant, afin que les nageoires l'empêchent de glisser, et jette sa proie palpitante sur le pré.

Je ne sais quelle mouche avait piqué les brochets ce jour-là. Les heures s'écoulaient et Sauterot II n'attrapait rien. Panade à chaque échec se disait en lui-même : « Encore celui-là et je m'en irai. »

Il ne songea au retour que quand les ombres des peupliers s'étendaient au loin sur la prairie.



XV

Comme il cherchait une formule pas trop gauche pour prendre congé des fils du docteur, Sauterot II, qui était toujours à plat ventre sur le pré, poussa un cri de triomphe. Il y eut comme un bruit d'eau violemment battue, un éclair d'argent au soleil, et des frétillements dans l'herbe.

« Ce n'est qu'un *brocheton!* » dit le pêcheur avec une feinte humilité; et il ajouta avec plus de vérité : « Pour un joli brocheton, c'est un joli brocheton! »

Sauterot III tira un couteau de sa poche, coupa un brin d'osier, et en homme expérimenté il le passa dans les ouïes du poisson. Après quoi, ayant consulté du regard ses deux frères, il mit l'extrémité du brin d'osier dans la main de Panade et lui dit de sa voix rude et brusque : « Emporte-moi ça!... c'est pour toi. »

Panade n'osa pas refuser, et partit d'un air tout déconfit, son brochet à la main. A vrai dire il en avait peur. Il y a en effet quelque chose de sinistre et de menaçant dans la hure du brochet. Les yeux de celui-là étaient injectés de sang, et le brin d'osier lui faisait faire des grimaces horribles. Que de dents, se disait le malheureux Panade, et comme elles sont pointues! Malgré toutes les assurances des Sauterot,

il n'était pas bien sûr que le monstre, à force de s'agiter, ne finirait pas par lui attraper la main et ne lui couperait pas un doigt.

Il tenait donc le bras gauche aussi éloigné que possible de son corps, ce qui n'ajoutait pas beaucoup aux grâces de sa personne. Quand il fut dans la ruelle des Sureaux, il se mit à regarder autour de lui, et, voyant que personne ne le surveillait, il lança le poisson à toute volée dans un des jardins qui bordent la ruelle.

En effet, outre qu'il craignait sérieusement d'être mordu, il se demandait avec effroi ce qu'il répondrait à ses parents quand ils lui demanderaient où et comment il avait fait si bonne pêche.

Le brochet, après avoir fait plusieurs tours sur lui-même par-dessus les grands sureaux, tomba tout à plat sur un cadran solaire et y demeura quelque temps immobile. Lorsqu'il fut revenu de son évanouissement, il se mit à se débattre et finit par attirer l'attention du père Abraham, qui cueillait des petits pois. Le père Abraham se gratta longtemps l'oreille et contempla le brochet avec défiance. Il ne put jamais s'expliquer à son entière satisfaction ce qu'il faisait là et comment il y était venu. A tout hasard, il en fit son souper et n'eut pas lieu de s'en repentir.



Emporte-moi ça!... c'est pour toi. (P. 386, col. 2.)

Panade arriva en retard pour le diner, tout rouge à force d'avoir couru. J'ai le regret de dire qu'il fut moins embarrassé de sa personne que la veille, étant déjà plus excité et plus accoutumé à mal faire. On ne lui fit pas de questions, parce qu'il y avait du monde à dîner, et ce fut fort heureux, car j'ai tout lieu de croire que si on l'eût interrogé il eût encore cette fois altéré la vérité.

XVI

Quand le nouvel ami des Sauterot fut seul dans sa chambre; quand sa mère, après l'avoir embrassé, eut emporté la bougie, le premier sentiment qu'il éprouva fut un mélange de honte et de remords. Il s'étonnait en songeant avec quelle facilité la seconde faute suit la première; et il se demandait où cela s'arrêterait. Il eut un instant de vertige, et se sentit comme pris dans un engrenage qui bientôt, s'il n'y mettait bon ordre, l'entraînerait tout entier. Que faire cependant? Rompre brusquement! c'était le seul parti à prendre; il était encore temps, mais il n'était que temps.

D'un autre côté, comment rompre? Là son esprit plein d'indécision et de poltronnerie soulevait mille difficultés, qui l'enveloppaient comme d'un filet à mailles serrées. Il savait par l'expérience de la journée combien peu il pouvait compter sur lui-même et sur sa volonté. Déjà infirme et chancelante par elle-même, elle avait reçu deux échecs coup sur coup. Or, les dé-

faites de la volonté ont cela de terrible, que presque toujours elles préparent de nouvelles défaites.

A l'idée de tout avouer à son père et à sa mère, Panade opposa des raisonnements pitoyables. S'il avouait tout, que penseraient de lui les Sauterot? Il était leur obligé, après tout. Les Sauterot ne l'avaient point recherché; c'est lui qui s'était imposé à eux; ils s'étaient contentés de se montrer bons camarades. Voilà comment le respect humain le faisait raisonner. Une fois sur cette pente, il y fit beaucoup de chemin en peu de temps. Tout en se débattant dans son lit, tout en agitant la tête sur son oreiller, qui lui semblait bouillant, il opposait sa petite logique aux ordres formels de son père.

« On calomnie les Sauterot, se disait-il; ils sont silencieux, c'est vrai, et à eux trois ils ne disent pas trois phrases en une heure, mais ce n'est pas un crime d'être silencieux, et pas plus tard qu'hier papa disait qu'il ne peut supporter les bavards. Les Sauterot sont hardis et entreprenants; mais Paul Delaunay était aussi hardi et entreprenant, et l'on trouvait que c'était un camarade bon pour moi. Quel mal font-ils en jouant aux ricochets, en pêchant à la carafe, ou en attrapant des brochets? Ils n'ont pas de camarades et vivent seuls. Qu'est-ce que cela prouve? Qu'ils se suffisent à eux-mêmes; et il ajouta avec un petit mouvement de vanité satisfaite : Cela prouve aussi qu'ils ne se lient pas avec le premier venu. »

L'idée de n'être pas le premier venu a toujours quelque chose de flatteur; aussi Panade, tout en donnant quelques coups de poing à son oreiller pour le faire bouffer, songea avec une pitié un peu dédaigneuse à Coquelet, à Larmessin, à Molineux, que les Sauterot tenaient à distance.

« Ah! par exemple, reprit-il en se pelotonnant dans ses draps, s'ils faisaient devant moi quelque chose de mal, ce serait une autre affaire. Ce jour-là, je ne serais embarrassé ni de rompre avec eux, ni de leur dire pourquoi je romps. »



XVII

La vie de Panade se composa désormais d'accès de remords stériles et de crises de désespoir secret, après chacune desquelles il s'abandonnait avec plus d'ardeur au plaisir de suivre les Sauterot dans leurs expéditions les plus hasardeuses.

Le professeur fut le premier à s'apercevoir que l'élève Lagarde devenait singulièrement paresseux et dissipé. Les notes du samedi, transmises par le principal à la famille du délinquant, rendirent M. Lagarde tout rêveur et Mme Lagarde toute triste.

Généralement, les accès de remords saisissaient Panade le samedi; ils duraient tout le dimanche. Ce jour-là, la famille Lagarde avait sous les yeux un Panade presque édifiant, qui semblait se complaire à la maison et montrait une grande complaisance pour le petit René; mais ce n'était au fond qu'une sorte de complaisance expiatoire. L'aube du lundi matin dissipait toute sa sagesse avec tous ses remords. L'habitude, qui devient insensiblement un lien si solide et si difficile à rompre, le rejetait dans les bras des Sauterot.

Ils ne mirent pas longtemps à refaire son éducation de fond en comble. S'il avait eu plus de cervelle, il aurait frémi d'effroi en voyant quel chemin il avait déjà fait à la suite de ses guides.

Il apprit bien vite à dénicher les nids de pie, aux dépens de son pantalon et au risque de se rompre le cou. Il apprit à traverser les prés quand ils sont en herbe, et à rire des réclamations du propriétaire. Il excella à découvrir dans les blés les nids de perdrix, dont il gobait les œufs, au détriment des récoltes et au mépris des arrêtés préfectoraux; à franchir un mur de clôture sous prétexte d'abréger son chemin; à se baigner dans les endroits les plus dangereux de la Clairette, par pure fanfaronnade; à cueillir les fruits qui pendaient au-dessus des haies et des murs, sous prétexte que ces fruits appartenaient de droit au passant. Il se garda bien de consulter son père sur ce point de droit, et se contenta de l'autorité fort contestable de Sauterot Ier.

La première fois que devant lui ses amis, sans le moindre scrupule, mirent à contribution, pour étancher leur soif, les branches pendantes d'un grand prunier, Panade, effrayé, risqua quelques objections et fit même allusion au garde champêtre. Sauterot II lui affirma que de temps immémorial ce qui pend au-dessus du chemin est la provende légitime des passants. « Demande-le-lui plutôt! » ajouta-t-il en désignant Sauterot Ier, qui, sans tant de discours, mordait à belles dents dans une prune vermeille, après en avoir dédaigneusement entamé et rejeté une demi-douzaine qui n'avaient pas l'heur de lui plaire.

Sauterot Ier répondit d'un ton d'oracle : « Parfaitement! » Quand il se fut débarrassé de son noyau

en le jetant à un petit vacher qui passait; quand il se fut essuyé les lèvres du revers de sa main, il compléta son cours de droit rustique par le discours suivant, un des plus longs qu'il ait jamais tenus : « C'est comme pour les vignes; je suppose que tu passes le long d'une vigne; il fait grand chaud; tu as soif : tu franchis le fossé et tu cueilles une belle grappe. Bon! Voilà le bonhomme (traduisez le paysan) qui vient et qui te dit : « Qu'est-ce que vous faites-là dans ma vigne? » Tu lui réponds : « Voyageur altéré! » et le bonhomme s'en va sans rien dire, parce qu'il sait que tu es dans ton droit. Voilà. »

Si Panade eût été meilleur logicien, ou plutôt s'il n'avait pas tenu à se tromper lui-même, afin de faire sans scrupule tout ce qui lui plaisait, il aurait vu que les Sauterot pratiquaient leur fameuse maxime quand il n'y avait là personne pour en contester la légitimité. A la moindre alerte, ils disparaissaient avec un ensemble merveilleux.

XVIII

Un jour que les quatre amis, au retour d'une expédition, se reposaient sur le talus d'un fossé, Sauterot II, qui était couché à côté de Panade, l'interpella nonchalamment sans tourner la tête :

« Dis donc, Panade?

— Quoi?

— On dit que tu as chez toi un drôle de sansonnet qui parle très-bien. »

Panade, flatté dans son amour-propre, fit un éloge pompeux du sansonnet. A l'entendre, c'était véritablement un animal savant, et l'on en montrait dans les foires pour de l'argent qui certes étaient loin de le valoir.

« Je voudrais le voir; il faudra que tu me le montres. »

L'enthousiasme de Panade s'éteignit subitement à l'idée d'introduire les Sauterot dans la maison paternelle. Sans remarquer combien il se contredisait lui-même, il affirma que le sansonnet était un sansonnet très-ordinaire, oh! très-ordinaire!

L'autre insista, et Panade fut obligé d'avouer, avec une foule d'hésitations et de réticences, qu'il n'oserait jamais introduire ses amis dans la maison de ses parents.

« Pourquoi ça? » dit Sauterot II en se mettant brusquement sur son séant et en regardant son interlocuteur bien en face.

L'interlocuteur, mis ainsi au pied du mur, fut obligé d'avouer en rougissant que son père lui avait absolument interdit de fréquenter les trois frères.

« Vous entendez cela, vous autres? » dit Sauterot II à ses frères.

Les deux autres, sans quitter la position horizontale, poussèrent une sorte de grognement pour dire qu'ils entendaient.

« Je voudrais bien savoir, dit Sauterot II en s'animant, qui est-ce qui t'a forcé à venir avec nous; nous n'avions pas besoin de toi; nous n'avons pas été te chercher!

— C'est vrai, c'est vrai! marmottait le pauvre Panade tout déconfit.

— Bah! s'écria Sauterot Ier en se relevant, ne parlons plus de cela; il est temps de rentrer. »

Quand les trois frères furent debout, ils échangèrent un coup d'œil qui aurait bien effrayé Panade s'il l'eût surpris. Mais il n'osait pas lever les yeux. Il suivit les autres sans souffler mot.

Quelle magnifique occasion d'en finir, puisque la glace était rompue! Il n'y songea même pas. Tout en suivant ses camarades, envers lesquels ils se croyait affreusement ingrat, il tremblait de tous ses membres : « Que vont-ils me faire? se demandait-il avec angoisse. Bien sûr, ils voudront se venger; ils sont dans leur droit. »

A suivre. J. GIRARDIN.



DÉCOUVERTE

DE L'EMPLACEMENT DE L'ANTIQUE TROIE

Quel est celui d'entre vous qui, en lisant les sublimes poésies du vieil Homère ou tout au moins en écoutant leur analyse, ne s'est senti ému au récit des malheurs de l'infortunée ville de Troie? Qui de vous, tout en admirant la valeur d'Achille, la grandeur d'Agamemnon, la témérité d'Ajax ou la prudence d'Ulysse, n'a plaint du plus profond de son cœur ce pauvre roi Priam, précipité par la légèreté de l'un de ses fils dans tant d'épouvantables malheurs? Avec quel intérêt n'avez-vous pas suivi toutes les péripéties de ce drame, qui se termine par tant de catastrophes et laisse vaincus et vainqueurs épuisés, appauvris, ruinés!

Aussi vous pouvez vous figurer aisément avec

quelle ardeur on a cherché à recueillir sur les lieux mêmes décrits par Homère des souvenirs de cette grande époque prouvant l'authenticité d'une si belle tradition.

Car beaucoup de gens n'avaient voulu voir dans Homère qu'un mythe et dans ses œuvres une série de légendes copiées par les poëtes grecs sur les traditions indiennes du Ramayana.

Les archéologues, après de longues recherches, avaient cru pouvoir fixer l'emplacement probable de l'antique Troie sur les côtes occidentales de l'Asie Mineure, non loin d'un village appelé par les Turcs Bounarbachi. Mais toutes les fouilles opérées sur ce point n'avaient amené aucune découverte pouvant rappeler l'existence de l'antique capitale de Priam.

Et les incrédules se frottaient les mains, en disant: « Vos peines sont bien inutiles ; la Troie que vous cherchez n'a jamais existé ; ou du moins, si elle a existé, c'est dans l'Inde qu'il faut aller la chercher, parmi les épaisses forêts du royaume de Ravana. »

C'est à un archéologue inconnu, guidé par son seul enthousiasme et sans aucune assistance, à M. Schliemann, que devait revenir l'honneur de prouver l'authenticité de la légende d'Homère et l'existence de la ville de Priam.

S'écartant de la ligne suivie jusqu'ici par les savants, M. Schliemann résolut de chercher Troie sur l'emplacement de l'*Ilium novum*, aujourd'hui Hissarlik, non loin des rivages de la mer.

Il dut déployer à la poursuite de ce but une rare persévérance ; avant de pouvoir remuer une pelletée de terre, il lui fallut obtenir d'abord un firman du sultan, puis réunir un grand nombre d'ouvriers et dépenser des sommes considérables pour ouvrir dans le sol de larges tranchées, qui ne donnèrent de résultats importants qu'à une profondeur de 14 à 16 mètres. A cette profondeur, M. Schliemann mit au jour des débris de tours et de remparts qui attestent en ce lieu l'existence d'une ville remontant à la plus haute antiquité, détruite par le feu et qu'on peut sans témérité identifier avec Troie. Dans cette accumulation de décombres, on ne rencontre ni bronze ni fer ; tous les objets de métal sont en cuivre pur, en argent, en or ou en électron, alliage très-beau d'or et d'argent.

M. Schliemann réussit à déblayer l'entrée principale, qui est pavée et flanquée de bâtiments solides ; à côté, le mur n'a pas moins de 13 mètres d'épaisseur. Près de là, dans une situation dominante, sont les restes d'un grand bâtiment que l'heureux explorateur croit pouvoir désigner comme la demeure du roi Priam. En effet, dans les décombres du palais il a découvert, outre une foule d'objets divers, des vases d'or pur, d'argent ou d'électron, des lingots d'argent, deux magnifiques parures de femmes d'or pur, composées d'une multitude de paillettes et de petites chaînes, d'un art primitif, mais déjà avancé, plusieurs milliers de perles d'or ayant fait partie de colliers, huit bracelets, trente-six boucles d'oreilles en or. Il n'est pas douteux que ces richesses n'aient appartenu aux propriétaires du château, et que le maître n'ait été en même temps le roi du pays.

Les ruines de la ville troyenne laissent distinguer au moins trois couches superposées.

Par la nature des restes qu'il contient, le dépôt supérieur, le moins ancien par conséquent, épais de 2 mètres, donne à supposer qu'à l'époque où il s'est formé les maisons étaient en bois et qu'elles ont péri par le feu. Le dépôt moyen présente au contraire nombre de murailles formées de pierres cimentées avec de la boue, exactement comme les constructions récemment découvertes à Santorin sous les déjections du volcan. Enfin, dans le lit inférieur, épais de 3 mètres, les murs sont en briques crues, selon l'antique usage de l'Asie centrale.

Il faudrait un volume pour décrire les objets rapportés de la Troade par M. Schliemann ; le nombre en est de plus de quinze mille. Beaucoup d'entre eux sont des vases de terre cuite, les uns faits au tour, les autres modelés à la main ; tous sont dépourvus de peintures. Les instruments de cuivre pur, avec les moules et les creusets servant à leur fabrication, les outils et armes de pierre dure, des restes de lyres à sept et à quatre cordes, des ornements de femme, des mortiers, des moulins, des poids en pierre, une foule d'objets d'un usage inconnu, forment un ensemble tel qu'aucun musée de l'Europe n'en renferme de semblable et fourniront des sujets inépuisables d'étude.

C'est toute une civilisation antique qui se trouve révélée par cette merveilleuse découverte. Mais son plus important résultat aura été de nous affirmer l'authenticité de l'existence du vieil Homère, existence que déjà les Grecs de Périclès traitaient de légende et de mythe.

P. VINCENT.



LA FAMILLE DURAND
A L'EXPOSITION DE VIENNE[1]

XV (SUITE)

Welt-Ausstellung.

En face de cette exposition s'en trouve une autre où est encore inscrit un de ces noms *poursuiveurs* de l'enfance (pour rester dans la métaphore que j'employais tout à l'heure), le nom de *Mame*, de Tours. Ce que ce nom représente en tant qu'ouvrages de tous genres, ai-je besoin de te l'apprendre ? D'ailleurs combien en allons-nous trouver d'autres fameux à

1. Suite. — Voy. pages 202, 222, 229, 254, 267, 286, 299, 316, 331, 343 362 et 371.

divers titres, rien qu'en tournant autour de ces deux étalages principaux qui semblent avoir été placés là comme les colonnes centrales de la librairie française !...

Voici par exemple... — Mais ne te semble-t-il pas que si nous devons nous livrer ainsi aux énumérations, dans un concours qui compte quelque cent mille concurrents, nous ne sommes pas près de tomber au terme de notre examen? Et comme il faut savoir distinguer entre l'attrait d'une chose vue et l'intérêt d'une chose décrite, je craindrais fort de tomber ou dans la froide monotonie du catalogue ou dans la fastidieuse répétition des mêmes formules didactiques, double écueil que nous saurons éviter, je crois, en hâtant relativement le pas, afin de ne remarquer ici et là que les points vraiment lumineux d'un immense panorama qu'il est très-facile de voir, quand on y est tout transporté de corps et d'attention, mais qu'il est superlativement difficile de *faire voir* à qui ne peut y venir qu'en esprit.

Ainsi voilà qui est dit; nous partons pour une course relativement accélérée, car aussi bien ne serais-tu guère disposé à t'attarder mentalement devant des descriptions de détails : une vue d'ensemble fera beaucoup mieux ton affaire; va donc pour la vue d'ensemble.

De la librairie nous passons aux dessins industriels, aux photographies, puis aux joujoux, — une salle où certains oiseaux chanteurs mécaniques obtiennent un succès vraiment étonnant. *Rou piou piou, tire lire lire, lire!* fait un colibri dans sa cage, et les passants de s'ameuter et la réputation du colibri de s'étendre dans toutes les dépendances de l'Exposition. On ne parle que du colibri qui chante, c'est une rage, une fureur, dont se passeraient bien, je t'assure, les exposants des alentours, soumis éternellement au même refrain, et qui entrent dans de véritables convulsions nerveuses chaque fois qu'il leur arrive de prêter machinalement un peu d'attention au *Rou piou piou, tire lire lire* de leur petit voisin emplumé.



Cabinet exposé dans le pavillon Christofle, à Vienne.

Puis voici l'horlogerie, puis les armes de luxe, puis la salle où la bijouterie vraie ou d'imitation a étalé ses éblouissantes richesses; il y a là des diamants d'un million, et aussi des pierres fausses de tous genres qui n'ont que le défaut d'être trop grosses pour qu'on puisse les croire authentiques.

Puis nous arrivons devant le pavillon Christofle, qui de l'aveu général est une des quatre ou cinq merveilles de l'Exposition. Là tout brille, tout surprend, tout éblouit. Qu'est-ce donc qu'on y voit? En quelques mots je vais te le dire. Tu sais que par l'électricité, à l'aide du courant de la pile galvanique, on dépose sur un métal quelconque un autre métal, qui y adhère et qui se répand en couche égale sur la surface de la pièce primitive. Les premiers essais pratiques de ce procédé furent ceux qui permirent d'avoir à sa disposition des couverts qui sans être d'argent eussent tous les avantages de propreté et de luxe de l'argent. Soit : une fourchette ou une cuiller de cuivre étant données, les recouvrir d'une couche de métal précieux suffisante pour que le cuivre ainsi caché ne joue que le rôle de résistance en laissant à la couche d'argent le soin de répondre aux exigences d'aspect et de bon usage. Tu comprends l'économie de ce système. Ce fut le point de départ, et bien que la lutte ait été longue entre les partisans de la matière inerte qui était enfouie là sans bénéfice, sans nécessité aucune, le principe de rationnelle économie l'a enfin emporté. Et l'on a songé à appliquer cette heureuse innovation à toute espèce d'objets composant ce qu'on pourrait appeler le matériel d'apparat des grandes maisons. Avec le prix d'un plat d'argent massif, par exemple, on en aura dix ou

douze, recouverts d'argent et qui auront non-seulement l'avantage de faire le même usage à moindre frais, mais encore de pouvoir être remis complétement à neuf au cas où la pellicule précieuse serait entamée par l'emploi. De plus il arrive ceci : c'est que, s'il s'agit d'un œuvre d'art et qu'il faille ajouter à la rémunération du travail de l'artiste le prix de la matière brute, le total atteint des proportions énormes, tandis qu'en économisant sur la matière même, dont on n'a pas moins toutes les beautés, puisque ce n'est jamais que la couche antérieure qui sert, on obtient à un taux excessivement réduit de charmantes choses, des travaux de l'art le plus pur ; et le luxe, — ce luxe bien entendu qui parle à l'esprit en flattant les yeux, — va de plus en plus pénétrant chez des gens qui dans les anciennes conditions auraient dû s'en priver.

Or, si tu voyais ce que l'application intelligente de ce principe a permis de réaliser, tu serais vraiment ébloui. Les *surtouts*, les candélabres, les statuettes, les aiguières, les plateaux, que sais-je ?... c'est un fourmillement de magnificences où l'on se demande ce qu'il faut le plus admirer, des effets produits par les métaux précieux eux-mêmes, ou de l'habileté des artistes qui se sont attachés à leur donner la plus haute valeur, en réduisant cette valeur à sa plus économique expression.

Comme chef-d'œuvre du procédé, le pavillon Christofle nous montre certain meuble exécuté sur les dessins de ce même M. Charles Rossigneux que je te signalais tout à l'heure comme ornemaniste des saints Évangiles. C'est un haut coffre, un secrétaire, — un *cabinet*, comme on disait autrefois, — qui offre tous les tons, toutes les valeurs, toutes les gammes sur toutes ses faces, dans toutes ses parties... et cette multitude d'effets est obtenue par des dépôts galvaniques. C'est à n'y pas croire, et pourtant cela est. Aussi Dieu sait le concours qui se produit autour du pavillon Christofle en général, et du meuble galvanoplastique en particulier.

De ce point central maintes vues s'ouvrent devant nous : par ici les bronzes, cette industrie dont la France est reine, et qui a pour roi Barbedienne ; à la suite des bronzes, les imitations, qui, je crois, sont aussi dans une bonne direction, du moment où les industriels de cette partie s'attachent à supprimer la question même de valeur du métal pour la remplacer par la seule question artistique... Encore un préjugé qu'il a fallu vaincre, et qui a été vaincu si j'en crois les témoignages appendus à la plupart des objets exposés, en tête desquels il faut citer une maison qui signe ses produits des noms de Blot et Drouard et qui me semble être pour les bronzes vrais ce que Christofle est pour l'orfèvrerie massive. La similitude est d'autant plus exacte que là encore c'est au galvanisme que l'effet principal est demandé. De charmants modèles étant faits par les artistes en renom, au lieu d'avoir à mouler lentement, difficilement chaque pièce dans des moules de sable, qu'il faut chaque fois refaire ; au lieu d'avoir ensuite à ajuster, limer, ciseler ce bronze fondu qui ne sort jamais du moule que rugueux, imparfait... la pièce se coule en zinc dans des moules de bronze très-finis, très-soignés ; elle en sort dans un état de netteté remarquable, il n'y a presque qu'à la poncer... puis on la plonge dans le bain galvanique qui tient le cuivre (ou bronze) en dissolution ; le courant électrique agit, qui fait adhérer au zinc une couche de cuivre d'une certaine épaisseur... à laquelle on donne ensuite par les mêmes procédés que pour le bronze massif cette *patine* noire, verdâtre ou oxydée que tu connais...

Ce que je te dis là, ne crois pas que je le trouve comme cela de moi-même ; non, le docteur est mon guide ; il a visité les ateliers de cette maison, et c'est lui qui a fait mon éducation.

Mais allons plus loin : autre galerie pour les faïences, porcelaines, terres cuites, etc. Là, autre merveilleux pavillon où le docteur s'arrête avec le flair qu'il a du beau normal dans l'industrie, et du progrès à la fois utile et agréable — *utile dulci* comme il dit en se rappelant son latin classique.

Hache et Pepin Lehalleur, à Vierzon, disent les lettres d'or alignées sur les tentures de velours ; nous entrons, et tout ce que l'art du porcelainier peut offrir de délicat, d'élégant, de gracieux, de riche, de somptueux, est sous nos yeux ; je te fais naturellement grâce des descriptions, mais je ne voudrais pas oublier de noter, pour toi comme pour moi, ce point essentiel que le docteur me signale, à savoir que cette manufacture, qui, paraît-il, n'occupe pas moins de douze à quinze cents ouvriers et qui envoie ses produits dans l'univers entier, a résolu surtout le grand problème de l'extrême légèreté et translucidité de la matière... J'ai vu là des tasses, des coupes au travers desquelles la lumière jouait le plus charmant des jeux : on jurerait du vélin, avec ses jaspures, ses nervures et sa jolie teinte opaline, et cela aussi bien pour la main que pour l'œil, car en les prenant on croit ne rien tenir... — Miraculeux ! ne pouvait se lasser de dire le docteur, qui a chez lui tout un assortiment d'objets venus de la Chine et du Japon.

Voici maintenant les tapisseries. Si je devais citer des noms, quelle kyrielle ! car que de magnifiques choses obtenues !... La reproduction des plus belles peintures en tapisserie, qui était autrefois le monopole de quelques manufactures nationales, est aujourd'hui le fait de maint et maint atelier... si bien que le plus modeste bourgeois peut se faire des cadeaux qui jadis n'étaient accessibles qu'aux rois, aux princes, — lesquels même se les réservaient tout naturellement au sortir des ateliers entretenus aux frais de l'État.

Que dirions-nous donc des étoffes de soie, de laine, de fil, de coton, qu'exposent dans une galerie particulière les villes de Lyon, Lille, Tarare, Elbeuf, Reims, Amiens, Vienne, Rouen, etc., etc. ! Quelle somme de puissantes facultés mises en œuvre pour arriver à de tels résultats !... Le docteur et moi nous



Le pavillon Christofle, à l'exposi ion de Vienne. (P. 391, col. 2.)

avons passé là deux ou trois jours pleins, et ce qui nous y retenait, c'est que plus nous fouillions sous ces dehors souvent inaperçus de la quantité de visiteurs et plus mon guide découvrait de témoignages d'habileté, d'ingéniosité de nos artisans, de nos inventeurs, de nos chefs d'usines, l'intérêt allait toujours croissant.

A suivre. EUGÈNE MULLER.

UN ÉTRANGE ACCIDENT

Un des accidents les plus étranges que l'on ait jamais eu à enregistrer est bien certainement celui qui vient d'avoir lieu à Dusseldorf le 12 août dernier.

Au sortir de la gare du chemin de fer, la voie traverse la ville et vient longer sur une certaine longueur une rue dont elle n'est séparée que par une grille de fer. Immédiatement contre la rue se trouve une voie de garage qui sert à ranger les wagons de marchandise et se termine par deux petits poteaux en fonte posés juste en face du magasin d'un marchand de meubles situé de l'autre côté de la rue.

Ce jour-là, à huit heures du matin, un train était arrivé de Cologne, et la locomotive ayant été détachée des wagons avait été menée sur la voie de garage. Le mécanicien et le chauffeur étaient descendus et causaient à une petite distance de là avec un employé, lorsqu'ils virent tout d'un coup la machine se mettre en marche sans que personne y eût touché et partir à toute vapeur.

Chauffeur, mécanicien, employés, se lancent après la fugitive, mais déjà la locomotive est au bout de la petite voie. Les deux poteaux de fonte ne pouvant résister à cette impulsion se brisent, et la machine, ne trouvant plus au delà de rails pour guider ses roues, tourne vers la rue, renverse la grille qui l'en sépare et se précipite dans le magasin du marchand de meubles après avoir enfoncé la devanture.

Heureusement le malheureux marchand de meubles, voyant cet étrange visiteur se diriger vers son magasin, avait eu le temps de gagner avec sa femme et ses enfants un escalier conduisant à une petite chambre servant d'arrière-boutique.

De là, le pauvre propriétaire put voir la locomotive affolée bondissant dans le magasin et faisant un affreux dégât parmi les meubles et les étoffes. Enfin la lourde machine finit par enfoncer ses roues dans le plancher et resta immobile.

Mais les tiroirs ouverts vomissaient des flots d'une vapeur brûlante, qui empêchaient que l'on pût venir au secours des pauvres gens réfugiés dans l'arrière-boutique et à demi asphyxiés.

Enfin, à onze heures, la vapeur se ralentissant, on put s'approcher et calmer la machine.

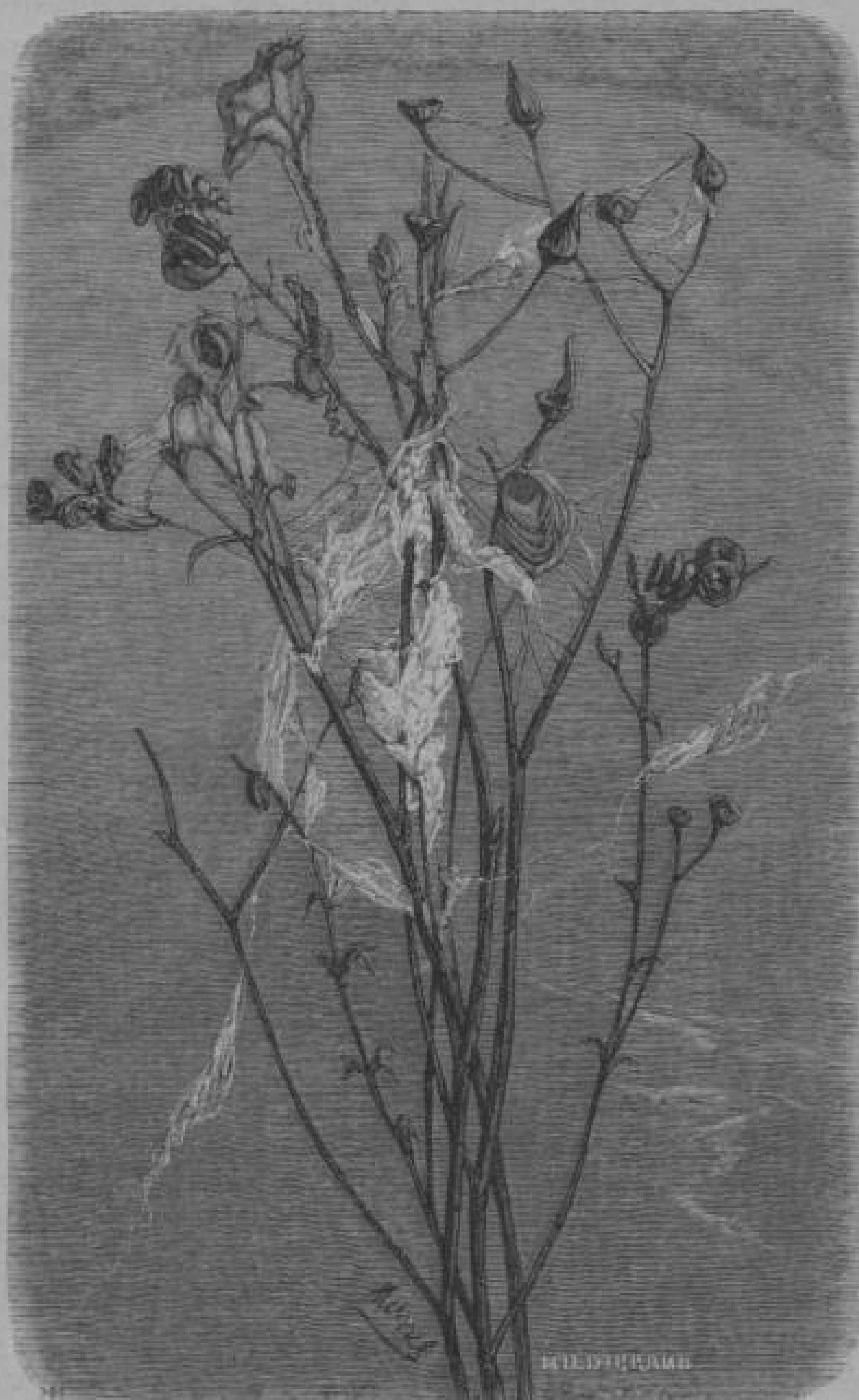
LES FILS DE LA VIERGE

Déjà les champs sont moissonnés, les blés sont en meule ; la terre n'a plus la senteur du printemps, son teint est terne, hâlé, ridé. Toutes ses belles couleurs ont disparu : acenis, bluets, coquelicots, sont partis avec les blés. La faux, l'impitoyable faux n'a rien épargné. Et l'on entend le fléau du batteur qui frappe avec monotonie comme la cloche sonnant un glas. Les poules sont aux portes des granges avec leurs petits comme des familles de mendiants le jour d'un enterrement aux portes des églises. Encore quelques jours de borraginées en fleurs, de gais géraniums, de jaunes mellilots, de petits mourons rouges. Et les champs, malgré les chardons armés de piques qui semblent les défendre sur les bords des chemins, les champs seront dépouillés, tout aura passé dans sa fleur, séché dans son herbe. Déjà à tous ces débris la charrue creuse une tombe. Et la Vierge, la bonne Dame de septembre, file sa dentelle blanche, elle attache sa résille aux dernières plantes, on dirait que de sa main délicate elle veut jeter comme un linceul sur les fleurs qui ne sont plus. Mais le soleil n'a point encore dit adieu à la plaine. Le voici qui écarte les épais brouillards, tristes messagers de l'hiver ; il réchauffe la terre, ressuscite les plantes et les insectes, et les fleurs s'ouvrent, les ailes se déploient, les abeilles sortent de leurs ruches volant une dernière fois sur les sarrazins, les luzernes et les bruyères. Puis les ouvrières de la bonne Dame se mettent à filer cette trame blanche, légère et soyeuse appelée fil de la Vierge, qui doit servir à former le berceau de leur progéniture et les défendra contre les rigueurs de l'hiver.

Oui, mes chers amis, ces fils de la Vierge, ces charmants petits flocons mignons que vous voyez flotter dans les airs comme de petits aérostats, ce sont de charmants berceaux préparés avec art et amour par des araignées des champs, par les lycosides aux couleurs sombres qu'on voit partout errant à travers les chemins. Valckenaer les appelle les vagabondes, car elles ne construisent pas de toiles, elles chassent et se retirent dans tous les endroits qui peuvent leur fournir des abris. Mais, en revanche, elles tirent ces longs fils de plus de 50 mètres. C'est à l'aide de glandes munies de conduits qui aboutissent à l'extrémité des petits tuyaux de l'abdomen qu'elles sécrètent ces fils soyeux qui, au dire de certains auteurs, sont des sortes de voiles destinées à faire aller l'araignée au gré du vent, en même temps qu'ils servent de filets tenant lieu de toiles

pouvant arrêter les moucherons. Mais ce qui mérite de fixer notre attention, c'est que ces fils se détachent, s'agglomèrent, forment de petits flocons qui s'élèvent dans les airs et s'en vont ainsi à des distances assez grandes pour retomber ensuite sur les haies, les arbres et sur tout ce qui peut en retenir. Cette réunion des fils en petits flocons a beaucoup excité la sagacité des savants. On s'est demandé si le vent seul les détachait pour les réunir, si les araignées n'avaient aucune part à ce travail, si, en un mot, cela était un pur effet de hasard.

Blackwall répugne à croire que ces fils, ces flocons se produisent par pure fantaisie. Pourquoi alors, se dit-il, voit-on ces flocons en si grande abondance seulement les jours où règne un beau soleil et par un ciel serein; pourquoi vers le soir seulement descendent-ils vers la terre et pourquoi les jours sombres et nébuleux ne présentent-ils pas ce phénomène? Il en tire la conséquence que le mouvement d'ascension des fils s'opère par l'effet de la raréfaction de l'air contigu à la terre et échauffé par les rayons du soleil. Ce courant d'ascension assez fort pour arracher les fils des objets auxquels ils sont attachés cesserait vers le soir sous l'influence du refroidissement de l'air et permettrait aux fils de retomber par leur propre poids.



Nid de lycoside. (P. 394, col. 2.)

Blackwall ajoute encore que les araignées ont une propension à s'élever dans l'atmosphère sur leurs fils, afin de se dérober à la voracité de leurs congénères, et que, pour atteindre ce but, elles détachent leurs toiles de la terre en brisant les filaments qui les y retiennent. Puis elles se laissent emporter par le vent sur cette espèce de ballon aérien.

Certains auteurs supposent que les fils de la Vierge sont produits par des araignées nouveau-nées et que le vent, en emportant dans les nids ces insectes, les dissémine çà et là comme il fait pour les graines des plantes.

Berthoud ne croit pas à cette supposition. Il faut donc conclure avec Amyot que jusqu'ici on ne saurait se former une opinion sérieuse sur les fils de la Vierge. En revanche, Blackwall explique ainsi la transformation de la couleur grisâtre de ces fils au moment où l'araignée les tisse avec la matière qui sort de sa filière. Ce tissu, mouillé par la rosée et les brumes de l'arrière-saison, puis séché par l'air et par le soleil, acquiert sa blancheur de la même manière que les toiles écrues, étendues par nos ménagères sur l'herbe pour les blanchir au soleil et à la rosée.

Quoi qu'il en soit de ces explications et sans vouloir, comme Amyot, traiter en dix pages la question de la production des fils de la Vierge, nous dirons que les insectes ne travaillent jamais sans un but utile et qui se rattache presque toujours à leur conservation ou à la protection de leur espèce. Aussi sommes-nous porté à croire que les araignées ne sécrètent ces fils avec tant d'ardeur que parce qu'elles sentent approcher l'hiver, que le temps presse, qu'il faut prévoir et se pourvoir pour le jour où la bise sera venue. Ces fils nombreux doivent être sécrétés pour prendre une grande quantité d'insectes, ces flocons doivent se former pour les contenir, pour mettre aussi à l'abri les araignées et leurs œufs. Ce mode de procéder se rencontre aussi chez certains papillons qui pondent au commencement de l'automne et meurent auprès de leur progéniture.

Encore une fois, tant de travail ne peut être que l'effet de l'amour maternel, qui est le sentiment le plus vif chez tous les animaux.

ERNEST MENAULT.



IL FAUT ATTENDRE

Ils venaient de loin, les pauvres petits; c'était facile à voir. Ils devaient être partis de chez eux avant le jour; car, lorsque je les aperçus pour la première fois, harassés, poudreux, blottis sur un banc de pierre, le plus jeune endormi sur les genoux de sa sœur, sept heures sonnaient à l'horloge de l'église.

Tout autre jour que celui-là, je n'aurais pas manqué de lier conversation avec eux; car j'aime à me rendre compte des choses; et je ne me souvenais pas de les avoir jamais vus chez nous; mais j'étais trop agité, comme tout le monde d'ailleurs.

D'un moment à l'autre on attendait un détachement de soldats français; les Allemands étaient partis le matin même pour repasser la nouvelle frontière, qui est, hélas! à une heure de notre village. On avait arboré partout des drapeaux tricolores, on ne pouvait pas demeurer en place; on allait, on venait, on se prenait les mains, on se disait de bonnes paroles.

Le vieux Siebold avait arrêté Peter Hans au coin de l'église, et lui avait dit devant vingt personnes: « Peter Hans, il n'y a pas de rancune qui tienne un jour comme celui-ci. » Oui, il avait dit cela, et cependant il est têtu, le père Siebold. Mais la joie vous grisait ce matin-là, et vous faisait faire des choses extraordinaires.

On entendait dire à droite et à gauche: « C'est fameux! enfin nous voilà maîtres chez nous! Respirons! »

Il y en avait bien quelques-uns qui, par-dessus l'épaule, désignaient avec leur pouce le côté de la frontière et disaient: « Jésus Maria! et les pauvres gens de par là! » Alors, pour un moment, on baissait la voix; mais la joie d'être délivré reprenait le dessus; et on se promenait de long en large, en attendant.

Tout d'un coup le guetteur, du haut du clocher, se met à crier, en faisant de ses deux mains un portevoix: « Les voilà! »

Il y eut dans la foule un ah! prolongé; puis les plus forts bousculèrent un peu les autres pour courir du côté de la grand'route. C'était à qui les apercevrait le premier. Il y avait si longtemps que nous n'avions vu des képis et des pantalons rouges!

« Ah! ah! les voyez-vous? cria tout à coup le père Mauser, en tremblant de tous ses membres, et en s'appuyant des deux mains sur son bâton.

— Père Mauser, essuyez vos lunettes, » dit Peter Hans de sa grosse voix de chantre. Et tout le monde se mit à rire. Le père Mauser avait pris pour des soldats les garçons de l'école, qui accouraient dans la poussière de la route. De jolis soldats, ma foi! qui criaient comme des fous en faisant la roue.

Pourquoi riait-on? car, au fond, on n'avait pas envie de rire. J'ai souvent remarqué cela: quand on attend depuis longtemps quelque chose et que l'impatience vous prend, on devient tout excité, et pour un rien on rit ou bien on se fâche sans raison. Heureusement ce jour là on ne se fâchait pas.

Tout d'un coup, une idée me traverse la cervelle. La vieille Grédel, celle qui tient mon ménage de garçon, est curieuse; si elle allait abandonner sa cuisine pour venir voir comme les autres, et si elle allait laisser brûler le déjeuner. Cela lui arrive quelquefois. Les jours ordinaires, passe encore, mais un jour comme celui-ci! où j'attends à déjeuner M. le maire et le commandant du détachement. C'est un honneur cela, mais c'est aussi une grande responsabilité! J'eus comme un frisson dans le dos, et la sueur me perla sur le front.

J'avais le temps d'y courir; j'y courus, et comme je revenais tout essoufflé j'entendis du côté des houblonnières comme le bruit d'un tambour.

« Les voilà! » dit tout près de moi une voix d'enfant. C'était la sœur qui réveillait son petit frère. En un instant les trois enfants que j'avais vus sur le banc de pierre furent debout; et ils passèrent leur bras dans l'anse des paniers qu'ils avaient apportés. Sous de grandes feuilles de fougère, on entrevoyait des fraises et des myrtilles.

« Tiens, tiens! me dis-je en continuant ma course, pas bêtes les enfants! ils entendent déjà le commerce, ils ont bien pensé qu'il y aura gala aujourd'hui, et ils apportent leur petite marchandise. »

Comme j'arrivais à la route, le détachement tournait le coin des houblonnières. Les uns applaudissaient, les autres criaient comme des sourds, en levant leurs bonnets et leurs chapeaux. J'ai vu là des figures toutes renversées par l'émotion; le maître d'école serrait les lèvres, ses narines se gonflaient, il était pâle comme une feuille de papier.

Notre digne maire, qui avait préparé un petit discours de sa façon, s'avança pour le réciter. Il ouvrit la bouche et la referma plusieurs fois, comme si sa langue était sèche. Plus de discours, comprenez-vous cela? Il alla droit au lieutenant qui commandait le petit détachement, il lui prit la main gauche dans les deux siennes et l'attirant à lui il se mit à l'embrasser comme si c'était son enfant. Le brave lieutenant, qui n'était plus tout jeune, et qui avait une figure douce et grave, se mordait les moustaches parce qu'il était ému, lui aussi. Et pendant ce temps-là le maire, qui avait retrouvé la parole, lui disait: « Ah! mon garçon! ah! mon garçon, quel plaisir, vrai, c'est un grand bonheur! » Il n'y eut pas d'autre discours, et personne ne s'en plaignit.

Tout à coup j'aperçus dans la foule mes trois petits marchands de fraises. La fille allait en avant, la tête haute et les yeux fixés sur le lieutenant, le frère aîné la suivait tout penaud, le plus petit avait l'air de se faire traîner. Je me dis aussitôt: « Ils vont se faire écraser, bien sûr! »

Point du tout! la sœur, avec un regard que je n'ou-



Le plus jeune dormait sur les genoux de sa sœur. (P. 396, col. 1.)

blierai jamais, sortit de la foule, alla droit au lieutenant et lui tendit un bouquet de fleurs des champs. Il avait son sabre dans la main droite, le maire lui tenait la main gauche. Il fit signe à la petite paysanne qu'il ne pouvait pas prendre son bouquet, et il la remercia d'un sourire.

Qu'est-ce que vous auriez fait, vous, à la place de la fille ? Moi, j'avoue que j'aurais été bien embarrassé; elle, pas du tout : elle eut une inspiration.

Elle prit de la main droite la lame du sabre par le milieu, tira doucement à elle, fit incliner la pointe et y planta son bouquet, aussi tranquillement que si elle n'avait fait que cela toute sa vie. De tous les côtés, on cria : « Bravo ! voilà une bonne Française ! »

Mais attendez un peu la fin. Au moment de lâcher la lame, elle se ravise, devient toute pâle, comme si elle allait se trouver mal, allonge le cou, et pose ses deux lèvres sur l'acier étincelant.

En voyant cela, tous ceux qui étaient présents sentirent comme un frisson, et tout le monde à la fois eut la même idée. Ce baiser, déposé sur ce sabre, c'est aussi clair que si cette brave enfant avait dit : « Vous avez été vaincus sans honte ; nous vous honorons pour vos défaites mêmes... et nous comptons sur vous ! »

Oui, c'était aussi clair que je le dis, mais son émotion et son geste rapide firent bien plus d'effet que toutes les paroles du monde.

Ensuite elle se tourna du côté de ses frères et leur fit un signe. Ayant repris un peu d'assurance, ils tendirent leurs paniers aux soldats, après avoir ôté les feuilles de fougère qui couvraient les fraises et les myrtilles.

Les soldats, que tout le monde fêtait et qui ne savaient auquel entendre, ne firent pas d'abord grande attention aux paniers. Les deux garçons se voyant mis de côté avaient bonne envie de pleurer. La sœur alors leva un des paniers, et tout en marchant au pas des soldats elle le tendait dans les rangs.

« Où veux-tu que nous mettions ça, dit un jeune sergent.

— Mangez à même le panier ; je vous en prie, » dit-elle.

Le sergent prit quelques fraises et les mangea ; comme il faisait le geste de mettre la main à sa poche pour y chercher quelques pièces de monnaie, elle lui arrêta vivement le bras.

« Non ! non ! dit-elle : c'est pour rien ! nous les avons cueillies pour vous les donner ; nous avons fait quatre lieues pour vous les offrir ! »

Vous savez comme les soldats sont bons garçons. En entendant ce que disait la fille, ils mirent les paniers au pillage pour faire plaisir aux enfants. Oh oui ! c'était bien pour leur faire plaisir. Car un soldat qui a fait son étape, et qui, par les portes ouvertes, voit que la nappe est mise en son honneur, se moque pas mal au-fond d'une poignée de fraises. On dit même que les fraises coupent l'appétit ; mais, encore une fois, ils sont bons garçons et savent comment il faut répondre à une politesse.

Alors je pris à part la petite paysanne et je lui dis : « Viens avec tes frères. » Elle me regarda, et vit sans doute qu'elle avait affaire à un brave homme, car elle ne fit point de façons et leur dit de venir. Je les emmenai tous les trois dans ma bicoque, et ils eurent l'honneur de déjeuner avec M. le maire et M. le lieutenant ; je ne parle pas de moi par modestie.

Ces enfants nous contèrent leur histoire, qui était touchante. Leur père avait été forestier. Dès le début de la guerre, il avait rendu de grands services comme guide et comme messager. Puis il avait repris du service actif et avait été tué à Sedan.

« Après le grand malheur, là-bas, vous savez, à Sedan, nous dit la fillette, il est venu à la maison un brave homme du pays, qui avait conduit des chariots de ce côté-là. Il prit la main de ma mère et lui dit : « Femme, il faut que tu aies aujourd'hui du courage, et que tu songes à tes enfants. Ton mari a été blessé dans la grande bagarre ; il est mort comme un brave, j'étais à côté de lui à ses derniers moments. Il t'envoie toute son amitié et sa bénédiction aux enfants. Il recommande qu'ils soient honnêtes comme leur père et leur mère, et surtout bons Français. »

» Ma mère lui répondit sans pleurer : « Je vous remercie de ce que vous me dites ; et je suis fâchée de ne pas le faire mieux ; mais les paroles me manquent pour le moment. Voyez-vous, Ritter, je voudrais être seule. »

» Ritter s'en alla, notre mère se tourna du côté du mur, et nous nous mîmes tous à pleurer.

» Plus tard, quand on commença à dire dans le pays que les traités avaient été mis par écrit et que les gens de chez nous ne seraient plus Français, ma mère haussa les épaules et dit : « Nous serons Français tout de même, quand il nous faudrait pour cela quitter le pays et aller en Amérique, où nous avons des cousins de votre père. Ils nous apprendront toujours bien comment on gagne sa vie là-bas. Je ne leur demande pas autre chose. »

Mais leur mère était morte à son tour ; les pauvres enfants étaient sous la tutelle d'un de leurs oncles, qui avait du bien dans le pays. Ce n'était pas un méchant homme que cet oncle, mais il aimait trop son argent et ses terres ; cela ne lui faisait rien de n'être plus Français, et il ne comprenait rien au chagrin de ses pupilles.

« Tant que votre pays a été occupé comme le nôtre, reprit la jeune fille, nous espérions toujours qu'il se passerait quelque chose, que nous serions délivrés ensemble. Maintenant tout est fini pour nous. Voilà qu'on défend d'enseigner le français dans les écoles ; on regarde de travers ceux qui le parlent. C'est trop, vraiment c'est trop. Plus tard, ces deux-là (et elle désignait ses deux frères) seraient obligés de se mettre sur la tête... vous savez ce que je veux dire, » et elle dessinait en l'air d'un geste, au-dessus de la tête de l'aîné, l'image d'un casque à pointe.

« Nous étions ce matin à la frontière quand *ils* l'ont franchie. Leur musique jouait et ils chantaient. Mon cœur se fendait. C'est là que l'idée m'est venue d'en finir. Vous êtes délivrés, vous vous réjouissez, c'est tout naturel, mais nous !

» Voici ce que je me suis dit : Puisque nous allons en France pour voir des soldats de notre vrai pays, et pour entendre parler français, nous consulterons quelqu'un d'honnête et d'entendu pour savoir ce que nous devons faire.

— Voyez-vous ça ! dit le brave maire tout ému ; dis-nous ton affaire, ma bonne fille. »

Elle continua : « Est-ce bien loin, le Havre? car je sais que c'est là qu'on s'embarque. Nous n'oserions pas rester en France, parce que notre oncle aurait peut-être le droit de nous réclamer. Tandis qu'une fois là-bas !... Nous avons un peu d'argent qui est bien à nous et qui peut nous mener jusque-là. Que nous conseillez-vous de faire ?

— Vous ne pouvez pas, lui dis-je, vous embarquer pour l'Amérique, sans savoir qui vous y trouverez, ni même si vous y trouverez quelqu'un de votre famille. D'ailleurs, vous êtes beaucoup trop jeunes, vous n'avez aucune expérience du monde : ce serait une entreprise folle. Il faut retourner chez votre oncle.

— Mais la conscription ?

— Vous avez le temps d'y songer et de grandir. C'est en ami que je vous parle, *il faut attendre*.

— C'est cela, dit notre brave maire, ne brusquez rien, ne faites pas d'escapade. Qui sait ce qui peut arriver ? oui : *il faut attendre*. »

Elle fronçait les sourcils et ne semblait pas très-satisfaite de notre conseil ; cependant elle hésitait. Alors elle se tourna avec une naïve confiance vers le lieutenant, qui sourit de son grave et doux sourire et lui dit :

« Le conseil est bon, mon enfant ; il faut compter sur l'avenir, *il faut attendre*.

— Nous attendrons, » dit-elle en se levant ; et les trois enfants reprirent lentement le chemin de la nouvelle frontière.

J. GIRARDIN.



LE CRAPAUD

En examinant l'autre jour la liste des animaux utiles que la Société protectrice recommande à l'humanité des enfants de nos campagnes, je n'y ai pas vu figurer le crapaud.

Et cependant cet animal, si laid, si repoussant, a besoin, plus que tout autre, d'une protection intelligente, car il est non-seulement inoffensif, mais d'une grande utilité.

Vous vous récrierez peut-être sur la première des qualités que je lui prétends. « Le crapaud n'est pas inoffensif, me direz-vous ; nous savons bien qu'il est venimeux ! »

Certes la nature ne l'a pas disposé pour que vous le preniez dans vos mains, car le pauvre animal, peu accoutumé aux caresses, emploierait, si vous le saisissiez, pour se débarrasser de votre étreinte, la seule arme qui lui ait été donnée pour lutter contre ses ennemis. Il gonflerait les pustules qui garnissent son dos et en laisserait sortir une eau virulente et fort malsaine quoi qu'il ne soit pas vrai qu'elle soit un véritable poison.

Mais dans ce cas le crapaud est en situation de légitime défense, vous ne pouvez l'accuser de malignité.

Certaines gens assurent, il est vrai, que le pauvre batracien lance son venin au visage de ceux qui l'approchent ; mais permettez-moi de vous dire que c'est une pure invention.

Voyez un crapaud, étendu sur quelque pierre, au pied d'un vieux mur humide, aspirant béatement la douce chaleur du soleil. Approchez-vous de lui, il vous regardera avec bonhomie, d'un air de dire : « Comme ce soleil est bon ! » mais il ne bougera pas. Chassez-le, il s'éloignera, mais lentement, à regret, et il ne se décidera à prendre véritablement la fuite que si vous avez la cruauté de menacer la vie de la pauvre bête.

Et il mérite bien qu'on l'appelle une pauvre bête, car sa laideur lui a valu toute la haine et toute l'animosité des hommes, auxquels cependant il rend d'innombrables services.

Ne se nourrit-il pas exclusivement d'insectes nuisibles, mouches, fourmis, scarabées, limaces et même d'escargots? Malgré sa lenteur et l'apparente paresse de ses mouvements, il poursuit sa proie avec activité, mais le plus souvent il s'embusque pour la happer au passage.

C'est alors qu'on le voit immobile, comme pétrifié, confondant sa forme rugueuse avec le sol et fixant un point de ses yeux glauques. Une mouche tourbillonne autour de lui ; imprudente, elle vient passer à quelque distance ; aussitôt le crapaud lance vers elle sa langue gluante, sorte de tube pneumatique qui, avec un mouvement rapide comme l'éclair, saisit l'insecte et le ramène dans la gorge du chasseur, qui n'a pas fait un mouvement.

Le crapaud détruit ainsi un nombre incalculable d'insectes et surtout de limaces : aussi ses services sont-ils indispensables pour certaines cultures. Ainsi les maraîchers des environs de Paris savent bien que sans crapauds leurs plantations de fraises ne rapporteraient jamais rien et que ces fruits seraient la proie des chenilles, limaces et autres insectes qui en sont avides.

En Angleterre, les horticulteurs connaissent bien ces qualités du crapaud, et, comme ce batracien se développe mal dans leur pays, ils en font venir de

France, principalement de la Brie et de la Bourgogne, et les payent jusqu'à 4 et 5 francs la pièce. Enfin, en Irlande, où le crapaud n'existe pas, l'île ayant été débarrassée par saint Patrick de tous ses reptiles, les cultivateurs sont obligés de faire venir des crapauds d'Angleterre et de France et de les payer un prix comparativement élevé.

L'homme est ainsi fait : il n'apprécie les services des auxiliaires que lui a fournis la Providence que lorsqu'il s'en est privé par sa propre faute.

Le crapaud paraît avoir le sentiment de sa laideur : il se dérobe le plus qu'il peut au regard des hommes et va se cacher au fond des fossés, dans le creux des murs et dans les lieux obscurs et humides des habitations, surtout dans les caves.

Sa vie, peu active, a une grande ténacité et se prolonge fort longtemps. Bien des gens croient fermement que le crapaud vit plusieurs centaines d'années ; mais, non contents de lui attribuer une longévité dont les naturalistes ont en partie confirmé la possibilité, ils vont jusqu'à prétendre que le pauvre batracien peut vivre un temps infini sans air et sans nourriture.



Le crapaud. (P. 399, col. 1.)

A l'appui de cette dernière supposition, on cite souvent l'exemple de crapauds trouvés vivants et complétement enfermés dans des sols glaiseux ou dans des troncs d'arbres séculaires, sans qu'aucune ouverture puisse prouver qu'il ne s'y trouvaient pas depuis la formation de ce sol, ou dès les premières années de l'existence de ces arbres.

Ces prétendues découvertes se renouvelant souvent, les naturalistes ont cherché à élucider cette intéressante question. Un célèbre naturaliste allemand, le docteur Buckland, a fait à ce sujet de très-curieuses expériences.

Il fit pratiquer vingt-quatre trous dans deux blocs de pierre : douze dans un calcaire oolithique grossier, et douze dans un grès à texture fine. Ces trous, parfaitement ronds, avaient 25 centimètres de profondeur et 12 de diamètre. Dans chacun d'eux, le docteur plaça un crapaud qu'il pesa auparavant soigneusement. Puis chaque trou fut fermé avec une glace hermétiquement adaptée et recouverte d'une ardoise, de façon à exclure complétement l'air et la lumière. Les deux blocs de pierre renfermant les vingt-quatre crapauds furent alors enterrés dans le sol à une profondeur d'un mètre.

Au bout de treize mois, le docteur Buckland fit déterrer les blocs et ouvrit les cellules où étaient restés confinés les malheureux crapauds.

A son grand étonnement, les douze batraciens enfermés dans le bloc de calcaire étaient vivants, et, bien plus, un nouveau pesage prouva que plusieurs d'entre eux avaient gagné un certain poids. En examinant attentivement la fermeture des cellules de ces derniers, on s'aperçut que le verre s'était un peu déplacé et avait laissé un étroit passage par où de minuscules insectes avaient pu tomber dans les cellules et servir de nourriture aux prisonniers.

Mais dans le bloc de grès fin tous les crapauds sans exception étaient morts et même déjà décomposés. Il fallait supposer que dans le premier cas le tissu grossier du calcaire avait laissé pénétrer suffisamment d'humidité et par conséquent d'air pour faire vivre les crapauds, tandis que la texture serrée du grès s'était opposée absolument à cette transmission.

Pour pousser plus loin l'expérience, le docteur replaça dans leurs cellules les crapauds qui avaient si bien supporté la première épreuve et fit enterrer de nouveau le bloc de calcaire. Un an après, il le déterrait, mais cette fois tous les malheureux prisonniers étaient morts.

Cette intéressante expérience prouve donc que le crapaud peut vivre pendant un temps assez long sans nourriture, à la condition de recevoir une infinitésimale quantité d'air et d'humidité, mais que cet espace de temps ne saurait se prolonger bien au delà d'une année et non pas, comme le dit le vulgaire, pendant des siècles.

En somme, vous voyez que, malgré sa laideur et sa difformité, le crapaud est non-seulement inoffensif et utile, mais aussi fort intéressant à étudier. Puissent toutes ces qualités vous inspirer un peu de compassion pour l'humble batracien !

Th. Lally.



Je parie que vous venez pour voir le sansonnet. (P. 403, col. 1.)

PANADE[1]

XIX

Dans un petit chemin détourné, à une demi-lieue de la ville, il y avait une villa, dont la grille laissait voir un jardin bien soigné, tout rempli d'arbres fruitiers. En face de la grille, de l'autre côté du chemin, au milieu des herbes et des orties, on avait déposé plusieurs pierres de taille destinées à la construction d'un mur.

Sauterot Ier se laissa tomber sur une de ces pierres en affectant d'être accablé de fatigue. Ses frères, qui observaient tous ses mouvements, firent comme lui. Panade seul resta debout, les bras pendants, la figure consternée.

« J'ai soif ! » dit Sauterot Ier. Immédiatement Sauterot II et Sauterot III déclarèrent que de leur vie ils n'avaient eu si grand'soif.

« Qu'est-ce que je vois donc là-bas, à travers la grille ? reprit Sauterot Ier : quelque chose de rouge dans les feuilles.

— Ce sont des pommes ! répondirent en chœur les deux autres frères.

— O mes amis ! comme cela se trouve ! Les volets sont fermés, donc il n'y a personne. M. Lhéritier est à la ville. Voilà des pommes là-bas ! voilà Panade ici, un gentil petit Panade, bien complaisant ; il va aller nous chercher ces pommes et.... »

Comme Panade faisait un geste de refus, Sauterot Ier continua avec un grand sang-froid : « Il a raison, l'ami Panade : il dit que ce mur est trop haut pour qu'il y puisse grimper tout seul. Aussi, je vais lui faire la courte-échelle.

— Voler ! s'écria Panade en pâlissant et en reculant de deux pas ; je ne ferai pas cela ; non, je ne ferai pas cela. Battez-moi ! tuez-moi plutôt !

— Ta ta ta ! soupe au lait, calme-toi. Battre un ami ! tuer un ami ! comme tu y vas ! Jeune homme de bien, vous allez faire ce qu'on vous commande, ou bien nous irons tous les trois faire visite au sansonnet. Par la même occasion, nous raconterons au papa Lagarde un certain nombre de petites histoires qui l'intéresseront beaucoup. »

Panade eut un moment l'idée de fuir, de prendre

1. Suite et fin. — Voy. pages 353, 369 et 385.

les devants, de tout raconter à son père ; mais la peur, une peur honteuse, le retint, et il dit en se tordant les mains : « Je vous en supplie ! »

Sauterot Ier, sans daigner répondre, alla se placer auprès du mur. « Je vous attends, cher monsieur, dit-il, et je vous donne, montre en main, une minute pour vous décider. Au bout d'une minute, il sera trop tard. » — Et il tira sa montre.

Panade perdit complétement la tête ; et, sans savoir ce qu'il faisait, avec la frénésie d'un poltron exaspéré, il grimpa sur les épaules de Sauterot Ier, enjamba le mur, descendit par l'espalier, arracha les premières pommes qui lui tombèrent sous la main, les jeta par-dessus le mur, et se laissa retomber sur le chemin, tout rouge de confusion, de rage, de désespoir, et avili à ses propres yeux.

Les Sauterot s'étaient vengés.

XX

A partir de ce jour, l'existence de Panade fut véritablement misérable et digne de pitié. Il n'osait plus lever les yeux ni regarder personne en face. Sa dernière faute, la plus grave de toutes, l'avait lié aux Sauterot par les liens honteux de la complicité. Il ne pouvait plus faire un mouvement sans leur permission; il ne s'appartenait plus.

Quand il oubliait pour un moment ce qu'il avait fait avec eux, un mot, un geste, une allusion, lui rappelaient durement qu'il avait volé !

C'est alors qu'il commença à changer au point d'inquiéter sa famille ; c'est alors qu'il commença à tressaillir quand on lui adressait la parole, à courir à la fenêtre au bruit de la sonnette, à surveiller les gens qui allaient et venaient, à obéir comme un chien au coup de sifflet des Sauterot.

La vue d'un agent de police ou d'un gendarme le faisait trembler de la tête aux pieds: quelqu'un pouvait l'avoir vu pendant qu'il volait les pommes, et l'avoir dénoncé à la justice !

Au seul mot de vol, il pâlissait; quelqu'un ayant parlé devant lui, tout à fait par hasard, du vinaigre *des quatre voleurs,* il eut un soubresaut, comme s'il venait de recevoir un coup violent; puis il eut des battements de cœur d'une force insupportable. Dans tout ce qu'il lisait, dans tout ce qu'il entendait, il trouvait tout à coup des rapprochements avec sa propre situation. Quand il était seul, il lui arrivait de fondre en larmes : c'était un soulagement momentané. Mais il était obligé de se cacher pour pleurer.

La faiblesse de son caractère l'empêchait de rien tenter pour se tirer de là; il attendait tout du temps, du hasard.

Comme il était heureux autrefois! même à l'époque où il avait tant pleuré après le départ de Paul Delaunay. Il avait du chagrin dans ce temps-là; mais qu'est-ce que le chagrin, comparé au remords? Est-ce que sa vie tout entière s'écoulerait ainsi ? Oh ! non, ce n'était pas possible. La nuit, pendant ses longues insomnies, il lui prenait tout à coup la ferme résolution de tout raconter à sa mère. Il l'aborderait ainsi; voici ce qu'il lui dirait. Elle, avec sa douce figure, que répondrait-elle ? Elle l'encouragerait, elle le consolerait ; elle aurait pitié de son enfant. Elle lui pardonnerait, et il redeviendrait semblable aux autres enfants. Tout ému et tout attendri, il disait : « C'est décidé ! » Le jour venu, il lui semblait avoir rêvé tout ce qu'il avait résolu. Ses bonnes résolutions s'envolaient ; et à la clarté du jour il était effrayé de l'audace qu'il avait eue de les former.

Alors il s'indignait contre lui-même et s'excitait à avoir du courage. Plusieurs fois, pendant qu'il était seul dans sa chambre de travail, il s'était levé par un violent effort de volonté. Il avait entr'ouvert sa porte ; il avait fait deux pas dans l'escalier, bien décidé cette fois-ci à en finir. Le moindre bruit de voix ou de pas, le moindre craquement des meubles ou des boiseries était un prétexte pour revenir sur ses pas. Il rentrait dans sa chambre, le rouge de la honte sur le front, tremblant comme une souris effrayée. Alors il se blottissait dans un fauteuil, comptant les battements sourds de son cœur.

Les Sauterot continuaient à faire de lui leur valet, leur commissionnaire et leur souffre-douleur.



XXI

Un jour, cependant, que les fils du médecin avaient donné deux fois le signal ordinaire, ils furent fort surpris de ne pas voir paraître leur victime.

Ils sortirent tous les trois de la rue du Dauphin et firent mine de s'avancer vers la maison, supposant que Panade les observait de derrière les persiennes.

Il les observait, en effet, mais sa figure n'exprimait que la curiosité, et non pas la terreur. Il n'était pas seul; sa mère était à la fenêtre avec lui, et le

tenait serré contre elle; quand il levait les yeux vers elle, elle lui souriait silencieusement.

Les Sauterot poussèrent jusqu'au trottoir, et l'aîné s'avança comme pour sonner. Jamais ils ne s'étaient risqués si loin : leur camarade ne leur en avait jamais laissé le temps. Malgré leur effronterie bien connue, ils hésitèrent et semblèrent se concerter. A la grande surprise de Panade, ils parurent renoncer à pousser plus loin leur tentative. En ce moment, la porte s'ouvrit, et M. Lagarde, qui les avait guettés, les pria d'entrer.

Pris de court, et n'ayant le temps ni de délibérer, ni de se concerter, ils entrèrent l'oreille assez basse. On entendit M. Lagarde qui leur disait d'un ton de bonne humeur : « Je parie que vous venez pour voir le sansonnet ; prenez donc la peine d'entrer. » Puis le sansonnet cria plusieurs fois: « A la garde ! » et l'on n'entendit plus rien. Au bout de dix minutes, les Sauterot sortirent tout penauds. Le plus hardi des trois, Sauterot Ier, jeta un regard furtif du côté de la persienne, et ce fut tout.

M. Lagarde, le sourire sur les lèvres, vint retrouver sa femme et son fils.

« Je leur ai proposé, dit-il, de se joindre à nous pour aller faire leurs excuses à M. Lhéritier. Je suppose qu'il aiment mieux faire leurs excuses à part ou n'en pas faire du tout. Comme ils ne m'ont donné aucune commission pour M. Lhéritier, nous nous contenterons de faire la nôtre.

— Quand irons-nous, papa ? dit Edmond avec une certaine impatience.

— Tout de suite si tu veux. Apprête-toi, tu me rejoindras en bas. »



Ah! le petit coquin! (P. 404, col. 1.)

XXII

Pendant qu'Edmond s'apprêtait, M. Lagarde raconta à sa femme ce qui venait de se passer. Les trois Sauterot étaient demeurés bouche béante en le voyant apparaître; ils furent encore plus interdits quand il les invita à entrer.

Il avait commencé par leur faire les honneurs du sansonnet. Le sansonnet s'était très-fort distingué, mais les Sauterot n'écoutaient que d'une oreille, et se demandaient avec inquiétude où M. Lagarde en voulait venir. A la fin, il leur dit avec une bonhomie malicieuse : « Mon Dieu, mes enfants, vous veniez sans doute chercher, comme d'habitude, votre ami Edmond.

— Comme d'habitude! Votre ami! Ah çà, il sait donc tout! se disait chacun des Sauterot en regardant les autres d'un air surpris.

— Ne pouvant pas se joindre à vous pour cette fois, continua M. Lagarde, Edmond serait enchanté si vous vouliez bien vous joindre à lui. Il s'agit d'une promenade. Ce n'est pas loin, à une demi-lieue d'ici, tout au plus. Le chemin est agréable,

surtout quand on passe par le Mail et par les prés. On prend ensuite le chemin de Vauclochette ; on arrive à la villa Lhéritier. On sonne poliment (il n'est pas nécessaire de passer par-dessus le mur), on demande si M. Lhéritier est à la maison, et on lui dit : « Monsieur, nous venons vous présenter nos excuses ; c'est nous qui avons volé ou aidé à voler vos pommes. Nous nous repentons de ce que nous avons fait, et nous vous promettons de ne pas recommencer. »

Au mot de « pommes volées » et de « villa Lhéritier », Sauterot Ier poussa Sauterot II, qui poussa Sauterot III vers la porte.

Quand M. Lagarde insista pour savoir s'ils étaient décidés, ils déclinèrent l'invitation, et prétextèrent un engagement antérieur. Et ils disparurent sans tambour ni trompette.

Voilà comment Panade sortit d'esclavage.



XXIII

Quand M. Lagarde présenta son fils à M. Lhéritier comme étant le coquin audacieux qui avait mis son pommier au pillage, cet excellent homme, qui était un peu sourd et très-jovial, fit les confusions les plus plaisantes. Il commença par combler le coupable d'amitiés, de prévenances et de compliments.

Enfin, grâce aux explications multipliées de M. Lagarde, il finit par comprendre qu'il avait sous les yeux un ennemi de la propriété. Il essaya, en tant que propriétaire, de rouler des yeux terribles et de froncer le sourcil, mais il fut pitoyable dans ce rôle, pour lequel la nature ne l'avait point créé. Sa bouche, taillée sans doute pour sourire, souriait toujours ; on avait rarement vu une figure plus gaie que celle de M. Lhéritier dans tout l'arrondissement.

« Ah ! le petit coquin ! dit-il en pinçant l'oreille de Panade. Voyez-vous cela ! » Puis, songeant que s'il avait devant lui un coupable, c'était un coupable repentant, il cessa de lui pincer l'oreille et lui tapota le menton.

« Pas possible, reprit-il, que tu aies fait cela tout seul ? avec cette figure-là ! Je me connais en maraudeurs, et tu ne me feras pas croire que tu aies fait le coup tout seul. Avoue que ce n'est même pas toi qui as eu l'idée. Ne baisse pas le nez comme cela ; je ne veux pas te forcer à dénoncer tes camarades. On t'a poussé ? oui, je m'en doutais. On t'a aidé ? j'en étais sûr. Eh bien, si tu veux m'en croire, tu cesseras de fréquenter des enfants qui aiment tant les pommes et qui savent si bien faire la courte-échelle. Tu ne t'es pas fait de mal, au moins ? » ajouta l'excellent homme.

Edmond, tout confus, le rassura sur ce point.

« Et les pommes, comment les as-tu trouvées ? » reprit-il, avec la curiosité d'un propriétaire qui a confiance dans ses pommiers.

Edmond avoua qu'il ne les avait pas même goûtées.

« Pas goûtées ! cria M. Lhéritier en le regardant avec stupeur. Voyez-vous cela ! C'est la vieille histoire de Bertrand et de Raton. Oh bien ! écoute, il faut que tu les goûtes cette fois-ci, et sans remords. Tu hésites ? Je mets mon pardon à ce prix ! »

XXIV

« Tout s'est bien passé ? demanda Mme Lagarde à son fils, quand il revint de son expédition.

— Trop bien, répondit Edmond en lui sautant au cou. Croirais-tu qu'il ne m'a pas même grondé. N'importe, grondé ou non, ce n'est pas moi qui rôderai autour de ses pommiers. Ah ! ma bonne petite mère, que je suis donc heureux de n'avoir plus ce poids sur le cœur ! Mais où donc est René ? »

René, selon la coutume des petits enfants, se jetait avec une confiance absolue dans les jambes de tout le monde.

Edmond le souleva de terre comme une plume et l'emporta au jardin. Il éprouvait le besoin de courir, de sauter, de crier, comme quelqu'un qui sort de prison.

Je ne sais trop ce qui se passa entre les deux frères, mais, quand le dîner fut annoncé, Edmond reparut, tout rouge et tout animé. René était à califourchon sur son cou, il lui tenait les cheveux à poignée, et ne lui ménageait pas les coups d'éperon dans les côtes. « Hue dada ! » criait-il à tue-tête.

Et le dada piaffant, hennissant, bondissant, mit un tel désordre dans la cervelle du sansonnet, que l'infortuné fut pris d'un accès de danse de Saint-Gui et d'un rire nerveux.

René dit en confidence à sa mère qu'il aimait beaucoup son frère Edmond, et qu'il voulait l'avoir à côté de lui à table.

Le dîner fut très-gai.

Le courrier du soir apporta deux lettres timbrées de Poitiers, l'une pour Mme Lagarde, l'autre pour Edmond.

Mme Delaunay écrivait à Mme Lagarde qu'elle acceptait de grand cœur son aimable invitation, et qu'elle viendrait avec son fils passer le premier mois des vacances.

Paul faisait savoir à son ami que le bon temps allait recommencer, et qu'ils allaient faire les fous pendant un grand mois. Il lui disait mille folies et faisait projets sur projets.

Edmond frémit en pensant que ce mois bienheureux aurait été un temps d'angoisse et de trouble, s'il n'eût pas mis ordre aux petites affaires de sa conscience, et s'il fût demeuré sous la domination des Sauterot.

Il s'applaudit, en riant tout seul dans son lit, d'avoir eu du courage une fois dans sa vie.

XXV

Mais ce courage, comment lui était-il venu? Il n'en savait trop rien, et s'en émerveillait encore. Son père aurait été moins embarrassé que lui de répondre à cette question.

Quand M. Lagarde avait vu son fils si changé, il avait fini par consulter sa femme. Tous deux arrivèrent à cette conclusion : Edmond a commis quelque faute grave et n'ose pas l'avouer.

A force de recherches et de patience, M. Lagarde finit par découvrir peu à peu toute la vérité. Au lieu de faire appeler Edmond, de le gronder sévèrement, et de lui arracher la promesse de ne pas recommencer, il pensa qu'il valait mieux l'amener tout doucement à un aveu, et lui laisser, comme encouragement, le mérite d'avoir eu de la franchise et de la volonté. Toujours d'accord avec sa femme, il adopta le plan suivant.

On cessa de questionner Edmond. En effet, chaque réponse qu'on lui arrachait était un mensonge nouveau qui l'enfonçait plus profondément dans sa faute et dans sa tristesse.

Son père, sa mère, sa sœur, s'appliquèrent à lui montrer tant de tendresse et d'indulgence, que son cœur, naturellement bon, fut rempli de reconnaissance. De jour en jour, il se reprocha plus vivement de tromper plus longtemps ceux qui lui montraient tant de bienveillance.

Sans faire aucune allusion à l'état de son âme, ce qui aurait pu l'effaroucher et le mettre en garde, on laissait tomber de temps en temps quelques-unes de ces paroles qui pénètrent au fond des cœurs les plus endurcis. A plus forte raison, elles remuèrent ce qu'il y avait de bon et de généreux dans le sien. La peur seule l'attachait désormais aux Sauterot, et, comme on le savait timide et faible, on l'encourageait, on le poussait tout doucement à acheter sa liberté par un acte d'énergie. Il avait fait ainsi beaucoup de chemin sans s'en apercevoir. Un mot de son père acheva de le décider : ce mot d'ailleurs était tombé sur une âme bien préparée par les émotions les plus douces et les plus poignantes. C'était le lendemain, que l'on devait souhaiter la fête à sa mère, et il se rappelait avec tristesse comme il était heureux les années précédentes, quand son cœur était sans remords et qu'il était digne de l'embrasser et de lui souhaiter une vie longue et heureuse.

Il errait au jardin comme une âme en peine, effleurant au passage les branches des arbustes, sans trop savoir ce qu'il faisait, regardant devant lui sans rien voir, et ne trouvant en lui que ses tristes préoccupations et la crainte d'entendre d'un moment à l'autre le sifflet des Sauterot. Comme il passait nonchalamment le long du kiosque où M. Lagarde faisait la lecture à sa femme, il entendit ces paroles, qui le frappèrent comme d'un trait de lumière : « Toute la honte est dans la faute, et non pas dans l'aveu, qui est un acte de courage, ou dans la réparation, qui est un acte de justice. »

Ces paroles avaient-elles été dites avec intention? Faisaient-elles partie du livre que M. Lagarde lisait à sa femme? Edmond ne songea pas même à se poser cette question. Il les emporta dans son cœur; il les médita toute la nuit. Justement parce que tout son mal était d'être timide et indécis, il fut séduit par l'idée de faire un acte de courage.

Le lendemain matin, quand il sut que sa mère était seule, il alla la trouver, et, cherchant un refuge et une protection dans ses bras, il lui avoua tout.

« Voilà, dit Mme Lagarde, le plus beau bouquet de fête que j'aie reçu depuis bien des années. »

J. GIRARDIN.



LA FAMILLE DURAND

A L'EXPOSITION DE VIENNE[1]

XV (SUITE)

Welt Ausstellung.

Nous arrêterons-nous à la carrosserie, à la verrerie, à la quincaillerie, à la taillanderie, à la marbrerie, aux meubles, aux instruments de musique, aux cuirs, à la parfumerie, aux objets de toilette divers, aux appareils de physique, de chimie? Non, car Dieu sait s'il faudrait nous arrêter souvent.

Toutefois je veux que tu jettes un coup d'œil sur une vitrine de cinq mètres de long sur deux de large et devant laquelle nul ne saurait passer sans s'ébahir.

C'est l'exposition collective des fleuristes artificiels de Paris. On a pu voir des serres, des jardins, des bosquets ravissants; mais jamais rien ne s'est rencontré, je crois, dans un aussi petit espace, qui montre jusqu'où l'homme peut pousser l'art de l'imitation. Oh! les belles et fraîches roses, les gentilles violettes, les jolis narcisses! Oh le coquet feuillage! Et comme tout cela est juste au point d'éclat voulu pour qu'il semble que la réclusion en cette vitrine donne à ces fleurs un désir de soleil et de ruisseau!



Cabane de pêcheurs lapons. (P. 408, col. 1.)

Et c'est par où j'en veux finir avec notre chère France, et c'est là que je suis venu, parce que c'est là, devant ces mignonnes merveilles, que dans la foule des visiteurs extasiés se résume le concert de louanges dont l'industrie française est l'objet.

Ce résumé, le voici tel que je l'ai entendu sortir de la bouche d'un étranger dont la nationalité m'a échappé, car l'accent dont était affecté son langage n'avait rien d'assez caractéristique pour que j'en pusse déduire une origine certaine. Il s'adressait à un exposant français, qui aurait eu bien mauvaise grâce de ne pas l'écouter attentivement :

« Ce qu'il y de remarquable chez vous, disait-il, et ceci, monsieur, est une opinion que je me suis formée mûrement en étudiant l'Exposition générale jusque dans ses moindres détails, ce qu'il y a de particulier chez vous, ce sont moins encore les spécialités nombreuses par lesquelles la supériorité de la France est depuis longtemps établie, que le caractère vraiment universel de votre industrie. Tandis que telle ou telle nation même importante ne répondra victorieusement qu'à telles des séries du catalogue universel, la France a le grand mérite d'être représentée dans l'ensemble aussi bien que dans les détails. Son sol fertile, son ciel tempéré et les aptitudes multiples de ses habitants en font une sorte de petit univers. Il n'est aucun des besoins sérieux de l'homme auquel elle n'ait une réponse prête.

» Voyez par exemple l'Angleterre : qu'a-t-elle envoyé ici? Des fers, des houilles, des cuivres, des étoffes, qui n'éclipsent pas les envois analogues de la France, et qui en outre ne sont pas accompagnés des mille autres produits qu'a envoyés celle-ci.

» L'Italie brille par ses soies, ses huiles, ses faïences, ses statues industrielles. La Russie se distingue par ses fourrures, ses marbres précieux, ses lourds bijoux. La Prusse a pendu partout des lustres, étalé partout sa verroterie; elle a ses aciers, ses locomotives, ses canons. La Turquie a ses nattes, ses tissus brodés, sa sellerie de luxe; la Grèce a apporté ses vieilles statues déterrées; l'Égypte, ses blés, ses dattes, ses palmiers; l'Espagne, ses étoffes, ses vins; la Chine, ses chinoiseries; le Japon, ses *japonaiseries*... que sais-je? Or il faut réunir l'industrie de tous ces peuples-là pour avoir l'équivalent de la seule industrie française. Simple tributaire de telles régions pour certaines matières premières, toutes relèvent d'elle pour le produit manufacturé. Toutes ont quelque chose à lui demander, à lui acheter, à lui emprunter. C'est elle en outre qui tient le sceptre du goût; et si parfois elle s'attarde un peu dans l'imitation ou l'adoption de ce qu'elle pourrait trouver de profitable chez les autres nations, voyez de quel pas elle marche dès que la voie est ouverte. Elle n'adopte que pour naturaliser, elle n'emprunte

1. Suite et fin. — Voy. pages 202, 222, 229, 254, 267, 286, 299, 315, 331, 343, 362, 374, 390.

que pour transformer l'emprunt. La main française a cent fois donné la vie définitive à des productions qui ailleurs végétaient sans éclat.

» On peut le dire, monsieur, ou plutôt le répéter, vu que cela a déjà été dit : si la France manquait au monde, le monde ne tarderait pas à déplorer cette absence; car ce serait comme la grande lumière éteinte, comme le grand moteur du progrès arrêté. »

Après t'avoir rapporté ces paroles de l'étranger, est-il besoin que j'insiste, et crois-tu même que nous devions continuer l'examen comparatif des diverses expositions nationales? Cette comparaison, notre sympathique orateur ne l'a-t-il pas établie en quelques mots, et en tant que vue d'ensemble, puisque reflètent pas toujours très-fidèlement la physionomie que nécessite l'étiquette sous laquelle il nous apparaissent. Il se peut que, comme architecture, le restaurant russe, où des moujiks en tunique bleue ou rose et en ceinture de cuir vous servent du caviar et des choux aigres portant un nom aussi barbare que le mets qu'ils constituent, diffère du café turc, où des espèces de zouaves vous apportent du moka trouble dans des coquetiers d'étain; mais la buvette suisse, malgré les corsages de velours de ses servantes, ne fait guère oublier la buvette italienne, où les Italiennes hachent le plus pur idiome tudesque et vous tournent le dos si, par hasard, vous les interpellez dans la langue de Victor-Emmanuel.



Le jardin japonais. (P. 407, col. 2.)

c'est à cela que nous devons nous en tenir, trouverions-nous plus ou mieux? Non sans doute.

C'est pourquoi sortons du grand bazar industriel et arrivons, par une porte quelconque, dans le parc.

Là, il ne s'agit plus guère d'industrie proprement dite, mais de fantaisies plus ou moins réussies.

Je t'ai déjà fait remarquer, je crois, l'étendue immense de ce parc, et si tu n'as pas oublié l'effet du Champ-de-Mars parisien transformé lors de l'Exposition de 1867 en jardin paysager où les divers peuples avaient apporté et installé des spécimens de leurs habitations, de leurs boutiques, de leurs lieux de réfection, etc., tu as l'idée réduite de ce quartier du Prater viennois, où quelques abatis d'arbres et quelques tracés d'allées ont permis de disséminer avec plus ou moins de bonheur des édifices ou des établissements analogues.

Les cafés, les buvettes, les restaurants, sont là en majorité, et, nous devons bien le remarquer, ils ne

Plus authentique paraît être une espèce de wigwam indien, où des nègres bon teint vous offrent toutes sortes de mélanges bizarres que l'on hume avec des chalumeaux. C'est une vaste tente pointue dont la toile est chamarrée de bonshommes primitifs tirant de l'arc, partant pour la chasse ou en revenant.

Cette tente est dressée dans une clairière en bas-fond sous de grands arbres épais; les moricauds y entrent, en ressortent en baragouinant une langue qui participe un peu de toutes. Il y a là vraiment un peu de couleur locale, presque autant qu'au jardin japonais, où de purs enfants de Yédo, en gilet et en redingote, en pantalon noir et en cravate fashionable, offrent en vente des éventails, des images, des jouets, des potiches de leur pays. Pour soigner la mise en scène, ces industriels ont apporté de volumineuses bottes de bambous qui leur ont servi à dresser et clore leur domaine, et jusqu'à

des cailloux noirs piquetés de blanc pour faire le fond d'un bassin où nagent des poissons rouges.

Tout près de là se dressent les tours carrées du palais du vice-roi d'Égypte, dans la cour duquel se voient des noirs promenant des chameaux qui ont l'air de s'ennuyer à l'égal de leur gardien.

Quelques Bethléemites vendent sur un éventaire des chapelets en bois d'olivier, des croix de nacre et des roses dites de Jéricho, — espèce de petites crucifères qui se ramassent dans la vallée torride du Jourdain. A côté d'eux le bazar turc, où se voient quelques foulards grossiers, des jattes pleines de tabac jaune, et aux environs duquel l'air est opiniâtrément musqué.

Voici plus loin la fontaine du sultan Achmed, reproduction d'un monument historique qui peut bien avoir donné à M. Wallace l'idée des abreuvoirs publics dont il a doté Paris, car aux quatre coins de l'édifice des tasses enchaînées invitent le passant à se désaltérer à l'eau des robinets.

Si nous allons plus avant dans les profondeur du parc, nous rencontrons çà et là les chalets, les huttes de divers peuples plus ou moins hyperboréens, et c'est peut-être là que le cachet national est le mieux reproduit ; mais on va peu de ce côté, bien qu'il s'y trouve de véritables curiosités : des maisons suédoises, des yourtes russes, des cabanes de pêcheurs lapons, — sans préjudice d'ailleurs des hangars sous lesquels se prélassent dans leur pantagruélique rotondité les tonneaux au jaugeage incommensurable. C'est par là aussi que se voient les constructions économiques des pays civilisés, les coupes de bois des grandes et antiques forêts des vieux pays goths.


Le wigwam indien. (P. 407, col. 2.)

En revenant, la droite vers le Danube, nous trouvons les champs d'expériences agricoles, et en nous rapprochant du palais principal, nous rencontrons les salles où se dégustent les vins et liqueurs de tous les pays du monde. C'est loin, et pourtant les visiteurs sont nombreux et font peut-être plus que déguster.

Devant nous maintenant deux grands, deux interminables bâtiments parallèles s'allongent à perte de vue. Ce sont : les galeries d'agriculture et les galeries des machines.

Dans les premières, toutes les céréales, tous les textiles, toutes les denrées de toutes les latitudes ; dans les secondes, des locomotives au repos, des filatures en travail, des carrosses, des machines à coudre, des pompes, des grues, des moulins, des presses typographiques, des imprimeuses pour les étoffes.

Prenons maintenant par la gauche et nous nous trouverons en face du palais des beaux-arts, où le concours est ouvert entre les artistes des deux mondes et où, de l'aveu de tous, la France est encore reine, comme sous les voûtes industrielles.

Longeons de nouveau le palais en faisant quelques zigzags vers les divers pavillons de la route. Pavillon des enfants, charmante idée qui consistait à réunir sous le même toit tout ce qui a trait à l'éducation physique et morale des petits enfants. On a eu, paraît-il, l'idée trop tard, car il n'a pas été envoyé beaucoup d'objets à cette intéressante exposition. Pour ma part je n'y ai guère remarqué que les joujoux japonais, faisant même double emploi avec ceux du bazar dont nous parlions tout à l'heure, et une série de statuettes ayant pour objet de montrer de quelle façon les mères nourrices portent leurs enfants dans les diverses contrées du monde : les unes sur leur bras, les autres derrière le dos, celles-ci en travers, celles-là en long.

J'aperçois deux constructions sévères ou plutôt rigides se faisant face : ce sont les pavillons de l'empereur d'Autriche et celui du jury (où par parenthèse le jury n'a pas pu se réunir, faute d'espace), constructions froides, sans caractère, et d'ailleurs parfaitement closes et inanimées.

Je file encore entre l'enceinte et le palais, et je me heurte à toute sorte de buvettes et de restaurants, généralement fort peuplés de gens qui mangent et qui boivent ; enfin, la porte par laquelle nous devons sortir étant en vue, je vois qu'il y a foule autour d'un chalet d'assez maigre apparence.

Qu'est-ce donc ? Eh pardieu ! c'est la France qui triomphe encore ! Piel, le fabricant de gaufres pari-

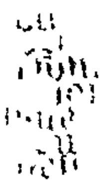


Le village russe, dans le parc de l'exposition de Vienne. (P. 408, col. 1.)

sien, a établi là ses fourneaux et ses moules. Et c'est par montagnes qu'il débite ses morceaux de pâte quadrillés.

On dit qu'il est en train de réaliser une vraie fortune : tant mieux! Et vive la France, même quand elle s'affirme par la simple puissance de ses gaufres!

Et nous voilà dehors !.....



ÉPILOGUE.

Maintenant que te dirais-je du résultat net de notre voyage ?

Que, maman, soumise à l'impitoyable traitement imaginé par le docteur, après avoir été à de certains jours dans un état d'abattement extrême, a peu à peu triomphé par l'agitation, par la violence de la douleur même, de ses malaises nerveux ; que le changement d'air, le brusque dérangement de ses habitudes, ont renouvelé en quelque sorte pour elle le cours de la vie, et qu'au bout de quatre semaines passées en camp volant semées de repas dissemblables, de promenades exagérées, de lassitudes impossibles, nous avons pu reprendre le chemin de la terre natale avec la certitude d'une victoire, — certitude qui s'est pleinement confirmée, non sans une dernière secousse, car au retour maman s'est bel et bien alitée pendant une quinzaine de jours.

Mais la voilà sur pied et revenue presque à son ancienne condition normale, — ce dont elle fait gloire à son bon ami le terrible docteur, — qui parfois se frotte les mains en murmurant comme le fagoteur de Molière, mais avec un sourire significatif :

« Oh ! voilà une malade qui m'a donné bien de la peine! » Ce dont maman rit plus fort que lui.

J'ajouterai que Toto, mis sur la voie des efforts intellectuels et des satisfactions qu'ils procurent par son étude de la langue allemande, est un tout autre enfant qu'au départ : — que Lolotte n'avait pas besoin de voyager pour devenir une très-bonne, très-aimable et très-intelligente petite fille ; — que tante Joséphine, qui a pu sans scrupule rentrer en France par Belfort, où les Prussiens n'étaient plus, et bien qu'ayant peu visité l'Exposition, est tout heureuse de savoir que la palme y a été décernée à sa chère patrie ; — qu'oncle Philippe n'est pas encore complétement redescendu des béatitudes où ce voyage l'a plongé ; — que Diomède n'est ni moins hargneux, ni moins gourmand, ni moins maussade ; — enfin que j'aurais voulu pouvoir rendre plus fidèlement dans mon récit toutes les impressions qu'il m'a été donné de recevoir au cours de cette pérégrination... et que je suis et demeure ton ami bien sincère.

ÉMILE DURAND.

Pour copie conforme :

EUGÈNE MULLER.

LE PHYLLOXÉRA

Depuis un petit nombre d'années, un véritable fléau s'est abattu sur nos vignes du Midi; circonscrite d'abord dans quelques localités, la maladie n'a cessé de s'étendre depuis l'époque de son apparition ; elle menace aujourd'hui de détruire complétement ces vignes merveilleuses que l'étranger nous envie et qui constituent un des éléments importants de notre richesse nationale.

Nous voudrions en vain douter de l'importance du mal. Un document officiel, présenté il y a quelques mois à la Société des agriculteurs de France, nous apprend que huit départements sont aujourd'hui atteints dans des proportions variées. Dans le département de Vaucluse, annonce M. G. Bazille, presque toutes les vignes sont détruites ; dans la Drôme, la plus grande partie est atteinte; dans le Gard, dans l'Ardèche, dans le Var et les Basses-Alpes, on compte de nombreux points d'attaque ; dans les Bouches-du-Rhône, la partie nord du département est perdue ; quarante communes de l'Hérault sont attaquées ; dans le Bordelais, le phylloxéra se montre dans quatorze communes toutes situées sur la rive droite de la Garonne. Sur les 2 500 000 hectares consacrés dans notre pays à la culture de la vigne, plus d'un million sont aujourd'hui frappés ou menacés de stérilité. Le mal est si grand, que l'Académie des sciences a nommé une commission permanente chargée d'étudier les moyens de combattre le fléau, et que le ministère de l'agriculture a offert un prix de 20 000 francs à celui qui proposerait un remède efficace.

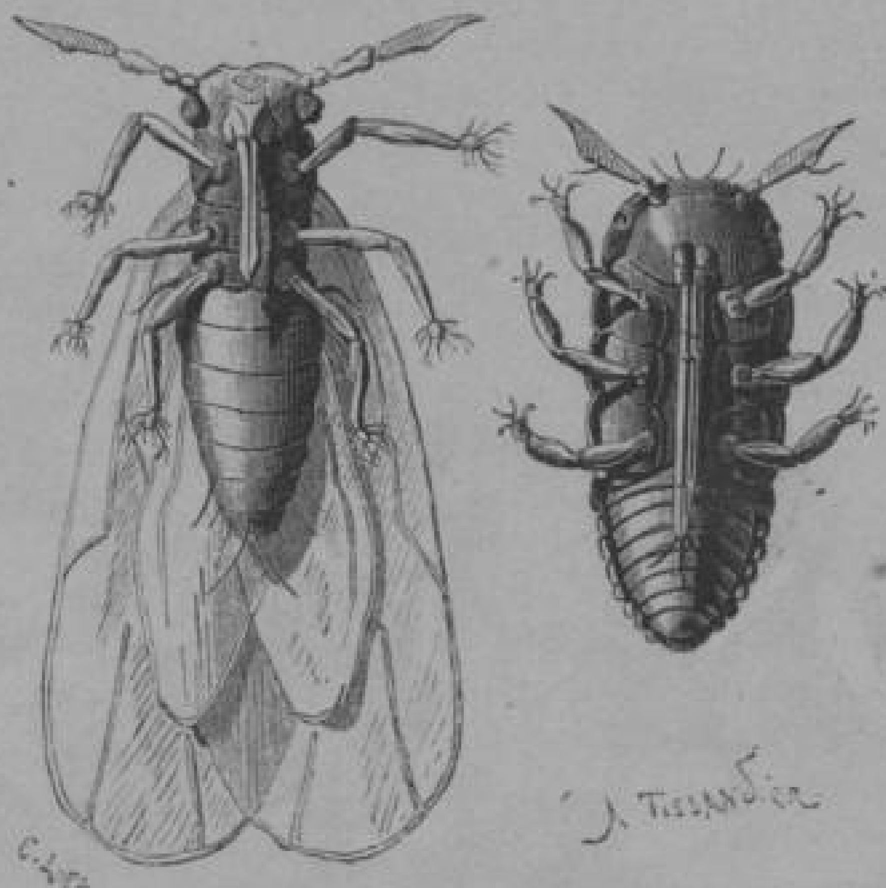
Ce n'est pas la première fois que l'état de leurs récoltes inspire aux viticulteurs de justes sujets de crainte. On se rappelle qu'il y a quelques années nos vignobles du Midi furent atteints d'une affection bizarre dont la cause ignorée était due à la présence d'un champignon parasite, l'*oïdium*. Les feuilles, recouvertes de taches noires ou jaunes, se flétrissaient et tombaient, les baies des grappes se ramollissaient peu à peu et finissaient par se dessécher. On sait qu'un remède efficace, le soufrage, fut assez rapidement opposé à la maladie et qu'aujourd'hui encore on applique de la fleur de soufre sur les parties de la vigne menacées de l'oïdium.

On écrirait aisément un gros volume sur les maladies diverses qui ont successivement attaqué les vignes, depuis le pou de la vigne dont parle Strabon, jusqu'aux *pyrale, eumolpe, oïdium* et *phylloxéra*. Mais toutes les maladies qui ont précédé le fléau dont nous parlons plus particulièrement aujourd'hui, présentaient ce caractère commun d'affecter les parties visibles de la plante et d'indiquer par conséquent de suite au viticulteur que la vigne souffrait et réclamait ses soins.

Le phylloxéra, en France du moins, attaque de

préférence les racines des vignes ; la maladie ne s'aperçoit donc pour ainsi dire qu'au moment où le cep périt. La plante présente un aspect très-satisfaisant, très-vert, alors que les racines sont couvertes de pucerons, et la vigne semble promettre la récolte la plus abondante au moment où le fléau qui la ronge va la détruire entièrement. Ajoutons d'ailleurs que les vignes attaquées par le phylloxéra n'en sont pas moins en proie aux atteintes d'autres maladies.

Le phylloxéra est un insecte, un puceron, de la famille de ces terribles ravageurs connus sous les noms de pucerons du chêne, pucerons du rosier, pucerons lanigères ; cette dernière espèce, on le sait, cause aux pommiers des dégâts immenses. L'histoire naturelle du phylloxéra est à peu près complétement connue aujourd'hui, grâce aux travaux d'un grand nombre de naturalistes. Sa longueur atteint tout au plus $0^{mm},25$ et il est difficile de l'apercevoir même avec la loupe à la main. L'insecte s'endort pendant l'hiver ou plutôt il tombe dans une léthargie profonde qui a tous les caractères de la mort ; sa couleur, en général très-jaune, devient brune pendant le temps de l'hibernation. M. Cornu a remarqué que cette couleur brune était due à une enveloppe dont les pucerons se revêtent en hiver, qu'ils abandonnent au printemps pour reprendre leur couleur jaune caractéristique. A son réveil, et après la mue qui le débarrasse de son manteau brun, l'insecte se fixe sur les racines des vignes, grossit et pond des œufs d'une fécondité désespérante, car les petits pucerons éclos pondent à leur tour au bout de peu de temps et peuplent le sol d'une légion parasite considérable. D'après M. Signoret, le phylloxéra a une génération tous les dix jours. MM. Planchon et Lichtenstein ont calculé que le nombre d'individus qui ont pour point d'origine une seule femelle pondant au mois de mars, peut s'élever à *vingt-cinq milliards* dans l'espace d'une seule année, de mars à octobre.



Phylloxéras. (P. 411, col. 1.)

L'insecte se présente à nous tantôt avec des ailes, tantôt à l'état aptère, c'est-à-dire sans ailes. Les insectes ailés, dont on n'avait jusqu'à présent trouvé que de rares échantillons, sont au contraire excessivement nombreux, et on les rencontre particulièrement à l'extrémité tuberculeuse des radicelles de la vigne. Ce sont ces pucerons ailés qui, d'après M. Cornu, déterminent les nodosités dont se revêtent les racines et qui commencent le ravage d'une vigne.

La manière dont se propage le phylloxéra présente des détails intéressants. Disons rapidement que les pucerons cheminent à la fois et à l'intérieur du sol et sur le sol lui-même. Malgré les ailes dont il est revêtu, l'insecte ne vole pas ou seulement à courte distance, et ces ailes ne paraissent lui servir qu'à se faire emporter par le vent.

Nous avons dit que le phylloxéra attaquait les racines de nos vignes, et nous avons ajouté que ce mode d'attaque était particulier à la France. Il n'en est pas toujours ainsi en effet, et dans les différents pays ravagés par le phylloxéra on observe que son action n'est pas toujours la même. C'est ainsi qu'en Amérique le puceron s'attache de préférence aux feuilles de la vigne, qu'il couvre de galles ; cette action différente avait même fait penser que le puceron américain n'était pas identique avec le puceron français. D'intéressantes expériences faites récemment ont montré qu'il n'en était rien et que le phylloxéra des racines était bien le phylloxéra américain.

Les ravages terribles occasionnés par la nouvelle maladie de la vigne ont éveillé, on le conçoit, l'attention des savants. De tous côtés on a recherché les moyens de se débarrasser du terrible parasite, et tous les insecticides connus ont été essayés. Nous ne rappellerons pas pour l'instant les tentatives diverses auxquelles la destruction du phylloxéra a donné lieu, nous signalerons seulement le procédé qui vient d'être récemment indiqué. L'agent destructeur est le sulfure de carbone, liquide incolore, volatil, d'une odeur forte et fétide. Autour de chaque cep attaqué, on pratique trois trous de sonde dans chacun desquels on verse 50 grammes de sulfure de carbone. Le liquide pénètre dans les fissures du sol, et, comme il est très-volatil, sa vapeur se répand dans tout le terrain et tue en huit jours tous les insectes. Malheureusement le sulfure de carbone est un toxique puissant qui peut tuer en même temps le puceron et le cep ; des expériences devront prononcer en dernier ressort sur la valeur du remède.

Espérons donc que nos viticulteurs vont pouvoir rapidement se rendre maîtres d'un fléau dont les conséquences actuelles sont déjà désastreuses et qui compromet l'existence même de nos vignes du Midi.

ALBERT LÉVY.

LES CÉPHALOPODES

LA SÈCHE

Un de ces derniers dimanches, j'eus la fantaisie d'aller faire une promenade au Jardin d'acclimatation. Ce parc magnifique, dont nous vous avons déjà entretenus ici même à plusieurs reprises, offre, ce jour-là, un coup d'œil remarquablement animé et pittoresque. La foule se presse dans les allées, devant le palais des singes, dans les belles serres toutes remplies de superbes fleurs tropicales, mais surtout dans le pourtour de l'allée qui contourne la grande pelouse.

Cette allée est en effet devenue le cirque favori de notre jeune génération. Il n'est pas de collégien, de jeune fille, qui ne veuille essayer les curieuses montures que l'administration du Jardin a mises à leur disposition. Aussi le défilé est-il une des véritables curiosités de notre beau Paris. On voit d'abord arriver à fond de train la poste aux ânes, élégant petit char-à-bancs bondé de tout un riant petit monde qu'entrainent de minuscules baudets montés par de non moins minuscules postillons. La voiture est escortée par nombre de jeunes cavaliers ou amazones, montant de jolis petits chevaux d'Islande et accompagnés, pour plus de prudence, par de petits grooms. Puis derrière arrivent les animaux plus fantastiques : l'autruche et son élégante voiture que nous vous avons déjà présentées[1] ; les dromadaires, ayant chacun perché sur leur dos pyramidal un collégien, qui subit gravement de terribles secousses, faisant déjà son apprentissage de futur explorateur; le chameau de l'Asie centrale, dont les deux bosses charnues emboitent un jeune cavalier un peu étonné de cette extravagante monture ; et enfin, pour clore le cortège, Roméo et Juliette, les deux petits éléphants, favoris du public, qui s'avancent majestueusement dans leurs longues draperies rouges, portant sur leur dos six promeneurs assis dos à dos. Vous pensez si tout le monde rit et s'amuse, aussi bien les cavaliers que les spectateurs : on n'entend qu'éclats et cris de joie; et lorsque la caravane dépose son chargement, que d'impressions chaque petit voyageur n'a-t-il pas à raconter! quelle fierté de pouvoir dire que l'on est monté sans peur sur l'éléphant ou l'autruche!



La pêche de la sèche, sur les côtes de France (P. 415, col. 2.)

Mais, d'un autre côté, l'affluence est si grande le dimanche au Jardin d'acclimatation, que l'on ne saurait recommander ce jour à celui qui veut voir à son aise la merveilleuse collection d'animaux qu'il renferme.

C'est l'expérience que je fis ce jour-là, car, m'approchant du bâtiment de l'aquarium, je vis la foule des curieux se presser à la porte et former une formidable queue, — pour employer le terme consacré, — se déroulant jusqu'au centre de l'allée.

L'aquarium est certes une des plus intéressantes créations de notre époque. Pouvoir contempler au fond même de l'onde les habitants de la mer ou de nos fleuves, assister à leurs batailles, à leurs repas, aux mille incidents de leur vie cachée, est un spectacle d'un irrésistible attrait, aussi bien pour le savant

1. Voy. vol. I, page 396.

que pour le simple curieux désireux de s'instruire. Aussi le public se montre-t-il très-amateur de ce spectacle. Cependant je ne l'avais jamais vu ici manifester tant d'ardeur. Qu'y avait-il donc de si extraordinaire ce jour-là dans l'aquarium? Ma curiosité s'éveilla, et, après quelques hésitations, je pris place à l'extrémité de la longue file de monde.

Au bout de dix minutes d'attente, j'entrai dans le long et sombre couloir de l'aquarium. Lentement et guidé par la foule, je passai devant ces glaces lumineuses derrière lesquelles se montrent, comme dans un féerique tableau, les antres de l'Océan, avec leurs rochers couverts de ravissantes fleurs animées et leurs habitants rampants ou nageants, j'allais dire volants, dont la robe étincelle des plus vives couleurs.

Il s'était produit un temps d'arrêt dans notre marche si lente. En avant, les curieux se pressaient devant une vitrine et, malgré les réclamations de ceux qui suivaient, persistaient à conserver leur poste.

Enfin, à force de patience, nous approchâmes et je parvins à me glisser au milieu de ce groupe. Tous les yeux étaient fixés sur une vitrine en apparence inoccupée, où se balançaient doucement de longues algues vertes. Mais bientôt on vit sortir de ce fourré humide un étrange animal, sorte de tête informe munie d'yeux énormes, autour de laquelle s'agitaient de grands bras souples et déliés.

Aussitôt les exclamations s'élevèrent du milieu de la foule : « La pieuvre! la pieuvre! Oh le vilain animal! Quel air féroce! Je vous dis que c'est un poulpe! Voyez comme il agite ses bras! » Et chacun de surenchérir sur la remarque du voisin. Mais nos cris d'admiration excitaient l'impatience des personnes qui nous suivaient. Force nous fut de faire un mouvement en avant, et, emporté par le flot vivant, je me retrouvai à la porte, tout ébloui par le grand jour.



Sèche lançant sa liqueur noire. (P. 414, col. 2.)

Un vieux monsieur, encore sous l'influence du spectacle auquel il venait d'assister, ne put s'empêcher de me dire : « C'est positivement merveilleux ! » Puis après une pause il ajouta : « Avouez cependant, monsieur, que c'est une drôle d'idée d'introduire et d'entretenir ici des pieuvres, bêtes malfaisantes et coû-

teuses. A ce compte le Jardin d'acclimatation va bientôt se mettre à acclimater des vipères et des tigres.

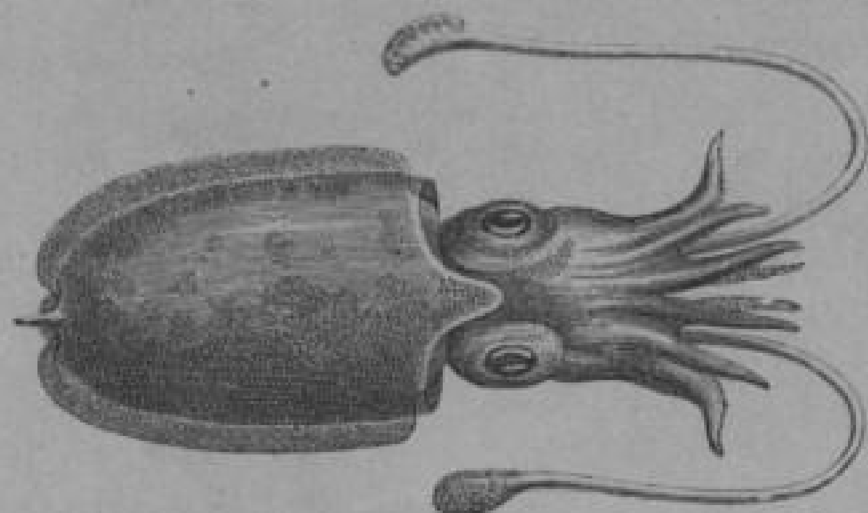
— Mais, lui dis-je, cette pieuvre, s'il vous plait de l'appeler ainsi, est un animal fort utile ; c'est la sèche officinale, et, quoiqu'on ne puisse songer à l'acclimater, puisqu'elle est très-abondante sur toutes nos côtes, il est très-important de pouvoir l'étudier à l'aise, et à ce titre l'administration du Jardin est parfaitement restée fidèle à son programme en lui faisant place dans son aquarium.

— Sèche ou non, me répondit mon interlocuteur, je sais que la pieuvre est un terrible animal ; je l'ai lu tout au long dans un livre célèbre, que vous connaissez aussi bien que moi, et dont l'autorité me suffit. »

Je n'étais pas disposé à entamer une discussion scientifique avec un inconnu, ni à faire un cours d'histoire naturelle au milieu d'une allée et je laissais s'en aller le vieux monsieur, grommelant et indigné de ce qu'il considérait sans doute comme une mauvaise plaisanterie de ma part.

Mais je suis bien sûr que mes jeunes lecteurs ne seront pas fâchés de savoir plus exactement ce que c'est que la sèche.

La sèche ou seiche appartient à la division la plus perfectionnée de l'ordre des mollusques, à celle des



Sèche officinale.

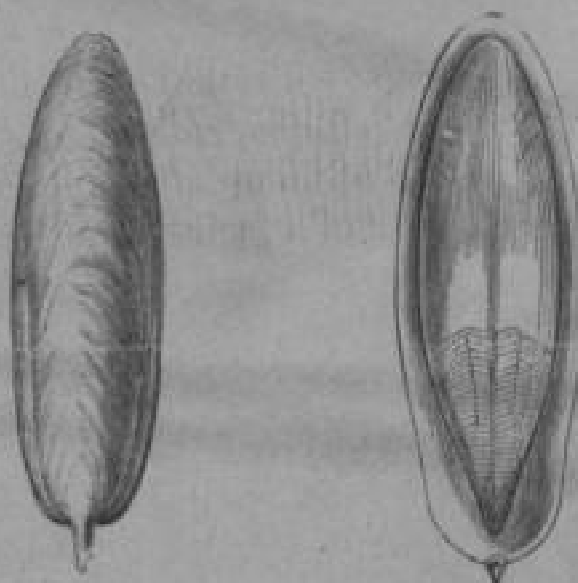
céphalopodes. Ainsi que l'indique leur nom, formé des deux mots grecs : *képhalè*, tête, et *pous, podos*, pied, ces mollusques ne sont pour ainsi dire qu'une tête entourée de pieds.

« Qu'on se figure, dit M. Frédol dans le *Monde de la mer*, un sac épais et coriace, ovoïde ou cylindrique, lisse, visqueux, offrant à une extrémité une grosse tête arrondie, avec des yeux latéraux, aplatis, et vers le sommet une bouche, ou pour mieux dire un bec de corne, dur et tranchant, comme celui d'un perroquet ; qu'on ajoute autour de ce bec huit ou dix bras vigoureux dont deux souvent très-longs et comme pédiculés, et l'on aura l'idée de ces mollusques bizarres et redoutables désignés par Cuvier sous le nom de céphalopodes. »

Ils se divisent en trois groupes : les sèches, les calmars et les poulpes.

Tous ces animaux sont fort intéressants, et nous nous promettons d'en reparler ; mais aujourd'hui contentons-nous de la sèche, dont il vous sera facile d'aller voir au Jardin d'acclimatation le spécimen vivant.

La sèche diffère par quelques points de la description générale que je viens de citer. Tout d'abord, son dos présente une sorte de cuirasse dont sont privés les autres céphalopodes. Cette cuirasse est formée par un osselet ovale, dur à l'extérieur, spongieux à l'intérieur, et que vous connaissez bien tous ; ce n'est en effet que l'os de poisson que vous voyez pendu dans toutes les cages de serins pour permettre à ces oiseaux captifs d'aiguiser leur bec et pour leur fournir la quantité de carbonate de chaux qui leur est nécessaire. L'industrie emploie en outre



Osselets de la sèche.

cet osselet à divers usages, et entre autres pour la fabrication d'une poudre dentifrice, baptisée pompeusement du nom de *poudre de corail*.

Voilà donc déjà un produit d'une importance qui n'est pas aussi à dédaigner que vous pourriez le supposer, qui est fourni par l'horrible sèche.

Mais là ne se bornent pas ses qualités. La sèche, comme la plupart des autres céphalopodes, possède sur l'abdomen une poche dans laquelle elle sécrète en grande abondance une liqueur noire semblable à de l'encre ; lorsqu'elle se sent menacée, elle projette autour d'elle cette liqueur, qui obscurcit l'eau et lui permet de se dérober à la poursuite de ses ennemis.

Cette liqueur de la sèche fournit la belle couleur que vous connaissez sous le nom de sépia et dont vous vous êtes sans doute déjà servis pour faire des aquarelles. Cette substance a des qualités précieuses, car elle joint à sa teinte vigoureuse une parfaite indestructibilité. Ainsi on a retrouvé dans des sèches antédiluviennes la sépia pétrifiée et cependant aussi propre à l'usage de la peinture que celle fournie par les mollusques modernes. On a pu, de cette façon, faire des aquarelles avec une couleur existant depuis des milliers d'années. Cuvier, dit-on, écrivit un de ses plus volumineux mémoires avec l'encre provenant d'une de ces sèches fossiles.

Du reste, les Romains n'employaient pas d'autre encre pour écrire leurs manuscrits que la liqueur de la sèche, dont le nom latin est *Sepia officinalis*.

Enfin la sèche est un aliment très-recherché sur tout le littoral de la Méditerranée, aussi bien en France qu'en Grèce, en Turquie, en Égypte et aussi dans les pays baignés par l'océan Indien.

On la mange fraîche, accommodée comme les poissons, ou bien encore desséchée; dans ce dernier état elle se conserve parfaitement pendant longtemps et peut se transporter au loin.

On ne la trouve pas seulement dans ces mers, elle abonde encore sur toutes les côtes de l'Europe occidentale, depuis la Suède jusqu'en Portugal. Ceux d'entre vous qui ont visité les bains de mer de nos côtes de la Manche ou de la Bretagne ont dû remarquer les nombreux os de ces mollusques jonchant le rivage.

La pêche de la sèche se pratique d'une façon assez curieuse. Les pêcheurs qui vont la chercher en mer se servent d'une longue ligne de fond armée d'une série d'hameçons autour desquels sont disposées de courtes bandes de drap rouge solidement attachées. Les sèches, de mœurs carnassières et voraces, attirées par la couleur vive de ces bandes flottantes, se précipitent dessus et s'accrochent aux hameçons.

On emploie à peu près le même procédé pour les prendre dans les anfractuosités de rochers où elles se retirent à marée basse. L'animal se précipite sur ce grossier appât et se laisse ainsi amener à l'extérieur, où on l'enferre avec un bâton armé d'un hameçon en guise de crochet.

Vous voyez en somme que la sèche, malgré son aspect repoussant, peut être classée parmi les animaux utiles : sa chair, comestible, nourrit les populations maritimes, tandis que sa liqueur et sa cuirasse fournissent de précieux produits à l'industrie.

Th. Lally.

LES OMNIBUS

Parmi les milliers de personnes qui se servent tous les jours de ces grandes et confortables voitures, dont le surnom d'*omnibus* est aujourd'hui tout à fait passé dans notre langue, il en est bien peu qui connaissent l'origine de cette invention si utile, on pourrait dire indispensable dans une grande ville comme Paris.

C'est à Blaise Pascal que revient l'honneur de l'idée première de cette invention. Déjà à cette époque, c'est-à-dire au XVIIe siècle, le service des voitures de louage était devenu incapable de suffire aux besoins si multiples de la population parisienne.

Le célèbre auteur des *Provinciales* eut l'idée de mettre à la disposition du public des voitures qui, faisant le transport en commun et suivant des itinéraires déterminés, pouvaient offrir le double avantage de la rapidité et du bon marché.

Les voitures imaginées par Pascal, décorées du nom de *carosses à cinq sols*, furent solennellement inaugurées le 18 mars 1662. Les *routes* furent fixées de *par le roy*; les cochers étaient vêtus aux couleurs de la ville de Paris, et les voitures étaient distinguées par un plus ou moins grand nombre de fleurs de lis, comme aujourd'hui elles sont distinguées par des numéros. Il y eut trois lignes parcourues par sept carrosses.

Les premiers carrosses ne pouvaient contenir que six personnes : c'était trop peu; on ne tarda pas à s'en apercevoir, et l'on y ajouta deux places de plus. L'usage de ces voitures était presque exclusivement réservé à la bourgeoisie; quelques gens de noblesse s'y montrèrent parfois, mais le cas parut assez rare pour que les gazettes du temps crussent ne pas devoir le passer sous silence; quant au peuple, il en était sévèrement exclu. Ces carrosses durèrent une quinzaine d'années et disparurent sans laisser de trace.

Il faut attendre bien des années avant de les retrouver, et ce n'est pas à Paris qu'ils se montrent, c'est à Nantes, en 1826. Ils y obtinrent un succès qui engagea l'entrepreneur, M. Baudry, à démander de les établir à Paris. Pour diverses raisons cette introduction ne put se faire qu'en 1828. C'est le 30 janvier de cette année que Paris posséda les premières voitures de ce genre, baptisées dès ce moment du nom d'*omnibus*.

Le nom seul est un chef-d'œuvre, dit M. Maxime Du Camp, auquel nous empruntons ces renseignements. Il est à la fois facile à retenir, étrange par son origine exotique, et contient une définition complète. En effet, les nouvelles voitures étaient *pour tous* : c'est là ce qui devait en assurer le succès et finir par les rendre indispensables à la population.

Cent omnibus furent offerts au public. Ils partaient de stations fixes, parcouraient un itinéraire invariable fixé par l'autorité compétente et contenaient quatorze places qui, comme au temps de Louis XIV, coûtaient cinq sous chacune.

C'étaient de lourdes voitures dont la forme extérieure rappelait celle des gondoles; elles étaient traînées par trois chevaux attelés de front, et le cocher, à l'aide d'une pédale à soufflet placée sous ses pieds et aboutissant à trois trompettes, sonnait des fanfares lugubres pour annoncer son passage.

Ce fut de l'engouement. Les omnibus suffisaient à peine à conduire tous les voyageurs qui se pressaient aux abords des stations. Cependant l'affaire ne réussit pas : elle était chargée de frais trop lourds auxquels ne répondaient pas les bénéfices.

On rétablit l'équilibre en supprimant un cheval,

en augmentant de cinq centimes le prix de la course et en construisant des voitures qui, moins larges et plus longues, pouvaient contenir deux places de plus et un strapontin supplémentaire.

Dès lors la fortune de l'entreprise fut faite, et chacun demanda des concessions nouvelles; on n'en fut pas avare, et les rues de Paris furent sillonnées du matin au soir par des voitures oubliées aujourd'hui, mais qui firent parler d'elles autrefois.

C'étaient les *Tricycles*, qui n'avaient que trois roues, les *Favorites*, les *Béarnaises*, les *Dames blanches*, à caisse blanche et traînées par des chevaux blancs à panaches de même couleur, les *Dames réunies*, les *Constantines*, les *Batignollaises*, les *Gazelles*, les *Hirondelles*, semées d'hirondelles sur fond jaune, les *Écossaises*, bariolées comme de vrais tartans, les *Excellentes*, les *Parisiennes*, les *Citadines*, et bien d'autres qui ne vécurent qu'un jour et n'ont plus reparu.

En 1836, on imagina la *correspondance*, qui permettait au voyageur, pour le même prix, de passer d'une ligne à l'autre.

En 1853, la création de banquettes placées sur le dessus de la voiture et qu'on appela *impériales* donna un regain de succès aux omnibus. Ces places ne coûtaient dès lors, comme aujourd'hui, que 15 centimes, la moitié du prix d'intérieur.

Vers 1855, on comprit que, dans l'intérêt de la régularité et de l'efficacité des services, toutes ces entreprises multiples devaient disparaître et faire place à une administration centrale et unique. Une fusion s'opéra sous le patronage de l'autorité municipale, et il n'y eut plus à Paris qu'une seule Compagnie générale des omnibus, ayant le monopole exclusif des transports en commun dans l'intérieur de la ville.

En 1855 l'entreprise avait dans Paris 347 voitures, qui ont transporté 36 millions de voyageurs; en 1860, lors de l'annexion de la banlieue, les voitures, au nombre de 406, transportèrent près de 80 millions de personnes.

En 1869, le chiffre des voyageurs d'omnibus s'éleva à 116 778 756, se décomposant en 66 985 216 voyageurs d'intérieur et 49 793 540 d'impériale. Le nombre des voitures de la Compagnie était à cette époque de 694 et celui des chevaux de 8279.

Ces chiffres, mieux que toutes les démonstrations, prouvent l'importance réellement générale d'un pareil service. S'il venait à manquer tout à coup, ce serait un désastre, et le Parisien ne saurait plus que devenir.



Voiture de la Compagnie générale des omnibus de Paris

En effet, quel chemin resterait chaque jour à parcourir, si l'on n'avait plus ces larges voitures hospitalières qui font un trajet annuel de plus de 22 millions de kilomètres!

Mais Paris n'est plus seul à profiter de la philanthropique idée de Blaise Pascal; l'usage des voitures de transport en commun s'est rapidement répandu sur toute la terre, et il n'est pas de pays aujourd'hui qui ne possède ses omnibus.

En Angleterre, en Amérique, en Allemagne, ils sont devenus, comme à Paris, une des conditions indispensables de l'existence des grandes villes, mais on les trouve jusque dans l'Inde, en Chine et même au Japon et en Arabie.

P. Vincent.

TABLE DES MATIÈRES



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET. RUE MIGNON, 2

